This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HN 73KP 9

RFr
331
40

KF857

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN HARVEY TREAT

OF LAWRENCE, MASS.

CLASS OF 1862

REVUE

DU

MONDE CATHOLIQUE

PARIS. — DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

REVUE
DU MONDE
CATHOLIQUE

THÉOLOGIE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

QUATRIÈME ANNÉE

TOME DIXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE V^OR PALMÉ, ÉDITEUR

22, rue Saint-Sulpice, 22

1864

~~P Fr 331.40~~

HARVARD COLLEGE LIBRARY
TREAT FUND
Sept. 10, 1925

JEANNE D'ARC ET L'INSTITUT

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné cette année le second prix Gobert à l'ouvrage de M. Vallet (de Viriville) sur *Charles VII et son Époque*. L'an dernier, l'Académie française avait couronné *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, de M. Wallon. Ces deux auteurs, comme tous ceux qui ont écrit sur la célèbre héroïne, se sont trouvés en face de ce grand problème historique : faut-il voir, dans l'œuvre de Jeanne d'Arc, une intervention *extraordinaire* de la Providence, ou seulement le produit logique de causes purement naturelles? Plus simplement, Jeanne d'Arc fut-elle inspirée de Dieu, oui ou non ?

Le lauréat de l'Académie française se prononce pour l'affirmative, tandis que M. Vallet est d'un avis contraire.

Sans entrer, pour notre compte, dans une discussion approfondie de la question, examinons d'abord comment l'historien, qui nie le caractère surnaturel de la mission de Jeanne d'Arc, se trouve amené, par la logique des choses, à *arranger* l'histoire, et non à la raconter simplement. L'accusation est grave, surtout à l'adresse d'un écrivain qui se fait honneur de « remonter aux sources vives de la vérité (1), » nous allons la justifier.

« J'avouerai sans peine, dit l'auteur en parlant de Jeanne d'Arc, que « j'ai tremblé devant ce redoutable modèle; et je sens la même émotion « renaître, au moment d'abandonner ce livre à la publicité (2). »

Pourquoi trembler ? Ah ! c'est que « tout homme de sens, en pareil cas, « voit se poser devant lui ce dilemme : ou justifier son entreprise par « quelque nouveauté, ou se taire (3). »

Puis, dévoilant sa pensée, l'auteur pose ce principe :

« L'histoire est une œuvre de science, et une œuvre d'art. De la « science, les productions historiques tiennent la vérité, qui en est la « propre vie : l'art peut y ajouter l'illusion et le prestige..... Nous « nous sommes attachés, avec une modestie prudente et intéressée, à « traiter la figure de la Pucelle en subordonnant l'art à l'exactitude. Nous « avons contenu chez nous ces battements du cœur, qui troublent la « main (4). »

(1) P. 54. Ce qui ne l'empêche pas de recourir jusqu'à quatorze fois, dans le seul livre IV, à la *Biographie* Didot, recueil destiné au vulgaire des lettrés et qui ne fait pas autorité parmi les érudits.

(2) Avant-propos, VI. — (3) Avant-propos, VI. — (4) Avant-propos, VII.

Ainsi, ce qui, dans l'histoire de votre héroïne, vous paraîtra le produit de l'art, *illusion* ou *prestige*, vous le retrancherez *modestement*, prudemment, et, si votre cœur réclame, vous lui imposerez silence! On ne saurait mieux dire! Nous aussi, nous réprouvons en fait d'histoire tout ce qui est entaché d'illusion ou de prestige, et, quant aux battements du cœur, bien que nous n'admettions pas *l'indifférence* érigée en principe, nous comprenons que l'on s'interdise un enthousiasme qui irait jusqu'à troubler la main.

Mais voici le point délicat. D'après quel *criterium* discernerez-vous *avec certitude* ce qui, dans les historiens anciens de Jeanne d'Arc, est le produit de l'art, le fruit de l'illusion ou du prestige? l'auteur ne le dit nulle part d'une façon nette. Cependant, dans le quatrième livre consacré exclusivement à la période de Jeanne d'Arc, nous trouvons çà et là de quoi nous édifier sur ce point et saisir sa pensée.

II

« Le côté le plus extraordinaire, et qui domine tout chez la Pucelle, « dès la première vue, est l'aspect religieux. La religion, au quinzième « siècle, n'était pas cette abstraction un peu froide, qui règne parmi les « esprits des temps modernes : elle se mêlait à toute chose et se confondait « sans exclusion avec les réalités quotidiennes. La religion suppléait à la « science, où manquaient les lumières rationnelles, l'imagination et le « sentiment y pourvoyaient. De là le rôle si fréquent que joue dans le « monde du moyen âge le merveilleux, le miracle. »

Tout d'abord disons à M. Vallet que « cette abstraction un peu froide qui règne parmi les esprits des temps modernes » a pour vrai nom *l'indifférence*, et que, aujourd'hui comme toujours, chez les vrais catholiques « la religion se mêle à toute chose, et se confond sans exclusion « avec les réalités quotidiennes. »

Mais ce que nous voulons surtout relever, c'est cette manière, si peu digne d'un historien grave, d'expliquer, ou plutôt de nier le miracle au moyen âge. A cette époque, pas la moindre « lumière rationnelle! » Nuit profonde! Il est vrai, la terre avait vu les Bonaventure, les Albert le Grand, les Thomas d'Aquin; mais ce sont des théologiens! Et quel rapport y a-t-il entre la théologie et la raison! Le savant auteur ne se doute pas qu'il y a, dans les deux Sommes de saint Thomas, plus de « lumière rationnelle » que dans toutes les élucubrations philosophiques du dix-huitième siècle.

Mais s'il y avait *éclipse de raison*, « l'imagination et le sentiment y pourvoyaient. » Et puis, admirez cette belle conclusion, « *de là* le rôle si fréquent que joue dans le monde du moyen âge le merveilleux, le miracle. »

Parlez franchement; dites que tout ce que nous autres, catholiques, nous appelons miracle n'est qu'affaire d'imagination et de sensibilité, et que par conséquent nous sommes des dupes, sinon des imposteurs. Notons en passant que la pauvreté prétentieuse du style répond très-bien chez M. Vallet à la pauvreté des idées.

« Le miracle, à cette époque, ajoute l'auteur, ne répugnait aucunement aux intelligences (1). » Voulez-vous dire qu'aujourd'hui il y répugne? Que les *passions* n'en veulent pas, parce que le miracle à pour but de confirmer une doctrine qui les crucifie, cela se comprend; aussi plus le règne des passions s'accroît, moins on veut du miracle. Mais qui avoue ses passions? N'est-il pas plus fier de laisser dans l'ombre les mystères du cœur, et de déclarer *au nom de la science* qu'il y a *répugnance* entre le miracle et la raison?

« Le merveilleux et le miracle habitaient donc, au quinzième siècle, tous les esprits... chacun le revendiquait avec un succès mutuel et sympathique (2). » Vous figurez-vous tout ce monde sorti du train ordinaire de la vie, ne faisant plus et ne voyant plus partout que merveilles et miracles? Mais où veut donc en venir l'auteur, avec cette étrange doctrine? Le voici :

« Le miracle et le merveilleux étaient aussi dans la croyance intime et « dans l'âme de la Pucelle, ainsi que dans le milieu qui l'entourait (3). » Voilà le fin mot de toute cette théorie. Jeanne vous embarrasse par sa foi profonde en sa mission *divine*, et aux communications surnaturelles de *ses voix*. Vous n'oseriez l'accuser d'imposture. Vous en faites une *dupe*, dupe de son imagination et de sa sensibilité. Mais, pour ne point trop l'abaisser en la montrant sous ces traits, vous la mettez en nombreuse compagnie : « *le merveilleux et le miracle n'habitaient-ils pas, au quinzième siècle, tous les esprits ?* »

III

Nous venons de découvrir le *criterium* d'après lequel M. Vallet *discerne* dans la figure historique de Jeanne ce qui est de l'art et ce qui est de la science, ce qu'il faut proscrire et ce qu'il faut garder; ce criterium, c'est la *négation du miracle*. Ce n'est ni scientifique, puisqu'une négation ne saurait être un criterium, ni raisonnable, puisque le miracle est chose avouée *possible*, même par l'incrédulité moderne. Voyons maintenant l'application que l'historien fait de son principe, et commençons par les premières années de Jeanne.

« L'historien qui accomplit le pèlerinage de Domremy-la-Pucelle trouve « en quelque sorte dans les communications de la nature le *commentaire*

(1) P. 128. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

« du personnage (1). » Au lieu du mot commentaire, que nous avons souligné, lisez *l'explication* du personnage. C'est évidemment la pensée de l'auteur. Il applique à un individu le système d'autres historiens qui cherchent exclusivement dans les différences *climatériques* la raison des différences de caractère et de mission qu'offrent les peuples de la terre. Comme tous les systèmes qui séduisent, celui-ci peut renfermer quelque parcelle de vérité. Mais, appliqué à tel ou tel individu en particulier, il est au moins de nulle valeur, pour ne pas dire absurde. Oui, « c'est un riant « vallon où la Meuse *s'écoule* (2). » Nous savons que « les dernières pentes des Vosges viennent s'y adoucir et mourir (3). Admettons même que « par d'imposants couchers du soleil d'automne, ces collines ont des échos « harmonieux, pour la trompe des pâtres, qui, le soir, s'y fait encore enten- « dre (4). » Et voilà les *Communications de la nature* qui vous expliquent Jeanne d'Arc? Que le savant auteur nous permette de le lui dire : c'est ainsi qu'on fabrique un roman ; ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire, surtout lorsqu'on est « professeur à l'école des Chartes » et que l'on aime « à remonter aux sources vives de la vérité. »

L'historien continue: « Le sentiment patriotique ou national semble avoir « son siége principal au centre des États.... Parfois, cependant, c'est aux « extrémités que l'on sent battre, pour ainsi dire, ses plus énergiques « pulsations. — Tel fut, politiquement, le berceau de Jeanned'Arc (5). »

Nous pensons que, sans se préoccuper du centre ni de la circonférence, le patriotisme véritable va croissant ou diminuant avec l'amour de la famille et l'amour de la religion qui en sont les racines. Mais, sans insister sur ce point, nous ferons simplement remarquer la visible préoccupation de l'auteur à poser, à l'avance, certains principes arbitraires dont il puisse, plus tard, tirer une conclusion en faveur du caractère purement *naturel* de la mission de Jeanne d'Arc. Or, c'est ce que nous sommes en droit d'appeller : *arranger* l'histoire.

« Jeanne aimait la solitude, et tenait parfois les yeux comme cloués « vers le ciel. La foi du christianisme, *sa poésie*, furent la source où elle « désaltéra sa jeune âme. Elle montra de bonne heure une piété avide (6). « L'iconographie des saintes peupla de divins hôtes son empyrée plein, « disait-elle, de suaves senteurs, un monde enchanté qu'elle portait en « elle (7). »

(1) P. 41. — (2) P. 43. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* — (5) *Ibid.*

(6) A propos de la *piété* de Jeanne, l'auteur écrit (p. 130) : « Elle ne macérait point ses sens dans une idée de *perfection solitaire* ni d'*édification mystique.* » Il écrit encore (p. 39) : « Bien loin des *maussades* rigueurs d'un ascète, elle portait, épanoui sur son alègre visage, le sourire de ses vingt ans. » Aussi, lorsqu'elle renvoyait les filles d'armées, proscrivait l'indiscipline et les violences, on paraît demander grâce pour elle et l'on nous assure qu'elle ne s'inspirait pas (en cela) d'une *dévotion mesquine.* » Tout cela paraîtra bien léger et quelque peu « maussade » à ceux qui connaissent la matière.

(7) P. 46.

Le savant auteur n'a, sur ce point, d'autres renseignements que ceux qui sont à la disposition de tous les historiens. Or, on y trouve que Jeanne remplissait exactement ses devoirs envers Dieu et envers ses parents. Aussi jouissait-elle de l'estime et de l'affection de tous. Et vous nous en faites une quasi-illuminée ! C'est pure fantaisie. Mais nous reconnaissons que c'est habile. Cela vous permet d'écrire vingt lignes plus bas : « De 1424 à « 1428, diverses alarmes, éclatant coup sur coup, signalèrent l'invasion « des gens d'armes ennemis... toutes ces circonstances exaltèrent progres- « sivement l'âme *rêveuse et tendre* de la jeune enfant. Elle se dit, dans son « cœur, que Dieu ne voulait pas la perpétuité de ces désastres. Peu à « peu, *dessein candide et sublime !* elle conçut l'ambition de devenir elle- « même le ministre ou l'instrument de la justice divine (1). »

Ce n'est pas plus difficile que cela ! Il est vrai, ce n'est qu'une enfant. (Elle n'a pas treize ans !) Il est vrai encore qu'elle est de famille obscure, élevée dans un hameau, ne sachant « ni A ni B. » Mais n'a-t-elle pas l'âme « rêveuse et tendre ? » ne portait-elle pas en elle « un peuple de « saintes, un monde enchanté ? » Et si tout cela vous paraît quelque peu insuffisant pour expliquer que cette petite bergerette de treize ans ait pu (dessein candide et sublime !) concevoir l'ambition de chasser les Anglais, et de rétablir le roi de France sur son trône, rappelez-vous qu'elle habite un riant vallon où la Meuse « *s'écoule !* » rappelez-vous que « les dernières « pentes des Vosges viennent s'y admirer et mourir. » Rappelez-vous « les « imposants couchers du soleil d'automne » et « les échos harmonieux des « collines, » et vous aurez « le commentaire du personnage. »

Voilà comme écrit l'histoire un de nos savants. Nous ne voulons blesser aucune susceptibilité. Cependant nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de pitié, en voyant où se trouvent acculés les historiens les plus sérieux, les plus instruits, lorsqu'avant de prendre la plume, ou même d'ouvrir un livre, ils s'enchaînent *à priori* par cette déclaration préalable : *pas de merveilleux !*

Du moins nous revient-il de ce triste spectacle un peu de consolation. Si c'est là tout ce que peut la *Science moderne* contre l'application que nous faisons de nos croyances à l'histoire, raison de plus pour nous de croire que nous sommes dans le vrai ! L'erreur se combat avec de meilleures armes. Ceci a été dit récemment à propos d'une autre tentative de naturalisme autrement fameuse. Plus on y réfléchit, plus on trouve que c'est vrai. Et c'est ainsi que par une juste ironie de la Providence, les efforts de l'erreur servent au triomphe de la vérité.

IV

Nous arrivons au point principal de notre sujet : les révélations de

(1) P. 47.

Jeanne d'Arc. Nous n'en ferons pas l'historique ; tout le monde le connaît. Nous remarquerons seulement que notre historien, à dessein ou par oubli, n'en fait mention qu'une ou deux fois, dans tout le cours du IVe livre, tandis qu'il sait fort bien qu'elles remplissent, pour ainsi dire, la vie de l'héroïne... En revanche, il nous apprend au long ce qu'on pensait de la *licorne* au moyen âge (1).

Mais l'important pour nous, c'est que M. Vallet admet sur ce point la *véracité* de Jeanne.

« Jeanne d'Arc, avons-nous dit, était assistée d'un conseil qu'elle appe-
« lait *ses voix*. Les témoignages qu'elle nous a laissés sur ce point offrent
« une netteté, une multiplicité, une invariable persistance qui ne laissent
« aucune pensée à l'équivoque. Or, comme la sincérité de la déposante
« s'élève à nos yeux au-dessus de tout soupçon, nous nous soumettons à
« tenir pour vrai le fait allégué par elle (2). »

Il le faut bien ! Nier la sincérité de Jeanne, en ce point, c'est l'accuser d'une grave imposture ; c'est lui arracher son auréole, et justifier en partie ses bourreaux. Et qui oserait aller jusque-là. Un petit effort donc ! « Sou-
« mettons-nous » à tenir pour sincères les affirmations de Jeanne !

Le lecteur se demande curieusement comment notre historien va concilier la négation du miracle avec la « vérité du fait allégué par la Pucelle. » S'embarrasse-t-on pour si peu de chose, dans le pays des « lumières ratio-
« nelles ? » Écoutez plutôt :

« La cour céleste, Dieu le Père, Notre-Dame, Dieu le Fils, la Sainte
« Trinité, les Archanges, les saints et saintes du Paradis : tels furent les
« précieux confidents, les premiers témoins à qui Jeanne communiqua
« son sublime dessein. Dans ces élans religieux de la pensée, dans ce com-
« merce divin qu'illuminait sa foi, la Pucelle était devenue voyante. Sainte
« Catherine et sainte Marguerite lui apparaissaient habituellement et
« comme à volonté (3). »

Voici donc la généalogie de ces faits prétendus naturels : Jeanne est douée d'une âme *tendre et rêveuse ;* — elle a l'imagination peuplée de saintes ; — elle confie ses desseins belliqueux à la Sainte Trinité et à tous les saints et saintes du paradis ; — enfin, dans un élan religieux de sa pensée, plus vigoureux sans doute que les précédents, elle devient *voyante ;* — *conséquemment* sainte Catherine et sainte Marguerite lui apparaissent *comme à volonté*. D'où le savant historien conclut que « la foi de Jeanne
« et les circonstances que nous avons dites suffisent pour rendre compte
« de ce fait à l'intelligence (4). »

Messieurs de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en penseront ce qu'ils voudront ; pour nous, nous trouvons ceci beaucoup plus dur à avaler que le simple miracle, tel que le rapportent les historiens du temps.

(1) P. 59. — (2) P. 120. — (3) P. 66. — (4) P. 129.

Mais raisonnons. Votre pensée est que Jeanne a été l'innocent jouet d'une *illusion ;* cependant vous admettez la sincérité de son témoignage. Or, tout ce que nous savons de *ses voix* et de l'origine de sa *mission*, c'est d'elle-même que nous le tenons directement. Ses déclarations, en effet, ne nous viennent pas par ce « demi-jour de la légende qui ne convient pas « au sérieux intérêt qui s'attache à ce personnage exceptionnel (1). » Elles ont été écrites au procès, sous les yeux de ses juges. Or nous y lisons qu'à l'âge de treize ans, Jeanne, étant au jardin de son père, entendit une voix, accompagnée d'une grande clarté, qui l'appelait à droite, du côté de l'église. La jeune fille fut saisie d'une grande frayeur. La voix se borna, cette fois, à lui donner de sages conseils, l'engageant à être toujours pieuse, bonne et honnête. Ce n'est qu'à la troisième apparition qu'elle reconnut que c'était la voix d'un ange. Elle sut plus tard que c'était saint Michel. Il se fit voir à elle entouré d'une nombreuse troupe d'anges : « Je les ai vus des yeux de mon corps, aussi bien que je vous vois, disait plus tard Jeanne à ses juges ; et, lorsqu'ils s'en allaient de moi, je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils me prissent avec eux. » D'ailleurs, elle ne crut pas aussi facilement qu'on pourrait le penser à la réalité de ses visions. Elle nous apprend elle-même que « elle fist grant doubte ce c'estoit saint Mi- « chiel (2). » De plus, lorsque l'ange finit par lui révéler la mission que Dieu avait résolu de lui confier, elle répondit « qu'elle n'était qu'une pauvre fille qui ne sauroit, ni monter à cheval, ni conduire une armée (3). » Enfin, et ceci est très-important, ces apparitions se reproduisirent fréquemment, depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de dix-sept ou dix-huit ans.

Il est donc faux que Jeanne ait confié son « sublime dessein » aux habitants du lieu. La vérité, c'est qu'il n'en fut point question dans la première apparition ; que Jeanne fut étonnée et effrayée lorsque l'ange lui révéla sa mission ; que, par conséquent, elle n'y avait point songé, et que la première idée en est tout entière à une cause extérieure, à la révélation de l'archange.

Vous vous êtes « soumis » à reconnaître la sincérité de Jeanne. Il faudra bien, si vous aimez la logique, vous soumettre encore à reconnaître la légitimité de nos raisonnements.

Je vous entends ! « L'évidente sincérité de ses visions subjugue notre « critique moderne : de la part de ses contemporains, elles ne rencon- « traient aucune objection *fondamentale* (4). » Si nous avons saisi la pensée, d'ailleurs assez obscurément exprimée de notre historien, cela veut dire qu'à notre époque, le fait, soulevant des objections *fondamentales*, serait déclaré *impossible*. Il est clair qu'avant de croire à l'*intervention* des esprits célestes, dans le gouvernement de ce monde, il faut admettre *leur exis-*

(1) P. 54. — (2) 2e interrogatoire du 15 mars 1430. — (3) Interrogatoire du 22 février 1430. — (4) P. 66.

tence. Que si la critique moderne compte au nombre de ses *axiomes* la négation de ce dogme catholique, nous n'avons, ici, qu'à nous incliner..... Il ne saurait entrer dans notre plan d'établir l'existence des anges. Du moins arrivons-nous à ce résultat de mieux reconnaître les principes de nos adversaires.

V

A la période de *préparation* succède, dans la vie de Jeanne d'Arc, la période d'*action*. Nouvelles difficultés pour quiconque veut tout expliquer naturellement.

« Ces faits, peu à peu enveloppés dans l'ombre redoublée des siècles, « ont été, en outre et dès le principe, obscurcis par des mensonges, des « calomnies, des erreurs successives et accumulées. Cependant la posté- « rité n'a point voulu demeurer trompée. Ce souvenir a pris dans ses « préoccupations une place définitive et essentielle. Le demi-jour de la « légende, bon pour certaines traditions lointaines et secondaires, ne con- « vient pas au sérieux qui s'attache exceptionnellement à ce personnage. « Les générations se succèdent, et la figure de Jeanne d'Arc monte, monte « sans cesse au zénith des esprits ; plus belle chaque jour, à mesure que « la science dépouille un à un tous ces voiles (1). » Qu'est-ce que ce « zé- « nith des esprits » vers lequel monte, monte sans cesse Jeanne d'Arc à mesure que la science la dépouille ? Serait-ce le *naturalisme* dont les efforts, de jour en jour plus audacieux, tendent à chasser Dieu de l'histoire des hommes ?...

Suivons l'auteur « au zénith des esprits. » Aussi bien nous promet-on de « remonter aux sources vives de la vérité (2). »

Tout à l'heure, il nous fallait, pour le besoin de la cause, un grain d'*hallucination*. On nous a fait une jeune fille à l'âme « rêveuse et tendre. » Elle porte dans son cerveau « tout un monde enchanté, peuplé de saints. » Il faut à sa piété avide la *poésie* du christianisme : Elle « s'y abreuve sans « *réticence* (sic). » Aussi, l'exaltation croît tellement, que Jeanne devient « *voyante*. « Elle a des visions *à volonté* ; les apparitions s'emparent absolu- « ment de ses facultés » ; elle devient « songeuse, concentrée, absorbée. » La nouvelle du siége d'Orléans met le comble à son « enthousiaste exaltation. »

Maintenant, vous voici en face d'exploits militaires de premier ordre, et dont les conséquences politiques sont immenses. Ce n'est plus une

(1) P. 54.

(2) P. 54. Disons, en passant, que les *pièces du procès* et les histoires *contemporaines*, qui sont les « sources vives de la vérité, » sont écrites depuis plus de quatre cents ans, qu'elles ont été connues de tout temps, et que, par conséquent, « l'ombre redoutable des siècles » n'a que faire ici.

exaltée, une rêveuse, une voyante qu'il vous faut. Vous serez servis à souhait :

« On a donnée du génie cette définition : le bon sens élevé à sa plus « haute puissance. Cette définition qne l'on a souvent appliquée à Chris- « tophe Colomb nous paraît convenir à Jeanne d'Arc. L'héroïne du « quinzième siècle nous apparaît comme une femme supérieure par la « droiture supérieure de son esprit et de son cœur (1). »

Mais il ne suffit pas de *grandir* l'ouvrier; *rapetissons* la besogne !

« Les problèmes les plus ardus de la politique ainsi que de la science « humaine se résument en définitive dans les notions claires et simples « qui contiennent la solution de ces problèmes (2). » Ce lumineux principe, qui sent un peu son la Palisse, va éclairer tout le débat.

« La France appartenait-elle à la France ou à l'Angleterre ? telle était « *toute la* question qui se débattait au quinzième siècle. Des incidents, des « malentendus, des catastrophes inouïes, avaient compliqué ou embrouillé « ce litige (3). » Personne n'y voyait plus clair ! mais la Pucelle était là ! Elle avait « une intelligence très-lucide et très vive de la question politique de « son temps (4). » Malgré ses treize ans, elle trouva la solution du problème ; ajoutez qu'elle « subvient dans le détail aux nécessités de sa tâche, « avec cette même simplicité lumineuse de vue, qui présidait à sa mission.» Et vous comprendrez qu'elle ait « obtenu les applaudissements légitimes « de la multitude (5). »

Risum teneatis....

Voilà pour le côté politique de l'affaire. La question militaire n'est pas plus embarrassante pour le savant professeur de l'École des Chartes. « Les « premiers hommes de guerre du temps de Charles VII s'accordent à vanter « la capacité militaire de l'héroïne. » Il est vrai que « leurs éloges sur ce « point, comme sur tous les autres, aboutissent à exalter en sa personne un « être surnaturel, à l'idée du miracle (6). » Mais ces « premiers hommes de guerre » n'y entendaient rien.

Voici la vérité :

« Jeanne d'Arc était évidemment une de ces intelligences neuves et « puissantes qu'on remarque surtout parmi les personnes illettrées. Aidée « d'une observation précoce, patiente, concentrée, d'une mémoire excel- « lente, elle s'était assimilé avec un merveilleux succès les notions prati- « ques nécessaires à sa mission (7). »

En d'autres termes elle vous possédait sa *Théorie* comme un vieux sergent. Mais elle se distinguait surtout par « l'art *d'enlever le soldat* sur le champ « de bataille. » Ni La Hire, ni Xaintrailles, ni Dunois, ni tant d'autres ne

(1) P. 55. — (2) P. 55. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* — (5) P. 55. — (6) P. 85. — (7) P. 86.

connaissaient ce secret. Et voilà pourquoi ils se faisaient battre. Il en était autrement de la jeune fille :

« En effet, à chaque affaire, Jeanne, payant de sa personne, se montrait « à l'instant décisif et criait..... *Ils sont à vous*..... Elle emportait AINSI la « victoire (1). » Voilà !

Combien il est regrettable que nos généraux, avant d'entrer en campagne, ne prennent pas quelques leçons de M. Vallet !

VI

Que l'on ne nous reproche point de ne pas garder notre sérieux en une matière si grave. On passe au *Siècle* de pareilles pauvretés. Ne faut-il pas entretenir le béotien dans son superbe dédain pour tout ce qui sent le miracle ? Mais qu'un homme grave, qu'un professeur qu'il faut pouvoir appeller *savant* s'oublie jusqu'à servir, au public érudit, des billevesées de cette nature, il n'y a plus qu'à s'indigner ou à rire.

Un dernier mot sur ce qu'il est permis d'appeler les *prophéties* de Jeanne d'Arc. Pour un partisan du *naturalisme*, ce n'est pas le côté du sujet le moins embarrassant.

Charles VII n'accueillit pas à la légère la jeune fille de Domremy. L'histoire rapporte les délais, les interrogatoires sérieux et multipliés qu'elle eut à subir, les enquêtes dont elle fut l'objet. Mais ce qui détermina surtout le roi à céder aux instances de Jeanne, c'est que celle-ci répéta au roi une prière qu'il avait faite à Dieu bien strictement, et dont lui seul pouvait avoir connaissance. Quelle était cette déclaration mystérieuse, qui vainquit les résistances du roi, et lui prouva que Jeanne était envoyée du ciel ? C'est ce que les juges demandèrent vingt fois à l'héroïne. Toujours elle refusa de le dire. L'histoire ne l'a su que de l'indiscrétion du roi lui-même. Charles VII confia le secret à l'un de ses intimes, le chevalier de Boisi, lequel le raconta à Sala, auteur de l'époque, et de qui nous le tenons. D'ailleurs, M. Vallet (de Viriville) ne semble pas nier le fait. « Si « l'on en croit, dit-il, le concert de témoignages bien notables (et pourquoi « pas ?) la Pucelle..... dans un entretien particulier..... aurait retracé au « roi, en détail, la circonstance avenue le 1er novembre 1428 dans l'oratoire « de Loches. »

On sait que Charles VII doutait de la légitimité de sa propre naissance, à cause de la légereté de mœurs d'Isabeau de Bavière, sa mère ; se voyant sur le point de perdre sa couronne, il avait « fait une prière à Notre-Seigneur, « dedans son cœur, sans prononciation de paroles, où il lui réquerait dévo- « tement, que si ainsi estoit qu'il fust vray hoix (héritier) descendu de la

(1) P. 86.

« noble maison de France, et que justement le royaulme lui dust appar-« tenir, qu'il luy plust le luy garder et deffendre (1). »

Le roi seul connaissait le fait de cette prière intime ; Jeanne, qui le lui cita en preuve de sa mission, n'avait pu l'apprendre humainement.

Eh bien, veut-on savoir comment le savant professeur explique un fait qu'il n'ose pas nier ? « La Pucelle, dit-il, avait pu être guidée sur ce point « par le confesseur du roi (2) » de cette supercherie peu honorable et très périlleuse à laquelle se seraient à la fois prêté le confesseur du roi et l'humble jeune fille, quelle preuve puiserez-vous « dans les sources vives « de la vérité ! » aucune. Ai-je raison de dire que vous *arrangez* l'histoire ?

Nous pourrions discuter ainsi plusieurs autres prédictions, bornons-nous à rappeler celle par laquelle Jeanne annonça au roi lui-même, avant de partir pour Orléans « *qu'elle serait blessée* au siége de cette ville, mais « qu'elle ne cesserait pas d'agir pour cela. Sainte Catherine et sainte Mar-« guerite le lui avaient révélé (3). »

Outre le témoignage de Jean Pasquerel, qui affirme qu'elle répéta la prédiction le matin même du jour où elle fut blessée, nous avons pour garant qu'elle ne fut point inventée après coup, une lettre adressée par un gentilhomme de Lyon à la cour du duc de Brabant, et dans laquelle il est fait mention de la Pucelle et de cette prédiction. — Or la lettre est du 22 avril 1429, et Jeanne ne fut blessée que le 6 mai suivant (4).

Mais à notre époque de « lumière rationnelle » un tel fait rencontre des objections fondamentales. » Veut-on savoir comment on en fait justice ? On le passe sous silence. Autre moyen de dépouiller Jeanne de ses voiles, et de la faire monter au « zénith des esprits. »

VII

Un autre savant, M. Wallon, a compris autrement le point de vue où doit nécessairement se placer un *historien de Jeanne d'Arc*. Franchement catholique, il n'hésite point à voir dans cette admirable période de notre histoire nationale la main de Celui qui fait ses grandes œuvres par la France.

« La mission de Jeanne produisit une si complète et si rapide révolu-« tion dans les destinées de la France, qu'assurément il n'est point de « problème plus digne de fixer l'attention de l'histoire. Aussi a t-on mis « en jeu toutes les ressources de la critique, examiné les faits, recueilli, « pesé les témoignages. Il en est un qui domine tous les autres, et qui, « ce semble, en pourrait bien tenir lieu, c'est celui de Jeanne d'Arc. Elle

(1) N. Sala, cité par Lebrun des Charmettes, tome Ier, p. 384. — (2) P. 58, en note. — (3) Interrogatoire du 29 février. — (4) Lebrun des Charmettes, I, 424.

« affirme qu'elle a reçu de Dieu sa mission. Mais ce qu'on cherche, c'est « une solution qui permette de rejeter ou d'interpréter une déclaration « si nette et si précise..... On ne dit pas que Jeanne ait trompé sciem- « ment. On ne dit plus qu'elle ait servi d'instrument à une machination « politique, complice ou dupe elle-même de la fraude qu'elle était chargée « d'accréditer. Mais on cherche en elle, et dans les plus nobles inspirations « de son cœur, dans l'extase d'une âme pieuse, dans l'exaltation d'un « ardent patriotisme, la source de l'illusion qu'elle aurait propagée de « bonne foi. »

Voilà bien, en effet, la question telle qu'elle se pose sous la plume de M. Vallet. M. Wallon continue : « Jeanne était une mystique, dit-on ; et, « pour montrer qu'elle le fut, on fait appel à toutes les influences qui ont « pu produire en elle cette disposition de l'âme.

« Influences générales du pays et du temps où elle vivait ; influences « plus intimes de sa propre nature. Mais la Champagne, ou si l'on veut, « la Lorraine champenoise n'a jamais été un pays de mystiques ; et tous « les efforts tentés au procès de Rouen pour grossir les superstitions de « son village n'ont réussi qu'à montrer combien elles avaient peu d'empire « sur elle (1). Quant aux illuminés de son temps, ils n'ont rien dans les va- « gues épanchements de leur âme, qui ne soit en contraste avec le caractère « si parfaitement précis et défini des révélations de Jeanne. Ce n'était pas « non plus une jeune fille maladive, dont la nature imparfaitement dévelop- « pée la fît sujette aux hallucinations. Tous s'accordent à dire qu'elle était « aussi forte que belle... C'était une âme religieuse, dans un corps robuste et « sain (2).

« Ce que le mysticisme n'explique pas, le doit-on rapporter au seul « amour de la patrie ? Jeanne assurément n'était pas insensible aux mal- « heurs de son pays... Mais, sans aucun doute, si le sentiment des souf- « frances que la guerre apporte, si la haine qu'inspire la vue du conqué- « rant, maître du sol natal, avait suffi pour donner un sauveur à la France, « il serait né partout ailleurs (3). »

C'est ainsi que M. Wallon réfute péremptoirement, par des considérations générales, une thèse qui ne supporte pas, nous l'avons démontré, un examen de détail. Ce même auteur, abordant directement la question, la discute ainsi dans les dernières pages de son histoire :

« Jeanne est-elle donc une adepte plus ou moins avouée des sciences « occultes, ou bien est-elle une envoyée de Dieu ? Pour ceux qui croient

(1) M. Vallet a gardé un silence prudent sur cette partie importante des interrogatoires. M. Vallet (de Viriville) se sépare, lui aussi, des historiens qui ont voulu voir dans un état *pathologique* habituel la raison dernière des hauts faits de la Pucelle ; ce qui ne l'empêche pas de faire remarquer gravement (p. 47) que l'époque de ses *visions* (treize ans) coïncide avec « l'âge de *formation* de la jeune fille. »

(3) *Hist. de Jeanne d'Arc*, tom. Ier, p. 6 et seq.

« que la Providence ne demeure pas étrangère aux affaires de ce monde, « qu'elle gouverne les nations, et que sa main se peut faire sentir *extraor-* « *dinairement* dans leurs destinées, le choix ne sera pas douteux. La mis- « sion de Jeanne a tous les signes des choses que Dieu mène. La mis- « fraie la voie à travers les obstacles que le sens purement humain veut « lui opposer. Il faut que Jeanne triomphe d'abord d'elle-même et de ses « propres répugnances (1). Il faut qu'elle surmonte les rebuts du sire de « Baudricourt, à Vaucouleurs, les défiances du roi à Chinon, des docteurs à « Poitiers, des capitaines jusqu'à Orléans, et des politiques jusqu'à « Reims.... »

M. Vallon termine cette courte et vigoureuse discussion par l'expression voilée d'un vœu que nous oserons reproduire avec le même esprit de réserve qui l'a dicté :

« Après cela, Jeanne n'a pas été déclarée sainte; mais peut-on dire que « l'Église ait méconnu son caractère?.... Quand on réfléchit au rôle de « Jeanne d'Arc dans la lutte séculaire des deux principaux peuples de la « chrétienté, on comprend que l'Église n'ait pas voulu décréter alors un « culte qui eût obligé l'Angleterre comme la France..... Mais, quelle « qu'ait été la diversité des opinions des historiens, la foi du peuple n'a « jamais varié, et on ne peut pas dire que l'Église, dans sa réserve même « lui ait jamais fait défaut. C'est dans une fête religieuse que les honneurs « populaires rendus à la Pucelle se sont perpétués jusqu'à nous..... Au- « jourd'hui, l'opinion est fixée pourtant. L'Allemagne a rendu à la *jeune* « *fille* d'Orléans un touchant hommage dans le livre de G. Gœrres. La « Belgique a, depuis longtemps, abjuré les haines des Bourguignons; l'An- « gleterre elle même a répudié dans le poëme de Robert Santhey, le crime « de Bedfort et les injures de Shakspeare. En France, on ne diffère que « par la manière de la déclarer sainte. Quand l'Église le voudra faire selon « le *mode* qui *lui* appartient, le travail ne saurait être bien long..... Oui, « quand on arrive avec les pièces de ce procès au terme de cette histoire, « on peut le dire avec une entière conviction : Jeanne a été par toute sa « vie une sainte, et par sa mort une martyre : martyre des plus nobles « causes auxquelles on puisse donner sa vie, martyre de son amour de la « patrie, de sa pudeur et de sa foi en Celui qui l'envoya pour sauver la « France (2). »

R. LELORRAIN.

(1) C'est encore une particularité que M. Vallet a cru bon de laisser dans « l'ombre redoublée des siècles. »

(2) *Hist.*, tom. II, p. 378 et seq.

LES PRINCIPALES

ERREURS DU TEMPS PRÉSENT[1]

Le temps présent a de très-nombreux apologistes et, quoi qu'on en dise, il n'a pas de détracteurs. Ceux que l'on accuse volontiers de prendre ce dernier rôle sont, jusque dans leurs plus grandes sévérités, des juges bienveillants. Ils veulent redresser leur siècle, l'éclairer, le guider; ils dénoncent ses erreurs, mais ils l'aiment; et l'amour, — même lorsqu'il blâme et s'inquiète, laisse toujours une grande place à la miséricorde et à l'espérance.

Mgr l'évêque de Poitiers est du nombre de ces juges qui, voyant d'un œil sûr les erreurs dont nous souffrons, les signalent avec fermeté.

Il ne se borne par à les signaler, car il a mission expresse d'enseigner, et jamais il ne l'oublie. S'il critique, c'est pour éclairer; s'il condamne, c'est pour préserver; il instruit ceux qu'il frappe, et surtout, il montre la bonne voie aux esprits ignorants ou indécis, ou calculateurs que l'erreur peut séduire, mais qui ne voudraient pas rompre avec la vérité. Le caractère, si ferme et si net, de l'enseignement de Mgr Pie nous semble, d'ailleurs, marqué dans cette nouvelle instruction synodale, ce nouveau traité, plus profondément peut-être que dans aucune autre des précédentes publications de l'illustre prélat. Nous n'entreprendrons pas d'analyser complétement ce beau travail; l'analyse, sur plusieurs points, serait impuissante; nous indiquerons plutôt les sujets que l'auteur a traités, l'ordre qu'il a suivi et les conclusions qu'il a données.

L'évêque de Poitiers cite un passage de l'Allocution pontificale du 9 juin 1862 et ajoute : « Ainsi c'est le discours, c'est l'écriture, c'est l'enseignement, l'exhortation, la controverse, c'est la parole sous toutes ses formes et avec toutes ses ressources qui est authentiquement

(1) *Instruction synodale* de Mgr l'Évêque de Poitiers *sur les principales erreurs du temps présent*. Un vol. in-12, de 313 pages, chez Vᵉʳ Palmé, prix : 2 fr. 50.

invitée » à combattre les doctrines perverses et monstrueuses qui compromettent le salut des peuples et troublent la société humaine.

Parmi les honnêtes gens, il en est beaucoup qui redoutent le combat, et qui, n'osant avouer leurs terreurs égoïstes, les cachent sous un semblant d'optimisme et de charité; ils maximent leurs pratiques et prétendent les imposer au nom de l'esprit chrétien; ils vont même jusqu'à produire des textes; ils invoquent l'Écriture pour fuir le devoir et trahir Dieu. Mgr Pie, fait en quelques mots, justice de cette prétendue sagesse.

« Amnistier le mal, dit-il, et les artisans du mal sous prétexte que le bras tout-puissant de Dieu saura tourner le mal en bien, ce serait le renversement de tout l'ordre moral; interdire à l'homme de foi l'indignation du zèle et le gémissement de l'amour en présence des débordements de l'iniquité; *accueillir* même avec des élans de joie à peine contenus et saluer comme des gages heureux et des pronostics favorables les actes les plus contraires à la justice et les plus funestes à la société humaine : c'est un degré et un genre de vertu philosophique que la saine théologie ne ratifie pas plus que la saine raison. L'âme des Saints n'a point connu cette sérénité *stoïque*. Quelques expressions métaphoriques, semées çà et là dans l'Écriture et dans la tradition, ne suffiront jamais à autoriser cet inconcevable optimisme. »

D'autres plus réservés, plus habiles et moins dépourvus du véritable sens chrétien, demandent que l'on garde le silence sur certaines questions, ou que l'on évite, au moins, de les aborder carrément. Cette variété d'hommes sages et de catholiques prudents n'a pas échappé à Mgr Pie; il rappelle leurs objections, il les montre disant : Si c'est le devoir de l'Église de sauver la vérité, c'est son devoir aussi de sauver les âmes. Le moment est-il bien choisi pour affirmer plus fort et pour préciser davantage, quand la susceptibilité des esprits et la délicatesse des oreilles demandent à être ménagées? Pourquoi ne pas laisser dans leur demi-jour des questions spéculatives ou pratiques auxquelles la génération antérieure n'avait jamais donné un examen très-attentif? En particulier, à l'heure où la société humaine est atteinte d'une immense maladie de naturalisme, pourquoi exposer, développer, accentuer si nettement les principes, les lois et toute l'économie de l'ordre surnaturel? N'est-ce pas miner et élargir le fossé des séparations?

Après avoir posé les objections, Mgr Pie fait la réponse. Il rappelle que l'on s'exprimait ainsi, et à peu près universellement, durant la

période de l'arianisme; que les ambassadeurs des princes séculiers tenaient un langage analogue pendant les délibérations du concile de Trente; que de prétendus sages conseillaient alors, comme à toutes les époques de crise, d'éviter les déclarations trop absolues, trop explicites; il ajoute :

« Vous le savez, bien des fois les grands évêques sur qui pesait le soin des intérêts sacrés trouvèrent ces réclamations sur les lèvres mêmes des amis et des défenseurs de la bonne cause. Animés de l'esprit de Dieu, qui est un esprit de charité et de force, ces champions illustres de l'Église surent ne se départir ni des ménagements dus aux faibles, ni de l'inflexibilité réclamée par l'orthodoxie; et, sans prononcer des arrêts d'exclusion qui auraient dépassé le but, ils maintinrent néanmoins avec une indomptable ténacité le mot propre de la doctrine, et ils le défendirent avec tant d'autorité, ils l'interprétèrent avec tant de science, que le dogme attaqué resplendit désormais d'un éclat irrésistible. »

Ce résultat, l'Église l'a toujours obtenu. Saint Hilaire, de Poitiers, que Mgr Pie aime tant à citer et cite toujours avec tant d'à propos, constatait ainsi « ce profit de l'erreur et ce gain de l'hérésie » :

« Quand, s'étant rendus indignes d'habiter dans le sein d'une si tendre mère, les hérétiques en sont repoussés ou s'en sont exclus d'eux-mêmes, en même temps que l'Église y perd l'occasion d'opérer le salut de quelques-uns, elle conquiert aux yeux de tous les autres une démonstration plus forte de sa vérité, principe de toute lumière et de toute béatitude. »

Et voilà pourquoi saint Paul a dit : Il faut qu'il y ait des hérésies ; et pourquoi le divin Maître avait dit avant lui : Il est nécessaire qu'il y ait des scandales.

Quel est le grand danger du temps présent? à quoi tendent les coryphées actuels de la secte antichrétienne? Ils tendent à détruire absolument « la cohésion nécessaire qui, par la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. » Il convient donc de les suivre sur ce terrain et d'y maintenir la vérité; il faut, en un mot, combattre l'hérésie du *naturalisme*. Mgr l'évêque de Poitiers recherche l'origine première de ce naturalisme impie que l'on peut appeler l'*antichristianisme*. Il le voit, il le montre jusque dans « les mystérieuses hauteurs du ciel des anges. » Il explique magnifiquement que Lucifer, s'est révolté pour ne pas s'incliner devant le Fils de Dieu. « Croire au Fils de Dieu fait homme, espérer en lui, l'aimer, le servir, l'adorer, telle fut la condition du salut. Les deux testaments nous disent que ce précepte s'adressa aux anges comme aux hommes.... Satan frémit

à l'idée de se prosterner devant une nature inférieure à la sienne, à l'idée surtout de recevoir lui-même de cette nature si étrangement privilégiée un surcroît actuel de lumière, de science, de mérite et une augmentation éternelle de gloire et de béatitude. » Il fut blessé, il se retrancha « dans le droit et dans l'exigence de l'ordre naturel.... » Mgr Pie développe cette grande pensée en s'appuyant sur l'Écriture, sur saint Thomas, sur saint Augustin, et formule ainsi une conclusion à laquelle déjà il a conduit le lecteur :

« Il faut donc dans toute hypothèse, remonter jusqu'à Satan pour la découvrir dans son origine et pour la saisir dans son fond, cette odieuse impiété du naturalisme qui, à l'aide d'axiomes et de programmes plus ou moins habiles et savants, glisse ses ombres détestables jusque dans l'esprit des chrétiens de nos jours, décorant aussi faussement que fastueusement du nom d'esprit moderne ce qui est le plus vieux des esprits, l'esprit de l'ancien serpent.... »

Mais cette œuvre du diable, leur père, les faux sages de notre époque l'opèrent diversement. Le naturalisme se divise en plusieurs écoles. Quelques-uns de ses adeptes nient absolument tout l'ordre surnaturel ; d'autres en écartent seulement quelques conséquences. L'évêque de Poitiers déclare que le naturalisme n'est inoffensif à aucun degré, supportable à aucune dose, et, après l'avoir déclaré, il le prouve.

Il commence sa galerie par les tenants « les plus mitigés » de la grande erreur du temps ; ceux qui « acceptant la présence et l'autorité de Jésus-Christ dans l'ordre des choses privées et spirituelles, l'évincent seulement des choses publiques et temporelles. » Ces deux lignes suffisent à caractériser les catholiques *sincères et indépendants* ; habiles gens qui veulent faire, à leur profit, l'éducation de l'Église sur un certain nombre de questions pratiques.

Nous avons ensuite les sectaires qui, sans nier l'existence de l'ordre surnaturel et révélé, posent en principe que, cet ordre étant de surérogation et comme de luxe, demeure nécessairement facultatif. Pour eux la religion est une affaire individuelle; elle relève de la police, qui doit assurer à chacun la liberté de son culte, mais elle doit être sans action sur tout ce qui constitue la législation sociale. C'est ce qu'on appelle la société sécularisée, l'état laïque.

D'autres, plus emportés et plus logiques, repoussent ce terme moyen qui admet la religion sans vouloir admettre son action sociale. Il y a là, disent-ils, une inconséquence et un danger. « Si l'interven-

tion surnaturelle de Dieu dans le domaine de la raison est possible et réelle, comment imaginer que ses conséquences n'aient rien d'obligatoire, non, seulement pour les individus. mais même pour les sociétés! » Ces logiciens veulent bien reconnaître à Dieu une action conservatrice; mais « à la condition que la suprématie inaliénable de la raison et l'autonomie rigoureuse de la nature humaine ne seront atteintes par aucune révélation *extra* ou *supra naturelle*, par aucune intervention personnelle de la divinité dans le monde terrestre. » Donc ils repoussent toute incarnation, toute immixtion du monde angélique ou des esprits mauvais, tout miracle, toute autorité spirituelle, etc. « L'existence de Dieu, la survivance de l'âme, les lumières de la raison et les lois intimes de la conscience, » voilà tout leur *Credo*. Ce sont les naturalistes arrêtés dans le déisme; mais, comme le mot déiste sonne mal, ils se déclarent spiritualistes. De sincères chrétiens, ayant sans doute beaucoup de naïveté, n'hésitent pas à dire qu'il faut ménager l'école du naturalisme déiste, afin de défendre avec elle les *grandes vérités*. Mgr Pie démontre que cette école détruit toute vérité.

Après cette rapide et vivante esquisse des écoles mitoyennes, l'évêque de Poitiers arrive au naturalisme absolu; il expose, définit et juge les doctrines qui obtiennent aujourd'hui tant de retentissement. Ces doctrines ont pour elles la logique de l'impiété. En effet: « la base du naturalisme sera chancelante tant qu'on reconnaîtra ces deux termes respectifs, l'être divin et l'être créé. Au contraire, l'ordre surnaturel sera déraciné foncièrement, s'il est établi que Dieu et la création sont un seul et même être, et que la divinité comprend dans son sein l'humanité, la nature, le monde. » Ce naturalisme radical nous est venu d'outre-Rhin, et, bien «que notre tempérament national ait peine à digérer un système aussi brutal, toute une secte qui a pied dans les aréopages et qui dispose d'une partie de la presse » a entrepris de nous faire accepter cette « conception surannée et affadie. »

Mgr. Pie voit et dénonce le mal que fait la moderne école d'athéisme; cependant il la croit moins formidable que l'école antichrétienne du dix-huitième siècle; mais peu importe qu'elle ait plus de présomption que de science; elle exerce un grand empire, elle introduit partout un élément destructeur; il faut la combattre, et le faire avec énergie pour la forme comme pour le fond. Sans doute, la tranquille exposition de nos dogmes est préférable en soi à la discussion; les docteurs de l'Église l'ont souvent proclamé, et cependant souvent aussi

ils se sont précipités dans la controverse. C'est un exemple qu'il convient de suivre. Mais la polémique évite difficilement les vivacités, et n'est-ce pas là une chose fâcheuse? Voici la réponse de Mgr de Poitiers :

« Et comme on insiste particulièrement sur la difficulté d'observer la charité dans les discussions religieuses, je réponds que les grands docteurs nous fournissent encore à cet égard et des règles et des modèles. Dans une foule de textes dont la connaissance est élémentaire, et qui ne sont nouveaux que pour ceux qui ne savent rien, ils recommandent la mesure, la modération, l'indulgence envers les ennemis même de Dieu et de la vérité. Ce qui n'empêche pas que, sans contredire leurs propres principes, ils n'emploient eux-mêmes à tout instant l'arme de l'indignation, quelquefois celle du ridicule, avec une vivacité et une liberté de langage qui effaroucheraient notre délicatesse moderne. La charité, en effet, implique avant tout l'amour de Dieu et de la vérité ; elle ne craint donc pas de tirer le glaive du fourreau pour l'intérêt de la cause divine, sachant que plus d'un ennemi ne peut être renversé ou guéri que par des coups hardis ou des incisions salutaires. »

Nous ferons ici une remarque : le rappel à la charité, quand il vient d'un ennemi battu, conspué et mécontent, nous a toujours paru l'aveu embarrassé et déloyal de la défaite. On a le droit de s'en réjouir et l'on doit travailler à le mériter encore; c'est la seule manière d'en tenir un juste compte. Mais, quand celui qui proteste est lui-même homme de combat et sert la cause que vous voulez défendre, écoutez-le d'abord, puis ensuite mettez en regard ses reproches et ses exemples ; vous reconnaîtrez bien vite que ceux-ci annulent ceux-là. Nous avons eu souvent l'occasion d'appliquer cette règle, et toujours nous avons pu constater que les théoriciens catholiques de la modération cèdent facilement à l'aigreur et à la fureur. Mgr de Poitiers est d'une école différente, il admet les coups hardis ; il conseille les incisions, car elles peuvent devenir salutaires, et cependant il est réellement modéré. Bien des lecteurs, même parmi les catholiques, seront d'un autre avis, ils le trouveront dur et excessif. Pourquoi ? simplement parce que ses coups portent juste. Quand on possède cette sûreté de main on paraît toujours absolu et peu charitable à ceux que l'on frappe comme à ceux qui ne veulent pas ou ne savent pas frapper.

Nous l'avons déjà dit : Mgr Pie ne se contente point de signaler l'erreur et de s'écrier qu'elle est monstrueuse. La facile polémique des citations et des exclamations n'est pas son fait; il oppose à l'enseigne-

ment de l'erreur, l'enseignement direct de la vérité qui est attaquée; le docteur chez lui suit le polémiste. Pour atteindre solidement le naturalisme contemporain il aborde tout un ensemble de questions fondamentales; il rappelle à larges traits, avec une admirable clarté de style et une grande force de pensée, l'enseignement de l'Église « sur la nature incréée qui est Dieu; sur la nature créée et particulièrement sur la nature de l'homme; sur la jonction de l'une et de l'autre de ces natures par l'union hypostatique accomplie en Jésus-Christ, c'est-à-dire par l'incarnation; sur le prolongement de cette union déifique dans toute la race humaine par l'ordre de la grâce et de l'adoption divine; enfin sur les conséquences de cette union et de cette adoption, non-seulement par rapport à l'homme individuel, mais encore par rapport à l'homme social. » En traitant ces divers points l'évêque met pleinement en lumière le lien qui unit l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, et il montre que l'ordre social se trouve dans cette union.

Une analyse serait ici trop difficile et trop incomplète pour que nous l'entreprenions. Il faut lire tout au long cette belle et vigoureuse démonstration. Comme on y sent l'écrivain maître de son sujet! et quelle lumière cette science vraie de la tradition, qui éclate dans toutes les œuvres de Mgr Pie, répand sur les illusions, les erreurs et les besoins du temps présent! Quand il cite les Pères et les Docteurs on sent qu'il a puisé aux sources et qu'il donne l'esprit en même temps que la lettre.

Mgr de Poitiers aborde ensuite un autre sujet : il s'occupe de ces hommes qui, sans révoquer en doute le caractère divin du christianisme, enseignent que l'autorité de sa doctrine, de sa loi, de son Église, s'arrête au seuil de la vie publique des chrétiens. Il divise les défenseurs plus ou moins avoués et réfléchis de cette doctrine en deux écoles : l'une procède de certaines maximes familières à l'ancien gallicanisme de la Cour et du Parlement; l'autre, issue « des accidents mobiles d'une situation temporaire, » compte parmi ses chefs et ses adhérents, « des hommes ardents et généreux aux yeux desquels le présent est tout, » et qui regardent la « déchristianisation légale » de la société comme un progrès des temps nouveaux, comme « un bienfait même du christianisme. » On a reconnu l'école catholique libérale.

Les soixante dernières pages de l'Instruction synodale sont consacrées à ce sujet si important. Mgr de Poitiers prend la question de haut et reste néanmoins très-précis, très-pratique. Il prouve que les doctrines de l'école catholique libérale, telles qu'elle les a émises en

diverses rencontres constituent « des erreurs très-injurieuses envers Dieu, envers Jésus-Christ et envers l'Église; » que ces erreurs sont « destructives de tout ordre chrétien. » A ceux qui se prévalent des *sages temporisations* de l'Église, il fait comprendre qu'elle se verrait forcée d'élever la voix si les orateurs, écrivains et docteurs du libéralisme religieux oubliaient les atténuations, modifications, explications et rétractations derrière lesquelles ils se sont abrités dans ces derniers temps. Il ajoute :

« L'Église n'aurait, du reste, qu'à invoquer sa doctrine séculaire, sa pratique invariable, ses protestations et ses réserves renouvelées dans plusieurs circonstances mémorables, les décisions multipliées et les condamnations expresses de ses pontifes jusqu'à nos jours, l'autorité convaincante de l'histoire, l'exemple de tous les pays et de tous les temps, les leçons éloquentes des événements modernes, les intérêts sacrés de l'avenir, enfin la logique du bon sens et la raison même naturelle. Espérons que cette fâcheuse nécessité lui sera épargnée. »

Mgr de Poitiers évite la controverse directe et surtout la personnalité ; son but est de rappeler des principes trop étourdiment méconnus ou trop habilement tournés; il se tient donc dans la thèse générale; mais, comme il a l'esprit très-net, très-incisif, et qu'il va toujours au vif de la question, il en résulte que, sans nommer ni désigner personne, il atteint tout le monde. Parmi les catholiques libéraux qui ne servent pas uniquement d'ombre et de nombre, je n'en vois pas un qui ne doive se sentir touché. C'est une de ces grandes battues où l'on ne vise spécialement aucune pièce, mais où, grâce à l'habileté du traqueur, tout le gros gibier est pris.

Que de choses puissantes et que de choses charmantes! Comme Mgr Pie montre bien que ces prêcheurs de charité qui veulent « réconcilier l'Église avec la société moderne, » répètent, en somme, contre leur mère « les paroles les plus malheureuses, les lieux communs les moins sérieux, les expressions les plus irritantes, les suppositions les plus confuses, les accusations les plus injustes » de la presse ennemie. Non-seulement, ajoute l'illustre prélat, ils empruntent à nos adversaires leurs machines de guerre, mais ils introduisent encore « dans leur arsenal des armes qu'ils n'auraient pas su se forger eux-mêmes et dont ils n'omettent pas de délivrer le brevet d'invention aux mains de qui ils les ont reçues. » Que n'a-t-on pas dit contre les catholiques assez hardis, assez *rétrogrades* pour soutenir absolument

le principe du droit chrétien ? Mgr Pie se demande si de tels débats sont réellement inopportuns et dangereux ; puis il ajoute :

« Quand bien même il en serait ainsi, je dirais que la responsabilité de l'évocation périlleuse de ces thèses tombe principalement sur ceux qui, en accusant inconsidérément tout le passé, en préjugeant trop légèrement l'avenir, enfin en acclamant la supériorité des doctrines contraires, mettent les défenseurs de la vérité en demeure de rompre le silence sous peine de laisser l'erreur prescrire à l'encontre. Parce que l'Église est pleine d'égards pour le temps, de ménagements pour les esprits, est-ce un motif à quelques-uns de se faire indiscrets, audacieux, de s'embusquer derrière les difficultés de la situation pour lancer leurs traits contre la vérité, et pour dire sciemment le contraire de ce que l'Église dirait si elle jugeait l'heure de parler arrivée ? »

Plus loin, Mgr Pie charge saint Augustin de définir le libéralisme, et la définition est d'un « à-propos exquis. » Quant aux conséquences qu'il en tire, aucun chrétien vraiment soumis à l'Église, ayant l'esprit de foi, n'en voudra contester la justesse. Mais ces chrétiens ne sont-ils pas rares ? Ceux-mêmes qui reconnaissent à l'Église son autorité infaillible d'enseignement sont-ils toujours assez croyants ? savent-ils se rendre compte de l'assistance régulière que l'Église reçoit pour sa conduite pratique ? Mgr de Poitiers aborde cette grande question. Il y a là une page que nous aimerions à reproduire ; mais il faut s'arrêter.

Nous ne prétendons pas avoir fait connaître par cette rapide étude l'œuvre nouvelle du successeur de saint Hilaire. Quelques fils extraits d'une solide et brillante étoffe n'en sauraient montrer ni la trame ni l'éclat ; mais ils peuvent indiquer aux connaisseurs ses qualités essentielles.

EUGÈNE VEUILLOT.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

S'il y a une chose évidente, c'est la réalité du mystère. Par la position qu'il occupe dans l'échelle hiérarchique des êtres, l'homme ne peut ouvrir les yeux sans apercevoir un mystère. Ouvrir les yeux, je me sers à dessein de ce mot. Pour ne point apercevoir le mystère, l'homme a besoin de fermer les yeux, et de les fermer violemment. *Alors le* mystère disparaît, parce que la lumière a disparu, car pour nous ces deux termes : *mystère*, *lumière*, ces deux termes que l'ignorance croit contradictoires, ces deux termes sont aux yeux de la science, deux termes corrélatifs.

Plus la lumière grandit pour l'homme, plus le mystère grandit avec elle. Chaque vérité qui apparaît se cache en apparaissant : car elle n'apparaît pas totalement, et plus l'homme la voit, plus il voit qu'il ne la voit pas. Plus il avance dans la route, plus la route est longue devant lui. Plus l'horizon s'étend devant nos yeux, plus les choses qui sont derrière nous, plus lointaines et plus profondes, prennent d'importance pour nous, et, quand nous avons plongé bien avant dans l'abîme de la lumière, une de nos récompenses est de fermer les yeux et d'admirer, au-delà des grandeurs vues, les immensités qu'on ne voit pas. C'est au point que la langue humaine, qui sait tant de choses, regarde presque comme synonimes ces deux mots : *Mystère; Vérité*,

Or il y a dans l'histoire un siècle qui a pour caractère la négation du mystère. Qu'a-t-il fait ? Quelle est sa raison d'être ? Il a pris la vérité que je viens d'exprimer et il en a fait la démonstration par l'absurde. Il a montré jusqu'où va, dans la perte de la lumière, l'homme qui nie le mystère. Ce siècle ressemble à une interruption dans les temps historiques. Pour comprendre qu'il occupe une place quelconque, pour lui assigner une œuvre, une fonction, un emploi, pour se souvenir de lui tranquillement, dans le calme de la connaissance, il faut savoir qu'il s'est chargé d'une démonstration par l'absurde. Forcé de dater, comme les autres, sa naissance, et de prendre rang à partir de la croix, il s'appelle le dix-huitième siècle. Il appartient à la caté-

gorie des monstres, et rencontre dans l'histoire l'explication que ceux-ci rencontrent dans l'histoire naturelle.

Un préjugé fort répandu dans les lieux où la lumière n'a pas encore pénétré, un préjugé que l'ignorance aime particulièrement, représente le dix-huitième siècle comme le siècle de l'élan, de la hardiesse, du courage intellectuel, comme un novateur ardent et fier qui, s'il s'est trompé, s'est trompé noblement, par grandeur d'âme et par *excès de pensée.*

Ce préjugé est dangereux, fatal. Il donne au dix-huitième siècle un air de grandeur qui peut le faire admirer et plaindre par tous ceux qui ne savent rien. Ce préjugé rend le dix-huitième siècle intéressant aux yeux de la foule, comme certains mélodrames et certains romans voudraient rendre intéressants, aux yeux de la même foule, les criminels.

Il y a des gens qui voudraient faire croire que les criminels sont de grandes âmes, ardentes et égarées, qui ont envahi les domaines du mal, parce qu'elles étaient trop grandes pour être emprisonnées dans le bien. On fait croire facilement ces choses-là au pauvre monde. La vérité est qu'en général les criminels sont des hommes mous, flasques, froids, qui glissent dans la boue et qui glissent dans le sang.

Ainsi a fait le dix-huitième siècle. C'est un être mou, flasque et froid, qui a glissé dans la boue et qui a glissé dans le sang. Stupide, insouciant, il a fait ce que font les bêtes.

Voilà ce qu'on aimerait à nous faire admirer. Une immense duperie a été organisée dans le but de faire croire que le mal est beau, et qu'il est l'apanage des grandes âmes. La crédulité des hommes est telle, qu'il n'est nullement impossible de leur persuader cela. Cette crédulité dépasse ce que les conceptions les plus hardies pourraient attendre d'elle. Quand une génération a perdu la foi, on ne sait pas jusqu'où peut aller sa crédulité. Elle n'a plus d'armure, elle n'a plus de ceinture ; on fait d'elle tout ce qu'on veut.

Quand une génération a perdu la foi, on la ballotte, on la manie, on la roule par terre, on la berne dans une couverture de laine, comme les hôteliers espagnols bernaient Sancho Pança, et elle se laisse faire sans résistance. On lui parle des pensées du dix-huitième siècle et même de *ses excès de pensée;* on lui parle du patriarche de Ferney; et elle n'éclate pas de rire ; et elle ne se dresse pas en fureur pour montrer à ceux qui parlent la trace du baptême sur son front !

Cette complaisance molle, cet aplatissement du front, cet avilis-

sement intellectuel, voilà un des caractères les plus imprévus, les plus inconnus et les plus éclatants de l'esprit actuel. Il faut être fier de Dieu ou bien rougir de lui. Il faut se glorifier en lui et le glorifier en soi, ou bien subir l'épouvantable honte de servir un Dieu qu'on n'adore pas, et de porter envie, en s'agenouillant, à ceux qui ne s'agenouillent pas.

Il faut mépriser l'erreur avec toutes les forces de notre âme divinisée, et la pousser du pied comme une ordure, ou bien on finit par la trouver respectable, intéressante dans ses malheurs, un peu belle et presque vraie.

Si jamais le devoir du dédain fut facile à accomplir, c'est vis-à-vis du dix-huitième siècle. Considérons-le un instant au point de vue de l'ordre naturel.

Que font Rousseau dans la Philosophie, Voltaire dans la Littérature, Montesquieu dans l'Histoire, Buffon dans l'Histoire naturelle?

Ils font la même œuvre. Ils font une seule chose. Ils suppriment le mystère.

La chose est claire, en ne l'expliquant pas ; je crains de l'obscurcir si je la développe.

Rousseau croit ou paraît croire que l'homme sait le dernier mot des choses.

Il repousse tout ce qui le dépasse. Il rejette ce qu'il n'embrasse pas. Il étend Dieu, l'homme et la nature sur le lit de Procuste qu'ont bâti ses petites mains. Quand il a fait un Dieu si petit, un homme si petit, une nature si petite que rien de tout cela ne l'étonne plus, il se repose et se complaît en lui, sans apercevoir dans son âme un monstre qu'il admet sans le comprendre, et qu'il admire sans l'embrasser, c'est la profondeur de son péché, et sa dégradation immense.

Il subit avec soumission cette tyrannie formidable, il aime ce maître qui est son péché, il ne discute pas avec lui, et, quoiqu'il soit incapable de le connaître, de l'embrasser, de le mesurer, de le comprendre, cependant il ne le rejette pas.

Voltaire, dans la littérature, je ne veux pas nommer l'art à propos de ce sot, Voltaire n'a qu'une préoccupation, celle d'écarter le sublime. C'est que le sublime est nécessairement mystérieux. Les secrets de la parole sont profonds parce que la parole est chose sainte.

Il y a dans l'homme déchu une tendance vers la honte qui le porte à se moquer de sa propre gloire. Cette tendance, étonnante pour ceux qui ne connaissent pas l'homme, évidente pour ceux qui le connaissent,

cette tendance constitua ce qu'on a appelé l'Esprit voltairien. Cette intention d'abaisser l'homme découle d'une haine profonde de Dieu. Cette haine a un genre de clairvoyance. Elle reconnaît Dieu partout, quoique dans un autre sens elle ne le reconnaisse nulle part, et elle abaisse la création pour abaisser le Créateur; elle déteste l'homme, parce qu'il est l'image de Dieu, elle le méprise, parce qu'il est la gloire de Dieu, elle veut qu'il se méprise pour renoncer à être la gloire de Dieu. Ce goût pour le déshonneur, ce plaisir de ravaler les autres et soi-même, cette bave qui souille tout, cette honte radicale, qui est l'esprit voltairien, cette honte est le fruit de l'orgueil. A force d'orgueil, l'homme ne veut pas se rapporter à Dieu. Et comme en Dieu seul, il trouverait la gloire, pour ne pas la chercher là, il y renonce. De peur de trouver la gloire en Dieu, il se précipite dans la honte. L'homme qui adore ne peut pas se moquer de lui-même. Voltaire veut qu'il se moque de lui-même, afin de ne plus pouvoir adorer. Voltaire décapite l'homme et déshonore la création pour briser l'image de Dieu et effacer la trace de ses pas. Il est temps que la justice se fasse, il est temps que cet homme et ceux qui l'aiment soient traités suivant leurs œuvres. Le blâmer avec respect est une complicité. Il faut le mépriser comme la boue des ruisseaux, et que son nom, s'il demeure dans la langue des hommes,serve à qualifier les infamies sans nom, auxquelles ne suffisent pas les colères connues.

Il y a dans l'histoire de la médiocrité humaine, un nom qu'on peut rappeler ici. S'il n'appartient pas en fait au dix-huitième siècle, il lui appartient en droit; c'est le nom d'Ovide. Ce personnages est poëte à la façon de Voltaire. Si un pari était ouvert et si quelque récompense inconnue était promise à celui qui inventera une platitude inconnue, on fonderait des établissements, on travaillerait jour et nuit, pendant des années, et pendant des siècles : on ne surpasserait pas Ovide. Ovide, c'est le dix-huitième siècle anticipé. C'est une menace de la versification capable de faire pressentir la Henriade à quelque esprit un peu sagace. Eh bien ! cet Ovide, placé si bas dans l'échelle des êtres que je demande pardon de m'en occuper ici, cet Ovide, quel est son caractère, s'il est permis de dire qu'il ait un caractère? C'est l'absence du mystère. Et cependant, le récit des métamorphoses semblerait, au premier abord, comporter le mystère. N'est-il pas frappant qu'un homme puisse raconter ces horribles bêtises sans se détourner d'elles un moment pour regarder les objets dont elles sont la parodie? Est-il possible qu'un homme, qui se donne pour poëte, ait pu prolonger si

longtemps cette arlequinade sans heurter, même par hasard, une idée sur sa route? Ovide et le dix-huitième siècle voient du même œil la nature, l'art et la religion. N'ont-ils pas l'un et l'autre écrit *l'Art d'aimer*? Leur plume n'était-elle pas trempée dans la même liqueur?

Il y eut un homme qui s'appelait Pierre-Joseph Bernard; Voltaire l'appela Gentil-Bernard. C'est ce Bernard qui avait écrit *l'Art d'aimer*. Voltaire, l'invitant à dîner chez une dame de la Vallière, lui écrivit un jour :

Au nom du Pinde et de Cythère
Gentil-Bernard est averti,
Que l'Art d'aimer doit, samedi,
Venir souper chez l'Art de plaire.

Est-ce que ce ne sont pas là des vers d'Ovide? Est-ce que ce n'est pas *le style* des métamorphoses? Voltaire est plus noir, plus agressif; son venin circule plus loin; mais il se rencontre avec son prédécesseur sur le terrain de la galanterie. Il a, comme Ovide, un caractère de laquais et un habit d'arlequin. Tous deux exécutent en se donnant la main à peu près les mêmes grimaces, les mêmes gambades, et aussi les même révérences devant le public enchanté.

Et Delile? et Saint-Lambert? et Lebrun? et Crébillon? et Guimond de la Touche? et Lemierre? et Marivaux? et Piron? et Fabre-d'Eglantine? et Dorat? Quels géants produisait ce dix-huitième siècle!

Si nous regardons sa philosophie, nous nous plongeons dans les profondeurs effrayantes de Condillac. Helvétius nous entraîne sur les hauteurs où il habite. Comme un aveugle qui chanterait les couleurs, Helvétius n'a-t-il pas fait sur le bonheur un poëme en six chants? le malheureux! et Dupuis? et Domet? N'est-ce pas un phénomène qu'une pareille réunion? Et comment se fait-il qu'après avoir vu le dix-huitième siècle, les hommes, au lieu de rentrer sous terre, trouvent encore le moyen d'être orgueilleux au dix-neuvième?

Que fait dans l'histoire Montesquieu? il cherche à tout expliquer, en dehors du mystère, sans franchir la limite des choses connues, sans effrayer ses contemporains. L'histoire est pour lui sans horizon, sans montagne et sans vallée, sans hauteur et sans profondeur. L'homme y apparaît resserré entre deux murailles, mutilé, aplati, sans aspiration et sans défaillance, seul et froid, loin de Dieu et ne souffrant pas de cet éloignement. Cette histoire ressemble à l'histoire comme une présentation officielle ressemble au drame de la vie humaine.

Buffon, dans l'Histoire naturelle, emploie exactement le même procédé. Il regarde la nature à travers l'atmosphère que le dix-huitième siècle place autour de l'homme. Cette nature ressemble beaucoup à une décoration d'Opéra-Comique. Cet homme était en toilette quand il écrivait ; il met en toilette les animaux dont il parle. Tout est fardé sous sa plume. Il enlève à la création cette majestueuse simplicité par laquelle elle verse sur nous un enseignement dont peu d'hommes profitent. La création a une voix profonde, haute, douce et mystérieuse. Elle semble garder un secret et inviter gravement les hommes à respecter ce qu'ils ne savent pas. L'instinct des animaux est le reflet obscur d'une volonté trop haute pour dédaigner les petits, et la conservation merveilleuse des espèces qui vivent sans prévoir, et trouvent leur nourriture à l'heure où elles ont faim, rend témoignage à l'attention de Celui qui voit tout. Le conflit des forces petites et grandes établit entre la vie et la mort un équilibre prodigieux, et nos genoux se ploient d'eux-mêmes, et nous nous inclinons sous le poids des splendeurs de l'ordre. Au delà de ce que nous voyons, nous entendons vaguement l'harmonie des merveilles que nous ne savons pas. Quand nous approchons du rivage masqué par une montagne, nous écoutons, avant de la voir, la colère de l'Océan, et dans les nuits d'été, quand nous perdons de vue les dernières traînées lumineuses, qui tremblent noyées dans un océan de lumière, nous oublions presque les espaces que nous découvrons, entraînés par leur grandeur vers ceux que nous ne découvrons pas, et nous nous abîmons, au delà de nos regards, dans la profondeur des choses soupçonnées. Ainsi fait partout la nature. Elle nous conduit plus loin qu'elle-même. Qu'est-ce donc quand le symbolisme, éclatant sur elle comme un éclair dans la nuit, jette une lueur nouvelle et plus mystérieuse sur l'ordre universel qu'il agrandit, sans le troubler ? Unissant le monde visible au monde invisible, le symbolisme entr'ouvre un secret étrange, qui est la relation des relations et l'harmonie des harmonies, et à travers cette complication nouvelle la simplicité de l'ordre apparaît plus gigantesque. Si notre point de vue très-restreint nous permet d'entrevoir et de soupçonner tant de magnificences à travers les fentes des rochers ouvertes sur le bord de la mer, par de petites fleurs au parfum délicat, et à travers les voiles du ciel déchirés par la lumière pendant les nuits de mai, pendant le chant du rossignol, quand la brise d'été secoue l'aubépine comme un encensoir ; que peuvent donc apercevoir dans la nature, ou deviner derrière elle

les intelligences supérieures à l'homme en profondeur ou en pureté ?

Nous voilà bien loin de M. de Buffon, et même incapables de revenir jusqu'à lui. Ne serait-il pas fastidieux de parler de ce qu'il a fait, après avoir parlé de ce qu'il n'a pas fait?

Une fausse conception de la nature provoque presque toujours le ton sentimental. Peut-être l'homme qui doit prendre la création au sérieux, la regarder comme une réalité et chercher sur elle, en tremblant, les vestiges du Seigneur, est-il condamné quand il la regarde d'un œil impur à la dégrader par la fausseté du langage. La poésie, dans le sens où le dix-huitième siècle a pris ce mot, est une des choses les plus ridicules et les plus honteuses qui soient; c'est une grimace menteuse qui, refusant de voir les choses comme elles sont, voudrait les voir comme elles ne sont pas, et prostitue les larmes à son ignoble jeu. Les larmes, mystère profond! les larmes qui condamnent quand elles ne sauvent pas. L'homme possède, outre la parole articulée, deux paroles singulières, secrètes, inconnues, qui sont le rire et les larmes. Le dix-huitième siècle, non content de faire mentir la parole articulée, a fait mentir le rire et a fait mentir les larmes. Voltaire a fait cette œuvre triple; il l'a faite copieusement jusqu'au bout, sans faillir et sans s'arrêter. Il a prostitué le rire quand il a voulu, par lui, déshonorer le mystère des choses surnaturelles; il a prostitué les larmes quand il a voulu, par elles, déshonorer le mystère des choses naturelles. Le même homme qui se moquait de l'Écriture s'attendrissait à propos d'Orosmane. Il écrivait :

> Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
> Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire!
> Quel espoir si flatteur ou quels heureux destins,
> De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins.
> La paix de votre cœur relève encor vos charmes,
> Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes,
> Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
> Où ce brave Français devait guider vos pas :
> Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
> Où d'un peuple poli les femmes adorées
> Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
> Compagnes d'un époux et reines en tous lieux.

La niaiserie poussée à ce degré réclamerait un terme qui manque dans la langue; mais la galanterie, qui attendrissait les sensibles spectateurs des anciennes tragédies, la galanterie qui permettait à Orosmane, sultan et musulman, d'aborder ainsi l'*objet de sa flamme :*

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,

la galanterie n'est-elle pas une stupide et infâme parodie de l'amour, destitué du mystère qui est le fond de toute vérité ? Le dix-huitième siècle traitait l'âme humaine comme il traitait toute chose : tous les espaces visibles ou invisibles étaient pour lui des boudoirs. Ces gens qui riaient de tout pleuraient des bergeries de Florian ; et cette double lâcheté ne pourrait-elle pas nous aider à entrevoir, entre le rire et les larmes, une admirable et très-profonde ressemblance ? Qui sait si ces deux paroles ne seraient pas situées au delà du langage articulé pour dire ce qui échappe à celui-ci ? Qui sait si elles ne reculent pas pour l'homme la limite de l'expression ! Sara se mit à rire quand la naissance d'Isaac lui fut prédite, et Isaac porta le nom du *Rire*, Isaac, en hébreu *Rire*.

Le dix-huitième siècle n'a pas voulu mourir sans nous laisser son portrait. Ce portrait, c'est sa peinture. Si quelqu'un était tenté d'attribuer à ces mauvais collégiens la proportion de grands hommes, je crois que le portrait de ces collégiens peints par eux-mêmes pourrait le guérir de cette maladie. La peinture du dix-huitième siècle n'est pas seulement ridicule, elle est honteuse. Watteau, Boucher, Fragonard, sont les enfants de cette société pourrie, et ces enfants sont des enfants terribles qui disent aux passants les secrets de leur mère. Toutes ces figures déshabillées et fardées ne sont pas seulement laides, elles sont dégoûtantes. Si au moins ces cadavres étaient verts, on les reconnaîtrait pour des cadavres. Mais, comme ils sont roses, on ne sait plus de quel nom les nommer.

Je n'en connais qu'un ; ils sont la figure du dix-huitième siècle, pourri, frisé, fardé, infect et sentimental ! Les bergers de Watteau ressemblent à des paysans, comme des tragédies de Voltaire ressemblent à des drames, comme Orosmane ressemble à un sultan, comme un devant de cheminée ressemble à un lever de soleil : et cependant la distance incommensurable qui sépare toutes ces choses de la réalité semble petite, auprès de la distance qui les sépare de l'idéal. Que la justice de l'art se lève enfin, et que son glaive abatte ces têtes qui usurpent une place dans la mémoire des hommes.

Tous les siècles ont vu de grands crimes, et l'antiquité en a commis qui seraient étonnants aux yeux d'un être qui ignorerait l'homme. Mais, en général, soit dans la vie, soit dans la science, soit dans l'art, l'homme sentait la terreur mystérieuse qui rend témoignage au Dieu

inconnu et attestait, en l'outrageant, la présence de celui qui ne dort pas, de celui qui voit les œuvres de la nuit, de celui qui s'appelle éternellement rémunérateur et vengeur. Le dix-huitième siècle fit autrement. Il ne voulut pas seulement outrager Dieu, il voulut l'oublier gaiement. Il voulut effacer son nom, faire une nature et faire une humanité où ce nom ne serait pas écrit. Il voulut enlever à l'innocence sa raison d'être et au crime son sérieux. Il voulut badiner sur les ruines de Dieu et sur les ruines de l'homme. Certaines gens croient que le dix-huitième siècle a exagéré et que c'est là son défaut. Loin d'exagérer, le dix-huitième siècle n'a pas terminé son œuvre. Il s'est arrêté en route. Certaines gens croient que les criminels sont de nobles âmes, qui, ne sachant pas maîtriser la fougue de leurs passions, s'égarent par excès de grandeur et d'énergie. Ces gens-là admirent le dix-huitième siècle. C'est le contraire qui est vrai. Les criminels en général, et le dix-huitième siècle en particulier, sont des êtres mous, flasques, indolents, froids comme des serpents, insignifiants pardessus tout. Je répète volontiers cette observation. On a tant de fois répété, déclamé et chanté le contraire!

Parmi les poisons qui sont dans l'air, je veux compter et signaler ce grain d'admiration qui se glisse entre quelques grains de blâme, quand il s'agit de dire : voilà le mal. Notre devoir est de flétrir et non pas de faire quelques réserves délicates. Le mal est un monstre dont il faut avoir horreur, au lieu de le regarder comme une chose curieuse, et avec une demi-complaisance. Le dix-huitième siècle aboutit à Estelle et Némorin, et j'admire qu'une débauche, prolongée pendant tant d'années, une débauche emphatique, qui s'admirait dans sa saleté ait produit sur ses vieux jours cette niaiserie sans égale. Serpents, races de vipères, ce que vous prépariez dans votre orgueil, c'était une gravure de modes!

Ernest HELLO.

UN ERRATUM

A L'HISTOIRE DES RÉFORMES RÉVOLUTIONNAIRES

L'ABOLITION DES DROITS SEIGNEURIAUX. — LE DROIT DE GARENNE

L'Assemblée constituante a joué de malheur dans son travail d'extermination des droits seigneuriaux. Dans un premier travail, publié il y a quelques mois, nous avons montré l'inanité de la soi-disant réforme du droit de colombier. L'article suivant des décrets du 4 août (art. 3), supprima, s'il faut l'en croire, le droit exclusif de chasse et le droit de garenne. Ici encore, plus radicalement même qu'ailleurs, la besogne était faite; ici encore l'Assemblée se donnait l'office d'une espèce de Sganarelle politique, guérissant la patrie de toutes sortes de maladies absentes.

Pour suivre l'ordre historique, et pour éviter des redites, nous parlerons d'abord des garennes.

De ce vieux droit de garenne il ne restait plus rien ; pas même un souvenir quelque peu précis de ce qu'il avait été (1) ; et l'Assemblée qui en décrétait l'abolition aurait été très en peine de le définir.

Le droit, ou plutôt le ban de garenne, car le mot de droit est de trop ici, le ban de garenne paraît avoir été un des plus insupportables abus de la puissance justicière. — Un abus *de la puissance justicière*, disons-nous, et ceci mérite attention, car bien que contemporaines des premiers temps de la féodalité et de la période de la toute-puissance du baronage, les ganes n'en étaient pas moins étrangères aux institutions féodales proprement dites, absolument en dehors de l'économie du fief.

Le fief, qui représente proprement l'essence et comme la somme du régime féodal auquel il a donné son nom, le fief fut l'institution féconde et le plus énergique ressort de la vie civile au Moyen Age. C'était la foi du vassal engagée en échange de la concession de la terre ; un contrat cheva-

(1) Les légistes du 18e et déjà ceux du 17e siècle n'en avaient plus aucune notion. Dans ce qu'ils ont écrit sur la matière, et dont nous donnerons tout à l'heure quelques citations, il y a une fleur d'ignorance véritablement incomparable. C'est grâce à des travaux relativement récents, à ceux de M. Championnière en particulier, que ce point obscur a été restitué et qu'il est devenu possible d'en parler à peu près avec connaissance de cause.

leresque, un pacte de dévouement et de fidélité personnelle qui tint lieu d'un ordre plus général durant la longue éclipse de l'autorité royale.

La seigneurie justicière se mouvait dans une tout autre orbite que la seigneurie du fief ou suzeraineté féodale. Nous ne pouvons qu'indiquer quelques points culminants, car pour se faire une idée nette de la puissance justicière, en l'isolant de tout élément féodal, il serait nécessaire de remonter jusqu'à l'empire Gallo-Franc, jusqu'à l'administration des comtes des temps Mérovingiens et des premiers règnes de la race Carlovingienne.

Ces comtes, espèce de proconsuls barbares, comme les appelle Augustin Thierry, levaient les impôts, assuraient la prestation des corvées qui intéressaient les services publics, administraient en un mot et réunissaient en leur personne les différentes attributions du pouvoir exécutif. Ils avaient le droit de *ban* ou *bannie*, c'est-à-dire le droit de publier des règlements de police ou autres et de les rendre exécutoires. Dans les habitudes du langage on confondit ces arrêtés avec l'acte même de leur publication, et l'on disait *le ban du roi*, le ban du comte pour l'ordonnance du roi ou le règlement émané du comte; l'amende du ban du roi, l'amende du ban du comte, pour la peine pécuniaire attachée à leur transgression.

La dispensation de la justice proprement dite n'entrait pas toutefois, ou n'entrait que très-indirectement dans les fonctions de ces grands officiers du roi. Juger était l'office des hommes libres du comté, les *boni homines* de l'époque mérovingienne, les *Scabini* du temps de Charlemagne. Le comte, quant à lui, ne jugeait pas de sa personne; il présidait seulement les assises des *boni homines*, recueillait les opinions, et, comme il disposait seul de la force publique, c'était à lui qu'il appartenait de pourvoir à l'exécution de la sentence. Il percevait en outre et faisait rentrer au fisc royal les confiscations ou les amendes, accessoire obligé alors de la plupart des jugements civils et criminels.

Ce sont ces pouvoirs multiples, où la fonction judiciaire n'entrait pourtant que pour une si faible part, c'est cette totalité concrète des attributions des comtes que l'on désigna sous le nom de justice ou droits de justice, *justicia* dans le latin dégénéré des capitulaires et des diplômes de l'époque.

Les attributions du comte passèrent au justicier de l'époque féodale. Seulement entre les deux s'était accomplie la révolution qui avait disloqué et fractionné de toutes parts la centralisation prématurée de l'empire de Charlemagne. Entre les deux il y eut cette différence (différence importante, mais la seule qui existât), que tandis que les comtes des deux premières races tenaient leurs pouvoirs d'une délégation de la puissance royale, délégation révocable, tout au plus viagère, les seigneurs, hauts-justiciers, possédèrent héréditairement et patrimonialement leurs droits

de justice, comme on possède une métairie, purent en disposer et en faire trafic.

Cette transformation de la puissance publique en propriété patrimoniale n'était pas sans danger assurément. La souveraineté, droit suprême mais contrebalancé par d'austères devoirs et par une responsabilité redoutable devant Dieu et devant l'opinion, ne peut pas impunément être transmuée en propriété privée, le droit de l'homme le moins limité, le plus près d'être irresponsable. Il y avait là le germe d'une perversion du principe d'autorité, une voie ouverte au bon plaisir, un entraînement aux fantaisies de la toute-puissance.

A quoi bon ne pas convenir de ces choses-là ? Le moyen âge peut se passer d'être flatté, et il serait puéril de le chanter sur les pipeaux de l'idylle. Il a eu les croisades et les cathédrales ogivales, les plus glorieux élancements du génie français et catholique. Les siècles de saint Bernard, de saint Louis et de saint Thomas d'Aquin le couronnent ; c'est assez de rayonnement pour supporter des ombres et même des taches ; assez d'originalité et de création pour racheter la rudesse de certains côtés, voire la barbarie, comme disent les raffinés, de quelques-unes de ses institutions. Et puis, au sein de cette société, à côté du mal qui ne désarmera jamais dans l'humanité, il y avait la puissance incessamment en haleine de la réparation ; il y avait la parole toujours militante et en fin de cause toujours écoutée de l'Église, pour rompre le courant des mauvais principes, et en arrêter les conséquences extrêmes.

La patrimonialité des justices devait produire et elle produisit des abus. Les feudistes signalent perticulièrement les banalités auxquelles se rattachent les garennes.

Qu'était-ce que les banalités? Pour le comprendre, il suffit de se rappeler ce que nous disions il y a un moment, que les comtes pouvaient imposer des règlements ou arrêtés généraux aux sujets de leurs comtés, et les rendre obligatoires au moyen de la publication de leur ban.

Quand le comte fut devenu le seigneur haut-justicier, indépendant et propriétaire de sa justice, il arriva souvent à ce dernier de prendre des arrêtés et de publier des bans dans un intérêt purement privé et domestique. Tels étaient notamment les bans qui interdisaient aux sujets d'une justice d'avoir en propre des moulins, des fours, des pressoirs, ou de s'en servir s'ils en avaient, et les contraignaient à moudre leurs grains au moulin du justicier, à fouler leur vendange à son pressoir. Le four ou le moulin privilégié se nommait le four ou le moulin *banal*, et ces règlements prohibitifs étaient ce que l'on appelait *les banalités*. On voit qu'elles consistaient à retirer aux habitants l'usage, ou un certain usage de soi, parfaitement légitime de leur propriété, dans le but de créer au profit de la propriété du seigneur des monopoles lucratifs.

Les banalités ne grevaient pas la propriété du sol uniquement, elles atteignaient encore et rançonnaient les cultivateurs de diverses manières. Ainsi, dans certaines localités il existait une banalité dite de *Banvin*, (ban du vin), qui ne permettait aux propriétaires de vendre le vin de leur récolte qu'après que le seigneur justicier avait écoulé lui-même celui de ses celliers.

On connaissait même des banalités de taureaux, de verrats qui portaient défense aux habitants d'user de leurs animaux reproducteurs et les rendaient tributaires de l'étalon banal.

Les droits de garenne et de forêt se rattachent au même ordre de faits et de mesures prohibitives (1); seulement ici il s'agissait moins d'un intérêt de lucre que d'un intérêt de plaisir.

Nous entendons par *forêt* une grande étendue de bois. D'après Ducange et M. Championnière, forêt serait un mot de racine germanique signifiant primitivement défense, interdiction. Un ban du justicier défendait aux propriétaires toute culture, ou la majeure et la plus utile partie des cultures sur de vastes étendues de territoires qu'icelui justicier destinait à ses chasses et qu'il peuplait à cette fin de gros gibier, de cerfs, de sangliers, voire de buffles et d'ours.

C'était le ban de forêt.

Ces espaces inhabités par l'homme se boisaient naturellement et devenaient en très peu de temps de véritables forêts dans l'acception courante du mot.

Le ban de garenne était de même nature que le ban de forêt et n'en différait par ses résultats que comme le moins diffère du plus. Les terres mises en garenne par un acte du pouvoir justicier étaient peuplées d'animaux plus petits : que les forêts c'étaient des renards, des lièvres, des lapins, des faisans (2). Le ban de garenne (garenne vient de *varem*, qui signifie aussi défense), portait prohibition aux habitants de détruire ces espèces et de s'opposer en aucune manière à leur multiplication sur les terres qui étaient passibles de cette charge odieuse. Ces terres, en outre du dégât du gibier, étaient sujettes au parcours des chasseurs et de leurs meutes. Le ban de forêts avait pour inévitable conséquence la dépopulation

(1) M. Championnière a mis vivement, largement en lumière l'étroite connexité, ou plutôt l'entière identité de principes entre les banalités et les garennes. — (*Propriété des Eaux courantes*, nos 34 et suiv., 332 et suiv.) — Cet ouvrage débute en manière d'introduction par une étude approfondie des Institutions seigneuriales procédant de la double origine du fief et de la justice. Le péristyle est plus grand que l'édifice, l'introduction a envahi les trois quarts du livre de M. Championnière, et c'est tant mieux, car elle en est la partie incomparablement la plus forte et la plus instructive.

(2) Il y avait, chose étrange, une jurisprudence pour ces jeux de la force. Ducange au mot *Waronna* rapporte une charte d'Edouard III, qui décida que le chevreuil était une bête de garenne, non de forêt : « *Videtur tamen justitiariis et consilio domini regis quod capriolli « sunt bestiæ de garenna non de foresta.* »

du territoire qui en était frappé. Le ban de garenne n'entraînait pas nécessairement l'émigration des propriétaires et des colons, mais il grevait leurs héritages d'une servitude ruineuse, une véritable servitude de dévastation, une injure que les proconsuls de la Gaule romaine avaient oublié de faire subir à la propriété des vaincus.

Ces excès, dont le duché de Normandie paraît avoir été le principal théâtre (1), y amenèrent des révoltes. Guillaume de Jumiéges parle d'une vaste conspiration de paysans normands dont le révoltant abus du ban de forêt aurai été le grief capital. « Tandis que le jeune duc Richard abondait « en vertu et honnêteté, il arriva que dans son duché de Normandie s'éleva « une semence de discordes pestilentielles; car dans toutes les diverses « comtés de la patrie normande les paysans se rassemblèrent en plusieurs « conventicules et résolurent unanimement de vivre selon leur caprice, sans « s'embarasser de ce qu'avait défendu le droit établi sur les terres cons- « tituées en forêts et sur la jouissance des eaux..... Lorsque le duc apprit « ces choses, il envoya aussitôt vers eux le comte Rodolphe avec une « multitude de soldats pour comprimer cette férocité agreste (2). » Les moyens de répression, — d'après le chroniqueur, — furent atroces.

Ces secousses, qui se renouvelèrent, font supposer à M. Championnière que les servitudes de forêt et de garenne ne furent longtemps qu'un fait brutal avant de s'implanter comme un droit établi. Il serait plus vrai de dire que cette détestable oppression n'acquit à aucune époque la stabilité du droit et la quiétude des possessions légitimes. Aux dixième et onzième siècles, elle provoquait les soulèvements des habitants des campagnes; dans les temps qui suivent elle eut à compter avec des adversaires plus redoutables.

La royauté émerge au douzième siècle; au treizième et au quatorzième elle grandit rapidement et le baronage décline. La maison de France, avec cette inspiration qui fixe la fortune, attaqua le pouvoir justicier dans ses abus les plus impopulaires. De saint Louis au roi Jean les ordonnances contre les garennes se succédèrent sans interruption, presque d'année en année. Ces ordonnances ne prescrivaient, il est vrai, que les garennes de création nouvelle et tout accroissement donné aux anciennes. Mais elles portaient avec elles une sanction effective entre toutes : la liberté donnée à tout venant de chasser et détruire le gibier sur les garennes induement,

(1) Selon Hévin et Championnière, « Guillaume-le-Bâtard ruina vingt-six paroisses de « cette province pour y faire une forêt de trente lieues. La forêt Nantaise qui s'étend de Nantes « à Clisson, à Machecoul et à Princé, fut également établie sur les ruines de nombreux vil- « lages, pour que le duc de Retz put se rendre en chassant d'un de ses châteaux à l'autre. « Les rois Normands introduisirent cet usage en Angleterre, et les historiens contemporains « en font de lamentables récits. » (*Champ.* p. 63.)

(2) Guillaume de Jumièges. — *Hist. des Normands*, liv. v, ch. 2, trad. de M. Guizot.

c'est-à-dire nouvellement établies ou nouvellement accrues. Ces exécutions populaires que suscitait la loi elle-même durent rarement, il est permis de le croire, s'arrêter juste à la ligne de démarcation, et respecter tout à fait les garennes d'ancienne date.

Les rois de France joignirent l'exemple aux édits en renonçant aux garennes qui dépendaient de leurs domaines particuliers. L'action de l'Église est visible dans ce travail de délivrance et de civilisation. Il y a un accent de contrition, et l'on voit se manifester la crainte des jugements de Dieu dans plus d'un de ces actes d'affranchissement. « Pour le remède des âmes, » dit une charte de Charles V, donnée au profit des habitants de Joigny, l'an 1370, « pour le remède des âmes de nous et nos successeurs, « et pour la somme de 25 sols tournois que nous avons reçu desdits habi- « tants pour chascun arpent d'héritage couvert, et aussi pour 12 sols six « déniers pour chascun arpents d'héritage découvert ostons et mettons à « néant la garenne que nous avions (1). »

Précédemment, deux des fils de Philippe le Bel avaient fait d'une exemption de même nature une clause expresse et purement gratuite de leurs testaments, *pour la rémission de leurs péchés.*

Dans cette campagne contre les garennes, comme en toute occasion où il fallut livrer bataille à la puissance des hauts-justiciers, les légistes furent les zélés partenaires du pouvoir royal. Ils s'armèrent des règles du droit romain qui détonnait, il est vrai, avec les mœurs et les institutions féodales, mais auquel la généralité même de ses formules imprimait une autorité singulièrement tranchante et dogmatique.— Suivant la législation de Justinien comme suivant les textes du Digeste, la chasse était un droit natif de l'homme, et il eût répugné à la nature des choses qu'elle devint l'objet d'un monopole pour qui que ce fût.

Le gibier était la propriété du premier occupant, sans qu'il y eût à distinguer si le chasseur s'en était emparé sur son propre héritage ou sur le terrain d'autrui.

Les légistes du moyen âge vulgarisèrent ces principes. Bouteiller, en sa *Somme rurale*, écrite au quatorzième siècle, les professe sans aucune atténuation, dans toute leur ampleur de primitive liberté : « Du droict « naturel dois savoir que les bestes sauvages et les oiseaux qui phaonnent « en l'air, c'est-à-dire aux champs communs, et aussi qui phaonèsent en « terres communes par le droict aux gens sont à celui qui prendre les « peut. *Ne en n'a nulle différence si on les prend sur sa terre si on l'a ou « sur la terre d'autre*, car où qu'on les prende, par celle même raison et « droit sont à celui qui premier les peut prendre (2).

(1) Ord. du Louvre, p. 395.

(2) Somme rurale, Tit. XXXVI. — On voit que Bouteiller ne biaisait pas et donnait toute latitude au braconage. — Les législateurs de 89 furent plus timides ; ils ne reconnurent la liberté de la chasse *que pour les seuls propriétaires.* Nous aurons l'occasion de constater cela.

Les garennes ne pouvaient pas tenir contre ces principes dissolvants et la guerre sans trêve que leur faisaient la royauté et les légistes. Les hauts-justiciers entrèrent eux-mêmes dans le courant qui emportait le moyen âge vers toutes les émancipations; et de même qu'au douzième siècle ils avaient vendu aux villes le droit de commune, aux serfs de leurs domaines l'exemption des droits de mainmorte et de for-mariage; aux treizième et quatorzième ils s'empressèrent en grand nombre de faire abandon de leurs droits de garenne, gratuitement quelquefois, plus souvent moyennant finance. Sentant que l'avenir lui échappait, que la force et l'initiative passaient à la royauté, la féodalité justicière « *vendait son fond* » suivant l'expression de M. Championnière.

Il serait difficile et sans grand intérêt de fixer la date précise de l'anéantissement définitif des garennes. Ce qui est certain, c'est qu'au seizième siècle, au moment de la révision des coutumes, elles avaient généralement disparu. M. Championnière en donne le bilan pour cette époque en des termes dont on remarquera l'exactitude vraiment précieuse : « Ainsi les « droits de garenne disparurent de nos institutions; lors de la rédaction « des coutumes au seizième siècle, *il n'en restait plus que deux :* l'une « connue de tous et qui n'a cessé d'exister qu'en vertu de la loi du 3 mai « 1844, était celle des comtes de Paris, devenue celle des rois de France, « désignée sous le nom de *plaisirs du roi*, établie autour des forêts royales comprenant les propriétés enclavées ou riveraines ; l'autre était celle « du comte d'Artois sur le territoire de Hudin, constatée par la coutume « locale, abolie d'ailleurs par la loi de 1789 avec tous les droits seigneu- « riaux » (1).

Reprenons et terminons rapidement l'historique des faits.

Il n'y avait plus au seizième siècle de garennes dans les conditions anciennes que nous connaissons, mais le mot resta et survécut à la chose. Les seigneurs destitués de la faculté de chasser chez leurs voisins chassèrent ur leurs propres domaines le gibier qu'ils entretenaient dans leurs parcs.

Ceci évidemment différait des garennes oppressives d'autrefois comme le droit diffère de la violence, l'usage de son bien de l'outrage à la propriété d'autrui. Mais par habitude, à ces chasses nouvelles on continua de donner le vieux nom de garenne, nom lourd à porter et qui leur fut fatal par la confusion qui en résulta.

Tout les premiers, les légistes contemporains de ce nouvel état de choses

(1) *Manuel de la Chasse.* Introd. p. XXXVIII. — L'Assemblée nationale qui sapait la monarchie ne pouvait par moments se défendre d'un respect attendri pour la personne du monarque. C'est ce sentiment qui lui fit conserver la garenne dite *les plaisirs du roi.* Il ne lui restait donc de bonne à détruire que celle qui subsistait encore dans le Hudin. Pour demeurer dans le vrai, le décret du 4 août aurait dû se borner à supprimer nommément la garenne du comte d'Artois. — Une abolition générale, quoique fictive, devait donner un plus grand effet de mise en scène, et par-dessus tout, on se préoccupait de l'*effet*; la nullité du résultat véritable importait peu.

ne paraissent pas s'être doutés que les anciennes garennes n'avaient rien de commun avec les buissons à lapins des gentilshommes de leur temps. C'est merveille, comme la renaissance païenne du seizième siècle avait coupé chez nous la veine des traditions, et comme elle nous a dépaysés dans notre patrie et notre propre histoire ! Cette rupture avec le passé, ce manque affligeant du sens historique se fait surtout remarquer dans l'espèce légiste. Ceux du dix-septième tout aussi bien que ceux du dix-huitième siècle choppent à chaque pas dans les matières féodales. En fait de garenne, sans faire la moindre distinction entre les dates et les choses les plus dissemblables, ils en donnaient des définitions comme celle-ci : « garenne; *est un bois ou bruyère ou il y a beaucoup de lapins.* »

Cette ingénuité n'est point tirée du *Magasin des Enfants* ; on la trouve au Dictionnaire de droit et de pratique de Ferrière. Et cet excellent Ferrière est de si bonne foi dans son anachronisme qu'il rappelle ensuite les anciennes ordonnances, très étonnées sans doute d'avoir maille à partir avec les lapins du bonhomme. « Il y a une ordonnance du roi Jean, de « l'année 1355, qui défend de faire de nouvelles garennes et de faire accrois- « sement aux anciennes, *parce qu'elles empêchent le labourage*, et par ladite « ordonnance il est permis de chasser èsdites nouvelles garennes sans « péril d'amende. »

C'était du reste le niveau général, le niveau classique de l'érudition chez les légistes en matière d'institutions féodales. Salvaing, Lapoix-Frémenville, la Rocheflavin, tous, sur ces questions, sont de la force de Ferrière.

Un point pourtant devait leur sembler louche. Comment expliquer ces révoltes de paysans, le grand nombre des ordonnances prohibitives, ces testaments des rois de France et des grands feudataires portant renonciation à des droits de garenne pour le salut de leurs âmes ; comment expliquer, disons-nous, tant de bruit et de protestations pour les dégâts causés par quelques terriers et lapins?

Un passage, un conte inepte déterré dans les écrits de Pline tira là-dessus les légistes d'embarras. — L'autorité de Pline en matière de garenne, cela peut sembler plaisant. — Il faut se souvenir que c'était le bon temps de l'érudition à contre-sens. Dans les écrits des jurisconsultes, et dans l'éloquence judiciaire très en retard sur le mouvement général de la littérature et du goût public, de copieuses citations des anciens étaient haut-prisées et regardées comme du meilleur air devant les tribunaux. On citait Diodorus, Valère, Maxime, Apollonius de Thyane à tout propos, ou hors de tout propos. Cela tenait lieu de bonnes raisons et pouvait servir de passeport à des arguments impossibles (1).

(1) Tallemant des Réaux parle d'un avocat, qu'il nomme si je ne me trompe, lequel plaidait pour trois méchants petits chênes qu'on avait coupés sur le terrain de son client. — L'avocat

Ainsi de la citation de Pline dans la question des garennes. Elle fournit aux légistes la preuve que les lapins étaient la peste de l'agriculture, capables sans doute d'arrêter le bouvier sur son sillon et de le faire dételer ses bœufs. Le roi Jean avait donc eu grande raison de leur faire une guerre à outrance, et il fallait imiter le roi Jean.

Voici cette sotte histoire, plus sottement contée par Lapoix-Frémenville qui l'avait prise à Salvaing, qui apparemment l'avait prise dans Pline : « M. Salvaing rapporte, d'après Pline, que les lapins affamèrent tellement « les îles Baléares, que les peuples de ces îles furent obligés de demander « à l'Empereur Auguste des gens de guerre pour les détruire ; lequel leur « envoya des chats d'Afrique (vulgairement *furets*). Salvaing assure que « cette quantité prodigieuse de lapins n'était provenue que d'un mâle et « d'une femelle, qui avaient tellement produit, que les maisons et les « arbres en avaient été renversés. En sorte que, ces animaux étant extrê- « mement nuisibles, nos rois n'ont permis l'établissement des garennes : » *Quod erat demonstrandum.*

Ces billevesées qui font lever les épaules, ces cacophonies qui brouillaient tout, confondaient les époques, interprétaient à rebours les anciennes prohibitions, n'en eurent pas moins un résultat très-réel et très-sérieux : elles dévouèrent les anodines garennes des temps nouveaux à l'impopularité et aux mélédictions qui avaient justement poursuivi les anciennes. Le quiproquo déteignit sur la législation, sur la révision des coutumes d'abord, et jusque sur l'un des codes du grand roi. On ne saurait expliquer autrement les sévérités outrées de l'ordonnance des Eaux-et-Forêts de 1669 à l'endroit des garennes.

Quant aux coutumes révisées, trente d'entre elles interdirent formellement aux seigneurs d'avoir des terriers *même sur leurs propres domaines*, à moins d'en murer l'enceinte, ou de l'entourer de fossés d'eau, d'une clôture enfin ne permettant pas au gibier de s'égarer sur les terres prohibées ; — sauf bien entendu accord différent avec les voisins, constaté par un contrat en bonne forme. — Alors comme aujourd'hui, comme dans le droit de tous les temps, les libres conventions des parties pouvaient modifier, pouvaient étendre les servitudes légales inhérentes aux voisinages.

Les mêmes règles étaient d'ailleurs suivies dans le ressort des coutumes qui étaient muettes sur la question, et formaient en réalité la jurisprudence commune de la France. C'est ce que nous apprennent Pothier (1) et Ferrière (2), et ce qu'explique de reste le courant d'opinion que nous avons fait connaître.

cita tout ce qu'il avait pu découvrir de poëtes et de prosateurs anciens ayant parlé de l'excellence du chêne. Les Druides et les chênes de Dodonne y passèrent.

(1) Comtesse d'Orléans, t. XV, p. 74.

(2) Dict. au mot *garenne*.

Vint enfin l'ordonnance des Eaux-et-Forêts en 1669, qui généralisa définitivement la prohibition, en y ajoutant un surcroît presque exorbitant de pénalité. L'article 29 de cette ordonnance, au titre des chasses, porte que nul ne pourra tenir garenne ouverte sur ses terres « à peine de « 500 livres d'amende, et *d'être ladite garenne détruite et ruinée à ses « frais.* »

On connaît à présent les vicissitudes des garennes sous l'ancienne monarchie et, sur ce chapitre, l'histoire peut régler ses comptes avec la royauté et avec la révolution.

Il y avait eu les garennes justicières, violatrices du droit de propriété, ruineuses pour l'agriculture : La royauté féodale en avait fait une rude justice ; il n'en restait guère plus au quinzième siècle ; il n'en restait plus du tout au seizième et le souvenir même en était fort altéré.

Il y avait eu en dernier lieu, portant bien innocemment le nom de garennes, les clapiers des gentilshommes sur leurs propres domaines ; ces *garennes domestiques* (c'est leur vrai nom) avaient été poursuivies avec passion, avec injustice pourrait-on dire. Les coutumes écrites les avaient proscrites en détail dans chaque localité ; l'ordonnance des Eaux-et-Forêts de 1669 en avait généralisé et rendu définitive la prohibition.

Il serait d'ailleurs plus que superflu de faire remarquer qu'une ordonnance de Louis XIV ne ressemblait guère à une ordonnance du roi Jean ou de tout autre prince des temps féodaux, qui rencontrait des résistances et avait besoin d'être renouvelée. Un édit de Louis XIV était enregistré sans objection par tous les parlements du royaume, obéi sur tous les points du territoire. Les grandes ordonnances de ce règne, plus que toute autre codification peut-être, portent ce caractère du définitif, de l'éternel, dans la mesure où les choses humaines peuvent être éternelles.

C'était donc un procès vidé, une réforme parachevée ; et, en abolissant de rechef les garennes radicalement abolies avant elle, l'Assemblée nationale se moquait de la galerie et légiférait dans le vide.

Quand on examine de près ce que contient de déceptions la législation révolutionnaire, on se sent comme débordé par l'abondance de l'absurde, et la critique est obligée de se restreindre pour éviter de prouver trop et de trop dérouler de misères. Il est pourtant une dernière remarque que nous ne pouvons nous résigner à écarter, c'est que le Droit qui est sorti en définitive du travail négatif de la Constituante, est probablement inférieur au Droit ancien, au point de vue de la protection de l'agriculture.

En fait, il y a encore à l'heure qu'il est des garennes dans notre pays. — Qu'on se rassure, elles appartiennent à l'aristocratie du million, et non plus aux descendants des races féodales. D'icelles garennes le gibier va parfois encore chez le voisin fourrager absolument comme si les décrets du 4

août n'existait pas. — Que si le paysan proteste, faute d'une loi fixe et spéciale sur la matière, on trouve moyen de marchander l'indemnité. On oppose au plaignant des raisons comme celles-ci : « que le gibier n'ayant pas l'attache de la domesticité, le propriétaire de la garenne n'est pas tenu d'en répondre, comme il devrait répondre des méfaits de ses animaux domestiques. » L'indemnité est néanmoins allouée quelquefois par les tribunaux; elle ne l'est pas toujours.

D'un autre côté, dans l'ancien régime, le vilain qui avait obtenu satisfaction pour les avaries de sa récolte, pouvait en outre faire cesser pour l'avenir la cause du dommage, en réclamant suivant l'ordonnance *la destruction de la garenne*. — Aucune loi moderne n'a poussé jusque là la sollicitude et n'a renouvelé cette disposition radicale, et il serait plus que douteux que nos tribunaux consentissent à l'appliquer.

Il faudrait viser l'article de l'ordonnance de 1669... Recourir au Droit ancien, faire ainsi l'aveu de sa propre insuffisance serait chose humiliante pour le Droit nouveau.

En somme, il peut être séduisant de se poser en réformateur, mais ce doit être à la charge de faire mieux que ses devanciers, tout au moins de ne pas faire moins bien. Le rôle de libérateurs de l'humanité peut tenter des âmes fières, mais à la condition d'en accepter les persécutions et le danger, à la condition de braver un ennemi debout, de livrer bataille à des oppressions vivantes.

Quand il n'y a plus de Maures à chasser, le Cid s'appelle Don Quichotte. Encore le héros de la Manche ferraillait-il de bonne foi, et ce n'était pas sans dommage pour sa personne qu'il piquait à l'aile des moulins à vent.

PH. SERRET.

(*La suite prochainement.*)

DÉLAISSÉE

Dans une ville de province florissait, il y a déjà longtemps, une institution de jeunes personnes.

La directrice passait à juste titre, pour une femme remarquable.

Elle avait, comme on dit, blanchi sous le harnais : de simple sous-maîtresse, elle était arrivée à être le chef de l'établissement, et elle en avait affermi la bonne réputation. Les parents chrétiens y mettaient leurs enfants en toute sécurité.

Tous les ans, Mme Duparc se voyait obligée de refuser des élèves. Il fallait, pour être admise chez elle, avoir été inscrite plusieurs mois à l'avance. Sa maison, située dans un des faubourgs de la ville, avait tous les avantages de la campagne.

Par une belle matinée de printemps, une magnifique voiture armoriée s'arrêta devant la porte massive de l'institution Duparc. Une dame élégante en descendit. Un laquais en grande livrée avait soulevé le marteau, et ne le laissa pas retomber, attendant des ordres. La dame parlait à quelqu'un resté dans la voiture : elle avait l'air de supplier. Enfin, probablement vaincue, par ses instances, la jeune fille à qui elle s'adressait se décida. Elle mit pied à terre, le visage couvert de son mouchoir. Le laquais frappa, la *porte s'ouvrit, et* les deux femmes disparurent dans l'intérieur de la maison. Elles furent reçues par une sous-directrice, qui les introduisit dans le salon, puis alla avertir Mme Duparc que la comtesse de Saint-Prix demandait à la voir. Mme Duparc ne tarda pas à arriver. C'était une grande femme maigre, parlant bas. Son visage très-pâle était agréable. Un bonnet fort simple, une robe de laine noire, lui donnaient une apparence un peu monastique, sans rien de trop austère. Son regard était doux et bienveillant. On l'appelait madame, par respect pour son âge ; elle n'avait jamais été mariée. Lorsqu'elle entra dans le salon où elle était attendue, la dame étrangère se leva ; mais la jeune fille resta assise, le visage toujours caché dans son mouchoir.

« Paule, mon ange, je t'en prie, » lui dit sa mère.

Un sanglot fut l'unique réponse. Mme Duparc prit un siége.

« Excusez ma fille, lui dit l'étrangère, la pauvre enfant ne peut pas vaincre son chagrin.

« Je venais, vous demander, madame, de vouloir l'admettre dans votre

maison. On m'a dit que ce serait bien difficile, cependant j'espère que vous ne me refuserez pas à cause de la gravité des circonstances. Ma chère Paule est très-délicate. Les médecins nous ont conseillé pour elle un air moins froid que celui de Paris. Il y a à peine quelques semaines que nous sommes dans les environs. Déjà elle me semble plus forte. Mon mari vient d'être chargé d'une mission en Russie, cette nomination fait mon désespoir.

« Il faut me séparer de mon unique enfant. Ce sera la première fois de ma vie. J'aurais voulu l'emmener; les médecins s'y opposent formellement.

« Quant à laisser partir son père seul, ce n'est pas possible. Il est âgé et souffrant. Mon devoir est de le suivre, n'est-ce pas, madame? Paule ne veut pas comprendre cela. On m'a dit tant de bien de vous, que je serais tranquille, si vous vouliez vous charger d'elle pendant mon absence. Ce ne sera pas long, j'espère, ajouta la pauvre mère. »

Mme Duparc l'avait écoutée sans l'interrompre; quand elle eut cessé, elle fit quelque difficultés pour se charger d'une si lourde responsabilité.

A cette époque de l'année, ce serait un dérangement pour tout le pensionnat; elle croyait d'ailleurs que la place ferait défaut. Cependant elle finit par paraître ébranlée. En ce moment une cloche sonna, des cris perçants retentirent dans le jardin. Paule releva la tête et laissa voir son visage. Le chagrin y avait laissé des traces, mais il était encore ravissant. La jeune fille blonde, aux yeux bleus, eût pu poser pour une madone de Raphaël. Elle jeta un regard si craintif à Mme Duparc, que celle-ci se mit à rire.

« Ce sont nos enfants qui entrent en récréation, lui dit-elle, répondant à son interrogation muette. Vous verrez, bientôt vous ferez comme elles. »

Paule se serra contre sa mère et fit un geste négatif.

Mme Duparc était accoutumée à ce genre de scènes, peu d'enfants entrent en pension sans répandre des larmes. Mais Paule était déjà une jeune personne : elle venait d'avoir quatorze ans.

S'habituerait-elle? Si elle était prise par la langueur, que ferait-on une fois sa mère partie? Mme Duparc était très-embarrassée, elle semblait hésitante. La comtesse comprit sa pensée. « Il est impossible de faire autrement, lui dit-elle. Si vous me refusez, je serai obligée de la mettre ailleurs et je partirai plus anxieuse. Vous serez pour elle une mère, mon cœur me le dit. »

Mme Duparc s'inclina, et, prenant un timbre elle y posa le doigt. Une sous-maîtresse parut aussitôt. « Chère mademoiselle, lui dit la directrice, veuillez, je vous prie, avertir Pepa que je la demande. » Un instant après, la porte s'ouvrit et donna passage à la plus délicieuse petite créature que l'imagination puisse inventer.

Elle paraissait avoir à peine douze ans. De longues boucles de cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules. Le visage d'une blancheur

de marbre était illuminé par des yeux trop grands peut-être, si brillants, si vifs, qu'on ne pouvait pas en supporter longtemps le regard ; ils éblouissaient par leur éclat. Le sourire le plus gracieux errait sur ses lèvres. Sa bouche petite et rouge comme une fleur de grenade laissait voir en s'entr'ouvrant les plus jolies dents possibles. Cette enfant était réellement d'une beauté remarquable. Quoique petite, sa taille était plus formée qu'elle ne l'est ordinairement à cet âge. Tous ces mouvements avaient une grâce indicible. Elle était entrée sans paraître intimidée, et s'était approchée de Mme Duparc. Elle se tenait debout attendant ses ordres, l'air fier, et sans baisser ses longues paupières.

— Pepa, lui dit la maîtresse, en enroulant ses doigts autour des boucles de l'enfant : voici une jeune fille qui pleure de quitter sa mère. Veux-tu te charger de lui faire oublier son chagrin ?

Pepa fixa ses grands yeux sur Paule, qui la regardait avec admiration, mais ne répondit rien.

— Petite sauvage, continua Mme Duparc, pourquoi ne parles-tu pas ?

— Je veux voir dans sa figure si je pourrai l'aimer, dit Pepa d'une voix haute et musicale.

La comtesse se mit à rire. « Quel amour d'enfant, dit-elle, comme ses parents doivent en être fiers ! »

Le sourire de Pepa s'effaça, un pli profond se creusa entre ses sourcils, et, se tournant brusquement vers Mme Duparc : « Cette dame se trompe comme tout le monde, fit-elle ; dites-lui, madame, que je ne suis plus un enfant et que... » Elle s'arrêta.

« C'est vrai, dit Mme Duparc, Pepa a quatorze ans aussi comme Mlle Paule, c'est déjà presqu'une jeune fille. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Il faut savoir si notre nouvelle élève veut bien consentir à rester. »

Les larmes recommencèrent à couler, Paule regarda sa mère avec désespoir. Pepa s'approcha d'elle et passant ses bras autour de son cou elle l'embrassa. « Laissez partir votre mère, lui dit-elle. Je serai votre amie. Ayez du courage puisqu'il le faut. »

Paule lui rendait ses caresses. La comtesse se leva. « Je ne veux pas rester, s'écria Paule.

— Soyez raisonnable, mon enfant, dit Mme Duparc avec fermeté. Vous brisez le cœur de votre mère. A votre âge ce n'est pas bien. »

Intimidée par ce ton sévère, Paule lâcha la robe de sa mère qu'elle tenait entre ses doigts crispés.

« Partez, madame, dit la maîtresse, abrégez cette scène. » Et ouvrant la porte vitrée qui donnait sur le jardin, elle y poussa doucement les deux jeunes filles, pendant que la comtesse sortait par la porte opposée.

« Une nouvelle, une nouvelle, » s'écrièrent les pensionnaires en se précipitant vers Pepa et sa compagne.

Aveuglée par ses larmes, Paule ne voyait plus rien. Elle se laissait conduire sans résistance. « Arrière vous autres ! dit Pepa en frappant du pied avec impatience, ne voyez-vous donc pas que nous voulons être seules.

Les élèves s'éloignèrent en riant, et Pepa, tenant toujours Paule par la main, alla s'asseoir avec elle sur un banc à l'écart.

Durant cette petite scène la comtesse était rentrée dans le salon. Elle avait voulu revoir sa fille. Le visage collé sur les carreaux elle lui envoyait de loin des baisers et des bénédictions.

Les premiers jours, la tristesse de Paule fut extrême. Pepa se montra pour elle une amie tendre et dévouée. Peu à peu le chagrin de Paule se calma et elle reprit son caractère gai et enjoué.

Le pensionnat se composait presque exclusivement de jeunes filles appartenant aux classes élevées de la société. Cependant Mme Duparc avait reçu très-volontiers une enfant de riches cultivateurs, et jamais aucune des compagnes de Jeanne Valnoir n'avait pensé à trouver étrange qu'elle eût été admise dans leurs rangs. Bien loin de là, elle était chérie par les élèves et les maîtresses. Elle aimait bien tout le monde; mais, si on lui eut demandé qui elle préférait, elle eut répondu Pepa, sans hésiter.

Bientôt Paule, Jeanne et Pepa, devinrent inséparables.

Il y avait à peu près treize ans, à l'époque où commence notre histoire, qu'un jour la cuisinière de Mme Duparc, en rentrant le matin de bonne heure, avait trouvé sur le seuil de la porte un paquet soigneusement enveloppé. Poussée par la curiosité, elle s'était penchée pour examiner ce qu'il contenait, et avait failli tomber à la renverse en découvrant que ce paquet n'était autre qu'un petit enfant endormi. Laissant panier et provisions elle avait couru chez Mme Duparc et avait déposé sa trouvaille sur ses genoux.

L'étonnement et la pitié de la bonne dame ne se peuvent décrire; déshabillant à la hâte le pauvre petit être, elle découvrit un billet attaché aux langes de l'enfant. « La petite fille que je mets à votre porte, disait ce billet, a un an, elle est baptisée et s'appelle Maria Joséfa. Je désire qu'elle porte le nom de Pepa. Je sais qu'elle trouvera auprès de vous de l'appui, on vous dit pieuse et bonne. Ne faites aucunes recherches pour découvrir à qui appartient l'enfant, elles seraient inutiles. Une seule personne connaît mon secret, et cette personne ne peut pas me trahir. Je ne suis qu'en passant dans cette ville. Dieu m'y a conduite, m'a-t-on dit, pour remettre ma Pepa entre vos bras. Si d'ici à deux ans je ne suis pas venue la réclamer, c'est que je ne serai plus de ce monde. Que Notre-Dame del Pilar vous récompense pour la malheureuse orpheline ! »

Mme Duparc n'hésita pas un instant à se charger du dépôt que lui confiait la Providence. La petite Pepa ne quitta plus l'asile que sa mère lui avait

choisi. Les années passèrent sans que jamais personne vînt s'informer de l'enfant. Elle ignorait le mystère de sa naissance. Pour elle le monde n'existait pas en dehors des murs de sa pension.

Au retour des vacances, les élèves parlaient de leurs joies de famille, de leurs parents. Pepa croyait les siens morts depuis longtemps, elle ne les avait pas connus et ne pensait pas à les regretter.

Mme Duparc avait pour elle une tendresse infinie. Elevée avec le plus grand soin, Pepa était devenue une enfant remarquable, tout travail lui était facile. Une seule chose inquiétait parfois Mme Duparc au sujet de sa pupille, c'étaient la violence et l'indépendance de son caractère. Le premier mouvement était toujours pour la révolte. La douceur parvenait à dominer cette nature rebelle. Souvent, dans des conversations sérieuses, Mme Duparc tâchait de lui faire comprendre que la destinée de la femme est d'obéir, qu'un caractère comme le sien serait peut-être pour elle la source de bien des maux; Pepa promettait de se corriger, tout en se disant intérieurement que cette force de volonté qu'elle sentait en elle lui servirait à vaincre les obstacles, si jamais elle en rencontrait sur sa route.

Elle faisait des plans d'avenir, basés sur la croyance où elle était qu'elle devait posséder une grande fortune comme la plupart de ses compagnes. Mme Duparc attendait qu'elle fût plus âgée pour détruire cette illusion.

Il lui répugnait d'attrister cette enfance insoucieuse. « Elle saura bien assez tôt, pensait-elle que la vie doit lui être rude. Laissons-la jouir du présent. Elle avait peut-être tort. Pepa ne s'habituait pas à la lutte. Toutes ses petites fantaisies d'enfant avaient toujours été satisfaites par sa bienfaitrice. La croyant seulement la mandataire de ses parents, elle n'éprouvait pas pour elle la reconnaissance qu'elle aurait dû avoir. »

Mme Duparc jouissait d'une honnête aisance que son travail arrondissait tous les jours, mais elle avait des devoirs à remplir envers les siens. Une de ses sœurs s'était mariée et avait des enfants. Ce qu'elle amassait devait retourner à ses neveux plutôt qu'à une étrangère. Une fois Pepa en âge de gagner sa vie, le rôle de Mme Duparc finissait. Ce serait à la jeune fille à savoir mettre à profit les talents qu'elle avait acquis. Plus Pepa avançait en âge, plus Mme Duparc s'attachait à elle. Souvent ses yeux se mouillaient lorsqu'elle la voyait gaie et heureuse. « Quel malheur, se disait-elle, de devoir lui apprendre quelle est seule dans ce monde; quelle doit tout à la charité? Comment son orgueil supportera-t-il ce coup? Hélas! peut-être lui dictera-t-il de bien mauvais conseils. Encore si elle n'était pas si belle! Consentira-t-elle à s'ensevelir dans une maison d'éducation? à passer sa jeunesse au milieu d'autres plus favorisées qu'elle, et qui se feront un arme de son isolement? Que deviendra-t-elle quand je ne serai plus là?

« Ai-je bien fait de tant développer son intelligence. N'eut-il pas mieux valu étouffer cette lumière sous le poids d'un travail quotidien? en faire une ouvrière? Non, c'eût été trop dommage? J'ai fait ce qui m'a paru le plus convenable. Dieu fera le reste. »

Pepa ne se doutait guère de l'inquiétude qu'elle occasionnait. Elle poursuivait le cours de ses études, dominant par sa supériorité toutes ses compagnes, et, chose étrange, sans exciter de jalousie. Chacune ambitionnait d'être son amie et était fière de son approbation. Elle était bonne avec toutes, serviable et gracieuse, mais son cœur s'était donné en entier à Jeanne et à Paule. Jeanne était même sa préférée.

Poussés par un léger sentiment de vanité, les parents de Jeanne avaient désiré qu'elle fût élevée dans une pension en vogue. Celle de Mme Duparc les avait tentés. Jeanne y avait été reçue. D'un caractère doux et timide, la séparation d'avec sa mère avait manqué la tuer. Longtemps on avait craint qu'elle ne pût pas s'y habituer. Elle restait des heures entières assise sur un banc, les mains jointes sur ses genoux, regardant le ciel avec des yeux pleins de larmes. Les élèves rieuses l'avaient surnommée *Mater dolorosa.*

Elle rappelait en effet, ce type de la douleur. Souvent, la nuit, on l'entendait parler à voix basse. La sous-maîtresse s'approchait de son lit et saisissait au passage les expressions de tendresse qui s'échappaient des lèvres de l'enfant endormi. Elle croyait s'adresser à sa mère et revoyait en songe son village.

Absorbée par cette espèce de nostalgie, Jeanne ne faisait pas de brillantes études; elle se traînait péniblement à la suite des autres. Mais Pepa s'était constituée sa protectrice, elle était toujours là pour lui venir en aide. Les jours du parloir, les yeux de la petite campagnarde ne quittaient pas la porte. Ce grand chagrin ne dura que quelques mois. Au bout de ce temps, le charme de Pepa avait opéré. Jeanne aurait regretté de quitter la pension et d'y laisser son amie.

Ravis de la voir plus gaie, ses parents lui apportaient tout ce qui pouvait lui plaire. En entendant sans cesse parler des soins que Pepa avait pour elle, ils finirent par l'aimer aussi sans la connaître. Les friandises étaient autant pour Pepa que pour Jeanne.

Mme Duparc voyait cette intimité avec plaisir. Elle pensait que peut-être sa pauvre orpheline trouverait là plus tard des protecteurs.

Paule était venue se joindre aux deux amies.

Sans être aussi intelligente que Pepa, à qui elle avait souvent recours, elle l'était cependant plus que Jeanne. Cette dernière reconnaissait son infériorité. « Laisse-donc, lui disait Pepa. Ton cœur est le plus riche. Si tu as moins d'esprit, tu es meilleure. » Et c'était vrai.

Jamais on ne lui avait entendu dire un mot blessant. Jamais on n'avait pu saisir chez elle une ombre de susceptibilité. S'effaçant toujours, si ce

n'est lorsqu'il fallait s'accuser pour excuser une autre. C'était une nature angélique. « Quelle bonne mère tu seras, lui disait Pepa, je voudrais être à la place de tes enfants. »

Comme cela arrive presque toujours chez les jeunes filles de cet âge, leur conversation ne roulait guère que sur leur mariage futur et la conduite qu'elles devraient tenir avec leur mari et leur famille.

Jeanne sourit. « S'ils te ressemblaient, j'en serais trop fière, répondit elle. Je ne porte pas mes vues si haut. Il est probable qu'il seront aussi insignifiants que moi, mais qu'est-ce que cela me fait. Je veux vivre à la campagne. J'aime tant la vie à l'air. Il me semble que je pense bien plus à Dieu là qu'à la ville.

—Fi donc! quelle horreur! s'écria Pepa. Moi, je ne m'enterrerai jamais à la campagne, si je peux faire autrement. Et je le pourrai, bien sûr. Mes tuteurs me feront voyager. J'irai à la cour quand ils retourneront à Madrid, et puis nous reviendrons en France. Oh! quel plaisir, d'assister à de belles fêtes! Qu'en dis-tu, Paule?

— Je suis un peu de ton avis. Ma mère m'a dit, en partant, qu'aussitôt après ma sortie de pension, elle me présenterait dans le monde. Elle s'est mariée à seize ans. Je ferai peut-être comme elle. »

Jeanne avait appuyé sa tête sur sa main; elle était triste.

« Qu'as-tu? lui dit Pepa.

— Je songeais à la différence de nos destinées. Je n'envie pas les vôtres, le monde me fait peur; mais, quand vous serez de grandes dames, penserez-vous encore à moi?

— Nous te le jurons, » dirent-elles ensemble.

Les trois amies s'embrassèrent en se promettant une amitié éternelle.

Les vacances arrivèrent. Jeanne et presque toutes les élèves retournèrent chez leurs parents. Pepa et Paule restèrent à la pension. Pendant les premiers jours, la maison leur semblait déserte; puis peu à peu elles s'habituèrent si bien à cette solitude relative qu'elles ne désiraient la fin des vacances que pour voir revenir Jeanne.

La comtesse écrivait régulièrement. Elle trouvait le temps bien long loin de sa fille; mais elle espérait venir la reprendre bientôt. Cependant plus d'une année se passa. Paule aimait alors le genre de vie qu'elle menait. Elle s'était attachée à Mme Duparc. Son éducation, un peu négligée dans son enfance, s'était bien trouvée des leçons qu'elle avait reçues. Sa santé s'était fortifiée. C'était alors une ravissante jeune fille.

Pepa aussi avait grandi. Pourtant sa taille était encore bien mignonne. Elle était d'une beauté resplendissante. Quant à Jeanne, depuis sa rentrée elle semblait devenir aérienne. Son teint était d'une pâleur diaphane, ses mains maigres et longues avaient peine à tenir la plume, son corps tout entier était allangui.

Mme Duparc s'effraya de ce dépérissement.

Un médecin fut appelé. Il conseilla d'écrire aux parents de la malade pour les engager à venir la reprendre, afin d'essayer si l'air natal ne la ranimerait pas un peu. Ils accoururent au premier appel. Jeanne partit, laissant derrière elle bien des regrets. Paule et Pepa surtout eurent un profond chagrin de ce départ. Cependant elles ignoraient la gravité du mal et ne redoutaient qu'une absence plus ou moins longue.

Il y avait à peine quelques mois que Jeanne avait quitté le pensionnat, lorsque la comtesse revint. En revoyant sa fille si belle et si bien portante, elle éprouva un bonheur immense, et combla Pepa de caresses pour la remercier de l'amitié qu'elle avait eue pour Paule.

Il fut convenu que celle-ci resterait jusqu'aux vacances. Elle tenait à recevoir les prix qu'elle avait gagnés, et voulait surtout assister aux triomphes de Pepa qui finissait ses études cette année-là.

En se séparant de sa chère Pepa, de sa belle créole, comme l'appelait la comtesse, Paule lui fit promettre de venir passer une partie des vacances avec elle. Sa mère l'emmenait d'abord à Paris, et puis ensuite elle irait en Touraine, finir l'été dans un beau château appartenant à ses grands-parents. C'était là que Pepa viendrait la rejoindre.

Cédant aux pressantes sollicitations de la comtesse, Mme Duparc consentit à ce projet qui consolait un peu les deux jeunes filles au moment des adieux.

Pepa était donc seule. Elle commençait à s'étonner de la conduite de sa famille à son égard. Souvent elle faisait à Mme Duparc, des questions qui mettaient la bonne dame dans un grand embarras. « Qui l'avait amenée chez elle? A quel âge? Comment recevait-elle les fonds nécessaires à son entretien? Quelle partie du monde ses parents habitaient-ils? » Elle s'était procuré un nobiliaire espagnol et y avait vainement cherché le nom Del Pilar, que Mme Duparc lui avait donné. Sa mère l'a recommandée à Notre-Dame del-Pilar, avait-elle pensé; puisqu'il faut qu'elle ait un nom, autant celui-là qu'un autre.

Pepa avait plus de seize ans. Elle avait fini ses études; Mme Duparc se demandait ce qu'elle allait faire d'elle. La mettre comme maîtresse au pensionnat, c'était la chose la plus simple, mais pour cela il fallait lui raconter son histoire.

Je la lui dirai à la rentrée, se dit-elle. Ses vacances seraient empoisonnées par cette idée. Elle le saura toujours assez tôt.

Les lettres de Paule ne tardèrent pas à venir distraire un peu la pauvre récluse. Elle les lisait et les relisait sans cesse. Ses joues se coloraient, ses yeux étincelaient lorsqu'elle se représentait Paule assistant à des fêtes, à des spectacles. La jeune fille ne lui épargnait pas les descriptions. Sa mère femme trop mondaine, semblait vouloir, disait-elle, la dédommager

de son temps de séquestration. « Une seule chose me manque, ajoutait-elle toujours. C'est toi. Quel effet tu vas produire. Viens bientôt nous rejoindre. Une amie de maman ira te prendre en passant et t'amènera. »

Les jours semblaient des siècles à la triste pensionnaire. Chaque coup de cloche la faisait tressaillir.

Une après-midi elle était assise, rêveuse, sur un des bancs du jardin, alors bien calme ; elle songeait que chaque heure qui s'envolait emportait une portion de son plaisir. Il y avait déja plus d'une semaine que, d'après ses calculs, elle aurait dû être partie.

« Mademoiselle Pepa au parloir, » cria la voix de la portière.

La jeune fille s'élança de sa place, et, sans avoir obtenu, l'autorisation de Mme Duparc, elle courut au parloir. Elle recula étonnée. Un homme de la campagne, un fouet à la main, était là, debout, tournant entre ses mains brunes et calleuses son chapeau de feutre gris.

« Vous êtes mademoiselle del Pilar ? lui dit-il.

— Oui, que me voulez-vous ?

—Excusez-moi, mademoiselle, je viens, chargé d'une triste commission. Ma fille, ma pauvre Jeanne va mourir, et elle voudrait vous voir.

— Vous êtes le père de Jeanne, s'écria Pepa se rapprochant de lui. Et vous dites qu'elle est bien malade? Ses dernières lettres n'étaient pas inquiétantes.

— Hélas! elle ignore son état. Mais les médecins nous disent que sa vie s'échappe goutte à goutte comme le ferait l'eau dans un vase brisé. Ils ne nous donnent guère d'espoir. »

Et le malheureux père essuyait du revers de sa main les grosses larmes qui coulaient sur son visage. Pepa pleurait aussi.

« Je n'hésite pas à vous suivre, dit-elle, enfin. Voulez-vous que nous partions tout de suite? »

Le paysan fit un geste affirmatif. Elle s'éloigna, et revint un instant après avec Mme Duparc, qui ne fit aucune difficulté de confier sa pupille à la famille de Jeanne, qu'elle connaissait depuis très-longtemps.

« Si la dame que doit m'envoyer Paule venait me chercher, dit Pepa en partant et en recevant le baiser d'adieu de Mme Duparc, expliquez-lui pourquoi je ne suis pas ici. »

Souriant à sa mère adoptive qui l'avait accompagnée jusqu'au seuil de la porte, elle monta dans la cariole qui devait la conduire chez Jeanne.

Son compagnon ne la troubla guère par ses paroles, il resta silencieux tout le temps du trajet qui se fit en deux petites heures.

Douée d'une imagination poétique, la jeune pensionnaire jouissait de la vue de la campagne comme quelqu'un qui a passé sa vie à la ville.

La route qu'ils suivaient lui parut délicieuse, et elle l'est en effet. De gracieuses maisons, entourées de jardins où les fleurs croissent à profusion

la bordent des deux côtés. On aperçoit, dans le lointain, les petits clochers pointus des églises des villages qui se cachent dans des bouquets d'arbres. Peu de murs enclosent les propriétés. Ce sont presque toujours de hautes haies d'aubépine qui, au printemps, étendent sur le chemin leurs branches chargées de fleurs.

A ce moment de l'année Pepa ne les voyait pas dans toute leur beauté; mais, si l'aubépine manquait, les roses encore en pleine floraison embaumaient l'air. Elle respirait avec ivresse cette atmosphère parfumée.

La cariole courait, sans trop de secousses, sur la terre non pavée. Ils arrivèrent ainsi comme à travers les allées d'un parc, jusqu'à un moulin placé au bord de la route.

Le cheval, sans être guidé, continua droit devant lui, il se sentait sur son terrain. Des paysannes devant la porte de leurs maisons saluaient les voyageurs; les enfants sautaient autour de la cariole. Après avoir suivi, pendant quelque minutes une rue assez longue, Pepa se trouva sur une place. Un grand ormeau y est planté au milieu, quatre rues viennent aboutir à ce point. Ils tournèrent à droite, et s'arrêtèrent devant un assez grand bâtiment. La porte toute ouverte donnait entrée dans une vaste cour.

Pepa descendit, et fut reçue par la maîtresse de la maison qui l'accueillit en pleurant.

« Merci, ma chère demoiselle, lui dit-elle; jamais je n'oublierai ce que vous faites pour ma pauvre Jeanne. Voulez-vous entrer tout de suite? depuis que son père est parti, elle n'a pas quitté la fenêtre. C'est elle qui vous a entendus venir de loin. »

Très-émue, Pepa se laissa conduire.

En revoyant Jeanne, elle eut un moment d'indicible bonheur. Elle ne fut pas frappée tout d'abord des ravages que la maladie avait faits. Une certaine animation avait coloré à son arrivée le pâle visage de la malade, au bout d'un instant l'excitation fébrile disparut et Pepa put juger avec effroi que les craintes n'étaient pas exagérées. Tant que sa mère resta dans la chambre, Jeanne fut gaie et plaisanta sur sa maladie qu'elle traita d'indisposition; mais, dès que les deux jeunes filles furent seules, elle ouvrit son cœur à Pepa.

« Je crois que je vais mourir, lui dit-elle. Si tu savais combien l'idée de la mort m'est douce. Si je ne pensais au chagrin de mes parents, je n'éprouverais que de la joie. Ma vie aura été courte et bien innocente. J'espère aller au ciel.

— Mais tu es trop jeune pour mourir, s'écria Pepa. Pourquoi Dieu t'a-t-il mis sur la terre, s'il voulait te reprendre si vite?

— Mais parce qu'il lui a plu qu'il en fut ainsi. Avons-nous le droit de le juger. Oh ! Pepa, il sait bien mieux que nous ce qui nous est nécessaire. Il est si bon ! »

L'esprit de Pepa protestait intérieurement contre cette soumission parfaite qui fait courber la tête et baiser la main qui vous frappe ; sa foi, à elle, n'allait pas jusque-là. Elle n'avait pas encore appris à étouffer le murmure quand il venait à ses lèvres. Jeanne l'étonnait plus qu'elle ne l'édifiait. Elle attribuait sa sublime résignation à la faiblesse de son intelligence. « Dieu, en lui refusant les dons de l'esprit, pensait-elle, lui a donné à la place cette exaltation religieuse qui la soutient. Est-ce un bien?

Et dans son orgueil, elle condamnait ce qu'elle ignorait. Cependant elle s'abstint de faire aucune remarque de peur de troubler la tranquillité de son amie.

« Tu me trouves étrange, lui dit enfin Jeanne, et je vois dans tes yeux que tu ne me comprends pas. Peut-être un jour mes paroles te reviendront à la mémoire. Si la douleur t'accable, tu verras quel soulagement l'on éprouve en se soumettant.

— Laissons ce sujet, dit Pepa, et parlons d'autres choses. Permets-moi une seule question. Est-ce ton curé qui entretient en toi cette ferveur que je trouve trop développée et qui t'épuise? Il doit être mystique.

— Non, répondit la malade. C'est un bon et digne prêtre qui est depuis peu dans le village. Il vient me voir assez souvent. Mais je ne cause guère avec lui.

— Alors à qui communiques-tu tes idées.

— A personne encore jusqu'à présent. Mais dans quelques jours j'aurai un auditeur attentif qui partage mes sentiments. C'est mon frère.

— Ton frère ! tu ne m'en avais jamais parlé. »

Jeanne se mit à rire. « Quel intérêt cela pouvait-il avoir pour toi, dit-elle.

— C'est vrai, » répondit Pepa.

En ce moment la mère de Jeanne rentra; ses yeux tristes se fixèrent avec angoisse sur sa fille. Pepa l'examina plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Son visage rappelait celui de Jeanne. Elle n'avait jamais dû être jolie, mais il y avait une telle sérénité dans le regard, une si grande dignité dans le maintien, qu'elle possédait un véritable charme. Ses manières réservées avaient une certaine grâce austère. Elle paraissait au-dessus de sa classe; son langage, sans la moindre affectation, n'était pas celui d'une paysanne.

Pepa se trouva tout de suite à l'aise dans cette maison hospitalière. Elle éprouvait un singulier plaisir à connaître ces mœurs patriarcales dont elle n'avait pas même l'idée. Elle s'était assise de bonne grâce à la table de famille, où maîtres et serviteurs mangent ensemble. Jeanne y prenait encore place, on l'y portait sur son fauteuil.

Souvent, le soir, à l'heure où les travailleurs reviennent pour souper, un pauvre entrait avec eux, déposait sa besace, et allait prendre un siége au coin de la vaste cheminée. Personne n'avait l'air de s'étonner de cette

liberté. Il recevait des mains de la fermière l'écuelle de soupe comme une chose due. Cependant il ne manquait jamais d'appeler les bénédictions sur la famille dont il était l'hôte.

Une douce familiarité régnait entre tous les membres qui composaient cet intérieur simple et modeste. Le père était le chef respecté de tous. Luc était le type du fermier. Son instruction n'était pas brillante. Il savait à peine lire et signait son nom avec difficulté, mais personne n'était plus versé dans l'art de faire valoir les terres. Ses conseils étaient regardés comme des oracles. Bon chrétien, il mettait sa gloire à être le marguillier le plus régulier de la paroisse. Il aimait avec passion sa femme et ses enfants.

Pepa, malgré elle, attendait le frère de Jeanne avec impatience. Elle était curieuse de le connaître. Tout ce qu'elle avait pu apprendre de lui par son amie, c'était que Jacques avait vingt-cinq ans, et qu'il avait été élevé dans un séminaire. Ses parents auraient désiré qu'il fut prêtre. Jacques ne s'était pas senti appelé. Il y avait plusieurs années qu'il avait fini ses études. Depuis lors il avait voyagé presque constamment avec un jeune homme, en qualité de gouverneur. On l'attendait tous les jours. Instruit de la maladie de sa sœur, il accourait en toute hâte.

Le séjour de Pepa à la ferme avait paru apporter de l'amélioration à la santé de Jeanne, qui disait en riant que Pepa lui communiquait une partie de son exubérante vitalité. En la voyant plus rose, moins alanguie, sa mère pleurait de joie et se reprenait à l'espérance. C'était à qui se montrerait le plus reconnaissant envers la noble étrangère qui avait daigné condescendre aux désirs de son humble amie.

Une lettre de Paule était venue rappeler à Pepa ses promesses, elle se plaignait d'avoir été sacrifiée à Jeanne. On sentait poindre l'orgueil blessé. Cependant elle insistait toujours pour une réunion aussi prompte que possible. Une nouvelle occasion se présentait, disait-elle, une famille de leur connaissance s'était offerte pour patronner la jeune voyageuse.

Pepa hésita. Que devait-elle faire? La tentation de partir était bien forte. Les plaisirs que lui dépeignaient Paule étaient si variés! La vie qu'on menait au château était si différente de celle de la ferme, et bien plus en rapport avec ses goûts!

Au premier mot qu'elle dit de cela à Jeanne, elle comprit à quel point son départ l'affligerait. Une teinte de tristesse se répandit sur le pâle visage de la malade. Cependant, habituée à dominer ses impressions, elle ne fit même rien pour engager Pepa à rester. Sa famille imita sa réserve. Pepa s'attendait à de grandes démonstrations de regret. Elle fut piquée de la conduite de ses hôtes, et se décida à l'instant à quitter la ferme.

Elle écrivit à Paule qu'elle acceptait son invitation, que rien ne la retardait plus. Après qu'elle eut fait partir sa lettre, elle s'en repentit; elle avait agi, comme toujours, sous l'impression du premier mouvement.

Pepa était mécontente des autres et surtout d'elle-même. La pensée d'abandonner Jeanne, au moment où sa présence paraissait lui faire du bien lui était pénible. Vingt fois elle avait pris la plume pour écrire à Paule qu'elle renonçait à aller la voir à cause de leur amie mourante, et puis une fausse honte l'avait retenue.

Sur ces entrefaites Jacques arriva. Pepa et lui se virent pour la première fois, le soir, au souper de famille. Elle fut frappée de la distinction du jeune homme. Rien ne rappelait en lui le fils du paysan. Il tenait de sa mère un air un peu triste, un peu sévère même. D'une apparence presque maladive, on sentait qu'il n'était pas né pour les rudes travaux des champs. Son front élevé dénotait l'intelligence, ses yeux gris, profonds, et pensifs *semblaient* s'arrêter avec distraction sur tous les objets extérieurs. Il s'exprimait avec élégance. Il fut pour Pepa parfaitement poli, mais froid. Il causa surtout avec Jeanne qu'il paraissait aimer beaucoup.

Le lendemain et les jours suivants se passèrent sans aucun incident.

Jacques paraissait éviter de se trouver avec Pepa. Dès qu'elle paraissait il s'éloignait, après avoir échangé avec elle quelques formules de politesse; De grandes promenades le retenaient, disait-il, hors de chez lui. Pepa qui avait compté sur lui pour la distraire le trouvait fort peu agréable. Il lui tardait de quitter la ferme.

Enfin la réponse de Paule arriva. Il fallait partir tout de suite. En quelques heures Pepa fut prête. Au moment du départ le chagrin de Jeanne éclata.

— Te reverrai-je? disait-elle en sanglotant.

Pepa promit d'obtenir de Mme Duparc la permission de revenir.

Tous les gens de la ferme vinrent saluer la voyageuse; Jacques seul était absent.

Pepa partit dans la cariole, le fermier l'accompagnait. La jeune fille sentit un serrement de cœur lorsque la maison disparut à sa vue; voulant la revoir encore, elle se pencha hors de la charette. Ils étaient près du moulin. Un homme était assis sur le bord du fossé qui longe la route. Il releva la tête au bruit de la cariole. C'était Jacques. Il salua Pepa, jamais elle ne lui avait vu un air si triste. Elle aurait voulu lui parler, mais il s'éloigna rapidement et elle le vit disparaître dans la campagne.

DOROTHÉE DE BODEN.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDES

SUR LE

MATÉRIALISME SCIENTIFIQUE

(5e et dernier article.)

VIII

Il ne suffit pas d'avoir montré le néant de cette « psychologie matérialiste » ; il importe de la voir à l'œuvre aux prises avec certains problèmes qu'elle a voulu résoudre « l'âme et Dieu étant définitivement écartés comme des idéaux désormais inutiles. »

Un aliéniste français, M. Moreau (de Tours), s'est posé cette question : qu'est-ce que le génie ? Dédaignant toutes les réponses qu'en a donné la philosophie spiritualiste, il a essayé de la résoudre scientifiquement, comme ils disent, avec l'aide de la pathologie. Il y a employé tout un gros volume (1) remarquable par de singuliers paradoxes. Ce ne sont pas les excentricités d'un cerveau troublé, j'ai hâte de le dire ; il n'y a là d'absurde que cette prétention — qui fait le fond du positivisme — de réduire la psychologie tout entière aux sciences biologiques.

Selon M. Moreau (de Tours), *le génie est une névrose* (2). Expliquons cela :

M. Moreau est un matérialiste raffiné. Il croit, dit-il, à un principe spirituel... Mais il fait dépendre ses divers modes d'activité de l'état de la substance nerveuse ; en un mot, c'est par l'étude du corps qu'il veut arriver à la connaissance de l'âme, car « la vitalité psychocérébrale se rattache à des conditions primitives d'organisation. »

M. Moreau, je le répète, est un raffiné. De là son mépris pour la phrénologie. Il ne croit pas avec raison que « le génie se pèse au poids du cerveau, et que les aptitudes ou dispositions intellectuelles,

(1) *La Psychologie morbide.* — (2) P. 464.

morales ou affectives se dessinent en ronde-bosse à la surface du crâne. » Pas plus que le poids, dit-il, le nombre, l'étendue, la direction des circonvolutions cérébrales ne peuvent expliquer les divers états de l'âme ; on s'exposerait à de singulières méprises en se laissant guider par ces caractères grossiers et superficiels. M. Moreau veut pénétrer plus avant dans l'organisation ; il veut aller jusqu'à ces limites où « la matière est pour ainsi dire près d'échapper, où l'*on touche déjà à l'esprit*, » et ne s'arrêter qu'à ces « propriétés de la matière vivante qui semblent appartenir *autant à l'esprit qu'à la matière*. » C'est dans ces propriétés qu'il croit trouver la mesure exacte du degré d'activité mentale départi à chaque individu. Quelles sont ces propriétés ou plutôt comment se manifestent-elles au dehors ? Par certains phénomènes physiologiques ou pathologiques *qui ont leur source dans l'hérédité*. De l'existence de ces phénomènes on peut conclure à l'existence de certaines qualités d'esprit ou dispositions morales et intellectuelles, « de même qu'on peut préjuger la qualité d'un fruit par la nature de l'arbre dont il provient. »

Tout le système de M. Moreau repose sur le fait de l'hérédité. « La prédisposition morbide, dit il, est le fait générateur de tous les phénomènes d'idiogénie (1). » Ce n'est pas nous qui nierons les prédispositions héréditaires : personne ne peut s'échapper à cette loi de l'hérédité qui est notre châtiment ; l'enfant porte la marque de famille aussi bien sur son corps que sur son âme. Mais que cette loi soit fatale, irrésistible, comme le prétend M. Moreau, à ce point que la volonté ne puisse réagir efficacement contre elle, voilà ce qu'il est impossible d'admettre. « L'hérédité, dit notre auteur, signifie expressément transmission non pas de qualités morales, mais des forces nerveuses d'où ces qualités quelles qu'elles soient tirent leur énergie, nous pourrions dire leur puissance d'expansion.... Sous l'empire de l'hérédité, l'organisme est en proie à un travail morbide dont l'effet est de modifier, d'*anéantir même toute liberté morale* (2). » Tous les matérialistes, si raffinés qu'ils soient, en arrivent là : négation du libre arbitre, destruction de la responsabilité.

« Souvent, dit M. Moreau, la prédisposition héréditaire est cachée sous l'enveloppe de la santé physique ou de la raison, d'un bon sens apparent ou réel qui la dissimule aux yeux des plus clairvoyants... mais il ne faut pas s'arrêter à la fonction ; quels qu'en soient les caractères, intelligence ou faiblesse d'esprit, génie ou imbécillité, vertu ou vice,

(1) P. 30. — (2) P. 134.

etc. ; il faut pénétrer jusqu'à la *cause* primordiale, à la *condition* physiologique et pathologique à laquelle elle doit son plus ou moins de vitalité (1). » Cause et condition ne sont pas synonymes. Cependant il est facile, malgré le peu de précision du langage, de comprendre la pensée de M. Moreau. Donc, pour trouver la prédisposition morbide, nous remonterons par voie d'hérédité jusqu'à ce que nous trouvions, dans un ancêtre, un trouble quelconque du système nerveux qui sera la cause des phénomènes d'activité psychique de tous les descendants.

Et le trouble le plus léger, un simple bégaiement, suffit. Car toutes les affections de la névrosité ont leur raison d'être dans une même lésion primordiale « en sorte que la présence de l'une de ces affections implique au moins *virtuellement* celle des autres (2). » Virtuellement est mis là pour se tirer d'affaire dans le plus grand nombre des cas. « Tous les troubles fonctionnels du système nerveux, continue M. Moreau, ont pour origine les mêmes conditions organiques et se manifestent par un seul et même phénomène : l'"exaltation de sensibilité dans tous les modes intellectuels et affectifs » — Cependant l'idiotie a pour premier caractère une dépression presque totale de toutes les facultés. — Pures apparences, répond M. Moreau. — Allons ! je le veux bien. J'accorde donc que les effets extérieurs des affections du dynamisme nerveux sont identiques, qu'elles ont un même principe ; que « la suractivité de l'esprit est liée au travail morbide des organes comme l'effet à sa cause. »

Et maintenant voici la thèse de M. Moreau (de Tours) :

Puisque toute maladie du système nerveux introduit dans l'organisme un nouvel élément de vie, le *génie*, c'est-à-dire la plus complète expression de l'activité intellectuelle, aurait-il donc la même origine que l'idotie et la folie ? « A une foule d'égards, dit M. Moreau, tracer l'histoire physiologique des idiots serait tracer celle de la plupart des hommes de génie et *vice versa*... Eh ! quoi, le génie c'est-à-dire la plus haute expression, le *nec plus ultra* de l'activité intellectuelle n'est qu'une névrose ? *Pourquoi non* ? (3) » Voilà qui est clair : génie et folie sont même chose. Les plus osés en ont fait deux compagnons presque inséparables ; M. Moreau les identifie.

Répétons cela : L'état névropathique, né d'une prédisposition héditaire, met dans l'organisme un nouveau germe de vie ; par là l'activité de l'esprit est excitée, le génie est enfanté... Si j'entends bien

(1) P. 108. — (2) P. 32. — (3) P. 479 et 464.

cette proposition, le génie, comme l'état névropathique, serait héréditaire ; il se transmettrait d'une manière fatale. Or rien historiquement de plus faux. Il est au contraire remarquable *que la plupart des hommes les plus illustres* ont eu des *fils vulgaires et médiocres...* je ne dis pas idiots, car j'ai peur de tomber dans le piège que me tend M. Moreau. — Comment entendre ceci : « par l'état névropathique un nouvel élément de vie est jeté dans l'organisme » ? M. Moreau appellerait-il surabondance ce qui est dérèglement et déviation? Croit-il que, les névroses s'ajoutant aux névroses, l'humanité ne comptera bientôt que des hommes de génie? Est-ce là le progrès qu'il attend, la perfectibilité indéfinie par les maladies mentales? Hâtons le moment où la folie sera universelle, car ce sera le terme de la perfection !

Plus d'une fois, dans le cours de ces études sur les matérialistes, je me suis demandé si je comprenais bien le système que j'examinais, si j'en saisissais bien l'idée générale, si mes déductions n'étaient pas forcées. Ici, je me demande dans toute la sincérité de mon esprit si M. Moreau est vraiment aussi coupable qu'il m'apparaît; s'il a vraiment dégradé l'homme de génie à l'état de l'idiot et du fou. Je veux que M. Moreau fasse lui-même le résumé de son système; qu'il transcrive ici la page de son livre la plus calme, la moins audacieuse, celle qui rend exactement son idée ; si elle me contredit, je le déclare, j'en serai bien heureux...

« ..... Toutes les fois, écrit M. Moreau, que les forces physiques dépassent les limites ordinaires de leur action, soit qu'on les considère dans leurs manifestations les plus élevées, les plus indépendantes en apparence de leur organisation, ou bien dans leur expression la plus simple, la plus rudimentaire, dans les opérations les plus transcendantes de l'intellect, comme dans le fait brut, presque matériel, de la sensibilité, il faut en chercher la cause dans certaines dispositions névropathiques des individus, dispositions provenant de l'hérédité dans l'immense majorité des cas. Donc, en qualifiant le génie de *névrose*, nous ne faisons qu'énoncer un fait de pure physiologie et rattacher aux lois de l'organisme un phénomène psychologique, que l'on juge généralement leur être complètement étranger à ce point que, dans une foule de circonstances, on n'a pas hésité à le faire remonter à l'Intelligence suprême (1). »

Me suis-je trompé? Ai-je mal compris M. Moreau? me suis-je

(1) P. 467.

égaré dans les conséquences de son système? C'est au lecteur de juger. On m'opposera certaines phrases égarées, prises au hasard : Ainsi, après s'être étonné qu'on ait pensé à faire remonter le génie à l'intelligence suprême, M. Moreau avoue que « ce serait une erreur grossière que de chercher dans les seules conditions organiques la source du génie. Il reste, ajoute-t-il, une inconnue, *quid divinum*, à dégager... (2). » Croit-on que M. Moreau eût fait intervenir l'élément divin, s'il avait pu solidement établir sa proposition par des arguments physiologiques ? j'en doute pour mon compte. Vraiment, ce n'était la peine de dépenser tant de science et d'observations pour aboutir à cette vérité que le génie est un don surnaturel fait à des privilégiés, un rayon céleste, comme l'a dit magnifiquement un poëte, « un baiser du bon Dieu. »

M. Moreau a entrepris de grandes recherches pour trouver dans l'histoire des preuves à l'appui de sa théorie. Il s'agit de montrer, dit-il, que les hommes supérieurs ont été fous ou *sujets* (remarquez l'élasticité de la proposition) *à des affections du système d'organes préposés aux fonctions de relation.* S'ils échappent à cette première et prétendue loi, M. Moreau les ramène à lui au moyen de l'hérédité (rappelez-vous le rôle qu'elle joue dans le système); car rien ne serait plus étonnant qu'il ne se trouvât pas dans la parenté d'un homme de génie un individu atteint d'un vice de conformation quelconque. Les plus minimes « accidents névrosiques » selon M. Moreau, prouvent autant que les plus graves affections cérébrales. « Nous attachons, dit-il, une grande importance aux simples anomalies de la névrosité, mouvements convulsifs des paupières (clignements d'yeux), des lèvres, des différents muscles du visage que l'on désigne communément sous le nom de *tics*, de *grimaces*, de ces mouvements brusques, saccadés de la tête, de l'une ou de l'autre épaule, du tronc, des extrémités; nous pourrions comprendre encore parmi ces phénomènes le bégaiement, certains vices de prononciation, etc. (1) » Pourquoi Démosthènes avait-il du génie? parce qu'il *bégayait...* Et Charlemagne? parce qu'il était fils de Pépin *le bref* (difformité sans doute). Je supplie le lecteur de parcourir le chapitre du livre de M. Moreau qui a pour titre : *faits biographiques* : « Socrate, dit notre auteur, était *halluciné...* Caton (d'Utique), *balbutiait...* Lucrèce était atteint de *manie intermittente...* Le grand père de Plutarque *s'enivrait...* Esope était *bossu...* Tacite eut un *fils idiot...* Albert-le-Grand

(1) P. 398. — (2) P. 151.

était *très-petit*... Washington *très-grand*... Cromwell avait l'*humeur noire* et puis tous ces frères moururent *dans leur enfance*... Catherine de Médicis était *scrofuleuse*... Sixte-Quint *lypémaniaque*... Malebranche, Descartes, saint Ignace de Loyola *hallucinés*... la sœur d'Hégel était *folle*... la mère de Gœthe mourut d'*apoplexie*... Celle de saint Dominique était *extatique*... Walter Scott eut une jambe *paralysée*... Châteaubriand avait des *mouvements convulsifs* dans un bras... Beethoven mourut d'une *mort prématurée*... Byron était *pied bot*... Lord Chatam avait des *tics*... Le Guerchin était *louche*... saint Thomas avait une *grosse tête*... Montesquieu fut atteint de *cécité* vers la fin de sa vie... Newton fut *frappé de désespoir* à la vue de ses manuscrits dévorés par les flammes... Bossuet fut *troublé* en apprenant qu'il était condamné à l'opération de la pierre... Napoléon avait le *dos rond*, *etc.*, etc. »

Ainsi bégayement, cécité, désespoir momentané, etc., seraient autant de prédispositions morbides qui donnent à l'intelligence un excès de vie et produisent le génie! Napoléon avait du génie parce qu'il avait le dos rond! Quel malheur que M. Moreau (de Tours) ne soit pas bossu! Voilà donc les faits biographiques sur lesquels cet auteur appuie son système! Qu'ai-je à dire après cette mordante critique que M. Moreau lui-même vient de faire de sa « psychologie morbide » tout en croyant lui donner la confirmation historique? Combien il est pénible de voir un homme de talent dépenser tant de temps et de peine pour aboutir à ces puérilités; un esprit distingué se faire l'esclave volontaire d'une idée préconçue, qui d'ailleurs ne lui appartient pas, et qu'il devrait laisser à ceux qui, les premiers, ont osé dire que Socrate et Pascal étaient deux hallucinés!

Ce que nous appelons facultés de l'âme sont des modes de l'activité cérébrale; tous les phénomènes de l'âme sont identiques dans leur cause essentielle. Les plus opposés, ceux que la vieille philosophie a déclarés contradictoires, se réduisent à l'identité :

Ainsi le génie et l'idiotie sont identiques.

Le vice et la vertu sont identiques.

Voilà toute la psychologie, et aussi toute la morale du matérialisme.

Cette morale « basée sur le dogme nouveau, sur *la foi démontrable* » est, dit-on, la dernière expression de la science. Quel est son principe? Le matérialiste ne reconnaissant ni Vérité ni Perfection absolue, ne peut le trouver dans l'amour de cette perfection. Il le trouve dans « la

satisfaction de l'âme qui résulte de l'harmonie établie entre nos instincts. » La conscience... mais j'oublie qu'ils ignorent cette force intime, qu'ils nient son témoignage. Ils posent en principe que le bien et le mal n'existent pas en soi, « qu'il n'y a pas de priorité à établir entre les instincts bons et mauvais » que tous sont légitimes car ils sont de la nature humaine. « L'instinct, dit M. Littré, est un mode d'activité cérébrale. » Et Buchner ajoute que cette activité est fatale car « une nécessité absolue, inflexible, domine la matière (1). » Que devient la liberté dans un pareil système? La liberté, dit-on, est une soumission aux lois fondamentales de la nature. « Quand un corps tombe, sa liberté se manifeste en cheminant vers le centre de la terre avec une vitesse proportionnelle au temps... De même, dans l'ordre vital, chaque fonction végétative ou animale, est déclarée libre, si elle s'accomplit conformément aux lois correspondantes sans aucun empêchement extérieur ou intérieur (2). » Autrement dit, l'homme n'a pas la liberté de réagir contre sa nature à ses risques et périls, de se déterminer contre ses instincts : on le compare à une pierre qui tombe... mais la pierre n'est pas responsable de ce qu'elle abat, de ce qu'elle tue en tombant.

C'est assez de sophismes. J'aime mieux mon Buchner; il est franc, celui-là. « L'homme, dit-il, est libre, mais *avec les mains liées*... Il n'y a qu'une observation superficielle et bornée de l'être humain, qui puisse admettre que les actions des peuples et des individus sont le résultat d'un arbitre absolument libre et ayant la conscience de soi-même... Elles dépendent *absolument partout et en dernier lieu de certaines nécessités physiques* déterminées par des lois (3). » Pas plus qu'il n'est libre, l'homme n'est responsable. Le crime est une variété de folie. Les prisons devraient être transformées en asiles d'aliénés. « Les criminels, dit Buchner, sont des malheureux plus dignes de pitié que de mépris (4). » « Le penchant au meurtre, dit Gall, a sa source dans un vice de l'organisation. » Pourquoi les cachots, les chaînes, l'échafaud? Ceux qui veulent l'abolition de la peine de mort n'ont pas pensé à cet argument!

« Se bien porter » voilà toute la morale matérialiste. Et en effet, tous les vices ne sont autre chose que des leçons organiques. « L'homme qui a mal à l'estomac, aux poumons ou aux nerfs, ou dont le sang circule mal et se réduit en eau, est généralement d'une mo-

(1) P. 33. — (2) A. Comte, *Catéchisme positiviste*, p. 105. — (3) P. 250, 243, 244. — (4) P. 250.

ralité très-précaire et sur laquelle il ne faut pas compter. » Grand merci ! Et si j'affirmais, par exemple, que la lecture fréquente des ouvrages de l'école positiviste qui peut, à force d'irritations et de dégoûts, provoquer des maladies de nerfs et d'estomac, rend par suite immoral, M. Littré me croirait-il? Je comprends à présent la haine de ces gens-là pour Jésus-Christ, l'ami des petits, des pauvres, des infirmes. « Bienheureux ceux qui souffrent » a dit le Maître; malheur à eux, disent nos philanthropes, car la maladie c'est le vice. Jamais insulte plus odieuse n'a été jetée à la face du libre arbitre de l'homme ! Le *væ victis* antique n'est rien, si on le compare à cette condamnation en masse de tous les deshérités de la nature ! Et n'allez pas croire qu'en appuyant je force les conséquences logiques du matérialisme. Un grand naturaliste, Rodolphe Wagner, entreprit un jour de combattre ce désloant système par des déductions morales; c'était à l'assemblée des naturalistes et des médecins allemands, à Gœttingue : « La morale qui découle du matérialisme scientifique, disait-il, se résume en ces mots : mangeons, buvons, demain nous ne serons plus. Toutes les grandes et nobles pensées sont de vains rêves, des fantasmagories, des jeux d'automates à deux bras, courant sur deux jambes et se décomposant en atomes chimiques pour se combiner de nouveau... » On l'accusa, bien entendu, de violence et de colère, mais ses conclusions restèrent incontestées. De pareilles doctrines « empoisonnent, c'est le mot de Brewster, la source de l'instruction morale et religieuse » ; mais cela importe fort peu aux matérialistes : leur science brave l'honnêteté... « *La nature*, dit Buchner, *n'existe ni pour la religion ni pour la morale;* elle existe pour elle-même. Que faire, sinon de la prendre telle qu'elle est (1). » Cependant voici que leur esprit se trouble; on dirait qu'ils ont peur de cette nature terrible et fatale qu'ils ont inventée. Il faut continuer, écrit Buchner, « d'enseigner l'immortalité de l'âme pour le salut public en général, afin que les faibles et les scélérats prennent le vrai chemin par crainte et par espérance... (2) » Malheureux fanfarons qui insultez le spiritualisme, et après, venez lui demander, contre vos propres doctrines, aide et protection !

On aperçoit la conséquence pratique : « La morale est un art comme la médecine avec laquelle elle est entièrement liée en bien des cas; (toujours de l'à peu près !) et, comme la médecine, c'est un art qui s'appuie ou doit s'appuyer sur les sciences. » Le prêtre, dans cette nou-

(1) P. 260. — (2) P. 216.

velle Église, c'est le médecin. Il sauve les âmes, car en guérissant une maladie il fait disparaître un vice. Il est le grand dispensateur de la moralité. La morale étant « l'harmonie des instincts » c'est au naturaliste qu'il faudra demander les vrais préceptes de l'éducation. L'ethnologie — une science dans l'enfance ! — nous montre, dans l'histoire des races humaines, quatre (pourquoi pas cinq?) genres de vie progressifs : la vie sauvage, la vie nomade, la vie militaire, la vie pacifique ; à chacune d'elles — c'est le positivisme qui parle toujours — correspondent des instincts différents, des mœurs différentes. De là, dans l'âme humaine, quatre classes d'instincts : instincts sauvages, nomades, militaires et pacifiques qu'il faut développer successivement dans l'esprit de l'enfant de manière à les équilibrer. Voilà pour l'éducation sociale. De même, pour l'éducation religieuse, on commencera à développer les instincts fétichistes qui ont apparu les premiers dans l'histoire des races, puis les instincts polythéistes, monothéistes, enfin positivistes. Si bien que, dans l'espace de quelques années qu'aura duré l'éducation, on aura successivement appris aux enfants que tout est Dieu, qu'il y a plusieurs dieux, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, enfin qu'il n'y a pas de Dieu. Quelle éducation ! Combien seraient à plaindre les pauvres victimes des tourmenteurs positivistes, vouées pour toujours aux doutes les plus affreux ! Tristes utopies, encore plus triste l'école qui les produit ! Voit-on bien maintenant ce qu'est cette philosophie positiviste dont on a trop parlé puisqu'aujourd'hui il nous faut la combattre. C'est au fond une sorte de panthéisme tombé bien bas dans la matière. Le Dieu personnel, créateur et providence, une fois nié, il ne reste plus que l'hypothèse de la vie universelle et son opulent cortége de sophismes et d'erreurs.

« Tous les actes humains sont des produits fatals de la substance cérébrale... le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre... » Je me demande, en vérité, quelle raison M. Taine peut avoir d'écrire de semblables choses. Je sais même des positivistes qui repoussent cette morale, qui la condamnent comme « faussant la nature humaine et détruisant toute société. » Le chef de l'école, M. Auguste Comte, du haut de sa chaire de pontife, l'a anathématisée. Mais au moment où il rappelait quelques-uns des vrais principes de la morale, il détruisait, sans en avoir conscience, toute cette science matérialiste dont il avait laborieusement élevé l'édifice. Il affirme comme une vérité la supériorité des facultés affectives sur les facultés intellectuelles : « aimer penser, agir ; agir par affection et penser pour agir » voilà la loi. Puis,

dans le cœur, il fait deux parts : l'une, la plus forte, aux instincts altruistes (!) ; l'autre, la plus faible, aux instincts égoïstes. « Vivre pour autrui » dit-il, ainsi le veut la nature. Le cerveau est organisé de telle sorte que les organes affectifs sont maîtres des organes intellectuels, les organes altruistes supérieurs aux organes égoïstes. Voyez, dit Comte, ma classification cérébrale : « la prépondérance du cœur y est nettement représentée par le nombre respectif des fonctions ou de leurs organes propres. En effet, le cœur y fournit treize éléments statiques ou dynamiques et l'esprit cinq seulement. On doit même reconnaître que les organes moraux sont plus volumineux que les organes intellectuels ; ce qui achève de caractériser anatomiquement l'énergie supérieure des fonctions correspondantes. (1) » Pour ne pas manquer à la méthode expérimentale, M. Comte cherche, dans une sorte de phrénologie idéale, une preuve à sa théorie; je veux dire qu'il crée la science en vue d'une idée *à priori*. « On ne peut rayer plus nettement d'un trait de plume, dit M. Littré qui se permet de contredire quelquefois son auguste maître, la philosophie positive dans sa partie biologique. Des fonctions qu'on détermine subjectivement et qu'on admet sans vérifier anatomiquement si elles sont réelles ! c'est aller à l'encontre du principe le plus certain et le plus élevé de la biologie, à savoir qu'une fonction n'est connue que quand on a saisi le rapport qu'elle a avec son organe (2). » Ai-je eu tort de dire que si la morale, telle que la conçoit M. Comte a quelque couleur de vérité, elle n'est rien moins qu'expérimentale ? Si elle a quelque valeur pratique c'est précisément qu'elle est en contradiction avec le matérialisme scientifique.

Je n'ai pas à rappeler ici tous les vains efforts des philosophes qui ont cherché — le principe divin de la morale étant écarté — une règle de conduite efficace. L'un a dit : le bien c'est le *plaisir;* un autre : rien n'est mal de ce qui vous est *utile*. Celui-ci : agissez toujours en vue d'éveiller la *sympathie* des hommes. Celui-là : que vos actes aient pour unique objet l'*utilité générale*. Un cinquième : le bien c'est l'*ordre*, etc., Préceptes immoraux ou inutiles ! Tous ces systèmes de morale, — sensualiste, sentimental, utilitaire, etc., — ne valent rien. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, et ton prochain comme toi-même, » tous les devoirs sont dans ce commandement suprême : devoirs envers Dieu, envers nous-même, envers nos semblables. L'athée nie les premiers et les écarte tout d'abord ; puis, selon l'idée qu'il se fait du bien, il choisit entre les devoirs personnels et les devoirs « altruistes, »

(1) *Politique positiviste*, t. I, p. 681. — (2) *Auguste Comte*, p. 547.

sacrifiant les uns aux autres. Rapporter tout à soi-même ou s'anéantir dans ce qu'ils appelent l'humanité! tous les systèmes de morale humaine — qu'on les étudie avec attention — se réduisent à ces deux formules. Morale incomplète, mutilée, livrée au caprice, dépourvue de sanction pénale! Les nuances, les délicatesses, les finesses de langage ne peuvent faire illusion. Toutes ces règles de conduite qu'a inventées la philosophie séparée sont vaines : autant dire qu'il n'y a pas de loi obligatoire pour l'homme, Alors vos systèmes, soi-disant moraux, tombent et disparaissent dans l'abîme du matérialisme que vous croyez éviter... Agir librement, selon les commandements divins, ou s'abandonner aux lois fatales du cerveau; affirmer Dieu ou bien ne croire qu'à la matière, il n'y a pas de milieu, il faut choisir.

Le matérialisme a une tactique qui peut faire illusion. Voici le procédé : dénaturer, corrompre la langue, et par la perversion des mots arriver à pervertir les idées. Dire qu'il n'y a pas de morale, supprimer ce bon vieux mot du vocabulaire, serait maladroit; ils le conservent mais le transforment comme on l'a vu, et l'escamotent à leur profit. Imagine-t-on, par exemple, des matérialistes parlant de religion? Il s'agit de s'entendre : vous allez voir comment ils ont défiguré ce mot.

La science, disent-ils, est une religion. C'est une puissance mentale, car elle se transforme dans l'esprit en instrument de logique; une puissance matérielle, car elle se transforme dans nos mains en moyen de diriger les forces naturelles. « La situation est nouvelle pour l'homme, dit M. Littré, de se voir dans l'immensité de l'espace du temps et des causes, sans autres maîtres, sans autres forces, que les *lois* mêmes qui régissent l'Univers, car elles sont pour lui ces trois choses, ses forces, ses garanties et ses *maîtres*. Rien n'élève plus l'âme que cette contemplation, car elle excite dans l'esprit le besoin de comprendre et de *se soumettre*, de se *résigner* et d'agir... Une religion dépend de la conception du monde... » Il faut remonter jusqu'aux stoïciens ou aller chez les Hindous pour trouver une doctrine aussi fataliste et oppressive. « Toutes les lois qui ordonnent le monde on les conçoit réduites à une seule qu'on nous donne comme idéal. » Cette loi suprême, pour toujours inconnue, est un *idéal* dont le *caractère religieux* est d'autant plus accusé, qu'il renferme un *mystère en contradiction avec* les formes même de *notre entendement*. Comprend-t-on bien ce que cachent ces jeux des mots? Ils disent que l'homme fait Dieu à

son image ; il faut avouer que ces gens-là font le leur très-petit. Contempler une loi « qui n'est qu'un rapport, » adorer ce rapport mystérieux, un grand X, une abstraction, un nombre! quel fétiche nous offre-t-on ici?

Idéal pour idéal, je préfère celui des vrais positivistes, l'humanité, quoiqu'il ne soit pas très-séduisant. En vain M. Littré prétend-il aujourd'hui que « la conception du monde étant posée rien n'autorise à y choisir pour l'adorer soit *l'humanité*, soit toute autre fraction du grand tout, soit le grand tout lui-même (1) : » Je lui rappelle ses paroles d'autrefois : « le dogme nouveau nous révèle une grande et suprême existence, qui est notre idéal, notre poésie *notre culte*, *l'Humanité*... Elle doit être *l'objet de nos fêtes*... Poëtes, elle vous demandera des chants ; peintres et sculpteurs, elle vous demandera des toiles et des marbres ; architectes, elle vous demandera *des temples ;* musiciens, elle vous demandera des harmonies. (2) » Il faut une religion, définitive et universelle, pour arrêter le désordre des esprits et guérir la corruption des cœurs. Le positivisme est cette religion ; la science y est un moyen de discipline et de ralliement. Pas un dogme qui ne soit démontré, pas un précepte qui n'apporte avec lui sa raison. Pour la première fois, disent-ils, les sentiments, les pensées et les actes sont systématisés, et leur harmonie, de laquelle dépend notre grandeur et notre félicité, est définitivement réalisée. En un mot, le positivisme a la prétention de refaire par des moyens naturels ce que le catholicisme a accompli... Il faut dire ce qu'est cette religion « définitive et universelle. » Je comprends que M. Littré, lui qui a fait vœu de sérieux et de gravité, prenne la peine de désavouer ces folies humanitaires comme n'étant pas « les conséquences effectives » de la philosophie positiviste. Mais M. Comte n'a pas de ces petites habiletés ; il rappelle le disciple à l'ordre, à la logique, et lui reproche brutalement ses contradictions.

La religion positiviste telle que la pratique la petite secte, est bien la conception la plus bouffonne qui ait germé dans un cerveau malade. J'ai la prétention d'apprendre au lecteur des choses qu'il ignore. La plaisanterie me vient déjà à la plume et cependant je désire garder mon sérieux.

D'abord, voici l'organisation du sacerdoce positiviste :

Il se compose d'aspirants, de vicaires, de prêtres et du Grand-Prêtre de l'Humanité. On est ordonné prêtre à 42 ans, après l'entière terminaison du développement corporel et cérébral. L'épreuve qui garantit

(1) *Auguste Comte*, p. 524. — (2) *Conservation, révolution et positivisme*, p. XXXI, 127, 284.

au public, comme au pontife, l'aptitude au sacerdoce « consiste en sept thèses imprimées, — mathématique, astronomique, physique, chimique, biologique, sociologique, morale — successivement présentées et suivies d'un examen public... » La masse active doit des subsides à l'élite contemplative en attendant le *budget officiel* qui résultera de la conversion universelle... Ce qui n'empêche pas M. Comte de demander provisoirement l'abolition des budgets des autres cultes. Le budget positiviste est déjà préparé : 3,000 fr. pour les aspirants, 6,000 pour les vicaires, le double pour les prêtres et... 60,000 francs pour le Grand-Pontife, plus les frais de « tournée diocésaine. » Le sacerdoce enseigne le dogme (la science, depuis la mathématique jusqu'à la morale) et préside au culte. A côté du « presbytère philosophique » il y aura l'école et le temple — 2,000 temples dans « l'occident régénéré, » un fonctionnaire spirituel pour 6,000 « âmes émancipées » ; etc. Tout est réglé merveilleusement. En attendant les conquêtes de la foi démontrée, le presbytère, l'école et le temple positivistes sont rue Monsieur-le-Prince n° 10, au premier étage, dans l'ancien appartement de M. Comte.

Le sacerdoce — aspirants, vicaires, prêtres — est constamment et ntimement relié, dirigé par un « organe auguste, par un Chef Suprême, le Grand-Prêtre, dont le siége est à Paris, métropole unique, centre spirituel de la terre. » Il a la direction de l'humanité ; les dignes positivistes lui doivent « subordination absolue. » Dans des « mandements annuels », il fait connaître aux fidèles les besoins de de l'Eglise naissante, il expose ses progrès, reprend ses fautes, encourage ses efforts. M. Comte a laissé huit mandements curieux ; il y parle un peu de tout cela et beaucoup de lui-même : de sa pauvreté, de ses spoliateurs, du subside qui lui est dû ; si les envois se ralentissent, il se fâche, menace « d'excommunication, de flétrissure historique. » Le Grand-Prêtre est supérieur à tous : « il consacre les gouvernants et les conseille, il protége les gouvernés. » Je me rappelle « les brefs » que M. Comte adressa au czar Nicolas et à Reschid-Pacha pour leur indiquer les moyens de régénérer les deux empires ; la protestation de son délégué à Londres contre le *Te Deum* chanté en actions de grâces le lendemain de la soumission de l'Inde... Tous ses écrits, datés d'après « le calendrier positiviste » (1), étaient scellés du « cachet sacerdotal. »

(1) Sa huitième circulaire, par exemple, commence ainsi : Paris, le jeudi 15 Moïse, 69 (de l'ère nouvelle, c'est-à-dire de la naissance de Comte.)

Les « vrais croyants » reconnaissent ce sacerdoce et se soumettent au culte qu'il a définitivement institué. Le culte privé a pour objet la femme, le culte public, l'humanité.

Élever l'homme jusqu'à l'humanité « par l'angélique intermédiaire de la femme » c'est le but du culte personnel. Les positivistes idéalisent ce médiateur; ils conçoivent la femme « comme pouvant être délivrée, par l'amélioration systématique de l'ordre humain, de ses graves imperfections naturelles. » Ils ont imaginé « l'utopie de la Vierge-Mère. » J'expose sans réflexions. La femme est le ministre et le représentant de l'humanité; elle est « l'ange gardien. » Chaque positiviste a trois anges : sa mère, son épouse, sa fille; par elles, il développera en lui la vénération, l'attachement et la bonté. M. Comte a prévu les cas embarassants ; aussi il permet, lorsque cela est indispensable, de choisir « d'autres types angéliques. » Il en a donné l'exemple en adoptant pour « épouse subjective » après sa séparation, une dame Clotilde de Vaux qu'il appelle son amie, sa dame, sa sainte, — et pour fille... sa domestique, « l'éminente prolétaire ! » La prière est tout le culte intime : invoquer ses anges, leur témoigner sa gratitude, un vrai fidèle n'y doit pas manquer. La prière est renouvelée trois fois par jour; elle est précédée de la formule fondamentale (aimer, penser, agir) que l'on récite « en posant la main successivement sur les trois principaux organes de l'amour, de l'ordre et du progrès (?) en sorte que le geste soit continu. » Autant qu'il est possible, on doit prier à « l'autel domestique » devant les « saintes reliques » qui rappellent les anges qui ne sont plus. M. Comte priait devant le portrait de Mme de Vaux et s'inspirait de tous les gages affectueux qu'il avait reçus d'elle, « sanctifiés par un culte intime. »

Les « sacrements sociaux » consacrent toutes les phases successives de l'existence privée. Le prêtre confère au nouveau né le sacrement de la *présentation* (1) ; à quatorze ans, l'enfant, après la période empirique de l'éducation maternelle, est remis au sacerdoce qui lui donne l'*initiation* ; à vingt-un ans le jeune homme reçoit l'*admission* et est institué serviteur de l'humanité. Sept ans après, la *destination* consacre la profession que le positiviste a définitivement choisie (2).

(1) Reconnaissez-vous que votre enfant doit être élevé pour le service de l'humanité? Promettez-vous de faire concourir vos efforts, surtout à développer en lui l'attachement, la vénération et le dévouement? Le parrain et la marraine promettent-ils d'aider de tout leur pouvoir le père et la mère dans leurs devoirs?

(2) Vous reconnaissez que la richesse, sociale dans sa source et sa destination, doit néanmoins recevoir une appropriation personnelle, de manière à être employée avec une digne

Puis vient le *mariage*. A quarante-deux ans le sacrement de *maturité* rappelle à l'homme, ses devoirs et sa responsabilité. Onze ans après, la période d'activité est terminée : il faut choisir et faire agréer un successeur ; c'est la *retraite*. La mort est consacrée par *la transformation* ; le prêtre vient au nom de l'humanité mêler ses larmes à celles de la famille et la consoler. Sept ans écoulés, un jugement solennel fixe le sort de chacun ; « le sacerdoce ayant prononcé *l'incorporation*, il préside au pompeux transport des restes sanctifiés qui, jusqu'alors, déposés au champ civique, viennent occuper leur place éternelle dans le bois sacré qui entoure le temple de l'humanité. Chaque tombe s'y trouve ornée d'une simple inscription, d'un buste, d'une statue, suivant le degré de la glorification obtenue... » Ce jugement, acte suprême par lequel le sacerdoce positiviste apprécie la valeur de chaque existence, M. Comte l'exerçait déjà lorsqu'il composait son calendrier « admirable hiérarchie, dit un fidèle, qui glorifie plus de cinq cents types d'élite d'après leur coopération respective à la grande évolution (1) » et leur donne « l'immortalité. »

Le culte public extérieur est rudimentaire... comme la secte positiviste elle-même. M. Comte n'a donné que quelques indications. A mesure que les temples catholiques tomberont en désuétude, le sacerdoce positif s'en emparera provisoirement. Le principal sanctuaire sera pour les femmes « afin que les prêtres de l'humanité s'y trouvent toujours entourés de ses meilleurs représentants. » L'humanité, le mariage, la paternité, la filiation, la fraternité, la domesticité, le *fétichisme*, le polythéisme, le monothéisme, la femme, le sacerdoce, le patriciat, le prolétariat sont successivement, chacun pendant les treize mois de l'année, l'objet de l'adoration des vrais fidèles ! Je vous fais grâce des subdivisions de ce « tableau sociolâtrique. » ; il suffit de dire qu'il contient quatre-vingt-une fêtes parmi lesquelles je sais qu'il y a la fête des animaux, la fête du soleil, la fête du fer — ils ont oublié la fête des fous ! C'est probablement dans le mois consacré an fétichisme qu'on fêtera le grand Fétiche (la terre !) Cette troisième

indépendance au service de l'humanité. Vous promettez de prélever sur le revenu avec une sage économie, pour votre entretien personnel, de manière à l'employer surtout à la digne amélioration des agents et au convenable perfectionnement de l'instrument. Vous promettez d'instituer autant que possible une digne hérédité sociocratique du capital que vous allez administrer.

(1) Ce calendrier comprend treize mois : le premier c'est le mois de Moïse, le second celui d'Homère ; puis viennent ceux d'Aristote, d'Archimède, de César, de saint Paul, etc. Les saints de notre calendrier y sont remplacés par des hommes plus ou moins illustres, tous choisis par M. Comte.

personne de la « Trinité positiviste » dont voici les deux autres ; le grand-Être et le grand-Milieu. Après la mort du « Rédempteur », ses successeurs ont institué la fête de la grande naissance, de l'ère nouvelle, anniversaire de la naissance de M. Comte, époque du « pélérinage » que tout vrai croyant doit accomplir, au moins une fois en sa vie, à « la métropole religieuse de l'humanité » où reposent « les restes sacrés » du fondateur de la foi positive. Tout ce que je sais de la liturgie, — M. Comte n'a je crois rien dit de plus — c'est que le grand-Être, la déesse-Humanité doit être figurée par une femme de trente ans tenant son fils entre ses bras. Une statue de ce modèle est placée, dans chaque temple, au milieu des femmes d'élite, derrière « la tribune sacrée » ; des bannières représentant la sainte image doivent toujours précéder « les processions solennelles »...

Dans le culte positiviste tout est réglé, réglementé, systématisé. Le « catéchisme » est là, et le sacerdoce ne tolère pas la moindre infraction. Contre le transgresseur, il y a d'abord l'admonestation personpuis l'admonestation devant la famille, le blâme public, enfin « l'excommunication » temporaire ou perpétuelle. — Encore un mot qu'ils ont détourné ! On a pu remarquer, que le culte positiviste, n'est autre chose que le culte catholique parodié ayant pour objet non plus le Verbe, mais l'humanité... La Trinité, les anges, les saints, le Rédempteur, la Vierge-mère, les sacrements, le Pontife infaillible etc., tout y est... L'erreur est singe, disent nos Docteurs. Et en effet, voyez si le culte positiviste n'est pas la caricature de la vraie religion ! Alors à quoi bon tout cela ? Qui acceptera les ordres d'un homme représentât-il l'humanité tout entière? Est-ce sérieusement qu'on est père soumettre à de tels commandements, ceux qui repoussent l'autorité de Dieu ? Ames simples et candides, qui croyez à l'amélioration de vos semblables par la religion de l'humanité, faut-il vous rappeler ce que fut votre premier pontife, celui que vous proclamez saint et que vous proposez pour exemple. Bel exemple, en effet, d'orgueil ntraitable, de méchanceté sournoise, et, le dirai-je ? de bassesse ! Marié avec une femme qui l'honorait et l'aimait, il se sépare brusquement, et lui préfère Mme de Vaux qu'il ose appeler « sa véritable épouse. » On l'a vu mendiant dans des lettres le subside qui, disait-il, lui était dû ; il recevait même l'argent de ceux que son caractère avait éloignés de lui. Il insulte Saint-Simon, son premier maître ; il se brouille avec MM. Littré et Stuart Mill ; Blanville mort, il le traite *d'égoïste* ; et tous, dans ses moments de gène, — sa vanité indomptable lui ayant fait

perdre une à une ses fonctions à l'école polytechnique — venaient à son secours. Il se disait l'égal d'Aristote, de Bacon et de Descartes... que puis-je ajouter encore ? Voilà le produit de la religion positiviste, l'homme qu'on nous offre en modèle.

J'en demande pardon aux honnêtes gens que le positivisme n'a pas pervertis, mais leur déesse Humanité, lorsqu'elle ne me fait pas rire, me fait peur en me rappelant la déesse Raison. L'humanité, dites-vous, est souveraine : donc, ajoute l'un des vôtres, elle ne peut tolérer personne au dessus d'elle ; seule, — voici le mot terrible — elle n'a pas besoin d'avoir raison...

« Je n'ai traversé la métaphysique et les sciences, disait Leibnitz, que pour arriver à la morale. » C'est le même but que nous poursuivions en nous engageant, bravant bien des dégouts, dans ce matérialisme scientifique. Le lecteur qui nous a suivi jusqu'au bout de ce travail peut à présent juger l'œuvre de ces hommes qui veulent chasser Dieu de son Ciel. J'ai lu leurs méchants livres et j'oublierai ma peine si j'ai pu réussir à démasquer leurs sophismes et leurs impiétés...

La Vérité n'existe pas, il n'y a que des faits ;

La Morale n'existe pas, il n'y a que des instincts ;

La Religion n'existe pas, il n'y a que des sentiments.

Faits, instincts, sentiments, ajoutent ces athées, relèvent de la science, reine inviolable qui ne relève que d'elle-même, juge tout et n'est point jugée. Et la raison publique est hébétée au point de ne voir pas que cette liberté de l'erreur traîne après elle la liberté du mal. Rien n'est perdu : un mouvement physique ne peut être anéanti et a ses suites fatales ; une faute de calcul bouleverse toute une série de déductions ; — de même telle idée, en apparence innocente, jetée dans les âmes, y détruira toute moralité... Profonds politiques, qui restez calmes et satisfaits lorsque l'orage se forme à l'horizon, méditez ces paroles d'un maître : « Mon premier devoir, disait Napoléon, est d'empêcher que l'on empoisonne mon peuple, car l'athéisme est destructeur de toute morale dans les nations. » (1) Et aujourd'hui que que la négation est devenue raffinée, scientifique comme ils disent, réfléchit-on seulement aux épouvantables ravages que peut faire, dans une société, cette science corrompue et malsaine, la science des athées... ?

(1) Lettre à M. de Champagny à propos d'un écrit de Lalande.

IX

CONCLUSION MORALE

Voici de l'athéisme en action :

Le 18 août 1863, comparaissait devant la cour d'assises de Lyon, un homme accusé d'assassinat. Ce n'était ni un fou ni un halluciné; c'était presque un lettré. L'instruction a découvert, parmi les écrits de cet homme, sa profession de foi philosophique — au milieu des plus grossiers outrages contre la religion et ses ministres...

« Il n'est personne, écrit-il, de plus athée que moi : je ne crois ni en Dieu ni en l'immortalité de l'âme. Je crois que notre âme meurt avec nous, car notre âme c'est ce qui nous constitue, car notre immortalité ce sont nos pensées, notre volonté. Notre âme, c'est la vie, et il n'y a vie qu'autant que les organes fonctionnent, et quand ils cessent de fonctionner, il y a cessation de vie, absence de pensées, de volonté, par conséquent anéantissement de l'âme, anéantissement de l'individualité. Dieu, l'âme et les religions sont des inventions. Je ne vois dans la nature, sur terre et hors de terre, qu'un grand tout indéfiniment varié qui se tient et ne fait qu'un. Tout sur terre, la matière de notre corps, celle des animaux, des plantes, des arbres, n'est qu'une seule et même chose qui fait partie du grand tout... »

J'ai là, sous mes yeux, le livre ou *tout cela a été copié presque mot à mot.* Je connais donc le maître de cet assassin. C'est un de nos athées en réputation; il est bien renté, il jouit de la vie... Mais s'il était malheureux ou pervers, sans force de vivre, sans espoir ni crainte... ? L'athée pauvre est impossible; sa fin est inévitable : suicide ou assassinat.

. . . . . .

L'assassin matérialiste de Lyon (1) fut, je crois, condamné à mort.

Léopold GIRAUD.

(1) C'est un cas, pris entre cent, dans une *statistique* que j'ai dressée des *athées criminels.*

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La propagande protestante à Constantinople. — La loi musulmane et les mœurs. — Un mot sur l'Académie. — Nouvelles du Saint-Père. — Un bref pontifical. — Nouvelles religieuses : Les *Solidaires* et l'association belge des *Libres-penseurs*.

I

Les correspondances du Levant nous ont apporté ces jours-ci des nouvelles religieuses assez inattendues. Il est question de nombreuses conversions faites par des missionnaires protestants au sein de la population musulmane de Constantinople. Quelques journaux ont annoncé que l'on comptait les convertis par milliers ; d'autres se sont arrêtés aux centaines. Je crois sage de s'en tenir à cette dernière version. Voici, du reste, les détails que donne le correspondant de la *Gazette du Midi* :

« Quelques missionnaires américains et un ou deux anglais, de ceux que des sociétés bibliques entretiennent pour faire du prosélytisme à prix d'argent, ont eu l'audace de louer des maisons ou des magasins presque dans les centres les plus populeux de la ville turque et d'y prêcher publiquement contre l'islamisme en obtenant de quelques musulmans mécontents ou nécessiteux des semblants de conversion au protestantisme. Petit à petit il s'est formé autour de ces derniers un groupe de quelques centaines de ces convertis. »

Tant que les choses restèrent dans cette voie les autorités turques, civiles ou religieuses, montrèrent une parfaite indifférence ; mais les nouveaux fidèles du protestantisme, obéissant sans doute aux injonctions des ministres, voulurent imposer leur religion à leurs femmes et à leurs enfants. « Toutes ces femmes, dit la lettre que nous citons, se sont réunies « alors et ont présenté une requête au Cheik-ul-islam, ou chef de la loi, « en lui demandant de prendre des mesures pour réprimer cette exigence « de la part de leurs maris. » Dès que le corps des ulémas fut saisi de l'affaire il la poussa vivement, invoquant la loi près des ministres du Sultan, et cherchant, d'autre part, à exciter le fanatisme de la foule. Les néophytes les plus importants ont été arrêtés et les maisons où les réunions avaient lieu ont été fermées. Des sujets ou *protégés* anglais et américains se trouvant en cause, les ministres de la Grande-Bretagne et des États-Unis ont demandé des explications.

Nous n'avons pas à nous occuper de cette intervention diplomatique ; mais nous dirons deux mots de la question au point de vue de l'histoire et des mœurs.

Il n'y a pas deux pouvoirs en Turquie il n'y en a qu'un : le pouvoir religieux. Toute la législation civile découle du Coran, c'est-à-dire de la loi religieuse. On pourra signaler des oppositions et même des exceptions nées des crises de ces dernières années, mais, au fond, l'organisation de l'empire ottoman est encore ce qu'elle était lorsque le Croissant s'établit à Constantinople. Le sultan actuel n'est le chef de l'empire que parce qu'il est le *Commandeur des croyants*. Cet état de chose donne, on le comprend, une grande force au parti des ulémas, c'est-à-dire au parti qui s'appuie sur la loi, les traditions et la base même de l'empire, pour interdire aux musulmans tout changement de religion. On prétend que la liberté religieuse a été proclamée en Turquie il y a une quarantaine d'années, à propos du supplice d'un arménien qui s'était fait musulman et se refit chrétien ; c'est une erreur. L'ancienne loi, fut alors entamée, l'ancien droit reçut une atteinte, mais la législation musulmane ne fut pas *explicitement* rapportée.

Ce que la loi n'a pas fait, les mœurs l'ont préparé et l'on a pu croire que le fanatisme de l'islam s'exerçant régulièrement, au nom de l'État, n'était plus à redouter. En effet, les Turcs qui voyagent en Europe et ceux que l'on voit à Constantinople et ailleurs dans les plus hauts emplois, posent très-volontiers en libres penseurs. Il y a une *jeune Turquie*. Mgr Mislin, dans son beau livre sur les Lieux-Saints a fait le portrait des adeptes de cette école d'incrédulité. Il voyageait avec plusieurs musulmans et s'aperçut que l'un d'eux était progressiste ; il le fit causer et poser. Le Turc finit par lui dire :

— « Je ne crois pas plus à la mission de Mahomet qu'à celle de Jésus. Je crois ce que je vois, ce que je comprends, ce qui est raisonnable. J'admets sur la religion les idées de Volney et de Voltaire.

— Y a-t-il beaucoup de philosophes comme vous, en Turquie ?

— Chez nous le peuple est encore fanatique ; mais tous les hommes éclairés sont philosophes. »

Cet *homme éclairé* trouvait d'ailleurs très-bon de se soumettre aux préjugés du nombre pour faire son chemin ; aussi dit-il à Mgr Mislin : « Ne me trahissez pas à Constantinople ; mes intérêts en souffriraient. »

Des faits analogues sont rapportés par tous les voyageurs qui ont vu de près la Turquie. Les hommes *éclairés*, c'est-à-dire les pachas ou effendis qui ont fait de superficielles études à Londres, Berlin ou Paris ne croient, pour la plupart, à rien ; le peuple conserve au contraire tout le fanatisme musulman. Un tel état de choses rend les conversions bien difficiles, et je doute que les ministres anglicans et méthodistes aient réellement obtenu, même en payant, des milliers de conversions.

Le correspondant de la *Gazette du Midi* constate que la répression de la propagande protestante a été provoquée par les femmes des musulmans

convertis. A première vue ce fait peut paraître étrange, car on sait quelle est la position de la femme là où règne le Coran. Mais pour quiconque a étudié cette question, rien n'était plus facile à prévoir. Voici ce que nous disions il y a quelques années : « Ces malheureuses achetées comme esclaves, ou données à l'âge de dix ans par leurs pères qui ont hâte de s'en débarrasser, ne sentent point leur dégradation. Elles méprisent profondément les chrétiens. La situation faite chez nous à la femme leur paraît une monstruosité ; elles sont nées dans le harem, pour le harem, et ne comprennent pas une autre vie. Il leur faut un maître. C'est peut-être parmi ces victimes de l'islamisme que se trouvent les adversaires les plus prononcés et les plus tenaces de toute idée de réforme. Elles tiennent avec l'entêtement de la brute, au régime qui leur a ravi jusqu'au sentiment de la dignité. Il est à peu près inutile de chercher à les éclairer (1). »

A ces difficultés si grandes, il faut ajouter, pour le cas actuel, le discrédit dont sont frappés en Turquie les missionnaires protestants et leurs prosélytes. M. Patterson, parlant de ces derniers dit : « ils sont généralement si décriés que le nom d'*Ingliz* par lequel on les désigne, est un outrage dans tout l'Orient (2). »

Faisons des vœux néanmoins pour que la propagande protestante puisse obtenir à Constantinople une pleine liberté, car sur ce terrain la liberté de l'erreur profiterait à la vérité.

II

Il est bien tard pour apprécier la séance solennelle de l'Académie. Quand quinze jours ont passé sur les plus brillantes et les plus retentissantes de ces fêtes semi-littéraires et semi-politiques, elles sont si complétement oubliées qu'il est fort difficile d'en parler. Quelquefois on peut se raccrocher, pour les critiquer ou pour les louer, aux œuvres des lauréats ; mais nous n'avons pas aujourd'hui cette ressource. Les derniers morceaux de prose gratifiés de la manne académique ne sauraient provoquer ni vive approbation, ni blâme sévère. Il suffit d'en dire deux mots. Nous le ferons en nous appuyant sur une Revue, favorable d'ordinaire aux œuvres de cette sorte. Son jugement a d'ailleurs le mérite d'être sommaire. Le voici :

« Je ne sais s'il faut s'en prendre à la chaleur, ou au voisinage du style de M. Villemain, terrible à celui de M. Benoît, mais tout ce qu'on a lu de l'ouvrage de ce dernier a paru furieusement ennuyeux. On cherchait en vain quelque originalité dans l'idée ou dans l'expression, quelque

(1) *L'Église, la France et le schisme en Orient.* Études historiques sur les chrétientés orientales. Un volume in-18. Chez Vivès, éditeur, rue Delambre, 9.

(2) *Journal d'un voyage en Orient.*

mouvement dans la phrase, un peu de flamme, un peu de vie! Rien de tout cela, non pas même un style correct...

« M. Henri de Bornier a fait un discours plutôt qu'un livre et son discours nous a semblé supérieur au livre de M. Benoît. La mort de Châteaubriand y est éloquemment racontée. Mais de son éloge à un chef-d'œuvre il y a loin et sa prose couronnée ne vaut pas mieux que sa poésie, également couronnée l'année dernière. Et pourtant ce sont les extraits les plus remarquables de ces ouvrages qui nous ont été lus, et lus par M. Mignet qui faisait d'inutiles efforts pour donner du prix à ces pages incolores qui endormaient l'auditoire, déjà accablé par 40 degrés de chaleur. Que penser, par exemple, du trait suivant qui termine une appréciation de René? « Aujourd'hui nous ne sommes plus assez ridicules pour être mélancoliques... Si quelque Amélie écrivait à René, ce serait pour lui demander des comptes de tutelle. » Quelle malignité!

Il est certain que M. de Bornier n'a pas le trait des plus fins, ni la plaisanterie des plus gaies (car il plaisante); mais sa prose est coulante et il manie très-bien l'antithèse, ce lest du lieu commun. On a souvent couronné de plus mauvais discours.

Cette séance, a d'ailleurs offert un intérêt particulier : on y a parlé en termes vraiment chrétiens d'actes inspirés par le christianisme. M. Barbey d'Aurevilly a signalé le fait dans le *Nain Jaune*, par un article dont nous donnons un extrait :

« Si le discours de M. de Broglie est repoussé par notre sentiment littéraire, il est en nous un autre sentiment qui nous fait accepter pleinement l'idée générale de ce discours.

« Venu après le discours de M. Villemain, qui n'avait condamné l'insolent matérialisme de M. Taine qu'au nom d'un prétendu spiritualisme qui lui-même n'avait aucun droit de mettre à la porte le matérialisme de M. Taine, — M. Albert de Broglie nous a vaillamment tirés de l'abstraction pour nous ramener à la réalité, c'est-à-dire à l'histoire et à la religion de la patrie!

« Le nom du Dieu vivant a été prononcé; et si les murailles de l'Institut n'en ont pas tremblé, elles ont dû en être surprises.

« Parler du Dieu vivant au dix-neuvième siècle, en pleine Académie française; couvrir la voix fêlée et sceptique de M. Villemain, le Quasimodo de la petite chapelle, — d'une voix jeune et chrétienne, c'est bien, cela!

« Il n'est pas besoin d'être un évêque pour parler ainsi, au moment où les idéologues de notre âge recommencent partout, avec affectation, le travail corrupteur et antihistorique du dix-huitième siècle contre le catholicisme.

« Voilà un acte d'intelligence et de courage, — en quelque style qu'on l'ait fait! »

III

Les correspondances de Rome que publient les journaux et les lettres particulières, s'accordent à dire que la santé du Saint-Père est parfaite. Pie IX a fait dans les environs de Castel-Gandolfo diverses excursions et partout il a été accueilli avec les plus grandes démonstrations de respect et d'amour. Il a, en outre, donné de nombreuses audiences. L'ambassadeur de France, M. le comte de Sartiges, est du nombre des personnages qui ont été reçus par Sa Sainteté. On a même remarqué qu'il avait eu deux audiences en quelques jours et que Pie IX lui avait montré une bienveillance particulière.

Voici sur le séjour du Pape à Castel-Gandolfo quelques lignes empruntées à la correspondance du *Moniteur :*

« Le cérémonial de la cour pontificale, à Castel-Gandolfo, est d'une grande simplicité. Cette résidence de campagne est située au bord d'un lac, qu'elle domine ; l'air y est très-sain et la température d'une agréable fraîcheur. Le Pape se promène souvent à pied, le soir, escorté de sa cour et suivi de ses voitures.

« L'état de santé du Saint-Père est aussi bon qu'on peut le désirer. »

IV

Tous les journaux qui défendent sur différents terrains les intérêts de l'Église et ceux même qui se bornent à donner des nouvelles religieuses comme les *Semaines* qui se publient maintenant dans tant de diocèses, ont reproduit le bref dont le Souverain Pontife a honoré M. Louis Veuillot à l'occasion de son dernier livre : *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Nous allons enregistrer, nous aussi, cette solennelle approbation et nous y joindrons une seule remarque : des hommes dont nous ne méconnaissons pas, dont nous n'avons jamais méconnu le dévouement à la cause catholique ont prétendu que M. Louis Veuillot avait placé la polémique religieuse sur un mauvais terrain, et ils ont, sous ce rapport, attaqué son œuvre entière. Ces accusations, on les a portées à Rome comme ailleurs et plus qu'ailleurs. Aujourd'hui, le Saint-Père appréciant tout l'ensemble et le caractère des luttes que M. Louis Veuillot a soutenues dans l'intérêt de l'Église le félicite d'avoir *combattu si vaillamment et si* UTILEMENT *pour la vérité et pour la justice.* Cette parole mettra fin, sans doute, à des attaques que d'autres actes du Saint-Siége auraient dû arrêter. Voici le bref :

Bien-aimé Fils, salut et bénédiction apostolique.

« Nous vous félicitons, bien-aimé Fils, de n'avoir pas enfoui le talent

qui vous a été confié, quoique vous ayez été écarté de l'arène où vous combattiez si vaillamment et si utilement pour la vérité et pour la justice, et d'avoir au contraire continué d'un cœur joyeux à servir la cause que vous défendiez et à lui porter de nouveaux secours. C'est ce qu'attestent vos récents écrits, c'est ce que confirme le dernier sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, publié pour repousser les attaques contre sa divinité, et dont vous Nous avez fait hommage. Par le peu que Nous avons pu en parcourir au milieu de Nos occupations multipliées, Nous avons jugé que la méthode choisie par vous est de toutes la plus appropriée au but que vous vous proposiez, et que, dans l'exécution, vous vous êtes montré pleinement égal à vous-même. Cette œuvre de votre main Nous vient d'ailleurs revêtue d'une splendeur particulière, par la nature même des épreuves auxquelles vous êtes soumis; on y sent que, malgré ces épreuves, vous avez, comme autrefois faim et soif de la justice, et que, poursuivant le combat commencé depuis longtemps, vous gardez la même résolution, la même fermeté d'âme. Nous Nous étions senti ému de vos chagrins et porté à déplorer le sort qui vous était fait, mais Nous avons regardé la plainte comme inopportune; l'Apôtre nous disant: *Heureux l'homme qui supporte l'épreuve;* et encore: *Mes Frères, lorsque vous avez à subir diverses épreuves, regardez-les comme une source de joie.* C'est pourquoi, puisque votre constance atteste que l'épreuve de votre foi à réellement mis en vous cette patience qui mène toute œuvre à sa perfection, Nous sommes plutôt porté à vous féliciter et contraint de vous exciter à la joie. Afin que cela vous soit plus facile, Nous souhaitons et Nous demandons à Dieu, pour vous, l'accroissement toujours plus abondant de sa grâce. Comme avant-coureur de ce don céleste et comme gage de Notre bienveillance particulière et de Notre affection pour vous, Nous vous accordons avec amour, à vous et aux vôtres, la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 9 juillet, 1864, de Notre pontificat l'an XIX.

PIE IX, PAPE.

« *A notre cher Fils Louis Veuillot, à Paris.* »

Une troisième édition de *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* vient de paraître. Cette édition forme un volume in-8° comme les précédentes; mais l'auteur a divisé autrement son œuvre et ajouté quelques pages, notamment sur saint Joseph et le paralytique de la piscine. Une quatrième édition dans le format in-18 sera mise en vente au moment où paraîtra cette livraison (1).

V

A notre avis les journaux ne doivent pas se mêler des affaires par-

(1) Chez Régis-Ruffet, éditeur, 38, rue Saint-Sulpice.

ticulières des congrégations. Cependant quand une congrégation, association ou compagnie religieuse, joue depuis longtemps, sans sortir de la réserve et même de l'humilité, un grand rôle et possède une grande action, ses affaires sont un peu trop celles de l'Église, pour qu'on n'ait pas le droit d'en parler. On nous permettra donc de constater que le choix de M. Caval, comme supérieur général des Sulpiciens, a reçu dans le monde religieux le plus sympathique accueil.

VI

La Belgique possède depuis quelques années une secte d'athées qui s'intitulent les *Solidaires*. Ces pauvres hères ont imaginé de prouver la supériorité de leur raison en s'engageant à mourir comme des brutes. Ils éprouvaient, sans doute, le besoin de mettre une parfaite harmonie entre leur vie et leur mort. A côté des *Solidaires* se sont élevés, les *Affranchis*. Ceux-ci comme ceux-là forment une association dont tous les membres jurent *de repousser et de s'entr'aider à repousser l'intervention du prêtre au moment de mourir*. Le *Solidaire* livré à lui-même pourrait faiblir; les *frères* sont là et ils le protègent contre le cri de sa conscience; en d'autres termes, si le moribond appelle le prêtre ils étouffent sa voix, ils empêchent le prêtre de passer, et le malheureux que les affres de la mort ont enfin éclairé, meurt en implorant vainement les secours de la religion.

Il semblait que la haine de Dieu et le besoin de perdre les âmes eussent trouvé, dans ces associations abominables et idiotes, tout ce qu'ils pouvaient désirer. Mais non, d'autres philosophes pratiques se sont formés en société de *Libres-penseurs* afin de *compléter le programme* des *Solidaires* et des *Affranchis;* ceux-ci ne repoussent *l'intervention des prêtres qu'à la mort*; les libres-penseurs feront mieux; voici leur devise : *Plus de prêtres à notre mort, à notre mariage, ni à la naissance de nos enfants.*

Il paraît d'après cette devise que les *Libres-penseurs* ont la faiblesse de songer encore à se marier, et ne désespèrent pas de trouver de jeunes libres-penseuses, disposées à *s'unir* en dehors de toute sanction religieuse. Entre nous, ils feraient bien, avant de contracter ces unions rationnelles d'obtenir la liberté du divorce, sinon il leur en cuira.

P. S. Au moment où nous mettons sous presse, les journaux nous apportent une bien douloureuse nouvelle : l'évêque de Perpignan, Mgr Gerbet, est mort subitement le 7 de ce mois. C'est une grande perte pour l'Église, que nul dans ce temps-ci n'a servi avec des dons plus riches et d'un cœur plus dévoué.

EUGÈNE VEUILLOT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

MÉDITATIONS

SUR

L'ESSENCE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

PAR M. GUIZOT

91° 23

A mesure que M. Guizot s'avance dans la vie, la question religieuse paraît le saisir tous les jours davantage, car elle devient l'objet privilégié de ses méditations et de ses écrits. Cette marche de sa pensée est digne d'un grand esprit et se conçoit aisément.

Quand on a suivi le cours des choses humaines dans l'histoire, quand on a expérimenté soi-même le gouvernement des peuples, on sent de plus en plus la place immense que les croyances tiennent dans le monde, on s'aperçoit que tous les intérêts touchent à la foi, se compliquent des questions religieuses et aboutissent inévitablement à des problèmes que le dogme chrétien seul peut résoudre. En effet, la religion est comme Dieu, elle est partout; et l'individu, la famille, la société, les arts, les sciences, ne peuvent franchir les bornes de son immensité; en elle, *nous vivons, nous marchons, et nous restons toujours.* Aussi l'indifférence absolue est impossible à son égard; il faut être envers elle ami ou ennemi, et constater ainsi d'une manière quelconque sa présence perpétuelle.

M. Guizot le comprend et le dit à merveille. Maintenant surtout que les événements l'ont tiré du mouvement des affaires et l'ont placé dans une paisible solitude, la poussière de la route est tombée, et sur le soir de sa vie il se trouve en face d'un ciel serein où se fixe son regard. « J'ai appris, dit-il, dans les travaux et les épreuves de la lutte ce que valent la foi et la liberté chrétiennes. Dieu permet que, dans le repos de ma retraite, je consacre à leur cause ce qu'il me conserve encore de jours et de force. C'est la plus salutaire faveur et le plus grand honneur que sa bonté me puisse accorder. » Belles paroles qui honorent une laborieuse vieillesse et en font le fruit le plus naturel.

M. Guizot vient donc de publier une première série de méditations sur l'essence de la religion chrétienne, en un volume, qui doit précéder trois autres séries de méditations préparées par l'auteur sur la même question.

Cet ouvrage, par le sujet qu'il traite, par le nom qui le signe, mérite une attention particulière ; il n'est pas sans intérêt de savoir comment M. Guizot, protestant, vient prendre part à la lutte qui émeut le monde impie et le monde religieux ; quelle place il veut occuper dans la bataille et de quelles armes il va se servir. A coup sûr cette intervention doit piquer la curiosité, et voilà pourquoi nous avons voulu communiquer aux lecteurs de la Revue ce que nous pensons du livre paru.

Nous exprimerons notre pensée avec une liberté, une sincérité entières, car il s'agit d'une grande cause, il s'agit d'une œuvre sérieuse, il s'agit d'un homme qui a toujours proclamé les droits, les avantages d'une libre discussion. Tout nous invite donc à dire sur l'ouvrage qui nous occupe la vérité, telle que nous l'avons sentie d'abord, et telle que nous la voyons encore après mûre réflexion.

Commençons par ce qui mérite de complets éloges, la forme littéraire. En effet, quant au style, il n'y a nulle réserve à faire, c'est le style de M. Guizot, c'est le langage de la raison. Aussi quelle clarté d'expression, quelle diction grave, facile et vraiment française ! L'auteur, maitre de sa pensée est également maître de sa parole qui toujours traduit à point ce qu'il veut dire, sans laisser trace du moindre embarras. Plein de naturel, coulant de source, aussi simple que paisible, ce style ne cause aucune fatigue ; on lit avec une jouissance croissante, rien ne heurte, et l'on serait tenté de ne pas même apercevoir ce grand mérite, tant l'art approche de sa perfection.

Mais louer le style dans un livre de M. Guizot semble superflu ; disons plutôt que la forme, l'agencement de l'ouvrage paraît irréprochable. Le sujet s'annonce nettement, il se déroule avec ordre et ne laisse jamais le lecteur dans l'incertitude. Cet ordre parfait est, à mes yeux, d'un prix immense, car c'est la lumière, la logique en un mot, sans laquelle les qualités les plus brillantes du développement sont en vain déployées.

On peut bien trouver dans une ou deux méditations, comme nous le dirons plus loin, une certaine lenteur de marche ; on peut regretter que l'auteur soit obligé trop souvent de renvoyer aux séries suivantes les preuves de ce qu'il avance ; mais le plan ne blesse en rien le lec-

teur ; on est dans un édifice bien construit où l'on ne se perd jamais ; l'architecte est un maître.

Cependant le style, la forme, ne peuvent nous arrêter longtemps, c'est le fond de l'ouvrage qui nous attire surtout et motive notre travail ; occupons-nous donc de l'œuvre au point de vue de la doctrine.

M. Guizot, en face de l'incrédulité moderne, signale l'assaut terrible que subit de nos jours la religion chrétienne et fait remarquer avec raison que jamais nous n'avons été en butte à une attaque aussi générale, aussi radicale, aussi décisive. Sans cesser de se dire et d'être protestant, il veut, comme puissance indépendante et à titre d'auxiliaire, s'unir aux catholiques pour la commune défense du christianisme. C'est dans ce dessein qu'il livre son premier combat. Nous avons évidemment un très-grand intérêt à regarder faire ce nouvel allié, afin de connaître la mesure de confiance que nous devons lui accorder. Voyons donc, avant tout, les principes de controverse adoptés par lui, car c'est le point essentiel de son travail, et ce doit être la partie principale de l'étude que nous en faisons ici. Le reste, quelque brillant qu'il puisse paraître, n'est qu'accessoire ; n'est-ce pas en effet la base qui constitue la vraie force d'un édifice ?

Et d'abord, comment l'auteur pose-t-il la question ? Dans le volume qui vient de paraître, il se présente comme affirmant cinq dogmes chrétiens : la Création, la Providence, le Péché originel, l'Incarnation, la Rédemption, et il en établit la démonstration. Ces dogmes sont des dogmes catholiques, c'est à leur enseignement, à leur défense que l'Église, depuis dix-huit siècles, consacre tous ses efforts ; c'est pour propager, c'est pour maintenir ces vérités chrétiennes que nos apôtres ont prêché, que nos martyrs sont morts, que nos docteurs ont écrit, que nos conciles ont parlé, et, dans le monde entier, l'Église les enseigne, les préserve de toute erreur et les fait chanter par tous les enfants dans le symbole de la foi. Nous sommes donc d'accord avec M. Guizot sur l'affirmation de ces dogmes, sur la nécessité de les défendre contre l'incrédulité moderne, et nous indiquerons plus loin avec sympathie les démonstrations que l'auteur en donne.

Mais nous devons signaler avec franchise un point très-grave, qui nous sépare d'avec M. Guizot, et nous fait comprendre qu'entre lui et nous il y a un abîme, l'abîme du protestantisme, qui crée un obstacle invincible à ce que l'alliance qu'il nous propose contre les ennemis du

christianisme puisse être acceptée : ce point, c'est la manière même dont il pose la question et définit les dogmes qu'il propose.

D'après le principe protestant, M. Guizot, se regardant personnellement comme ayant le droit de décider à lui seul sur le dogme, sur la religion tout entière, et de déterminer le symbole qu'il faut tenir, déclare que ces cinq dogmes suffisent à la foi. «C'est là, dit-il (p. XVII), l'essence de la religion chrétienne, et, POUR MOI, quiconque croit à ces dogmes est chrétien. » Il avait dit plus haut (p. XV) : « J'en demande pardon aux théologiens, catholiques et protestants : je n'ai point dessein de rappeler ici, ni d'expliquer, ni de soutenir tous les points de doctrine, tous les articles de foi qu'ils ont appelés des dogmes chrétiens. DEPUIS DIX-HUIT SIÈCLES, la théologie chrétienne s'est bien souvent aventurée au delà et au dehors de la religion chrétienne ; les hommes ont mêlé leurs œuvres à l'œuvre de Dieu.... JE NE RECONNAIS PAS à tous les fruits indistincts de ce travail le droit de se donner pour des dogmes chrétiens. JE NE ME PROPOSE CEPENDANT PAS AUJOURD'HUI DE DÉSIGNER SPÉCIALEMENT et de combattre, dans l'Église et la théologie chrétienne, ce que je n'en ACCEPTE et n'en défends point. »

M. Guizot renouvelle ici la doctrine des points fondamentaux introduite par Jurieu en désespoir de cause, et pressé qu'il était par la logique de Bossuet. Mais cette doctrine ne peut être une base solide de controverse avec les ennemis du christianisme, et nous ne pouvons accepter cette méthode de discussion parce qu'elle est fausse au point de vue du bon sens et de la foi chrétienne, ce qui la rend absolument impuissante.

En effet, pour bien combattre, il faut une doctrine bien définie et l'espoir d'un succès qui amène la plénitude de la paix. Or ces cinq points fondamentaux que M. Guizot dit à nos adversaires constituer l'essence du christianisme, sont-ils bien la définition du dogme suffisant pour être parfait chrétien? Qui le détermine, ce symbole? c'est M. Guizot tout seul, puisqu'il avoue être en contradiction avec les théologiens, catholiques et protestants. C'est donc lui seul qui décide vis-à-vis de ses coréligionnaires ce qu'il faut croire et ce qu'il suffit de croire, bien qu'une foule d'autres protestants croient le contraire. C'est en face de l'Église catholique, en face de son autorité permanente, universelle et sociale, autorité que je lui vois avec étonnement assimiler aux opinions individuelles, mobiles, anarchiques des écrivains et des prédicateurs protestants, c'est en face de cette autorité puissante qu'il se pose, simple individu, pour lui faire la leçon et lui

apprendre ce qui fait l'essence du christianisme, ce qu'il faut regarder comme points fondamentaux et suffisants. Cette Église, il l'a désignée évidemment par le mot de théologiens, puisqu'il s'agit de dogmes, et qu'aucun théologien catholique n'affirme comme dogme que ce que l'Église a déclaré tel.

C'est donc à l'Église catholique que M. Guizot apprend qu'elle a proclamé vérités de foi ce qui ne l'était pas; qu'elle a *mêlé ses œuvres à l'œuvre de Dieu.* C'est du haut de son infaillibilité personnelle qu'il l'avertit qu'elle s'est *aventurée au delà et au dehors de la religion chrétienne.* Il lui signifie fièrement *qu'il ne lui reconnaît pas le droit* de fixer ce qui doit être regardé comme un dogme. Ce droit, à ce qu'il paraît, appartient en propre à M. Guizot, et il annonce que s'il ne définit pas *aujourd'hui* le symbole authentique du christianisme, il ne tardera pas à satisfaire l'attente des chrétiens dans une prochaine série de méditations; d'où il faut conclure que si M. Guizot n'écrivait enfin ce symbole, les chrétiens ignoreraient ce qui fait l'essence de leur foi religieuse.

Aujourd'hui nous l'ignorons donc encore, puisque ces méditations n'ont pas été données, et, logiquement, l'Église, d'après l'auteur, devrait attendre cette rédaction, ce complément nécessaire de la révélation du Christ, pour développer et défendre la religion, de peur d'enseigner et de combattre en vain. Je ne sais rien de plus intolérable qu'une prétention pareille à celle qu'affecte M. Guizot, et il faut une perturbation étrange du sens intellectuel et moral, pour oser dire au catholicisme, c'est-à-dire au christianisme de dix-huit siècles: Vous ne savez pas encore votre catéchisme, et c'est moi qui vais vous l'apprendre.

Or, pour en revenir à la question posée d'abord, peut-on se présenter devant nos adversaires, avec le symbole que nous fait ou que nous fera M. Guizot? Ne nous diraient-ils pas avec raison: Mais avant de nous attaquer, avant de chercher à nous convaincre, entendez-vous donc sur votre doctrine; car voici M. Guizot, qui prétend que catholiques et protestants, vous ne savez ce que vous dites, et que lui seul possède le vrai et légitime symbole.

Nous devons, nous catholiques, repousser formellement, énergiquement la prétention de l'auteur, comme une injure envers Jésus-Christ, qui n'a pas su établir un moyen de maintenir intact le dépôt de la foi; envers le christianisme, qui n'a pas su garder ce dépôt; envers nous, catholiques, qui n'accepterons jamais la honte de rece-

voir d'un simple individu, faillible comme chacun de nous, sous l'ombre d'une mission divine, la règle de notre foi. Nous sommes trop fièrement chrétiens pour subir ce despotisme de l'homme, car nous savons que nous ne devons nous soumettre qu'à l'autorité de Dieu, ou à l'autorité émanant de Dieu, pour nous enseigner notre croyance.

Ah! si M. Guizot avait dit : Il y a cinq dogmes surtout attaqués de nos jours, et que je crois partie intégrante de la foi chrétienne; je viens les défendre; dans cette position restreinte, nous aurions pu accueillir gracieusement son concours, car nos principes d'enseignement et de controverse seraient sauvegardés. Mais nous ne pouvons agréer son alliance, quand il vient nous dire que ces cinq dogmes suffisent, que tout ce que nous y ajoutons est superflu.

Car enfin le dogme de la Trinité, par exemple, est-il superflu? n'est-il pas le premier de tous? Or dans tout le livre où l'auteur traite de l'Incarnation, de la Rédemption, le mot Trinité n'est pas même prononcé, il n'y a pas même une allusion à ce dogme fondamental; serait-il une de ces superfétations que l'Église a ajoutées à la pure doctrine?

Si nous ne pouvons accepter le symbole incomplet proposé par l'auteur, nous ne pouvons même accepter sans réserve et tels qu'il les présente, les dogmes chrétiens reconnus par lui.

L'auteur parle de la création; mais si j'ai bien compris ce qu'il dit sur les droits de la science humaine, sur l'inspiration des saintes Écritures, il ferait bon marché de toute l'histoire biblique de cette création, car il s'exprime ainsi (p. XXV) : « J'élève le dogme de la création au-dessus de l'attaque en le plaçant à sa hauteur propre et isolée : c'est le fait général, c'est le principe même de la création QUI CONSTITUE LE DOGME..... la religion chrétienne DANS SON ESSENCE ne dit et ne demande rien de plus. » Nous n'acceptons pas ce dogme ainsi quintessencié et réduit à cette abstraction, dirons-nous à M. Guizot; nous récusons, sur les limites que vous donnez à cette vérité, votre autorité dogmatique. Le dogme biblique, le dogme chrétien n'est point cette création *isolée* et idéale, et ce n'est point le christianisme que vous défendez ici, mais le déisme.

L'auteur parle de l'Incarnation, et, après des développements philosophiques, que nous sommes loin de repousser, il a grand soin de faire une nouvelle leçon à l'Église, qui, tout en regardant ce dogme comme un profond mystère, constate cependant, contre les héréti-

ques qui les niaient, les vérités révélées sans lesquelles ce dogme serait essentiellement compromis. L'auteur trouve cette conduite très-mauvaise, et il dit (p. LXXXII), dans un langage assez ambigu : « quand le fait a pris la forme du dogme, la théologie (lisez l'Église), a voulu l'expliquer, A MON SENS, ELLE A EU TORT. » Voilà donc qui est définitif; de par M. Guizot, l'Église a eu tort de condamner Nestorius, Eutychès, et de fixer la doctrine traditionnelle, sur ce mystère capital qui est le point central de tout le christianisme, comme le dit M. Guizot lui-même. Nous ne pouvons accepter ce dogme devenu vague, abstrait, et qui laisse pleine liberté à toutes les erreurs de s'infiltrer dans la source même de la religion chrétienne.

L'auteur arrive au dogme de la Rédemption à son ordinaire, il *l'isole*, il en fait le plus possible une abstraction, et il a l'air de repousser, de dédaigner comme des futilités les enseignements dogmatiques formulés par l'Église sur des questions capitales qui se rapportent à ce mystère. Il dit donc (p. LXXXI), d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant : « Je ne touche pas à aucune des questions, je n'entre dans aucune des controverses qui ont été élevées à l'occasion de ce dogme ; je ne pèse point comparativement la foi et les œuvres ; je n'essaye point de faire les parts entre la grâce divine et la vertu humaine ; je ne définis point, je ne compte pas les élus ; je m'arrête dans le fait même de la Rédemption par Jésus-Christ. »

Mais ici, dirons-nous à M. Guizot, vous êtes trop humble et trop réservé, car, excepté le compte des élus, que personne n'a encore essayé de faire, vous êtes tenu de décider les questions que vous soulevez, tout en les dédaignant, sous peine d'avoir un dogme absolument inutile dans la pratique. Il faut savoir si nous sommes réellement justifiés par la Rédemption, si nous sommes tenus aux œuvres, si nous sommes libres de repousser ou d'accepter la grâce ; il est évident que toutes ces questions, soit qu'on leur donne une solution au sens protestant, soit qu'on y réponde selon la doctrine catholique, déterminent une pratique absolument contraire. Nous repoussons donc votre formule dogmatique qui se perd dans le vague et ne mène à rien de positif.

Aussi la fin du chapitre de M. Guizot sur la Rédemption est singulière. Au sacrifice de Jésus-Christ, il n'assigne qu'un seul résultat, c'est l'amour, l'admiration qu'excitent le spectacle des douleurs du Christ. Telle est la conclusion ; telle était aussi la pensée de Pélage.

Fidèle protestant, l'auteur nie donc le plus possible. De tout le

symbole chrétien, il ne garde que cinq dogmes; de chacun de ces dogmes, il ne garde que ce qu'il y a de plus abstrait, de plus isolé, comme il dit, et il arrive ainsi à un christianisme purement théorique qui n'est plus *qu'une philosophie hésitant à prendre son vrai nom*, selon l'expression si juste dont il caractérise le protestantisme du plus grand nombre de ses coreligionnaires.

On ne peut donc accepter pour base de discussion avec les incrédules le symbole de M. Guizot, parce qu'il est évidemment insuffisant.

En effet, quand vous aurez amené un homme à dire : Je crois, en général, à une création, à une providence, à un péché originel, à une rédemption, cet homme vous demandera inévitablement, s'il est logique, s'il est pratique, c'est-à-dire s'il ne veut pas rester dans une pure théorie spéculative : mais ces données constituent-elles une religion? cette Rédemption a-t-elle enfanté une société qui en devienne la réalisation et qui soit, à son tour, chargée de la réaliser de plus en plus dans le monde? si nécessairement elle a dû enfanter cette société spirituelle et divine, où est-elle? Et dans cette société permanente, chargée de propager la lumière et la vie du Christ-Rédempteur, quel est le moyen infaillible de l'enseignement, quel est le moyen divin de participer à la vie du Christ? quelle est la loi hiérarchique, le lien d'unité qui doit maintenir cette société? où sont ses juges, ses médecins spirituels? quel est son culte nécessaire? Possède-t-elle un sacrifice, un autel, un sacerdoce? a-t-elle des sacrements et quels sont-ils? surtout dites-moi les marques auxquelles je puisse les reconnaître? car il y va de tout pour moi si je me trompe sur chacune de ces questions, tant elles sont toutes essentielles à résoudre. On voit qu'aux cinq points fondamentaux il faut en ajouter beaucoup d'autres, sous peine de ne pas satisfaire à la logique, et de laisser dans une situation intolérable l'homme convaincu des cinq dogmes professés par M. Guizot.

Or l'Église catholique répond catégoriquement, d'après sa doctrine évangélique, apostolique et traditionnelle, à toutes ces questions tandis que M. Guizot se borne à répondre au converti supposé : Ce que vous voulez connaître est superflu, je n'ai donc rien à vous dire. Il faut en convenir, un tel résultat de controverse n'est pas très-satisfaisant, et nous ne l'ambitionnons d'aucune sorte; car l'Église veut donner à celui qui vient à elle la plénitude de vérité, la réalité pratique, le repos satisfait dans la religion du Christ.

Si M. Guizot n'a qu'un dogmatisme insuffisant pour objet de con-

troverse, il péche encore sur un point non moins grave, sur le principe fondamental de toutes ses démonstrations. Voici ce principe que nous avons déjà incidemment signalé : d'après l'auteur, il n'appartient qu'à la seule raison individuelle de tout décider alors qu'il s'agit d'une religion révélée, surnaturelle et par conséquent au-dessus de la portée de l'intelligence humaine. Ensemble et détails, exégèse biblique, mystères, formules dogmatiques, pratiques du culte, tout ressort de l'opinion personnelle, et chaque homme est chargé de se faire de fond en comble sa propre religion ; il peut, il doit même y travailler toute sa vie, car il n'est jamais bien sûr d'avoir achevé son œuvre, et M. Guizot nous parle des labeurs que lui a coûtés et que lui coûte encore l'élaboration de ses croyances. Tandis que dans toutes les sociétés humaines l'autorité joue le premier rôle, dans la société parfaite, c'est-à-dire dans la société religieuse, où l'union doit atteindre ses dernières limites, l'autorité sociale est nulle, l'individu ne croit et n'obéit qu'à ce qu'il s'est établi lui-même; en un mot, comme Bossuet le faisait avouer au ministre Claude : « un particulier doit croire qu'il lui peut arriver d'avoir plus de raison, plus de lumière, d'entendre mieux la sainte Écriture que toutes les assemblées, fussent-elles composées de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus éclairé dans l'univers. » Tel est le principe sur lequel, selon M. Guizot, Dieu a établi une société d'obéissance, d'humilité, d'amour, où l'on doit professer les plus hautes vérités, croire aux plus profonds mystères et où cependant il faut conserver inviolable l'unité de foi, l'unité d'esprit. En vérité, c'est blasphémer, car c'est affirmer, Dieu me pardonne, que Jésus-Christ n'a pas eu le sens commun, et, du reste, c'est nier carrément ce qu'il a dit de plus formel dans son Évangile.

Que telle soit la doctrine de M. Guizot dans son livre, c'est ce qu'il n'est pas possible de mettre en doute. Nous l'avons vu déjà, se plaçant au-dessus de tous *les théologiens catholiques et protestants*, déclarer à la société chrétienne *qu'il ne lui reconnaît pas le droit* de donner pour dogmes chrétiens ce qu'elle déclare tel. Il se charge, lui, *de désigner* quels sont les dogmes qu'il reconnaît et quels sont ceux qu'il *n'accepte pas*. Du reste, son unique principe de raisonnement pour définir toute vérité révélée, ce sont ces mots : *Je pense, à mon avis, à mon sens, pour moi;* c'est donc le perpétuel *moi*, c'est la raison individuelle, s'appelant M. Guizot, dont l'autorité doit tout décider en fait de religion, et telle est la base fondamentale du symbole proposé dans son livre.

Or l'adversaire incrédule ou protestant peut et doit facilement répondre : Vous niez l'autorité sociale et religieuse pour proclamer l'individualisme absolu, c'est-à-dire la doctrine du libre examen. Très-bien ; cette doctrine est aussi la nôtre ; c'est même là toute notre doctrine et nous l'appliquons rigoureusement. Nous examinons donc sans tenir aucun compte d'aucune autorité. Parmi nous, il en est qui croient devoir ajouter d'autres dogmes aux cinq que vous assurez être suffisants ; il en est qui examinant, d'après la Bible, avec leur seule raison, ces cinq dogmes, en retranchent quelques-uns comme erronés ; il en est qui examinant encore la Bible, avec leur seule raison, rejettent cette Bible comme parole révélée et, par suite, les cinq dogmes proposés.

Bien que vous preniez un ton très-affirmatif, et que vous régentiez à la fois catholiques, protestants, rationalistes, cependant si l'on vous pose nettement cette question : Nous êtes-vous supérieur en droit d'enseigner, êtes-vous revêtu d'une autorité divine pour formuler la doctrine ? vous serez bien obligé, en vrai protestant que vous êtes, de répondre : Non, je suis votre égal ; je vous propose mes opinions personnelles, vous avez logiquement le droit de penser autrement et, bien que je persiste dans mes opinions, sachant qu'il n'y a rien d'infaillible dans l'autorité sur laquelle je m'appuie, je n'ai nul droit de vous condamner ; je suis, au fond, en tout et pour tout, rationaliste comme vous. Or cet aveu nous suffit, ajoutera l'adversaire ; il clot la discussion en laissant la question absolument dans l'état où elle était avant que vous ayez écrit.

Vainement l'auteur essayerait d'ajouter, en revenant sur ses aveux : Mais cependant c'est à la foi que, par la raison, je veux vous conduire. Non, répliquerait l'adversaire, ce n'est pas à la foi divine que vous nous menez, c'est uniquement à la raison qui doit toujours décider, sur tous les points de doctrine, ce qu'il faut accepter. En résumé vous ne nous conduisez pas plus loin que la philosophie et, logiquement, nous restons, vous et moi, dans l'ordre d'opinion.

Nous, catholiques, nous ne pouvons recevoir, comme allié de controverse, un soldat qui, étant en réalité du parti ennemi, se voit obligé de l'avouer et de capituler à la première sommation.

Notre principe de démonstration est tout autre. Nous plaçons en face de la société religieuse, c'est-à-dire de l'Église universelle, celui que des motifs naturels ou surnaturels ont plus ou moins rapproché du christianisme, et, nous controversistes, nous lui disons : En tant

qu'hommes, nous ne sommes pas plus que vous, et nous ne revendiquons en aucune sorte le droit de définir un symbole qui oblige votre foi. Mais Dieu rédempteur des hommes, appliquant à la rédemption la loi la plus universelle des êtres, la loi de société, voulut que la religion fût une société chargée de garder et de propager sa parole et sa vie. Cette volonté est, en effet, affirmée nettement dans l'Évangile et attestée par la doctrine et la pratique immédiate de la période apostolique. A cette société surnaturelle et divine, il a communiqué un privilége surnaturel et divin, nécessaire à son évidente fonction, celui de conserver pure la révélation chrétienne et d'en donner un enseignement certain.

C'est donc au nom de Dieu que nos apôtres ont enseigné la parole même de Dieu; c'est au nom des apôtres et de Dieu que notre sacerdoce, magistrature ecclésiastique, a continué d'enseigner, transmettant, comme dogmes de foi, les dogmes qu'il a reçus du Christ, et obéissant lui-même à l'enseignement dont il est le dépositaire et l'organe.

Tous ceux qui ont accepté cet enseignement forment l'Eglise du Christ, l'Eglise catholique, qui, répandue dans le monde entier, depuis dix-huit siècles, appelle les hommes à venir recevoir l'affranchissement, la lumière et la vie.

Or cette société possède à un degré incomparable l'autorité qui impose l'adhésion. Née à l'origine des choses, et persévérant sans interruption à travers les siècles, elle a l'universalité des temps. Résumant toutes les révélations divines, toutes les croyances générales de l'humanité dans son symbole demeuré immuable comme doit être la parole de l'Eternel, elle a le cachet de la vérité universelle. Ayant transformé le monde, produit la civilisation chrétienne et créé les peuples qui dominent, elle est le vrai courant de progrès et de vie dans l'humanité. Tout ce qui demeure ou s'est mis en dehors d'elle, infidèles, hérétiques, schismatiques, est frappé de mort spirituelle et forme le règne de la confusion. Des générations sans nombre, qui l'ont appelée leur mère, lui ont rendu le témoignage de leur foi et de leur amour, et, dans ces innombrables multitudes, se trouvent les âmes les plus grandes par l'intelligence et la vertu. Elle est enfin la religion arrivée au suprême degré de vie, à la pleine vie sociale; elle est le Christ, vivant en elle dans toute la plénitude de sa rédemption. L'Eglise est donc l'autorité élevée à sa plus haute puissance. Il faut croire en elle, ou ne croire qu'à soi-même et contre elle; quelle autorité pour

rait, en effet, lui être comparée, et n'est-il pas évident que la vérité absolue est là, ou elle n'est nulle part sur la terre?

Celui qui, se mettant au-dessus de cette autorité, récuse son témoignage et lui préfère ses opinions individuelles, est évidemment, ou un distrait qui ne réfléchit pas, ou un insensé, jouet de son orgueil. Mais celui qui adhère à ce témoignage fait acte de bon sens et de suprême logique. Alors il arrive à l'union parfaite, il entre dans la famille de Jésus-Christ et il y jouit en abondance, en sécurité, de tous les biens. Et qu'on ne croie pas que sa raison soit éteinte par son adhésion à l'Église; au contraire, elle reçoit un merveilleux développement. Placée dans l'unité, tout lui devient lumière, et, de plus en plus, selon sa capacité, elle s'avance dans l'intelligence des choses.

Notre principe de discussion est donc un principe d'autorité; selon nous, Dieu enseigne par l'Église qui le représente. L'homme adhère librement, logiquement, et reçoit un ensemble de vérités qui, l'unissant à la divine société des esprits, donnent à son intelligence, à sa volonté, une règle assurée. Cette base de démonstration si simple, si naturelle, si digne enfin de Dieu et de l'homme, nous n'irons pas l'abandonner pour accepter l'individualisme irrationnel, antisocial des protestants et de M. Guizot en particulier; car entre les deux doctrines, il y a un abîme; c'est la distance de l'ordre à l'anarchie, de la mort à la vie.

Nous abandonnons d'autant moins notre méthode que celle des protestants est jugée par ses résultats. Le chaos doctrinal prédit à leurs pères par nos grands controversistes, et surtout par Bossuet, est à son comble parmi eux. Fidèles à leur principe, ils ont tout mis en question, et tout est devenu objet de négation. M. Guizot le constate avec tristesse. « Beaucoup de protestants, dit-il dans sa préface (p. XII), croient qu'ils ne font qu'user du libre examen et qu'ils restent chrétiens quand ils abandonnent les bases et s'éloignent des sources de la foi. » Plus loin (p. V), il signale, chez les protestants, une *tendance commune* à faire consister *uniquement* la religion dans le *sentiment religieux*, dans de *vagues aspirations*, indépendamment de *tout dogme positif*, *de toute Église organisée*. Il montre ses coreligionnaires en grand nombre *dans le naufrage de la foi*, *et le chaos de la pensée*. La méthode protestante est donc condamnée par ses conséquences naturelles, tandis que chez nous l'unité de doctrine s'est tellement conservée, que ceux qui nient sciemment un seul article de notre symbole,

n'ont plus même la pensée de se dire catholiques ; ils se font protestants ou rationalistes.

M. Guizot, attaquant à la fois l'intégrité de notre symbole et l'autorité qui le définit, dit à la page XII de sa préface, que « le catholicisme n'a pas assez de confiance dans ses racines et tient trop à toutes ses branches. » Il affirme que ce catholicisme a besoin d'être *émondé*. Outre la présomption incroyable qui se trouve dans ces paroles, que signifient-elles en réalité? Et qui tient plus que l'Église à ses racines? elle qui les a seule conservées, puisque chez les hérétiques elles se sont desséchées, c'est l'auteur même qui nous l'atteste, et c'est encore lui qui trouve, chez nous, ces racines si bien conservées, qu'à son avis elles produisent trop de branches. Il croit que l'Église a besoin d'être émondée, il s'en préoccupe. Quittez ce souci, lui dirons-nous, elle le fera elle-même. Ne savez-vous pas que depuis dix-huit siècles, elle coupe sur son arbre des branches mortes comme les Arius, les Nestorius, les Eutychès, les Pélage, les Luther, les Calvin, et tant d'autres qui, fous d'orgueil, veulent être les *émondeurs* de l'arbre qui les porte, se mettant à la place de Dieu et au-dessus de son Église pour décider souverainement de la foi. Branches desséchées, l'Église les retranche, et la terre est jonchée de ce triste abattis qui pourrit sur le sol.

Plus loin, dans cette même préface, (p. XIII), M. Guizot, attaquant de nouveau notre principe d'autorité et se posant toujours en arbitre suprême, écrit ces paroles : « Les protestants ont trop peur de l'autorité et les catholiques croient que, parce que la foi religieuse a des points fixes, la société religieuse ne comporte pas le mouvement et le progrès. »

Ce qu'il dit des protestants est parfaitement vrai, et il en est lui-même une preuve incontestable ; quant à ce qu'il dit du catholicisme, est-ce bien la vérité? L'auteur prétend que nous repoussons *le mouvement et le progrès*. Or de quel progrès, de quel mouvement parle-t-il? Est-ce d'un mouvement qui ébranlerait, mutilerait, renverserait les dogmes? mais il a démontré dans son livre et très-bien démontré que les dogmes immuables ou les principes sont la base du mouvement ou de la vie. Veut-il parler du mouvement dans les réalisations du prosélytisme et de la charité? Mais qu'il regarde donc le catholicisme sur toute la face de la terre ; il enseigne, il évangélise, il produit une végétation d'œuvres et de vertus qui fait pousser des cris de rage à tous ses ennemis. Il faut donc qu'il en convienne, nous ne sommes

pas immobiles, nous agissons, nous vivons; et, si notre action est la plus énergique que l'on connaisse, c'est que nos racines dogmatiques sont nombreuses et parfaitement respectées. En effet, c'est à la vigueur de notre foi que nous devons la puissance de notre vie.

Résumons-nous et disons, comme nous croyons en avoir le droit, que M. Guizot n'a pas de vraie base de controverse, sa méthode est sans force et la doctrine protestante le paralyse. Il n'est ni rationaliste décidé, ni théologien conséquent, et, s'isolant dans un juste milieu qui cependant ne lui réussit guère, il se trouve réduit à ses opinions personnelles; ce n'est plus qu'un individu impuissant à remplir la tâche qu'il s'est donnée. M. Guizot ignore la vraie doctrine sociale; là est toute sa faiblesse dans tous les genres. Il croit énormément à lui-même, il n'a confiance que dans la raison individuelle, et voilà pourquoi malgré certaines tendances à se rapprocher de la véritable autorité sociale, jamais il ne la saisit pleinement; il tombe entre deux, sans appui pour se soutenir. Toujours il reste doctrinaire, et rien ne peut le guérir de cette visible nullité.

Est-ce à dire qu'ayant un déplorable système de controverse religieuse, et ne pouvant conduire au vrai christianisme celui qu'il cherche à convertir, il n'a aucune valeur dans la démonstration particulière des quelques vérités chrétiennes qu'il veut bien accepter? Nous sommes heureux de pouvoir affirmer le contraire, et de lui rendre ici pleine justice après avoir signalé franchement ses erreurs. Il y a de nombreuses pages, dans sa démonstration des dogmes de la Création, de la Providence, du Surnaturel, de l'Incarnation, de la Rédemption qui ne laissent rien à désirer pour la clarté, le bon sens et la force des preuves. Nous voudrions en citer un grand nombre, mais l'espace nous manque, et nous nous bornerons à un ou deux passages qui donneront une idée de la manière dont M. Guizot traite les questions.

Comparant, par exemple, le mouvement chrétien à tous ceux qui se sont produits dans l'humanité, l'auteur, qui est ici dans son domaine, le domaine de l'histoire, s'exprime ainsi: « Confucius et Zoroastre ont été des favoris et des conseillers de rois. Fils de roi lui-même, le Bonddha Çakya-Mouni est devenu l'idole de multitudes innombrables. Pythagore et Socrate ont formé des écoles et des élèves qui ont été l'honneur de l'esprit humain. Par leur génie personnel et la beauté de quelques-unes de leurs idées et de leurs actions, ces hommes demeurent à jamais admirables. Ont-ils fait ce qu'ils ont dit et accompli ce qu'ils ont tenté? Ont-ils réellement changé l'état moral

et social des peuples ? Ont-ils imprimé à l'humanité un grand progrès et ouvert, devant elle, des horizons qu'avant eux elle ne connut pas ? Nullement. Quelque éclat qui s'attache au nom de ces hommes, quelque influence qu'ils aient exercée, quelque trace qui soit restée de leur passage, ils ont été plus puissants en apparence qu'en réalité; ils ont agi à la surface bien plus qu'au fond; ils n'ont point retiré leurs nations des ornières où elles vivaient; ils n'ont point transformé les âmes. A considérer l'ensemble des faits, et malgré toutes les révolutions politiques et matérielles qu'elles ont subies, la Chine après Confucius, l'Inde après Bouddha, la Perse après Zoroastre, la Grèce après Pythagore et Socrate, sont restées dans les mêmes voies, sur les mêmes pentes où elles étaient avant eux. Bien plus, chez ces nations si diverses, la décadence s'est bientôt établie au sein de l'immobilité. Où en sont-elles aujourd'hui, après plus de deux mille ans, depuis l'apparition de ces glorieuses figures dans leur histoire? quels progrès considérables, quelles métamorphoses salutaires s'y sont accomplies? que sont-elles, quand elles se trouvent en comparaison et en contact avec les nations chrétiennes? En dehors du christianisme, il y a eu de grands spectacles d'activité et de force, de brillants phénomènes de génie et de vertu, de généreux essais de réforme, de savants systèmes philosophiques et de beaux poëmes mythologiques: point de vraie, profonde et féconde régénération de l'humanité et de la société.... Jésus-Christ, du haut de sa croix, accomplit ce que naguères, en Asie et en Europe, les princes et les philosophes, les puissants et les sages, ont tenté sans succès; il change l'état moral et l'état social du monde; il verse dans les âmes des clartés et des forces nouvelles; il prépare à toutes les classes, à toutes les conditions humaines, des destinées jusqu'à lui inconnues; il les affranchit et les règle en même temps; il les vivifie et les apaise; il met la loi divine et la liberté humaine en présence et en harmonie; il apporte au mal qui pèse sur l'humanité un remède efficace; il ouvre au péché les voies du salut, au malheur les portes de l'espérance. »

Assurément on ne peut ni mieux penser, ni mieux dire. Nous ne pouvons nous défendre de citer encore un passage, tiré de la quatrième méditation sur *les limites de la science*. Voici la manière saisissante avec laquelle M. Guizot nous fait comprendre ces limites.

« Regardez à l'horizon, sous le ciel pur et brillant du midi: la lumière l'inonde dans les plans les plus lointains comme dans les plus proches; les yeux humains y voient aussi loin qu'ils peuvent aller;

s'ils ne vont pas plus loin, ce n'est pas la lumière qui leur manque, c'est leur force propre et naturelle qui a atteint son terme; l'esprit sait qu'il y a des espaces au delà de celui que les yeux parcourent, mais les yeux n'y pénètrent point. C'est l'image de ce qui arrive à l'esprit lui-même dans la contemplation et l'étude de l'univers; il parvient à un point où sa vue nette, c'est-à-dire sa science, s'arrête. Ce n'est point la fin des choses elles-mêmes, c'est la limite de la puissance scientifique de l'homme; d'autres réalités lui apparaissent; il les entrevoit, il y croit spontanément, naturellement; il ne lui est pas donné de les saisir et de les mesurer; il ne peut ni les méconnaître, ni les connaître, ni en acquérir la science, ni se défendre d'y avoir foi.... Que l'homme reconnaisse les limites de sa puissance scientifique en conservant toute son ambition intellectuelle: il ne tardera pas à reconnaître aussi que, dans les rapports du fini avec l'infini et de lui-même avec Dieu, il a besoin d'un secours supérieur et que ce secours ne lui manque point. Dieu a donné à l'homme ce que l'homme ne peut conquérir, et la révélation divine lui ouvre ce monde de l'infini où, par lui-même et à lui seul, l'esprit humain ne saurait porter la lumière, c'est de Dieu qu'il la tient. »

N'est-ce pas le bon sens avec son irrésistible lumière qui s'exprime dans cette page? Seulement nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la logique devrait rendre M. Guizot immédiatement catholique, s'il lui était fidèle jusqu'au bout; car si l'homme a nécessairement besoin de la révélation divine, il a non moins besoin d'une autorité divine aussi, qui lui transmette, lui explique, lui définisse d'une manière infaillible cet enseignement écrit. En effet, la révélation consignée dans un livre très-étendu, que le plus grand nombre ne peut ni lire suffisamment, ni surtout approfondir, et qui ne ressemble en rien à une exposition didactique et précise, peut être interprétée dans tous les sens par la passion, l'ignorance ou l'erreur. Sans le secours de cette autorité infaillible, l'homme n'est donc guère plus avancé, les protestants le prouvent assez, et le raisonnement de l'auteur se retourne tout entier contre lui.

Expliquons-nous maintenant sur le genre de preuves employées par M. Guizot dans les démonstrations qu'il donne. L'auteur ne procède pas selon la méthode la plus ordinaire de la controverse chrétienne, celle qui consiste à établir l'authenticité, l'intégrité, la véracité, la divinité des livres de l'Écriture sainte, pour en déduire rigoureusement la certitude des dogmes révélés. Il a préféré déve-

lopper sur chaque dogme des considérations rationnelles ou philosophiques. Il s'adresse donc aux instincts profonds de la nature humaine, il en appelle aux sentiments du cœur, au bon sens de chacun, et surtout il emploie presque constamment, et comme sa preuve suprême, la croyance universelle de tous les siècles, de tous les peuples. Veut-il établir la providence, il montre que l'on a toujours prié; veut-il prouver l'existence du surnaturel, il montre que les hommes y ont toujours cru; veut-il faire accepter l'Incarnation, la Rédemption, il montre que toutes les religions ont été basées sur des incarnations et sur la croyance à l'efficacité du sacrifice.

Chose étonnante dans un protestant! lui qui ne croit pas à l'autorité, à la tradition de l'Église, c'est-à-dire à la croyance générale de la société chrétienne; lui qui oppose à cette croyance universelle sa raison privée, ses opinions personnelles, il adopte, dans ses démonstrations, la preuve catholique; il en appelle sans cesse à l'autorité sociale des croyances, des traditions universelles, et c'est sur cette preuve qu'il fonde sa plus grande confiance. Nous ne l'en blâmerons certes pas. Il y a là dans cet appel aux traditions et aux croyances du genre humain une force de démonstration invincible devant laquelle on ne peut protester qu'en se mettant hors de l'humanité, en accusant de folie cette humanité tout entière pour se proclamer seul sage, seul infaillible. Cette folie, que le rationaliste prétend être la raison même, est le développement logique de la doctrine du protestant qui, devant la croyance et le témoignage de l'Église universelle, proteste et n'en croit qu'à lui-même. Nous sommes heureux que M. Guizot l'ait répudiée, au moins en partie, et nous serions plus heureux encore si, avec son sens droit, sa raison élevée, il la répudiait dans toute son étendue.

Nous admettons d'autant plus volontiers la méthode de démonstration adoptée par l'auteur, qu'elle a été introduite et employée, à notre époque, par des catholiques illustres. M. de Maistre s'en est servi constamment, et l'on sait avec quel éclat; M. de Lamennais a suivi son exemple dans ses beaux jours; le P. Lacordaire en a usé dans ses entraînantes conférences, et plusieurs autres l'ont employée avec un talent et un succès remarquables; M. Guizot suit leurs traces, il fait bien. Seulement nous avons été étonné que parmi les noms d'écrivains cités dans son volume il n'y ait que des noms de protestants, et qu'il n'ait fait aucune mention des écrivains catholiques auxquels il empruntait leur méthode, leurs preuves, souvent même en les affaiblis-

sant, comme dans la question de la solidarité et du sacrifice si merveilleusement traitée par de Maistre. Il y a là un oubli, disons le mot, une injustice qui étonne de la part de M. Guizot.

Enfin terminons notre étude du livre de M. Guizot en parlant de la préface dans laquelle, lui-même l'avoue, il a traité de plusieurs questions assez étrangères à l'objet de son travail.

Cette préface m'a singulièrement déplu. L'auteur y aborde surtout deux questions où il me semble n'avoir été heureux ni pour le fond, ni pour la forme. Il traite, en premier lieu, du libre examen ou de la liberté des opinions religieuses; il traite, en second lieu, de la manière dont l'Église catholique doit se conduire à l'égard de cette liberté.

Parlons d'abord du ton et de la position que l'auteur a cru devoir prendre.

M. Guizot nous est étranger, puisqu'il se tient sciemment et résolûment en dehors de l'Église dont il méprise et l'autorité et les anathèmes; M. Guizot est et veut rester hérétique, par conséquent ennemi de l'Église de Jésus-Christ, et séparé de la famille chrétienne, car il n'appellera pas famille chrétienne cette anarchie où végète isolé, étiolé, tout ce qui est en dehors de la société catholique. Or dans cette situation qui devait lui faire comprendre que nos affaires ne le regardent pas et qu'il est inconvenant à lui de vouloir les décider, il vient se poser en maître pour nous régenter en conseiller suprême, pour nous tracer d'une manière péremptoire la conduite que nous devons tenir. Montant donc à la tribune que lui fait son livre, dans sa préface, il appelle à sa barre le Pape, les évêques, les théologiens, les publicistes, les fidèles catholiques, l'Église tout entière, et il nous adresse une mercuriale à peu près en ces termes :

Depuis quatorze siècle *vous avez été des persécuteurs*, vous avez vécu à l'aide de la *proscription*, vous me semblez encore animés des plus mauvais et des plus dangereux sentiments; vous êtes *choqués*, *irrités*, *épouvantés* en face d'un monde *où l'on n'oublie pas vite l'injustice et la souffrance* que vous avez fait subir. Mais j'ai pitié de votre aveuglement et des dangers que vous courez par votre imprudence, car, au fond, je vous accorde encore quelque bienveillance.

Comprenez-vous bien, conduisez-vous bien la guerre dans laquelle vous êtes engagés? Je ne le crois pas. Je vais donc vous instruire, *car je crains bien que le sentiment du péril* ne soit pas chez

vous aussi clair, aussi profond, aussi dominant que l'exige le salut commun. Je le crains sans m'en étonner beaucoup.

En effet, *beaucoup d'entre vous se persuadent que la foi serait sauvée s'ils étaient délivrés de la liberté de pensée. Le catholicisme n'a pas assez de confiance dans ses racines et tient trop à toutes ses branches. Il a besoin d'être émondé selon les climats et les saisons pour porter toujours de bons fruits*, et dans une série de méditations prochaines, je vous dirai obligeamment les branches qu'il faut *émonder* pour que l'arbre se porte mieux. *Vous croyez que la société religieuse ne comporte pas le mouvement et le progrès;* alors qu'allez-vous devenir? Car, dites-moi, *que serait devenu le christianisme s'il s'était condamné dès sa naissance à l'immobilité* que vous voulez lui imposer.

Heureusement que parmi vous il y a des catholiques qui comprennent leur temps; c'est de l'influence qu'exerceront sur leur Église cette classe de chrétiens que dépend en partie l'issue paisible de la crise que subit, de nos jours, le christianisme, parce qu'ils ne blesseront pas la société dans ses idées et ses sentiments, leur portant une vraie et profonde sympathie. Si ces vaillants champions de la foi chrétienne n'étaient pas accueillis dans leur Église, alors tout serait perdu pour longtemps, et il faudrait l'horreur des tourments *pour vous faire revenir de tels égarements.* C'est moi qui vous le dis, et que mon solennel avertissement vous profite.

Tel est, en somme, le langage de M. Guizot, tel est le ton qu'il prend, car je n'ai presque cité que ses paroles et j'ai plutôt affaibli qu'exagéré son monitoire.

Je ne relèverai pas ces accusations de *persécution*, de *proscription* qu'il porte contre nous; il sait assez que nous n'avons fait que réagir contre des infidèles et des hérétiques qui avaient juré notre esclavage ou notre mort, la destruction de nos temples et de notre culte; n'a-t-il pas écrit, à la page même qui renferme ces accusations, que le principe de l'intolérance *était partout le même.* Je laisserai aux catholiques *qui comprennent leur temps*, le soin de dire s'ils acceptent avec plaisir les singuliers encouragements que leur adresse M. Guizot.

Seulement je le demande: M. Guizot admonestant, enseignant, redressant ainsi l'Église catholique, à laquelle il est absolument étranger, n'est-ce pas le comble de l'outrecuidance? Et des paroles, qui ne seraient pas tolérables dans la bouche d'un catholique fervent et notable, quelle qualification leur donner quand elles sortent de la bouche d'un protestant? Mais qu'est-ce donc que cette manie qui

pousse les contempteurs de l'Église à s'évertuer pour apprendre au Pape, aux Évêques, aux fidèles, comment ils doivent s'y prendre, afin de sauver le catholicisme?

Pauvres gens! qui n'avez jamais su vous sauver vous-mêmes, et qui êtes, presque tous, gisants par terre, laissez donc cette grande Église de dix-huit siècles faire ses affaires, c'est-à-dire celles de Dieu qui la dirige, et conduisez mieux les vôtres. Car cette Église, que vous conseillez tant, que vous trouvez si aveugle, elle plane sur vos débris, comme sur les débris de tous les insensés qui ont voulu, dans tous les siècles, se constituer ses directeurs.

Je ne saurais exprimer ce qu'on éprouve, même en dehors des sentiments de la foi, en voyant ces individus morigéner gravement une aussi grande institution que le catholicisme qu'ils veulent prendre par la main pour l'empêcher de s'égarer. On est près de rire, comme devant un spectacle grotesque; on est près de s'indigner, comme devant une suprême inconvenance. Ici l'étonnement l'emporte, parce qu'on voit un homme sérieux, considérable, ne pas reculer devant un tel rôle.

Mais, si la forme et le ton de la préface qui nous occupe sont insupportables, le fond ne vaut pas mieux.

M. Guizot affirme que la pleine liberté d'examen est un principe *définitif, qui sera désormais le droit commun dans le monde civilisé.* Or dans la même préface, il constate que, jusqu'à ce jour, l'humanité tout entière n'a jamais accepté ce principe, qu'il n'est encore admis presque nulle part; et nous pourrions ajouter que là où l'on paraît l'admettre, on le retient dans d'assez étroites limites. Et cependant c'est sur cette même autorité des croyances générales que l'auteur a basé la démonstration de tous les dogmes chrétiens. Ne pouvons-nous pas alors lui faire ce raisonnement : ou cette autorité ne vaut rien, et tout votre livre est annulé; ou elle est une preuve solide, et alors votre grand principe n'en est plus un. Non, la liberté d'opinion n'est pas un droit absolu, définitif; elle n'est qu'une forme transitoire, en rapport avec une situation qui se prolongera plus ou moins; mais la religion, l'humanité, la philosophie, le bon sens, répondent : On peut accorder la tolérance, tolérance aussi grande que possible; quant au droit absolu, définitif, il n'existe pas. On comprend que, dans cette Revue, nous ne pouvons développer librement nos idées sur ce grave sujet, et nous renvoyons le lecteur à un livre où nous avons traité cette capitale question (1).

(1) *La Pologne catholique*, chez Tolra et Hatton, éditeurs, rue Bonaparte.

L'auteur ajoute que cette liberté d'opinion fait peur au catholicisme ; mais ils se trompe sur le mot peur. Bien certainement l'Église, nous venons de le dire, en principe, repousse cette liberté ; elle professe que la liberté, qu'elle maintient entière dans ce qui doit réellement s'appeller opinion, ne peut être acceptée dans ce qui doit être regardé comm e dogme. Elle ne peut, en effet, sans se nier elle-même, sans outrager la révélation divine, sans blesser le plus vulgaire bon sens, admettre qu'on est libre de nier à la fois l'autorité doctrinale établie et assistée de Dieu, les affirmations divines, les bases mêmes du christianisme. Quelle société permet de mettre en discussion son principe ? Quelle science admet qu'on peut contester les axiomes sur lesquels tout son développement repose ? M. Guizot lui-même n'a-t-il pas établi, dans son livre, avec grande évidence, que nier les principes fondamentaux du christianisme, c'est le renverser, et ne reproche-t-il pas à certains protestants « de soutenir que la société religieuse ne saurait avoir des points fixes ? »

L'Église craint encore, et avec raison, que cette absolue liberté, mise en pratique, ne séduise les esprits ignorants, passionnés, foule immense qui a besoin d'une tutelle morale pour se défendre contre les sophismes de l'erreur dont elle n'est pas capable de démêler les piéges, de repousser les séductions. Elle s'attriste sur la chute de ces âmes simples que leur faiblesse intellectuelle rend victimes des discours ou des écrits empoisonnés, et nous sommes sûr que l'auteur lui-même doit partager cette douleur. Protectrice de tous les faibles injustement opprimés, elle est donc heureuse, quand, selon la possibilité des situations sociales, on apporte secours aux âmes infirmes, à la jeunesse surtout, et jamais la société ne refusera complétement ce secours que la justice et le bon sens réclament.

Mais l'Église a-t-elle peur, pour elle-même, de la liberté d'opinion ? Non certes. En face de cette liberté, elle a combattu le paganisme, et elle en a triomphé ; elle a combattu les grandes hérésies des premiers siècles, et ces hérésies ont été vaincues ; elle a combattu le protestantisme, le philosophisme, et elle est devenue plus énergiquement une, plus solidement affermie que jamais, tandis que protestantisme, philosophisme, livrés à l'anarchie de leur principe, ne sont plus qu'un chaos dont M. Guizot lui-même paraît effrayé. Non, nous n'avons pas peur ; et, si la Providence nous impose la lutte pendant de longs siècles en face de la plus grande liberté d'opinion possible, nous traverserons cette lutte avec succès, car la vérité, l'unité, la charité sont

invincibles. N'a-t-il pas été dit : « Voici la victoire qui renverse le monde ; c'est notre foi. » Et même, avouons-le, cette épreuve plaît à notre fierté catholique ; elle glorifiera le triomphe de l'Église et nous trouverons notre salut dans les obstacles qu'il nous faudra vaincre.

Terminons cette étude du livre de M. Guizot, étude que la gravité des questions soulevées a peut-être rendue trop longue, et disons ce que nous pensons de l'utilité de ce livre.

Il nous donne d'abord une bonne leçon, car il nous apprend qu'il ne faut compter en aucune sorte sur le secours des écrivains protestants pour la défense efficace de la foi chrétienne, et il met en relief leur opposition à cette foi, en révélant leur impuissance à la démontrer solidement.

M. Guizot, par son talent, par sa renommée, par une certaine estime qu'il fait du catholicisme, et surtout par sa franche affirmation de quelques dogmes chrétiens, pouvait paraître le plus capable de servir la cause de la foi. Or, l'œuvre qu'il vient de produire, on l'a vu, est sans force réelle ; le symbole y est incomplet, la base de controverse y est erronée, les conséquences pratiques y sont nulles ; et je ne doute pas que les autres séries de méditations qui doivent paraître ne soient plus inefficaces encore. « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi : celui qui ne recueille pas avec moi disperse : » a dit la Vérité incarnée. Or, le protestantisme a inauguré la révolte dans la société de foi, et, se séparant de la vérité chrétienne, il a déchiré le Christ en déchirant son Eglise. Vainement il essaye donc de réagir contre son principe mauvais ; condamné à subir la loi qu'il a portée, il périra du mal qu'il a inoculé à la société moderne.

Remarquez, en effet, comment les ennemis du christianisme jugent le protestantisme à ce point de vue. Les voit-on s'élever contre lui, redouter ses efforts ? Nullement. Ils le tiennent comme non-avenu, comme absolument nul dans la guerre qu'ils font au christianisme. Ils ont même pour lui une secrète sympathie qu'ils ont plusieurs fois exprimée hautement ; ils sentent, ils disent qu'il est leur allié, qu'il leur fournit presque toutes leurs armes. Mais toute leur colère se concentre sur l'Église, c'est à elle qu'ils en veulent, c'est elle qu'ils craignent uniquement, car ils comprennent que là est le Christ vivant, le Christ complet, le Christ roi, dont ils veulent renverser l'empire.

Catholiques, ne comptons donc que sur nous pour la défense de la société chrétienne, et n'allons pas espérer que des protestants vien-

dront sérieusement à notre aide. Vit-on jamais, en effet, des transfuges combattre pour leur patrie et la sauver ?

Maintenant, si l'on me demnnde de quelle utilité peut être le livre de M. Guizot, pour éclairer le lecteur sur les quelques vérités catholiques dont l'auteur entreprend la démonstration, je répondrai que, s'il s'agit d'ecclésiastiques, de laïques instruits, cette utilité sera bien médiocre. Ce qu'il y a de faux dans le livre les blessera, ce qu'il y a de vrai leur paraîtra doctrinalement très-faible, et ils n'y trouveront aucune idée nouvelle pour eux. S'il s'agit de la jeunesse, des fidèles peu instruits sur la foi, ce livre leur sera dangereux, précisément à cause du mélange de bien et de mal qui s'y trouve. S'il s'agit d'incrédules, peut-être leur sera-t-il de quelque avantage, à cause du nom de son auteur et de la somme de vérités qu'ils y rencontreront. Encore faudra-t-il les éclairer sur l'illogisme de plusieurs de ses parties. Je ne le conseillerais donc que très-rarement et dans des conditions spéciales.

Ceux qui peuvent le lire avec quelques fruits, ce sont les protestants, pour lesquels sans doute l'auteur a surtout écrit, bien qu'il prétende enseigner catholiques et protestants à la fois. Les protestants sont dans une telle indigence de doctrine, tant ils en ont une collection nombreuse, que ce livre peut les ramener à la croyance de certains dogmes essentiels ou les y affermir, s'ils les croient déjà. Ils y trouveront même, à l'égard du catholicisme, une certaine justice relative, qu'ils ne rencontrent pas souvent dans leurs écrivains. C'est une sorte de puséisme français qui peut ramener à nous les âmes sincères et logiques. Mais, comme on le voit, je n'estime pas que l'utilité de cet ouvrage soit bien grande, et il n'excitera guère qu'un intérêt de curiosité.

J'ai donc achevé de dire, avec une entière sincérité et après une étude sérieuse, tout ce que je pense du livre de M. Guizot. Que l'on me permette d'exprimer, en finissant, un sentiment que je n'ai cessé d'éprouver pendant le cours de ma lecture et de mon travail; c'est la peine profonde que je ressens de voir un homme d'un si beau talent, d'une âme si ferme, d'une raison si vigoureuse, un homme enfin, si bien doué pour comprendre pleinement le christianisme, se rendre lui-même impuissant à développer et à défendre la foi qu'il aime. Oh ! si M. Guizot avait été catholique, comme il eût embrassé le catholicisme dans toute son étendue, comme sa rare intelligence en eût vu l'harmonie et l'immense rayonnement, comme sa logique puissante,

quand il est dans le vrai, eût su le développer et le démontrer, et quelles œuvres dignes de la postérité il eût enfantées! Sa joie aurait été pleine, car il aurait connu la pleine vérité et il l'aurait défendue avec une vigueur irrésistible.

Cette douleur que je sens et que j'exprime, combien de fois ne l'avons-nous pas éprouvée en ce siècle de grands hommes manqués, manqués parce qu'ils sont restés ou se sont mis en dehors de la foi catholique. En effet, le catholicisme est la tradition du monde dont il recueille et conserve l'héritage; c'est lui qui féconde ou consacre le génie et immortalise ses œuvres pour en faire le légitime patrimoine de l'humanité. Tandis que le catholicisme glorifie les œuvres de vérité, celles de ces hommes à grande nature, qui travaillent contre lui, repoussées tôt ou tard par le sens logique et le sens moral de la postérité, demeurent tristement isolées sur le chemin des siècles, comme ces blocs de pierres laissés inutiles à côté d'un édifice où ils ne peuvent trouver place.

Ce sentiment que j'éprouve, je le crois honorable pour M. Guizot. Il sera du moins la preuve, qu'en le combattant avec énergie dans ce qu'il a de faux, je conserve, pour son talent et sa personne, une profonde estime et une respectueuse sympathie.

L'abbé CHANTOME,
Missionnaire apostolique.

ROME ET LES JUIFS

Les journaux de la libre pensée, qui sont toujours un peu ceux de la Synagogue, croient avoir trouvé une redoutable machine de guerre contre Rome. Ils prétendent qu'un enfant juif a été frauduleusement enlevé à ses parents, sur l'ordre ou avec l'assentiment de l'autorité pontificale, et enfermé dans la *prison* dite du *catéchuménat* où il sera fait chrétien malgré lui. Ils partent de là pour se répandre en injures brutales, viles et ineptes contre la Papauté.

Prise en elle-même, cette question est uniquement religieuse; mais la plupart des journaux veulent lui donner un autre caractère. De là tout ce tapage. Essayons de replacer le débat sur son véritable terrain, le terrain des faits, de l'histoire et des principes.

Voici d'abord le récit sommaire et très-exact de l'incident si étrangement dénaturé :

Joseph Coën, enfant juif âgé de onze ans, avait été mis en apprentissage chez un cordonnier catholique. La conduite de son maître et les relations qu'il put avoir avec d'autres personnes lui donnèrent la pensée de se faire chrétien. Il demanda instamment à entrer au catéchuménat, qui n'est pas une *prison*, mais un lieu d'asile et une école religieuse, comme l'indique son nom. Après quelques jours d'attente et sur des instances nouvelles, son maître se rendit à ses prières et le conduisit, en compagnie de trois autres personnes, dont un prêtre, chez le recteur des catéchumènes. Celui-ci était absent, et l'enfant attendit seul son retour. Lorsque le recteur rentra, Joseph Coën donna la raison de sa présence, il soutint avec beaucoup de calme et de persévérance un examen rigoureux, déclara de nouveau bien positivement qu'il voulait être chrétien et fut admis. Le recteur eût manqué aux devoirs de sa charge s'il l'avait repoussé.

On ne s'en tint pas là. Un des cardinaux préposés à la direction de l'établissement fit venir le jeune Coën, à Frascati, pour sonder encore une fois sa volonté, constater la valeur de sa détermination et en prendre acte. Ce nouvel examen eut lieu devant le gouverneur de

Frascati, un notaire et deux membres du barreau. Les personnes que l'on pouvait soupçonner d'avoir influencé Joseph Coën n'étaient point là, et, par conséquent, sa volonté était, de toute évidence, complétement libre. Il déclara qu'il n'était mû ni par suggestions, ni par intimidation, ni par promesses; qu'il voulait être chrétien pour obéir à un sentiment profond de son âme. Les témoins que le cardinal avait convoqués déclarèrent qu'aucun doute n'était possible sur la résolution ferme, libre et réfléchie de cet enfant; son admission fut maintenue.

Ce n'est pas encore tout. Le père de Joseph Coën et le secrétaire de la communauté juive furent invités, selon les règles, à être témoins d'un troisième examen. Le père refusa de venir et le secrétaire ne vint que pour notifier ce refus.

L'enfant est resté au catéchuménat. Devra-t-il y rester toujours? Cela dépendra de lui. D'autres examens auront lieu encore, et, si les choses n'ont pas été faites régulièrement, si sa volonté faiblit, il sera rendu à ses parents. Sinon, toutes les clameurs du monde seront inutiles. Le Pape ne refusera pas de sauver une âme pour faire plaisir aux journaux.

Voilà les faits.

Comme on le pense bien, il y a une autre version. Les journaux anti-religieux du Piémont et à leur suite toutes les feuilles juives, protestantes, libres penseuses et solidaires de l'Europe ont prétendu et prétendent encore que Joseph Coën a été conduit par surprise au catéchuménat, qu'il y est retenu malgré ses pleurs et ses protestations. Écoutez le *Temps* : « La liste des rapts d'enfants juifs commis à « Rome vient de s'enrichir d'un nouveau nom.... Joseph Coën est « enfermé au catéchuménat, cet horrible maison, moitié couvent, moi- « tié prison, où l'on parfait les conversions ébauchées, où on les com- « mence lorsqu'il y a tout à faire, sépulcre vivant où celui que vous « pressiez naguère dans vos bras est à jamais mort pour vous... » Le *Siècle* tient le même langage déclamatoire, lourd et faux; il ne veut pas douter que la violence ait seule fait entrer et que seule elle retienne Joseph Coën dans ce *sépulcre*; il exige que l'Europe fasse justice d'un pareil *crime*.

Tout cela est mensonger, tout cela est absurde.

Le récit que nous avons résumé a été donné par les journaux de Rome; c'est le récit officiel et c'est le récit vrai. Il dit tout, il précise tout, et porte un cachet de véracité que l'on ne pourrait méconnaître,

même si la source dont il émane ne garantissait point sa parfaite exactitude. La plupart de ceux qui exploitent les versions des correspondants anonymes à la solde des ennemis de l'Église sont, au fond, de notre avis. Ils sentent très-bien que la vérité est là, et qu'elle y est tout entière. Mais Voltaire, leur maître, a dit un mot et donné un ordre qu'ils n'ont pas oublié. Le mot c'est : *Mentons !* l'ordre, c'est de toujours calomnier l'Église.

Nous disons que ces accusations de violences et de rapt sont absurdes. Une simple observation suffit à le prouver. On compte à Rome quelques milliers d'enfants juifs. N'y sont-ils pas libres, et leurs parents, qui pourraient si facilement s'en aller ailleurs, songent-ils le moins du monde à quitter cette terre hospitalière? Pourquoi aurait-on enlevé Joseph Coën ? Le journal le *Temps* parle d'une liste de *rapts;* mais il ne la donne pas et ne la donnera pas, parce qu'il n'y en a pas. Si l'on faisait entrer les juifs de force au catéchuménat, n'aurait-on depuis de longues années que deux faits à citer, tous deux faux? Enfin, il conviendrait de reconnaître au Saint-Siége quelque sagesse humaine. Or *l'affaire Mortara* est encore dans tous les souvenirs et il ne pouvait ignorer que *l'affaire Coën* serait terriblement exploitée contre lui, qu'elle devrait lui susciter des embarras de toutes sortes et ferait répandre un flot d'injures, de blasphèmes contre les choses saintes. Il savait tout cela et cependant il a passé outre. Osera-t-on dire qu'il n'a pu résister au plaisir de prendre un enfant juif, parmi quelques milliers d'autres, pour l'enfermer dans le *sépulcre du catéchuménat?* Ce serait par trop absurde. Il faut chercher une autre raison, et, si l'on y met un peu de bon sens et de bonne foi, on verra qu'il n'y en avait qu'une, mais péremptoire et toute-puissante : le devoir de donner la vérité à qui la demande et de sauver une âme.

Cette raison, il est trop évident que les rédacteurs des feuilles *anticléricales* ont le malheur de s'en soucier fort peu. Mais sont-ils donc si enfoncés dans le matérialisme et l'ignorance qu'ils n'en puissent sentir ni la puissance, ni l'autorité, ni la grandeur? Ne peuvent-ils écarter du débat toute cette grossière fantasmagorie de rapt, de pleurs, de cris, de sentimentalité? Ne peuvent-ils voir les faits tels qu'ils sont, consulter les lois de l'Église et porter le débat sur les principes?

Non, ils veulent tromper et passionner la foule ignare ; il leur faut du mélodrame, et ils continueront de dire que le Saint-Siége s'empare violemment des enfants juifs, les emprisonne et en fait de force des chrétiens.

Ici, comme en toutes choses, on agit à Rome d'après des règles prévoyantes et fermes, qui ne méconnaissent aucun droit, mais que domine l'amour des âmes.

La législation de l'Église a toujours protégé la liberté religieuse des juifs, toujours elle a défendu sous des peines sévères de baptiser leurs enfants par force ou par ruse ; elle défend même de les instruire avant l'âge où ils peuvent se rendre bien compte des enseignements qui leur sont donnés. Dans une autre circonstance le *Siècle* lui-même a soutenu cette thèse et reproduit avec éloges un décret de l'Inquisition daté du 20 mars 1776. Voici les passages essentiels de ce décret rendu « en exécution des ordres suprêmes de notre Saint-Père le Pape Pie VI :

« Très-expresse défense est faite aux habitants de toutes les villes, villages et bourgs du Comtat-Venaissin de baptiser les enfants juifs, ni de parler ou menacer de les baptiser, ou menacer de dire de les avoir baptisés ; et en outre, fait inhibition et défense à toute personne, de quelque état et qualité qu'elle soit, d'enlever de leurs parents les enfants juifs sous prétexte de baptême, ou sur la déclaration que quelqu'un pourrait avoir faite de les avoir baptisés, et sous prétexte de les faire instruire dans la religion catholique, sous peine corporelle, même de la galère pour les hommes et de fouet par les rues publiques pour les femmes, encourable sans aucune rémission par tous ceux qui oseront baptiser les enfants juifs ou menacer de dire de les avoir baptisés, voulant et ordonnant que cette publication et affiche publique serve de personnelle intimation. »

Ce seul document suffit à faire justice de toutes les déclamations de la presse irréligieuse sur l'intolérance, les violences et les cruautés de l'Église envers les juifs, sur les prétendus encouragements qu'elle donne aux *rapts d'enfants*, etc.

La question n'était pas plus nouvelle en 1776 qu'elle ne l'est aujourd'hui. Saint Thomas d'Aquin, pour ne pas remonter plus haut, l'avait traitée. A cette question : « Doit-on baptiser les enfants des juifs et des autres infidèles malgré leurs parents ? » Il avait répondu non, et donné à l'appui de sa réponse des arguments que l'Église a toujours ratifiés. Et puisque nos adversaires invoquent le droit paternel, rappelons que saint Thomas défend justement aux chrétiens de baptiser les enfants des infidèles contre la volonté de leurs parents afin de sauver ce droit. « A toutes ces objections, dit-il, « je réponds qu'il ne faut faire d'injustice à personne. Or on ferait « injustice aux juifs si on baptisait leurs enfants malgré eux ; car alors

« ils perdraient sur leurs fils devenus fidèles le droit de la puis-
« sance paternelle. »

Exposant autre part la même doctrine, il dit :

« Les enfants des infidèles ne doivent pas être baptisés malgré leurs parents :

« 1° Parce que la coutume de l'Église de Dieu, qui doit être suivie en tout, n'a jamais approuvé cette conduite ;

« 2° Parce que cela répugne aussi à la justice naturelle : il est de droit naturel que l'enfant, avant d'avoir l'usage de la raison, soit sous la garde de son père, d'où il suit qu'il serait contraire à la justice naturelle d'enlever l'enfant aux soins de ses parents avant qu'il ait l'usage de la raison ;

« 3° Parce que la foi pourrait être par là mise en péril : si, en effet, ces enfants recevaient le baptême avant de jouir de l'usage de leur raison, lorsque ensuite ils arriveraient à l'âge de raison, ils pourraient être facilement amenés par leurs parents à abandonner la religion qu'ils auraient reçue sans la connaître, ce qui tournerait au détriment de la foi (1). »

Le Docteur Angélique reconnaît expressément, d'ailleurs, le droit de baptiser, malgré leurs parents, les enfants même mineurs, des juifs et des infidèles s'ils le désirent et qu'ils aient atteint l'âge de raison. Alors, ajoute-t-il, l'enfant commence à être maître de lui-même ; il peut, par conséquent, user, sans le consentement de ses parents, des droits que lui donnent le droit divin et le droit naturel.

C'est précisément le cas actuel. Le jeune Coën n'a pas été soustrait à ses parents, et, quoique mineur, il est d'âge à savoir ce qu'il demande en demandant le baptême. D'ailleurs il a déjà subi divers examens et il en subira d'autres encore, qui éclaireront son jugement et sa volonté. De plus, il est évident qu'il ne pourrait rentrer dès à présent dans sa famille sans y être exposé à de continuelles embûches, à d'incessantes persécutions. Les partisans de la liberté de conscience nous paraissent oublier ce point important. Mais depuis longtemps la liberté des consciences catholiques est rayée de leur programme.

L'opinion de saint Thomas sur l'obligation de donner le baptême, quelle que soit la volonté des parents, à tout enfant juif qui le réclame, pourvu qu'il ait l'âge de raison, n'est pas une opinion isolée ; c'est l'opinion générale, c'est la pratique de l'Église. Citons encore quelques autorités :

« Si l'un ou l'autre des parents, le père ou la mère, consent au baptême,

(1) In 2. 2. Q. X, art. 12.

on doit le donner malgré l'opposition de son conjoint. Cela a été arrêté par le quatrième concile de Tolède (cap. 63), parce que la volonté, juste et favorable à l'enfant, de l'un des parents, doit être préférée à la volonté injuste et nuisible de l'autre (1). »

« Le baptême est licite si l'enfant, ayant l'usage de la raison, demande le baptême malgré ses parents, parce qu'alors l'enfant, pour ce qui est de la religion, est en son propre pouvoir (2). »

Tournély, Billuard, Collet, Nicole, etc., etc., soutiennent la même doctrine.

Mais, reprend-t-on, pourquoi ne pas laisser dans sa famille l'enfant baptisé?

Un théologien français, que son gallicanisme devrait faire accepter du *Siècle*, Billuard, répond :

« S'il arrive que des enfants d'infidèles aient été baptisés malgré leurs parents, on doit les en séparer à cause du danger d'apostasie.

« En ce cas-là le droit de la puissance paternelle ne fait pas obstacle, parce que le droit que l'Église a acquis par le baptême doit prévaloir; l'exercice de ce droit sauvegardant l'intérêt de l'enfant et l'honneur de Dieu, de la religion et du sacrement qui souffriraient une grave atteinte par l'apostasie future de l'enfant, apostasie moralement certaine. (3) »

La même réponse est donnée par le canon suivant du quatrième concile de Tolède, qui se trouve au corps du droit :

« De peur que les fils et les filles des juifs ne soient par eux imbus de leurs erreurs, nous décrétons qu'ils seront séparés de leurs parents, envoyés dans les monastères, ou confiés soit à des hommes, soit à des femmes craignant Dieu, afin que sous leur direction il apprennent le culte de la foi et que, élevés plus convenablement, ils fassent des progrès sous le rapport de la foi et sous le rapport des mœurs. »

Écoutons maintenant Benoît XIV. Ce pape dont les philosophes ont vanté la tolérance et auquel ils auraient fait volontiers une réputation d'esprit fort, a rendu le 28 février 1747 un décret sur la question qui nous occupe. Que dit ce décret? Il expose et approuve la doctrine de saint Thomas ; il rappelle qu'il n'est « licite de baptiser des enfants juifs sans le consentement de leurs parents, que si ces enfants sont à l'article de la mort, » puis, il déclare que régulièrement l'âge

(1) R. P. *Thomæ ex Charmes Theologia dogmatica*, édition nouvelle publiée par *M. J. A.* Albrand, supérieur du séminaire des Missions étrangères. — Vivès, éditeur, t. 4, p. 29.

(2) *RR. PP. Societatis Jesu Theologica* dogmatica, polemica, etc. Édition nouvelle. Chez J. Lanier. Paris, 1853. — T. V, p. 219.

(3) Billuard, *De Baptismo*, dissert. 3, art. 4.

où les enfants des infidèles peuvent en vertu de leur propre volonté et nonobstant l'opposition de leurs parents, recevoir le baptême, est l'âge de sept ans. C'est aussi l'âge indiqué par saint Thomas et par les théologiens français que nous avons nommés plus haut.

Et ces enfants baptisés malgré leurs parents, à qui devront-ils être confiés? Benoît XIV répond :

« Si les enfants infidèles avaient déjà reçu le sacrement de baptême, on doit ou les retenir ou les retirer des mains de leurs parents juifs, et les confier à des fidèles, pour qu'ils soient élevés d'une manière pieuse et sainte. »

Comme on le voit, sur cette question l'Église a constamment admis une pratique qu'aucun catholique ne saurait improuver sans une témérité extrême. Mais pour qu'un catholique improuvât cette pratique, il faudrait qu'il eût perdu la notion du baptême. Peut-être, hélas! s'en trouve-t-il dans ce cas, même parmi ceux qui sincèrement se déclarent *catholiques sincères*. En leur qualité d'hommes sages ils ne comprennent pas que le Pape s'expose à tant de difficultés, tant de périls peut-être, pour qu'un enfant juif puisse devenir chrétien, et, d'autre part, ils ne sont pas éloignés de trouver que l'Église, la mère commune, empiète sur l'autorité de la famille naturelle. Comme ces chrétiens doivent souffrir, quand ils rencontrent ces paroles de Notre-Seigneur : « Je suis venu séparer le fils du père, la fille de « la mère... Celui qui aimera son père ou sa mère plus que moi « n'est pas digne de moi, et celui qui aimera son fils ou sa fille « plus que moi n'est pas digne de moi. » Dom Guéranger, commentant cet enseignement divin, a dit :

« Le Christ venait-il anéantir les liens de la famille? Loin de là; les faits prouvent assez que la famille, au contraire, doit sa conservation, son rétablissement au christianisme, qu'elle périssait sous la loi païenne. Comment donc s'est-elle relevée? Par l'application du principe surnaturel, qui, en proclamant les droits absolus de Dieu sur toute créature humaine, a corroboré les relations naturelles et les a réglées en les soumettant au bon plaisir de Celui de qui l'homme tient tout. »

Peut-on demander aux écrivains de la presse libre-penseuse de s'élever jusqu'à comprendre ce langage et cette doctrine? Ils ne tiennent nullement, d'ailleurs, à la conservation de la famille. Tout au contraire ceux d'entre eux qui, pour le moment, crient le plus fort, ont positivement travaillé à détruire la famille dans son essence.

M. Jourdan, du *Siècle*, et M. Guéroult, de l'*Opinion nationale*, n'ont ils pas combattu sous les drapeaux du saint-simonisme? N'ont-ils pas demandé, avec M. Enfantin, que la femme fût *affranchie*, c'est-à-dire dispensée du lien conjugal, afin que la *chair* pût être *sanctifiée* dans le *plaisir*? N'ont-ils pas été les adeptes et ne restent-ils pas sur bien des points les défenseurs officieux et sympathiques d'une école qui aboutissait au communisme complet « par l'abolition de l'héritage et de la famille, par l'attribution conférée à un pouvoir irresponsable de disposer des biens et des personnes, par des théories sur la femme libre, qui conduisent directement à la promiscuité des sexes? » Enfin ne disent-ils pas, comme les hommes de la Terreur, que l'enfant doit appartenir à l'État? A côté d'eux, nous reconnaissons d'anciens phalanstériens. Ceux-là proposaient autrefois de remplacer *l'organisation familiale* par des *corporations amoureuses*. Quant aux enfants, comme ils eussent gêné *l'essor passionnel* de *leurs auteurs*, ils devaient appartenir aux phalanges, et de vieilles femmes, qui auraient eu ce goût-là, se seraient chargées de les élever. Puis, s'ils étaient devenus trop nombreux, on aurait pu rétablir l'équilibre *harmonien* au *moyen de l'infanticide*. Fourier, le chef de l'école, a du moins recommandé cette *coutume salutaire*.

Voilà quels avocats se donnent mission de défendre aujourd'hui contre l'Église la famille, l'autorité paternelle, les droit de l'enfance! Il y en a d'autres? dira-t-on. Oui, il y a les sectaires de toutes sortes, les ennemis absolus de la Papauté, les docteurs du *Charivari*, journal cher aux dames du demi-monde, ces dames qui ont leurs mères pour domestiques et qui n'ont pas d'enfants. Il y a aussi certains sages, venant d'un ton gourmé plaider une thèse d'entre-deux. Ces prétendus sages sont plus déplaisants que les ennemis notoires. Quoi! aucune passion ne les emporte, aucune haine ne les aveugle, et cependant ils concluent, au fond, comme M. Jourdan! Et ce n'est pas là de leur part simple tactique. Ils ont perdu la notion chrétienne de la paternité et veulent, sans se l'avouer, faire rentrer l'enfant dans les conditions du droit païen. On les étonnerait en leur disant que Dieu s'est réservé sur nos enfants les droits de père et de maître, que nous devons les élever pour lui; que l'Église, en nous rappelant ce devoir, nous aide à le remplir, et que ses enseignements sont pour l'enfance comme pour l'autorité parternelle la plus efficace des garanties. Ils ne connaissent pas cette parole: *Prends cet enfant et nourris-le-moi; je te donnerai ta récompense;* ni celle-ci: *Honore ton père et ta mère.* Ils se

croient dévoués à la famille et acceptent des doctrines qui la perdraient.

Que de choses il faudrait ajouter ! Cependant nous croyons en avoir dit assez pour montrer, qu'au fond de toutes ces déclamations, il y a beaucoup d'ignorance et beaucoup d'hypocrisie.

Deux mots maintenant sur l'incident relatif à Joseph Coën.

De tout ce que nous avons dit sur la question en elle-même il nous semble résulter avec évidence :

1° Que la législation catholique ne menace nullement la liberté religieuse des juifs ;

2° Que le cas relatif au jeune Coën est parfaitement défini.

On peut donc indiquer sûrement dès aujourd'hui le dénoûment de cette affaire.

Si Joseph Coën, contre toute probabilité, a subi une pression quelconque, s'il a obéi à quelques suggestions qui l'ont intimidé, il sera de nouveau pressé de le dire, et, s'il renonce pour ce motif ou pour tout autre à demander le baptême, les portes du catéchuménat lui seront ouvertes. Mais, s'il persévère, s'il veut être régénéré par l'eau baptismale il sera baptisé ; et sa mère, la sainte Église, le protégera jusqu'au jour où il pourra, sans péril pour sa foi, se retrouver seul en face de ses parents.

Eugène Veuillot.

UN CURIEUX

SON CABINET ET SES *CAUSERIES*

On fait des livres de tout, et les *Causeries* deviennent de gros volumes parce que la causerie n'existe plus. Elle n'a jamais été sérieuse. La conversation, en restant légère, peut encore s'élever et toucher, sans prétention et comme par les franges, aux sujets les plus graves. Elle traite du *Romain* et du caractère du Romain; elle pénètre dans les raffinements et les quintessences, et, avec M. de la Rochefoucauld, elle peut même atteindre jusqu'aux *Maximes*. Mais la causerie, si l'on consultait à ce sujet Mme de Sévigné, serait pour elle tout au plus du *bavardinage*. Cependant tant de volumes, aujourd'hui, pour se couvrir de cette étiquette, ne prétendent pas en modestie. J'en ai deux (1), là, sous la main, qui se donnent pour un prélude, et qui se composent de douze à treize cents pages in-8° : forte et lourde causerie!...

Il est vrai que c'est la causerie d'un Curieux qui assure parler d'un cabinet d'autographes et de dessins qu'il connaît bien. Le cabinet a du crédit; on le cite pour la richesse de ses trésors, la délicatesse et la complaisance de son maître et aussi le nombre de ses aventures : car les cabinets ont leurs aventures. Elles étaient peu célèbres, autrefois, et les intéressés seuls y prenaient part. Si les Dupuy prêtaient ou égaraient un ou plusieurs volumes de leur précieuse collection, personne avec eux y prenait-il garde? Si Conrart, un peu gloutonnement, levait copie de tous les papiers qui lui tombaient sous la main, songeait-on à lui faire procès? Si Béthune, mélancolique qui avait bien la mine de songer creux, habile à se garantir de l'épée et du mousquet, mais absolu dans la république qu'il avait fondée avec deux autres chefs des *Importants;* si Béthune, dis-je, refusait de montrer la signature du roi de Danemarck ou les lettres du roi François premier à celui-là même qui lui avait donné ces trésors, s'il oubliait de resti-

(1) *Causeries d'un curieux, variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins*, par M. Feuillet de Conches.

tuer les vieux papiers et les mémoires qu'on lui avait prêtés, et dont il comptait enrichir la postérité, c'était encore son affaire. Mais aujourd'hui le public se met en émoi tout de suite, et la justice entre en frais. Plus d'un Curieux a pu comprendre que sa passion n'était pas tout à fait innocente. Il en est qui, pour avoir dévalisé la bibliothèque du prochain, ont été obligés de fuir de France, et dont la catastrophe devenue célèbre a été complète. D'autres, dont l'honneur est intact, ont cependant été troublés dans leur joie et leur possession par les jurisprudences nouvelles : celui-là même qui cause aujourd'hui est une victime, une victime encore gémissante, à qui, malgré tout le prix qu'il y attache, on prouverait difficilement qu'une signature de Molière ou une lettre de Montaigne sont des monuments publics, inaliénables et imprescriptibles, au sujet desquels, en dépit de la publicité et de la sincérité des actes de vente, malgré toute espèce de bonne foi, possession ne vaut pas titre.

Toutefois les Curieux, habituellement, ne se plaindront pas du prix attaché désormais aux trésors qu'ils détiennent ; et comment trouver à redire, si un peu de scrupule ou de délicatesse se mêlait désormais à la recherche et à la poursuite des documents originaux ? Jusqu'à présent les mœurs curieuses ont été un peu primitives ; M. Feuillet de Conches, avec l'étonnement d'un honnête homme, en cite des traits de sauvagerie bons à noter et qui ne sont pas à la gloire de la philosophie.

Notre Curieux, pour lui, bien différent de beaucoup d'autres, peut avec raison se vanter d'avoir légitimement acquis, *au feu des enchères*, toutes les signatures de la reine Marguerite qui sont en sa possession ; et il ne veut laisser perdre aucun des précieux brimborions qui composent son trésor de petits papiers ; mais il tient beaucoup aussi à ses propres autographes, et il veille avec un zèle scrupuleux à recueillir ses copies. Les deux volumes qu'il a publiés, sous prétexte d'un cabinet d'autographes et de dessins, contiennent plus d'un vieil article de journal, dont la mémoire était en danger de se perdre. On y reconnaît des comptes rendus de livres et diverses autres élucubrations.

Il ne faut point critiquer cet esprit de conservation et de sage économie. Je ne blâme, en aucune manière, ceux qui réunissent en volumes et essayent de sauver de l'oubli leurs anciens travaux. Tout homme qui a tenu la plume, en notre siècle, a usé de ce procédé, et je ne jetterai pas la première pierre à ces recueils de *Mélanges* et de *Variétés* devenus bien nombreux de nos jours, sous des titres plus ou moins

prétentieux. Je comprends même qu'on cherche à dissimuler cette origine, et à fondre en un seul ouvrage des élucubrations diverses réchauffées sous une nouvelle et unique inspiration. Mais cette nouvelle inspiration est difficile à obtenir :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ce n'est pas là seulement un axiome de cuisine. Les mets de l'esprit, pour être travaillés avec soin et lentement élaborés, se prêtent difficilement à une seconde préparation. Sans doute les libertés modernes sont grandes dans la république des lettres : on s'y permet tout : — où n'irait-on pas quand il s'agit de *Causerie*?...

Notre auteur s'est posé à lui-même des limites. Il n'est pas uniquement un écrivain amoureux de sa prose; il a un titre auquel il tient davantage : c'est à propos d'un cabinet d'autographes et de dessins qu'il imprime. Qu'il cause bien, qu'il cause mal, c'est notre affaire ; la sienne est de causer de son cabinet. Or de quels autographes peut-il être question aujourd'hui, à propos de Sénèque et de saint Paul, par exemple, sinon des autographes de M. Feuillet de Conches, communiqués autrefois à la *Revue des Deux Mondes*, si je ne me trompe, et renfermés depuis sous triple serrure, avant d'être confiés aux presses de M. Plon ?

Sommes-nous trop délicat ou trop sévère envers un amateur qui « écrit pour son plaisir et imprime pour le plaisir d'autrui, sans se « soucier d'une correction qui ôterait aux critiques l'occasion de « mordre et aux amis celle de rire ? » Nous n'avons pas le droit de rire; aurions-nous envie de mordre, parce que nous recherchons comment ce causeur a pu faire entrer dans son plan (car il se targue d'un plan, ce qui exclut bien un peu le laisser aller de la causerie), tout un volume sur l'antiquité à propos d'un cabinet d'autographes? La langue des Curieux a des licences, il est vrai. Elle se permet d'appeler les tables de pierre remises à Moïse sur le mont Sinaï « un autographe de Dieu » : elle ne peut prétendre que cet autographe soit dans le cabinet de M. Feuillet de Conches. La manie, l'innocente manie des curiosités suffit pour exposer au ridicule; et le désir du plaisir d'autrui justifie toute impression. On tient à son titre, d'ailleurs : on en renouvelle les promesses et on les développe dans la préface. Elle est pour célébrer les avantages qu'on trouve à posséder et à manier les autographes. Elle s'exprime en style.... curieux, et peu soucieux de correction en effet : « Qu'on les entr'ouvre, ces linceuls de l'histoire,

« et par un élan naturel et involontaire, on évoque les apparitions des « vieux âges, et l'on fait défiler devant soi les illustres morts comme « se promènent les ombres, en un dialogue de Lucien, de Fontenelle « ou de Fénelon. Ainsi le descendant de Cécrops respire dans les jar- « dins d'Athènes les doux parfums qu'ils exhalent, et s'ensevelit « sous les verts ombrages de la sagesse qui y fleurit. » Quels parfums peuvent même, par *un élan naturel et involontaire*, s'exhaler des *jardins* qui n'existent pas? *Sous quels verts ombrages de la sagesse qui y fleurit* a-t-on enseveli les autographes de l'antiquité? Comment notre Curieux peut-il faire défiler à ce propos, *comme des ombres en un dialogue de Fénelon ou de Lucien*, plus de la moitié de ses treize cents pages de *variétés tirées d'un cabinet d'autographes.*

Toutefois, les deux gros volumes que nous avons en main ne sont que le prélude d'une plus vaste publication ; quand le tout nous sera révélé, peut-être n'y aura-t-il aucune disproportion dans l'ensemble? Le malheur est que notre Curieux ne s'inquiète pas seulement de l'antiquité païenne : il s'occupe aussi de l'antiquité sacrée et il en parle.... en curieux. Ce n'est pas tout à fait suffisant. Sans doute il est loin de faire l'esprit fort, il a de la morale et même de la religion; mais il n'est pas aveugle, et il tient en religion pour certaines doctrines attribuées à Bossuet. Il dédaigne les superstitions de l'Église romaine, il en sourit. Baronius est *honnête* à ses yeux, mais trop *crédule*, quoique *presque infaillible*, *puisqu'il était cardinal.* Pour nous, nous ne doutons pas que M. Feuillet de Conches, qui n'est ni infaillible ni cardinal, ne soit honnête et délicat de toutes manières, aussi bien dans ses études que dans l'acquisition de ses curiosités; mais n'est-il pas un peu petit pour toucher à certaines matières? Ce serait un vrai scandale de nier les priviléges de la Curiosité ou d'y contredire; cependant n'est-il pas des sujets où elle ne peut atteindre, et qui sont au-dessus de la fantaisie et de la singularité? Qu'a-t-on besoin d'une longue dissertation de M. Feuillet de Conches sur la personne de Notre-Seigneur, sur la beauté ou l'ignominie du type humain auquel s'était unie la personne divine?

Les prétentions laborieuses d'un pauvre Curieux courent risque d'être déplaisantes et déplacées sur pareille question, débattue et vidée autrefois entre les églises grecque et latine. Pour y accrocher ses chétifs arguments, notre homme s'imagine qu'elle est encore pendante, et que les écrivains catholiques des derniers temps sont partagés. Il cite *Cornelius a Lapide* comme partisan de la laideur du Christ. Il

indique la page et l'édition d'où il tire ce beau renseignement : *Antwerpiæ*, 1622, p. 470. Pour moi qui ne suis pas Curieux, j'eusse trouvé plus simple d'indiquer le verset de l'Écriture auquel se rapporte le commentaire de Cornelius. Mais se pique-t-on toujours d'aider aux vérifications? M. Feuillet de Conches se contente de désigner les *Commentaires sur les quatre grands prophètes :* « Cornelius a Lapide; « (*Comment. in-quart. Proph. maxim. Antwerpiæ* 1622, p. 170), se « déclare partisan de la laideur du Christ. ERAT ASPECTABILIS, dit-il, « NON HABEBAT ALIQUID DIGNUM ASPECTU. » Le moindre écolier de sixième verra la contradiction de ce prétendu texte. N'est-il pas curieux que dans un ouvrage imprimé avec recherche et complaisance, où rien n'a été épargné, où chaque volume contient une dizaine de pages sous la rubrique *Erreurs et Omissions*, l'auteur ait trouvé superflue la négation sans laquelle sa phrase latine ne signifie rien. *Non erat aspectabilis, non habebat aliquid dignum aspectu*, porte l'excellente édition de Cornelius, donnée par la librairie Vivès; et je suppose que ce texte est conforme à celui de l'édition d'Anvers de 1622. Cornelius y commente le second verset du cinquante-troisième chapitre d'Isaïe : *Non est species ei neque decor : et vidimus eum et non erat aspectus.* Nous ne nous arrêterons pas à rétablir que Cornelius n'était pas partisan de la laideur du Christ.

Toutes les éruditions religieuses de notre Curieux sont à peu près de même sorte, et l'enthousiasme de l'écrivain mêle souvent du vague à ses assertions. Il affirme que le berceau des sociétés humaines n'a pas été entouré d'écrivains : « Avant qu'on ait su manier le roseau, « le stylet ou la plume, tout ce qu'on a voulu consacrer dans le sou- « venir des hommes, généalogies sacrées, *légendes* (!!!) épiques, pré- « ceptes de morale ou d'économie rurale ou domestique, oracles, pro- « verbes, tout se débita en vers ou plutôt se chanta. Presque aussi « ancienne que la religion, la poésie ne fut à l'origine qu'une élévation « de l'âme vers son auteur. Moïse et Job furent des poëtes!... » On devrait croire que l'auteur affirme qu'ils ne furent pas écrivains; mais assurément il n'y a là qu'un fâcheux entraînement de la phrase. M. Feuillet de Conches, à plusieurs reprises, signale les endroits des livres de Moïse ou il est fait mention de l'écriture, et le dernier des Curieux connaît le passage où Job souhaite que ses paroles soient tracées par un stylet de fer sur une lame de plomb.

Quelques pages plus loin, M. Feuillet de Conches assure qu'avec la tradition orale, certains monuments commémoratifs ont précédé

l'écriture. Il énumère quelques-uns de ces monuments : les autels et les monceaux de témoignages dressés par les patriarches, le chêne de Mambré, le puits du Vivant et du Voyant, le mont Moriah, Beit-El, « les pierres du lit du Jourdain, transportées à une journée de marche « du fleuve, les pierres déposées dans son lit même, en commémora- « tion du passage miraculeux du Jourdain par les *Juifs* (!!!) sous la « conduite de Josué; voilà les premières annales du peuple de Dieu. « Et avant la venue de Moïse, l'Ancien Testament ne relate ni de près « ni de loin, l'usage d'aucune sorte d'écriture. » Qui ne jugerait, d'après ce texte, que dans la chronologie des Curieux Josué est antérieur à Moïse?

L'enthousiasme arrive à tout, même à l'incompréhensible ; et, si je ne me trompe, je propose à tous ceux qui savent lire le logogriphe suivant : « Emporté au loin dans le vaste ciel de son imagination mystique, « il (*le moine*) multiplie les légendes, en même temps que l'alchimiste « multiplie ses merveilles; la superstition, les miracles de la sorcel- « lerie; la scholastique, ses bizarreries théologiques, et que des héré- « sies toujours renaissantes viennent protester contre l'absolutisme du « Saint-Siége, contre l'ignorance et les désordres d'une grande partie « du clergé. »

Si l'on ne sait ce qu'il veut dire, du moins reconnaît-on qu'il obéit à un mauvais sentiment. D'autres fois le sentiment est généreux et l'expression n'est pas moins ridicule : à propos des prétendus *Mémoires* de Lauzun et d'autres libelles attribués à la fin du dix-huitième siècle : « Coupez, s'écrie notre Curieux, coupez au ras de terre ces avorte- « ments misérables, et laissez-les périr de leur pourriture. » N'est-ce pas de l'éloquence?

La profondeur ne manque pas non plus. Une prétendue tête de Richelieu, séparée de son cadavre en 1793, lors de la profanation de la sépulture de la Sorbonne aurait été signalée en 1846 au comité des arts et monuments : « Cette tête terrible, personnification de la mo- « narchie absolue venant tuer la monarchie aristocratique, erre encore « sur la terre comme un spectre égaré du monde des morts. » C'est de la profondeur politique, philosophique et surtout curieuse.

Notre Curieux n'est pas moins profond sur des sujets plus frivoles : De notre langue antérieure au treizième siècle, il y aurait à « recueil- « lir, prétend-il, de beaux morceaux de littérature brute, qu'on pour- « rait dégrossir dans les ateliers de l'intelligence. » L'intention est juste et excellente, mais ce n'est pas là un morceau de littérature brute, et

l'expression, qui a pu être dégrossie dans un atelier de l'intelligence, vaut de l'or.

Le passage suivant me paraît contenir une finesse de sentiment et de philosophie : « Sous Louis XIII et Louis XIV, des personnages de « haute distinction coururent les rues déguisés en poissardes, en « scaramouches, en trivelins, et malheureusement ils affectaient de « n'avoir plus assez d'eux-mêmes, pour ressembler à cet ancien trop « attique pour ne pas se découvrir en se déguisant. »

Vraiment, en reproduisant ces citations, je *revis mes plaisirs*, pour parler avec notre auteur, je *me refais les récréations* de la lecture; et, si je ne craignais, moi qui n'ai personne *pour se charger du plus difficile*, si je ne craignais d'être *fort arriéré dans* mon travail, comme l'était Mme de Genlis dans *sa toilette*, le soir où le comte de Fleurieu l'aida à faire une robe, sans que mon *œil ouvert avant le jour aille fouiller* avec application *les broussailles* de ces deux volumes, je pourrais multiplier ici les curiosités.

Mais, dira-t-on, ce Curieux qui parle si curieusement, de quoi parle-t-il?

Il traite, une fois hors de l'antiquité, de choses singulières, parfois intéressantes et vraiment curieuses. Il a environ quatre cents pages qu'on lirait volontiers à temps perdu, s'il se mettait moins à la peine et s'il pouvait écrire naturellement. Il y parle de diverses singularités humaines, des fantaisies de la mode, de la forme des perruques; il donne une nomenclature assez longue des coiffures du dix-huitième siècle, à l'usage des dames et des cavaliers; il décrit les souliers des derniers siècles et leurs ornements, leurs broderies, leurs talons rouges et leurs talons peints; il n'oublie pas les bas ni les jarretières; il se vante d'avoir augmenté le musée d'un ami du gant de la reine Anne d'Autriche, il cite des collections bizarres : un gourmet recueille les bouchons des bouteilles de vin qu'il a bues; un sucré n'admet dans ses albums reliés en chagrin la Vallière que des papiers souillés à l'usage dont Gros-Réné menaçait les lettres de Marinette. M. Feuillet de Conches assure qu'il y a là les trésors les plus curieux, et sans doute du plus haut parfum : un Anglais fait collection de cordes de pendus... que sais-je? Toutes les collections ne sont pas aussi répugnantes. M. Feuillet de Conches en décrit de vraiment utiles pour l'histoire; il en conte les vicissitude, il en cite quelques documents; il en reproduit plusieurs en *fac-simile*. C'est là un luxe : il est peut-être inutile, quand il s'agit de Mmes de Sévigné et

de Maintenon, ou de la reine Marie-Antoinette, dont les caractères reproduits tant de fois sont bien connus; il est peut-être curieux à propos de Fouquet et de Mazarin; il est tout à fait superflu au sujet de Conrart et de Mlle de Manneville. Les Curieux, il est vrai, ne pensent pas comme tout le monde : la lettre de Mlle de Manneville est peut-être la pièce importante du livre de M. de Feuillet de Conches. Elle est tirée de la cassette, de la vraie cassette aux poulets de Fouquet. Cette cassette, c'est l'Eldorado de notre Curieux, c'est la terre promise de son lecteur. Tout le long des dissertations et digressions pénibles de ces deux gros volumes, il s'évertue à soutenir le courage de ce pauvre lecteur, en lui promettant cette cassette précieuse : c'est un *mythe*, c'est un *mystère*, on lui *en envoie la clef;* il pourra en faire « sortir discrètement les belles Danaés qui reçurent la pluie d'or du surintendant, et qui par malheur ont trop écrit. » Mais le malheur, le vrai malheur est que la cassette du surintendant n'existe pas. C'est le Roi, seul avec sa mère, qui l'ouvrit; il en brûla les papiers, le fait est avéré. Puisqu'ils sont brûlés, on peut donc les citer à son aise, et des milliers de sottises ont couru le monde avec l'estampille de la fameuse cassette. M. Feuillet de Conches flétrit avec raison certaines immondices qu'on prétend tirées de cet endroit, et il s'indigne notamment, au nom du bon sens et de la saine critique, contre l'absurde lettre dont on a voulu salir Mme Scarron. Au moins me rencontré-je ici de même opinion que lui, car il y a longtemps que j'ai signalé cette ordure que des littérateurs *emunctæ naris* se plaisent trop à savourer. Mais je me demande si la vraie cassette que cautionne aujourd'hui notre Curieux, est plus authentique que la fausse dont Conrart avait levé copie au dix-septième siècle. La nouvelle est contenue en deux volumes du fonds Baluze, à la Bibliothèque impériale. On suppose que le roi n'aurait brûlé que les papiers compromettants pour les grands personnages de sa cour, et qu'il aurait conservé des poulets du surintendant un résidu qui, après avoir été entre les mains de le Tellier, tomba dans celles de Colbert. Ce résidu me donne scrupule. Il est fort injurieux pour Anne d'Autriche, et il faut une imagination bien férue, pour admettre que le Roi, après avoir pris connaissance des opprobres déversés sur sa mère, présente elle-même au dépouillement de la cassette de Fouquet, en aurait soigneusement serré les papiers pour les remettre à ses ministres. Il est plus raisonnable de se résigner. Malgré toutes les façons qu'on y veut mettre, en dépit des réticences, des diverses promesses, des airs triomphants,

la cassette aux poulets est perdue. J'en porte le deuil; c'est un deuil à porter gaillardement; et, s'il m'était prouvé que les papiers publiés par M. Feuillet de Conches sont vraiment tirés de ce fameux trésor, les regrets seraient encore diminués. Rien de plus futile, en effet, rien de moins piquant; il y est question d'une fille de la reine, Manneville, avons-nous dit, qui était une Danaé et qui avait aussi peu d'esprit que d'orthographe.

Ce n'est pas là, il est vrai, l'unique ragoût des *Causeries d'un Curieux*; et je ne nie pas qu'elles ne témoignent de lectures variées et étendues, d'un commerce familier, persévérant, complaisant avec des documents de toutes sortes, originaux, bizarres, piquants souvent, et parfois même assez neufs. Ce qui m'étonne, c'est que ces connaissances, ces recherches, ce goût et cette nouveauté s'accommodent avec les doctrines et les interprétations dont les rédacteurs du *Siècle* et du *Charivari* nourrissent leur éloquence. Nous avons rendu justice à M. Feuillet de Couches, qui s'indigne des outrages prodigués à la vertu de Marie-Antoinette et à l'honneur de Madame de Maintenon. Mais son esprit et ses conclusions ne vont pas bien loin dans ce droit chemin du bon sens, et il remboîte bien vite le pas de M. de la Bédollière pour reprocher à la marquise son ambition, l'inégalité de son humeur, son ingratitude envers madame de Montespan, sa bigoterie surtout. S'il n'accuse pas madame de Maintenon d'avoir provoqué la révocation de l'édit de Nantes, du moins ne trouve-t-il pas de paroles assez fortes pour flétrir la *démence* de cet acte. Il va ainsi à toutes les banalités connues et cent fois réfutées. Il n'en manque pas une. Comment tous ses petits papiers, qu'il connaît si bien et qui sont si précieux s'accrochent-ils ainsi à tant de jugements tout faits : au bûcher de Jean Huss, au sauf-conduit de l'empereur Sigismond, au froc de Fra Fulgentio, qu'il dit cordelier et qui était servite? Que sais-je, le chien de guignon dont sont toujours victimes M. Delord ou M. Carraguel poursuit notre Curieux. Il faut le voir, à propos de Notre-Dame-de-Lorette, sourire de « la manière mystique de voyager de la sainte Vierge. » C'est le dernier fin. Il oublie que ce n'est pas la sainte Vierge qui fut apportée à Lorette par les anges et qui *voyagea mystiquement*, mais sa maison de Nazareth. Un Curieux ne s'embarrasse pas de ces détails, mais il se scandalise de voir les « Feuillants de la primitive observance (!!!) boire dans des crânes humains. » Cela, du reste, n'altère pas la religion qu'il garde dans son cœur; et, s'il sait à quoi s'en tenir sur l'absolutisme du Saint-Siége, il ne marchande pas son admi-

ration pour notre *grand gallican* de Bossuet : tant pis pour Bossuet, s'il reçoit de pareils hommages ; il les partage, il est vrai, quelque peu avec les popes. Ces gaillards-là bénissent si bien, comme disait le personnage de la parade : « Quand, à la lumière des cierges, l'encens monte « vers la voûte avec les prières, avec les suaves mélodies de chœurs « invisibles placés derrière l'iconostase ; quand le métropolitain aux « cheveux flottants, suivant la manière des Nazaréens, donne la béné- « diction solennelle avec les flambeaux, on éprouve une de ces impres- « sions saisissantes qui enlèvent à la terre. » Il ne faut pas s'effrayer, les Curieux sont légers et tiennent peu à la terre ; ils s'enlèvent aisément, et sans mettre la religion en beaucoup de frais ; ils étendent la main et touchent le sublime : le poëte y suffit avec son « sublime manuel d'héroïsme, de folie et d'indécence. »

Ces erreurs, ces exagérations, ces ridicules, indiquent bien les progrès de notre temps. Voilà les lumières que produisent dans un esprit honnête une culture soignée et la pratique assidue des livres. Aucun intérêt, d'ailleurs, ne le sollicite à chanter et à soutenir ces inepties. Ce n'est ni un parti pris, ni un système : c'est une simple impuissance de voir la vérité, et une faiblesse d'esprit qui ne connaît plus que la sensation. Tout raisonnement cesse, toute critique fait défaut, la fantaisie seule domine. L'étude, l'application, la minutie, ne peuvent rien pénétrer ; le nombre des documents ne produit pas la lumière. La lumière est intérieure, c'est l'homme qui la porte ; la fantaisie la rejette et l'éteint. Elle déclare apocryphes les faits établis sur les plus solides témoignages : peut-elle même peser un témoignage, peut-elle l'interpréter ? Rien ne tient devant elle, elle ignore jusqu'aux notions du juste et de l'injuste. Écoutez-la raisonner sur la décision de l'Église, qui écartait du baptême les fabricants d'idoles : la raison de cette loi, qui est d'équité naturelle et dont le principe est dans tous les Codes, lui échappe ; elle tombe en admiration de l'austérité de la primitive Église qui « allait jusqu'à interdire le baptême « aux faiseurs d'idoles ! Pauvres convertis, ajoute la fantaisie, dans « la tête desquels s'embrouillaient les nations du sacré et du profane, « du vrai et du faux. »

Les plus simples et les plus petits faits de l'histoire ne sont pas mieux compris que les actes de l'Église. Devant le jeune roi Louis XV, la maréchale de la Ferté fit danser un ballet par des enfants déguisés en chiens. Aussitôt notre Curieux sent s'ouvrir en son cœur la veine pleurarde de M. Louis Jourdain ; il gémit sur la triste éducation des

rois, il flétrit l'indignité de cette gouvernante qui ravalait la dignité humaine. Il ignore la joie que les enfants peuvent prendre à de pareilles farces sans rien perdre de leur innocence, et partant de leur dignité. Mais il ne gémit pas sur l'indignité du peuple de Paris, qui tous les ans prend plaisir à l'abaissement de la dignité humaine, habillée en ours ou en singe dans le cortége du bœuf gras. Le scandale y est plus grand, cependant, et le péril des âmes plus manifeste que dans les salons de Louis XV, au jour du ballet des chiens.

Je ne veux pas m'arrêter à faire ici le métier de Curieux. Si je l'ai fait dans les pages précédentes, j'en demande pardon au lecteur, et je trouve que c'est suffisant. Aussi je ne relèverai pas les petites erreurs qu'on rencontre en assez grand nombre dans ces volumes, et qui pourraient contribuer à prouver que la curiosité n'est pas toujours l'exactitude. Que Ninon, à propos d'une lettre de madame de Sévigné, soit confondue avec la Champmeslé; que la pléiade des poëtes latins, Rapin, la Rue, Santeul, Commire, soit portée au règne de Louis XIII; que certaines anecdotes sur un des héros du *Lutrin* me paraissent au moins douteuses; que la royauté de madame de Maintenon sur les dindons de sa vieille tante soit prise trop au sérieux, à mon avis; que même l'éducation du roi Louis XIV soit donnée pour inintelligente et négligée, etc., il y aurait là, tout au plus, quelque petit point d'histoire à discuter, quelques détails à éclaircir ou quelques erreurs manifestes à démontrer. Laissons tout cela, et concluons que la curiosité est insuffisante à interpréter les documents et à les lire; mais j'ai promis de citer aussi des faits qui témoignent son insuffisance à régler la conduite des hommes, selon l'exactitude des commandements de Dieu. Sur ce point, je me contenterai de citer M. Feuillet de Conches. Il connaît les mœurs du pays, et, bien qu'il n'en suive pas les us attentatoires à la propriété du prochain, il ne voudrait pas calomnier la curiosité. Elle seule, il est vrai, n'est pas en cause, et elle était unie à la philosophie pour aller à de si beaux excès. Le récit en est précieux et l'histoire déjà ancienne. Elle nous ramène au temps où certaine philosophie, perdue aujourd'hui dans la contemplation platonique des belles princesses du dix-septième siècle était encore toute-puissante, tonnante et rayonnante à l'instruction publique. Il s'agissait d'une correspondance de Malebranche.

« Rien de plus intéressant... Les enchères allaient s'ouvrir... un des écrivains, dont les premières études comme l'éclatant enseignement avaient

pu faire croire à une mission philosophique, s'émut, et fit un appel aux curieux trop souvent portés à enfouir leurs trésors plutôt qu'à y faire participer les belles-lettres et l'histoire. Il prit la plume. « Tout ce qui se rapporte à un homme de génie, écrivit-il, n'est pas la propriété d'un seul homme, mais le patrimoine de l'humanité. Malebranche, aujourd'hui, n'est plus un oratorien, un adversaire des jésuites : élevé au-dessus des misères de l'esprit de parti dont le temps a fait justice, il n'est plus que le Platon du christianisme, un penseur sublime, un écrivain d'un naturel exquis et d'une grâce incomparable. Retenir, altérer, détruire la correspondance d'un tel personnage, c'est dérober le public, à quelque parti qu'on appartienne, c'est soulever contre soi les honnêtes gens de tous les partis. »

« Malheureusement cet éloquent et libéral appel courait grand risque de ne point être entendu. A coup sûr, nul ne menace de détruire ou d'altérer, mais il pourrait bien se trouver encore quelque opiniâtre pour retenir ce qui est à lui, d'autant mieux que les bénévoles éditeurs de semblables curiosités ne courent pas les rues.

« Le plus simple comme le plus sûr était d'acheter.

« Le grand philosophe ne se borna point à son appel. Il n'acheta pas, il est vrai, mais il s'aboucha... avec un des curieux les plus zélés :— Je n'achète pas de ces sortes de choses, lui dit-il, les autographes ne sont point mon fait. Ce n'est pas l'entité d'une pièce que je prise (il s'est amendé depuis), c'est la pensée. Achetez, prêtez-moi les lettres et je publierai. — A la bonne heure, répond l'autre, Une pièce publiée a perdu la moitié de sa valeur. A vous la pensée, à moi le *caput mortuum* : à moi la lettre, à vous la rente : un livre de vous vaut bien ce sacrifice. Soit, j'y souscris; mais ne vendons pas la peau de l'ours qu'il ne soit par terre. Plusieurs se sont réunis pour acheter le tout et remettre ensuite le partage à la décision du sort. Je suis du nombre : pour laisser prendre copie, il faudrait avoir désintéressé les autres acquéreurs. Eh bien, j'en accepte la charge. Vous possédez une lettre de Spinoza que vous tenez de votre ami M. Libri, vraie misère pour vous qui dédaignez de faire une collection; donnez-moi cette pièce, et le droit de publication vous appartient...

« Marché conclu, le curieux achète les précieux écrits et les communique au philosophe. Mais là était la pierre d'achoppement. Une fois en possession des pièces, celui-ci donne un tour de clef à la cassette qui renferme son Spinoza, et, à la place, il offre : quoi? une lettre publiée de Malebranche au curieux qui vient d'en amasser tout un volume! Puis, sans perdre une minute, en dépit des refus, en dépit des plaintes, des protestations, des réclamations les plus énergiques, il distribue les lettres à l'agape sèche de son samedi, entre trois de ses élèves, pour en avoir rapidement copie; il obtient en même temps un tour de faveur au *Journal des*

Savants pour en faire suivre immédiatement la publication, sous prétexte qu'il y a péril et qu'elles vont passer à l'étranger, — et les compositeurs de l'Imprimerie royale sont à l'œuvre.

« Ce sans-façon philosophique émerveilla. Tel donne ou prête de grand cœur, tel a même prêté souvent de beaux documents au philosophe, qui n'est pas d'humeur à ce qu'on fasse malgré lui, de son bien, *le patrimoine de l'humanité*. Quinze jours durant, le curieux envoya chaque matin réclamer ses pièces. Nulles nouvelles. Platon était voué au Dieu du silence. Platon relisait *sa république* au livre qui contient le germe de la communauté des biens et des femmes. La philosophie, j'imagine, a des priviléges qui simplifient l'économie domestique de la propriété et que se refuse la naïveté vulgaire. O physique! préserve-moi de la métaphysique, disait tous les matins le grand Newton.

« Le pauvre curieux ne se fatigua pas. Il fit intervenir l'autorité d'un digne et loyal académicien. Effort inutile. Un ami commun ne fut pas plus heureux : Platon caressait sa conquête, chose philosophique, partant sienne de droit divin. « Elle doit être à nous! »

« Exécutez les conventions, objectait M***, ou restituez! qui a acheté et payé est propriétaire légitime. Imprimer malgré lui, au *Journal des Savants*, ce serait la violation du droit d'un tiers. Car enfin, s'il vous faisait un procès, quel droit pourriez-vous alléguer?

« — Mon droit, répliqua le philosophe avec une vivacité qui avait au moins le mérite de la franchise, mon droit, c'est ma passion...

« Au bout de quinze jours enfin les pièces furent restituées à leur propriétaire; mais le travail se poursuivait à l'Imprimerie royale sans que le philosophe daignât en toucher un mot à celui-ci... Que fit le curieux? Voyant le maître si pressé de la publicité, il voulut pour sa part y venir en aide. Alors il taille sa plume, il appelle à soi des plumes auxiliaires : en dix jours lettres, méditations philosophiques, tout était copié, imprimé, distribué à l'Institut, publié. Le premier exemplaire fut pour le grand philosophe. Cependant celui-ci insista encore très-vivement, pour que sa propre publication s'accomplît au *Journal des Savants*, mais ce n'eût été qu'une dangereuse contrefaçon. Le conseil du journal assemblé extraordinairement lui demanda s'il voudrait soutenir le procès à ses propres frais. Le philosophe n'osa. »

Ajoutons en terminant que le livre, dont nous tirons cet extrait, est daté de 1862.

LÉON AUBINEAU.

P.-S. — Cet article était chez l'imprimeur quand on nous a remis

le troisième volume des *Causeries d'un Curieux*. Ce nouveau tome en annonce d'autres, et ne nous fait rien changer à nos conclusions. Il contient des *fac-simile* d'Henri IV, de la reine Marguerite, de Catherine de Navarre, de Louis XIII, d'Américc Vespuce, de Montaigne, de Malherbe, de Bussy-Rabutin et de Racine. Outre ces *fac-simile*, le Curieux donne beaucoup de pièces curieuses, en effet, et agréables à rencontrer. On y voit trois lettres de Louis XIII à sa mère, datées du siége de la Rochelle, courtes et simples, d'un bon style naturel et ferme. Mais la majeure partie de ce volume est consacrée à Montaigne. M. Feuillet de Conches augmente le *trésor*, jusqu'à ce jour connu, des lettres de cet écrivain de dix ou même d'onze pièces inédites : il en réimprime quatre autres déjà publiées : ces quinze petits écrits de Montaigne formeraient-ils trois pages d'impression ?... M. Feuillet de Conches lui consacre près de quatre cents pages de son volume, qui en renferme cinq cent trente de texte. La longueur du commentaire témoigne de l'importance des documents. Montaigne est en faveur. Il a la vogue ; je n'en voudrais pas médire. Mais il me semble bien que l'enthousiasme de ses admirateurs va jusque dans l'excès. M. Feuillet de Conches n'entend pas qu'on conteste une seule vertu à son bien-aimé écrivain. Car ce n'est pas seulement l'écrivain qu'il aime dans son cher Montaigne, il en aime tout, jusqu'à la poussière, comme disait Mme de Maintenon à propos des demoiselles de Saint-Cyr. Le mot était charmant dans la bouche de Mme de Maintenon parce qu'il est l'expression vive d'un sentiment profond et vrai, tandis que l'enthousiasme de M. Feuillet de Conches paraît plus... curieux que vrai. Le Curieux s'échauffe, se monte et tient une gageure.

Montaigne n'a pas été seulement un écrivain, il fut de son vivant Conseiller à la Cour des Aides de Périgueux, membre du Parlement de Bordeaux, et enfin pendant quatre ans (1581-1585), maire de la ville de Bordeaux. Des gens qui estiment l'écrivain dans Montaigne médisent du magistrat et lui reprochent, entre autres choses, de s'être tenu éloigné de la ville dont il était maire pendant qu'elle était ravagée par la peste. Ces gens-là n'ont qu'à se tenir. M. Feuillet les traite de la bonne façon, il les appelle *héroïques* (p. 269) : là-dessus il s'enfonce dans une thèse qui est bien une curiosité et qui exprime d'ailleurs les doctrines et les opinions de nos jours sur le dévouement. Que serait allé faire Montaigne dans la ville de Bordeaux, décimée par la peste, se demande M. Feuillet de Conches? Il répond : « Plus « qu'une imprudence, une sottise (p. 271)! C'eût été un héroïsme à

« contre-temps et on eût eu probablement, et sans nul profit pour « aucune âme une victime de plus et des *Essais* de moins. » Que sais-je? Le Curieux en parle à son aise.

En 1585, Montaigne avait à peine composé et imprimé le tiers de ses *Essais*. Or les *Essais*, ce livre succulent et nerveux, non pédantesque, non phrasesque, non plaideresque, pour parler comme Montaigne, ce beau livre est à *l'Index*. Quelques ratelées de paragraphes de moins auraient donc possible été de quelque profit à une âme, quand ce ne serait qu'à l'âme de l'auteur. Car enfin ces auteurs, dont nous débattons ou soutenons les mérites, avaient une âme, une âme immortelle et qui a été jugée de ses moindres actions comme de ses moindres écritures. Les Curieux pensent-ils à cela? Tenons-nous-en avec eux à l'histoire ou à la littérature.

Les lettres de Montaigne éditées avec tant de commentaires aujourd'hui prouvent que le caractère de cet écrivain n'était pas aussi naïf et aussi simple qu'il a prétendu ; on pouvait s'en douter malgré les serments des admirateurs. Le projet de se peindre, que Pascal trouvait un sot projet, n'allait chez Montaigne qu'à montrer un visage de convention, de vantardise aimable, peut-être, pour un voisin, selon le mot de Mme de la Fayette, mais pas trop ressemblant au héros. Ce dernier était Gascon : « que le Gascon arrive où le Français ne peut aller. » Tout le long des *Essais*, c'est le Gascon qui pérore, se compose et se met en montre. Rarement, quoi qu'il en dise, il va de son pas naturel et ordinaire, mais bien d'un pas détraqué et écarté du bon sens et de la vérité. Ce large et grand bon sens catholique qui embrasse les choses sous leur vrai jour et leurs justes conséquences est tout à fait étranger à Montaigne, ainsi que le souci de la vérité surnaturelle et sublime que Dieu a révélée aux hommes pour illuminer leur entendement, fortifier leurs cœurs, et les élever jusqu'à Lui.

Je sais qu'on trouve dans les *Essais* des sentiments chrétiens, des axiomes et des traités même que la raison catholique peut approuver et louer. Mais l'homme est ondoyant et divers : l'écrivain veut « varier quand il lui plaît. » Ses confessions de la vérité divine sont courtes et fragiles; elles paraissent sans franchise et ne sont peut-être qu'un artifice. C'est sous leur couvert qu'il glisse ses principes de modération et de tolérance qui sont uniquement de l'indifférence religieuse, ses maximes de sagesse qui sont du pur égoïsme. C'est bien dans le commerce de Montaigne que notre curieux a puisé sa thèse sur le dévouement. Saint Paul nous avait donné pour précepte de morale et pour règle de vie :

omnia omnibus factus sum ut salvos facerem. Montaigne prétend se prêter aux autres et ne se donner qu'à soi-même. C'est pour cela qu'il n'est pas allé à Bordeaux durant la peste, le Curieux n'a que faire de chercher d'autres raisons.

Toutefois ce n'est pas la justesse ni la moralité des sentiments de Montaigne que je veux contredire, c'est leur sincérité. On sait que dans le chapitre neuvième, au troisième livre des *Essais*, ce philosophe épicurien se vante de n'avoir point chez soi de « faveurs vaines qui se paye, qu'une Bulle authentique de bourgeoisie romaine quime fut octroyée dernièrement... *et octroyée avec toute gracieuse libéralité;* » il ajoute que cette faveur « vanteuse, honoraire, et titulaire sans substance lui a été non pas accordée mais *offerte par la fortune.* » Là-dessus ceux qui croient à la parole de Montaigne s'imaginaient que la gloire de leur héros, en 1580, était déjà bien assez grande pour attirer les distinctions les plus précieuses. Malheureusement dans ses notes de voyage, que des amis maladroits ont fait imprimer, et que l'auteur n'avait écrites que pour lui-même (on n'est trahi que par les siens), Montaigne constate qu'il trouva de la difficulté pour obtenir ce titre de citoyen romain, auquel il aspirait beaucoup : il y « employa tous ses cinq sens de nature, et le majordome du Pape, Philippo Musotti, s'y peina fort. » Et là-dessus M. Feuillet de Conches s'écrie : « Voilà bien notre Montaigne ! » et il en admire la délicieuse sincérité. « Il a manqué de mémoire !... » et aussi de lecture apparemment; et lui, qui peut à peine écrire vingt lignes sans bourrer son texte de citations, a oublié de citer ses notes de voyage.

Au même livre troisième des *Essais*, au chapitre *de la Physionomie*, ce sincère et véridique Montaigne raconte qu'il fut un jour, justement en un temps de trêve, pendant les guerres civiles, arrêté dans une forêt aux environs d'Angoulême, par un parti de gentilshommes qui le dévalisèrent, partagèrent ses dépouilles et déjà les emportaient, lorsque le chef de la bande, se ravisant, revint à lui avec de douces paroles et lui fit rendre toutes ses hardes *jusques à la boîte.* Montaigne, qui ne perd pas une occasion de s'admirer, attribuait au calme de sa physionomie, à la liberté et fermeté de son langage en cette aventure, l'heureux revirement d'humeur de son pillard. Or voici une lettre de Montaigne où il raconte au maréchal de Matignon l'aventure de son bagage pris dans la forêt de Villebois : Après beaucoup *de barbouillage* et *de longueur,* ajoute-t-il, la prise a été jugée injuste par le prince de Condé. Toutefois rien n'a été rendu. « La tempête, écrit piteusement le pauvre Montaigne, est tombée sur moi qui avois mon argent *en ma boîte.*

Je n'en ai rien recouvert, et la plupart de mes papiers et de mes hardes lui sont demeurées. » A quoi servent le calme de la physionomie, la liberté et la fermeté de langage? Or l'aventure est de 1588. Montaigne se rendait alors à Paris, où il fit imprimer, cette année même, le troisième livre des *Essais;* il raconte donc cet événement à quelques mois à peine de l'aventure, et dans ce récit il manqua de mémoire. Voilà bien notre Montaigne, Gascon vantard et sans véracité. Pascal avait raison de trouver que c'était un sot projet de se peindre de la sorte; et aujourd'hui ceux qui vantent la naïveté de Montaigne se trompent; c'est son cynisme qui les attendrit. Ils croient voir dans les *Essais* une peinture de l'humanité tout entière que le philosophe montre en se montrant lui-même : *Ab uno disce omnes;* ils n'ont devant eux qu'un tableau de convention, un Montaigne tout pédantesque et livresque, accommodé pour la montre, dont je ne nie ni l'esprit, ni l'habileté, ni le parler heureux, mais dont la sincérité n'est pas problématique.

Tel qu'il était, ce Montaigne, et non tel qu'il se décrit dans son livre, il vivait au temps des guerres de religion, et M. Feuillet de Conches qui loue dans son héros, avec effusion, la tolérance, ne va pas par quatre chemins dans ses interprétations historiques. Les huguenots étaient des agnelets que les catholiques s'amusaient à égorger. Il n'est pas le premier à avoir cette vue, mais il la reproduit avec une certaine naïveté. « Le huguenot aime mieux mourir que d'aller à la messe, on le tue. » C'est la clef de l'histoire du seizième siècle. « En tuant, le fanatique voyait le ciel s'entr'ouvrir. » Comment n'aurait-il pas été sans pitié? comment aurait-il attendu d'être provoqué? Aussi les bouchers royalistes *égorgèrent-ils les huguenots comme un bétail.* Il est bien vrai que ces huguenots, au dire de l'auteur, avaient les sentiments les plus abominables; mais, malgré cet aveu et quelques faits qu'on rencontre cités en certaines pages, il ne tiendrait qu'au lecteur de conclure de bonne foi que les huguenots s'en tinrent aux mauvais sentiments, tandis que les catholiques, « au nom d'un Dieu de paix, » passèrent sans provocation aux actes.

Ces déplorations du sang versé sont admirables, mais y aurait-il dommage si l'on en démêlait les vraies causes et si l'on s'indignait contre les auteurs premiers des troubles? Le Curieux est ondoyant et divers, tout comme un philosophe. Cependant on retrouve dans ses chansons une note persistante et qui domine les autres. Il est *évident,* dit-il, et du *premier coup d'œil* « qu'en toutes ces luttes la religion « n'était qu'un prétexte, et que la vraie cause des agitations était dans « l'antagonisme à outrance des maisons de Bourbon et de Lorraine. »

Toutefois le vrai malheur de ces temps, c'est qu'il fallait « les conquêtes « de la philosophie moderne pour faire comprendre que la religion se « persuade et ne se commande pas. »

De sorte que la religion qui est cependant « une religion d'espérance « descendue du ciel », se trouve la très-obligée des conquêtes de la philosophie moderne. Sans les conquêtes de la philosophie moderne, la religion d'espérance descendue du ciel n'est plus que de l'ultramontanisme, et l'ultramontanisme, à en croire notre Curieux, c'est un monstre, une peste et la cause de tous les maux. Si Catherine de Médicis, « sans réelle conviction religieuse » cependant a eu recours au massacre de la Saint-Barthélemy, ce n'est pas parce qu'elle voulait maintenir son pouvoir par tous les moyens, c'est parce qu'elle était *ivre d'ultramontanisme.*

L'ultramontanisme de la reine qui voulut le colloque de Poissy, qui protégea l'Hospital, qui appliquant les fausses maximes de tolérance de ce chancelier fameux développa, favorisa et autorisa les désordres des huguenots, qui désarma la royauté en leur faveur et la réduisit à n'avoir plus contre eux que le poignard de la Saint-Barthélemy ; l'ultramontanisme de cette reine peut passer pour une découverte historique inattendue, ou le mot d'ultramontanisme a un sens que nous ne comprenons pas. D'aventure, le Curieux ne comprend peut-être pas ce terme d'une façon bien définie. Mais le vague ajoute à l'horrible. Ce n'est pas seulement dans le passé que ce fantôme de l'ultramontanisme épouvante notre Causeur effaré; ce spectre abominable se dresse dans les temps modernes, et le Curieux non moins dévot que patriotique jette le cri d'alarme : « L'indifférence en matière de religion dévore la « société moderne. Persuadés que nous sommes d'avoir un jour vaincu « par la raison les envahissements de la casuistique (je crois que c'est « là une variante et des plus dangereuses de l'ultramontanisme), nous « fermons les oreilles et les yeux, nous laissons dire et laissons faire. « Qu'arrive-t-il ? Bien peu d'entre nous s'aperçoivent que, profitant de « notre aveuglement, d'occultes efforts nous minent en silence, travail- « lent à étouffer l'esprit laïque du siècle, et petit à petit nous dépouil- « lent... des libertés de notre Église gallicane. Où est l'église du grand « Bossuet? » Mais où sont les neiges d'antan?... Ne dirait-on pas un avertissement solennel de l'incomparable chevalier, M. Havin de la Manche? Les limites imposées à cette *Revue* ne nous permettent pas, malgré tous les envahissements de la casuistique, de discuter ce merveilleux phœbus. Puisse au moins la liberté du rire que l'auteur laisse à ses amis les dédommager de la liberté de la discussion !!! L. A.

DELAISSÉE

(Suite)

Mme Duparc reçut sa pupille avec joie. Elle connaissait son projet d'aller retrouver Paule, mais elle avait espéré l'y faire renoncer.

Le séjour à la ferme lui paraissait suffisant pour le moment. D'ailleurs elle s'était armée de courage pendant l'absence de Pepa, et elle avait résolu de ne pas lui cacher plus longtemps tout ce qui concernait son origine.

Il fallait bien prendre un parti. Les cours allaient recommencer, et elle comptait sur Pepa pour professer une classe. Mais, en entendant sa chère enfant parler du plaisir qu'elle se promettait chez la comtesse, elle n'eut pas la force de l'en priver, et pourtant elle sentait instinctivement que ce voyage pouvait être dangereux.

Elle essaya de faire comprendre à Pepa qu'elle allait se trouver bien étonnée, au milieu de ce monde avide de fêtes, mais la jeune fille insista pour partir et Mme Duparc céda.

« Ce sont peut-être ces derniers instants de bonheur, pensa-t-elle. Laissons-la jouir dans son ignorance. La vie aura pour elle tant d'épines ! »

Pepa s'éloigna joyeuse, promettant de revenir dans un mois.

Elle fut accueillie comme une fille par la comtesse, comme une sœur par Paule.

Le château qu'elles habitaient était magnifique. Pepa ne pouvait se lasser d'admirer ces grandes allées où le soleil ne parvenait pas à percer le feuillage ; ces vertes pelouses avec leurs massifs de fleurs.

Une foule de visiteurs se trouvaient en ce moment au château. Les journées se passaient à faire des excursions dans les environs. Le soir on se réunissait dans un immense salon. On dansait, on jouait, on ne se séparait qu'après avoir projeté des plaisirs nouveaux pour le lendemain.

L'arrivée de Pepa fit sensation ; tout le monde s'accorda pour la trouver souverainement belle. La jeune fille répondait aux compliments en riant. Sa naïveté était un de ses plus grands charmes.

Elle avait été présentée par la comtesse comme une jeune Espagnole appartenant à une grande famille créole. C'était Paule qui avait donné ces détails à sa mère.

Parmi les jeunes gens qui se trouvaient alors au château était le neveu de la comtesse, Raoul.

Dès que Paule avait paru dans le monde, il s'était attaché à ses pas. Leur parenté autorisait cette intimité. On parlait déjà de leur mariage comme d'une chose probable. Paule avait fait ses confidences à Pepa au sujet de son aimable cousin; sans l'envier celle-ci la trouvait heureuse.

Tout à coup Paule devint froide et réservée avec Raoul. Aux éloges qu'elle en faisait sans cesse de lui succédèrent les critiques. En même temps Pepa s'aperçut que Raoul paraissait rechercher sa présence. Elle en fut flattée.

On était aux derniers jours de l'automne. Le matin, la terre était déjà couverte de gelée blanche qui se fondait aux premiers rayons du soleil. On commençait à songer à l'hiver. Pepa se trouvait si heureuse, qu'elle eut voulu retenir les heures qui s'écoulaient.

Sans cesse entourée d'hommages, elle jouissait pleinement de cette vie si facile! Elle en jouissait, comme toute autre jeune fille l'eut fait à sa place. Elle débutait dans le monde, et il lui apparaissait si beau!

Elle laissait éclater son enthousiasme dans ses lettres à Mme Duparc. Elle ne lui parlait que de fêtes, que de plaisirs. « Vous seriez fière de moi, lui disait-elle gaiement. Tout le monde m'admire. » Le nom de Raoul revenait souvent sous sa plume. Le temps de son séjour au château touchait à sa fin. Mme Duparc, inquiète de sa pupille, lui écrivit pour l'engager à rentrer le plus tôt possible. Les descriptions que lui faisait Pepa de ses divertissements l'effrayait; elle regrettait de lui avoir permis de connaître un genre d'existence qui devait, nécessairement, faire paraître monotone et triste celle qu'elle était appelée à mener.

Pepa avait reçu cette lettre le matin, à déjeûner.

En la lisant, son visage se contracta. Raoul, qui l'observait, voulut en savoir la cause. Les larmes vinrent aux yeux de la pauvre enfant lorsqu'elle lui répondit qu'elle allait partir.

« Déjà! s'écria Raoul; et; se penchant vers elle : « Oh! restez, lui dit-il, vivre sans vous ne m'est plus possible! »

Pepa fut interdite, puis elle ne sut pas dissimuler la joie que lui causait l'aveu du jeune comte. Se sentant rougir, elle s'éloigna et courut se cacher dans sa chambre.

Qu'allait dire Mme Duparc? déjà elle se voyait conduite à l'autel. Comme son sort serait heureux! Ses parents consentiraient-ils au mariage? et pourquoi s'y opposeraient-ils?

Elle fut interrompue dans ses réflexions par la comtesse.

« Mon enfant, lui dit-elle, vous êtes ici sous ma protection, je ne peux donc pas vous laisser vous diriger toute seule. Que signifie votre conduite avec mon neveu?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, balbutia Pepa.

— Enfant, je m'intéresse beaucoup à vous. Répondez-moi franchement, Aimez-vous Raoul? »

Pepa cacha sa figure sur l'épaule de la comtesse et répondit oui, bien bas.

Mme de Saint-Prix fronça le sourcil.

« Ecoutez-moi, chère petite, reprit-elle. Vous êtes assez intelligente pour me comprendre tout de suite. Il m'est pénible de vous dire qu'il faut que vous partiez le plus promptement possible et sans revoir Raoul; s'il a vraiment des projets sur vous, eh bien, ce sera moi-même qui irai vous demander pour lui à vos parents. Mais je vous avoue que mon mari et moi nous serons contrariés s'il se marie avec une étrangère; comme il est majeur et maître de sa fortune, il fera ce qu'il voudra je vous promets de ne l'influencer en rien. Ne soyez pas offensée si je vous dis que je n'ajoute pas grande foi à la passion que Raoul croit avoir pour vous. Il n'est peut-être qu'ébloui par votre beauté originale, dont chacun ici a subi le charme. Vous non plus, vous ne pouvez pas savoir si vous l'aimez : à votre âge on n'a encore que des sentiments bien éphémères. Ainsi, donc, pour l'un comme pour l'autre, il vaut mieux que vous vous sépariez. Si malgré l'absence, votre attachement mutuel subsiste et que vous deveniez ma nièce, soyez sûre que je serai très-bonne avec vous. »

Et la comtesse baisa au front la jeune fille dont le visage était en feu.

Elle était chassée, expulsée, avec toutes les formes de politesse, il est vrai, mais on l'éloignait comme dangereuse. Et pourquoi? Parce qu'on était jaloux d'elle!

Elle ne répondit pas un mot. Se dégageant des bras de Mme de Saint-Prix, elle se mit à faire ses préparatifs de départ. Elle voulait partir ce jour-là même. Que lui importait de voyager seule!

La comtesse lisait dans ses yeux la colère qu'elle parvenait si difficilement à dominer.

« Vous m'avez mal comprise, enfant, lui dit-elle en essayant de prendre sa main. J'agis dans votre intérêt. Je ne veux pas que vous vous en alliez fâchée contre moi, contre Paule surtout, qui ignore ce qui se passe.

— Et que m'importe! s'écria la jeune fille, avec une violence mal contenue.

— Il m'importe beaucoup à moi, reprit la comtesse. Paule vous aime. »

Les larmes que Pepa tâchait de retenir jaillirent malgré elle, et inondèrent son visage. La comtesse fut émue, mais elle accomplissait un devoir. Une femme de chambre fut chargée de ramener la jeune fille à sa pension.

Il fallut cependant avertir Paule. Son amitié, un instant refroidie par un léger sentiment de jalousie, se réveilla en apprenant le brusque départ de Pepa. On lui laissa croire qu'elle était rappelée par Mme Duparc.

Ce fut par sa cousine que Raoul apprit que la belle Espagnole avait quitté le château. Ignorant ses motifs, il lui en voulut d'être partie sans l'en avoir prévenu, sans lui avoir adressé un mot d'adieu. Il l'accusa d'être capricieuse et coquette. Il devint sombre. On le surnomma le beau ténébreux. Il fit parade de sa mélancolie pendant quelques jours, puis parut avoir oublié la fugitive.

Et elle, qu'était-elle devenue? Elle était rentrée sous le toit qui avait abrité son enfance, et, en pleurant de colère et de chagrin, elle avait tout raconté à Mme Duparc, pour laquelle elle n'avait jamais eu de secrets.

Oh! combien alors la vieille dame maudit sa faiblesse! qu'avait-elle fait? comment avait-elle accompli son mandat? Elle avait exposé au danger, l'enfant confiée à ses soins, et maintenant elle revenait vers elle, le front humilié, et le cœur en proie peut-être à toutes les angoisses de la passion. Encore si l'avenir eût été pour elle comme pour tout autre!

Sous prétexte de lui donner du repos, Mme Duparc lui interdit toute espèce de travail. Pepa passait son temps à rêver dans sa chambre ou à causer avec sa protectrice.

Une seule lettre de Paule était venue la chercher dans sa solitude. Elle était courte, et ne faisait pas même mention de Raoul.

Jeanne lui écrivait souvent; sa santé n'était pas plus mauvaise, au contraire, elle semblait s'améliorer, mais il lui fallait un repos absolu. La moindre fatigue lui donnait la fièvre. Elle parlait de Jacques comme de l'être le meilleur qui pût exister. « Seulement, disait-elle, sa tristesse est grande. Il porte en lui un chagrin dont nous ignorons la cause. » Elle félicitait Pepa sur ses triomphes dans le monde.

« J'ai voulu lire une de tes descriptions à mon frère, ajoutait-elle; il m'a imposé silence d'un air si sévère, qu'il m'a fait peur. Cependant je ne crois pas que tu aies mal fait de t'amuser, mais Jacques est si original!

— Bon, dit Pepa je l'avais bien jugé. »

L'hiver passa tristement pour la pauvre recluse. Cherchant à se distraire, elle s'était jetée dans des lectures sérieuses. Elle voulait chercher à raisonner sa foi. Elle avait toujours eu sous ce rapport un penchant à la discussion. Mme Duparc n'avait jamais éprouvé ces sortes de défaillances. Elle ne comprenait pas qu'on pût concevoir un doute. Sa vie avait toujours été calme. Le travail y avait occupé une grande place. Jamais elle n'avait lâché le frein à son imagination.

Bonne, dévouée et instruite, elle s'entendait admirablement à diriger un pensionnat de jeunes enfants. Mais elle n'était pas très-apte à ramener dans la ligne droite un esprit qui s'égarait.

L'aumônier était un bon vieillard qui ne pouvait prendre au sérieux les objections de Pepa. Il la traitait, en riant, d'esprit fort, l'engageait à cesser des recherches dangereuses, lui disait, avec raison, que Dieu

ne refuse sa lumière qu'aux superbes qui veulent scruter ses secrets.

La jeune fille se trouvait donc désarmée, pour supporter l'assaut qu'elle allait avoir à soutenir.

Absorbée par ses études religieuses, qui avaient un grand attrait pour un esprit aussi développé que le sien, Pepa avait senti s'affaiblir en elle le souvenir de Raoul. Rien n'était venu, depuis son départ, le rappeler à sa pensée. Paule écrivait très-rarement; ses lettres étaient toujours aussi affectueuses, mais, lancée dans le tourbillon des plaisirs parisiens, elle avait peu de temps à donner à la correspondance. La pensionnaire soupirait bien parfois, en lisant les relations des fêtes brillantes auxquelles son amie assistait. Elle comparait son existence monotone à celle de Paule. « Cela ne durera pas toujours ainsi pensait-elle, pour se consoler. Moi aussi, j'aurai mon tour. Je tiendrai bien ma place dans le monde! Je tâcherai surtout de ne pas avoir la réputation d'une femme frivole. Les hommes ne me renverront pas avec dédain à mes toilettes. Je saurai les comprendre et causer avec eux. »

Cette idée la poussait de plus en plus à continuer ses études. Mme Duparc, heureuse de la voir occupée, la laissait agir à sa guise. Elle retardait de jour en jour les pénibles révélations qu'elle avait à lui faire sur sa situation.

Si Pepa avait oublié Raoul, il n'en était pas de même de lui. L'amour qu'il avait conçu pour elle avait résisté à l'absence; il avait essayé inutilement de s'en distraire. Cependant il ne laissait deviner son secret par personne. Sa tante le croyait guéri. Au commencement du printemps il annonça qu'il allait faire un petit voyage, et il n'indiqua pas le lieu où il se rendait.

I se présenta c hez Mme Duparc et demanda à la voir. La bonne dame, un peu souffrante, fit répondre qu'elle était incapable de descendre au parloir. Le jeune homme, sans se nommer, ayant fait de nouvelles instances, Pepa alla savoir ce que cet étranger voulait.

En revoyant Raoul, son visage se couvrit d'une vive rougeur. Elle ressentit de nouveau toute la souffrance qu'elle avait éprouvée, alors qu'elle s'était cru expulsée du château à cause de lui.

« Que j'ai langui loin de vous! lui dit Raoul en s'asseyant près d'elle. Je ne pouvais plus vivre sans vous voir : me voici. Mon sort est entre vos mains. Voulez-vous m'autoriser à vous demander à vos parents? Je sais que ce n'est pas à vous que j'aurais dû m'adresser tout d'abord. Je voulais aujourd'hui faire passer ma supplique par les mains de Mme Duparc, implorer mon pardon. Est-ce parce que je vous avais offensée que vous êtes partie si brusquement ? Oh dites-moi que vous aussi vous avez souffert de l'absence, dites-moi que vous m'aimez ! »

La jeune fille ne répondait rien. La voix émue du comte faisait battre

son cœur. Elle fixa enfin ses yeux si beaux sur Raoul et lui dit en souriant.

« Pourquoi, si vous pensiez encore à moi, m'avez-vous laissée si longtemps? Je me croyais bien effacée de votre souvenir. »

Il trouva vite des excuses à son apparent oubli, et Pepa consentit sans peine à transmettre sa demande à Mme Duparc.

Le comte promit de revenir le lendemain. Il espérait que Mme Duparc serait assez bien pour le recevoir. Appuyé sur la porte vitrée donnant sur le jardin, il suivit du regard la belle jeune fille qui s'éloignait d'un pas rapide; deux fois elle se retourna pour lui faire de la main un gracieux geste d'adieu.

« Quelle adorable créature, disait-il, j'en suis fou. »

Le cœur palpitant, Pepa vint se jeter dans les bras de Mme Duparc; celle-ci, en apprenant ce qui venait de se passer, ne put dissimuler son chagrin. Serrant Pepa contre sa poitrine, elle laissa couler sur cette jeune tête des pleurs bien amers. Le moment était venu de déchirer le voile qu'elle avait jusqu'alors étendu avec une maladroite tendresse devant les yeux de sa pupille.

« Ma fille bien-aimée, lui dit-elle, vous vous étonnez de ma tristesse. O chère enfant, ce que j'ai à vous dire me fait tant de mal! J'ai peur que votre courage ne vous fasse défaut. »

Et comme Pepa la regardait étonnée, la vieille institutrice baissa la voix, et lui raconta les circonstances qui avaient accompagné son entrée dans la pension.

Il semblait qu'elle avait à s'accuser d'une honte personnelle. Son regard ne quittait pas la terre; elle craignait de lire, sur le visage de la pauvre délaissée, le terrible effet de ses révélations. Quand elle eut tout dit, elle releva la tête. Blanche comme un lis, les yeux dilatés par la surprise, Pepa paraissait pétrifiée.

« Parlez-moi, ma fille, lui dit Mme Duparc en prenant dans ses mains tremblantes les mains glacées de la malheureuse enfant.

— Oh! dites-moi que je suis sous le poids d'un horrible cauchemar, » s'écria Pepa, s'échappant à l'étreinte de sa bienfaitrice, et en tordant ses bras avec angoisse.

Mme Duparc ne lui répondit que par ses larmes.

« Maudit soit le jour où je suis née! » dit Pepa en s'affaissant sur elle-même. »

On la porta sur son lit, privée de connaissance. On crut longtemps qu'on ne parviendrait pas à la ranimer. Mais son corps était fort.

Ce fut en vain que Mme Duparc essaya de vaincre, par le raisonnement, ce désespoir muet. Une semaine entière se passa sans que Pepa prononçat une parole. On eut un moment peur pour sa raison.

Raoul était venu, et avait été reçu par Mme Duparc. Il apprit par elle tout ce qui concernait la jeune fille.

Il refusa d'abord de croire ce qu'on lui disait; mais il dût se rendre; et et après quelques instants de silence, il dit :

« Vous auriez dû, madame, faire connaître toutes ces choses un peu plus tôt. Vous nous auriez épargné bien des chagrins.

— N'avez-vous rien à faire dire à notre malheureuse enfant, monsieur? lui demanda la vieille dame. Son avenir est-il sans espoir ? »

Raoul semblait se consulter.

« Hélas ! madame, répondit-il, à quoi bon entretenir des espérances inutiles. Si je suivais l'impulsion de mon cœur, je vous dirais : Je l'aime avec passion; elle n'a pas de famille, je lui en donnerai une. Mais la raison me retient. Je ferais une folie dont je ne tarderais pas à me repentir. J'en souffrirais, et elle aussi. Je ne me sens pas assez de courage pour braver l'opinion publique. La mère de mes enfants doit avoir un nom. Qu'elle m'oublie, je tâcherai de l'oublier aussi. »

Et il partit, sans demander à revoir celle qu'il disait tant aimer !

« Est-ce donc là de l'amour ? pensait Mme Duparc. Pauvre Pepa ! comme cet homme t'a rejetée promptement ! »

La jeune fille ne s'informa pas même de ce qui s'était passé avec Raoul. Peut-être le choc qu'elle avait ressenti avait-il détruit tous les autres sentiments. Mme Duparc se garda bien d'approfondir ce mystère. Elle respecta le silence de sa pupille et eut, pour l'enfant abandonnée, des redoublements de caresses.

Parfois Pepa repoussait ses caresses; mais, le plus souvent, elle appuyait son front pâle sur les genoux de la vieille dame, et restait ainsi de longues heures. Que se passait-il dans cette tête?

Un matin, elle entra de bonne heure dans la chambre de Mme Duparc. Ses lèvres décolorées étaient tremblantes.

« Vous avez été pour moi plus qu'une mère, dit-elle. Comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous ?

— Chère enfant, ne parlez pas de cela. Souriez-moi comme par le passé, et je serai amplement payée du peu que j'ai fait pour vous. »

Elle secoua la tête avec tristesse.

« Le passé est mort, dit-elle, pensons à l'avenir. Décidez ce que je dois faire. Votre volonté sera la mienne.

— Cette résignation me fait mal enfant. Dieu...

— Ne parlez pas de Dieu. Pourquoi suis-je une de ses créatures maudites qu'il a jetées sur la terre pour y souffrir?

— Pepa, vous blasphémez ! s'écria la vieille dame avec terreur.

— Pardon ! j'aurais dû me taire et respecter vos croyances, que je ne partage plus.

— Enfant, le chagrin vous égare. Il faut prier.

— Prier ! jamais ! Avais-je demandé à naître ? Pourquoi mon sort est-il si différent de celui des autres ? Et vous dites que Dieu est juste ? »

Mme Duparc avait caché son visage dans ses mains ; elle pleurait.

« Oh ! quel compte j'aurai à rendre, dit-elle enfin. Se peut-il qu'une enfant élevée avec tant de soins ait perdu jusqu'au sentiment de reconnaissance que tout être doit à Dieu ! Hélas ! s'il en est ainsi pour celle-là, il en est de même peut-être pour les autres. J'ai été une ouvrière inhabile. J'ai entrepris une tâche trop forte pour moi, je n'ai pas été bénie. J'y renonce dès aujourd'hui ; Pepa, ma fille, pardonnez-moi et que Dieu dans sa miséricorde me pardonne aussi. »

La jeune pensionnaire écoutait ces paroles sans les comprendre. Quelle faute avait commise son institutrice ? La bonne dame lui expliqua sa pensée.

Émue par ce chagrin dont elle était cause, Pepa essaya de réparer le mal qu'elle avait fait, en promettant de tout tenter pour devenir meilleure.

Cette assurance tranquillisa Mme Duparc. Si elle avait pu lire jusqu'au fond de l'âme de son élève, elle eût été effrayée de l'abîme de désespoir dans lequel elle était plongée.

Pensant que le travail serait un bon remède pour distraire Pepa, Mme Duparc consentit à lui laisser professer une classe.

Personne n'eût reconnu la brillante Pepa dans cette jeune fille se traînant languissamment. Son regard sombre était si différent de celui d'autrefois ! Un pli profond s'était creusé entre l'arc délié de ses sourcils. Insoucieuse d'elle-même, elle emprisonnait ses belles boucles de cheveux sous le petit bonnet noir que portaient les sous-maîtresses.

Les élèves avaient perdu vis-à-vis d'elle leur familiarité. Quand elle entrait dans sa classe, le silence se faisait aussitôt. Les enfants avaient compris qu'une grande douleur avait, seule, pu faire courber ce front jusqu'alors si altier. Mais tout le monde ignorait la cause du chagrin qui dévorait la malheureuse créature. Elle s'acquittait de sa tâche sans se plaindre et avec zèle. Elle mettait une sorte d'amour-propre à faire plus que son devoir. C'était en vain que Mme Duparc l'engageait à ménager sa santé. « A quoi bon ? » disait Pepa. Tout lui était devenu indifférent. Rien ne vibrait plus dans ce cœur ulcéré.

L'aumônier avait essayé de ranimer son courage. Il avait avec elle de longues conférences, bien plus longues que par le passé. Quand elle quittait le bon vieillard, son front était plus sombre, sa bouche exprimait un amer dédain. Lui, soupirait, levait les yeux au ciel et priait pour la pauvre révoltée.

Une nouvelle source de chagrins s'ouvrit pour la jeune fille. Cette fois ils ne l'atteignirent pas seule.

La comtesse ne s'était point doutée du motif pour lequel Raoul avait fait son voyage.

Elle évitait avec soin toute allusion à Pepa, et croyait que le jeune homme n'avait eu pour elle qu'un goût passager. Ses projets sur lui, au sujet de Paule, avaient repris plus de vigueur. Tout lui convenait dans cette alliance. Raoul possédait une plus belle fortune que sa fille; il lui plaisait. Elle s'étonnait seulement de le voir si peu empressé à conclure ce mariage. Paule avait ce qu'on appelle du succès. Sa beauté aristocratique s'était encore développée. Plusieurs jeunes gens avaient sollicité l'honneur d'être admis comme prétendants. Paule les avait tous refusés. Elle semblait n'avoir des yeux que pour son cousin. Il paraissait assez flatté de cette préférence, mais il ne se pressait point.

Etait-ce le souvenir de Pepa, qui l'arrêtait? La comtesse finit par le craindre et elle provoqua une explication. Raoul fit d'abord le discret, mais le secret qu'il avait appris lui pesait; il se confia à sa tante, l'assurant que son amour pour Pepa s'était évanoui en apprenant qu'elle était une misérable enfant trouvée. Cependant, en disant cela, sa voix tremblait. La comtesse vit briller une larme dans ses yeux.

Frémissant à l'idée que Pepa avait été sur le point d'entrer dans sa famille, la comtesse accusa Mme Duparc d'avoir cherché à se débarrasser de sa pupille, en profitant de sa merveilleuse beauté. Bientôt toute la société, qui avait admiré la belle Espagnole, apprit avec horreur qu'elle avait accueilli, comme un de ses membres, une enfant trouvée sur le seuil d'une porte. Ce fut à qui blâmerait le plus la pauvre maîtresse de pension. Elle fut regardée comme une intrigante. Le bien qu'elle avait fait fut une arme que l'on retourna contre elle.

Paule pleura, en apprenant toute ces choses. Que lui importait la naissance de Pepa! Elle eût voulu aller vers elle pour la consoler dans son abandon.

Le silence que gardait Pepa fut présenté comme une preuve qu'elle se reconnaissait indigne d'être conservée comme amie. « Si nous pouvons lui venir en aide, dit la comtesse, nous le ferons bien sûr. Mais quant à la recevoir encore ici, ce n'est plus possible. Sans doute, la pauvre enfant n'est pas coupable de son origine. Cependant il y a des barrières que nous ne devons jamais franchir. »

Courbant la tête avec soumission, Paule accepta l'arrêt de ses parents et cessa d'écrire.

Ce fut à peine si Pepa s'en aperçut. Cependant un jour elle tressaillit. Une rougeur subite colora pour un instant son visage. En lisant un journal, elle y avait vu l'annonce du mariage de Paule et de Raoul.

Les vacances étaient arrivées. Toutes les élèves allaient partir. Cette année-là avait été plus brillante que les précédentes. Malgré sa grande

jeunesse, Pepa s'était mise, pour ainsi dire, à la tête de l'enseignement.

Mme Duparc jouissait avec orgueil du prodigieux talent de son enfant adoptif. Elle rêvait pour elle une belle et honorable carrière. Elle se sentait bien vieille, mais elle espérait vivre assez pour voir Pepa, non lui succéder tout à fait, mais au moins continuer avec une de ses nièces, l'établissement qui comptait tant d'années de succès. Pepa écoutait ces plans d'avenir avec une morne résignation.

Au moment de la distribution des prix, les parents vinrent pour reprendre les enfants. Ils appartenaient presque tous à la noblesse des environs. C'était par ces familles que la comtesse avait connu l'institution Duparc, et ce fut par la comtesse qu'elles apprirent l'histoire de Pepa. Cette histoire, racontée comme elle devait l'être, disait une des actions les plus belles de la vie de Mme Duparc.

Mais la comtesse s'était obstinée à voir dans la conduite de l'institutrice un plan prémédité pour marier sa pupille. Cette appréciation, répandue sans méchanceté, avait porté ses fruits. Mme Duparc avait perdu son prestige. Il faut peu de chose en province pour détruire la réputation la mieux établie. D'ailleurs, il y avait longtemps que Mme Duparc avait sa pension.

Bien des ambitions rivales s'étaient éveillées contre elle. Il avait suffi d'un grain de sable pour faire pencher la balance en faveur d'une autre institution qui venait de s'élever contre la sienne. Affectant des regrets qu'ils n'éprouvaient point, la plupart des parents avertirent qu'ils avaient pris de nouveaux engagements pour l'éducation de leurs filles.

Étonnée au dernier point, la bonne dame interrogea pour savoir ce qui provoquait cette désertion presque générale. On éluda ses questions. Pourtant une mère, plus confiante ou plus indiscrète, apprit à Mme Duparc les griefs qui lui étaient imputés. Le coup fut rude ; mais le sentiment de sa dignité méconnue la soutint. Elle dédaigna de repousser cette accusation outrageante. « La seule chose que je réclame de vous, dit-elle à cette dame en échange des soins dont j'ai entouré vos filles, c'est que vous laisserez toujours ignorer à ma malheureuse enfant le motif de votre conduite. J'ai peu de temps à vivre. Après moi, que Dieu veille sur elle ! »

L'âge de Mme Duparc lui faisait depuis longtemps désirer le repos. Sans Pepa, elle aurait vendu son établissement et se serait retirée dans un couvent pour y mourir en paix. Mais au moment de se séparer de sa pauvre orpheline, elle n'avait pu s'y décider.

Pepa était si jeune pour la lancer dans le monde, chez des étrangers ! Tant de soucis furent fatals à la noble femme. La maladie vint s'abattre sur ce corps usé par le travail. Pepa veilla longtemps au chevet de sa mère adoptive. Elle la vit s'éteindre peu à peu. Les yeux si tendres de la mou-

rante restèrent fixés sur la pauvre délaissée, jusqu'au moment où ils se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

Les parents de la défunte arrivèrent en toute hâte pour veiller à la succession. L'histoire de Pepa avait transpiré; on craignait qu'elle n'eût accaparé l'héritage. Ils furent vite rassurés. Mme Duparc avait donné tous ses soins, tout son amour à l'enfant qu'elle avait élevée, mais elle aurait craint de mal faire en lui laissant sa fortune : l'étrangère ne devait point porter préjudice aux siens. Pepa se trouvait donc seule, sans argent, sans appui. Le monde lui était ouvert, il fallait y conquérir une place. Et elle avait dix-huit ans.

Elle s'était réfugiée dans sa chambre. La tête appuyée sur son lit, elle avait entendu le glas funèbre retentir presque sans interruption, pendant plusieurs heures; elle avait distingué le chant des prêtres venant chercher le corps du seul être qui se fût intéressé à elle. Puis le silence s'était fait dans la grande maison si bruyante naguère, et alors si désolée. Les gens de service allaient et venaient sans bruit. La famille de Mme Duparc avait suivi le convoi. Pepa n'avait pas eu la force de l'accompagner. Brisée par la douleur, elle n'avait qu'une pensée, celle de son isolement. Elle avait peur. Un pas léger se fit entendre; une main caressante se posa sur son épaule. Elle releva sa tête appesantie et jeta un cri de surprise, presque de joie : la mère de Jeanne était près d'elle et pleurait.

Comment était-elle là ? Pepa ne se le demanda pas. Par un mouvement irréfléchi, elle se pressa contre elle. Il y avait dans ce mouvement une grâce enfantine. Elle semblait réclamer protection. La fermière le comprit ainsi.

« Comment n'avez-vous pas pensé tout de suite à nous écrire, lui dit-elle. Quoique d'une condition inférieure à la vôtre, ma fille eût tenu à honneur de vous offrir un abri jusqu'à ce que vos parents soient venus vous reprendre ou aient décidé de votre avenir. »

Pepa tressaillit. On venait de toucher à la plaie de son âme. Elle rougit. Puis, réfléchissant qu'il fallait finir par avouer sa position dans le monde, elle préféra en informer tout de suite la paysanne.

« Eh bien, tant mieux ! s'écria la bonne créature, en pressant Pepa contre son cœur. Dès aujourd'hui Jeanne a une sœur. Dieu semble avoir écouté nos prières. Notre chère enfant se rétablit tous les jours. Qu'elle va être heureuse de vous voir. Et mon mari donc ! et Jacques ! et tous les gens de la ferme ! Que j'ai été bien inspirée de venir pour savoir ce que vous deveniez. Jeanne s'inquiétait tant de votre silence. Si elle avait su que c'était le chagrin qui vous empêchait d'écrire, nous n'aurions pas pu la retenir à la maison. Elle vous aime tant ! Vous avez toujours été si bonne pour elle, quand elle était petite écolière ! C'est par hasard que nous avons appris la mort de cette pauvre Mme Duparc. Jeanne a tout de suite pensé à vous. Allons, ma fille, ajouta-t-elle, venez ! »

Il y avait tant de tendresse dans ces paroles dites si simplement, que Pepa ne fit aucune résistance, elle se laissa conduire comme un enfant. La fermière eut bientôt rassemblé tout ce qui constituait l'avoir en ce monde de la jeune fille. Montant avec ses nouveaux protecteurs dans la cariole qui attendait à la porte, Pepa jeta un regard d'adieu à ces murs, qui si longtemps l'avaient abritée, et qu'elle quittait pour toujours.

La route qu'elle suivit lui parut moins belle que la première fois qu'elle l'avait parcourue. La nature entière semblait participer à l'incurable tristesse dont son pauvre cœur était plein.

Ils arrivèrent au village. Ce fut Jeanne qui les reçut. Malgré son chagrin, Pepa ne put s'empêcher de se réjouir du changement qui s'était opéré dans son amie. Elle était toujours bien délicate, mais son œil avait plus d'éclat, ses mouvements était plus vifs, la vie circulait de nouveau dans ce jeune corps.

Pepa reprit sa place à la table commune. Son regard chercha Jacques; le jeune homme était absent. Personne ne parla de lui et elle n'osa pas faire de questions.

Avec cette délicatesse que donne la bonté, la fermière combla sa protégée de plus d'attention que si elle eût été noble et riche. Tout le monde lui fit fête. Elle s'endormit, sous ce toit hospitalier, plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Jeanne fut mise, par sa mère, au courant de ce qui concernait Pepa. Elle ne pouvait pas avoir pour elle plus d'amitié, mais elle mit tous ses soins à éviter la moindre allusion qui eût pu froisser cet orgueil ulcéré.

DOROTHÉE DE BODEN.

(La suite au prochain numéro.)

DEUX ÉVÊQUES

DES

DERNIERS JOURS DE LA POLOGNE

(3e et dernier article.)

Les trois fils de Pulawski, cantonnés avec 800 hommes sur la rive polonaise du Dniester, dont ils se proposaient de faciliter le passage à l'armée turque, se virent cernés au printemps de 1769 par un corps de 6,000 Russes Le plus jeune, âgé de dix-sept ans, fut fait prisonnier et emmené à Kasan.

La forteresse d'Okopé, détruite depuis un siècle, était occupée par les deux autres. C'était une ruine plus qu'une forteresse; les remparts s'étaient éboulés sous l'action des pluies, les fossés étaient comblés, les portes brûlées, les tours à moitié démolies; mais elle avait pour elle sa situation sur un roc escarpé, dans un angle formé entre le fleuve et un de ses affluents, profond et marécageux. Le seul côté qui ne soit pas défendu par les eaux offre une pente douce et facile à gravir; Casimir y avait élevé des redoutes. Tant que les Polonais restèrent assez nombreux pour garnir le front de leurs défenses, les cadavres des Russes s'amoncelèrent inutilement sur la pente de la colline; mais réduits à deux cents hommes valides, accablés par la multitude des assaillants et enfermés de tous côtés, ils parurent ne pouvoir échapper à la captivité ou à la mort. Casimir les fit monter tous à cheval et leur montrant, à la lueur des magasins incendiés, un sentier étroit dont la trace était à peine visible sur les rochers à pic qui bordaient le fleuve: « Suivez-moi, leur dit-il, et faites en silence ce que vous me verrez faire. » Il descend de son cheval, le prend par la bride et entre dans ce sentier; tous le suivirent un à un. Le grondement du fleuve et le fracas des glaçons qu'il charriait cacha le bruit de leur marche. Quelques hommes et quelques chevaux roulèrent dans les eaux. Au bruit de leur chute et à leurs cris, les Russes dans les ténèbres crurent que c'étaient des Turcs accourant sur l'autre bord du fleuve et se mirent à tirer à toute volée au delà de la rivière; les boulets passaient sur la tête des hardis fugitifs. Le sentier tournait les rochers et s'élargissait enfin;

mais là campait un corps de réserve de l'armée russe. Les premiers arrivés des Polonais, poussant les cris ordinaires des Turcs, se précipitèrent au galop. Les Russes, trompés par les ténèbres, crurent avoir affaire à une armée qui avait traversé à la nage et n'essayèrent même pas de barrer le chemin à cette poignée d'hommes.

Casimir, avec les débris de sa troupe, rejoignit d'autres partis polonais qui battaient la campagne et devint bientôt la terreur des Russes. Sa vigilance défiait toute surprise; on ne lui reprochait que d'aimer trop le péril. Il entendit un jour, dans une rencontre où les siens étaient en déroute, un officier russe demander : « Où est Pulawski ? » il se retourne et lui dit : « Me voici ! » engage avec lui un combat singulier et le jette mort sur la place.

Son frère François avait rassemblé une centaine de janissaires, attirés, malgré les défenses des pachas, par la renommée de son courage. Mais que pouvait-on entreprendre dans un pays aussi dépeuplé? Les deux frères le sentirent, ils choisirent parmi leurs hommes les plus déterminés, formèrent un détachement des autres ainsi que des blessés, des malades, et donnèrent au commandant de ce détachement un billet cacheté qu'il ne devait ouvrir qu'à une grande distance du camp. Ce billet contenait l'ordre de conduire par des chemins détournés tous les équipages en Hongrie. Eux-mêmes, déplaçant le théâtre de leurs opérations, se jetèrent dans des forêts d'une immense étendue, les traversèrent par des chemins inconnus des Russes et entrèrent en Lithuanie avec six cents hommes dans les premiers jours de juin.

Depuis que, l'année précédente, un essai de Confédération de cette province avait été supris et dispersé par les Russes, une tranquillité parfaite semblait y régner. Au bruit de l'arrivée des confédérés de Barr, ce calme à la surface fit place à une émotion profonde. Les uhlans lithuaniens vinrent aussitôt les rejoindre au nombre de trois cents hommes. Casimir écrivit aux personnages les plus distingués de la province, disant qu'il venait se mettre à leur disposition, et leur réservant tous les honneurs de la Confédération de leur pays. Le comte Paç, le prince Sapiéha et beaucoup d'autres s'empressèrent de le venir trouver. Casimir eut de nouveau une petite armée avec laquelle il se posta en avant de la petite ville de Bress, invitant tous les citoyens à se réunir dans cette ville et à y délibérer sous la protection de ses armes. Là le prince Sapiéha fut nommé maréchal de la Confédération lithuanienne, qui adopta les emblèmes et tous les principes de celles de Barr. Malheureusement, les jalousies de province rendirent les Pulawski suspects. Des espions russes contribuèrent à fomenter ces divisions.

Les deux frères venaient d'apprendre, sur ces entrefaites, que la concorde ne régnait pas davantage dans leur pays et que leur père, indignement

trompé, était mort en prison parmi les Confédérés de Barr; ils donnèrent des larmes à sa mort et se promirent mutuellement de ne point le venger, mais ils commencèrent à douter de la possibilité d'achever son entreprise.

Les Russes accoururent de toutes parts en Lithuanie. Un premier corps de mille hommes vint attaquer les Pulawski en avant de Brass. Ils furent si chaudement reçus, qu'ils durent quitter le champ de bataille jonché de deux cents des leurs. Poursuivis et atteints dans une petite plaine environnée de bois, ils mirent bas les armes. Casimir se contenta de leurs promesses de ne plus servir contre les Confédérés et de retourner dans leur pays par le plus court chemin ; il eut lieu presque immédiatement de se repentir de sa générosité. Ces mêmes Russes renforcés par d'autres détachements revinrent à la charge. Les Polonais les attendirent entre des bois et des marais dont ils connaissaient les passages. Ils y attirèrent leur cavalerie qui laissa dans les fondrières la plus grande partie de son effectif. Casimir voulait profiter du désordre pour marcher à l'infanterie; les autres chefs lui représentèrent combien il était imprudent d'attaquer avec des troupes si mal exercées des forces disciplinées, et Casimir eut la douleur de reconnaître qu'ils avaient raison. Il se borna donc à la défensive et battit en retraite dans les forêts d'Augustowo, non loin de la frontière russe. Cette ville, à cause de ce voisinage, était dégarnie de troupes russes, les Lithuaniens en profitèrent pour signer régulièrement tous les actes de leur Confédération. Une diète des Polonais se formait à Teschen, dans la Silésie autrichienne. Ils élurent les représentants de leur province ; puis, par une résolution dont les motifs sont demeurés inconnus, nobles et soldats se dispersèrent.

Les deux Pulawski avaient près de trois cents lieues à faire pour rejoindre leurs équipages en Hongrie. L'armée russe, comme ils s'y attendaient, se mit tout entière à leur poursuite, et cette retraite ne fut qu'une suite de combats brillants mais chèrement payés. Dans un de ces combats François, qui marchait à la tête, crut, sur un faux renseignement, que son frère venait d'être fait prisonnier à l'arrière-garde. Il revint sur ses pas avec fureur et se jeta au milieu des Russes pour le dégager. Sa troupe fut anéantie et lui-même disparut; on ignore ce qu'il devint, on sait seulement que peu de jours après ses vêtements déchirés et sanglants furent mis en vente dans une ville voisine.

Casimir parvint en Hongrie avec dix hommes. Il restait seul de cinq parents du même nom qui avaient formé la Confédération de Barr. Le père était mort dans les fers, un jeune frère était prisonnier en Russie; François et un autre cousin s'étaient sacrifiés pour leur pays. Dans sa course en Lithuanie, Casimir avait fait plus de cinq cents lieues et livré cinq grands combats et quantité d'escarmouches. On verra reparaître cet homme indomptable.

Nous avons dit qu'une diète se réunissait, hors du contrôle des baïonnettes russes. L'évêque de Kaminiec, il est inutile de l'ajouter, était là avec son zèle infatigable et l'inépuisable fécondité de son esprit. Teschen, ville autrichienne, voisine presque de la Pologne, lui avait paru le refuge d'où il pouvait le plus facilement se rendre utile; il s'y était fixé à son retour de France, et les principaux confédérés ou ceux qui méditaient le devenir n'avaient pas tardé à aller l'y trouver. Un conseil central, espèce de comité directeur des patriotes, se forma de la sorte autour de lui. Sa correspondance embrassait toute la république; ses agents pénétraient mystérieusement au fond des provinces les plus reculées. Aux uns, il envoyait des subsides pour s'armer, s'équiper et s'approvisionner; l'évêque et plusieurs citoyens y dépensèrent toute leur fortune; aux autres, il faisait parvenir tantôt le conseil de rester calmes et de dissimuler pour ne pas éclater mal à propos, tantôt l'avis d'une occasion opportune et des excitations à la saisir, plus souvent des paroles de conciliation, des appels à la concorde, à l'oubli des jalousies de commandement et des rancunes invétérées. Cette partie de la mission qu'il s'était donnée était de beaucoup la plus laborieuse. « Hélas! s'écriait souvent Krazinski, les Polonais « n'ont-ils donc pas encore assez souffert pour avoir appris à sacrifier de « si vains intérêts au salut de la patrie! » Malgré les périls de moins en moins douteux de cette grande entreprise, malgré les découragements qui naissaient pour lui de tant de viles intrigues dont il suivait les fils, au dedans et au dehors, il avait tout prévu, tout disposé pour une confédération unique et générale.

On peut s'imaginer ce qu'il fallut d'adresse pour tenir, à cet effet, selon les formes légales, d'abord les assemblées des districts, puis celles des provinces. On avait eu soin de détourner la surveillance des Russes, d'indiquer de faux rendez-vous et de se réunir dans d'autres lieux. Enfin, les maréchaux-généraux de chaque Palatinat avaient été élus, et les représentants des 169 districts dont se composait alors la République, eurent le bonheur de se compter tous, ou presque tous, au mois de novembre 1768, en Silésie, et de constater réciproquement la régularité des pouvoirs dont ils étaient munis. Ceux qu'avaient retenus la captivité, les trahisons, ou les défiances plus dangereuses que les trahisons, avaient envoyé des procurations par écrit. L'évêque de Kaminiec put alors, en saluant ces dignes citoyens venus de la Ruthénie, de la Prusse Polonaise, de la Gallicie, de la Livonie, des bords du Dnieper et de ceux de l'Oder, céder au goût de son temps pour les citations classiques, et répéter avec le Sertorius de Corneille :

« Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis! »

En effet, la diète était régulière, légitime, et aux termes des anciennes

lois, investie de droit et par le seul fait de son existence du pouvoir législatif, et de celui d'aviser au salut de l'État. Sans tenir aucun compte du fantôme du souverain régnant, elle notifia aux troupes et aux divers pouvoirs constitués qu'elle prenait en mains le gouvernement général pour toute la durée de la crise présente. Elle adhéra solennellement à la Confédération de Barr, que l'on proclama confédération générale, et, en témoignage de reconnaissance pour ceux qui l'avaient formée, le comte Krazinski fut choisi pour maréchal-général du royaume et le comte Poroki, au défaut de feu Pulawski le père, pour régimentaire général. Le comte Paç, maréchal de Lithuanie, fut nommé subsitut des deux autres chefs jusqu'à leur retour de Turquie, et président provisoire d'un conseil chargé du pouvoir souverain dans toute l'étendue de la Pologne. Enfin on résolut de poursuivre à outrance l'étranger; on se jura de l'expulser ou de mourir, et, pour montrer qu'on ne désespérait pas du salut de la patrie, on s'empressa de consulter les hommes réputés alors comme les meilleurs esprits de l'Europe, sur la forme du gouvernement qu'il conviendrait d'adopter après la victoire (1).

Les moyens dont disposait la diète étaient loin de répondre à toutes les exigences de son zèle et de la situation, et bien des maux lui étaient révélés, dont elle ne pouvait que déplorer l'existence. On a peine à se figurer l'état déplorable de la Pologne au milieu de l'anarchie. Les Russes n'étaient pas seuls à piller. Partout où les confédérés avaient eu le dessous, leur dispersion avait amené de nombreux brigandages. Les soldats, n'ayant plus ni paie ni chefs, restaient réunis pour battre la campagne. Tout propriétaire aisé était qualifié de partisan de la Russie et traité comme tel; s'il résistait, il était massacré. Beaucoup de villes et de villages, des plus attachés à la Confédération, étaient ainsi rançonnés par d'indignes confédérés, et le cultivateur ne savait qui redouter davantage ou des ennemis, ou des prétendus défenseurs de la patrie. La famine vint aggraver la misère générale. Les paysans se lassaient d'ensemencer pour voir leurs moissons foulées ou pillées. Les commerçants n'osaient sortir de chez eux, à cause de l'insécurité des routes. Il ne manquait plus que la peste; elle vint compléter l'œuvre de la guerre et de la famine! Ce fut même le premier prétexte des Prussiens pour s'avancer en armes, dans 'intérieur du pays, et pour y établir un cordon prétendu sanitaire qui alla toujours en se resserrant, jusqu'au cœur de la malheureuse Pologne.

La diète régla tout ce qu'elle put. Elle appela devant elle tous ceux qui exerçaient quelque commandementau nom de la Confédération. Plusieurs de ceux-ci, fiers de leurs forces, et qui s'étaient conféré d'eux-mêmes leurs

(1) On consulta spécialement Mably et J.-J. Rousseau. Les Polonais, en s'adressant à eux, cherchaient sans doute un moyen de diviser et peut-être de ramener à eux la puissante cabale des philosophes : l'idée était malheureuse.

titres, ne se soumirent pas sans résistance à la vérification ; quelques-uns refusèrent net de rendre compte de l'emploi qu'ils avaient fait des contributions levées et des deniers publics ; d'autres, qui n'étaient au fond que des chefs de maraudeurs, exploitant les perturbations, furent retranchés du nombre des Confédérés ; on en vit qui passèrent ouvertement à l'ennemi, et lui vendirent les secrets, heureusement peu étendus, dont ils étaient dépositaires. La plupart se soumirent loyalement, prêtèrent serment au Conseil, et protestèrent qu'ils ne réclameraient jamais aucun dédommagement des sacrifices qu'ils avaient pu faire, de leurs biens, vendus par eux pour acheter des armes, ou confisqués par les Russes ; mais qu'ils se croiraient toujours assez récompensés par l'honneur d'avoir contribué au salut commun.

Ces diverses résolutions furent délibérées et signées dans la partie polonaise de Biala ou Bilitz. Cette ville, coupée en deux par une rivière qui sépare la Pologne de la Haute-Silésie, offrait à la diète, d'un côté la possibilité de rendre ses décrets comme l'exigeaient les anciennes lois constitutionnelles, sur le sol polonais, de l'autre un refuge tout prêt sur un territoire neutre. Les actes de la diète furent aussitôt répandus et promulgués dans toute la république. Les camps épars des patriotes en célébrèrent la publication par des fêtes militaires. Le peuple fit éclater sa joie jusque dans les villes occupées par la Russie.

Ainsi le courage d'un évêque suppléait aux défaillances du roi et du sénat, et quelques citoyens avaient ranimé toute une noblesse amollie par le luxe et l'oisiveté, tout un peuple assoupi, sans lois et sans chefs. Seuls, ils trouvaient en eux-mêmes une vigueur et des vertus qui les étonnaient ; ils déconcertaient leurs ennemis et eussent pu repousser le joug, pour peu que le roi se fût joint à eux. Mais Stanislas-Auguste préférait la perte de sa couronne à celle de son repos, et son inertie obstinée força les confédérés à une mesure extrême qui fut, non pas un crime, mais une faute, parce qu'ils n'étaient pas assez forts pour imposer au dehors le respect de leurs volontés. Ils proclamèrent la déchéance de Stanislas-Auguste ; ils décrétèrent d'incapacité politique ce prince inhabile ou vendu ; ils tentèrent de s'assurer de sa personne, et, le coup ayant manqué, ils fournirent à la Russie l'occasion de démontrer à toute l'Europe qu'ils étaient bien en rébellion ouverte contre l'autorité légitime et la loi de leur pays. L'Europe, facile aux appparences, ne se demanda pas si dans les crises suprêmes la justice et la légalité sont bien toujours une même chose. Elle accueillit les accusations de la Russie ; mais l'histoire doit les repousser : il ne faut pas qu'elle soit toujours la complice du succès.

Cependant la vague bienveillance de la cour d'Autriche ne rassurait la diète qu'à moitié. L'espoir d'une plus grande liberté d'action sur le territoire de la Hongrie, où dominait une noblesse fière, presque indépendante,

et où il était moins aisé aux Russes d'exécuter un coup de main, détermina le Conseil général institué par la diète à se transférer à Eperies, frontières montagneuses de la Pologne, dont les défilés étaient occupés par petit corps polonais. L'empereur Joseph II, déjà associé au gouvernement par Marie-Thérèse et déclaré co-régent de l'Empire, passa à Eperies, sous un prétexte étrange, et se fit présenter par un magistrat de la ville l'évêque de Kaminiec, le comte Paç, et deux ou trois de leurs collègues. L'entretien dura deux heures. Joseph s'informa très au long de leurs prétentions, de leurs ressources, de leurs projets. Il leur demanda pourquoi ils ne réclamaient point tout d'abord la mise en liberté de l'évêque de Cracovie et des autres sénateurs arrêtés par Repnin? — Leur captivité, répondit Paç, enflamme le zèle et le ressentiment de leurs compatriotes; là où ils sont, ils restent une attestation vivante de la violence, et leur patriotisme ne regrette pas de souffrir un peu plus pour nous servir davantage. Ce qui nous importerait beaucoup plus en ce moment, ce serait l'acceptation publique de nos envoyés auprès des différentes cours de l'Europe, et particulièrement à Vienne.—L'empereur répondit que cette acceptation équivaudrait à une reconnaissance formelle de la Confédération, et qu'il avait besoin de réfléchir avant de s'engager. Il témoigna son estime pour les hommes distingués qu'il venait d'entretenir, ajoutant qu'un jour peut-être il lui serait permis de la manifester plus hautement. Il leur recommanda enfin de ne point trop se fier aux promesses de la France et il les congédia.

Ce fut dans ces circonstances que, le 1er août 1770, Dumouriez arriva à Eperies. Son premier soin fut de réunir et d'envoyer à Choiseul des détails exacts sur les forces éparses de la Confédération, qu'il trouva partagées en quatre divisions principales. Il est intéressant de voir ce qu'elles étaient encore, après trois années de lutte incessante et malheureuse, contre des forces infiniment supérieures et par le nombre et par la discipline.

La première division, maîtresse de presque toute la Petite Pologne, était d'environ 1,500 hommes, sous Beler et Walewski. Elle tenait garnison à Landskron, à Zotor et à Oswiesczyn.

Casimir Pulawski commandait la seconde, forte de 2,000 hommes à peu près.

Zaremba, officier de grand mérite, et qui avait appris la guerre à l'école de Frédéric II, était à la tête de 3,000 hommes, dans la Grande Pologne.

Enfin le Cosaque Sawa, chef énergique et entreprenant, commandait un millier d'hommes, et suppléait par l'audace à la faiblesse de ses moyens stratégiques. On comptait en outre, en Mazovie, en Lithuanie, nombre de petits corps indisciplinés qu'on pouvait réunir pour un coup de main, mais qu'on ne pouvait maintenir longtemps. Le tout formait 9 à 10 mille hommes, dont 7 à 8 mille cavaliers. En un mot il y avait les éléments d'une armée, mais rien de plus.

Dumouriez s'entendit aisément avec Pulawski et Zaremba. Il fit fortifier, sous la direction d'ingénieurs français, Tynieck, à deux lieues de Cracovie; Bolbreck, dans un marais, à l'endroit où la Vistule sort des montagnes; Cosciani, sur la frontière de la Silésie prussienne. Il augmenta les défenses de Landskron, sur la frontière de la Silésie autrichienne. Il fit décider la formation d'un régiment de volontaires étrangers, la plupart français, pour servir de garde au Conseil et de type à la réorganisation des régiments nationaux. Il obtint de Sawa, et d'autres chefs, qu'il reconnussent l'autorité de Pulawski, s'improvisa lui-même généralissime de la Confédération, massa ses forces sur la rive droite de la Vistule, près de Cracovie, et donna en quelques semaines à la résistance plus d'unité et plus de confiance en elle-même qu'elle n'en avait jamais eu. On vit un détachement de quelques dizaines d'hommes, dont quatre seulement avaient des armes à feu, enlever un convoi d'armes et de chevaux jusque dans Mariemont, à une demi-lieue de Varsovie.

Pulawski, après avoir fatigué Drewitz dans les montagnes et l'avoir forcé à la retraite, descendit dans la plaine, et annonça qu'il marchait sur Varsovie; mais, tandis que les Russes se réunissaient pour couvrir la route de la capitale, il se porta précipitamment sur Cracovie, enleva les avant-postes russes de cette place, et incorpora à sa petite armée un régiment de cavalerie polonaise et celui des gardes de la couronne, qui s'associèrent avec enthousiasme à sa fortune. A cette nouvelle, les Russes accoururent en force à Cracovie; Pulawski dissémina ses soldats, se rejeta par plusieurs points sur la route de la capitale, échappa à toutes les poursuites, et parut inopinément devant Czenstoschow.

A l'entrée d'une riche vallée, dans une gorge de montagnes escarpées et couvertes de bois, s'élève le monastère de Czenstoschow (ou Czenstoschowa), solidement construit, isolé dans ses hautes murailles, ceint de bastions et d'un large fossé. Son origine remonte, dit-on, au troisième siècle de notre ère; son histoire est, dans tous les cas, incontestablement contemporaine des fastes les plus reculés de la Pologne chrétienne. On y conserve pieusement une image de la sainte Vierge, attribuée à saint Luc, vénérée au loin comme le palladium de la Pologne, célèbre par les miracles obtenus devant elle, entourée d'innombrables *ex-voto*. On sait que la Pologne avait été mise sous la protection spéciale de la Mère de Dieu par Jean Casimir, en même temps que Louis XIII y mettait la France, et l'auguste effigie de cette *Reine de Pologne*, *Regina Poloniæ*, figurait sur les monnaies de la République, comme elle figure encore aujourd'hui sur celles de la Hongrie: *Regina Hungariæ*. Au temps où les rois résidaient dans le voisinage, à Cracovie, Czenstoschow était pour eux et pour la cour un lieu de fréquents pèlerinages; après l'éloignement des rois, elle l'est encore pour le peuple, et la piété de tous y a accumulé des richesses sé-

culaires, immenses. La ville, de même nom, est bâtie tout auprès. La Wartha traverse la vallée.

Les moines entretenaient une petite garnison, précaution imposée par l'anarchie de l'époque. Ils avaient décidé de fermer leurs portes à tous les partis et ils tenaient parole. Drewitz, s'y étant présenté, leur imposa une contribution de 3,000 ducats, brûla quelques granges, mais ne put entrer. Au bruit de la tentative de Drewitz, Pulawski accourut au secours du couvent, et, bien que ce secours ne fût ni réclamé ni nécessaire, il y pénétra sous prétexte de rendre ses devoirs au supérieur avec huit hommes qui, pendant la conversation, se jetèrent aux deux bouts du pont-levis et se saisirent de l'entrée. Le supérieur protesta, voulut repousser la force par la force; mais le Nonce du Pape, qui se trouvait présent à l'occasion d'une fête de la sainte Vierge, s'interposa, apaisa les religieux, et fit tant, qu'il les amena à bénir solennellement les soldats de Pulawski, champions de la foi et de la patrie. La discipline et la tenue respectueuse de ceux-ci achevèrent de gagner le supérieur. Il se prêta de bonne grâce à ce qu'il n'était plus en son pouvoir de refuser, et la nouvelle de ce bon accord fut du plus grand effet sur l'esprit des confédérés et dans tout le pays.

Pour gagner le temps de mettre Czenstoschow en état de tenir contre un retour offensif de Drewitz, Pulawski concerta avec Zaremba une fausse attaque sur Posen. Il faillit réussir; il réussit, puisqu'il détourna Drewitz, et, quand celui-ci reparut devant le monastère, jurant de l'écraser sous les bombes s'il osait résister encore, Pulawski revenu avant lui était en état de l'y braver. Drewitz demanda à Varsovie de la grosse artillerie. Le sénat et Stanislas-Auguste lui-même lui envoyèrent une députation pour le supplier d'épargner le vénéré sanctuaire et d'éviter un bombardement qui serait traité partout d'impie, de sacrilége, et dont le résultat, quel qu'il fût, serait d'aliéner l'opinion publique. Drewitz demanda des instructions à Catherine II, nouveau délai que Pulawski s'empressa de mettre à profit. Il reçut de Varsovie même un convoi de poudre et de plomb.

Les religieux alarmés voulaient transporter hors de la frontière l'image sacrée et les trésors du monastère. Pulawski s'y opposa : « Ayons plus de confiance, dit-il, dans la protection de la Reine de notre pays, et laissons-la associée à notre défense. Je ne veux pas affaiblir par un témoignage de défiance le courage de mes soldats. » Il ne garda avec lui que 800 hommes d'élite, et envoya le reste en Lithuanie, sous la conduite d'un jeune officier nommé Kosakowski.

Cependant la réponse de la czarine était arrivée à Drewitz le 3 janvier 1771. Elle se résumait en deux mots : « Tout renverser. » Le général russe prit position avec 4,000 hommes, de l'artillerie de siége, et 12 mortiers que Frédéric II, au mépris de sa neutralité officielle, lui avait fait parvenir. De toutes parts les yeux étaient fixés sur ce siége : le sort de la

guerre paraissait dépendre de son issue, comme si la Mère de Dieu, également respectée dans les deux armées, devait montrer en cette occasion si elle était encore ou si elle n'était plus avec les Polonais.

Les assiégés étaient peu approvisionnés, mal vêtus, mais disciplinés et bien armés : avec ces deux conditions des Polonais sont invincibles. On raconte que les sentinelles laissaient leurs uniformes à leurs camarades qui venaient les relever, rentraient nus autour des poêles, et, si une alerte les rappelait, ils couraient en chemise aux remparts. On comptait sur les habits des ennemis pour se vêtir, et effectivement, à la fin du siége, tous étaient vêtus d'uniformes russes. Trois escalades furent repoussées. Le feu prit deux fois aux bâtiments de la forteresse, mais il fut éteint presque aussitôt. Pulawski fit plusieurs sorties, et à chaque fois il enlevait ou détruisait les batteries des assiégeants.

Cependant Zaremba menaçait Varsovie. Des nuées de guerillas patriotes commençaient à se montrer autour des Russes, harcelaient leurs mouvements, interceptaient leurs convois. Drewitz trembla pour ses communications. Il livra un dernier assaut furieux, mais inutile comme les précédents. Alors il leva son camp et partit, laissant 1,200 des siens enterrés dans la neige. Un long cri de joie sortit de toutes les poitrines polonaises et des hymnes de reconnaissance montèrent vers le ciel. On remarquait que la température avait constamment contrarié les opérations de l'ennemi, que les vents et les orages avaient plusieurs fois déjoué ses plans, et le froid fait tomber les armes de ses mains engourdies. La Vierge de Czenstoschowa, la Reine immortelle que les pères s'étaient donnée, veillait donc encore sur les enfants! Hélas! cette protection dont les Polonais recevaient un dernier témoignage allait cesser, du moins en apparence, pour un siècle, pour plus longtemps peut-être ; et la Pologne allait rester fidèle, malgré l'abandon, et s'obstiner à espérer toujours contre l'espérance.

Nous nous sommes étendu sur le siége de Czenstoschowa, en raison de l'immense impression qui le suivit. Nous ne voulons plus raconter que la courte campagne des mois d'avril et de mai suivante, à cause de l'importance de ses funestes résultats, et un épisode qui fait trop d'honneur à notre nation pour être passé sous silence.

Le général Souwarow, cet homme de fer, dont les talents, comme ceux de Dumouriez, commençeraient à se révéler alors, et dont la longue carrière a conquis cette gloire retentissante que l'histoire, plus soucieuse de la grandeur du théâtre que de celle des caractères, n'a pas accordée à Pulawski, Souwarow remplaça Drewitz, après l'échec de Czenstoschow, dans le commandement des troupes russes. La forteresse de Tynieck fut le but de ses premières entreprises. Informé de son dessein, Pulawski se hâta de réunir ce qu'il put de forces disponibles. Sawa, qui venait de surprendre et d'anéantir à Dobrzin, le 10 avril, un détachement russe,

lui annonça qu'il venait se mettre sous ses ordres; mais, comme ses troupes, moins exercées et moins rompues à la fatigue que celles de Pulawski, ne se trouvèrent point capables de cette promptitude et de cet ensemble d'où le succès dépend presque toujours, Sawa fut attaqué par Souwarow, avant d'avoir opéré sa jonction, le 26 avril, près de Schwinski. Le combat commença à 6 heures du matin. Il fut meurtier, surtout pour les Polonais, moins nombreux, moins bien armés; il se soutint jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, Sawa monta sur le toit d'une petite maison pour s'orienter et diriger la retraite, lorsqu'un boulet de canon lui fracassa les jambes. Il tomba; ses soldats le crurent mort, et le cri de « Sauve qui peut! » fut poussé dans leurs rangs déjà fortement ébranlés. Sawa, se soulevant sur ses bras, s'efforçait de les rappeler; mais il n'en put retenir que quelques-uns. Alors ils donna l'ordre de diriger les fuyards du côté par où l'on devait rejoindre Pulawski, et lui-même, pour ne pas les retarder, se fit mettre dans une grande corbeille qu'on attacha sur un traineau, ne garda que cinq à six hommes auprès de lui et se fit entraîner par une route détournée, à travers des marais impraticables. Ayant rencontré une rivière, il la traversa dans le creux d'un arbre mort; enfin, lorsqu'il se vit dans un endroit écarté et qu'il put juger suffisamment sûr, il fit chercher un médecin juif renommé dans les environs, lui confia son secret, et, dispersant ses compagnons d'armes, se livra à sa loyauté. Le juif lui garda le secret. Il venait le panser tous les jours et s'en retournait; mais, ses allées et ses venues ayant été remarquées, les Russes, soupçonnant un mystère, arrêtèrent le juif, et soit par menaces, soit par mauvais traitements, le forcèrent à découvrir le blessé auquel il donnait ses soins. Sawa fut pris dans son traîneau et transporté dans une prison où il mourut des suites de ses blessures, mal pansées ou pansées trop tard. Rulhière a écrit qu'il périt de mort violente, de la main des Russes; il paraît, au contraire, qu'un officier supérieur de cette nation s'honora en lui envoyant son propre médecin, et la postérité répugne à mettre un crime de plus, et un crime inutile, à la charge des ennemis de la Pologne.

Bien peu d'entre les survivants de la défaite de Sawa parvinrent à rallier Pulawski. Une centaine s'étaient jetés dans un bois. Les Russes y firent une battue avec des chiens, et, montés sur des arbres aux carrefours des sentiers, ils tiraient sur ces malheureux épuisés de lassitude et de besoin.

Pendant ce temps Pulawski était arrivé à Castinow. Un premier avantage sur un corps russe, surpris au milieu de la nuit, lui permettait d'en espérer d'autres; mais il n'avait plus affaire à Drewitz. Il marchait sur un autre corps lorsqu'il apprit le désastre de Sawa. Ce fatal événement dérangeait tous ses plans et lui rendait impossible toute opération offensive. Il se hâta d'informer de sa position d'abord Dumouriez, qui était trop loin pour l'aider, puis Walewski et Mozenski, qui accoururent de Zator. Les

trois chefs tinrent conseil. Walewski, jeune et bouillant, proposa de marcher droit à Souwarow vainqueur ; Pulawski, vu l'extrême supériorité numérique de ce dernier, voulait se borner à reculer devant lui avec précaution et sans hâte, le harceler, le tourner s'il était possible, l'épuiser en détail et l'obliger à quitter le pays. Mais le général russe ne leur laissa point le temps de choisir; dès le lendemain Pulawski eut à soutenir le choc de 1,200 cuirassiers ou cosaques qui lui enlevèrent toute son artillerie. Il la reprit quelques heures après et dispersa complétement ce corps, dont 40 hommes à peine s'échappèrent en bon ordre avec leur commandant. C'était, selon toute apparence, le moment d'écouter Valewski, et de profiter de cette victoire d'avant-garde pour tenter un engagement général.

Au lieu de cette hardiesse ou, si l'on veut, de cette témérité, le général polonais se dirigea sur la rivière Gan et tomba sur Zamosk. Le passage de la rivière lui fut disputé; il la passa à la nage, culbuta et prit 140 Russes et entra à Zamosk. Le but de ce détour était de saisir des munitions que, sur un faux rapport, il avait cru accumulées à Zamosk ; mais il n'y trouva aucune provision ni de bouche ni de guerre. Il n'y resta qu'un jour, et se retira sans pouvoir même emmener ses prisonniers.

Cette fausse manœuvre lui fut reprochée amèrement par Dumouriez qui lui envoya l'ordre de le rejoindre, en le menaçant de le faire juger par un conseil de guerre comme coupable d'avoir fui devant l'ennemi. Le Polonais répondit qu'il pouvait se tromper, comme tout autre, mais qu'il croyait avoir conquis le droit de n'être point soupçonné de lâcheté. Il retint le porteur de l'ordre et n'obéit pas.

Dumouriez cependant ne laissait pas que d'agir pour prévenir ce qu'il prévoyait. Coupé dans sa marche il fut ramené dans Saudskroon par Souwarow. Là se trouvaient enfermés, ainsi qu'il le raconte lui-même dans ses Mémoires, 500 hommes de garnison et 30 pièces de canon. De plus il avait 1,000 cavaliers qu'il rangea au-dessous de la place et 200 chasseurs à pied, commandés par des Français, dont il embusqua la moitié, avec deux pièces de canon, au bout d'un ravin terminé par une épaisse forêt de sapins, et où Souwarow devait s'engager, si, comme on n'en doutait pas, son intention était de donner bataille. Souwarow, de son côté, avait 3,000 hommes de cavalerie et 2,500 d'infanterie. Il s'engagea précisément dans le ravin où Dumouriez avait posé son embuscade et, au rapport de celui-ci, ce mouvement devait le perdre; la cavalerie russe, deux superbes régiments qui marchaient en tête, revint débandée. Dumouriez, qui jusque-là avait défendu aux siens de tirer, veut saisir le moment. Il ordonne aux Lithuaniens d'Orsowsko, aux hussards de Schutz de sabrer; au lieu de se jeter en avant, tel est du moins le récit de Dumouriez), hussards et lithuaniens tirent au hasard et tournent bride! Orsowsko et le jeune prince Sapiéha se font tuer. Les Russes, interdits, hésitants, n'osaient cependant avancer; ils étaient

occupés à se réformer. Mazinski, furieux, rallie quelques hommes, se jette avec eux au milieu des Russes ; il est pris.

Dumouriez, resté seul avec son petit escadron français, tourne le bois, rentre dans la place, et se met à canonner vivement la cavalerie ennemie, qu'il oblige d'abandonner bien vite ce champ de bataille où elle a vaincu sans combattre. « Voilà, a dit Dumouriez, ce que les Russes et les Polonais « appelèrent la bataille de Landskroon. Elle dura une demi-heure, et les « Russes ne perdirent du monde que dans leur retraite et par le canon de « la place... Souwarow retourna devant Tinieck et ne put la prendre ; mais « Oswiescun et Bolbreck furent évacués. »

Pulawski, dont la position n'était devenue que plus critique, s'arrêta dans des défilés et commença à s'y retrancher. Il croyait Souwarow bien loin, lorsque les décharges de la mousqueterie, à ses avant-postes, lui annonçèrent son attaque. Les deux armées étaient presque aussi harassées l'une que l'autre; mais Souwarow n'avait cessé de vaincre depuis son entrée en campagne. Il ne laissait aucun repos à ses soldats, n'en prenant aucun pour lui-même; son infatigable impétuosité déconcertait Pulawski. Celui-ci, n'osant accepter un combat décisif où toutes les chances étaient contre lui, ne chercha plus que l'honneur d'une belle retraite, et il la fit avec courage et intelligence, mais avec de grandes pertes, notamment celle de toute son artillerie. En rentrant à Czentoschowa avec les débris de sa faible troupe, il apprit la mort, la prise ou la déroute de la plupart des autres chefs patriotes.

Souwarow satisfait de l'avoir fait reculer, n'osa cependant rien entreprendre de plus, pour le moment. En dix-sept jours ce grand capitaine avait fait 100 milles, ne passant jamais 48 heures sans se battre. Il rendit justice, du reste, à son adversaire; il lui fit remettre un de ses parents fait prisonnier, et il lui envoya en même temps une petite boîte à laquelle il tenait, disait-il beaucoup, et qu'il le priait d'agréer comme un témoignage de son estime.

La dernière lueur de succès qui traversa les ombres de plus en plus épaisses de la fortune polonaise brilla au commencement même de la fatale année de 1772. Dumouriez, en rentrant en France, avait remis au marquis de Viomesnil le commandement de cette poigné de Français qu'un esprit chevaleresque avait attirés au service de la justice prête à succomber. Il en arrivait chaque jour de nouveaux. Rare et vraiment héroïque dévouement, car la philosophie à la mode ne leur pardonnait pas cet emploi de leur épée :

« Une autre peste est celle des confédérés de Pologne, écrivait Voltaire « à Catherine II, de Ferney, en date du 1er janvier 1772 ; je me flatte que « Votre Majesté Impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos « chevaliers Welches, qui ont porté leur inquiétude et leur curiosité chez

« les Sarmates, doivent mourir de faim s'ils ne meurent pas du charbon. « Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire. Cela ne servira pas à « faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation. »

Il ajoutait, le 12 mars : « J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes com- « patriotes soient dans Cracovie au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas « dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand vizir par « quelqu'un de vos officiers : cela ne serait pas honnête, et on dit qu'il « faut être bon citoyen. »

En dépit de ces sarcasmes redoutés, Viomesnil se préparait à montrer à l'Europe qu'il y avait des Français chez les Sarmates. Il écrivait au commencement de 1772 : » Si les Russes attaquent les bicoques des confé- « dérés, ils y trouveront plus de résistance qu'ils ne l'imaginent. Il nous « ont laissé le temps d'y mettre de l'ordre, de bons officiers et des appro- « visionnements... Dans la situation désespérée où se trouvent la confé- « dération, il faut un coup d'éclat pour lui rendre du ton et du courage ; « je m'occupe de l'entreprendre. »

Et douze jours après cette lettre ces quelques hommes s'emparèrent de Cracovie.

Les Russes avaient, dans la citadelle de Cracovie, le dépôt général de leur artillerie et un amas énorme de munitions de tout genre, accumulées pour le siége de Tynieck et des autres places des confédérés dans la Petite Pologne. Le projet d'installer dans cette citadelle même le quartier général de la Confédération était si peu praticable, que s'ils l'eussent précisé à l'avance, ses auteurs n'auraient réussi qu'à s'attirer le ridicule d'une sotte bravade. Les Russes avaient 400 hommes dans le château, 800 dans la ville et plus de 3,000, avec Souwarow, dans la banlieue. Viomesnil ne pouvait disposer que de 600 hommes : c'était presque tout l'effectif de la garnison de Tynieck.

Il partit avec eux le 3 février, à une heure du matin, et les partagea en deux détachements. Il conduisait lui-même le premier, de 180 hommes seulement, parmi lesquels MM. de Saillant, Charlot, de Desprez, et se proposa de pénétrer avec eux dans la forteresse par un soupirail qu'il avait remarqué et soigneusement observé, espèce d'égout qui, du milieu de la place, venait déboucher au bord de la Vistule. Le second détachement, de 420 hommes, aux ordres du comte de Choisy, devait forcer l'entrée de la ville, se saisir de la grand'garde et intercepter les secours que Souwarow pourrait vouloir envoyer à la garnison du château. Tous ces hommes étaient vêtus de chemises blanches, afin de se reconnaître dans les ténèbres.

Choisy éprouva dans sa marche des obstacles nombreux et imprévus. Il n'avait plus que sept hommes en arrivant sous les murs de la ville. Après y être resté près de trois heures, immobile, sa troupe s'augmenta de

trente hommes égarés du premier détachement. Comme le jour allait paraître et qu'il s'exposait, en attendant plus longtemps, à être surpris et enveloppé par l'ennemi, il reprit tristement le chemin de Tynieck, persuadé que Viomesnil s'était sacrifié inutilement, mais étonné toutefois de n'avoir entendu aucun bruit de lutte : le bruit pouvait avoir été étouffé par la profondeur du souterrain. A peine fut-il rentré dans Tynieck que des décharges de mousqueterie, suivies de coups de canon, éclatèrent sur Cracovie. Les gens de Viomesnil étaient montés tous par le soupirail, d'où l'on ne pouvait passer que un à un. Ils avaient haché les palissades, et arraché les barreaux de fer, jeté les portes hors des gonds. Viomesnil, entré le premier, un poignard entre les dents, comme dans un abordage nocturne, avait tué deux sentinelles et un capitaine russe avant qu'ils eussent pu donner l'éveil. De là, marchant droit à une lumière qu'il jugea avec raison être celle du corps-de-garde, il était entré en criant : « Bas les armes ! » Sa témérité avait abusé l'ennemi sur ses forces. 400 hommes s'étaient rendus à 150, à l'exception de onze qui, sautant par les fenêtres, se sauvèrent dans la ville.

Au bruit du canon du château, Choisy repart sur le champ de Tynieck avec 400 hommes, repousse tous les détachements russes qui s'opposent à son passage, force le pont de Cracovie, renverse un corps de cavalerie, pénètre dans le château et rejoint les braves qui s'en sont rendus maîtres et qui, depuis neuf heures, se défendaient seuls contre toutes les forces de l'ennemi. Viomesnil rejeta les Russes jusque hors des remparts.

La faiblesse de son effectif ne lui permit pas de conserver plus de cinq ou six jours la ville et les faubourgs. Après deux sorties qui réduisirent les Franco-Polonais à 400 combattants, dont 20 officiers, il reconnut la nécessité de se replier et de se renfermer dans le château. Les Russes, attribuant sa retraite au découragement, tentèrent d'y revenir avec lui; on se battit à l'entrée pendant trois heures; les Russes en furent enfin repoussés une seconde fois. Alors Souwarow fit amener sa grosse artillerie; mais cette artillerie, tirant de bas en haut à une grande hauteur, était à peu près inoffensive, pendant que l'infanterie moscovite gravissait à découvert sur un terrain escarpé et essuyait un feu plongeant et meurtrier. Souwarow fit cesser des efforts inutiles, toutefois sa ténacité ne se rebuta point pour cela. Il demanda à la ruse ce qu'il ne pouvait obtenir de la force et se proposa d'attirer encore les Franco-Polonais hors du château. Il simula donc une vive escarmouche à l'extérieur de la ville, du côté de Tynieck, On entendait autour du pont de la Vistule un feu roulant, des cris, des mouvements de cavalerie; les Russes rentraient en désordre, comme refoulés vers l'intérieur, puis on les voyait se réformer, retourner à la charge et revenir encore. Viomesnil fit monter un officier à la tour du palais. L'officier distingua tout un détachement russe, de 500 hommes au moins,

dissimulé dans les rues étroites, près de la porte de Grodoka, et n'attendant que la sortie des confédérés pour les couper du château et leur ôter la possibilité d'y rentrer. Il ordonna à tout le monde, à l'exception des sentinelles, d'aller prendre un repos dont ils avaient grand besoin, et, sans brûler un grain de poudre, s'amusa des manœuvres de Souwarow tant qu'il plut à ce dernier de lui en donner le spectacle.

Les Russes commencèrent un siége en règle le 20 février. Le 27 et le 29 ils montèrent à l'assaut, les soldats poussant devant eux des paysans polonais chargés d'appliquer les échelles. Choisy, qui commandait en ce moment sur les remparts, voulut épargner le sang de ces malheureux et les laissa approcher sans tirer; du reste les échelles se trouvèrent trop courtes ou furent renversées. Assiégeants et assiégés firent preuve d'une valeur désespérée. On vit des grenadiers moscovites, sous les yeux de leur intrépide chef, s'opiniâtrer à démolir des embrasures de canon. Ils parvinrent à en élargir une assez pour y entrer six de front, et cela ne les empêcha point de ne pouvoir y passer. Il fallut abandonner ces embrasures obstruées de leurs morts.

Cependant la petite garnison avait été ravitaillée, dans le principe, par quelques détachements de Tynieck; mais, resserrée tous les jours davantage par des ouvrages extérieurs contre lesquels sa faiblesse ne lui permettait point d'essayer des sorties, elle perdit bientôt tout espoir d'être secourue. Elle n'avait ni médecins, ni chirurgiens, ni médicaments d'aucune sorte; ses blessés, pour pouvoir être pansés, se constituaient prisonniers de Souwarow. Ce dernier, tout Tartare qu'il était, aurait désiré proposer des conditions honorables à un ennemi qu'il admirait et dont la capitulation n'était plus désormais qu'une question de temps. La czarine n'écouta que sa haine et exigea qu'ils se rendissent à discrétion.

Ils sortirent du château le 24 avril, en trois détachements qui furent conduits le premier à Kiew, le deuxième à Pultawa, le troisième à Kasan. L'insolente pitié de Voltaire ne les préserva point de traitements indignes, qu'on ose à peine imputer à Catherine, mais qui s'exercèrent en son nom. Pendant quatorze mois ces héros furent oubliés dans leurs prisons, manquant souvent de pain et sans autre ressource que la pitié des femmes russes ou tartares.

La chute du château de Cracovie devait entraîner celle de Tynieck. Cette petite ville, dégarnie d'une bonne partie de ses défenseurs, fut complétement brûlée et rasée par les canons russes. La garnison tenait toujours au milieu des ruines. Elle se trouvait devant l'ennemi comme en rase campagne.

Pulawski, de son côté, avait tenté plusieurs diversions pour dégager Viomesnil; mais Drewitz, qui l'observait avec 1,500 hommes, l'avait réduit à

se renfermer dans Czenstoschow, où pendant dix-huit jours il lui lança 400 bombes et lui livra deux assauts inutiles.

Telle était la situation, lorsque circula une désastreuse nouvelle.

La Prusse et l'Autriche étaient tombées d'accord avec la Russie pour se partager la Pologne!

L'énormité de l'attentat, la neutralité jusque-là bienveillante et l'esprit chevaleresque de Marie-Thérèse, l'appui chaque jour plus accusé de la France, l'intérêt de l'équilibre général, la difficulté surtout pour les complices de déchirer la victime en trois parts équivalentes, sans se battre pour les morceaux, tout contribua à rendre d'abord l'Europe incrédule; mais l'évêque de Kaminieck et le Conseil général, par leurs émissaires, savaient trop bien à l'avance que penser du désintéressement de leurs voisins, aussi bien que du dévouement de leurs amis éloignés. La Russie, assurée que la plus grosse part lui reviendrait toujours, n'avait marchandé ni avec la Prusse ni avec l'Autriche. Elle avait accordé à l'Autriche, en particulier, toutes ses demandes les plus exorbitantes. Que lui importaient une ville ou un village de plus, à elle, maîtresse déjà de la moitié de la surface de l'Europe et d'un tiers de celle de l'Asie? pourvu qu'elle s'assurât des associés à son crime, et que, formant autour de sa victime un cercle de geôliers, elle ne gardât point pour elle seule la tâche laborieuse de maintenir immobile et inerte celle qu'elle avait pu enlacer et abattre, mais qu'elle ne pouvait étouffer!

La Prusse prenait la Prusse polonaise et une partie de la Grande Pologne, comprenant 900 lieues carrées et 416,000 habitants; l'Autriche s'adjugeait toute la rive gauche de la Vistule, depuis les salines de Wielitza, jusqu'à l'embouchure du Viroz, la Russie Rouge, la Podolie, le Palatinat de Belz, une partie de la Volhynie : en tout de 2,500 à 2,600 lieues carrées et 2,700,000 habitants. La Russie étendait ses frontières depuis la source de la Wilia, jusqu'à son embouchure dans le Niémen, et depuis la source de la Bérézina jusqu'au Dniéper, enfermant une étendue de 3,000 lieues et 1,800,000 habitants.

La publication du traité de partage et l'entrée des trois puissances sur les territoires qu'elles s'attribuaient réciproquement détruisit le dernier espoir des confédérés de Barr. Déjà réduits aux abois par les forces d'un seul ennemi, que pouvaient-ils contre trois? Rien, sinon verser un peu plus de sang inutile, et compromettre en même temps ce débris de leur patrie qu'on laissait encore provisoirement à leur lâche souverain.

Pulawski confia à trois officiers que tout était perdu, les embrassa, et en leur personne tous ses frères d'armes, auxquels il n'avait pas la force de dire adieu, leur recommanda de se conserver pour des jours meilleurs, de faire leur soumission à Stanislas-Auguste et de ne rendre Czenstoschow qu'à des Polonais; puis il partit avec un aide de camp et passa en Amé-

rique, où il trouva dans la guerre de l'indépendance une mort honorable, mais prématurée. La garnison de Czenstoschow, fidèle à ses instructions, aima mieux repousser un nouvel assaut de Souwarow et renoncer au bénéfice d'une amnistie entière, qui lui était proposée, que de se rendre aux Russes. Ce ne fut que sur l'ordre positif de Stanislas qu'elle reçut enfin Souwarow, le 15 août 1772.

Paç se retira en Hongrie, de là en France, l'asile des opprimés de tous les pays. Les Polonais commençaient ce long exil qui les a disséminés en tous lieux, comme les Juifs après Titus.

Un grand nombre prit du service dans les armées de France, d'Espagne, un peu plus tard de l'Amérique du Nord. Un Polonais conquit pour son propre compte presque toute l'île de Madagascar. Mais la destinée la plus extraordinaire fut celle du comte Beniouski. Transporté par les Russes au Kamtschatka, à l'extrémité orientale du continent, et là employé avec des repris de justice à faire du charbon dans les forêts, il y trama une conjuration, y réunit cent cinquante hommes audacieux, et sans autres armes que les instruments de leur travail et quelques fusils de chasse, escalada la forteresse, se rendit maître de la ville, et fit prêter serment par les habitants à la confédération de Pologne. Prévoyant l'impossibilité de se soutenir dans cette capitale d'une province russe, il se jette avec ses troupes dans un mauvais navire, le conduit avec habileté sur cette mer inconnue, cherche en remontant vers le Nord ce passage de l'Europe à l'Asie, objet de tant de voyages; repoussé bientôt par les glaces, il revient vers le midi, découvre quelques îles, leur donne son nom, livre plusieurs combats à des sauvages, aborde au Japon, à l'île Formose, à la Chine, parvient aux établissements des Européens dans les Indes, ramène en Europe, sur un vaisseau français, quatre-vingts compagnons de son infortune et de son courage, parmi lesquels se trouvaient deux Suédois, six Hongrois, dix Polonais, sept Prussiens, deux Hollandais, un Suisse, deux Danois, plusieurs Allemands, quelques Russes, des Kamtschatkadales, des gens des frontières de la Chine et un sauvage de l'Amérique. Enfin, pour prix de l'accueil qu'il reçoit en France, il y remet entre les mains du ministère toutes les archives du Kamtschatka enlevées de cette province. Il s'y trouvait un projet d'invasion de la Chine, et tout le plan de ce que les gouverneurs des provinces limitrophes et les commandants des frontières devaient faire d'avance, pour préparer l'exécution de ce projet. Les ministres français firent parvenir cet avis jusqu'à Pékin, et remettre une copie du projet entre les mains de l'empereur même de la Chine.

Zaremba s'avilit seul dans le malheur. Il implora le pardon du ministre russe qui lui répondit, avec raison, qu'il n'en était pas digne, tout en lui accordant une pension déshonorante.

Quant à l'évêque de Kaminieck et aux membres du Conseil général de

la Confédération, il ne leur restait plus qu'à protester. Faible défense contre l'iniquité appuyée d'un million de baïonnettes! Ils protestèrent à Londres, à Versailles, à Madrid, et envoyèrent, non sans peine, leurs archives en France par Strasbourg, et se séparèrent.

Stanislas-Auguste protestait en même temps de son côté. Il faisait déclarer par ses ambassadeurs qu'il regardait le démembrement de son royaume par les trois cours comme *injuste*, *violent*, *contraire à ses droits légitimes*. C'était sans doute de la même façon que les trois cours l'entendaient; elles n'eurent garde d'entrer en contestation avec un homme qui n'avait que des mots pour se défendre, et lui refusèrent même l'honneur d'une réponse. Ajoutons que le misérable monarque ne la méritait pas, car dans cette pièce il avait encore la piteuse audace de remercier Catherine II de « ses soins *heureux et désintéressés* pour rétablir la tranquillité « en Pologne; soins toujours approuvés par lui, et dont le souvenir ne « s'effacerait jamais de sa mémoire. » Il abdiquait ainsi moralement en attendant d'abdiquer de fait, vingt-deux ans plus tard, et d'aller jouir à Saint-Pétersbourg d'une pension servie par les Russes.

Cependant l'évêque de Kaminieck errait en Silésie. Il semblait presque seul n'avoir pas désespéré, ou plutôt il continuait de se dévouer comme s'il eût espéré encore. Les puissances co-partageantes ayant proposé la convocation à Varsovie d'une diète nouvelle, à laquelle on ferait sanctionner, de gré ou de force, les arrangements intervenus entre elles, Krazinski, qui savait par trop d'expériences de combien de faiblesses une diète était capable, s'était donné la tâche d'empêcher la réunion de cette assemblée. « Point de diète, écrivait-il le 1er octobre 1772; dans une diète le roi « consentirait à tout. L'argent, les promesses, les places, les menaces, « l'enlèvement des citoyens, l'un pour Spandau, l'autre pour la Sibérie, « l'autre pour la Karinthie, ne laisserait plus dans cette diète que les faibles « et les corrompus... Flatter les Polonais d'aujourd'hui d'être capables de « résister au milieu des canons, c'est une idée chimérique. Qu'au moins nos « ennemis ne puissent ajouter notre signature à la leur, au bas de l'acte « qui nous anéantit! Conservons notre courage, et point de diète. »

Il est probable que cette lettre fut interceptée, et qu'elle le fut par des Prussiens; l'évêque était alors près de Bytezynna, au milieu du cordon formé par l'armée de Frédéric II. Il n'avait pas voulu rester plus près de la frontière polonaise, dans la crainte que la nouvelle garnison de Czenstoschow ne fît quelque tentative sur lui; il avait des amis fidèles par qui il croyait être exactement gardé et informé de tout. La nuit du 11 au 12 octobre, entre minuit et une heure, sa maison fut cernée tout d'un coup par une troupe d'hommes que conduisait un hussard prussien. Celui-ci éveilla tout le monde, et se fit mener chez l'évêque par un domestique auquel il tenait le pistolet sur la gorge; le domestique se mit à

crier avec force, espérant que son maître aurait le temps de se sauver; mais au même instant l'évêque parut, demanda ce qu'il y avait, et fut arrêté. La troupe qui s'empara de sa personne était entièrement composée de Polonais, à l'exception du Prussien et d'un Cosaque. Krazinski fut traité rudement; il obtint avec peine la permission de se chausser et de s'habiller. On le fit monter à cheval et on l'emmena à une distance de six mille. Au bout de ce trajet on trouva une voiture du prince Galitzin. On l'y fit monter.

La joie des Russes fut extrême, celle du roi de Prusse fut peut-être plus grande encore. Ils tenaient enfin le plus intraitable des confédérés, le plus redouté des factieux, comme ils les appelaient. L'évêque, de son côté, songeait à la Sibérie, où il se croyait conduit, et espérait revoir son ancien ami, l'évêque de Cracovie.

On le fit descendre à Varsovie, le 14, chez le général russe Bibikoff. Là, en présence des envoyés de Vienne et de Berlin, du chancelier de la couronne de Pologne et du nonce du Pape, — ce dernier invité sans doute pour sauver les convenances, — on voulut lui faire subir un interrogatoire. L'évêque récusa les interrogateurs avec beaucoup de fermeté, déclara qu'il ne répondrait qu'à un envoyé du roi de Pologne, et lui écrivit pour lui demander quelqu'un devant qui s'expliquer. Le roi lui adressa Ogrodski, et il est intéressant de connaître les déclarations de l'évêque de Kaminieck devant cet envoyé. Il protesta qu'il n'avait jamais été l'ennemi du roi, ni de la Russie, ni de personne; qu'il avait eu seulement et qu'il aurait toujours le désir de délivrer sa patrie. On lui attribua la déclaration de la déchéance du roi; il répondit que son avis avait été précisément contraire à cette mesure, moins injuste, selon lui, qu'impolitique, car un acte de cette importance aurait dû n'être publié qu'avec la certitude de le faire exécuter, et avec l'appui d'une grande puissance. On lui proposa de reconnaître de nouveau l'élection de Stanislas-Poniatosvski; il refusa, en disant qu'il avait déjà reconnu le roi, et que ce serait jeter du doute sur la liberté de l'élection. On voulut l'impliquer dans le procès de l'enlèvement du roi; il défia qu'on lui fournît des preuves et on ne lui en allégua effectivement aucune. En un mot il fit admirer la droiture et le désintéressement de son caractère.

Mais il ne se fit point pardonner son tort le plus grave : celui d'avoir tant de patriotisme, d'énergie et de zèle pour le bien public. Néanmoins l'intérêt des trois puissances était pour le moment d'apaiser les esprits. Le serpent digère la première moitié de sa proie avant d'absorber le reste, et c'est un art que la patience russe pratique à merveille. Le peuple regardait l'évêque de Kaminieck comme un martyr de la religion et de la patrie; les Russes, pour éviter de le rendre encore plus populaire, le traitèrent avec égard, lui assignèrent pour résidence un château à six milles de Var-

sovie, et pour garde un officier et deux Cosaques qui ne le quittaient pas.

Ils firent plus. Afin de montrer à l'Europe qu'ils ne convoitaient plus rien dans la Pologne pacifiée, et que les mécontents avaient cessé d'y être à craindre, ils engagèrent le nonce du Pape à présenter un mémoire pour demander, au nom de Sa Sainteté, la liberté de l'évêque de Cracovie et des autres sénateurs déportés depuis quatre ans en Sibérie. Les illustres victimes de la violation du droit des gens rentrèrent enfin dans leur patrie.

Leur retour fut un triomphe. Soltick fut particulièrement l'objet des acclamations universelles. Sa magnanimité, sa patience, sa résignation, avaient consacré sa gloire; sa longue infortune avait fait taire ses envieux et oublier la hauteur qu'on avait reprochée quelquefois à son inflexibilité. Il fut reçu dans Varsovie comme l'étaient jadis à Constantinople ou à Alexandrie les confesseurs de la foi, au retour des déserts où ils avaient été relégués par l'hérésie. Le peuple, toujours facile à séduire, en voyant revenir ces grands citoyens, crut au terme des infortunes qu'ils avaient si noblement supportées pour lui, et l'Europe au rétablissement de la tranquillité en Pologne (1).

Et cependant l'œuvre criminelle, source de tant de révolutions, n'était que commencée. Le premier partage, contemporain de la monarchie décrépite de Louis XV, devait être suivi d'un second et d'un troisième accomplis du temps de la République française, d'un quatrième à la paix de Tilsitt, sous Napoléon Ier, et d'un cinquième consommé presque de nos jours, sous le roi Louis-Philippe, par l'incorporation de la petite République de Cracovie à l'Autriche.

Les deux évêques dont nous avons retracé le grand caractère, Gaetan Soltick et Adam Krazinski, reparurent encore plus d'une fois sur la scène; mais notre intention n'est pas de faire leur biographie complète. Nous avons seulement voulu montrer que les catholiques des derniers jours de la Pologne furent non des persécuteurs, ainsi que le prétendirent Catherine II et ses flatteurs, mais des persécutés; non des fanatiques, mais des patriotes; qu'ils repoussèrent un joug et n'en imposèrent pas, et que malgré la complicité de leurs compatriotes non-catholiques et de leur roi avec l'étranger, peu s'en fallut qu'ils n'éveillassent leur pays de sa fatale léthargie, et ne rendissent impossible, à force de dévouement, l'iniquité la plus révoltante de l'histoire moderne.

J. M. VILLEFRANCHE.

(1) Ferrand, *Hist. des trois démembrements de la Pologne*, livre V.

LA POÉSIE DANS L'INDE

On vient de mettre en vente le deuxième volume du bel ouvrage de M. Henry de Riancey, *Histoire du Monde ou Histoire universelle* (*). Ce volume, qui compte près de six cents pages, contient la troisième période de l'Histoire du Monde, depuis le seizième jusqu'au cinquième siècle avant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce volume s'ouvre avec Moïse et se ferme avec Cyrus. Le travail de refonte que nous avons signalé à propos du premier volume est encore plus général dans celui-ci. C'est, en réalité, un ouvrage tout nouveau, où les récentes découvertes des vrais savants, ont été largement et habilement utilisées.

Nous extrayons de ce volume quelques pages sur la *Poésie dans l'Inde*, et nous reproduisons à leur suite le bref dont le Souverain Pontife a honoré l'auteur.

Une carrière nouvelle s'ouvre devant nous.

Jusqu'à présent l'esprit de l'homme n'a travaillé que sur des points de doctrine; il va falloir le suivre maintenant dans ce que nous pourrions appeler ses créations. De la religion est née la poésie, et cette première des œuvres intellectuelles est digne de fixer notre attention. D'ailleurs c'est un progrès ou au moins un puissant auxiliaire de mensonge à ces temps reculés.

L'homme a adoré les dieux qu'il s'est faits. Il a analysé leur nature et la sienne; il va chanter maintenant les attributs de la Divinité et ceux de l'humanité. Or, si déjà le culte a mis en perte les vérités primitives ; si la philosophie ensuite a dissipé les traditions qui avaient survécu, que sera-ce lorsque les grandes nations et les hauts enseignements seront livrés à l'imagination? Dans ses attrayantes folies, elle contribuera plus que tous à confondre les souvenirs et à déguiser les débris de la vérité sous le voile gracieux de ses fables et sous les trompeuses images de ses brillants récits.

Ici encore l'Orient restera fidèle à son caractère.

Il lui a fallu de longs siècles pour se constituer des castes sacerdotales, des écoles philosophiques ; la poésie n'est pour lui qu'une nouvelle transformation de l'esprit d'erreur.

(*) *Histoire du Monde ou Histoire universelle* depuis Adam jusqu'au pontificat de Pie IX, par MM. Henry et Charles de Riancey. Edition complétement nouvelle, entièrement refondue et considérablement augmentée, par M. Henry de Riancey, ancien député. Tome deuxième. L'ouvrage aura dix volumes.

Ceux qui ont échappé aux pompes du culte et aux fables des prêtres ne pourront se refuser aux chants harmonieux des poëtes. La multitude les écoutera bien plus aisément encore que les sages et les philosophes ; ce sera pour la masse le plus puissant véhicule des pernicieux systèmes que déjà ont adoptés les hautes classes. Aussi en Asie, la poésie, vouée uniquement aux dieux et à leurs intérêts, organe des dogmes religieux et des opinions humaines, sort des temples comme la philosophie, et jamais elle ne s'en écartera.

Il y a eu des prêtres prophètes, des prêtres sages et savants, il y aura des prêtres chantres et bardes, et cette troisième classe ne sera pas moins perfide que les autres : systèmes théologiques, idées sophistiques, mythes et traditions, elle reproduira tout. Le fond ne lui appartient pas ; à elle seulement toute la partie d'ornement et de séduction ; à elle les peintures brillantes de la nature et des passions ; à elle les voluptueuses descriptions et tout le cortége entraînant des grâces et des plaisirs de l'esprit. Comme la divine *Apsarâ*, le poëte saisit sa lyre d'or, et le ciel et la terre font silence pour écouter ses accents ; il y a dans son harmonie de quoi faire mourir d'émotion et d'enivrement ; mais ces cordes ne vibrent qu'au nom du céleste *Hindra*, et si l'humanité se mêle dans ses accords aux récits du ciel, c'est un moyen de plus pour glorifier la puissance des déités suprêmes.

C'est ce qu'entre toutes les régions de l'Asie, l'Inde a exécuté la première.

Il faut le dire, tout prêtait merveilleusement à la poésie dans ce fortuné climat. Sous un ciel de délices, au milieu d'une vie douce et facile, l'âme, exaltée par la contemplation religieuse, se laissait aller à cette suave mélancolie où se plaît à s'égarer l'esprit insoucieux et méditatif de l'Orient. La nature, prodigue de ses dons, couvre la terre de fleurs, répand dans l'atmosphère des parfums ennivrants ; le jour a de merveilleuses clartés ; la nuit une calme et sereine obscurité, tout embaumée de fraîches exhalaisons. Il y a dans l'air comme une émanation de cette divine *Amrita*, légère ambroisie dont se nourissent les immortels. Et toute cette riante nature est peuplée de charmantes créations. Les *Yakshâs* soupirent dans le feuillage ou se balancent sur les vents ; *Madhava* brille dans l'étoile du matin ; son œil sourit comme le lis des eaux. Les nuages eux-mêmes écoutent la prière de l'Hindou ; ils s'abaissent à sa voix, et, messagers rapides, transportent sur leurs ailes ses vœux et ses désirs.

Comment la poésie ne serait-elle pas née sous de telles influences ? Elle est « *douce comme le nector*, » c'est « *un des deux fruits qui pendent encore à l'arbre du monde*, » à cet arbre planté par les dieux.

La poésie est donc fille du ciel et l'hymne et son premier cri. Sa gratitude s'élance en chants magnifiques ; elle célèbre la Divinité, les attributs

et les alliances des êtres célestes, sans se douter qu'elle est la plus active propagatrice de l'erreur qu'elle professe.

Puis elle se plaît à redire les hauts faits des héros enfants des dieux et des astres, et qui souvent ne sont eux-mêmes que des incarnations des divinités supérieures. C'est ce qui fait le fond des grands poëmes, monuments magnifiques élevés à la gloire des premiers princes ou des premiers dieux de l'Inde. D'ailleurs la poésie tient toujours à l'autel et se ressent de son origine : elle est sacerdotale, cérémonieuse, philosophique. Dans ses deux plus belles productions, le *Mahabharâta* et le *Ramayâna*, elle mêle les traditions religieuses et savantes aux souvenirs de l'histoire et aux merveilles de la fable (1).

L'histoire du grand Bharâta, la fondation de son empire, les guerres de ses descendants, occupent les longues et belles pages du Mahabharâta. La philosophie contemplative y tient une large place. *Khrisna*, le sage par excellence et qui est Vishnou lui-même incarné, combat près d'*Ardjouna* et l'aide à reconquérir son trône usurpé. Il partage le char du prince, il est sur le champ de bataille à ses côtés; les armées vont en venir aux mains. Ardjouna laisse errer son regard sur tous ces êtres qui vont périr pour sa cause, sur les princes de sa famille qui sont dans les rangs ennemis, et qu'il va massacrer. « A cette vue, s'écrie-t-il, mes membres faiblissent, mon front pâlissant se contracte, la crainte et l'horreur font trembler mon corps et dresser mes cheveux. Mon âme chancelle. Non, même pour l'empire du triple univers, je ne puis me résoudre à ce carnage. Que n'ai-je été déjà la victime des *Dhritarashtrides?* mieux eût valu pour moi périr sous leurs bras armés de traits aigus! — D'où te vient cette subite faiblesse au moment décisif, cet abattement indigne d'un grand courage et ennemi de toute gloire, ô Ardjouna! » répond le dieu. Et pour relever la valeur de son disciple, il lui adresse un long et poétique discours, où se développent les théories du panthéisme mêlées parfois de sublimes vérités. « La mort n'est qu'un mot, dit Krishna, et elle est indifférente pour le sage. » Il n'y a de vie que celle de l'âme, et l'âme ne doit exister que pour s'absorber dans Brahma : « car la mort se tient toujours auprès du berceau, et la renaissance près de la tombe. » Et il finit par se découvrir à son ami « dans sa forme lumineuse, infinie, primitive, embrassant toute chose, et que nul être n'avait encore contemplé. » Ardjouna l'admire, « remplissant tout l'espace depuis les voûtes du plus haut ciel jusqu'aux dernières profondeurs des abîmes, agitant des millions de têtes, d'yeux et de bras, déployant toute l'infinité des formes divines au milieu desquelles

(1) Voir pour cette partie : le *Rig-Véda*, recueil des hymnes védiques traduit par M. Langlois ; les *Études* de M. Nève sur le Mahabharâta ; Max Muller, *A history of accient sanskrit litteratur ;* les *Fleurs de l'Inde*, par le baron Guerrier de Dumast la *Femme dans l'Inde antique*, par Mme Bader, etc.

les univers brillent dans leur splendeur ainsi que tous les dieux. » « Et tout cela, dit Krishna, ne forme qu'un seul être, et cet être est moi ; tout se tient au dedans de mon corps comme une seule chose, et en moi vivent éternels et sans commencement l'esprit et la matière (1).

C'est l'expression la plus haute de la philosophie de ces anciens âges ; on y retrouve la main et le génie des brahmanes.

La tradition dominera davantage dans le *Ramayâna* : les épisodes seront plus nombreux, plus humains en quelque sorte. Le grand conquérant et le fondateur de l'empire de l'Inde, celui dont le règne fut comme « *l'épanouissement du lotus au-dessus des ondes,* » est le héros du poëme. Neuf perles composaient le collier de gloire du roi d'Ayodhia ; ces perles étaient neuf poëtes qui devaient illustrer son nom dans l'avenir : entre tous, la poésie, selon l'expression sanscrite « la poésie, fille aimable de VALMIKI, choisit KALIDASA comme son fiancé ; et les grâces nées de son sourire répandirent une pluie de fleurs sur cet immortel hyménée (2). »

Et alors, reproduisant l'œuvre de Valmiki, Kalidasa chanta la naissance merveilleuse, les exploits et la vie entière de Ramah.

Le roi *Dhasaratha* a conjuré les dieux par un auguste sacrifice dont un sage *mouni* lui a enseigné les rites, et l'année suivante il est père de quatre fils. Vishnou, lui-même, n'a pas dédaigné de s'incarner dans l'un d'eux, le glorieux Ramah. Le jeune dieu ne tarde pas à signaler son bras. Suivi de son frère chéri *Laksamana*, il va combattre le plus redoutable des géants ; la victoire le couronne, et il épouse la belle *Sîta*. Mais le destin le poursuit : il est banni ; Sîta est enlevée, et le terrible *Rhavana* la garde dans la forteresse de *Lanka*. Cependant le ciel protége le héros ; les esprits célestes produisent la race formidable et guerrière des singes ; et leur roi. *Hanouman*, le plus fidèle des amis et le plus brave des généraux, porte assistance à Ramah, qui tue enfin le géant, et qui, après quatorze années de travaux et de gloire, revient avec Sîta reconquise occuper le trône d'Ayodhia.

Les traditions se reflètent toutes dans le Ramayâna, dont chaque partie au reste a été inspirée par Brahma. Il n'est pas jusqu'au rhythme lui-même que le dieu n'ait prescrit. On y retrouve la naissance de tous les esprits célestes, bons et gracieux, qui peuplent la terre et émanent du souffle d'une puissance supérieure. La contemplation de la substance divine, le pouvoir et l'omniscience qui en est la suite, la prééminence des brahmanes, l'efficacité des sacrifices et des cérémonies, tout s'y représente. Il s'y remarque même

(1) *Bhagavat-Geeta*, traduit par M. A. de SCHLEGEL ; voyez aussi le *Mémoire* de M. de HUMBOLDT à l'Académie de Berlin, et les *Annales de philosophie chrétienne*.

(2) De l'*Asie*, par Mme de C., t. II, d'après W. CARREY, J. MALCOLM, M. de CHEZY, W. JONES, etc. Voir le *Ramayâna*, traduit par M. FAUCHE ; le savant indianiste prépare une traduction du *Mahabharâta*. — M. GORRESIO a aussi traduit le *Ramayâna* en italien.

une coutume étrange, essentielle à la race japétique et que les Germains, ces derniers venus des Aryâs, rapportèrent à l'Occident étonné. C'est l'*Ordalie*, le jugement de Dieu. Sîta, l'épouse du héros, n'a pu demeurer l'esclave du géant de Lanka sans se voir exposée à de calomnieux soupçons ; elle subit l'épreuve du feu ; une pluie de fleurs tombe sur le bûcher, et les créatures éthérées rendent, par les plus doux concerts, hommage à la pureté de la belle reine.

Le récit est semé de gracieux ou de magnifiques épisodes. Tantôt c'est le combat de Laksamana et du fils de Rhavana : les dieux eux-mêmes dirigent la flèche du jeune guerrier, et l'armée entière suspend ses coups et s'arrête pour regarder le duel des deux héros ; ou bien ce sont les noces de Sîta où le prétendant doit, pour obtenir la jeune fille, plier l'arc formidable de *Junuka ;* ou enfin la touchante histoire de la mort d'un jeune *Yogi*, et les accents déchirants que ses parents vieux et aveugles font entendre sur son cadavre (1).

Majestueuse et élevée, sublime parfois, toujours riche et nombreuse, telle est la poésie de ses chants antiques dignes d'être « *comptés à la suite des Védas,* » et dont la récitation obtient au lecteur attentif « *la faveur d'être l'égal des dieux.* »

Les fidèles disciples de Valmiki s'en allèrent donc de ville en ville, dans les grandes assemblées des sages, chantant ces merveilleux distiques, « *slocas.* » L'Inde des anciens jours les accueillait par des louanges, les comblait de présents en attendant leur éternelle béatification ; et l'Europe moderne paye aussi le tribut de ses admirations à ces pages dignes d'entrer en parallèle avec tout ce que le génie humain a jamais produit de plus magnifique sous l'heureux ciel de la Grèce et de l'Italie.

Aussi cette époque est-elle la plus brillante de la littérature hindoue. L'Orient, ce maître du genre humain, tient alors le sceptre et il l'a remis aux mains de l'Inde ; c'est elle qui le porte, fière et majestueuse reine devant laquelle toute puissance asiatique doit fléchir humblement le genou ; car autour d'elle tout se tait et reste dans l'obscurité.

HENRY DE RIANCEY.

PIE IX, PAPE.

CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Dans cette lamentable coalition de fraude et d'erreur qui depuis trois

(1) Cet épisode a été traduit avec un charme extrême par M. DE DUMAST, dans les *Fleurs de l'Inde.*

siècles souille et corrompt l'histoire et ne laisse guère pénétrer dans les esprits que des jugements incomplets, faux et mensongers sur les choses et sur les hommes, il est particulièrement désirable que la narration et l'exposition des faits, rappelées à leurs premiers devoirs, deviennent de nouveau le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, la maîtresse de la vie. Tout homme de sens doit comprendre qu'on ne peut espérer d'y arriver, à moins que l'histoire, rejetant toute opinion préconçue et refusant de céder également aux mouvements de l'amour ou de la haine, ne craigne point d'accorder à la vertu partout où elle la rencontrera le tribut de ses louanges et de stigmatiser le mal d'une note d'infamie ; à moins aussi, qu'inspirée par l'esprit de la religion, elle ne reconnaisse dans les événements humains l'action de la Providence, montre dans leur accomplissement la sanction des lois de l'éternelle justice, et établisse que les progrès et la grandeur des peuples répondent à leurs vertus, l'abaissement et la ruine à leurs vices. Ce but étant celui que Vous Vous êtes proposé dans cette « Histoire du Monde » que déjà, autrefois avec l'aide et le concours de celui qui fut Votre excellent frère, Vous avez publiée non sans honneur, Nous avons pleinement approuvé Votre dessein; et bien que jusqu'ici absorbé par les sollicitudes très-graves qui Nous accablent, Nous n'ayons rien pu lire encore du livre que Vous Nous avez offert ; cependant, ayant une pleine confiance que cette édition, plus complète et plus achevée, répondra tout entière à la réputation que Vous Vous êtes déjà acquise, Nous avons reçu votre présent avec le plus grand plaisir et Nous vous exhortons à continuer de travailler et de combattre d'un cœur intrépide, comme Vous l'avez fait jusqu'à présent, pour la vérité et la justice. Et afin que vous receviez un gage non douteux de Notre bienveillance et de Notre gratitude à votre égard, Nous Vous accordons avec amour, à Vous et à Votre famille, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 23 avril 1864, de Notre Pontificat la dix-huitième année.

PIE IX, PAPE.

A notre cher fils, le comte de Riancey, commandeur de notre ordre de Pie et de François Ier des Deux-Siciles, à Paris.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les Musulmans et les missions. — Le Spiritisme. — M. Saint-Marc Girardin et les Bollandistes. — Les licences du barreau.—Bref du Pape à Mgr de la Bouillerie. — Lettres de saint François-de-Sales.

I

Nous avons parlé dans notre dernière chronique, de la question soulevée à Constantinople, par la Propagande protestante. Depuis lors des renseignements opposés ont été donnés sur cette affaire. Quelques journaux y ont vu moins de religion que de politique; d'autres ont prétendu que les Musulmans enrégimentés par les Sociétés bibliques, avaient été convertis à la libre-pensée et non pas à l'Évangile ; d'autres encore ont maintenu la première version. A première vue, ces trois explications sont contradictoires; on peut cependant les concilier.

1° Le Coran, étant la loi civile et politique en même temps que la loi religieuse, les Turcs fidèles à l'islam ont le droit de dire qu'on ne peut l'attaquer sans attaquer le gouvernement lui-même.

2° Les ministres protestants sont partout très-larges; ils ne demandent à leurs adeptes aucune croyance positive, pratique; ils vont même jusqu'à tolérer sous le titre élastique *d'usages nationaux*, les choses les plus contraires au christianisme. C'est ainsi qu'à Madagascar, le révérend M. Ellis permet la polygamie, à la condition que les femmes de *second ordre*, seront appelées servantes et non pas épouses. Tout néophyte qui accepte une Bible et assiste au prêche est en règle. Il est probable qu'on avait agi de la sorte à Constantinople, et voilà pourquoi les correspondants de plusieurs journaux européens ont regardé les prétendus convertis comme de simples libres-penseurs.

3° Si beaucoup des Musulmans qui suivaient les prédicants Anglais et Américains ne professaient en réalité, aucune croyance, quelques-uns cependant devaient avoir pris des idées chrétiennes. Même entre les mains des méthodistes, l'Évangile reste assez supérieur au Coran, pour mettre des âmes droites dans la voie du salut. Ceux qui ont vu et entendu ces clients sincères de la mission protestante ont pu croire à un mouvement sérieux des Musulmans vers le christianisme.

Quoi qu'il en soit, l'affaire paraît déjà à peu près vidée. La Sublime-Porte a définitivement fermé les lieux de réunion des nouveaux chrétiens et interné à Karpouth, les agents les plus zélés de la mission. Tout s'est passé avec calme. « Les choses ont repris leur allure habituelle, écrit-on de Constantinople à la *Gazette du Midi*, et ces événements que l'on croyait devoir amener de si graves conséquences, se sont terminés avec un ordre et une tranquillité vraiment surprenants. » On peut en conclure que le mouvement n'était grave ni par le nombre des convertis, ni par la vigueur des conversions.

Les Sociétés bibliques de Londres, ont protesté contre le triomphe des ulémas, et elles essaient de faire un peu d'agitation; mais elles ne trouvent sur aucun point aucun appui. La presse anglaise, toujours si prompte à écrire contre l'intolérance des catholiques, n'est nullement hostile à l'intolérance musulmane. Nos journaux libres-penseurs sont dans le même cas.

Pour notre part, nous ne croyons pas qu'on doive attacher grande importance à cet incident. L'islamisme, qui se décompose dans toutes les régions où il est en contact avec la civilisation, n'aura point le protestantisme pour héritier. Ce rôle est réservé à l'Église. On prétend que les missions catholiques dans les pays musulmans sont stériles; non, car elles ont eu des martyrs et la bonne semence a été répandue. Rien ne perce encore; mais on ne voit rien non plus sur la terre où le grain vient d'être enfoui; bientôt cependant cette terre verdira et l'on pourra faire la moisson.

II

On nous assure que le spiritisme prend de l'extension. Il est possible que cette nouvelle secte d'illuminés s'étende, mais nous ne croyons pas qu'elle puisse jamais jeter en France de profondes racines. Elle tournera quelques cerveaux et ruinera quelques niais, mais elle passera vite. Ne tend-t-elle pas à disparaître de l'Amérique, où elle a pris naissance, et où l'état des esprits et des mœurs lui donnaient tant d'éléments de succès?

En attendant qu'il succombe et disparaisse, le spiritisme essaie de s'organiser et aboutit à se diviser. Nous avions déjà les *Spirites* de M. Allan Kardec, les *Spiritualistes* de M. Piérart, les *Spirito-Spiritualistes* d'Appollonius, les *Médiumites-américains*, les *Homistes* et peut-être les *Goduistes*, disciples de Mlle Désirée Godu, cette médium qui débuta d'une façon si bruyante, en produisant des haricots; voici maintenant les *Spiritualistes-Magnétiseurs*. Ceux-là se sont organisés en société et se délivrent des brevets, au nom de *l'Esprit Emmanuel Swendenborg*. Tout membre bréveté a le titre de *Frère* et se soumet aux conditions suivantes :

« La Société n'admet que les personnes qui sympathisent avec ses principes et le but de ses travaux, celles qui sont déjà initiées aux principes fondamentaux de la science spirite, ou qui sont sérieusement animés du désir de s'en instruire. En conséquence elle exclut quiconque pourrait apporter des éléments de trouble au sein des réunions soit par un esprit d'hostilité et d'opposition systématique, soit par toute autre cause, et faire ainsi perdre le temps en *discussions inutiles*.

« Tous les membres se doivent réciproquement bienveillance et bons procédés; ils doivent en toutes circonstances, mettre le bien général au-dessus des questions personnelles et d'amour-propre. »

Un autre article invite les *Frères* qui voudraient publier un écrit quelconque même « sous le voile de l'anonyme » à prendre l'avis de la Société avant de faire « une publication de ce genre. » C'est la censure, et l'on reconnaît à ce trait que les *spirites* sont des libres penseurs.

III

M. Saint-Marc Girardin vient de faire un acte d'audace. En parcourant les premiers volumes de la réimpression des *Bollandistes*, il a découvert qu'il y avait, même au point de vue du monde, quantités de choses utiles, de belles choses, de notions précieuses dans la Vie des Saints, et il a osé le dire en plein *Journal des Débats*. Cependant il n'a pas risqué cet aveu sans prendre quelques précautions. Montrons son procédé. Il explique prudemment que la littérature et l'histoire sont très-intéressées dans l'affaire. « Il n'y a pas, dit-il, d'œuvre plus honorable et plus méritoire que « celle-là; il n'y a pas d'entreprise dont les amis de l'histoire et de la « littérature doivent plus remercier M. Carnandet et l'éditeur, M. Palmé. » Il ajoute qu'il n'a nullement la prétention d'apprendre au public pieux ce qu'il peut trouver d'édification religieuse dans la *Vie des Saints ;* mais il veut indiquer au public laïque ou profane les secours que les *Acta Sanctorum* offrent aux études historiques et littéraires. Grâce à ce biais, M. Saint-Marc Girardin a pu louer l'œuvre des *Bollandistes* dans le *Journal des Débats*, devenu le journal du naturalisme absolu. Il l'a fait en bons termes, et avec un peu de recherche comme toujours.

Voici un passage de son article :

« J'ose dire, sans crainte d'être démenti par aucun de ceux qui ont étudié ou même parcouru la collection des Bollandistes, qu'il n'y a pas un des volumes de cette grande collection qui ne renferme pour l'histoire politique et littéraire du monde civilisé et du monde barbare les renseignements les plus utiles et les plus curieux. Quiconque veut savoir l'état de la société européenne dans tel ou tel siècle, dans tel ou tel pays, est

sûr de trouver dans les *Acta Sanctorum* les traits les plus expressifs et les plus intéressants. Il ne s'agit pas ici de l'histoire politique des peuples, c'est-à-dire de leurs rois, de leurs princes, de leurs gouvernements, de leurs guerres, de leurs conquêtes, de leurs défaites, sujets ordinaires des récits que nous font les historiens; il s'agit de l'état de la société, des mœurs, des idées, des croyances, c'est-à-dire de la cause plus ou moins immédiate des actions de l'homme. L'historien des lettres et des arts n'a pas moins à profiter de l'étude de la *Vie des Saints*. Comment, par exemple, s'est formée la vie chrétienne? Comment s'est créée et s'est développée la peinture, la sculpture et l'architecture chrétiennes? à l'aide de quelles idées, de quelles images, de quels sentiments, de quels symboles. »

Ici M. Saint-Marc Girardin, continuant de poser des questions, se demande comment *s'est fait le merveilleux chrétien*. La phrase aurait besoin d'être expliquée. L'honorable académicien n'a pas, nous le savons, les idées de son collaborateur, M. Renan, sur le miracle; il veut, sans doute, parler uniquement du rôle que les chrétiens peuvent, dans une œuvre d'art, donner à la fiction sans sortir des voies chrétiennes. Telle doit-être sa pensée. Mais peut-être sous la forme vague qu'il lui donne, eût-elle été mieux en son lieu dans un article sur le *Génie du Christianisme*, que dans une étude sur les *Acta Sanctorum* ou le *merveilleux chrétien* est incontestablement le miracle, l'œuvre de Dieu.

Si M. Saint-Marc Girardin veut apprécier l'importance de cette distinction, qu'il lise ou relise un article qui ne saurait lui être suspect, d'abord parce qu'il y est cité avec honneur, ensuite parce qu'il a paru dans le *Correspondant* et que son auteur, M. l'abbé Blampignon, semble professer une estime particulière pour les académiciens. Cet article très-étudié est consacré, comme celui de M. Saint-Marc Girardin à la réimpression des Bollandistes. L'auteur y établit avec grand soin, en style fleuri, combien il importe de distinguer entre la poésie des légendes, la littérature chrétienne, les élans populaires et « les vies authentiques, les documents originaux où « des yeux prévenus, éblouis du surnaturel ont voulu voir parfois une « pure poésie. Cette équivoque intéressée, ajoute-t-il, n'arrête pas l'esprit « foncièrement chrétien qui sait ce que Dieu opère par les siens, qui se « reporte avec foi au dernier chapitre de saint Marc. »

Voici maintenant l'observation de M. Saint-Marc Girardin :

« Comment s'est fait le merveilleux chrétien ? Comment est-il devenu en même temps élevé et simple, sublime et pourtant accessible à l'imagination populaire, profond et naïf, capable de lutter, quoiqu'en dise Boileau, avec le merveilleux païen, mais ne pouvant inspirer que ceux qui croient à ses causes, admirable par conséquent dans le Dante et dans Milton, médiocre dans le Tasse et tout à fait faible dans Voltaire? C'est

dans les *Acta Sanctorum* qu'il faut chercher les vraies origines de la poésie, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture chrétiennes; c'est là qu'elles se trouvent et qu'elles s'expliquent. »

M. Saint-Marc Girardin fait ensuite de l'Europe à la fin du quatorzième siècle un portrait dont les traits les plus accusés, les plus sombres s'appliqueraient très-bien, il nous semble, à une époque moins reculée; mais c'est là une autre question et nous ne la traiterons pas.

IV

Me Chaloupin, du barreau d'Angoulême, plaidant contre Me Jules Favre, est entré en matière par un compliment, comme doit le faire tout avocat de province ayant pour « partie adverse » une célébrité parisienne. Nul doute que Me Chaloupin n'ait voulu être aimable. Cependant si l'on prenait son compliment à la lettre on y pourrait voir une épigramme assez drue, s'égarant sur les frontières de l'impertinence. Me Jules Favre venait d'abîmer très-fort la cliente de Me Chaloupin. Il l'avait attaquée dans sa famille et dans ses mœurs; il l'avait même vieillie de sept ou huit ans. Me Chaloupin se lève et s'écrie :

« Ah! si jamais j'ai désiré la puissance incomparable de parole de mon illustre adversaire, c'est au moment où je me lève devant la Cour comme défenseur de cette malheureuse femme. Ah! si mon illustre adversaire *se trouvait à ma place avec quelle noble éloquence il plaiderait cette affaire!* Mais ce qui me rassure, c'est qu'il y a quelque chose de plus fort que le talent, c'est le droit, c'est l'équité, c'est la justice. »

Cette phrase n'a pas deux sens; elle n'en a qu'un; elle dit clairement que dans l'opinion de Me Chaloupin, Me Jules Favre peut indifféremment plaider le pour ou le contre; qu'il eût par exemple, proclamé volontiers la vertu et la jeunesse de « cette malheureuse femme, » qu'il a noté d'infâmie... et d'âge mûr.

Je le répète, en parlant ainsi, Me Chaloupin n'a eu aucune intention d'épigramme; il n'a voulu diriger aucune critique contre « l'illustre adversaire. » Son compliment seul concerne Me Jules Favre; sa critique, — critique involontaire, — s'adresse aux habitudes professionnelles de la gent avocassière. Prétendez-vous donc, nous dira-t-on, que l'avocat, même illustre, plaide toutes les causes, même en matière civile, et peut servir, jusqu'à l'injure inclusivement, les passions de son client? Nous ne prétendons rien de semblable; nous établissons seulement que telle est l'opinion de Me Chaloupin, homme du métier.

Dans ce procès, comme dans beaucoup d'autres, les personnes interrogées pendant l'enquête n'ont guère été moins malmenées que les plaideurs.

Voici comment l'un des avocats a classé les témoins qui le gênaient. « Il « y a deux catégories parmi les témoins qu'on a fait figurer devant vous ; « il y a d'une part, les amis de notre adversaire, des ivrognes comme lui, « et les honnêtes gens qu'il a trompés ; » c'est-à-dire d'honnêtes imbéciles.

L'adversaire avait parlé le premier et on lui rendait ce qu'il avait donné, Des deux côtés, en effet, on a multiplié les portraits. Pères, mères, frères, sœurs, amis, simples connaissances, tout y a passé.

Écartons cette affaire et disons deux mots, en thèse générale, des licences du barreau.

Le légitime exercice du droit de l'avocat doit-il aller jusqu'à vilipender, sur les désirs d'un plaideur ou d'après de louches informations, tous ceux dont le témoignage peut le gêner ou dont l'abaissement peut le servir? Au point de vue des principes, tout le monde, j'imagine, répondra non; mais au point de vue de la pratique tout le monde aussi reconnaîtra qu'il y a souvent abus. La difficulté, dira-t-on, serait d'empêcher l'abus sans gêner la défense; et l'on concluera qu'il faut s'en rapporter à la sagesse, au savoir vivre, à la délicatesse de l'avocat. Les intéressés aimeraient mieux d'autres garanties. Pourquoi toute personne biographiée par un avocat n'aurait-elle pas le droit de faire à son tour la biographie du biographe? Naturellement, on suivrait l'exemple de ces messieurs; on prendrait comme eux des renseignements de toutes mains, et les journaux où leurs esquisses auraient paru, devraient donner la parole aux plaideurs et surtout aux témoins mêlés innocemment à l'affaire. Cette petite innovation rendrait, je crois, Me Moustique et Me Aspic et Me Venin plus réservés.

Puisque nous avons parlé de Me Chaloupin, constatons que son plaidoyer est d'ailleurs l'œuvre d'un homme de talent. Il l'emporte incontestablement au point de vue des principes sur celui de « l'illustre adversaire. » Nous y avons, en outre, remarqué des traits heureux et surtout une piquante analyse d'un rapport médical. L'auteur de ce rapport, médecin *aliéniste*, aurait décerné au héros du procès un certificat de folie dont la base principale serait ainsi motivée : « Il boit, et quand il boit il devient ivre, et quand il est ivre, il perd la raison. » Les médecins de Molière n'ont rien dit de plus joli.

V

La librairie Hachette a édité le dernier volume de M. About, le *Progrès*; cette même librairie publie la *Revue de l'instruction publique*, recueil hebdomadaire. Voici comment la Revue de la maison Hachette recommande le livre de la même maison :

« M. Edmond About vient d'écrire un livre qui est un chef-d'œuvre!

« Nous venons, sans nous arrêter un instant et sans permettre qu'on nous en distraye, de lire cet ouvrage de 489 pages.

« Nous déclarons, sous la responsabilité de notre intelligence, que ce livre est un des plus beaux qui aient été écrits.

« Toute la France, toute l'Europe, tout ce qui pense sur la surface du globe, lira ce livre. »

Ces lignes échauffées sont signées de M. Alexandre Dumas. M. Vapereau, l'un des principaux employés littéraires de la maison Hachette, consacre sept colonnes de la *Revue de l'instruction publique* à démontrer que M. Dumas n'a rien dit de trop.

Au point de vue du comptoir, on s'explique cette réclame excessive; cependant on ne peut s'empêcher de trouver étrange, qu'un livre comme celui de M. About, où l'auteur, jugeant la race humaine d'après ses propres instincts, déclare l'homme le descendant du singe, soit loué de la sorte dans une revue spécialement consacrée à l'enseignement.

VI

Nos lecteurs connaissent le beau livre de Mgr l'évêque de Carcassonne, intitulé le *Symbolisme de la Nature*, livre dont plusieurs chapitres ont paru dans la *Revue du Monde Catholique*, avant leur publication en volume. Le *Symbolisme de la Nature*, a valu au savant auteur, bien des éloges; en voici un qui les dépasse tous :

A NOTRE VÉNÉRABLE FRÈRE FRANÇOIS, ÉVÊQUE DE CARCASSONNE,

PIE IX, PAPE.

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

Parmi les plus affligeantes calamités de notre époque, vous avez raison d'insister sur cette aberration étrange, qui égare un si grand nombre d'hommes, lesquels, se croyant nés pour les choses qui passent, font consister tout leur bonheur dans la recherche, le perfectionnement et l'augmentation de ce qui peut servir à rendre la vie plus commode et plus agréable. Semblables à ces animaux sans raison qui se nourrissent du gland tombé à terre sans jamais lever les yeux vers le chêne, ils oublient complétement l'artisan divin, aux œuvres duquel ils doivent leurs jouissances.

A ce mal, il n'est pas de meilleur remède que de présenter aux âmes la lumière du Créateur reflétée dans la création matérielle. Réveillées et ramenées par l'œuvre à la pensée de l'ouvrier, *elles comprendront que le Créateur est plus puissant que la créature, et sauront combien celui qui domine les choses créées les dépasse en beauté* et mérite davantage notre

amour. Œuvre difficile, qui exige une profonde science des saintes lettres et une parfaite connaissance des sens multiples qu'on y rencontre, (soit que l'Esprit-Saint lui-même nous les fournisse soit qu'il faille les chercher dans les doctes interprétations des Saints Pères) et qui, sous l'écorce des objets matériels, nous apprennent à découvrir plus d'une signification spirituelle et céleste. Or, ce que les nombreuses occupations de notre charge nous ont permis de lire de votre livre, nous fait une obligation de vous féliciter de ce que votre science et votre piété se sont trouvées à la hauteur de cette difficile entreprise. Plaise à Dieu d'accorder des fruits abondants à un si grand travail, et puissent *les rayons de la Divinité* (comme s'exprime Saint Bernard) qui s'échappent de toute cette création si variée et si belle dans ses formes diverses, frapper les yeux aveugles devant lesquels vous les aurez présentés, et les amener à regarder plus haut, à chercher et à aimer l'auteur de toutes choses. En même temps que nous désirons de tout notre cœur et demandons à Dieu avec des vœux ardents que cette récompense soit accordée à vos travaux, nous vous remercions du livre que vous nous avez offert, le considérant comme un éloquent témoignage du zèle avec lequel vous travaillez au salut des âmes confiées à vos soins. En gage de notre reconnaissance et de notre affection très-spéciale, nous vous donnons avec amour à vous, vénérable frère, à votre clergé et à tous les fidèles de votre Diocèse, la bénédiction apostolique.

Donné à Castel-Gandolfo, le 30 juillet 1864, la dix-neuvième année de notre pontificat.

PIE IX, PAPE.

VII

Le R. P. Marcel Bouix, qui nous a dernièrement donné une nouvelle traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, vient de publier une *édition revue* du *Traité de l'amour de Dieu* par saint François de Sales (1). Un avis de l'éditeur indique le caractère et le but des suppressions que le P. Bouix a cru nécessaires. Convaincu que ce beau livre n'était point toujours à la portée « des personnes du monde, des jeunes chrétiens, et même des personnes récemment entrées dans la carrière de la perfection et de la vie religieuse, » il a écarté tout ce qui pouvait arrêter ces divers lecteurs. Mais si le P. Bouix a supprimé, il n'a pas *corrigé*, comme l'ont fait des barbares qui cependant prétendaient goûter et faire goûter le style du grand et saint évêque de Genève. « Le texte qu'on va lire est, dit-il, la reproduction fidèle du texte du Saint ; nous nous sommes fait une loi de conserver scrupuleusement ce style inimitable qui a prêté tant de charme à sa doctrine. »

(1) Un fort volume in-18 anglais, chez Vve Palmé, 22, rue Saint-Sulpice; prix : 2 fr 50.

Qu'il nous soit permis d'annoncer maintenant, pour prendre date, un autre volume puisé également dans les œuvres de saint François de Sales. Il s'agit d'un recueil de lettres adressées surtout à des personnes vivant dans le monde. On sait que les lettres de l'illustre évêque et prince de Genève forment plusieurs volumes. Leur nombre effraie bien des lecteurs, et d'ailleurs, pour des causes diverses, beaucoup de ces lettres ne conviennent pas à tout le monde. Il fallait faire un choix. Chose difficile, car le charme de la forme et la supériorité de l'enseignement se trouvent partout. Néanmoins l'auteur de cette chronique a cru l'entreprise possible et il croit s'en être convenablement tiré. Il peut bien le dire, puisque la publication même de son travail prouve qu'il le pense.

Notre volume, dont l'impression est commencée, est intitulé : *Lettres de saint François de Sales à des personnes du monde* (1). Ce titre n'est pas rigoureusement exact. Plusieurs lettres adressées à des religieuses, mais contenant des conseils dont toute âme chrétienne doit faire son profit, sont entrées dans ce recueil. Néanmoins par le fond comme par son but il justifie le titre que nous avons choisi.

Le volume est divisé en sept livres : Lettres à des jeunes personnes, — à des femmes mariées, — à des veuves, — à des hommes du monde, — lettres diverses (livre V et VI), — lettres du Saint sur lui-même.

On voit par cette division que nous n'avons pas suivi l'ordre des dates; nous avons cru que dans un recueil où tout n'entrait pas, l'ordre des pensées et des enseignements était préférable.

Un avant-propos, une notice sur le Saint et des notes donnent à ce volume le caractère qu'il doit avoir. C'est un ouvrage séparé et complet.

Nous ne louerons pas ici les lettres de saint François de Sales, nous rappellerons seulement qu'elles contiennent, sous la forme la plus aimable et la plus vivante, toute sa doctrine. L'auteur de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu* est là tout entier.

Devons-nous ajouter que nous avons scrupuleusement respecté le texte du Saint? Toucher à son style, serait prouver qu'on le comprend peu et se montrer indigne de l'éditer. Nous avons simplement substitué une orthographe régulière à l'orthographe capricieuse des premières années du dix-septième siècle.

VIII

Nous n'avons pas à parler ici de l'incendie de Limoges. C'est aux journaux qu'il appartient de raconter avec détail de pareils désastres. Mais

(1) Un volume in-8° d'environ 500 pages. Prix 5 fr., chez Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22.

nous devons constater que les feuilles de la libre-pensée ont vu dans ce malheur public une occasion d'insulter le clergé. Le *Siècle*, armé de son ironie massive, a trouvé mauvais que les *prêtres* eussent fait intervenir les reliques de saint Martial et ordonné une procession. Il sait bien, mais il se garde de le dire, que la population s'est associée avec beaucoup d'élan et de foi à ces manifestations pieuses.

L'*Opinion nationale*, qui vise à supplanter le *Siècle* dans les cabarets, a été plus loin que lui; elle a prétendu qu'au moment où tant de gens se dévouaient, le clergé se tenait prudemment à l'écart. Elle représente les pompiers et les dragons pénétrant dans les maisons en feu; et ajoute :

« Le clergé se dévouait à sa façon, en priant et en chantant du latin. Il y a des héroïsmes de toutes les sortes et de tous les degrés.

« Le bon Samaritain relevait l'homme tombé dans un fossé, pansait ses blessures et lui donnait à boire. Mgr de Limoges se contentait d'offrir le crâne de saint Martial aux adorations des malheureux incendiés... »

Laissons passer cette ignorance brutale et basse des vertus de la prière, et constatons seulement la grossière mauvaise foi du disciple de M. Guéroult. Voici ce que disait le *Courrier du Centre*, journal de Limoges, dans un article que le rédacteur de l'*Opinion nationale* a lu, car il en a cité un morceau :

« Notre devoir est de mentionner en première ligne le clergé de Saint-Michel, ou plutôt le clergé de toute la ville : prêtres, chanoines, oblats, Frères des Écoles chrétiennes, ils ont été là toute la nuit faisant la chaîne, transportant et emplissant les tonneaux, suivant l'exemple que leur donnait leur vénérable pasteur, Mgr Fruchaud, qui est resté sur le théâtre de l'incendie jusqu'au moment où l'on eut la certitude d'être maître du feu. A côté de Mgr l'évêque on a remarqué M. le curé Pinaut, M. l'abbé Blondet, M. le curé Delor, M. l'abbé Maublanc, M. l'abbé Grange; mais, nous le répétons, nous devrions les nommer tous. »

Voici un mot du *Charentois* sur la procession :

« Le matin on a fait une procession générale. On a fait sortir saint Martial, sainte Agathe, saint Aurélien; tout Limoges suivait. C'était quelque chose de navrant que de voir tout ce monde en prière et dans la désolation. »

Ces rapprochements rendent toute discussion superflue. Et d'ailleurs peut-on discuter contre des adversaires qui recourent si effrontément au mensonge?

EUGÈNE VEUILLOT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

L'ONTOLOGISME ROMAIN

Dans le courant de cette dernière année, deux savants religieux, le R. P. Antoine de Rignano, Franciscain, et le R. P. Charles Vercellone, Barnabite, ont lu à Rome des mémoires philosophiques qui ont eu de ce côté des monts un grand retentissement. Les champions de l'ontologisme en France et en Belgique ont cru reconnaître, dans ces mémoires, l'exposé de leurs doctrines. En tout état de cause, ils auraient eu lieu de se féliciter d'un pareil appui; mais dans les circonstances présentes le concours de semblables auxiliaires devait avoir à leurs yeux un prix tout particulier. On s'en souvient: En septembre 1861, la Congrégation du Saint-Office avait censuré sept propositions dans lesquelles bien des personnes aussi compétentes qu'impartiales avaient vu le résumé de la doctrine ontologique. Cette persuasion s'était fait jour non-seulement dans la *Revue du Monde catholique*, mais aussi dans *le Monde*, dans *la Revue des Sciences ecclésiastiques*, sans parler des Journaux et des Revues de l'étranger. Des philosophes de toutes les écoles, des disciples de saint Bonaventure et de saint Thomas, des religieux de Saint-Benoît et de la Compagnie de Jésus, des prêtres séculiers et de simples laïques s'étaient trouvés parfaitement d'accord sur ce point, et cet accord, qui évidemment ne pouvait être l'effet d'un parti pris et d'un concert préalable, s'était manifesté avec une assurance que des hommes graves n'ont pas coutume de porter dans les questions douteuses. Les explications et les défenses mises en avant par les partisans de la vision en Dieu n'ont, à notre connaissance du moins, ni ébranlé ces convictions ni troublé en aucune manière l'unanimité de cet accord.

Mais, s'il est vrai que, tout récemment encore, l'ontologisme ait été publiquement soutenu par des membres de la Congrégation de l'Index et de celle du Saint-Office, si les mémoires contenant l'exposé de cette doctrine ont été applaudis par les académies romaines et ensuite imprimés avec la sanction de l'autorité pontificale, ce seul fait ne démontre-t-il pas bien mieux que tous les raisonnem ents, qu'il n'y a

rien de commun entre l'ontologisme et la doctrine censurée par l'Inquisition? *La Revue de Louvain* n'a-t-elle pas raison de dire que « *cette franche déclaration de principes, cette profession de l'intuition idéale faite à l'heure qu'il est, sans soulever la moindre réprobation, est d'une portée immmense!* » Et en présence de ce fait, reste-t-il autre chose à faire à ceux qui avaient cru devoir inculper l'orthodoxie de l'ontologisme, que de reconnaître loyalement leur méprise, et de faire à la doctrine injustement accusée une solennelle réparation d'honneur?

Nous la ferions de grand cœur si, après avoir lu attentivement les deux mémoires, nous avions pu y voir ce qu'y ont vu nos honorables adversaires. Personne n'est moins disposé que nous à restreindre plus que ne le fait l'Église le champ des controverses philosophiques, et en ce moment même nous sommes en lutte contre les partisans exagérés de la tradition scolastique, pour maintenir dans nos écoles une juste liberté. Si nous nous sommes appuyé dans la controverse présente sur le décret du Saint-Office, c'est que les renseignements les plus dignes de foi ne nous avaient laissé aucun doute sur le vrai sens de ce décret. Mais, dès que des renseignements contraires nous auront prouvé que nous avons été induit en erreur, il ne nous en coûtera pas de le confesser loyalement; nous éprouverons même un vrai bonheur à donner satisfaction aux hommes estimables que, bien malgré nous, nous avons pu contrister.

Il faut donc étudier sérieusement les deux mémoires qui doivent, selon nos adversaires, faire pénétrer cette conviction dans notre esprit. Cette étude mettra fin au moins, pour ce qui nous regarde, à une controverse déjà trop longue. C'est la dernière pièce du procès; quand nous l'aurons mise entre les mains de nos lecteurs, il ne leur manquera plus rien de ce qu'ils pouvaient attendre de nous, pour les aider à porter un jugement équitable.

I

Ce que je remarque d'abord dans les deux mémoires qui nous occupent, c'est la modération avec laquelle ils sont écrits, et le respect que leurs auteurs font paraître pour les doctrines que nous soutenons. « Ce calme, cette *urbanité romaine*, contrastent singulièrement avec la *furia francese* de ce qui se dit et s'écrit ailleurs. » La remarque est de M. le chanoine Claessens, dans la *Revue de Louvain*, et elle est parfaitement juste. Ce ne sont pas ces vénérables religieux, qui croient

servir leur cause en accusant les rédacteurs de la *Civiltà Cattolica* « de recommencer sur les bords du Tibre l'œuvre de Diderot et du baron d'Holbach, » et qui attribuent à la doctrine de saint Thomas, soutenue par cette Revue, « la défaillance des caractères, l'affaissement des cœurs, la corruption des consciences, en un mot la dégradation de l'homme (1). »

Ils ont compris qu'ils serviraient bien mieux les intérêts de la vérité en rapprochant ses serviteurs dévoués qu'en envenimant leurs divisions. Aussi n'ont-ils d'autre but que de mettre un terme, par de bienveillantes explications, à ces divisions déjà trop prolongées.

C'est là surtout le but avoué du R. P. Vercellone. L'éminent Barnabite est loin de regarder comme une chimère cette unité dans l'enseignement de la philosophie, dont celui qui écrit ces lignes s'est efforcé de démontrer la nécessité et la possibilité. Pas plus que

(1) Ces mots sont pris textuellement dans une brochure dont le titre seul donne la mesure de l'esprit de justice dont l'auteur est animé : *Réponse aux lettres d'un sensualiste contre l'ontologisme*. Personne sans doute ne s'étonnera que je renonce à discuter avec un écrivain qui se respecte assez peu pour écrire et publier de semblables choses. Quand à chaque page, à défaut d'arguments sérieux, on emploie les mots de *bévue*, de *bavardage*, d'*ineptie*, d'*impertinence*, de *fatras*, de barbotage, d'ignorance, de *sotte légèreté*, etc., etc.; quand on ne sait reconnaître dans un adversaire ni sincérité ni bon sens; quand, en dépit de tous les ontologistes qui se respectent on persiste à faire de saint Thomas un partisan de la vision en Dieu, et qu'on ose dire à des hommes comme le P. Liberatore, qui ont consacré leur vie à l'étude de l'Ange de l'Ecole, qu'ils sont complétement *étrangers à sa philosophie*, on se réfute assez soi-même pour dispenser les autres de ce soin.

Il n'est, dans la brochure en question, qu'un seul point que je tiens à relever, parce qu'il renferme l'affirmation d'un fait dont les lecteurs n'auraient aucun moyen de connaître par eux-mêmes la fausseté. Cet écrivain affirme, sans la moindre hésitation, que je suis l'auteur des sept propositions condamnées par le Saint-Office, et il raconte à ce sujet toute une histoire. Selon lui « j'aurais été appelé à Rome, dans les premiers mois de l'année 1861, pour m'entendre avec deux ou trois personnages de ma Compagnie, qui veulent s'attribuer le monopole de la direction des études catholiques. »

C'est alors que je forgeai les sept propositions ; l'auteur en est parfaitement sûr, quoiqu'il ne puisse pas dire précisément quels sont ceux qui m'aidèrent dans cette tâche. Il est fâcheux qu'il n'ait pas achevé l'histoire, et qu'il n'ait pas raconté comment j'ai fasciné le Saint-Office, et j'ai réussi à lui faire prendre au sérieux des propositions composées de non-sens et d'erreurs chimériques. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher le narrateur de cette fable de me contraindre, en la publiant, à rendre également public mon démenti. Mais, puisque j'y suis contraint, il faut bien que je parle. J'affirme donc, avec toute la solennité qu'un honnête homme peut donner à sa parole, qu'il n'y a rien de vrai dans toute cette histoire. Non-seulement je ne suis pas l'auteur des sept propositions, mais j'ai *complétement ignoré leur existence* jusqu'au moment où elles ont été publiées dans les journaux. L'ontologisme n'a été pour rien, *absolument pour rien*, dans mon voyage à Rome; je ne m'y suis occupé que de mes propres affaires et je n'ai absolument rien dit ni rien fait qui ait pu donner le moindre fondement plausible aux étranges allégations de l'écrivain ontologiste. Il n'y a qu'un moyen d'excuser en quelque manière cette affirmation persistante d'un fait complétement faux, il faut que notre auteur ait été trompé par son correspondant romain. Mais, en admettant en sa faveur cette circonstance atténuante, on est bien contraint de se demander ce que peuvent valoir les autres renseignements analogues, sur lesquels il s'appuie, et les affirmations qu'il met en avant avec une si merveilleuse intrépidité.

nous sans doute, il n'espère voir disparaître de l'arène philosophique toutes les luttes. Il est des questions sur lesquelles on discutera jusqu'à la fin des siècles; il est des luttes qui, bien loin de diminuer nos forces, ne peuvent que nous aguerrir. Les divisions qu'il importe de faire cesser au plus tôt, ce sont celles qui touchent aux fondements même de la science. Or ces divisions, bien loin de les regarder comme inévitables, le R. P. Vercellone est persuadé qu'elles ne tiennent qu'à un malentendu. Pour le faire disparaître il indique un moyen que nous avions indiqué de notre côté, l'étude sérieuse des grands maîtres de l'école catholique; écoutons-le parler lui-même : « Je réclame, dit-il, l'appui de votre autorité pour atteindre une fin que j'ai grandement à cœur, et qui me paraît d'une importance souveraine au double point de vue du progrès scientifique et de l'édification religieuse. Il s'agit d'obtenir que nos philosophes divisés, non par leur faute, mais par la faute de nos prédécesseurs du dernier siècle en ontologistes et en psychologistes, en viennent enfin à étudier l'histoire trop longtemps oubliée de notre philosophie, qu'ils cessent de consumer leurs forces dans des luttes que nos grands docteurs avaient depuis longtemps terminées par une paix solide, et qu'ils les emploient bien plus utilement à embrasser d'une main les trésors amassés par les anciens sages du catholicisme, et à repousser de l'autre les erreurs funestes du temps présent. Aussitôt que des travaux sérieux auront fait paraître dans tout leur jour les enseignements des Pères, par rapport au système platonicien, et ceux des Scolastiques sur la doctrine d'Aristote, tout le monde comprendra que le platonisme et l'aristotélisme païens ne doivent pas être confondus avec l'ontologisme et le psychologisme des maîtres catholiques; que la pensée catholique, en complétant la doctrine de l'académie et la doctrine péripatéticienne, a anéanti leur opposition; que le Platon des saints Pères est loin de repousser le psychologisme de saint Thomas, et que l'Aristote des grands Scolastiques n'est nullement en opposition avec l'ontologisme de saint Augustin. »

Ainsi, d'après le R. P. Vercellone, sur ce point capital de l'origine des connaissances rationnelles, l'unité, bien loin d'être irréalisable, est déjà réalisée. Elle existe dans les doctrines et elle existera dans les écoles, dès que ces écoles comprendront dans leur vrai sens les doctrines qu'elles se font gloire de défendre. Bien loin que l'attachement pour l'enseignement de saint Thomas oblige les péripatéticiens catholiques à combattre la doctrine de saint Augustin, ils seront au con-

traire d'autant plus fidèles au premier qu'ils se rapprocheront davantage du second. De leur côté les admirateurs de l'aigle d'Hippone doivent tenir pour certain qu'ils comprennent mal sa doctrine aussi longtemps qu'ils la croient en opposition avec celle de l'Ange de l'École. Il serait bien étrange, en effet, comme le fait si bien remarquer le R. P. Vercellone, que l'on ne pût établir entre les disciples de ces deux grands maîtres l'accord qui n'a jamais cessé d'exister entre les maîtres eux-mêmes. Écoutons encore l'éminent Barnabite : « Un fait certain, manifeste, palpable, c'est celui-ci : tandis que saint Thomas n'est rien moins que favorable à la philosophie platonicienne, tandis qu'il interprète les idées de Platon dans le sens qui leur a été attribué par Aristote et les philosophes les plus hostiles, tandis qu'il ne mentionne par conséquent l'idéologie platonicienne que pour la combattre et la rejeter, il déclare au contraire, à cent reprises, qu'il n'a rien à opposer à l'idéologie de saint Augustin. »

Cette remarque nous paraît décisive, et elle doit suffire, à notre avis, pour faire cesser la lutte entre les deux écoles. Saint Thomas connaissait sûrement son saint Augustin aussi bien que l'ont connu plus tard Malebranche et le P. Martin (de l'Oratoire); il le connaissait peut-être un peu mieux que les plus fervents Augustiniens de nos jours. Il avait lu tous les textes d'où l'école ontologiste a tiré la vision en Dieu. Si donc dans ces textes ni lui ni son école n'ont jamais aperçu cette vision, comment peut-on aujourd'hui nous soutenir qu'elle s'y trouve évidemment renfermée? Ne savons-nous pas qu'aucun auteur n'a plus besoin que saint Augustin de n'être pas toujours pris à la lettre? N'avons-nous pas vu les erreurs les plus monstrueuses appuyées sur des textes de ce saint docteur, au moins aussi clairs que ceux dont s'est prévalu Malebranche? N'est-ce pas la sagesse elle-même qui suggère la règle posée par le R. P. Varcellone d'interpréter saint Augustin, comme l'a interprété toute l'école catholique, après son chef saint Thomas?

Ce point une fois établi, tout est gagné. Car il est si évident que saint Thomas n'a jamais vu dans saint Augustin la vision immédiate de Dieu ; il s'explique avec une telle clarté sur l'origine des connaissances rationnelles; il tourne si bien cette question sous toutes ses faces et en éclaire si bien tous les aspects, il explique avec tant de netteté les passages obscurs de l'évêque d'Hippone, que je défie la bonne foi la plus prévenue, après avoir lu avec une médiocre attention ce que le saint docteur a écrit sur ce sujet, de conserver encore le

moindre doute. Nous avons du reste sur ce point le témoignage des ontologistes eux-mêmes. D'un côté, Brownson n'hésite pas à dire que saint Thomas, pour avoir rejeté l'intuition idéale, n'a pu construire qu'un système conceptualiste; de l'autre M. Ubaghs, avec la même sincérité, mais avec bien plus de modération, avoue qu'après s'être efforcé longtemps de s'étayer de l'autorité de saint Thomas, il avait été contraint de reconnaître l'opposition qui existe entre sa doctrine et l'ontologisme.

Appuyé sur ces témoignages et sur l'autorité du R. P. Vercellone, nous dirons aux ontologistes : Pourquoi vous obstinez-vous à opposer l'un à l'autre les deux chefs de l'école catholique? Pourquoi introduire la division où durant tant de siècles l'accord avait régné? Vous vous dites Augustiniens ; soyez-le, nul ne vous en empêche ; mais veuillez croire qu'il y a d'autres Augustiniens que vous, saint Thomas était Augustinien aussi ; et vous ne saurez mieux faire que de l'être comme lui. Essayez de découvrir dans l'école de ce grand Docteur, c'est-à-dire dans l'école catholique à peu près entière du treizième au dix-septième siècle, la moindre trace d'hostilité contre la doctrine de l'évêque d'Hippone ; vous n'y réussirez pas. — De quel droit nous imputeriez-vous cette hostilité, alors que notre seule prétention est de suivre cette tradition glorieuse et d'interpréter saint Augustin comme il a été interprété par les plus illustres docteurs des dix derniers siècles? N'est-ce pas surtout à ceci que s'appliquent les belles paroles du R. P. Vercellone citées par la *Revue de Louvain* : « Il est temps, il est grand temps de se désabuser à cet égard ; enfin l'heure est venue, j'espère, où les maîtres de la science se feront un devoir de reprendre le fil de la saine tradition, et de puiser à la source classique de la science. »

II

Par les citations qui précèdent il est évident, que dans sa tendance générale, le discours du R. P. Vercellone est loin de nous être défavorable. Ce ne sont pas assurément les principes généraux, si sages, si conciliants que les ontologistes français ont le droit de tourner contre nous. Mais, quand il faudra en venir à l'application, quand il faudra indiquer, dans le détail, des moyens d'opérer la conciliation dont il s'est fait l'avocat, l'ontologiste romain ne va-t-il pas stipuler des conditions favorables à la vision en Dieu? Cette vision ne va-t-elle pas au moins être enseignée bien expressément par le P. de Rignano, dont le mémoire a pour objet d'indiquer, d'après les enseignements de

saint Bonaventure, *le principe protologique de l'intelligence humaine* (1). Voilà ce qu'il faut maintenant examiner. Si nos lecteurs le permettent, nous nous occuperons d'abord du savant Franciscain, dont la doctrine est plus facile à saisir, parce qu'elle embrasse un horizon plus restreint.

Mais, pour comprendre cette doctrine, il faut nous rappeler un point tout à fait capital dans la controverse présente : la distinction entre la question purement philosophique de l'origine des idées, et la question théologique non moins que philosophique de la possibilité de connaître Dieu en lui-même, dès cette vie (2). Quant à la première de ces deux questions, nous n'avons jamais nié que saint Bonaventure ne fût d'un avis différent de celui de saint Thomas. C'est un point que des écrivains très-éclairés regardent au moins comme très-discutable, mais que pour le moment du moins nous ne tenons pas à discuter. Nous ne ferons donc aucune difficulté de reconnaître que le Docteur séraphique admet la priorité de l'idée de l'infini à l'égard de l'idée du fini : en plusieurs endroits de ses ouvrages, il paraît enseigner que l'infini est connu immédiatement et par lui-même, en ce sens que la connaissance que nous en avons n'a été déduite d'aucune autre connaissance. Il reconnaît bien sans doute que les créatures nous servent d'échelle pour arriver à Dieu, et que les *choses invisibles de Dieu sont comprises et aperçues d'une* manière réflexe *par les créatures ;* mais c'est à la condition que l'Être divin ait été connu d'abord d'une manière confuse, et nous ait mis en état de connaître les êtres finis. Voilà la doctrine que le grand docteur de Bagnorea nous paraît assez clairement insinuer dans son *Itinéraire de l'âme vers Dieu.* Si donc le P. de Rignano lui attribue cette doctrine, nous ne le contredisons en aucune manière sur cette question de fait, quoique la doctrine elle-même nous paraisse très-contestable.

Quelle est donc la question en litige entre les ontologistes et nous,

(1) Les philosophes italiens nomment protologie la théorie de l'ouvrage des connaissances rationelles.

(2) Nous maintenons cette formule : *connaître Dieu en lui-même*, parce que c'est la seule qui exprime nettement la doctrine ontologique dans ce qu'elle nous paraît avoir de contraire à la tradition chrétienne. Voir Dieu en lui-même signifie sous notre plume, voir Dieu sans aucun intermédiaire, le voir non par une idée, mais dans son être, de manière que l'intelligence se termine à l'œuvre même de Dieu, et atteigne sa substance, quoique peut-être elle n'atteigne pas certains attributs de cette divine substance. La formule : *connaître Dieu immédiatement*, qu'un ontologiste propose de substituer à celle adoptée par nous, ne rend pas du tout la même idée, puisque dans la langue scolastique une connaissance est immédiate dès qu'elle n'est pas le résultat d'un raisonnement, alors même que l'objet ne serait pas connu en lui-même, mais seulement dans son idée.

pour ce qui regarde saint Bonaventure? La voici: cette connaissance immédiate de l'infini, que le Docteur séraphique attribue à l'intelligence humaine, résulte-t-elle selon lui d'une idée imprimée par l'action de Dieu dans l'intelligence, ou bien l'appréhension de Dieu lui-même par l'intelligence? Suppose-t-il que nous voyions l'être même de Dieu, ou bien que nous ayons seulement en nous une certaine image de Dieu? Il n'est personne qui ne saisisse l'immense différence qui sépare ces deux hypothèses. On pourra, si l'on veut, les désigner par un même nom, et appeler ontologistes ceux qui soutiennent la première comme ceux qui défendent la seconde; mais sous ce nom unique se cachent deux doctrines aussi opposées que le jour et la nuit. Là où la première n'accorde à l'intelligence humaine qu'une simple idée de Dieu, c'est-à-dire un mode créé, très-parfait sans doute, et produit immédiatement par Dieu, mais infiniment inférieur à Dieu lui-même, la seconde au contraire attribue à cette intelligence, dès son origine, la raison de l'être même de Dieu; et elle affirme qu'il est de l'essence de l'être raisonnable de saisir par une vue non interrompue cet être divin. Il y a certainement beaucoup moins de distance du péripatétisme au premier de ces deux ontologismes qu'il n'y en a de celui-ci au second. Avec les fauteurs du premier, nous n'avons à discuter qu'une question purement rationnelle, tandis qu'ils s'unissent à nous, comme on l'a vu, dans la personne du R. P. Gardereau, pour combattre la vision de Dieu comme contraire à la foi orthodoxe.

De ces deux formes de l'ontologisme, nous avons prouvé que saint Bonaventure repousse la seconde bien plus nettement encore qu'il n'embrasse la première. Le R. P. dom Gardereau n'a pas interprété autrement que nous le saint docteur; c'est à cette même hypothèse que l'illustre cardinal Gerdil s'est rangé à la fin de sa vie, dans l'avertissement qu'il a mis en tête de sa *Défense du système de Malebranche.*

Cela posé, nous nous demandons laquelle de ces deux hypothèses le P. de Rignano a-t-il soutenue dans son discours lu devant l'Académie de la Religion catholique? Si c'est la seconde, les ontologistes français ont lieu de triompher, puisque c'est précisément cette seconde hypothèse que nous avons déclarée contraire à la tradition et condamnée par le Saint-Office; mais, si c'était la première, il n'y aurait plus aucun motif de faire tant de bruit, puisqu'au fond le P. de Rignano n'aurait dit que ce que nous avions dit nous-même.

Or il ne peut y avoir là-dessus aucune contestation. La connais-

sance immédiate de Dieu que le disciple de saint Bonaventure attribue à l'intelligence raisonnable est bien cette *image de Dieu*, distincte de lui et *inférieure* à lui, dont parle saint Bonaventure lui-même. (II. Dist. III. p. 2, q. 2, a. 2.) C'est ce dont m'avaient convaincu les articles publiés par *la Revue de Louvain*, quoique destinés à prouver spécialement le contraire : mais la lecture du texte original, que j'ai pu enfin me procurer après plusieurs tentatives inutiles, écarte jusqu'à la dernière ombre de doute qui aurait pu rester dans mon esprit. Pour faire partager aux lecteurs cette conviction il va suffire de citer quelques textes.

Après avoir prouvé, par la doctrine de saint Bonaventure et de saint Augustin, que l'homme ne peut juger des choses avec certitude qu'autant qu'il possède en lui-même un type immuable auquel il rapporte tout, le savant Franciscain poursuit : « Ce type unique de vérité universelle, à la lumière duquel nous connaissons toute autre vérité, n'a point été fait et n'a pu être fait par nous. Non, cette lumière intellectuelle, qui est pour nous l'instrument et la cause de toute pensée, ne peut être autre chose qu'*un rayon qui nous vient de Dieu :* elle est une *idée divine* qui fait que notre âme est véritablement rationnelle, l'image et la ressemblance de l'éternelle raison de Dieu. C'est *l'idée de l'Être : Ce qui est est.* Voilà l'idée que le Créateur nous a communiquée dès notre origine, et c'est par elle que nous sommes des intelligences; l'idée, la vérité, est en Dieu substantielle, absolue, tout l'être divin : c'est en un mot sa nature et sa simplicité infinie. *En l'homme, au contraire, elle est* PARTICIPÉE, *mais dans sa splendeur;* ELLE EST EN IMAGE, MAIS IMPRIMÉE en un type unique, mais qui présente en lui-même des formes multiples, afin qu'à la ressemblance avec ce type on pût reconnaître toutes les choses vraies, qui sont comprises dans l'idée de l'Être, d'après la variété des idées exemplaires qui sont en Dieu leur auteur. »

Si ces paroles citées par la *Revue de Louvain* ne sont pas assez claires, en voici quelques-unes plus claires encore que cette Revue a omises. Le P. de Rignano aborde franchement la grande difficulté que l'école de saint Thomas oppose à l'ontologisme, entendu à la façon de Malebranche et de Gioberti : « Que personne ne nous accuse, dit-il, d'être assez présomptueux pour nous croire doués d'une *vision telle quelle* de Dieu, alors *que nous disons au contraire que l'intelligence ne voit pas l'essence de Dieu, mais la lumière que Dieu répand et par laquelle il se manifeste.* » Ainsi le fidèle disciple de saint Bonaventure

ne distingue pas deux essences de Dieu, dont l'une serait l'objet d'une intuition rationnelle, tandis que l'autre ne pourrait être vue que surnaturellement. Non, ce que l'intelligence voit naturellement, selon lui, ce n'est pas Dieu, c'est une lumière distincte de Dieu, quoique Dieu en soit l'auteur. Une comparaison va mettre dans tout son jour la pensée du P. de Rignano : « *De même qu'avant le lever de l'astre du jour, nous voyons sa lumière, et dans cette lumière nous voyons toutes choses, sans voir pourtant son disque radieux*, ainsi sans voir Dieu lui-même, nous voyons toutes choses dans la lumière qu'il fait briller en nous. »

Quel rapport, je le demande, entre cette théorie de l'ontologiste romain et celle des ontologistes français et belges ? Il n'y en a pas d'autre que le rapport d'une complète opposition. Le premier affirme que la vérité éternelle est connue par une image d'elle-même, qu'elle a imprimée dans l'intelligence de l'homme : ceux-ci proclament, au contraire, qu'il est souverainement absurde qu'un mode fini, quel qu'il soit, puisse représenter l'infini. Celui-là distingue la vérité substantielle et absolue, telle qu'elle est en Dieu, de la vérité participée telle qu'elle est possédée par l'homme. Ceux-ci soutiennent que, si l'homme ne possède la vérité substantielle et absolue en elle-même, il ne peut posséder aucune vérité. Les ontologistes français affirment, d'un commun accord, que l'intelligence raisonnable voit la lumière incréée : l'ontologiste romain est d'accord avec saint Bonaventure pour déclarer que *la lumière incréée est inaccessible aux forces de toute nature créée.* (*Ubi supra.*)

Cela étant, il me semble qu'il faudrait y mettre beaucoup de bonne volonté, pour considérer la lecture et l'impression du mémoire du P. Rignano, comme une preuve que l'ontologisme français et belge est, à Rome, l'objet d'une approbation ou même d'une tolérance quelconque. J'y vois au contraire une preuve que les ontologistes romains réprouvent, aussi énergiquement que nous, la seule chose que nous ayons cru devoir signaler comme contraire à la foi dans l'ontologisme, la vision immédiate de l'Être même de Dieu.

On comprend, maintenant, comment les personnes consultées à Rome par Mgr l'archevêque de Tours, sur le sens des propositions censurées par le Saint-Office, ont pu lui dire que l'ontologisme n'était pas l'objet de cette censure. Non, sûrement, ce que le Saint-Office a condamné ce n'est pas l'ontologisme tel qu'il est compris et soutenu à Rome. Aussi, n'est-ce pas celui-là que nous avons combattu jusqu'à

ce jour. Nous avons au contraire appelé de tous nos vœux, comme un des plus importants triomphes que pût remporter la cause de l'Unité philosophique, l'accord de tous les ontologistes français et belges, à repousser ce que nous venons de voir repoussé par le P. de Rignano, appuyé sur l'autorité de saint Bonaventure.

III

Mais, si les premiers consentent à suivre le P. Vercellone, ils se rapprocheront bien plus encore de nous. En effet, il n'est pas une seule des clauses du traité de paix proposé par le savant Barnabite que nous ne soyons prêts à accepter. Nous l'avons entendu déjà nous déclarer qu'il était disposé, pour sa part, à embrasser la doctrine de saint Thomas, pourvu que de notre côté nous acceptions, d'accord avec saint Thomas, les enseignements de saint Augustin. Pour nous rendre cette acceptation plus facile, le P. Vercellone va nous dire quels sont ces enseignements de l'évêque d'Hippone par lesquels il nous demande notre adhésion; il va nous prouver que saint Thomas leur a donné son approbation entière : enfin il va nous donner la formule suivant laquelle doit s'opérer selon lui la réconciliation des deux écoles.

Nous voyons, par le livre VIII de la *Cité de Dieu*, quels sont les motifs qui ont porté saint Augustin à préférer l'idéologie platonicienne aux autres systèmes de l'antique philosophie. A l'époque où il vivait, le seul système de logique qui eût quelque crédit, en dehors du platonicisme, était l'ignoble système d'Épicure, qui rapportait aux sens toutes les connaissances. Révolté par l'absurdité de ce système, le noble génie d'Augustin, aussitôt qu'il se livra à l'étude de la philosophie, fut ravi au contraire par la doctrine platonicienne, embellie qu'elle était de son temps par plus d'un emprunt fait au christianisme. Suivant son propre témoignage, ce qui lui a fait embrasser cette doctrine, c'est que, sans refuser aux sens ce qui leur appartient, elle ne leur attribue pas ce qui est hors de leur sphère. Elle affirme que ce même Dieu qui a fait toutes choses est la lumière qui éclaire nos âmes pour connaître toutes choses. *Nec sensibus adimentes quod possunt, nec eis dantes ultra quam possunt. Lumen autem mentium esse dixerunt ad discenda omnia eumdem ipsum Deum per quem facta sunt omnia.* (*De liv. Dei*, lib. VIII, c. VII.) Ce qui plaisait encore à saint Augustin dans la doctrine platonicienne, c'est qu'elle mettait Dieu à la base et au sommet des trois parties de la philosophie : de la logique, puisqu'elle reconnaissait en lui le

principe de toute connaissance; de la physique, puisqu'elle voyait en lui le principe de toutes les substances; de la morale, enfin, puisqu'elle proclamait qu'il est le souverain bien et la fin dernière de toutes les actions. Voilà ce que saint Augustin approuve surtout dans le platonisme ; voilà pourquoi il préfère cette doctrine, non pas à celle d'Aristote avec laquelle je ne sache pas que jamais il l'ait comparée, mais à l'abjecte doctrine d'Épicure, ou même au stoïcisme, qui, si différent de l'épicuréisme dans sa morale, s'accorde avec lui dans la logique, pour faire dériver des sens toute connaissance.

Après avoir démontré ce point par des textes nombreux, le P. Vercellone prouve que saint Augustin a rapporté à un seul principe ces trois parties de la philosophie, dont, avec les platoniciens, il cherchait en Dieu la raison suprême, et ce principe est le principe de la création. Ce principe, en effet, renferme tout à la fois et la physique et la logique et la morale, puisque nous ne pouvons nous expliquer les êtres finis, si nous n'admettons qu'ils ont pour auteur un Être, une Vérité, un Rien infini et nécessaire. C'est pour sauvegarder le principe de Création que saint Augustin veut qu'on n'enlève pas aux sens leurs prérogatives : c'est encore pour cela qu'il défend les prérogatives plus nobles de la raison. Toute sa philosophie, selon le P. Vercellone, est établie sur cette base : « Si quelqu'un avait demandé à saint « Augustin la formule substantielle de son idéologie, ou bien l'ori- « gine de cette idéologie, ou enfin les preuves de la solidité, de la « certitude, de la valeur incontestable de cette idéologie, il n'aurait « eu qu'à en appeler au principe universel que proclament, de concert, « la raison et la foi catholique, c'est à dire au principe de création. »

Que conclure de là, sinon que tous les philosophes qui admettent ce principe dans toute son étendue, tous ceux qui reconnaissent l'essentielle différence de l'intelligence et des sens, tous ceux qui placent Dieu au sommet des trois grandes branches de la philosophie, tous ceux-là ont le droit de se dire disciples de saint Augustin.

Mais, à ce compte, quelle est la philosophie catholique? quel est surtout le disciple de saint Thomas qui ne puisse se glorifier d'être Augustinien? Qu'y a-t-il de plus constant dans la doctrine scolastique que la disproportion absolue qui existe entre les sens et l'intelligence? Si cette école est tombée dans un excès, n'est-ce pas pour avoir rendu trop infranchissable l'abîme qui sépare l'une de l'autre, en refusant à l'intelligence le pouvoir de saisir l'individuel, objet unique des sens? La théorie tant critiquée de l'*intellect agent* ne suppose-t-elle pas cette absolue opposition, et n'a-t-elle pas été imaginée uniquement

pour résoudre la difficulté que cette opposition fait naître? Est-ce saint Thomas, sont-ce ses disciples, qui nient le principe de création ou qui cherchent à en atténuer les conséquences, soit en physique, soit en logique, soit en morale?

IV

Non, sûrement. Saint Thomas n'est pas en désaccord avec saint Augustin sur aucun de ces points, et c'est le P. Vercellone lui-même qui le prouve. Il cite plusieurs passages remarquables de la première partie de la Somme, qu'il nous suffit de ne pas renier pour acquérir droit de bourgeoisie dans l'école Augustinienne. Ces textes, nous allons les rapporter après lui, en complétant les citations, de manière à rendre parfaitement claire la pensée du saint docteur.

Ainsi, saint Thomas enseigne (q. XVI, a. 6), que la vérité première est la règle suprême de tous nos jugements (non pas, ajoute saint Thomas, que nous voyions cette vérité en elle-même, mais en *tant qu'elle se reflète dans notre intelligence comme dans un miroir par la clarté des premiers principes*). Il enseigne encore que la lumière intellectuelle dont notre âme est éclairée est dérivée de la lumière incréée, qui est Dieu lui-même. (I, q. XII, a. 2.) Selon lui donc, l'âme voit toutes choses dans la lumière de la première vérité, puisque sa puissance de connaître n'est qu'une impression de la première vérité.

Mais on aurait tort de conclure, ajoute-t-il, que Dieu est le premier objet de notre connaissance, puisque cette lumière intellectuelle, par laquelle Dieu se reflète en nous, n'est point elle-même objet de connaissance. (Q. LXXXVIII, a. 3, ad. 1.)

Saint Thomas s'accorde avec saint Augustin à affirmer que l'homme voit tout dans les *raisons éternelles*, c'est-à-dire dans les idées exemplaires de l'intelligence divine : non pas qu'il voie ces idées en elles-mêmes, mais parce que l'intelligence divine, dans laquelle ces exemplaires éternels sont contenus, se reflète dans l'intelligence de l'homme. « Et une preuve, ajoute saint Thomas, que saint Augustin « n'a pas prétendu que ces raisons éternelles sont naturellement l'ob- « jet de notre connaissance, c'est qu'il n'attribue ce privilége qu'aux « âmes pures et saintes, c'est-à-dire aux bienheureux. » (Q. LXXXIV, a. 5.) Enfin saint Thomas affirme que les vérités générales sont éternelles (*non pas sans doute en tant qu'elles sont perçues par l'intelligence humaine, mais en tant qu'elles ont été éternellement perçues par l'intelligence divine.*) (Q. XVI, a. 7.)

Après avoir analysé ces divers passages, le P. Vercellone ajoute :

« Il n'est pas difficile de démontrer que ces formules n'ont été en « aucune manière empruntées à Aristote, mais qu'elles sont purement « Augustiniennes. » Ce n'est certes pas nous qui nous inscrirons en faux contre cette affirmation, et nous ne sommes pas tentés le moins du monde de renier en ces différents points la doctrine de saint Thomas. S'il a été Augustinien dans ces divers endroits de sa Somme, nous le sommes aussi, et nous n'avons plus qu'une chose à souhaiter : c'est que nos honorables adversaires soient en ceci aussi bons Augustiniens que nous. Quelle joie pour nous, si nous pouvions espérer qu'ils consentiront à adopter les formules dont le P. Vercellone a fait à leur intention un si heureux choix !

V

Nous arrivons enfin à la formule dernière, dans laquelle l'éminent Barnabite a résumé toutes les autres : à la condition infaillible du succès de la grande œuvre qu'il a entreprise, la pacification des écoles catholiques ! Nous allons exposer cette condition dans les termes mêmes de l'auteur. « L'idéologie se présente sous deux aspects : l'ob- « jectif et le subjectif : ce que les ontologistes saisissent très-bien « c'est l'objectif de la vérité ; lorsqu'il s'agit au contraire du subjec- « tif des signes et de la connaissance, c'est là que les psychologistes « ont raison. Si les uns et les autres veulent sortir vainqueurs de « cette grande lutte, que les ontologistes fassent un peu plus large « la part du créé, *non adimentes sensibus id quod possunt*, et que les « psychologistes sauvegardent avec un peu plus de souci l'intelligible « des choses, *non dantes sensibus ultra quam possunt*. Alors chacun « sera libre de choisir entre les deux méthodes opposées, et pourra « professer indifféremment, au sujet de la lumière divine par laquelle « l'âme est éclairée, soit la formule originale de l'ontologisme catho- « lique, dans saint Augustin, soit l'exposition imitative du psycholo- « gisme catholique dans saint Thomas. Rien ne saurait, à mon avis, « empêcher la paix de se conclure sous les auspices de médiateurs « aussi glorieux et aussi vénérables. Puissent ces saints assister du « haut du ciel nos humbles efforts ! »

Quel est le philosophe catholique qui pourra demeurer insensible à ce noble langage et refuser d'accéder à une aussi raisonnable invitation ? Ce ne seront certainement pas ceux qui reconnaissent saint Thomas pour leur maître. Ce qui avait jusqu'ici établi entre eux et les soi-disant Augustiniens une barrière infranchissable, c'est que ceux-ci s'obstinaient à affirmer que l'ordre des connaissances devait nécessairement être identique à l'ordre des réalités. « *Le premier psychologique*, »

nous criait Gioberti, ne peut être différent « *du premier ontologique.* » Nous lui répondions, avec saint Thomas, avec toute l'école catholique, avec le bon sens, que l'homme, étant placé au dernier degré de l'échelle des êtres intelligents, devait au contraire remonter des choses inférieures à la vérité première, et que par conséquent l'ordre des connaissances devait être pour lui l'inverse de l'ordre des réalités. On répondait à ce raisonnement si simple par des accusations de sensualisme, de scepticisme, etc... Mais voici enfin que la voix de la raison se fait entendre. Voici que l'école Augustinienne elle-même, dans la personne d'un de ses représentants les plus accrédités, nous propose la distinction que nous proposions en vain, depuis si longtemps, et qui dirime pleinement la controverse. Les ontologistes désormais se renfermeront dans l'ordre objectif des réalités, et ils peuvent être assurés que nous ne les y inquiéterons pas. Ils diront et nous dirons avec eux, que Dieu est la vérité première, qu'il contient en lui-même toute vérité, que les choses créées ne sont vraies que par leur conformité aux types éternels renfermés dans le Verbe, que tout ce qui existe a été fait suivant ces types, et que l'homme ne peut connaître l'essence des choses qu'autant qu'il arrive, au moyen de la lumière intellectuelle qui est en lui, comme un reflet de l'intelligence divine, à découvrir dans les choses temporelles les types éternels.

Mais, quand il s'agit de l'ordre subjectif, c'est-à-dire de l'ordre suivant lequel nous arrivons à connaître les réalités, les ontologistes viendront à nous, ils cesseront de nous attaquer sur ce terrain qui est le nôtre. Avec nous ils reconnaîtront que le divin soleil de la vérité ne nous montre pas son disque radieux dès l'origine de notre vie raisonnable ; qu'il ne se manifeste d'abord que par un double reflet : par la lumière d'intelligence qu'il allume dans notre âme, et par la lumière de vérité qu'il fait briller dans les choses créées à son image. Cette image de Dieu dans les créatures, l'être, l'étendue, la durée, la force, la vie, l'intelligence, l'amour, voilà ce que nous saisissons d'abord et ce qui nous sert comme de point d'appui pour nous élever jusqu'à Dieu. Voilà l'ordre subjectif, aussi vrai que l'ordre objectif, et qui, bien loin de le détruire, ne fait que le confirmer. Qu'on nous l'accorde, et nous ne demanderons rien de plus. La paix est conclue dès aujourd'hui, si les ontologistes ne désavouent pas leur fondé de pouvoir, et s'ils sanctionnent à Paris et à Louvain les conditions stipulées en leur nom, à Rome, par l'éminent religieux dont ils ont si hautement et si justement relevé l'autorité.

P. RAMIÈRE.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉTUDE HISTORIQUE

Les littérateurs français ont un programme ! ce programme n'est pas infini : au contraire, il ressemble à une limite. Ce programme contient un certain nombre d'admirations obligatoires, et implique l'oubli du reste des choses. L'homme du monde, français et littérateur, se promène dans un cercle restreint de livres à son usage, et il ignore les autres avec une bonne foi singulière. Il ne soupçonne pas leur existence; s'il la soupçonnait, il la regarderait comme la preuve criante de ce fait historique : Tout le monde a été barbare, excepté quelques auteurs français du dix-septième siècle, et quelques auteurs français du dix-huitième siècle, excepté aussi quelques Grecs et quelques Romains sur lesquels se sont modelés les auteurs français qu'il a lus. Quant à la haute antiquité, quant à l'Asie, quant à l'Inde, quant au genre humain tout entier, il regarde les travaux qui viennent de là comme la spécialité de quelques érudits, lesquels se livrent par curiosité à des études techniques, et ont perdu dans la fréquentation des barbares le sentiment délicat de l'élégance. Le littérateur français ne se borne pas à ignorer l'antiquité, (sauf quelques Grecs et quelques Romains), il ne se borne pas à ignorer singulièrement tout ce qui, dans les temps modernes, est écrit en langues étrangères, (excepté Milton et Dante); il ignore remarquablement aussi, parmi les auteurs français, ceux que l'habitude n'a pas inscrits sur le programme de ses lectures. Il a lu Buffon avec conscience, mais il n'a pas lu saint François de Sales.

S'il s'agissait seulement de réparer une injustice littéraire, la chose n'en vaudrait pas la peine, car le mot *littérature* s'emploie dans un sens misérable, et s'entend de l'arrangement des mots. Mais il s'agit

d'autre chose. Il s'agit de savoir si une mine inconnue de richesses naturelles et surnaturelles n'est pas cachée dans la langue française, sous un terrain ignoré, au fond d'un pays perdu. Or cette mine existe dans saint François de Sales et ailleurs. Il n'est pas nécessaire de le démontrer. Il suffit de le montrer. Elle existe ailleurs aussi. Les études savantes de M. Gautier ne sont pas des rêves. Si la littérature est chose puérile, en tant qu'elle est l'alignement étudié des phrases, *languet circa quæstiones et pugnas verborum ;* la parole est chose grave, en tant qu'elle est l'expression de la pensée et le miroir où l'idée se voit.

Le style d'un homme est la forme que la vérité prend dans le moule d'une créature déterminée. Saint François de Sales a du style, et il est peut-être bon de le montrer à tous ceux qui, appartenant à la même famille par le caractère de leur âme, recevraient de lui la lumière plus facilement que d'un autre, à cause de la parenté.

Quelle est la couleur du style de saint François de Sales ? c'est la couleur de la nature, vue à la lumière surnaturelle. Quand on se promène dans les champs, il se fait dans l'œil et dans l'oreille une harmonie douce et profonde à laquelle concourent, dans un repos admirable, beaucoup de couleurs et beaucoup de musiques. Les feuilles des arbres, les fleurs des prairies, les oiseaux avec leurs mouvements et avec leurs chants, le bourdonnement confus de mille petits êtres qu'on ne voit pas, le murmure des ruisseaux, l'ondulation des rayons du soleil sur les collines odorantes, qui semblent presque onduler elles-mêmes et suivre les jeux de la lumière, la courbure naïve du tronc des arbres et leurs branches non taillées, toutes ces choses se réunissent en une seule mélodie très-grave, très-simple, et les nombreux musiciens qui la composent en la jouant s'accordent si bien ensemble, que jamais le concert n'est troublé par une fausse note. Il y a un concert de l'après-midi, un concert du soir.

Le style de saint François de Sales, c'est le concert de l'après-midi.

Ne cherchez là ni les splendeurs du soleil levant, ni les splendeurs du soleil couchant, ni les hauteurs de la montagne, ni l'aigle qui déchire sa proie, ni le bruit des torrents, ni les neiges éternelles, ni la foudre, ni les violences de la créature, qui pousse vers l'éternité les gémissements de l'immense désir.

Il y a, dans la création, place pour tous les vivants. Les prairies ont un charme singulier, non-seulement pour ceux qui les aiment spécialement, mais aussi et surtout peut-être pour les habitués de la

montagne et les habitués de l'Océan. Les prairies ont pour ceux-ci un charme admirable, le charme de la variété aimée, de la variété qui, loin d'être la contradiction, vous présente le même nom écrit en d'autres caractères et la même lumière offerte sous un autre angle.

La parole de saint François de Sales a la valeur et le parfum des prairies. Ce n'est pas l'automne; ce n'est pas non plus tout à fait le printemps; ce n'est jamais l'hiver. C'est l'été, et l'été vers midi. Il fait très-chaud dans ses ouvrages.

Le symbolisme n'est pas, dans saint François de Sales, un accident littéraire. Il est la forme de sa parole et la tournure de sa conversation, car cet homme charmant n'écrit jamais, il cause toujours.

« On ne peut enter un greffe de chêne sur un poirier, nous dit-il, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre : on ne saurait certes non plus enter l'ire, ni la colère, ni le désespoir sur la charité; au moins serait-il très-difficile.... Et quant à la tristesse, comment peut-elle être utile à la sainte charité, puisqu'entre les fruits du Saint-Esprit, la joie est mise en rang, joignant la charité?

« Les rossignols se complaisent tant en leur chant, au rapport de Pline, que, pour cette complaisance, quinze jours et quinze nuits durant ils ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçant toujours de mieux chanter en l'envi des uns des autres : de sorte que, lorsqu'ils se dégoisent le mieux, ils y ont plus de complaisance, et cet accroissement de complaisance les porte à faire les plus grands efforts de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaisance par leur chant et leur chant par leur complaisance, que maintes fois on les voit mourir et leur gosier se dilater à force de chanter. Oiseaux dignes du beau nom de Philomèle, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la mélodie.

« O Dieu, mon Théotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douceur grandement délicieuse et une douceur grandement douloureuse, quand après mille efforts de louanges il se trouve si court. Hélas! il voudrait, ce pauvre rossignol, toujours plus hautement lancer ses accents et perfectionner sa mélodie pour mieux chanter les bénédictions de son cher bien-aimé. A mesure qu'il loue, il se plaît à louer; il se déplaît de ne pouvoir encore mieux louer, et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toutes sortes d'efforts entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenait au très-glorieux saint François qui, malgré les plaisirs qu'il prenait à louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour,

jetait une grande affluence de larmes et laissait souvent tomber de faiblesse ce que pour lors il tenait à la main, demeurant comme un sacré Philomèle à cœur failli..... »

L'intention littéraire est absente de ce tableau, et cette parole a une grâce singulière, exquise, naïve, qui échappe à ceux qui la cherchent. Le sens de la nature est charmant pour saint François de Sales, et charmant pour cette raison même que la nature est pour lui, ce qu'elle est en effet, un moyen et non un but. Elle est l'instrument sur lequel il s'accompagne pour chanter. Elle n'est jamais, comme il arrive aux faux poëtes, la beauté même vers laquelle vont les chants. L'amour de saint François la trouve sur sa route; il la trouve sans la chercher, tout simplement parce qu'elle est là, et, sans jamais s'arrêter à elle, il la traverse et l'emporte sur ses ailes vers le ciel où il va.

Ainsi vue, à la clarté d'en haut, la création prend un goût exquis qu'elle n'a jamais chez les hommes qui l'aiment pour elle-même et la fêtent, au lieu de fêter Dieu. La création est une barrière quand elle n'est pas un marchepied; elle apparaît comme une limite, chez le faux poëte qui s'embourbe au milieu d'elle; pour saint François, elle est une harpe, et ses doigts, promenés sur les cordes, lancent des sons qui montent toujours. Le style de saint François de Sales ressemble beaucoup à une promenade. Il est plein de hasards, d'accidents, de rencontres; il miroite; il regarde; il se détourne à chaque instant, attiré à droite et à gauche par les objets avoisinants. Il plaît, mais il n'écrase pas. Presque toujours charmant, il n'est jamais sublime. Ce n'est pas que le charmant et le sublime soient incompatibles en eux-mêmes; mais c'est que la nature de saint François de Sales comportait le premier et ne comportait pas le second. Cet homme cause toujours de près avec le lecteur. Il ne lui échappe pas par ces excursions, ces ascensions ou ses absorptions qui séparent pour un moment celui qui parle de celui qui écoute. Il ne perd pas de vue son auditeur. Il n'est jamais anéanti sous le poids de sa pensée; ce qu'il dit ne succombe pas sous ce qu'il voudrait dire.

Il parle en vieux français. On pourrait croire que ceci dit seulement une affaire de date, que le fait de parler en vieux français tient au temps où l'on parle et non à l'homme qui parle. Malgré la très-grande vraisemblance, le vieux français ne tient pas seulement à la date où il est parlé : il tient au caractère de celui qui parle. Jeanne de Chantal est contemporaine de saint François de Sales. Elle ne parle pas en

vieux français. Elle emploie des mots qui appartiennent au vieux français, parce que ce fait résulte de la nature des choses et de l'état de la langue au moment où elle écrivait. Mais ces mots, qui, sous la plume de saint François de Sales, forment le vieux français, ne constituent pas la même langue chez Jeanne de Chantal. C'est que le vieux français est un style; donc il est un secret. Il ne suffit pas pour l'avoir parlé d'être à une certaine époque, il faut avoir possédé un certain esprit. Cet esprit, quel est-il? Quel est le caractère de cette langue? — C'est la naïveté.

La naïveté n'est pas la simplicité. Elle est un genre à part de simplicité, une simplicité particulière qui a un tempérament à elle. Elle a des oublis et des audaces qui étonneraient ailleurs et qui de sa part n'étonnent pas. Elle a le secret de se faire tout pardonner. Ce secret rare, elle le partage avec les enfants qui sont dans l'heureuse impossibilité d'irriter sérieusement. Cette impossibilité que possèdent les enfants dans l'ordre moral, les écrivains naïfs la possèdent dans l'ordre intellectuel, Elle est un des priviléges et un des dangers de la Fontaine, privilége quant à lui, danger quant aux lecteurs. Dans ses fables, l'égoïsme du renard est à couvert derrière la naïveté de l'écrivain.

Mais le charme qui, chez la Fontaine, peut servir l'erreur, sert, chez saint François de Sales, la vérité. Il a le droit de parler comme il pense. Il agit en chrétien et en prêtre. La pensée de produire un effet quelconque est si loin de lui, qu'on oublie de le remarquer : autre ressemblance avec les enfants. Il est vrai qu'à l'heure présente ceux-ci sont occupés à perdre la naïveté, et je me sers à dessein du mot *occupés*, car c'est de leur part un rude travail. La naïveté, chassée de l'enfance, se réfugie dans la campagne. Les villages ont une langue à part qui ressemble beaucoup au vieux français, et par une rencontre qui n'est pas fortuite, le vieux français parle toujours de la campagne et lui demande toujours des comparaisons. Un des caractères qui distinguent le vieux français, la langue des villages, et le style de saint François de Sales, c'est l'absence d'ironie. L'ironie, qui est excellente à sa place, et, par cela même qu'elle est excellente à sa place, est détestable et funeste dès qu'elle arrive mal-à-propos, et elle arrive souvent mal à propos ; l'ironie est due au mal, à l'erreur, au péché. L'ironie est la gaieté de l'indignation, qui, ne trouvant plus de parole directe à la hauteur de sa colère, se réfugie, pour éclater, au dessous du silence, dans la parole détournée. L'ironie est naturellement terrible et facilement sublime. Elle est le refuge de la fureur qui

a dépassé les hauteurs de la parole et les hauteurs du silence. Mais cette arme puissante et redoutable a été empoisonnée par la corruption de l'homme. L'ironie a trahi la vérité : au lieu d'écraser le mal, elle s'est tournée contre les choses simples, naïves, innocentes, dans le sens sérieux de ce dernier mot trop souvent rabaissé. L'ironie alors est devenue la moquerie. La moquerie est une chose basse ; c'est le ricanement de l'amour-propre. Hé bien ! cette moquerie, employée très-souvent par l'écrivain qui la suppose chez le lecteur, devient pour l'un et pour l'autre une gêne singulière. Elle détruit leur confiance réciproque, et la naïveté de leurs relations. Car la moquerie, qui est myope, prend la naïveté pour la niaiserie, pendant que la sottise prend la niaiserie pour la naïveté. Entre la niaiserie et la naïveté la différence est radicale. Dans la niaiserie la pensée est faible, le sentiment mollasse, et l'expression langoureuse. Dans la naïveté la pensée est précise, le sentiment vigoureux et l'expression imprévue. La moquerie qui les confond ôte à l'écrivain la liberté des choses intimes qui ne veulent être montrées qu'à des regards purs. Cette contrainte domine toute la littérature moderne, qui ne s'en doute pas. Cette littérature, qui se croit très-libre, est esclave du lecteur qu'elle méprise. Elle craint la moquerie. Or l'absence de cette crainte est un des caractères du vieux français, et particulièrement un des caractères de saint François de Sales. Cet homme parle comme il pense, et le peuple chrétien est pour lui un confident. Il peut dire mes frères, quand il s'adresse aux hommes, car il leur parle comme il se parle : sa parole extérieure n'interrompt pas, chose rare ! sa parole intérieure.

La familiarité avec tous les hommes se trouve aux deux extrémités de l'échelle morale ; le littérateur ne la possède pas ; le philosophe vulgaire en est tout à fait privé ; le débauché la trouve et le saint l'a trouvée. Le premier la trouve, parce qu'il a perdu le respect, le second, parce qu'il a perdu l'amour-propre. Le droit de causer avec l'humanité est un des attributs de la grandeur. L'habitude de bavarder avec elle est un des caractères de la honte. Saint François de Sales n'a pas les attributs de la grandeur, aussi n'est-ce pas avec l'humanité qu'il cause, mais avec une fraction de l'humanité.

Presque personne n'a parlé le français comme lui ; c'est pourquoi, si ces sortes de choses étaient étonnantes, il faudrait s'étonner de l'oubli où l'ont laissé les littérateurs. Ils ont eu, à propos de lui, une distraction qui s'explique par leurs nombreux et importants travaux.

L'étymologie nous rappelle, même malgré nous, que la langue française réclame par-dessus toutes les autres langues la franchise. Saint François de Sales est franc comme peu d'hommes l'ont été. Le soupçon même d'une arrière-pensée est exclu par la nature de sa parole. Et quelle originalité ! quel sentiment actuel des pensées qu'il exprime ! Le danger de parler morale par habitude et par souvenir ne le menace même pas. Il pense ce qu'il dit au moment où il le dit ; il ne le pense pas par procuration, comme tant d'autres ; il le pense lui-même ; il le pense à l'heure où il cause avec vous, et, s'il l'a pensé la veille, il vous le dit. Il vous fait assister à la génération intérieure des pensées et des sentiments qu'il vous communique ; il les donne pour ce qu'ils sont, il se donne pour ce qu'il est, il vous prend comme vous êtes. Quand vous êtes dans sa société, ne craignez pas de voir approcher de vous l'ombre de Mentor; vous êtes avec un ami qui vous dit tout et à qui vous pouvez tout dire. Il y a dans cet homme charmant une force vive et gaie, qui provoque la confiance, sans avoir l'air de penser à elle. Et très-souvent quelle profondeur ! Peut-être la bonhomie du style nous dissimule quelquefois la réalité sévère des choses, mais quelle profondeur sous cette apparence enfantine ! Tant de gens prennent l'air solennel pour dire peu de chose, ou pour ne dire rien. Il faut bien que quelquefois le contraire arrive. Ainsi saint François de Sales développe de temps en temps des vérités mystérieuses avec la profondeur réelle d'un docteur et d'un saint, mais avec la bonhomie et la naïveté d'un vieillard qui raconterait une histoire à des enfants. Je vais citer pour indiquer et pour prouver :

«Entre les perdrix, il arrive souvent que les unes dérobent les œufs des autres, afin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre mères, soit pour leur stupidité qui leur fait méconnaître leurs œufs propres. Et voicy, chose étrange, mais néanmoins bien témoignée, car le perdreau qui aura été esclos et nourry sous les ailes d'une perdrix étrangère, au premier réclame qu'il soit de sa vraie mère, qui avait pondu l'œuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix laronesse, se rend à sa première mère et se met à sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa première origine ; correspondance toutefois, qui ne paraissait point, ains fut demeurée secrette, cachée, et comme dormante au fond de la nature, jusques à la rencontre de son object, que soudain cxcitée et comme réveillée, elle fait son coup, et pousse l'appétit du perdreau à son premier devoir.

« Il en est de même, Théotime, de notre cœur ; car quoiqu'il soit

couvé, nourry et élevé comme les choses corporelles, belles et transitoires, et, par manière de dire, sous les ailes de la nature; néantmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connaissance qu'il en reçoit, la naturelle et première inclination, d'aimer Dieu, qui était comme assoupie et imperceptible, se réveille en un instant, et à l'impourvue paraist, comme une étincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant notre volonté, luy donne un eslan de l'amour suprême, due au souverain et premier principe de toutes choses. »

L'appétit du perdreau poussé à son premier devoir n'enseigne-t-il pas les hommes avec une grande douceur et une grande naïveté; et cette parole exquise, qui aime les animaux sans jamais arrêter sur eux son amour, ne contient-elle pas, dans sa forme charmante, une austère réalité que le nid de perdrix et le voisinage des blés en fleurs adoucit, sans la cacher?

Le symbolisme de l'Écriture et le but mystérieux des créatures fournit quelquefois à saint François de Sales des aperçus ingénieux ou profonds.

Son *Introduction à la vie dévote* étant connue du public, je parle de ses autres ouvrages qui ne le sont pas, et, relativement, à la signification cachée des personnes et des choses, se trouve dans ses sermons ce rapprochement entre deux hommes qu'on oublie ordinairement de rapprocher : saint Jean-Baptiste et saint Pierre.

« Nous lisons qu'il y avait autour du propitiatoire deux chérubins, lesquels s'entre-regardaient. Le propitiatoire, mes chers auditeurs, c'est Notre-Seigneur lequel le Père Éternel nous a donné pour être la propitiation de nos péchés. *Ipse propitiatio est pro peccatis nostris et ipsum proposuit Deus propitiationun.* Ces deux chérubins sont, comme j'estime, saint Jean et saint Pierre, lesquels s'entre-regardaient l'un comme prophète et l'autre comme apôtre. Hé! ne pensez-vous pas qu'ils s'entre-regardaient, quand l'un disait : *Ecce Agnus Dei*, Voici l'Agneau de Dieu, et que l'autre disait : *Tu es Christus, Filius Dei vivi*, tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. Il est vrai que la confession de saint Jean ressent encore quelque chose de la nuict de l'ancienne loy, quand il appelle Notre-Seigneur Agneau, car il parle de sa figure : mais celle de saint Pierre ne ressent rien que le jour : *Quia Joannes præerat nocti, et Petrus diei :* parce que saint Jean était le luminaire de la nuit et saint Pierre celui du jour.

« Au commencement du monde on trouve que l'Esprit de Dieu était

porté sur les eaux, *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* La naïveté du texte en sa source veut dire : *fecundabat, vegetabat*, qu'il fécondait les eaux. Ainsi me semble-t-il qu'en la réformation du monde, Notre-Seigneur fécondait les eaux lorsqu'il cheminait sur le bord de la mer de Galilée, *Ambulabat juxta mare Galilææ*, et avec la parole qu'il dit à saint Pierre et à saint André : *Venite post me*, venez après moi ; il fit esclore parmi les coquilles maritimes saint Pierre et saint André : en quoi saint Jean a encore quelque similitude avec saint Pierre, puisque ce fut au bord de l'eau où saint Jean eut pour la première fois l'honneur de voir celui qu'il annonçait, comme saint Pierre auprès de l'eau reconnut son divin maître et le suivit... La Nativité de saint Jean a été prédite par l'Ange, *et multi in nativitate ejus gaudebunt.* Plusieurs, dit-il à Zacharie, se réjouiront en sa nativité. Celle de saint Pierre a été pareillement prédite ; mais il y a cette grande différence que l'Ange prédit celle de saint Jean, et celle de saint Pierre fut prédite par Notre-Seigneur. Saint Jean naquit pour finir la loi mosaïque ; saint Pierre mourut pour commencer l'Église catholique, non que saint Pierre fût le commencement fondamental de l'Église, ni saint Jean la fin de la synagogue ; car c'est Notre-Seigneur, lequel mit fin à la loi de Moyse disant sur la croix : « Tout est consommé, « et ressuscitant, il commença l'Église nouvelle. »

Ces connaissances simples, ces vues sur l'origine des choses, ces rapports des êtres entre eux, ces ressemblances entre la création et la rédemption, toutes ces lumières sont fréquentes dans les auteurs anciens, et rares dans les auteurs modernes. Le rapprochement de la source est pour l'âme une joie inconnue de la plupart des hommes ; ce voisinage admirable, bien qu'il ne soit pas le caractère le plus habituel de saint François de Sales, ne lui fut pas étranger. Il trouva dans la sainteté le jour et l'air. Écoutons-le encore parler de la mort de saint Pierre ; il vient de la comparer à la naissance de Jean-Baptiste, il va la comparer à la naissance d'Adam ; l'Humanité naissante et l'Église naissante vont entendre la même parole sortir de la bouche de Dieu. Ceci est véritablement beau.

« Quand Dieu créa cet univers, voulant faire l'homme, il dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, volatilibus cœli et bestiis terræ ;* faisons l'homme à notre image et ressemblance afin qu'il préside et aye domination sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur les bestes de la terre. Ainsi me semble-t-il qu'il aye fait en sa réformation ; car vou-

lant que saint Pierre fût le président et gouverneur universel de son Église, et qu'il commandât tant à ceux qui le retirent en la religion pour voler en l'air de la perfection, il le voulut rendre semblable à lui, et me semble qu'il dit : *Faciamus eum ad imaginem nostram*, faisons-le à notre image, c'est-à-dire semblable à Jésus crucifié ; c'est pourquoi il lui dit : *Sèquere me*, suis-moy. »

La vie de saint François de Sales est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur les faits qui la composent. Il eut l'esprit de douceur et le don de convertir. Sa parole était féconde.

Il ne suffisait pas, pour faire son œuvre, de parler comme il parla. Il fallait vivre comme il vécut. Il était fécond, parce qu'il était saint. Le style dont j'ai parlé n'est que le reflet de son auréole, projeté sur ses œuvres. Il vécut dans la familiarité divine, non pas sur le Sinaï, mais à la place qui était la sienne, et que lui avait préparée Dieu. Sa douceur pénétra la nature, la nature pénétra sa parole. Son originalité fut d'être doux. Il était si doux, que la campagne lui a dit ses secrets. Il était si doux, que l'Egyptienne Agar est devenue transparente à ses yeux.

« Cette préférence de Dieu à toutes choses est le cher enfant de la charité, dit-il quelque part. Que si Agar, qui n'était qu'une Égyptienne, voyant son fils en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer auprès de luy, ains le voulut quitter, disant : *Ah ! je ne saurais voir mourir cet enfant*, quelle merveille y a-t-il que la charité, fille de douceur et de suavité céleste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu ? Si qu'à mesure que notre franc arbitre se résolut de consentir au péché, donnant par le même moyen la mort à ce sacré propos, la charité meurt avec iceluy et dit en son dernier soupir : Hé ! non jamais je ne verrai mourir cet enfant. »

Un rayon de sa douceur éclaire ainsi la chambre d'Holopherne :

« Ne lisons-nous pas de Judith, lorsqu'elle alla trouver Holopherne, prince de l'armée des Assyriens, que nonobstant qu'elle fût extrêmement bien parée, et que son visage fût doué de la plus rare beauté qui se peut voir, ayant les yeux étincelants avec une douceur charmante, les lèvres pourprées et les cheveux crespés flottant sur ses épaules, toutefois Holopherne ne fut point touché ni par les beaux habits, ni par les yeux, ni par les lèvres, ni par les cheveux de Judith, ni d'aucune autre chose qui fust en elle ; mais seulement quand il jeta les yeux sur ses sandales, ou sa chaussure, qui, comme nous

pouvons penser, était récamée d'or d'une fort bonne grâce, il demeura tout espris d'amour pour elle. Ainsi pouvons-nous dire que le Père Eternel, considérant la variété des vertus qui étaient en Notre-Dame il la trouva saus doute extrêmemeut belle : mais lorsqu'il jeta les yeux sur ses sandales ou souliers, il en receut tant de complaisance et en fut tellement espris qu'il se laissa gagner et lui envoya son Fils, lequel s'incarna en ses très-chastes entrailles. Mais qu'est-ce, je vous prie, mes chères âmes, que ces sandales et ces chaussures de la sacrée Vierge nous représentent, sinon l'humilité. ? »

Il était si doux, que parlant à ses filles, aux religieuses Visitandines, il leur montra cette scène sublime à la clarté de ce rayon.

ERNEST HELLO.

LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE

PAR M. TAINE

(1re lettre.)

Monsieur le Directeur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander un compte rendu de l'ouvrage de M. Taine sur la littérature anglaise : j'ai aussitôt commencé la lecture de cet ouvrage, je l'ai résolûment poursuivie, malgré les exhalaisons de matérialisme qui dès l'abord vous prennent à la gorge, comme fait l'odeur de moisissure en ouvrant de vieux bouquins. Et maintenant, malgré tout mon désir de vous être agréable, Monsieur, je dois, en vous priant de me décharger de la tâche que vous aviez bien voulu me confier, vous expliquer quelques-uns de mes motifs.

Et d'abord je ne me pique pas d'éclectisme ; sous prétexte de cette impartialité que l'on prétend nous donner comme une vertu littéraire, je ne puis faire abstraction des tendances d'un ouvrage pour ne l'étudier qu'au point de vue de l'art. Pour être enguirlandée de style, l'impiété m'apparaît aussi hideuse aussi exécrable que ces spectres couronnés de fleurs, des légendes allemandes. L'ouvrier en blasphèmes n'est pour moi qu'un blasphémateur : je n'ai certes ni mission, ni désir de lui percer la langue comme cela se faisait jadis, mais j'aurais grand envie de déchirer son livre. Or les volumes de M. Taine, où, sous prétexte de glorifier la race anglo-saxonne et l'esprit protestant, le naturalisme et l'anthropolâtrie s'étalent, sans prendre grand souci de se gazer, ces trois gros volumes m'ont inspiré dès le début une répulsion qui me rendrait incapable de les examiner sans prévention. Selon M. Taine, ce n'est pas Dieu qui a fait l'homme, mais l'homme qui a inventé Dieu. Quelques citations vous feront juger si je comprends mal ou si j'exagère.

« Un dogme n'est rien par lui-même... Voyez ceux qui le font.

« (Introduction, v.) La vertu et le vice sont des produits, comme le « sucre et le vitriol (xv). »

« Qu'y a-t-il au fond d'une religion, d'un art, sinon une conceptions sous forme de symboles plus au moins arrêtés et de personnages plus au moins précis, avec cette différence que dans le premier cas on croit qu'ils existent, et dans le second qu'il n'existent « pas. » « Que le lecteur considère quelques-unes de ces grandes créations de l'esprit.... il verra que partout l'art est une sorte de « philosophie devenue sensible, la religion une sorte de poëme tenu « pour vrai, la philosophie une sorte d'art, de religion desséchée, « réduite aux idées pures. » « Si on admet qu'une religion est un « poëme de métaphysique accompagné de croyance... si on considérait que le christianisme, le bouddhisme sont éclos à des « époques de synthèses grandioses..., que le mahométisme apparut avec l'avénement de la prose poétique et la conception de « l'unité nationale, on comprendrait qu'une religion naît, décline, se « réforme et se transforme, selon que les circonstances fortifient « et assemblent avec plus ou moins de justesse et d'énergie, ses « trois instincts générateurs, et l'on comprendrait pourquoi elle est « endémique dans l'Inde, pourquoi elle s'épanouit si étrangement « et si grandement au moyen âge... pourquoi elle se releva avec un « caractère nouveau et un enthousiasme héroïque au moment de la Renaissance universelle et à l'éveil des races germaniques... Les « Saxons ont beau être épais, bridés par des superstitions enfantines, « le grand Dieu de la Bible, qui disparaît presque entièrement au « moyen âge, offusqué par sa cour et sa famille, subsiste en eux en dépit des légendes niaises et grotesques. Ils ne l'effacent pas sous des « romans pieux au profit des saints, ni sous des tendresses féminines, « au profit de l'Enfant Jésus et de sa mère. »

J'admire l'érudition qui a fait découvrir à M. Taine que les Anglo-Saxons, en dépit de ce qu'en peuvent dire l'Edda et les Sagas, étaient une race monothéiste ayant conservé la « grande conception sémitique d'un Dieu solitaire. » Il est regrettable seulement que, plus bas, il nous prouve que si cette conception ne *s'effaçait* pas sous des *romans pieux* et des *tendresses féminines*, elle se laissait parfois *offusquer* par les vapeurs de l'orgie. Les Saxons se préparèrent à la bataille d'Hastings par des excès de tout genre. Les Normands, pauvres catholiques, passèrent la nuit en oraisons, et en grande affliction pour leurs péchés, qu'il se confessèrent les uns aux autres. « Car

ajoute M. Taine qui, avec sa glose voltairienne, corrige la naïve chronique de Robert Wace, « les Normands étaient gens avisés, qui calcu-« laient les chances du Paradis et de l'Enfer, et voulurent mettre « Dieu dans leurs intérêts. »

Mais c'est surtout à propos de la Renaissance et de la Réforme que s'exhale, dans toute son âpreté, l'hostilité de M. Taine contre l'Église. « L'idée du protestantisme avait déjà percé dans ces pays du Nord « où la conception du monde est toute triste et morale; on n'est « point à l'aise dans ces pays-là; il faut lutter à toute heure contre « le froid, contre la pluie... Il faut travailler pour subsister, être « attentif, exact, clore et réparer sa maison, patauger courageuse-« ment dans la boue derrière sa charrue, allumer sa lampe en plein « jour dans son échoppe.... Ce qui révoltait ces hommes contre la « pompe et l'insolence ecclésiastique... c'était la conscience : ils trem-« blent de ne point faire leur salut s'ils restent dans une Église cor-« rompue. »

La conscience germanique s'est éveillée et aussi le bon sens anglais, l'énergie personnelle, et la résolution de décider et de juger seul, par soi et pour soi. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, Monsieur, les étranges oublis où entraîne cette manière de généraliser dans l'intérêt d'une thèse, envers et contre tous. Le Breton, le Canadien, le Polonais, l'Autrichien, le Tyrolien, le Pâtre des Alpes suisses, ont à *lutter* contre un climat, contre des misères aussi rudes que l'Anglais : se sont-ils fait *une conception du monde* qui les ait effrayés s'ils restaient dans une Église corrompue ? etc., etc.

« La croyance en Dieu, » continue M. Taine, « avait égaré la piété « jusqu'à l'enthousiasme; elle retirait l'homme de la vie natu-« relle; elle intronisait la déraison, et pervertissait l'intelligence. » « Déjà, avant la Renaissance, la poésie, pleine de colères politiques, « de vie sensuelle, d'instincts anglais et populaires, cette poésie vit. « Vie grossière, encore rudimentaire, ignoblement grouillante, « comme celle qui apparaît dans un grand corps gisant, qui se dé-« compose. C'est la vie, pourtant, avec les deux grands traits qu'elle « va manifester, avec la haine de la hiérarchie ecclésiastique qui est « la Réforme, avec le retour aux sens et à la vie naturelle qui est la « Renaissance (p. 249, t. Ier). »

« La conception catholique avait, au moyen âge, supprimé l'action « personnelle et remplacé l'invention par la soumission. »

« Insensiblement, dès le quatrième siècle, on voit la règle morte

« se substituer à la foi vivante. Le peuple chrétien se remet aux mains « du clergé qui se remet aux mains du Pape. Les opinions chré- « tiennes se soumettent aux théologiens qui se soumettent aux Pères. « La foi chrétienne se réduit à l'accomplissement des œuvres, qui se « réduit à l'accomplissement des rites. La religion, fluide aux pre- « miers siècles, se fige en un cristal raide, et le contact des barbares « vient poser par-dessus une couche d'idolâtrie. Au lieu du chris- « tianisme, l'Église; au lieu de la croyance libre, l'othodoxie im- « posée ; au lieu du cœur, et de la pensée agissante, la discipline exté- « rieure et machinale : ce sont là les traits propres du moyen âge. »

L'époque du déchaînement de l'orgueil, de ses témérités, de la réhabilitation de la chair et de ses convoitises, paraît à M. Taine « le plus grand siècle de l'Europe et le plus admirable monument de la végétation humaine. « Nous vivons encore aujourd'hui de sa sève, nous ne faisons que continuer sa pensée et son effort.

« C'est l'idée générale du vrai culte extérieur que l'homme doit à « Dieu qui a modelé l'architecture du temple, abattu les statues, écarté « les tableaux, détruit les ornements, écourté les cérémonies, enfermé « les assistants dans les hauts bancs qui leur cachent la vue. »

Mais ces hauts bancs garnis d'épais rideaux, on les retrouvait encore naguère, dans les salles de tavernes et d'auberges où chaque consommateur était isolé ; non point par la *conception du Culte dû à Dieu*, mais par ce besoin d'indépendance, cette sauvagerie dont l'égoïsme et l'orgueil anglais ont si profondément enfoncé l'empreinte dans les habitudes de la vie domestique, comme dans les institutions civiles et religieuses. Quant aux temples, on sait bien que tous ceux qui n'étaient pas les églises catholiques volées, ont été modelés d'après elles.

« C'est, continue M. Taine, c'est une autre cause plus générale, « l'idée de la conduite de l'homme tout entière, intérieure et exté- « rieure, prières, actions, dispositions de tout genre, auxquelles est « tenu l'homme vis-à-vis de Dieu, c'est celle-ci qui a intronisé la doc- « trine de la grâce, amoindri le clergé, transformé les sacrements, sup- « primé les pratiques et changé la religion disciplinaire en religion « morale. » — « Le ministre est, à proprement parler, un laïque comme « vous; la seule différence, c'est qu'il est surintendant de la morale (?). « Il ne dit point anathème au monde : en cela sa doctrine est moderne, « il suit la grande voie dans laquelle la Renaissance et la Réforme ont « lancé la religion. Lorsque le Christianisme parut, c'était en Orient,

« il y a dix-huit siècles, au milieu de l'accablement et du désespoir « universels, quand la seule délivrance semblait le renoncement au « monde, l'abandon de la vie civile, la destruction des instincts natu- « rels, et l'attente judiciaire du Royaume de Dieu. Lorsqu'il *reparut* il « y a trois siècles, c'est en Occident, chez des peuples laborieux et à « demi libres, au milieu du redressement et de l'invention univer- « selle... Rien d'étonnant, si le protestantisme diffère du Christianisme « antique, s'il recommande l'action au lieu de prêcher l'ascétisme, s'il « autorise le bien-être au lieu de prescrire la mortification... Le pro- « testantisme avec la science forme aujourd'hui les deux organes et « comme le double cours de la vie européenne. Quand un homme de- « vient sectaire, c'est qu'il est fervent ; le Christianisme vit en Angle- « terre, on voit la séve toujours coulante de l'examen et de la foi pro- « testante rentrer dans les vieux dogmes desséchés depuis quinze « cents ans. »

Et pour clore dignement ces extraits, il faudrait reproduire l'éloge de Burns, ce paysan écossais, épicurien de bouges et de taudis, mis par M. Taine au nombre des poëtes anglais, quoique ses œuvres soient presque toutes écrites en patois des basses-terres d'Écosse. La vie et la ferveur si vantées par M. Taine étaient si grandes à cette époque, vers 1780, « que l'étroit habit puritain craquait, le dogme se « détendait, approchait par degrés des relâchements d'Arminius et de « Socin. » Burns, dont le père « inclinait vers les doctrines libérales et humaines, » « se trouva déiste, » et, depuis Voltaire, « personne en matière religieuse n'a été plus bouffon ni plus mordant. » Aussi a-t-il les honneurs d'un chapitre à lui, comme Byron, comme Shelley, l'athée chassé d'Angleterre, tandis que Walter Scott, les poëtes lakistes, Moore, ont à peine quelques pages entre eux tous. Dans ce Burns, « païen non régénéré, » qui réclame en franc épicurien « en faveur de l'instinct, et de la jouissance, » qui fut leste d'actions et aussi de paroles, chantant tout ce qu'il trouvait conforme à l'instinct de l'homme et partant aux desseins de Dieu ; dans ce Burns, dont les sympathies embrasaient des êtres qui semblaient pour toujours relégués hors de la société et des lois, Satan entre autres, il y a, selon M. Taine, « une beauté, une honnêteté, un bonheur en dehors des conventions et de l'hypocrisie, par delà les prêches corrects et les salons décents, à côté des gentlemen en cravates blanches et des révérends en rabats neufs. » Et quand les débauches, et le désordre qui l'ont traîné dans la misère le jettent au tombeau à l'âge de

trente huit ans, M. Taine s'écrie : Triste vie ! et qui est le plus souvent celle des précurseurs ! Burns était si fort en avant, qu'on mit quarante ans à le rejoindre !

Si je ne craignais de lasser votre patience, Monsieur, je vous montrerais plus loin M. Taine se jetant dans les questions de la grâce, de la prédestination, du serf arbitre, et s'extasiant sur « la suppression des pratiques et des légendes qui a concentré la pensée entière de l'homme sur un seul objet : l'amélioration morale. » Je vous le montrerais, entendant en Angleterre, pour la première fois, cette *Confession de foi*, ces *Collectes*, « ces vieilles et graves prières, ces chants sévères « qui roulent dans le temple soutenus par l'orgue »..... « poëmes « sérieux et grandioses »..... « qui contentent les profonds instincts « poétiques de cette race, »... et que lui, M. Taine, « français et né « dans une religion différente, écoutait avec une admiration et une « émotion sincères, » sans se douter que cette Confession, ce *Gloria*, ce *Credo*, ce *Sanctus*, ces Litanies, ces Psaumes, ces Oraisons, « qui font plier les genoux et emportent l'homme dans je ne sais quel monde inconnu et auguste, » sont copiés textuellement sur notre rituel catholique : car à la Réforme comme à l'Esprit qui monte de l'abîme, il a bien été donné de détruire, mais non pas de créer ; et partout, où sous l'aridité de la religion positive, comme sous les marais de la corruption, on rencontre en Angleterre quelque chose de précieux, de noble, c'est un filon d'or, gâté par l'alliage peut-être et couvert de scories, mais un filon d'or catholique.

Cependant M. Taine reconnaît « que comme les précédentes, notre génération est atteinte de la maladie du siècle : qu'il y a une disproportion monstrueuse entre les pièces de notre structure, et que toute la destinée humaine est viciée par ce désaccord..... » « Les artistes, les bourgeois, les chrétiens et les mondains, proposent à l'homme de s'assouvir, de s'abêtir, de se détourner ou d'oublier ; » mais ces remèdes ne sont pas des réponses. M. Taine ajoute de ce ton prophétique commun à Mme Sand, à MM. Michelet, Quinet, Ulbach, au Rév. Kingoley : « Nous avons le droit de concevoir pour autrui des « espérances que nous n'avons plus pour nous-même, et de préparer à « nos descendants un bonheur dont nous ne jouirons pas... Jusques ici, « dans nos jugements sur l'homme, nous avons pris pour maîtres, les « révélateurs et les poëtes, et comme eux, nous avons reçu pour des « vérités certaines, les nobles songes de notre imagination et les sug- « gestions de notre cœur. Nous nous sommes liés à la partialité des

« divinations religieuses et à l'inexactitude des divinations littéraires, « et nous avons accomodé nos doctrines à nos instincts et à nos cha- « grins. La science approche enfin et approche de l'homme. C'est à « l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants, dont « trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée. « La pensée et son développement, son rang, sa structure et ses atta- « ches, ses profondes racines corporelles, sa végétation infinie à tra- « vers l'histoire, sa haute floraison au sommet des choses (?), voilà « maintenant son objet, l'objet que depuis soixante ans elle entrevoit « en Allemagne.... Non, l'homme n'est point un avorton ou un mons- « tre... il est à sa place et achève une série; il est un produit comme « toute chose, et à ce titre il a raison d'être comme il est... Dans cet « emploi de la science et dans cette conception des choses, il y a un « art, une morale, une politique, une religion nouvelles; et c'est notre « affaire aujourd'hui de les *chercher*. »

Vous me direz, Monsieur, que ces belles choses ne feront pas plus de mal à notre divine religion que de bien à la société; nous savons où sont allées les sciences et les philosophies des siècles, quand elles ont *cherché* ailleurs que dans cette révélation contenue tout entière en germe, comme le chêne dans le gland, sous la première loi, la première menace, la première promesse adressées par Dieu à Adam; nous savons ce qu'est devenue, ce que devient la religion, quand l'homme la façonne d'après l'idéal qu'il trouve dans ses passions ou son orgueil. Les religions s'en vont au fétichisme, dernière expression du paganisme; et l'hérésie à la secte des mormons, pour dernière *conception*, suivant l'expression favorite de M. Taine. Non certes, notre divine religion n'a rien à redouter de la science ou des facultés poétiques et créatrices des races futures, et le système qui fait du dogme une œuvre d'art, éclose du milieu des instincts ou des besoins de l'homme, comme ces générations soi-disant spontanées qui surgissent du sein de la corruption, ce système ne mérite pas plus la colère que la réfutation.

Mais le musicien a beau savoir que la pensée d'un grand maître n'a rien à craindre des hurlements d'une bande avinée qui la crie sur d'ignobles paroles, son sens d'artiste n'en est pas moins blessé; et ainsi devant ces bourdonnements de l'impiété, tout impuissants qu'ils soient, je ne pourrais conserver ni la mansuétude de l'indifférence ni le calme du mépris.

Ce serait d'ailleurs une tâche au-dessus de mes forces que de dé-

brouiller l'inextricable enchevêtrement de faits et d'idées où M. Taine entremêle avec une rare habileté le faux, le vrai, le général et le particulier, la cause et l'effet. L'histoire, celle des idées comme celle des choses a besoin d'ordre; elle doit procéder sans bonds et sans lacunes. L'ouvrage de M. Taine n'est pas une histoire, mais une étourdissante *Fantasia* à travers la littérature anglaise; ces courses précipitées qui franchissent trois ou quatre siècles, ces brusques retours en arrière, cette nouvelle fuite dans une nouvelle direction, ces bonds capricieux désorientent un esprit routinier, terre à terre comme le mien; puis, quand on croit l'avoir rattrapé, il se dérobe, disparaît en vous jetant aux yeux toutes les poudres étincelantes du style descriptif : ce sont les ventres violacés des nuages, l'informe vent du Nord à plat ventre, étendu, la splendeur de la verdure éblouissante et brutale, les aspects gris, la fumée brumeuse pénétrée de soleil, avec son voile rougeâtre; la grande mangeaille, la grosse mangeaille, l'air moîte, la vapeur lumineuse, la mer cadavéreuse, vieux monstre rauque; d'autres fois c'est une avalanche, de grands corps blancs et flegmatiques, de brutes nues, inertes, et qui entrevoient le sublime de corps florissants, de nudités splendides, d'une végétation au coloris trop fort, où la joie déborde, de nuages de satin, de paresse humaine, de fleurs, d'or, de diamants et de velours : c'est un cliquetis incessant qui me fait l'effet de cette étourdissante faconde et de ces menus tours avec lesquels un escamoteur distrait l'attention du public au moment d'entreprendre un exercice de haute physique.

Mais, à courir si vite, il est difficile de ne rien perdre de vue. Il y aurait trop à faire à relever les oublis de M. Taine, qui dans une histoire de la littérature anglaise, aurait dû ce me semble ne pas négliger, en parlant de ses *origines*, l'élément breton. Avant l'invasion des Anglo-Saxons dont M. Taine s'est fait le poëte lauréat, il y avait dans l'Ile de Bretagne une civilisation formée des débris de la domination romaine combinés avec le christianisme, qui avait eu ses églises et ses monastères, longtemps avant l'arrivée des missionnaires de saint Grégoire. Pelage était un moine de Bangor. Les hordes de pirates qui envahirent l'Ile n'avaient rien de commun avec ces tribus germaines, que M. Taine leur assimile trop souvent, et qui menaient avec elles leurs familles et leurs troupeaux; les écumeurs de mer scandinaves, las de massacrer les Bretons, prirent parmi eux des femmes et des esclaves pour remplacer ceux qu'ils avaient laissés sur les côtes de la Baltique.

Au moment où la conquête fut consommée, 150 ans avant l'arrivée des missionnaires de saint Grégoire, les hommes libres, c'est-à-dire les vainqueurs, ne composaient guère que le tiers de la population ; les deux autres tiers, presque entièrement indigènes, comprenaient les esclaves ou serfs. Les civilisations tendent toujours ou à surnager ou du moins à modifier, en s'y amalgamant, le torrent barbare qui les a submergées : quelques gouttes d'essence au fond d'un vase parfument la masse d'eau qui les absorbe. Le contact et le mélange de la race celtique avec les Scandinaves n'a pu rester sans influence sur la barbarie des conquérants ; il me semble qu'on ne saurait méconnaître le courant des idées bretonnes dans la transformation progressive de la poésie saxonne, qu'on dirait écrite d'abord avec du sang, et où s'infiltrèrent peu à peu la mélancolie, la rêverie, l'amoureuse contemplation de la nature, et ces légendes mêlées de féeries et d'esprit chrétien qu'on retrouve en Armorique et en Irlande. Les Anglo-Saxons qui se livrèrent une guerre acharnée les uns aux autres, quand ils eurent soumis les indigènes, n'étaient pas encore plongés dans ces habitudes sédentaires qui livrent l'âme à de longs loisirs ; ils n'auraient eu par eux-mêmes ni le désir ni le pouvoir de former une « société qui amenât avec elle l'amour de la paix et le besoin de la jus- « tice. » « Les dieux guerriers languissaient dans l'imagination des « hommes, » dit M. Taine, « en même temps que les passions qui les « avaient faits. » *Il est permis de penser* que les habitudes et les croyances des esclaves et des femmes bretonnes, dont le sang se mêla à celui de ces Pictes, les plus cruellement féroces d'entre les barbares, initièrent les Saxons à une vie moins brutale et les familiarisèrent avec le christianisme, où M. Taine nous les montre : « entrant de prime-abord par la seule vertu de leur tempérament et de leur climat. » Pourtant cette race « chez qui l'amour n'est qu'un appétit farouche, une secousse de l'instinct bestial, » cette race « sûre d'elle-même, » ne reculant devant rien, pour « s'assouvir, » « lente à la culture, ensevelie dans la vie brutale, carnivore, belliqueuse, ivrogne, » « toute formée de grandes et pesantes brutes humaines, affamées de sensations et de bruit ; » ne me paraît pas avoir été : « préparée par sa tristesse, son aversion pour « la vie sensuelle et expansive, par son penchant pour le sublime, « à s'incliner d'elle-même et spontanément vers la foi nouvelle. » On sait combien cette même race laissée dans toute la pureté de son état primitif, sur les bords de la mer Baltique, opposa de résistance à

la prédication de l'Évangile, et combien sur ce terrain absolument brut la civilisation fut lente à se développer. Peut-être aussi la fondation des universités d'Oxford et de Cambridge, dues à ce clergé catholique oppresseur de l'intelligence, l'absence des Cours d'amour et des Escholes de la gaye science, des corporations des minnesinger, des académies, auraient pû être indiquées pour expliquer le contraste produit par l'éducation classique, portée depuis la Réforme jusqu'à l'excès, et le dévergondage de la littérature nationale qui ne trouvait pas comme en Provence, en Allemagne, en France et en Italie un encouragement et à la fois des enseignements servant d'entraves à la grossièreté. Ainsi encore, avant de nous peindre dans ses plus dégoûtants détails la salle de spectacle où se jouaient les pièces de Shakespeare et de ses contemporains, eût-il fallu nous nommer Bale, satiriste protestant, qui fut le dernier à écrire ces mystères et ces moralités dont se composait exclusivement le répertoire dramatique jusqu'à Heywood, poëte catholique, protégé par Marie Tudor, et qui, Jodelle anglais, rapporta de France l'idée du drame tel qu'on le vit se développer plus tard.

En revanche M. Taine nous apprend des choses d'un rapport moins immédiat avec son sujet, mais qui n'en sont pas moins curieuses : il nous raconte que Léon X ne croyait pas à la vie future, qu'Albert Durer était partisan de Luther, ce qui en fit le premier maître qui entendit quelque chose à la peinture religieuse : il nous fait le compte des trois mille robes d'Élisabeth, en remarquant que sous son règne les nobles échangèrent l'épée à deux mains et le bouclier contre la rapière ; il nous dit qu'une église gothique ressemble à la queue d'un paon mystique, et pour nous faire concevoir jusqu'où peut arriver la sottise humaine; il nomme saint Thomas d'Aquin ; il plaint « ce pauvre Tasse qui travailla avec un si mince succès, sous la conduite d'un christianisme violent, factice, et ressuscité, » et il nous fait apercevoir la filiation directe, rigoureuse qui « relie dans une même « famille les écrivains religieux et anarchiques, avec les écrivains « impies et révolutionnaires, de telle sorte que Boileau conduit à « Rousseau et Racine à Robespierre. » Il y aurait trop à faire, ce serait copier le livre presque entier, si je voulais retenir toutes les inexactitudes, tous les oublis volontaires et les paradoxes entassés confusément dans ces trois gros volumes. Il ne faut pas trop s'étonner au reste des petits accrocs faits à la vérité historique : il était difficile de ne pas tomber dans quelques erreurs, lorsque pour se renseigner sur la vie

des Papes, sur l'état des croyances et des mœurs en Italie aux quinzième et seizième siècles, un auteur en est réduit, par quelque inexplicable dénûment, à ne consulter que Luther, Cellini, l'Arétin, Pulci, Guicciardini le Florentin haineux, ennemi du Saint-Siége qui ne l'avait pas assez enrichi ; Burkardt, bavard d'antichambre et fouilleur d'égouts, la Corinne de Madame de Staël, Stendahl, MM. Michelet et Renan, Jugeant d'après lui-même, M. Taine a pu supposer que nous n'aurions pas sous la main Ranke, Rohrbacher, Schöll ou Gorini, et on comprend qu'il se soit aventuré a répéter des allégations si souvent réfutées. On comprend moins que, se fiant aveuglément à l'inattention de son lecteur, il tombe à tout moment dans de flagrantes contradictions avec lui-même.

Ainsi à propos justement d'Albert Durer il s'écrie (page 204, IIe v.) : « Voyez le grand artiste du siècle, un laborieux et consciencieux « ouvrier, un véritable homme du Nord, partisan de Luther. Lui aussi, « comme Raphaël et Titien, il a une idée de l'homme ; idée inépui- « sable de laquelle sortent par centaines les figures vivantes et les « scènes de mœurs: mais combien nationales et originales ! De la « beauté épanouie et heureuse, nul souci ; ses corps nus ne sont que « des corps déshabillés ; épaules étroites, ventres proéminents, « jambes grêles, pieds alourdis par la chaussure, » etc...

« Au milieu de cette copie minutieuse de la vérité laide, où est « l'échappée ? Quelle est la contrée où va s'enfuir la grande imagination « mélancolique ? C'est le rêve, le rêve étrange, fourmillant de pensées « profondes ; la contemplation douloureuse de la destinée humaine, « l'idée vague de la grande exigence, la réflexion tâtonnante qui dans « la noirceur des bois hérissés, à travers les emblèmes obscurs et les « figures fantastisques, essaye de saisir la vérité et la justice. Il n'a « pas besoin de les chercher si loin ; de prime-abord il les a saisies : « si l'honnêteté est quelque part dans le monde, c'est dans les ma- « dones qui incessamment reviennent sous son burin. Ce n'est pas lui « qui à la façon de Raphaël commencerait par les faires nues... elles « sont vertueuses : ... c'est la sage mère de famille allemande... A « côté de la vertu paisible il a figuré la vertu militante. Le voilà *enfin* « le Christ véritable, le pâle crucifié, exténué et décharné par l'ago- « nie... Ce n'est pas ici comme chez les maîtres italiens un spectacle « à recréer les yeux, un simple ondoiement d'étoffes, une ordonnance « des groupes.....

« Au plus haut du ciel, l'ange est apparu, guidant les cavalcades

« effrénées, les épées tournoyantes, les flèches inévitables des ven-
« geurs : les hommes s'abattent sous son galop, la gueule du monstre
« infernal mâche déjà la tête des prélats iniques. C'est ici le poëme
« populaire de la conscience ; depuis les jours des apôtres, les hommes
« ne l'ont pas conçu plus sublime et plus complet. Car la conscience
« comme le reste a son poëme ; par un envahissement naturel, la
« toute-puissante idée de la justice déborde de l'âme et y trouve un
« nouveau Dieu. »

On dirait que M. Taine n'a jamais eu connaissance de Giotto, de Cimabuë, du Pérugin et de l'école de l'Ombrie. Du reste, un peu plus haut, ayant besoin de démontrer « que le catholicisme et le régime « scolastique avaient peuplé le monde d'esprits morts, avaient « appauvri l'intelligence, assombri l'imagination, » et ne sachant pas qu'il allait louer le Christ *pâle*, *exténué*, *décharné* d'Albert Durer, il nous avait montré : « *le Christ maigre*, du moyen âge, *misérable ver de terre*, *déformé et sanglant* ; la *Vierge livide et laide*, *pauvre paysanne évanouie à côté du gibet de son Fils*, les *martyrs hâves*, *desséchés par le jeûne*, *aux yeux extatiques*, les *saintes aux doigts noueux*, à *la poitrine plate*.

Gardons-nous d'accuser M. Taine de rigorisme spiritualiste; il se complaît sans cesse, au contraire, à célébrer le triomphe du sensualisme, « avec son cortége vivant qui se développe en n'étalant plus « que des corps nus et florissants. » « Après l'affreuse nuit du moyen « âge, après les douloureuses légendes de revenants et de damnés, « c'est un charme de revoir l'Olympe rayonnant de la Grèce : ses « dieux héroïques et beaux ravissent encore une fois le cœur de « l'homme; ils soulèvent et instruisent ce jeune monde en lui parlant « de ses passions et de son génie, et ce siècle de fortes actions, de « libre sensualité, d'invention hardie, n'a qu'à suivre sa pente pour « reconnaître en eux ses maîtres et les éternels promoteurs de la « liberté et de la beauté..... » « Des splendides déesses reparaissent « avec leur nudité primitive, sans songer qu'elles sont nues; on « voit bien à la tranquilité de leur regard, à la simplicité de leur « expression, qu'elles l'ont toujours été et que la pudeur ne les a pas « encore atteintes..... Il fait bon être nu : on est bien en pleine « lumière pour jouir de son corps florissant, de ses muscles dispos, « de son âme gaillarde et hardie ! »

« La vie de l'âme ne s'oppose point ici comme chez nous à la vie « du corps : elle n'est ni méprisée ni abaissée : on ose en montrer les

« actions et les organes : on ne les cache pas : l'homme ne songe pas « à paraître tout esprit. »

Tout à l'heure, en citant un parallèle de Machiavel entre le Christianisme et le Paganisme, M. Taine ajoutait : « En dépit des génuflexions obligées, on devine bien laquelle des deux religions il préfère. » M. Taine s'est dispensé des génuflexions obligées; on n'a pas même à deviner.

Permettez-moi une citation encore, Monsieur; j'ai à cœur de vous démontrer la difficulté qu'il y aurait à rendre un compte sérieux d'un ouvrage, où à chaque chapitre on se heurte à quelque contradiction flagrante.

« Au sortir de la guerre des Deux-Roses, l'Anglais *ne court plus le* « *danger d'être demain pillé, comme riche, après-demain pendu* « *comme traître :* il *n'a plus besoin de fourbir son armure*, de faire « des ligues avec les gens puissants, de s'approvisionner pour l'hiver, « de ramasser des hommes d'armes, de courir la campagne pour piller « et pendre les autres. La monarchie, en Angleterre comme dans « toute l'Europe, a mis la paix dans la Société.. » «... le bien-être suit « la sécurité (page 253, 254). » « A présent que la hache et l'épée des « guerres civiles ont abattu la noblesse indépendante, les seigneurs « quittent leurs vieux châteaux..... et viennent à la cour; ils quittent « leurs mœurs : ce sont des raffinés, qui mettent leur gloire vivante « dans la singularité de leurs amusements et de leurs parures (p. 258 « et suivantes). » Et plus loin on lit : « A Londres (page 295), *on se tire* « *encore des coups de pistolet dans les rues et sous Henri VIII, sous* « *ses fils* (?) et sous ses filles, des reines, un protecteur, les *premiers* « *des nobles s'agenouillèrent* sous *la hache du bourreau..* » « Les « courtisans de ce siècle (page 428) ressemblent à nos hommes du « peuple. Ils *ont le même goût pour les exercices* des *membres, la* « *même indifférence* aux intempéries de l'air, la même *grossièreté* « *de langage*..... la même sensualité avouée. *Ils trouvent l'injure et l'ordure plaisantes*..... »

Vous me dispenserez des exemples.

« L'humanité manque aussi bien que la décence. Leur première « idée est d'en venir aux mains, aux injures, et de se satisfaire. *Comme* « *au temps féodal, ils appellent d'abord aux armes, aux armes ;* ils « gardent l'habitude de se faire justice et sur-le-champ. *Le seizième* « *siècle ressemble à une caverne de lions :* parmi ces passions fortes, « aucune ne manque, la nature apparaît ici dans toute sa plénitude.

« Si rien n'a été amorti, rien n'a été mutilé, c'est l'homme tout en-
« tier qui se déploie. »

Il est bien question *de cette religion morale se substituant au commencement du siècle à la religion disciplinaire!* « S'épancher, con-
« tenter son cœur et ses yeux, lancer hardiment sur toutes les routes
« de la vie la meute de ses appétits et de ses instincts, voilà le besoin
« qui apparaît dans les mœurs... » « Cette prodigalité de magnificen-
« ces, ce débridement de l'imagination, ce rayonnement de pierre-
« ries, ce chatoiement d'étoffes, cette splendeur de chairs nues, mar-
« que un si franc appel aux sens, un si complet retour à la nature,
« que notre âme refroidie et triste est hors d'état de se le figurer. »
« Ces rudes bacchanales où l'homme se débride étaient la consécra-
« tion de la vie naturelle. »

M. Taine va nous raconter de quel tombeau « l'action humaine était sortie pour entrer tout à coup dans une forme d'esprit nouvelle et supérieure. » Je n'ai pas besoin de vous signaler certaines de ces petites confusions d'époques auxquelles il est sujet.

« Il y avait *dix-sept* siècles qu'une grande pensée triste avait com-
« mencé à peser sur l'esprit de l'homme pour l'accabler, puis l'exal-
« ter et l'affaiblir, sans que jamais, dans un si long intervalle, elle
« eût lâché prise. C'était l'idée de l'impuissance et de la décadence
« humaine. La corruption grecque, l'oppression romaine et la disso-
« lution du monde antique, l'avaient fait naître : à son tour elle avait
« fait naître la résignation stoïque, l'insouciance épicurienne, le mys-
« ticisme alexandrin et l'attente chrétienne du royaume de Dieu. Le
« monde est mauvais et perdu, échappons-lui par l'insensibilité, par
« l'étourdissement, par l'extase. Ainsi parlaient les philosophies, et,
« la religion arrivant *par-dessus elles* avait ajouté qu'il allait finir.
« Mille ans durant, les ruines qui se faisaient de toutes parts vinrent
« incessamment enfoncer dans les cœurs cette pensée funèbre, et,
« quand du fond de cette imbécilité finale et de la misère universelle,
« l'homme féodal se releva par la force de son courage et de son
« bras, il retrouva pour entraver sa pensée et son œuvre la concep-
« tion écrasante qui, proscrivant la vie naturelle et les espérances
« terrestres, érigeait en modèles l'obéissance du Messie et les lan-
« gueurs de l'illuminé. » « Enfin l'invention recommence : tout se re-
« nouvelle. L'Amérique et les Indes sont découvertes, » etc., etc.

Quand la puissance humaine se manifeste si clairement, rien d'étonnant si le *modèle idéal est changé*, et si l'antique idée païenne

reparaît... Elle ramène avec soi le culte de la beauté et de la force, et en ce moment la révolution réunit tous les hommes dans un sentiment qu'ils avaient oublié depuis quinze cents ans.

C'est à *ce moment*, qui sous la plume de M. Taine s'étend jusqu'à la fondation de la compagnie des Indes en 1600, c'est vers le milieu de ce seizième siècle débridé, dont le modèle idéal était la satisfaction de toutes les passions, c'est à cette époque « où tout se renou-« velle, où l'invention recommence, où par-dessus la procession de « scolastiques encapuchonnés, de disputeurs crasseux, les deux âges « adultes et pensants se rejoignent, quand l'homme faisant taire les « voix nasillardes et enfantines du moyen âge, s'entoure des dieux « de la noble antiquité qu'il comprend du moins. C'est à cette ère de « *paresse vigoureuse, de débridement des sens*, que se place *la crise* « *de la conscience* et la *rénovation du cœur*, d'où l'on vit *se dresser le* « *protestantisme*, cette religion appropriée au génie germanique. Car « pour ces hommes repus de grosse mangeaille et de boissons fortes, « le *modèle idéal s'est déplacé*, il s'est transporté dans les sentiments. »

« Qu'il vente et qu'il neige, que l'ouragan se démène dans les « noires forêts de sapins, ou sur la tuile blafarde, parmi les goëlands « qui crient; que l'homme roidi et violacé par le froid trouve pour « tout régal, en se claquemurant dans sa chaumière, un plat de chou-« croute aigre, ou une pièce de bœuf salé, sous une lampe fumeuse « et près d'un feu de tourbe, il n'importe. Un autre royaume s'ouvre « pour le dédommager, celui du contentement intime. Dans toutes « les âmes protestantes s'agitait la tragédie éternelle de la conscience, « et le dénoûment est une nouvelle religion. » « L'oppression cléri-« cale qui surveillait les péchés aussi bien que les attentats avaient « disparu : le prêtre était descendu de cette haute place où le droit « de remettre les péchés et de régler la foi l'avait élevé par-dessus « les têtes des laïques, il redevint leur égal, et se maria comme eux. « Ce n'est plus qu'un homme comme un autre.

« La nature avait enfin rencontré son poëme qu'elle devait chanter « de tout son cœur et de toute sa voix. L'Angleterre eut enfin son « livre; la Bible publiée en langue vulgaire par l'ordre de Henri VIII, « en 1536; et en 1549 elle reçut le Prayer Book des mains de « Crammer. Ce sont ces gros livres qui ont transformé l'Angleterre « de Shakespeare. »

Shakespeare est né en 1564 seulement, *son* Angleterre n'existait donc pas encore, quand ces hommes « tourmentés par les reproche

d'une conscience « scrupuleuse et le pressentiment de l'éternité obscure, appliquaient sur ces pages toute l'attention de leurs yeux et de leur cœur. »

La phrase a du relief, elle prépare à « ces cinq millions d'hommes qui se convertissent, parce qu'ils veulent se convertir, » à cette religion « entrée, il est vrai, par une porte bâtarde, » mais « issue des inclinations nationales et des irritations séculaires. » Seulement il vaut mieux, suivant M. Taine, « laisser de côté » certains faits gênants, et passer sous silence *les manéges de cour et les habiletés officielles*, il faut aussi ne pas tenir compte des autres millions d'hommes, auxquels ni la choucroûte, ni la lampe enfumée, ni les gros livres, ni les échafauds n'avaient pu donner *une conception plus saine de la vie*, qui gardèrent leur vieille foi, et qui, sous Marie Tudor, composaient encore la majorité de la nation. La réforme toutes fois « s'est épandue sur toute la nation et endiguée dans un établisse- « ment légal, établissement singulier, bâti de pièces disparates, mais « solide pourtant et qui a duré. »

« A l'avénement d'Élisabeth, l'Angleterre entre à pleines voiles « dans le protestantisme : la cour a sa religion comme la ville : aus- « tère et libre religion, toute purgée de sensualité et d'obéissance, « toute intérieure et personnelle, qui, instituée par l'éveil de la cons- « cience, ne peut s'établir que chez des races où chacun trouve natu- « rellement en soi-même la persuasion qu'il est seul responsable de « ses œuvres et toujours astreint à ses devoirs... » « mais aussi cette « religion sincère et qui gagne, qui ne choque point par son rigorisme « étroit et sérieux : c'est là son caractère propre, elle n'est point en « opposition avec le monde, elle en est embrassée : *elle a pour chef* « *la reine* et reçoit l'esprit du siècle. »

Restons en là pour aujourd'hui. Dans une seconde et dernière lettre, nous examinerons quel était l'*esprit du siècle* et nous traiterons quelques autres points.

M. DE ROMONT.

DELAISSÉE

(Suite)

Pendant les premiers temps de son séjour à la ferme, Pepa fut tout entière au bien-être que lui avait fait éprouver un changement de lieux. Puis elle sentit l'ennui la gagner. La vie qu'elle menait était si monotone! Jeanne était bien douce, bien bonne avec elle; mais leurs intelligences n'étaient pas en rapport. Le soir, Jeanne lisait à sa mère la Vie des Saints. Elles s'attendrissaient toutes les deux aux récits des pieuses légendes. Pepa n'avait pour ces lectures qu'un orgueilleux dédain. Le dimanche elle accompagnait la famille à l'église. Elle sourait intérieurement du simple prône du curé, et formulait dans sa pensée des objections qui lui paraissaient convaincantes et qui détruisaient, pensait-elle, les preuves que le digne prêtre tâchait de mettre à la portée de son auditoire. On eût dit qu'elle s'efforçait de se rejeter de plus en plus hors de la voie droite. Il eût fallu une main ferme pour la replacer dans son centre. Son amertume contre la destinée était toujours aussi grande. Parfois ses murmures se faisaient jour malgré elle; en les laissant échapper devant Jeanne elle excitait chez celle-ci une si pénible surprise, qu'elle préférait lui cacher l'état de son âme.

Un matin, en entrant dans la cuisine où l'on se réunissait pour déjeûner, Pepa se trouva en présence de Jacques. Les yeux du jeune homme s'arrêtèrent sur elle avec une respectueuse commisération. Il y avait de la tristesse dans ce regard, mais il y avait aussi de la joie. «Pourquoi Jacques paraît-il heureux?» se demanda Pepa avec curiosité. Jeanne aussi dut se faire d'un air étonné cette question en regardant son frère. Lui, sans s'inquiéter de ce que l'on pourrait penser de sa conduite fut aimable et prévenant avec l'orpheline, plus qu'il ne l'avait jamais été.

La campagne parut agréable alors à Pepa. Quand les derniers soleils d'automne invitaient à la promenade, Jacques apparaissait dans la chambre où les deux jeunes filles travaillaient.

« Allons, disait-il gaiement, allons jouir dehors des beaux jours que Dieu nous accorde encore. »

Il se chargeait d'un pliant pour Jeanne, et ils partaient tous les trois joyeux comme des enfants. On revenait, portant les fleurs que Jacques avait cueillies. Le soir, Jeanne, étendue sur un canapé de paille, sommeillait en se reposant de ses fatigues, tandis que Jacques et Pepa semblaient,

en causant, oublier le monde entier. Avec lui elle osait donner un libre essor à sa pensée, et cependant le jeune homme ne partageait pas ses idées. Profondément religieux, il eût donné sa vie, sans hésiter, pour soutenir ses croyances. Pour lui, tout devait céder devant ce que l'Église ordonne. Son éducation solide et complète ne laissait pas germer dans son esprit l'ombre d'un doute. Il marchait sûrement guidé par la lumière de la foi la plus pure. En entendant Pepa émettre ses opinions hardies, il n'eut d'abord que de l'étonnement. Ces cris de révolte qui s'échappaient de ce cœur blessé l'attendrissaient. Il aimait encore à se persuader que le malheur était venu s'abattre sur cette jeune tête, avant qu'elle fût assez forte pour le supporter. Il excusait jusqu'à un certain point ses murmures, et il se sentait d'une indulgence excessive pour cette pauvre déshéritée de tous les biens de ce monde. La première fois qu'il l'avait vue, il avait été fasciné par sa beauté; mais, la croyant d'un rang supérieur au sien, il avait tâché d'étouffer son amour naissant. Plus tard, lorsqu'il avait su son retour à la ferme, il s'en était tenu éloigné, et il n'y revint qu'après avoir appris par une lettre de sa sœur, la triste situation de la jeune fille. Alors il avait formé des projets d'avenir, et c'était sous cette impression qu'il était rentré sous le toit paternel.

Pepa s'était bientôt aperçue de l'affection qu'elle inspirait à Jacques. Il lui plaisait aussi, et cependant elle repoussait l'idée de devenir sa femme.

Vivre toujours à la campagne au milieu d'êtres inférieurs! ne jamais pouvoir faire rayonner son intelligence dans un cercle autre que celui d'une famille de paysans! Son orgueil pourrait-il se soumettre à cela? Elle ne le croyait pas.

En s'éloignant du moment où la révélation de Mme Duparc avait paru détruire en elle tout espoir, elle semblait perdre ce souvenir. La jeunesse reprenait ses droits. Qui sait ce que l'avenir lui réservait!

Depuis le retour de Jacques, Jeanne était préoccupée. Souvent le frère et la sœur échangeaient quelques mots à la hâte, à demi-voix. Un jour, en entrant, Pepa les avait trouvés tous les deux à genoux et priant. La ferveur de Jeanne était plus grande que jamais. Il y avait là un mystère auquel Pepa fut initiée peu de temps après.

Jeanne voulait se faire sœur de charité, dévouer à Dieu la vie qu'il lui avait rendue!

Ses parents apprirent cette résolution avec un profond chagrin. Ils avaient craint de la pleurer morte, et maintenant il fallait se résoudre à la pleurer vivante. Pourtant ils n'hésitèrent pas. Dieu parlait. Était-ce à eux à élever la voix contre sa volonté?

Il fut convenu que Jacques ferait à la ville les démarches nécessaires à l'admission de la jeune postulante.

La première pensée de Pepa fut un retour sur elle-même. Jeanne partie, que ferait-elle à la ferme? La mère de Jeanne dut lire ce souci dans le front plissé de la jeune fille, car elle lui dit en pleurant : « Dieu me prend mon enfant, mais il m'en donne un autre. Ai-je le droit de me plaindre? Restez toujours avec nous. Nous tâcherons de vous faire la vie douce. » Pepa, attendrie, s'était jetée au cou de sa protectrice.

Jeanne ne devait partir que dans le courant de l'été. L'hiver finissait à peine. On était à cette triste et imposante semaine sainte, dont les offices se font si bien dans certaines campagnes. Jacques, qui avait une belle voix, sollicita l'honneur de chanter au lutrin. Le soir, il allait au presbytère. Le curé et lui enseignaient à des jeunes gens du village des morceaux de musique qui devaient être exécutés le jour de Pâques. Quelquefois, bien avant dans la nuit, les paysans attardés s'arrêtaient, pour écouter ses chants qui s'élevaient dans le silence.

Cette occupation, à laquelle Jacques attachait une grande importance, lui faisait négliger Pepa. La jeune fille en était irritée.

Tous les gens de la ferme se préparaient à accomplir le devoir pascal. Pour la première fois de sa vie, Pepa, alors livrée à elle-même, voulut s'en affranchir. Elle assista à la cérémonie et, presque seule dans l'église, elle n'approcha pas de la sainte table. Personne de la famille ne se permit une observation. Seulement Jacques avait l'air triste.

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait prêtre, » lui dit Pepa tout à coup. Elle avait un accent railleur. Il la regarda un instant sans répondre.

« A quel propos cette question? dit-il enfin.

— Mais parce que vous êtes si dévot!

— Peut-on l'être jamais trop?

— Et croyez-vous réellement? Comment un homme intelligent comme vous peut-il admettre des choses qui répugnent à la raison?

— Ma raison ne me sert en ceci que pour me rendre compte à moi-même que je suis un être inférieur, pour lequel Dieu n'a soulevé qu'un petit coin du voile qui nous dérobe ses mystères. Malheur à moi, si j'y portais une main téméraire. Ceux qui ont voulu scruter les secrets de Dieu ont été précipités dans l'abîme. »

Pepa agitait son pied en signe d'impatience.

« Vous n'avez pas satisfait ma curiosité, reprit-elle. Je vous ai demandé pourquoi vous n'aviez pas pris le métier de prédicateur. »

Jacques rougit. Son œil lança un éclair. Il sentait le dédain dans les paroles de la jeune fille.

« Pourquoi? dit-il en réprimant un mouvement d'irritation. Mais, parce que je me croyais pas digne d'un pareil honneur. Le prêtre pour moi est un être qui doit un peu tenir de l'ange. Je sens à présent, mieux que jamais, que mon cœur n'eût pas été assez pur pour remplir un si au-

guste ministère. On peut servir Dieu dans tous les états de la vie. J'ai répondu à votre question. Maintenant à mon tour à vous en faire une. »
La voix de Jacques était tremblante.

« Pourquoi n'êtes-vous pas une enfant soumise de l'Église? Pardonnez mon instance, ajouta-t-il d'un ton suppliant. Dites-moi que votre cœur a eu peine à supporter l'épreuve que Dieu vous a envoyée. Dites-moi que nous avons la même foi et les mêmes croyances. »

Pepa se mit à rire.

« Ne riez pas, dit Jacques, en la regardant d'un air presque sévère. Oh! si vous saviez comme j'ai besoin que vous me rassuriez!

— Vous rassurer! et sur quoi? Je ne sache pas que vous ayez le droit de juger ma conduite. Cependant, si vous y tenez, je vous dirai : Non, je ne crois à rien. »

Et Pepa, se levant, quitta la chambre.

Elle venait de détruire son bonheur.

A peine rentrée chez elle, le remords se fit jour dans son cœur. Son fatal orgueil l'avait poussée plus loin qu'elle ne voulait aller. Jacques devait être profondément blessé. Comment allait-il se conduire vis-à-vis d'elle? Elle ne fut pas longtemps sans le savoir. Jacques, en conservant toutes les apparences de leur intimité d'autrefois laissait, cependant, percer une froideur à laquelle la jeune fille ne pouvait se méprendre. Jamais il ne causait seul avec elle. Si, par hasard, Jeanne ne se trouvait pas avec Pepa lorsqu'il arrivait, il restait silencieux, et attendait que sa sœur fût là pour entamer une conversation générale. Il passait une grande partie de la journée à écrire. Souvent Pepa avait jeté un coup d'œil curieux par la porte entre-bâillée; elle l'avait vu penché sur la table, entouré d'énormes in-folios. Le sourire joyeux de Jacques avait disparu.

Les jours passaient sans apporter aucune modification dans sa conduite. Dès qu'il cessa de s'occuper d'elle, la jeune fille attacha du prix à ses assiduités. Ce fut en vain qu'elle essaya de ressaisir son empire. L'amour de Jacques semblait détruit.

Jeanne, tout absorbée par l'idée de son départ prochain, ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Sa mère était plus clairvoyante.

Un soir, Pepa était rentrée dans sa chambre; sa fenêtre donnait sur de vastes prairies qui s'étendaient bien loin devant elle. Les saules, plantés au bord des fossés, empruntaient un reflet argenté aux clartés de la lune, qui jetait sur tout le paysage ses molles lueurs. Le coassement mélancolique de la grenouille se faisait entendre par intervalles; les vers-luisants scintillaient dans l'herbe; des émanations parfumées remplissaient l'air.

Tout était si calme, si beau, que Pepa ne put s'empêcher de joindre les mains dans une muette extase. Il eût fallu peu de chose alors pour lui faire plier le genou et bénir le Créateur de ces merveilles.

Elle présentait à la brise du soir son front brûlant et rêvait à Jacques. Tout à coup elle entendit parler sous sa fenêtre. Elle ne distingua d'abord qu'un murmure confus. Puis, peu à peu, les interlocuteurs élevèrent la voix. C'était Jacques et sa mère qui causaient ensemble. Pepa, sans se rendre bien compte du motif qui la guidait, prêta l'oreille.

« Hélas ! disait la fermière, j'avais pourtant espéré qu'il en serait ainsi ? Pourquoi as-tu changé ?

— Ne me le demandez pas.

— L'aimes-tu toujours ? »

Pepa n'entendit pas la réponse.

« Que fera-t-elle ? dit la mère.

— J'y ai bien réfléchi, reprit Jacques. Il n'est pas possible que nous vivions sous le même toit, une fois Jeanne partie. Je m'établirai à la ville, tant qu'elle voudra rester près de vous, et il faudra la retenir de toutes les manières. Que deviendrait-elle lancée seule dans le monde ? Cette pensée me fait frémir !

— Ainsi donc, ton père et moi, nous passerons notre vieillesse privés de nos enfants ?

— Oh ! ma mère, vous ne voudriez pas qu'il en fût autrement !

— C'est vrai, tu as raison, et pourquoi ne veux-tu pas en faire ta femme ?

— J'arracherais plutôt mon cœur que de le donner à une femme sans religion. Puis, ma mère, je viens de vous dire mon secret. Comment voulez-vous que Dieu me bénisse jamais si je commettais cette faute, et cela en serait une. Cette jeune fille ne deviendrait-elle pas un sujet de scandale pour le village? Si vous saviez quelle lutte j'ai à soutenir avec moi-même, vous n'insisteriez pas; car je l'aime comme un insensé !

— Eh bien ! je crois, moi, que ton devoir serait de tâcher de la ramener au bien. Elle est dans le monde comme un pauvre oiseau jeté hors de son nid. Le bonheur l'aurait rendue reconnaissante. Elle aurait béni Dieu quand elle aurait tenu un enfant sur ses genoux.

— Non, dit Jacques avec un soupir, son cœur est froid. Je me suis longtemps refusé à le croire. Toutes ses paroles me reviennent à présent à la mémoire. Je voudrais qu'en détruisant mes illusions elles détruisissent aussi mon amour. Il n'en est rien. Oh ! ma mère, j'aurais voulu qu'elle vous ressemblât ! »

Ils rentrèrent tous deux, laissant Pepa en proie à la plus grande humiliation.

Elle connaissait maintenant assez Jacques pour savoir que sa détermination était irrévocable. Pouvait-elle accepter qu'il s'éloignât de la maison paternelle pour lui céder sa place? Non, cela ne devait pas être. Et pourtant où irait-elle? Des pleurs inondaient son visage. Elle en voulait à

Jacques. Elle ne lui pardonnait pas d'avoir sitôt renoncé à elle. Le chagrin et la colère se disputaient son cœur. Il la rejetait! Savait-il seulement si elle aurait consenti à être à lui? Elle était sans fortune, sans famille, sans amis, c'est pour cela qu'il croirait lui faire beaucoup d'honneur en la prenant pour femme. Eh bien, elle leur prouverait qu'elle pouvait se tirer d'affaire sans eux. Tout, oui, tout plutôt que de continuer à manger le pain de la charité!

Prenant une plume, elle écrivit, sous une inspiration fébrile, une lettre à la comtesse. Elle réclamait son appui. La réponse, attendue avec impatience, arriva; enfin, après bien des protestations de tendresse, la comtesse disait qu'elle était au moment de partir pour aller rejoindre sa fille et son gendre, qu'elle transmettrait à Paule les souvenirs affectueux de son ancienne compagne, et elle finissait en offrant deux postes fort honorables. L'un était une place d'institutrice auprès de tout jeunes enfants, et l'autre une place de dame de compagnie auprès d'une vieille parente à elle qui passait une partie de l'année à Paris. Elle était pour le moment dans la ville où Pepa avait été élevée, à cause d'un procès qui l'y retiendrait encore quelques mois. La comtesse ajoutait qu'elle serait heureuse si la jeune fille pouvait s'arranger de l'un de ces emplois.

Pepa hésita avant de se décider, puis elle écrivit à la vieille marquise de Sez qu'elle se mettait à sa disposition.

Elle avait agi sans consulter personne.

Jeanne allait quitter sa famille pour se rendre dans le couvent où elle devait se préparer pour embrasser la vie religieuse. Son sacrifice était fait, et pourtant les derniers jours furent pénibles pour elle et pour tous ceux qui l'aimaient.

Pepa avait reçu la réponse de la marquise; celle-ci attendait sa dame de compagnie le plus tôt possible. Ce fut à Jeanne que Pepa apprit ce qu'elle avait résolu de faire.

« Ce n'est pas possible! s'écria la jeune postulante au comble de la stupéfaction. Que te manque-t-il ici? Ailleurs, je le sais, tu trouveras plus de luxe, plus de bien-être, mais des cœurs plus dévoués, jamais. N'es-tu pas l'enfant de la famille? En quittant tous les miens, j'espérais leur laisser en toi une consolation. Oh! si ce n'était pas pour obéir à Dieu, je n'aurais jamais pu abandonner ce petit coin de terre!

— Je le conçois, dit Pepa avec amertume. Tu y es chez toi. Tu ne gênes personne; moi, c'est différent. Crois-moi, il est temps que je m'en aille. Il faut que je gagne le pain que je mange, sans cela, il me paraît amer. Je pars sans beaucoup d'espérance! Je veux essayer de me créer une place dans le monde; si je ne réussis pas, eh bien! je mourrai seule comme j'aurai vécu. Dis-moi, toi, dont la vie se passe à louer Dieu, de quoi puis-je le remercier? Il m'a jeté sur la terre pour y être poursuivie

par une fatalité implacable. T'es tu jamais demandé pourquoi nous avons été créées?

— Oui, répondit Jeanne qui fixait sur Pepa ses yeux agrandis par la surprise. Je sais que Dieu, en nous créant, a eu en vue notre bonheur futur. Qu'importe, ce que nous souffrons ici-bas! Le passage est si court en comparaison de l'éternité.

— Chère enthousiaste, dit Pepa en l'embrassant, promets-moi de penser quelquefois à moi.

— Tous les jours de ma vie, je te le jure. Je prierai Dieu pour qu'il ne te fasse pas marcher par un chemin trop rude pour te ramener à lui.

— Il m'est pénible, reprit Pepa, de devoir avertir ta mère. Je ne voudrais pas qu'elle me crût ingrate; elle a été si bonne pour moi! Dis-lui que je m'éloigne pour empêcher son fils de partir; elle te comprendra.

— Elle sera plus heureuse que moi alors. »

Lorsque Pepa revit la famille, elle comprit, par le regard de tous, qu'ils étaient avertis de son prochain départ. La fermière avait encore les yeux humides. Jacques, la tête appuyée sur sa main, paraissait souffrir. Pas un mot ne fut prononcé. Chacun était livré à ses réflexions. On se sépara de bonne heure.

Pepa remonta dans sa chambrette si tranquille, pour tout préparer afin de partir le lendemain. Elle avait hâte de fuir ces lieux auxquels son cœur était plus attaché qu'elle ne voulait se l'avouer. Elle tâchait de s'étourdir, de se représenter la vie monotone qu'elle aurait menée si elle était devenue la femme de Jacques.

A quoi lui auraient servi ses facultés brillantes? Ne valait-il pas mieux les utiliser sur un plus grand théâtre? Elle allait paraître dans une société d'élite; y retrouver ces habitudes élégantes qui lui plaisaient tant dans le château de Paule! Qui sait si chez la marquise elle ne rencontrerait pas une occasion favorable pour sortir de sa position précaire. Elle se disait tout cela sans réussir à étouffer les regrets dont son cœur était plein.

On frappa discrètement à la porte.

La fermière entra. Elle tenait dans sa main un petit paquet dont elle semblait fort embarrassée. Pepa se jeta à son cou.

« Pardonnez-moi, lui dit-elle, d'avoir agi sans vous consulter. Ne me croyez jamais ingrate! Votre souvenir me sera toujours si doux! Vous avez été une mère pour moi.

— Eh bien, prouvez-moi que vous me regardez comme telle, lui dit la paysanne en glissant dans la poche de la jeune fille le paquet qu'elle tenait. Ne refusez pas. Que j'aie au moins la consolation de penser que vous ne partez pas sans argent. Vous me le rendrez plus tard, fit-elle, en voyant le visage de Pepa se couvrir d'une vive rougeur.

— J'accepte et je vous remercie, dit cette dernière, en fondant en larmes. Comme il y a des êtres bons, pensa-t-elle, lorsqu'elle se retrouva seule. Pourquoi n'ai-je pas une nature comme la leur ? Pour eux, tout est facile. »

Le lendemain, au point du jour, elle quitta de nouveau la maison de ses protecteurs. Elle avait l'espérance de revoir Jeanne dans peu de temps. Avant de se rendre au noviciat à Paris, la jeune religieuse devait s'arrêter dans la ville que Pepa allait habiter momentanément.

Ce fut un valet de ferme qui conduisit la voyageuse : le fermier était malade, et Jacques ne s'était pas offert.

Pepa ne voulut pas descendre de la cariole devant l'hôtel de la marquise. Elle laissa le véhicule dans un des faubourgs de la ville et s'achemina seule vers sa nouvelle demeure.

C'était un antique hôtel sombre et triste d'aspect. Elle traversa la vaste cour déserte et alla soulever avec peine le lourd marteau de cuivre. Au bruit qu'il fit en retombant, un laquais parut. Il toisa la visiteuse qui arrivait en si piètre équipage, et, la prenant pour une solliciteuse, il lui dit que la marquise ne recevait personne.

Pepa exhiba sa lettre. « Conduisez-moi, dit-elle d'un air fier au domestique qui s'inclina sans répondre, je suis attendue. »

Précédée par son guide, la jeune fille traversa antichambres et salons. Partout sur son passage elle rencontrait des gens de service qui l'obsersaient et chuchotaient dès quelle était passée. Elle se sentait mal à l'aise. Enfin, le valet s'arrêta au bout d'une longue galerie, il souleva une portière et frappa discrètement. Une figure rechignée de femme se montra aussitôt.

« Qu'est-ce, Pierre? dit-elle à demi-voix. Madame dort en ce moment Vous savez bien que ce n'est pas le jour où l'on donne audience. »

Et elle lança un regard dédaigneux sur l'étrangère.

« Avertissez Mme la marquise, dès qu'elle sera éveillée, que la personne à qui elle a écrit de venir, est ici, dit Pepa d'un ton sec, et impérieux. » Puis elle s'assit.

L'insolente femme de chambre s'éloigna en marmotant entre ses dents des paroles que Pepa n'entendit pas.

Le sommeil de la vieille dame fut court. La femme de chambre reparut presqu'aussitôt.

« Entrez, dit-elle, madame vous attend. »

La pièce dans laquelle Pepa fut introduite était sombre ; de grands rideaux de soie verte amortissaient l'éclat du jour. Elle aperçut dans un coin une masse informe enfouie sous des oreillers et des couvertures. Ce fut vers cet endroit qu'elle se dirigea en se heurtant aux meubles qu'elle ne voyait pas. La femme de chambre avait l'air de jouir de son embarras.

« Julie, donnez un siége à mademoiselle, dit une petite voix chevrotante, « près, plus près de moi. Bien, maintenant laissez-nous. Vous êtes donc la jeune fille dont ma parente m'a parlé, continua la marquise, en regardant Pepa avec son lorgnon. De quel pays êtes-vous. » Et comme la jeune fille hésitait, la marquise reprit : « Ah ! c'est vrai ! Pardonnez-moi. J'oubliais que vous ignoriez votre origine. Mme de Saint-Prix m'a mise au courant de votre triste position. Vous me paraissez bien jeunette pour l'emploi que vous allez avoir à remplir. Ce sera une vie ennuyeuse que celle que vous aurez ici. Voilà bien des années que je suis infirme. J'ai besoin d'avoir toujours quelqu'un auprès de moi. Réfléchissez bien avant d'entreprendre cette tâche. J'ai horreur du changement. Vous ne serez pas traitée comme une domestique. Vous mangerez avec moi quand je serai seule, ou dans votre chambre quand j'aurai du monde, ce qui arrive assez souvent. Le soir, vous me tiendrez compagnie. Vous travaillerez, vous jouerez, ou vous me ferez la lecture, selon ma fantaisie. Nous passerons, probablement encore, trois mois ici, puis nous irons à Paris. Cela vous convient-il ? »

Pepa s'inclina ; son cœur était si gros, qu'elle ne put proférer une parole.

« Eh bien ! puisque toutes nos conventions sont faites, vous pourrez entrer en fonctions aujourd'hui même, n'est-ce pas ? »

Pepa se leva, la marquise la retint.

« Attendez un peu, dit-elle, il faut que vous fassiez connaissance avec quelqu'un dont vous devrez vous occuper. Allons, Finette, montre ton petit museau, ma belle chérie. »

Pepa entendit un grognement sourd, et puis elle vit un affreux chien noir qui avait presqu'autant de peine à se mouvoir que sa maîtresse.

Il se mit avec effort sur ses pattes et poussa un aboiement étranglé, en montrant ses dents à Pepa, qui ne pouvait regarder sans dégoût cette vilaine bête.

« Pauvre Finette, dit la marquise en carressant sa chienne, elle n'aime pas les étrangers. Il faudra beaucoup la caresser pour qu'elle s'habitue à vous. Seulement, pour la mettre sur vos genoux, il sera nécessaire d'avoir toujours un tablier de soie, elle déteste la laine. Recouchez-vous, petite méchante, fit-elle à Finette, qui disparut de nouveau dans la plume de l'édredon, sous lequel la marquise était ensevelie. Sonnez, mademoiselle, » dit encore la marquise.

La femme de chambre répondit à l'appel, et reçut les ordres de sa maîtresse pour tout ce qui concernait Pepa. Celle-ci devait habiter un petit appartement contigu à celui de la vieille dame, pour être toujours à la portée de sa voix.

Le désespoir s'empara de Pepa lorsqu'elle fut seule. La pensée de vivre dans cet intérieur si morne, si triste, en compagnie d'une femme in-

firme et de son chien lui causait une angoisse insupportable. Mais cette position, c'était elle qui l'avait choisie. Elle eût été libre de refuser; elle ne l'avait pas fait, il fallait donc se résigner. « J'essayerai, se dit-elle en tâchant de faire disparaître la trace de ses larmes. J'aurai pour soutenir mon courage l'idée que je ne dois rien à personne. L'argent que je recevrai, comme je l'aurais bien gagné ! »

Elle débuta le soir même dans son nouvel emploi.

Le dîner avait été servi par des valets en grande livrée, la table était chargée de porcelaines et d'argenterie, le luxe était dans tout, et pourtant Pepa se reportait avec envie à la cuisine de la ferme si claire et si gaie, avec sa porte vitrée donnant sur le jardin encore si plein de fleurs ! Elle revoyait la fermière, son tablier blanc devant elle, offrant à la ronde des mets simples, et servis dans des assiettes de faïence; mais ce qu'elle regrettait surtout, c'était le regard tendre et profond de Jacques.

Elle dut lire longtemps à la vieille dame pour lui procurer du sommeil, puis elle se retira chez elle, et s'endormit après avoir beaucoup pleuré.

Pepa devait toujours paraître le front serein ; la marquise ne pouvait supporter un air triste et morose. Elles n'étaient pas toujours seules. Souvent des amis de la noble dame venaient le soir jouer ou causer avec elle. Sa conversation était spirituelle. Elle avait beaucoup voyagé, toujours vécu dans le grand monde, elle donnait le ton à toute la société provinciale admise dans son intimité.

Pepa ne pouvait échanger une parole. La dame de compagnie était un être à part pour tout ce cercle aristocratique. Elle se plaçait dans un coin, son ouvrage à la main, ou tenant Finette sur ses genoux. Les domestiques assez malveillants lui rendaient le moins de services possibles. Quant à la marquise, elle n'avait point à s'en plaindre. Elle ne lui parlait qu'avec la plus stricte politesse, et même avec bonté ; mais la jeune fille sentait bien qu'il y avait entre elles une barrière infranchissable. Souvent Pepa avait surpris des regards curieux jetés sur elle par les visiteurs; sa beauté resplendissait au milieu de tous ces vieux visages. Elle avait entendu des remarques faites à demi-voix. Peut-être la trouvait-on à plaindre, mais personne ne le lui avait jamais dit.

A toute heure du jour et de la nuit, elle devait être aux ordres de la marquise. Cette pauvre femme avait parfois des douleurs si vives dans ses membres perclus, qu'il fallait essayer de tous les moyens pour la calmer.

La lecture faite par Pepa était particulièrement efficace.

« J'envie votre sort, lui disait un jour la marquise, quelle magnifique santé vous avez ! »

Et c'était vrai. La fatigue n'altérait en rien cette santé dont jamais Pepa n'avait pensé à remercier Dieu.

Ce que lui avait dit la marquise la fit réfléchir. Elle se demanda si elle échangerait sa position précaire et dépendante contre celle si brillante et si enviée de sa maîtresse ; son cœur n'hésita pas à dire non.

Le procès de la marquise touchait à sa fin. On commença à faire les préparatifs de départ pour Paris.

Avant de quitter le pays, Pepa sollicita la permission d'aller faire une visite à la tombe de Mme Duparc. Elle s'agenouilla sur la pierre et la baisa avec ferveur. Le souvenir des derniers temps passés auprès de sa bienfaitrice lui revint comme un remords. Elle avait payé par une apparence d'ingratitude le dévouement le plus pur.

« Pardonnez-moi, disait-elle en sanglotant ; si vous le pouvez, *veillez* encore sur votre enfant. »

Jeanne n'avait point donné signe de vie depuis son entrée au couvent. Déjà Pepa l'accusait d'indifférence lorsqu'elle en reçut une lettre. Jeanne lui disait s'être présentée à l'hôtel de la marquise sans avoir jamais pu réussir à obtenir des domestiques qu'on allât avertir Pepa. « On m'a toujours répondu, ajoutait-elle, que la dame de compagnie ne devait recevoir personne. Ma pauvre Pepa, mon amie, ma sœur, la pensée de la vie que tu dois mener est un de mes chagrins les plus vifs. Si tu pouvais assez faire taire ton orgueil pour retourner chez mes parents ! Ma mère me dit que tu leur manques presqu'autant que moi ? Ils sont tristes et seuls. Jacques les a quittés pour quelque temps. »

Une colère terrible s'éleva dans le cœur de la fière Pepa. Son premier mouvement fut d'aller se plaindre à la marquise. « Suis-je donc une esclave, disait-elle en se promenant dans sa chambre ? N'ai-je plus une heure qui m'appartienne ? »

Peu à peu les réflexions vinrent calmer son irritation.

Si la marquise lui répondait que ses domestiques avaient agi d'après ses ordres, que ferait-elle ? il valait mieux avoir l'air de tout ignorer, patienter encore, partir avec la marquise pour Paris, et une fois là, chercher une position meilleure.

« J'ai pour moi la santé, la jeunesse, le talent et la beauté, pensait-elle. Pourquoi ne réussirai-je pas ? »

Occupée sans relâche auprès de la marquise, Pepa avait peu de temps pour continuer ses études religieuses, et elle s'en trouvait mieux. Les renseignements reçus dans son adolescence lui revenaient dépouillés des sophismes puisés dans ses mauvaises lectures. Une lumière plus pure se dégageait des brouillards qui s'étaient élevés autour de son intelligence. Déjà elle s'était surprise appelant Dieu à son aide quand le courage lui manquait. Elle ne se rendait pas compte du changement qui s'opérait en elle, mais ce changement se faisait. Elle avait une de ces natures qui doivent être brisées avant de se soumettre.

La prédiction de Jeanne commençait à se réaliser : c'était par les chemins les plus rudes que Dieu devait faire passer la jeune fille pour la ramener à lui.

Le voyage avec la marquise fut tout ce qu'il y eut de plus pénible pour Pepa.

Enfermée dans un wagon avec la pauvre infirme, obligée de tenir Finette sur ses genoux et de surmonter son dégoût, accablée de fatigue et de tristesse, Pepa croyait ne jamais arriver. Cependant elle se trouva enfin installée dans le magnifique hôtel que possédait la marquise, rue Saint-Dominique.

Bientôt Pepa vit se grouper auprès du canapé que ne quittait presque plus la vieille dame l'élite de la société parisienne. Comme en province, la dame de compagnie de la marquise se tenait modestement à l'écart, écoutant la conversation sans y prendre part.

Un soir on causait beaucoup d'un article qui venait de paraître dans un journal catholique. Les opinions s'accordaient toutes pour reconnaître dans l'auteur un talent de premier ordre. Son nom inconnu faisait supposer qu'il avait pris un pseudonyme.

« Vous dites qu'il signe.... demanda la marquise, Jacques Valnoir. »

Pepa ne put retenir un cri arraché par la surprise. Tous les regards se tournèrent vers elle. Elle était retombée dans son impassibilité. Ses yeux étaient baissés, nul ne put voir le bonheur dont ils rayonnaient.

La conversation un instant interrompue reprit son cours. Durant toute la soirée la jeune fille put entendre louer celui qu'elle aimait. La nuit, quand tout dormait dans l'hôtel, elle se releva sans bruit, et, pieds nus, elle vint, comme un voleur, chercher dans le salon le journal dans lequel Jacques avait écrit. Les premières lueurs du jour la trouvèrent encore plongée dans sa lecture.

Les débuts de Jacques dans la littérature furent des plus brillants. Le style ferme et concis du jeune écrivain empruntait à la majesté des choses qu'il traitait une sublimité d'expressions qui rappelaient les meilleurs maîtres. On sentait sous l'ardeur de sa parole la sincérité et la force de ses convictions. Il semblait qu'une langue à part lui eût été révélée. Il aurait rougi d'employer les mêmes armes que ses adversaires. Placé, par sa foi, à de grandes hauteurs, il ne cherchait pas l'attaque, il se bornait à la repousser. Impitoyable pour l'erreur, il trouvait dans les préceptes de l'Évangile mesure de la juste charité que tout homme doit avoir pour son semblable.

Le nom du champion de la bonne cause était dans toutes les bouches. Pepa jouissait de ses triomphes. La pensée que Jacques était à Paris faisait battre son cœur. Comme elle eût été fière d'être sa femme ! Elle lisait et relisait les articles faits par lui.

Comment avait-elle pu ignorer jusqu'alors le talent de Jacques. Elle rougissait à la pensée d'avoir osé discuter avec lui.

Les semaines et les mois passèrent. Pepa menait toujours une existence aussi triste, et, chose étrange, elle n'en souffrait plus. Les journées s'écoulaient dans l'attente de la soirée qui devait ramener les admirateurs de Jacques.

La marquise ne se lassait pas de le louer; elle réclamait de tous ses amis le service de le lui faire connaître; mais Jacques ne se montrait nulle part. On racontait mille histoires sur son compte : les uns disaient qu'il était prêtre; les autres, que c'était un nouveau converti.

Pepa souriait intérieurement; elle seule savait ce qu'était le journaliste en renom.

Un matin, en entrant chez la marquise, elle la trouva avec une lettre à la main; elle attendait sa dame de compagnie pour la lui lire. Aux premières lignes, Pepa s'arrêta. C'était Paule qui écrivait; elle annonçait sa visite à sa parente pour ce jour-là même.

La voix de Pepa tremblait; elle allait se trouver avec Paule! Les souvenirs de son enfance à elle, de sa jeunesse insoucieuse, lui revenaient à la mémoire. Elle se revoyait, dans le jardin du pensionnat, à côté de son amie, faisant des rêves d'avenir. Ces rêves, à quoi avaient-ils abouti pour elle?

La Marquise la considérait avec attention; elle étudiait sur ce jeune visage toutes les impressions qui s'y succédaient avec la rapidité de l'éclair. Un moment il s'y peignit une si profonde tristesse, qu'elle en fut émue.

« Vous allez être heureuse de voir votre amie, dit-elle à Pepa; ce sera une distraction pour vous. Par moments, je me reproche de vous enchaîner auprès de mon lit de douleur. Vous menez une vie anormale; mais je suis égoïste, et vous m'êtes si particulièrement agréable, que je serais vraiment désolée de vous perdre. J'aimerais vous avoir à mes côtés quand je mourrai. »

Pepa serra la main que la marquise lui tendait.

Enfin les deux amies se revirent; Paule se jeta en pleurant dans les bras de Pepa. Que de choses elles allaient avoir à se dire?

La jeune femme élégante faisait un étrange contraste avec la pauvre dame de compagnie au maintien réservé et à la mise modeste; Pepa n'était plus ce que Paule l'avait laissée. Le chagrin avait imprimé ses stigmates sur son front; des rides précoces y apparaissaient déjà. Ses yeux si beaux avaient perdu de leur éclat fascinateur.

La marquise avait accordé quelques heures de liberté à la jeune fille; elle les passa avec Paule. Elles étaient depuis bien peu de temps ensemble, et déjà Pepa savait tout ce qui concernait son amie. Celle-ci n'était pas heureuse; elle parlait de son mari avec une profonde amertume. Né-

gligée par lui après quelques mois de mariage, elle avait dû renoncer au monde, sa jeunesse lui interdisant d'y aller seule. Sa mère ayant fait des représentations à Raoul, il les accueillit très-mal; une explication fort vive s'en était suivie. Raoul avait alors défendu à sa femme de recevoir sa mère. Paule n'avait pas d'enfants.

« Heureusement, dit-elle en terminant, que je me suis jetée en Dieu. Sans cela, ma chère, qui sait ce que le chagrin et l'isolement m'auraient fait faire! Pauvre Mme Duparc! comme je lui suis reconnaissante des bons principes qu'elle m'a inculqués? Les deux années passées près d'elle sont les meilleures de ma vie! Te souviens-tu comme nous étions heureuses alors?

— Oui, dit Pepa. Ces jours ont été suivis de bien mauvais jours! pour moi surtout!

—Va, ne te plains pas. Ton chemin a été rude, il est vrai ; mais, crois-moi, bien que le mien ait pu te paraître semé de fleurs, j'y ai été cruellement meurtrie par les épines! Si tu savais ce que l'on souffre d'être mariée à un homme que l'on n'estime pas! »

La pensée de Pepa se reporta aussitôt vers Jacques. Elle se trouvait moins à plaindre alors que Paule dont le sort était irrévocable, tandis qu'elle pouvait encore espérer!

En se retrouvant avec l'amie de sa jeunesse, elle recouvrait presque sa gaieté d'autrefois. A un moment où elle parlait avec animation, Paule lui dit : « Tu es plus belle que tu ne l'as jamais été! »

Raoul vint le soir faire sa visite à la marquise. Il feignit une grande surprise en revoyant Pepa. Depuis longtemps elle ne songeait plus au sentiment passager qu'elle lui avait inspiré. Cependant elle rougit lorsque sa main se posa sur celle que le comte lui tendait : Pepa n'avait aucun regret de ne pas être la femme de Raoul; elle le comparait à Jacques, et tout était à l'avantage de ce dernier. Le luxe qui entourait le jeune comte ne lui faisait plus envie. Elle avait vu que là n'était pas le bonheur. Comme elle eût été plus fière de la gloire qui rayonnait autour du front de Jacques! Assise auprès de sa petite table, chaque fois qu'elle relevait la tête, elle rencontrait les yeux du comte obstinément fixés sur elle; cette attention soutenue la gênait.

Le salon ne tarda pas à se remplir. Paule se vit entourée, fêtée. De temps en temps, elle adressait, de loin, à la dérobée, un sourire à Pepa, mais elle n'alla pas la chercher dans sa solitude; l'étiquette l'empêchait de faire sa société d'une dame de compagnie.

La fierté de Pepa souffrait de cette conduite. Elle en voulait à son amie de ne pas braver des convenances arbitraires pour la faire participer à la vie commune. Cependant elle commençait à savoir maîtriser ses sentiments; elle se disait que Paule n'était pas chez elle et par conséquent pas libre d'agir comme elle l'aurait voulu sans doute. Son front se dérida. Le

nom de Jacques venait d'être prononcé. Il avait obtenu un magnifique triomphe.

« A propos, dit quelqu'un en s'adressant à la Marquise, j'ai appris aujourd'hui même dans un journal de l'opposition, que le brillant écrivain dont nous nous occupons est d'une naissance obscure; et le journal ajoute que M. Valnoir vient d'épouser une personne d'illustre origine, séduite, dit-on, par son talent. »

Pepa s'était levée de son siége. Ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle.

Ses lèvres tremblaient, ses dents s'entrechoquaient comme si elle eut été agitée par la fièvre.

La Marquise avait dirigé son binocle vers la dame de compagnie, elle fut effrayée de l'altération de son visage.

« Qu'avez-vous, mademoiselle? lui dit-elle : Seriez-vous malade? Vous pouvez vous retirer dans votre chambre. J'espère que le repos vous remettra. Julie vous remplacera près de moi. »

Pepa sortit en chancelant. Toute la nuit elle fut en proie au plus violent chagrin. Jacques marié! cette idée traversait comme un glaive son cerveau brûlant. Ainsi donc tout était fini entre eux. Il l'avait complétement oubliée! Pourquoi n'avait-il pas tenté une nouvelle démarche auprès d'elle? il se serait vite aperçu que son orgueil s'était modifié! Elle n'aurait pas hésité à l'accepter pour guide. Mais maintenant elle n'avait plus d'espoir! Qu'allait-elle devenir?

Un souffle infernal passa dans le cœur de la jeune fille : Raoul l'aimait-il encore? Elle repoussa cette pensée avec horreur; elle ne put point s'en délivrer.

DOROTHÉE DE BODEN.

(La fin au prochain numéro.)

ÉTUDES BIBLIQUES

M. L'ABBÉ GLAIRE ET M. LE PASTEUR RÉVILLE

M. Renan a des disciples qui voudraient passer pour ses précurseurs. L'un des plus notables est M. Réville, pasteur protestant, rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue germanique.* Ce ministre de l'Évangile emploie ses loisirs, qui paraissent nombreux, à repousser comme écrivain les croyances qu'il doit enseigner comme pasteur. Dernièrement encore il a publié dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *les Origines du Nouveau Testament.* C'est l'œuvre d'un pur rationaliste, affairé de montrer sa science, et montrant en réalité beaucoup d'ignorance ou beaucoup d'impudence. Comme son maître, il procède toujours par l'affirmation. En lisant cette étude pédante et frivole, nous nous sommes rappelé un livre vraiment savant où les questions que tranche M. Réville sont traitées avec beaucoup de solidité et d'ampleur; c'est le livre de M. l'abbé Glaire, intitulé : *Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1). Devant ce seul travail, on s'étonne que des objections et des affirmations comme celles de M. Réville puissent encore se produire. Évidemment *l'École critique* compte beaucoup, et à juste titre, sur l'ignorance du public auquel elle s'adresse, le public des cabinets de lecture; néanmoins ce calcul ne suffit pas à expliquer son aplomb; il faut aussi qu'elle soit très-peu au courant de l'état vrai de la science sur les points où elle prétend porter la lumière. Les travaux des rationalistes allemands sont les seuls qu'elle connaisse; elle les croit nouveaux, elle les trouve admirables et s'en empare, sans indiquer toujours très-scrupuleusement la marque de fabrique. En réalité il n'y a là qu'une certaine nouveauté de forme, relevée par quelques détails d'un ordre secondaire.

Le combat auquel nous assistons a été engagé bien des fois, et toujours les catholiques ont battu l'ennemi, même sur le terrain

(1) Cinq volumes in-8°. Prix : 20 fr. Chez A. Jouby, libraire-éditeur, 7, rue des Grands-Augustins.

qu'il avait choisi. C'est un fait qu'il importe de rappeler souvent, car même de notre côté on est trop disposé à croire aux grandes découvertes de la science contemporaine. M. Réville et ses pareils exploitent cette préoccupation ; on les entend dire que les défenseurs de l'Eglise, embarrassés des progrès de l'exégèse, de l'herméneutique, de la philologie, etc., etc., échappent à leurs arguments et à leurs preuves en s'écriant : « Nous avons la vérité, et, si vos découvertes d'aujourd'hui nous embarrassent, celles que l'on fera demain nous donneront raison. » La réponse ne serait pas mauvaise, mais il est faux qu'on s'en tienne là. Les catholiques n'ont jamais décliné la discussion. *L'École critique* ne saurait les embarrasser, même si elle trouvait du nouveau ; elle ne les embarrassera pas en rééditant des erreurs et des interprétations mille fois réfutées. Seulement ils pourront souvent dédaigner de lui répondre. Est-il nécessaire, par exemple, et serait-il raisonnable de prendre au sérieux le travail de M. Réville ? Il suffit de signaler l'industrie de ce pasteur, en prouvant par deux ou trois faits que sa science est bien étroite ou sa conscience bien large.

Il tient à établir que le Canon de l'Ancien Testament fut très-longtemps à *l'état fluide ;* il le montre s'accroissant en quelque sorte au hasard, selon les caprices « de la vénération populaire. » C'est un moyen très-simple, mais peu scientifique, d'écarter l'inspiration divine et d'infirmer l'autorité du canon hébraïque. Il est certain que ce canon n'a pu se former que peu à peu ; mais il est certain aussi que le hasard et la fantaisie n'en furent pas les auteurs. M. Réville ajoute : « On se demandera si la liste des écrits sacrés hébreux, au« trement dit le canon de l'Ancien Testament, était officiellement « close et arrêtée au temps des apôtres. *Rien n'est plus douteux.* »

Voilà un doute bien affirmatif. Il ne surprendra pas les lecteurs qui s'en tiennent aux seules lumières de la *Revue des Deux Mondes* ; il eût été bon cependant de le justifier ou, tout au moins, de lui donner quelques points d'appui.

D'abord il fallait rappeler que le canon de l'Ancien Testament n'était pas rigoureusement le même, du temps de Notre-Seigneur, chez les juifs de la Palestine et chez les juifs helléniques ou alexandrins. Les premiers n'avaient dans leur canon, le canon hébraïque, que les livres dits *proto-canoniques ;* les autres y joignaient les livres qu'on a appelés *deutéro-canoniques*, savoir : deux livres des Machabées, les livres de Tobie, Judith et Baruch, les Proverbes de Sirach et quelques chapitres des livres de Daniel et d'Esther. Du reste ces différents

livres étaient très-respectés des juifs de la Palestine. Peut-être M. Réville est-il d'un autre avis? mais alors il fallait le dire. Peut-être aussi garde-t-il le silence pour se ménager un faux-fuyant? Dans l'un et l'autre cas, rien n'est plus outrecuidant que son *rien n'est plus douteux*, jeté ainsi sans l'ombre de preuve, sans aucun essai d'argumentation. Du reste, il résulte de l'ensemble de l'article que son observation porte sur le canon hébraïque. Suivons-le un instant dans cette voie.

La tradition des Églises chrétiennes fait remonter jusqu'au temps d'Esdras et de Néhémie (467-415 avant Jésus-Christ) la formation du Canon de livres que les juifs ont toujours regardé comme sacrés et divins. Si ce fait ne peut être établi avec une rigoureuse précision, il a incontestablement pour lui de très-grandes autorités. « Le témoi- « gnage des juifs sur ce point, dit M. l'abbé Glaire, a toujours été aussi « constant qu'unanime. La tradition des chrétiens réunit les mêmes « qualités..... Ainsi Esdras est regardé comme l'auteur du Canon « des juifs par saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, « saint Basile, saint Chrysostome, Théodoret, saint Jérôme, » etc. Devant de pareilles autorités que signifie une simple affirmation de M. Réville?

Ce pasteur essaye quelquefois de discuter. Il fait, par exemple, l'observation suivante au sujet de Daniel : « L'apocalypse de Daniel « trahit la date récente de sa composition par sa place au milieu de « ces hagiographes, car autrement les juifs l'eussent rangée, comme « les chrétiens l'ont fait assez maladroitement, parmi les grands pro- « phètes contemporains de l'exil. » Et quand il a dit cela, M. Réville croit avoir prouvé que « l'apocalypse de Daniel » est une œuvre apocryphe. Nul doute qu'il ait obtenu ce résultat près de M. Buloz; peut-être même l'a-t-il obtenu également prés de M. Mazade, catholique sincère mais éclairé. D'autres lecteurs auront pu croire, au contraire, qu'il se moquait du public. L'objection est, en effet, bien vieille, bien connue, et il faut beaucoup de sans gêne pour la reproduire avec cette sécurité. Écoutons M. l'abbé Glaire réfutant, il y a vingt ans, l'article que vient de publier M. Réville :

« L'assertion de nos adversaires n'aurait quelque poids qu'au cas qu'on démontrerait que l'ordre dans lequel les livres sacrés sont rangés actuellement dans les Bibles des juifs est l'ordre primitif; or, c'est ce qu'ils ne sauraient faire de manière à enlever toute espèce de doute, puisque la version des Septante et Josèphe lui-même n'observent pas l'arrangement

adopté dans ces Bibles. D'ailleurs les critiques que nous combattons pourraient-ils prouver davantage qu'Esdras et Néhémie n'ont pas eu de raisons suffisantes de suivre dans la formation du Canon l'ordre observé par les juifs d'aujourd'hui. S'il est vrai, comme l'enseignent le Talmud et le commun des interprètes, que les Paralipomènes soient l'œuvre d'Esdras et de Néhémie, nous ne voyons pas pourquoi ces deux prophètes ne les auraient pas mis à la suite des livres qui portent leur nom. Quant au livre de Daniel, nous concevrions également qu'il n'eût pas été rangé dans la classe des prophètes. Daniel, en effet, n'était pas prophète dans le sens que les anciens Hébreux paraissaient attacher au mot *nâbi*, qui exprimait l'idée d'un homme dont la profession spéciale était d'exercer le ministère prophétique. Les fonctions qu'il exerça à la cour des rois de Babylone, de Médie et de Perse, semblaient l'exclure de cette classe pour en faire un *hoyé* ou *voyant*, comme David et Salomon, dont les ouvrages n'ont point été classés parmi les prophètes proprement dits, pas plus que le Pentateuque de Moïse, quoique ce dernier soit regardé par les juifs comme un prophète bien supérieur à tous les autres (1). »

M. de Quatremère, dont la science était si supérieure à celle des représentants de *l'École critique*, a fait sur ce même point, l'observation suivante :

« On peut croire, ce me semble, tout en admettant, comme je le fais, la parfaite authenticité du livre de Daniel, que ce recueil, ayant été formé à Babylone, et peut-être après la mort de l'auteur, aura été apporté un peu tard à Jérusalem, et n'aura pu trouver sa place qu'à la suite des autres ouvrages dont se composait déjà le Canon (2). »

On voit combien l'objection de M. Réville, objection qui repose tout entière sur le *classement*, est frivole. Tout l'article du révérend pasteur est dans ce goût. « Les visions prophétiques » de Daniel ont soulevé de plus graves controverses. De sérieux adversaires les ont attaquées, et la science catholique a eu raison de leurs attaques. Si M. Réville veut traiter un jour cette question pour un public plus compétent, plus intelligent que celui de la *Revue des Deux Mondes*, il fera bien de lire les soixante-dix pages qui terminent le troisième volume du solide ouvrage de M. l'abbé Glaire. Elles sont consacrées au livre de Daniel; on y trouve le pour et le contre, et la science y donne les mêmes conclusions que l'Église.

Des preuves d'une autre sorte ont été produites dans ces derniers temps. M. J. Oppert, le savant assyriologue, a pu lire diverses ins-

(1) *Introduction*, etc. T. I, p. 53.
(2) *Journal des Savants*, Octobre, 1845, p. 603.

criptions cunéiformes datant du règne de Nabuchodonosor, et se rapportant à des faits que Daniel a signalés. Les inscriptions de Nabuchodonosor et le récit du prophète sont en parfaite concordance. Dans le cas ou M. Réville voudrait s'en convaincre, nous lui conseillerons une seconde lecture, celle de cinquante pages du troisième volume de *l'Histoire générale de l'Église* que nous donne en ce moment M. l'abbé Darras. Il y apprendra plusieurs choses qu'il ne devrait pas ignorer ou qu'il ne devrait pas taire s'il ne les ignore point.

M. le pasteur Réville cherche naturellement à décrier les Évangiles. Il voudrait faire croire qu'ils ont été adoptés au hasard, et que longtemps ils eurent peu d'autorité. Il invoque dans ce but le témoignage de saint Papias, évêque d'Hiéropolis, qu'il appelle un *vetus homo*. Voyons, dit-il, comment au temps des pères apostoliques on parlait du *recueil de paroles* de l'apôtre Matthieu et des autres évangélistes. Il cite incomplétement une traduction libre de saint Papias et s'écrie :

« On le voit, contrairement à toutes nos idées modernes, ce n'est pas le livre, l'écrit, c'est la parole qui constitue, pour le vénérable évêque, le témoin sûr et permanent de la vérité. Seulement, de sa déclaration même, nous sommes en droit de conclure que c'est précisément de son temps que des chrétiens moins conservateurs des vieux usages se mirent à répandre avec une certaine ardeur les Évangiles écrits que Papias traitait avec le demi-dédain et le demi-dépit d'un vieillard dérangé dans ses habitudes. »

Voici dans son intégrité le texte de saint Papias. On verra s'il autorise les assertions que M. Réville produit d'un ton si dégagé :

« On me saura gré de transmettre l'enseignement que j'ai reçu des Anciens, dont j'ai soigneusement conservé la mémoire, et dont j'atteste la vérité. Je me suis toujours attaché, non pas, comme la multitude, aux maîtres qui parlent le plus, mais à ceux qui disent la vérité; non pas à ceux qui apportent des doctrines étrangères, mais à ceux qui transmettent l'enseignement proposé à notre foi par le Sauveur et procédant ainsi de la Vérité même. Chaque fois qu'il m'est arrivé de rencontrer quelques compagnons des Anciens, je m'informais avidement des paroles qu'ils en avaient recueillies. Que disaient habituellement André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Matthieu? demandais-je. Que disent Aristion et Jean l'Ancien, ces disciples de Jésus-Christ? Ainsi je parlais, estimant recueillir plus de fruit, de la parole de témoins encore survivants que de la lecture des livres. »

Peut-on trouver dans ces paroles l'expression du *dédain* pour les Évangiles? Saint Papias, loin de repousser les livres canoniques, ou même tout autre livre, prouvait par son langage comme par son exemple qu'il fallait écrire encore, et s'appliquait à montrer qu'il avait pour son compte puisé aux bonnes sources.

Du reste sur ce point comme sur beaucoup d'autres, le savant M. Réville a simplement reproduit l'opinion de Baur. Cet Allemand s'est efforcé d'établir que Papias accordait fort peu de confiance aux Écritures. En conséquence, il a mal cité le passage que M. Réville a très-mal analysé. On est fixé maintenant sur la valeur de cette preuve. Mais Papias n'a pas seulement écrit les lignes qu'on vient de lire. Il a rapporté sur l'Évangile de saint Marc ce qu'il avait entendu d'Aristion et de Jean, le prêtre. Voici ce témoignage, d'après Eusèbe :

« Celui-ci (Jean) lui avait dit que Marc, l'interprète de Pierre, avait écrit soigneusement, mais non toutefois dans l'ordre de la succession des choses, tout ce qu'il avait appris de Pierre touchant les paroles et les actions de Jésus-Christ. Marc n'avait pu lui-même entendre le Seigneur et ne l'avait point suivi. Mais il s'était trouvé avec Pierre, lequel annonçait l'histoire de Jésus, selon qu'il était utile à ceux qui l'entendaient, et non point pour en faire l'histoire ordonnée et complète. C'est pourquoi il n'y a point à reprocher à Marc de n'avoir point mis d'ordre dans la narration des faits. Il ne s'attachait qu'à une chose, à ne rien omettre de ce qu'il avait entendu, et à ne rien écrire de faux (1). »

Voilà comment parlait le saint évêque dont M. Réville, trop confiant dans la parole de Baur, ose dire qu'il traitait les Évangiles avec le *demi-dédain* et le *demi-dépit* d'un vieillard ennuyé de voir que les chrétiens cherchaient dans le livre un appui pour la parole. C'est tout le contraire de la vérité.

Et pourquoi Papias, disciple de l'apôtre saint Jean, recueilla-t-il avec tant de soin tous les témoignages authentiques sur l'enseignement des apôtres et de leurs compagnons? Simplement parce que, dès cette époque, l'ignorance, le mensonge, l'hérésie, mêlaient le faux au vrai. L'évêque d'Hiéropolis voulait prévenir, tout à la fois, les erreurs de la parole et celles du livre. Mais, s'il parle des Évangiles, c'est pour les invoquer et non pour les *dédaigner*. Du reste son texte est là et il tranche la question. Maintenant, si M. Réville veut soutenir que la

(1) Euseb., *Hist. eccl.*, liv. III, ch. XXXIX.

parole a été le grand témoin et l'arme préférée des premiers chrétiens, que l'Église a été fondée sur la tradition orale et non sur des textes écrits, il trouvera peu de contradicteurs. Il pourra même affirmer que le respect de la parole n'a pas diminué chez nous. Mais il aura beau faire ressortir l'autorité donnée à l'enseignement oral par l'Église naissante, il ne tirera de son argumentation aucun argument contre les Évangiles (1).

Nous ne prolongerons pas cette discussion. M. Réville soutient, à propos du Nouveau Testament, la même thèse que M. Renan. Il dirige l'attaque sur d'autres points, mais il vise au même but et dit souvent les mêmes choses. Il prétend chasser Dieu de l'Évangile et montrer partout dans l'histoire de l'Église, l'œuvre souvent incertaine, hésitante, inconsciente de la pensée humaine. Peut-être faudra-t-il reprendre bientôt ces questions déjà tant de fois traitées et résolues; mais il n'y a pas lieu de le faire à propos des travaux de M. Réville : ils n'ont pour eux ni l'autorité, ni la force, ni la mode. Si nous les avons signalés, c'est afin de démontrer une fois de plus que l'*École critique* manque absolument de critique. Son érudition n'est guère que de l'audace; elle consiste à donner de vieilles objections pour des nouveautés, et à tenir toute réfutation comme non avenue. La science incrédule d'autres fois faisait de longues recherches et entassait textes sur textes pour aboutir à un doute; celle d'aujourd'hui s'épargne les recherches et prodigue les affirmations. L'ignorance générale seconde merveilleusement ce charlatanisme.

Mais le bruit que font de mauvais livres ou de pauvres articles ne doit pas nous inquiéter. Ce bruit ne peut leur donner ni la force ni la durée. Les lecteurs que de telles œuvres passionnent, sont généralement de ceux qui ne comptent pas et dont les impressions passent vite. Tout au contraire, les travaux où le fond résiste exercent une action durable; car ils fortifient les esprits dont le jugement fait autorité et finit par former l'opinion. L'ouvrage de M. l'abbé Glaire est de ce nombre. C'est un livre très-sérieux, où l'on trouve la réfutation péremptoire de toutes les attaques prétendues scientifiques dirigées contre les livres saints. On verra en le lisant, que M. Renan et ses

(1) Deux mots sur saint Papias : il était évêque d'Hiéropolis, (Petite Phrygie), dans la première partie du deuxième siècle. Tillemont, dont le témoignage doit avoir du poids près de M. Réville, constate qu'il jouissait d'une grande considération dès l'an 105. Saint Irénée l'appelle un homme antique et rapporte qu'il fut, comme saint Polycarpe, un auditeur de saint Jean l'Evangéliste. Il subit le martyre dans un âge très-avancé, vers 165 ou 167.

collègues, et ses élèves et les Allemands, ses maîtres, n'ont rien inventé, rien trouvé, rien rajeuni.

L'*Introduction historique et critique* compte cinq volumes. Le premier contient une introduction générale aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; le deuxième renferme une *archéologie biblique* où divers écrivains de ce temps ont puisé, sans trop de peine, des connaissances étendues et variées sur les antiquités du peuple juif; le troisième nous donne une introduction particulière au Pentateuque, aux livres historiques de l'Ancien Testament et aux quatres grands prophètes; le quatrième et le cinquième portent sur les petits prophètes, les livres Sapientiaux, les Évangiles, les Épitres et l'Apocalypse.

Le travail de M. l'abbé Glaire a reçu, dès sa première édition, des éloges que le monde savant a ratifiés. L'illustre cardinal Mai y voyait un des plus sûrs « antidotes qu'on pût opposer au rationalisme biblique. » M. Quatremère en a constaté l'utilité, l'impartialité, le mérite, et n'a pas craint d'annoncer qu'il exercerait « une heureuse influence sur les progrès futurs des études bibliques et sur la direction savante des recherches théologiques. » Ce résultat a été obtenu non-seulement en France, mais à l'étranger, car l'*Introduction historique et critique* a été traduite en italien et en espagnol et appliquée à l'enseignement dans plusieurs séminaires.

Ce livre a rendu un autre service aux écoles catholiques. Il leur a permis d'écarter l'Herméneutique sacrée de Janssens, dont on se servait, faute de mieux, sans en ignorer les défauts. L'œuvre de cet auteur est, en effet, très-incomplète sur différents points et trop hardie sur d'autres. Les erreurs des exégètes rationalistes y sont consciencieusement exposées, mais la réfutation n'est pas toujours satisfaisante. M. l'abbé Glaire, qui n'expose pas avec moins de conscience, réfute avec plus de solidité. Aussi recommandons-nous son ouvrage à quiconque voudra connaître les questions soulevées par l'*École critique* et s'édifier sur les procédés et le savoir réel des docteurs frottés d'allemand, qui font dans la *Revue des Deux Mondes* de l'exégèse, de l'herméneutique, de l'archéologie biblique, etc, etc.

EUGÈNE VEUILLOT.

MÉLANGES

PEINTURES NOUVELLES A SAINT-SULPICE

Chapelle *Sainte-Anne*, par M Lepneveu; chapelle *Sainte-Geneviève*, par M. Timbal; la chapelle de la *Sainte Vierge*

La Revue veut tenir ses lecteurs au courant de toutes les questions actuelles et intéressantes, et dans ce programme, l'art, sous ses diverses formes, peinture, sculpture, etc., ne saurait être oublié. Ne fût-ce que par l'influence si grande qu'il exerce aujourd'hui plus que jamais sur les mœurs, il importe à nos lecteurs de le suivre dans tout mouvement qui trahit ou le progrès ou la décadence.

En attendant la publication, qui ne tardera pas, de notre étude sur Eugène Delacroix (sa vie et son œuvre), provoquée par l'Exposition ouverte en ce moment, boulevard des Italiens, nous croyons juste d'appeler l'attention sur les peintures nouvelles des deux chapelles *Sainte-Anne* et *Sainte-Geneviève*, récemment découvertes à Saint-Sulpice et que nos lecteurs nous sauront gré certainement de leur avoir fait connaître.

La chapelle *Sainte-Anne* se compose de deux vastes pendentifs représentant, celui de gauche *la Naissance de la Sainte Vierge*, l'autre à droite, *la Présentation au Temple*, deux œuvres qui par la gravité et l'élévation du style me semblent en parfaite harmonie avec leur destination. Toutefois la composition du premier tableau peut-être laisserait un peu à désirer. Le lit placé au milieu de la scène et qui la remplit en s'allongeant presque horizontalement, ne me semble pas d'un heureux effet. Je doute que le mouvement d'ailleurs peu gracieux de la Sainte, qui se redresse en élevant son enfant pour l'offrir au ciel, soit tout à fait correct; mais l'enfant, enveloppée dans des langes immaculés et dont la tête est charmante, rayonne admirablement avec son nimbe lumineux sous la clarté sereine de ce ciel où planent au-dessus de la divine Colombe, figurant l'Esprit-Saint, de beaux anges qui descendent à l'envi pour faire fête à la Sainte Vierge.

A gauche on remarque une servante portant une amphore qu'elle approche du foyer indiqué seulement par une vapeur rougeâtre; c'est une belle et savante étude qui contraste heureusement par son ampleur et son

caractère presque viril avec le groupe élégant placé à l'extrémité du lit et la femme en prières sur le premier plan à droite.

Le pendentif de droite a pour sujet, comme je l'ai dit, la *Présentation au Temple*, c'est un de ces motifs avec lesquels il semble assez difficile de faire du nouveau et de produire un grand effet. L'artiste, avec son tact, l'a compris ; et sa composition simple et naturelle, reposant doucement le regard, n'a rien de bien inattendu. Sur le second plan, dont la façade de l'édifice sacré fait en grande partie le fond, on voit la sainte Vierge enfant qui s'agenouille sur les degrés en nous laisant apercevoir son profil, radieusement candide, et qui ravit par une expression toute céleste. A quelques pas derrière elle, Anne et Joachim, par leurs gestes et leur attitude, montrent qu'ils s'associent au sentiment de la pieuse enfant et à l'oblation qu'elle fait d'elle-même au Seigneur. Ces figures, noblement posées, ont de la dignité et du caractère, mais avec quelque lourdeur.

Sur le premier plan se remarquent d'autres personnages reliés, quoique insuffisamment peut-être, à l'ensemble de la composition, un aveugle entre autres, vigoureuse étude d'une couleur assez terne, mais qui atteste chez l'artiste un vrai savoir, une touche adroite, habile, et une exécution consciencieuse. La peinture de M. Lepneveu, encore qu'elle n'accuse pas d'une façon très-accentuée la personnalité, et laisse parfois à désirer comme vivacité d'expressions, se distingue par l'élégance unie à la solidité. Mais j'y voudrais une lumière moins égale, et un peu plus de parti pris. Au reste, je dois dire que je n'ai vu cette remarquable chapelle que du dehors, la grille fermée, ce qui permet assez difficilement d'en bien juger, parce qu'on n'aperçoit les tableaux que de côté et d'une manière très-incomplète.

J'ai été plus favorisé pour la chapelle voisine, celle de *Sainte-Geneviève* par M. Timbal. J'ai pu l'examiner tout à loisir en choisissant mon point de vue, admis à la visiter avant qu'on eût enlevé le dernier échafaudage ou plancher placé un peu au-dessus de l'autel et au niveau des deux tableaux que je voyais de face et sans que rien gênât le regard. Mon impression a été des plus favorables, surtout pour le pendentif de droite qui représente *Sainte Geneviève priant pour les pestiférés* (à l'époque du Mal des Ardents). Ce tableau, à mon gré de beaucoup supérieur à celui qui fait vis-à-vis, en me frappant au premier coup d'œil, a tout d'abord attiré mon attention. Il n'a pas perdu, bien au contraire, à un examen réfléchi, car les détails ne nuisent point à l'effet d'ensemble. La composition est bien comprise, dramatique sans exagération. Au milieu, comme sujet principal et centre d'unité, le groupe des prêtres et des religieux portant processionnellement la châsse de la Sainte pour détourner, par son intercession, le redoutable fléau. Les têtes sont fort belles, des plus sympathiques, malgré leur caractère ascétique et austère. Les vêtements sacerdotaux variés ont beaucoup

d'éclat (avec sobriété pourtant), et font heureusement contraste avec les tuniques blanches et noires des moines, tuniques tombant à larges plis. Tout ce groupe, par la noblesse des types, la vérité des attitudes, la force des expressions comme la sage énergie de la touche me paraît vraiment remarquable. Autour de lui, de l'air et de la lumière. La Sainte qui, au-dessus, les mains jointes et agenouillée sur un nuage, les yeux suppliants et son pur visage tournés vers le Dieu invisible, domine la scène, est aussi fort belle ; tout à la fois humble et majestueuse, elle nous représente bien la glorieuse bergère si puissante dans sa faiblesse et devant laquelle reculait celui qu'on surnommait le *fléau de Dieu.*

L'infortuné qui, sur le premier plan, se débat dans les convulsions de l'agonie, a beaucoup de relief et ne peut qu'impressionner vivement le spectateur, sans distraire trop le regard et nuire à l'effet général. Je n'en dirai pas autant du groupe à gauche, celui de la jeune femme que soigne le mire ou physicien. Ce groupe me semble moins heureux que le reste, soit par suite de quelques défaillances d'exécution, soit à cause de cette espèce de matelas d'un bleu sale sur lequel la malade est couchée et qui, peu agréable à voir, tient trop de place dans le tableau. Qu'on ne s'exagère pas au reste la portée de cette observation qui n'a point pour but de diminuer la valeur d'une œuvre d'un vrai mérite et qui place M. Timbal au premier rang des artistes, en trop petit nombre, appelés par la nature sérieuse de leur talent à l'honneur, pour moi insigne, de décorer les églises et d'aider par cette prédication des yeux à la parole du prêtre.

Le second pendentif, *Sainte Geneviève distribuant la nourriture aux indigents*, me semble moins complet et moins réussi que le premier, encore qu'il renferme aussi de très-bonnes parties. Sainte Geneviève sans doute là aussi me paraît fort belle dans ses longs vêtements blancs et bleus, largement déroulés ; mais je dirai presque qu'elle est trop belle, car l'humble bergère, qui n'est point ici comme dans l'autre tableau à l'état glorieux, sainte et transfigurée, offre dans son profil antique quelque chose de quasi royal. Il semblerait tout au moins quelque illustre matrone romaine, la mère des Gracques ou l'autre Cornélie. Les deux personnages du même groupe sont également remarquables avec leurs types caractéristiques, leur physionomie expressive, et leurs draperies d'une élégante simplicité. Mais j'aime peu cette espèce de soldat qui fait vis-à-vis avec son singulier costume, sa figure carrée, et planté roide et droit à la façon d'un piquet. On pourrait en revanche reprocher des gestes trop télégraphiques, des mouvements trop contrastés dans cette multitude qui s'empresse, qui se précipite pour avoir sa part des aumônes. Néanmoins s'il y a foule, il n'y a point confusion, et on doit avouer que des gens qui meurent de faim ne sauraient marcher à pas comptés, comme un recteur suivi des quatre facultés.

Dans certaines parties de l'œuvre, la couleur laisse à désirer, moins franche et moins attrayante que dans l'autre panneau; on regrette même des tons blafards ou d'un gris qui se combine avec des teintes de brique. Cela tient, je crois, au procédé employé par l'artiste, mélange de cire et d'huile, alors qu'à l'avance il ne pouvait se rendre bien compte du résultat. Il faut se défier de ces expériences. Quoi qu'il en soit, en dépit de restrictions d'ailleurs peu importantes et qui, par leur sincérité, ne peuvent que donner plus de poids à ma louange, cette œuvre fait grandement honneur au pinceau de l'artiste et atteste chez lui, avec la science acquise, avec l'exécution habile, ferme, consciencieuse, une inspiration de plus en plus élevée et religieuse. Je ne puis qu'applaudir à la récompense que ce beau travail a valu à M. Timbal, l'un des décorés du 15 août dernier.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne pourraient visiter la chapelle *Sainte-Geneviève*, je crois utile d'ajouter que la *Gazette des Beaux-Arts* publiera prochainement deux gravures sur bois des deux pendentifs d'après des dessins dus au crayon habile et fidèle de M. Gustave Chasserent.

Je ne quitterai pas Saint-Sulpice sans dire quelques mots d'une innovation récente et regrettable dont la chapelle de la Sainte Vierge me ménageait la désagréable surprise. Cette chapelle, si chère aux fidèles désireux de se recueillir, par ce demi-jour et ces ombres mystérieuses qui manquent trop dans la superbe basilique, a perdu tout à coup, en partie du moins, son caractère. Dans la niche haute, éclairée d'une discrète lumière, où la statue de la sainte Vierge, si gracieusement majestueuse et belle, seule, attirait doucement le regard, n'a-t-on pas eu l'idée malheureuse, malencontreuse, de placer à droite et à gauche, sous prétexte sans doute de remplir le vide, deux banales statues, saint Jean et saint Joseph, en plâtre d'une blancheur éblouissante et qui, en reflétant vivement la lumière tout autour d'elles, sont du plus fâcheux effet? Elles ôtent beaucoup trop, comme je l'ai dit, à la chapelle de son premier et poétique et religieux caractère. Il n'y a qu'une voix parmi les pieux fidèles comme parmi les gens de goût sur cette innovation, et il semble difficile qu'en présence du fâcheux résultat, on ne rétablisse pas les choses dans le premier état. On trouvera sans peine un autre emploi de ces deux plâtres, que pour mon compte, je trouverais mieux placés partout ailleurs.

BATHILD BOUNIOL.

A TRAVERS CHAMPS

I

CAMPAGNARD ET VOLTAIRIEN

Lourd est le paysan, mais, si rustre qu'il soit,
Je le préfère encore au bourgeois de l'endroit
Qui passe sa journée au fond d'une écurie,
Fouaille ses chiens et rit de la Vierge Marie.
Le premier a, du moins, sous son sayon gaulois,
Un parler imagé qui sent l'air de ses bois.
Ignorant et rusé, têtu comme une mule,
Cet homme au dur profil n'a rien de ridicule;
Mais quant à ce Monsieur, ce bourgeois campagnard,
Obèse et tout gonflé de sottise et de lard,
Qui vous fait tout d'abord, quand on lui rend visite,
Voir sa cave et ses chiens, — sa femme vient ensuite —
Et qui passe sa vie à compter ses fagots,
Il est bon tout au plus à payer des impôts.
Debout dès le matin, Silène à rouge face,
Quand la halle s'emplit, il descend sur la place
En homme satisfait, bien vu de ses voisins,
Qui possède vingt bœufs et quatre à cinq moulins.
Il flaire le gibier, soupèse la volaille,
S'inquiète du prix du grain et de la paille;
Du reste, bon garçon et causant volontiers,
Quoique se rengorgeant avec les charretiers.
« Tes œufs sont frais, petite, à combien la douzaine ? »
Il sait ce qu'il dépense à table par semaine,
Le prix du pain, de l'huile, et tient livre courant...
Si l'argent rapportait encore six pour cent!
Madré du reste, habile à pratiquer l'usure,
Ce qu'on nomme chez nous prendre double mesure;

Et les vieux vont, disant en traînant leur bâton :
C'est ainsi que l'on fait une bonne maison.
Il donne en mariage au plus offrant sa fille,
Mais il tond sur un œuf, bon père de famille !
Il tombe de cheval quand il est pris de vin ;
Il est coureur, vantard, poltron et libertin;
Mais il fait son marché, surveille ses vendanges,
Et sait le poids du foin qui rentre dans ses granges.
Du reste, chatouilleux sur la propriété,
Pour lui le mendiant n'est qu'un être crotté.
Si le code, — moins pur que le fond de son âme,
Ne modérait un peu sa vertu qui s'enflamme,
Pour un sac de blé noir, cet homme comme il faut
Expédierait tout droit un homme à l'échafaud.
De bonnes mœurs surtout ! bon époux et bon père,
Il a quelques bâtards ; vraiment, la belle affaire !
Bourgeois voltairien, je te connais ; ton nom :
C'est Tartuffe doublé de celui d'Harpagon !

II

LE RETOUR DE CHASSE

La trompe a tout le jour raisonné dans les bois,
Et trois cerfs sont tombés sous la meute aux abois !
Suivis de leurs piqueurs à la rouge livrée,
Les chasseurs, enivrés du sang de la curée,
Courent au rendez-vous, château qui deux fois l'an
Rallume les splendeurs de son soleil couchant,
Hébergeant hôte et chien de façon solennelle.
Ce soir, au rendez-vous, ce soir plus d'une belle,
Accourue au perron sur le seuil du manoir,
Au son bruyant du cor viendra les recevoir.
Plus d'une passera sa main douce et charmante
Sur la tête du cerf à prunelle sanglante,
Et toute chaude encor des morsures des chiens.
Ce soir, au rendez-vous, les joyeux entretiens,

Les gais accords du bal, les longues promenades
Aux lueurs des flambeaux, sous les sombres arcades.
Tandis que les piqueurs, placés sur le coteau,
Enverront leur fanfare aux échos du château,
Le paysan, troublé par tous ces bruits de fête,
Entrouvrira sa porte, et, secouant la tête,
Ecoutera, pensif, les rumeurs du lointain,
Car cet homme a pour lui l'espoir du lendemain.
Économe et prudent, chaque année il entasse
Le produit de ses blés, jusqu'au jour où la masse
Brisera les battants du coffre vermoulu;
Et, maître de cet or qu'il a longtemps voulu,
Alors il songera que l'hypothèque grève
Ce château qui vingt ans fut l'objet de son rêve,
Et dont, jeune bouvier, il a gardé les bœufs.
Qui sait si, dans cent ans, ses arrière-neveux,
Blasonnés par le droit d'une fortune altière,
Un soir ne courront pas le cerf sur la bruyère;
Et si les fils de ceux qui chassent aujourd'hui
Ne s'éveilleront pas au milieu de la nuit,
Le front préoccupé par de tristes pensées.
Au bruit des chiens courants et des meutes lancées...

N. Jean D'ANGÉLY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Congrès de Malines. — Une église à reconstruire. — M. Enfantin.

I

Le Congrès catholique de Malines vient de tenir sa seconde session. L'assemblée était plus nombreuse encore que l'an dernier. Les journaux belges ont constaté qu'elle comptait au moins quatre mille membres. C'est un chiffre que n'atteindra par le prochain congrès de la libre pensée.

Ainsi que nous l'avions prévu et qu'il était, d'ailleurs, facile de le prévoir, cette seconde réunion n'a pas été compromise comme la première par des écarts oratoires où l'esprit d'école dominait et gênait l'esprit chrétien. « Tout a été vraiment catholique, nous écrit un de nos amis, et les défenseurs les plus fermes des principes, doivent se féliciter absolument du résultat. » Il y a peut-être bien un peu d'enthousiasme dans cette appréciation ; il nous semble, en effet, que le libéralisme religieux a laissé passer çà et là le bout de l'oreille ; mais nous voulons nous montrer conciliants, et cela nous est d'autant plus facile que nous n'appartenons pas à l'école de la conciliation. Abstenons-nous donc d'examiner de trop près quelques paroles où l'esprit des plus retentissants orateurs du premier congrès pourrait se reconnaître.

« C'est au pied des autels, comme l'a fort bien dit le journal de Gand, le *Bien Public*, que devait s'ouvrir et que s'est ouvert le second congrès de Malines. Le 29 août, à dix heures du matin, les membres de l'assemblée se sont rendus en cortége de la vaste cour du Petit-Séminaire à l'église métropolitaine de Saint-Rombaud. Il y avait quelque chose de touchant et de majestueux tout à la fois dans cette longue file, de près de quatre mille catholiques confondus dans une même pensée pieuse et s'apprêtant, à peine réunis, à exprimer cette pensée dans la ferveur d'une même prière. »

La première séance générale a été inaugurée par une allocution de S. Em. le cardinal-archevêque de Malines. Le vénérable prélat a rappelé tout ce qu'il y avait eu de bon dans la réunion de 1863, et indiqué ce que devait être la réunion nouvelle. Tout en demandant qu'elle rappelât la première, il a très-délicatement signalé les écueils qu'il fallait éviter, pour que la ressemblance ne fut pas complète.

« Nous savions d'avance, a-t-il dit, que notre œuvre serait imparfaite, surtout que nous ne faisions qu'un premier essai. Mais nous savions aussi qu'en morale et aux yeux de Dieu, les bonnes œuvres faites dans des intentions pures ne cessent pas d'être bonnes et méritoires, malgré les imperfections accidentelles qui s'y glissent, par la faute de ceux qui les exécutent. Ces défauts retombent sur ceux auxquels ils échappent ; ils leur sont personnels, et ils ne vicient point les œuvres elles-mêmes, qui n'en restent pas moins dignes d'éloge et de récompense.

« D'ailleurs, Messieurs, si *nos discours, si nos délibérations et nos discussions* ont laissé à désirer, il n'en est pas moins vrai que nos deux volumes renferment bien de belles pages, bien des remarques utiles, bien des renseignements précieux, et que *nos vœux et nos résolutions*, qui sont les actes propres de notre assemblée, sont à l'abri de toute critique raisonnable. »

Personne, en effet, n'a jamais réclamé contre les *vœux* et les *résolutions*. Les *discours* seuls ont été en cause et, comme on le voit, l'éminent cardinal a ratifié implicitement les protestations qu'ils avaient soulevées. Il a terminé en recommandant d'éviter les questions qui divisent et de ne pas oublier ces belles paroles : *cor unum et anima una*, un cœur et une âme. Cette recommandation répondait visiblement aux sentiments de toute l'assemblée.

Après le cardinal de Malines, on a entendu M. le baron de Gerlache. Le vénérable président du Congrès a tracé un tableau éloquent de la situation de l'Église en Belgique et parlé, dans les meilleurs termes, de la soumission absolue et cordiale que tous les catholiques doivent à l'Église. Si nous voulions faire de la polémique, nous pourrions trouver dans son discours plus d'un passage très-opposé aux doctrines développées l'an dernier par tel ou tel orateur ; mais puisqu'il est convenu qu'on doit se taire sur les questions controversées entre catholiques, ne disons rien.

Le Congrès a ensuite voté, comme l'an dernier, une adresse au Souverain-Pontife. Cette adresse est ce qu'elle devait être : entièrement et foncièrement catholique.

Un incident des plus brillants a marqué la deuxième séance. Mgr Dupanloup que l'on avait d'abord annoncé, puis dont on avait dit ensuite qu'il ne viendrait point et que l'on n'attendait plus, a fait son entrée dans la salle des séances générales. Il a été fort applaudi. Le président lui a souhaité la bienvenue. Voici quelques lignes de sa réponse :

« Messieurs, je suis profondément touché de l'accueil que vous voulez bien me faire, d'autant plus qu'il ne m'est pas difficile de me désintéresser personnellement d'une telle bienveillance. Je ne suis ici qu'une fiction. En m'applaudissant, vous saluez un évêque de l'Église catholique et de la France. Vous m'accueillez avec un tel cœur, parce que vous aimez Jésus-Christ et son Église. (Applaudissements prolongés.)

« Vous me saluez, parce que je suis un frère de vos saints Evêques, un frère respectueux de votre vénérable, courageux et patriotique cardinal (applaudissements), dont la présence au milieu de vous vous honore, vous protége et vous touche. (Tonnerre d'applaudissements.)

« Vous me saluez, parce que je suis Français, fils d'un noble pays dont vous comprenez si bien la gloire. (Applaudissements. Oui ! oui !) Vous saluez en moi mon père, qui est Jésus-Christ, ma mère, qui est la sainte Eglise, mon frère, qui est ma nation. Merci ! (Applaudissements). »

Mais ces applaudissements n'étaient rien près de ceux qui devaient éclater le lendemain, lorsque Mgr Dupanloup, au lieu de prononcer quelques paroles de remercîment ferait un discours. Écoutons le *Journal de Bruxelles*. Il constate que le célèbre prélat a parlé pendant trois heures et s'écrie :

« Quel homme et quelle puissance d'intelligence ! N'était le devoir, qui réclame de moi un aperçu de cette mémorable et émouvante séance, je briserais ma plume pour ne pas m'exposer à faire pâlir la plus magnifique des pages oratoires en essayant d'en présenter l'analyse... Analyser l'illustre évêque d'Orléans ! mais c'est là une tâche impossible ! Par où prendre ce logicien sans égal, cet orateur nerveux, puissant et concis à la fois, ce peintre hors ligne, ce géant de la parole et de la plume ? Il parle comme les grands orateurs, et il raconte comme les génies prédestinés. Tout est réuni dans l'illustre évêque d'Orléans : la facilité de l'élocution, la sublimité du langage, les *à parte* merveilleux qui étonnent, la familiarité d'expression qui subjugue, la majesté et la justesse du geste, la poésie et la grandeur des idées, unies à la hardiesse des images. Encore une fois, quel homme et quel orateur ! »

Le *Journal de Bruxelles* montre ici Mgr Dupanloup debout sur l'estrade, puis prenant place au bureau, et tenant pendant plus de trois heures, « suspendu à ses lèvres son nombreux auditoire ému et fasciné » il ajoute :

« La péroraison du grand orateur a été sublime de grandeur, d'élévation et de majesté. Jamais nous n'avons entendu rien de plus magistral, de plus saisissant ni de plus profond. Encore une fois, quel homme ! quel génie et quel orateur ! C'est par ces mots que nous voulons terminer cette ébauche d'analyse, bien insuffisante et bien incomplète, nous sommes les premiers à le reconnaître. Mais nos lecteurs pourront se rattraper en lisant dans un de nos prochains suppléments le discours *in extenso* de Mgr d'Orléans. »

Et plus loin il s'écrie de nouveau : « dans cette harangue (celle du premier jour) « le grand orateur, le penseur profond et l'homme de génie se révè- « lent avec éclat. Quel homme que cet évêque d'Orléans ! quel homme ! »

Cet enthousiasme redoutable prouve incontestablement que le succès de Mgr Dupanloup a été complet.

Le discours de clôture a été prononcé par le R. P. Félix, qui a donné des nouvelles preuves du talent calme et ferme qu'il déploie depuis tant d'années dans la chaire de Notre-Dame.

Beaucoup d'autres discours ont été lus ou improvisés. On a entendu aussi plusieurs dissertations sur des sujets variés, touchant tous aux intérêts religieux.

Jusqu'ici les journaux nous ont donné peu de détails sur les travaux des sections, mais nul doute que ces travaux n'aient été nombreux et pratiques et ne promettent de bons fruits.

Une cérémonie religieuse présidée par le cardinal-archevêque de Malines a suivi la dernière séance du Congrès. Cette cérémonie a été vraiment solennelle, elle s'est terminée par une prière à laquelle tout le monde s'est associé de la voix et du cœur.

Enfin un banquet a réuni quatre cents des membres du Congrès. L'archevêque de Malines, les évêques d'Orléans, de Namur et de Gand y assistaient. On y a porté des toasts et l'on s'est séparé au milieu des plus fraternelles effusions.

Nous ne prétendons pas avoir donné ici une analyse, même sommaire, des travaux du Congrès. Nous avons simplement voulu indiquer le caractère essentiel de cette seconde réunion. Elle a mieux répondu que la première aux intentions des fondateurs de l'œuvre; elle a été plus pratique et plus largement catholique. En concluerons-nous que la perfection a été atteinte? Non. Il nous semble que la partie oratoire, que l'on s'était promis de restreindre, a fini par rompre toutes les digues et qu'il y a eu un débordement d'éloquence. Mon Dieu! nous ne trouvons pas mauvais que l'on fasse beaucoup de discours, surtout lorsque nous ne sommes pas obligés de les lire; mais il nous semble que le goût prononcé de cet exercice peut porter préjudice à l'étude des œuvres pratiques et faire dérailler le Congrès.

Oserons-nous dire enfin que l'assemblée de Malines nous a paru large en matière d'applaudissements. Nous reconnaissons que dans une pareille réunion, une réunion fraternelle, il est de bon goût d'applaudir tout le monde. Cependant on pourrait y mettre un peu de modération, ne serait-ce que pour ménager l'humilité de nos frères et ne pas provoquer le sourire de nos ennemis.

II

M. l'abbé Nottret, curé de Domont (diocèse de Versailles), nous prie de faire connaître les besoins particuliers de son église. Bien que nous ne puissions accueillir d'ordinaire ces sortes de demandes, nous ferons aujourd'hui une exception, et pour que la cause de M. l'abbé Nottret soit bien

plaidée, nous le chargerons de la plaider lui-même. Voici ce qu'il nous écrit :

« L'Église de Domont est tombée en ruines vers 1779. Elle n'a été remplacée après les mauvais jours de la Révolution que par une grange basse, étroite, très-insuffisante pour les besoins religieux de la population, et qui de plus est aujourd'hui fort peu rassurante pour la sécurité des fidèles. Une reconstruction est devenue indispensable. Mais hélas ! la paroisse est pauvre, et ses ressources sont trop faibles pour qu'elle puisse entreprendre une œuvre si coûteuse. Nous sommes donc obligés de recourir à la charité publique et de l'appeler à notre aide en lui faisant connaître nos besoins.

« Faites connaître notre œuvre, Monsieur. Il y a, ce me semble, quelque chose qui la rend aujourd'hui plus particulièrement opportune. Ce temple qu'il s'agit de relever est dédié à sainte Marie-Madeleine, cette illustre pénitente dont la gloire principale est d'avoir compati si amoureusement aux souffrances du Sauveur, et d'avoir consolé, par les témoignages de son affectueuse tendresse son cœur abreuvé d'amertume.

« Eh bien, est-ce qu'aujourd'hui ce même Sauveur n'est pas comme autrefois, outragé, indignement crucifié? — Est-ce que son cœur n'est pas noyé dans la tristesse par la défection de tant d'âmes qui lui doivent tout? Est-ce qu'il ne traverse pas encore des jours de douleurs et d'angoisses? Oh ! oui. Donc associons-nous tous, nous qui aimons Jésus, associons-nous à la Madeleine qui répandit sur ses pieds un parfum d'un grand prix, et puisque le vase d'albâtre, où elle renfermait d'une main si prodigue les parfums qui devaient l'embaumer, est vide maintenant, remplissons-le à notre tour d'un autre parfum, celui de nos aumônes.

Dites, je vous prie, à tous vos abonnés que des messes à perpétuité sont assurées aux bienfaiteurs (1). »

III

De tous les axiômes qui ont cours dans le monde, il en est peu que l'on prononce aussi souvent et que l'on applique aussi rarement que celui-ci : « on ne doit aux morts que la vérité. » D'ordinaire, en effet, les amis prennent seuls la parole en présence d'une tombe, et ils se font comme un devoir de forcer l'éloge. C'est le spectacle qui vient de nous être donné à l'occasion des funérailles de M. Enfantin. Ses anciens disciples l'ont déclaré noble, grand, illustre et surtout religieux; les adversaires des odieuses doctrines qu'il a prêchées au grand profit du matérialisme et à

(1 Les offrandes doivent être envoyées au curé de Domont, par Moisselles (Seine-et-Oise.)

son propre avantage, n'ont rien dit. Cette réserve nous paraît excessive. Nous n'entreprendrons pas ici une étude sur la vie et sur l'œuvre de M. Enfantin ; mais en présence de ces apologies audacieuses nous voulons au moins dire, en deux mots, quel a été le rôle de cet homme.

On le signale comme *penseur*; le penseur était nul; ses écrits l'attestent. Il a vécu pendant quarante ans des restes de Saint-Simon. Comme écrivain il était au-dessous du médiocre. Sa phrase n'offre aucun relief. On n'y sent même pas cette sorte de passion interne qui donne quelque vie au style épais de Fourier; elle n'a pas non plus l'accent convaincu de Saint-Simon. Elle est prétentieuse, diffuse, plate et fade; c'est un brouillard malsain et dense qui ne cache rien. Le savoir de M. Enfantin était des plus bornés. On nous rappelle avec emphase qu'il avait été élève de l'école Polytechnique. Eh bien, cela tend à prouver qu'il savait les premiers rudiments de certaines sciences, et qu'en continuant de travailler il eût pu devenir élève de l'école des Ponts-et-Chaussées ou de l'école des Mines, ou de l'école d'État-Major. Il devint commis-voyageur en vins. Il ignorait absolûment, avec impertinence, l'histoire, les lettres, les arts et la philosophie. Cette ignorance fut une de ses forces; elle l'empêcha de douter de lui-même et lui permit de se faire d'emblée, à la suite de Saint-Simon, économiste, philosophe, réformateur, théologien et pontife.

Cependant, nous dira-t-on, pour que M. Enfantin pût mettre la main sur l'école Saint-Simonienne, la dominer, s'en emparer, il fallait qu'il eût quelque chose ; les hommes, même lorsqu'ils sont dans une voie fausse, ne se laissent pas conduire par les impuissants. Sans doute, il avait une grande force de volonté et, de plus, soit instinct, soit calcul, il sut donner au Saint-Simonisme des développements propres à séduire les *chercheurs* qui tournent le dos à la vérité et veulent trouver la jouissance; il en fit une école de matérialisme. De là tout son succès. Ses disciples lui ont cependant reconnu un autre moyen d'action : c'était le regard fascinateur. Il voulut user de ce moyen sur les juges, lorsque ses doctrines le conduisirent très-logiquement en police correctionnelle, sous la prévention d'outrages aux mœurs. Mais les juges au lieu d'être fascinés furent ennuyés et lui firent baisser les yeux. Quant au public, il s'amusa beaucoup de cette pose où il vit plus de calcul que d'inspiration. Jamais, en effet, M. Enfantin ne réussit à se faire passer, en dehors de son école, pour un de ces illuminés fanatiques et convaincus qu'il faut nécessairement prendre au sérieux.

La dispersion de l'école Saint-Simonienne ne ruina pas absolument l'influence de M. Enfantin. Il continua d'exercer une certaine action sur plusieurs de ses anciens disciples et fit toujours un peu de propagande; mais en même temps il fit des affaires. Presque toute l'école se jeta dans cette voie et parut avoir renoncé à la réforme des mœurs pour s'en tenir à l'ap-

plication plus ou moins modifiée des doctrines Saint-Simoniennes sur le crédit. Cependant M. Enfantin était resté l'homme d'il y a trente ans. On l'a vu par les écrits qu'il a publiés dans ces derniers temps, et il paraît qu'on le verrait mieux encore, si ses exécuteurs testamentaires nous donnaient les ouvrages qu'il a laissés. Voici, du moins, ce que nous trouvons dans une correspondance parisienne de l'*Indépendance belge :*

« D'après les bruits qui courent sur les dernières dispositions de M. Enfantin, son fils hériterait de 430 mille francs. Le chef du Saint-Simonisme a, de plus, laissé des manuscrits qu'on dit très-curieux. La moitié en serait léguée à la bibliothèque de l'Arsenal, et l'autre partie, la plus délicate, (à ce degré qu'elle ne serait point susceptible d'être publiée), à son fils. »

M. Enfantin s'était promis de mourir en libre-penseur et s'est tenu parole. *L'Opinion nationale* a pris soin de nous en instruire par la note suivante :

« Le cortége, d'après la volonté formelle du défunt, ne s'est pas rendu à l'église. En effet, après avoir institué, dans son testament, l'exécuteur de ses dernières volontés, il ajoute :

« Je le charge de suivre et d'assurer l'exécution du présent testament, « et, en outre, je lui recommande de tenir la main à ce que mes obsèques « soient extrêmement simples, qu'elles n'aient pas lieu à une église, ni « avec assistance quelconque de prêtre d'aucun clergé, ne voulant être ainsi « l'occasion d'aucun scandale pour la foi d'autrui, ni d'aucune atteinte au « respect de la mienne. »

Le journal de M. Guéroult paraît croire que si le cortége s'était rendu à l'église, l'église lui aurait été ouverte ; il oublie que M. Enfantin s'était publiquement mis en dehors de la communion catholique.

Cette même feuille assure que « tout ce que Paris renferme de notabilités dans les sciences, les lettres, les arts et l'industrie, s'était réuni autour du cercueil » de l'héritier intellectuel de Saint-Simon, afin de rendre les derniers hommages à une *grande intelligence*, à une *âme d'élite*. L'*Opinion nationale* ne s'en tient pas là, elle cite les plus notables des notabilités présentes, et cette énumération lui donne un démenti qu'il faut enregistrer. Voici les illustres qu'a pu découvrir le journal de M. Guéroult :

« Parmi les nombreux assistants on remarquait MM. Louis Jourdan, Félicien David, Laurent (de l'Ardège), Garnier Pagès, Isaac Pereire, Millaud, Ch. Sauvestre, Perdonnet, Corbon, Ad. Guéroult, D'Eichtal, Cochut, Ducuing, Lachambeaudie, Vinçard, Duveyrier père et fils, Ch. Gaumont, Morellet, Fournel, Lhabitant, Blount, Blaise (des Vosges), Dussart, Chaudey, Bénard, le commandant Gautier, Jullien, Coindard, Lemonnier, le docteur Barrier (de Lyon), A. Méray. »

Notons d'abord que toutes les personnes qui ont suivi le cercueil de M. Enfantin ne voulaient pas adhérer au Saint-Simonisme; plusieurs d'en-

tre elles remplissaient un dernier devoir envers leur collègue, l'administrateur oudirecteur de nous ne savons quel chemin de fer; notons aussi que huit ou dix de ces personnages, la plupart inconnus, appartiennent comme rédacteurs ou collaborateurs à la rédaction de l'*Opinion nationale*. Nommons à leur suite l'auteur du compte rendu qui s'est modestement effacé, mais dont la gloire ne le cède en rien à celle de M. Sauvestre ou de M. Méray, c'est M. Malespine.

M. Guéroult, ancien Saint-Simonien, a eu l'honneur de prononcer le discours d'apparat. Ce discours n'annonce pas une foi des plus intrépides. M. Guéroult passe, en homme qui se ménage, sur toutes les questions difficiles. Il oublie le procès qui fit sombrer l'école au milieu des huées, et nous dit qu'elle se dispersa par suite « de difficultés et de dissidences surgissant à la suite des problèmes. » Au lieu de rappeler que M. Enfantin et ses adeptes les plus dévoués, allèrent en Égypte pour y trouver la femme libre, il montre son maître se rendant au pays des Pyramides pour « étudier sur place le percement de l'isthme de Suez. Cependant il a glissé en passant quelques mots où l'on peut reconnaître, en y mettant de la bonne volonté, les idées du maître sur la *vie éternelle*, laquelle consiste à *vivre* une quantité indéfinie *de vies* dont on a plus ou moins conscience. M. Enfantin savait très-bien, par exemple, qu'il avait été *lui en d'autres dans le passé*, et qu'il serait encore *lui en d'autres dans l'avenir*. Voici ce passage :

« Le secret de cette supériorité attrayante et sympathique, j'aime à vous le dire, messieurs, en présence de cette tombe et de ce lugubre appareil de mort, c'est que nul ne fut plus religieux que lui ; nul n'a vécu, autant que lui, en présence *de la vie éternelle, dont cette vie qui nous échappe à tout instant n'est qu'une des étapes innombrables.*

« Ce noble sentiment élevait sa pensée, agrandissait ses horizons, lui faisait sûrement distinguer ce qui doit survivre de ce qui doit périr, et le rendait, pour ainsi dire, *le contemporain de tous les siècles*. »

La cérémonie s'est terminée par un discours de M. Guyon, dont voici la fin :

« Adieu, Enfantin, si haute et si belle intelligence ! cœur si noble, si généreux ! Adieu, au nom de tous tes collègues de la commission scientifique de l'Algérie ! adieu, aussi en mon nom propre, au nom de celui qui te conserve un si religieux souvenir.

« Encore une fois, adieu, Enfantin ! »

M. Malespine ajoute que plusieurs personnes « des dames en grand nombre, sont venues jeter des fleurs sur la tombe.... » Hélas !

EUGENE VEUILLOT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALME.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

ESQUISSES DE LIBRE-PENSEURS

M. Louis Veuillot prépare une suite aux *Libre-Penseurs*. Voici quelques esquisses qui entreront dans cette galerie :

Le triomphant Fréret.

Fréret fut mis à la Bastille par M. le Régent pour quelque sottise politique sous couverture d'érudition. Jusque-là, point de mal. Fréret n'avait que vingt-cinq ans ; il lui était bon d'apprendre qu'autre chose est l'érudition et autre chose la politique, et que ces deux choses sont sujettes à se gâter par le mélange. Mais le prisonnier demanda des livres, et ce spirituel gouvernement du Régent, qui se piquait de rendre sages les érudits, ne lui fit donner d'autres écrits que ceux de Bayle. La Bastille était libre-penseuse.

Fréret profita de son Bayle, le lut, le relut, se pourrit inguérissablement. Il devint athée par excès de foi en Bayle, qui fait profession de pyrrhonisme.

Sorti de prison, il écrivit les *Lettres de Thrasybule*, où il fit preuve « d'un esprit dur et d'un cœur corrompu. » L'athéisme y est réduit en principes. Cela fut trouvé beau : l'on jura que la superstition chrétienne mourrait du coup. Le pauvre Fréret n'en douta point. Il se prit dans sa glu jusqu'à la mort. Il avait une mémoire prodigieuse, savait par cœur l'intrigue de toutes les pièces de théâtre qui existent dans toutes les littératures connues, et croyait ferme que les Chinois sont fort versés en astronomie depuis cinquante mille ans. Mais il ne fallait pas lui parler de Jésus-Christ.

Vingt ans après la mort de Fréret parut l'*Examen des apologistes du christianisme*, qu'il avait laissé manuscrit, ou qu'on lui mit sur le dos à cause de la grande estime qu'il s'était acquise. Ce fut un fameux livre, le Strauss et le Renan de ce temps-là. Il y est prouvé savamment et pieusement, dans l'intérêt de la bonne philosophie, de la solide morale, de la vraie religion, que toute l'histoire du christianisme est suspecte, sans documents, qu'il n'y a pas eu d'évangélistes, ni de mira-

cles, ni peut-être de Jésus. Notre Renan n'est pas si grand inventeur que l'on croit.

L'*Examen* fut proclamé encore supérieur aux *Lettres de Thrasybule*, et toute l'Encyclopédie cria encore plus haut qu'on ne le réfuterait pas. Il fut néanmoins réfuté deux fois, la première par Bergier, la seconde par la Révolution française qui prouva l'existence de Jésus-Christ en démontrant la nécessité de s'arranger avec lui pour vivre.

Des *Lettres de Thrasybule* et de l'*Examen*, et de Fréret et de M. le Régent qui le mit sur le chemin de la gloire en le forçant d'apprendre Bayle par cœur, il ne reste pas grand chose aujourd'hui.

Le triomphant Diderot.

Ce fier esprit, cet audacieux, ce trouveur, l'admirable Denis Diderot, qui fut assez grand pour avoir une taille au siècle de Voltaire, et assez hardi pour étonner les hommes qui jouissaient du petit Crébillon; Diderot, dis-je, le propre auteur de *Jacques le Fataliste* et de la *Religieuse*, osa publier qu'il ne faisait point fi de Moïse. C'est dans l'éloge de Richardson qu'il se permit cette énormité. On ne l'eût point pardonné à un autre! Il y revint. Il disait que, s'il était obligé de vendre sa bibliothèque, le premier livre qu'il réserverait serait Moïse, ensuite Homère, puis Euripide, puis Sophocle, — puis enfin... Richardson!

A la bonne heure. Le nom de Richardson me soulage. Je ne prétends pas qu'il fut impossible à Denis Diderot d'admirer Moïse, et Homère, et Euripide, et Sophocle; mais je le reconnais mieux lorsqu'il ajoute Richardson.

Coquelet et compagnie.

De ces faquins nés pour admirer Richardson tout au plus et l'imiter de très-loin, et qui se donnent le genre d'admirer concurremment Moïse et Homère, il y en a toujours. Ils admirent toujours Homère et Moïse, et ils y joindront volontiers Euripide et Horace ou quelqu'autre qui s'apparie aussi bien; mais ils n'admirent plus Richardson, la mode en est passée.

Ils admirent Moïse et Michelet, Homère et Crébillon fils, Sophocle et Mme Roland, Platon et Voltaire.

Platon a des veines de malheur. On voit tout à coup Coquelet saisi d'un beau transport de littérature et de philosophie monter au plus haut de son perchoir et crier : Platon! Platon! lisez Platon! Il s'égosille, et d'une voix de revendeuse il continue : Platon, Platon, oh! Platon! Lisez-le, jeunesse; lisez-le, âge mûr; lisez-le tout entier, lisez-le toujours, lisez-le plume à la main. Lisez-le en grec si vous pouvez, c'est bien plus savoureux. Mais ne le pussiez-vous lire que dans les traducteurs (il nomme des traducteurs qui n'ont pas traduit), ne perdez rien de Platon!

Ainsi parle Coquelet, pour donner à croire qu'il est clerc en grec. Au fond, Platon ne lui a fait ni bien ni mal, et l'estime sans réserve qu'il affiche pour Platon, étant si honnête homme, fait assez voir qu'il ne l'a pas fréquenté.

On rencontre d'ailleurs assez de lourdauds qui savent le grec, qui s'amourachent de Platon et qui prétendent le traduire. Pourquoi? Je l'ignore. On peut leur accorder qu'ils ont un certain sens secret et enfoui de la grâce qui se remue en eux, veut se produire et ne le peut, faute d'organe. C'est l'œil du phoque. Le phoque, ce monstre informe, a un œil doux, intelligent, plaintif, un œil humain. Cet œil dans cette masse fait peine à voir, comme une captive très-belle aux barreaux d'une infâme prison. Ah! si je pouvais sortir! Mais elle ne sortira pas, et elle gémit intérieurement. Ce gémissement que l'on devine excite la compassion jusqu'aux larmes. Au salon de peinture on voit parfois l'œil du phoque : des idées qui avortent, des intentions qui demeurent muettes, des ardeurs qui ne trouvent pas même un élan, qui ne peuvent pas même faire assez d'effort pour tomber. Dans les essais de traduction de Platon par Dacier, çà et là l'œil du phoque apparaît. Boileau parlait des « révélations de M. Dacier ». Mais Coquelet n'a pas d'œil; il n'a que la voix factice, présomptueuse et horrible du perroquet. O Coquelet! avec tant de vertus ne saurez-vous jamais vous taire et lire silencieusement votre *Revue des Deux-Mondes!*

Shakespeare non plus n'est pas épargné. Il y a un fils Coquelet qui le traduit, un cousin Coquelet qui le rime, une foule de Coquelets qui l'honorent. Le penseur Vacquerie a fait *Tragaldabas* à l'imitation de Falstaff. Coquelet, dans sa jeunesse, ne jurait que par Shakespeare et par Fénelon. Par Shakespeare, lorsqu'il était romantique, et il disait « le vieux Will »; par Fénelon, lorsqu'il était classique, et il disait le « cygne de Cambray. »

L'autre jour, étant entré chez M. Buloz, j'ai rencontré le penseur

Esquiros, discourant de grand zèle. Il estime que l'Angleterre devrait élever des autels à Shakespeare et qu'ainsi elle redeviendrait l'île des saints. Le penseur Esquiros a des vues qui surprennent, même dans le caravansérail de M. Buloz.

Bossuet est plus à plaindre encore que Shakespeare. Il est adopté par les hérétiques, par les catholiques « sincères et indépendants, » par quelques incrédules jaloux de montrer leur déférence pour le génie. Il a remplacé dans leurs dyptiques Fénelon, dont la réputation de tolérance a reçu quelques atteintes. Ils disent qu'ils sont de la religion de Bossuet. Cela signifie qu'ils rejettent le temporel du Pape et le spirituel de Jésus-Christ. Le nom de Bossuet entre dans les arguments de M. Havin. M. Thiers dit : Descartes, Bossuet, Montesquieu! Coquelet devenu sage dit : Bossuet, Platon, Maine de Biran ! L'assemblage fait rêver. On croit qu'il y a quelque chose là-dessous. Il n'y a rien absolument.

Mais la grande victime, c'est la marquise de Sévigné. Coquelet n'éditera ni ne commentera jamais Platon, ni Shakespeare, ni Bossuet. Mme de Sévigné a rencontré des furieux qui ont poussé jusque-là l'injuste passion qu'elle leur inspire. Elle a été éditée par Grouvelle, conventionnel régicide. Admirer à la fois Mme de Sévigné et Robespierre ! Elle a été éditée par le lourd Montmerqué, inventeur de Tallemant; biographiée par l'archi-lourd Walkenaer, pindarisée par je ne sais combien d'autres, chargée, rechargée, surchargée de je ne sais combien de platras. J'ai lu un éloge où elle est traitée d'aimable et ravissante *épistolographe !* La voyez-vous recevant cette fleur de fonte? Et ce n'est encore rien.

Elle est présentement soumise à un commentaire perpétuel qui la suit à mi-page durant douze volumes in-8°. C'est le fidèle Montmerqué qui lui joue ce tour; un tour posthume. Car Montmerqué ne s'est pas assouvi d'une édition. Il en a toute sa vie préparé une seconde que l'on donne à ce public, lui mort, avec toutes sortes d'appendices ramassés par des aides qu'il avait. Et voilà notre pauvre marquise mariée à ce Montmerqué pour toujours. C'est lui qui fait les honneurs du salon. Il se mêle à l'entretien, il l'interompt pour se révéler, il le détourne pour placer son mot. Et quel mot ! une date, une généalogie, une variante, une sornette. — « Attendez donc, madame ! Un Tel, de qui vous parlez, est le fils d'un Tel ; il a épousé un Telle, fille d'un Tel, et ils ont eu tels et tels enfants en telle et telle année... » Oh! le fâcheux ! La marquise n'a pas prononcé deux mots qu'il se jette de nouveau à travers. Cette fois, c'est pour noter une variante. La mar-

quise, parlant à Mme de Grignan, lui dit : *Ma bonne* ; Montmerqué accourt : — « On vous faisait dire : *Ma fille ;* c'est ma bonne que vous avez dit. J'ai rétabli le texte : » Oh ! l'indiscret ! A-t-il fini ? Point ! Il reparaît aussitôt, avec ses dates, ses généalogies, ses variantes. Souvent, il se permet d'applaudir : — « C'est bien joli, marquise, ce que vous dites là ! » Mais voici le chef-d'œuvre de l'importun. Certaines fois, on rencontre des paroles plus que libres et même plus que grossières ; tranchons le mot, de vraies saletés. Vous reculez. D'où vient cela ? Montmerqué vous fait sa mine la plus contente : — « De moi ! J'ai retrouvé ce mot, non dans l'autographe, qui n'existe plus, mais dans une copie du temps. Les anciens éditeurs ou ne l'avaient pas connu ou l'avaient omis ; j'ai restitué la pureté du texte. C'est la dot que j'apporte à Marie de Rabutin, marquise de Sévigné-Montmerqué. » Oh ! le butor ! Ce qu'il fait là, sur la foi d'une copie « du temps, » Grouvelle ne l'aurait pas voulu faire. Si Grouvelle avait trouvé dans un autographe de Mme de Sévigné ces malpropretés qui la déshonorent, il l'eût dissimulé, il eût brûlé la lettre accusatrice.

Quant à moi, j'expulse Coquelet de Montmerqué de mon cabinet de livres. Je l'expulse comme ennuyeux, premièrement, et se mêlant de ce qui ne le regarde pas ; et secondement comme homme de mauvaise compagnie ; et troisièmement comme calomniateur. Je proteste que ces prétendues copies qu'il a eu l'indélicate témérité de suivre, sont des faux ; que Mme de Sévigné n'a point écrit ainsi jamais ; que quelque liberté qu'elle eût laissée à son fils, dont elle est censée répéter les expressions, cet aimable garçon n'a point employé de pareils mots parlant à sa mère ; et que si par impossible il eût osé les articuler, et Mme de Sévigné les entendre, elle ne les eût point transmis à sa fille. Cela est contre nature. C'est une invention de goujat, et l'éditeur est impardonnable de ne l'avoir point compris. Je prononce le divorce entre Mme de Sévigné et Coquelet de Montmerqué. Ou plutôt, j'annule ce mariage pour incompatibilité d'esprit et d'humeur et de langue ; et pour défaut de consentement de la dame qui dirait mille fois non si elle était consultée, demandant à grands cris d'être délivrée de ce robin qui s'est introduit chez elle sans aucun titre ; et enfin pour erreur du mari lui-même sur la personne, puisque certainement Marie de Rabutin-Chantal n'est pas la femme qu'il croit et qui lui convient.

Les savantes.

Un nommé Le Fèvre, que Dacier qualifie « un des plus savants hommes de ce siècle (le siècle de Louis XIV, s'il vous plaît) et dont tout le monde connaît les écrits, » disait qu'il serait *aussi ignorant que beaucoup d'autres s'il avait lu autant qu'eux.* C'est un joli mot, et profond, et dont ceux qui n'ont pas abusé de la lecture doivent se souvenir pour faire grâce à M. Babinet.

Dure, déplaisante, terrible espèce que celle de ces cartophages qui ont tout dévoré, rien digéré! lourdes armoires, pleines et bourrées de volumes dépareillés où il manque des pages essentielles! Il faut les fuir, se mettre à couvert des catalogues qu'ils déchargent et des triturations qu'ils vomissent au moindre heurt. Ils savent tout, mais rien de ce qu'il faut; ils disent tout, mais rien qui convienne; ils croient tout excepté la vérité. La lecture, toute lecture est le poison qui tue en eux le bon sens.

Cherchez un bourgeois qui lise assidûment la *Revue des Deux-Mondes*, cette pièce n'est point rare, — et vérifiez.

L'humble Trois-Étoiles.

Ce qu'il y a d'humilité dans ces histrions d'orgueil ne se peut décrire. Jamais on ne s'est abandonné de si bonne grâce aux camouflets; jamais le saint le plus rigoureux envers lui-même n'a pu s'accabler d'aveux plus mortifiants. Les exemples sont sans nombre; j'en prends un, celui du jour.

Chose a fait ces deux romans fameux, le *Maudit* et la *Religieuse.* Descendons un peu dans le puisard de son humilité. Ne descendons qu'un peu; quelques échelons seulement; plus bas nous remuerions les gaz qui asphyxient.

Si c'est le *Chose* que l'on nomme, ce n'est pas tout à fait le premier venu. Si ce n'est pas ce Chose-là, c'en est un autre qui n'est pas bien loin de lui ni au-dessus ni au-dessous. La main qui a fait ces œuvres ne manie pas pour la première fois une plume

Qui que ce soit, il se cache. Voilà un homme qui confesse tout de suite ou que son nom nuirait à son œuvre ou que son œuvre nuirait à son nom. C'est l'un ou l'autre; c'est probablement l'un et l'autre. Le nom nuirait même à cette œuvre, l'œuvre nuirait même à ce nom. Telles sont les douceurs que Chose se dit à soi-même, pour

commencer. Pauvre diable ! pourquoi ne se pas faire un nom qui relève ses œuvres? Pourquoi ne pas entreprendre des œuvres qui relèvent son nom? Il y pense, il le voudrait bien; il s'avoue l'impossible, et se met humblement à son travail infâme. Il n'ignore pas que quand le nom sera révélé, ce sera une huée sur l'œuvre; que quand l'œuvre sera divulguée, ce sera une couche de boue sur le nom; et il travaille, il vit avec cette pensée! O Labre, ta pénitence n'allait pas si loin! Voici un héros qui se donne à tourmenter à des morsures plus hideuses que tu n'en affrontas : celui-ci entretient dans son cœur la vermine que tu te contentais de souffrir sur ta peau!

Il a fini. Il a conçu son dessein, il l'a exécuté; à présent il le confesse. Il va trouver un libraire. Je voudrais savoir comment un homme avoue à un homme qu'il a fait ces sortes d'œuvres? Nous autres, nous nous agenouillons dans une église, non pas devant un homme, mais devant un prêtre. Nous avons prié, il a prié. Nous lui disons : Père, j'ai péché. Il sait d'avance que si nous avons offensé Dieu, nous demandons pardon; que si nous avons fait tort à un frère, nous voulons réparer ce tort. Ici, c'est autre chose. Il s'agit de dire ceci : — « Je viens de faire une œuvre malhonnête. Je diffame tels et tels honnêtes gens; j'insulte à Dieu, à la conscience, à la pudeur. Veux-tu m'acheter cette œuvre, et combien me l'achèteras-tu? »

Je serai curieux de savoir comment on s'y prend, quelles circonlocutions on emploie. Il y en a qui prétendent que cela se fait tout tranquillement, sans embarras, sans honte, en causant dans la rue, en fumant une pipe et en buvant une chope. J'ai peine à le croire. Il faut au moins bien de l'humilité pour avouer si naturellement qu'on est... cela, et pour se laisser proposer la complicité de cela.

Ce qui est certain, c'est que cela se fait. Nos deux malandrins s'abouchent : ils supportent réciproquement la grande infection des paroles qui s'exhalent de leurs lèvres. « Frère, dit l'un, as-tu bien pris tes précautions contre la police correctionnelle? — Oh! oui, répond l'autre; je ne nomme personne. — Et contre les coups de bâton? — Contre les coups de bâton aussi. Je ne m'adresse qu'à des gens qui n'en donnent point. — Et c'est immoral, n'est-ce pas? — Parbleu! »

Ils combinent, ils arrangent, ils ajoutent. L'ouvrage paraît avec un nom de libraire sans nom d'auteur.

A qui la palme, du libraire qui signe ou de l'auteur qui ne signe pas?

C'est la question de vertu entre le larron, qui a le courage d'agir, et le recéleur qui a le courage de se montrer.

Qu'on ne me reproche pas de faire des assimilations odieuses ! Je mets une grande différence entre le larron qui dérobe un mouchoir et cet « écrivain » et ce libraire qui s'associent pour réaliser leur bénéfice aux dépens de la morale publique et de l'honneur des gens.

Il y avait des grottes sur le Parnasse: on y a creusé aussi des cavernes.

Remarquez une autre industrie de Chose. Il ne se contente pas de taire modestement son nom : il prend encore une qualité qui ne lui appartient pas : *l'abbé* Trois-Etoiles. Profondeur de l'humilité ! Il charge sa pauvre conscience d'un mensonge qui est en même temps un vol. Il vole le public en l'incitant à croire qu'il va dire quelque chose de certain et que tout le monde ne sait pas. Ainsi quelques hardis coquins pour mieux faire leur coup volent d'abord un habit de gendarme ou une écharpe de commissaire. Quand il sont pris, la justice punit sévèrement ce fait. Faut-il louer notre auteur d'un acte de courage? Non! Prendre un habit de gendarme pour forcer un tiroir, c'est crime. Mais prendre un habit de prêtre pour enseigner l'immoralité, diffamer le clergé pour diffamer la religion et injurier les honnêtes gens, ce n'est qu'une supercherie littéraire tout à fait légale : *il est des accommodements.*

Et le tour est fait! L'éditeur lance le livre, sème des bruits appétissants, trouve des journaux qui reçoivent ses annonces et ses *réclames*, des critiques qui poussent à la vente, des libraires qui offrent leur concours. Vingt-cinq sous de remise triomphent de bien des scrupules. Et l'auteur reçoit la somme et mange du pain acheté de cet argent. — Mais il ne se nomme pas.

Pour tout dire, j'ai peur qu'il ne garde point cette vertu. Il a été si célébré par les réclames, et M. Ulbach l'a si éloquemment félicité du grand service qu'il a rendu au genre humain, qu'il faut s'attendre à le voir assumer sa gloire. Un jour, ôtant lui-même son masque et montrant son visage plus vil encore, il dira tout fier : C'est moi, un Tel, de la société des gens de lettres!

Seulement, dès qu'il aura dit : C'est moi! le public dira : C'est lui. Et ses livres ne se liront plus.

LOUIS VEUILLOT.

(*Sera continué.*)

MADAME ROLAND [1]

(Premier article.)

L'auteur des Fables a dénoncé en deux vers qu'on n'ose citer, tant ils sont connus, le danger des *amis ignorants*. Il dirait certainement aujourd'hui que les plus redoutables ennemis des personnages célèbres sont leurs admirateurs. Ces fanatiques suivent à la lettre, envers les « gloires » de leur choix, la doctrine de M. Victor Hugo : *ils admirent tout comme des brutes*. Et ce n'est pas, il s'en faut, une admiration discrète. Ils veulent que chacun connaisse leur sentiment, que chacun le partage, et, pour atteindre leur but, ils livrent au public tous les secrets de l'idole.

Cette engeance redoutable est depuis longtemps florissante; elle abondait il y a cinquante ans, elle pullule aujourd'hui et frappe quiconque, ayant eu son moment de notoriété, a pris le papier pour confident. Mémoires plus ou moins intimes, lettres privées, notes d'agenda, tout est enregistré, annoté, publié. Quelquefois ces publications rétrospectives servent la mémoire du personnage mis en scène; mais ce résultat est rare; je doute qu'il soit obtenu par les deux écrivains qui viennent de nous montrer la vraie madame Roland.

Je dois dire tout de suite, à cause du mot de M. Hugo rappelé ci-dessus, que la passion des nouveaux éditeurs ne va pas jusqu'à leur faire accepter sans la moindre réserve tout ce qu'ils donnent. L'un deux, esprit froid et mesuré, paraît regretter certaines pages; l'autre ne peut se défendre, malgré son enthousiasme tapageur et presque brutal, de plaider çà et là les circonstances atténuantes. Il y met beaucoup de bonne volonté et très-peu d'habileté. La Fontaine avait raison : il y a de dangereux amis.

(1) *Mémoires de madame Roland*. Édition conforme au manuscrit autographe avec portrait et *fac-simile*, publiée par C. A. Dauban. *Études sur madame Roland et son temps*, par le même; suivie de lettres de madame Roland à Buzot et d'autres documents inédits. Portrait et *fac-simile*. Deux volumes in-8°, chez Henri Plon, rue Garancière, 8. Paris.

Mémoires de madame Roland, écrits durant sa captivité, nouvelle édition, revue et complétée sur les manuscrits autographes avec notes et pièces inédites, par M. P. Faugère. 2 vol. in-18, chez Hachette. Paris.

I

Les *Mémoires de madame Roland* ne sont pas précisément une nouveauté. Ils ont été plusieurs fois publiés avec préface, notes et éclaircissements. La première édition date de 1795, la deuxième de 1800, la troisième de 1820. Il y en a eu deux ou trois autres encore. Cependant nous avons aujourd'hui les premières éditions complètes et authentiques. Les éditeurs de 1795 et de 1800, Bosc et Champagneux, tous deux anciens amis de madame Roland, avaient jugé à propos de faire des retranchements et même des arrangements. Ce travail de suppression et de légère retouche leur avait été en quelque sorte imposé par la situation de quelques-unes des personnes nommées dans les *Notices historiques*, *Souvenirs et Anecdotes*, et aussi par un sentiment de respect pour la mémoire de leur amie.

L'œuvre de madame Roland conservait, du reste, toute sa valeur au point de vue de l'histoire, et le style de l'auteur n'avait pas été altéré. Quelques rares corrections ne pouvaient, malgré leur maladresse, lui enlever son cachet. Néanmoins l'esprit de parti éleva tout de suite des doutes sur l'authenticité des Mémoires. La même raison a fait soutenir jusqu'ici cette thèse difficile. Voici, par exemple, le jugement que les auteurs de l'*Histoire parlementaire de la Révolution* ont porté sur les trois dernières parties des Mémoires :

« Elles sont plus que suspectes d'être *apocryphes*, les deux dernières surtout où madame Roland raconte son enfance, sa puberté, etc... Ce livre est trop bien calculé pour les goûts connus de la société thermidorienne pour que l'on puisse en douter *un instant*... La condition de la vogue au sein d'une dépravation aussi obstinée que celle dont le Directoire donne l'exemple était l'obscénité. Les hommes qui prennent la plume pour réhabiliter les victimes de la Terreur cherchent presque toujours à rendre leurs héros intéressants en les montrant avides de plaisirs, de jouissances, et enclins à tous les vices aimables. Et comment ne pas éxécrer les hommes féroces qui, sous le chimérique et vain prétexte du salut public, ont troublé, brisé ou torturé des existences vouées au bonheur ou à la volupté? Les *Mémoires de madame Roland* sont un livre de cette espèce; ils sont un mauvais livre dans toute la rigueur du mot (1). »

Écoutons maintenant un des plus récents historiens de la Révolution, M. Villaumé :

« C'est un *mauvais livre qui n'a pu sortir* de sa plume élégante et sévère,

(1) T. I, première édition, 1833-38 ; 2e édition, 1845-47.

et qui tend plutôt à la déshonorer... Il suffit de comparer le style de ces *Mémoires* à celui de madame Roland, pour être convaincu qu'ils ne sont pas d'elle (1), etc. »

Cette thèse ne reparaîtra plus. Le manuscrit autographe des Mémoires a été légué à la Bibliothèque impériale par la fille même de Mme Roland, Mme Eudora Champagneux. Les nouvelles éditions ont été faites, avec grand soin, sur ce texte authentique. Les tableaux que les historiens révolutionnaires trouvaient *voluptueux* et même *obscènes* y sont plus nombreux et surtout plus accusés que dans les éditions primitives. Il convient de reconnaître qu'ils ne *remplissent* pas les Mémoires comme on l'a dit pour mieux contester l'origine de l'ouvrage; mais ils y occupent une notable place. Du reste, ceux même qui les condamnaient quand ils croyaient pouvoir les attribuer à des faussaires vont maintenant les innocenter. C'est leur affaire, la nôtre est simplement d'établir que nous parlons sur d'irrécusables documents.

Comme tous les auteurs de *Mémoires* et de *Confessions*, Mme Roland se pique de ne *rien céler*. « Je ferai mes honneurs en bien ou en mal, « avec une égale liberté... avec cette franchise pour mon compte, je ne « me gênerai pas sur celui d'autrui; père, mère, amis, mari, je les « peindrai tels qu'ils sont ou que je les ai vus. » Elle tenait le même langage dans une lettre particulière. « J'ai fait mon calcul et pris « mon parti, je dirai tout, absolument tout; ce n'est que comme cela « qu'on peut être utile. » Et pourquoi voulait-elle tout dire? parce qu'elle se croyait perdue. « Sans cette croyance, ajoutait-elle, je ne prendrais pas la peine de me confesser. » C'est en prison, en effet, qu'elle écrivit ses Mémoires, et elle ne quitta la prison que pour l'échafaud. Cette situation, dont il faut tenir compte quand elle parle de ses ennemis, devait lui faire écarter certains souvenirs et la rendre plus sincère, lorsqu'elle parlait d'elle-même. Tout au contraire, elle se complaît dans la gaudriole et pose constamment. La femme, la petite femme, coquette, vaniteuse, envieuse, ayant les mesquins côtés de l'amour-propre et les côtés méchants de l'orgueil, y domine très-souvent l'héroïne.

Cette révolutionnaire, si montée contre *les hasards de la naissance*, et qui condamne la noblesse au nom de la philosophie, commence par tromper le lecteur sur le milieu où elle est née. Son père, Pierre

(1) T. III, publié en 1850.

Phlipon était artisan, elle en fait un artiste; le maître graveur pour étuis, dessus de montres et objets de cette nature, exerce un *art* comme les Sadeler et non pas un métier. « J'ai passé ma jeunesse, « dit-elle avec le ton prétentieux du temps, au sein des beaux-arts, « nourrie des charmes de l'étude, sans connaître de supériorité que « celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu. » Cette note fausse se retrouve partout; elle a fini par agacer l'un de ses derniers biographes, lequel, oubliant son rôle d'admirateur, s'écrie d'un ton goguenard :

« L'imagination lui fait voir le passé à travers un mirage. La vérité est que Marie-Jeanne Phlipon a passé sa jeunesse dans l'atelier du graveur, qu'elle s'est nourrie de lectures, au nombre desquelles se trouvait *Candide* de Voltaire.... « J'ai perdu, dit-elle, les espérances d'une fortune.... conforme à l'éducation que j'avais reçue. » La fortune qu'elle devait espérer ne pouvait être bien grande pour être en rapport avec son éducation et avec la profession paternelle.... Mais notre but n'est point ici de faire ressortir le défaut d'une mise en scène, dont la situation de Mme Roland explique parfaitement la tension un peu théâtrale (1). »

Ainsi, d'après Mme Roland, son éducation aurait été très-brillante, et, d'après son biographe elle fut médiocre et irrégulière. Disons le mot vrai : Marie Phlipon fut très-mal élevée. Née en 1754 elle subit, en plein, la mauvaise fortune de presque toute sa génération : elle fit beaucoup de vilaines lectures, étudia au hasard et ne suivit en rien aucune règle. Il en résulta une instruction vague, toute en surface, et une éducation nulle. Elle dit le contraire, mais c'est bien là ce qu'elle prouve. Sur ce point on peut s'en rapporter aux Mémoires, car malgré l'auteur, ils éclairent le fond des choses; ils nous disent, en outre, quelle était la situation morale de la petite bourgeoisie à la veille de la Révolution. Les parents de Marie Phlipon, qu'on ne l'oublie point, agissaient comme la plupart de leurs amis et des gens de leur classe ; seulement ils avaient une fille plus apte que beaucoup d'autres à goûter les mauvaises doctrines et à s'y entêter. Mais n'allons pas trop vite aux conclusions et suivons les Mémoires.

Une fois le ton de Mme Roland admis, son récit ne manque pas absolument de charme, surtout lorsqu'elle parle de ses premières années. La phrase est bien faite, quoique trop faite, et l'on s'y habitue. D'ailleurs quelques sentiments vrais, quelques notes aimables, un

(1) C. A. Dauban, *Étude*, etc., p. XIV.

joli mot, une pensée juste, brisent heureusement çà et là cette forme pédante, imitée de Rousseau et enduite d'une affreuse gourme philosophique. Ces traits, qui tranchent sur le fond comme les fleurs brillantes et légères de certaines plantes grasses tranchent sur la tige sombre, épaisse et lourde où elles s'épanouissent, suffisent à sauver l'ensemble de l'œuvre. Cependant, je le répète, ils ne sont pas fréquents. Les lieux communs, enveloppés d'une phraséologie fade et maussade, surgissent au contraire à chaque page. Mme Roland ne dira pas simplement que son père en voulant joindre le commerce à l'exercice de son *art* se ruina au lieu de s'enrichir ; elle profitera de la circonstance pour placer une pensée : « Je relève cette particularité, parce « que j'ai observé que dans toutes les classes l'ambition est générale- « ment funeste ; pour quelques heureux qu'elle élève, elle fait une « foule de victimes. » Elle explique avec complaisance que son père et sa mère ne formaient pas précisément des époux assortis ; le premier était un *glorieux* sans délicatesse d'esprit, possédant tout juste cette sorte de probité que Fourier appelle la *probité commerciale :* « il aurait bien fait payer une chose plus chère qu'elle ne valait, mais « il se serait tué plutôt que de ne pas acquitter le prix de celle qu'il « avait achetée. » La seconde avait une *âme céleste* et *une charmante figure.* « Son cœur sensible, son esprit agréable, auraient dû l'unir à « quelqu'un d'éclairé, de délicat... au défaut du bonheur qu'elle ne « pouvait se promettre, elle sentait qu'elle ferait régner la paix qui « en tient lieu. Il est sage de savoir se réduire ; les jouissances sont « toujours plus rares qu'on ne l'imagine, mais les consolations ne « manquent jamais à la vertu. » Elle avait un oncle et une tante qui s'étaient occupés d'elle pendant quelques années ; elle les représente *gémissant sur le sort* de leur nièce, et s'écrie : « Respectables « vieillards, consolez-vous ; il est accordé à bien peu de personnes de « parcourir leur carrière dans le silence et la paix qui vous accompa- « gnent ; je ne suis point au-dessous des malheurs qui m'assiégent, et « je ne cesserai pas d'honorer vos vertus. » Elle fait un retour sur elle-même, parle de son goût pour les fleurs, comme il convenait à une disciple de Rousseau, et ajoute : « Sous le tranquille abri du toit « paternel j'étais heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres : « dans l'étroite enceinte d'une prison, au milieu des fers imposés par « la tyrannie la plus révoltante, j'oublie l'injustice des hommes, leurs « sottises et mes maux, avec des livres et des fleurs. » Ces quatre exemples ne sont pas rapprochés arbitrairement ; ils sont pris dans

quatre pages qui se suivent. C'est partout ainsi, partout cette prose, cette pose, ce ton sentencieux. Même lorsqu'elle veut être simple et familière Mme Roland reste guindée; elle cherche des airs de reine consentant à s'humaniser et heurte le ridicule; elle rappelle ces grandes dames modernes enrichies ou blasonnées de la veille, qui se trouvant avec de petites gens affectent une bonhomie protectrice. Elle prend des détours pour dire que sa mère *l'employait souvent à la cuisine;* et se relève par cette observation : « Je ne suis déplacée nulle part; « je saurais faire une soupe aussi lestement que Philopœmen coupait « du bois. » La chose étonnante, que la fille de l'artisan Phlipon, devenue la femme du bourgeois Roland, sût faire la soupe! Cependant pour son compte elle s'en étonnait fort : « Personne, disait-elle, n'ima- « ginerait, en me voyant, que ce fût un soin dont il convînt de me « charger. » Je n'y aurais vu pour mon compte qu'une difficulté, mais capitale : la soupe eût certainement été mauvaise, et les discours profonds dont elle l'eût assaisonnée n'auraient pas eu raison contre l'axiome du bonhomme Chrysale :

> *On* vit de bonne soupe et non de beau langage,
> *Et Rousseau* n'apprend point à bien faire un potage.

Dès les premières pages elle fait montre d'impiété. « A l'âge de « sept ans, dit-elle, on m'envoya tous les dimanches à l'instruction « paroissiale, qui s'appelait le catéchisme, afin de me préparer à la « confirmation. Au train dont vont les choses ceux qui liront ce pas- « sage demanderont peut-être ce que c'était que cela; je vais le leur ap- « prendre. Dans le premier coin d'une église, chapelle ou charnier...» Elle continue sur ce ton; puis, mêlant la vanité à l'impiété, elle ajoute : « Quelques personnes se diront peut-être qu'avec les soins de ma « mère et son bon sens, il est surprenant qu'elle m'envoyât au caté- « chisme; mais chaque chose a sa raison. Ma mère avait un jeune « frère ecclésiastique sur sa paroisse, et chargé du *catéchisme de la* « *confirmation*, pour employer l'expression technique. La présence « de sa nièce à ses instructions était un bel exemple, capable de dé- « terminer des personnes, qui n'étaient pas ce qu'on appelait du peuple, « à y envoyer aussi leurs enfants. » Comme cette libre-penseuse républicaine tenait à n'être *pas du peuple!* Notons que toutes les familles dans la modeste condition de la sienne envoyaient leurs enfants au catéchisme. Il est donc faux que la présence de la petite Phlipon pût être désirée comme *bel exemple.* Elle fut d'ailleurs une brillante

élève et retira quelque profit des instructions de son oncle ; elle le constate avec une ironie de mauvais goût, qui aboutit à une plaisanterie grivoise sur l'*Ave Maria*.

Sa mère, dont elle vante le jugement, avait évidemment une très-pauvre tête. Elle lui laissait lire tous les ouvrages qui lui tombaient sous la main et lui permettait d'emporter Plutarque à l'église « en guise de semaine sainte. » Marie Phlipon avait alors neuf ans. « C'est « de ce moment, dit-elle, que datent les impressions et les idées qui « me rendirent républicaine sans que je songeasse à la devenir. » Le *Télémaque* et la *Jérusalem délivrée* furent du nombre de ces premières lectures. Reproduisons ici le souvenir qu'elle leur donne :

« Le tendre Fénelon émut mon cœur, et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois je lisais haut, à la demande de ma mère; ce que je n'aimais pas; cela sortait du recueillement qui faisait mes délices et m'obligeait à ne pas aller si vite; mais j'aurais plutôt avalé ma langue que de lire ainsi l'épisode de l'île de Calypso et nombre de passages du Tasse. Ma respiration s'élevait, je sentais un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étais Eucharis pour Télémaque et Herminie pour Tancrède. »

Assurément ces impressions n'étaient point saines. Il convenait d'autant plus de les signaler que *Télémaque* est toujours un des livres qui font partie de l'éducation des jeunes garçons et des jeunes filles. Or il y a tout lieu de croire que l'épisode de l'île de Calypso produit généralement l'effet qu'il produisit sur Mlle Phlipon. Je puis au moins affirmer que dans la classe où j'ai lu le singulier livre « du cygne de Cambrai, » ce morceau était très-recherché, très-commenté, et donnait lieu à de vives sorties contre le sage Mentor.

Si le roman de Fénelon inspira fortement à cette fillette le désir d'être Eucharis pourvu qu'il y eut un Télémaque, d'autres livres durent exciter chez elle des impressions qu'elle n'avoue pas. « Quelques écrits de Voltaire, dit-elle, me servirent de distraction. » N'allez pas croire que ces écrits étaient de ceux que de soi-disants esprits larges tiennent sottement pour à peu près inoffensifs. Écoutez-la : « Un jour que je lisais *Candide*... » Elle lisait *Candide!* et dans la page même où elle avoue cette lecture, elle affirme que *jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous sa main*. Et quel livre fallait-il donc pour qu'elle y reconnût l'immoralité? Un autre mot prouve, du reste, combien elle était large sur ce point ; elle dit à propos de Louvet : « Les gens de lettres et les personnes de goût connaissent ses

jolis romans, où les grâces de l'imagination s'allient à la légèreté du style, au ton de la philosophie, au sel de la critique. » Le plus connu des *jolis romans* de Louvet est d'une telle impudicité, que la police en a depuis longtemps interdit la vente.

Après la confession sur les lectures vient un autre chapitre qu'il est absolument impossible d'analyser. Mme Roland elle-même n'a pas donné ce détail sans prendre quelque précaution. Voici son exorde : « Je suis un peu embarrassée de ce que j'ai à raconter ici, car je veux « que mon récit soit chaste, puisque ma personne n'a pas cessé de l'ê- « tre, et pourtant ce que je dois dire ne l'est pas trop. » Elle part de là pour raconter une malheureuse aventure qui n'offre, à aucun point de vue, aucun intérêt. C'est une simple malpropreté. Nul journal, pas même l'*Opinion nationale*, le *Journal des Débats*, ou le *Charivari*, n'oserait citer ces vilaines pages; il ne pourrait le faire, d'ailleurs, sans encourir une condamnation pour outrage aux mœurs ; et, si un tribunal avait à juger une pareille affaire, il prononcerait le huis clos.

Les nouveaux éditeurs des *Mémoires*, malgré leur parti pris d'admiration, ont fait ici quelques réserves : « Ne demandons pas à Mme Roland, s'écrie l'un deux, pourquoi elle nous raconte avec détail cette étrange et graveleuse scène de l'atelier. » Il cite, sur un autre point, d'autres confidences plus foncièrement répugnantes et ajoute : « Ne lui demandons pas la raison de ces bizarres confidences, et plutôt demandons-lui pourquoi elle est Mme Roland. » Cet argument paraîtra faible. M. Dauban l'a senti et voilà, sans doute, pourquoi il l'étaye de cette observation :

« Dans l'esprit de l'enthousiaste élève de Jean-Jacques, écrire ses Confessions, c'était prendre l'engagement de tout raconter, sans réticence, sans scrupule, sans hésitation, voire l'histoire du ruban volé de Rousseau que rappelle Mme Roland. Et elle a tenu parole. Ce droit fort contestable, elle l'a pris. Elle n'a pas même ménagé son premier amour, sa fille. L'exemple de Mme Roland est un argument que peuvent invoquer ceux qui proclament la confession une institution divine, correspondant à un besoin de la nature humaine, car quel devoir l'imposait à Mme Roland, quelle nécessité de ne rien celer ? »

Il dit aussi que cette « femme taillée à la Romaine a arraché avant « de mourir, de son cœur et de son corps, tous les voiles qu'une main « plus pudique, mais moins résolûment honnête, y eût laissés. »

Nous n'essayerons pas de rectifier et de compléter les idées de cet homme de lettres sur la confession. Disons-lui seulement que la con-

fession doit être accompagnée de contrition, et que Mme Roland n'avait pas même l'idée de ce sentiment-là. Elle ne songeait guère à remplir un *devoir* en faisant les confidences que M. Dauban veut bien trouver *étranges ;* son but était tout autre : elle se donnait, d'un ton fort dégagé, le plus singulier des certificats, afin de mieux affirmer sa vertu.

M. Faugère, dont la plume est essentiellement discrète, passe rapidement sur ces inconvenances. Peut-être, dit-il, Mme Roland s'autorisait-elle *à son insu* de l'exemple des *Confessions* de Jean-Jacques « pour donner libre carrière à des confidences quelquefois regrettables. » Il constate ailleurs qu'elle « s'exprime sur certaines circons- « tances de sa vie avec une franchise et une liberté de langage qui, « malgré la délicatesse et l'art de la forme, peuvent prêter à la cri- « tique et choquer plus d'un lecteur. »

Cette phrase contient un mot malheureux. M. Faugère prétend excuser le fond des confidences de Mme Roland par la *délicatesse* de la forme. Or les passages qu'il déclare *délicats* dénotent une absence complète de tact et de pudeur. C'est avec complaisance, d'un ton léger et goguenard, que Mme Roland s'étend sur des choses qu'il fallait taire Sans doute elle parle en même temps de sa vertu (elle en parle toujours), et conclut en protestant de son horreur du libertinage. Qu'importe ! son récit subsiste, il est sous nos yeux et révèle un esprit corrompu. Affaire d'imagination et de système, disent ses panégyristes. Je le veux bien ; mais que l'on s'en tienne là, et qu'on ne prétende pas nous montrer de la délicatesse dans une peinture devant laquelle reculerait le réalisme dévergondé de M. Flaubert. Et que penser de la femme qui a pu écrire de telles pages en disant : « Ma parole sera chaste comme l'a toujours été ma personne. » Voilà une chasteté bien garantie ! Que Mme Roland fût strictement une *honnête femme* selon le monde, on peut le soutenir ; mais chaste, assurément elle ne l'était pas.

Pourquoi MM. Dauban et Faugère ont-ils publié ces passages que l'amitié respectueuse et intelligente des premiers éditeurs avait écartés? Voici les raisons de M. Faugère :

« J'avais eu d'abord l'intention de suivre l'exemple de Bosc, en opérant les mêmes retranchements; mais j'ai pensé qu'à l'époque *réaliste*, comme on dit, et si curieuse en toutes choses à laquelle nous vivons, il ne serait pas possible de dérober longtemps ces pages à la publicité, puisque le

Manuscrit des Mémoires est maintenant déposé à la Bibliothèque impériale. »

Ainsi M. Faugère a reconnu que la publication intégrale des Mémoires n'était pas chose des plus convenables. Néanmoins il a passé outre, d'abord pour se conformer aux vilains goûts du temps, ensuite parce qu'il a pensé que d'autres seraient moins réservés que lui. L'abus lui paraissant inévitable, il l'a commis. Voilà d'assez pauvres raisons et d'assez maladroites excuses. Aussi M. Faugère ne s'en tient-il pas là. « Je me suis de plus souvenu, ajoute-t-il, d'une lettre écrite par « Mme Roland peu de jours avant sa mort, et où elle disait en parlant de « ses Mémoires : « Ce sera mes *Confessions*... je n'y veux rien céler. » Ce dernier argument ne vaut pas mieux que les autres. M. Faugère le détruit lui-même un peu plus loin par cette très-juste observation :

« Si Mme Roland avait survécu à la Terreur, eût-elle publié elle-même, sans y rien changer, tout ce qu'elle avait composé dans l'isolement et dans la fièvre de la captivité? Il m'est difficile de le croire. »

Au fond, M. Faugère est seul responsable de cette publication. Les Mémoires lui avaient été confiés par la famille, avec l'autorisation de passer *tout à fait sous silence certaines confidences*. Loin d'user de ce droit, il a tout copié afin de tout donner, et a conseillé le dépôt intégral dans les archives publiques.

M. Dauban le prend de plus haut que son concurrent. C'est un philosophe, un penseur, et, au lieu de présenter des excuses, il pose des principes. Cependant il a, comme M. Faugère, quelques embarras de conscience. Il se glorifie d'avoir « poussé *le scrupule* jusqu'à reproduire ce que d'autres mains que celles de Mme Roland avaient effacé. » Il ajoute :

« A cet égard, nous ferons avec une entière franchise notre déclaration de principes. Toute altération d'un manuscrit des Mémoires, quelle que soit l'intention qui l'a inspirée, lorsqu'elle modifie la donnée fournie par l'auteur, la base de l'étude du *moi* humain, nous paraît un abus de confiance soit envers le mort qui ne peut protester, soit envers le public qui se trouve abusé. Nul n'a le droit de dénaturer le sujet qui se met sur la table de dissection pour l'enseignement du genre humain....

« Qui vous permet de mutiler la créature de Dieu, de cacher l'infirmité, le défaut, le vice, la difformité, le malheur qu'a fait naître ou développer en lui telle passion, telle doctrine, telle habitude, tel malaise social? Vous ne voyez pas que c'est ce que vous retranchez qui m'instruira, m'avertira,

me préservera peut-être. Ce détail est cynique, dites-vous? Eh bien, il caractérise la personne ou l'époque : laissez-le. (1) »

Il y a du vrai dans cette thèse un peu gonflée; mais l'application n'en est pas heureuse. *Le genre humain* aurait pu se passer d'un *enseignement*, que M. Sainte-Beuve, l'admirateur de *Madame Bovary*, a condamné comme un *acte immortel d'impudeur*. Le critique du *Constitutionnel* s'attache, du reste, à expliquer cet écart. Il en fait un crime, non pas à Mme Roland, mais à Rousseau. Il faut l'entendre :

« Cette confidence de sang-froid, sous la plume d'une belle personne restée honnête et qui s'appesantit sur une sale image, est tout à fait déplaisante. Ajoutez qu'elle part de là pour prêcher et moraliser... Il est bien temps!... C'est une faute et plus qu'une faute; c'est un manque de tact de la part d'une femme qui en avait beaucoup. En ceci le ton de la Révolution et l'admiration de Jean-Jacques l'ont égarée. C'est le cynisme du philosophe que la femme pure s'est crue obligée de suivre à la trace, même quand elle le faisait avec dégoût. »

Une femme pure, et une femme de tact ne suivra jamais la trace d'un cynique. Il y a d'ailleurs dans les Mémoires d'autres traits plus mauvais que M. Sainte-Beuve paraît n'avoir point vus. Ils ne peuvent surprendre de la part d'une *penseuse* qui trouvait *Faublas* un *joli roman*, et qui, venant de lire *Candide*, disait : « Je n'ai jamais rien lu de contraire aux mœurs. »

Malgré ses mauvaises dispositions et ses mauvaises lectures Marie Phlipon, qui suivait le catéchisme de sa paroisse, ne fut pas insensible à l'action de l'enseignement religieux. Elle devint pieuse, du moins elle l'assure, et voulut faire « sa première communion avec tout le recueillement convenable. » Elle demanda qu'on la mît au couvent. Ses parents y consentirent et choisirent un « ordre peu austère » dont « les religieuses passaient en conséquence pour n'avoir point de ces excès, de ces momeries qui caractérisaient leur plus grand nombre. » Elle décrit l'intérieur du couvent avec un peu trop de recherche littéraire, mais non sans un certain sentiment de respect, puis voulant excuser ce retour de jeunesse, elle ajoute :

« Il faut avouer que la religion catholique, très-peu convenable à un jugement sain, éclairé par des connaissances et soumettant sa croyance

(1) Le plaisant, c'est que M. Dauban ignorant que M. Faugère préparait une édition très-complète, a fait quelques petits retranchements; *il a mutilé la créature de Dieu*. Nous y reviendrons en comparant les deux éditions rivales.

aux règles du raisonnement, est très-propre à captiver l'imagination, qu'elle frappe par le grand et le terrible, en même temps qu'elle occupe les sens par des cérémonies mystérieuses, alternativement douces et mélancoliques. L'éternité, toujours présente à l'esprit de ses sectateurs, les appelle à la contemplation ; elles les rend sévères appréciateurs du bien et du mal, tandis que des pratiques journalières, des rites imposants viennent soulager l'attention, la soutenir, et présenter des moyens faciles de s'avancer toujours vers le but proposé. »

Après avoir rendu au catholicisme cet hommage involontaire, incomplet et purement rationnel, Mme Roland dit qu'elle fut pieuse par sensibilité, et s'applique à prouver qu'avec l'âge son *jugement* est devenu complétement *sain*.

Il faut citer ce morceau ; il est de ceux qui montrent le mieux la pédante et la pecque.

« La philosophie a dissipé les illusions d'une vaine croyance; mais elle n'a point anéanti l'effet de certains objets sur mes sens, et leur rapport avec les idées ou les dispositions qu'ils avaient coutume de faire naître. Je puis encore assister avec intérêt à la célébration de l'office divin quand elle se fait avec gravité; j'oublie le charlatanisme des prêtres, le ridicule de leurs histoires ou l'absurdité de leurs mystères; je ne vois que la réunion d'hommes faibles, implorant le secours d'un être suprême; les misères de l'humanité, l'espoir consolant d'un puissant rémunérateur occupent ma pensée; les images étrangères s'évanouissent, les passions se calment, le goût de mes devoirs s'avive; si la musique fait partie des cérémonies, je me trouve transportée dans un autre monde et je sors meilleure du lieu où le peuple imbécile est venu sans réflexion saluer un morceau de pain. »

M. Faugère, que nous avons vu figurer parmi les catholiques.... modérés et les rédacteurs du *Correspondant*, croit-il avoir fait besogne de d'écrivain religieux en réimprimant ces blasphèmes ? Que cette réimpression fût inévitable, qu'elle pût même offrir certains avantages, je veux bien l'admettre; mais je doute qu'un catholique dût s'en charger, surtout à la condition de présenter l'œuvre entière comme étant de celles qui commandent l'admiration et même le respect. Si M. Faugère ne s'est pas avoué cela, il l'a au moins senti. La page 285 du premier volume nous révèle ses inquiétudes de conscience. Mme Roland y parle de trois ou quatre mauvais prêtres qui siégeaient à la Convention et s'écrie : « *Fausseté*, *faiblesse*, *hypocrisie*, tels sont les « caractères du prêtre, quand il n'est point *abandonné*, crapuleux et

« hardi comme Chabot. » M. Faugère, qui déjà avait laissé passer sans rien dire tant de choses équivalentes, a, cette fois, perdu patience et glissé un mot rectificatif dans la phrase qu'on vient de lire. Au lieu de mettre selon le texte : « tels sont les caractères du prêtre, » il a mis : « tels sont les caractères du [mauvais] prêtre. » L'intention est bonne ; l'acte est tout à la fois puéril et fâcheux. Dans un livre où les impiétés abondent, cet amendement subreptice qui remplace une déclamation haineuse par une banalité, ne corrige rien; et, d'autre part, il dénature la pensée de Mme Roland. Combien de lecteurs, en effet, ne comprendront pas que l'épithète placée entre deux crochets est l'œuvre de M. Faugère et révèle ses bons sentiments.

Cette phrase, dans sa pureté native, aide à faire connaître Mme Roland. Parler ainsi *du prêtre*, n'est-ce pas condamner tous ceux que l'on a connus? Cependant « l'héroïne de la Gironde » devait de la reconnaissance à plusieurs prêtres et n'eut jamais à se plaindre d'aucun, sauf de l'un de ceux qu'elle loue : un abbé Legrand, qui lui fit lire divers ouvrages de Rousseau. Son oncle, le chanoine Bimont, le curé de Saint-Barthélemy, sa paroisse, l'aumônier du couvent où elle passa l'année de sa première communion, l'abbé Morel, qui fut longtemps son confesseur, l'abbé Roland, son beau-frère, d'autres encore qu'elle vit d'assez près, étaient des prêtres respectables; ils lui avaient témoigné de l'affection et rendu des services. Elle l'a dit elle-même, avec une certaine pose, en divers endroits. Ses Mémoires eussent constaté le mal s'il y en avait eu; ils font seulement soupçonner chez l'abbé Bimont trop d'amour du confort, chez l'abbé Roland des idées trop avancées, et chez l'abbé Morel une singulière facilité en matière de lectures; mais il n'y avait rien dans cela qui pût déplaire à Mme Roland, rien surtout qui pût justifier, même à ses yeux l'iniquité, l'ingratitude et l'emportement de son langage.

Le mauvais prêtre, elle ne l'a vu qu'à la Convention parmi ses amis politiques de la veille, devenus ennemis ou neutres en présence du danger. Elle aurait dû se rappeler d'autres figures avant de juger le prêtre sur des malheureux, qu'elle trouvait coupables quand ils reniaient « le vertueux Roland, » mais qu'elle avait admirés quand ils avaient renié Dieu.

Les portraits d'ecclésiastiques donnés par Mme Roland prêtent d'ailleurs, à plus d'une observation. Ils prouvent certainement que « les désordres des gens d'église » étaient alors beaucoup plus rares qu'on ne l'a dit, mais ils prouvent aussi que l'esprit du temps s'était infiltré et

souvent même à forte dose dans la partie la plus correcte du clergé. Le catholique libéral, que l'on nous donne comme un produit contemporain, date de très-loin. On le voit à toutes les époques de crise, cherchant une position mixte, montrant des idées larges, comprenant son temps, et faisant la partie belle à l'ennemi. Il était en pleine floraison vers 1770 et ne voulait pas se brouiller avec les philosophes. Il trouvait du bon chez beaucoup d'entre eux. La charité ne lui commandait-elle pas d'ailleurs de tendre la main à ces honnêtes gens, afin de leur prouver que le vrai chrétien comprend la tolérance? Rousseau, le maître de Robespierre, de Saint-Just, de Marat, de tous les coupeurs de tête idéologues, avait particulièrement le bénéfice de ces niaises concessions. N'était-il pas un défenseur du spiritualisme? On le lisait, on le faisait lire, et Marie Phlipon put, pour sa part, se saturer de l'*Emile*, de la *Nouvelle Héloïse*, etc., sans désobéir à son confesseur, lequel était cependant tenu pour un prêtre rigide. La passion et la liberté de la lecture furent, du reste, l'une des plus grands plaies de cette époque. Le livre n'était plus contrôlé et fit son œuvre: il corrompit presque tout le monde, rendit lâches les bons et furieux les méchants.

Mme Roland parle avec emphase de ses nombreuses lectures; elle se donne comme ayant lu, étudié, compris beaucoup d'ouvrages qu'elle a simplement feuilletés. C'est là une de ses poses les plus constantes. Néanmoins deux choses sont certaines, c'est qu'elle lisait beaucoup et qu'elle lisait toujours mal. Son esprit porté à la révolte, lui faisait trouver des écueils dans les meilleurs ouvrages; les mauvaises doctrines exerçaient sur elle une sorte de fascination. Que voyait-elle dans Bossuet? Elle y voyait surtout les objections qu'il réfutait. Cela, dit-elle, me mit « sur la voie de raisonner ma croyance. Ce fut le pre-« mier pas; il y eut bien loin de là au scepticisme où je devais parve-« nir quelques années ensuite, après avoir été successivement jansé-« niste, cartésienne, stoïcienne et déiste! Que de chemin pour finir « par le patriotisme, qui m'a fait jeter dans les fers! »

Ni les lectures pieuses ni les lectures philosophiques ne purent donner à Marie Phlipon le sentiment de l'humilité ou seulement l'intelligence de la hiérarchie sociale. Ses confidences accusent au plus haut degré la haine vulgaire de l'aristocratie. Elle détestait le noble et le riche parce qu'elle n'avait ni noblesse ni fortune. Voilà le fond de ses idées, le point de départ de son philosophisme et de son républicanisme. Comme tant d'autres, elle a voulu cacher sous des théories humanitaires cette maladie de l'orgueil ou plutôt de la vanité; mais sa

vraie pensée éclate en vingt endroits des Mémoires. Donnons-en deux exemples :

Madame Rotisset, sa grand'mère, la conduit chez une dame de Boismorel que les Rotisset aimaient à regarder comme une cousine. Dès l'entrée de l'hôtel son amour-propre s'inquiète. La bonne grand'mère Rotisset n'était pas fière, et causait volontiers avec la valetaille, surtout quand il s'agissait de faire admirer sa petite-fille. Écoutons celle-ci :

« Je commençai à sentir une sorte de malaise difficile à m'expliquer et dans lequel je démêlai pourtant que les gens pouvaient me regarder, mais qu'il ne leur appartenait point de me complimenter. Nous parvenons plus avant; un grand laquais nous annonce, et nous entrons au salon, où madame de Boismorel, assise, avec son chien, sur ce qu'on appelait alors, non pas un ottomane, mais un canapé, brodait gravement en tapisserie...

« Eh! bonjour, Mlle Rotisset, s'écrie d'une voix haute et froide Mme de Boismorel en se levant à notre approche. (Mademoiselle? quoi! ma bonne maman est ici mademoiselle?) mais vraiment je suis bien aise de vous voir! Et ce bel enfant; — c'est votre petite-fille? — Elle sera fort bien. — Venez ici, mon cœur, asseyez-vous à côté de moi. Elle est timide. Quel âge a-t-elle, votre petite-fille, Mlle Rotisset? — Elle est un peu brune, mais le fond de la peau est excellent; cela s'éclaircira avant peu; elle est déjà bien formée! Vous devez avoir la main heureuse, ma bonne amie; n'avez-vous jamais mis à la loterie? — Jamais, madame, je n'aime pas les jeux de hasard. — Je le crois; à votre âge on imagine avoir jeu sûr. Quel son de voix! il est doux et plein; mais comme elle est grave! n'êtes-vous pas un peu dévote? — Je connais mes devoirs, je tâche de les remplir. — Fort bien! vous avez envie d'être religieuse, n'est-ce pas? — J'ignore ma destination, je ne cherche pas encore à la juger. — Comme c'est sentencieux! Elle lit, votre petite-fille, Mlle Rotisset? — La lecture est son plus grand plaisir; elle y emploie une partie des jours. — Oh! je vois cela, mais prenez garde qu'elle ne devienne une savante, ce serait grand'pitié. »

Mme de Boismorel a-t-elle dit *savante?* J'en doute; *pédante* serait mieux dans le ton; et l'on pourrait aller jusqu'à pécore.

Le morceau est d'ailleurs caractéristique. Qu'une petite péronnelle bourrée de lectures ait fait ces réponses gourmées et sottes, on peut le comprendre et se contenter d'en sourire. Mais comprend-on que la femme de quarante ans les rapporte avec complaisance, avec orgueil, les admire et prétende les faire admirer? Quel défaut de tact! Comme cela révèle une nature étroite et jalouse, une vraie nature de démocrate!

Trois ou quatre ans plus tard une autre aventure vint affermir Marie Phlipon dans les doctrines égalitaires. Elle se trouvait à la campagne chez une tante Besnard, dont le mari avait été maître d'hôtel (Mme Roland dit intendant) du fermier général Haudry. L'oncle Besnard avait pris sa retraite, et vivait sur une terre de son ancien maître. Mme Roland prétend que si Haudry logeait pour rien le vieux serviteur Besnard, « c'était, bien entendu, pour la conservation des « lieux et pour y gagner un air de magnificence. » Il fallut rendre visite au dames du château. Mme Roland déclare qu'elle n'y trouva nul plaisir. Et pourquoi? Parce qu'elle fut reçue avec une *politesse qui sentait un peu la supériorité*. Mais une autre épreuve l'attendait. On l'invita à dîner... à l'office.

« Il arriva une fois, dit-elle, à Mme Hénault (belle-sœur d'Haudry) de nous inviter à dîner; je ne fus jamais plus étonnée que d'apprendre que c'était, non pas avec elle, mais à l'office. Je sentais bien que, M. Besnard y ayant fait autrefois son rôle, je ne devais pas, par égard pour lui, paraître mécontente de m'y trouver; mais je jugeais aussi que Mme Hénault devait arranger les choses différemment, et nous épargner cette politesse malhonnête. Ma grand'tante le voyait du même œil; mais, pour éviter tout petit choc, nous nous rendîmes à l'invitation. »

Mme Roland décrit d'un ton calme, mais où l'on entend gronder l'amertume, ce repas de valets *dont le caquet et la tournure auraient imposé à des provinciales*. Elle remarqua que *ces individus* se qualifiaient *d'officiers* et affectaient en tout les allures des maîtres. Le jeu suivit le repas.

« J'aperçus un nouveau monde, dit Mme Roland, dans lequel je trouvais la répétition des préjugés, des vices, des sottises d'un monde qui ne valait guère mieux, pour paraître davantage. J'avais entendu parler mille fois de l'origine du vieil Haudry, arrivé à Paris de son village, parvenu à rassembler des millions aux dépens du public, ayant marié sa fille à Montale, ses petites-filles au marquis Duchillau, au comte Turpin, et laissé son fils héritier de ses trésors. Je songeais au mot de Montesquieu, que les financiers soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu. Je concevais que des publicains, qui trouvaient moyen de s'enrichir à ce point, et de se servir de cette opulence pour s'unir à des familles que la politique des cours faisait regarder comme essentielles à l'éclat du royaume et utiles à sa défense, ne pouvaient appartenir qu'à un régime détestable et à une nation corrompue. »

Et voilà l'ancien régime condamné, et la nation française flétrie,

parce que Marie Phlipon a dîné à l'office. Ici cependant Mme Roland fait un retour sur elle-même ; considérant qu'elle est en prison sous des verrous humanitaires et patriotiques, qu'elle va monter sur l'échafaud, elle s'écrie : « Je ne savais pas qu'il était un régime plus « affreux encore et une corruption plus hideuse : mais qui l'aurait « imaginé? tous les philosophes y ont été trompés comme moi. » Pauvre femme ! elle avait lu Rousseau, Voltaire, tous les philosophes, tous les *jolis romans* de Louvet; elle savait que le nouveau régime était sorti de ce fumier et elle s'étonnait qu'il donnât des fruits de mort.

Je doute que Marie Phlipon ait jamais eu la foi. L'enthousiasme religieux qu'elle avait éprouvé au début de son adolescence était d'une nature purement sensuelle; elle s'y était abandonnée avec une sorte de volupté mais sans esprit de soumission. Elle se croyait pieuse parce que les cérémonies religieuses agissaient sur son imagination, de même que certaines gens se croient le cœur sensible parce que le spectacle de la souffrance agit sur leurs nerfs. Dès qu'elle put raisonner, elle voulut analyser ses croyances et déraisonna. Elle avait dix-sept ou dix-huit ans lorsqu'elle s'avoua son incrédulité.

« La sphère de mes idées dit-elle, s'étendait toujours davantage; mon propre bonheur et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvait être attaché, me préoccupèrent de très-bonne heure; le besoin de connaître me fit ensuite dévorer l'histoire et porter mes regards sur tout ce qui m'environnait; les rapports de mon espèce avec la divinité si diversement présentée, surchargée, dénaturée, excitèrent mon intention; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent. »

Comme Mme de Boismorel l'avait bien jugée : « Prenez garde qu'elle ne devienne une... *pédante;* ce serait grand'pitié. »

Elle fait de la philosophie et mêle beaucoup de lieux communs à quelques aperçus assez fins sans être foncièrement justes. Repoussant toute religion, elle veut que la source des vertus humaines soit « fort « indépendante de tout système religieux, des billevesées de la mé- « taphysique et des impostures des prêtres. » Elle dit encore :

« Dès que je me fus bien démontré ces vérités, je respirai avec joie; elles m'offraient un port dans la tourmente, et je pouvais maintenant examiner avec moins d'anxiété ce qu'il y avait d'erreurs dans la croyance des nations et dans les institutions sociales...

« L'athée n'est point à mes yeux un faux esprit; je puis vivre avec lui aussi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raisonne davantage; mais il

lui manque un sens, et mon âme ne se fond point entièrement avec la sienne : il est froid au spectacle le plus ravissant, et il cherche un syllogisme lorsque je rends une action de grâces. »

Puis, après avoir ainsi philosophé, elle s'écriait : « Que de nuages « environnent ces questions difficiles !... Mais qu'importe à l'âme sen- « sible de ne pouvoir les démontrer ? Ne lui suffit-il pas de les sentir ? »

Tout en pensant ainsi, elle se soumettait encore aux pratiques religieuses.

« Je me conformais au culte établi, parce que mon âge, mon sexe, ma situation, m'en faisaient un devoir... Le bon abbé Morel, qui avait épuisé sa bibliothèque et sa rhétorique pour me conserver croyante, s'accommodait avec bon sens de me trouver raisonnable ; il m'exhortait à me défier de l'orgueil, me représentait de son mieux les douceurs de la religion, me donnait l'absolution dans sa sagesse, et était assez content que j'allasse deux ou trois fois l'an à la sainte table, par tolérance philosophique, puisque ce n'était plus l'œuvre de la foi. J'allais prendre la divine nourriture en songeant à ce qu'avait dit Cicéron, qu'après toutes les folies des hommes à l'égard de la divinité il ne leur restait plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. »

Telles étaient les idées de Marie Phlipon, et c'est par là surtout qu'elle charma « l'honnête Roland. »

Ce sage eut plus tard sa juste récompense ; il vit de près certains inconvénients de la philosophie, en matière conjugale, et ne prit pas la chose philosophiquement. En dépit de la révélation phalanstérienne, ses attractions n'étaient pas proportionnelles à ses destinées.

II

Mme Roland, comme la plupart des héros de 89 et de 93, était en tout la disciple fervente de Rousseau. Elle admirait ses doctrines, désirait les appliquer et cherchait son style. La sensiblerie malsaine du Génevois avait particulièrement le don de l'attendrir et de lui faire verser non des larmes, mais des phrases. Pour mieux imiter son maître elle prétendait avoir tous les genres de sensibilité. Elle dit que, dès l'âge de douze ans, son cœur débordait de sentiments tendres ; elle se représente « ravie d'amour céleste » et reprend avec une intention fine : « Il me semble voir ceux qui liront ceci, demander si ce cœur si « tendre, cette sensibilité si affectueuse, n'ont pas enfin été exercés

« par des objets réels, et si après avoir sitôt rêvé le bonheur, je ne « l'ai pas réalisé dans une passion utile à quelque autre ? » Elle promet de répondre bientôt à cette question et donne d'abord son portrait. Elle y consacre quatre pages (édition Faugère) ; c'est trop pour que nous le reproduisions, mais en voici les principaux traits :

« Environ cinq pieds; la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très-relevées ; la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées; l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère; voilà pour le premier coup d'œil. Ma figure n'avait rien de frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression... la bouche est un peu grande, on en voit mille de plus jolies; pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand, son iris est d'un gris châtain ; mais placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun comme les cheveux, et bien dessiné, il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements; sérieux et fin, il étonne quelquefois; mais il caresse bien davantage et réveille toujours... Quant au menton, assez retroussé, il a précisément les caractères que les physionomistes indiquent pour ceux de la volupté. Lorsque je les rapproche de tout ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fût plus faite pour elle et l'ait moins goûtée. Le teint vif,... la peau douce, le bras arrondi, la main agréable sans être petite, parce que ses doigts allongés et minces annoncent l'adresse et conservent de la grâce; des dents fraîches et bien rangées; l'embonpoint d'une santé parfaite ; tels sont les trésors que la nature m'avait donnés... Ce n'est que depuis mes pertes que je connais tout ce que j'avais (lecteurs vous pouvez en douter); je ne savais pas son prix lorsque je les possédais (doutez encore), et peut-être cette ignorance en augmentait-elle la valeur : je ne les regrette point aujourd'hui (doutez toujours), parce je n'en ai pas abusé; mais si le devoir pouvait s'accorder avec mon goût pour laisser moins inutile ce qui me reste, je n'en serais pas fâchée. » (Ne doutez plus.)

Les chastes sentiments, madame, que voilà !

Mme Roland fait ensuite ses confidences de jeune fille. Elle s'était liée au couvent avec Mlle Sophie Cannet, et trouvait dans cette amitié un aliment dont son « cœur sensible avait besoin » mais qui ne pouvait lui suffire; elle se promettait *d'abreuver de félicité le mortel qui mériterait son cœur*. Roland n'a pas, je crois, été ce mortel-là. En attendant elle recherchait avec avidité les plus vulgaires hommages; elle se félicitait d'être regardée sur les promenades publiques et voyait

partout des gens épris de ses charmes. Quiconque venait chez son père, ou la suivait des yeux, ou lui accordait sous une forme plus ou moins insolite une attention particulière, lui paraissait un prétendant. Que dis-je ? les Mémoires affirment positivement qu'il en était ainsi. J'imagine cependant que Marie Phlipon ne fut tant regardée que parce qu'elle regardait trop. Et plus d'un sans doute, parmi ceux qu'elle prenait pour des adorateurs, s'amusait de sa coquetterie voisine de la légèreté. Elle devait être de ces jeunes personnes dont on dit vulgairement qu'elles n'ont pas froid aux yeux.

Malgré ce besoin d'expansion, elle avait sur le mariage des idées assez sérieuses, et si elle provoquait tous les regards, elle n'était pas disposée à épouser le premier venu. Elle repoussait d'emblée les commerçants. « Mon père, dit-elle, aimait, estimait le commerce, « parce qu'il le regardait comme la source de la richesse; je le détes- « tais parce qu'il était à mes yeux celle de l'avarice et de la fripon- « nerie. » Éloigner les gens de négoce, c'était diminuer énormément ses chances matrimoniales. Le graveur Phlipon n'avait guère, en effet, que des relations commerciales, et, de plus, ce n'était pas un beau-père que l'on pût envier. Cependant la résolution de la jeune fille était bien prise. Elle voulait que son mari, par son éducation, sa position sociale, son intelligence, lui offrît cette garantie de l'union des esprits sans laquelle on obtient rarement l'union durable des cœurs. — Que voulez-vous ! répondait-elle à son père, si je ne puis pas être fière de mon mari, s'il ne me fait pas monter, si je ne reconnais pas en lui une certaine supériorité, il me sera impossible de l'aimer; je ne veux me lier qu'à qui me ressemble ; je n'épouserai jamais un butor ou un sot. — « Tu t'es rendue bien difficile, reprenait maître Phlipon; et si tu ne trouves pas ta chimère ? — Je mourrai fille. » Toute cette discussion est prestement racontée. La jeune personne y montre sans doute un peu d'amour-propre, mais elle y montre aussi de l'esprit, de la dignité, et on lui sait gré, en somme, de ne pas trouver de bonne prise tout individu qui s'offre pour mari. Malheureusement voici une réflexion qui nous rend bien vite la pédante :

« Occupée dès mon enfance à considérer les rapports de l'homme en société, nourrie de la plus pure morale, familiarisée avec les grands exemples, n'aurais-je vécu avec Plutarque et tous les philosophes que pour m'unir à un marchand qui ne jugerait et ne sentirait rien comme moi ? »

Un prétendant, que Marie Phlipon trouvait sortable, se présenta. Il s'appelait la Blancherie; il était jeune, il avait fait un livre et nourrissait l'ambition d'acheter quelque charge de magistrature; mais pour payer cette charge il avait besoin d'une dot. Maître Phlipon, ne trouvant pas de son goût une condition qui l'eût ruiné, repoussa la demande de la Blancherie. Cependant la porte ne lui fut pas fermée et l'on se promit d'attendre un an ou deux. Hélas! la Blancherie dut faire un voyage, et à peine était-il parti que Mlle Phlipon accueillit d'autres instances. Cette fois, il s'agissait d'un médecin, le docteur Gardanne. « Les conditions pécuniaires furent faites, dit Mme Roland, avant que « je susse rien : le marché était conclu lorsqu'on me parla d'un « médecin à épouser. L'état me convenait ; il promettait un homme « éclairé; mais il fallait connaître sa personne. » Était-ce bien nécessaire? Une entrevue fut arrangée. Les médecins avaient alors un habit officiel et ne sortaient que sous l'accoutrement où les a montrés Molière. L'amour n'y trouvait pas précisément son compte, c'était du moins l'avis de Mme Roland. « Un médecin dans son costume officiel « n'est jamais séduisant, dit-elle, pour une jeune personne; je n'ai su « dans aucun temps de ma vie me représenter l'amour en perruque. « Gardanne, avec ses trois marteaux, son air doctoral, son accent du « midi, ses sourcils très-rapprochés, avait l'air beaucoup plus propre « à conjurer la fièvre qu'à la donner. »

Il ne la donna pas, et cependant il fut agréé. Marie Phlipon résolut de lui accorder sa main, sans trop se demander si plus tard elle y pourrait joindre son cœur. Comme on le voit, elle ne manquait pas absolument de sagesse. Notons qu'en parlant ainsi nous nous écartons un peu des Mémoires. Ils sont, en effet, assez embarrassés sur ce point. Madame Roland voudrait laisser croire qu'elle n'avait pas absolument accepté Gardanne ; elle parle d'un consentement provisoire, elle indique les considérations diverses qui la portaient à réfléchir, elle fait de la philosophie, etc. Bref elle ne veut pas avouer qu'elle avait dit oui et que Gardanne dit non. Et, pour conclure, elle accuse son père de s'être montré dans cette circonstance extrêmement maladroit. Au fond, le bonhomme Phlipon avait probablement promis une dot qu'il ne pouvait pas donner, et Gardanne, qui comptait sur les beaux yeux de la cassette, ne se laissa pas séduire par les jolis yeux « à fleur de tête » de la fille. Lui aussi était sage.

Cette aventure rendait des chances à la Blancherie, mais le nigaud voyageait toujours, et si les absents ont tort, c'est surtout en pareille occurence. Néanmoins Marie Phlipon refusa net « un honnête com-

merçant de bijoux. » Sa mère lui dit à ce propos qu'elle tenait trop à trouver un mari dont l'intelligence pût aller de pair avec la sienne et dont les goûts répondissent aux siens. Si le bonheur, ajouta-t-elle, n'existait « que dans cette perfection de rapports il serait nul dans presque tous les mariages. » Et la fille répondait : « Je n'en connais pas non plus que j'envie. »

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucun d'eux ne me tente.

Mme Roland rapporte ces détails avec une extrême complaisance; elle veut absolument prouver qu'elle était très-difficile sur le choix d'un mari. Cependant, tout en lui rendant justice sur ce point, il faut reconnaître qu'une personne aussi fière, d'un esprit éveillé, distingué, ambitieux, n'avait pas grand mérite à refuser des lourdauds ou des gens d'aventure, exerçant des professions vulgaires ou basses ou hasardées; tels qu'un bijoutier, un boucher, un dentiste, un professeur de rencontre donnant des leçons au cachet. Ce n'était pas son avis, et tout en se promettant de rester fille, elle se disait à elle-même dans ses *Réflexions diverses :*

« Peut-être y a-t-il une sorte d'avantage à n'être pas si difficile sur l'article; on en trouve plutôt son fait, car on peut dire qu'en toutes choses la délicatesse, en vous rendant capable d'une plus grande portion de bonheur, vous rend aussi ce bonheur plus rare. C'est sans doute la vue de ces inconvénients qui a fait dire à quelques grands hommes : Buffon, Helvétius, et je crois Rousseau, que le moral de l'amour ne valait rien, et qu'il n'y avait que le physique de cette passion qui fut bon. »

Les choses en étaient là, lorsque madame Phlipon mourut. Sa fille en fut profondément affligée, elle l'affirme, et je n'en veux pas douter. Cependant il y a bien des mots à effet dans son récit. Et par quel défaut inouï de tact, par quelle aberration du cœur et de l'esprit, se prend-t-elle à dire qu'elle ne put pas pleurer alors, mais *qu'en ce moment même* elle verse des *larmes amères et brûlantes* en songeant à *celui... qu'elle n'ose pas nommer*. Ce cri d'amour et d'angoisse pour Buzot, mêlé à de tels souvenirs, étonne et fait horreur.

Marie Phlipon n'aimait pas son père; elle l'avoue sans le moindre embarras et cherche à prouver qu'elle avait raison. En somme, longtemps le seul tort du pauvre homme fut de ne pas *comprendre* sa fille. « Mon père, dit-elle, se présenta devant moi dans le triste costume « qui attestait notre perte commune, mais inégalement sentie; il « entreprit de me consoler... Je mesurai pour la première fois, peut-

« être, tout ce qui se trouvait entre mon père et moi ; il me sembla « qu'il déchirait lui-même le voile respectueux sous lequel je le con- « sidérais ; je me trouvai tout à fait orpheline puisque ma mère n'était « plus et que mon père ne m'entendrait jamais ; un nouveau genre « de douleur oppressa mon cœur déchiré. »

La lecture devait la consoler, et ce fut la *Nouvelle Héloïse* qui lui donna les premières consolations. Chose triste à dire, ce mauvais livre, ce livre plus vicieux que les immondes romans de Louvet, lui fut prêté par un prêtre. Elle avait lu avec sympathie plusieurs ouvrages de Rousseau, celui-ci l'enthousiasma. Laissons-la parler :

« Dès que l'abbé Legrand me crut en état de jeter les yeux sur un livre, il imagina de m'apporter l'*Héloïse* de Jean-Jacques, et sa lecture fut véritablement ma première distraction. J'avais vingt et un ans ; j'avais beaucoup lu ; je connaissais un assez grand nombre d'écrivains, historiens, littérateurs et philosophes ; mais Rousseau me fit alors une impression comparable à celle que m'avait faite Plutarque à huit ans : il sembla que c'était l'aliment qui me fût propre et l'interprète de sentiments que j'avais avant lui, mais que lui seul savait m'expliquer. »

Elle disait dans sa correspondance, à propos de la *Nouvelle Héloïse :* « La femme qui l'a lue sans s'être trouvée meilleure après cette lec- « ture, ou tout au moins, sans désirer de le devenir, n'a qu'une âme « de boue. » Rousseau lui-même a porté sur son œuvre un autre jugement, qui est le bon : « Jamais fille sage n'a lue de romans. Celle « qui osera lire une seule page de celui-ci est une fille perdue. »

La vie que menait Marie Phlipon lui plaisait peu ; son père négligeait ses affaires, prenait de mauvaises habitudes, et la gêne entrait dans la maison. Elle avait une consolation : elle voyait toujours des prétendants partout ; mais j'imagine que sous ce rapport elle avait la vue longue plutôt que juste. Dans tous les cas, ceux qu'elle nomme ne se pressèrent pas de conclure. La place était libre et demandait à être occupée lorsque la Blancherie reparut.

On se rencontra au Luxembourg. L'ancien prétendant fit un salut respectueux qu'on lui rendit avec « quelque émotion. » Ce manége se renouvela plusieurs fois, et Marie Phlipon commençait sans doute à trouver que la Blancherie était bien lent à revendiquer ses anciens droits, lorsqu'une amie, sa compagne de promenade, lui dit : « Tu connais donc ce monsieur ? — Oui, et toi-même ? — Oh ! certainement ; mais je ne lui ai jamais parlé. Je vois mesdemoiselles Bordenave

dont il a demandé la cadette en mariage. — Y a-t-il longtemps? — Un an, six mois, dix-huit peut-être; il avait trouvé moyen de s'introduire dans la maison; il y allait de temps en temps, définitivement il a fait sa déclaration : ces demoiselles sont riches, la cadette est jolie; lui n'a pas le sou et il cherche une héritière; car il a fait semblable demande d'une autre personne de leur connaissance à ce qu'elles ont appris : on l'a éconduit; nous l'appelons l'amoureux des onze mille vierges. »

Marie Phlipon se mordit les lèvres pour retenir l'expression de son dépit. Elle était irritée non-seulement contre la Blancherie, mais aussi contre elle-même; elle s'en voulait de « s'être crue aimée d'un homme qui sans doute n'avait demandé sa main que parce qu'elle était fille unique. » Aussi lorsque le pauvre diable osa, un peu plus tard, se présenter chez maître Phlipon, elle lui apprit avec une froideur aigre qu'elle connaissait ses démarches en d'autres lieux, et lui fit la révérence en lui montrant la porte. Il partit, et se trompa fort s'il marqua ce jour-là parmi ses jours mauvais.

Assurément la conduite de la Blancherie n'était pas celle d'un homme très-épris. Mais Marie Phlipon, en affichant cette belle indignation, oubliait un peu trop sa propre conduite. Ces plaintifs amoureux avaient joué le même jeu. Chacun d'eux, tout en croyant que l'autre l'attendait, s'était mis en quête de son côté, et, si la Blancherie avait offert ses hommages en plus d'un endroit, l'aimable Phlipon s'était montrée très-abordable. Sauf le bijoutier, que son comptoir mettait hors rang, elle n'avait repoussé personne; son cœur était toujours tout grand ouvert à quiconque pouvait lui offrir la position qu'elle attendait du mariage. Je ne l'en blâme point; je le constate parce qu'on a prétendu le contraire. N'a-t-on pas dit, à propos même de cet incident, que Mme Roland avait toujours eu une grandeur antique? Au fond, la Blancherie avait deux torts : il avait fait rire de lui dans le milieu même que fréquentait Marie Phlipon, et il était *sans le sou*. Simplement infidèle on eût pu le recevoir à résipiscence; ridicule et pauvre, il fut chassé.

Mme Roland parle de toute cette aventure d'un ton très-dégagé. A l'entendre, elle n'a jamais éprouvé un sentiment tendre pour la Blancherie Voici comment elle le présente aux lecteurs des Mémoires: « Petit, brun et assez laid, il ne disait rien à mon imagina- « tion : mais son esprit ne me déplaisait point. » Plus loin elle raille en passant ce personnage et le dénonce pour un sot, en quoi elle n'a

pas tort. Il est certain néanmoins que ce sot lui parut un homme d'esprit, et fit travailler sa tête au point qu'elle crut lui avoir donné son cœur. Nous ne tirons pas ici des inductions. Marie Phlipon était en correspondance suivie avec Sophie Cannet; elle ne lui disait pas tout (on ne dit jamais tout, du moins on y met des formes qui changent un peu le fonds), mais cependant elle lui faisait d'assez intimes confidences. La Blancherie l'occupait trop pour qu'elle pût se retenir d'en parler; elle en parlait même beaucoup. Voici quelques extraits de ses lettres, que Mlle Cannet avait conservées et qui ont été publiées en 1842:

30 mai 1774. « Je découvre toujours de nouveaux rapports dans nos façons de penser; il semble que son âme soit l'expression de la mienne: c'est précisément ce qu'il me faut... Je ne me doutais pas que je l'aimasse; mais, depuis que j'ai entendu parler d'établissement, il me peine de voir un obstacle invincible à l'union avec un homme qui m'agrée beaucoup et qui m'aime. Mon orgueil est blessé de ma faiblesse, et cependant je ne me condamne pas trop, car je ne puis me reprocher une surprise des sens: c'est un rapport de sentiment qui me séduit... »

31 octobre 1775... « J'appris qu'*il* était encore en convalescence. La cause de sa maladie avait été un chagrin profond dont il ne put me faire connaître l'objet, trop de témoins nous entourant. Je lui demandai des nouvelles de son ouvrage; il est imprimé, mais il ne paraîtra que dans un mois. Je l'ai pourtant vu, car il m'avait apporté les feuilles chargées de correction. J'ai lu, ma chère Sophie... Tu connais mes *Loisirs*, n'est-ce pas? Eh bien, ce sont les mêmes principes; c'est *mon âme tout entière*... Je n'ose pas juger ce jeune homme parce qu'il me ressemble trop... »

11 janvier 1776... « Quand je suis une fois dans la science et l'étude, adieu l'amour! ma gaieté, ma force, mon activité reviennent; mais, si je m'abandonne un peu trop à moi-même, si une certaine visite... le cœur fait tic-tac et l'imagination se tourmente. Lorsque je suis montée dans ma philosophie, je trouve quelquefois D. L. B. un peu petit... Retournez la lunette... me voilà folle! »

La Blancherie a fait sa demande; il a été remercié; il faut rompre ou tout au moins se condamner à une longue attente. Mlle Phlipon aime à penser que la Blancherie va se désespérer, et pour son compte elle tombe dans le désespoir.

13 janvier 1776... « Il ne doute pas de ce qu'il me fait éprouver; mon apparente sérénité doit redoubler son tourment; cela me contrarie horriblement et me transporte hors de moi-même. Un seul mot de ma bouche pourrait le rappeler à la vie, à la santé: je le crois, je le sens, et je ne

parlerais pas!... Il se tait, lui, et ne fait par là que m'intéresser davantage : il est toujours fidèle à ses principes et digne de mon estime.

« Je te remets donc la lettre que je lui écris... L'amour m'a vaincue : je ne sais plus me commander, mais au moins je ne me chargerai pas de me conduire, je remets entre les mains d'une amie une autorité que je ne dois plus garder.

« Décachète la lettre, fais-en lecture, songe à mes tourments, aux siens, et vois si tu dois l'envoyer.

« Mais, dans tous les cas, ne brûle rien. Dussent mes lettres être vues un jour de tout le monde, je ne veux point dérober à la lumière les seuls monuments de ma faiblesse, de mes sentiments. Et puis, que sais-je? D. L. B. les verra peut-être plus tard?... Cette douce lumière me ravit!... adieu, très-chère, ce qui reste de ton amie est plus à toi qu'à elle-même. »

Ne sont-ce pas là les accents d'un cœur qui s'est donné sans retour et qui souffre profondément?

Hélas non! c'est un jeu de tête et un effet de littérature. Demain Gardanne se présentera avec ses gros sourcils, sa perruque à trois marteaux, son ton brusque, et Gardanne sera agréé. Il donnera aussi le *tic-tac*, il fera voyager aussi dans le pays des rêves. Le cœur n'a pas ces virements subits; il peut, sous le coup d'une impression profonde, varier dans ses sentiments sur la même personne, mais ses affections ne changent pas d'objet, comme une servante pour tout faire change de besogne. Il lui faut du temps pour se remettre, quand il se remet.

Et puis la littérature a trop de part dans ces épanchements. Marie Phlipon trouve qu'elle a écrit une *belle lettre* à la Blancherie, et au lieu de la lui adresser directement elle la fait passer par les mains de Sophie, pour que celle-ci la lise et l'admire. Il y a mieux : elle songe dès lors au public : « Ne brûle rien, dussent mes lettres être vues un jour... » Ce trait suffirait à prouver que si l'imagination de la jeune personne avait la fièvre, son cœur restait calme. Peut-être ne s'en doutait-elle pas alors; mais elle aurait dû se l'avouer après ses entrevues avec Gardanne, sa correspondance sentimentale avec le fade et très-quinquagénaire Sévelinges et ses vues d'avenir sur l'officier Demontchéry; elle s'en garda bien; et c'est tout simple, car elle comptait toujours un peu sur la Blancherie pour faire tôt ou tard un mari. Quelque temps avant de lui donner son congé définitif, elle écrivait à Mlle Cannet :

« Je sens que mon cœur frémit d'avoir éloigné D. L. B.; je l'ai chassé en lui disant qu'il m'évite une présence qui m'était trop chère pour ne pas m'être nuisible; l'exactitude avec laquelle il m'obéit est une preuve d'affection qui m'attache et qui me tue. Non, je n'aurai point cette faiblesse! D. L. B. restera éloigné; je m'efforcerai de m'élever au degré de perfection où je le place : sa main serait ma récompense; mais si le destin me la refuse, au moins je l'aurai méritée. »

On conçoit qu'elle dût éprouver du dépit en apprenant que la Blancherie cherchait à se pourvoir ailleurs. Ce pleutre eut été alors le mari de son choix; elle l'aimait, mais elle aimait plus sûrement encore le mariage, et trompait les ennuis de l'attente en se donnant à elle-même les illusions d'une grande passion.

Le dénoûment approchait. Roland allait venir. Nous le voyons justement apparaître (triste présage!) au milieu d'une lettre où Marie Phlipon déclare que son *amour pour la Blancherie l'exalte jusqu'à la folie :* « J'ai interrompu ma lettre, ma bonne amie, en l'honneur « de M. Roland qui est venu nous voir et qui a passé ici près de deux « heures... La solidité de son jugement, l'agrément de sa conversa- « tion, la variété de ses connaissances, tout cela m'a charmée. »

Elle flairait le mari.

Cet épisode a une importance particulière. Il prouve à lui seul qu'on ne peut se fier absolument aux Mémoires. Le fait devient évident lorsqu'on examine de près les détails que donne Mme Roland sur sa famille, son éducation, ses relations. Il est démontré alors que cette libre-penseuse, soit qu'elle prétende révéler ses sentiments intimes, soit qu'elle parle de sa position sociale, sacrifie la vérité à la vanité. Ce n'est pas tout. Ses emportements et ses désespoirs en l'honneur du pauvre la Blancherie jettent un jour précieux sur le caractère de sa passion pour Buzot, cette passion d'automne dont on lui fait aujourd'hui un titre de gloire.

EUGÈNE VEUILLOT.

(La fin prochainement.)

LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE

PAR M. TAINE

(2e lettre 1.)

M. Taine nous a dit qu'à l'avénement d'Elisabeth, l'Angleterre était entrée à pleines voiles dans le protestantisme, qu'elle avait eu alors une *religion sincère et morale* ayant *reçu l'esprit du siècle.*

Quel était l'esprit du siècle et quelle était cette *religion morale* succédant à *la religion disciplinaire?* Ce n'est pas encore aux chapitres suivants qu'il faut le demander, mais au volume précédent. M. Taine a beau confondre les temps et les choses, étendre ou resserrer une époque à son gré ; la contradiction n'est pas moins flagrante.

« Le *Paganisme règne à la cour d'Élisabeth*, non-seulement dans « les lettres, mais dans les doctrines : un paganisme du Nord toujours « sérieux, le plus souvent sombre... Chez plusieurs tout christianisme « est effacé, plusieurs sont à l'athéisme par excès de débauche et de « révolte. Chez d'autres, comme Shakespeare, c'est à peine si l'idée de « Dieu apparaît... Même les croyants comme Bacon et Browne ré- « duisent le christianisme à une sorte de poésie morale et laissent le « naturalisme subsister sans religion... toutes les énormités régnaient « au plus haut degré à la cour d'Élisabeth. » Sous Jacques Ier, ce que M. Taine appelle « le noble paganisme chevaleresque avait dégé- « néré en sensualité vile et crue. Les plus grossières orgies étaient « les joies de la cour, et sur les arcs de triomphe, dans les *entrées*, « s'étalaient des priapées. »

« C'est que » ajoute M. Taine par une distraction d'une subtilité

(1) Dans la première lettre, p. 215, lig. 25, on a mis *Pictes* au lieu de *Jutes*. — p. 221, lig. 13, dans une citation de M. Taine : *paresse* au lieu de *pousse*. — Même page, lig. 19, *tuile* au lieu de *houle*..

trop exquise pour mon intelligence, « c'est que le superbe sentiment « de la vie naturelle était devenu le vulgaire appel aux sens. »

En pouvait-il être autrement? les épicuriens sont-ils autre chose que des cyniques raffinés?

Où donc chercher les fruits de cet épanouissement de la conscience, de ce réveil du sens moral qui fut le protestantisme *austère et libre religion*, etc., etc. A l'avénement d'Élisabeth, pourtant, *la cour*, *la ville*, *la campagne*, *y entraient à pleines voiles*. Son successeur, Jacques Ier, avait si bien aboli le catholicisme, que de peur d'en conserver le moindre vestige il avait imposé la prononciation anglaise au latin, de manière à le rendre absolument inintelligible aux savants du continent. Cependant, suivant M. Taine lui-même: « sous ce règne on en était « déjà à l'orgie, à la corruption, aux mœurs de mignons et d'ivrognes, « à la sensualité grossière qui sous la restauration étala son égout au « soleil. »

Il est vrai que « sous le protestantisme établi, s'étendait le protes- « tantisme interdit, et les puritains perçaient sous les anglicans. »

« Ils reconnaissaient que la masse des hommes est prédestinée à la « damnation éternelle... Que la grâce et le salut ne sont accordés « qu'à un petit nombre, et distribués non d'après les efforts et les œu- « vres des hommes, mais d'après le choix arbitraire de Dieu. » Et là-dessus : « Une sombre épopée, terrible et grande comme l'Edda, fer- « mente dans ces imaginations mélancoliques... » Dès lors la rigidité et le rigorisme entraient dans les mœurs des mondains protestants qui, comme les Florentins pendant la grande peste, s'arrangeaient de façon à *jouir* au moins du temps présent, puisque leur état futur ne devait, selon leur doctrine, dépendre que d'un fatalisme aveugle ou du caprice d'un maître implacable; ceux-là étaient dans le vrai. Mais, si l'homme ne peut offrir à Dieu que des œuvres souillées, des prières inutiles, si de l'adorable miséricorde divine on fait une inexorable Némésis « qui « n'a créé les hommes que pour les damner, » pourquoi les puritains proscrivaient-ils les plus innocentes jouissances, « les arts, les plaisirs, « les fêtes de campagne, les sonneries de cloches, et jusqu'à l'expres- « sion la plus naturelle des sentiments du cœur? » Pourquoi cette règle monacale, ces prescriptions minutieuses, cette discipline étroite, cette surveillance morale pratiquée non-seulement par le clergé, mais par les laïques, les uns sur les autres, et appuyée sur de rigoureuses pénalités? Pourquoi enfin cette doctrine de renoncement et de sacrifice que, dans le catholicisme où elle a sa raison d'être, M. Taine

trouve *abêtissante* et *abrutissante*, et que chez les puritains il appelle « un gigantesque ressort d'action, tout à coup tendu dans l'âme? »

Quelques mots seulement pour vous faire apprécier la logique et la science théologique de M. Taine.

« Quel est ce protestantisme qui se fonde? quel est le modèle idéal « qu'il présente, et quelle conception originale va fournir à ce peuple « son poëme permanent et dominateur? La plus âpre et la plus pra- « tique de toutes, celle des puritains qui, négligeant la spéculation, « se rabat sur l'action, enferme la vie humaine dans une discipline « rigide, impose à l'âme humaine l'effort continu, prescrit à la société « humaine l'austérité monacale..... et forme le travailleur et le ci- « toyen. La voilà implantée, la grande idée anglaise, la persuasion « que l'homme est avant tout une personne morale et libre, et « qu'ayant conçu seul dans sa conscience et devant Dieu la règle de « sa conduite, il doit s'employer à l'appliquer en lui, hors de lui, obs- « tinément, inflexiblement, par une résistance perpétuelle opposée aux « autres et par une contrainte perpétuelle imposée sur soi... L'ad- « mirable et déplorable rigidité de la conscience timorée fit des ergo- « teurs en même temps que des fidèles, des tyrans après avoir fait « des martyrs... Ils se sont enrichis et accrus extraordinairement en « quatre-vingts ans... ils peuvent résister; ils résistent, et prennent « les armes.... Comme tous les sectaires, c'est à l'autorité qu'ils en « veulent : « Nous extirperons, dit un de leurs prédicants, nous extir- « perons la monarchie non-seulement ici, mais dans tous les royaumes « voisins... »

« ... Ils résolurent de mettre à mort le roi, et ils le firent... »

Ces hommes noirs, qui semblaient porter le deuil des joies terrestres et des espérances célestes, avaient-ils une *conception plus saine* du christianisme que les mondains? Ils n'avaient fait que partager avec ceux-ci les péchés capitaux : ils leur avaient laissé les passions sensuelles et avaient gardé l'envie, la colère, l'orgueil et l'avarice. A quoi d'ailleurs aboutit ce christianisme épuré : au régicide, au morcellement infini des sectes les plus folles, à la tyrannie, aux aberrations d'un fanatisme grotesque : « Bedlam (l'hospice des fous), déchaîné « n'offrait rien de mieux. » Aussi M. Taine ajoute un peu plus loin : « Le puritanisme avait amené l'orgie; le divin sentiment *de la justice* « s'était tourné en folie lugubre... le roi rétabli, ce fut une déli- « vrance... le violent retour aux sens noya la morale. »

La domination passagère des puritains laissa cependant subsister

derrière elle ce pharisaïsme, cette habitude d'hypocrisie honnête que nous ne comprenons point ; elle est si étrangère à notre caractère que, pour nous, un hypocrite ne peut être qu'un cuistre ou un scélérat : Basile ou Tartuffe. En Angleterre on a Joseph Surface, de la comédie de Sheridan, ou le banquier méthodiste, du roman de Bulwer ; masque repoussant chez nous, l'hypocrisie est chez nos voisins un vêtement très-bien porté, orné de franges, ample et long, où peuvent se dissimuler quelques petits péchés.

« Si on gratte la morale qui sert d'enveloppe » dit M. Taine, dont les contradictions sont précieuses à recueillir, « la brute apparaît dans « sa violence et sa laideur. »

Cette enveloppe paraît s'être rapidement détériorée, puisqu'au retour du roi, « le sang, l'orgie, l'injure, formaient la pâture où se rua cette populace de nobles. » Jacques II, et cette charmante Marie de Modène dont je vous ai promis l'histoire, n'eurent pas le temps d'épurer le ton et les mœurs de la cour, moins encore de la société anglaise. Si la littérature est l'expression de la société, quel était donc ce monde qui offrait « en abondance les types les plus odieux de « rôles ignobles et féroces.... La scène aventurait même les femmes « honnêtes jusqu'aux situations les plus choquantes... on n'avait qu'à « choisir entre des êtres incultes, sans que leur simplicité révèle autre » chose que la bassesse et l'impudence de leurs inclinations primiti- « ves, ou des êtres cultivés, sans que leur raffinement leur imprime « autre chose qu'une corruption nouvelle. »

Cependant du milieu de cette licence, de ce dévergondage cynique, de cette profonde immoralité, étalés sur le théâtre anglais depuis Élisabeth jusqu'à Sheridan, « une révolution se préparait. L'homme changeait tout entier, et d'une seule volte-face. »

Cent cinquante ans après l'avénement du *poëme de la conscience*, l'Anglais se formait une *conception* de lui même. « Il découvrait qu'il « n'est point monarchique, papiste ni sceptique, mais libéral, protes- « tant et croyant ; il comprenait qu'il n'est point viveur ni mondain, « mais réfléchi et intérieur. » Il y avait mis le temps : enfin il s'avise « qu'il n'est bien que dans la vie sérieuse et réglée ; » et avec 1688 un nouvel esprit apparaît en Angleterre.

C'est pour le coup que la révolution morale va s'opérer : Tilletson, le prédicateur de cour de la reine Marie II, femme de Guillaume d'Orange, et avec lui d'autres sermonaires, « ne font pas des écrits ; mais ils font des mœurs »... Addison, « puissant parce qu'il est vul-

gaire, utile parce qu'il est étroit, » met « la morale à la mode. »

M. Taine lui-même va nous dire comment cette mode réussit et quelles furent ces mœurs faites par les prédicateurs et par cette *soudaine volte-face* de l'Anglais.

« S'il n'y eut point de révolution plus bienfaisante que celle de « 1688, il n'y en eut point qui fut lancée et soutenue par de plus sales « ressorts.... Au premier moment, il semble que l'Angleterre n'y ait « rien gagné...

« L'aspect des choses sous Guillaume, Anne et les deux premiers « George, est repoussant. On est tenté de juger comme Swift; on se « dit que, s'il a peint le Yahou, c'est qu'il l'a vu : nu ou entraîné en « carosse, le Yahou n'est pas plus beau. On ne voit que corruption « en haut et brutalités en bas : une troupe d'intrigants mène une po- « pulace de brutes.... La haute société valait un peu moins que la « basse.... »

Mais pourquoi M. Taine s'est-il arrêté aux deux premiers George : ce n'était pas la peine; il ajoute : « George III était le seul honnête « homme, un pauvre lourdaud borné qui devint fou et que sa mère « tint cloîtré pendant sa jeunesse pour le soustraire à la corruption « universelle... » Et George IV? « C'est une espèce de cocher « joueur, parieur sans probité. »

Et la Cour des deux derniers George? Sans se donner la peine de fouiller dans les mémoires secrets, les lettres de Walpole, ses Souvenirs, ceux de Selnyn, de Sheridan, les aveux de lord Byron, dont le journal un peu compromettant peut-être fut brûlé par ses exécuteurs testamentaires, les romans de lady C. Lamb, etc., peuvent donner une idée de ce qu'était cette société, qui, dit Thackeray, « avait prononcé « sa propre condamnation en décernant à George IV le titre de pre- « mier gentilhomme de l'Europe. » Voilà comment depuis Massinger, en passant par Burns pour arriver à Shelley et à Byron, cette société et cette littérature avaient été régénérées par *la religion simplifiée*, par *le poëme auquel l'Anglais croit*, par le protestantisme enfin, *cette religion positive, qui n'est que la rénovation du cœur.*

Il faut donc arriver jusqu'à notre époque pour reconnaître les indices de cette transformation, appelée par la conscience germanique il y a plus de trois cents ans, et que devaient opérer *les gros livres sur l'Angleterre de Shakespeare.*

« La longue guerre contre la Révolution française, dit M. Taine,

« pousse à l'excès le rigorisme de la morale, en même temps que l'in-
« vention des machines développe jusqu'au centuple le confortable et
« la prospérité. Un code *salutaire et despotique* de maximes approu-
« vées, de convenances établies et de croyances *inattaquables*, qui
« fortifie, raidit, *courbe* et emploie l'homme, sans lui permettre
« jamais de dévier ou de faiblir; un attirail minutieux et une provi-
« sion admirable d'inventions commodes, associations, institutions,
« mécanismes, ustensiles, méthodes qui travaillent incessamment
« pour fournir au corps et à l'esprit tout ce dont ils ont besoin, voilà
« désormais les deux traits saillants et particuliers de ce peuple....
« Au bout de huit jours on sent ici qu'il faut se marier, s'enrichir, se
« pourvoir contre la mauvaise saison, se munir de bien-être, devenir
« industriel, protestant, politique..... »

M. Taine continue à faire un tableau plus éclatant qu'exact, où il nous montre les splendeurs de la chair anglaise, bien habillée cette fois, « le teint rose du soldat aux gardes, avec sa raie de cheveux « pommadés, le grand corps du gentilhomme de campagne avec « les favoris disproportionnés et la face apoplectique, que suit les « excès de la séve et de l'alimentation brutale; ajoutez-y même chez « les femmes la devanture blanche des dents cannines, et les grands « pieds solidement chaussés...» Il nous montre aussi « les beaux jeunes « gens qui ont l'air de beaux lévriers,... chez lesquels les instincts ani-« maux sont encore intacts. » Et puis les jeunes filles! « Oh! ces « jeunes filles, chez lesquelles on sent la fragilité, la délicatesse, la con-« tinuelle pousse de la vie.» Ce sont « des yeux de pervenches, ce sont « des ondées de pourpre qui passent sur ces teints transparents à la « moindre émotion,.. et surtout une si totale absence de coquetterie!»

« Encore un regard, » ajoute M. Taine, « car au-dessus de toutes ces figures, un type surnage, le plus véritablement anglais. »

Ici, par opposition, se déroulent « les yeux fixes et caves, les visages « pâles, rayés de marbrures rouges, l'homme devenu machine, « fatigué, usé, roidi par l'excès du travail; les femmes du peuple « amaigries, étiques, courbées même dans les classes moyennes sous « une patience et un endurcissement morne, pauvres bêtes de somme « déformées par le harnais. »

M. Taine touche du bout d'une page à ces misères effroyables, dont MM. d'Israëli, Dickens, Kingsley, Mesd. Troloppe, Gaikelle, nous ont fait des tableaux si poignants, et sur lesquels je vous donnais récemment quelques détails empruntés à M. Shane. « Car, » dit

M. Taine, « les chances de la vie sont tragiques ici, et la punition de l'imprévoyance est atroce. »

Il a contemplé l'Angleterre en poëte ; il en a emporté cette *demi-vision colorée* cette conception qui *atteint peut-être la vie, mais qui manque de justesse et de clarté.*

Encore n'atteint-t-elle la vie qu'à la surface. Nous avons vu M. Taine dévotement ému à l'audition de la liturgie anglicane, et se gardant soigneusement de la comparer aux Collectes et aux Leçons de l'Église que cette liturgie n'a fait que copier et traduire. De même il reste en admiration devant « ces hautes maisons de Londres, toutes en pierres massives, » sans se donner la peine de gratter le stuc et le plâtre qui recouvrait la brique, avec laquelle l'universalité des maisons sont construites, sauf cinq ou six demeures princières. Il ne se donne pas davantage la peine de soulever le voile épais de formalisme qui, comme la fumée de Londres, donnant à toute chose une teinte uniforme, confond la vraie, la fausse dévotion, la charité chrétienne et la charité pharisaïque, le respect de Dieu et le respect humain. A peine a-t-il entrevu les lèpres hideuses qui vicient l'âme, le cœur et le sang des masses. Qu'il y ait eu *transformation*, il ne s'agit que de comparer les chroniques du commencement du seizième siècle avec les rapports annuels de notre époque, pour se convaincre de la profonde altération produite depuis trois siècles et à laquelle la *glorieuse* révolution de 1688 mit la dernière main, dans la contrée qu'on appelait autrefois l'Ile des Saints, la joyeuse Angleterre. La race robuste, honnête, vaillante et religieuse des Yeomen et des Franklins s'est éteinte. Ces trois mille monastères toujours ouverts pour servir d'asiles, d'hospices, d'écoles, de protecteurs aux laboureurs, aux malades, aux faibles, ont disparu, et maintenant les cottages aussi tendent à disparaître sous l'avarice et la tyrannie des propriétaires laïques, successeurs des spoliateurs des moines. En échange, l'Angleterre a son paupérisme, ses lois des pauvres (Loor laws) ses maisons d'union, ses gin-palaces (débits de spiritueux), ses usines, avec leur travail incessant, sa concurrence effrénée, son culte fanatique du gain, son typhus permanent et ses infanticides systématiques; la nature est riche et puissante peut-être, le peuple abject et misérable : ou plutôt, comme le dit M. d'Israëli, il y a deux nations : les riches et les pauvres ; des abîmes les séparent ! Pour les rapprocher, il faudrait prêcher aux premiers la charité; aux seconds l'espérance, à tous la foi, mais une seule foi, l'ancienne, la vraie. « L'Anglais, » dit

M. Taine en finissant, « a désormais son prêtre, son gentleman, sa « manufacture, son confortable et son roman... il a développé sa vie « suivant sa conception de la vie. » M. Taine, cependant, prévoit quelques modifications à cette œuvre, « une nouvelle édition de ce *poëme auquel l'Anglais croit.* » Si l'on veut chercher dans quel sens cette œuvre changera, il faut chercher dans quel sens change la conception centrale : « c'est à la science, aux découvertes positives, c'est à leur « empiétement universel sur l'esprit humain, c'est de ce corps de « vérités envahissantes que sort une conception originale du bien et « de l'utile, et partant une nouvelle idée de l'État et de l'Église, de « l'art et de l'industrie, de la philosophie et de la religion. »

Tous les remèdes offerts par la science se bornent au desséchement du cœur, à l'endurcissement contre des maux qu'elle ne peut consoler : est-il au pouvoir de la chimie et de la mécanique de supprimer les larmes ?

Le sentiment catholique et l'exactitude et la logique ne sont pas seuls blessés par l'œuvre volumineuse de M. Taine. Sans mon désir de vous obliger, Monsieur, je n'aurais pu surmonter le dégoût que j'ai éprouvé en feuilletant, pour arriver au bout, les quatre chapitres consacrés à Shakespeare, à ses contemporains et à ses continuateurs jusqu'à Sheridan, et ceux encore où il demande à Fielding, à Swift, à Sterne, etc., etc., des preuves à l'appui du cynisme, de l'immoralité de cette société et de cette littérature ; car il ne faut pas les séparer. Suivre M. Taine dans le torrent d'immondices où il se complaît, où il *patauge* (pour emprunter une de ses locutions), en éclaboussant ses lecteurs, serait une tâche rebutante dont vous ne me sauriez certes point gré. Et d'un autre côté il serait difficile de passer entièrement six ou sept cents pages où s'entasse ce que M. Taine a pû rassembler de plus monstrueux dans la pensée comme dans l'expression. Une fois, il est vrai, il se croit obligé de s'excuser d'une citation de Johnson, moins abominable même que bien d'autres. En se dispensant de la citation il se serait épargné l'excuse.

Mais, en dépit de cette rougeur qui monte aux joues de M. Taine, *on devine* à quelle littérature il donne la préférence. C'est surtout comme de droit à Shakespeare, que vont ses sympathies et ses admrations. Ce grand génie, ne peut être compris que « par la plus pro- « fonde des théories psychologiques... car ayant l'imagination com- « plète, il a pu seul atteindre à la conception parfaite de l'homme : « seul il a pu reproduire la vie avec ses ondoiements infinis, avec ses « contradictions apparentes, avec le va-et-vient désordonné des ima-

« ginations, et des impressions humaines, avec leur logique cachée, bref « de créer comme la nature. Il était parvenu à deviner les extrêmes « conclusions, les plus profondes pensées des physiologistes et des « psychologues .... c'est-à-dire : il savait que la sagesse et la con- « naissance ne sont en l'homme que des effets et des rencontres ; « qu'il n'y a point, en lui, de force permanente et distincte qui main- « tienne son intelligence dans la vérité et sa conduite dans le bon « sens ... A proprement parler l'homme est fort comme le corps « est malade par nature ; la raison comme la santé n'est en nous « qu'une réussite momentanée et un bel accident. Si nous l'ignorons, « c'est qu'aujourd'hui nous sommes régularisés, alanguis, amortis, et « que par degrés, à force de frottements et de redressements, notre « mouvement intérieur s'est accommodé à demi au mouvement des « choses..... Mais, si réduite et si disciplinée quelle soit, une idée « a encore un reste de couleur sensible par lequel elle est voisine de « l'hallucination.... Laissez-la se développer dans son entier comme « comme elle y aspire,... Après celle-là une autre, parfois toute con- « traire, et ainsi de suite : il n'y a *rien d'autre* (sic) (1) dans l'homme, « point de puissance libre : lui-même n'est que la série de ces im- « pulsions précipitées et de ces imaginations fourmillantes... Sa vraie « vie est une vie d'insensé, qui par intervalle simule la raison, et « voilà l'homme tel que Shakespeare l'a conçu. » *Voilà justement ce qui fait*, que sans être sorti de son pays et de ses plus bas-fonds, sachant seulement un peu de latin, de français et d'italien, *rien d'autre*, il a pu deviner les idées et le langage de tant de personnages divers, empruntés à toutes les nations, à toutes les époques, à tous les rangs, et « rester toujours vrai, jusqu'au réel minutieux... »

Et, ajoute M. Taine, « ces personnages sont tous de la même fa- « mille : bons ou méchants, grossiers ou délicats, spirituels ou stupi- « des, Shakespeare leur donne à tous un même genre d'esprit qui est « le sien. »

En sorte que la puissance créatrice de « ce génie le plus extraordi- « naire entre tous les fabricateurs d'âmes, le plus capable d'éveiller en « nous un monde de formes et de dresser en pied des personnages « vivants, cette folie clairvoyante qui a eu des révélations improvi- « sées, avec des figures vivantes, distinctes, éclairées d'une lumière, « intense avec un relief saisissant, » toute cette force de con- ception enfin, aboutit à animer des personnages de son propre esprit, « et à faire des gens d'imagination, dépourvus de volonté, et de raison,

(1) M. Taine dit aussi *que lque chose d'autre*.

« machines passionnées, violemment heurtées les unes contre les au-
« tres, et qui étalent aux regards ce qu'il y a de plus naturel et de
« plus abandonné dans l'homme. »

Du moment où la vérité n'est que le réalisme porté à ses plus hideuses conséquences, doit-on s'étonner si M. Taine raille agréablement Racine et Corneille sur leurs héros tout français, et si « Walter Scott,
« n'a fait que des fausses peintures » d'un passé lointain. « N'a-t-il pas
« effacé la sensualité débridée, la férocité brutale, le langage *naïf?* »

Au reste, si mon esprit alangui, mon imagination blessée par une rencontre fâcheuse avec ce bon sens qui est un accident, se refusent à admirer intégralement, implicitement l'œuvre shakespearienne, c'est qu'avec la *conception complexe*, la *demie viscincitore*, il me manque encore la science des hiéroglyphes.

« Tel mot de Hamlet ou d'Othello demanderait trois pages de com-
« mentaires : chacune des pensées sous-entendues que découvrirait le
« commentaire laissait sa trace dans le tour de la phrase, dans l'es-
« pèce de la métaphore, dans l'ordre des mots ; aujourd'hui, en comp-
« tant ces traces, nous devinons les pensées. Ces traces innombrables
« ont été imprimées en une seconde dans l'espace d'une ligne ; à la
« ligne suivante, il y en a autant, imprimées dans le même temps et
« dans le même espace. »

Heureux M. Taine, Champollion de ce style pyramidal, qui se porte bien, dont les facultés ne sont pas amorties par nos préjugés, et qui peut suivre et goûter dans toute leur sauvage grandeur ces obscurités de la pensée, avec ces naïvetés d'expression.

« Ces pousses fortes, ces peintures frustes et d'une vérité admira-
« ble, cette absence de *justesse* et de *clarté* qui *atteint la vie;* les
« extases sensuelles d'un Corrége insatiable, enflammé; l'incohérence
« du style et la violence effrénée des expressions ; ces métaphores con-
« vulsives, ce chant perçant et sublime qui blesse nos oreilles et dont
« notre esprit devine la *justesse* et la beauté ; ces franchises et ces gran-
« des impudeurs qu'on ne rencontre que dans les alcôves des courti-
« sanes ; ces contrastes heurtés, ces exagérations furieuses, cet amas
« d'idées fourmillantes qui arrivent au bord de l'absurde, » tout ce mélange enfin de détails de boucheries hideuses, de pantalonnades, de lyrisme gigantesque, de crudités érotiques, de platitudes ignobles et de cynique immoralité qui coule à profusion sur la scène anglaise, ravit M. Taine, qui ne se contente pas de traduire.

De peur que le lecteur ne perde le pur arome de toutes ces fanges, il donne *in extenso* le texte anglais. Je choisis entre les plus honnêtes

de ses citations pour vous donner une idée des beautés qui excitent ses transports.

Quand Cléopâtre mourante prend congé de ses femmes, elle leur dit, en montrant l'aspic attaché à sa poitrine : « Ne voyez-vous pas le « petit enfant qui, suspendu au sein de sa nourrice, va teter jusqu'à « ce qu'il l'ait endormie dans la mort ? »

« Cette gaminerie amère de courtisane et d'artiste est sublime, » s'écrie M. Taine.

Telles ont été la littérature et la poésie, tels ont été le théâtre et l'art, qui depuis l'avénement de la *religion morale* ont fait les délices de la nation anglaise, se retrouvant tout entière dans ces mélodrames « sincères, fabriqués non pas comme les nôtres ,par des « littérateurs de café, des bourgeois paisibles, mais écrits par des « hommes passionnés et experts, pour une race violente, surnourrie « et triste. De Shakespeare à Milton , à Swift, à Hogarth, nulle ne « s'est plus soûlée de crudités et d'horreurs, et ses poëtes lui en ont « donné à foison. »

Ainsi, Monsieur le Directeur, irritation d'une âme catholique, impossibilité de faire avec méthode l'examen d'une œuvre dépourvue d'ordre et de méthode, répugnance à me traîner sur les pas de M. Taine à travers les cloaques littéraires où il s'ébat, voilà quels sont mes principaux motifs pour me refuser à la tâche dont vous me faisiez l'honneur de me croire capable.

D'ailleurs, alors même que j'aurais entrepris ce rude travail, de quoi eût-il servi ? des lecteurs sérieux et quelque peu instruits n'ont pas besoin de moi pour faire justice de l'ouvrage de M. Taine. S'il y a eu des gens du monde assez patients pour lire d'un bout à l'autre, ces trois gros volumes, ils n'auraient certes ni le désir ni le courage d'en lire une critique presque aussi volumineuse. Ces pages brillantées, tapageuses, pareilles à ces feux d'artifice qui reproduisent tant bien que mal les contours d'un temple ou d'un palais, suffisent à leur plaisir, à leur admiration : ils n'ont nulle envie de voir cet édifice éblouissant s'évanouir en fumée, et de dire avec des grognards comme nous : « Voilà bien de la poudre brûlée pour rien. »

Adieu, Monsieur le Directeur ; après tout ce cliquetis et ce clinquant qui aboutissent aux épaisses ténébres du matérialisme, j'ai besoin d'un livre de rafraîchissement, de lumière et de paix, et je vais pour la troisième fois me plonger dans *l'Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. Louis Veuillot.

M. DE ROMONT.

16 Août 1864.

DÉLAISSÉE

(Suite et fin.)

Le lendemain, rien ne trahit dans la contenance de Pepa, la torture quelle ressentait intérieurement. Raoul vint le matin. Sa première question fut pour elle. Lui, au moins, il la traitait comme son égale! La marquise s'était assoupie.

Pepa et le comte causèrent ensemble à demi-voix. Il ne lui dit pas un mot capable de l'offenser, mais il s'étudia à réveiller dans sa mémoire le souvenir de leur douce intimité d'autrefois, et à lui représenter comme impossible la continuation de la vie quelle menait auprès de la marquise.

Raoul se plaignait de ne pas avoir rencontré dans la compagne qu'on lui avait pour ainsi dire imposée un cœur qui répondit au sien. Paule avait eu bien des torts envers lui. Puis il revenait sur le temps où il avait connu Pepa, et son regard enveloppant la jeune fille achevait sa pensée.

La marquise s'agitant sur sa couche interrompit cette conversation dangereuse. Raoul avait pris un livre, la vieille dame en ouvrant les yeux ne se douta de rien.

Le comte, devenait tous les jours plus tendre. Ses marques de sympathie empruntaient un nouveau charme au mystère dont il les entourait. Jamais il n'avait autant fréquenté l'hôtel de la marquise. Paule venait aussi, mais sa conduite paraissait froide à Pepa en comparaison de celle de Raoul. Si les deux amies se trouvaient seules, la comtesse était avec elle comme au temps de leur jeunesse; mais elle n'osait pas, en présence des étrangers, montrer son amitié pour la dame de compagnie. Raoul, au contraire, avait toujours pour Pepa des attentions respectueuses dont elle lui savait gré. Cependant sa conscience n'était pas en repos; mais elle trouvait une si grande diversion à l'ennui qui la dévorait, dans les assiduités et la conversation du comte, qu'elle reculait toujours devant l'idée de détruire la seule chose dont il lui était donné de jouir.

Un soir la marquise avait beaucoup de monde dans son salon. Chaque personne, en entrant, avait eu à écouter les doléances de la maîtresse de la maison sur l'état maladif de sa chienne chérie. On tâchait de calmer ses inquiétudes au sujet de la pauvre bête qui, pantelante, gisait sur le canapé.

Finette avait appartenu à un fils de la marquise mort depuis longtemps. Pepa ignorait cette circonstance, elle ne pouvait concevoir l'attachement passionné de la marquise pour sa chienne. De toutes les choses relatives à son emploi, s'occuper de Finette était la plus pénible. Cependant elle le faisait sans se plaindre; elle avait même de la douceur pour le vieil animal qui s'était attaché à elle; ce soir-là il jetait de temps en temps un regard mélancolique de son côté. La marquise s'en aperçut.

« Je suis sûre, dit-elle, que Finette veut aller sur ses genoux. Mademoiselle, veuillez venir la prendre. Là, là, tout doucement. Soyez donc moins brusque,» ajouta-t-elle un peu sévèrement, pendant que Pepa emportait en rougissant la bête entre ses bras.

En passant près de Raoul, qui s'était levé pour lui faire place, elle entendit un soupir.

Lui seul la plaignait donc d'avoir à remplir une tâche répugnante et qui la dégradait à ses propres yeux. Elle l'en remercia par un regard.

Le lendemain, de fort bonne heure, un domestique lui remit une lettre. Pepa l'ouvrit, et se sentit défaillir aux premières lignes qu'elle lut : Raoul lui écrivait pour lui offrir de fuir avec lui.

Jamais peut-être le cœur de Pepa n'avait autant été révolté contre son sort qu'il l'était en ce moment. L'humiliation de la veille lui semblait avoir comblé la mesure.

Elle avait eu toute la nuit des accès de désespoir, et pourtant la proposition de Raoul la remplit d'indignation et d'horreur. Le comte l'estimait donc bien peu !

En un instant sa décision fut prise. Il fallait à tout prix fuir le danger en s'engageant dans le rude sentier tracé par le devoir. Elle n'hésita pas, et résolut de quitter l'hôtel ce jour-là même.

En apprenant la détermination de la jeune fille, la stupéfaction de la marquise fut extrême.

Avait-elle eu à se plaindre de quelqu'un? qu'allait-elle faire?

« Je n'en sais rien, madame, répondit Pepa avec franchise, mais il m'est impossible de rester ici. Je regrette d'être obligée de prendre si brusquement ce parti, des circonstances impérieuses m'y obligent. »

Trop fière pour chercher à retenir sa dame de compagnie, la marquise n'insista pas.

Pepa reçut l'argent qu'elle avait gagné. Munie de cette somme assez modique, elle quitta l'hôtel en se confiant à la Providence, elle ignorait où elle irait passer la nuit. Son mince bagage était resté chez le concierge de la marquise, qui avait promis à la jeune fille de le lui garder jusqu'à ce qu'elle vînt le reprendre.

N'étant jamais sortie qu'en voiture, la pauvre Pepa ne connaissait guère Paris. Anxieuse de son avenir, elle marchait pourtant le cœur léger : elle avait la conscience d'avoir bien agi. Sans doute on la taxerait d'extravagance, mais que lui importait? Elle s'était remise entre les mains de Dieu. Ne lui avait-on pas enseigné qu'il vient en aide à ceux qui l'appellent.

Elle avait marché longtemps sans but, accablée de fatigue elle entra dans une église pour se reposer. Un assez grand nombre de personnes priaient à l'autel de la sainte Vierge, devant lequel sept lampes brûlen sans cesse. Elle était à Notre-Dame-des-Victoires. Elle vit les *ex-voto* attestant la puissance de l'intercession de la Mère de Dieu. Riches et pauvres viennent tour à tour et avec confiance implorer son appui.

Pepa s'agenouilla aussi. En l'abandonnant sur le seuil d'une porte, sa mère ne l'avait-elle pas recommandée à Notre-Dame del Pilar? Elle portait son nom. Oui, la sainte Vierge, qui avait procuré à l'enfant délaissé un si doux refuge dans la maison de madame Duparc, ne pouvait manquer d'exaucer la prière que ce même enfant lui adressait en ce moment, de protéger sa jeunesse. Pour fuir le mal, elle avait abandonné le toit sous lequel elle vivait, sinon heureuse, du moins à l'abri du besoin.

Pepa pria comme elle n'avait jamais prié. Cependant il fallait songer à chercher un gîte. Il répugnait à la jeune fille d'aller passer la nuit dans un hôtel inconnu. C'était pourtant son unique ressource.

A côté d'elle, se trouvait une dame en noir, dont tout le costume indiquait les habitudes pieuses, en un mot « une dévote. »

Dans le temps de sa gaieté, Pepa n'aurait pu s'empêcher de lui décocher quelques remarques railleuses; mais ce jour-là sa préoccupation était tout autre. Une inspiration soudaine se fit jour dans son esprit. Elle se leva au moment où la dame partait, la suivit hors de l'église, et, s'approchant d'elle :

« Pardonnez-moi, madame, lui dit-elle, je suis étrangère dans Paris, je n'y connais personne. Seriez-vous assez bonne pour m'indiquer une maison convenable où je puisse loger? »

La dame avait d'abord paru fort étonnée; elle s'imaginait, sans doute, avoir affaire à quelque aventurière, et allait faire subir à la pauvre fille un refus humiliant, lorsqu'elle releva les yeux que jusqu'alors elle avait tenus baissés. Malgré ses soucis et sa fatigue, Pepa était encore d'une beauté remarquable. Sa taille frêle lui donnait un air si jeune, que la dame en eut pitié. Si elle s'éloignait, elle risquait d'exposer à de grands dangers la jeune fille qui implorait sa protection. Sa charité s'opposait à ce qu'elle fît une chose qu'elle se serait reprochée comme une mauvaise action. D'ailleurs, les paroles de Pepa avaient un cachet de vérité.

« Venez avec moi, lui dit-elle, je demeure tout près d'ici. »

Arrivée chez elle, la dame écrivit un billet que Pepa devait aller porter

chez une personne d'une grande piété, qui se chargerait de lui fournir une chambre moyennant une très-légère rétribution.

Cette personne avait fondé une œuvre ayant pour but de recueillir les institutrices sans place et privées de leurs familles.

Là les jeunes filles pouvaient attendre d'avoir retrouvé de nouveaux emplois. Souvent c'était leur hôtesse qui les leur procurait. Seulement, pour être reçue chez elle, il fallait avoir des répondants.

« Je commets peut-être une imprudence, dit la dévote à Pepa en me portant caution pour vous. Si vous me trompez, vous seriez bien coupable ! Cependant je vous crois sincère. Vous vous êtes adressée à moi avec confiance en venant de prier la sainte Vierge, vous voyez, mon enfant, qu'on ne l'invoque jamais en vain ! »

Pepa se mit en route pour la rue Férou, lieu de sa destination, et ce fut brisée de fatigue et les pieds meurtris qu'elle se présenta devant Mlle Félicité, qui l'accueillit très-bien dès qu'elle eut pris connaissance de la lettre de son amie.

Pepa se trouva avec bonheur en possession d'un petit réduit dans lequel il n'y avait guère qu'un lit garni de draps bien blancs. Elle avait aperçu dans les chambres voisines de pauvres filles isolées comme elle. Mlle Félicité vint lui offrir de prendre part au dîner, mais elle refusa, elle n'aspirait qu'au repos.

Le lendemain elle vint s'asseoir à la table commune. On l'observa d'abord avec curiosité, puis on tâcha de la faire causer. Mais Pepa était peu communicative; elle répondit laconiquement, et se borna à écouter les histoires plus ou moins tristes de ses compagnes. C'était toujours, pour toutes, la même chose avec très-peu de variantes. Places ne leur convenant plus, ou elles ne convenant plus à leurs places. Toutes obligées de lutter jour par jour avec la destinée. Ayant un passé triste et un avenir incertain.

Pepa se trouvait avoir avec elles bien des points de contact; mais elle ne les laissa pas deviner, elle était trop fière pour se plaindre devant des étrangers. Ce qu'elle entendait la faisait réfléchir. Jusque-là, elle s'était imaginée que rien n'était plus facile que de se créer des ressources à Paris; qu'il suffisait d'avoir du talent et de le vouloir, pour réussir. Elle avait devant les yeux les preuves du contraire.

Avec le peu d'argent qu'elle possédait, aidée des conseils de Mlle Félicité, elle acheta un petit mobilier pour meubler le cabinet sous les toits, qu'elle loua rue de Vaugirard; là du moins elle était libre de ses actions.

Ne connaissant personne, les leçons devaient nécessairement se faire attendre, alors elle crut plus sage de chercher à se créer des ressources avec son travail à l'aiguille.

Prenant froidement son parti, avec son énergie habituelle, elle se présenta dans un magasin de lingerie. On demanda à voir un de ses ouvrages.

La jeune fille montra un mouchoir brodé par elle. On consentit à lui confier des bandes à festonner. C'était peu payé. Cependant elle était si aise d'avoir réussi, qu'elle retourna joyeuse à sa mansarde.

Comme la maison qu'elle habitait était différente de l'hôtel de la marquise! Les escaliers sales et infects étaient constamment encombrés par les locataires, tous plus ou moins pauvres. Mlle Félicité s'était assurée que l'on pouvait loger dans cette maison sans danger d'aucune sorte.

Pepa fut vite remarquée; malgré sa mise simple on l'appelait la demoiselle. Les gens qu'elle rencontrait dans le long corridor, sur lequel les portes s'ouvraient comme celles des cellules d'un couvent, se rangeaient sur son passage et lui souriaient. Elle caressait les enfants, quoiqu'ils fussent assez malpropres, et ces marques d'amitié qu'elle leur donnait lui avaient gagné l'amour des mères. Sa petite chambre nue et froide lui plaisait. Elle y jouissait de la liberté, bien précieux qu'on n'apprécie que lorsqu'on en a été privé!

Elle se mit à travailler sans relâche. Elle eût été heureuse sans le souvenir de Jacques; elle ne pouvait le bannir de sa pensée. Volontiers elle eût consenti à mener une vie pauvre et laborieuse, si Jacques l'avait partagée. Mais il était marié!

Souvent, la pensée de son isolement éternel faisait tomber l'ouvrage de ses mains, des pleurs ruisselaient sur ses joues qui commençaient à se flétrir, bien qu'elle fût à un âge où la beauté est dans tout son développement; mais le chagrin use plus vite que le temps! En se regardant au petit miroir suspendu près de sa fenêtre, elle constatait chaque jour la perte de ses avantages extérieurs dont elle avait été si fière!

Tout à côté de sa chambre, une pauvre ouvrière avait la sienne. C'était une veuve restée sans ressources avec un tout jeune enfant. La petite Louise s'était prise du plus tendre amour pour Pepa. Dès que sa porte était ouverte, l'enfant se glissait près de sa voisine.

Pepa n'avait d'abord fait aucune attention à cette fillette, elle la caressait, mais ne l'attirait pas chez elle. Cependant elle finit par être touchée de la persistance de l'enfant.

Louise arriva à passer presque toutes ses journées avec Pepa. Si elle tardait un peu à venir, la jeune fille inquiète allait s'informer du motif de son absence. Elle était devenue pour elle une compagne. La veuve venait aussi quelquefois avec son ouvrage, elle avait connu des temps plus heureux, elle racontait à Pepa ses malheurs, ses angoisses, quand Dieu avait pris à sa fille et à elle leur protecteur; comme[illegible] jamais elle n'avait [illegible] perdu courage. Tant que sa petite Louise, disait elle, aurait une bonne santé, elle ne penserait pas à se plaindre.

Grâce à la protection d'une dame du quartier, qui s'était intéressée à elle, son travail suffisait amplement à les faire vivre.

Louise avait six ans ; il fallait penser à l'envoyer à l'école.

Pepa offrit de faire étudier l'enfant. La mère accepta avec reconnaissance. En échange de ses leçons Pepa dut consentir à ce que la veuve se chargeât de tous les soins grossiers de son ménage.

Une nuit Pepa dormait tranquillement ; elle fut réveillée en sursaut par des coups frappés à sa porte. La veuve l'appelait et la suppliait de venir auprès de sa petite fille malade.

Elle se leva vivement. L'enfant était rouge, avait un peu de fièvre. Pepa s'établit auprès d'elle. Ce fut une indisposition passagère.

L'enfant se rétablit, mais la mère n'oublia pas le dévouement de sa jeune voisine.

La vie que menait Pepa était si différente de celle à laquelle elle avait été habituée, que sa santé s'en ressentit. Ses yeux se creusèrent, un cercle bleuâtre les entoura ; une petite toux s'échappait par intervalles de sa poitrine. Ses lèvres pâlirent ; une fièvre lente vint affaiblir ses forces. La courageuse enfant essaya de vaincre le mal par son énergie, mais elle ne put y réussir.

Que serait-elle devenue sans la reconnaissante veuve ? Celle-ci soigna la malade avec dévouement, se chargea d'aller chercher l'ouvrage que Pepa continuait à faire malgré sa faiblesse. Les gens de la maison s'informaient de la demoiselle avec le plus vif intérêt.

On lui conseillait de faire venir un médecin, elle refusa. Elle se préparait à la mort, s'imaginant être poitrinaire. Parfois le découragement l'accablait, elle avait peur, non du mal, mais de la longueur de la maladie. Son cœur était tout à fait revenu à Dieu. Sans famille sur la terre, elle aimait à penser à son Père céleste.

Cependant elle ne voulait pas mourir sans adr esser un dernier adieu à ses amis ; elle avait le projet d'écrire, non à Jacques, mais à sa mère. Par elle il saurait que la jeune incrédule avait été ramenée par la souffrance à leurs croyances communes ; qu'elle avait vécu dans la misère, et était morte sans murmures, acceptant et portant sa croix.

Elle retardait de jour en jour à envoyer sa lettre, elle sentait bien que, si la fermière la savait souffrante et malheureuse, elle viendrait la prendre, et alors Jacques n'accuserait-il pas Pepa d'avoir profité de la maladie pour retrouver une position meilleure ?

Cette pensée paralysait l'élan de son cœur. Elle s'applaudit de n'avoir pas écrit lorsqu'elle se sentit mieux. Elle reprit peu à peu sa vie laborieuse.

[illegible] ne cessa pourtant [illegible]

La veuve [illegible] pas de lui prodiguer ses soins.

Après Pepa, vint le tour de Louise ; l'enfant tomba de nouveau malade. Trop faible encore pour veiller, Pepa allait souvent auprès du petit lit. Elle qui avait refusé de voir un médecin conseilla à la veuve d'en faire venir un. On eut recours à celui du bureau de bienfaisance.

C'était un digne homme qui soignait les pauvres, comme s'ils eussent été riches. Il n'était avec eux ni brusque ni inexact; il comprenait sa mission charitable. Il rassura la mère de Louise, l'indisposition de l'enfant pouvait pourtant être longue, il l'engagea à aller trouver les sœurs qui viendraient la visiter et apporteraient quelques douceurs à la petite malade. En effet, le lendemain et les jours suivants, Pepa entendit une voix étrangère dans la chambre de sa voisine. Elle savait à peu près l'heure à laquelle la sœur venait, et elle évitait de la rencontrer. Louise ne pouvait se lasser de parler de sœur Marthe.

La veuve avait dit un jour à cette dernière : « Nous avons à côté de nous une jeune demoiselle bien intéressante, c'est elle qui a voulu s'occuper d'instruire mon enfant. Bien sûr elle n'a pas été élevée pour n'être qu'une ouvrière. Jamais elle ne parle de sa famille; il faut croire qu'elle n'en a pas. J'ai eu bien peur il y a quelque temps pour sa santé; je crains encore qu'elle ne retombe. Il n'y a pas moyen de l'engager à se soigner. Elle a l'air d'avoir perdu tout désir de vivre.

— Est-elle pieuse? demanda la sœur.

— Mais oui, je vous en réponds; elle a surtout une grande dévotion à la sainte Vierge.

— Ah! dites-lui donc un peu que j'aimerais bien à faire sa connaissance.

Pepa refusa d'abord et puis finit par consentir, sœur Marthe vint chez la jeune fille.

En se voyant, elles poussèrent toutes les deux un cri de surprise : Jeanne et Pepa tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Pendant longtemps elles se tinrent étroitement embrassées, confondant leurs larmes. Puis le calme revint un peu; alors eurent lieu les confidences.

La religieuse n'avait à raconter que les joies qu'elle goûtait au service des pauvres.

Le récit de Pepa fut plus triste. Sœur Marthe, tenant entre ses mains les mains amaigries de l'ouvrière, l'écoutait sans l'interrompre autrement que par ses baisers.

« Je reviendrai, lui dit-elle en s'éloignant, nous avons encore tant de choses à nous dire! »

Bien des fois, le nom de Jacques était venu aux lèvres de Pepa, et jamais elle n'avait pu se décider à le prononcer. Elle craignait de se trahir par l'émotion qui ferait trembler sa voix.

Jeanne, habituée à voir des malades, avait été émue en constatant sur le visage de Pepa les ravages faits par la maladie. Cependant, en l'examinant attentivement, elle se persuadait de plus en plus qu'il suffirait d'une vie plus large, d'un peu de repos, pour remettre Pepa dans un état de

santé satisfaisant. Elle l'engageait à quitter Paris, pour aller à la campagne respirer un air plus pur dont ses poumons fatigués avaient si grand besoin.

Un jour que les instances de Jeanne avaient été plus vives, Pepa lui dit en rougissant : « Tu veux que j'aille chez toi, mais qu'y ferais-je? Si ton frère y venait avec sa femme, sais-je si ma présence lui serait agréable?

— Mais Jacques ne songe guère à se marier. Tu as bien le temps de te rétablir avant. »

Le cœur de Pepa battait violemment.

« J'avais cru, reprit-elle, qu'il avait épousé une personne d'une grande naissance. »

Sœur Marthe se mit à rire.

« Ah! dit-elle, tu as donc entendu parler de cette histoire? elle a bien amusé Jacques. Je crois même qu'on avait été jusqu'à donner le nom de sa princesse polonaise, n'est-ce pas? Mon pauvre frère a bien autre chose en tête que le mariage. »

Ces derniers mots firent retomber Pepa dans ses perplexités. Un moment l'idée que Jacques était encore libre l'avait remplie de bonheur.

Mais que signifiait ce que Jeanne venait de dire? elle n'osa pas le lui demander.

« Ton frère, est-il à Paris? dit-elle seulement.

— Oui, je l'ai vu, il y a à peine quelques heures. Il m'a chargé de savoir si tu n'aurais pas de répugnance à ce qu'il vînt ici. Il t'a toujours regardé comme sa sœur. »

Pepa savait le contraire; mais peut-être à présent les sentiments du jeune homme avaient-ils changé de nature.

« Si cela te contrarie, reprit Jeanne, il n'insistera pas.

— Ah! s'écria Pepa, peux-tu croire que je refuserai de le revoir! »

Le lendemain elle se leva avant le jour, sa petite mansarde fut arrangée avec le plus grand soin ; elle mettait une sorte de coquetterie à ce que le premier coup d'œil fût agréable à Jacques. Chaque pas qu'elle entendait la faisait tressaillir. Les heures lui paraissaient des siècles.

Elle attendit toute la journée dans une excitation fébrile. Découragée, elle avait perdu tout espoir, lorsque le long corridor résonna sous un pas d'homme. On s'arrêta devant sa porte. Elle courut ouvrir au visiteur avant qu'il eut frappé. Son cœur ne l'avait pas trompé : Jacques était là devant elle.

Il lui tendit la main qu'elle pressa faiblement. Ils s'assirent. Elle était dominée par une si vive émotion, qu'elle était incapable de prononcer un mot. Ce fut Jacques qui rompit le silence contraint qui pesait sur eux.

« Ainsi, lui dit-il, sans le hasard qui vous a fait découvrir ma sœur, vous auriez continué à user votre santé dans un travail pour lequel vous

n'étiez pas faite, plutôt que de recourir à vos amis? Etait-ce là ce que ma mère devait espérer de vous?

— Ne me grondez pas, dit-elle d'une voix soumise, je croyais bien faire.

— Comme toujours vous avez agi, entraînée par le premier mouvement. Auriez-vous dû quitter aussi brusquement la marquise?

— Comment savez-vous que je suis partie brusquement? demanda-t-elle en fixant sur Jacques ses grands yeux étonnés. Je n'en ai pas parlé à Jeanne.

— J'ai été présenté chez la marquise trois jours après votre départ, qui avait tellement surpris tout le monde, que je l'ai appris presqu'à mon entrée dans le salon, où, en consentant à aller, j'avais espéré vous rencontrer. On vous traitait d'esprit bizarre et irréfléchi. La vieille dame paraissait vous regretter beaucoup plus qu'elle ne voulait en convenir. Sa santé s'en était ressentie, tous ses amis vous en voulaient. Son neveu surtout, loin d'essayer de calmer l'irritation de la marquise, l'aggravait en vous accusant d'ingratitude. »

Le visage de Pepa s'était empourpré, en entendant Jacques parler de Raoul.

« Vous aviez donc un motif bien urgent, continua le jeune homme, pour abandonner une position pénible, il est vrai, mais où du moins vous étiez en sûreté, et que vous aviez choisie?

— Oui, dit Pepa et, si vous pouviez connaître les raisons que j'avais, vous m'approuveriez; mais je ne dois pas vous les dire. Croyez-moi lorsque je vous assure que j'ai fait ce que je devais faire. Et chez la marquise, avez-vous vu la comtesse Paule?

— Non, elle était chez son père dangereusement malade. Son mari se disposait à aller la rejoindre. »

Il se leva.

« Adieu, dit-il à la jeune fille, me permettez-vous de revenir. Ne suis-je pas votre frère? et, à ce titre, n'ai-je pas le droit de vous donner des conseils? »

Lorsqu'il fut parti, Pepa demeura longtemps songeuse. Elle avait revu Jacques, le bonheur qu'elle n'osait plus espérer lui avait été accordé. Pourquoi alors pleurait-elle avec tant d'amertume? C'est qu'elle avait cru lire dans les regards du jeune homme que son amour pour elle n'existait plus. Il avait conservé seulement une bienveillance protectrice qui était loin de satisfaire le cœur de la pauvre enfant. Et cependant, malgré son chagrin, elle aspirait au moment où, de nouveau, elle reverrait Jacques.

Il revint presque tous les jours. Les instants assez courts qu'il passait près de Pepa, il les employait à l'engager à abandonner les ouvrages à

l'aiguille pour se remettre à utiliser les dons de l'esprit dont Dieu avait été si prodigue envers elle.

« Vous n'avez pas le droit, lui disait-il, d'étouffer la lumière. Il faut la répandre.

— Non, lui répondait-elle, je n'ai pas le courage de me lancer de nouveau dans la carrière. J'aime tant ma solitude!

— Mais vous ne pouvez pas vivre toujours ainsi. Si vous tombiez malade, que deviendriez-vous?

— Je l'ai été, et Dieu est venu à mon aide. Pourquoi m'abandonnerait-il plus tard? Cependant je conçois que vous puissiez avoir raison. Ce que vous me dites, je l'ai pensé aussi.

— Si vous voulez user du peu d'influence que je possède, je serais bien heureux de l'employer pour vous. J'ai quelques bonnes relations; par elles, vous pourriez peut-être trouver une famille honorable dans laquelle vous seriez mieux qu'ici. Avec les talents que vous avez, vous devez facilement pouvoir vous occuper d'une manière plus lucrative qu'en faisant des broderies. Ne le pensez-vous pas?

— Si, répondit-elle d'un air si triste, que Jacques détourna la tête.

— Comme vous êtes soumise, lui dit-il, en s'efforçant de sourire. Vous êtes donc enfin parvenue à dompter votre caractère indépendant?

— J'y travaille au moins. Destinée à vivre toujours avec des étrangers, à quoi m'aurait servi d'avoir une volonté. Il vaut mieux n'en pas avoir, on n'a pas de peine alors pour se soumettre.

— Eh bien! que décidons-nous? dit-il en la quittant.

— Je vous rendrai réponse demain. »

Jacques vint dans la matinée; il semblait mal à l'aise.

« J'ai pensé, dit Pepa, à ce que vous m'avez proposé. J'aimerai bien obtenir une place d'institutrice communale. Je ne sais pas si cela vous sera possible. Si vous voulez savoir quelles démarches il faut faire, et être assez bon pour m'aider de vos conseils et de votre appui, je vous serais bien reconnaissante.

— Mais ce sera une position plus que modeste.

— Je suis habituée à vivre de peu, fit-elle en montrant du geste sa petite chambre d'ouvrière. La seule chose dont j'ai ressenti la privation, c'est le manque de soleil. Il me semple que je serais si heureuse de me retrouver en plein air, de jouir à mon aise de toutes les belles choses que je revois parfois dans mes rêves! Si j'obtiens mon emploi, j'économiserais bien, pour aller m'établir plus tard dans le village de votre mère. Si vous vous mariez, vous me confierez vos enfants; je les éleverai avec l'amour d'une tante pour ses neveux. »

Et comme Jacques ne répondait pas, elle ajouta presque à voix base :

« Soyez tranquille, nulle part je ne serai plus un sujet de scandale. »

Le jeune homme rougit :

« Vous vous rappelez-donc encore, dit-il, cette malheureuse conversation que vous avez surprise et que je me suis reprochée bien des fois. Avant de vous juger si durement, j'aurais dû méditer un peu plus l'évangile du pharisien; pardonnez-moi. J'ai besoin d'entendre de votre bouche que vous ne m'en voulez pas.

— Oh ! soyez sans crainte, je mentirais si je vous disais que je n'ai pas été peinée, en vous entendant parler de moi avec une si grande sévérité ; mais vous en vouloir longtemps ! jamais. J'ai bien souffert depuis lors, et pourtant je reconnais que tout a été pour le mieux. J'avais été trop gâtée par ma bonne protectrice. J'ai dû apprendre, par expérience, bien des choses que je croyais savoir et que j'ignorais. »

Elle parlait simplement, sans emphase. Jacques la contemplait en silence. Pepa crut retrouver dans ses yeux un peu de l'expression d'autrefois; mais ce ne fut qu'un éclair. Il reprit vite son air habituel et quitta Pepa en lui promettant de lui donner une prompte réponse.

« Mon Dieu ! disait Pepa quand il fut parti, faites que je l'oublie, puisqu'il ne m'aime plus ! J'ai mérité mon sort; vous aviez mis le bonheur à ma portée. Ingrate, j'ai méconnu votre bonté. Vous avez retiré le bienfait ; ai-je le droit de me plaindre ? »

Elle passa une partie de la nuit à faire des plans d'avenir. La pensée de se retrouver à la campagne, au milieu d'enfants grossiers, ne lui était pas pénible. Elle se voyait entourée de ses petits écoliers qu'elle tâcherait de diriger vers le bien; aimée des pauvres qu'elle visiterait à l heure où les classes seraient finies; goûtant une vie paisible et ignorée, partagée entre la prière et le devoir.

« Oh ! qui m'aurait dit, il y a quelques années, que je me contenterais de cette existence modeste, pensait-elle. Où sont mes rêves d'ambition ? je voulais m'élever trop haut, Dieu m'a jetée dans la poussière. Est-ce un malheur pour moi ? non, je ne le crois pas. Jamais je n'aurais pensé à une autre vie, si celle de ce monde avait été trop bonne. Mais vivre toujours seule, sans aucune affection, c'est ce qui m'est le plus difficile à accepter. Et cependant il le faut. Courage ! »

La journée du lendemain se passa tout entière sans que Jacques vînt à la mansarde. Pepa s'était si bien habituée à le voir, que jamais sa solitude ne lui parut plus triste. La veuve était allée en visite dans la famille de son mari, à quelques lieues de Paris. On avait pensé que le changement d'air ferait du bien à la petite Louise.

Pepa était tout à fait seule. Alors elle comprit que Jacques avait eu raison d'insister pour qu'elle quittât le logement où elle était, et pour lui faire prendre une position plus conforme à ses aptitudes.

« Si je ne réussis pas à obtenir une place de maîtresse d'école, eh bien,

je me déciderai à devenir institutrice. Pourvu que l'on ne me trouve pas une mine trop chétive » dit-elle en se regardant dans son petit miroir, et en passant sa main sur ses joues amaigries !

Elle se coucha de bonne heure pour être plus tôt au jour suivant.

Elle venait à peine de se lever qu'on frappa à sa porte. Étonnée, elle courut ouvrir, c'était sœur Marthe.

« Comme tu es pâle, dit-elle à Pepa, » et sans préambule elle ajouta : « J'ai vu Jacques.

— Ah ! et sais-tu s'il a quelque espoir de réussir pour mon affaire ? »

Jeanne la regarda avec surprise.

« Quelle affaire ? dit-elle. Il ne m'a parlé que d'une seule chose. Si elle ne réussit pas, il partira pour longtemps probablement. Mais mon cœur me dit qu'il nous restera. Et c'est toi qui peux le retenir.

— Moi ?

— Oui, dit sœur Marthe en se penchant vers la jeune fille et en lui prenant la main, il m'a chargée de te demander si tu veux consentir à devenir sa femme.

— Oh ! ne me tente pas, s'écria Pepa avec angoisse. Je ne dois pas abuser de la générosité de ton frère. Il n'a pour moi que de la pitié, dis-lui... » Elle ne put achever sa phrase.

« Tu refuses ? » dit la religieuse avec tristesse.

Pepa fit un geste affirmatif en détournant son visage, pour cacher les larmes dont il était inondé.

« Tu ne l'aimes donc pas ? reprit Jeanne. Il avait raison ! je lui ai donné une fausse espérance, pauvre Jacques !

—Oh ! si je pouvais croire, dit Pepa, qu'il a encore un reste de l'affection d'autrefois ! Mais tu ne sais donc pas que la pensée, que peut-être un jour viendrait où nous serions unis, suffisait seule pour soutenir mon courage; que j'ai senti mon cœur se briser quand j'ai cru qu'il était marié; en apprenant par toi qu'il était libre, j'ai ressenti une joie impossible à décrire. Mais j'ai revu Jacques ! ses yeux n'ont exprimé en me voyant qu'une compassion charitable, et rien de plus. Poussé par ses instincts généreux, il veut rendre mon sort moins pénible, je n'ai plus rien pour le charmer. Ma beauté, la seule chose dont il eût pu être fier est presque détruite, il se sacrifie en me prenant. Je ne peux pas accepter.

— Je t'assure, dit sœur Marthe avec naïveté, qu'il n'avait pas du tout l'air de ne plus t'aimer. Il parlait de toi avec une ardeur si grande, que dans le premier moment je l'ai cru fou. Il prétend qu'il a trop présumé de ses forces en venant ici. Jamais je ne l'avais vu si agité. Si elle refuse, disait-il sans cesse, que Dieu me donne la force de supporter la vie sans elle.

— Répète, répète-moi encore ses paroles, disait Pepa, qui avait appuyé sa tête sur l'épaule de la jeune sœur.

— Non, répondit celle-ci, je vais dire à Jacques de venir lui-même plaider sa cause. »

Quelques semaines plus tard, la ferme de Valnoir avait un aspect de fête inaccoutumée. La maîtresse du logis était depuis le matin occupée à tout préparer pour recevoir des hôtes attendus avec la plus vive impatience. Jacques et sa femme devaient arriver ce jour-là même.

Déjà, bien des fois, la fermière avait été s'appuyer sur le grand ormeau de la place pour apercevoir de loin les voyageurs.

Enfin un tourbillon de poussière s'éleva sur la route. Une voiture parut! elle s'arrêta devant la maison; la portière s'ouvrit, Pepa s'élança et se trouva dans les bras de la mère de Jacques qui la pressait sur son cœur.

« Chère maman, lui dit la jeune femme en la couvrant de caresses, que Dieu est bon! il m'a enfin ramenée au port. »

DOROTHÉE DE BODEN

LES DÉBUTS DE LA TERREUR

LES SUITES DU 10 AOUT. — LES MASSACRES DE SEPTEMBRE

M. Mortimer-Ternaux a rétabli, dans son consciencieux et intéressant ouvrage, la vérité sur bien des épisodes de l'époque révolutionnaire (1). On a montré, dans cette même Revue, qu'il avait mis en lumière le véritable caractère de cette journée du 10 août 1792, qui acheva la ruine du trône et se termina par l'emprisonnement de Louis XVI. Nous voulons dire, d'après lui, quelles furent les suites de cette journée et signaler le véritable caractère des massacres de Septembre. On avait encore sur ce point bien des détails à apprendre.

I

Dès le 11 août, il fallut s'occuper du sort du roi et des Suisses enfermés dans l'église des Feuillants. Pour le roi et sa famille, on ne trouva rien de mieux ce jour-là que de les ramener dans la loge du logographe; quant aux soldats suisses on les partagea : les officiers et sous-officiers furent envoyés à l'Abbaye, et les soldats au palais du Luxembourg. Une cour martiale devait statuer sur leur sort. Pétion, délivré de sa captivité volontaire est acclamé, comme par le passé, à l'Assemblée et à la Commune; il croit à sa popularité, mais en réalité d'autres se sont emparés de ce pouvoir qu'il pense toujours tenir. L'Assemblée se hâte de rendre des décrets qui suspendent le pouvoir exécutif et convoquent une Convention nationale. Pendant ce temps, la famille royale, toujours aux Feuillants, tombait dans une gêne extrême, privée qu'elle était de toute chose; il fut besoin du dévouement de quelques amis pour lui fournir les objets indispensables. Les uns donnèrent des vêtements, les autres du linge, d'autres envoyèrent de l'argent. La Commune demande la mise en arrestation du roi, l'Assemblée décrète la préparation d'un logement au Luxembourg; mais la Commune suscite mille difficultés qui rendent impossible l'exécution de ce décret; en même temps elle propose différents endroits, entre autres le Temple. L'Assemblée refuse, mais la Commune insiste et l'emporte : le roi avec sa famille est transporté au Temple où il est reçu avec insolence et logé dans quelques petites pièces entièrement démeublées.

(1) *Histoire de la Terreur* par M. Mortimer-Ternaux, 3 vol.

Depuis plusieurs jours la commission extraordinaire élaborait une loi de police générale, qui fut votée le 11. Elle confiait la recherche des crimes aux corps municipaux, et engageait les citoyens à dénoncer les conspirateurs et les suspects ; les officiers avaient pouvoir d'arrêter les prévenus. Cette loi était désastreuse et donnait une puissance formidable à la Commune ; l'Assemblée s'en aperçut trop tard, et voulut en atténuer la portée en redonnant une vie nouvelle aux départements ; en conséquence, elle ordonne des élections pour nommer de nouveaux membres, mais la Commune fait savoir à l'Assemblée, par Robespierre, que ce décret lui déplaît et qu'elle ait à le retirer. Robespierre suit déjà une ligne de conduite dont il ne s'écartera pas; il accepte des missions temporaires, mais pas de charges; il tient à conserver sa liberté d'action, il reste, il restera dans une sorte de demi-jour d'où il peut voir sans être vu : « Il est comme l'araignée tissant avec patience des toiles perfides dans lesquelles tous les moucherons révolutionnaires devaient se faire prendre successivement et se faire égorger (1). » Devant les menaces de la Commune l'Assemblée recule et retire son décret.

Une cour martiale doit juger les crimes du 10 août mais la Commune ne veut pas de cette cour ; elle désire la création d'un tribunal extraordinaire, jouissant d'une juridiction illimitée, et maître de juger tous les conspirateurs. L'Assemblée, ne voulant pas céder entièrement aux demandes insolentes que lui font Robespierre et Chabot, au nom de la Commune, se contente de supprimer les cours de cassation, enlevant par là tout recours aux accusés, et décrète la nomination par les sections de nouveaux jurés d'accusation et de jugement. Ce n'était pas ce que voulait la Commune; elle parla avec hauteur et insolence, et l'Assemblée céda encore une fois et créa un nouveau tribunal qui a gardé dans l'histoire le nom de tribunal du 17 août; il allait servir les haines et les vengeances des maîtres. La Commune, satisfaite cette fois, et voulant avoir des hommes à elle pour composer ce tribunal, se hâte sans désemparer de les faire nommer, et le 18 au matin tout était fini. Le soir elle les installe au palais de Justice, dans la grand'salle Saint-Louis. Tous étaient des Jacobins avancés. Avec ce nouveau tribunal, l'accusé ne devait plus subir d'interrogatoire préalable ; on lui demanderait s'il avait un défenseur; s'il n'en avait pas, on lui en donnerait un d'office et il n'y aurait plus de délai entre la sentence et l'exécution. Le 21 août, l'échafaud était dressé sur la place de la Concorde, et le soir, à 10 heures, il abattait la tête d'un malheureux maître d'écriture, ex-employé au secrétariat de l'administration de la garde nationale, Collenot-d'Angremont.

Cependant la révolution du 10 août n'avait pas été acceptée sans résis-

(1) Mortimer-Ternaux.

tance, dans les départements, comme le prétendent la plupart des historiens; il y eut des protestations nombreuses qui fussent devenues éclatantes, si l'Assemblée n'y avait coupé court en destituant les maires et les conseils généraux. Les commissaires chargés par l'Assemblée d'aller annoncer aux armées les événements étaient partis la nuit du 11 au 12, avec ordre de suspendre et arrêter les fonctionnaires et généraux selon que les circonstances le demanderaient. Lafayette, le plus suspect au parti ultra-révolutionnaire, avait su le soir même du 10, par un officier échappé de Paris, ce qui venait de se passer; son âme flotta dans de cruelles incertitudes, il ne savait que faire; jamais circonstances plus difficiles ne se présentèrent à ceux qui alors se trouvaient investis de quelque autorité! Enfin il résolut d'essayer la résistance, espérant que la nation n'accepterait pas la nouvelle révolution; « il ne savait pas tout ce que l'on peut faire supporter aux français quand on sait les tromper d'abord et les terrifier ensuite. » Lafayette fait part de ses projets au maire de Sedan, dont il s'assure le concours, il obtient également le concours ferme et énergique du conseil général des Ardennes; en même temps il adresse un ordre du jour à ses troupes pour les rallier autour de la Constitution. Tout cela se trouvait fait quand les commissaires arrivèrent. Ils sont aussitôt arrêtés et enfermés dans le château. Le 17 au matin, la nouvelle de ce qui se passe à Sédan arrive à Paris et y cause le trouble et l'agitation. L'Assemblée lance décret sur décret, et enfin le 19 vote la mise en accusation du général Lafayette. Malheureusement le général ne fut pas soutenu dans sa résistance légale, tout le monde se résignait à subir les événements. Quand il vit la marche des choses, prévoyant ce qui allait arriver et voulant se sauver lui et ses amis, il quitta la France, le 19, pour passer en Hollande, mais il fut arrêté à Rochefort sur un territoire neutre, par les Autrichiens, et déclaré prisonnier de guerre. Lafayette et ses amis protestèrent contre cette violation du droit et imprimèrent la marque d'une honte ineffaçable au front de l'Autriche.

Quand l'Assemblée apprit la fuite de Lafayette, elle en fut dans la joie; mais cependant tout n'était pas fini pour elle: les difficultés se multipliaient sous les pas de ses commissaires, les protestations succédaient aux protestations; alors elle ne trouva d'autre moyen de sortir d'embarras que de destituer les généraux en chef, les officiers généraux et autres officiers de tout grade qui n'avaient pas accueilli franchement la révolution du 10 août, et de les bannir des armées. De cette façon, dix jours après le 10 août et quatre mois après la formation des armées chargées de défendre le territoire, les hommes qui avaient travaillé à cette formation étaient exilés ou écartés, et des hommes nouveaux les remplaçaient. Ils se nommaient Dumouriez, Montesquiou, Kellermann, Biron, Custines, Houchard, Miaczinsky. Ils étaient proclamés vrais patriotes, et un an après les

uns étaient proscrits et en fuite, et les autres montaient sur l'échafaud.

Désormais, toutes les résistances étaient brisées et les adhésions commençaient à se produire; mais, parmi les flatteurs du régime nouveau, pas un n'avait gagné sa faveur plus que l'ignoble Marat. Pendant que s'accomplissait la révolution du 10 août, il s'était tenu caché au fond d'une cave; mais il reparut aussitôt que l'orage fut passé pour aller voler des presses et pousser à l'assassinat. La Commune, de son côté, s'occupait de remplir les prisons. Le comité de surveillance reçut une organisation définitive, et jour et nuit les dénonciations y furent reçues. Tout le monde trembla devant ce tribunal d'une inquisition formidable, dont les principaux membres furent Louis Sergent, Jourdeuil et Duplain. L'attention de ce pouvoir exécutif de la Commune avait d'abord porté sur les prêtres insermentés. Dès le soir du 10 août, les décrets que Louis XVI avait refusé de signer étaient déclarés lois de l'État, et tout prêtre dénoncé était condamné à la déportation, en attendant que cette peine fût remplacée par l'égorgement. Les dénonciations ne manquèrent pas. Une loi leur ordonna de sortir sous huit jours de leurs département, et sous quinze jours de la France pour s'en aller où bon leur semblerait; mais, ce délai expiré, ceux qui resteraient seraient transportés à la Guyane. Afin de recevoir leurs passe-ports, ils devaient dans les vingt-quatre heures se dénoncer eux-mêmes, et ceux qui le firent, au lieu de passe-port, eurent les Carmes et Saint-Firmin pour prison. Quelques membres de la Commune, qui trouvaient que pour combattre les ennemis de la patrie tous les moyens étaient bons, demandaient qu'on considérât comme otages les femmes et les enfants des émigrés, et qu'on les réunît dans des maisons de sûreté. Cette proposition trouva dans l'Assemblée de violentes oppositions, et, pendant qu'on la discutait, afin de surexciter les passions, une fête funèbre était organisée par Sergent en l'honneur des conquérants de l'égalité et de la liberté, morts le 10 août au massacre de la Saint-Laurent. Cette fête ne rencontra qu'indifférence parmi la population et ne produisit pas l'effet qu'on en attendait.

La querelle déjà si envenimée entre l'Assemblée et la Commune ne faisait que s'aggraver. La réorganisation du conseil du département à laquelle revient l'Assemblée est une nouvelle cause de discorde. A peine nommés, les nouveaux magistrats sont mandés par la Commune qui les accueille avec des huées et leur fait jurer, qu'ils abdiqueront leurs fonctions et ne garderont que le titre de commissaires des contributions.

Nous avons vu le premier acte du tribunal du 17 août. La seconde condamnation fut celle de Laporte, intendant de la liste civile. Il était signalé aux vengeances de la démagogie depuis le jour où, par ordre du monarque, il avait déposé sur le bureau de l'Assemblée, lors du voyage de Varennes, la protestation si intempestive et si imprudente de Louis XVI. Deux jours après, du Rosoy, rédacteur en chef de la *Gazette de Paris*, montait à son

tour sur l'échafaud; il resta ce qu'il avait été pendant son procès, digne, ferme et courageux.

Les dictateurs de l'Hôtel de Ville avaient flairé le sang, ils commandèrent de laisser la guillotine en permanence, sur la place du Carrousel, et firent construire une nouvelle machine, se mêlant ainsi de choses qui ne les regardaient nullement. Cependant les faits d'abord ne répondirent pas à leurs calculs, il y avait encore de la pitié au fond des cœurs, et plusieurs acquittements successifs furent prononcés. Le 28, commença le procès des Montmorin, dans le jugement desquels les historiens révolutionnaires ont cherché des circonstances atténuantes afin d'excuser les massacreurs de Septembre. Ils ont prétendu que le jugement contradictoire prononcé à leur sujet exaspéra la population; la vérité est que ces deux hommes dont l'un avait été ministre en 1791, et dont l'autre était gouverneur de Fontainebleau, n'étaient coupables ni l'un ni l'autre, et que la multitude travaillée et surexcitée par des agents secrets, qui avaient à dessein entretenu la confusion entre deux noms dont l'un n'avait jamais appartenu à la politique, accueillit avec des murmures l'acquittement du gouverneur, que l'on avait fait passer dans son esprit pour un confident intime de Louis XVI. Au reste, les massacreurs les retrouveront l'un à l'Abbaye, l'autre à la Conciergerie, où on les enferma malgré leur acquittement.

Une chose aurait dû occuper l'Assemblée et la Commune plus que leurs querelles, plus que le procès des inculpés du 10 août; c'étaient les dangers qui de toutes parts menaçaient la France. L'ennemi envahissait le pays, la guerre civile était imminente dans les provinces de l'Ouest, toutes les puissances se prononçaient contre nous, et les ambassadeurs, n'étant plus en sûreté, quittaient Paris. Sur le rapport qui lui est fait de la situation, l'Assemblée presse la formation de nouveaux régiments, et toutes les manufactures sont mises en demeure de fabriquer des armes pour les enrôlés volontaires. La Commune déploie le même zèle, mais refuse de laisser partir les Marseillais, malgré la demande de l'Assemblée; elle tenait à avoir des sicaires sous la main, et les Marseillais ne tenaient pas à se battre; après s'être fait donner des indemnités de toutes façons, s'être gorgés pendant deux mois de vols et de sang, avoir joué un rôle actif dans les visites domiciliaires du 29 août, et les massacres de Septembre, ils retourneront dans leur pays et refuseront de se rendre aux armées. En dépit des dangers, la lutte continue, tantôt sourde et latente, tantôt ouverte et bruyante, entre la Commune et l'Assemblée. Un instant, à une accusation traîtreusement lancée contre elle, l'Assemblée répond d'une façon énergique qui inquiète les membres de la Commune; ils sentent le terrain se miner sous leurs pas, des rumeurs fâcheuses circulent, la lassitude de leur pouvoir commence à se produire, un seul homme peut le sauver, c'est Danton. Les mesures une fois prises avec les meneurs, cet homme habile

et audacieux parle des dangers de la patrie, du manque d'armes, de visites domiciliaires qui pourraient amener la découverte d'un grand nombre de munitions. L'affaire est proposée à l'Assemblée et emportée sans qu'il lui ait laissé soupçonner la portée réelle du décret qu'elle avait rendu. On n'avait parlé d'arrestations que pour les gens qui auraient des armes non déclarées, il n'était question que de constater la quantité de munitions possédées, et aussitôt cette visite effectuée on avait fait espérer liberté entière de relation entre la capitale et les départements. Danton retourne triomphant à la Commune avec son décret.

Le décret avait été rendu le 28, et, le matin du 29, l'arrêté de la Commune était affiché dans tout Paris; à 10 heures du soir commençaient ces terribles visites domiciliaires destinées à peupler les prisons. Ce furent d'affreux moments pour des citoyens que la moindre cause inconnue pouvait livrer à la vengeance révolutionnaire. De nombreuses arrestations eurent lieu, et les prisons furent encombrées. Quand les visites domiciliières sont terminées, la Commune, redoublant d'audace, dénonce à la vengeance du peuple les traîtres que renferme l'Assemblée, et se déclare inviolable dans tous ses membres. Pendant ce temps, les dénonciations contre la Commune arrivent à l'Assemblée, qui croit le moment opportun pour frapper un grand coup. Un décret dissout cette Commune, ce décret est bientôt suivi de deux autres décisions. Par la première, la Commune est fortement soupçonnée d'avoir prêté les mains à des vols et à des déprédations, et par la seconde elle est atteinte et convaincue de s'être livrée à des actes arbitraires. A la première nouvelle du décret de dissolution, les membres frappés s'étaient réunis chez Tallien, et des mesures avaient été prises afin de gagner du temps et de donner quelque satisfaction illusoire à l'Assemblée. Un manifeste insolent, dans lequel la Commune cherche à se laver de toutes les accusations portées contre elle en les faisant retomber sur d'autres, est rédigé, et Tallien ainsi que Pétion que l'on avait pris par sa vanité, viennent à l'Assemblée pour y lire cet étrange *factum*. L'attitude de l'Assemblée fut digne et calme, et la députation s'en retourna sans emporter l'espérance du retrait ou de l'abandon du décret qui avait cassé les membres de la Commune. Si l'Assemblée eût persévéré dans sa ligne de conduite, ce pouvoir insurrectionnel était brisé, et l'histoire n'aurait pas eu à inscrire les journées sanglantes de Septembre.

II

Les journées de Septembre ne furent pas, comme l'ont prétendu certains historiens, le fait du peuple exaspéré de la prise de Longwy, de l'investissement de Verdun, et voulant, avant de courir aux frontières, se débarrasser de ceux qu'on lui avait dit de regarder comme les complices de l'ennemi;

elles furent le crime de quelques scélérats qui, sentant le pouvoir échapper de leurs mains, voulurent le ressaisir dans le sang. Le peuple ne prit aucune part à cet odieux attentat, et, s'il ne l'empêcha pas, c'est que la boucherie humaine avait été organisée administrativement, c'est qu'elle était ordonnée par les chefs du pouvoir et présidée par des hommes revêtus de l'écharpe municipale. Obscurcis, dénaturés, niés à plaisir par plusieurs écrivains, les massacres de Septembre sont enfin arrivés au grand jour de la publicité dans toute leur horrible et exacte réalité.

Les coupables furent Marat, Danton, Robespierre, Manuel, Hébert, Billaud-Varenne, Panis, Sergent, Fabre d'Églantine, Camille Desmoulins et une douzaine d'autres individus obscurs. Marat, l'ignoble folliculaire, conçut l'idée et la préconisa dans son infâme journal; Danton vit froidement le crime, compta les victimes, désigna celles qu'il fallait égorger, distribua à chacun son rôle, et donna les instructions secrètes. Robespierre reste à moitié dans l'ombre; malgré cela on peut faire retomber sur lui une grande part de responsabilité. La complicité des autres que nous avons nommés est manifeste; plusieurs, comme Hébert et Billaud-Varenne, présidèrent aux masacres. Le mobile du crime fut pour les uns le désir de se perpétuer dans la dictature, et pour d'autres la nécessité de ne pas rendre de comptes. Ils croyaient arriver à leurs fins par la peur. Il ne faut pas chercher la vérité où elle n'est pas. Un fait incontestable, à l'heure qu'il est, c'est que les complices de Marat, Danton et Robespierre étaient des comptables infidèles, des violateurs de dépôts publics, des briseurs de scellés, des escrocs, des mouchards, auxquels on assurait l'impunité par ces affreux massacres.

Dès le 19 août, Marat avait commencé de prêcher l'assassinat afin d'habituer les esprits à cette idée effroyable; pendant les jours qui s'écoulèrent jusqu'au premier septembre, les actes de proscription furent dressés, imprimés et répandus à profusion. Tout n'était pas encore prêt quand parut le décret qui cassait la Commune insurrectionnelle. L'essentiel pour elle était d'empêcher les élections qui devaient avoir lieu dans les vingt-quatre heures. Aussitôt les agents de la Commune se répandent, font courir des bruits trompeurs à propos des faux assignats fabriqués dans les prisons, lisent une prétendue lettre venue d'Allemagne sur le plan adopté pour la direction des forces coalisées contre la France. Un charretier condamné aux travaux forcés et à l'exposition insulte le peuple en criant : *Vive le Roi!* on le détache, on le conduit à la Commune; on répand le bruit qu'il est un agent de la coalition, venu pour exciter une sédition en faveur de l'ennemi; il est jugé et condamné comme tel. C'est par de semblables indignités et d'aussi absurdes mensonges que les membres de la Commune parviennent à surexciter les passions populaires.

La matinée du 1er septembre fut calme et tranquille, la Commune sembla

faire un retour vers la légalité, et l'Assemblée s'occupa des mesures à prendre pour pourvoir aux nécessités de l'extérieur. Mais, l'après-midi, les choses changent de face ; sur la demande de Robespierre, les conseillers municipaux sur lesquels on ne pouvait compter sont arrêtés, ainsi que Brissot et les autres députés dénoncés comme traîtres à la patrie; par suite, les membres de la Commune se séparent à une heure et demie du matin résolus à résister ouvertement au décret de dissolution. Ils comptent sur leurs amis de la Montagne pour faire revenir l'Assemblée sur ce décret, seul acte d'énergie qu'elle ait fait depuis la chute du trône. Danton surtout, l'organisateur des massacres à venir, comprend que tout est perdu s'il ne parvient à prolonger au moins d'un jour l'existence du conseil général de la Commune. Il va trouver Thuriot son ami, et, lui faisant une peinture effroyable des maux que peut amener la résistance de la Commune au décret de l'Assemblée, il lui persuade de demander le retrait du décret. Thuriot, ne voyant pas ou se dissimulant la portée de l'acte qu'il va faire, accepte. Il court présenter à l'Assemblée un projet rédigé d'une façon perfide, et le fait adopter. Ce projet, tout en ayant l'air de maintenir la loi du 30 août, la détruisait complétement. La Commune, cette fois encore, avait complétement gain de cause.

Le conseil général, sachant qu'il n'a plus rien à craindre, convoque au Champ de Mars les citoyens en état de porter les armes; décrète, afin de faire savoir à tous les dangers qui menacent la patrie, que le canon d'alarme sera tiré, le tocsin sonné et la générale battue. En même temps, le Comité de surveillance se rassemble, et son président Panis confère des pouvoirs à ceux des conjurés qui tout à l'heure agiront, et ne sont pas membres du Comité. Cela fait, des mandats d'amener sont préparés contre Brissot, Rolland et trente et un Girondins; des émissaires sont envoyés dans les sections afin que, faisant voter par quelques-uns l'égorgement des prisonniers, on puisse dire que les massacres ont reçu la sanction du peuple.

L'Assemblée, instruite que le peuple est convoqué au Champ de Mars, s'émeut à la pensée des dangers de la patrie qu'il faut conjurer. Danton, profitant avec une habileté infernale de l'émotion du moment, et abritant ses projets de terreur sous le masque du patriotisme, fait décréter la peine de mort contre tous ceux qui, directement ou indirectement, entraveront les mesures prises par le pouvoir exécutif provisoire. C'est une sorte de dictature donnée à Danton et à ses collègues. Danton, cependant, tient à rester derrière le rideau pendant l'accomplissement des massacres. Il court au Champ de Mars haranguer les volontaires qui, au premier coup de tocsin, se disposent à partir pour les plaines de Valmy. Mais le tocsin est aussi un signal pour les sicaires qui se hâtent d'aller rejoindre Maillard.

Le massacre commence par les prisonniers renfermés au dépôt de la Mairie; ils étaient vingt-quatre, dont vingt-deux prêtres, parmi

lesquels l'abbé Sicard. Une bande de Marseillais les fait sortir, les entasse dans des voitures, sous prétexte de les conduire à l'Abbaye; les portières restent ouvertes, et le long du chemin, ceux qui les accompagnent ne cessent de vomir contre eux les plus grossières injures et excitent le peuple au massacre. Arrivés au carrefour Buci, en face de l'estrade dressée pour les enrôlements, les excitations redoublent; mais, voyant que personne ne répond, un des Marseillais se décide à exécuter les ordres reçus. Il monte sur le marchepied d'une voiture et plonge son sabre dans la poitrine du premier prêtre qui lui tombe sous la main. Quelques camarades l'imitent, mais les coups sont peu sûrs, les prêtres ne sont que blessés. On arrive à l'Abbaye où les attend la bande de Marat; ils sont tirés des voitures l'un après l'autre et égorgés. L'abbé Sicard fut sauvé par un horloger nommé Monnot, qui lui fit un rempart de son corps. La besogne finie, un cri se fait entendre : Aux Carmes! C'est là qu'étaient enfermés la plupart des prêtres arrêtés. Les assassins les trouvèrent réunis dans le jardin. La première victime fut l'abbé Girault. L'assassinat de l'archevêque d'Arles accompli, une chasse à l'homme commença. Traqués comme des bêtes fauves, d'arbre en arbre, de buissons en buissons, la plupart tombent sous les coups, quelques-uns s'échappent en escaladant les murs. La besogne allait mal au gré des assassins; alors ils réunissent leurs victimes dans la chapelle, même les blessés, et c'est là que s'achève l'effroyable boucherie commencée dans le jardin. Le massacre terminé, les assassins eurent soif; les commissaires des quatre nations leur donnèrent des bons de vin, et, quand ils eurent étanché leur soif, ils se dirigèrent vers l'Abbaye. Les portes s'ouvrent devant eux, ils s'emparent des registres d'écrou, et, afin que le peuple ait l'air d'avoir pris part au massacre, on propose d'ériger un tribunal. Cette motion est acceptée, et Maillard est nommé président. Douze hommes de sa bande vont l'aider : il est convenu que les mots : *A la Force* équivaudront à ces mots : *A la mort*. Avant que le hideux tribunal commence à fonctionner, on massacre sans jugement les Suisses qui se trouvent là renfermés, et plus de cinquante cadavres sont étendus dans la rue Sainte-Marguerite. A l'Abbaye se trouvaient quelques falsificateurs d'assignats, ils étaient odieux au peuple, et Maillard commence par ceux-là : à peine prend-il la peine de leur demander leurs noms, il les envoie aussitôt *à la Force*. Ce fut ensuite le tour de Montmorin, l'ex-ministre, et de Thierry de Ville-d'Avray, premier valet de chambre de Louis XVI.

Que faisaient pendant ce temps l'Assemblée et la Commune? déjà deux représentants de l'autorité municipale avaient paru à l'Abbaye. L'un, Manuel, avait harangué les assassins, leur recommandant la justice; l'autre, Billaud-Varenne, avait encouragé *les travailleurs*. Cependant au conseil général, la nouvelle de ce qui se passait dans les prisons arrivait

de différents côtés ; et, sans s'émouvoir, sans se hâter, les hommes qui le composaient se contentèrent d'envoyer demander à l'Assemblée ce qu'il fallait faire, et se séparèrent sans prendre aucune mesure. A huit heures du soir, quand déjà depuis six heures les massacres étaient commencés, on vient apprendre à l'Assemblée qu'il se fait des rassemblements autour des prisons et qu'on veut enfoncer les portes ; l'Assemblée se contente de nommer des commissaires pour aller parler au peuple et rétablir le calme; et, quant ces commissaires qui n'avaient voulu rien voir reviennent, on passe à l'ordre du jour. A onze heures du soir, l'Assemblée se sépare comme s'était séparé le conseil général. Pendant cette nuit du 2 au 3 septembre, on ne rencontre partout que des autorités muettes ou complices; la moitié de la population est frappée de stupeur, et les amis de la liberté impuissants. Quelques hommes plus hardis cependant firent des démarches pour arracher à la mort les victimes les moins compromises.

Pendant l'affreuse nuit du 2 au 3 septembre, les égorgeurs s'étaient installés dans cinq endroits différents, près du guichet de la rue Sainte-Marguerite, à cent pas de là, dans la cour de Saint-Germain des Prés, au Châtelet, à la Force, à la Conciergerie. Les manières de procéder sont partout les mêmes, nouvelle preuve de l'exécution d'un plan arrêté d'avance. Maillard est installé avec son tribunal entre les deux guichets de la prison de l'Abbaye. Comme nous l'avons dit, Montmorin et Thierry de Ville-d'Avray ont été les premières victimes. Le président se hâte de livrer aux égorgeurs les autres victimes désignées, il craint d'être arrêté dans sa besogne. Il se passa à cet endroit des scènes effroyables, qui, à la lueur des torches, se prolongèrent toute la nuit. Maillard se hâtait, et les égorgeurs se relayaient pour qu'il n'y eût pas de temps perdu. Il fallait, au milieu du carnage, voir ces monstres à face humaine, les mains toutes dégouttantes du sang, manger, boire et fumer ! C'était plus hideux encore dans la cour de Saint-Germain des Prés. Le vin et le sang coulaient sur les tables ; autour des tables venaient tour à tour s'asseoir les bourreaux. Les verres, vidés et remplis à chaque instant, étaient couverts de sang, et l'odeur, cette effroyable odeur du sang devint si nauséabonde, que le président Jourdan se trouva mal. Quand le matin vint, il fallut étendre de la paille dans la cour, tant le sang y ruisselait. Il restait deux prêtres à égorger, on les réserva pour le bouquet. Près de la tête de chaque cadavre on alluma des lampions, on prépara des bancs pour que les prostituées du quartier pussent jouir du spectacle, puis, au bruit des rires, des chants et des applaudissements, on égorgea sur la paille ces deux prêtres, seuls survivants de la prison.

Le Châtelet et la Conciergerie regorgeaient de prisonniers; mais ces prisonniers, à la Conciergerie surtout, n'étaient que des individus condam-

nés pour crimes de droit commun. N'importe, on avait fait croire à une conspiration des prisons, et pour justifier ce bruit il fallait égorger. Dans ces deux prisons, les massacres commencés tard dans la nuit se poursuivirent toute la journée du lendemain. Il n'y eut pas là de tribunal, la qualité des détenus n'en exigeait aucun; il fut laissé à des escrocs et des assassins de diriger les égorgements au gré de leur caprice. Dans la soirée du 2, la Force fut envahie; l'organisation du tribunal prit du temps, et les égorgements ne commencèrent qu'à une heure du matin. La Force n'était pas loin de l'Hôtel de Ville, plusieurs membres de la Commune vinrent présider successivement le tribunal de sang. C'est là que fut massacré Rulhières, ex-commandant de la garde à cheval de Paris, et Baudin de la Chesnaye, ex-chef de la garde nationale parisienne. La rue des Ballets, où l'on égorgeait, était bordée de trois rangs de femmes et d'enfants, qui assistaient aux massacres. Le ruisseau, obstrué par les cadavres, ne laissa plus bientôt couler le sang qui, montant comme une mare, vint mouiller le mur des deux côtés de la rue. Le lundi matin, vers dix heures, comparut la malheureuse princesse de Lamballe. Hébert présidait; à peine l'interrogea-t-on, elle refusa le serment de haine à la royauté, reçut un coup de sabre derrière la tête, tomba et fut achevée à coups de pique. On dépouilla entièrement de ses habits le cadavre de la princesse, et ces forcenés lui firent subir d'horribles ignominies. La tête fut ensuite coupée et promenée au bout d'une pique dans les rues, sous les murs du Temple; la famille royale se vit obligée de se montrer, de contempler cet atroce spectacle; les gens du dehors applaudirent. Après avoir été massacrer des galériens enfermés à la tour Saint-Bernard, les égorgeurs viennent à la section des Sans-Culottes réclamer leur salaire, puis pénètrent dans la partie du séminaire où sont enfermés les prêtres insermentés, les massacrent, et de nouveau reviennent demander un salaire qui leur est payé.

Le conseil général de la Commune eut connaissance de ces massacres, les procès-verbaux sont là pour l'attester, et il ne fit rien pour les arrêter. L'Assemblée législative montra la même indifférence. Ce sont là de ces faits qui demandent à être signalés à la justice de l'histoire. Au moment des massacres, Mlle Cazotte et Mlle de Sombreuil se trouvaient dans la prison; elles étaient venues là, volontairement, l'une pour soigner l'abbé de Rastignac son oncle, et l'autre pour soigner son père. Mlle Cazotte, après la mort de M. de Rastignac qu'elle ignorait, fut sauvée au moment où elle allait périr. Quant à Mlle de Sombreuil, elle obtint la vie de son père en attendrissant le tribunal par ses prières, et en excitant l'enthousiasme des égorgeurs par son obéissance à tremper ses lèvres dans un verre de sang qu'on lui présentait.

Dans l'après-midi du 3 septembre, les assassins se transportèrent à Bi-

cêtre. La nuit précédente, le bruit d'une révolte des prisonniers qui s'y trouvaient enfermés s'était répandu. La boucherie commença; elle fut longue et ne se termina que l'après-midi du 4. Il y avait là des enfants mis en correction, ils tombèrent sous les coups des scélérats que le sang enivrait et auprès desquels aucun âge ne pouvait trouver de pitié. A mesure que les massacres s'étendaient et gagnaient les prisons, le conseil général de la Commune devenait plus ouvertement complice des assassins en votant un crédit pour payer les *travailleurs*. A l'Assemblée, après trente-six heures de massacres, on formule enfin contre ce qui se passe une protestation timide, et on nomme des commissaires pour aller porter des paroles de paix et d'humanité Le comité de surveillance, pendant ce temps, continuait de déployer une incessante activité, et, tout en prenant des dispositions pour faire disparaître les traces des massacres, il s'occupait à les propager par toute la France. Pendant que les cadavres étaient emportés à Vaugirard, à la Tombe-Issoire et à Clamart, des courriers partaient, emportant une circulaire imprimée, apologie exécrable, officielle, de ce qui venait de se passer. D'un autre côté on activait l'enrôlement des volontaires. Partout on rencontre l'enthousiasme pour marcher à l'ennemi et une profonde horreur pour ce qui vient de se passer et ce qui se passe encore, car toute la journée du 4 les massacres continuent, et c'est seulement au retour de Bicêtre que les assassins envahissent la Salpêtrière. Ici, toutes les horreurs précédentes sont dépassées. Cette prison ne contenait que des malades, des vieilles femmes et des jeunes filles en correction et des détenus. Le cynisme éhonté se joint à la férocité; les plus odieux attentats sont commis.

On ne peut assigner au juste le moment où cessèrent les massacres; des documents officiels prouvent d'une façon évidente qu'ils ont duré jusque dans la nuit du 6 au 7, ce qui augmente d'une façon effrayante la responsabilité de ceux qui avaient autorité.

Les massacres de septembre firent sentir leur contre-coup en province. Meaux, Reims, Charleville, Caen, Lyon et d'autres, eurent aussi leurs journées de septembre. On sent le cœur vous manquer à suivre ce récit qui se prolonge à travers le sang et la boue, et cependant c'est un devoir de l'histoire de faire connaître enfin, dans son vrai jour, cette révolution tant exaltée et tant poétisée. Le 4, à Meaux, dans la salle où siégeaient en permanence les autorités, des gendarmes parisiens se présentent, déclarant qu'il faut purger les prisons des conspirateurs qu'elles renferment. Sur la réponse des autorités qu'il n'y a pas de conspirateurs, les Parisiens se retirent, excitent au dehors une sorte d'émeute, se rendent à la prison, et, avant que des mesures eussent été prises pour les prévenir, sept prêtres et six autres individus étaient massacrés. A Reims, la surexcitation était depuis quelque temps entretenue par un moine apostat, Cou-

plet dit Beaucourt ; et, quand le 3 décembre, un détachement de volontaires parisiens arriva dans la ville, les massacres commencèrent. Le directeur de la poste, Guérin, un de ses facteurs, Cartoz, M. Montrosier, ex-commandant de la place de Lille, deux chanoines, tombèrent sous les coups des assassins. La nuit était venue : ils allument un bûcher sur la place, y jettent les corps de ceux qu'ils viennent d'égorger, deux prêtres vivants et les drapeaux suspendus depuis des siècles aux voûtes de l'église de Saint-Remy. Le lendemain, deux prêtres encore sont égorgés. Cependant une réaction s'opère et la garde nationale chasse de la ville la bande de brigands, qui depuis deux jours y exerce ses fureurs. A Charleville et à Caen se passaient au même moment des scènes semblables, mais là ce sont des fonctionnaires qui tombent sous les coups d'une populace ameutée. Dans la Bourgogne, les agents de Marat ont excité l'effervescence en faisant croire aux crédules paysans que les prêtres s'étaient déguisés en Suisses au 10 août, et avaient voulu écraser les patriotes, et qu'à cause de cela on les avait massacrés. Une voiture renfermant quatre prêtres quittait la France ; elle est arrêtée dans un bourg près d'Autun, et les quatre malheureux, après avoir vu leur voiture mise en pièces, sont égorgés. Lyon, depuis quinze jours dans l'agitation, fut témoin de scènes lamentables. Des officiers de Royal-Pologne, enfermés sur d'injustes accusations à Pierre-Encise, sont tirés de leur prison, et, malgré la municipalité dont plusieurs membres exposèrent leur vie pour sauver celle de ces infortunés, ils sont égorgés et leurs têtes promenées dans les rues de Lyon.

Profitant de leur victoire, les démagogues lancent des mandats d'arrêt contre le duc de la Rochefoucauld et Adrien Duport. Le premier est arrêté aux eaux de Forges et massacré en route sous les yeux de sa mère et de sa femme. Quant au second, il avait un défenseur dans Danton, dont il avait été autrefois le protecteur. Le ministre de la justice, apprenant l'arrestation d'Adrien Duport, veut l'arracher aux mains de Marat. Il est curieux de suivre la lutte qui s'établit entre ces deux hommes et qui finit par la mise en liberté de Duport.

Les dictateurs parisiens ne furent pas étrangers aux massacres des départements; mais, comme ils restèrent dans l'ombre, on peut le contester. Il n'en est plus de même pour les massacres des accusés de la haute-cour d'Orléans. Les prisons de la haute-cour d'Orléans avaient reçu successivement depuis une année ceux qu'avaient fait arrêter les ennemis de la royauté. Il y avait là 53 accusés. Fournier l'Américain, sorti de Paris avec un ramassis de voleurs, reçut en route le brevet de général de l'armée parisienne, chargé de veiller à la garde et à la sûreté des prisonniers, en exécution d'un décret rendu le 26 août par l'Assemblée nationale. Le 30, Fournier arrivait à Orléans et prenait possession des deux prisons où se

trouvaient enfermés les prisonniers de la haute-cour. Tous sont consignés après avoir été volés et maltraités. Fournier, Becard et Lazowski, règnent en maîtres à Orléans; leurs soldats stationnent sur la place, canons chargés et mèches allumées. Quand les massacres sont commencés à Paris, l'Assemblée se voyant impuissante dans la capitale veut sauver les accusés d'Orléans, s'il en est temps encore : elle rend à ce sujet un décret que Fournier méconnaît quand il lui est signifié. Cependant il dissimule et feint l'obéissance. Les prisonniers doivent être dirigés sur Saumur; mais, une fois qu'ils sont remis aux mains de Fournier, il les dirige sur Paris. L'Assemblée avertie envoie des commissaires au-devant de Fournier et de sa bande pour lui enjoindre de retourner sur ses pas; mais, obéissant à des ordres secrets, celui-ci prend la route de Versailles. Fournier, par une commisération hypocrite, parvint à gagner la confiance de ses prisonniers et à devenir le dépositaire de leurs bijoux et de leur argent. Il leur permet d'écrire à leurs familles, mais leurs lettres sont envoyées au Comité de surveillance, et M. Mortimer Ternaux en a retrouvé une partie. En lisant ce qu'il en a imprimé dans son livre, on se sent pris de pitié pour les victimes et de haine pour les bourreaux. Par les soins secrets de Danton, chef des assassins, tout était préparé pour que l'incertitude régnât jusqu'au dernier moment sur la destination des prisonniers, pour qu'ils arrivassent à Versailles un dimanche et que le massacre ne se fît point attendre. Des assassins avaient été envoyés à l'avance, et, malgré les efforts héroïques du maire, Hyppolite Richard, dont le nom mérite d'être inscrit en lettres d'or aux fastes de l'histoire, les prisonniers n'arrivèrent pas à destination et furent égorgés dans les rues de Versailles, à l'exception de neuf, qui, malgré leurs blessures, échappèrent sans qu'on sût ce qu'ils devinrent. Fournier et ses soldats assistèrent impassibles à cette boucherie sans rien faire pour l'empêcher. Quelques-uns des assassins portèrent en triomphe les membres arrachés de leurs victimes, tandis que les autres allèrent à la maison d'arrêt égorger ceux qui y étaient enfermés. Le lendemain, Danton eut l'infamie de remercier publiquement Fournier et ses soldats, rentrés à Paris, et défilant devant son hôtel. Ce fut le dernier acte des Journées de Septembre.

Terminons en citant les paroles qui finissent le troisième volume de M. Mortimer-Ternaux : « Tous ces hommes de Septembre, tous ces supports du despotisme démagogue, pratiquaient tour à tour le pillage et l'assassinat. Devant les preuves de leurs turpitudes accumulées dans ce livre, qui pourrait nous reprocher de les avoir à tout jamais dépouillés du prestige dont certains panégyristes maladroits avaient voulu les entourer, de les avoir saisis, ne craignons pas de le dire, *la main dans le sac et les pieds dans le sang*; c'est ainsi que l'histoire vengeresse les représentera désormais. »

A. VAILLANT.

LES INSTITUTIONS MILITAIRES

DE LA FRANCE

Les études historiques ont, de nos jours, pris d'immenses développements. On s'est occupé à la fois et des événements historiques en eux-mêmes, pour en mieux connaître l'esprit, et des grandes questions complémentaires, comme l'étude de l'administration des finances, des monnaies, de la géographie, de l'archéologie. A côté des traités généraux, nous avons un grand nombre de travaux spéciaux sur la totalité ou sur une partie seulement de telle ou telle question. Quoique la méthode analytique soit la meilleure à préparer les éléments de cette grande histoire nationale, trop vaste peut-être pour un seul homme, cependant il est bon, pour éclairer ou pour provoquer les monographies, d'avoir des notions d'ensemble sur de grandes périodes ou de grandes questions historiques. On voit mieux ainsi l'enchaînement des causes et des effets.

Nous avons des traités sur l'archéologie militaire, sur la stratégie, sur les campements; on a fait l'histoire de l'infanterie, de l'artillerie; mais les questions plus générales de l'organisation même de nos armées ont été plus rarement abordées. C'est pourtant un sujet du plus haut intérêt, et nous prenons occasion de la publication d'un savant ouvrage de M. Boutaric (1), pour présenter aux lecteurs de la *Revue* un tableau un peu rapide, mais nous l'espérons complet, de ce côté un peu négligé de nos institutions, en remontant aux temps les plus reculés de notre histoire.

I.

Lorsque les Romains établirent leur domination au delà des Alpes, après la conquête de César, la Gaule était divisée entre un grand nombre de peuples rattachés les uns aux autres par des rapports de sujétion ou d'alliance politiques. Les plus puissants avaient réduit leurs voisins en une sorte de dépendance; les autres, unis ensemble, formaient de grandes associations de défense mutuelle. Chez tous, la population était divisée en trois

(1) *Institutions militaires de la France*, par M. Edgard Boutaric, in-8°. Chez Plon, 1863.

classes de personnes : les nobles, les druides et les plébéiens. Bien que les deux premières castes possédassent le pouvoir et l'influence prépondérante, il restait encore un rôle et une action réelle aux plébéiens. L'assemblée générale du peuple réuni en armes pouvait seule décider de la paix ou de la guerre.

Tous ces peuples, combattant presque sans moyens défensifs et avec de mauvaises armes, furent facilement battus et soumis par les Romains. Mais, instruits par leurs défaites, grâce à leur merveilleuse faculté d'imitation, ils s'assimilèrent promptement, en y ajoutant quelques développements nouveaux, les armes et les usages qui avaient donné l'avantage à leurs vainqueurs. Ils se couvrirent de cuirasses, ils forgèrent des épées et des lances de fer ou d'airain qui ne pliaient plus sur les grosses armures romaines; ils inventèrent la cotte de maille.

Leur plus grande force consistaient dans l'infanterie ; leur cavalerie, quoique peu nombreuse, était néanmoins excellente. Ils avaient en outre parmi eux beaucoup d'hommes qui combattaient sur de petits chars où trouvaient place seulement le combattant et le cocher. De bonne heure, ils surent construire de très-bonnes fortifications ; généralement c'était des enceintes formées de terres battues que soutenaient et fortifiaient de grands pieux et des poutres. C'est dans ce système qu'ils élevaient, sur des lieux ordinairement d'un accès difficile, naturellement défendus, des camps fortifiés que l'on appelait *Oppida*. Ces forts étaient souvent très-grands ; celui des gens de Namur pouvait contenir jusqu'à 50,000 hommes. On déposait dans ces lieux de refuge le butin pris sur l'ennemi, que l'on partageait ensuite, ou que l'on réunissait en masses considérables placées sous la garde des dieux, à qui elles étaient consacrées.

Telle était l'organisation militaire de ces peuples que les Romains ne purent soumettre qu'après dix ans de combats. Ce fut la dernière grande guerre de la République. Avec l'Empire, le système militaire changea, et la valeur des troupes alla toujours en décroissant. Au quatrième siècle, lors de l'invasion des barbares, la légion romaine possède bien encore la belle organisation qu'elle avait jadis, mais les éléments dont elle est formée sont si différents, que 150 légions ne suffisent plus à garder les pays que 25 légions autrefois maintenaient dans la crainte du nom romain. Ces troupes n'étaient plus composées, comme autrefois, de citoyens défendant leur patrie et cherchant à lui soumettre le monde. C'étaient des mercenaires qui se vendaient au plus offrant. Deux causes dont l'une n'est que la conséquence de l'autre avaient amené cette transformation, qui fut la ruine de l'Empire.

L'obligation du service militaire était à cette époque une des charges de la propriété foncière ; elle se convertit bientôt en une prestation pécuniaire, le gouvernement se chargeant lui-même de trouver des remplaçants pour

ceux qui ne servaient pas personnellement. Ce recrutement ne produisant que des résultats insuffisants, on chercha à se procurer des hommes au moyen de primes offertes aux engagés volontaires. Mais l'armée était tombée dans un tel état de déconsidération, qu'il n'y avait que des gens sans aveu, des brigands ou des esclaves fugitifs qui vinssent s'offrir aux officiers. Hors d'état de se défendre eux-même, les empereurs s'adressèrent aux barbares, seuls capables de les protéger. Sous le nom de *Lethes*, les barbares furent groupés en colonies, que l'on établit dans l'intérieur de l'Empire sur le pied des anciennes colonies romaines. D'autres furent introduits dans les légions.

Tandis que le désordre gagnait l'intérieur de l'empire et le désorganisait, la Gaule était soumise à une administration militaire assez régulière. Elle fut divisée en un certain nombre de gouvernements dont les uns portaient le nom des provinces auxquels ils correspondaient; les autres s'appelaient *Tractus*. Ces derniers, au nombre de six, étaient commandés chacun par un duc ou un comte. Un maître de la cavalerie avait la surintendance de toutes les troupes de la Gaule, à l'exception des troupes du midi et des colonies léthiques qui relevaient du Maître général de l'infanterie.

II

Telle était la situation de l'Empire lorsqu'il fut envahi par les Germains, peuples guerriers, ne vivant que de combats et de pillages. Chez eux, tout homme était soldat et suivait à la guerre le chef qu'il s'était choisi et avec lequel il vivait pendant la paix. La framée à la main, sans armes défensives, ils conquirent facilement la Gaule sur les soldats dégénérés qui n'avaient conservé de l'ancienne organisation romaine que la régularité administrative.

Devenus les maîtres du pays, les Germains ne changèrent pas son administration. Les habitants conservèrent les lois et les coutumes qui les régissaient; seulement chacune des grandes cités fut soumise à un comte de la race conquérante. Loin de réduire les vaincus en esclavage, ils cherchèrent à se les attacher en les traitant comme des égaux. Aussi, voyons-nous sous les Mérovingiens les troupes gallo-romaines se mettre au service des rois francs et garder pendant assez longtemps leur organisation en légion. Fidèles à leurs anciens usages de la Germanie, les Francs continuèrent à vivre sur le sol de la Gaule en petites troupes réunies autour d'un chef et à se rassembler périodiquement dans les champs de Mars, pour traiter les grandes affaires du pays.

Le service militaire fut imposé par les Francs à tous les hommes libres jouissant d'une certaine fortune. Le comte était chargé de réunir dans

chaque cité le contingent fixé par le roi, il en était le chef et le menait lui-même à l'armée.

Les Carlovingiens ne changèrent rien à cet ordre de choses. Le service militaire, entièrement gratuit et obligatoire, reposait toujours, comme du temps des Romains, sur la propriété foncière, sur la manse, sorte d'unité territoriale, imposée variablement suivant les besoins du moment, tantôt à un homme, tantôt à un quart d'homme de guerre. En cas d'invasion, tous les hommes libres, possesseurs ou non, étaient tenus de prendre les armes. Dans les guerres offensives, les comtes devaient rassembler les contingents fixés par l'empereur. Celui qui ne répondait pas à l'appel était frappé d'une amende proportionnée à sa fortune. Chargés de conduire leurs hommes à la guerre, les comtes devaient maintenir la discipline sous leur propre responsabilité. Quant aux évêques et aux abbés soumis d'abord au service militaire personnel, comme propriétaires fonciers, ils en furent dispensés par un capitulaire de Charlemagne qui convertit cette obligation en une imposition destinée à l'équipement de l'armée. Ce qu'il y eut de plus remarquable durant cette période, ce fut le mouvement qui partout consolida le pouvoir aux mains des comtes et des autres chefs locaux : à ce point, qu'à la fin de l'époque carlovingienne, ce pouvoir devint héréditaire dans leur famille, ce qui contribua à l'avénement de la féodalité.

III

Les fiefs et la féodalité, que nous trouvons pleinement constitués en France au commencement de la troisième race, se rattachent par leur principe aux origines mêmes de la société germaine et de son établissement sur les terres de l'empire romain. Lorsque les chefs barbares furent devenus maîtres de la Gaule, ils conservèrent autour d'eux les compagnons qui formaient autrefois leur *truste ;* mais, au lieu de leur donner suivant l'ancien usage une part de butin, ils leur abandonnèrent des terres ou bénéfices. Ces concessions, viagères dans le principe, devinrent permanentes et héréditaires quand le pouvoir des chefs se consolida en se localisant et se fixant; et le capitulaire de Quiercy sur Oise, en 877, consacra la transformation d'une manière générale et légitime. De la conversion des fiefs héréditaires vint donc la féodalité. Mais une autre circonstance politique contribua aussi à donner au monde européen cette organisation qu'il a conservée si longtemps : ce fut la *recommandation*, acte par lequel un possesseur de terres libres, dites alleux, remettait ses biens entre les mains d'un seigneur plus puissant, à qui il prêtait hommage, et dont en retour il recevait aide et protection.

Les obligations des bénéfices n'étant pas toujours les mêmes, la nature

des fiefs fut différente. Les uns devaient le service militaire, ils devinrent les vrais fiefs; les autres devaient seulement des rentes, ils devinrent les censives.

Le service militaire, obligation fondamentale du fief avec l'hommage, était de deux sortes : 1° l'ost, ou la grande guerre; 2° la chevauchée, simple expédition à cheval. Le vassal dans les deux cas n'était tenu à suivre la bannière de son seigneur que pendant quarante jours : dans quelques provinces, comme dans le Languedoc, il n'était pas obligé de sortir des limites du fief. C'était encore une obligation du feudataire d'aller tenir garnison dans le château de son seigneur en des temps et dans des conditions qui sont très-variées. Les vassaux qui n'exécutaient pas leurs obligations devaient perdre leurs fiefs ou être frappés d'amende. Le seigneur de son côté avait des devoirs étroits à l'égard de ses feudataires ; il devait notamment leur assurer la paisible et entière jouissance de leurs biens; il devait en outre leur rendre justice en présidant sa cour ou tribunal.

Ces liens mutuels rattachaient les uns aux autres tous les membres de la hiérarchie féodale. Au sommet était le Roi, qui avait ses vassaux immédiats, c'est-à-dire les seigneurs tenanciers de ses propres domaines; puis venaient les grands feudataires de la Couronne, comme les ducs de Bretagne et de Bourgogne, les comtes de Toulouse et de Flandre; au-dessous d'eux étaient placés les grands barons qui avaient à leur tour leurs tenanciers. Ces derniers se distinguaient en chevaliers ou écuyers; les chevaliers eux-mêmes étaient divisés en deux classes : les chevaliers bannerets qui pouvaient amener des hommes d'armes avec eux, et les simples chevaliers qui n'étaient tenus qu'au service personnel.

Les vassaux ne devaient pas seuls le service militaire : les roturiers et les communes y étaient également soumis. Les roturiers n'étaient obligés de prendre les armes que pour défendre le fief qu'ils habitaient. Les obligations des communes furent réglées par les chartes qui consacrèrent leur émancipation au douzième siècle. Elles avaient une armée permanente commandée par leurs magistrats municipaux et se défendaient aussi contre ceux qui voulaient attaquer leurs priviléges. Les dignitaires ecclésiastiques, évêques ou abbés, durent en qualité de feudataires paraître aussi à l'armée.

Nous venons de rappeler les bases essentielles de la partie militaire du système féodal. Il faut voir, sans quitter le livre de M. Boutaric, les particularités qui s'y introduisirent avec le temps et les innovations qui amenèrent la création des armées permanentes.

IV

Une grande institution, à la fois militaire et religieuse, coexista

à côté de la féodalité, la pénétra, la glorifia et l'adoucit, c'est la *Chevalerie*, vaste confrérie guerrière d'assistance et de défense mutuelle, inspirée et conservée par l'Église, dont les plus grands et les plus petits seigneurs tenaient à honneur de faire partie. Pour être chevalier, il fallait être d'une naissance noble, jouir d'une certaine fortune et recevoir les armes destinées à la défense du droit dans une grande cérémonie que la religion avait entourée de ses pompes et de ses enseignements. Le chevalier du moyen âge, c'est le guerrier barbare ennobli par le christianisme, mettant son bras et son épée au service de la Justice et de l'Église. Une sorte d'égalité régnait dans la chevalerie; mais, sans nier l'influence immense qu'elle a eue sur l'adoucissement général des mœurs, il ne faut pas en vouloir appliquer les conséquences dans la réalité de la vie politique.

L'organisation féodale ne laissait en fait qu'une puissance restreinte au roi de France. Lorsque le pays était menacé, le roi pouvait bien convoquer tous les feudataires de la couronne; mais, simple seigneur dans ses guerres contre ses sujets rebelles, il en était réduit à ceux de ses vassaux qui n'étaient pas assez puissants pour lui résister. Des révoltes fréquentes, jointes au peu de durée du service féodal, ne permirent pas pendant longtemps à la royauté de tenter de grandes entreprises pour affermir son pouvoir. Les rois sentirent donc de bonne heure le besoin d'avoir des troupes qui ne dépendissent que de leur autorité. Louis VIII introduisit les roturiers dans l'armée. Les tenanciers du domaine royal et des abbayes, c'est-à-dire les bourgeois vivant sur les terres qui en dépendaient, furent astreints personnellement au service militaire; les habitants des communes durent également envoyer leur contingent sous la conduite de leurs magistrats municipaux. Cette obligation fut consacrée dans les chartes d'affranchissement; quelques communes s'en firent exempter moyennant un impôt ou abonnement. Ces troupes, qui participèrent à presque toutes les guerres du treizième siècle, furent en réalité d'un faible secours à la royauté par suite de leur inexpérience et de leur indiscipline. Mais la guerre contre les Anglais, en excitant le patriotisme des classes inférieures, fit progresser rapidement leur éducation militaire. Les villes se fortifièrent, chaque citoyen s'exerça au maniement des armes; partout des corporations d'archers et d'arbalétriers s'organisèrent.

Pour soutenir ces grandes guerres du quatorzième siècle, les rois durent souvent appeler en masse sous les armes nobles et roturiers : c'est ce que l'on appelait convoquer le *ban* et *l'arrière-ban*. Ils s'appuyaient sur le principe proclamé dès l'origine de la monarchie que tout Français était tenu de contribuer à la défense de la patrie. Philippe le Bel, qui eut souvent recours à ces convocations, prolongea aussi la durée du service de 40 jours à 4 mois. Mais ce prince, voyant bientôt l'inconvénient des troupes indisciplinées que lui donnaient les levées en masse, convertit cette obli-

gation en impôt extraordinaire qui devint plus tard régulier et constant sous le nom d'*aides*. Les rois purent avec ces ressources solder des troupes exercées au métier des armes. Cet usage existait depuis longtemps parmi les seigneurs qui, dès le onzième siècle, avaient cherché à se procurer des forces militaires permanentes en entretenant des hommes d'armes à leurs frais. Philippe Auguste prit à sa solde des routiers qu'il soumit à une discipline. Blanche de Castille organisa des compagnies de chevaliers et d'archers payées d'après un tarif proportionné à l'importance de chaque corps. Philippe le Bel employa un autre système. Ce fut avec les pays étrangers qu'il traita pour avoir des hommes d'armes, et il se créa ainsi une infanterie et une cavalerie composées de Suisses et de Wallons. L'entretien de ces troupes était extrêmement onéreux et nécessitait sans cesse la création de quelques impôts dont le produit était en majeure partie gaspillé. Afin d'échapper à ces charges arbitraires et écrasantes, les états provinciaux, sous le roi Jean, au lieu de fournir des subsides, s'engagèrent à équiper et à solder eux-mêmes des corps d'armée.

Jusqu'à la fin du quatorzième siècle, c'était surtout par des engagements individuels que se recrutaient les troupes soldées de toute nature; à partir de cette époque, on vit des gentilshommes sans fortune se réunir autour d'un capitaine renommé, à qui ils prêtaient serment, et se mettre sous sa conduite au service des princes et des rois. Ainsi se formèrent ces fameuses *grandes compagnies* qui ravagèrent la France pendant plus d'un siècle en combattant tour à tour pour le prince ou pour ses ennemis. Du sein même de ces compagnies de déprédation sortit cependant un grand et heureux résultat. Elles furent le germe de nos armées permanentes, création dont l'honneur a toujours et justement été reporté à Charles VII.

Après avoir recouvré son royaume, Charles VII s'occupa en effet avec un soin extrême de constituer son armée. Deux batailles malheureuses venaient de délivrer la France d'une partie des pillards qui l'avaient ravagée. Le roi profita de ce moment pour discipliner les bandes qui survivaient; il les enrôla et en forma des compagnies d'ordonnance permanentes, toutes à cheval, qu'il établit dans les villes en les logeant chez les bourgeois moyennant indemnité payée par le trésor. Le principe des armées permanentes était trouvé; il était appliqué, et dès lors il ne fut plus abandonné.

V

Dans son premier plan, le livre de M. Boutaric s'arrête à l'époque où le système des armées permanentes, remplaçant les anciens féodaux, est définitivement appliqué. Mais l'auteur, abordant un sujet d'un si grand intérêt que celui du développement de nos forces militaires et si bien pré-

paré à le traiter, n'a pu le laisser ainsi incomplet. Nous allons, avec lui, indiquer les modifications successives qui ont régularisé et perfectionné jusqu'à nos jours l'œuvre ébauchée par Charles VII.

Les commissaires des guerres étaient chargés, dès le temps de ce prince, de la paye des troupes, de les inspecter et de veiller à la haute police de leurs garnisons. En outre, deux fois par an, les maréchaux de France venaient les passer en revue dans les villes où elles étaient logées. Louis XI fit pour elles des règlements de discipline très-sévères ; et en même temps il assura une retraite à ceux des soldats qui devenaient vieux ou infirmes sous les drapeaux.

Non-seulement Charles VII s'était occupé de la cavalerie, il avait aussi cherché à créer une infanterie régulière et permanente. Dans chaque commune, un habitant exempt d'impôt, entretenu et équipé à frais communs dut s'exercer au tir de l'arc et se tenir toujours prêt à répondre à la convocation du roi. Ainsi se forma le corps des *francs archers*, milice populaire commandée par quatre capitaines généraux, ayant chacun le commandement de l'une des grandes divisions du territoire. Vivant habituellement au milieu de la population bourgeoise, ces troupes se pliaient difficilement aux exigences de la discipline, aussi furent-elles employées peu souvent. Charles VIII essaya de les réorganiser en les recrutant, pour les améliorer, dans la classe moyenne de la bourgeoisie, par les soins des contribuables eux-mêmes. Croyant peu à la réussite de sa réforme, il composa surtout son armée de troupes étrangères, exemple suivi par tous ses successeurs. Mais les rois, reconnaissant bien l'inconvénient d'un pareil système, revenaient toujours à la pensée de constituer des forces purement nationales. Louis XII essaya à cet effet d'organiser des *enseignes;* François Ier des *légions*. Si la réforme ne réussit pas, les efforts constants des princes eurent au moins des résultats qui devinrent sensibles sous les règnes suivants en complétant les innovations de Charles VII tant dans la cavalerie que dans l'infanterie.

Les guerres de religion, au milieu du seizième siècle, vinrent troubler toute l'organisation militaire encore si imparfaite ; et néanmoins quelques réformes importantes eurent lieu durant cette période. Les bandes qui autrefois agissaient séparément sous le commandement des lieutenants généraux, furent réunies en plusieurs grands corps ou régiments, commandés chacun par un maître de camp. Le nombre de ces régiments varia suivant les nécessités de la politique. On en créait plusieurs au moment d'une guerre pour les licencier à la conclusion de la paix. Les enseignes, rétablies sur un nouveau pied, devinrent les régiments des gardes françaises. Les perfectionnements se continuèrent sous les règnes suivants. Richelieu facilita le recrutement en limitant l'engagement du soldat à six mois. Poursuivant partout l'indiscipline et l'indépendance, il

enrégimenta la cavalerie et soumit ainsi les capitaines jusque-là maîtres absolus de leurs compagnies à l'autorité des maîtres de camps. Il créa les mousquetaires et les fusiliers à cheval, il constitua les dragons. Aux améliorations de l'organisation générale, succédèrent les améliorations relatives à la condition et à la vie du soldat. Henri IV s'était occupé de ces détails si importants, où se révèlent à la fois et son génie et son noble cœur. Il avait élevé la paye, créé des récompenses pour les officiers, assuré des secours aux veuves.

Une grande révolution s'était cependant opérée peu à peu dans le système militaire, introduite au quatorzième siècle dans l'usage de la guerre. Les armes à feu avaient fini par en changer complétement la tactique. Les Anglais, les premiers, avaient adopté cette invention meurtrière que les Français leur empruntèrent bientôt, et dans lesquelles ils les dépassèrent rapidement. Devenue célèbre dès le règne de Charles VII par les soins des frères Bureau, l'artillerie française acquit promptement une haute renommée. A partir de Louis XI, tous nos rois s'occupèrent avec la plus grande sollicitude du développement de cette arme ; aussi depuis Charles VIII, François Ier et Henri IV jusqu'à nos jours, l'armée française a-t-elle toujours surpassé ses ennemis par l'excellence de son artillerie, la bonté de son matériel, l'habileté des officiers qui l'ont dirigée.

VI

Depuis que les armées étaient devenues permanentes, l'administration militaire avait demandé de plus grands développements. Les capitaines sans subordination hiérarchique avaient été soumis par Charles VII à des commissaires des guerres nommés Élus, qui devaient contrôler leur comptabilité et leur service militaire. La paye des troupes et les approvisionnements furent confiés à des fonctionnaires spéciaux établis par Richelieu sous le nom d'*intendants généraux*.

En même temps, pour éviter les désordres et les pillages auxquels donnait lieu le passage des troupes à travers le royaume, on traça de grands itinéraires, allant d'une extrémité de la France à l'autre, que les troupes devaient rigoureusement suivre, et sur lesquels une grande surveillance était exercée.

On s'était surtout occupé du développement et du perfectionnement des milices combattantes ; chaque règne avait à cet égard vu s'accomplir un progrès ; mais presque tout restait à faire pour ce qui concernait le soldat devenu impropre à la guerre et cependant plus digne alors de l'intérêt du pays. Henri IV organisa les ambulances militaires, Richelieu créa les hôpitaux spéciaux pour l'armée.

Quant aux militaires réduits à l'inaction par les blessures ou le grand

âge, on leur avait assuré, il est vrai, des secours dès Philippe Auguste, et même auparavant. Les blessés étaient placés comme *oblats* dans les abbayes, les vieux soldats restaient dans la garnisons avec une pension sous le nom de *morte paye*. Mais Henri IV fonda le premier pour eux une maison ou hospice spécial, pour recevoir et soigner tous ses vétérans. Cette idée fut abandonnée après sa mort et l'on revint au système des oblats et des mortes payes jusqu'à ce que Louis XIV, reprenant l'œuvre de son illustre aïeul, la consacra par la création de l'Hôtel royal des Invalides.

Depuis le règne de Louis XIII la royauté, étant devenue tout à fait prédominante, put centraliser l'administration de l'armée et fortifier nos institutions militaires. Richelieu s'attacha à détruire les grandes charges qui donnaient au titulaire une si haute influence. La connétablie fut abolie ainsi que la place de colonel général de l'infanterie ; la place de colonel général de la cavalerie perdit beaucoup de son importance par la création du colonel commandant des dragons. On perfectionna en même temps l'armée par la création des corps spéciaux et de l'infanterie légère. Louis XIV, pour donner de l'émulation aux soldats, créa dans chaque arme des corps privilégiés qui formèrent sa maison militaire. Un grand mal restait dans l'armée : c'était l'ignorance et le peu de moralité du soldat, fruits amers du dénûment, du désœuvrement et de la mauvaise composition des corps où l'on recevait trop facilement les volontaires. Louvois s'attaqua vivement à ce mal, il exigea qu'on s'enquît de la moralité des recrues ; il voulut élever le moral du soldat; il détruisit l'irresponsabilité des capitaines en les soumettant tous à la hiérarchie. Son but constant fut d'introduire la centralisation dans l'armée en mettant directement en rapport le soldat avec le roi, au nom duquel les engagements se firent dorénavant. L'État se chargea de payer les troupes, de les vêtir, de leur fournir les équipements et les vivres, attributions abandonnées jusque-là aux capitaines, et qui occasionnaient de honteux désordres. Les officiers furent soumis aussi à une sévère discipline. Louis XIV, en créant les grades intermédiaires, ouvrit au mérite la porte de commandements supérieurs. Le roi établit l'ordre du tableau ou l'avancement à l'ancienneté; il créa dans chaque corps une place de cadet pour l'instruction des jeunes nobles qui voulaient être officiers. Louvois, soutenu par l'approbation du roi, appliqua son système aux degrés supérieurs ; il soumit au contrôle et à l'inspection du ministre de la guerre les généraux et commandants qui jusque-là avaient eu l'omnipotence complète dans la direction de leurs troupes. Après le grand règne, l'impulsion et l'exemple étant donnés, l'amélioration et la régularisation de l'armée continuèrent : l'uniforme, l'exercice, la marche réglée, s'introduisirent peu à peu; enfin l'École militaire de Paris fut fondée comme un centre d'éducation et de perfectionnement.

Pour n'oublier aucune des grandes divisions du travail de M. Boutaric, nous devons parler enfin du recrutement, mode universel de formation des armées modernes. Le principe en remonte à Louis XIV. Dans les guerres contre la coalition européenne, le roi imposa à chaque commune l'obligation de fournir un homme. Les habitants choisirent d'abord le sujet; puis on en abandonna la désignation au sort. On forma ainsi des corps appelés *milices*, qui déployèrent souvent une grande valeur sur les champs de bataille. Dans les premiers temps du règne de Louis XV, on abandonna le recrutement pour suivre les anciennes pratiques de l'enrôlement. En 1725, le recrutement fut rétabli, mais les milices furent seulement exercées dans les limites de leurs provinces et ne formèrent plus que des corps de réserve. A la chute de la monarchie le système changea. La république eut d'abord recours aux réquisitions et aux levées par classes, moisson périodique des forces du pays. Napoléon, en montant sur le trône, établit la conscription en décrétant que chaque année le sort désignerait ceux qui devaient le service militaire. Le régime n'a pas changé depuis; mais, par une heureuse innovation due au régime actuel, le soldat, tout en devant sept ans de service au pays, est au bout de deux ans renvoyé chez lui en restant encore pendant cinq ans obligé de répondre à l'appel.

VII

Tel est le sujet qu'a traité M. Boutaric dans son savant ouvrage : c'est un livre plein de faits puisés aux sources originales et nettement exposés. Et néanmoins l'esprit de système s'y fait un peu sentir. M. Boutaric, cédant évidemment à la tendance moderne en voulant rendre à la bourgeoisie le rang qui lui appartient, a trop diminué la part qui revient et qui doit rester à la noblesse. L'histoire entière de la féodalité proteste contre ce système, et M. Boutaric lui-même nous donne le moyen de montrer tout ce qu'il a ici d'exclusif et de partial. Le livre de M. Boutaric démontre de nouveau et surabondamment que pendant tout le moyen âge le rôle militaire prédominant appartient à la cavalerie, c'est-à-dire à la noblesse. L'action importante de l'infanterie, c'est-à-dire de la bourgeoisie armée, ne date guère que du dix-huitième siècle. On voit, il est vrai, dès le douzième siècle, les milices communales prendre quelquefois une part assez brillante dans les guerres; plus tard apparaissent les francs archers, corps exclusivement composés de roturiers; mais ces troupes furent d'une faible utilité sur les champs de bataille et ne servirent guère que dans l'intérieur des villes. Nous ne dénierons pas sans doute aux troupes de la bourgeoisie l'honneur d'avoir partagé les périls et les victoires de la France, mais ces troupes toujours en petit nombre étaient payées et équipées soit par la

commune soit par le roi ; tandis que la noblesse s'armait, s'entretenait et combattait à ses frais pendant toute la durée du service féodal, si prolongé qu'il fût. L'exemption de la taille, la paye qu'elle recevait quelquefois dans le cours des expéditions d'une durée exceptionnelle, n'étaient que de faibles indemnités des pertes que la guerre lui faisait éprouver et des dépenses extraordinaires qu'elle lui occasionnait. Et que de fois n'est-il pas arrivé que dans nos grandes guerres nationales elle versa son sang et consomma sa fortune pour repousser l'ennemi, sans rien demander en retour. Les étrangers nous l'attestent, plus justes en cela que beaucoup de Français. Nous nous bornerons à citer, parmi les témoignages que nous pourrions invoquer, ce que dit Marc-Antoine Barbaro au sénat de Venise, en revenant de son ambassade de 1563 en France :

« Il y a dans le pays une infinité de seigneurs et de gentilshommes très-« vaillants qui, en temps de guerre, accompagnent le roi avec tout leur « monde, à leurs frais, et avec un dévouement admirable. Leur cavalerie « est très-utile au roi et fait beaucoup d'honneur à ses armes : car tous ces « nobles sont dressés et propres à la guerre ; ils ont de quoi la soutenir « par leur propre fortune et ils offrent volontiers non-seulement leurs « biens, mais leur vie, au roi, leur seigneur naturel (1). »

RENÉ DE MARTINIS.

(1) *Doc. inéd. de l'Hist. de France.* Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France, publiées par Tommaseo. (T. II, p. 9.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Encore le Congrès de Malines. — Discours du R. P. Hermann. — Les procès criminels, la littérature scandaleuse et le *Figaro*. — Le nu classique.

I

Nous avons parlé du Congrès de Malines et indiqué le caractère général de cette assemblée, mais nous ne sommes pas entrés dans le détail de ses travaux. Sans aborder aujourd'hui un sujet que nous ne pourrions traiter complétement dans une chronique, nous voulons au moins constater, d'après la correspondance du journal le *Monde*, « que le travail des sections a acquis une valeur beaucoup plus grande cette année qu'en 1863. » On peut dire, ajoute le correspondant, « que les questions mises à l'ordre du jour ont été examinées à fond et consciencieusement discutées. » Il est reconnu, en somme, que la seconde session du Congrès a offert sur la première, trois avantages notables : un peu moins de discours d'apparat, moins de libéralisme dans les discours prononcés et plus de travail dans les sections. L'œuvre est donc en progrès. Il importe maintenant de faire aboutir à des résultats pratiques les travaux des sections et les vœux de l'assemblée générale. La tâche est laborieuse, mais le zèle de la commission permanente saura, sans doute, triompher de tous les obstacles.

Nous avons mentionné dans notre dernière chronique quelques-uns des discours qui ont charmé les membres du Congrès. Sur ce point nous aurions encore beaucoup à dire; mais les chroniques vivent d'actualité et tout retour sur un passé vieux de quinze jours, c'est-à-dire voisin de l'oubli, doit être bref. Bornons-nous donc à féliciter M. Henry de Riancey de la chaleureuse allocution où il a prouvé, sans verser dans le libéralisme et sans heurter les libéraux, que les catholiques comprennent très-bien leur temps. Signalons aussi le discours très-remarqué et très-remarquable du R. P. Hermann, prieur des Carmes déchaussés, de Londres. L'éloquent religieux a donné avec un profond accent de foi, de très-intéressants détails sur la situation de l'Église en Angleterre; il n'a pas seulement parlé de ses succès et de ses œuvres, il a aussi parlé de son organisation. De plus il a jeté en passant de vives lumières sur l'état de l'Église anglicane. C'est un beau discours, instructif, habile, bien ordonné, plein de mouvements éloquents, et très-net, très-ferme en matière de doctrines. Il me semble que par ce discours, où l'on doit reconnaître l'esprit de son

Ordre, le R. P. Hermann a raturé certaine harangue prononcée l'an dernier par un autre carme au cercle catholique de Paris.

En parlant des conquêtes du catholicisme en Angleterre, le zélé et vénéré religieux n'a pas négligé un des côtés de la question, comme on le fait trop généralement lorsqu'on s'occupe de ce pays et de l'Amérique. Après avoir dit que les conversions étaient nombreuses dans les hautes classes, il s'est écrié :

« Mais si les conversions augmentent, et si l'Église anglicane décline, ne devrait-on pas en conclure que la victoire est prochaine?

« Hélas! pas du tout, Messieurs! car, s'il faut compter l'accroissement de l'Église par le nombre de ses enfants, nous perdons du terrain chaque jour. Oui, à Londres surtout, l'Église catholique aujourd'hui perd plus d'âmes qu'elle n'en gagne...

« Oui, pendant que les classes instruites nous fournissent de nouvelles conversions, nous voyons des milliers d'enfants catholiques enlevés à leur Mère la sainte Eglise, faute d'écoles pour les instruire.

« Voilà la plaie de la situation! Voilà la cause de notre amère affliction!

« Rachel pleure et gémit.... Le glaive de l'hérésie immole ses enfants! Ah! consolons cette Mère désolée qui est aussi *notre* Mère, l'épouse de Jésus-Christ, l'Eglise immaculée!

« Le rapport du cardinal Wiseman et celui de l'inspecteur gouvernemental des écoles nous apprennent qu'il y a à Londres 20,000 jeunes garçons catholiques en âge de fréquenter l'école. Et 3,000 seulement sont pourvus d'enseignement catholique. 17,000 en sont privés...

« Sur ces 17,000, une partie est attirée dans les écoles protestantes, dont la propagande dispose de capitaux énormes, au moyen desquels elle peut acheter facilement le consentement des parents pauvres.

« Un grand nombre aussi ne va pas à l'école du tout, et perd la foi. »

Le P. Hermann a pressé ensuite les comités du Congrès de venir en aide aux associations anglaises pour le développement des écoles catholiques. Espérons que cet appel sera entendu. Il y a là une question pratique, précise, bien définie. Si l'on ne pouvait la faire aboutir, il en faudrait conclure que les grandes assemblées ne peuvent guère produire que des discours et des acclamations.

Encore un mot, les orateurs étrangers, — espagnols, anglais, hongrois, portugais, polonais, italiens, mexicains, ont été très-fermes sur les questions de doctrines. La note libérale ne se trouve que dans quelques discours originaires de France ou de Belgique. Ainsi cette note qui charme chez nous tant d'oreilles plus ou moins longues, est presque partout reconnue fausse.

II

Le *Figaro* qui a toujours eu de l'esprit, — bien qu'il n'en ait pas tous les jours, — est depuis quelque temps dans une très-bonne veine. Il a fait récemment une vigoureuse campagne contre la littérature gallante ou plutôt graveleuse; il dénonce avec force aujourd'hui l'odieuse curiosité qu'excitent les grands criminels. C'est à propos du bruit qui s'est fait au sujet de Jacques Latour, qu'il se livre à ce bon mouvement. Il signale les inconvénients de la publicité si retentissante que les journaux donnent aux héros de cour d'assises et ajoute :

« Je suis de ceux qui croient qu'entre la pensée et l'action il n'y a qu'une faible différence. Parler d'amour, c'est le faire, a dit je ne sais plus qui. Je suis de cet avis. Quand les oreilles et les yeux d'une femme cessent d'être chastes, soyez certain que cette femme est bien près de cesser d'être honnête. N'en déplaise au vieux classique, la vertu n'a pas de degrés, et si le crime en a, ils sont bien vite franchis. Aussi — qu'on me permette cette comparaison, qui n'est point une similitude — demeuré-je convaincu que la lecture des comptes-rendus de cours d'assises est aussi dangereuse pour les voleurs en herbe, que celle des romans pour les jeunes filles.

« Les détails fournis sur les circonstances du crime et sur les procédés plus ou moins habiles avec lesquels il a été commis, la biographie de l'accusé dont la sellette se hausse en piédestal, les débats dans lesquels il professe l'art de défendre sa tête, la relation faite heure par heure et presque minute par minute des derniers jours d'un condamné, tout cela est, ce me semble, un funeste aliment pour les imaginations déjà perverses, et j'imagine que ces lectures excitantes doivent exercer d'affreux ravages parmi les petits voleurs qui les dévorent avidement.

« C'est ainsi que *MM. les assassins de l'avenir* vont à l'école mutuelle du crime. »

Pour conclure, le *Figaro* émet un vœu : « Je voudrais, dit-il, que nous fissions l'ombre et le silence autour de nos criminels, au lieu de les envelopper de flammes de bengale et de leur confectionner de magnifiques réclames qui flattent leur orgueil et adoucissent leur châtiment. » Nous avons déjà sous une forme moins pittoresque, fait une proposition semblable. Elle n'a eu, nous devons l'avouer, aucun succès. Les journaux sont convaincus que le public aime ces lectures pimentées et dégradantes; c'est une raison suffisante pour qu'ils continuent de les lui fournir. Ils auraient peut-être des scrupules si les comptes-rendus des cours d'assises imposaient de grosses dépenses; mais cet inconvénient n'existe point: cette rédaction joint au mérite de plaire à l'abonné, celui de ne pas grever la caisse.

Nous présumons qu'en faisant cette vive et très-juste sortie contre les excès de la littérature judiciaire le *Figaro* s'est adressé intérieurement à lui-même quelques reproches. Il n'est pas innocent, en effet, du désordre qu'il a signalé. Son format et son mode de publicité lui défendent de donner tout de suite, comme les grandes feuilles quotidiennes, le procès du jour, et, par conséquent, il a toujours évité ce cas pendable; mais, en revanche, il a souvent reproduit tout au long, à son aise, dans de nombreux feuilletons, les comptes-rendus d'anciens procès criminels, dont les premiers sujets offraient plus d'un point de ressemblance avec les célébrités du bagne et de la guillotine autour desquelles il voudrait que l'on fît l'ombre et le silence.

Croit-il qu'on ne pourrait pas lui adresser une observation analogue à propos de sa campagne contre cette littérature de mauvais lieu qui va de l'école galante à *l'école porcine*, en passant par l'école grivoise et l'école graveleuse? Et je ne fais pas allusion ici aux anecdotes beaucoup trop gaillardes qui émaillent presque tous ses numéros, je parle de longs articles et de nouvelles ou romans divisés en plusieurs feuilletons. Dans quelle catégorie, par exemple, ferait-il entrer *les Amours de Théâtre*, ce mauvais livre de M. Scholl, qu'il a publié en le vantant comme un chef-d'œuvre? Mais n'insistons pas sur le passé, et, félicitons simplement le *Figaro* de brûler aujourd'hui ce qu'il a longtemps adoré.

III

A propos du dernier Salon, les partisans du déshabillé ont beaucoup vanté le *nu classique*. Qu'est-ce que le nu classique et qu'a-t-il de commun avec les nudités exposées par MM. Gérôme, Baudry, Dubufe, Cabanel, etc. ? Nous allons sur ce point donner l'avis de M. le professeur Krunn, de Cologne. M. Krunn, qui est cité en Allemagne pour l'étendue et la solidité de ses connaissances archéologiques, a publié l'an dernier un roman où il montre ce que devient l'artiste selon qu'il se laisse conduire par la religion ou par les sens. Voici une page de ce livre qui n'a pas encore été traduit en français, mais qui le sera sans doute.

« A cette époque venaient parfois chez Bruno (principal personnage du roman) des artistes à la mode, qui ne tarissaient point sur l'éloge du *nu classique*. En présence de contradicteurs, Bruno était d'ordinaire fort calme dans ses jugements; souvent même il ne disait rien. Sans transiger sur les principes, il lui semblait peu digne de combattre des opinions plus ou moins sottes; mais dès qu'il entendait prôner le nu, il avait peine à contenir sa colère et il ne manquait pas de raison pour cela. Il avait vu mainte fois le nu tuer l'âme et le corps, et à ses yeux, ni l'art ni l'univers entier ne valaient une seule âme immortelle. « — Je ne suis pas un grand

savant; je n'en suis pas même un petit; mais pour un classique je suis toujours assez instruit, disait-il alors d'un ton qui ne lui était pas habituel, tandis que ses lèvres prenaient une expression d'ironie. Messieurs les classiques du jour lisent sans doute, ou ne lisent pas, d'autres auteurs que ceux qui occupaient ma jeunesse. Les Romains sont en tout les singes des Grecs, qu'on peut appeler à bon droit le peuple statuaire. Franz! lis-moi donc le passage du VIe livre de l'Odyssée, où le héros, jeté tout nu sur le rivage, ne veut pas se montrer devant Nausicaa et ses compagnes; la *pudeur* l'en empêche, comme il sied à un brave païen. » — Franz lut le passage en grec, et, ma foi, très-bien. « — J'ignore si Homère est un classique et un bon grec à la façon moderne; mais le poëte et son héros étaient évidemment trop bien élevés pour aimer le nu; et certes ils n'auraient point posé devant autrui comme l'Apollon du Belvédère. Il y a chez le même poëte une autre histoire nue, celle des deux vauriens Mars et Vénus; mais les autres déesses semblent n'avoir pas non plus aimé le nu; car aucune ne voulut être témoin du hideux spectacle, et toutes restèrent chez elles. La haine la plus acharnée s'attaquait aux cadavres, pour les livrer nus en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie; mais à peine Achille est-il revenu à lui-même, qu'il craint la colère des dieux et rend aux messagers de Priam le cadavre d'Hector. Je suis convaincu, Messieurs, que vous avez vos bonnes raisons, et que *vos* classiques ont marché avec la civilisation; les miens, malheureusement, sont morts depuis Jésus-Christ et même depuis plus longtemps. Établissez-donc, s'il vous plaît, que les Grecs ont aimé le nu. Mon Sophocle pourrait vous prouver, comme quoi la pauvre enfant du vieillard aveugle a plus de pudeur que n'en montrent aujourd'hui tant de jeunes chrétiennes qui font étalage public de chair à vendre. Pausanias, le touriste grec, raconte aussi une charmante histoire relative à Pénélope, s'en allant avec son bien-aimé. Icare, le vieux père, la suit en pleurant et en gémissant; sa fille s'envole tout éperdue, et enfin le père reconnaît qu'une femme honnête ne doit pas abandonner son époux; il laisse donc partir sa fille, et dresse l'aimable statue de la pudeur. Ah! que ne se trouve-t-elle encore dans chaque pays chrétien! Hérodote, l'historien païen, nous apprend à son tour, quand il part de Gygès, combien il est honteux de regarder des nudités. Dans les jeux des guerriers et des athlètes on n'observait guère la pudeur, sans doute; on l'observait cependant plus que ne le pense la corruption moderne; et les femmes étaient aussi peu admises à ces spectacles qu'au théâtre. O l'excellent usage! En général, il est rarement question de femmes chez les Grecs, et si elles paraissent devant des hommes, comme Pénélope devant les prétendants, elles ont, comme les Turques, le visage voilé même dans leur propre maison. »

« Par ces raisons et d'autres semblables, Bruno mettait ses adversaires

au pied du mur; puis, quand ils avouaient qu'ils ne connaissaient point personnellement les classiques et leur langue, mais qu'ils avaient appris de leurs maîtres, également instruits, à ne jurer que par le nu classique, Bruno faisait apporter les statues, trouvées sous les décombres de Rome et d'autres villes. Ici, il était sur son terrain; car il connaissait à fond l'Italie et Rome. «— O science, ô art des rues! disait-il alors ironiquement. Je pourrais vous montrer mieux, par exemple, la statue de la déesse de Gnide, qui alluma un jour une convoitise bestiale; les autres statues des dieux étaient vêtues comme le Jupiter olympique. Paroles perdues! Chacun sait que Rome, outre son million d'habitants, avait encore son million de statues. Procope, qui en fut un témoin oculaire, peut nous faire comprendre combien il y avait de ces statues sur le faîte des palais. Lorsque les Goths se furent emparés de la ville, les Romains séjournèrent pendant des mois dans le môle d'Adrien, jetant les statues sur la tête des assaillants, parce qu'ils n'avaient plus d'autres moyens de défense. Je ne sais combien l'on en précipita ainsi de ce château et d'autres palais encore; mais je ne serais pas surpris si on les déterrait par centaines. Et supposé qu'on les retrouve, que saurait-on? Rien du tout; car ce n'est pas sur les toits qu'on place des travaux d'art. Qu'y gagnerait l'art *véritable?* Rien encore. Si un ouvrage d'art doit représenter quelque chose d'idéal, il est clair qu'une statue ne sera pas un tel ouvrage, parce qu'elle est bien taillée ou qu'elle est de marbre, si d'ailleurs on n'y peut reconnaître qu'un gladiateur qui tue son adversaire pour une somme d'argent, ou un palefrenier qui dompte des chevaux, ou un stupide favori, tel qu'Antinoüs. J'ai vu sortir de terre beaucoup de statues, et Messieurs les savants entraient en extase, quoiqu'ils ne pussent jamais s'entendre sur ce qu'elles représentaient véritablement. Il n'est pas même nécessaire qu'elles représentent quelque chose; dès qu'on est tombé d'accord sur un mot, cela suffit et l'on se met aussitôt à écrire de gros volumes. Un trait qui a bien sa signification, c'est que l'histoire de l'art moderne commence par une chose qui s'appelle *torse* et qui n'est qu'un tronçon. Personne ne sait ce qu'il représente, ni à quoi il appartenait. Heureux l'art qu'une pierre sans signification et sans esprit peut ravir d'enthousiasme! Je ne désespère pas que telle partie du dos qui n'en a plus le nom, mais que du moins l'on peut asseoir, ne soit admirée comme œuvre d'art par les *Callipyges*. En vérité, notre temps ne saurait mieux se caractériser que par un culte, que des honnêtes gens dédaignent de qualifier. Pour moi, du moins, je méprise un art qui me ravale au dessous de la bête. J'en appelle, Messieurs, à vos sentiments naturels. Supporteriez-vous de voir, comme une statue entièrement nue, votre père, votre mère, ou votre fiancée?

« Fi d'un tel art! Si l'homme lui-même doit être une œuvre d'art, et c'est le but de sa vie, allez donc mettre vos principes en pratique; vous verrez

que non seulement la société humaine cessera d'exister, mais qu'elle sera au dessous de la société des bêtes. Oh! je pourrais vous citer d'horribles exemples d'artistes qui par le nu ont perdu corps et âme et qui ont pourri tout vivants. Si avec cela on songe au *Christianisme*, et à sa vertu capitale, la chasteté, on voudrait pleurer de rage; le païen Tacite a célébré autrefois le peuple allemand pour la pureté de ses mœurs et sa force corporelle; mais aujourd'hui nos vieillards de vingt ans ne renverseraient plus Rome, quand même ils auraient, par un vent un peu fort, l'étonnant courage de traverser les rues sur leurs propres jambes. Christianisme et art chrétien, c'est le cri qui sort de chaque trou de palette. Mais la tentation de considérer le christianisme avec le nu, me paraît encore plus inexplicable que les autres parties de la sagesse moderne. Au Moyen Age, les artistes pleuvaient par boisseaux, et aucun d'eux n'avait besoin du nu. Nous n'en avons pas besoin non plus, tant que nous ne sommes pas des vauriens. Pas même le pied ne doit être montré nu chez les saintes, femmes ou vierges. Mais laissons ce sujet, je m'échauffe et je veux me taire. Quant à vos *classiques*, je leur conseillerais volontiers d'étudier les vrais classiques avant de vouloir en parler. Dans tous les cas, ces païens sont de meilleurs chrétiens, que beaucoup de nos contemporains qui sont baptisés. Que Dieu ait pitié d'eux et de notre époque! »

EUGÈNE VEUILLOT.

ERRATA

Diverses fautes d'impression se sont glissées dans l'article du R. P. Ramière, intitulé: *l'Ontologisme romain*, qui a paru dans notre dernier numéro. Nous les rectifions ici.

P. 187. Note 1 : l'ouvrage des connaissances rationnelles. — Lisez : l'origine des connaissances rationnelles.

Ibid. Note 2, l. 5 : l'œuvre même de Dieu. — Lisez : l'être même de Dieu.

P. 188. L. 4 : l'appréhension. — Lisez : *de* l'appréhension.

Ibid. L. 16 : La raison de l'être même de Dieu. — Lisez : la vision de l'être même de Dieu.

P. 190. L. 8 : les guillemets qui marquent la citation doivent être placés après les mots *disque*, *radieux*.

P. 192. L. 17 : un rien infini. — Lisez : un bien infini.

Le Propriétaire-Gérant: V. PALMÉ.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

CE QUE L'ON DOIT PENSER DE LA PHILOSOPHIE

Peut-on donner une vraie définition de la philosophie? — Y a-t-il réellement une philosophie? — Y a-t-il spécialement une philosophie chrétienne? — Et quelle est l'importance de cette philosophie?

Ces questions qui se rattachent à tant d'autres et atteignent le fond même de la science humaine, appellent évidemment tout d'abord l'attention de celui qui se préoccupe des choses de l'intelligence. Elles s'imposent, en effet, et nul ne peut prétendre posséder une science vraiment sérieuse sans leur avoir donné une solution; de plus, elles ont l'avantage de faire embrasser d'une seule vue le monde de la science philosophique tout entier. Or cette vue générale suffit pour faire comprendre la grandeur, l'importance suprême de ce monde scientifique et pour donner le moyen d'aborder ensuite avec plus de sécurité, les diverses parties qui constituent ce vaste ensemble.

Je vais donc essayer de dégager les quatre questions posées, du vague dans lequel si souvent elles se présentent à l'esprit et chercher à les résoudre avec toute la clarté dont je serai capable.

I

PEUT-ON DONNER UNE VRAIE DÉFINITION DE LA PHILOSOPHIE?

Rien n'est plus difficile à définir que cette science, et la preuve, c'est la multiplicité des définitions dont aucune n'a prévalu jusqu'à ce jour. Et c'est là l'honneur de la philosophie, car l'embarras de la définir vient de sa richesse, de son étendue, en un mot de son incommensurable grandeur.

En effet, quand on se demande à soi-même ce que l'on veut, ce que l'on espère trouver dans la philosophie, notre exigence n'a point de bornes. Ce n'est plus un objet spécial et circonscript qui s'offre à notre

esprit comme dans toutes les autres sciences, mais ce sont toutes les sciences qui nous apparaissent comme devant être, dans leur unité, l'immense objet de notre spéculation. En vérité, nous rêvons la science absolue, la science universelle.

Notre intelligence veut d'un même coup d'œil saisir les êtres au moment ou ils sortent de leur unique et premier principe, les suivre dans leurs évolutions, et arriver, par des rapports continus, à atteindre les individualités les plus extrêmes; en retour, elle veut unir ces individualités dans des groupes se rapprochant de plus en plus de l'unité et les faire remonter ainsi jusqu'au principe unique et premier d'où elle les voit sortir. C'est donc l'universalité des êtres que nous désirons embrasser d'un seul regard, c'est une vue vraiment divine que nous ambitionnons.

Et, cette universalité des êtres, nous n'avons pas seulement le désir de la connaître comme une série de faits dont nous constatons simplement l'existence; mais nous voulons qu'ils deviennent lumineux pour nous, c'est-à-dire que nous voulons les pénétrer, les comprendre par notre propre regard intellectuel, les voir d'une manière intelligible dans leurs analogies, dans l'intime harmonie qui les unit, et par conséquent embrasser cette immense construction d'une vue réellement scientifique.

Dans cette vue scientifique de l'unité, notre intelligence veut surtout saisir les lumineuses harmonies qui relient entre eux le monde des purs esprits, le monde des corps et le monde de l'humanité, trois mondes concentriques, s'éclairant par leurs rapports mutuels et formant un accord qui répond à l'accord parfait, éternel de la Trinité Divine. En effet, ce monde divin, qui enveloppe, pénètre la création et y projette la lumière par d'innombrables analogies, notre intelligence veut aussi le connaître autant qu'il est en elle et y trouver le principe, le moyen et le terme suprême de sa spéculation, c'est-à-dire l'immense lumière qui éclaire toutes choses en mettant tout en rapport avec avec l'absolu.

Nous aspirons à plus encore. Ce n'est pas du dehors que nous voulons contempler cette sphère lumineuse comme un spectacle qui se présenterait sous nos yeux et nous serait presque étranger. Faits à l'image de Dieu et devant l'imiter dans sa manière d'être, nous voulons que cette sphère qui est sienne soit nôtre aussi, qu'elle soit l'immense horizon de notre entendement; nous prétendons en occuper le centre et, de ce point central, faire rayonner le regard de notre intel-

ligence dans les espaces éclairés par les rapports d'unité. Nous voulons donc nous emparer de l'univers, lui donner en nous une existence nouvelle; alors seulement nous le posséderons à notre gré, il deviendra notre idée totale et comme notre Verbe, produit à la ressemblance du verbe de Dieu même.

Aussi voulant atteindre cette unité scientifique, à laquelle invinciblement elle aspire, notre intelligence a horreur des ténèbres, c'est-à-dire des points où elle ne voit plus de rapports et ou l'unité subit une solution de continuité. Elle appelle la lumière de toutes parts; la lumière révélée; la lumière des traditions sociales et du sens commun; la lumière qui sort de toutes les sciences spéciales; la lumière qui jaillit du propre fond de l'âme humaine. Elle ne refuse aucunes clartés; elle les veut toujours plus grandes en intensité, toujours plus nombreuses en variété; mais elle veut en même temps les unir, es harmoniser pour jouir enfin d'une lumière totale qui éclaire l'universalité et fasse briller aussi bien l'unité de l'ensemble que les innombrables nuances de la multiplicité.

Quand nous aspirons à la philosophie nous rêvons donc comme la poésie de la vérité; et c'est, en effet, comme un poëme immense que nous voulons voir cette vérité se dérouler sous notre regard, pour nous donner la plus grande jouissance de ce monde, la vue de l'unité.

La philosophie est donc la vue intellectuelle de l'harmonie des choses; c'est la science humaine proprement dite, puisque, dans les sciences humaines, elle est la science par excellence, la science unique pourrait-on dire, toutes les autres n'étant, sans elle, que des séries d'affirmations ou de faits qui ne sont constitués, mis en synthèse, élevés à l'état de science que par la lumière de la philosophie; en un mot, la philosphie est, sur la terre, l'analogue de la vision du ciel.

Aussi le P. Ventura, dans son dernier ouvrage, se faisant une idée vraie de la science philosophique, repousse-t-il les définitions qu'on en a données de nos jours comme étant insuffisantes ou fausses; il essaie, à son tour, d'exprimer tout ce que ce mot, philosophie, fait naître dans notre âme d'aspirations scientifiques, et il dit : « On n'est vraiment savant que lorsqu'on connaît la vérité dans ses raisons, dans ses principes, dans ses causes, dans ses rapports, dans ses conséquences, et qu'on est capable de faire partager cette connaissance aux autres par l'enseignement. » Et plus loin, il ajoute : « La philosophie est l'amour, le désir, le soin constant de connaître par leurs

causes les choses existantes ou possibles et leurs rapports les plus intimes et les plus éloignés. »

Selon l'idée vraie qu'on doit se faire de la philosophie, en dehors d'elle chaque série de vérités ou de connaissances peut être possédée par tout le monde ; sans philosophie proprement dite on peut connaître et croire les dogmes de la foi religieuse, connaître et accepter les préceptes de la loi morale, les règles pratiques qui s'appliquent aux beaux arts ; on peut apprendre les faits historiques, les faits observés et constatés dans les sciences positives ; la philosophie, en effet, n'a pas pour mission propre de découvrir et d'inventer, bien qu'elle y aide puissamment par la lumière qu'elle répand sur les divers objets d'études ; mais ce que le grand nombre se borne à connaître par simple adhésion, le vrai philosophe le sait par une intelligente vision, c'est-à-dire qu'il voit tout d'une vue scientifique dans les causes ou dans l'unité. Liant toutes les connaissances vulgaires par des rapports mutuels, il fait de toutes choses un ensemble, une harmonie, en un mot une science universelle qui devient son idéal, disons mieux, le prolongement indéfini de son idée, la conquête de son intelligence. Il est voyant, il est savant, il est le seul vrai savant, car il habite la suprême lumière à laquelle puisse atteindre naturellement l'intelligence humaine sur la terre quand elle use de toutes ses forces et qu'elle met bien à profit les dons de sagesse, d'intelligence, de science qui lui sont divinement accordés pour fortifier sa vue et lui donner un haut degré d'affranchissement.

Et c'est la grande doctrine de saint Thomas, quand, dans sa Somme surtout (2. 2. q. 9. 2. — 1. 2. q. 66. 5.), et en se servant des remarquables expressions d'Aristote, il nous parle de la sagesse, employant, comme un architecte, l'intelligence et la science à construire son monde intelligible à l'image de la sagesse éternelle, dont elle devient participante.

La vraie, la grande philosophie, c'est donc la restauration chrétienne de l'intelligence humaine, comme la sainteté est la restauration du cœur et de la volonté. C'est l'homme déchu, mais visité, illuminé par le Verbe rédempteur et rétabli à l'image de l'homme sorti des mains du Dieu qui *lui donna de contenir la science de toutes choses, et qui remplit de lumières son intelligence.* Et nous aspirons à retrouver cet héritage de science universelle, car de tous les souvenirs de l'Eden perdu, le souvenir de la lumière évanouie est peut-être celui de tous qui excite en nous les plus amers regrets.

Résumons-nous donc, et disons que la philosophie, telle qu'un sentiment invincible nous la fait concevoir, peut être définie par un chrétien : LA RESTAURATION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE ; et par tout le monde : LA SCIENCE UNIVERSELLE.

Ces deux définitions, qui n'en font qu'une, assignent à la philosophie son objet propre, c'est-à-dire la vue de l'unité intelligible de tous les ordres de choses contemplés dans leur indéfinie variété, dans leurs innombrables rapports et dans leur union à la cause première dont ils sortent, et à laquelle ils retournent par un mouvement circulaire qui est leur vie et leur repos.

La philosophie est ainsi nettement distinguée de toutes les autres sciences qui n'ont toutes qu'un objet circonscript et particulier, tandis que l'objet de la philosophie est universel. Il s'agit, en effet, de l'unité même de toutes ces sciences si diverses, de telle sorte que, tout en se distinguant d'elles, la philosophie leur reste profondément unie puisqu'elle les a toutes, d'une certaine manière, pour objet de sa spéculation, et qu'elle leur fournit la lumière d'unité qui doit leur donner le moyen de se constituer sciences elles-mêmes.

Par cette définition on détermine à la philosophie son point de départ et son but. Et d'abord son point de départ. En effet, dans le mot science on affirme que l'idée ou, si on le veut, la faculté intellectuelle, naturelle à l'homme, est, par conséquent, la cause réelle et naturelle de toute la construction philosophique, et que cette faculté, en se servant de toutes les lumières mises à sa disposition, de tous les matériaux offerts à sa spéculation, produit la science philosophique, qui devient, comme nous l'avons dit plus haut, son idée indéfiniment agrandie. Et c'est ainsi que la théorie de l'idée est indiquée comme étant une étude exclusivement propre à la philosophie, puisque l'idée est le seul moyen de saisir l'unité, l'universel, dans les choses. Mais cette définition qui assigne à la philosophie son point de départ lui assigne en même temps le but qu'elle doit atteindre, et ce but est déterminé par le mot *universelle*, indiquant le caractère spécial de la science philosophique qui est d'arriver à saisir, dans une progression toujours croissante, l'unité scientifique de l'universalité des êtres.

Par cette définition, la philosophie est distinguée de l'ordre surnaturel proprement dit ou de la foi chrétienne; car il s'agit, en premier lieu, d'une science, c'est-à-dire d'une conception intellectuelle ou rationnelle et par conséquent naturelle à l'homme, mais non d'une croyance pure ou d'une illumination supérieure, extraordinaire, excé-

dant les forces ordinaires de l'homme vivant sur la terre. Il s'agit, en second lieu, d'une science universelle, c'est-à-dire d'une science qui renferme dans sa synthèse toutes les autres sciences; or ces sciences, pour la plus part, ne sont point l'objet direct du dogmatisme chrétien, elles ne le touchent que d'une manière indirecte et par voie de conséquence. Telles sont, entre autres, les sciences historiques, linguistiques, esthétiques et positives, qui sont cependant du domaine propre et direct de la philosophie.

Cette définition rétablit la philosophie dans son antique grandeur si fort abaissée, rétrécie depuis quelques siècles. Pour les anciens sages de l'orient, de la Grèce et du moyen âge, la philosophie était la sphère intelligible de toutes les sciences : les sciences métaphysiques et divines, les sciences morales et politiques, les sciences esthétiques et grammaticales, les sciences mathématiques et naturelles, faisaient partie de la philosophie, et l'on n'eut pas imaginé de les en séparer. Bien que la théorie de l'idée, impliquant l'étude des facultés de l'âme, soit l'objet exclusivement réservé à la spéculation philosophique, puis qu'elle renferme sa forme essentielle, cependant, de ce point de départ, la philosophie doit contempler toutes choses; elle est comme le soleil, rien ne doit se dérober à son regard dans la sphère lumineuse qu'il lui est possible d'embrasser. Aussi Bossuet, dans son traité de la connaissance, nous dit-il que « toutes les sciences sont comprises dans la philosophie. » et notre siècle, malgré l'abaissement des études philosophiques parmi nous, a conservé le sens de l'universalité de la philosophie en appliquant ce mot à toutes les sciences spéciales et en nous donnant, parfois à satiété, des philosophies de l'histoire, des philosophies de la nature, et une foule d'autres philosophies du même genre.

Enfin cette définition résume ce que l'on a voulu mettre dans toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Cicéron, qui représente les Ecoles antiques, nous dit que *la philosophie est la science des choses divines et humaines*; Aristote, auquel adhère saint Thomas, *qu'elle est la maîtresse des puissances intellectuelles et qu'elle exerce au milieu d'elles la fonction d'un architecte.* Or ces définitions sont évidemment semblables au fond, à celle que nous avons donnée.

Dans ces derniers temps, le Cartesianisme a dit que la philosophie était *la connaissance évidemment déduite des premiers principes.* Mais si, des premiers principes, on déduit toute la connaissance qui s'y trouve renfermée, on produit une science qui doit nécessairement

tout embrasser d'une vue scientifique ou d'unité. On a dit encore, tantôt que la philosophie est *la connaissance de la vérité acquise par le raisonnement;* tantôt que la philosophie *est le jugement discursif par la raison;* tantôt qu'elle est *la connaissance des êtres et de leurs rapports obtenue par le raisonnement*; tantôt enfin, avec M. de Bonald, qu'elle est *la connaissance de Dieu, de l'homme et de la société;* ou, comme le veut M. de la Chambre, *la connaissance de Dieu, de l'homme et du monde.*

Or ces définitions, bien qu'elles soient parfois inexactes dans les termes qu'elles emploient, et parfois trop étroites dans le sens strict que ces termes présentent, expriment cependant l'idée d'une science qui est la vérité universelle, la vue de l'univers ou de l'universalité des choses.

On ne peut donc définir la philosophie sans exprimer, au moins d'une manière implicite, qu'elle est réellement et à elle seule, la science universelle. Et cette preuve est péremptoire, car il ne faut avoir confiance à rien qui ne se rattache au passé, et ne résume, d'une manière adæquate, ce qui a été communément dit jusqu'à nous. La vérité, en toutes choses, c'est le bon sens, le sens commun, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vulgaire. Et souvent c'est ce qui est le moins connu et par conséquent le plus nouveau, quand on lui donne sa vraie formule.

II

Mais cette philosophie, est-ce un rêve, une imagination; ou bien est elle une réalité ; en un mot : Y A-T-IL RÉELLEMENT UNE PHILOSOPHIE?

Cette question peut paraître étrange, cependant, à notre époque surtout, elle doit être posée et sérieusement résolue, car enfin, jamais la philosophie n'a été en butte à plus de mépris que de nos jours. Non-seulement elle a cessé de passionner les esprits, mais, dédaignée, elle est comme absente des études, des préoccupations contemporaines, et c'est presque sans réclamations qu'elle s'est vue naguères, ce qui ne lui était jamais arrivé, frappé de proscription, même dans l'enseignement de la jeunesse.

Et nous sommes obligés de l'avouer avec une humiliation profonde qui nous fait haïr et mépriser les sophistes traîtres à la philosophie dont ils ont usurpé le nom, aux yeux de l'immense majorité des lettrés, aux yeux de ceux qui composent, dans la société, les classes

dites éclairées, elle a mérité ce dédain qui a succédé à l'enthousiasme extrême dont elle était l'objet il n'y a pas quarante ans.

Le lettré, l'homme du monde, n'a-t-il pas, en effet, toute l'apparence de la vérité lorsqu'il vous dit : quelle réalité voulez-vous que je voie dans cette philosophie dont vous me parlez ? Depuis près de quatre mille ans qu'elle étudie, qu'elle professe et qu'elle écrit, servie par une foule d'hommes supérieurs et parfois d'un extraordinaire génie, elle n'est pas plus avancée qu'en ses premiers jonrs, et les mêmes problèmes toujours posés attendent toujours une solution sans cesse promise avec assurance et manquée constamment. Elle n'a pas encore pu même déterminer son objet ; chaque philosophe l'étend, la resserre, ou le change complètement.

Quels sont ses principes de déduction ? On n'en sait rien, tant ils sont différents, tant ils sont contradictoires. Quel est son but, quelle doctrine prétend-elle établir ? On ne le sait pas davantage. Les uns veulent établir une doctrine spiritualiste, déïste on chrétienne ; les autres une doctrine athée, impie, matérialiste. Quelle est sa méthode ? on ne le sait pas, car il y en a plusieurs opposées l'une à l'autre, sans qu'aucune puisse triompher de ses rivales. Les uns ne veulent que la méthode expérimentale, les autres n'estiment que la méthode purement logique ou ontologique, les autres n'acceptent que la méthode de contradiction ; que sais-je, toutes les méthodes ont le droit de se produire sur ce terrain si vague, si nul, qu'il est au premier occupant.

Y a-t-il au moins chez elle l'espoir de quelque certitude ? pas le moins du monde. Le principe, les moyens de certitude sont ce qu'il y a de plus incertain, de plus discuté en philosophie. Chaque école, chaque philosophie a son criterium qu'il vante, mais en vain, car ses rivaux le repoussent ou le modifient essentiellement. Et qu'arrive-t-il constamment, c'est que le scepticisme l'emporte bientôt, il hérite de toutes les disputes et finit par ensevelir les combattants tantôt avec grande tristesse, tantôt avec une gaieté folle.

Que sont, en général, les philosophes ? L'un d'eux, et il s'y connaissait, les a nommés des charlatans ; et vraiment il semble avoir trouvé le mot le plus juste, car chacun d'eux vante sa recette, son secret, son spécifique, mais ne peut en démontrer la valeur.

Ils nous promettent de nous apprendre quel est le premier principe de toutes choses ; mais pour les uns, c'est le Dieu unique et créateur ; pour d'autres, c'est le Dieu tout, qui se fait lui-même sans cesse dans l'univers, sans arriver à se finir jamais ; pour d'autres, c'est l'air,

c'est l'eau, c'est le feu, c'est la nature ; pour d'autres enfin, c'est le néant, c'est le rien. Qui pourrait ne pas éclater de rire en voyant cette philosophie qui veut s'appeler science, qui veut nous donner une ontologie, une métaphysique, et accouche de pareilles contradictions.

La philosophie prétend encore nous expliquer l'homme et elle avoue, par ses représentants les plus accrédités, qu'elle n'est pas capable de nous dire si nous avons une âme, si nous serons encore après notre mort. Il est vrai que par d'autres docteurs elle répond affirmativement sur ces deux points ; il en est même, de nos jours, qui soutiennent que nous avons toujours été, et que, par la métempsicose nous existons, tantôt sous forme de végétal, tantôt sous forme d'animal, tantôt sous forme humaine. Elle ne peut non plus nous donner la moindre doctrine positive et certaine sur les opérations de notre intelligence. Elle en est encore à se demander ce que c'est qu'une idée et comment elle se produit en nous ; et c'est de l'idée même qu'elle doit partir pour construire ses systèmes, de l'idée, qui est son instrument, sa prétendue lumière, puisqu'elle veut nous donner l'idée de tout.

Et sur la pratique morale, que nous apprend-t-elle ? Rien, car elle discute s'il y a bien et mal, si ceci est bien, si ceci est mal, et elle arrive à des conclusions contradictoires, souvent même à des conclusions absurdes, immorales, infectes.

Elle prétend régenter les sciences, les lettres, les arts ; mais que peut-elle leur donner ? Des phrases, rien que des phrases et toujours creuses, car sa nature est telle et tels sont aussi ses produits.

Son histoire est curieuse, même en se bornant à l'étudier dans ces derniers siècles. Au moyen-âge, d'après ce que tout le monde affirme, on ne voit en philosophie que subtilités, disputes de mots, cahos de doctrines, nuit épaisse. Descartes, le grand Descartes, comme on dit au pays philosophique, s'est levé. Ce devait être le soleil après les ténèbres ; il allait tout éclairer, tout résoudre ; mais il n'a rien éclairé, rien résolu du tout, car on s'est mis après lui, et dans son école, à disputer de plus belle. Au commencement de ce siècle, en Allemagne, on nous promettait enfin la philosophie absolue ; mais nous n'avons vu se produire que des opinions nébuleuses ou ridicules qui sont venues assombrir l'atmosphère philosophique et augmenter la nuit si possible. En France, on nous promettait merveilles aussi. M. Cousin surtout, avec sa phalange bruyante, nous affirmait qu'il la tenait

enfin cette philosophie si longtemps attendue. Nous n'avons pas marchandé nos sympathies, nos applaudissements; nous étions dans la ferveur de l'espérance; mais après bien des discours, bien des livres, tout s'est évanoui; il n'en est rien resté que de petits sophistes qui continuent à s'agiter en répétant les billevesées du Collége de France, les absurdités allemandes dans de petits livres, dans des cours dédaignés, et nul n'y fait même attention.

Cette folie, qu'on nomme par antiphrase la philosophie, et qui saisit de temps en temps notre pauvre humanité, nous en sommes bien guéris et c'est bonheur. Car enfin que produit-elle dans le monde quand elle y surprend l'attention et la sympathie? Elle met tout en question, elle ébranle, elle renverse les bases même de l'édifice social. Religion, autorité, morale, vérités, doctrines du beau, de l'utile, existence de Dieu, des âmes, des corps eux-mêmes, tout est nié. Cette folle, quand on a la sottise de la lacher, renverse toute la maison et met le feu à ses débris. Et ceci n'est pas un conte, c'est bien de l'histoire, de l'histoire ancienne, de l'histoire moderne, de l'histoire universelle; or voilà qui est plus sûr que son fameux *criterium* de vérité et ses formes de la raison pure, et son moi, son non-moi, et son oui-non identiques, et son fini de l'infini, son infini du fini.

Oh! que j'aime bien mieux une bonne science bien positive et vraiment utile, comme les mathématiques, comme la physique, comme la chimie; et si je veux me récréer, n'ais-je pas l'histoire, n'ais-je pas la littérature, les beaux arts? Tenons-nous en aux bonnes traditions de morale, de justice; laissons-nous aller doucement aux croyances communes. Mais de philosophie, il n'en faut plus parler, à moins qu'elle ne se range à n'être plus qu'un petit professeur de logique nous apprenant à faire un syllogisme, à analyser une proposition, à mettre de l'ordre dans un discours, et encore la rhétorique peut nous rendre tous ces services.

Vraiment c'était justice quand on l'a mise à la porte des colléges. Elle devait être bannie de l'éducation ou elle ne pouvait que mettre le trouble, déranger les têtes et introduire sur toutes les questions le doute ou du moins l'incertitude. Notre temps est devenu raisonnable, nos folies de jeunesse sont passées; il nous faut du défini, du tangible, du positif en tout; et voilà pourquoi je repousse toute philosophie, la regardant comme une illusion, un rêve inutile, dangereux même, quand il ne donne pas la mort.

Ainsi pourrait parler un contempteur de la philosophie, et, comme

je le disais tout à l'heure avec une douleur profonde, une honte immense, il est impossible de ne pas avouer qu'il y a beaucoup de vrai dans les accusations portées contre elle et que, pour un homme du monde, un esprit irréfléchi, tout absolument doit y paraître vrai, en sorte que la philosophie délaissée, méprisée, chassée, peut sembler n'avoir que ce qu'elle mérite. Et telle est la grandeur de cette philosophie, mise en question aujourd'hui, qu'il n'y a pas de milieu pour elle entre la domination absolue, ou la déchéance complète; elle est reine et elle a le sort des reines.

Mais nous devons en appeler de la sentence portée et en appeler avec d'autant plus d'énergie, que les préventions au sujet de la philosophie sont plus fondées, et qu'il s'agit ici d'un intérêt capital pour l'humanité. Disons-le donc, la philosophie est une science réelle, la première des sciences humaines, et il est fort heureux que cela soi très-facile à démontrer.

Dabord, comment oser soutenir que ce travail philosophique qui, depuis quatre mille ans et plus préoccupe les peuples les plus intelligents, les classes les plus éclairées, enfin passionne le monde, ne répond à rien et qu'il a le vide, une folie pour objet? mais alors cette folie serait donc la plus désirable, la plus nécessaire des choses. On l'avoue, l'humanité ne se lasse jamais de demander une philosophie; malgré ses [desceptions, cruelles parfois, elle se reprend toujours et avec une énergie d'autant plus grande, qu'elle a été plus amèrement déçue à exprimer son désir, et ce qui exciterait ce désir permanent, invincible, ce serait une pure illusion, le rien! c'est impossible, c'est absurde.

Vainement ou alléguerait l'entrainement irréfléchi de la foule, outre que cette réponse n'expliquerait rien, surtout quand il s'agit d'une science abstraite et qui semble si peu propre à exciter un entrainement populaire, on se trouverait encore enface d'une impossibilité nouvelle. Comment, en effet, expliquer que les plus grands génies, les savants les plus profonds, les plus positifs, ont été irrésistiblement amenés à s'occuper de philosophie et souvent à y consumer leur vie, eux, qui eussent du voir mieux que personne le vide de cette étude et dissiper les illusions qu'on se serait faites à son égard? Ce phénomène qui se produit parmi les savants, avec une constance évidente, deviendrait absolument inexplicable si la philosophie n'était la plus noble, la plus nécessaire des sciences purement humaines, celle à laquelle nécessairement aboutissent tous ceux qui creusent les doctrines et aspirent à posséder la science dans toute son étendue.

Comment expliquer encore que la philosophie, non-seulement passionne le monde intelligent, les savants, les génies de premier ordre, mais qu'elle influe si puissamment en bien ou en mal sur la destinée des peuples et sur la civilisation humaine. Or les adversaires de la philosophie, contraints par les faits de l'histoire, affirment eux-mêmes que la philosophie possède en ce monde une puissance de premier ordre. Elle donne la direction à l'esprit public, elle donne à la littérature et aux arts le courant qu'ils suivront, elle influe sur le droit, sur la législation des peuples, elle décide de la morale et des croyances, elle imprime un cachet spécial à tous les grands siècles, elle tue les nations ou contribue puissamment à leur donner la vie. Demandez à la Grèce, à Rome, de quoi elles sont mortes; demandez au moyen âge, c'est-à-dire aux douzième et treizième siècles, ce qui fut alors un des plus puissants moyens de grandeur et de progrès; demandez au siècle de la renaissance ce qui a produit l'apostasie dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique, dans les lettres, dans les arts, pour aboutir aux horreurs de 93; demandez enfin à notre époque ce qui la ronge, ce qui met tout en dissolution; et l'on vous répondra que la philosophie, selon qu'elle a été bonne ou mauvaise, fut en grande partie cause de ces résultats. Et cette philosophie qui possède une sorte de souveraineté sur les esprits ne serait rien! mais alors le néant règnerait donc ici-bas, et il faudrait le reconnaître comme une des plus grandes réalités de ce monde.

Il est donc historiquement démontré que la philosophie est quelque chose, qu'elle est une grande chose, et que la nier ou la dédaigner n'est le fait que de l'imbécillité ou d'une injuste et paradoxale rancune.

Oui! la philosophie est impérissable, et, malgré ses fortunes si diverses, elle est un des éléments nécessaires à la vie de l'homme. Si l'histoire le dit hautement, l'observation de la nature intellectuelle de l'homme le dit plus haut encore.

En effet, l'homme portant sa vue sur les divers ordres de choses qui constituent l'univers, au milieu duquel il est placé, n'est-il pas invinciblement entraîné, comme nous l'avons constaté déjà, à chercher les rapports qui unissent entr'eux et avec lui ces divers ordres de choses, et à se former, par le travail naturel de son intelligence, des ensembles qu'il veut rendre toujours de plus en plus grands? Par la loi même de sa nature intellectuelle, il aspire donc à se faire un monde scientifique au centre duquel il habitera, qu'il agrandira sans

cesse, comme une demeure lumineuse dont son intelligence ne peut se passer, Fut-il dépourvu de toute éducation, il cherchera cependant à se faire une idée, une vue des choses, proportionnée à l'étendue de son développement rationnel; car, malgré son ignorance de ce qu'on appelle la philosophie proprement dite, il possède tous les éléments des plus grandes richesses philosophiques. Il a le bon sens ou le sens du vrai, il a le raisonnement qui dirige et assure ses jugements, il a toujours une idée quelconque de l'unité des êtres, unité qu'il voit plus ou moins distinctement, selon qu'il est plus ou moins éclairé par la lumière religieuse ou par la simple raison. Quelle est donc sa différence d'avec le vrai philosophe? C'est que celui-ci, parvenu à un haut degré de culture intellectuelle, mis en possession d'une absolue conception de l'unité, développe et formule ce qui n'était qu'à l'état élémentaire dans les autres esprits. Comme disait Socrate, il accouche les idées, il les fait naître à la pleine lumière, tandis que, chez les autres, elles se dégagent à peine du sentiment obscur.

Mais la philosophie, à un degré quelconque, est non-seulement essentielle à l'intelligence individuelle, elle l'est également à l'homme collectif ou à la société. En effet, chaque époque de civilisation cherche a former, de toutes choses, une harmonie, un ensemble, une unité, par conséquent une philosophie. Et cette science générale est l'aspiration même de l'humanité toute entière qui cherche, à travers les siècles, la science harmonique de toutes choses. L'humanité veut entrer en possession de l'univers par une science universelle, et ceux qui contribuent puissamment à la réalisation de son ardent et perpétuel désir, elle les déclare ses génies, ses grands hommes.

Disons plus, la philosophie est l'expression scientifique de la loi qui préside à toute civilisation, car si l'essence de la barbarie est dans l'isolement, dans le manque d'une vraie conception de l'unité et, par suite, dans l'isolement et l'antagonisme pratique, la civilisation, au contraire, c'est l'harmonie ou l'unité conçue théoriquement dans l'ordre philosophique et puis pratiquement réalisée dans l'ordre social.

Aussi, la philosophie ne peut jamais périr entièrement dans le monde. D'abord la force brutale est impuissante contre elle. Mais ce qui constitue son danger le plus grand, ce sont les erreurs, l'immoralité, dans lesquelles s'égare la philosophie, quand elle subit les aberrations d'un cœur corrompu, d'un esprit dévoué, car alors elle se couvre de honte, elle devient l'auxiliaire des plus affreux désordres et

elle se perd dans des systèmes vains, absurdes, ridicules, qui lui attirent le mépris et parfois la haine publique. Cependant jamais elle n'y fait un absolu naufrage, elle survit aux orages, et toujours après ces tristes hivers, elle retrouve, comme le soleil son symbole, un printemps ou elle réapparaît plus brillante et avec une jeunesse renouvelée. Toutes les médiocrités superficielles et pleines de fatuité ont beau déclamer contre elle, et donner le coup de pied à cette grande puissance quand elle semble à terre; elle résiste à ces répulsions, à ces avanies. Alors même que les pouvoirs publics paraissent les consacrer par une proscription légale, cette puissance intellectuelle se recueille, expie les fautes de ses coupables représentants et se prépare à de nouveaux triomphes.

Que dis-je; alors même qu'elle est bafouée par l'ignorance lettrée, c'est encore elle qui règne sur le monde devenu son ennemi; c'est elle, en effet, qui continue à inspirer les travaux historiques, scientifiques, littéraires, artistiques; c'est elle qui fournit jusqu'aux armes dont on se sert pour la combattre, car on ne peut penser, parler, écrire sans elle, attendu qu'elle est l'idée, l'ensemble des idées, la démonstration des choses, et la méthode pour les exposer. Ses ennemis fussent-ils des sceptiques déclarés, ce serait encore avec de la philosophie qu'ils devraient attaquer la philosophie et établir leur opinion, prouvant ainsi la vérité de ce qu'ils condamnent.

On aura beau faire, il restera toujours l'idée, la pensée; et la pensée la plus étroite, la plus obscure, la plus erronée, conservera cependant une étincelle de lumière, une forme logique; or cette étincelle est capable de s'étendre, de ramener le jour scientifique, de refléter l'unité du Verbe éternel et de rendre au monde la philosophie tout entière.

Ainsi, tant qu'il existera un homme sur la terre, il y aura le germe indestructible de la philosophie; il y aura un être intelligent qui voudra comprendre, qui voudra faire de toutes ses connaissances une science générale, qui voudra posséder, en un mot, une philosophie et la possédera certainement à un degré quelconque.

En philosophie, ce que l'on voit disparaître ce sont les travaux absurdes, immoraux des sophistes qui trahissent la science dont ils déshonorent le nom. Et même les travaux des plus grands maîtres peuvent et souvent doivent être modifiés, développés, perfectionnés; car il en est de la philosophie comme de toutes les autres sciences; leur idée, leur objet, sont très-distincts des travaux que l'on fait sur

elles. Qui dira, par exemple, que la science mathématique soit Jacques Bernouilli, Lagrange, Cauchy ou tel autre savant? qui pourra dire également que la philosophie c'est Platon, c'est Aristote, c'est Descartes ou tout autre? Les premiers sont des mathématiciens mais non la mathématique; les seconds sont des philosophes mais non la philosophie.

Cette philosophie doit même être la science qu'il faut le plus désintéresser de ses interprètes, car étant la plus sublime des sciences humaines et traitant des questions qui touchent à la liberté, à la conscience religieuse et morale de l'homme, elle se trouve particulièrement exposée à être dépravée par les passions, les préjugés et l'ignorante témérité. N'a-t-on pas dit en effet : Si les propositions de la géométrie concluaient à une pratique morale, il n'en est pas une qu'on n'eût essayé d'ébranler; et c'est certain.

La vraie critique doit donc distinguer soigneusement entre les philosophes et la philosophie ; mais cette critique qui conduit tantôt à la modification, tantôt à la condamnation parfois universelle et définitive de tout un système philosophique, ou de quelques-unes de ses parties, atteste évidemment l'existence de la philosophie, et l'idée certaine que l'on a de cette science ; car sans cette existence, sans cette idée, la critique deviendrait absolument impossible.

La philosophie existe donc; elle est une science réelle; et elle constitue un des éléments essentiels à l'humanité.

III

Mais y a-t-il une PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE? Oui certes, et je vais essayer de le démontrer.

Il y a d'abord la science nommée théologique, c'est-à-dire la doctrine religieuse exposée d'après la loi et selon la méthode philosophique.

Le docteur théologien, éprouvant un désir naturel à tout chrétien tant soit peu intelligent, et cherchant à satisfaire ce désir légitime, veut voir l'harmonie des révélations divines contenues dans les Saintes Écritures; il veut saisir l'ensemble des dogmes, des lois morales, des règles de la piété, des prescriptions et pratiques du culte, des lois constitutives de la hiérarchie dans l'Église ; il veut se rendre compte du développement historique soit des doctrines, soit de la vie chrétienne. Alors, pour se former une complète synthèse, il applique à

l'ordre théologique la formule de l'idée ou de l'unité. Il étudie donc les rapports des choses, il relie en un les parties diverses depuis les points les plus extrêmes, jusqu'au point central qui est l'Église d'abord, puis Jésus-Christ, c'est-à-dire Dieu dominant tout, animant tout comme un soleil dont le christianisme est le rayonnement harmonieux. Il se fait alors l'idée lumineuse du christianisme, car tout y est mis à sa place, tout y est lié d'une manière continue, et la vue satisfaite se promène à son aise dans ce monde immense qui se déroule devant elle. Et cette science, c'est la théologie, telle que l'ont vue les grands docteurs, saint Thomas par exemple, et telle qu'ils l'ont écrite dans leurs ouvrages.

On le voit déjà, le besoin de la philosophie, sa présence par la méthode qu'elle emploie, par le but d'unité qu'elle se propose, par les rapports généraux qu'elle établit, par son idéalisation en un mot, se fait voir clairement, et la théologie, traitée comme science, est déjà une philosophie sacrée, précisément parce qu'elle est devenue une science réelle et positive.

Mais on peut considérer la révélation, non pas seulement en elle-même, dans ses points révélés ou dans leurs conséquences essentielles; on peut en outre la considérer dans les preuves qui la démontrent vraie révélation. Alors la raison a une part bien plus grande encore, elle domine même la discussion, c'est en souveraine qu'elle juge ce point capital, primodial : Dieu a-t-il parlé. Ces prolégomènes, comme on les appelle en théologie, remuent toutes les questions de certitude, tout le monde rationel des idées et impliquent l'emploi de toutes les forces de la philosophie. Ces prolégomènes constituent donc une vraie philosophie adhérente à la théologie pure, philosophie provoqué par les paroles mêmes du Christ qui donne les preuves de sa mission et excite à les sonder, philosophie réalisée par les travaux des Pères, des docteurs qui ont élaboré avec une perfection toujours plus grande cette démonstration rationelle et philosophique de la divinité du christianisme.

Cependant là n'est pas encore la philosophie chrétienne dans toute la rigueur de l'expression. La philosophie chrétienne est une philosophie proprement dite, une science ayant son objet propre, son but spécial, qui n'est autre que l'objet et le but de la philosophie en général, bien qu'elle soit éclairée d'une lumière supérieure à la lumière naturellement conservée dans l'humanité.

En effet, le philosophe chrétien n'a pas d'autre but que le philoso-

phe placé en dehors du christianisme. Tous les deux veulent posséder la science générale ou universelle, mais avec des ressources et dans des conditions différentes.

L'homme ne peut être double, il est un. Rêver que l'homme, par exemple, peut être chrétien dans l'exercice de son culte, et qu'il peut ensuite faire abstraction du christianisme dans ses actes, dans ses études, de manière à ce qu'il agisse, à ce qu'il raisonne sans tenir compte de sa foi religieuse, surtout lorsqu'il traite de philosophie, dont l'objet est en grande partie le même que l'objet théologique: c'est une impiété au point de vue religieux, c'est une absurdité au point de vue logique. Il faut vivre dans une époque de ténèbres, de contradictions doctrinales comme la la nôtre, pour qu'on ait pu imaginer un semblable dualisme, et il a fallu toute l'influence du cartésianisme, pour que des catholiques, notamment, pussent arriver à se poser en droit public, et spécialement en philosophie, tout à fait en dehors de leur foi religieuse, et à raisonner sur les plus graves questions comme s'ils n'étaient plus chrétiens.

La foi religieuse est tout ou elle n'est rien; on ne peut lui faire sa part, c'est elle seule qui la fait car elle s'impose absolument, étant la manifestation de l'absolu, dans notre âme tout entière. Prétendre qu'on peut la laisser et la reprendre à son gré, la consulter ou ne plus l'écouter, selon les questions, les circonstances, c'est nier l'adoration, l'obéissance, l'amour qu'on lui doit, c'est lui refuser d'être l'unité, la royauté dans notre intelligence, c'est enfin la détrôner en nous, et faire acte de ce rationalisme antichrétien dont le principe fondamental est que la raison humaine peut et doit s'affranchir de la foi. Non, le chrétien sincère, logique, ne peut agir ainsi. Il est un, et comme il est assuré, même philosophiquement, qu'il possède une lumière suprême dont la lumière naturelle est le reflet, qu'entre ces deux lumières il n'y a que la différence de l'étendue, du degré de clarté, et du moyen de transmission, il veut invinciblement mettre toutes choses en harmonie avec sa croyance. Possédant une unité supérieure, centre d'un plus vaste horizon, il cherche nécessairement à construire une synthèse philosophique en rapport avec ses connaissances ou données supérieures.

Alors, approfondissant la personnalité humaine et surtout le fait de la conception de l'idée, étudiant la loi de la certitude et de la méthode, la question morale, la question sociale, le monde de l'ontologie ou de la métaphysique, le monde des sciences positives et celui des arts;

enfin, étudiant, spéculant toutes ces questions avec la lumière supérieure du monde surnaturel, il unit le monde de la nature au monde de la grâce et produit une science générale, ou tout, mis en harmonie, est éclairé et forme une sphère dans laquelle la lumière révélée, sans éteindre aucune autre lumière, en donnant même à toutes les lumières naturelles un nouvel éclat, tient logiquement le premier rang. Si le christianisme ne produisait pas cette science philosophique, il avouerait qu'il est étranger à l'univers, à l'humanité ; que la science des êtres est indépendante de sa lumière, peut se constituer en dehors d'elle, c'est-à-dire, en définitive, qu'il n'est pas la vérité scientifique ou philosophique. Or, cette pensée, au point de vue religieux, serait impie; elle est donc absolument impossible à un chrétien sérieux et éclairé.

Et il ne faut pas croire que cette philosophie chrétienne soit essentiellement d'une autre nature que la philosophie produite en dehors du christianisme ; non, dans celle-là comme dans celle-ci, c'est l'intelligence, la raison humaine placée dans sa puissance naturelle qui est la cause instrumentale, formelle de la science philosophique qu'elle produit, et la seconde n'a pas le droit de rejeter la première comme n'étant pas une philosophie réelle et proprement dite. Expliquons cette affirmation capitale par quelques considérations qui me semblent péremptoires.

Savoir, c'est voir ; connaître, c'est simplement avoir la notion des affirmations et des faits; or la philosophie est une science, la plus haute des sciences humaines ; elle ne peut donc se borner à la simple connaissance des faits et des affirmations ; ces faits et affirmations peuvent être pour elle des données, c'est-à-dire des hypothèses ou des certitudes de réalité, mais toutes ces données ne sont que la matière philosophique. Pour que cette matière se transforme en science, en lumière, il faut que l'intelligence humaine, usant des forces dont elle est naturellement dotée, comprenne ces choses en les reliant l'une à l'autre par des rapports naturels et certains, en les ramenant à leurs causes diverses pour les rapporter enfin finalement à la cause unique et suprême de toutes choses.

Voir, nous l'avons déjà dit, c'est percevoir l'harmonie, l'unité; c'est-à-dire comprendre les choses dans leur évidence ou leur lumière. En effet, la lumière intellectuelle est le rayon, le trait d'union, le rapport d'harmonie qui lie les choses entr'elles, fait ressortir leur nature cause de ce rapport, illumine à leur tour ces natures en projettant sur elles la lumière qui jaillit de l'ensemble des rapports. Ainsi vous ne

saisissez la beauté artistique d'une main dans une statue, d'une pierre dans un édifice, d'une note dans une mélodie, qu'en les percevant dans l'ensemble dont elle font partie. Or, toute observation personnelle, tout fait traditionnel, toute croyance affirmée par l'humanité, toute révélation donnée par Dieu même, peuvent bien avoir, comme faits, une certitude absolue pour le philosophe, mais encore une fois, cette certitude est commune à tous les hommes, n'est pas propre au philosophe. C'est son point de départ, ce n'est pas son point d'arrivée; ce sont ses matériaux, mais non son édifice. Quand devient-il véritablement philosophe? C'est, lorsque se servant de toutes ces données, s'éclairant de toutes les lumières, c'est-à-dire de tous les rapports manifestés par les faits constatés, il les met en ordre, en construit un monde d'harmonie intelligible, le contemple dans sa pensée et le reproduit par sa parole.

La philosophie, qui s'est donc servie de toutes les richesses naturelles humainement transmises en y ajoutant toutes les richesses révélées et divinement transmises, n'en est pas moins pour cela l'œuvre propre de l'intelligence ou de l'idéalisation humaine; elle est une œuvre rationnelle, puisque la raison en a été l'architecte et l'ouvrière, et que tout s'y trouve mis à la portée de la raison qui s'en est logiquement saisie. Il en résulte qu'un dogme chrétien dont l'intelligence se sera emparée rationellement en établissant d'évidentes équations, entre ce dogme et d'autres vérités démontrées certaines, peut entrer et doit entrer dans la philosophie proprement dite, car alors il est mis en société avec la science humaine qui s'est élevée jusqu'à lui, et il appartient désormais, sous différents aspects, et à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel.

Les deux ordres appellent naturellement cette union. Et d'abord l'ordre surnaturel la réclame, car c'est là qu'est son développement de vie scientifique, puisque c'est là qu'est son seul progrès possible, et que le progrès c'est la vie en ce monde. En effet, si le dogme reste dans l'ordre de foi pure, dans l'ordre surnaturel de la croyance, il est de son essence de rester immuable dans sa donnée, dans sa formule, et c'est, en effet, un principe du christianisme que son dogme, en tant que révélation, ne peut être développé, étendu par l'Eglise dont la mission est de le garder intact, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter. Où se trouvera donc, pour ce dogme, la vie scientifique ou le progrès? Elle ne peut être que dans l'intelligence plus étendue, plus lumineuse de ce dogme, dans ses vérifications de plus en plus scien-

tifiques, dans son rayonnement vers les autres sciences pour y trouver un harmonieux reflet et un horizon de plus en plus vaste. C'est ainsi que la donnée chrétienne peut prendre une vie, un progrès dans l'ordre scientifique et qu'elle entre dans le mouvement intellectuel sans perdre rien de son immutabilité dogmatique.

Les Pères de l'Eglise, les docteurs catholiques, ont compris et ont réalisé de la sorte le progrès rationel dans le christianisme, et Vincent de Lérius, notamment, l'a formulé de cette manière, lorsque après avoir affirmé qu'il y aurait dans l'ordre dogmatique du christianisme un *très-grand progrès*, il ajoutait que « le progrès serait en ceci : que l'on comprendrait avec plus de clarté ce que l'on croyait auparavant avec plus d'obscurité. »

L'ordre naturel réclame également son union rationelle avec le dogmatisme chrétien. Cet ordre, en effet, reçoit par cette union, un accroissement prodigieux de données scientifiques qui éveillent un monde d'idées, forcent à étendre le regard, suggérent des rapports, des harmonies nouvelles, et livrent à la synthèse philosophique des espaces immenses avec de nombreux matériaux pour y construire quand elle en aura pris rationellement possession. Qui peut dire ce que les dogmes de la Trinité, de la Création, de la Chute, de la Rédemption, des Sacrements, de l'Eglise, ont fourni de lumières philosophiques non seulement aux philosophes catholiques, mais même aux philosophes incrédules qui doivent aux idées jetées dans le monde par la révélation chrétienne leur supériorité incontestable sur la philosophie païenne. Et celle-ci ne doit-elle pas à la tradition, c'est-à-dire à l'ordre de croyance, tout ce qu'elle a développé de grand, tout ce qui fait son honneur? Et c'est ce qui donne le droit de dire, comme on l'a démontré tant de fois, que l'ordre de foi précède la philosophie et lui est absolument nécessaire.

Comment, en effet, soutenir qu'en donnant un télescope à l'astronome, un microscope au naturaliste, on blesse leur science? On ne fait évidemment qu'étendre le champ de leurs connaissances pour qu'ils les fassent servir ensuite, par leur génie, au développement de la science. Il en est absolument ainsi de la philosophie vis-à-vis la révélation, et le rationalisme ne peut rien mépriser, rien repousser, au nom de la dignité de l'esprit humain, dans la philosophie chrétienne, lorsque le philosophe chrétien a pris rationellement possession des croyances révélées. Il s'agit de savoir seulement s'il en a bien pris posssession, c'est-à-dire s'il a bien philosophé.

C'est à la philosophie chrétienne, au contraire, qu'il appartient de mépriser le rationalisme, comme une science attardée, incomplète et barbare, qui, n'étant plus au niveau des connaissances, des données chrétiennes, est à la vraie philosophie du christianisme ce que serait la physique, la chimie du moyen âge à celles que professent les savants de nos jours. Et les rationalistes le sentent bien, car ils ne vivent que de nos dogmes dont ils ont sans cesse à la bouche les expressions consacrées qu'ils profanent le plus souvent. Ils ont même clairement affirmé, par la bouche de M. Cousin entre-autres, que le christianisme renferme toute la philosophie et que la philosophie n'est que le christianisme philosophiquement compris. Immense aveu qui résout la question et nous donne gain de cause. Seulement, par une contradiction palpable, ils prétendent qu'ils doivent expliquer le christianisme sans accepter l'enseignement catholique qui seul peut donner, pur et complet, le dogmatisme chrétien, car en dehors de cet enseignement, ce dogmatisme se dissout et s'évanouit.

Mais encore ici la philosophie chrétienne triomphe évidemment. Car si le christianisme doit être admis comme faisant partie des matériaux philosophiques, il doit-être admis tel qu'il est, c'est-à-dire tel qu'il est donné par ceux auxquels la révélation elle-même donne la mission de le garder, de le formuler et de l'enseigner. Il faut l'accepter rigoureusement comme on accepte des chimistes les faits que constatent leurs observations ; comme on accepte des témoins les faits qui se sont passés devant eux.

Cette acceptation fidèle du dogmatisme de l'Église ne peut blesser aucune susceptibilité philosophique.

En effet, aux yeux du philosophe croyant, nos dogmes seront des affirmations certaines qu'il devra philosophiquement étudier. Si son intelligence parvient à pénétrer suffisamment ces dogmes pour y dégager une lumière d'évidence qui suffise à les rattacher à la synthèse philosophique, il les fera entrer dans la philosophie, et c'est le travail qui est déjà accompli pour la plus part d'entr'eux. Si son intelligence n'est pas assez puissante pour relier à cette synthèse quelques-uns de nos dogmes chrétiens, il les laissera respectueusement dans l'ordre de croyance pure, jusqu'à ce qu'un autre, plus heureux, puisse arriver, si possible, à s'emparer rationellement de ce qui est resté hors de son atteinte philosophique. A cause de sa faiblesse logique, il ne saura pas ces dogmes d'une vue intrinsèque et philosophiquement évidente, mais il continuera à les

croire comme simple fidèle, en s'appuyant sur l'autorité supérieure, irréfragable, qui les lui atteste. Encore, en restant au-dessus de la philosophie, ces dogmes projetteront-ils sur elle une immense lumière, comme des astres dont nous ne pourrions relier les mouvements à notre système solaire n'en éclaireraient pas moins la terre de leurs rayons. Et, en effet, dans l'ordre naturel, le savant ne croit-il pas une foule de choses qui l'éclairent, bien qu'il n'en voie pas intellectuellement la raison philosophique.

Aux yeux du philosophe incroyant, nos dogmes seront des données souverainement respectables comme étant la base du monde scientifique chrétien, le plus grand des mondes scientifiques qui se soient vus, et il devra les étudier de bonne foi tant en eux-mêmes que dans les travaux de la philosophie chrétienne. Cette bonne foi lui méritant le secours d'en haut, le plus souvent il découvrira la lumière philosophique qui se dégage de ces dogmes, et il arrivera à les croire sans abaisser, sans rétrécir, sans altérer sa raison, car il sera convaincu par cette lumière intelligible qui, depuis dix-huit siècles, a amené tant de grands esprits à partager et à glorifier notre croyance. S'il ne parvient pas à les voir dans la lumière philosophique, il devra s'attrister de ne pas comprendre ce qui a illuminé le monde de la science, et, s'il est sage, il emploiera les autres moyens d'arriver à la foi. Mais au moins il aura été sincère et il aura logiquement expérimenté, tandis qu'en repoussant *a priori* le christianisme, ou en prenant un christianisme imaginaire, formulé par les passions et le caprice individuels, il n'aurait rien fait de sérieux ni de philosophique, Son étude philosophique, en effet, aurait toujours une immense lacune, c'est qu'elle laisserait de côté, sans le vérifier philosophiquement, le dogme chrétien, ou ne tiendrait pas compte du christianisme catholique, le seul évidemment ancien, immuable et complet.

La question de l'obéissance que la philosophie chrétienne doit à l'orthodoxie catholique se trouve résolue par-là même, car cette obéissance n'est qu'une dictée de la raison et du bon sens. En effet, lorsque je veux développer une pleine et totale philosophie, c'est-à-dire une philosophie chrétienne, je dois, en tout, me conformer au dogme chrétien ; je ne puis rien affirmer qui serait en contradiction avec ce christianisme que je me suis démontré très philosophiquement être la plus haute lumière de la science universelle. Je dois m'arrêter, comme devant une erreur, comme devant une incapacité de mon intelligence, toutes les fois que ma spéculation m'amènerait à blesser un dogme catholi-

que; comme je m'arrêterais, s'il me fallait, dans ma science, nier les lois de la gravitation, le respect des enfants pour leur père, l'existence historique de l'Empire Romain. Or aucune certitude dans les faits historiques, dans les lois du monde moral, ne gêne ma liberté philosophique qui trouve précisément dans cette certitude son plus sûr appui. Pareillement, rien dans les dogmes catholiques ne gêne ma spéculation; j'y trouve plus tôt un guide qui me dirige, une lumière qui fortifie ma raison. Demandez à saint Augustin, à saint Thomas, à Bossuet, s'ils étaient gênés par le dogme; il n'y paraît pas, et dans leurs écrits ils nous disent tout le contraire.

Mais c'est assez multiplier les preuves rationelles pour démontrer que cette philosophie chrétienne peut et doit exister. Nous avons une preuve qui dispense de toutes les autres, c'est que cette philosophie est une réalité, c'est qu'elle occupe une place immense dans le monde scientifique, et qu'elle s'impose aujourd'hui à tous les esprits qui doivent l'accepter sous peine de marcher sans aboutir ou d'étouffer dans le vide.

Car enfin elle est vieille comme l'Église. Saint Denis l'aréopagite en a jeté les bases, Clément d'Alexandrie lui a amassé de nombreux matériaux, saint Athanase l'a appliquée, saint Augustin l'a développée ainsi que plusieurs autres Pères de l'Église; saint Thomas la formulée d'une manière très-remarquable, les écoles catholiques l'ont enseignée pendant des siècles, elle a produit de brillants travaux à notre époque, et le P. Ventura, entr'autres, vient d'en donner une synthèse dans le livre qui porte le nom même de philosophie chrétienne.

Concluons donc : la philosophie chrétienne doit exister, elle existe en effet et elle est la grande, la complète philosophie.

IV

QUELS SONT LES AVANTAGES DE CETTE PHILOSOPHIE?

Ils sont nombreux; ils sont de la plus haute importance.

Dans nos temps débiles, ou les fortes doctrines sont aux esprits ce qu'une nourriture solide est aux estomacs malades, le roman a tout envahi; on la porté même en philosophie, même en théologie. Il est curieux de voir de quelle manière superficielle le monde lettré aborde les questions les plus sérieuses. Les définitions lui sont comme inconnues et il se sert de mots auxquels il s'inquiète peu de donner un

sens précis; il semble avoir en dédain la logique, la méthode, c'est-à-dire l'évolution vraiment scientifique des doctrines; et la plupart des écrivains, ne visant qu'à frapper le lecteur par la hardiesse, la sonorité des expressions, restent constamment dans un vague insupportable ou flottent à leur aise les nuages de toutes les erreurs : on dirait qu'ils ont peur de la lumière. Et ils ne se trompent guère sur la capacité de leur public, car moins un ouvrage a de rigueur doctrinale, moins il s'adresse à la raison, à l'intelligence, pour donner tout à l'imagination, et plus il a de succès. Qu'on lise les écrits qui passionnent notre époque, et l'on se sentira plein de dégoût, plein de tristesse. Des paradoxes, des sophismes, des jeux de mots décident les plus graves problèmes, et les œuvres de Renan, Michelet, Victor Hugo sont regardées comme des œuvres de maîtres qui piquent la curiosité publique et satisfont les esprits.

On comprend alors qu'on se rie de la vraie science, de la vraie et solide philosophie, qui pose des principes bien élucidés, en tire logiquement les conséquences et embrasse, dans une synthèse rigoureuse, tous les ordres de choses qu'elle étudie. Ceux qui travaillent ainsi semblent des revenants d'un autre âge, des rêveurs ridicules ou désagréables, absolument antipathiques à un siècle très positif pour les choses de la matière et parfaitement frivole pour les choses de l'esprit. En vérité, il y a dans notre Europe lettré comme une réapparition du scepticisme, de l'épicuréïsme, de la scurilité du paganisme à son déclin, et notre temps se meurt du poison que lui font boire à satiété des sophistes de toute espèce.

Mais ce mal ne peut durer, ou la condamnation à mort serait certaine. Il faut donc que la grande doctrine de philosophie chrétienne se montre et ramène la certitude, la lumière dans ce cahos ténébreux ou toute science se perd en perdant l'intelligence de l'unité. Il est impossible qu'une société chrétienne puisse longtemps endurer l'abaissement, la honte qu'on lui fait subir aujourd'hui dans les doctrines, et qu'elle ne revienne pas à sa vraie philosophie.

Cette philosophie est, en effet, l'un de ses plus puissants moyens de salut, car elle donne d'abord à la religion, base de tout progrès, une force merveilleuse pour opérer la conviction. Mettant, comme nous l'avons dit, en synthèse intelligente le dogme, la morale, le culte, la hiérarchie, l'histoire de l'Église, elle en fait jaillir une lumière qui attire les esprits et les incline à croire ce qui se présente à eux avec tant de clartés. Elle devient donc comme l'ambassadeur scientifique

de la théologie vers le monde lettré des incroyants, et, bien que de nos jours elle soit loin encore de sa grandeur passée et de sa grandeur à venir, n'a-t-elle pas efficacement contribué à ramener au catholicisme de nombreuses intelligences qui, sans les paroles des philosophes catholiques de notre temps, n'y fussent jamais revenues ? Les fidèles eux mêmes puisent dans cette philosophie une nouvelle ardeur de foi et de prosélitisme, car, à sa lumière, ils comprennent mieux leur doctrine, ils y croyent avec plus d'énergie et trouvent plus facilement soit des armes pour combattre, soit des moyens pour persuader. Ils ont les dons d'intelligence et de science dans un très-haut développement.

La philosophie chrétienne rend aux sciences humaines des services non moins importants. Par elle, les sciences positives et historiques, les études littéraires et artistiques, les diverses branches du droit social, reçoivent les principes fondamentaux qu'elles vérifient et qu'elles développent dans les réalités de leur objet spécial ; par elle, chacune de ces sciences est maintenue en harmonie, en unité, et préservée de toute aberration funeste ou stérile ; toutes marchent ensemble et régulièrement dans le progrès. La philosophie leur ayant donné un capital intellectuel à faire valoir, c'est-à-dire la lumière des principes, les clartés fécondantes de l'ensemble, l'instrument si puissant de sa méthode et de sa critique, ce qu'elles produisent de résultats généraux et certains revient de droit à la philosophie qui centralise les lumières acquises sous l'influence des lumières qu'elle a fournies pour les distribuer ensuite à toutes les branches des sciences humaines ; c'est ainsi qu'elle fait profiter chacune des découvertes que les autres ont faites . Elle est donc leur centre, le moyen de leurs échanges, l'élément qui les constitue en société.

Pendant que chaque science travaille, comme dans son atelier spécial, sous la direction générale de la philosophie, celle-ci travaille dans une sphère qui lui est spéciale aussi ; elle cultive le terrain de la psychologie qui est son propre domaine, et elle l'étudie à la lumière que lui fournissent les autres sciences divines et humaines. Elle scrute surtout l'acte de l'idée, de la pensée, c'est-à-dire les phénomènes de la vie intellectuelle dans l'homme ; et plus elle avance en cette étude et plus elle comprend l'ensemble des choses. L'œil par lequel l'homme regarde, c'est son intelligence ; le miroir dans lequel l'homme voit, c'est son entendement ; la forme selon laquelle l'homme conçoit, c'est son idée. Par conséquent, dans la science de son idée, de son

entendement, de son intelligence, il trouve la grande lumière logique qui lui fait mieux voir, mieux formuler la synthèse universelle. La philosophie apporte donc non seulement les richesses d'échanges qu'elle recueille partout, mais elle apporte des richesses qui sont le fruit de son travail, qui sont à elle sans conteste; richesses inappréciables, puisqu'elles seules mettent à même de bien produire et de bien posséder les autres. En effet par la connaissance que la philosophie a de l'idée, elle perfectionne l'instrument scientifique et enseigne à l'employer dans toute sa puissance.

Quand elle a ainsi recueilli les richesses produites soit par le travail de toutes les sciences humaines, soit par le sien propre, elle apporte ces richesses à la théologie. Alors elle devient l'ambassadeur de la science humaine vers la science divine, comme elle a été l'ambassadeur de la science divine vers la science humaine. Elle est le lien qui les unit, le moyen de leurs mutuels échanges, le foyer où elles concentrent leurs lumières; par elle, ces deux ordres forment une société vivante, paisible et féconde; et c'est ainsi que la philosophie se trouve être la civilisation de toutes les sciences qu'elle tire de leur funeste état d'isolement, c'est-à-dire qu'elle devient, selon notre définition, l'unité scientifique, la science universelle.

On comprend dès lors tous ses titres. Elle est reine, puisqu'elle préside à l'unité scientifique et que les sciences lui payent tribut; elle est servante, car elle obéit aux autres sciences dont elle doit recevoir docilement les connaissances et les données, surtout quand il s'agit des données théologiques; elle est fille de la science humaine, car elle ne vit que par les autres sciences et sa vie serait frappée de stérilité si toutes ne venaient la vivifier par l'afflux de leurs lumières; enfin elle est simple ouvrière, car elle travaille sur son propre terrain psychologique, et travaille ensuite à mettre en ordre les richesses qui lui sont fournies d'ailleurs, richesses dont elle formule, par d'incessants travaux, l'ensemble de plus en plus lumineux.

Mais les avantages de la philosophie chrétienne ne se bornent pas au domaine spécial de la science universelle, cette philosophie influe sur le monde social tout entier, et son action est puissante pour développer et féconder la civilisation. Par elle la lumière augmente, le niveau des esprits s'élève, les aspirations généreuses se font jour; elle pousse en haut, elle pousse au large et donne courage, espérance à l'humanité en lui faisant voir clair dans son œuvre. Par elle, la paix établie dans les régions des intelligences descend dans les réalités de

la vie sociale et l'humanité peut être enfin religieuse, savante, solidement organisée, car c'est sur le terrain de la philosophie que se signent les grands traités d'universelle pacification. La philosophie chrétienne est donc la grandeur de la paix, la tranquilité de l'ordre et la puissance qui mène à tous les progrès.

Et ce ne sont pas ici des phrases, des imaginations vaines. L'histoire comme la logique sont là pour nous apprendre que le monde privé de vraie philosophie est dans l'engourdissement d'un sombre hiver; que le monde infatué d'une fausse philosophie tombe dans la dissolution et périt misérablement; que le monde éclairé par la philosophie chrétienne s'élance, avec une force indomptable, une jeunesse inépuisable, dans les développements de la vie.

Mais si nous quittons les hautes régions des considérations générales pour nous borner à étudier dans l'individu lui-même les avantages de la vraie philosophie chrétienne, nous demanderons d'abord que l'on nous dise comment pourra se passer de philosophie l'homme qui prétend enseigner les autres par sa parole ou ses écrits. Quelles sciences, en effet, pourront être sérieusement étudiées, convenablement exposées si l'on tient la philosophie en complet dédain?

Ce ne sont pas les sciences positives s'occupant de l'origine, de la nature des corps et des lois qui les régissent dans l'espace et le temps, car ces sciences soulèvent des questions énormes dans l'ordre philosophique. Ce ne sont pas les sciences qui se rattachent à l'histoire, car ces sciences touchent de toutes parts aux problèmes les plus graves de la philosophie. Ce ne sont pas les théories sur la littérature, les beaux arts, car toutes ces théories tiennent intimement aux questions de logique, aux questions de morale, aux questions de vérité métaphysique, c'est-à-dire à toute la philosophie. En effet, on l'a dit: le beau, c'est la splendeur du vrai; l'expression du beau littéraire et artistique doit en conséquence être le rejaillissement d'une vraie philosophie, sous peine de n'être qu'une vapeur vaine colorant le vide.

Il est donc impossible qu'on traite des sciences et des arts sans faire de la philosophie; or celui qui ne l'a pas étudiée sérieusement et n'est point arrivé à posséder une doctrine complète, et assurée, n'a pas le droit de parler, il n'a que le devoir de se taire s'il conserve quelque respect et pour ce qu'il enseigne et pour ceux qu'il veut enseigner. Aussi se sent-on pris de tristesse, quand on lit ce qu'écrivent, sur les hautes questions de doctrine, les littérateurs sans études philosophi-

que, ou sans études qui aient abouti à la synthèse de la philosophie chrétienne.

Les catholiques, il est vrai, ont un avantage immense; c'est que leur symbole religieux les garantit d'erreurs graves, leur suggère de vrais solutions; leur donne, en un mot, une certaine vue d'unité qui les soutient. Mais s'ils n'ont pas une doctrine philosophique précise et approfondie, leurs démonstrations conservent quelque chose de vague, de superficiel qui leur ôte toute énergie ; on sent qu'ils effleurent les questions et ne savent trop sur quel terrain ils marchent.

Quant aux écrivains incroyants, c'est à faire pitié. Chez eux vous ne trouvez que des impressions, des contradictions, des vues jetées au hasard, et les plus forts d'entr'eux se bornant à exposer avec une apparence scientifique des opinions individuelles que le même jour voit naître et s'évanouir, ils ne réussissent vraiment qu'à poser les questions sans en résoudre aucune. Saint Paul les a peints admirablement lorsqu'il a dit en parlant d'eux : « ILS LANGUISSENT AUTOUR DES QUESTIONS ; ILS NE SAVENT NI CE QU'ILS AFFIRMENT, NI CE QU'ILS NIENT ; QUAND ILS SE DISENT SAGES, ILS NE SONT QUE DES INSENSÉS. »

Qu'on lise les travaux des écoles de Kant, Fichte, Schelling et Hégel ; ceux de l'école de M. Cousin ; ceux de l'école positiviste française ; et qu'on dise ce que l'on a appris dans ce cahos insupportable. En vérité, on ne trouve qu'un mot, le mot de Pascal, pour exprimer ce que l'on éprouve, c'est que toute cette littérature prétendue philosophique ne vaut pas une heure de peine. Et, en effet, elle a été pesée, jugée, méprisée par notre siècle qui en rit à bon droit.

Ceux qui prétendent enseigner ne peuvent donc se passer de vraie philosophie; mais comment, à leur tour, ceux qui prétendent diriger les hommes dans l'ordre politique et social pourront-ils présider au gouvernement, du monde s'ils n'ont des principes immuables et clairement possédés, c'est-à-dire une philosophie certaine et nettement définie ? Privés de cette doctrine, ils se buttent à toutes les questions philosophiques, sans le savoir, et s'égarent à l'aventure parce qu'ils ne voient pas la fin dernière des choses, n'étant sur rien éclairés par la science de l'unité. Alors leurs volontés sont des instincts, des passions, des résultats d'intérêts passagers, et si, par hasard, ils sont quelquefois dans la vérité, la justice, l'ordre divin, le plus souvent ils ne pourraient le démontrer.

Quant à celui qui, plus modeste, ne prétend ni enseigner les hommes, ni diriger les événements, mais qui aspire seulement à une vie

d'intelligence, il ne l'aura jamais s'il n'a pas une solide et positive philosophie chrétienne. Vainement il possédera une intelligence d'élite, une grande abondance d'idées, des vues fécondes et élevées ; avec ces qualités, il pourra vivre dans l'éblouissement, dans l'amusement intellectuel, mais la science simple, claire, paisible, la science qui rend heureux, il ne la connaîtra jamais.

Laissons donc les étourdis rire de la philosophie ; prenons en pitié ceux qui insultent la fille de l'intelligence humaine et l'un des plus beaux produits de l'humanité régénérée. Que la philosophie chrétienne, sans se troubler, continue sa marche et qu'elle se venge en éclairant ses insulteurs ; ils seront contraints tôt ou tard, par la force des choses, de venir s'asseoir humblement à son école pour lui demander la doctrine d'unité, la science universelle, sans laquelle l'humanité ne saurait vivre.

V

Concluons donc en répondant aux quatre questions que nous nous sommes posées au commencement de cette Étude et disons, comme nous croyons en avoir acquis le droit par les développements qui précédent : oui, la philosophie a sa définition ; elle est LA SCIENCE UNIVERSELLE : oui, la philosophie est une réalité ; elle existe et a toujours existé : oui, il faut qu'il y ait et il y a, en effet, une philosophie chrétienne : oui, cette philosophie est d'une importance suprême pour le monde de la science et pour quiconque veut vivre de la vie vraiment intellectuelle.

Travailler à posséder cette philosophie est donc un devoir pour tous ceux qui sont appelés à la vie d'intelligence ; travailler à la développer est une œuvre souverainement utile, et tous lui doivent encouragement et sympathie.

L'abbé CHANTOME.

LES

TENDANCES ACTUELLES DE L'ART

L'art est une ascension. Sa loi est de monter, et cette vérité générale explique ses tendances vraies ou fausses. Poussé par sa nature vers le type éternel des choses, il tend du côté de l'idéal. Son œil pénètre dans les choses pour scruter ce qu'il y a d'essentiel en elles. Il cherche par où elles tiennent à l'absolu, et c'est par là qu'il les regarde. Dieu, qui est au fond de toutes choses, y est caché profondément. La vie l'oublie ; l'art se souvient qu'il est là. L'art cherche à faire jaillir l'étincelle qui dort dans le caillou. Peut-être, si quelqu'un demandait : Qu'est-ce que l'art, et s'il fallait répondre en un mot, peut-être faudrait-il répondre :

L'art est le souvenir de la présence universelle de Dieu.

C'est pour cela qu'il cherche les déserts. Il aime la solitude ; il se détourne instinctivement, quand il aperçoit la multitude. Toutes les erreurs antiques viennent rendre hommage à cette vérité. Qu'est-ce que cet effort ridicule pour découvrir des nymphes dans les bois et des nayades dans les ruisseaux, sinon le souvenir égaré et la notion corrompue du Dieu présent partout ? Et pourquoi l'art païen s'adressait-il à ces fantômes, sinon parce qu'ils tenaient pour lui la place vide du Dieu cherché ? Le souvenir de la divinité, qui est la loi de l'art, explique la dégradation intellectuelle qui a poussé, chez les modernes, beaucoup d'artistes à tout emprunter aux païens, jusqu'aux formes des corps et des habits, jusqu'au nombre des personnages. Ne voulant pas du vrai Dieu, et ne pouvant pas l'oublier, l'art, entre leurs mains, a imité ceux qui avaient autrefois corrompu la notion de la divinité. Ne voulant pas parler de Jésus-Christ, ils s'obstinaient à parler de Jupiter.

La même vérité explique une autre erreur : je veux parler ici de la tendance vers l'idéal faux. L'idéal vrai est essentiellement réel. L'idéal faux est celui qui n'a pas de réalité. L'art, parce qu'il était attiré vers l'idéal, quand il a perdu de vue l'étoile polaire est allé vers l'idéal faux. L'idéal faux, c'est l'abstraction. L'art qui s'égarait a pris l'abs-

traction pour l'élévation. Il s'est mille fois promené dans le vide, aussi loin du ciel que de la terre, et suspendu entre ces deux réalités sur un fil d'archal, sans consistance. Un grand nombre de poëmes épiques, un grand nombre de tragédies, un grand nombre d'élégies, un grand nombre de mélodies se lèvent de toutes parts, au milieu de nos souvenirs d'enfance, pour attester l'erreur de l'art, égaré dans le faux idéal. Et quelles catastrophes *réelles* ce faux *idéal* a entraînées ! comme il a dégoûté l'homme du pain quotidien ! comme il l'a amolli ! comme il l'a abaissé, sous prétexte de l'élever ! comme il l'a rendu incapable du travail, et surtout du repos ! comme il lui a enlevé le sommeil et comme il lui a enlevé l'activité ! et comme les passions, sous son règne, ont tué les fictions !

L'école qui s'appelle classique a proposé, comme type de l'art, un idéal faux et régulier, une abstraction soumise à des règles abstraites comme elle ; l'école qui s'appelle romantique a proposé, comme type de l'art, un idéal faux et dévergondé, qui semblait aspirer vers la ressemblance du monstre. Si l'école romantique eût eu à sa disposition la puissance créatrice, elle eût créé un monstre ; le vertige la précipitait dans l'abîme de la laideur.

La laideur était une des tentations les plus affreuses que l'art pût subir. L'amour de la laideur est, de la part de l'art, ce qu'on pourrait nommer un crime contre nature. Ce crime répugne à l'essence des choses. Cependant la critique, qui a le devoir de tout comprendre, peut y reconnaître la recherche égarée de l'idéal. Les figures de cire, correctes et mortes, qu'avait fabriquées l'école classique, ont précipité l'école romantique dans la passion de la laideur. Elle a cru que l'école classique était ennuyeuse parce qu'elle avait la beauté. Elle n'a pas compris que l'école classique était ennuyeuse, parce qu'elle avait pris la coquetterie pour la beauté.

A travers toutes ces erreurs nous voyons percer l'idéal, qui, corrompu d'une manière ou de l'autre, explique les déviations de l'art. La sécheresse extrême des peintures du moyen âge, les vierges de Pérugin, raides et anguleuses, tous les prédécesseurs du maître de Raphaël, nous offrent des tentatives vers l'idéal, qui semblent avoir pour effet l'oubli ou la négation de la matière. Raphaël, au contraire, se lève pour venger les corps, et s'adonner à la beauté plastique ! La Vierge à la Chaise proteste contre les antiquesvierges d'Italie. Toutefois Raphaël, réagissant contre l'Idéal de ses prédécesseurs, était poussé lui-même par un certain idéal qui se rapprochait de l'idéal grec; c'était la beauté plastique qu'il voulait, mais il la voulait par-

faite. Il pécha contre l'esprit ; mais il soumit la forme à la recherche de la beauté.

Les énormes statues que Rome élevait, j'allais dire que Rome bâtisssait à l'honneur des Empereurs, cachent un certain idéal, l'idéal de la force. L'ancienne Rome aimait la force, comme l'Italie moderne aime la mélodie. Le mot *virtus*, qui semble exprimer l'amour de la race italienne, s'appliquait jadis à la valeur militaire et maintenant aux roulades de la voix. (*Vir*, homme ; *vis* force ; *virtus*, courage, virtuose chanteur.) Virtuose vient de *vir*.

Nous pourrions interroger la poussière de tous les peuples et découvrir la trace de l'idéal qui a passé sur elle. Le gui des chênes et les pierres druidiques nous diraient dans leur langage vers quel point de l'horizon il faut se tourner pour trouver l'idéal des Gaulois. La Chine nous montrerait l'immobilité qui s'entoure d'une limite ; l'Inde, l'immobilité qui refuse toute limite. La Grèce nous montrerait les temples bas, et le ciel bleu à travers des colonnes rondes ; Rome, une citadelle, l'Égypte des sphinx et des tombeaux.

A travers toutes les erreurs nous pourrions peut-être entrevoir la forme brisée de la vérité corrompue.

Louis David, qui vivait il y a cinquante ans, est bien un des peintres les plus faux qui se puissent voir et imaginer. Si ridicule que soit son idéal, cet homme a pourtant un idéal. Son Léonidas aux Thermopyles est aussi grotesque qu'il veut être sublime ; mais enfin il veut être sublime. David voulait peindre l'héroïsme et la beauté des formes humaines. Ces héros sont plaisants et ressemblent plus à des personnages de comédie qu'à des personnages de tragédies ; et ces grands corps nus, qui veulent être beaux, sont d'une laideur exceptionnelle. Mais l'intention de l'idéal est toujours là ; l'école de David cherche l'idéal au théâtre ; mais enfin elle le cherche quelque part, et n'a pas l'intention formelle de s'en passer. La laideur qu'elle réalise vient d'une erreur sur le beau, non d'un choix fait en faveur du laid.

Il appartenait au temps actuel de voir naître dans la littérature et dans la peinture une école, ou plutôt une habitude qui reproduise la laideur de certaines réalités avec l'intention précise de la reproduire. On a dit d'abord : le laid c'est le beau, puis, abandonnant cette formule qui ressemblait encore trop à une doctrine, on s'est adonné à l'imitation des objets, tels que la réalité les présente, dans l'oubli pur et simple de l'idéal. L'habitude dont je parle n'a donc pas, comme les anciennes et nombreuses erreurs, un idéal faux. Elle n'a aucun

idéal. Par là elle cesse d'être une erreur artistique ; elle est la négation de l'art.

Ainsi conçue et expliquée, l'école qui s'est appelée réaliste jette une grande lumière sur la nature du faux au dix-neuvième siècle. Dans les autres siècles, le faux est timide et partiel ; il corrompt la vérité plutôt qu'il ne la nie. Il l'amoindrit, il la défigure ; il n'est pas ordinaire qu'il la supprime radicalement. Au dix-neuvième siècle, au contraire, la bataille ne s'engage jamais que dans les centres. On ne doute pas sur un point. On doute de tout quand on doute de quelque chose. Le sol est remué dans ses profondeurs. On n'ergote pas sur *les détails*. On nie *des ensembles*. On jette à bas des masses entières.

Or le phénomène que nous voyons se produire quelquefois autour de nous, dans les domaines de la raison et de la philosophie, quand il s'accomplit dans le domaine de l'art s'appelle le réalisme, qui n'est pas l'affaiblissement, mais la suppression radicale de l'art, parce qu'il est la négation franche de l'idéal. Par là le réalisme se rattache aux phénomènes du dix-neuvième siècle. Il est complet, entier, sans réserve et sans restriction.

Certains tableaux ont tenté cette œuvre négative dans le domaine de la peinture, certains vaudevilles dans le domaine du théâtre. L'élément héroïque, qui dominait presque exclusivement dans le drame (je prends ce mot dans un sens général), l'élément héroïque qui semblait un souvenir et un vestige de l'élément religieux, l'élément héroïque ayant disparu de la scène, l'esprit moderne se jeta dans l'extrême opposé, et, pour se venger de la tragédie, imagina une représentation de la vie quotidienne, et la poursuivit dans ses détails les plus mesquins, comme pour insulter au brodequin des temps passés. Ceci ne constitua pas un *genre ;* car une négation pure et simple, n'est jamais, même dans le domaine du faux, un ordre de choses qui ait un nom. Tous les vaudevilles ne peuvent être rangés dans cette catégorie. Le réalisme pur, ni au théâtre ni ailleurs, n'a pris un nom ni adopté une forme. Là où il passe il détruit l'art, mais ne se propose pas pour le remplacer. Il fait le vide, et le vide attend.

Le réalisme a donc dans l'histoire de l'art la place du scepticisme absolu dans l'histoire de la philosophie. Il est l'expression du désespoir. Il vient après les écoles qui tombent mortes les unes sur les autres. Il n'offre pas de les remplacer, mais il jette sur la place vide un regard ironique qui voudrait paraître gai,

Il paraît que dernièrement une meute de chiens jouait, sur l'un des théâtres de Paris, un rôle important.

« Cette meute, disait un journal, a décidé le succès de la soirée...,

« ..... On a jeté un morceau de viande sur la scène : la meute tout entière s'est précipitée comme un seul chien. C'était un fouillis de dos et de queues grimpées les unes sur les autres. La salle a éclaté en transports frénétiques. En voilà pour cent cinquante représentations. » (*F. Sarcey*,)

Le public a éclaté en transports frénétiques devant des chiens qui mangent de la viande. Je ne m'en étonne nullement ; mais l'histoire aurait bien le droit de constater le fait.

Peut-être ces choses nous imposent-elles un devoir nouveau, une obligation rajeunie de proclamer la nature de l'art qui était, qui est, et qui sera une ascension.

Si telle est la nature de l'art, que dirons-nous de l'art religieux? Si l'art doit élever l'homme, l'art religieux doit l'élever plus directement. Il doit garder de son origine un souvenir plus actuel, plus ardent, plus sublime. Il doit être l'empreinte magnifique des traits de lumière que les traditions ont déposés dans l'homme. Il doit peindre à grands traits, largement, glorieusement, l'invincible souvenir et l'invincible espérance de l'humanité. Il doit veiller près du berceau de Jésus-Christ, veiller près de son tombeau. Il doit, comme saint Jean, veiller sur la femme, sur la Vierge immaculée qui semble confiée à la garde de ses mains. L'art religieux doit entrer en ce monde par la porte orientale. Il doit vivre de lumière, et porter de l'Éden à la vallée de Josaphat, à travers la vie humaine, la gloire de Dieu, comme un manteau de pourpre.

Puisqu'il s'agit de venger la majesté des choses, peut-être est-ce un devoir de déplorer la laideur ravalante et la mesquinerie honteuse de certains petits objets qui se donnent pour des objets d'art religieux. Je ne veux pas insister sur ce triste sujet. Nous avons tous vu de ces petits enfants Jésus en cire, de ces petites images où il y a de petites fleurs, de petits rubans, de petits oiseaux qu'on donne pour des colombes, sans respect pour la colombe ! On dirait que la petitesse est le partage de Dieu, quand on regarde ces objets. Tout est petit, jusqu'aux sourires, car on sourit beaucoup dans ces petites images.....

N'en parlons plus, mais supplions l'art religieux, supplions tout ce qui tient à lui, supplions tous ceux qui travaillent à la représentation des choses divines, supplions-les de trembler, avant de toucher leur pinceau devant la majesté du Seigneur.

ERNEST HELLO.

LES

CONFESSIONS DU R. P. NEWMAN

Les journaux anglais et ceux des journaux français qui s'occupent sérieusement du mouvement des idées ont signalé la polémique engagée, il y a trois mois, entre le R. P. Newman et un ministre anglican, qui est en même temps journaliste fashionable et romancier, M. Kingsley. Le P. Newman, après avoir battu, ce qui s'appelle battu, son adversaire sur la question même qu'il avait soulevée, a clos la polémique par un ouvrage intitulé, conformément au goût anglais : *Apologia pro vita sua*. Cet ouvrage a eu un succès immense, prodigieux. D'après les journaux de Londres cinquante ou soixante mille exemplaires, ont été enlevés en quelques semaines.

I

Qu'est-ce que l'*Apologia?* C'est une confession ou l'histoire d'une âme; comme l'a fort bien dit M. Audley dans le *Correspondant*. Le P. Newman raconte quelle a été sa conduite tant qu'il est resté membre de l'Église anglicane; il dit par quelle série d'études, de luttes et d'idées, par quelles crises intellectuelles il est arrivé de l'anglicanisme au catholicisme. Le sujet offrait certes un vif intérêt, et le talent de l'écrivain ajoutait tout le charme de la forme à l'importance du fond. Néanmoins on doit s'étonner et se réjouir du succès de l'*Apologia*. Pour qu'un livre semblable excite à ce point l'attention, pour qu'il trouve immédiatement des milliers de lecteurs, il faut qu'il réponde à l'un des besoins de l'opinion. Il est donc évident qu'un grand travail se fait en Angleterre au sein des esprits cultivés. On y cherche la lumière. L'écrit du P. Newman la donnera à bien de chercheurs de bonne foi.

Voici quel a été le point de départ de cette importante manifestation :

M. Kingsley eut un jour la fantaisie de dire dans le *Macmillan's Magazine*, que le mensonge faisait partie essentielle des doctrines romaines, et, de plus, il eut la maladresse de mettre directement en cause le P. Newman par les phrases suivantes :

« La vérité en tant que vérité n'a jamais été une vertu aux yeux du clergé romain. Le P. Newman nous apprend qu'il n'est pas besoin qu'elle le soit, qu'elle ne doit pas même l'être; que la ruse est une arme donnée par le ciel aux saints pour lutter contre la force brutale d'un monde mauvais... Que sa doctrine soit correcte au point de vue des principes, peu importe, elle l'est au point de vue historique. »

Le P. Newman pria le rédacteur du *Mermillan's Magazine* de fournir la preuve de cette allégation. M. Kingsley ne produisit aucun texte, mais s'en référa à un sermon prêché par M. Newman en 1844, quand il était encore protestant, ajoutant que ce sermon lui avait causé une très-pénible impression. Le P. Newman répliqua que jamais ni comme protestant ni comme catholique il n'avait prêché semblable doctrine, et pressa M. Kingsley de s'expliquer plus nettement. Le pasteur romancier se résigna à faire des excuses, mais il y mit de la mauvaise grâce et s'exprima en phrases louches. Le P. Newman constata la défaite de son adversaire. Celui-ci tenta de se relever par une brochure où il prétendait établir que le P. Newman avait manqué de sincérité en restant dans l'Église gallicane lorsqu'au fond du cœur il professait déjà le *romanisme*.

Cette accusation avait déjà été dirigée contre le P. Newman et contre beaucoup d'autres convertis. Elle est de nature à tromper la foule. « Voyez, lui dit on : hier cet homme était des nôtres, il professait publiquement nos croyances, il comptait parmi nos docteurs et s'appuyait sur son dévouement à notre Église pour réclamer des réformes. Au fond il appartenait déjà au romanisme et cherchait traîtreusement à nous décrier, à nous diviser. »

Le P. Newman, laissant de côté M. Kingsley, résolut de traiter à fond la question que celui-ci avait soulevée, afin de couvrir sa retraite. Il ne fit pas de polémique, il ne prit pas le ton de la défense, il ne parla point de sa bonne foi, il raconta ses luttes intimes, ses perplexités, ses doutes et son triomphe. « Je me raconte moi-même, a-t-il dit... ce n'est jamais « chose agréable que de découvrir devant n'importe quel ergoteur super- « ficiel ses pensées les plus intimes et jusqu'à ses mystérieux rapports « avec Dieu. Mais j'aime encore moins, je l'avoue, être appelé en face un « menteur et un fripon; et je ne remplirais mon devoir ni envers ma foi, « ni envers mon nom, si je le tolérais. Je n'ai jamais mérité une telle in- « sulte, et si je le prouve, comme j'en ai la conviction, peu m'importent « les désagréments secondaires que peut entraîner la démonstration (1). »

II

Dès son enfance M. Newman fit de la Bible sa lecture préférée. Élevé

(1) Nous empruntons la traduction de M. C. F. Audley.

dans l'Église anglicane il s'y attacha d'abord fortement; la doctrine calviniste de la prédestination ne tarda pas à le séduire. « Cette doctrine, dit-il, eut pour résultat de m'isoler du monde extérieur, de concentrer ma pensée sur deux êtres uniques : mon Créateur et moi. Moi j'étais prédestiné au salut; quant aux autres ils étaient simplement passés sous silence, oubliés, mais non prédestinés à la mort éternelle. Au fond, je ne songeai qu'à la miséricorde divine, manifestée sur moi-même. »

Il continue ses études et arrive facilement à se convaincre, en étudiant Newton, que le Pape est l'Antéchrist. Il changera d'idées sur bien des points avant d'arriver au catholicisme, mais cette conviction il l'aura longtemps, jusqu'à l'année 1843, deux ans seulement avant son entrée dans l'Église. Il prit de bonne heure la résolution de garder le célibat, non pas qu'il donnât tort sur ce point à l'anglicanisme, mais il croyait que Dieu l'appelait à une vie isolé, et il se sentait un grand attrait pour les missions. Or bien qu'il y ait dans toutes les sectes protestantes des missionnaires mariés, M. Newman trouvait évidemment qu'une femme doit être un objet bien encombrant, bien gênant dans certaines missions. Il est vrai que les protestants ne hantent guère ces missions-là.

M. Newman entra en 1822 à l'Université d'Oxford (1). Le docteur Whateley, alors professeur d'économie politique et plus tard archevêque protestant de Dublin, exerça d'abord sur lui une vive attraction et une certaine influence. « Il m'enseigna à voir de mes propres yeux, dit le P. Newman, à marcher sans lisières : ce fut là son œuvre. Mais son intelligence différait trop de la mienne pour nous permettre de rester longtemps sur la même ligne. » En effet le docteur Whateley, tel que nous le montre M. Audley, ne devait pas répondre aux aspirations de M. Newman. Celui-ci allait vers le scepticisme et voulait fortifier sa foi par l'étude de la tradition et du monde spirituel; celui-là « se distinguait par « la vigueur de la pensée, par une logique serrée, par un esprit pra- « tique et souvent terre à terre. » Cependant ils furent d'accord l'un et l'autre pour demander l'indépendance de l'Église vis-à-vis de l'État, doctrine essentiellement contraire à l'anglicanisme.

Une question grave fut alors soumise à l'Université d'Oxford. Faut-il émanciper les catholiques? La majorité répondit affirmativement, mais M. Newman vota avec la minorité. Il invoqua d'ailleurs des raisons universitaires, non ecclésiastiques, ni politiques. L'honneur de l'Université lui paraissait intéressé à ne pas appeler une réforme qu'elle avait d'abord repoussée.

Déjà, à cette époque, M. Newman était en relation avec les docteurs Keble et Froude, deux hommes éminents que l'État de leur Église attris-

(1) Il avait vingt-et-un ans.

tait et qui, sans idées bien arrêtées, travaillaient à la réformer. Froude était très-savant et ne reculait ni devant les lumières que lui apportait la science, ni devant les conséquences qui devaient en découler. « Il professait ouvertement son admiration pour l'Église de Rome, sa haine pour les réformateurs. Il acceptait avec bonheur un système de hiérarchie, de pouvoir sacerdotal et d'indépendance ecclésiastique. Il avait le plus profond dédain pour cette maxime : « la Bible, rien que la Bible, pour base du protestantisme, » et il aimait à signaler la tradition comme le principal canal de l'enseignement religieux. Il avait encore une idée très-haute de l'excellence intrinsèque de la virginité, dont il regardait la sainte Vierge « comme le type suprême. » Il admettait le culte des saints, il croyait à la présence réelle, il croyait à tout, et cependant il est mort protestant; mais hâtons-nous d'ajouter qu'il est mort jeune, et avant que le mouvement dont il avait donné le signal eut pris de la consistance et un caractère défini.

Voici maintenant le portrait de M. Keble : « Le premier, le véritable auteur du puséisme c'est le révérend John Keble. Après avoir remporté à peine adolescent, les premiers honneurs de l'Université, il avait fui bien vite l'admiration qui s'attachait à ses pas, pour rechercher dans les campagnes les saintes jouissances du devoir pastoral. La première fois que je me trouvai près de lui, ce fut lors de mon élection comme *Fellow* du collége d'Oriel. Combien ne s'est-elle pas fixée dans ma mémoire cette heure écoulée depuis quarante deux ans, au moment même où j'écris ces lignes! Tous mes confrères me serrèrent la main, et je m'en tirai bien jusqu'à l'instant ou Keble me la prit à son tour : alors le sentiment de ma propre indignité m'accabla tellement que j'aurais voulu me cacher. Je voyais, en effet, devant moi l'homme dont j'avais entendu parler avec respect et admiration depuis mon arrivée à Oxfort. Un jour, je me le rappelle encore, je descendais une des rues de la ville avec un de mes meilleurs amis, lorsqu'il s'écria : « voilà Keble! » vous dire le sentiment de vénération avec lequel je le regardai, ce serait impossible. »

M. Keble, qui est encore protestant, partageait dès lors l'ensemble des idées de Froude. C'est par ce dernier qu'il entra en rapports intimes avec le docteur Newman, dont il se défiait, lui croyant des opinions relâchées.

L'abaissement moral et doctrinal de l'Église anglicane, son impuissance vis-à-vis des sectes hostiles à l'Église officielle, la faiblesse de ses évêques devant le pouvoir temporel, leur indifférence et celle de la plupart des ministres sur les questions de dogme et de discipline troublaient ces esprits d'élite. Ils se demandaient s'ils avaient réellement la vérité, et cherchaient dans de solides études une réponse à leurs doutes. M. Newman étudia les Pères et s'occupa beaucoup de l'école d'Alexandrie. Il dit à ce sujet : « la bataille contre l'Arianisme fut d'abord livrée à Alexandrie ;

Athanase le champion de la vérité était évêque d'Alexandrie. La philosophie si large de Clément et d'Origène me ravit ; je dis la philosophie et non la théologie.... Quelques parties de leur enseignement, magnifique en soi, retentissaient comme une douce musique dans la profondeur de mon âme, comme si elles eussent répondues à des idées préconçues depuis longtemps.... »

Il comparait le passé au présent ; il se demandait où était l'Église qui avait vaincu l'Arianisme ? pouvait-on la reconnaître dans l'Église établie d'Angleterre ? « J'avais sous les yeux un établissement officiel divisé en lui-même, menacé de toutes parts, ignorant sa force réelle, et je le comparais à cette puissance vive et énergique dont j'étudiais l'histoire dans les siècles primitifs. » Cette comparaison ne pouvait tourner à l'avantage de l'anglicanisme. L'histoire de l'église d'Alexandrie provoquait d'autres rapprochements encore. « A son zèle triomphant pour le mystère de l'Incarnation que j'avais moi-même tant aimé dès ma jeunesse, je reconnus ma mère spirituelle : *Incessu patuit Dea.* L'esprit de renoncement de ses ascètes, l'héroïsme de ses martyrs, l'indomptable fermeté de ses évêques, le joyeux élan de sa marche en avant, m'enlevaient, me transportaient. Et alors je me disais : Regarde ici regarde là ! Pour mon Eglise à moi, j'avais de l'affection, non de la tendresse, je tremblais pour son avenir, je ressentais de la colère, du mépris pour ses indolentes perplexités. »

Ces recherches consciencieuses, ces profondes angoisses de l'âme, cette compréhension des choses du passé ne suffisaient pas à éclairer le docteur Newman. Il conservait tous ses préjugés contre la Papauté et se demandait toujours : où est l'Eglise ?

Il en était là, lorsqu'il fit avec le docteur Froude un voyage en Italie. Dans tout ce voyage les deux *chercheurs* ayant comme une crainte inconsciente de trouver ce qu'ils cherchaient, se tinrent à l'écart des catholiques. Ils admiraient les sites, ils se complaisaient dans les grands souvenirs; mais, sans rien approfondir, ils condamnaient les hommes et les mœurs. S'ils n'avaient plus les croyances de l'hérésie ils en avaient encore les préventions et presque les haines. Le seul prêtre avec lequel ils échangèrent à Rome quelques paroles fut monsignor Wiseman, alors camerier du Saint-Père, aujourd'hui cardinal-archevêque de Westminster. Du reste, en véritables anglais, ils allaient partout, à titre de curieux. « Quant aux offices de l'Eglise, dit le P. Newman, nous assistâmes aux Ténèbres dans la chapelle Sixtine, mais uniquement pour jouir de la beauté du *Miserere.* A tout prendre, je me disais : Ici tout est divin, sauf l'homme et son esprit. Je voyais la vie extérieure des catholiques; le dedans m'échappait complètement, puis je retombais sur moi-même et sur mon isolement. »

Toujours cette question revenait à l'esprit du docteur Newman : Que faut-il faire? et bientôt il se dit qu'il avait une mission à remplir. Quand

il prit congé de monsignor Wiseman, celui-ci l'invita courtoisement à revenir à Rome. « Nous avons une œuvre à faire en Angleterre, » répondit-il en affectant beaucoup de gravité.

Cette idée le poursuivit durant tout le reste de son voyage. Il fut malade et se dit qu'il ne mourrait point cette fois parce qu'il avait un devoir à remplir et qu'il n'avait pas péché contre la lumière; il fit des vers où cette préoccupation se trahissait; il visita les églises; mais au milieu de toutes ces préoccupations, jamais il ne lui vint à la pensée de se tourner vers le catholicisme. Il rentra en Angleterre au mois de juillet 1832. Quelques jours plus tard, « M. Keble prêcha du haut de la chaire de l'Université son « fameux discours sur l'apostasie nationale. De ce jour, ajoute M. New- « man, date pour moi le mouvement religieux de 1833. »

III

Le puséisme, qui déjà existait en germe dans beaucoup d'esprits, allait enfin se constituer. Plusieurs ministres se groupèrent autour de Keble, de Froude, de Newman et se mirent à l'œuvre pour faire de l'anglicanisme le véritable catholicisme, l'Église vraiment universelle, héritière légitime des apôtres. M. Newman commença immédiatement la publication des *Tracts for the Times*. On sait quel retentissement obtinrent ces petits traités où l'on établissait avec une grande science historique et religieuse, avec un esprit profondément chrétien que pour être dans la vérité il fallait tout prendre au catholicisme, sauf le Pape. Les *Tracts* soulevèrent des objections de diverses sortes. Tandis que les adversaires s'élevaient contre le fond, de prudents amis blâmaient la forme. M. Newman répondait : « Quant aux *Tracts*, chacun à son goût. Ce qui vous offusque plaît à un autre et *vice versa*. Si nous changions certaines choses pour plaire à autrui, le résultat en serait compromis. Nous avons voulu, non poser des symboles *ex cathedrâ*, mais manifester notre opinion individuelle; or les individus sentent fortement, et, tout en péchant par la forme ou par la manière de s'exprimer, ils arrivent à des résultats..... Les défauts même de l'individu éveillent l'attention; il y perd, mais la cause y gagne. Voilà comment se font les choses : nous servons la vérité par le sacrifice de nous mêmes. »

Voici quelles étaient dès lors les bases des convictions de M. Newman :

1° Le dogme comme fondement de toute religion positive;

2° Un enseignement religieux défini, garanti par une Église visible, ayant ses sacrements et ses rites;

3° La hiérarchie épiscopale. « Mon évêque, dit-il, était mon pape; je ne connaissais pas d'autre successeur des apôtres, pas d'autre vicaire de Jésus-Christ. »

Et comme complément, il persistait à tenir le Souverain-Pontife pour l'Antéchrist.

Les dociles ministres de l'Église établie protestaient contre M. Newman et ses amis en leur disant : « Vous faites du papisme. » — « Nous enseignons la doctrine de nos anciens théologiens, répondaient ceux-ci; soyez-donc sans crainte, l'anglicanisme sortira de cette controverse, rajeuni, restauré et tout puissant. »

L'homme qui devait donner son nom à la nouvelle école, le docteur Pusey, y entra en 1833. Il était professeur d'hébreu à l'Université, et exerçait par sa science comme par ses vertus un grand ascendant. « Il valait une armée à lui tout seul, dit le P. Newman; il pouvait donner un nom, une forme à ce qui n'était qu'une foule... C'était un homme à vues larges, d'un grand caractère, ne craignant personne, ne se sentant arrêté par aucun doute de l'esprit. » Sous cette main vigoureuse le mouvement se régularisa ; il fut un parti. M. Newman définit ainsi la situation.

« ... Le parti anglo-catholique était subitement devenu une force dans l'Eglise nationale, un sujet d'alarmes pour amis et ennemis. Ses fondateurs auraient pu dire à peine quel était leur but pratique ; ils énonçaient des vues et des principes pour la vérité même des principes, et parce qu'ils se croyaient obligés de les proclamer. Tous les premiers ils étaient surpris de la conviction avec laquelle ils les soutenaient, et plus encore du succès qui les accueillait. »

Les évêques anglicans qui avaient depuis longtemps pris ombrage du mouvement, censurèrent enfin les *Tracts*. M. Newman offrit immédiatement de susprendre cette publication ; mais son évêque lui permit de la continuer.

Il fallait cependant conclure. M. Newman et ses amis prétendaient que l'anglicanisme était au fond le catholicisme, et devait reprendre à Rome, tout ce que Rome avait gardé et compromettait. On leur objectait les articles de l'Eglise établie en leur signalant dans ces articles la condamnation de la plupart de leurs doctrines. Les réformateurs se jetaient alors de la meilleure foi du monde, dans toutes sortes d'arguties et de subtilités pour distinguer entre les habitudes romaines et les principes des premiers siècles, entre les dogmes eux-mêmes et les superfétations. M. Newman écrivit un nouveau Traité pour expliquer tout cela; mais, cette fois, il réussit à soulever une véritable tempête et à réunir contre lui toutes les fractions de l'anglicanisme. Il le constate et ajoute :

« Je voyais avec évidence qu'il n'y avait plus de place pour moi dans le mouvement ; la confiance publique était ébranlée et mon labeur à moi était fini. Il était tout simplement impossible que désormais je puisse dire ou faire quelque chose d'utile.... Déjà, depuis dix-huit mois, certaines pensés me troublaient profondément. Je croyais toujours à la puissance et

à l'avenir de ce mouvement apostolique; j'étais toujours aussi sûr des *erreurs dominantes* de Rome; mais restait cette autre question : « Comment peux-tu avoir confiance dans ta confiance actuelle? Comment être certain de me maintenir dans ma croyance présente ? »

Que faire ? Il donna sa démission de professeur, il renonça aux *Tracts* et se retira bientôt dans sa cure de Sainte-Marie, pour s'y livrer à de nouvelles études.

Déjà au début de ses recherches, il avait reconnu dans les sectes modernes, bien des sectes anciennes.

Il fit dans cette voie d'autres découvertes; il dût s'avouer que si les calvinistes rappelaient les ariens, les anglicans se rapprochaient terriblement des semi-ariens. D'autres ressemblances le frappèrent encore. Il reconnut que l'Eglise avait été dès les premiers siècles ce qu'elle est aujourd'hui, et que les hérétiques, tout en changeant de nom, n'avaient changé ni de doctrines, ni de procédés. Ecoutons-le :

« Je le constatais presque avec terreur; oui, il y avait je ne sais quoi de terrible dans cette analogie, d'autant plus terrible qu'elle surgissait muette et impassible de ces annales mortes du passé, pour venir prendre sa place dans la chronique fiévreuse du présent. L'ombre du cinquième siècle couvrait le seizième. »

L'idée de se démettre de toute fonction ecclésiastique s'empara de son esprit; mais comme il était toujours hostile à Rome, comme il croyait encore à l'anglicanisme, ses amis lui conseillèrent d'attendre, et il attendit. Déjà quelques-uns de ses disciples étaient devenus catholiques. Il n'avait pas voulu les blâmer, il ne songeait pas à les imiter. Cependant le travail de son esprit le poussant de plus en plus hors des voies de l'Église officielle il se démit successivement de ses charges, ne conservant qu'une sorte de refuge où il vivait dans la retraite, l'étude et la prière avec quelques amis en proie comme lui à d'incessantes perplexités.

En se retirant il ne s'était pas fait oublier. Les journaux répandaient sur lui diverses histoires. On l'attaquait, on l'interrogeait, on le pressait de répondre,

« C'était, dit-il, une rude épreuve que d'avoir à publier mes doutes et mes perplexités, car savais-je s'ils ne disparaitraient pas bientôt? Ah! me disais-je, si les journaux voulaient au moins me laisser tranquille. Qui songe jamais à faire du monde son confident? Et pourtant on m'accusait de dissimulation, de ruse, de malhonnêteté, si je ne me livrais pas à la charité de ce monde : « Que fait-il donc à Littlemore? » criait-on de toute parts. Qu'est-ce que j'y fais ? Eh quoi ! ne me suis-je pas retiré d'entre vous? N'ai-je pas abandonné ma place et ma position ?... La bête blessée se glisse dans sa tanière et personne ne trouble ses derniers moments. Laissez-moi en paix, je ne vous tourmenterai pas longtemps. Tel était le

douloureux sentiment qui m'oppressait alors; telles étaient même les expressions dont je me servais dans mes entretiens solitaires. »

Ce n'était pas la mort qui venait, c'était la vie et la paix. La lutte se prolongea quelque temps encore; mais enfin le 8 octobre 1845, M. Newman écrivit à un grand nombre d'amis la lettre suivante : « Cette nuit doit arriver le P. Dominique, religieux rédemptoriste, qui depuis sa jeunesse a toujours eu l'idée de se consacrer à la conversion des âmes en Angleterre. Après avoir attendu trente ans, il a été envoyé sans l'avoir demandé. Mais jusqu'ici il s'est peu occupé de conversions. Je l'avais vu l'année dernière pendant quelques minutes seulement, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste. Il n'a aucune idée de mes intentions; mais je veux lui demander de m'admettre dans le seul et unique bercail du Christ... »

Voilà comment le docteur Newman devint catholique, voilà quels hommes, quelles âmes nous enlevons à l'hérésie.

Ce résumé est bien incomplet; cependant il suffit à faire comprendre l'intérêt particulier de *l'Apologia* et la portée de son grand succès. Nous le répétons : un pays où l'on recherche avec tant de passion un écrit de ce genre, doit compter bien des âmes prêtes à quitter l'erreur pour la vérité.

EUGÈNE BARVILLE.

UN MARTYR EN 1861 (1)

Le 12 février 1861, M. Vénard, greffier à Saint-Loup, département des Deux-Sèvres, écrivait à son fils, l'abbé J. Théophane Vénard :

« Mon cher et bien-aimé fils,

« Je n'essaierai pas de te dépeindre ici l'émotion que ta lettre m'a causée; je pense que tu as calculé la force du coup avant de le porter. Oui, mon bon ami, je suis de ton avis, le sacrifice est rude, et cette fois, c'est bien un sacrifice. L'ordination à laquelle j'ai assisté pour te présenter au Seigneur ne m'a rien coûté ; au contraire, elle a comblé mes désirs, et j'étais bien content. Aujourd'hui, mon cher fils, c'est tout différent; je vois toutes mes combinaisons renversées ; on a grandement raison de dire : L'homme propose et Dieu dispose. J'avais conçu l'espoir de te voir un jour placé non loin de moi, de présenter Henri comme mon successeur, avec le temps ; et ensuite, je voulais te prier de me recevoir chez toi, afin de finir auprès de toi ma pénible carrière; en un mot, j'espérais que tu me fermerais les yeux. Illusions bien grandes ! »

Le chrétien n'est pas un être abstrait, opérant sans douleur un sacrifice abstrait, qui ne lui coûte ni sang ni larmes. Le chrétien vise à la joie réelle, à travers la douleur réelle. Il est assez fort pour subir loyalement le choc des deux puissances.

Le chrétien n'est pas stoïque. Il est tendre et vrai. L'épreuve le déchire. Il nomme la douleur par son nom, il la regarde en face. En tant qu'elle est douleur, il n'a pas la sottise de la prendre pour un bien, ou la sottise équivalente de nier qu'elle soit un mal. Le stoïcien, trop faible pour supporter le choc, essayait de réduire les deux puissances, la vie et la mort, à je ne sais quelle monstrueuse unité, en falsifiant l'un

(1) Vie et correspondance de J. Théophane Vénard, prêtre de la société des missions-étrangères, décapité pour la foi au Tong-King le 2 février 1861, avec gravure et fac-simile de son écriture, augmenté du discours prononcé à Saint-Loup par Mgr l'Evêque de Poitiers. — Poitiers, Henri Oudin. — Paris, Victor Palmé.

des termes. C'était un artifice, et le courage du stoïcien va se perdre, déshonoré, dans la hideuse catégorie du mensonge. La vérité n'avait pas encore coupé à angles droits sur la montagne la ligne de vie et la ligne de mort pour en faire la croix. En attendant Jésus-Christ, on fit comme on put. Mais il est pitoyable de nier la douleur pour se dispenser de la subir. Quand les disciples de l'homme-Dieu coururent le monde, ces rénovateurs de toutes choses n'oublièrent pas la douleur: on les vit souffrir à leur façon, ou, pour mieux dire, à la façon de Dieu. Il avait, sous les oliviers, défailli devant le calice, et répandu la sueur de sang. Il avait, en homme véritable, hésité à mourir. La douleur était renouvelée! Quand les martyrs, dans les tourments, oublièrent de souffrir, ce fut de leur part un oubli sincère. La douleur était vaincue par la joie déjà triomphante : elle n'était pas travestie sous un manteau volé. La bonne foi est le caractère du chrétien. Aussi, quand le respectable huissier de Saint-Loup, le 12 février 1861, écrivit à son fils l'abbé Vénard, ne put-il se défendre d'un légitime retour sur de légitimes combinaisons renversées.

Ce que nous avons le plus de peine à pardonner à Dieu, c'est de renverser nos combinaisons. Nous sommes sûrs d'être sages, mais nous ne sommes pas sûrs que Dieu le soit. M. Vénard père, en vrai chrétien, laissa Dieu faire et défaire, arranger et déranger. Il n'essaya pas de détourner la vue, il l'arrêta doucement et courageusement sur le ravage opéré. Quand on va par la pensée de l'étude de M. Vénard à ces plages du Ton-King où la tête de son fils est tombée sous le cimeterre, quand on fait ainsi le voyage d'Occident en Orient; quand on relit, à la lumière du martyre accompli, la lettre paternelle, alors, ce retour naïf du père de famille sur ces naïves combinaisons, qui sont là pour jouer leur rôle, c'est à dire pour se laisser vaincre, et participer à la gloire de la victoire remportée, ce retour généreux apparaît sublime.

M. Vénard père poursuit en ces termes :

« Je ne veux pas, mon cher fils, chercher à te détourner des grandes résolutions que tu as prises, ni contrister ton cœur par des reproches. Non ; je me contenterai de te demander si, à ton âge, on est bien capable de faire d'aussi sérieuses réflexions. Si tu vois que Dieu t'appelle, et ici, je n'en doute pas, je te dirai : Obéis sans hésiter ; que rien ne te retienne, pas même l'idée de laisser un père affligé d'une semblable séparation, ni celle que tu ne seras plus abrité quelquefois sous le toit paternel! Assez dit.

« Je sais que celui qui met la main à la charrue ne doit pas regarder derrière lui ; je sais aussi que celui qui laissera son père ou sa mère pour marcher sur les traces de Jésus-Christ doit espérer une grande récompense : puissants motifs ! »

Je regrette de ne pouvoir tout citer. La transparence de cette âme de père est belle à contempler. Cette lettre est simple. La vie et la mort, je ne me lasse pas de le répéter, s'y croisent dans l'unité du sacrifice. M. Vénard termine par ces mots :

« Je consens néanmoins à tout; sois tranquille et ne te trouble pas, la main de Dieu est partout.

« En attendant, reçois les derniers adieux, reçois les embrassements de cœur d'un père qui t'aime bien tendrement.

« VÉNARD. »

L'auteur anonyme du livre où sont racontées la vie et la mort de l'abbé Vénard, cite, en même temps que cette lettre, une réponse admirable que fit le père du futur martyr. Un prêtre, voulant le rassurer, lui parlait des épreuves que doit subir la vocation de l'apôtre, et que la prudence des directeurs ne manquerait pas de prodiguer à son fils. — « Comment ! s'écria M. Vénard, mais que deviendrait donc la prophétie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui déclare que l'Evangile sera prêché par toute la terre, si les directeurs de séminaire, ou les pères de famille empêchaient les jeunes ecclésiastiques de partir pour les missions ? »

Cette vénérable figure du père de famille domine glorieusement toute l'histoire du martyr. Quand l'immolation est ainsi partagée, ne doit-il pas se faire une sorte de partage dans la récompense? Et les rayons de l'auréole allumée par le cimeterre autour de la jeune tête abattue, ne doivent-ils pas rejaillir d'eux-mêmes sur le front de ce père qui d'avance a dit : *Amen* ?

Nous remercions l'auteur anonyme d'avoir cité intégralement cette lettre. Mais là ne se bornent pas nos remerciements. La tâche du critique est généralement ingrate : les occasions de se réjouir lui sont bien rares. Le caractère général de la littérature contemporaine c'est l'ennui. Le critique consciencieux est une victime. Il a devant lui tant de livres qu'il serait doux de ne pas lire ! Or, voici un livre qu'il est doux de lire. Voici un livre dramatique.

Vous qui demandez à d'imbéciles fictions, modelées servilement les unes sur les autres, un simulacre d'émotion, et qui, non satisfaits de

votre ennui propre, transportez sur ce fondement l'ennui mendié; puisque les romans ne vous ont pas encore, vous en conviendrez, procuré un quart d'heure de joie, voulez-vous faire un essai? Il vous faut du drame, dites-vous. Je vous félicite de ce besoin, par lequel vous tenez encore à la nature humaine. Mais jusqu'ici, le drame vous a fui. Peut-être, de temps en temps, le spectre du drame a-t-il fait mine de vous atteindre. Avez-vous pu le saisir? Si vous l'avez saisi, vous est-il resté dans les mains? Pas même le spectre du drame! Rien qui fasse diversion à l'ennui quotidien. Ces lambeaux de pourpre flétrie dont vous essayez parfois de recouvrir en vous la misère humaine ne tiennent pas : ils s'en vont. Et la cynique nudité de l'ennui reparaît toujours. Cependant, vous recommencez l'insensée tentative, comme si, vous y étant mal pris, vous aviez échoué par votre faute. Vous échouez d'autant mieux que vos précautions sont mieux prises : et tout progrès dans la combinaison suscite un progrès dans la ruine. Renoncez à cette industrie. L'homme n'est pas taillé pour ce genre d'affaires. Tournez-vous d'un autre côté. Les fabricants de littérature n'ont pas réussi à vous désennuyer : Qui sait si l'artisan de la vie humaine n'y réussira pas?

Lisez la vie de M. l'abbé J. Théophane Vénard, mort à trente-deux ans en témoignage. Un des caractères de ces fictions stupides, que vous avez dévorées, et qui ne vous ont pas nourries, c'est l'étalage du faux martyr, victime des tyranniques contraintes qui gênent le noble essor de la passion. Le chef d'emploi du roman est d'ordinaire un personnage aux aspirations étouffées, aux grandeurs méconnues, aux sublimités incomprises. L'œil braqué sur le lecteur, afin de bien voir l'émotion, l'oreille au guet, afin d'entendre les applaudissements, il appelle la mort en phrases cadencées. Parfois même, si la période l'exige, il meurt. La passion pour le témoignage est un des signes de l'homme. Cette passion, quand elle est droite, va aux témoins de Dieu, qui seul a droit au témoignage. Cette passion égarée va voir et applaudir l'homme qui se rend témoignage à lui-même. Elle adore un imbécile qui se tue pour affirmer sa bêtise. Ce spectacle remue en elle un sentiment complexe qui tient à la fois à nos origines et à nos déchéances. Dieu tolère les parodies à cause du type parodié. Il n'y aurait pas de faux martyr si le vrai martyr n'existait pas. Dans les années qui suivirent 1830, ce fut un déluge tout particulier, dans la littérature et dans la vie réelle, de suicides par amplification. Mais en ce temps là, grandissait, sous l'œil de sa mère, dans une petite ville

ignorée, un enfant, né le 21 novembre 1829, jour de la Présentation de la Sainte Vierge ; un petit enfant qui devait un jour, en face des mandarins confesser Jésus-Christ. Ainsi l'Eglise, substance de la civilisation, est inépuisable : et, tandis que des barbares corrompaient la France très-chrétienne, croissait un enfant qui devait porter au loin, l'Évangile à la main, la civilisation.

Encore une fois, lisez sa vie, lisez sa mort. Elles sont dignes l'une de l'autre. Tout se tient, tout s'accorde ; et cette belle consistance, que l'homme vain s'attribue à lui-même, reluit ici dans sa vérité.

« Parmi tant de livres divers, nous dit son biographe, celui des annales de la Propagation de la Foi avait dans son esprit toujours la préférence. Son cœur s'enflammait à ces récits émouvants, et parfois alors cet enfant se surprenait lui-même à rêver d'autres collines plus escarpées à gravir, (*le biographe vient de décrire les environs de Saint-Loup*), un autre troupeau à diriger aux extrémités du monde (*Théophane était pâtre*). Un jour, il lisait la vie du vénérable Charles Cornay, dont le martyre était alors tout récent ; cette narration des souffrances et de la mort du soldat de Jésus-Christ, l'émut profondément, il sentit bientôt son cœur rempli de l'enthousiasme apostolique, puis soudain un cri s'échappa de sa poitrine : « *Et moi aussi je veux aller au Tong-King, et moi aussi je veux être martyr !* » C'était un germe précieux que la grâce divine venait de faire éclore dans son âme, et ce germe devait produire des fruits ; mais en même temps n'était-ce pas en réalité une inspiration prophétique ? La pieuse fille, qui était présente alors, (*la sœur de Théophane, aujourd'hui sœur de charité*), s'est rappelée depuis ces nobles élans ; elle montre même dans le coteau le point le plus ordinaire où l'on se réunissait... »

Théophane n'avait alors que neuf ans. L'année suivante, il pria son père de lui faire donner de l'instruction :

« Comme il était assis avec son père, dit le biographe, un certain soir d'été, dans la prairie sise au bas du coteau du Bel-Air, causant avec une gravité bien au-dessus de son âge, il fit tout-à-coup cette réflexion : — « Mon père, combien peut valoir ce pré ? — Mais je ne sais pas au juste, dit le père : pourquoi cela ? — Ah ! si vous pouviez me le donner, ce serait ma part, et moi je le vendrais pour faire mes études... » — Surpris d'une question aussi sérieuse et en même temps aussi significative, le bon père ajourna sa réponse, fit des réflexions ; et bien que plus tard il ne vendit point le pré qui lui fut dès lors au contraire bien plus précieux, il n'est pas moins réel que ce fut là

comme un trait de lumière illuminant son esprit au sujet de l'avenir du petit Théophane »

Théophane entra au collège de Doué. Deux mois après, le jour de l'Immaculée-Conception, il prit la résolution de dire le chapelet toutes les semaines. Il n'avait alors que douze, ans et garda sa promesse. Ce petit fait eut sans doute d'énormes conséquences.

La mort prématurée de Mme Vénard fut pour Théophane une épreuve fortifiante. Dieu d'ailleurs permit que cet enfant, peu de jours après la mort de sa mère, la vît ou crût la voir dans la gloire du ciel : circonstance qu'il taisait discrètement, mais que, devenu prêtre, il fit connaître aux siens, leur écrivant ces paroles simples : « à l'époque de sa mort, une nuit que je *veillais*, un ange me prit par la main, et me conduisit vers une grande lumière, au milieu de laquelle je reconnus parfaitement celle que nous avons tant aimée et aussi tant pleurée. »

Il faut lire dans le récit du biographe, l'histoire de Théophane au collège de Doué, et au Petit-séminaire de Montmorillon. C'est une histoire simple, racontée simplement. Les fragments de lettres, intercalés par le narrateur avec un goût et un discernement parfaits, nous font voir une raison ferme, un cœur aimant, un caractère gai.

La gaité se perd de jour en jour. On disait jadis : la gaité française. Il faudrait aujourd'hui, pour le dire, une extrême bonne volonté! La gaité française, définitivement vaincue au dix-huitième siècle, (la grimace de Voltaire est l'ennemie personnelle du rire), la gaité française n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir et une espérance. Nos littérateurs ne sont pas gais : mais, quand ils veulent rire, ils le sont moins que jamais. Les exemples sont là sous nos yeux. Je ne veux prononcer aucun nom propre : j'aurais d'ailleurs l'embarras du choix. Toutefois, ne désespérons pas! Il est vrai que l'étranger, si trompé par l'antique renom de la vieille France, il vient nous demander la gaité d'autrefois, et, dans ce dessein, s'adresse à notre littérature, risquera fort une déconvenue : mais toute la France n'est pas dans la littérature française. A l'heure où j'écris ces lignes, il y a au fond des séminaires de jeunes ambitieux qui font des projets d'avenir. Leur ambition est d'aller se faire tuer, non pas sur un champ de bataille, entre la musique et le drapeau : leur ambition est d'aller se faire tuer par les boureaux de la barbarie. Ils lisent et méditent la vie de M. Vénard, et lui portent envie; et l'exemple de ce parvenu les encourage. Ils iront à leur tour se faire tuer comme lui, et en attendant, ils sont gais.

Ils sont gais, et vous ne l'êtes pas, vous autres! Entendez-vous leurs éclats de rire?

C'est tout simple! A celui-ci on coupera la tête. A celui-là, on cassera les membres à coups de rotin. Cet autre, dans dix ans, aura au moins la cangue autour du cou. Peut-être, en ce moment précis, n'y pensent-ils pas, et leur gaité vient-elle, en apparence, d'autre chose. Mais la perspective est toujours là, et même sans y penser, on la voit. La gaité ne périra pas.

Après s'être couché sur le pavé du temple pour se relever sous-diacre, Théophane Vénard écrivait à sa sœur :

« Mes genoux ne se sont point entre-choqués, mon pied n'a pas faibli ; et quand je me fus étendu sur le pavé, je conservai le plus grand calme. Seulement, quand je me relevai, j'avais brisé tous mes liens, j'étais libre comme l'oiseau s'échappant de dessous le filet de l'oiseleur. Oh! que volontiers alors je me serais envolé au ciel! »

La gaité n'est pas la plaisanterie. Ordinairement, elle y mène : mais la gaité et la plaisanterie ne sont pas identiques. La plaisanterie est la fleur de la gaité. Dans les lignes que je viens de transcrire, la gaité n'a pas encore donné sa fleur. Un peu de patience! La voici :

« Mon cher Eusèbe, Henri IV disait : Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas. Tu n'y étais pas à cette auguste et touchante cérémonie, et ton frère faisait le pas irrévocable, se couchait sur le pavé, et se donnait à Dieu. Ah! frère tu n'y étais pas... Mais je sais que ce n'est pas ta faute ; aussi ne te pends pas, je t'en prie. Ah! plutôt joins-toi à moi, pour remercier le bon Dieu de la grande grâce qu'il m'a faite, du bonheur dont je suis encore tout enivré. *Gratias Deo super inenarrabile dono ejus.* »

A peine sous-diacre, Théophane écrivit au séminaire des Missions-Étrangères, pour solliciter son admission, et à M. Vénard père, pour lui faire savoir son dessein. C'est alors que le père de famille écrivit la lettre admirable dont nous avons fait comme la préface de cet article : peu après Théophane venait à Saint-Loup demander et recevoir la bénédiction paternelle.

— Mon cher fils, dit M. Vénard, en faisant le signe de la croix sur la tête de son enfant, reçois la bénédiction de ton père qui te sacrifie au Seigneur ; sois béni à jamais au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit Ainsi-soit-il!

Nous voici, avec Théophane, au séminaire des Missions-Etrangères. Du fond de cette demeure où, comme pour éloigner les vocations

faibles, s'étalent les instruments de supplice, et les robes sanglantes des martyrs, Théophane écrit à son frère Eusèbe pour lui recommander la gaité : « sois *gai*, *très gai* (c'est lui-même qui souligne.) La vie du chrétien doit être un perpétuel jour de fête, prélude de la fête de l'éternité. »

La grâce ne détruit pas la nature. La grâce élève, rehausse et transforme la nature. Elle donne, par exemple, à la gaité des prolongements surnaturels. Elle révèle à la gaité sa véritable raison d'être.

La famille, en apparence brisée par la foudre, est cimentée par elle. Toute cette famille est unie. Jamais l'égoïsme, jamais l'amour-propre n'a su faire acte d'unité. Il peut tout au plus fabriquer à grands frais une paix menteuse. L'unité est une réserve, parce qu'elle est un secret. Je parlais tout à l'heure du vieux roman déclamatoire, aujourd'hui passé de mode, pour faire place à d'autres sottises ; et j'opposais à sa profonde bêtise la dramatique simplicité d'une histoire *vraie*. Je puis encore, à un autre point de vue, à propos de ces pauvres petits romans idiots et rangés, parfaitement insignifiants, et à ce titre soi-disant moraux ; je pourrais, dis-je, à propos de ces niaises productions, opposer au roman mal converti la vie de M. Vénard.

Le roman mal converti adore la famille : ingénieux moyen pour se dispenser de l'aimer. Le roman mal converti remplace, sans y songer, l'infini par la famille. La famille est un rayon : il en fait un centre. De là le dégoût à part qu'inspire au chrétien cette littérature, mille fois plus dangereuse que l'ancien roman, lequel avait au moins le mérite d'aspirer à quelque chose, et l'honneur de s'égarer. La littérature *pseudo-morale* ne s'égare même pas. Elle s'enferme entre quatre cloisons, et raille, du coin de son feu, qui gèle à son contact, les égarés d'autrefois.

Ah ! nous l'avons méritée, cette littérature sénile et rhumatisante ! Qu'avons nous fait de notre jeunesse ? *Il faut que jeunesse se passe*, dit l'infâme sagesse bourgeoise. Or la littérature française a pris au mot cette parole : jeunesse s'est passée. Plus d'aspirations ! plus d'enthousiasme ! Il est temps de faire une fin ! Heureusement, l'Église est là. Grâce à elle, l'histoire nous dédommage du roman.

La famille joue un grand rôle dans la vie de M. Vénard. Mais la famille particulière y sert fidèlement la famille universelle. En récompense de sa limite brisée, elle se dilate dans l'immense. C'est une famille sacrifiée : or le sacrifice est le passage de la vie inférieure à la vie supérieure. Voyez plutôt ! Je ne parle pas seulement de cette belle

et magnanime tendresse qui unit tous ces cœurs, M. Vénard père, l'abbé Théophane Vénard, le petit séminariste Eusèbe, Henri et Mélanie. Dieu ne s'est pas contenté de faire voir que le sacrifice resserre les liens qu'il a l'air de briser. Dieu, satisfait de la manière dont la famille Vénard avait accepté la foudre d'en haut, désarma en faveur de la famille Vénard la foudre d'en bas. Laissons parler le biographe :

« Après avoir dit la messe pour chacun des membres de sa famille vivants ou morts, le nouveau prêtre fixa dans l'année certaines époques auxquelles il devait célébrer pour eux les saints mystères, et de ce nombre, était le jour de la fête de chaque membre vivant. Pour ce qui regarde Eusèbe et le fait que nous voulons mentionner, Théophane avait écrit à celui-ci dans le courant de juillet : « Je dirai la messe pour toi le premier août, fête de saint Eusèbe de Verceil, évêque et martyr, » et le jeune frère y comptait sans nul doute. Or, le trois du mois d'août, il recevait de Paris une nouvelle lettre où l'on lisait : Ce matin, *deux août*, j'ai dit pour toi la sainte messe, *afin que le bonheur t'accompagne.* » — Pour quelle raison Théophane ne remplit-il pas sa promesse, et au lieu de dire cette messe le premier août, la renvoya-t-il au lendemain ? nous l'ignorons absolument ; mais sans dire précisément que nous voyons ici un miracle, on va se convaincre que du moins il s'y trouve une coïncidence bien étrange et tout-à-fait providentielle.

« Le lundi deux du mois d'août 1852, à une heure du soir, à la suite d'un violent orage, la foudre éclata sur le petit-séminaire de Montmorillon, et une étincelle échappée à la masse électrique vint frapper le jeune Eusèbe Vénard. Le foudroyé un instant laissé pour mort fut à grand'peine rappelé à la vie, et bientôt après hors de danger. Or, en voyant cette coïncidence du coup de foudre et de la messe de Théophane, renvoyée à ce même jour sans raison apparente, il est bien difficile que l'esprit d'un homme de foi ne se persuade pas qu'il y ait là une grâce du ciel due à la piété du jeune prêtre. Du moins, savons nous que son frère Eusèbe n'a jamais voulu entendre qu'on expliquât la chose autrement. D'un autre côté, le saint missionnaire qui avait bien remarqué lui-même la coïncidence et à qui on l'a rappelée plusieurs fois, n'a donné aucun démenti ni aucune explication à ce sujet ; quelques jours après l'événement, il s'est borné à écrire à sa famille avec le plus grand calme : « J'ai dit une messe d'actions de grâces ce matin, pour remercier Dieu de nous l'avoir conservé. »

Admirable délicatesse de la Providence ! elle prend un fils, elle en préserve un autre ; et le fils préservé doit son salut au fils sacrifié.

Franchissons les mers. Passons à l'extrême Orient. Théophane Vénard a quitté son père, le ravisseur Jésus-Christ l'emmène au Tong-King.

Ici commence, dans le livre que j'ai sous les yeux, un drame que je n'essaierai pas d'analyser. Il faut lire le récit, où rien n'est donné à l'ostentation, où les choses parlent, où l'intérêt ne languit pas, où la présence divine se fait sentir et goûter.

En 1596, le dominicain Diego Advarte, débarquant au rivage Annamite, y trouva une grande croix de bois, dressée par on ne sait qui, par les anges peut-être, Dieu est capable de tout ; peut-être aussi par un missionnaire inconnu, ou bien encore par une de ces âmes que le feu baptise. Cette croix attendait qu'on vint y clouer Jésus-Christ. Ainsi fut fait. Et combien de croix, reflets fidèles, projeta cette première croix ! L'église du Tong-King, depuis son premier martyr (1644) jusqu'à nos jours, a été bien éprouvée : et les noms de MM. Gagelin, Marchand, Cornay, Jaccard, Borie, sans compter les dominicains espagnols, et de nombreux indigènes, sont inscrits au ciel. (1833-1841, persécution de Minh-Menh, qui, lui, mourut subitement d'une chûte de cheval, en cette année 1841.)

Sous la direction de Mgr Retord, ancien domestique, dont la vie admirable est esquissée par notre auteur, le futur martyr commença ce qu'on pourrait appeler les exercices préparatoires. Le biographe nous le montre enseignant la langue latine à de pauvres sauvages, qui parvenaient, à la fin de leurs études, à comprendre à la lecture le *Catéchisme du Concile de Trente*. Comme il venait pour les civiliser, et non pour les surcharger de la barbarie raffinée d'Occident, il n'éprouva le besoin de leur faire connaître, c'est lui qui nous le déclare, ni *Horace* ni *Ovide*. « La controverse des classiques, écrivait-il, est jugée par ici. »

Mais encore une fois, je n'essaierai pas d'analyer. Je craindrais d'affaiblir, par une insuffisante anticipation, l'impression durable et profonde que produira sur le lecteur le récit médité. Je n'essaierai de suivre Théophane ni sous les toits de bamboux, ou dans les souterrains, où se rassemblait, pour l'entendre, une chrétienté furtive, ni en face des mandarins étonnés, qui lui demandèrent avec un genre de naïveté pourquoi il était venu *se faire tuer*. La sanglante persécution de Tu-Duc, en laquelle périrent en si grand nombre les dominicains

espagnols, et les prêtres indigènes, comblaient les vœux de l'abbé Vénard. Condamné à mort, il écrivit à son père, qu'il croyait encore de ce monde :

« Un léger coup de sabre séparera ma tête, comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir. Nous sommes tous des fleurs plantées sur cette terre et que Dieu cueille en son temps, un peu plus tôt, un peu plus tard. Autre est la rose empourprée, autre le lis virginal, autre l'humble violette. Tâchons tous de plaire, selon le parfum ou l'éclat qui nous sont donnés, au souverain Seigneur et Maître. — Je vous souhaite, cher père, une longue, paisible et vertueuse vieillesse. Portez doucement la croix de cette vie à la suite de Jésus, jusqu'au calvaire d'un heureux trépas. Père et fils se retrouveront en paradis. Moi, petit éphémère, je m'en vais le premier. Adieu ! »

Dans une lettre à son frère Henri, le souvenir des coteaux du Bel-Air lui fait dire :

« Quand, tout petit bonhomme de neuf ans, j'allais paître ma chèvre sur les coteaux du Bel-Air, je dévorais des yeux la brochure où sont racontées la vie et la mort du vénérable Charles Cornay, et je me disais : Et moi aussi je veux aller au Tong-King, et moi aussi je veux être martyr. O admirable fil de la Providence, qui m'avez conduit parmi le labyrinthe de cette vie, jusqu'au Tong-King, jusqu'au martyre ! »

Le 2 février 1861, Théophane (θεοσ φαινος, *lumière de Dieu, manifestation de Dieu*), célébra par son martyre la grande fête des Lumières, la fête de la Purification ou de la Chandeleur.

« M. Vénard, dit Mgr Theurel dans une note destinée à la famille, s'était fait préparer pour ce jour de noce un habit de coton blanc et un autre de soie noire, qu'il ne porta que ce jour-là. S'en étant revêtu, il se présenta devant les mandarins, et lorsqu'il eut entendu la sentence, il prit la parole et fit un petit discours. C'était une déclaration formelle qu'il n'était venu en ce pays que pour y enseigner la vraie religion, ajoutant qu'il allait mourir pour la même cause. Il terminait en disant aux mandarins : « *Un jour, nous nous reverrons au tribunal de Dieu.* » Le mandarin de la justice répondit : « Pas d'insolence. » Et le convoi se mit en marche vers le lieu de l'exécution. Il se composait de deux éléphants et de deux cents soldats commandés par un lieutenant-colonel. M. Vénard entonna des chants latins qu'il prolongea jusqu'à la sortie de la ville. Le bourreau lui demanda, comme à un criminel ordinaire, ce qu'il lui donnerait pour être exécuté habilement

et promptement ; mais il reçut pour toute réponse ces paroles : « PLUS ÇA DURERA, MIEUX ÇA VAUDRA !... »

Ce souhait fut exaucé. Il fallut cinq coups de sabre pour détacher entièrement la tête de l'abbé Vénard.

Un an plus tard, jour pour jour, l'anniversaire du triomphe fut célébré solennellement dans l'Église de Saint-Loup. Mgr l'évêque de Poitiers, qui avait encouragé la vocation sacerdotale et apostolique de l'abbé Théophane Vénard, monta en chaire, et retraça à grands traits l'apostolat du martyr. Puis, répondant à des craintes étranges qu'autrefois nous entendions souvent exprimer, et qui, nous le croyons, commencent à disparaître, l'éloquent successeur de saint Hilaire déclara que pour lui, loin de penser que le chandelier de la foi, en passant en Orient, dût abandonner l'Occident, il le croyait assez vaste et assez libre des liens de l'espace, pour éclairer en même temps les deux faces de la terre. « France, s'écria l'illustre évêque, tu seras toujours chrétienne, tu seras toujours catholique, et pour cela tu te montreras toujours universelle dans ton apostolat. Continue, continue d'envoyer tes fils à tous les horizons du monde. Plus tu donneras aux autres, plus tu seras assurée de conserver pour toi-même. »

Le discours de Mgr l'Évêque de Poitiers clôt dignement la vie du martyr. Le seul éloge que nous ferons de ce beau discours est là tout entier. Ce discours, à nos yeux, fait partie intégrante de la vie de M. Vénard. La parole attendrie et fière de l'évêque s'est élancée de la chaire de vérité, sans troubler, entre ciel et terre, l'angélique harmonie du grand souvenir.

Un dernier mot. — La proclamation dogmatique de l'Immaculée-Conception était venue consoler, à l'extrême Orient, le pauvre missionnaire. Effrayé de l'avenir, non pour lui, mais pour les autres, il avait senti renaître dans sa poitrine, à cette grande nouvelle, le calme de l'espérance. Il avait tressailli de joie ! En face de Marie, l'homme se résume. Si donc nous voulons emporter de M. Vénard un souvenir d'ensemble, transcrivons dans nos cœurs ces paroles que nous lisons dans une de ses lettres :

« Pour mon compte, je base mes espérances pour l'avenir sur Marie Immaculée, et je crois que c'est d'elle que partira l'éclair qui foudroiera les idoles du monde... »

Georges SEIGNEUR.

LA RECHERCHE DE JUDITH

Un soir de 1840, un promeneur attardé sur le cours d'Étigny, à Auch, aurait pu voir assise sur un tambour une femme étrange.

Ce jour là, il y avait foire, et des baraques de saltimbanques couvraient le demi-cercle qui se trouve à l'extrémité du cours d'Étigny. C'était sur les trétaux extérieurs de l'une de ces baraques que la femme dont je parle était assise, sur un tambour entouré de petites sonnettes de cuivre.

Ses cheveux noirs retroussés sur le haut de la tête et retenus par un peigne de cuivre rouge dégageaient le cou et les épaules, qui sortaient d'une robe rouge très-décolletée et très-courte. Les tons cuivrés de sa peau brunie encore par l'action du soleil du midi donnaient au blanc bleuâtre de ses yeux un éclat extraordinaire; son pied chaussé seulement d'une sorte de pantoufle à cothurnes rouges pendait en dehors de l'estrade où elle était assise. Ses mains brunes, fortes, mais d'une forme admirable, étaient croisées sur ses genoux; sa tête était penchée sur sa poitrine, —on aurait pu la croire endormie.

Cependant une voix venant de l'intérieur cria :

« Judith ! »

Aussitôt la femme se leva et rentra en soulevant un pan de draperie rouge et jaune qui fermait l'entrée de la baraque.

La famille était réunie, et tous les sujets composant la troupe du saltimbanque se tenaient debout autour d'une table sur laquelle fumait une soupe préparée dans un chaudron de cuivre, lequel avait été placé au milieu de la table.

Deux places se trouvaient encore vacantes.

Judith s'avança et parut surprise de trouver encore une place vide près d'elle.

Ses yeux, que jusque-là elle avait tenus baissés, parcoururent le cercle et d'un seul regard comptèrent pour ainsi dire les hôtes de la maison.

« Père, pour qui cette place ? dit-elle d'une voix vibrante.

— Nous avons un étranger. »

Et le père, en se détournant à demi, montra à sa fille un homme assis dans un coin.

« Approchez, monsieur, » dit Judith.

L'étranger se leva et s'assit près d'elle.

Alors le chef de la troupe, le père, étendit la main au-dessus de la table et prononça quelques paroles, après quoi chacun s'assit et Judith servit la soupe.

Une lampe de fer à trois becs, suspendue au-dessus de la table par une corde nouée à l'une des traverses en bois de la cabane, éclairait ces personnages d'une lueur tremblante et rougeâtre; le moindre souffle du vent qui agitait la toile tendue sur la baraque imprimait à la lampe un balancement et un tournoiement qui jetait alternativement, sur les hôtes qui entouraient la table, des masses d'ombre et de vives lueurs.

En face de Judith celui qu'on appelait le père était assis; sa figure brune et sévère ressortait dans un cadre de cheveux blancs un peu longs qui retombaient en désordre sur son cou. Ses fortes épaules se dessinaient dans un maillot couleur de chair, et les muscles de ses bras ressortaient comme des câbles dans le tricot. — A son cou on voyait un étroit collier de verroteries usées et ternies où se balançait une amulette.

« Servez d'abord l'étranger, » dit le père, qui renvoya son assiette pleine à Judith.

Cet homme avait deux filles, Judith et Uranie. — Uranie était assise près de lui, elle était blonde, grande, pâle avec des yeux noirs, d'un noir mat et velouté; ses épaules blanches et ses bras un peu maigres sortaient tout frissonnants d'un corset de velours noir bordé d'un galon de cuivre doré, et sa jupe de mousseline blanche ornée de découpures rouges bouffait autour d'elle.

« Vous avez deux filles? monsieur, dit l'étranger.

— J'en avais trois, dit le père. Un jour, monsieur, j'ai reçu un étranger, comme voilà que je vous reçois, je lui ai offert mon lit comme étant le meilleur, j'ai dormi par terre sur une natte et quand, le matin, je me suis réveillé, l'étranger était parti et il avait emmené ma fille. C'était la plus jeune des trois — que Dieu lui pardonne. »

Un nuage passa sur la figure de l'étranger.

« Et cependant dit-il, vous me recevez sans crainte.

— J'ignore qui j'ai reçu, dit laconiquement le saltimbanque, et j'ignore qui je reçois.

— Si j'avais été là, moi, dit un des hommes assis à la table, j'aurais bien ratrappé le drôle.., et je vous aurais ramené votre fille, ajouta-t-il en jetant sur Uranie un regard rouge. Qu'on vienne encore en enlever une ici!

— Que ceux qui ont travaillé aujourd'hui, dit le père en se levant, que ceux qui ont travaillé aujourd'hui se couchent.

— Nous avons tous donné aujourd'hui, dit une femme, vous le savez bien; nous avons fait dix représentations et toujours comble partout; ça fa-

tigue plus quand le public donne, pas sur le coup, mais après on est mort. Il n'y a que Judith qui n'a rien fait.

— Hé bien, Judith, dit le père, allumez les fourneaux et faites seule.

Monsieur, ajouta le vieillard en s'adressant à l'étranger, voici mon lit. Je vais dormir sur une natte comme j'ai fait l'autre fois. »

L'étranger s'assit sur le bord du lit, et le vieillard s'étendit dans un coin en s'enveloppant dans un lambeau d'étoffe rouge.

Judith passa alors à son cou des colliers de perles rouges, vertes et bleues chargés d'amulettes, et, ayant allumé les fourneaux, elle plaça dessus une espèce de chandière et des creusets, tout en jetant de temps à autre des regards du côté de l'étranger.

Quand elle le crut endormi, elle sortit d'un sac de cuir des herbes et des fleurs, et, déroulant devant elle une longue feuille de parchemin chargée de caractères étranges, elle combina les feuilles et les fleurs et les plongea dans la chaudière d'où s'échappa bientôt une épaisse fumée, à travers laquelle on apercevait plus que vaguement les hôtes endormis et le vieillard couché dans le coin, dont la tête blanche tombait penchée sur la couverture.

Judith, à la lueur du foyer, apparaissait dans sa robe rouge, un rapide frisson agitait ses épaules noires, à reflets dorés; ses grands yeux, pleins d'éclairs, allaient du parchemin à la chaudière, ses traits fortement tendus se couvraient de moiteur et ses lèvres tremblantes murmuraient :

« Le secret, le secret...

— Mon père, dit-elle en touchant l'épaule du vieillard endormi, ne retrouverons-nous jamais le secret qu'avait ma mère? »

Mais le vieillard n'entendit pas.

Quand Judith revint à la chaudière, elle trouva l'étranger debout près du foyer.

« Dormez, monsieur, dit-elle, ceci ne vous regarde pas. »

Mais l'étranger se rapprocha d'elle, et, ayant retiré du feu la chaudière où s'agitait le jus verdâtre des fleurs décomposées :

« Voyez-vous, monsieur, dit-elle à l'étranger, nous allons ainsi de ville en ville sans aucun lien sur la terre, nous n'avons ni un champ ni un toit où nous puissions nous reposer, nous n'avons pour nous aider que des vagabonds dont nous nous défions, et partout nous sommes méprisés et injuriés, chacun nous repousse. Si nous n'avions pas les secrets que nous ont laissés nos pères pour nous faire craindre et nous venger, je crois que nous ne trouverions pas de pain. »

En ce moment le vieillard qui dormait dans un coin remua, et Judith se tut.

« Voyez pourtant, ajouta-t-elle, je respecte mon père et j'honore Dieu. Je

rends le bien qu'on me fait. Si je reçois la charité, je rends la santé aux malades. J'ai des secrets pour cela.

— Ma fille, dit l'étranger, le Dieu vivant ne se contente pas de si peu.

— Le Dieu vivant?...

— Oui, le Dieu vivant, dit l'étranger, cherchez-le, ma fille. »

Ses yeux se remplissaient successivement de larmes et d'éclairs, aux discours de son hôte.

La lampe à trois becs pâlissait à l'approche du jour.

L'étranger lui dit alors. « Cherchez Dieu, le Dieu vivant, le créateur du ciel et de la terre.

— Vous dites, s'écria encore la bohémienne, que Dieu n'est pas seulement dans les cieux, il est ici... sur la terre. Je pars, dit-elle, et je ne m'arrêterai que lorsque je l'aurai trouvé. »

Quand le vieillard se réveilla : « Allons, dit-il, plions bagages, et partons, il faut être à Roquelaure avant midi. Où donc est notre hôte d'hier? ajouta-t-il.

— Il est parti avant le jour, sans doute, dit Judith, car à mon réveil il n'y était plus.

— I n'a pas dormi, dit le père, car mon lit n'est pas défait. Qui donc était cet homme ? a-t-il laissé quelque monnaie pour son repas et pour la nuit ?

— Non, dit Judith.

— Voilà qui est bien, dit le vieillard, celui-là au moins ne m'a pas enlevé ma fille. »

A ces mots Judith détourna la tête, et, plaçant sur ses épaules un vieux châle, elle le noua derrière sa taille souple et fine et jeta sur sa tête un madras de soie usé.

« Père, dit-elle, je vais devant vous. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche, vous me rejoindrez. » Et sans regarder si tous les hôtes de la cabane étaient là, sans leur dire adieu, oubliant sa sœur, elle partit, emportant sur ses épaules le plus jeune enfant de la maison.

Judith était une véritable bohémienne. Elle avait vingt ans, mais elle ne savait pas son âge; elle avait un père, mais elle ne savait pas son nom; elle l'avait toujours appelé père et les autres l'appelaient toujours maître, elle était accrobate et jouait du tambour de basque.

Un jour le père rentra tenant dans la main un gros livre, et depuis ce jour-là, dès que la représentation était finie, il lisait et quelquefois il racontait à sa fille les choses qui s'y trouvaient.

Ce gros livre, c'était la Bible.

Comme beaucoup de bohémiens, son père et sa mère possédaient des se-

crets terribles et des secrets fameux, ils savaient des remèdes et des poisons inconnus.

Le père avait confié cela à Judith parce qu'elle était sage et discrète.

En quittant la baraque de son père, l'asile ambulant où elle était née, Judith erra par la ville voulant laisser à son père le temps de prendre les devants, elle s'aperçut alors qu'elle était sans argent.

« Qu'importe, se dit-elle, je mendierai, j'irai, misérable, jusqu'à ce que j'aie rencontré le tout-puissant, le Dieu vivant et éternel. Je n'ai besoin de rien jusque-là, et quand je l'aurai trouvé... » Elle n'acheva pas sa pensée, elle regarda le petit enfant qu'elle portait, elle lui sourit, et elle lui chantonna quelque chose de doux, de si doux, que l'enfant, après avoir ri, ri aux éclats, s'endormit enfin sur son épaule.

«Madame, dit-elle à une marchande d'oranges qui stationnait au coin de la rue des Bains, madame, indiquez-moi, je vous prie, une maison où je pourrais demander un asile pour la nuit.

— Jésus! s'écria la marchande d'oranges, qui voulez-vous qui reçoive une bohémienne? Tenez, ajouta-t-elle en lui montrant une maison de belle apparence, il y a là des gens craignant Dieu qui peut-être vous recevront.

— Des gens craignant Dieu, dit la bohémienne, voyons? » et elle frappa.

Une jeune servante doucement embéguinée dans un petit bonnet ouvrit à la bohémienne.

« Entrez, lui dit-elle, je vais demander à madame. Asseyez-vous, ajouta-t-elle d'une voix douce. Je ne suis point maîtresse ici, ajouta-t-elle encore avec un beau sourire, en se retournant à demi.

« Madame, dit la jeune servante en pénétrant dans le salon où se trouvait Madame Bernajot, sa maîtresse, madame, il y a là une bohémienne qui demande l'hospitalité pour un jour, elle a avec elle un petit enfant beau comme un ange, que faut-il faire?

— Vous êtes toujours la même, Lucie, s'écria Mme Bernajot; au lieu de dire : *Madame il y a là une bohémienne* ne pourriez-vous dire : une bohémienne prie madame..... Vous n'apprendrez donc jamais à parler à la troisième personne... enfin recevez-la dans la cuisine, mais il ne faut pas qu'elle couche ici... grand Dieu!... il ne manquerait plus que cela! Quand monsieur rentrera, vous lui montrerez cette femme, mais je vais aller la regarder sans qu'elle s'en doute par la fenêtre du petit cabinet. Vous la montrerez aussi aux enfants quand ils reviendront de la promenade, pour qu'ils voient que nous sommes charitables. Vous aurez soin de leur montrer comme ces gens-là sont misérables, il faut qu'ils sentent la différence, eux qui sont si heureux! Ils apprécieront après cela les soins que l'on a pour eux! Cette femme est-elle très-misérable?

— Oui, madame.

— Vraiment ?

— Oui, madame.

— Hé bien, ayez soin de la montrer aux enfants. Ayez soin de la faire souper après vous, sans dessert bien entendu..... elle sera bien heureuse, vous verrez, d'avoir une bonne soupe... ces gens-là, on ne sait pas de quoi ça vit ! »

Lucie retourna à la cuisine et causa avec la bohémienne en lui annonçant que Mme Bernajot lui accordait à souper et qu'elle, elle la ferait coucher dans sa chambre et dormirait sur une chaise pour cette nuit-là. « Voyez-vous, ajouta Lucie, j'offrirai cela à Dieu pour lui demander la guérison de ma sœur qui a une maladie cruelle.

— Dieu, dit la bohémienne, vous connaissez donc Dieu ?

— Ma chère femme, dit Lucie, vous n'avez donc pas de religion ?

Monsieur et madame sont des gens de religion qui font de bonnes œuvres pour se sauver; madame craint Dieu et monsieur aussi. Mais, dit-elle, je le prie pour qu'il guérisse ma sœur et pour qu'il touche le cœur des pécheurs.

— Votre sœur est malade, dit Judith.

— Oui, dit Lucie.

— Nous parlerons de cela, » dit Judith.

En ce moment le marteau de la porte retentit, et Lucie courut ouvrir à son maître.

Judith ne tarda pas à s'apercevoir au bruit qui se faisait dans la maison que son arrivée était le sujet d'une grande joie. Les enfants criaient et témoignaient une grande impatience de la voir : « Maman, s'écriait l'aîné, une bohémienne, est-ce que ce n'est pas des gens qui disent l'avenir et qui savent des remèdes ?

— Ce sont des gens très-méchants, reprenait la mère, des gens qui ont commerce avec le démon et qui châtient les petits enfants quand ils ne sont pas sages. »

Ces paroles étaient suivies d'un instant de silence et de repos, mais le vacarme reprenait bientôt, jusqu'à ce qu'enfin Judith entendit la voix de M. Bernajot.

« Q'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est ? s'écria ce jeune commerçant. Une bohémienne ici ! Ah çà ! qui donc l'a fait entrer, je voudrais bien le savoir. Lucie !

— Mon ami, écoute ! s'écria Mme Bernajot.

— Lucie !

— Monsieur.

— Mon ami, je t'en prie, écoute.

— Flanquez-moi cette espèce de femme à la porte. Qui vous a permis d'introduire chez moi cette coureuse ?

— Monsieur.

— Taisez-vous.

— C'est madame qui...

— C'est toi? s'écria M. Bernajot en se retournant vers sa femme, ça n'a pas le sens commun, il fallait la renvoyer, ça n'a pas le sens commun.

— J'ai dit qu'elle ne coucherait pas ici.

— Ah! ah! ah! pas possible! Il n'aurait plus manqué que cela. Allons, faites la souper, vite, et renvoyez-moi ça.

— Si tu voulais, reprit Mme Bernajot qui sentit son mari un peu calmé, si tu voulais, nos domestiques qui n'ont jamais aucune distraction, hé bien, on pourrait permettre de faire danser cette femme; on la montrerait aux enfants pour qu'ils voient que nous sommes charitables.

— Fais ce que tu voudras, mais dépêchons, allons vite et vite, il faudra faire la prière de bonne heure ce soir. J'ai des comptes à mettre en ordre; j'ai fait une erreur de 60 c. au préjudice d'un de mes clients, en voilà pour deux heures à retrouver cette machine-là. »

M. Bernajot ne distinguait pas la relation des choses entre elles. Sa vie était partagée en deux, d'un côté des scrupules de conscience en vertu desquels il réglait les choses extérieures de sa vie; et d'un autre côté des emportements, des dédains, des mépris qui le portaient à agir de Turc à Maure envers sa famille, ses domestiques et ses amis *intimes*. Par-dessus tout cela une certaine amabilité avec les gens en place. Cette faiblesse lui venait de son origine et de sa position de commerçant. Sur cet ensemble planait une incrédulité risible. La plus simple histoire lui paraissait invraisemblable. Si vous lui aviez raconté qu'en vous promenant dans les champs vous aviez cueilli des marguerites il vous aurait écouté avec une attention de juge, aurait branlé la tête, et déclaré d'un ton brusque et insolent qu'il y avait là-dessous quelque chose..... assurément... quelque chose, que vous ne disiez pas, et, en s'éloignant il s'écriait : « Laissez-moi donc! Laissez-moi donc! » ce qui était assurément ce que l'on pût faire de mieux.

Mme Bernajot, en conséquence de la permission accordée par son seigneur et maître pénétra, suivie de ses enfants et portant sur ses bras le plus jeune, dans la cuisine où Judith attendait l'heure du souper. L'enfant que Judith portait avec elle avait été, par Lucie, doucement endormi et couché sur un oreiller.

« Vous êtes bohémienne? dit Mme Bernajot.

— Oui, madame, dit Judith. »

Puis Mme Bernajot, poussant devant elle ses enfants, leur dit :

« Regardez comme cette femme est misérable. Voyez-vous ses habits déchirés, ses souliers troués; regardez, si vous n'êtes pas sages, vous serez

comme cela — nous allons lui donner à souper parce qu'elle est bien malheureuse, et que le bon Dieu recommande d'être charitable — voyez-vous comme c'est vilain, la misère... Voyez, ajouta-t-elle, en secouant le petit enfant de Judith endormi sur l'oreiller, voyez comme il est joli, ce petit enfant : hé bien, il sera toujours malheureux tandis que vous rien ne vous manque. Voyez comme vous devez remercier Dieu.

C'est étonnant, ajouta-t-elle, en approchant de l'enfant de la bohémienne celui qu'elle même portait sur ses bras : Votre enfant a l'œil bien intelligent, ma chère femme, déjà il a l'air de voir que ma petite fille est plus que lui, on dirait qu'il lui fait des saluts, et la mienne a un petit air supérieur... en vérité c'est étonnant!»

Mme Bernajot, qui souffrait depuis plusieurs années d'une maladie cruelle qui l'empêchait de se tenir longtemps debout, se retira, entraînant à sa suite ses cinq enfants en leur disant :

« Si vous n'êtes pas sages, la bohémienne vous emportera, voilà! et ce sera l'enfant de la bohémienne qui sera votre petite sœur, ainsi prenez garde! »

Puis, faisant sauter sur ses bras l'enfant qu'elle portait, elle retourna sur ses pas et dit en avançant la tête, à la porte de la cuisine :

« Je vous permets de faire danser cette femme pour vous amuser, je veux que vous ayez une petite soirée, cela vous fera plaisir ; demain vous travaillerez un peu plus tard pour rattrapper cela. Donnez-lui chacune un ou deux sous ; moi, je lui en donnerai dix. Allons, je veux bien vous procurer cette petite soirée. »

Madame Bernajot agissait par une grossièreté de cœur assez commune mais tout à fait inconsciente. On aurait tort de croire qu'elle eût l'intention d'humilier Judith, non certes! ni de lui faire sentir en appuyant dessus toute l'horreur de sa misère, non certes..., vraiment non. Mme Bernajot n'était point une femme cruelle! elle voulait seulement inspirer à ses enfants la crainte de la misère, leur enseigner l'économie, peut-être les rendre reconnaissants pour les dons qu'ils avaient reçus, et, qui sait? peut-être aussi désirait-elle sincèrement leur enseigner un peu la charité.

Quand Mme Bernajot se fut enfin retirée, la cuisinière, Lucie et la bonne d'enfants se réunirent autour de la bohémienne. Il ne fut question que d'elle et de ses aventures, elle leur dit qu'elle avait des secrets puissants.

Lucie alors causa avec elle et lui raconta ce qu'avait sa sœur. Maladie dévorante et terrible dont bientôt elle allait mourir.

Judith alors se leva, et leur dit :

« Ceux qui me parlent et qui m'écoutent sont mes semblables. Je les aime et je dois faire pour eux ce qu'ils font pour moi-même. Vous m'offrez votre lit pour la nuit, je vais vous donner ce qu'il faut pour guérir votre

sœur ; faites ce que je vous dis et elle sera guérie, car vous n'avez pas été curieuse de ma misère, vous avez été compatissante. »

Quand le lendemain la bohémienne fut partie, Lucie donna à sa sœur le remède que Judith lui avait laissé, et la sœur de Lucie fut guérie.

« Je pars, avait dit Judith, car je ne trouve point ici l'esprit de Dieu et c'est lui que je cherche. »

Mme Bernajot, en apprenant la merveille de la guérison, s'évanouit entre les bras de son mari, sur le visage duquel une sueur froide perlait lentement.

« Vous avez le même mal, disait M. Bernajot. Ah! si nous avions su! il aurait donc fallu parler à cette femme. Il faut tout faire pour la retrouver, tout, tout; il faut la retrouver. »

Mais on ne retrouve pas celui que Dieu a envoyé et qui est parti.

« Qu'a-t-elle dit ? disait Mme Bernajot.

— Elle a dit en partant, répondait Lucie, qu'elle cherchait l'esprit de Dieu, et que, ne le trouvant point ici, elle n'y reviendrait jamais.

Ceci étonna beaucoup M. et Mme Bernajot. Ils étaient de ces gens qui font l'aumône quelquefois et jamais la charité, qui soulagent les besoins du corps et oublient l'âme.

La lettre tue ceux qui s'y attachent, et il n'y a pas de pire obscurité que l'obscurité de cette mort. Qui sait de quel coup mortel se frappent ceux qui, en donnant au pauvre, lui parlent rudement et refoulent rudement son cœur ?

La lumière, les faits et les épouvantables catastrophes de leur vie n'ouvrent même pas leurs yeux à jamais fermés. Ils ont frappé les membres souffrants de Jésus-Christ, ils ont frappé ses pieds et ses mains sacrés; ils sont bourreaux au Calvaire, et demandent au crucifié qu'ils abreuvent de fiel et de vinaigre de les conduire à la vie éternelle.

Peu de jours après la visite de Judith, Mme Bernajot mourut.

A quelques jours de là on aurait pu voir sur le chemin qui conduit de Toulouse à Castelnaudary une femme exténuée de fatigue, et portant sur ses épaules un petit enfant endormi.

Le temps était menaçant, de grosses nuées noires s'amoncelaient à l'horizon, la journée avait été accablante, et déjà on entendait dans le lointain le roulement sourd du tonnerre.

L'enfant dormait toujours et la femme, inquiète, le voyant dormir, regardait le ciel et pressait le pas. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

Tout à coup, au détour du chemin, elle se trouva à la grille d'une habitation de belle apparence, et ce fut avec un soupir de soulagement qu'elle souleva le lourd marteau de la porte cochère.

« Jean, cria de l'intérieur la voix douce d'une femme; Jean, ouvrez, voilà certainement mon cousin Paul; ouvrez vite. »

La porte s'ouvrit et Judith se trouva en présence d'un laquais en culotte courte qui lui barra le passage et, se retournant du côté de l'intérieur, il dit sur un ton de respect froid :

« Madame s'est trompée, c'est une espèce de mendiante. »

Au même moment Judith aperçut, derrière le laquais, une jeune femme blonde et fluette qui accourait toute rougissante et qui, en la voyant, recula de deux pas.

« Madame, dit Judith, l'orage approche; donnez-moi, s'il vous plaît, l'hospitalité, j'ai avec moi un enfant et nous avons peur.

— Un enfant? dit d'une voix sèche la jeune femme dont le visage prit à la fois l'air piqué et craintif, un enfant?... enfin! entrez dans l'écurie si cela vous arrange; » et poussant devant elle une petite fille de cinq à six ans qui l'avait rejoint, elle ajouta : « Rentrez, Marie, rentrez. »

En ce moment le marteau de la porte cochère retentit de nouveau; la jeune femme revint sur ses pas en courant, tira elle-même le verrou, et un jeune homme entra.

« Julie, dit-il en lui prenant la main, voyez par quel temps j'accours près de vous. »

Julie leva la tête et regarda son cousin.

Mais en ce moment un éclair traversa le ciel et le tonnerre gronda.

Julie poussa un cri en se suspendant au bras de son cousin.

Celui-ci la porta presque jusque dans le péristyle où se trouvait déjà Judith.

« Mon cher cousin, s'écria Julie, rentrons, je vous prie, cette bohémienne me fait peur. C'est depuis qu'elle est entrée que le tonnerre gronde comme cela. » Puis, se tournant vers le domestique, elle ajouta :

« Faites-la coucher dans l'écurie, si vous voulez. Mon Dieu! que j'ai peur, ajouta-t-elle en se pliant avec grâce au bras de M. Paul de Courcy, son cousin.

« Et mes chevaux, murmura le laquais nommé Anselme, il faudra donc qu'ils couchent avec une bohémienne?

— Dieu! s'écria une femme de chambre, cette espèce de femme va coucher ici?

— Madame a très-peur! dit le laquais.

— Madame, s'écria la femme de chambre en rejoignant sa maîtresse, madame, je me meurs de peur; ces bohémiennes, ça jette des sorts. Si madame la couche dans l'écurie, les chevaux seront morveux demain, c'est certain. Je suis morte de peur!

— Couchez-la dans le grenier alors, reprit la jeune femme d'un air effaré.

— Dans le grenier! madame n'y pense pas! dans le grenier, c'est si près du fruitier, tous les fruits de madame seront gâtés.

— Mon Dieu! s'écria la jeune femme en se serrant plus près de son cousin, que faire, que devenir! Paul, je vous en prie, dites quelque chose.

— Le plus court, s'écria la femme de chambre, serait de la mettre dehors. Toutes ces femmes sont des misérables avec leurs enfants qu'elles ont volés je ne sais où. J'ai une peur! c'est au point que le cocher de madame a été obligé tout à l'heure de me faire respirer des sels.

— Hé bien, courez, ma fille, et dites à Constant de mettre cette femme à la porte. »

Un second coup de tonnerre retentit, et Mme Joliet cacha son visage dans ses mains en s'écriant d'un ton effrayé et mutin :

« Paul, je vous en prie, faites vite finir tout cela, c'est affreux d'avoir peur, savez-vous!

— Si au lieu de mettre cette bohémienne à la porte on la faisait entrer ici, dit Paul, qui attira sa cousine près de lui; elle jouerait du tambour de basque et nous danserait quelque chose au bruit du tonnerre. Cela ne ferait pas de mal; cela serait original. Qu'en dites-vous?

— Oui, c'est cela, s'écria Mme Joliet oubliant ses terreurs; » et, claquant des mains à la manière des petits enfants, elle courut jusqu'à l'antichambre.

« Constant, s'écria-t-elle, faites entrer cette femme, elle va nous danser quelque chose. »

Au moment où après avoir donné cet ordre, Mme Joliet refermait la porte et rejoignait son cousin en courant sur la plante des pieds, la femme de chambre échangea un regard avec Constant et s'écria en levant les épaules :

« Si on a jamais vu! »

Au bout d'un instant, Constant ouvrit la porte du salon et dit, d'un ton où se sentait une ironie basse et méchante, mais avec un visage impassible :

« Cette femme refuse de danser devant madame, en disant qu'elle craint d'attirer sur elle la colère de Dieu.

— Mais c'est superbe! s'écria Paul de Courcy, nous allons nous amuser comme des dieux; laissons-la, pour le moment, conjurer à sa manière la colère de l'Être Suprême qui nous envoie ces jolis petits coups de tonnerre; dînons, et après-dîné, ma chère Julie, nous la ferons venir, nous la ferons parler et danser qui plus est, l'orage sera passé, et la belle ne craindra plus la colère du Tout-Puissant.

— La belle, la belle, reprit malicieusement Mme Joliet en minaudant dans un petit miroir, la belle, mon cousin?

— Ah! ma chère Julie, vous savez bien qu'il n'y a que vous qui..... que.....

— Savez-vous, mon cousin, que si ce n'était pas si effrayant, ce serait bien beau, le tonnerre?

— Venez près de moi, Julie, je suis votre protecteur.

— Pas encore, Paul, reprit Mme Joliet.

— Savez-vous que c'est très-effrayant, Julie, d'épouser une jeune et jolie veuve comme vous?

— C'est vrai pourtant, nous allons nous marier; quand je pense que je n'ai été inconsolable que juste un an, mon cher cousin!.. Convenez aussi que j'avais été sacrifiée, car vous savez, enfin, M. Joliet, entre nous soit dit, n'était pas aimable, et sans sa grande fortune.....; enfin le pauvre homme m'a tout laissé, il ne faut pas trop médire de lui... Comme le tonnerre gronde, mon cousin....!

— Est-ce que vous craignez quelque chose avec moi? Julie.

— Ah! par exemple, s'écria Julie, avec vous, mon cousin, un officier du roi! mais enfin, vous savez, le tonnerre!

— Le tonnerre, reprit l'officier, que diable, le tonnerre je ne le crains pas plus qu'autre chose. Un homme ne doit rien craindre, ni Dieu, ni diable; il ne doit craindre, reprit-il, que le feu de vos beaux yeux, ma chère cousine. »

Les domestiques s'étaient groupés autour de la bohémienne et l'examinaient à distance avec curiosité.

On l'avait laissée dans le vestibule, et elle s'était assise sur un tabouret qui s'y trouvait, l'enfant couché sur ses genoux, la tête dans les mains.

Quand l'éclair traversait la nuée elle levait la tête et s'écriait :

« Dieu vivant. épargnez-moi.

— Y a-t-il rien de plus drôle, s'écria le premier valet de chambre, y a-t-il rien de plus drôle que d'entendre cette misérable crier au Dieu vivant de l'épargner. Où est-il, son Dieu vivant?»

En ce moment les éclats de la foudre étaient devenus si terribles, que monsieur l'officier du roi lui-même éprouva une certaine crainte. Il se sentit mal à l'aise près de sa gracieuse cousine, et il la quitta pour aller chercher cette bohémienne qui, décidément, ne devait pas lui refuser de danser en sa présence.

M. Paul de Courcy, l'officier du roi, avait un certain ton rodomont bien fait pour intimider la valetaille. Il fallait une certaine profondeur d'observation pour découvrir, derrière sa brusque insolence, une crainte parfois assez vive; cet esprit étroit et cette âme basse ne voyait aucun inconvénient à traiter, avec mépris, les âmes logées en des personnes de pauvre apparence.

En entrant dans le vestibule il écarta d'un geste les domestiques et s'écria, en touchant du bout du doigt la bohémienne :

« Allons! allons donc! Savez-vous que c'est à ma cousine que vous devez d'avoir trouvé ici un refuge ; il est au moins étrange que vous ne *payiez* point l'hospitalité qu'on vous *donne* par une complaisance! Allons, oh là! levez-vous et suivez-moi. »

Le regard de la bohémienne se voila sous un feu sombre, elle se leva avec l'enfant dans ses bras et suivit le fringant capitaine. Ses lèvres pâlies s'agitaient dans une parole intérieure.

Quand elle entra dans le salon où l'attendait Mme Joliet : « Allons, dit Paul de Courcy en se jetant avec mollesse près de sa cousine; allons, que diable! dansez, nous ne vous avons pas fait venir ici pour perdre notre temps à vous parler, ma chère! »

Judith leva les yeux, puis elle éleva au-dessus de sa tête l'enfant qu'elle portait. Au même moment la foudre éclata, et, brisant les vitres, parcourut la pièce, puis tournoyant autour de la bohémienne immobile qu'elle couvrit de feu, elle fondit enfin sur le canapé d'où une épaisse fumée noire s'éleva bientôt.

Les domestiques, épouvantés du fracas qui venait de se faire, virent passer Judith qui, sous des torrents de pluie, traversa la cour son enfant sur les bras et gagna la route. Mais, effrayés du silence étrange qui planait sur la maison, ils se regardèrent avec crainte.

« Qu'est-il arrivé! dit enfin la femme de chambre?

— Madame sonnera, » répliqua un des valets.

Mais dans une maison où il y a des morts on ne parle pas comme dans une maison où il n'y a que des vivants. L'air rend un son mat qui étonne.

Tous se turent.

De M. l'officier du roi et de sa gracieuse cousine il ne restait que peu de chose. Des débris calcinés, qui firent reculer d'horreur la femme de chambre et les valets.

La pluie tombait avec une telle violence, que Judith, effayée et inquiète, s'écria en serrant son enfant entre ses bras :

« Dieu vivant, est-ce vous que j'ai vu tout à l'heure? soutenez mon cœur, dirigez-moi. Où êtes-vous? Dieu vivant! »

En ce moment la bohémienne aperçut, cachée derrière quelques buissons, une petite cabane, elle leva le loquet d'une porte disjointe et entra.

« Nous sommes dans la douleur, dit un vieillard qui s'avança en la voyant entrer. Si vous ne craignez pas de voir mourir ma fille, entrez, madame. »

Judith posa son enfant et s'assit près du lit. La malade souriait.

« Vous ne souffrez donc pas, dit la bohémienne?

— Madame, reprit le vieillard, nous attendons en ce moment la visite de Dieu.

— Dieu! dit la bohémienne qui se leva, Dieu ici! je le cherche depuis longtemps.

— Le voici, dit une voix, » et Judith, en se retournant, se trouva en face d'un prêtre qui éleva sur sa tête un vase d'or.

Judith retomba assise près du lit et cacha son visage. Elle entendit des murmures, des soupirs, des larmes, puis des chants, et quand elle leva la tête :

« En vérité, lui dit la malade, Dieu m'a rendu la vie. »

Et contre toute espérance elle se leva et montra à son père un visage radieux.

Il sembla à Judith que la cabane était pleine de feu.

« Que c'est simple, disait le vieillard en serrant sa fille dans ses bras. Dieu vivant, que vous êtes doux! »

L'orage était passé, le ciel était devenu bleu, et Judith, en voyant le prêtre qui se disposait à partir, emportant Dieu, déposa son enfant sur les bras de la jeune femme guérie et le suivit de loin, à distance, et on ne la revit jamais plus.

La foudre qui l'avait épargnée dans la première maison ne l'avait pas épargnée dans la seconde.

Les hommes ne la revirent plus; mais le prophète Élie, qui ne perd jamais de vue la montagne du Carmel, l'aperçut sur une cime si haute, qu'il eût été étonné lui-même s'il n'eût été le prophète Élie.

JEAN LANDER.

LES LUTTES DE L'ÉGLISE

LES HÉRÉSIES D'OCCIDENT

Si l'on considère le caractère général des hérésies d'Orient, il semble qu'elles s'attaquent principalement au dogme. En Occident, au contraire, l'hérésie paraît en vouloir plus spécialement à la morale, ou du moins à la partie du dogme qui touche plus immédiatement aux lois et à la discipline. Le génie grec est plus spéculatif ; le génie latin plus pratique.

Ainsi les premières hérésies qui s'élèvent dans l'Église latine roulent sur des points de législation ecclésiastique.

C'est Montan (181), puis Novat, prêtre de Carthage, et Novatien (255), prêtre de Rome, qui, commençant par refuser tout pardon aux chrétiens que la persécution a conduits à l'apostasie, en viennent jusqu'à dénier à l'Église le pouvoir de remettre les grands crimes.

C'est, au Concile de Nicée, un certain Acésius, évêque novatien, qui s'efforce de prouver devant Constantin qu'on ne devait pas admettre les grands pécheurs à la communion de l'Église, et qui s'attira de la part de l'empereur cette réponse fort sensée : « Dressez une échelle, Acésius, et montez au ciel tout seul. »

Ce fut encore en vertu de ce même esprit de sévérité que certains prélats africains nièrent la validité du baptême conféré par les hérétiques et soutinrent que l'on devait rebaptiser tous ceux qui se présentaient pour rentrer dans l'unité. On les appela *Rebaptisants*. Saint Cyprien eut le malheur d'embrasser cette opinion, mais elle n'avait pas encore été mise au rang des hérésies formelles.

Ces erreurs sont reprises par les Donatistes, ainsi nommés de Donat, évêque de Numidie, et d'un autre Donat, évêque intrus de Carthage.

Le Donatisme peut se réduire à deux points :

1° La vraie Église a péri sur la terre, excepté dans le parti des Donatistes ; 2° le baptême et les autres sacrements conférés par de mauvais ministres, c'est-à-dire par tout autre que les Donatistes, sont de nulle valeur.

Cette hérésie, vulgairement appelée le schisme de Donat, se prolongea en Afrique jusqu'à l'invasion des Vandales.

On ne se fait pas idée de la violence et de la cruauté des Donatistes envers les catholiques. Il fallut la force des armées pour les contraindre aux repos.

Citons encore Vigilance, Gaulois d'origine et prêtre de Barcelone, qui, vers l'an 400, prétendit qu'il n'est pas permis d'invoquer les saints ni d'honorer leurs reliques.

Toutes ces erreurs reparaîtront avec le protestantisme, c'est pour cela que nous les indiquons.

Mais arrivons à la grande hérésie occidentale des premiers temps de l'Église. Celle-ci vient d'Angleterre. Il importe de la bien connaître, parce qu'elle exprime le caractère propre de l'esprit d'erreur dans la race européenne. Tous nos rationalistes et même nos politiques modernes sont pélagiens.

PÉLAGE ET LE RATIONALISME.

Au quatrième siècle, la Grande-Bretagne donna le jour à un enfant qui fut nommé Morgan, parce qu'il était né sur les bords de la mer. Morgan embrassa l'état monastique et s'appela Pélagius, c'était la traduction latine de son nom breton. Étant venu à Rome il y rencontra Rufin le Syrien, disciple de Théodore de Mopsueste, dont il reçut les erreurs. Ainsi c'est encore aux Orientaux que nous sommes redevables de la première grande hérésie de l'Occident.

Pélage nie le péché originel, la nécessité de la grâce et du baptême. Ce fut surtout vers 409 qu'il commença à répandre ses erreurs.

D'après saint Augustin, qui par son zèle contre les pélagiens, mérita le glorieux titre de docteur de la grâce, cette hérésie peut se résumer en cinq articles.

I. *Cette grâce sans laquelle on ne peut observer les commandements n'est pas autre chose que la nature et la loi.*

Ce qui revient à dire : par le fait seul que j'ai la raison et le libre arbitre, en un mot que je suis homme, il suffit que la loi divine

me déclare ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ; je puis observer cette loi et éviter le péché sans qu'il me soit besoin de recevoir de Dieu ce secours surnaturel que l'on nomme la grâce.

Le rationalisme enseigne la même doctrine ; mais il enchérit sur Pélage. Celui-ci réclamait encore le secours de la loi pour apprendre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Les sages contemporains n'ont besoin, pour s'éclairer eux-mêmes et pour éclairer les peuples sur le devoir et sur le bien, que de leur seule raison. Aussi ne reconnaissent-ils d'autre religion que la religion naturelle.

II. *La grâce que Dieu ajoute de surplus à la nature et à la loi est accordée à nos mérites, et son effet est seulement de nous rendre plus facile l'observation de la loi.*

Plus facile,— d'où il suit que l'on peut s'en passer.

III. *L'homme peut, dès cette vie, s'élever à un tel degré de perfection, qu'il n'ait plus besoin de dire à Dieu: Pardonnez-nous nos offenses.*

C'est-à-dire que l'homme peut arriver, dès cette vie, au point de ne plus pécher.

IV. *Les enfants ne sont pas baptisés pour être délivrés du péché originel.*

A quoi donc sert le baptême? Son unique effet, d'après Pélage, est d'assurer la grâce de l'adoption. Les enfants naissent innocents, et, comme jusqu'à l'âge de raison ils sont incapables de pécher et par conséquent de perdre leur innocence, il est inutile de les baptiser.

V. *Adam serait mort quand même il n'aurait pas péché ; son péché du reste n'a nui qu'à lui seul.*

Ce résumé montre que l'erreur de Pélage se réduit à nier la grâce et le péché originel, ou du moins, et ce qui revient au même, la transmission du péché d'Adam. C'est nier, par là même, la nécessité de la Rédemption.

Si pour, arriver à la perfection et au bonheur, il me suffit d'être raisonnable et libre, et de connaître la loi, si aucune corruption n'a infecté ou affaibli ma nature, je n'ai besoin ni de la grâce ni d'une réparation quelconque. Le Verbe pouvait ne pas s'incarner, le Dieu-Homme pouvait se dispenser de mourir. Jésus-Christ n'est pas le Sauveur nécessaire.

Pélage donc ne détruit pas moins qu'Arius la victoire et le règne de Jésus sur le monde.

Le Pélagianisme, condamné d'abord par le Pape Zozime, le fut encore par le concile d'Éphèse en 431.

SEMI-PÉLAGIENS

Il n'est rien de si lâche que l'erreur en face de la résistance. Nous avons vu l'Arianisme reculer dans les indécisions et les faux-fuyants semi-ariens ; il en fut ainsi du système de Pélage, il essaya de survivre aux anathèmes de l'Église et aux foudres dont le génie du grand Augustin l'avait écrasé, et pour échapper il se déguisa. Il y avait eu un semi-arianisme, il y eut un semi-pélagianisme ; ainsi plus tard verrons-nous un semi-luthéranisme sous le nom de Jansénius et de son école.

Alors vivait à Marseille un moine vénérable nommé Cassien. Ce saint homme repoussait la doctrine de Pélage; mais, craignant de tomber dans un excès contraire, il prit un juste milieu qui, tenant trop du système pélagien, donna naissance au semi-pélagianisme.

C'est dans la treizième des célèbres *Conférences spirituelles* que Cassien expose sur la grâce et sur la prédestination une doctrine qui fut depuis condamnée comme hérétique.

Le système semi-pélagien peut se réduire aux trois points suivants :

I. *L'homme naît dans le péché originel.* — Et en cela, Cassien contredit Pélage. — *mais il ne laisse pas d'avoir autant de facilité pour le bien que pour le mal.* — là est l'erreur. Par suite du péché originel l'homme est plus porté au mal qu'au bien.

II. *La grâce est nécessaire à l'homme.* — Ici encore Cassien contredit formellement Pélage. — *Mais par ses forces naturelles, par de pieux désirs, par ses prières, l'homme peut mériter la grâce de la foi et de la justification.*

Doctrine fausse ; car il s'ensuivrait que le commencement, le principe du salut vient de l'homme et non de Dieu, et que la première grâce est due et méritée, et non purement gratuite.

III. *Dieu veut sauver tous les hommes indifféremment, Jésus-Christ est mort pour tous également. Le salut est donc offert à tous, mais il n'est accordé qu'à ceux qui s'y disposent ; il est refusé uniquement à ceux qui n'en veulent pas.*

Ces assertions sont fort subtiles, l'erreur y est comme imperceptible, parce que le vrai s'y trouve habilement confondu avec le faux.

Reprenons chacune de ces propositions.

1° *Dieu veut sauver tous les hommes* INDIFFÉREMMENT. Le venin est

dans ce mot *indifféremment* qui peut s'entendre en deux sens dont l'un est vrai et l'autre faux.

Il est vrai que Dieu veut sauver tous les hommes, en ce sens qu'il veut donner à tous, et qu'à tous il donne les secours suffisants pour le salut.

Mais comme, en fait, il accorde plus de secours aux uns qu'aux autres, on ne peut dire qu'il veuille les sauver tous *indifféremment*, c'est-à-dire au point de ne faire aucune différence, de ne mettre aucune distinction entre les uns et les autres.

2° *Jésus-Christ est mort pour tous* ÉGALEMENT.

Le mot *également* est encore à distinguer. Assurément Jésus-Christ est mort pour tous, et par sa mort il a mérité à tous le salut, et la grâce nécessaire et suffisante pour l'opérer. Mais il en est qui reçoivent plus que d'autres le fruit de la mort du Sauveur. Les mérites de cette mort précieuse ne sont donc pas *également* appliqués à tous les hommes, dans ce sens que la mesure soit égale ou la même pour tous.

3° *Le salut est offert à tous.* Cela est vrai, mais on ne peut dire qu'il ne soit *accordé qu'à ceux qui s'y disposent.* Plus d'un exemple prouvent que la première grâce du salut a été accordée à ceux qui étaient loin de s'y disposer. Tel saint Paul, converti par la grâce à un instant où non-seulement il ne s'y disposait pas, mais où il y résistait avec le plus d'énergie; où non-seulement il résistait, mais où il attaquait et combattait de toutes ses forces.

Notre dessein étant de nous borner à une simple indication des principales hérésies, nous ne poursuivrons pas le semi-pélagianisme dans les détours du dédale où il chercha longtemps à se réfugier. Rien de plus rusé, de plus fourbe, de plus petit, de plus lâche qu'un sophiste, surtout un sophiste qui n'ose paraître ce qu'il est. Tels furent les semi-ariens, tels les semi-pélagiens, tels les semi-luthériens ou jansénistes. Tels les rationalistes contemporains qui déjà, sous le nom de spiritualistes, sont aux sophistes déclarés de l'école des Voltaire et des Cousin, ce que Jansénius fut à Luther, ce que les semi-pélagiens furent à Pélage.

Pour ce qui concerne Cassien, il paraît constant qu'il y eut dans son fait plus d'ignorance de la question que de malice. Son intention fut d'éviter les erreurs pélagiennes, sans donner dans celles des prédestinatiens.

Ceux-ci, interprétant mal quelques paroles avancées par saint Au-

gustin dans sa dispute contre les pélagiens, se mirent à enseigner que les bonnes œuvres ne pouvaient servir aux réprouvés, et que les mauvaises ne pouvaient nuire aux prédestinés, que par conséquent ni les uns ni les autres n'avaient à s'inquiéter de bien ou mal agir. Cette hérésie fut reproduite au neuvième siècle par le moine Gotteschalc, et au seizième par Luther et Calvin.

HÉRÉSIES DU MOYEN-AGE.

L'invasion des barbares ne contribua pas peu à délivrer l'Occident du fléau des hérésies. Durant près de six siècles l'Europe fut un champ de bataille. Dans ces combats l'épée joue un rôle plus important que la langue et la plume. De saint Léon le Grand à saint Grégoire VII il est peu question en Europe d'erreurs antireligieuses.

Nous avons nommé Gotteschalc qui, au neuvième siècle, nia la nécessité des bonnes œuvres; il faut signaler encore un autre précurseur de la Réforme : Bérenger, né à Tours, qui vers l'an 1050, osa nier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il eut fort peu de disciples. Après avoir frayé la voie à Calvin, il se rétracta pour ouvrir la route que devait suivre Luther. Il convint que le corps de Jésus-Christ était réellement présent dans l'Eucharistie, mais il prétendit qu'avec le vrai corps du Sauveur se trouvait aussi la substance du pain. C'est l'*impanation* luthérienne. Les réformateurs ne surent que renouveler de vieux blasphèmes; ils n'inventèrent rien, pas même en fait d'erreur.

Peu à peu le chaos protestant se prépare. Vers l'an 1120, Pierre de Bruys et Henri de Toulouse, moine apostat, enseignent que la messe n'est rien, que les prières pour les morts ne leur sont d'aucune utilité, que le baptême ne sert à rien sans la foi, et que, par conséquent, il est inutile aux petits enfants.

Possédé de la fureur manichéenne, Pierre de Bruys s'en allait rebaptisant les peuples, fouettant les prêtres, emprisonnant les moines, profanant les églises, renversant les autels, brûlant les croix. Les habitants de Saint-Gilles perdirent patience en présence de pareils excès, et, s'étant saisis de ce furieux, ils le brûlèrent dans leur ville. Les apôtres de la tolérance peuvent gémir sur le sort de ce misérable; mais, quelle que soit la politesse de la civilisation moderne, quelle que soit surtout l'inépuisable patience des gens de bien du dix-neuvième siècle, on peut affirmer que, si les brigandages et les violences

des manichéens du douzième siècle venaient à se renouveler, un moment viendrait où les peuples se lasseraient d'attendre la protection des puissants et finiraient, comme alors, à se faire justice par eux-mêmes. Or malheureusement la justice du peuple est toujours beaucoup plus terrible que celle des rois.

Citons encore un nom cher au rationalisme, le trop célèbre et le trop infortuné Abailard. Sa théologie offre un mélange des erreurs d'Arius, de Nestorius et de Pélage. Son principe est qu'on ne doit croire que ce que l'on peut comprendre à l'aide de la raison. Du moins Abailard mourut pénitent.

Il est à remarquer que le fougueux Arnaud de Brescia avait été son disciple.

C'est ainsi qu'à notre époque il existe une affinité très-réelle et surtout une sympathie marquée entre les pédagogues rationalistes et les tribuns révolutionnaires. Les premiers posent les principes, les seconds tirent les conséquences et descendent des hauteurs d'une spéculation, se disant innocente, aux pratiques de la révolte et du crime.

MARIN DE BOYLESVE, S. J.

UN ESSAI DE LITTÉRATURE FANTASTIQUE

LE DRAC

COMÉDIE DE Mme SAND ET DE P. MEURICE

Madame Sand traverse une crise morale, depuis longtemps imminente et prévue par les esprits clairvoyants. *Indiana* et sa séquelle ont marqué une première phase; je veux dire cette phase de l'existence où la force croît, où les pensées se réveillent et s'allument, où les pieds demandent à marcher et le cœur à battre. Evidemment, la jeunesse d'*Indiana* n'est pas la jeunesse de tout le monde. Néanmoins, on y sent je ne sais quel souffle orageux et chaud qui montre que derrière cette tempête il y a la vie, et derrière cette écorce, la séve.

Plus tard, avec la vie qui déclinait, la séve s'est amoindrie. Madame Sand qui avait débuté par la philosophie s'est abîmée dans le socialisme; de Bayle, elle est tombée sur M. Fourier. Je gagerais même que le dieu Enfantin lui a envoyé quelques reflets. A cette période, nous avons vu aux étalages le *Péché de M. Antoine* et cette grotesque histoire d'amours antédiluviens où la Bible est remplacée, je suppose, par une chronique scandaleuse du monde des mammifères. Vous n'avez point lu *Evenor*? Connaissez-vous *Leucippe*? Ce sont nos aïeux, s'il vous plaît; ils ont, par exemple, des noms barbares, et je leur préfère Adam et Ève, seulement au point de vue de l'euphonie.

Evenor et *Leucippe* dénotent un affaiblissement dans la santé de leur auteur. Celui-ci n'a plus d'haleine; il cherche dans un passé imaginaire la poésie de l'avenir. Il remplace l'inspiration par le métier. Aujourd'hui et après bien des hasards de diverses sortes, il abandonne ce qui l'attirait jadis. Le réel lui paraît vulgaire, la fantaisie lui sourit; il quitte Nohant pour la Provence féconde en oliviers, et le patois berrichon pour la bouillabaisse.

Le Drac, effectivement est un de ces génies qui poussent aux environs de Marseille; génie, dans le sens féerique du mot. Je suis bien embarrassé pour en donner une définition raisonnable. Ce n'est pas un ange, à coup sûr; c'est plutôt un diable, mais un mauvais diable. Le Drac respire dans l'eau et cependant il n'appartient à aucune catégorie de poissons. Si j'étais païen, je le classerais parmi les Néréides; et encore il manque de Tri-

tons à ses côtés. Ce n'est pas une nymphe, car il habite la mer. *Drac* n'a aucune signification, aucune espèce; il ne se rattache à aucune religion établie. Que devenir, en cette occurrence? Je me tire de mon explication comme je peux et par conséquent je signale déjà un grave défaut dans la pièce. Elle est bâtie sur une équivoque, sur un rien, et ce fondement ne me semble pas assez solide. Madame Sand me livre un héros. Je consens à en entendre les exploits; mais tout au moins, qu'il m'apprenne son sexe.

L'œuvre que j'analyse avait été représentée primitivement sur un théâtre de campagne; elle avait plu au parterre, lequel s'était privé du droit qu'on achète en entrant, et dont le rôle consistait à ne pas se montrer difficile. De plus, elle avait fait la joie d'une Revue sérieuse et reçu les applaudissements d'un public spécial. J'avais alors, s'il m'en souvient bien, examiné la chose. Elle s'accrochait de ci de là à Hoffmann et aux écrivains allemands qui ont navigué dans les mœurs bourgeoises, à Kotzebue. Malheureusement la supériorité de ces derniers éclatait au grand jour. Hoffmann vivait dans le fantastique; il s'était plongé dans cet élément; j'ai même idée qu'il buvait beaucoup et qu'il avait le vin triste. Cela m'explique pour quelle cause il tournait au langoureux. Malgré tout, il croyait à son art, à son état d'halluciné, de même que certaines personnes finissent par croire au somnambulisme et par adopter les somnambules.

Madame Sand n'a pas les excuses d'Hoffmann, si tant est que ce soient des excuses. Elle nourrit pour le surnaturel qu'elle ignore, une passion toujours renaissante et qui n'est jamais payée de retour. A un moment donné, elle s'enferme dans son cabinet, s'exalte, fait gronder son tonnerre et briller ses petits éclairs, se déclare spirite et loge les lutins à pied et à cheval.

La conviction n'est pas là.

Hoffmann, dans ses épanchements bachiques, soupirait pour les étoiles et pour les sylphes; c'est qu'il voyait les sylphes et qu'il tâchait de voir les étoiles. Sa rivale qui a plus de sang-froid pèche justement par l'excès contraire. Elle imagine des incantations qui n'ont rien de terrible, des chaudières qui rappellent le pot-au-feu et des magiciens qui se sont habillés dans la coulisse. En dépit de ses efforts et de ses gros yeux, elle est une sorcière bien sage.

J'emprunte au rédacteur d'une feuille secondaire le récit du drame annoncé.

Au lever du rideau « notre Drac, dans de fort jolis vers, implore de sa reine Cyanée la faveur de prendre notre mortelle enveloppe. » En effet, la reine Cyanée est assise sur une coquille de carton. Cette coquille représente un trône, du moins tels qu'on les fabrique dans la Méditerranée, au troisième dessous. Cyanée est agréable; mais elle écoute de bien mauvais alexandrins; le Drac les débite sans songer à mal, puisque ce n'est

pas lui qui les a faits, et il devient ainsi le Pradon de ce Louis XIV d'un nouveau genre.

Un rimeur qui demande une permission en méchantes rimes est parfaitement accueilli, cela va sans dire. — Le Drac devient soudain Fleur-de-Mer, c'est-à-dire un pauvre mousse, l'apprenti de maître André. Le véritable Fleur-de-Mer a péri dans une tempête. » — Mon rédacteur ajoute consciencieusement : — « On est donc bien sûr qu'il ne dérangera personne. »

Le premier acte, je dois en convenir, est pavé de bonnes intentions, comme l'enfer. La scène se passe dans un paysage bien travaillé, entouré de falaises qui ressemblent aux falaises véritables à peu près de la même façon que les cataractes de Versailles ressemblent au Niagara. Francine, une fille du pays, attend Bernard, qui est parti mais qu'on retrouvera; car le Vaudeville a besoin de lui. Ce Bernard, violent jusqu'au transport, s'est amendé en route; il revient dans les meilleures dispositions qu'il y ait. Par accident, il n'a pas un rouge liard et n'apporte guère dans son ménage qu'une volonté de fer et une âme droite; cela ne suffit pas pour rouler carrosse.

Bernard est un personnage bien usé au soleil de la rampe. Il a roulé dans tous les mélodrames qui se respectent et même dans ceux qui ne se respectent pas. Frédéric Bérat qui voulait « revoir sa Normandie » l'a chanté sur toutes les cordes et avec des dièzes à la clef. Le marin « retour de l'Inde » ne se pratique plus; il faudra inventer quelque absurdité charmante qui remplacera celle-là.

Le Drac amoureux n'est pas davantage révolutionnaire. Ce sujet a défrayé les scènes de boulevard et aussi l'Opéra-Comique. En sommes-nous donc venus à ce point que les premiers par le talent ressasent et racommodent sans trève ce qui a été ressassé et racommodé avant eux. Si tel est notre bilan, que ferons nous, nous autres? — nous qui cherchons le ruisseau de préférence au torrent et qui ne visons point à enrayer le globe.

J'ai raconté que le Drac avait pris la figure de Fleur-de-Mer dans le but d'éblouir Francine. Or, celle-ci n'entend point de cette oreille. Elle congédie bel et bien ses courtisans et parmi eux un certain Lesquinade, coquin doublé de poltronnerie. Le Drac excite Lesquinade, tour à tour généreux et brave sous cette influence occulte. N'est-ce pas là une réminiscence du Faust? Méphistophélès irrite pareillement par ses railleries l'infortuné qui a signé le pacte; il lui met l'épée à la main, il le pousse. Lesquinade mieux avisé que le docteur de Goëthe recule au dernier instant. Il avait provoqué Bernard, et là, sur une côte isolée, devant un précipice béant, ces deux hommes devaient s'étreindre et se déchirer avec le coûteau. Mais le naturel chassé revient au galop. Lesquinade refuse le combat; « — il en a assez » comme il dit, et sur ce le faquin déguerpit et court encore.

« Au Drac qu'il prend pour un enfant, Bernard confie ses dernières pen-

sées; il lui avoue qu'il était heureux de mourir pour Francine, de se dévouer pour elle. Saisi par tant d'abnégation, le Drac ne songe plus qu'à réparer le mal qu'il a fait. Lui aussi se dévouera pour Francine; mais avant de quitter l'enveloppe mortelle qu'il a revêtue, il lui donnera une preuve de son amour. Tout au fond de la mer se trouve un précieux trésor, un collier de perles admirables. C'est ce collier que le Drac ira chercher pour l'offrir à Francine. » Là-dessus, il se précipite dans le gouffre, sans tenir compte des leçons de Bernard qui lui a enseigné précédemment que le suicide est une lâcheté.

Vous ne vous expliquez point, n'est-ce pas, ce dénouement imprévu? Je ne l'ai point du tout compris, pour ce qui me regarde. Le Drac se noie et n'ignore pas qu'il se noiera, puisque son action est préméditée. Dans ce cas, de deux choses l'une; ou il sait que sa dernière heure est venue et alors il ne rapportera pas le collier; ou il présume que Bernard le suivra dans le danger, et alors il ne se dévoue pas, il entraîne son rival au tombeau. De quelque manière qu'on retourne la question on ne sortira pas de ces deux alternatives. Ou le Drac n'a pas pardonné, et il meurt dans l'impénitence finale, ou il a pardonné, et il meurt aussi sottement que possible.

Mes objections ne s'arrêtent pas là. Bernard s'est jeté dans le tourbillon, et il a rapporté le Drac qui tient le collier entre ses doigts crispés. Chacun s'agenouille et la toile tombe... Ceci ne laisse pas que de paraître attendrissant pour ces âmes sensibles. Pour nous qui pleurons moins aisément, le drame est inachevé et ne conclut pas. Je ne suis pas de ceux qui veulent qu'une comédie soit un syllogisme; encore faut-il cependant qu'elle ait le sens commun?

M. Meurice a aidé Mme Sand dans l'arrangement et le remaniement de l'œuvre primitive. J'ai de fortes raisons de croire que les vers semés çà et là dans le courant de la pièce sont le produit du collaborateur de seconde main; cette débauche d'inspiration est une débauche à froid. M. Meurice entend la poésie à peu près comme Mme Sand entend le fantastique. L'un et l'autre se battent les flancs, celui-là pour enfanter des hémistiches boiteux, celle-ci pour imaginer des sabbats innocents, où sans danger un notaire pourrait conduire sa famille sur un manche à balai.

Que voulez-vous? je ne puis me prêter à ces tentatives de littérature abstraite. Il y a là un vieil attirail dont je voudrais voir la fin. Au second acte, j'ai remarqué un effet de lune qui m'eût impressionné pendant la vogue du romantisme. Hier, la lune m'a fait sourire; je savais qu'elle était produite par l'électricité.

De même, dans le répertoire du Gymnase, certains mots provoquaient les pleurs de l'assistance.

« *Du haut des cieux, ta demeure dernière,*
Mon colonel, tu dois être content!

Ces ficelles enchaînaient le public. Maintenant le colonel trouve ses yeux réfractaires et il n'est plus content, du haut des cieux. Ah ! M. Scribe, quel tort vous avez porté à l'armée française !

Après tant de reproches accumulés, donnons un éloge à madame Sand. Elle a évité dans sa comédie les réclamations humanitaires qu'elle prodigue volontiers à tort et à travers. Le sujet ne s'y prêtait guère, mais je suis accoutumé chez elle à en voir partout. Elle parle de ses doctrines philosophiques comme M. Hugo parle de son exil. Après tout, ce dernier est un martyr contestable et madame Sand ne peut pas se figurer que la cour et la ville s'intéressent seulement à son scepticisme ou à ses scrupules. Qu'elle argumente, qu'elle professe; il n'y a rien d'illégal en cet exercice et le monde marche pendant ce temps-là.

J'espère que M. Meurice aura été le Mentor dans cette grosse affaire de la collaboration. Il aura plaidé pour le même peuple, soutenant avec quelque apparence de raison que les spectateurs bornés, les niais, (hélas ! quelle espèce forment ces excellentes gens !) les prud'hommes ne devaient voir que du feu dans ces expositions de principes qu'on ne leur épargne jamais, en cet âge d'éloquence et de bavardages. Les belîtres eussent avalé la dose de confiance et sur la foi de l'étiquette; M. Meurice s'est montré d'une témérité réservée, et voilà une leçon qu'il nous donne, à nous qui ne savons pas toujours être prudents.

Il a du reste accompli à lui seul la plus lourde besogne, et quoique les affiches ne lui fassent pas la part du lion, j'ai cru remarquer que la dose Sand était la plus petite dans le mélange. Je pense d'abord qu'il faut en retrancher toute la partie où les muses chantent. Les strophes étaient si pauvres, si fatiguées, que j'ai hésité à leur attribuer une paternité quelconque. Je me suis décidé pour M. Meurice, parce que je suis l'ennemi des générations spontanées.

Le Vaudeville, dans l'intention de faire honneur aux hôtes qu'il recevait, avait allumé ses plus beaux lustres et accordé sa meilleure troupe. Il a exhumé par la même occasion une farce antique du bonhomme Sedaine qui était un peu voltairien après avoir commencé par être maçon. *Le mort marié* (tel est le titre de cette facétie) ne prouve guère la supériorité de nos ancêtres. — Je parle de nos ancêtres immédiats. Ils déclamaient beaucoup sur la vertu qu'ils ne pratiquaient guère et la société qu'ils pourrissaient assez bien. J'estime que nous avons avancé depuis; car si nous ne sommes pas meilleurs, du moins ne couvrons-nous pas nos vices sous un langage fleuri et appris dans les écoles. Sedaine vivant serait exposé à des avanies; on le supporte mort, parce qu'il ne gêne personne. Pour rencontrer la décence et la vérité dans l'art, il faut sauter par-dessus cet fange parfumée : la Régence et l'Encyclopédie.

DANIEL BERNARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La science et l'hygiène. — Les *trichines*. — Les erreurs d'un savant. — L'enseignement supérieur. — M. le marquis Léon Costa de Beauregard.

I

La science est depuis quelque temps terrible par ses découvertes. Tandis qu'elle nous promet au moyen de la physique et de la chimie perfectionnées, toutes sortes d'améliorations, qui tardent à prendre pied sur le terrain de la pratique, elle prétend nous enlever diverses choses, inégales en leurs mérites, mais auxquelles on tient généralement beaucoup. C'est surtout dans son application à l'hygiène que la science devient inquiétante et tyrannique. Elle veut nous ôter le tabac, particulièrement le cigare, sous le fallacieux prétexte qu'il empoisonne, elle dénonce le café au lait comme l'ennemi de tous les estomacs, réclame contre les fécules et s'attaque enfin au jambon, ainsi qu'à tous les produits alimentaires de même origine. Oui, la science proscrit le porc, elle le voue à l'extermination, à l'extinction, car si l'on cesse de le manger, il cessera de vivre. Cet aimable animal, dont les grâces charment M. Taine, et qu'il donne, avec raison, comme l'emblème de sa philosophie, n'ayant plus son unique raison d'être, disparaîtra.

La question est grave. Ecoutez M. Figuier, l'un de nos plus habiles vulgarisateurs scientifiques :

« La loi de Moïse, qui déclare le porc un animal immonde et en prohibe l'usage comme nourriture, se trouve aujourd'hui justifiée par les observations de nos médecins. Il est bien établi que la viande de porc peut transmettre à l'homme une foule de maladies, parfois mortelles. Ce sont surtout des affections vermineuses qui nous viennent de cette source; on sait que le *ténia*, ou *ver solitaire*, n'a pas d'autre origine. Des expériences récentes ont démontré que la *trichine*, parasite microscopique qui se loge dans les muscles, provient également du porc. Seulement, les accidents auxquels donne lieu la présence des trichines chez l'homme, sont d'un ordre bien plus grave que ceux par lesquels se déclare le *ténia*.

Après une dissertation sur l'origine que l'on avait jusqu'ici attribuée aux *trichines*, M. Figuier expose que le célèbre anatomiste allemand, Virchow et les docteurs Leukart et Zenker, sont arrivés à découvrir et à établir la vérité sur ce ver microscopique, hôte du porc et de l'homme. Cette vérité n'est pas consolante. Écoutons nos terribles savants :

« La *trichine musculaire*, qui est ingérée par l'usage de la viande de

porc, se transforme en peu de temps dans l'intestin, en un animalcule qui ne subira plus aucune métamorphose : la *trichine intestinale*. Celle-ci engendre des embyrons qui, *sans quitter* l'animal ou l'homme dont ils sont les parasites, percent la paroi intestinale et pénètrent dans les fibres musculaires. Si l'animal ou l'homme ne succombe point, les trichines finissent par s'enkyster dans une capsule calcaire, et n'éprouveront de modifications que quand elles seront de nouveau ingérées.

« La *trichine* (*trichina spiralis*) telle qu'elle apparaît dans les muscles, est un ver microscopique. Si son corps était moins transparent, ce qui tient au peu de développement de ses organes, il serait plus facile de la distinguer à l'œil nu, car elle acquiert souvent une longueur de 1 à 2 millimètres. En prenant une trichine enroulée sur elle-même en forme de spirale, et, par conséquent, réduite à un très-petit volume, et en la mettant avec une goutte d'eau sur une plaque de verre, placée au-dessous d'une surface noire, on aperçoit un petit point blanc et rien de plus. »

Si les choses s'arrêtaient là, bien des gens se résigneraient sans peine, à servir de domicile à une multitude de *trichines*. Mais il y a une suite.

« Lorsqu'une jeune trichine a pénétré dans une fibre musculaire, elle s'y meut, en général, pendant quelque temps; elle entame ainsi les parties intimes de la fibre et probablement les désorganise. Elle a une bouche et un canal intestinal; il est donc hors de doute qu'elle se nourrit des tissus qu'elle attaque. Dans l'espace de quelques semaines, elle grossit jusqu'à atteindre 30 ou 40 fois son volume primitif. En détruisant ainsi l'élément musculaire, elle provoque nécessairement des irritations dangereuses. »

Si c'était tout, on pourrait encore risquer cela; mais ce n'est pas tout. La trichine, une fois ingérée, prend un de ces deux partis : ou elle se revêt d'une sorte d'enveloppe et s'enkyste, ou elle reste à l'état libre. Dans le premier cas, elle devient à peu près inoffensive, dans le second elle vous tue. Voici ce que dit à ce sujet M. Figuier.

« Ce qui a surtout éveillé (en Allemagne) l'attention du public, c'est la découverte des trichines à l'état libre, les épidémies et les cas mortels qu'on a observés et qui tenaient à cette cause.

« M. Zenker, le premier, observa une épidémie de ce genre à Dresde, et dans les environs la maladie avait été causée par l'usage d'un seul porc, abattu dans une ferme. Le fermier, sa femme et d'autres personnes tombèrent malades; une servante mourut. M. Zenker trouva des trichines dans les jambons, les cervelas et les boudins; le corps de la servante qui succomba, en était farci. Avec des parcelles musculaires provenant de cette épidémie, M. Virchow fit une série d'expériences sur des animaux. Il en donna à manger à un lapin, qui mourut au bout d'un mois et qui fut trouvé rempli de trichines. Avec sa chair un second lapin fut nourri; il

succomba également au bout d'un mois. La chair de celui-ci avalée par trois autres lapins, les tua au bout de quelques semaines et ainsi de suite. Chez tous ces animaux, les muscles étaient littéralement farcis de trichines. »

Les expériences de M. Virchow soulevèrent des réclamations ; on l'accusa de *trichinophobie* ; mais la question fut encore étudiée et l'on dût reconnaître que la *trichinose* était une maladie authentique, redoutable et procédant, parfois, très-rapidement. « La mort arrive alors dans le quatrième ou cinquième septenaire, dit M. Figuier ; d'autres fois sa marche est plus lente, et après quelques semaines, la convalescence se traîne péniblement. Le malade peut alors succomber à la suite d'une consomption lente, avec amaigrissement et pertes de forces. Souvent M. Virchow, faisant l'autopsie de prétendus phthisiques, ne trouva dans leur corps que des trichines. » Les symptômes de la maladie, bien qu'ils aient quelque chose de spécial, n'offrent pas un caractère assez tranché pour qu'on soit sûr d'avoir affaire à la trichinose à moins que l'on découvre des trichines soit dans les mets dont les malades ont mangé, soit « dans leurs propres muscles. » Cette dernière recherche doit être désagréable à ceux qui la subissent ; ceux qui la font sont d'un autre avis ; il suffit, disent-ils, d'enlever une partie musculaire, « ce qui n'est ni dangereux, ni bien douloureux. »

Et notez qu'il est très-difficile de reconnaître la présence de la trichine. « Ordinairement, lorsque les porcs sont vendus ou tués, les trichines sont déjà enkystées et restent dans une sorte de léthargie ; elles ne reprennent leur activité vitale qu'après que la chair où elles ont été renfermées a été mangée. Rien ne peut donc nous avertir du danger, sinon l'inspection microscopique de la viande. » Lorsque la trichine est absorbée, une heureuse indisposition intérieure peut vous permettre de l'évacuer aussitôt. « Dans le cas contraire la trichine intestinale engendre des jeunes, qui pénètrent dans les muscles et y déterminent les symptômes fébriles. Chaque trichine mère peut donner naissance à 200, 400 ou même à 1,000 embryons. Il suffit donc de 5,000 femelles pour engendrer quelques millions de jeunes, et ces 5,000 femelles peuvent se trouver dans une bouchée de viande ! » N'est-ce pas effrayant ? et que la science est donc désagréable ; mais il y a une consolation. « Ce qui console un peu, dit gravement M. Figuier, c'est que l'on ne peut ingérer et loger un grand nombre de trichines sans en mourir, et les trichines peuvent finir par s'enkister avant d'avoir déterminé des accidents graves. »

Que faut-il faire pour éviter, même ces dernières consolations ? Evidemment le plus sage est de renoncer aux produits culinaires de la famille porcine. Si l'on ne veut pas employer ce préservatif sûr, mais extrême, il faut au moins renoncer au jambon cru, et médiocrement fumé tel, par exemple, que celui qui nous vient de Westphalie. Devons-nous ajouter

que la cuisson du porc n'est pas un moyen assuré d'écarter la trichine? « En effet, dit notre auteur, il faut une demi-heure de cuisson pour que la température des parties intérieures de la viande atteigne 55 degrés centigrades, et les trichines supportent très-bien 50 degrés, elles périssent à peine à 65 degrés. » Donc avant d'absorber de la viande de porc, il convient de la soumettre pendant plus d'une demi-heure à une température d'au moins 65 degrés. On fera bien d'aller jusqu'à 70. M. Vischow, résumé par M. Figuier, indique, en outre, les précautions suivantes :

« Les trichines périssent par *une longue salaison* de la viande et par une *fumigation chaude* de vingt-quatre heures, mais non par une fumigation froide même prolongée de trois jours. Il paraît aussi que la cuisson dans l'eau bouillante ne les tue pas sûrement. Une longue conservation de la viande fumée à froid, *paraît* également les faire périr. »

Le rédacteur scientifique de la *France* se borne dans toute cette étude à résumer les mémoires de M. Vischow, dont M. Onimus a donné une traduction française. Il faut donc accorder à son travail le crédit que mérite le savant auquel il l'emprunte. Si nous avions uniquement M. Figuier pour garant de cette détestable enquête sur les trichines, nous pourrions conserver des doutes. En effet, d'après la *Revue des Deux Mondes*, ce vulgarisateur adopte quelquefois fort légèrement des opinions hasardées, des enseignements suspects, des idées vulgaires. Ecoutez son contradicteur, M. Simonin :

« La Mer-Rouge, quoiqu'en pense M. Figuier, n'est pas rouge, comme pourrait le faire supposer son nom. Nous l'avons parcourue quatre fois sur toute sa longeur, et elle nous est toujours apparue, malgré toutes nos recherches, sous la couleur la plus azurée. La Mer-Vermeille de Californie, que nous avons également abordée deux fois, roule ses eaux bleues ou verdâtres jusqu'au fond du golfe de Cortez, et elle est loin de devoir la teinte sous laquelle on la désigne à une grande quantité de chevrettes, comme le pense l'auteur de la *Terre et les Mers*. Les chevrettes ne sont rouges que cuites, même en Amérique, et il est aussi faux de penser qu'elles colorent la Mer-Vermeille que d'appeler le homard le cardinal des mers, comme on avait baptisé un jour ce crustacé qui orne nos tables. »

C'est M. Jules Janin, un simple homme de lettres, qui risqua dans un feuilleton cette image en l'honneur du homard; il ne fut pas trop humilié de son erreur; mais combien M. Figuier, un savant! doit l'être de la sienne. Sans compter que le terrible M. Simonin lui reproche d'ignorer que le grand lac salé de l'Utah contient plus de sel que la Mer-Morte, et de faire des contes et comptes ridicules sur la quantité d'argent que renferme l'eau de mer.

Puisse M. Figuier s'être également trompé, en prenant au sérieux les travaux de M. Vischow sur les trichines!

II

La Revue a parlé des cours libres et publics qui ont eu lieu l'an dernier rue de la Paix, à la salle Barthélémy et à la Sorbonne. Ces derniers cours avaient été organisés sous le patronage de l'administration. On assure qu'ils seront repris cet hiver. M. le ministre de l'instruction publique ne voudrait pas que l'on s'en tint là. Par une circulaire datée du 1er octobre, il vient d'inviter les recteurs des académies à faire une sorte d'enquête ayant pour but de provoquer dans les principales villes de leurs ressorts, en dehors des siéges de l'Académie, l'organisation de cours comme ceux de la Sorbonne. Le ministre ne donne pas d'ordres, il ouvre un avis et demande des informations.

Cette circulaire contient les chiffres suivants : il existe en France 713 chaires publiques d'enseignement supérieur dont 150 à Paris et 562 dans les départements. Les 41 facultés des départements ne comptent que 12,000 auditeurs. Il résulte de ce dernier chiffre que l'enseignement supérieur est peu suivi. En effet, si l'on répartit les élèves entre les professeurs on trouve pour chacun de ceux-ci une bien faible moyenne d'auditeurs.

III

Les journaux catholiques et conservateurs ont tous constaté que la mort de M. le marquis Léon Costa de Beauregard, avait été pour la Savoie un deuil public. Ces témoignages ont trouvé un écho jusque dans la *Revue des Deux Mondes*. Voici une page de sa chronique sur cet homme si justement aimé et honoré :

« Une noble et remarquable existence, celle de M. le marquis Léon Costa de Beauregard, vient de se terminer prématurément en Savoie. M. Costa de Beauregard appartient à une des familles les plus anciennes et les plus populaires de la Savoie : les lecteurs de Joseph de Maistre se souviennent de la mention fréquente qui est faite du nom de Costa dans sa correspondance, et d'une sorte d'oraison funèbre éloquente qu'il consacre à un jeune membre de cette famille mort pendant les guerres de la révolution. Léon Costa de Beauregard avait été le serviteur et l'ami du roi Charles-Albert. Unissant à un esprit de tradition conservatrice une intelligence libérale, il avait donné une adhésion convaincue et chaleureuse au statut (de 1847)..... (1).

(1) Nous coupons cette phrase parce que ses derniers mots font une excursion sur le terrain politique. Cette partie de l'appréciation du chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes* manque d'ailleurs d'exactitude. Nous n'avons pas le droit de le montrer ici, mais nous pouvons au moins l'affirmer.

(*Note de la Revue.*)

« M. Costa de Beauregard fut le plus notable des représentants de la Savoie dans le parlement de Turin. Plus tard, les hardiesses de M. de Cavour lui parurent des témérités dangereuses : à mesure que les événements se précipitaient, les dissentiments s'accrurent entre les deux anciens amis, et lorsque l'annexion des duchés italiens s'accomplit, M. Costa de Beauregard fut naturellement en Savoie le chef le plus autorisé et le plus désintéressé du mouvement de l'annexion de cette province à la France. Une place au Sénat lui fut offerte; il la refusa par un sentiment de délicatesse élevée, ne voulant pas retirer un seul avantage personnel de l'influence qu'il avait exercée sur ses compatriotes pour les faire entrer dans la famille française. Jusqu'à la fin de sa vie, M. Costa de Beauregard a été l'homme dans lequel l'honnête et vieille Savoie a vu avec le plus d'orgueil la représentation de ses traditions et de ses sentiments. C'est que M. de Beauregard, résidant toujours dans son pays, mettait avec simplicité, avec bonhomie, avec générosité, au service de ses compatriotes, l'emploi intelligent et charitable d'une grande fortune et l'activité d'un esprit toujours attentif aux intérêts de la Savoie. Entre ce gentilhomme populaire et ses compatriotes, il se passait quelque chose qu'on ne trouve plus en France et qui est pourtant un spectacle moral et attachant, quelque chose qui n'a d'équivalent que dans les rapports qui unissent certains lords anglais à la clientèle séculaire de leurs familles. Aussi la mort de M. Costa de Beauregard a-t-elle été un deuil public en Savoie. Toutes les classes et toutes les opinions s'étaient réunies pour lui rendre les derniers devoirs. Il fallait voir les ouvriers, les paysans se presser par milliers à son convoi. Les obsèques de cet homme de bien avaient réuni tout un peuple. »

Nous ne ferons qu'une observation sur cet article. Le rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Eugène Forcade, en a écarté avec un soin puéril et attristant le mot qui devait l'éclairer; il n'a pas voulu dire que M. le marquis Léon Costa de Beauregard était un chrétien zélé, un catholique soumis à toutes les lois de l'Église.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

I. Chronique Littéraire. — II. Religion, Philosophie. — III. Histoire. — IV. Littérature. — V. Sciences.

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

On m'a dit plus d'une fois : Puisque vous colligez les nouvelles du pays littéraire, parlez-nous donc des mauvais livres qui se publient chez les modernes civilisés de la rive droite !.....

Il faudrait s'entendre. Les littérateurs de la rive droite s'agitent beaucoup mais produisent peu. Leur vie tumultueuse s'accuse par les propos et réclames de la petite presse bien plus que par des œuvres écrites. Les maîtres de cette Bohême dorée ou déchaussée, ne sont devenus maîtres que par l'habitude d'un grand soin dans la partie artistique du travail littéraire. Ils procèdent lentement. Leur personnel est d'ailleurs fort restreint. Il ne va guère au-delà d'une demi-douzaine. M. About employe dix-huit mois à la facture d'un livre. M. Feydeau, l'auteur de *Fanny*, distille sa prose. M. Flaubert a perdu cinq années sur *Salambô*. Les produits de Mme Sand sont tapageurs, mais courts et assez rares. Les Hugo comptent trois plumes pour élaborer un roman ou une traduction, qui se font toujours bien attendre. M. Michelet est un peu plus abondant parce qu'il faiblit et vieillit, encore se borne-t-il à un gros volume bon an mal an.

Donc, je ne saurais énumérer chaque mois les mauvais livres que publient nos ennemis, parce que tous ensemble en mettent au plus en circulation, la valeur de un par mois.

Les autres, du bataillon des invincibles, s'abstiennent à peu près complétement. En dehors d'un groupe inconnu qui fait du ressemelage dans les journaux à un sou, on ne voit que deux hommes portant le fardeau de l'éducation littéraire du peuple français : MM. Alexandre Dumas et Ponson du Terrail.

Je ne suppose pas que mes lecteurs désirent bien fort être tenus au courant de la récolte mensuelle de ces deux pommiers ou pruniers de lettres ; un coup de gaule dans les branches, les fruits tombent : ramasse qui veut.

Analyser de tels produits une fois chaque mois ! Il y faudrait un mathématicien, point un chroniqueur, car ma tâche équivaudrait à celle d'un bachelier ès-sciences que l'on posterait près d'une fontaine publique avec

mission de calculer la quantité d'eau fournie en trente jours par le robinet. En place de l'eau mettez de l'encre, l'image sera d'une rigoureuse justesse.

Eb bien! tout fécond que soit l'automnal septembre, il ne nous apporte qu'un livre. Il est vrai qu'on dit ce livre abject. Son titre laisse deviner son esprit, ou son caractère : *les Femmes de Théâtre*. Cela fait suite aux *Mémoires d'une femme de Chambre* et à quelques villenies de même sorte, dont le succès monte, dans la société parisienne, à mesure que les mœurs descendent.

Nous avons ensuite une pièce fantastique de Mme Sand : le *Drac*, extraite d'un roman du même titre. Cela n'a obtenu qu'un succès de politesse. N'en disons rien de plus, puisqu'un de nos collaborateurs consacre au *Drac*, dens ce même numéro, tout un article.

Le théâtre, bien plus que le livre, rétracte ou absorbe la vie littéraire. Par là, il y a toujours un peu de nouveau en fait ou en promesse.

On attend une comédie de M. Emile Augier : Elle n'aura, d'après les ouï-dire, rien d'agressif pour personne.

On promet un drame de M. Emile de Girardin : Cela a causé autant de surprise que s'il se fut agi d'une partition d'opéra de M. Buloz.

On annonce une tragédie lyrique de M. de Lamartine : un *Bélisaire* peut-être bien.

En attendant, la population parisienne s'enivre au spectacle d'une féerie nouvelle : les *Sept châteaux du diable*. Les décors en sont splendides et les *trucs* merveilleux. De la pièce elle-même on ne s'occupe pas. Les *Sept châteaux du Diable* expriment la tentation des sept péchés capitaux. Les sujets sur lesquels opère le tentateur infernal, sont des amoureux bretons et bretonnes. Ils luttent avec la gaucherie voulue , à la fin la madone dramatique les sauve.

La littérature religieuse de l'auteur nous importe peu : Le théâtre pratique tous les genres, comme un violon qui est prêt à jouer tous les airs. Ce qui importe, au moins à titre de curiosité, c'est l'aveuglement ou l'impéritie des dramaturges en présence de la situation neuve faite à l'art dramatique par les progrès d'un agent nommé le *truc*. Le *truc* s'entendait autrefois d'un petit nombre de surprises tellement connues qu'elles ne surprenaient personne. Aujourd'hui le *truc* multiplie ses effets à l'aide d'ingénieux procédés mécaniques. Il est devenu moteur principal; la marche de la pièce, ses situations essentielles, aussi bien que les ressources de l'art décoratif qui a également progressé, tout cela doit lui obéir.

Il est clair que les proportions et l'optique du spectacle s'étant modifiées, s'étant élargies et comme enrichies, la littérature dramatique devait s'engager dans le mouvement, et modifier de même ses proportions, ses effets, sa forme.

Elle n'aurait garde! Il y faudrait un effort, et la littérature moderne

tout entière est incapable d'un effort sérieux ; elle s'est épuisée par des excès qu'on pourrait appeler des libations cérébrales, elle s'est abêtie en se déchristianisant.

De sorte que les drames à grand spectacle font mal à voir, outre leur tendance vers l'immoralité. L'art décoratif y compris le *truc*, transportent la pièce dans les régions héroïques, dans le grandiose, sur les sommets comme dit M. de Laprade, tandis que le sujet tout pauvre, tout plat, avec son style cotonneux, s'essouffle à suivre péniblement de loin. Bref l'art du *truc* et du décor est devenu gaz ou lumière électrique ; la littérature demeure quinquet.

Cette nouvelle du pays littéraire n'a pas sans doute l'attrait d'une primeur, mais elle représente un fait d'art intéressant, que la féerie dont j'ai parlé vient de mettre de nouveau en évidence.

Au risque de me démonétiser complètement, je placerai ici une parole d'admiration pour un chroniqueur qui, tous les jours que Dieu fait, a le talent de servir un menu entier de primeurs à son public. C'est le chroniqueur quotidien du *Petit Journal*. Voilà un homme informé !

Avec le seul emprunt des nouvelles relatives à Alexandre Dumas, j'emplirais la Revue d'un bout à l'autre.

Nous avons d'abord une foire aux autographes établie en Amérique sur les conseils du président Lincoln. Tous les autographes se vendaient au profit des soldats du Nord blessés. On a écrit à Alexandre Dumas une lettre qui est un véritable agenouillement pour obtenir de lui un autographe, un seul. Ce littérateur généreux en a envoyé cent. Savez-vous ce que l'on a vendu ces cent autographes à la foire américaine du Nord ? Soixante mille francs ; c'est-à-dire six cents francs pièces.

On ne sait pas ce que l'on doit admirer le plus de l'homme aux autographes, de l'Amérique du Nord, ou du chroniqueur.

Nous avons ensuite l'histoire des douze melons en l'honneur du même Alexandre Dumas.

Encore une lettre. Le maire apocryphe de Cavailhon, petite commune du voisinage de Vaucluse renommée pour ses melons verts à chair blanche, a sollicité de l'illustre romancier l'envoi de ses œuvres complètes, dans le but de former une bibliothèque dont la commune de Cavailhon éprouvait le besoin.

L'homme illustre a consenti de la façon la plus gracieuse ; ses œuvres complètes formant douze cents volumes ont été expédiées, toutefois avec une réserve, celle-ci : que chaque année le maire dudit Cavailhon servira au signor Alexandre Dumas, une rente viagère de douze melons.

Marché fait. La bibliothèque communale existe, ou a l'air d'exister. Les douze melons seront servis annuellement.

Tous les jours le *Petit Journal* publie une histoire de cette étoffe, au profit quasi exclusif de son collaborateur Alexandre Dumas.

Je ne blâme pas. J'envie. La chronique ainsi entendue serait chose amusante autant que facile, et la matière ne ferait jamais défaut. Des historiettes ! on en trouve à profusion dans le vieux papier ; on en a beaucoup aussi dans le souvenir, même de très-vraies.

En voici une, pour faire pendant à celle des douze melons d'Alexandre Dumas et de la bibliothèque communale dont il est le fondateur.

Il y a quinze ou seize ans, je parcourais le midi de la France en touriste pédestre. La renommée des fameux melons m'allécha, et je fis un détour de quelques lieues pour atteindre Cavailhon. J'y arrive. Je vois un pauvre village composé d'une rue tortueuse, sans aucune apparence de commerce ni de bourgeoisie. Du silence, de la poussière, car le mistral soufflait ; des maisons de campagnards, tristes et indigentes, qu'on eut pu croire inhabitées.

Deux ou trois Cavailhonais passent, hommes ou femmes ; je les arrête, et je les questionne à l'endroit des melons.

Impossible de me faire comprendre : ils ne parlaient que le patois provençal.

Je pénètre dans une, deux, trois, quatre, cinq, six maisons. Même obstacle. Après de grands efforts mutuels, on arrivait à saisir une petite partie de mes intentions. On voyait que *l'estranjou* demandait quelque chose. On me disait l'heure ; on m'indiquait le chemin de Saint-Remi ou de Vaucluse. Mais rien des melons. Evidemment cela s'appelait d'un autre nom dans le pays.

J'allais partir avec ma courte honte. J'atteignais la dernière maison du village. Allons ! encore une tentative, il ne doit pas être dit que je serai venu dans la capitale des melons, expressément pour les melons, et que je l'aurai quittée sans apercevoir l'ombre d'un melon, sans même être parvenu à faire comprendre que la haute renommée des melons de Cavailhon m'attirait seule.

J'ouvre une porte donnant sur une cour. O bonheur ! au centre de la cour, il y avait un énorme tas de melons : plusieurs centaines !

Une bonne femme parut. Toujours le patois. Elle me parla vite et longtemps. Je lui montrai les melons, et ne voulus point sortir de là. Elle se décida à me deviner. Alors, elle en prit un, en coupa une tranche et me l'offrit. Elle renouvela l'opération sur une douzaine de melons. Il ne m'en fallait pas tant ; mais je ne pouvais pas la retenir.

A la fin, je tirai ma bourse. La bonne femme exprima le refus par un geste affectueux suivi d'un discours, hélas ! inutile. Peut-être me priait-elle de lui envoyer mes œuvres complètes en retour de la douzaine de melons éventrés en mon honneur. Cependant elle accepta une pièce de vingt

sous d'un certain air qui exprimait la modestie et la reconnaissance.

Mon but était atteint. Je m'éloignai, heureux d'avoir vaincu tous les obstacles.

La moralité de mon histoire tend à établir que si M. Alexandre Dumas avait envoyé douze cents volumes à Cavailhon en vue d'y fonder une bibliothèque, ce serait très-certainement du bien perdu. Quant à la rente viagère de douze melons : j'en ai dit le prix.

Reste à expliquer la démarche étrange du maire de Cavailhon. C'est bien simple. Il n'y a probablement pas de maire à Cavailhon; ainsi la chronique du *Petit Journal* est tranquille sur ses derrières, elle est certaine que personne ne réclamera, pas plus au sujet des melons qu'au sujet des cent autographes vendus six cents francs pièce en Amérique.

Je cherche, et j'écoute. Il y a toujours des bruits bien plus que des faits, dans le pays littéraire. On parle encore d'un grand drame auquel Mme Sand met la dernière main, et qui serait représenté prochainement à l'Odéon. Le *Marquis de Villemer* y a si bien réussi ! Mais les réclames sous forme d'émeutes sont un moyen excessif auquel la jeunesse des écoles ne peut pas se laisser prendre deux fois. Le fantôme des *clericaux* qui a déterminé le succès du *Marquis de Villemer* ne tromperait plus personne. Néanmoins nous devons nous tenir en garde. Une pièce de qui que ce soit à l'Odéon, ne saurait produire des résultats financiers un peu larges, qu'avec le concours de toute la jeunesse du pays latin surexcitée. Une œuvre de Mme Sand, elle-même, jouerait là le rôle d'un gagne-petit. Nous devons donc nous attendre à quelque surexcitation.

On parle surtout de la *Gazette des abonnés*, une nouvelle invention de M. de Villemessant, ce terrible inventeur qui se fait un jeu de réussir là où échoueraient les plus habiles ! Il avait inventé et il a mené au bon port du succès le *Grand Journal*, une feuille gigantesque, qui déployée habillerait honorablement une statue du Jardin des Tuileries. Il vient d'atteindre les colonnes d'Hercule de l'invention en imaginant une feuille hebdomadaire gratuite, un journal pour rien : la *Gazette des abonnés* ! Cela fait sourire d'abord, et c'est la chose la plus *simple du monde*. L'abonnement à tous les grands journaux a lieu en province par des intermédiaires qui touchent une prime assez forte. Si vous prenez pour intermédiaire l'inventeur de la *Gazette des abonnés*; il touche la prime qui paye largement sa gazette, ainsi il peut vous servir cette gazette gratuitement, vous la servir belle, et réaliser un joli bénéfice.

L'invention de M. de Villemessant est sans doute moins littéraire qu'industrielle ; ce n'était pas une raison pour l'exclure de ma chronique : elle partage ce tort avec la littérature de notre époque, qui n'est guère qu'une industrie besoigneuse et mal exercée.

VENET.

RELIGION & HISTOIRE

CÆSARIS S. R. E. Card. BARONII, OD. RAYNALDI et JAC LANDERCHII ANNALES ECCLESIASTICI de novo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab AUG. THEINER. 1er vol. in-4. L. Guérin, Bar-le-Duc, 1864. On souscrit aussi chez Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22, Paris.

Après la réimpression des *Acta Sanctorum* de *Bollandus*, qui est hors de toute comparaison, l'entreprise la plus sérieuse du moment présent est sans contredit la publication des Annales ecclésiastiques de Baronius, par le R. P. Theiner.

Baronius vivait au seizième siècle; il montra de bonne heure une intelligence remarquable et entra jeune encore dans la congrégation de saint Philippe de Néri. Elevé au sacerdoce à l'âge de 26 ans il fit vœu de pauvreté et il se voua aux ministères les plus humbles. Ses prédications le firent remarquer de saint Charles Borromée, qui voulut l'avoir pour son conseiller; mais rien ne put vaincre la résistance de Baronius ni lui faire plus tard accepter la dignité épiscopale qui lui fut offerte plusieurs fois; cependant il se vit contraint de subir d'autres charges et d'autres dignités et fut sur le point d'être élu pape. La cour d'Espagne, mécontente de lui, fit échouer l'affaire. Ses austérités et ses travaux usèrent sa vie, et il mourut au commencement du dix-septième siècle, avec la réputation d'un savant de premier ordre, et ce qui vaut beaucoup mieux, avec la réputation d'un saint. Il a laissé des ouvrages nombreux et importants, mais celui qui l'emporte sur tous les autres est celui dont nous annonçons la réimpression et la continuation. Voici comment vint l'idée de cette grande entreprise. Quelques théologiens luthériens, cherchant à rattacher la doctrine de Luther aux traditions des premiers siècles, firent tout au monde pour falsifier l'histoire et défigurer jusqu'au moindre détail ce qui était catholique; pour cela, ils publièrent un livre intitulé : les Centuries de Magdebourg. Saint Philippe de Néri, comprenant le mal qui pouvait en résulter, trouva qu'il était indispensable de publier un ouvrage historique fondé sur l'étude des sources; il chargea de ce travail Baronius, qui refusa d'abord, puis fut contraint d'obéir. Il se mit à l'œuvre avec ardeur. Toutes les bibliothèques de Rome furent fouillées; les actes des conciles, les monuments historiques, les Pères de l'Eglise furent compulsés; et de toutes les recherches il sortit une immense quantité de matériaux que l'écrivain mit en œuvre sous le titre d'Annales; il consacra un volume à chaque siècle et en laissa douze achevés.

La première édition des Annales parut à Rome (1588-1593) et eut plusieurs réimpressions successives pour l'une desquelles Baronius a lui-même fourni des corrections. Le savant franciscain Pagi donnait plus tard, en 1705, la correction d'un certain nombre de fautes chronologiques. Les Annales ecclésiastiques de Baronius, qui finissaient en 1198, furent continuées jus-

qu'en 1571 par Raynaldi, et d'une façon digne de Baronius; il composa pour cela dix volumes in-folio. Le P. Landerki reprit l'œuvre à l'endroit où s'était arrêté Raynaldi. Les trois volumes in-folio du P. Landerki sont assez peu estimés; au reste, ils n'embrassent que sept années, et sans doute le P. Theiner aura l'idée de les revoir et de les améliorer.

La meilleure édition des Annales ecclésiastiques est celle de Lucques; elle forme trente-huit volumes in-folio, et contient les notes critiques de Pagi insérées à leur place, et les diverses continuations; on y rencontre en outre les notes de Mansi et de plus les index en trois volumes. Malheureusement cette édition est fort rare et n'a pas les trois volumes de Landerki. Les quatre volumes d'index manquent à beaucoup d'exemplaires. Il est presque impossible de se procurer, surtout en France, un exemplaire complet de l'édition de Lucques. C'est donc rendre un véritable service à la science et à l'Eglise que de rééditer les Annales ecclésiastiques et de donner une édition continuée jusqu'aujourd'hui. On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'un seul homme au monde était capable de continuer cet ouvrage; cet homme, c'est le P. Theiner de l'Oratoire, préfet des Archives secrètes du Vatican et consulteur de la Congrégation de l'Index. Il s'est acquis une réputation européenne par la publication de grands ouvrages historiques connus du monde savant.

A la réimpression des Annales qui se fait sous la direction du P. Theiner, de nombreuses améliorations et additions seront apportées par le savant oratorien. Le texte de certains documents sera plus exact et plus correct, des documents nouveaux seront introduits. Il suffit d'ouvrir le premier volume déjà publié pour voir le bon ordre de la nouvelle édition et se rendre compte de la facilité avec laquelle on pourra y faire des recherches. En tête du volume on trouve un sommaire numéroté; de cette façon, l'on a d'un seul coup d'œil la suite des événements, et, si l'on veut trouver trouver les détails de l'un d'eux, il suffit de chercher dans le corps du volume le numéro indiqué. Au bas des pages se trouve l'indication des passages cités. Les progrès de la science des inscriptions et de la numismatique rendent inutiles beaucoup des notes de Mansi et les médailles insérées par Baronius dans son ouvrage. Le P. Theiner donne dans la nouvelle édition celles-là seulement qui ont quelque valeur, quant à la critique de Pagi, il la place après le texte de Baronius, à la fin de chaque année. Le P. Theiner ajoutera des travaux d'une importance extrême et dont nous nous réservons de parler en leur lieu.

Tous les hommes intelligents et amis de la science apprécieront cette publication. Il nous resterait encore beaucoup à dire, mais nous aurons l'occasion de revenir souvent sur le même sujet à mesure que les volumes nous arriveront. Nous faisons un souhait, c'est que les Annales de Baronius reçoivent partout un accueil favorable et empressé.

L'éditeur nous permetra, en terminant, d'exprimer un regret après nos éloges, nous en avons le droit. Ce regret a rapport au format de son ouvrage. Nous regrettons qu'il n'ait pas adopté, de préférence, le format in-folio ou alors qu'il n'ait pas gardé le format de ses autres publications.

L'opinion de Pie IX dont il invoque l'autorité est certainement très-respectable, mais par respect pour notre Saint-Pontife, il serait bon de ne pas le faire intervenir dans des questions de mercantilisme. Maintenant que M. Guérin vante son format, il en a certes le droit et il a raison de le faire valoir puisqu'il l'a choisi; ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, mais nous aurions voulu, et c'eût été plus habile, qu'il se bornât à faire valoir son format, sans jeter la défaveur sur le magistral in-folio.

D. Flamanagh.

La religion catholique, ou examen raisonné de ses dogmes et réfutation des objections de l'incrédulité et de l'ignorance, par M. l'abbé Oury (Augustin), curé de Ponthion (Marne). 2 vol. grand in-12 de 700 pages chacun. Paris, Victor Palmé, 22, rue Saint-Sulpice. Prix, 8 fr.

On se plaint généralement que les *bons livres* sont rares. Pour moi, je dirais volontiers que ce ne sont pas les *bons livres* qui sont rares : ce sont les *bons lecteurs*.

Tout le monde lit de nos jours. Mais combien y a-t-il de lecteurs qui se proposent d'orner leur esprit des connaissances nécessaires ou utiles, et leurs cœurs de sentiments conformes à leurs devoirs. On lit pour s'amuser : on voudrait que tous les bons livres fussent amusants ; et, comme le mal offre beaucoup plus d'attraits que le bien, comme il est bien plus difficile d'*amuser* avec un bon livre qu'avec un mauvais, on se plaint que *les bons livres sont rares*.

C'est un malheur que le goût des lecteurs frivoles ait ainsi prévalu, ou, si l'on veut, que l'habitude de lire ait pénétré dans les classes de la société qui ne peuvent pas se livrer à des lectures sérieuses. Les bons livres ne manquent pas aux hommes sérieux. Ils ne devraient pas manquer aux autres non plus; parce que, si leur intelligence se refuse à une application prolongée et soutenue, ils devraient lire peu, et chercher à bien comprendre ce qu'ils lisent, au lieu de mettre de côté des livres véritablement utiles, et de perdre leur temps à dévorer des ouvrages qui ne sont faciles à lire que parce qu'ils sont vides de sens et de raisonnement.

Comment faisait-on lorsqu'il n'y avait au foyer domestique que la *Bible*, *la Vie des saints* et *l'Explication de la doctrine chrétienne ?* On connaissait moins d'histoires faites à plaisir, mais on connaissait mieux les histoires incomparables des personnages bibliques, et les grandes figures de la religion catholique. On était pénétré de leurs exemples, et leur souvenir exerçait sur la conduite privée et publique une influence plus avantageuse que la pensée des plus beaux modèles inventés par les romans dits *religieux*.

Si l'état actuel des choses, sous ce rapport, est en progrès, il faut au moins convenir que ce progrès a son mauvais côté, et qu'il ouvre la porte à des abus qui appellent des remèdes énergiques. Pour tirer le meilleur parti possible de cette passion générale pour la lecture, et surtout pour empêcher les mauvaises lectures, ou au moins pour en diminuer le nombre, on a établi dans beaucoup d'endroits, sous une forme ou sous une

autre, des bibliothèques populaires, composées de livres intéressants, instructifs, édifiants. Mais, en général, la doctrine y est clair-semée ; leur morale est plus naturelle que chrétienne, l'instruction et l'éducation ne peuvent en retirer que peu de profit. Et pourtant, avant tout, il faut être instruit de ses devoirs, il faut savoir les pratiquer.

Il y a donc quelque chose à faire ; il y a une lacune à combler dans ces bibliothèques. Il leur faut des ouvrages où l'enseignement s'allie si bien avec le plaisir que le second fasse *en quelque sorte pardonner* le premier, où le principal se fasse accepter par l'agrément de l'accessoire, où l'auteur, si je puis me servir de cette expression, réussise à *dorer la pilule* au lecteur.

Tel est le but que s'est proposé M. le curé de Ponthion, et il a réussi.

Son ouvrage est intitulé : La Religion catholique ou *Examen raisonné de ses dogmes, et réfutation des objections de l'incrédulité et de l'ignorance.* — Il se divise en deux parties distinctes : dans la première, il démontre la divine institution du christianisme,.... l'autorité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine;..... dans la seconde, il résout les principales difficultés qui peuvent arrêter les incrédules ou ébranler les faibles, et il propose de puissants motifs de conversion. C'est donc un livre sérieux. Le savant peut y trouver le résumé simple et méthodique des traités de théologie et des ouvrages de controverse. Le pasteur y puisera des instructions solides et appropriées aux besoins de nos jours, et il sera, pour l'homme de peu de foi et pour l'incrédule qui veulent s'éclairer, un exposé complet de ce que nous devons croire, et des raisons que nous avons de croire et de pratiquer.

Comment un livre qui peut être lu avec fruit par les savants eux-mêmes peut-il en même temps convenir à une bibliothèque paroissiale, et procurer un agrément aux intelligences ordinaires ? Voilà le problème que M. l'abbé Oury a su résoudre avec un succès complet. Il commence par exposer un point de doctrine et de morale dans tout son jour ; puis, pour reposer l'esprit, il termine son chapitre par deux ou trois exemples ou traits d'histoire, bien choisis, frappants, quelquefois même dramatiques. La lecture de la partie sérieuse vous avait peut-être quelque peu fatigué; vous ne suiviez plus qu'avec peine un raisonnement un peu long et un peu trop profond, quoique simplement et clairement déduit. Mais la perspective d'une histoire a soutenu jusqu'au bout votre courage, vous retrouvez des forces pour la lire ; et voilà que chaque circonstance vous rappelle l'enseignement développé dans le cours de la conférence. C'est une répétition de cet enseignement qui vous est donné, sans que vous vous en doutiez. Vous avez tout compris sans fatigue, sans effort; et, comme le trait d'histoire restera gravé dans votre mémoire, vous vous souviendrez aussi de l'instruction à laquelle il se rapporte. Vous aurez donc fait, dans toute la force des termes, une lecture *instructive et amusante.*

On voit que le livre de M. l'abbé Oury est véritablement un bon livre, même aux yeux de ceux qui ne trouvent bons que les livres *amusants.* Il a le précieux avantage de convenir à toutes les classes de la société. Assez

dogmatique pour satisfaire un esprit sérieux et désireux de s'instruire; assez intéressant pour éclairer, sans les fatiguer, les intelligences peu habituées aux raisonnements de la froide logique, rendu *amusant* par les histoires qui suivent chaque chapitre et qui en sont comme *la morale en action*, il réunit les deux qualités que réclamait le poëte latin pour un ouvrage parfait : l'utile et l'agréable. Il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques. Il sera spécialement goûté par les élèves des séminaires, des lycées, des colléges et des pensions ainsi que des jeunes gens qui ont à cœur de compléter leur instruction religieuse.

Ul. PANNET,
Chanoine honoraire et supérieur du petit séminaire de Châlons.

ANCIENNE ET NOUVELLE DISCIPLINE DE L'ÉGLISE, par L. THOMASSIN. Édition revue, corrigée et augmentée par M. ANDRÉ, premier vol. grand in-8; L. Guérin, Bar-le-Duc, 1864. On souscrit aussi chez Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22.

Depuis plusieurs années déjà, il s'est produit un retour heureux vers les études de droit-canon auparavant si négligées dans notre pays. C'est donc une bonne idée qu'une édition revue et corrigée de l'ouvrage du P. Thomassin, dans un moment où laïques et ecclésiastiques s'occupent de jurisprudence et recherchent avec empressement les livres qui peuvent les éclairer sur cette matière. Le P. Thomassin naquit à Aix, en Provence, en 1619. Les Oratoriens furent ses maîtres, et il devint plus tard un des membres de leur congrégation. Il fut tour à tour professeur de philosophie et de théologie dans différentes villes. Travailleur infatigable, le nombre d'ouvrages qu'il donna au public est considérable; mais, celui qui, sans contredit, l'emporte sur tous les autres, est son *Traité de l'ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, où il étudie tous les ordres, dignités, fonctions et devoirs ecclésiastiques. Cet ouvrage du P. Thomassin est un ouvrage puisé aux sources, où toutes les questions se trouvent exposées et discutées.

Le P. Thomassin donne à toutes les matières dont il s'occupe, une étendue assez considérable et en rapport avec la question dont il parle; il rapporte textuellement tout ce qui y a trait dans les conciles, les décrétales, le droit-canon, les rites, les historiens, les lois, les ordonnances et les monuments anciens et modernes. Il faudrait du temps et de longues recherches pour remonter soi-même à toutes ces sources. Le P. Thomassin interprète ces textes, les compare les uns avec les autres, cherche la vérité avec bonne foi et un zèle scrupuleux, et quand il croit l'avoir trouvée, la montre, mais ne l'impose pas. Souvent aussi il ne se prononce pas parce qu'après avoir examiné, discuté, la vérité ne lui apparaît pas d'une façon assez claire, et il aime mieux laisser une question indécise que de la trancher d'une façon douteuse. Personne n'ignore qu'en différents temps la discipline de l'Église a beaucoup varié; à cause de cela, le Père Thomassin distingue quatre époques. La première s'étend jusqu'à Clovis,

la seconde va de Clovis à Charlemagne, la troisième de Charlemagne à Hugues Capet, la quatrième enfin de Hugues Capet jusqu'à la Révolution française. Si les éditeurs s'en étaient tenus-là leur œuvre eût été incomplète, car une cinquième époque restait à ajouter, c'est la nôtre. Dans la pratique elle est pour nous la plus importante. Un homme compétent, dit-on, s'est chargé de terminer l'ouvrage du P. Thomassin, et en même temps de revoir tout cet ouvrage et d'y ajouter des notes et rectifications.

Sur la demande d'Innocent XI, le P. Thomassin traduisit son œuvre en latin ; il y introduisit un ordre meilleur que celui de l'édition française ; malgré cela, les éditeurs ont préféré l'édition française parce que le P. Thomassin avait mis plus de soin à sa rédaction et que le style en est meilleur ; mais ils n'en ont pas gardé l'ordre et ont suivi la marche de l'édition atine.

Ajoutons en terminant que les volumes de cette publication sont pour le format, l'impression et le papier, en tout semblables aux ouvrages des mêmes éditeurs en cours de publication.

LINANCOURT.

LE GRAND CATÉCHISME DE CANISIUS, traduit du latin par l'abbé PELTIER, 6 vol. in-8. Vivès.

On recherche les explications de la doctrine chrétienne, et l'on a raison; on court après tout ce qui se publie de nouveau sur ce point, et l'on a tort, car rien ne vaut les anciens. Nous ne voulons pas raconter la vie de Canisius, on la trouvera très en détail au commencement de la traduction sur laquelle nous désirons attirer l'attention. Nous dirons seulement en quelques mots que Canisius fut un jésuite et un théologien hollandais. Il naquit à Nimègue en 1520 et mourut à Fribourg en 1597. Selon l'usage du temps, il latinisa son nom qui était de Houdt (le chien). Son savoir, son zèle et sa piété le rendirent célèbre. Devenu premier provincial de la Compagnie de Jésus en Allemagne, le collége de Fribourg lui dût sa fondation. Prédicateur de l'empereur Ferdinand, il se distingua entre les premiers au concile de Trente, et ne cessa toute sa vie de combattre l'hérésie, ce qui le fit appeler par eux le chien d'Autriche. Il composa plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est son *Précis de la doctrine chrétienne*. Il a été traduit dans presque toutes les langues, ce qui prouve l'importance qu'on y attachait de son temps et la grande réputation dont il jouissait. Canisius avait composé son Catéchisme pour suivre le conseil de Ferdinand. Ce fut à la prière de ce prince encore qu'il se décida à le publier ; c'était un antidote nécessaire à tous les livres hérétiques dont les protestants avaient inondé l'Allemagne. Quoiqu'il fut sans nom d'auteur, les ennemis de l'Eglise devinèrent d'où partait ce trait qui leur était mortel, et ils ne se firent pas faute de publier pour le discréditer toutes sortes de libelles, de satires et de répliques. Peu de temps après, Canisius publia de son Catéchisme une seconde édition à laquelle il mit son nom. Au sentiment des savants, ce livre est

resté un des meilleurs ouvrages qui aient paru dans l'Eglise, et les écrivains ecclésiastiques n'ont cessé de le combler d'éloges justement mérités. Ferdinand et Philippe II le rendirent obligatoire dans leurs Etats, et il ne tarda pas à être accueilli avec enthousiasme dans tout le monde catholique. On en compte jusqu'à quatre cents éditions différentes. Canisius s'était contenté d'indiquer en marge les textes de l'Ecriture Sainte et des Pères qui confirmaient sa doctrine; ce fut le jésuite Busée, parent de Canisius, qui en donna une édition où étaient cités textuellement les témoignages de l'Ecriture et des Pères, et c'est sur cette édition qu'a été faite la traduction actuelle. Ceux qui se procureront cet ouvrage ne verront pas sans satisfaction que le traducteur a eu la bonne pensée de donner le texte même de l'œuvre de Canisius; ce texte devenu rare méritait d'être conservé, car il est remarquable par sa clarté, sa précision, sa concision et sa belle latinité. L'abbé Peltier n'a pas jugé à propos de faire de même pour les textes de l'Ecriture Sainte et des Pères, parce que les ouvrages dont ils sont extraits sont aux mains de tout le monde et qu'il est facile avec les indications du catéchisme de remonter à la source, nous le regrettons pour notre part.

Voici en deux mots la façon dont procède le Catéchisme et la marche qu'il suit. Il pose des questions et y donne des réponses généralement peu développées mais très-substantielles et d'une admirable précision. Cela fait, en confirmation de sa doctrine, l'auteur cite les témoignages de l'Ecriture Sainte en grand nombre qui ont trait au sujet en question. Après l'Ecriture la tradition tout entière vient déposer à son tour et développer la pensée de l'Ecriture Sainte. Le choix est fait avec intelligence et non de cette façon indigeste qui distingue les répertoires et les trésors de la prédication; ce sont des compilations sans valeur, calquées toutes sur le Catéchisme de Canisius, dont elles sont loin d'égaler le mérite et les qualités. Quand Canisius arrive à des points de doctrine ou de morale qui ont été expliqués en entier et d'une manière suivie par les Pères, il ne cite pas, il se contente d'indiquer ces explications et l'endroit où on les trouvera. Ainsi, pour donner un exemple, l'Oraison dominicale a été commentée en entier par beaucoup de Pères; Canisius nous dit quels sont ces Pères, et nous fait connaître l'endroit de leurs ouvrages où l'on trouvera ces commentaires qu'il serait trop long de rapporter, et qu'il ne conviendrait pas de mutiler. Le 7e volume se termine par une table générale des matières et une théorie de la foi.

D'ARMENTIÈRES.

LITTÉRATURE

LES TENTATIONS D'UN CURÉ DE CAMPAGNE, par Camille DOUCET. In-18 anglais, 215 p. Ballay, 1863.

Voici un livre qui, dans certaines villes, s'est beaucoup vendu depuis quelque temps, et nous le comprenons. A une époque où, en fait de romans,

les titres sont à peu près tout, celui-ci devait attirer l'attention et affriander le goût blasé d'un certain monde. Il n'est pas d'homme dans la vie duquel on cherche plus à pénétrer que dans la vie d'un prêtre, et ici c'est un curé qui vient étaler aux yeux du public son cœur et les secrets intimes de son âme ; certes, il y a là de quoi piquer la curiosité. Beaucoup ont donné ce livre comme un bon livre, comme une apologie du célibat ; nous avouons n'y avoir rien vu de semblable. Le livre est mauvais, et il est toute autre chose qu'une apologie du célibat ecclésiastique ; il serait au contraire facile d'en tirer un argument contre ce vœu de chasteté perpétuelle qui fait du prêtre un homme à part et en quelque sorte au-dessus de l'humanité. Dans le livre de M. Doucet, nulle part on ne voit les beautés, les avantages, les nécessités du célibat; on y rencontre au contraire les privations qu'il impose sans compensation, les regrets qu'il doit, selon l'auteur, exciter dans le cœur, et la vie morne et solitaire à laquelle il condamne. Cela ne suffit pas pour justifier le célibat des prêtres et pour le faire comprendre au public. L'abbé Lemarec, simple curé d'un petit village de Bretagne, n'est pas à nos yeux un véritable prêtre, il est tout au plus un honnête homme, et le prêtre est plus qu'un honnête homme ; si M. Doucet a prétendu nous donner son héros comme le type du prêtre catholique, il s'est trompé du tout au tout. Son curé a des tentations et il en triomphe, mais tout chrétien ordinaire, pourvu qu'il aime Dieu, en fait chaque jour autant. Ce que nous n'aimons pas, c'est que ces tentations semblent lui venir de son état, qui alors se présente comme un danger perpétuel de tomber dans le crime. L'abbé Lemarec est un pauvre homme qui n'était certainement pas fait pour être prêtre et qui a dû entrer dans le sacerdoce sans vocation divine ; il voit avec effroi les portes du séminaire se refermer sur lui, il n'y aperçoit qu'une vie de contrainte et d'artifice mystique où l'on est forcé de vieillir en trois ans, de dissimuler les ardeurs de son âme, de lutter à chaque moment contre la jeunesse, ses générosités, ses élans et ses espoirs : est-il besoin de dire que cela est faux ? Au séminaire, on se forme à la science et à la vertu, et l'on n'y étouffe pas les ardeurs de l'âme ; les générosités au contraire y sont bien à leur place. Suit un portrait ridicule du supérieur et des professeurs. L'abbé Lemarec sortit de là après s'être donné la foi ; on ne se donne pas la foi. « Cette foi, ajoute l'abbé Lemarec, avait grandi et fructifié dans toutes les plaies faites à mon cœur et à ma raison. » Cette phrase est absurde ; le jeune lévite qui tout à l'heure va être prêtre n'a pas de plaie à se faire au cœur, encore moins à la raison, à moins que ces plaies, dans l'idée de l'auteur, ne soient le retranchement des passions. Voilà l'abbé Lemarec devenu curé, et il n'est pas heureux, car dans les réunions d'ecclésiastiques où il se trouve de temps en temps, il ne rencontre « que de la grosse gaieté, des trivialités bruyantes et l'esprit de dénigrement et autre choses. » Poursuivant le récit de cette vie monotone dans laquelle le travail ne trouve guère sa place et où les devoirs du ministère passent presque inaperçus, nous rencontrons cette plaisante remarque. « Dans le prêtre, jusqu'à l'âge de 35 ans, les passions soumeillent, et jusque là l'humanité ne paraît pas en lui. » Pourquoi 35 ans ? l'auteur ne nous le dit pas. L'abbé Lemarec avait sans doute

cet âge quand un jour il aperçut Mlle Marguerite de Tregon. Des sensations nouvelles et inconnues s'éveillèrent en lui; je vous disais bien que cet abbé Lemarec était un pauvre homme. Ne croirait-on pas que jusque-là il n'avait pas vu de femmes! Cette Marguerite aime un sien cousin avec lequel on refuse de la marier: l'abbé Lemarec favorise les amours des deux jeunes gens; charmante occupation pour un prêtre! Et quand enfin il a amené les choses à bien, la vue du bonheur que vont goûter les deux époux lui rend l'âme triste; il songe avec amertume que lui aussi il aurait pu goûter ce bonheur et que pour toujours ses vœux l'en séparent. Le vrai prêtre catholique n'éprouve jamais de regrets de ce genre, et si jamais Satan cherchait à les lui mettre au cœur, il couperait vite le mal par la racine, ce que ne fait pas l'abbé Lemarec, qui semble se complaire dans son état de rêverie malsaine. Sans doute il triomphe de ses tentations, car c'est une nécessité du livre; mais il en triomphe à regret, tellement que tout à l'heure, quand il aura sous son toit une belle-sœur, veuve jeune et belle, il laissera son cœur s'engager dans la voie qui conduit à l'abîme. Cette fois encore il triomphera, et pour étouffer sa passion partira pour les missions, mais il aura fallu que d'autres interviennent. L'auteur ne prétend sans doute pas que son abbé a fait œuvre de prêtre en respectant sa belle sœur; sa conduite est celle d'un honnête homme, rien de plus. L'abbé Lemarec eût été simple chrétien que sa conscience lui aurait crié de fuir le danger, et, s'il eût été bon chrétien, il aurait agi avec plus de promptitude et de décision. Nous pourrions signaler beaucoup d'autres choses, mais celles-ci suffiront pour montrer ce que vaut ce livre, qui cependant n'est pas sans intérêt dans certaines de ses parties. L'auteur sans doute a voulu faire un bon livre, mais il n'a pas réussi; eût-il réussi que nous lui demanderions à quoi bon? A quoi bon un plaidoyer en faveur du célibat, surtout sous forme de roman? il y a longtemps que la question est jugée, et les romans n'ont rien à y voir. Nous aurions voulu donner des éloges au livre de M Camile Doucet, la tâche nous eût été beaucoup plus agréable; espérons que l'auteur nous fournira quelque jour l'occasion de nous dédommager du blâme que nous sommes bien à regret contraint de lui infliger.

V. A. Des Vignes.

Rimes Limousines, par M. A. Lestourgie, chez Louis Vivès, et chez V. Palmé. Paris, 1864.

C'est agréable, lorsque l'on moissonne, de recueillir en grosses gerbes de beaux épis sur qui le soleil semble avoir jeté de préférence les plus vifs reflets de ses rayons, mais cependant il y a encore plaisir et profit à glaner ce que laissent derrière eux des moissonneurs négligents ou trop préoccupés. Ce qui reste sur le champ qu'ils parcourent n'est point à dédaigner, tant s'en faut; il est des pauvres qui en vivent.

Savez-vous pourquoi cette comparaison me vient à l'esprit? C'est qu'aujourd'hui je glane avec la plus heureuse chance. Il est une critique, une critique transcendante, et qui, la plupart du temps, paraît n'avoir d'autre

préoccupation que de mettre en relief ce qui a déjà atteint une certaine hauteur, il est rare qu'elle se penche pour regarder en dessous d'elle : il faut qu'une forte végétation ait ¡ lacé à l'élévation de sa taille certaines productions, pour qu'elle s'en occupe. Elle ne s'aperçoit pas, elle ne veut pas s'apercevoir que pour qu'une plante devienne plus remarquablement belle, généralement parlant, elle doit être cultivée, taillée, émondée par des mains habiles.

Voici, par exemple, un charmant volume de vers, qui, je le crois, a passé comme inaperçu pour la haute critique : il en a été des jolies poésies de ce recueil comme de ces touffes de petites fleurs enfouies sous les hautes herbes : des parfums délicats ont beau déceler la présence de ces fleurs, on passe outre, et, de propos délibéré, on n'accorde un regard qu'aux splendides floraisons que l'art et une longue culture font se dresser sur leurs tiges et qui souvent sont très-malsaines. Il y a cependant dans les *Rimes Limousines* de M. Lestourgie un calme, une fraîcheur, une grâce chrétienne, une pureté de diction dont on sent tout le prix en les comparant aux *désespérances* byroniennes et à l'amertume sceptique de la plupart des récentes productions de la poésie, au débraillé, aux allures régence de quelques autres.

— Je lus dernièrement une phrase fort étrange dans un grand journal et au milieu du compte-rendu d'un volume de vers publié à Paris : « Il est « difficile d'échapper longtemps aux vers, quand on fait le métier de criti- « que (le *métier*, monsieur ?). Je ne le dis pas pour m'en plaindre, je ne le « dis pas non plus pour me féliciter, etc. » — En telle circonstance, il n'y a, ce me semble, ni *à se plaindre* ni *à se féliciter*, même en considérant la critique comme un *métier*, ce qui est une façon fort peu *poétique* d'envisager une chose élevée ; un *juge* toujours doit oublier sa personnalité. Mais est-il permis d'ajouter ceci : « Vouloir être poëte sous le préfectorat de « M. Haussman, au siècle du *Siècle* et de M. Em. de Girardin, de la Bourse « et des agents de change, de la garde nationale et des avocats, cela *me* « *paraît une idée ingénue*, le plus candide mais le plus complet des anachro- « nismes. » — Est-il vrai que tout le monde ne soit préoccupé que de la prestesse avec laquelle des maçons font s'exhausser de minces murailles ou des cris farouches poussés à la Bourse ? On peut constater, au contraire, un mouvement spiritualiste très-prononcé dans les provinces, et rencontrer çà et là de jeunes poëtes qui se livrent encore au culte d'un noble idéal. Par exemple, n'attendez pas d'eux que, sur une guitare aux tons faux et criards, ils exaltent les saltimbanques et les courtisanes à la mode ; ils aiment bien mieux peindre les mœurs simples des habitants de la campagne dont ils savent ne point dédaigner le contact. Leur âme se retrempe devant les spectacles de la nature, et la poésie ne peut, en effet, que se régénérer devant ces spectacles qui seuls ont inspiré la poésie naissante à l'époque des civilisations primitives. En se rendant au fond des forêts ombreuses ou sur les pentes des montagnes pour y rêver en pleine liberté, ces jeunes poëtes saluent en passant la croix qui se dresse au bord du sentier ; si le son des cloches de l'église de leur village arrive jusqu'à eux, il éveille dans leur cœur de chers et pieux souvenirs, il leur rappelle Dieu ! C'est alors que leur pensée se traduit en strophes pleines de généreux

sentiments qui n'ont rien de factice ! Ils rendent ce qu'ils éprouvent et c'est là se qui donne le plus de charme à leurs poésies ; c'est, si je puis m'exprimer ainsi, le *réalisme* de la pensée. Ce genre de réalisme, nous l'apprécions ! D'autres fois, autour d'un clair foyer, sous un toit de chaume, ces mêmes poëtes vont écouter les récits des temps passé, ils prêtent l'oreille aux ritournelles de la cornemuse ou aux vieilles chansons chantées par de jeunes voix. Et les tableaux aperçus dans ces petits coins du théâtre de la Comédie humaine sont ensuite reproduits avec une merveilleuse fidélité. Combien nous aimons ces muses qui, chastes et pures, entretiennent à l'écart une sainte flamme au milieu des ombres du scepticisme, tandis que tant d'autres ne se plaisent qu'à ces clartés du gaz qui illumine l'asphalte des boulevards, mais dont, à chaque instant, il est permis de craindre l'explosion !

Maintenant, qu'a fait la critique, et que fait-elle pour seconder ces aspirations chrétiennes, pour activer ce mouvement vers une réaction désirable? Ne devrait-on pas des encouragements aux tentatives de ces jeunes hommes assez hardis pour affirmer leur foi sans s'inquiéter ni s'effrayer des blasphèmes proférés ailleurs, et pour protester contre le prosaïsme de leur temps ? Devant de louables efforts, qu'ont fait ceux qui, à cette heure, du haut de leur fier tribunal, jugent (non point sans appel) les productions de l'esprit humain ? Les uns n'ont d'autre souci que de constater les verrues qu'ils peuvent découvrir sur les figures des grands hommes; quant aux autres, est-ce faire assez que de combattre les mauvaises doctrines et de repousser les effrontés qui, pour faire de l'art, vont chercher leur idéal dans les cabarets élégants où chantent avec impudence des sirènes équivoques? — Je ne parle pas de ceux qui ne louent que leurs amis, ceux-là sont nombreux.

— M. Auguste Lestourgie n'est point le seul qui ait eu le courage, *l'idée ingénue* si l'on veut, de publier des vers, « sous le préfectorat de M. Haussman » il nous serait facile de citer les noms de plusieurs de ses émules tels que M. Achille Millien, M. Louis Guibert, etc. ; mais ce sont tout spécialement les *Rimes Limousines* que nous nous plaisons à citer aujourd'hui parce que ce recueil, mieux que bien d'autres peut-être, est empreint d'une pensée religieuse à laquelle nous rendons hommage de grand cœur. Il n'y a dans les *Rimes Limousines* aucune aspiration vague et désordonnée, le poëte n'y paraît point interroger la Nature en ayant l'air d'attendre que celle-ci fécondera en lui quelque germe de scepticisme. M. Lestourgie se montre tout simplement catholique, et on doit lui savoir gré de ne s'aventurer jamais au milieu des brouillards d'une métaphysique qui peut répandre quelques clartés, c'est possible, mais des clartés pareilles à celles que certains météores produisent pendant la nuit et qui sont sitôt éteintes ! La foi chrétienne de M. Lestourgie s'affirme virilement dans tout le recueil de ses charmantes poésies, mais plus particulièrement dans les meilleures pièces : *l'Eglise neuve*, *le Chapelet de buis*, *au Tilleul de mon Village*, *le Baptême de l'ouvrier* comptent parmi celles-ci ; c'est à *l'Eglise neuve* que de préférence nous ferons un emprunt :

. . . . . .

Hâtons le pas... qui vient? Pâtre, je sais la route :
Je n'ai rien oublié, car je suis né chez vous ;
Mais suis-moi, parle-moi ; je tremble et je t'écoute :
Reverrai-je tous ceux dont le nom m'était doux?

Jacques, le vieux fermier, existe-il encore?
Dis-moi, se souvient-on de ceux qui sont partis?
J'accourais tout joyeux.... le doute me dévore,
Et je sens mon front pâle et mes pieds ralentis.

N'aura-t-on rien changé dans l'église que j'aime,
Où dans le chœur, enfant, j'ai chanté tant de fois?
Le son de l'Angélus est-il toujours le même?
Sur les tombeaux anciens a-t-on laissé les croix?

« La femme du fermier depuis longtemps est veuve,
« Me répondit l'enfant, je ne vous connais pas...
« Mais venez, vous verrez ; l'église est toute neuve,
« Et notre cimetière est sous les pins, là-bas. »

Tout pensif, j'arrivai sur la place déserte,
Je passais inconnu. Je me pris à pleurer.
Je vis l'église neuve, et la porte entr'ouverte...
Seigneur, pardonnez-moi, sans y vouloir entrer.

Elle étalait son porche aux pierres ciselées,
Ses vitraux rajeunis, et dressait fièrement
Au sommet du coteau, par-dessus les vallées,
Sa tour faite d'hier dans le style roman.

Eh! que me font à moi la blancheur de tes dalles,
Tes voûtes, ton fronton artistement fouillé?
Ah! j'espérais baiser avec mes lèvres pâles
Le sol du temple auguste où j'avais tant prié!

. . . . . .

Je revois tout pourtant... le clocher solitaire
Et son toit surplombé que dominait la croix,
Et l'église, et la tombe, où dans un coin de terre,
Père, aïeul regrettés je vous mis autrefois!

Mais rien n'est plus resté de ce qui fut ma vie.
A ma sombre maison irai-je encor chercher
Quelque trace peut-être au froid néant ravie,
Ce que n'ont eu pour moi l'église et le clocher?

Ainsi j'allais partir, quand une voix céleste
Descendit de la tour sur mon front incliné;
Et je la reconnus. Elle me disait : « Reste!
« Mon chant, triste aujourd'hui, te fêta nouveau-né :

« Je suis la vieille cloche, et pourtant je demeure.
« Ici, tu le sais bien, j'ai tant sonné Noël!
« Par pitié l'on me garde à présent, car je pleure
« Comme si le passé pouvait être éternel!

« Reste, nous parlerons des amitiés anciennes,
« Et ma voix sera douce à ton cœur attristé!
« La brise mêlera tes plaintes et les miennes,
« Frère, fais comme moi, reste! » — Je suis resté.

On dirait dans ces vers comme une vague réminiscence d'Auburn, le pauvre *Village abandonné* chanté par Goldsmith, et aussi comme un reflet de la jolie pièce de Samuel Rogers : le *Souvenir du village*, mais la pensée religieuse domine davantage dans *l'Eglise neuve*, et elle ne donne que plus de charme à la teinte mélancolique répandue sur le morceau tout entier.

— Ce que nous aimons ensuite à reconnaître dans les poésies de M. Lestourgie, c'est son attachement pour son pays natal et son application à en reproduire les sites les plus gracieux. Au titre du livre : *Rimes Limousines*, on pourrait croire, avant d'avoir ouvert ce livre, que l'auteur a fait comme d'autres poëtes provinciaux qui sont parvenus à agrandir le cercle raisonnablement possible de leur réputation. Ceux-ci, mus d'abord par un patriotisme mal compris selon nous, aidés d'un talent merveilleux et d'une forte érudition, se sont servis d'un langage artificiel et dont une partie seulement appartenait en réalité au langage parlé autour d'eux. Quant à M. Lestourgie, il nous dit bien quelque part qu'il a conservé de l'affection pour la langue de Bernard de Ventadour, pour « *cette langue oubliée et pourtant si sonore*, ajoute-t-il, *si douce et si charmante en des refrains d'amour*. » Mais il n'a eu garde d'utiliser des richesses couvertes de poussière et de moisissures, on peut l'en féliciter. Quels services peut rendre la pénible exhumation d'un langage oublié? cela rappelle qu'autrefois la poésie pouvait employer avec avantage à profit la douceur et la mollesse, mêlées d'une rude énergie, propres à ce langage, avant que, tombé en désuétude, il se détériorât; ne le savait-on pas? Et qu'importe? Prétendrait-on mettre perpétuellement, dans l'avenir, ces langues en usage dans des littératures à part? La prétention serait étrange. Qui donc aurait le temps d'étudier les grammaires qui sortiraient de chacune de nos provinces où les dilectes changent, sinon l'idiome : on lit avec plaisir les Barzas-Breiz traduits par M. de la Villemarqué; bien peu, je crois songent à apprendre le breton pour mieux les apprécier? — Et nul ne pourrait dire que la langue française s'est trouvée insuffisante pour exprimer ce que M. Lestourgie a voulu lui faire exprimer relativement aux mœurs et aux habitudes des villageois du Limousin et aux sites de ce pays. Il a rendu avec bonheur les diverses physionomies qu'il voyait autour de lui, et tout aussi bien la douce et riante figure de *Jacqueline* que la mine fière et burlesque de *Jean*, l'insolent campagnard qui a fait fortune, et que la trogne enluminée du compère *Mothurin*.

Dans le genre de ce que nous appellerions volontiers *poésies provinciales*, si à ce mot de *provincial* il ne s'attachait quelque défaveur auprès de la nombreuse catégorie de ceux qui ne voient la province qu'à travers les romans de Balzac et de son école, ou bien d'après les *Impressions de voyage* de quelques touristes hâbleurs, nous remarquons encore *le Colet*, *Mathurin*, *Jean*, *Glény*, *Les Vendanges Limousines*, *Septembre*, *la Mère allait aux*

Champs, *Girol*, etc. Les provinces, leurs anciennes mœurs, leurs beaux paysages, leurs vieilles légendes et leurs traditions, ce sont là des mines où la poésie peut rencontrer des filons riches et jusqu'ici peu exploités; nous applaudissons ceux qui se livrent à ces précieuses recherches.

LOUIS DE LAINCEL.

LA VALMASQUE, par Jules COURTET. In-12, 237 p. Paris, J. Tardieu, 1862.

Ce livre est un roman, un roman historique racontant un des épisodes des guerres religieuses du Comtat, le siége de Menerbes. Son titre de Valmasque lui a été donné par l'auteur en souvenir de la vallée qui s'étend entre Bonnieuse et Menerbes, vallée qui au quinzième siècle portait le nom de Valmasque, val des sorciers, nom qu'elle a conservé depuis. Comme toujours dans ce genre d'écrits, un roman d'amour se trouve mêlé à l'histoire, et sert de trame pour relier les événements et leur donner un intérêt qui flatte l'imagination et pique la curiosité. L'ouvrage de M. Courtet n'offre rien de dangereux, il est d'une lecture agréable malgré quelques longueurs et une certaine lenteur dans l'action. La façon dont il a peint les mœurs des protestants porte tout à fait la physionomie du temps, elle est pleine de vérité. Rien surtout qui appartienne mieux au caractère de ces ennemis de l'Église et de l'État dont le Béarnais était le chef, que cette affectation à mêler toujours à leur langage les paroles de l'Écriture sainte. Après avoir rendu justice à l'auteur et avoir reconnu ce que son livre a de mérite, nous dirons que jamais nous n'avons été partisan du roman historique. Nous n'aimons pas ce mélange de réel et de fictif qui souvent fausse les connaissances et les jugements du lecteur, même alors que l'auteur n'a pas fait plier les événements aux exigences de son récit et ne les a pas accommodés à sa fantaisie.

On a tant abusé du roman historique! C'est dans ces romans prétendus historiques de la bohème littéraire, que la plupart des gens du monde ont été puiser les *belles* connaissances historiques qu'ils possèdent, et ces nombreux et absurdes préjugés si bien enracinés dans leur esprit, que la force d'un Hercule ne parviendrait pas à les en arracher, et que le soleil avec toute sa lumière ne dissiperait pas les ténèbres qu'ils ont amassées dans l'intelligence de tous ces lecteurs d'œuvres malsaines.

A. D'ARMENTIÈRES.

LE BIVOUAC DES TRAPPEURS, par Bénédict Henri RÉVOIL. In-12, 303 p. Paris, Brunet, rue Bonaparte.

Le titre de ce livre n'est que pour justifier la réunion des trois histoires qu'il renferme. Ces histoires sont supposées avoir été racontées le soir, auprès du feu d'un bivouac; elles ont pour titres : la *Rose des Turcarocas*, *le Roc enchanté*, *Otami-ah*, et n'ont, dit l'auteur, d'autre mérite que la plus grande exactitude, une couleur locale prise sur le fait et un sentiment de simplicité tout particulier. Il est permis de douter de cette si parfaite exactitude que l'écrivain met tout d'abord en avant, car les trois récits que nous venons de nommer se ressemblent beaucoup et n'accusent pas

une grande richesse d'invention. Chacun a pour héroïne une Indienne. Les trois jeunes filles sont créées à peu près sur le même modèle; toutes trois sont aimées, enlevées par des ennemis, et c'est leur possession qui donne lieu aux événements se terminant trois fois par un mariage. Si la couleur locale ne venait donner au livre ce charme tout particulier que possède la nature dans le Nouveau-Monde, il nous paraîtrait assez monotone et assez peu attrayant. Les ornements font passer le tableau, et on le contemple sans trop de déplaisir. Nous espérons mieux de M. Révoil, car ce premier volume de ses récits américains laisse à désirer; non pas que le livre soit mauvais au point de vue de la morale, mais il est sans grande valeur littéraire, et l'auteur dit parfois des choses d'une naïveté de mauvais goût qui étonnent. Ainsi à propos d'Otami-ah, séparée de son fiancé, il fera la réflexion qu'elle eût mieux aimé se trouver avec celui-ci qu'avec le chien qui faisait alors sa seule compagnie; M. Révoil peut être persuadé qu'on le croira facilement; mais on hésitera quand, une fois les deux jeunes gens réunis, l'écrivain nous apprendra que, grâce aux battements de leurs cœurs, ils n'éprouveront plus l'atteinte du froid rigoureux. Nous le répétons, nous espérons mieux de M. Révoil et nous nous dédommagerons alors en lui prodiguant des éloges qu'à notre grand regret nous ne pouvons guère lui donner ici. La collection Brunet renferme des œuvres qui ont plus de valeur, en particulier *Otto Gartner*, les deux livres de M. Beaurepaire et ceux de Mme la Ctesse de Bassanville que nous recommandons d'une façon toute particulière à l'attention de nos lecteurs.

A. D'ARMENTIÈRES.

LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE ET MADAME ELISABETH. — LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS.

M. Feuillet de Conches publie chez M. Plon, une série de lettres et de documents destinés à jeter une vive lumière sur l'histoire de la Révolution. Déjà deux volumes de cette importante publication ont paru. Elle en aura trois (format in-8° avec gravures et *fac-simile*). La *Revue* en rendra compte avec développement. Bornons-nous aujourd'hui à la signaler et à dire qu'elle joint au mérite du fond, un grand mérite d'exécution.

ENSEIGNEMENT

CHANT GRÉGORIEN RESTAURÉ, par le R. P. LAMBILLOTTE, de la Compagnie de Jésus. — Accompagnements d'orgue et arrangements pour voix (solo et chœur) par C. FRANCK (aîné), maître de chapelle de la paroisse Sainte-Clotilde (Paris), 3 cahiers formant 5 livraisons (15 fr). Chez Adrien Le Clère, libraire-édit. rue Cassette 29, près Saint-Sulpice (Paris).

... « Accompagner correctement le plain-chant n'est pas chose facile; on en convient assez généralement. Le plus grand nombre des mélodies en usage dans l'Eglise ont un caractère tellement spécial, tellement éloigné

de nos conceptions musicales d'aujourd'hui, qu'il faut, pour les harmoniser, savoir faire abstraction, autant que possible, du sentiment qui nous attire vers la tonalité moderne, pour conserver au chant grégorien sa tonalité, et, par conséquent, sa physionomie propre. » Cette difficulté existe aussi bien pour le chant grégorien restauré par le R. P. Lambillotte que pour le chant adopté par la commission Rémo-Cambrésienne. Il était donc utile, sinon nécessaire, d'offrir à l'organiste éloigné de toute connaissance de l'harmonie, des accompagnements écrits et surtout d'une exécution facile, de peur que l'orgue ne devînt entre ses mains un obstacle plutôt qu'un secours. Tel est l'ouvrage dont nous avons à parler ici :

Cette publication, désirée depuis déjà quelques années, peut très-bien se diviser en deux parties : La première partie, ou Office du matin, renferme sous le nom général de chants communs, l'ordinaire des messes pour les divers temps de l'année. La deuxième partie, ou Office du soir, renferme le chant des hymnes, des proses ou séquences, des grandes antiennes à la Très-Sainte Vierge, etc.

L'accompagnement, quoique peu nourri dans certains endroits, offre cependant à l'oreille quelque chose d'harmonieux et d'agréable. Les règles de l'harmonie y sont généralement bien observées; et surtout, nous le disons à la louange de son auteur, on a toujours su conserver au chant sa tonalité, et par conséquent sa physionomie propre. C'est là une des qualités que l'on rencontre peu souvent dans ce genre de composition. Bon nombre d'organistes, voulant unir notre tonalité moderne à la tonalité des anciens, enlèvent au chant toute sa gravité, et, par là même, s'écartent des limites du beau et du religieux. Cet ouvrage pourra donc être d'un assez grand secours pour les diocèses qui ont adopté l'édition de chant du R. P. Lambillotte, et pour les personnes qui, ayant déjà une certaine connaissance pratique du clavier, n'auraient plus à se préoccuper de la marche ni de la combinaison des accords. De plus, indépendamment de l'accompagnement d'orgue qui se trouve dans chacune des livraisons, on trouvera aussi dans les quatre dernières le même chant arrangé pour trois parties : dessus, ténors et basses. « En disposant notre harmonie de cette manière, nous croyons avoir répondu aux ressources les plus ordinaires dans les églises... »

Enfin, l'auteur termine par des faux-bourdons complets sur chacun des tons de psaumes avec la disposition du chant, soit à la taille soit au dessus. Ce genre d'exécution est de nature à produire de grands effets dans les églises cathédrales, surtout si l'on a toujours la précaution de doubler ou même de tripler la partie du chant.

Nous espérons, par ces quelques lignes, avoir fait connaître suffisamment l'ouvrage. Nous le recommandons surtout aux personnes qui, n'ayant aucune connaissance de l'harmonie, désirent cependant s'occuper de l'étude de l'accompagnement.

C. D'AREZZO.

Ex-organiste. Maître de Chapelle.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, 2, PLACE DU PANTHÉON.

ESQUISSES DE LIBRE-PENSEURS

Abailard.

Abailard Coquelet est un excellent homme, doué d'un talent merveilleux pour se mettre à cheval sur deux selles. Malheureusement il ne réussit pas aussi bien à placer dans le même sens ses deux chevaux. Presque toujours il les dispose de telle sorte que la tête de chacun se trouve où est la queue de l'autre. Il enfourche très-bien, il pique vaillamment, les chevaux partent : patatras! voilà le cavalier entre deux selles.

Il a néanmoins une réputation de bon écuyer auprès de M. Buloz, et ce n'est pas rien.

Ce même Abailard est du petit nombre des demeurants qui tiennent encore que le moyen âge fut un temps d'ignorance et de barbarie. Il s'en ouvre quelques fois, sans se croire le moins du monde extraordinaire. Mais comme il a des amis parmi les catholiques libéraux auxquels il voit un reste de goût pour cette époque absurde, il prend des formes. Il dit : « La *nuit* du moyen âge. » Il faut qu'il soit bien fâché ou qu'il éprouve le besoin d'être tout à fait éloquent pour dire : « Les *ténèbres* du moyen âge. » Jadis il disait : « Les *profondes* ténèbres. » Il ne le dit plus, ou c'est qu'il s'oublie.

Éliacin.

Éliacin Coquelet, cousin d'Abailard (ne pouvant être son fils) et comme lui académicien, a donné quelque part une description des méfaits de Brydaine. Il se représente, lui et les siens, dans l'église, chantant les louanges de Dieu. Les incrédules, attirés par la douceur de ces voix, par l'odeur de l'encens et par l'éclat du luminaire, vont entrer, vont être pris. Monsieur Cousin a déjà le petit bout du doigt au bénitier... Mais, Brydaine est là avec sa grosse voix qui les épouvante; ils fuient!

Loin du temple voisin chacun cherche un asile!

Pour moi, j'aime Éliacin et sa robe de lin et sa voix fraîche; mais je ne trouve pas qu'il fasse grand honneur aux incrédules, de les vouloir prendre uniquement par les yeux et par les oreilles comme on prend les sauvages. Et je reproche à toute cette branche pieuse des Coquelets de ne permettre à l'Église que la mise en scène.

Béranger.

Quand on a bien pénétré Béranger dans son intime, on se convainc qu'il n'avait pas une vertu inférieure à celle de Caton. Il était aquarien, légumiste et monogame. Né en Allemagne ou en Angleterre, rien ne l'eût empêché de faire un très-bon pasteur de l'Église Réformée. Son tempérament ne le poussait point aux excès de la table; il ne souhaitait point la fortune ni les emplois; il semble n'avoir pas été infidèle à sa Lisette, qu'il avait trouvée dans une salle d'armes où elle donnait des leçons. Par la force de son caractère et de son poignet, cette dame le tint dans le devoir toute sa vie.

Il commença par respecter beaucoup aussi le Gouvernement, qui était aussi maître d'armes. En ce temps-là il avait l'idée de faire un poëme épique, et cette idée ne vient guère qu'aux gens tranquilles. Il dédia ses premiers vers à un prince de l'époque.

Mais le Gouvernement changea, parut tout d'abord fort doux, devint promptement très-débonnaire, et eut bientôt contre lui tous les maîtres d'armes. Béranger était trop du parti des maîtres d'armes pour ne pas se tourner contre le Gouvernement. Il fut le terrible Béranger.

Son esprit n'était pas de même nature que son tempérament. En esprit il aimait le vin et les belles; en esprit il cassait les assiettes, renversait les trônes et les temples et faisait à sa dame mille et mille scélératesses. C'est le Béranger poétique. Il finit par imaginer qu'il était un véritable sacripant qui se grisait au moins une fois par jour.

Il crut que ses excès imaginaires l'avaient rendu chauve, et que c'était sa gloire d'être devenu chauve par ce moyen; et il fit une belle chanson pour exhorter la jeunesse à l'imiter :

C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Il se poussa de la sorte jusque vers quatre-vingts ans et mourut

dans la rue de Vendôme, au Marais, avec la réputation d'un sage.

Mais M. Pelletan l'a découronné, et Coquelet, bien injuste, commence à ne plus l'admirer tant.

L'art de mal mourir.

Un Belge illustre, grand et gros avocat, né catholique, élevé dans la foi catholique, entouré d'ascendants et de descendants catholiques, mais de libre et fier esprit, a pu enfin se donner les gants de mourir séparé de l'Église catholique.

Il y a pris de la peine. Sans parvenir peut-être à cesser de croire, il s'était fait une belle notoriété d'impie. Plusieurs choses néanmoins l'inquiétaient. Il assistait à la messe de sa paroisse, le dimanche, régulièrement. Cela passait pour drôlerie dans son parti, qui est rieur; car Voltaire doit rire, et l'air de Belgique n'en dispense pas. Mais lui, savait bien que c'était faiblesse. Il tenait à la messe dans le fond de son âme, et cet attachement le faisait trembler. Il craignait aussi ses parents, vieux et jeunes, qui pourraient l'obséder au moment de la mort. En un mot, il avait peur que Dieu ne le lachât point.

Et quelle honte à un homme de sa sorte et de son importance, à un chef, à un pontife de la libre pensée belge, s'il se laissait saisir dans les fatigues de la dernière heure! Quel *qu'en dira-t-on!* Le pauvre diable n'en dormait pas.

Pour forcer Dieu de le lâcher, il persécutait l'Église tant qu'il pouvait, et il pouvait beaucoup. Il la poursuivait dans les assemblées, dans les tribunaux, devant le peuple. Il faisait des discours, il écrivait des articles, il proposait des lois, il organisait des associations contre les droits, contre les œuvres, contre l'existence de l'Église. Tout allait bien et il tremblait toujours. Qui peut se flatter d'être à l'abri d'un coup de miséricorde? Ses vieux parents, ses enfants, priaient pour lui, chose redoutable! — Dieu me lâchera-t-il?... Il s'enfonçait dans son impiété, toujours effaré, toujours en doute de pouvoir aller si loin que Dieu ne voulut pas l'atteindre. Il redoublait d'insolence et de méchanceté, tâchant de compenser ainsi quelques vertus naturelles qui tenaient à son fonds de bonne race flamande et d'éducation catholique. Il en est venu à son honneur, il s'est fait lâcher. Mais jusqu'au dernier moment il y travailla et ne fut sûr de rien.

Quand il allait si assidûment à la messe du dimanche, qui sait

s'il ne se gaudissait pas intérieurement de faire un petit sacrilége, d'insulter Dieu en face, dans sa propre maison, pour avoir une chance de plus de se faire expulser? Il n'est pas aisé d'imaginer ce qui peut se former d'idées au fond du cerveau d'un libre penseur abreuvé de bière.

Ces Belges libres penseurs ont un autre héros qui fait son principal métier de rire et gouailler. A l'instar de Voltaire, il a pris un nom de guerre, il se nomme Boniface ou Télémaque. Il porte une arbalète de caoutchouc qu'il tend au moyen d'une manivelle, à grand effort, et il lance des solives et des poutres que l'on appelle là-bas des traits malins. Rien ne peut exprimer le caractère de ce rire. Ce sont de ces choses qui font entrevoir le fin fond des abîmes de la bêtise humaine.

Mais celui-là n'est que Thersite. Le nôtre, c'était le terrible Ajax. Il levait contre le ciel son bras cotonneux et sa face luisante, plantée de favoris taillés en côtelettes. Ah! le Belge impie est aussi à plaindre qu'un autre, mais il est bien plus drôle.

Il était franc-maçon de haut grade. On l'appelait Vénérable. Il présidait à des cérémonies religieuses en l'honneur du « Grand Architecte de l'Univers. » Il portait alors un costume de rubans bigarrés, il tenait un maillet à la main et posait sur son ventre, qu'il avait beau, une petite pagne de soie ornée de quelque broderie représentant le soleil, ou un équerre ou un œil; le tout afin de prouver que c'est une stupidité de dire la messe, et que les vêtements sacerdotaux sont des guenilles totalement ridicules.

Or, il existe en Belgique une association de libres penseurs, hommes et femmes, qui s'engagent par les serments les plus sacrés à n'avoir plus aucun commerce avec les choses sacrées, à n'être plus libres de penser que Jésus-Christ est Dieu et qu'il a fondé une Église, à ne plus recevoir aucun sacrement, à priver leurs libres enfants du baptême, à se priver eux-mêmes du mariage, de la pénitence, de l'eucharistie et de l'extrême-onction. — Et ces gens d'esprit se donnent entre eux le nom de *solidaires*, pour qu'il soit bien entendu que c'est une aberration de croire à la communion des saints.

Non, non, l'on ne sait pas jusqu'où peut monter la libre imagination belge!

Ajax se hâta d'entrer dans cette religion des *solidaires*. Ma foi! cela lui réussit.

Comme il venait de faire un petit voyage chez les Turinois, en com-

pagnie de deux autres pontifes maçonniques, pour donner le coup de grâce à la Papauté, il prit froid, et voilà tout de suite qu'il faut se coucher. Ah! dédaigneuse Providence! un refroidissement, et pas même le tonnerre!

On priait autour de son lit. Il vit que le Galiléen avait donné commission à ce rhume, et que c'était lui, Ajax, qui serait enterré le premier. Ses parents le conjuraient d'appeler le Curé, il appela les Solidaires.

Les appela-t-il réellement? Ils l'ont dit, et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils vinrent. Ils envahirent la maison, firent bonne garde autour du lit de mort, éloignèrent les parents, éloignèrent le prêtre, éloignèrent la miséricorde. Une vieille servante, usant des droits de son âge et de sa longue fidélité, voulut du moins placer dans la main du moribond un cierge bénit et lui suggérer une pensée de Dieu: ils éteignirent la flamme sur le cierge, la parole sur les lèvres de la vieille servante. Meurs, esclave! meurs dans la nuit et dans le silence, sans qu'un éclair du vrai jour arrive à tes yeux, sans qu'un souffle de la vraie vie atteigne à ton oreille! Il mourut comme cela, entouré de ces figures fraternelles, troussé en deux jours.

Mais les Solidaires ne voulurent pas en finir sitôt. Ils prirent ce cadavre, ils en firent la pièce principale d'une mascarade publique. En foule, en pompe, chamarrés d'oripeaux maçonniques, ils le traînèrent au pourrissoir dans cet équipage de triomphe. Le peuple regardait avec stupeur. Point de prêtres, point de psaumes, les cloches muettes comme les voix, la croix absente! C'était le premier mort que l'on voyait ainsi passer. Et les bonnes gens, se détournant du cortége réprouvé, pâles, faisaient le signe de la croix et disaient : — Voilà que cet homme est mort comme il l'a voulu, et ainsi Dieu se venge en accomplissant le désir de l'impie.

Un autre monde.

Madame X était restée veuve avec quatre enfants, un garçon déjà formé, deux filles grandelettes, une autre toute petite. Elle demeura dans le monde pour élever cette famille, avec des résolutions arrêtées quant à elle-même. Des deux grandes filles, l'aînée se maria; l'autre le lendemain prit le voile au Sacré-Cœur. C'était une personne de dix-huit ans, merveilleusement belle. Le garçon se lança dans la vie comme un cheval échappé. Madame X le suivit d'un œil inquiet, non pas déses-

péré, et elle annonça bientôt l'intention d'entrer au couvent où était sa seconde fille. On ne manqua pas de lui opposer l'intérêt de cet ardent garçon, qui avait tant besoin de freins, et de la dernière petite, qui avait tant besoin d'appui. Elle répondit : Pour la petite, elle viendra avec moi, Dieu nous fera la grâce de lui envoyer une vocation religieuse. Pour mon fils, nos prières le retiendront ou le ressaisiront. Un jour je verrai mon fils célébrer la messe.

Rien ne semblait moins vraisemblable. Au bout de quelques années, le fils, Jacques, d'ailleurs intelligent et bon, se livrait à toutes les aventures. Il ne tenait nulle part, ne voulait se fixer ni s'attacher à rien. Le nom seul de sa mère ou de sa sœur la religieuse le faisait pleurer, mais il échappait à tout le monde, et à ces femmes révérées elles-mêmes, dès qu'il était question de Dieu. Sa petite sœur, Joséphine, maudissait le couvent où elle se déclarait plutôt prisonnière qu'élève. Tout y est à plaindre, disait-elle, et je plains tout, jusqu'aux herbes du jardin. C'était une enfant violente, indisciplinée; elle protestait qu'on ne saurait jamais la contraindre à rester là. — Vous voyez! disait-on à sa mère. — Qui songe à la contraindre, répondait-elle, si ce n'est l'amour de Dieu? Or Joséphine aime Dieu.

Tout à coup, à vingt ans, vive et charmante, joyeuse et tranquille, Joséphine demanda d'être reçue au noviciat.

Jacques jeta les hauts cris. Malgré son respect pour sa mère et pour sa sœur, il les accusa d'avoir séduit la pauvre Joséphine. Elles lui répondirent : — Tu y viendras; tu verras combien le Seigneur est doux.

Un jour, dans un travail de mécanique qu'il dirigeait comme ingénieur, Jacques faillit périr. Il n'échappa que par un hasard dont il ne pouvait se rendre compte. C'était à l'extrémité de la France. Le soir du même jour, sa mère et sa sœur lui écrivaient de Paris : — Quel danger as-tu couru aujourd'hui? Nous avons été pressées d'une angoisse horrible en songeant à toi, et toutes deux, sans nous être parlé, nous nous sommes rencontrées, remplies du même trouble, à l'autel de la Vierge, et nous avons prié longtemps. La prière nous a fortifiées, cette terreur a quitté nos âmes et il nous semble que rien ne menace plus ta vie. Mais ton âme, qu'en fais-tu? Il faut enfin donner ton âme à Dieu. »

Peu de temps après, la sœur religieuse tomba malade, et son mal ne laissait point d'espérance. Jacques vint la voir. Elle lui dit : — Je vais mourir, mais toi, mon frère, tu vas naître. Je t'ai demandé à

Dieu, je te demande sans cesse, je te demanderai dans le ciel, et j'obtiendrai tout. Ma prière marchera devant toi comme l'ange du Seigneur, elle te conduira au bercail du Seigneur Jésus. »

Elle mourut dans cette assurance, cette douce fille, bénie, aimée, pleurée, glorifiée comme une sainte; assistée de sa mère soumise à la volonté de Dieu, ayant près d'elle sa jeune sœur déjà couverte du voile sacré. Et lorsque madame X lui eut fermé les yeux, elle dit : — Seigneur, vous avez pris ma fille. Maintenant, selon mon espérance et selon la promesse qui vous lie à celui qui vous aime, maintenant, Seigneur, donnez-moi mon fils.

Ce matin, tout à l'heure, à la profession de Joséphine, j'ai vu Jacques en habit de novice de la Compagnie de Jésus.

J'ai vu cette femme, en faveur de qui Dieu a fait ce grand ouvrage; je l'ai vue entre sa jeune fille, religieuse du Sacré-Cœur comme elle, et son fils, religieux de la Compagnie de Jésus. Son autre fille, la religieuse, était là aussi, invisible à nos yeux, non pas peut-être aux siens, présente à tous les cœurs. C'est une femme frêle, humble et rayonnante. Elle avait dit : — « Quand je serai élevée de terre, quand j'aurai l'âme percée du glaive de la mort, j'attirerai tout à moi. » Elle a tout attiré. Dieu se fait docile à ceux qui l'aiment.

Les parents et les amis, longtemps incrédules, se trouvaient là, vaincus, heureux de leur défaite, confessant la force de Jésus-Christ. La joie animait tous les visages, la paix riait dans tous les yeux. Cette petite Joséphine a fait ses vœux d'une voix céleste. On lui a tracé toute la rigueur de son devoir : — Vous perdez tout ce que vous avez, vous renoncez à tout ce que vous êtes, vous entrez dans le tombeau. Est-ce de tout votre cœur que vous prenez Jésus-Christ pour époux? — Oui mon père, de tout mon cœur.

Quelles grandes choses la religion donne à porter ! L'allocution du prêtre était formidable. Il a déroulé devant la jeune fille tous les caractères de cette vraie mort qui ne laisse plus rien des choses de la terre, pas même le sommeil et la propriété du tombeau. Pauvreté, chasteté, obéissance. — Oui, mon père, de tout mon cœur !

Le prêtre a mêlé dans son discours, aux conseils qu'il donnait, l'histoire de la vie et de la mort de Louise, l'histoire de la conversion de Jacques. S'adressant directement à madame X, il a fait passer sur son cœur ensemencé des choses divines, cette herse aux dents de diamant, brillantes mais aiguës et dures. Immobile dans son voile, elle a tout écouté. Elle n'a bougé ni la tête ni la main et ne s'est pas accordé une

larme. Mais de ses yeux, une heure après, jaillissaient encore des torrents de feu.

On a chanté *Lætatus sum,* toutes les paroles portaient. Et ensuite *Magnificat :* Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante!

Parmi les religieuses qui étaient là, il y avait la sœur de Myzaël, le martyr de Castelfidardo, noblement fière de son frère. Il y en avait d'autres qui portent des noms glorieux et qui ont la grande intelligence des choses du temps. Nous avons parlé du Pape, objet de toutes les vénérations et de toutes les prières. Oh! que Pie IX est puissant! Et j'ai fait de nouveau l'observation que j'ai lieu de faire toujours : l'intelligence, la foi, le persévérant courage, sont dans les couvents, et c'est la vraie force en somme qui régit le monde.

Tels sont les tableaux que nous voyons tous les jours, nous à qui l'on dit que Jésus est mort et qu'il n'est pas Dieu. Et ils croient avoir des arguments contre ces spectacles!

Je suis revenu par les boulevards, à travers les nouvelles merveilles de Paris. J'ai vu ces travaux énormes, ces immenses rues qui se garnissent à vue d'œil d'immenses maisons, cette foule, ce bruit, cette richesse de la cité du monde. La paix, la joie, les vrais biens, les félicités de la vie, sont dans les couvents, citadelles de la cité de Dieu. *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.*

LOUIS VEUILLOT.

(Sera continué.)

LE PÈRE RAPIN

ET SES

MÉMOIRES INÉDITS

n° 9

Le père René Rapin de la Compagnie de Jésus était né en 1621, à Tours. Les recherches les plus minutieuses dans les archives de cette ville n'ont pu faire découvrir son acte de baptême; et l'on n'a non plus aucune lumière sur la position et le rang que tenait sa famille en Touraine. A l'âge de dix-huit ans, en 1639, René Rapin entra dans la Compagnie de Jésus. Il y enseigna les belles-lettres pendant neuf ans, disent le PP. de Backer : il y a lieu de croire qu'il professa à Paris, au collége de Clermont. A ce long travail auprès de la jeunesse il ajouta, selon les anciens usages de sa Compagnie, deux années de préparation religieuse avant d'être admis au sacerdoce. Il avait environ trente ans, lorsque le Samedi-Saint, 8 avril 1651, il reçut l'onction sacerdotale dans la chapelle de l'archevêché de Paris, des mains de l'archevêque de Corinthe, le fameux coadjuteur. Mazarin était alors hors de France, Condé venait de rompre avec les frondeurs, le duc d'Orléans et Beaufort étaient séparés du coadjuteur; et l'on peut suivre dans les *Mémoires* de ce prélat toute la *cadence du pas de ballet* qu'il exécuta le 4 avril pour *rentrer purement dans les exercices de sa profession et se retirer dans son cloître;* il ne devait en sortir qu'avec la calotte de cardinal et après avoir forcé Condé à quitter Paris.

Prêtre, le P. Rapin ne quitta pas le collége de Clermont. Il y était encore préfet des études en 1656 et particulièrement chargé de veiller à l'éducation du jeune Alphonse Mancini, neveu du cardinal Mazarin. La mort de cet enfant (6 janvier 1658) fut l'occasion d'un des premiers ouvrages de son maître : *R. Rapini lachrymæ in alumni sui Alphonsi Mancini tumulum*, 1658.

Nous ne voulons pas reproduire ici la liste des ouvrages du P. Rapin, ni étudier leur mérite. Il suffit de constater que l'auteur, en professant les belles-lettres les cultivait avec succès. Ce succès ne piquerait peut-

être pas beaucoup l'amour-propre aujourd'hui. Grâce à l'ignorance que le régime universitaire entretient à grands frais parmi les classes éclairées, les muses latines sont devenues à peu près des étrangères en France, et elles y paraissent tellement frottées de pédantisme qu'on ne saurait croire à leurs grâces. Sans se déclarer leur chevalier en toutes circonstances, on peut remarquer que le grand siècle pensait autrement; et dans sa gloire littéraire à son avis le Parnasse latin avait un rayon particulier et jetait un éclat distinct. Sur ce mont sacré, le P. Rapin tenait une place éminente, et il y était réputé pour le Virgile de son temps. La réputation de Virgile n'était pas bornée aux murs des colléges. L'auréole en resplendissait dans les belles compagnies, dans les ruelles les plus précieuses et jusqu'à la cour. Le caractère du poëte, la délicatesse de son esprit et l'aménité de ses mœurs soutenaient son personnage.

En 1671, madame de Scudéry le présentait comme une des premières têtes d'entre les jésuites et qui avait beaucoup de crédit. « Il a, ajoute-t-elle, une physionomie qui découvre une partie de sa bonté et de sa douceur. Dans ses procédés il n'y a rien d'affecté : il se contente de garder les bienséances et d'avoir la sagesse qui convient à un homme de son âge et de sa profession. Il est non-seulement moralement bon, il a une grande piété... Il est, à ce que disent tous les savants, un des plus savants hommes de son siècle; cependant on peut dire de lui qu'il n'est pas un docteur tout cru, mais sa science est si bien digérée qu'il ne paraît dans la conversation ordinaire que du bon sens et de la raison. Il est aimé et recherché de ce qu'il y a de grand dans le royaume. Cependant on ne lui voit nul entêtement pour les personnes de grande qualité et de grand esprit, ni aucun mépris pour les personnes de mérite au-dessous de cela. Il a la plus grande droiture et la plus grande équité qu'on puisse avoir; ni grandeur, ni faveur, ni rang, ni esprit, rien ne le peut séduire ni l'éblouir. C'est le meilleur homme qui vive : bienfaisant, officieux à tout le monde, mais pour ses amis particuliers, sans aucun ménagement, ne voyant point de conséquences et n'ayant point d'égards qui l'empêchent d'employer tout son crédit pour eux. »

C'est à Bussy que madame de Scudéry écrivait de la sorte, et c'est le P. Rapin lui-même qui avait demandé à être présenté au comte : « J'ai assez de connaissance de l'antiquité pour voir, monsieur, lui disait-il, que votre manière d'écrire est la vraie et que vous êtes le seul qui ayez trouvé l'art d'écrire simplement sans paraître bas et

d'être naturel sans être plat. Ce talent est si rare, que c'est ce qui m'a donné tant d'estime pour vous et tant de passion d'être de vos amis. » Il disait vrai : le souci des belles-lettres était la grande préoccupation du P. Rapin, et des choses d'ici-bas à peu près son unique pensée. Son intéressante correspondance, qu'il ouvre dès ce moment avec Bussy-Rabutin, roule presque toute sur la perfection du langage et sur des matières de littérature. Ce sont des avis que le P. Rapin sollicite, et il soumet ses ouvrages à la critique de son ami. La soumission est si absolue, que Bussy s'en inquiète : « On n'a jamais reçu des avis avec tant de modestie que vous faites ; j'ai peur que vous n'ayez trop de complaisance pour mes remarques. Je ne décide point, je vous propose mon opinion ; j'y serai plus ferme si vous y acquiescez, sinon vous me redresserez vous-même. » Mais le religieux persiste dans ses déférences. « Je n'ai pas le mot à dire dès que vous avez parlé, répond-il, je me tiens à tout ce que vous me marquez. » C'est bien rarement en effet qu'il se permet des objections aux critiques de ses ouvrages. Il ne se contente pas d'ailleurs de solliciter les observations sur son langage, il expose la matière des écrits qu'il médite, il en explique le but. Il a toujours en vue d'initier la jeunesse à la connaissance des belles-lettres ; à propos d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, il vise à donner des réflexions en forme de préceptes sur l'usage de la poésie, de l'éloquence et de la philosophie du temps. Il a aussi son instruction sur l'histoire « qui lève la paille, » qui ravit d'admiration madame de Sévigné et qui forme, au dire de Bussy, « un petit ouvrage achevé. »

Dans ces propos sur les belles-lettres, l'amour et l'admiration de l'antiquité se montrent dans leur plénitude. Le P. Rapin ne marchande pas sur ce point, quoique intime ami du P. Bouhours, qui soutient l'excellence de la langue française : ce sont deux beaux esprits tout différents l'un de l'autre, disait Bussy. Le P. Rapin ne manque pas une occasion de relever les mérites littéraires de l'antiquité et de se ranger tout à fait du parti des anciens contre les modernes. S'il a tant de déférences pour Bussy, et s'il se promet tant de profits dans le commerce qu'il s'encourage à lier avec lui, c'est qu'il sait que Rabutin a lui-même plus de commerce dans l'antiquité, qu'il a fort étudiée, que le commun des gens de qualité. Ce goût littéraire et aussi la politesse des mœurs de son temps et l'aménité de son caractère poussent bien quelquefois le P. Rapin, dans sa correspondance, à certains

ménagements qui font sourire. Parlant de Térence et l'exaltant au détriment des comiques modernes, il ouvre, sans la permission de Bourdaloue, une parenthèse au bénéfice de Molière : « Je ne nomme personne, dit-il, car Molière est de nos amis. » On en eût pu douter, et peut-être la parenthèse est-elle vis-à-vis de Bussy, au début du commerce qu'on avait avec lui (1672), simplement de réserve et de politesse. Peut-être aussi le Père s'y trompait-il à la bonne foi. On voit par ses *Mémoires* qu'il prétendait bien que Molière, dans son *Tartufe*, avait joué les jansénistes. La thèse pourrait se soutenir; mais que les jansénistes ou d'autres aient posé devant le poëte, je crois qu'il faut tenir pour le sentiment de Bourdaloue; et c'est la piété et la religion que Molière a mises en scène. Aussi aucun honnête homme, de ceux qui font passer la probité avant les dons poétiques ne peut-il prétendre avoir eu l'auteur pour ami. C'est assez de trouver qu'il a « quelque chose d'admirable » dans certaines de ses œuvres, dans les *Femmes savantes* entre autres, dont, à tout prendre, le P. Rapin veut qu'on se déclare content, bien qu'il pose lui-même certaines réserves.

Cet esprit de condescendance de notre écrivain, cette habitude d'aménité et de ménagement, donnent à ses appréciations du caractère des divers personnages qu'il a connus une valeur qui n'échappera à personne. On ne retrouvera pas dans ses *Mémoires* un peintre à outrance comme Saint-Simon. C'est un écrivain discret, tempérant, modéré et réservé : c'est là le fond de son caractère. Ce caractère lui faisait beaucoup d'amis. « Mon Dieu! qu'il me paraît un honnête homme; disait Bussy! je suis bien content de lui. Il n'y a point d'homme que j'aime et que j'estime davantage. » Et madame de Sévigné, de son côté, déclare son affection : « Je vis l'autre jour le bon P. Rapin, je l'aime; il me paraît un bon homme et un bon religieux. » Le Père lui-même à diverses reprises réclame ce caractère de bonhomie, et son *ingénuité* lui sert d'excuse toutes les fois qu'il provoque les avis de Bussy par ses importantes et grandes questions sur le *sublime* et sur l'*air de majesté naturelle* que doit avoir *la belle poésie.*

Mais, à travers toutes ses déférences et toute sa préoccupation de belles-lettres, le P. Rapin, comme l'a dit madame de Sévigné, était un bon religieux; aussi n'oubliait-il pas l'essentiel de son état; et, en s'attachant à la culture et aux curiosités de l'esprit, il songeait encore au salut des âmes. Il ne faut pas prendre madame de Scudéry tout à fait à la lettre quand elle écrit : « Sa dévotion lui fait faire mille bonnes

choses pour lui; mais, à l'égard du prochain, elle ne le rend pas un persécuteur de ceux qui ont des défauts : car il est tellement persuadé que le retour du mal au bien doit venir de la grâce de Dieu, qu'il aime mieux prier pour les pécheurs que de s'amuser à leur faire des remontrances quand il voit qu'elles ne serviraient qu'à leur aigrir l'esprit. L'on ne voit donc de sa dévotion qu'autant qu'il en faut pour en être fort édifié et pour connaître qu'un extrêmement honnête homme peut être extrêmement dévot. » Les dévots ne peuvent être qu'extrêmement reconnaissants de ce langage, mais il faut reconnaître cependant que les choses n'allaient pas tout à fait comme les marque madame de Scudéry. Malgré ses habitudes d'aménité et de réserve, le P. Rapin ne se contentait pas de prier pour les pécheurs, et il occupait bien quelquefois son zèle à leur faire des remontrances, tout en appliquant sa charité à ne pas leur aigrir l'esprit. En discutant sur le sublime dans les mœurs ou sur le *tu* et le *toi* dont usent les poëtes en vers, le P. Rapin ne laisse pas de reconnaître par de petits sermons les services qu'il demande à Bussy. Celui-ci ne s'en fâche pas : « Je vous assure, lui dit-il, qu'il n'y a qu'à vos sermons où je ne m'ennuie pas; c'est qu'avec ce qu'ils sont fort bons et fort à propos, ils sont encore fort courts. Mais vous les finissez par de certaines louanges qui pourraient bien tout gâter. » Je ne sais si Bussy disait tout à fait vrai; mais, au risque de gâter quelque chose, avec ou sans louanges, le P. Rapin ne laissait pas échapper une occasion. « La philosophie toute pure ne mène point au vrai christianisme, écrivait-il au comte, il est bon de vous avertir, vous qui voulez être encore plus chrétien que philosophe, d'y penser un peu et de mêler dans les actions d'équité et de raison, que vous aimez à faire, un motif de religion. » Une autre fois aux approches du temps pascal : « Pendant que vos amis sollicitent ici pour votre retour, souffrez, monsieur, que je vous avertisse de penser à solliciter vous-même le maître de celui que vous faites solliciter. Voici Pâques qui s'approche; souvenez-vous, monsieur, de votre devoir de chrétien : c'est par là qu'il faut commencer par attirer sa bénédiction. J'ai donné un livre de dévotion à madame la comtesse de Bussy pour vous l'envoyer et par là vous engager un peu à penser à votre salut. Il n'y a que cela de réel et de solide dans le monde : *Quærite primo regnum Dei et cœtera adjicientur vobis.* » Une autre fois encore il lui envoie un livre « pour vous apprendre à avoir la foi et à être chrétien, vous qui savez si bien tout le reste. » Bussy accepte tout de son ami, il trouve le livre admirable : « Cela

me fait voir, ajoute-t-il, la faiblesse de la nature humaine qu'on soit convaincu de la raison et qu'on ne la suive pas, j'appelle ne pas la suivre n'avoir que de faibles désirs. Cependant je m'en vais faire mon devoir et prier Dieu qu'il me donne ce qui m'est nécessaire soit pour mon salut, soit pour ma fortune. » Il reçoit le petit sermon comme toutes les choses qui lui viennent de son ami : « Je reconnais, ajoute-t-il encore, que cette philosophie qui me fait tant d'honneur et qui me donne tant de repos ne me vient que de Dieu sans lequel je sais bien que je serais aussi faible qu'un autre. Ainsi, mon Révérend Père, vous voyez que ma philosophie est accompagnée de christianisme comme vous me le conseillez, et je vous assure que je ne suis pas content de cela et que je veux aller plus loin si je le puis. »

Heureux siècle après tout où les égarés restaient si proches de la vérité et où les pécheurs, pressés d'entrer dans la splendeur de la lumière, cherchaient avec confusion à s'excuser sur leur faiblesse et ne prétendaient pas s'enorgueillir de leurs ténèbres. Bussy ne se contenta pas de paroles : à propos des désordres du roi, le Père pouvait une autre année lui dire avec confiance : « On ne sait comment Pâques se passera à la cour ; vous ferez vos dévotions tranquillement, car vous n'avez plus de combats à donner, tout est soumis dans votre cœur, et je ne doute pas que vous ne soyez le reste de vos jours un bon chrétien. » Ce charitable souhait du P Rapin s'est pleinement accompli : on peut croire que les avis du jésuite et ceux du P. Bouhours n'ont pas été étrangers aux singulières bénédictions qu'obtint Bussy de passer les dernières semaines de sa vie dans les exercices les plus édifiants, et surtout les plus opposés à la recherche du bel esprit qui avait été une de ses grandes vanités. En tout cas, ce commerce avec les jésuites contribua autant que son éloignement de la cour à préserver Rabutin des entraînements du jansénisme : « Je ne veux aller qu'en paradis et pas plus haut, disait-il non sans malice à madame de Sévigné : sauvons-nous avec notre bon parent saint François de Sales, il conduit les âmes par de plus beaux chemins que ceux du Port-Royal. »

Dans ses lettres avec le P. Rapin, l'esprit de Bussy s'élève, et, sans rien perdre de son sel ni de ses grâces, quitte tout à fait les ordures où il se complaît trop souvent ; il acquiert une décence et une honnêteté qui sont une politesse et une grâce de plus ; et, si l'on voulait tirer de sa correspondance ses lettres au P. Rapin et celles au P. Bouhours (de qui madame de Sévigné disait : l'esprit lui sort de tous les

côtés) avec celles de ces deux religieux, je crois qu'on aurait un de ces petits livres, comme il y en a peu, excellents de langage, charmants de style et de bons sentiments, très-propres à être mis entre les mains de la jeunesse. Un pareil recueil d'ailleurs serait du sentiment et de la vocation des deux jésuites qui, dans leur souci de la littérature, ont toujours été préoccupés du profit des âmes et de l'édification de la jeunesse.

Pour nous en tenir au P. Rapin, il ne songeait pas seulement à acquitter la dette imposée par le sacerdoce et la profession religieuse en travaillant au salut du prochain, comme nous le voyons auprès de Bussy, par un commerce intime et personnel. Ses obligations n'étaient-elles pas publiques? Il ne se contentait même pas d'y satisfaire à Paris en allant régulièrement une fois par semaine visiter et confesser les malades de l'Hôtel-Dieu, et, à la campagne, en s'appliquant à instruire les pauvres gens et à exercer auprès d'eux son ministère de confesseur; il voulait employer au salut des âmes son talent d'écrire et tous ses dons d'éloquence. De là, ses divers ouvrages de piété et de religion, qui, entremêlés aux écrits de littérature et aux poésies latines, faisaient dire mal à propos de l'auteur qu'il servait Dieu et le monde par semestre. Ces livres de piété, excellents pour la diction et la forme, en répondant aux besoins du moment et satisfaisant aux exigences des esprits, eurent dans la nouveauté une assez grande influence et portèrent leur fruit. Bussy en était enthousiaste; s'il faut l'en croire, après les avoir lus il eût voulu courir au martyre : et il trouvait son ami « aussi merveilleux dans la dévotion que dans la littérature. » Aujourd'hui les livres de dévotion du P. Rapin paraîtront excellents sans doute et solides, mais la perfection et la recherche du procédé littéraire y nuisent peut-être à la vigueur spirituelle : la moelle de la piété ne s'y trouve pas dans cette abondance savoureuse qui reste un privilége de la sainteté et que ne peut donner ni l'expérience ni l'habileté des lettres. Or le P. Rapin est un lettré : il porte ce caractère partout, et ses travaux historiques en sont marqués aussi bien que ses ouvrages de piété.

Par ses ouvrages historiques, je n'entends pas désigner l'*Instruction sur l'histoire* dont j'ai déjà parlé, et qui ravissait Mme de Sévigné. Il y a d'autres écrits du P. Rapin : il a laissé des événements de son temps un récit historique abondant, détaillé, d'un volume considérable, et ce récit est resté jusqu'à ces derniers temps entièrement inédit. Le P. Bouhours cependant, dans l'éloge qu'il a fait de son ami, avait indi-

qué ce grand travail. « Son zèle, » disait-il au moment de la mort du P. Rapin, » son zèle pour les intérêts de la religion lui fit entreprendre, il y a plus de vingt ans, un grand ouvrage où il a travaillé « constamment sans nulle espérance de le voir paraître, et que Dieu « lui a fait la grâce d'achever avant sa mort. » Ces paroles si précises n'ont éveillé qu'une médiocre attention : ce grand ouvrage, où le P. Rapin avait dépensé tant de persévérance, et qui contenait assez de révélations pour que l'auteur n'eût aucune espérance de le voir paraître, est encore en partie perdu parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale.

Le P. Bouhours est modeste d'ailleurs dans son appréciation du temps que le laborieux écrivain avait consacré à ce *grand ouvrage*. Vingt ans environ avant la mort du P. Rapin, sous le pontificat de Clément IX (1667-1669), on trouve ce religieux à Rome occupé à recueillir des matériaux pour cette grande composition, et déjà plus de la moitié de l'ouvrage était rédigé. Sous le titre *d'Histoire du Jansénisme*, il se composait alors de seize livres : le récit s'arrêtait à la condamnation des cinq propositions par Innocent X. Le P. Rapin avait fait de ce premier travail un abrégé qui, déposé par lui à la bibliothèque du collége des Jésuites de Pont-à-Mousson, est aujourd'hui dans la bibliothèque de la ville de Troyes.

Le voyage du P. Rapin à Rome sous le pontificat de Clément IX n'avait pas eu lieu sans l'assentiment de ses supérieurs; et si le Père travaillait, selon la remarque du P. Bouhours, à l'honneur de sa Compagnie, c'était parce que sa Compagnie lui avait confié la défense de son honneur. A l'aide des documents recueillis à Rome, l'historien reprit le récit par l'analyse des délibérations des congrégations romaines chargées de l'examen des cinq propositions, et le poursuivit jusqu'à la paix de l'Église (1669), ajoutant quatorze livres nouveaux. En même temps l'auteur démembra son travail et le divisa en deux parties : la première composée de dix livres s'arrêta à la mort de l'abbé de Saint-Cyran (1644).

Cette première partie que l'on peut regarder comme le préliminaire de l'ouvrage, et qui traitait des événements dont l'auteur avait connaissance par les mémoires de ses prédécesseurs, mais auxquels il n'avait pu prendre part, cette première partie est la seule qui ait eu quelque notoriété. Une copie avec nom de l'auteur, provenant du séminaire de Saint-Sulpice, se trouvait à la Bibliothèque de l'Arsenal; les savants et les curieux concluaient sans aucune critique, et malgré la

précision du langage du P. Bouhours, qu'elle formait *le grand ouvrage* du P. Rapin. On y trouvait d'ailleurs de l'intérêt et quelque prix. Un juge compétent en matière janséniste et peu gracieux pour la Compagnie de Jésus, M. Sainte-Beuve, avouait que cette *Histoire* contenait « des choses qu'on ne trouve point ailleurs. » En somme on n'avait même de cette première partie de l'ouvrage du P. Rapin qu'une connaissance assez superficielle; le manuscrit autographe, sans nom d'auteur il est vrai, qui se trouve à la Bibliothèque impériale, inscrit aujourd'hui au nouveau catalogue des manuscrits français sous le n° 10,574, n'avait été reconnu par personne; un historien qui l'a exploré et qui le cite sous le titre *d'Histoire du Jansénisme en dix livres*, n'a pas contesté qu'il contenait le même ouvrage que la copie de l'Arsenal, et il a invoqué tour à tour l'autorité des deux témoignages. Le plus fâcheux sans aucun doute pour le P. Rapin, c'est que M. l'abbé Domenech, qui s'est chargé de mettre au jour ces dix livres de *l'Histoire du Jansénisme*, n'ait pas eu connaissance de ce manuscrit autographe et qu'il ait établi son texte uniquement sur la copie de l'Arsenal. L'écriture nette et ferme du P. Rapin eût épargné au copiste bien des fautes grossières qui lui ont été reprochées, qui altèrent trop souvent la pensée de l'auteur, et dont le nombre néanmoins n'a pu faire disparaître tout le charme et tout l'intérêt de son récit. Quant à la seconde partie du *grand ouvrage* restée ignorée et perdue jusqu'à présent, la librairie Gaume en annonce en ce moment la publication sous le titre de *Mémoires du P. Rapin*. Il a bien fallu prendre cette liberté de modifier le titre de cette partie capitale du travail de l'historien, pour la distinguer des dix premiers livres depuis longtemps uniquement indiqués sous la désignation *d'Histoire du Jansénisme*. Dailleurs le narrateur, dans ces vingt derniers livres, parle des événements qu'il a vus et où il a pris part, et il en parle avec une abondance de détails plus conforme peut-être à la simplicité des Mémoires qu'à la dignité de l'histoire.

Le jansénisme, dont le nom pourrait effrayer quelques lecteurs, est bien, comme le remarque le P. Rapin, une question d'école assez sombre d'elle-même et assez obscure; mais cette question a été, pour employer encore les termes mêmes de l'historien : « la plus considé-« rable affaire que la religion ait eue en ce siècle par l'animosité « des partis qui se sont formés dans les contestations qu'elle a sus-« citées, par la diversité des intrigues auxquelles elle a donné lieu, « et par l'importance des personnes qui s'y sont intéressées. » Le

jansénisme au dix-septième siècle est partout : à la cour, à la ville, dans les assemblées du clergé, dans les conciliabules des curés de Paris, dans les réunions dévotes, dans les cercles mondains, dans les ruelles même.

« On ne parlait que de saint Augustin dans les ruelles, raconte le P. Rapin. Il n'y avait point de femme d'esprit qui ne se piquât de dire ses sentiments sur la grâce et sur la prédestination. Les dames de qualité se rangèrent aisément de ce côté-là, parce qu'elles y étaient considérées et qu'on y avait une grande déférence pour leurs sentiments. Celles surtout qui, après une conduite peu régulière pendant leur jeunesse, cherchaient la réputation de prudes dans un âge plus avancé, faisaient paraître bien plus de zèle et d'ardeur pour la nouvelle doctrine que les autres. Et parce que la dévotion commençait à devenir à la mode, car la reine (*Anne d'Autriche*) devenait dévote, et qu'il ne paraissait point à la cour d'autres partis pour les femmes, il y en avait peu qui ne pensassent à se rendre considérables par là. Les plus vaines ne balancèrent pas à autoriser cette nouveauté, parce que l'éclat qui paraissait dans la direction de Port-Royal, où l'on pratiquait une morale qui n'avait rien de commun, distinguait si fort celles qui en étaient, qu'on se fit bientôt un mérite d'en être. »

Toutes ces plus vaines, qui se faisaient un mérite d'être de la cabale, le P. Rapin les montre dans ses *Mémoires*. Les plus belles et les plus illustres dames du dix-septième siècle y apparaissent donc à leur moment : les unes mêlées aux intrigues, et ardentes ; les autres naïves et suivant la mode, ravies, comme dit encore l'historien des mères dont les filles étaient instruites à Port-Royal, ravies de voir leurs filles devenues savantes et théologiennes en peu de temps.

Je ne veux pas faire ici le dénombrement de toutes ces grandes dames ; il faudrait un Homère. Mais leurs biographes, pour bien connaître leurs physionomies et leurs rôles, auront besoin de consulter le P. Rapin. Comment un religieux exact et sérieux pouvait-il être si bien au courant des divers caractères des dames de son temps, en connaître le fort, le faible, l'âge et les ridicules qu'il saisit d'ailleurs et qu'il met en relief avec une finesse particulière ?... Il faut remarquer qu'au dix-septième siècle un religieux, dans le royaume très-chrétien, n'était déplacé nulle part et n'était point mis hors de la société. Outre ses commerces de lettres, le P. Rapin avait des relations personnelles, multipliées et étendues avec les personnages les plus élevés. Il était souvent l'hôte du premier président de Lamoignon, à sa maison de Basville. Il se plaisait là et y faisait de longs séjours ; il y tomba malade et peu s'en fallut qu'il n'y mourût.

Il y rencontrait néanmoins, sans parler du maître de la maison, bien des gens d'un esprit hostile à ses affections; Boileau, entre autres, c'est-à-dire le plus abandonné des hommes et, après Pascal, le plus ardent au service des rancunes jansénistes. Mais dans ce temps d'égards mutuels, de politesse et de savoir vivre, la divergence des sentiments n'était pas un obstacle à la douceur ni même à l'agrément des commerces: et elle n'empêchait pas de se rechercher. Ainsi le P. Rapin remarque que le cercle tenu par la marquise de Sablé chez son frère le commandeur de Souvré, en la rue des Petits-Champs, n'était pas aussi pur que l'aurait désiré l'intérêt de la nouvelle doctrine; car, pour grossir sa cour, la dame recevait volontiers des « gens de contrebande, » et entre autres le P. Rapin la visitait souvent. Le cercle de la comtesse du Plessis-Guénégaud à l'hôtel de Nevers, que fréquentaient MM^mes de Motteville, de Sévigné et de la Fayette était moins mêlé ; c'était là aussi, mais non pas, je l'espère, en présence de ces aimables personnes, que se discutaient et se combinaient tous les plus fins secrets de la cabale. Nous connaissons le jugement de Mme de Sévigné sur le P. Rapin. Mme de Motteville aussi était en relations avec lui. Elle avait composé sur la divinité de Jésus-Christ une dissertation dont le manuscrit est à la bibliothèque impériale. Deux billets du P. Rapin sont attachés au premier feuillet ; le religieux envoyait ses compliments à la dame, lui faisait des observations sur l'ouvrage et la remerciait de le lui avoir communiqué.

Avec Mme de Sablé il y avait un degré d'intimité de plus; et je ne sais s'il ne ménage pas un peu cette marquise dans ses *Mémoires* : il la dépeint comme une femme d'un esprit naturel, trop droit pour rien comprendre à la doctrine de Port-Royal, et n'étant entrée dans la cabale que « par vanité. » Nos meilleurs amis peuvent avoir des faiblesses que l'historien doit signaler ; mais l'homme privé peut toujours les excuser et doit même quelquefois y entrer. Le P. Rapin remplissait, en somme, toutes ces diverses obligations envers Mme de Sablé. Les *Mémoires* ne dissimulent pas les prétentions, les délicatesses et les recherches de cuisine de la pauvre marquise; et le P. Rapin se prêtait fort obligeamment aux folies de son amie ; il était le plus sérieusement du monde leur intermédiaire et leur ambassadeur auprès des amis communs. Les portefeuilles de Vallant (v. 166) contiennent une lettre où le religieux, avec force compliments, rend compte d'une mission délicate et de confiance, dont la marquise de Sablé l'avait chargé, au sujet d'une salade désirée, savourée et appréciée à Basville.

Dimanche, (1675.)

« Je viens vous rendre compte, Madame, de la salade : elle ne fut servie que le soir, et elle perdit bien de sa bonté par ce retardement. Toutefois M. le Premier Président la trouva très-bonne, et il en fit manger à Mme de Basville et aux autres qui mangeoient avec luy. On souhaite avoir le secret de la faire. Je tascheray d'avoir le temps pour vous aller le demander moy mesme. M. de Basville revient. Enfin, Madame, je ne puis m'empêcher de vous dire que je suis charmé de vos bontés. Vous estes la personne du royaume d'un mérite le plus solide et le plus accomply ; personne n'en est plus persuadé que moy, qui vous honore aussy d'une manière plus parfaite que tous les autres qui ont de l'estime et de l'admiration pour vous. Je suis avec respect à vous, etc.

« *P. S.* Ayez la bonté de recommander en vostre office qu'on y fasse quelque fois du bien au petit bonhomme que je vous envoye. »

Le *post-scriptum* est pour montrer que dans ces grands devoirs d'admiration rendus à une dame, le prochain pouvait encore trouver son compte, et que la vanité n'empêche pas toujours d'exercer la charité. Les salades de Mme de Sablé étaient donc une bien grande merveille, et on ne pouvait leur comparer que les potages de cette admirable marquise. Ceux-ci méritent bien qu'on tire encore du portefeuille de Vallant une autre lettre adressée à Mme de Sablé : et puisqu'il y est question de cuisine, j'en dois respecter l'orthographe.

« *Comme je vous dis le peu que je say seuleman, Madame, par esprit de déférance, car je croy que vous savez bien mieux les nouvelles que moy. Voilà lavan propos qui me sovera devan vous du rediculle de faire la mieux informé de nous deux, Apres sela je vous diré que je vien d'aprandre que samedi, Monsieur et Madame* (1) *reviennent à Paris, et que pour aujourduy la rayne et madame de Toscane vont à St Clou dont la naturelle bauté sera reausé de toute les musique posible et dun repas manifique dont je quiterois tou les gous pour une ecuele non pas de nantille, mais pour une de votre potage, rien netant si délicieux que dan manger an vous ecoutant parler.* »

Je ne sais si ces deux lettres ont déjà été publiées ; au cas où je les tirerais le premier, le second ou même le troisième des manuscrits de Vallant, je les indique à M. Victor Cousin : il pourrait encore les donner pour inédites. Mais, inédites ou publiées, ces deux lettres témoignent du respect et de la considération que Mme de Sablé avait conquis même par ses ragoûts. Elle était si grande, en effet, que le duc d'Orléans, frère du roi, ne craignait pas, c'est le P. Rapin qui donne ce détail, d'aller sans la prévenir demander à manger à la marquise. Ce prince, qui était connaisseur et qui avait de bons officiers, prétendait que nulle

(1) Le duc et la duchesse d'Orléans.

part il n'était aussi bien ni aussi proprement servi. Or Mme de Sablé était sans fortune, elle n'avait point d'état de maison; tout son service était confié à des femmes qu'elle avait dressées elle-même et qui, on le voit, étaient devenues fort habiles. Toutefois, malgré leur habileté, il y avait des mystères où elles ne pouvaient prétendre et où la marquise seule mettait la main. La salade et le potage étaient de ces mystères réservés : il y en avait bien encore d'autres, par exemple une certaine confiture, dont une cuillerée eût fait mettre la Rochefoucauld à genoux.

N'allais-je pas oublier de nommer l'auteur de la lettre sur les potages? On a pu le reconnaître aisément. Mme de Brégy était encore une amie du P. Rapin, de nuance janséniste et d'une nuance encore moins prononcée que Mme de Sablé. Dans son style contourné et prétentieux, Mme de Brégy adressa aux chefs du parti une lettre que le P. Rapin a reproduite, où elle les engage à se soumettre au pape, non pas que leur doctrine soit mauvaise et qu'ils aient des torts, mais parce qu'il est glorieux d'avoir de la déférence, et que l'Église leur eût été reconnaissante de lui donner la paix. Il ne se peut rien de plus modéré, et nous avons, de nos jours, entendu cette note qui supplie les ennemis de l'Église de la ménager et de lui pardonner ses faiblesses. Le résultat a toujours été absolument celui qu'obtint Mme de Brégy. Celle-ci, pour son compte d'ailleurs, ne tenait qu'à faire une belle lettre et à montrer son éloquence. Malgré toutes les prétentions de sa plume, elle ne manquait pas d'esprit d'ailleurs, ni de trait. Elle avait une fille à Port-Royal des plus entêtées et qui, dans les interrogatoires des religieuses (1664) fut des plus impertinentes envers l'archevêque de Paris. Mme de Brégy disait à son sujet : « J'ai une fille qui ne relève que de Dieu et de son épée. » Ce mot si comique appliqué à une religieuse, mais assez déplacé dans la bouche d'une mère, montre assez l'esprit de la dame. Malgré ses recherches et ses exagérations, cet esprit plaisait à Mme de Sablé et était fort goûté d'elle.

Ces divers commerces avec les beaux-esprits et les précieuses pouvaient sans doute donner au P. Rapin bien des lumières sur l'histoire et les mœurs de son temps; il disposait aussi d'autres renseignements, et je ne crois pas qu'on trouve un tableau des mœurs de la France et des divers événements qui y passionnaient les esprits au dix-septième siècle plus complet et plus vaste que dans ses *Mémoires*. L'auteur ne s'en tient pas seulement aux agitations de la cour, ou aux passions des

diverses coteries littéraires de Paris. Son récit court la province et embrasse les diverses intrigues nouées partout par le jansénisme, dans les diocéses des évêques favorables au parti, dans les couvents où l'on croyait éveiller quelques intelligences, au sein des diverses associations qu'on espérait attirer à la nouvelle morale. Les Pères de la Compagnie de Jésus, répandus sur toute la France, pouvaient fournir à l'écrivain tous les renseignements qu'il avait à désirer : mais leurs mémoires n'étaient pas les seuls qui fussent à sa disposition. Avec une discrétion, dont nous expliquerons les motifs, et avec une persévérance infatigable, le P. Rapin s'adresse à tous les corps religieux, aux universités de la France et de l'étranger. Il tient à être éclairé. Sa correspondance avec M. Tronson, de Saint-Sulpice, est un témoignage de son insistance. A Rome, le cardinal Albizzi lui ouvre les archives. Il dépouille dix-huit tomes de documents sur le jansénisme qui étaient déposés au Saint-Office. Le résultat de ce dépouillement est un énorme volume in-f° rempli de dates, de notes de toutes sortes, de documents de toute nature, authentiques ou secrets, analysés et transcrits, qui est à la Bibliothèque impériale sous le n° 10,576 du nouveau fonds français, et dont l'Arsenal possède aussi une copie.

En mettant en œuvre tant de matériaux recueillis de toutes parts, le P. Rapin tient à être historien : il veut être impartial. Il juge sévèrement, trop sévèrement peut-être plusieurs des plus illustres de sa Compagnie, Pallavicini entre autres. Sa prétention habituelle cependant est de tempérer et d'accommoder ; c'est aussi son caractère, avons-nous dit. Mais cette prétention et ce caractère avaient bien quelques inconvénients ; car si les divers commerces, que le P. Rapin entretenait avec le monde, pouvaient apporter des lumières à l'historien et être tournés par le religieux au bien des âmes et à leur sanctification, comme nous avons vu, ces commerces acceptés par les mœurs du temps pouvaient aussi imprégner le religieux et l'historien plus ou moins profondément des diverses passions, des extravagances et des folies de son siècle.

Au dix-septième siècle, en France, la grande folie de l'opinion publique était l'omnipotence royale, et il faut avouer que le P. Rapin sur ce point est de son temps. Sans doute il est fermement attaché à la doctrine de l'infaillibilité du Souverain Pontife, et il insiste à diverses reprises sur l'assistance de l'Esprit-Saint, promise au successeur de saint Pierre. Néanmoins l'éclat et le prestige de la royauté l'éblouissent. En doctrine et en principe, il ne la mettrait peut-être

pas de pair avec le pontificat; en fait, il l'élève à un point où l'on ne voit plus rien au-dessus. Aussi ses défenses de la puissance du Souverain Pontife, attaquée alors dans les Conseils du roi, dans les Parlements et même dans les assemblées du clergé, peuvent paraître souvent trop modérées. Les théories les plus étranges ne déconcertent ni n'indignent l'historien; elles n'altèrent même pas son affection ni son estime pour ceux qui les professent. Lamoignon, au nom de la justice des Parlements, pourra vouloir éteindre le cri des consciences et obliger les âmes des Français à croire, contre l'enseignement de l'Église romaine, ce que le roi a décrété; le P. Rapin n'ira même pas jusqu'à l'audace du syndic de la Faculté de Paris, Grandin, qui murmure entre ses dents qu'il faut « laisser passer les temps mauvais; » et cet odieux césarisme n'assombrit en rien le tableau que l'historien retrace avec amour des lumières, de la piété et du dévouement à l'Eglise du Premier Président. En constatant cette modération, il est bon aussi de remarquer qu'aux dix-septième siècle, malgré l'effroyable omnipotence attribuée au pouvoir séculier, on était loin sur le pontificat ecclésiastique et sur la notion des droits de l'Eglise, de la négation lâche et révoltante embrassée et propagée par tant de catholiques de nos jours. L'archevêque de Toulouse, Pierre de Marca, était un prélat accommodant: cependant il réclamait énergiquement pour l'Église un droit de contrainte sur les hérétiques, et il déclarait la proposition opposée tout à fait schismatique, entièrement contraire aux conciles, à la pratique de l'Eglise et à l'usage des princes chrétiens. Le P. Rapin prise beaucoup cet évêque. « Ce grand homme, dit-il, l'oracle de son siècle dans les matières de la religion, quand on le consultait sur les affaires importantes qui regardaient la Foi ou l'État avait coutume, dans le jugement qu'il en faisait, d'établir ce qui était de foy ou de maxime d'État comme un point fixe et inébranlable à quoy il ne fallait pas toucher, permettant de toucher à tout le reste qui n'était pas essentiel pour accommoder les choses par des biais et des tempéraments qui ne se prenaient que dans les circonstances, ou en les changeant et en les supprimant; et cette manière d'accomodement luy réussisait toujours parce qu'il donnait d'autres tours aux choses en sauvant les principes et s'arrêtant toujours à l'essentiel. » Le P. Rapin admire trop cette pratique pour n'avoir pas cherché à en faire usage; il ne considère pas assez que ce grand homme, comme il l'appelle, malgré sa grande lecture des Pères et des anciens canons, malgré sa profonde étude de l'histoire ecclésiastique et

la haute et juste pensée qu'il gardait et professait du pouvoir de l'Église, a vu mettre à l'index «le livre fameux où il distingue les droits du prince séculier d'avec les droits du prince spirituel.» On pourrait même croire que la pratique que le P. Rapin explique et admire a précisément conduit cet écrivain à ce malheur. Car de faire de la maxime d'État un point fixe et inébranlable au même titre et placé au même niveau que la foi, c'est établir une confusion mauvaise entre les choses divines et humaines. La maxime d'État varie selon les temps et les circonstances, qui le sait mieux que les hommes du dix-neuvième siècle? Elle s'est appelée autrefois liberté de l'Eglise gallicane et indépendance du pouvoir temporel. Elle a arboré la devise : *liberté, égalité, fraternité.* De nos jours elle s'intitule progrès, principes de 89, suffrage universel, etc. Qu'elle ait été plus ou moins folle et audacieuse selon les époques; qu'elle puisse être saine, raisonnable, juste, vénérable même parfois, si on veut; la maxime d'État reste toujours une parole humaine, frivole, changeante et stérile. Elle n'a pas l'infaillibilité; elle peut respecter, elle peut même parfois porter la lumière et la vérité : elle les emprunte et ne les produit pas. La foi seule dans son infaillibilité est féconde; elle seule fait germer les âmes, elle les enivre et les nourrit : elle les domine et les façonne : elle est surhumaine enfin, surhumaine et divine; ses suavités ont une énergie à laquelle la maxime d'État renforcée de toutes ses armées, de sa diplomatie, de ses canons et de ses arrêts ne pourra jamais atteindre. Assurément dans la vie austère, savante, sacrifiée et disciplinée de la Compagnie de Jésus, le P. Rapin n'ignorait aucune des splendeurs et des grâces de la foi, et ne prétendait communiquer aucun de ses priviléges réservés ; mais il était fasciné par la maxime d'État.

Il y a des erreurs qui s'imposent à tout un siècle et qui soumettent les esprits avec une énergie extraordinaire, qu'elles puisent peut-être dans la sincérité de leurs adeptes, mais qui reste inexplicable quand le charme est une fois rompu. On ne comprend plus alors que leurs conséquences palpables aient pu rester inaperçues aux yeux de ceux qui ont travaillé à leur succès. Les catholiques et les légitimistes d'aujourd'hui qui font dater le progrès de 89, admettent-ils qu'ils condamnent tout le passé de l'Église en même temps que celui de la monarchie?... Malgré son césarisme exhorbitant, Lamoignon était fermement attaché à l'Église, et le P. Rapin a raison d'insister sur les vertus du Premier Président : la sincérité obligeait l'historien à signaler les services rendus à l'Église. Dans sa jeunesse, à côté du

comte d'Albon et du baron de Renty, Lamoignon avait fait en effet partie de cette compagnie du Saint-Sacrement placée sous la direction du P. Suffren et du P. de Condren à laquelle appartint H. Boudon, et dont le but était de travailler à procurer toute espèce de bien. Il semble que, devenu Premier Président, Lamoignon a fidèlement tenu les promesses de sa jeunesse : son renom de piété retentit dans tout le grand siècle ; il s'opposa avec énergie et succès auprès de Louis XIV aux réformes économiques et violentes de Colbert, qui pour augmenter les armées et les richesses du roi après avoir fait supprimer un grand nombre des fêtes de l'Eglise, voulait encore détruire les couvents. Si l'on en croit le P. Rapin, le crédit du Premier Président s'accroissait tous les jours, et le goût que le roi prenait à ses lumières et à ses conseils bien différents de ceux du ministre, préparait à Lamoignon un rôle plus élevé encore et plus utile à l'Eglise, lorsque la mort vint le frapper et l'enlever aux faveurs que le roi lui destinait. Toutefois si le roi à l'instigation de Colbert eût supprimé les couvents, le Premier Président se serait-il cru obligé, en conscience, de se soumettre à la volonté royale et même de travailler à son accomplissement? Pauvres humains ! faut-il s'étonner s'ils sont pleins de contradiction, et ne faut-il pas admirer surtout comment la foi peut vivre au milieu des âmes et y entretenir la lumière de la conscience, à travers tant de préjugés si propres à l'obscurir et à l'étouffer !

Le roi Louis XIV lui-même était soumis à la maxime d'Etat. Son orgueil sans doute, sa gloire, comme on disait au dix-septième siècle, le sollicitait de ce côté ; mais sa conscience aussi se mettait de la partie et lui imposait le joug. Il était jaloux de contenter le pape : il détestait le jansénisme. Sa pieuse mère, la grande et la généreuse Anne d'Autriche, lui en avait inspiré l'horreur. Il eût désiré en purger son royaume. Il y travailla avec zèle ; mais cette hérésie misérable, fomentée par quelques prélats tarés, n'ayant d'autre pivot qu'un docteur impertinent, d'aussi triste lumière que de chétive mine, mit en échec toute la puissance royale. Le P. Rapin montre, et son récit ne laisse pas d'avoir une utilité morale, comment un roi intelligent, puissant, désireux de faire sa volonté, peut être contredit et annulé par les artifices de ses ministres, surtout quand ceux-ci sont d'accord avec les mauvaises passions de leur temps. La maxime d'État apparaissait aux yeux de Louis XIV au moment voulu, et elle suffisait à émousser les intentions droites et généreuses du roi. Mazarin avait déjà usé de ce procédé avec Anne d'Autriche, et,

tout en déclarant qu'il ne connaissait pas les maximes du royaume, les avait souvent invoquées pour arrêter le zèle et calmer l'ardeur de la reine. Letellier et Lyonne, avec des vues plus basses et des intentions moins dévouées, n'eurent qu'à suivre auprès de Louis XIV la voie que le cardinal leur avait tracée. La maxime d'État domina tout et s'éleva au-dessus de toute doctrine et de toute puissance. Les maîtres de la foi s'inclinèrent eux-mêmes devant elle. On sait ce que Fénelon disait des évêques de son temps, dont le principe même en matière de dogme, avant d'affirmer ou de condamner, était d'étudier le vent de la cour.

Les efforts du prince, même unis à ceux d'un clergé affaibli par de tels préjugés, ne devaient qu'être impuissants contre le jansénisme. Toute la force de Louis XIV n'y pouvait rien d'elle-même. Pour réprimer l'erreur, le pouvoir temporel n'a d'efficace qu'en se mettant au service de la puissance spirituelle; les désirs du roi, qui comprenait instinctivement le ressort et l'aide que l'autorité royale devait trouver dans cette subordination qui a donné tant de grandeur à Charlemagne, les désirs du roi étaient misérablement contredits par cette fascination de la maxime d'État qui, tout en comprimant les plus hautes aspirations de son âme vraiment royale, caressait aussi les secrètes faiblesses de son orgueil.

Comment s'étonner qu'un historien, même retiré dans sa cellule de religieux, se ressente des préjugés de son temps? Toutefois le P. Rapin ne mériterait pas le blâme que Fénelon infligeait avec raison à l'épiscopat français du dix-septième siècle. Car ce n'était pas seulement le vent de la cour, c'était aussi le vent des Parlements qu'étudiaient les évêques. Durant une des dernières années du règne de Louis XIII, Léonor d'Étampes, évêque de Chartres, avait été chargé par l'assemblée du clergé de rédiger quelques articles d'une profession de foi, mais l'assemblée elle-même en fit arrêter l'impression, parce que le prélat avait proclamé l'infaillibilité du Souverain Pontife. Le P. Rapin au moins ne fait pas de concessions sur ce point. A son gré on ne peut rejeter l'infaillibilité du Souverain Pontife sans se déclarer calviniste; et, malgré sa réserve et toutes les concessions à la maxime d'État, il ne lui sacrifie rien de l'infaillibilité du pape. Son attachement à cette doctrine reste entier. Il en connaissait d'ailleurs les conséquences; c'est là précisément ce qui lui ôtait l'espérance de publier son ouvrage : car dans la France très-chrétienne de 1682, il n'était pas permis à un religieux de professer et d'avouer sa foi aux

promesses d'infaillibilité faite à Pierre par le Sauveur. L'assurance que le P. Rapin, avait à bon droit, que son travail serait poursuivi et supprimé s'il venait à la connaissance de quelqu'un des ministres ou des membres du Parlement, contribuait à lui faire garder plus soigneusement que jamais dans toutes ses recherches ce sentiment de discrétion et de réserve qui était dans le caractère de l'écrivain. Si les affaires dont il parlait étaient dangereuses, les intrigues du parti étaient puissantes, et le crédit des jansénistes en France atteignait alors partout. M. Tronson, en communiquant les document qui étaient en son pouvoir, recommandait au P. Rapin de ne pas dire de qui il les tenait; c'eût été compromettre Saint-Sulpice ; les Parlements ne badinaient pas sur les doctrines. Aussi la composition des *Mémoires* du P. Rapin se ressent-elle de la contrainte de l'auteur; du moins j'attribuerais volontiers à ce sentiment les analyses que l'historien fait souvent des événements qu'il a déjà racontés, et les divers portraits qu'il retrace à plusieurs reprises des personnages qu'il a déjà dépeints et mis en scène. On dirait qu'il s'est appliqué à faire de chacun des livres de son ouvrage un tout complet, afin que, si quelques-uns venaient à être perdus ou supprimés, le lecteur pût toujours avoir l'intelligence du récit sans avoir besoin d'en référer aux livres précédents. Ce n'est sans doute pas là un procédé de composition littéraire à donner en modèle : mais dans les circonstances où se trouvait l'auteur ce pouvait être un acte de prudence parfaitement justifié. Le P. Rapin avait même détaché de l'ensemble de son ouvrage certaines parties pour les communiquer sous des titres particuliers. Ainsi, dans un des manuscrits de l'Arsenal, on trouve une copie du XXe livre sous le titre *d'Histoire de la paix de l'Église dans l'accommodement des Jansénistes.*

On pourrait y relever encore d'autres indices qui témoigneraient que l'historien n'a pas composé d'une seule haleine cet immense récit; et, bien qu'il n'ait cessé jusqu'à la fin de sa vie de le polir, de le corriger, de le compléter, d'y ajouter et de le refondre, on y pourrait reconnaître quelques notes propres à désigner les divers temps où il a été écrit. Mais à quoi bon ces détails? Il serait inutile aussi de décrire le manuscrit autographe, d'en signaler les ratures, d'en compter les surcharges, d'y relever les traces nombreuses qui attestent le démembrement que l'auteur a fait de son premier travail en deux parties distinctes. Mais je veux dire que ce manuscrit tout entier de la main de l'auteur est à la Bibliothèque impériale, sous le n° 10,575. Il faisait autrefois partie de l'ancien supplément français. Il n'a aucune

marque de provenance antérieure, et je suppose qu'il est entré à la Bibliothèque du roi à la fin du dernier siècle, sans doute au moment de la suppression de la Compagnie de Jésus.

Les vingt livres de ces *Mémoires* ne formeront pas moins de trois volumes. Dans un ouvrage aussi considérable le ton est loin d'être uniforme; l'auteur abandonne souvent le récit historique ou anecdotique pour discuter, réfuter et analyser. Peut-être les éditeurs auraient pu, sans un extrême dommage, se permettre quelques retranchements à diverses analyses des écrits d'Arnault, par exemple, à de longues et sérieuses réfutations des *Provinciales* et même des *Imaginaires*. Mais le goût de notre siècle est à l'intégrité des documents, et leurs longueurs ne déplaisent pas à tous. D'ailleurs les jansénistes avaient tant de connivences dans la république des lettres, et ils ont tant abusé de l'écriture, que peut-être c'est à peine justice, et qu'il y a une sorte d'intérêt à entendre enfin un jésuite parler, et parler à son aise. Celui-ci parle bien, un peu abondamment sans doute et à la mode de son temps. C'était le bon pour les écrivains. Le P. Rapin appartient à la grande génération du dix-septième siècle. Ce que nous avons dit de son souci du langage, de ses préoccupations littéraires indique qu'il se rattacherait cependant à la famille des écrivains châtiés et ordonnés plutôt qu'à celle des créateurs et des aventureux. Néanmoins le P. Rapin était religieux ; on ne se scandalisera donc pas s'il ne suit pas avec une grande exactitude toutes les modes du bel air et s'il garde en son goût quelque chose de suranné. Ce n'est pas ce suranné-là qui déplaît de nos jours. Je n'affirme pas que le bon Père ait jamais été précieux : j'en douterais même volontiers; toutefois on remarque en lui certaines habitudes qui datent bien de la jeunesse de ses contemporains. Aux nombreuses maximes qu'il formule et enchâsse dans son récit, on reconnaît aisément un admirateur de la Rochefoucauld et surtout un familier de Mme de Sablé. Il aime les portraits et ils abondent sous sa plume, fins, discrets, piquants et s'aiguisant volontiers en malice. Je voulais citer ici ceux de Mme de Longueville, de Mme du Plessis-Guénégaud, de Colbert, mais l'espace me manque et je suis contraint de renvoyer le lecteur aux *Mémoires* même dont l'impression, assure-t-on, ne se fera pas beaucoup attendre. L'historien aussi se complaît aux anecdotes. Il en caresse la narration, et plus d'une pourrait être citée comme modèle. Ces diverses anecdotes fournissent en même temps sur les croyances et les mœurs, des notions qu'on ne trouve point ailleurs. Toutefois

ce sont surtout les lumières sur l'état de l'Église, sur la dévotion des peuples et sur tous les intérêts religieux qui nous ont paru donner le prix à ses *Mémoires*. Un juge compétent, M. l'abbé Bouix, en a déjà signalé l'importance. Elle est évidente pour tous ceux qui tiennent à pénétrer dans l'histoire intime des peuples. Mais les âmes catholiques surtout trouveront, à mon avis, un grand attrait à cette lecture. Du moins un examen attentif du manuscrit me fait supposer que cette publication leur prépare une satisfaction et un régal. Il est si doux et si consolant de voir, au milieu des difficultés de toutes sortes, la barque de saint Pierre confiée à des mains généreuses et dignes d'une si haute mission. Il me semble qu'aucun catholique ne saurait lire sans se réjouir et remercier Dieu les livres VII et VIII par exemple des *Mémoires*. Le talent du P. Rapin y est merveilleux sans doute; à force de clarté et de précision, il est parvenu à donner un intérêt extraordinaire à une simple analyse des sentiments des divers consulteurs chargés d'examiner les propositions tirées de Jansénius; mais ce qui donne à ces analyses un intérêt supérieur, c'est la sagesse, la dignité et la tendresse du Souverain Pontife qui suit toute cette discussion, qui l'anime et la conduit. Le P. Rapin a résumé en quelques mots l'action d'Innocent X en cette circonstance : « Il consulta toutes les lumières de la terre comme s'il n'avait rien à espérer des lumières du ciel, et, après s'être éclairci des choses dont il avait à décider par toutes les voies que pouvait lui fournir la prudence humaine, il s'adressa à Dieu comme s'il n'avait rien à attendre des hommes. » Cette exactitude rigoureuse aux devoirs du pontificat est sublime; et dans un vieillard comme Innocent X, âgé de plus de quatre-vingts ans quand il donna la bulle de condamnation, jusque-là, comme il le disait lui-même, étranger aux études théologiques; elle est surnaturelle; et l'on peut répéter avec le correspondant de saint Vincent de Paul, Lagault, un des docteurs de Sorbonne qui suivirent à Rome toute cette discussion : *Video visibiliter influere Spiritum sanctum.*

Mais, si le Souverain Pontife est ineffable dans les fonctions surnaturelles de sa divine mission, combien est inconcevable l'entêtement des hommes qui refusent de se soumettre à des décisions prises avec tant de maturité, de sagesse et d'amour!

Nous ne parlons pas seulement des laïques; quel triste tableau que celui de l'opposition du clergé, quels évêques que certains de ceux comme l'archevêque de Sens, par exemple, dont

notre historien trace un portrait aussi horrible que ressemblant! Au dix-septième siècle la dévotion du peuple de Paris, si ardente au temps de la Ligue, était encore célèbre et vivante; c'était une puissance avec laquelle il fallait compter. Quelques-uns des curés employaient au bien l'influence que leur donnait ce sentiment populaire. Le P. Rapin en cite plusieurs, entre autres le curé de Saint Jacques-du-Haut-Pas, un des bienfaiteurs du séminaire des Missions-Étrangères, ami de M. Olier et de saint Vincent de Paul, dont le nom a été oublié dans les histoires de ces deux serviteurs de Dieu, avec qui il marchait d'accord contre les intrigues des jansénistes. Un autre ami d'Olier et de Vincent, Colombel, curé de Saint-Jean, de petit génie et de grand zèle, détermina la députation à Rome des docteurs de Sorbonne, pour y solliciter la condamnation des cinq propositions. Plusieurs autres encore travaillaient efficacement au salut des âmes; mais la majeure partie des curés de cette grande ville, avec ou sans réserve apparente, abusa du crédit que lui donnait cette foi du peuple pour favoriser le parti. Ils s'assemblaient sous prétexte de délibérer des avantages de leurs paroisses, et ils fomentaient des oppositions aux décisions du Souverain Pontife; ils en appelaient au Parlement, ils intriguaient auprès des magistrats pour empêcher la publication des bulles ; sans même déclarer que le pape fût infaillible dans les questions de dogmes, ils affirmaient qu'il avait mal jugé dans une question de fait ; ils disaient que leurs députés n'avaient pas été entendus à Rome, que les congrégations romaines, soumises à l'inspiration des Jésuites, avaient repoussé la lumière qu'on leur apportait de France, le seul pays où l'on connût véritablement la question !... Que ne disaient-ils point? Et n'est-ce pas l'éternel discours avec lequel les dissidents se leurrent de ne pas sortir de l'Église catholique et se flattent même de rendre une obéissance raisonnable au pape. Cependant quand on considère aujourd'hui l'état des âmes et la foi du peuple dans cette grande ville de Paris, autrefois si attachée au Souverain Pontife, si dévouée à l'Église, si abondante en confréries et en congrégations, si facilement et si profondément émue par la parole de Dieu; à quelle exécration ne faut-il pas vouer les hommes qui ont abusé du sacerdoce pour priver les âmes, dont ils avaient la charge, de ces lumières, de cette force et de cette vie, qui découlent uniquement de l'inébranlable rocher de Saint-Pierre!

LÉON AUBINEAU.

MADAME ROLAND

(2e article.) (1)

III

Mme Roland se défend en divers endroits d'être *bas bleu;* elle l'était, et des plus foncés. Si elle avait épousé la Blancherie, qui ne pouvant être écrivain devint entrepreneur littéraire, elle eût produit des volumes en quantité. Les circonstances l'empêchèrent de suivre pleinement une voie où ses instincts l'appelaient, mais les femmes de lettres peuvent néanmoins la compter parmi leurs illustrations. Elle a même un air de famille assez marqué avec deux ou trois des muses contemporaines ; elle tient tout à la fois de mesdames George Sand, Eugénie Niboyet et Daniel Stern.

On a publié avec la première édition des Mémoires un volume de *Compositions variées.* Beaucoup de ces morceaux sont des œuvres de jeunesse. Voici quel caractère leur donne Mme Roland :

« J'avais commencé quelques recueils, je les augmentai sous le titre *d'Œuvres de loisirs et Réflexions diverses.* Je n'avais d'autre projet que de fixer ainsi mes opinions et d'avoir des témoins de mes sentiments que je pourrais comparer un jour les uns aux autres, de manière que leurs gradations ou leurs changements me servissent à moi-même de gradation et de tableau... Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour. »

Voilà encore une affirmation dont la sincérité paraîtra douteuse. Ces essais de jeune fille sont écrits avec un tel soin, qu'il est difficile de n'y point reconnaître une arrière-pensée de publicité. Et puis, comment croire que Marie Phlipon ne songeait pas à devenir auteur quand on la voit courir la bague académique. Elle fit en 1777 une dissertation sur le sujet suivant, mis au concours par l'Académie de Besançon : « Comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs. » Le rapporteur de l'Académie bizontine, l'abbé Talbert, prédicateur du roi, déclara que le discours de Mlle *** de Paris, « dicté par la raison et

(1) Voir la *Revue* du 25 septembre.

les grâces » méritait des éloges, mais ne méritait pas le prix. Du reste, le prix ne fut donné à personne, bien que Bernardin de Saint-Pierre fût au nombre des concurrents.

M. Faugère a publié le discours de Marie Phlipon à la suite des Mémoires. C'est une amplification proprement tournée, froide et alambiquée, où la pensée n'est pas toujours facile à saisir. J'ose affirmer, contre l'avis de l'abbé Talbert, qu'on n'y trouve ni la raison ni les grâces. On n'y trouve pas davantage le sentiment, bien que l'auteur ait pris cette phrase pour épigraphe : « Le sentiment « est mon guide; puisse-t-il me tenir lieu d'esprit et de talent ! » Deux ou trois phrases indiqueront le ton général du morceau.

« Le premier triomphe du sexe lui fut acquis par ses grâces; mais les grâces elles-mêmes ne doivent la durée de leur empire qu'à la douceur qui les accompagne et qu'elles savent inspirer à ceux qui les chérissent. Cette qualité est, pour ainsi dire, le sceptre des femmes; elle semble leur être donnée comme le dédommagement de leur faiblesse; elle est, avec la sensibilité qui la produit, le trait essentiel qui les distingue et que je m'arrête à considérer comme la source de tous leurs avantages. »

Elle parle de la constitution physique de la femme et du rôle que cette constitution même lui assigne; elle est faible et souffrante, dit-elle, afin de s'identifier plus facilement avec *le malheureux* et de mieux *adoucir ses maux et ses tourments;* puis elle s'écrie :

« O vous, dont je partage le sort et les priviléges, qui brillez un instant à la surface de la terre que vous arrosez des larmes de la sensibilité, joignez-vous à moi pour bénir la main puissante qui, dans les douleurs dont elle nous fit la proie, plaça le germe des vertus auxquelles le monde doit son bonheur ! C'eût été peu sans doute, si le pouvoir de développer dans les autres ces penchants heureux n'avait été joint à l'avantage de les posséder en vous-mêmes; la réunion de l'un à l'autre est le bienfait le plus marqué de la faveur des cieux. »

Les *Œuvres de loisir* et les études diverses que Marie Phlipon gardait dans ses tiroirs ou communiquait aux demoiselles Cannet ont également ce désagréable cachet de préciosité philosophique. Il y a sans doute çà et là des passages bien venus; mais l'ensemble est faux, maniéré, agaçant. Et quels singuliers sujets traitait cette jeune personne. Voici, par exemple, une dissertation où elle compare les hommes aux femmes dans la nature de l'amour qu'ils éprouvent.

« Plus vifs, plus impétueux, plus hardis que nous, les hommes sont

moins tendres, moins attachés, moins fidèles; ils ont toute l'ardeur, l'activité, la souplesse que donne la violence du désir; mais ils n'ont pas cette sensibilité concentrée, brûlante et délicate qui anime, épure, vivifie toutes les actions; qui produit et perpétue cette chaîne imperceptible et forte d'égards, de soins et de ménagements. Toutes leurs attentions paraissent intéressées; on dirait qu'ils n'ont qu'un but et que l'amour est chez eux, en effet, du tempérament, tandis que chez les femmes, le besoin d'aimer est un besoin du cœur. »

Ses exemples ne justifiaient guère sa théorie. On peut voir le tempérament dans cette aspiration continue vers le mariage; on n'y saurait voir ni la délicatesse ni le cœur. Désirer la Blancherie, accepter Gardanne, songer à Sévelinges, compter un peu sur Demontchery, enlever Roland, ce n'est pas éprouver le besoin d'aimer, c'est éprouver le besoin de se marier. Marie Phlipon aurait dû reconnaître que sa théorie comportait des exceptions, et qu'en matière de sentiment il est des femmes qui sont hommes.

Parmi les personnes qui encouragèrent et développèrent son goût pour les lettres, nous devons nommer M. de Boismorel, le fils de cette vieille dame, qui, dans la petite fille faisant de belles réponses, avait deviné la pédante. C'était un homme mûr, veuf, philosophe et sentimental. Marie Phlipon l'avait vu autrefois chez *mademoiselle* Rotisset; il vint la voir assez souvent lorsqu'elle eut perdu sa mère. Mme Roland croit qu'il songeait vaguement à lui faire épouser son fils, grand dadais de quatre ans plus jeune que Mlle Phlipon. C'est peu probable, mais, en revanche, il est visible que la jeune personne n'eut pas repoussé le père. Cependant leurs relations restèrent sur le terrain des *lettres et des arts*. Voici ce qu'en disent les Mémoires :

« Je trouvais dans les procédés de M. de Boismorel ceux d'un homme sage et sensible qui honorait mon sexe, estimait ma personnne et protégeait mon goût, pour ainsi dire. Sa correspondance lui ressemblait; elle avait le caractère d'une gravité douce, elle portait le cachet d'un esprit au-dessus des préjugés, et d'une amitié respectueuse. Je devins, par lui, au courant de ce qu'on appelait les nouveautés dans le monde savant et littéraire... M. de Boismorel qui aimait beaucoup les lettres, et qui par effet de prévention s'imaginait que je devais être employée dans leur empire, ou peut-être aussi pour m'éprouver, m'invitait à choisir un genre et à travailler... »

Elle assure qu'elle repoussa les incitations de M. de Boismorel en

lui développant ses principes, lesquels était de *ne se mettre jamais en scène d'aucune manière.* Voilà des principes qu'elle n'observera pas toujours. Elle ajoute :

« Après lui avoir sérieusement exposé ma doctrine, je mêlai à mes raisonnements des vers qui venaient au bout de ma plume, et dont les idées étaient meilleures que l'expression; je me souviens qu'en parlant des dieux et de la dispensation qu'ils faisaient des biens et des devoirs, je disais :

Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des nobles talents,
Ils n'ont mis aucune barrière
A leurs plus sublimes élans.
De mon sexe faible et sensible
Ils ne veulent que des vertus;
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un sentier moins pénible. »

« M. de Boismorel me répondait quelquefois dans la même langue. »

C'était une pauvre langue !

A ce propos comme à tous propos, Mme Roland parle de sa simplicité. Peu de gens alors étaient simples, et, pour son compte, elle débordait de pose et de pédantisme. On le lui dit plusieurs fois, mais jamais elle ne voulut le croire. Aussi rapporte-t-elle avec étonnement et pour étonner le lecteur des scènes comme celle-ci :

« Mme de Favière (sœur de M. de Boismorel) vint chez mon père pour le charger de quelques acquisitions de bijoux ou d'objets de son art; j'étais dans ma petite cellule, je l'entendis dans la pièce voisine : — « Vous avez, monsieur Phlipon, une fille charmante ; mon frère m'a dit que c'était une des femmes d'esprit qu'il connût qui en ait davantage; prenez bien garde au moins qu'elle ne donne dans le bel esprit, ce serait détestable : ne frise-t-elle pas un peu le pédantisme? C'est à craindre, je crois en avoir entendu dire quelque chose. »

L'amour de la *campagne*, amour de convention, faux et guindé, figurait comme le *sentiment* sur le programme des derniers représentants du dix-huitième siècle. Quiconque alors se mêlait d'écrire et de philosopher devait faire de la réthorique en l'honneur des champs. Les fidèles disciples de Rousseau y mêlaient des phrases sur la *divinité;* ils invoquaient même la *providence.* Cela n'engageait à rien et relevait le style. Marie Phlipon était parfaitement en

règle sous tous ces rapports. M. Dauban le prouve afin de la glorifier. Nous le prouverions volontiers à notre tour, dans une autre intention. Où donc trouvera-t-on la pose si l'on ne consent pas à la reconnaître dans des phrases comme celles-ci : « Aimable Meudon « combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages, en bénissant l'Au- « teur de mon existence.... je contemplais la majesté de tes bois si- « lencieux, j'admirais la nature, j'adorais la Providence dont je sen- « tais les bienfaits ; le feu du sentiment colorait mes joues humides, « et les charmes du paradis terrestre existaient pour mon cœur dans « tes asiles champêtres. » Cette note est fausse ; et comme elle est connue ! On croit entendre ces honnêtes bourgeois, lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, auxquels un beau ciel, une belle vue, les montagnes ou les bois, ou la mer ne disent rien ; mais qui se font un devoir de beaucoup admirer et surtout de communiquer leur admiration. Vous regardez en silence, tout entier à ces sensations puissantes quoique vagues, douces et presque tristes qu'éveillent les grands spectacles de la nature ; et tout à coup, au moment où la pensée se dégage, s'élève et va remplacer la sensation, quelque bavard, d'une voix lourde ou d'un cri de crécelle, vient vous lancer un flot de paroles déclamatoires et vulgaires. Il veut que vous sachiez qu'il est en extase ; il ne saura jamais que l'extase ne parle point. La phraséologie sentimentale de Mme Roland a le même défaut. Du reste cette pose était alors générale, et rien ne prouve mieux combien, dans la forme comme dans le fonds, Rousseau l'avait emporté sur Voltaire.

C'est bien à tort qu'on donne à ces deux hommes la même influence sur la Révolution. Voltaire avec son style net et ferme, son impertinence railleuse, son impiété absolue, son dévergondage, avait été l'amuseur de la noblesse de cour et des parlementaires débordés ; il s'était adressé directement au vice et avait fait fermenter une corruption déjà accomplie et incurable. Rousseau eut moins de succès près de la noblesse et des libertins ; en revanche, il pénétra bien plus avant dans les rangs de la bourgeoisie. Ses exclamations en l'honneur de la vertu, sa sensiblerie, et, surtout, ce fonds de haine contre les supériorités sociales, qui rappelait le laquais, en firent le maître, l'oracle, l'idole de la classe moyenne, de ce tiers état qui déjà était beaucoup et qui voulait être tout. Il flatta les passions étroites du bourgeois et égara même ses bons instincts. D'honnêtes esprits, amoureux du bien, mais privés des lumières de la foi, subirent complétement le joug de ce déclamateur ; et c'est ainsi que des aspirations droites furent mises

au service du mal. Jamais sophiste ne seconda mieux les méchants et ne trompa mieux les sots.

Marie Phlipon ne fut pas trompée; elle put comprendre tout ce que Rousseau avait de mauvais, et c'est par là qu'elle fut séduite. Comme lui, elle repoussait toute règle et désirait la ruine d'une société où elle n'était rien. M. Dauban n'a pu s'empêcher de noter ce trait de caractère. « En général, dit-il, les hommes « prennent bien plus facilement leur parti des inégalités sociales, « dont ils se rendent compte, que les femmes. Pour celles-ci, la « beauté, la grâce, l'esprit, règlent la hiérarchie. Mme Roland ne « supportait pas ces distinctions : la raison qu'elle en donne, c'est « que « dès qu'il était question de valoir par soi-même, elle n'avait « pas peur de manquer le rang qui lui pouvait convenir. »

Dans son enthousiasme pour Rousseau, Marie Phlipon voulut le voir: elle lui écrivit une *belle lettre*, dont elle alla chercher elle-même la réponse, mais la maîtresse du logis, *Madame Thérèse*, faisait bonne garde et ne lui permit pas d'entrer. Cet incident ne porta nulle atteinte à ses sentiments. Elle écrivait à Mlle Cannet : « Je suis fâchée que tu « n'aimes pas Rousseau, car je l'aime au delà de toute expression, et « je n'entends pas bien les reproches que tu lui fais... Il faut que tu « t'expliques : je porte Rousseau dans mon cœur, et je ne souffre pas « qu'on l'attaque d'une manière vague. »

Finissons-en sur ce point en la montrant au moment où elle vient de recevoir les œuvres complètes de *celui qu'elle adore*.

Du 1er janvier 1778, à onze heures du soir. « ... Avoir tout Jean-Jacques en sa possession, pouvoir le consulter sans cesse, se consoler, s'éclairer et s'élever avec lui, à toutes les heures de la vie, c'est un délice, une félicité qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je fais. Dans le moment de l'enthousiasme, mes mains, prenant tous les volumes les uns après les autres, gardèrent, je ne sais comment, un tome de l'*Héloïse* : avec ce précieux dépôt, je m'enfuis au coin de la cheminée et je m'y tapis en silence dans le plus grand recueillement. »

Elle *adorait* Rousseau, appelait Saint-Preux, comme autrefois elle avait appelé Télémaque, donnait un souvenir à la Blancherie et songeait dès lors à épouser Roland. Celui-ci cependant ne s'était pas encore déclaré; mais Marie Phlipon avait bien vu qu'il nourrissait à son endroit de vagues projets de mariage. Il eut même le tort de rester trop longtemps dans cette situation indécise. Il y avait quatre ou

cinq ans qu'il connaissait la jeune personne lorsqu'il lui offrit enfin « son cœur et sa main. » Se faire attendre est toujours une faute; mais combien cette faute est plus grave lorsqu'on n'est ni d'âge ni de tournure à se faire désirer! Mme Roland n'oublia jamais les longues hésitations de son mari; elles *réduisirent*, a-t-elle dit, *mes sentiments à une mesure qui ne tenait rien de l'illusion*. Deux ou trois autres passages des Mémoires accusent cette rancune, dont elle voulut se faire une excuse.

Et puis le souvenir de la Blancherie n'était pas encore complétement effacé. Effet de cœur ou effet de tête, il est certain que Marie Phlipon se reportait vers ce passé déjà lointain avec une mélancolie qui n'était point sans douceur. « Ce jeune homme, écrivait-elle en « novembre 1778 à Mlle Cannet, méritait réellement de l'estime; en « donnant de l'amour, j'ai fait grâce, ou plutôt je me suis abusée « sans m'avilir. Je ne fus jamais plus ardente pour le bien, plus « prompte à le pratiquer, ni plus enivrée du charme de l'avoir fait « qu'au temps de cette heureuse passion. Il est impossible mainte- « nant que j'éprouve jamais rien de semblable... » Et pour conclure, elle parlait de ses désenchantements et de ses tristesses. Elle ne demandait pas à être consolée. Volontiers, au contraire, elle eût dit comme le poëte :

> Ah! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
> Ces larmes que soulève un cœur encor blessé!
> Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
> Ce voile du passé.

Vieille élégie qui sera toujours jeune; mais Marie Phlipon ne l'eût pas soupirée de bonne foi.

IV

Roland habitait Amiens où il remplissait les fonctions d'inspecteur général des manufactures; il connaissait les demoiselles Cannet, et ce fut par elles qu'il entra en relations avec Marie Phlipon. Elles lui donnèrent, en décembre 1775, une lettre pour leur amie. Écoutons celle-ci :

« J'étais encore en deuil de ma mère, et dans cette douce mélancolie qui succède aux violents chagrins. Quiconque se présentait de la part de So-

phie ne pouvait manquer d'être bien reçu. « Cette lettre te sera remise, « m'écrivait ma bonne amie, par le philosophe dont je t'ai fait quelquefois « mention, M. Roland de la Platière, homme éclairé, de mœurs pures, à « qui l'on ne peut reprocher que sa grande admiration pour les anciens « aux dépens des modernes, qu'il déprise, et le faible de trop aimer à par- « ler de lui. » Ce portrait est moins qu'une ébauche; mais le trait se trouvait juste et bien saisi. Je vis un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet; mais ses manières étaient simples et faciles, et, sans avoir le fleuri du monde, elles alliaient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très-découvert, n'altéraient point les traits réguliers, mais les rendaient plus respectables que séduisants. »

Il y a d'autres détails où le pour et le contre se balancent. Nous les écartons, car ceux-là suffisent; ils contiennent le point essentiel : Roland avait un aspect convenable et même *respectable;* il n'était ni ridicule, ni sot, ni précisément laid, donc on pouvait l'accepter pour mari; mais, comme il n'avait rien de *séduisant*, un cœur sensible pouvait se porter ailleurs. Celui de Marie Phlipon n'y manqua point. Il se porta même de deux côtés au moins, sinon de trois.

Le mariage ne se fit pas sans quelques difficultés. Maître Phlipon qui n'avait jamais été riche était tombé dans la gêne ; il comptait sur les cinq ou six mille livres que possédait sa fille du fait de sa mère, pour se tirer d'embarras. Il sentait qu'un gendre ne se prêterait pas à cette combinaison; son tort était de croire que sa fille s'y prêterait davantage. De plus Roland, avec sa morgue d'employé et de penseur, affectait envers le bonhomme un ton qui lui déplaisait fort. Aussi s'opposa-t-il au mariage. Roland avait fait sa demande avec *sécheresse*, maître Phlipon la repoussa avec *dureté* et *impertinence*. Les Mémoires ajoutent :

« J'écrivis à M. Roland que l'événement n'avait que trop justifié mes craintes à l'égard de mon père ; que je ne voulais pas lui causer d'autres disgrâces, que je le priais d'abandonner son projet. Je déclarai à mon père ce que sa conduite m'avait mis dans le cas de faire ; j'ajoutai qu'après cela il ne serait pas étonné que je prisse une situation nouvelle, et que je me retirais dans un couvent. Mais, comme je lui savais quelques dettes pressantes, je lui laissai la portion d'argenterie qui m'appartenait pour y satisfaire ; je louai un petit appartement à la congrégation, et j'y établis

ma retraite, bien décidée à réduire mes besoins sur mes revenus. Je le fis. »

Elle entre dans quelques détails sur sa vie nouvelle, sans avoir un seul mouvement de cœur, une seule parole de reconnaissance pour les religieuses qui lui donnaient asile. Du reste le sentiment de la reconnaissance qu'elle exalte beaucoup en divers endroits, était, au fond, très-peu développé chez elle; il pouvait produire des phrases, non des actes. Elle rapportait tout à elle-même et songeait trop à s'admirer pour avoir pleinement conscience des services qu'on lui rendait. Voici, par exemple, la fin du passage où elle parle de l'existence qu'elle menait au couvent comme dame pensionnaire :

« Je fortifiais mon cœur contre l'adversité, je me vengeais à mériter le bonheur, du sort qui ne me l'accordait pas. Tous les soirs la sensible Agathe (1) venait passer une demi-heure près de moi ; les douces larmes de l'amitié accompagnaient les effusions de son cœur ; un tour de jardin aux heures où chacun était retiré, faisait ma promenade solitaire ; la résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune, ces habitudes laborieuses qui font couler si rapidement les heures, ce goût délicat d'une âme saine qui trouve dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur des dédommagements inconnus au vulgaire, tels étaient mes trésors. Je n'étais pas toujours sans mélancolie, mais elle avait ses charmes ; et, si je n'étais point heureuse, j'avais en moi tout ce qu'il fallait pour l'être ; je pouvais m'enorgueillir de savoir me passer de ce qui me manquait d'ailleurs. »

Néanmoins le moment était propice pour Roland ; on soupirait après lui, et, s'il avait montré cette fois un peu d'ardeur on eût peut-être oublié ses anciennes hésitations. Le malheureux hésita encore. « M. Roland continua de m'écrire en homme qui ne cessait point de « m'aimer, mais que la conduite de mon père avait blessé. » Était-ce toujours un prétendant ? n'était-ce plus qu'un ami ? Il y avait doute. Enfin il vint *au bout de cinq ou six mois* et *s'enflamma* définitivement en voyant Marie Phlipon à la grille. Il demanda de nouveau une main qu'on aspirait à lui donner. La jeune personne fit pour la forme des objections peu solides. Elle avait cependant un véritable grief contre Roland : il n'était pas assez amoureux : « Je ne me dissimulai « point, dit-elle, qu'un homme qui aurait eu moins de quarante-cinq

(1) Une religieuse qu'elle connaissait depuis plusieurs années.

« ans n'aurait pas attendu plusieurs mois pour me déterminer à chan-
« ger de résolution, et j'avoue bien que cela même avait réduit mes
« sentiments à une mesure qui ne tenait rien de l'illusion; je considérai,
« d'autre part, que cette insistance, aussi très-réfléchie, m'assurait que
« j'étais appréciée, et que s'il avait vaincu sa suceptibilité aux désagré-
« ments extérieurs (le père) que pouvait offrir mon alliance, j'en étais
« d'autant plus assurée d'une estime que je n'aurais pas de peine à
« justifier. » Quelques années plus tôt, elle disait que le mariage devait être tout à la fois, l'union des intelligences et des *cœurs*, qu'elle n'épouserait jamais un homme vers lequel une tendre affection ne la pousserait pas, qu'elle avait horreur de ces prétendues *unions* nées des appétits de la chair ou des calculs de l'intérêt. Cette thèse n'étant plus de mise dans quelques-unes de ses parties, Mme Roland en prend une autre; elle dit qu'elle voyait dans le mariage *un lien sévère, une association où la femme se charge pour l'ordinaire du bonheur de deux individus*, et qu'elle voulut, en épousant Roland, *exercer ses facultés et son courage dans cette tâche honorable.* Toujours la pose! Ce mariage qu'elle fait de plein gré, avec joie, elle voudrait qu'on y vît un sacrifice digne d'admiration. Elle croit se dévouer parce qu'elle épouse par ambition et pour avoir un mari un pauvre homme qu'elle n'aime point.

Du reste, il y a beaucoup de calcul et même un très-vilain calcul dans toute cette partie des Mémoires. Mme Roland, en parlant de son mariage et de son mari, songeait surtout à sa passion pour Buzot. Aussi rapporte-t-elle les choses — faits, impressions, sentiments — de manière à légitimer cette passion aux yeux des lecteurs comme aux siens. De là ce besoin de dire, de répéter qu'elle n'aimait pas Roland, qu'elle avait le droit de ne pas l'aimer, mais que, s'étant imposé le devoir de le rendre heureux, elle y travailla toujours. Avec cette lumière on voit clair dans son récit. Après avoir dit pourquoi elle consentit à se marier, elle ajoute :

« Je devins la femme d'un véritable homme de bien qui m'aima toujours davantage à mesure qu'il me connut mieux. Mariée dans tout le sérieux de la raison, je ne trouvai rien qui m'en tirât; je me dévouai avec une plénitude plus enthousiaste que calculée. A force de ne considérer que la félicité de mon partenaire, je m'aperçus qu'il manquait quelque chose à la mienne; je n'ai pas cessé un seul instant de voir dans mon mari l'un des hommes les plus estimables qui existent, et auquel je pouvais m'honorer d'appartenir; mais j'ai senti souvent qu'il manquait entre

nous de parité, que l'ascendant d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années plus que moi, rendait de trop l'une de ces deux supériorités. »

Elle s'étend avec complaisance sur ce sujet. « Si nous vivions « dans la solitude, dit-elle, j'avais des heures pénibles à passer; si « nous allions dans le monde, j'y étais aimée de gens dont je m'aper- « cevais que quelques-uns pourraient trop me toucher. » Et quelques lignes plus bas : « J'honore, je chéris mon mari comme une fille « sensible adore un père vertueux, à qui elle sacrifierait même son « amant; mais j'ai trouvé l'homme qui pourrait être cet amant... » Bref, c'est partout le refrain de la complainte du *Sire de Framboisy :*

A jeune femme il faut jeune mari.

Ne lui demandons pas pourquoi elle avait épousé Roland ; elle nous a déjà dit que c'était pour se dévouer ; elle a soin, d'ailleurs, de le rappeler : — « Je me plongeai dans le travail avec mon mari ; je l'habituai à ne savoir se passer de moi pour rien au monde, ni dans aucun instant, et je me fatiguai. » — « Des maladies fréquentes me donnèrent des inquiétudes pour la conservation de Roland ; mes soins ne lui furent pas inutiles, ce fut un nouveau lien ; il me chérissait pour mon dévouement, je m'attachais à lui (pas trop !) par le bien que je lui faisais. »

Si des Mémoires on passe à la Correspondance, le ton n'est pas précisément le même. Je n'oserais affirmer que Marie Phlipon ait aimé Roland, mais assurément elle lui laissa croire qu'elle l'aimait. Il fut son *objet*. Voici quelques lignes d'une lettre qu'elle lui adressait vers l'époque où il demanda sa main pour la première fois :

« De mon lit ce 21 février. — Il n'est pas sept heures ; je m'éveille, et la première émotion que j'éprouve est celle d'un sentiment qui me ramène vers son objet. Le jour que j'aperçois ne sera pas embelli par l'espérance prochaine de revoir cet objet, mais le charme de l'entretien ne sera pas entièrement perdu pour moi ; et mes premières impressions lui seront adressées. »

Cela est froid, sans doute, autant que maniéré et il est difficile de dire avec moins de feu : Je vous aime ; néanmoins c'était dit, et il n'en fallait pas davantage à Roland, cet amoureux transi. Du reste la jeune personne ne s'en tint pas là, et voici un passage qui, sans être plus chaud, est, au moins, plus précis :

« Ce serait une chose monstrueuse et contradictoire que d'être votre amie et de pouvoir manquer de courage. Non, mon ami, celle que vous

avez jugée digne de partager vos affections ne sait pas plier sous les dis grâces en les supportant; de bonne heure elle apprit à mériter l'estime de ceux qui vous ressemblent. Elle mépriserait, en vous aimant, toutes celles que le malheur pourrait rassembler sur sa tête. Ne vous occupez point des peines dous vous effacez l'expression; jouissez de l'assurance de les suspendre et de les faire évanouir. »

Voici comment elle annonçait son mariage à Mlle Cannet :

« ... J'épouse M. Roland. Le contrat est passé, les publication se font dimanche, et avant le carême je suis à lui; je vais former cet engagement si saint à mes yeux, et si doux, lorsqu'une estime profonde, suivie d'un sentiment tendre, fait de ses obligations autant de plaisirs. »

Pas de cri de joie, mais quel ton alerte et alègre! comme on voit qu'elle touchait au but!

Elle disait à propos des stipulations du contrat : « Quant aux conditions présentes, elles sont telles qu'un homme généreux et délicat peut les faire pour un objet qui l'intéresse. » Roland reconnut, en effet, à Marie Phlipon une petite fortune qu'elle ne lui apportait pas.

C'est le 4 février 1780 que le mariage eut lieu. Marie Phlipon, née le 17 mars 1754 avait 26 ans; Roland, que les dictionnaires biographiques font naître en 1732, touchait par conséquent à sa quarante-huitième année. La différence d'âge était donc de 21 à 22 ans. Nul doute que ce ne fût beaucoup. Et de plus Roland ne payait pas de mine; physiquement aux yeux de sa fiancée, il n'avait guère pour lui que de n'avoir pas de ventre; mais, s'il n'était pas obèse, il était chauve, il était gris, il s'habillait mal, il avait l'air vieux; on pouvait croire enfin qu'il était depuis assez longtemps déjà du mauvais côté de la cinquantaine.

Je compatis médiocrement au chagrin intime que cet aspect sénile et morne devait causer à la fringante jeune femme. En somme, il n'y avait là pour elle aucune surprise, partant aucune déception. Roland, d'ailleurs, compensait par de sérieux avantages les défauts de son âge, de sa figure et de sa tournure. Bien qu'il vînt de faire une forte sottise, ce n'était pas un sot; il le fut plus tard, grâce à sa femme et à la Révolution qui de ce bureaucrate firent un ministre, mais alors il était à sa place et la remplissait convenablement. Inspecteur général des manufactures, membre de cette vieille bourgeoisie qui confinait

à la noblesse et pouvait aspirer aux emplois les plus élevés, possesseur d'une petite fortune, jouissant d'une assez grande considération, il ouvrait à Marie Phlipon un monde où elle se sentait appelée et désespérait d'entrer. Il la faisait monter, comme elle l'avait toujours voulu. Quelle distance de sa position nouvelle à celle de sa famille! Du petit commerce elle entrait de plein pied dans le monde. Comme elle dut s'applaudir d'avoir repoussé les marchands que son père lui avait présentés!

Roland avait, en outre, une véritable valeur personnelle; il possédait des connaissances étendues, aimait les choses de l'esprit, causait assez bien, et, sans être un écrivain, ne manquait pas de tout mérite littéraire. Oui, mais il n'avait pas assez de *flamme*, il n'était pas assez amoureux. Tort grave assurément, surtout vis-à-vis d'une personne *faite pour goûter la volupté*. Néanmoins, sans être très-enflammé, il s'était conduit en galant homme et même en homme épris. Il n'avait pas fait à Marie Phlipon l'injure de croire qu'il suffisait de se présenter pour être agréé; il n'avait vu dans la situation difficile où elle se trouvait ni une raison de s'avancer la bourse à la main en disant : Prenez-moi, ce sera une bonne affaire; ni une raison de reculer pour chercher ailleurs une dot, sauf à revenir près d'elle faute de mieux. Il s'était dit : Je ne suis plus jeune, je ne saurais répondre aux rêves qui travaillent cette jolie tête, et il avait hésité; puis enfin il avait passé par-dessus les obstacles, accepté le beau-père et donné tout de suite à celle qu'il épousait une partie de sa propre fortune. Cette conduite militait en sa faveur et aurait dû lui assurer une meilleure place dans ce cœur qu'il croyait posséder absolument. Le pauvre homme!

Marie Phlipon comprit très-bien, au début, tous les avantages de la position ; elle fut contente de son mariage ; mais plus tard elle ne vit que les inconvénients du mari. Elle le trouva vieux et désagréable, d'autant plus que l'âge apportait les souffrances et que celles-ci aigrissaient l'humeur. Roland n'avait jamais été aimable; il devint aigre, exigeant, quinteux. Ne voulant pas s'avouer qu'elle ne l'aimait point, elle se dit qu'elle l'aimait... comme un père, et se promit d'accepter, le cas échéant, un autre amour. C'est ainsi que les choses se passent dans la *Nouvelle-Héloïse*. Comme la désagréable héroïne de Rousseau, elle avait épousé le respectable M. de Wolmar et attendait le mélancolique et séduisant Saint-Preux. Il vint. Quand on l'appelle, si basse que soit la voix, si enveloppé que soit le désir, toujours il vient.

Marie Phlipon, qui habitait un couvent et croyait avoir été très-pieuse, n'eut pas dans cette circonstance décisive une seule pensée pour Dieu. Elle ne se rappela même point qu'elle devait à la religion ce respect d'elle-même dont elle se vante de la façon la plus indécente à propos de son mariage. Du reste, si ce souvenir lui était venu, elle l'eût repoussé, car tout en reconnaissant que le confessionnal lui donna de précieux secours, elle prétend établir que sa vertu naturelle eût suffi à lui faire éviter l'écueil où la poussaient les mauvaises lectures. Néanmoins tel quel, son aveu doit être recueilli. Tout citer est impossible : elle parlait trop gras ; mais nous citerons l'essentiel. Elle dit qu'à l'époque de sa ferveur religieuse la crainte du péché lui inspira une grande retenue et ajoute :

« On ne sait pas le bien que produit pour toute la vie l'habitude de cette retenue, *n'importe comment elle est contractée :* elle a pris sur moi un tel empire, que j'ai conservé par *morale et par délicatesse* la sévérité que j'avais par dévotion. »

V

Les Mémoires sont très-brefs sur la période qui s'étend de 1780 à 1791, c'est-à-dire du mariage de Mme Roland à l'entrée de son mari dans les affaires publiques. Si ces années ne furent pas complétement heureuses, elles furent au moins assez douces. Il y eut des ennuis : une belle-mère, un beau-frère ; mais il y eut aussi des plaisirs : un voyage en Angleterre, un autre en Suisse ; puis enfin la vie large et libre. Mme Roland put même jouer à la châtelaine. Elle ne le fit pas sans pose et ne le rapporte pas sans phrase. « Nous allions à la cam-« pagne dans l'automne, dit-elle. C'est là que mes goûts simples se « sont exercés dans tous les détails de l'économie champêtre et vivi-« fiante ; c'est là que j'ai appliqué, pour le soulagement de mes voi-« sins, quelques connaissances acquises ; je devins le médecin du « village, d'autant plus chéri qu'il donnait des secours au lieu de de-« mander des rétributions, et que le plaisir d'être utile rendait ses « soins aimables. Comme l'homme des champs donne aisément sa « confiance à qui lui fait du bien !... »

De la généralité d'Amiens l'inspecteur général Roland fut envoyé dans la généralité de Lyon ; c'est alors qu'il fallut vivre avec la belle-mère et le beau frère. Écoutons notre héroïne :

« Nous nous fixâmes à Villefranche, dans la maison paternelle de

M. Roland, où vivait encore sa mère, de l'âge du siècle (quatre-vingt-quatre ans), et son frère aîné, chanoine et conseiller. J'aurais de nombreux tableaux à faire des mœurs d'une petite ville et de leur influence; des chagrins domestiques d'une vie compliquée avec une femme respectable par son âge, terrible par son humeur, et entre deux frères dont le cadet avait la passion de l'indépendance, et l'aîné l'habitude et les préjugés de la domination. »

Si, des Mémoires, nous allons aux lettres, nous trouvons d'autres détails; nous y voyons, par exemple, que Mme Roland, ayant intérêt à ménager le beau-frère chanoine et les *préjugés de la province*, affectait la piété et remplissait tous ses devoirs religieux. Cette malheureuse femme vécut, de longues années et de propos délibéré, dans le sacrilége. Jeune fille elle profanait l'Eucharistie en se donnant pour excuse que *son âge et son sexe* lui faisaient un devoir de pratiquer *le culte établi* et de s'associer à *la folie des hommes transformant la divinité en aliment pour la manger;* jeune femme elle eut la même indignité, elle commit le même crime, et cela peut faire comprendre pourquoi jusqu'à la fin, jusqu'à l'échafaud, ses yeux restèrent fermés à la lumière.

En février 1785, à trente et un ans, elle écrivait à Bosc, qui fut le premier éditeur de ses Mémoires :

« Mon beau-frère, d'une trempe extrêmement douce et sensible, est aussi fort religieux; je lui laisse la satisfaction de penser que ses dogmes me paraissent aussi évidents qu'ils le lui semblent, et j'agis extérieurement comme il convient en province à une mère de famille qui doit édifier tout le monde. Comme j'ai été fort dévote dans ma première adolescence, je sais mon Écriture, et même mon office divin, aussi bien que mes philosophes, et je fais plus volontiers usage de ma première érudition qui l'édifie singulièrement. La vérité, le penchant de mon cœur, ma facilité à me plier à ce qui est bon aux autres, sans nuire ni offenser rien de ce qui est honnête, me fait être ce que je dois tout naturellement sans le moindre travail. Gardez *in petto* cette effusion de confiance, et ne me répondez là-dessus qu'aussi vaguement qu'il convient. »

Nous l'avons déjà dit : elle n'avait pas le sens moral. Cette lettre le prouve bien péremptoirement. Elle prétendait ne rien offenser d'honnête en profanant les choses saintes, et tirait même vanité de son odieuse hypocrisie ; elle y voyait la marque d'un cœur compatissant et généreux, faisant *tout naturellement, sans le moindre travail,* ce qu'il *devait* faire. Ne devait-elle pas édifier le vieux chanoine

afin de lui rendre la vie plus douce... et de mériter son héritage (1) ?

Dans les lignes que je viens de citer, Mme Roland se désigne comme mère de famille. Elle eut en effet une fille, dans la deuxième année de son mariage, et lui donna le nom poétique d'*Eudora*, pour se venger sans doute d'avoir été nommée Marie et appelée Manon. Naturellement elle a beaucoup parlé de sa tendresse maternelle. Je crois qu'elle se fût sacrifiée au besoin pour son enfant; mais elle l'eût fait plutôt par exaltation sentimentale et dans la pensée d'être admirée que par le mouvement du cœur et avec le plein dévouement de la mère. Ici encore je ne fais aucune induction personnelle, je lis les Mémoires, et j'y trouve des lignes où aucun cœur maternel ne se reconnaîtra. Et ces lignes, qu'on ne l'oublie pas, Mme Roland les destinait au public :

« J'ai une jeune fille aimable, mais que la nature a faite froide et indolente; je l'ai élevée avec l'enthousiasme et la sollicitude de la maternité; je lui ai donné des exemples qu'on n'oublie pas à son âge, et elle sera une bonne femme avec quelques talents, mais jamais son âme stagnante et son esprit sans ressort ne donneront à mon cœur les douces jouissances qu'il s'était promises. Son éducation peut s'achever sans moi; son existence offrira à son père des consolations ; mais elle ne connaîtra ni mes vives affections, ni mes peines, ni mes plaisirs.... »

Comme tout cela est froid et dur ! et avec quelle indifférence cette mère laissant derrière elle une fille de douze ans dit : *son éducation pourra s'achever sans moi !* M. Dauban, s'est permis de faire dans ce passage des ratures dont il n'a pas informé le lecteur. C'est une singulière hardiesse de la part d'un écrivain qui s'est écrié au début de son œuvre : « Toute altération d'un manuscrit des Mémoires nous pa- « rait un abus de confiance.... Nul n'a le droit de dénaturer le sujet « qui se met sur la table de dissection pour l'enseignement du genre « humain. » M. Faugère, en sa qualité d'ami de la famille, a tout donné (2).

Bien que Mme Roland fût beaucoup au-dessus de Mlle Phlipon, elle était restée philosophe et même égalitaire; elle avait monté mais elle

(1) Roland avait cinq frères prêtres. Celui-ci ne doit pas être confondu avec le curé libéral dont nous avons parlé dans notre premier article.

(2) Il a d'ailleurs joint à ce passage une note où il dit qu'Eudora Roland, devenue Mme Champagneux, cachait « sous une apparente froideur un esprit distingué et une énergie de sentiments qui se montrait surtout quand il s'agissait des intérêts généraux de son pays ou de quelque infortune individuelle à soulager. » Il nous apprend, en outre, qu'elle était catholique fervente.

n'était pas en haut. Monter encore lui paraissait désirable et possible. En conséquence cette républicaine voulut passer de la bourgeoisie dans la noblesse, se réservant, j'imagine, de rester fidèle à la philosophie et d'abandonner un peu l'égalité. Aujourd'hui pareille évolution est chose facile; elle offrait alors quelques difficultés. On pouvait à la rigueur, comme de nos jours, arranger ou déranger son nom et prendre un titre; mais il fallait être en règle quand on voulait posséder les priviléges de la classe noble et se faire accepter dans la société régulière. Chaque province avait sa noblesse dûment enregistrée, et quiconque ne se trouvait pas sur les listes était repoussé. Roland, qui s'appelait très-légitimement de la Platière, car avant 89 les bourgeois prenaient des noms de terre sans que cela tirât à conséquence, était d'ailleurs, d'assez bonne souche, et le passé de sa famille pouvait justifier l'ambition de sa femme. Son père, son grand-père et d'autres parents avaient rempli des charges qui donnaient temporairement les priviléges de la noblesse. Il possédait des armoiries, une livrée, la particule. A coup sûr, s'il ne s'était pas fait un nom retentissant et avait laissé une descendance mâle, ses petits-fils seraient aujourd'hui des gentilshommes, comtes et vicomtes, peut-être marquis, ayant de meilleurs titres que beaucoup d'autres. Néanmoins il n'était pas noble, et Mme Roland, qui ne prévoyait pas la Révolution, vint à Paris solliciter des « lettres de reconnaissance de noblesse ou d'anoblissement. » Elle ajoute que Roland croyait « avoir droit par son travail, à assurer « à ses descendants un avantage dont ses auteurs avaient joui et qu'il « aurait dédaigné d'acheter. » Est-ce bien sûr ? — « C'était au commen- « cement de 1784, dit-elle encore, je ne sais quel est l'homme qui, à « cette époque et dans sa situation, eût cru contraire à la sagesse « d'en faire autant. » Et la philosophie, et l'égalité, et le mépris des grandeurs, qu'en faites-vous, Manon? Elle échoua dans ses démarches, resta bourgeoise, et vit plus que jamais dans la noblesse une *extravagante institution.*

Bientôt elle pourra prendre sa revanche, car la Révolution approche. Elle s'y précipitera avec volupté.

EUGÈNE VEUILLOT.

(La fin au prochain numéro.)

UNE VISITE AU POËTE JASMIN

n° 104

Nou trobi res qu'un clot : lou capeli de flous.
Je ne trouve rien qu'un tombeau : je le couvre de fleurs.
(JASMIN, *Maitro l'innoucento.*)

Un grand malheur vient de frapper les lettres chrétiennes : le poëte Jasmin est mort. De longtemps sans doute la place qu'il laisse vide ne sera remplie.

Je l'avais visité il y a à peine cinq ou six semaines, et j'avais passé avec lui quelques heures qui m'avaient laissé un souvenir profond. Ce souvenir du Poëte, je goûtais l'intime plaisir de le fixer, détail par détail, dans les pages que l'on va lire lorsque, au grand deuil de mon cœur, j'ai appris que cet homme admirable venait de mourir.

Voici ces pages que j'écrivais dans la joie, que je relis aujourd'hui avec des larmes dans les yeux. Je crois que j'ai tracé de lui un portrait ressemblant.

I

C'était vers les derniers jours du mois d'août dernier. Je faisais un voyage dans le Midi et je m'arrêtai à Agen.

A Agen, je voulais voir cet homme qui par son génie, par sa grande âme, par la nature particulière de sa gloire, par sa singulière destinée, constituait selon moi la physionomie la plus originale de notre siècle.

Je le connaissais déjà : je l'avais vu deux ou trois fois, lors de ses voyages à Paris. Et dans une de ses courses triomphales parmi les populations du Midi, je lui avais adressé quelques vers, hommage d'une pauvre petite lampe à un éclatant soleil. Je désirais le voir au foyer domestique, dans cette vulgaire boutique de coiffeur qu'il a su rendre si illustre, au milieu de cette ville d'Agen qui fut son amour et dont il est la gloire.

Tout le monde m'indiqua sa demeure. Un enfant aux yeux noirs et vifs, que j'interrogeai au coin d'une rue, ne se contenta point de me marquer le chemin, il voulut absolument me conduire ; il marcha à côté de moi, satisfait et important, avec une fierté protectrice. Je voyais que ce bambin m'écrasait intérieurement de la supériorité qu'il avait sur

moi, de connaître la maison de Jasmin, de le voir tous les jours et d'habiter sa ville. Par je ne sais quel sentiment de solidarité enfoui au fond de cette âme de onze à douze ans, l'enfant du peuple, l'enfant d'Agen, en présence d'un étranger, se sentait illuminé par le reflet de cette gloire. Et moi-même j'enviais en ce moment, à ce petit qui allait nu-pieds d'un air si délibéré, de voir familièrement, à son aise, comme un voisin, ce grand poëte, ce grand homme de bien dont l'auréole poétique illuminait tout le Midi, depuis Marseille jusqu'à Bordeaux.

Je fis causer l'enfant, pour bien me rendre compte de ce qui se passait en lui.

— Et qu'est-ce donc que ce Jasmin dont parle mon livre? lui dis-je en langue gasconne, et montrant sous mon bras le *Guide du Voyageur*.

— *Acos lou Poëto*, c'est le Poëte, me répondit-il en me regardant curieusement avec ses yeux superbes, tout ahuri et passablement scandalisé de mon ignorance.

Je ne me laissai point déconcerter.

— Et qu'est-ce que cela, le Poëte?

L'enfant à son tour ne se troubla point.

— *Acos aquel che fay rire et ploura : aquel che fay lou bé as malhurous, lou payre dés paourets.* C'est celui qui fait rire et pleurer, celui qui fait le bien aux malheureux, le père des pauvres.

Les larmes me vinrent aux yeux. Aucune rhétorique, aucun traité du sublime ne m'avait encore défini le type idéal du Poëte comme venait de le faire cet enfant, en traçant par ces quelques mots le portrait de Jacques Jasmin.

— Et sais-tu des vers du Poëte, lui dis-je.

— Tout le monde les sait à Agen. Ils se chantent partout durant le jour aux champs et dans les ateliers. Le soir, à la veillée, il y a presque toujours quelqu'un qui lit ou qui récite *l'Abuglo*, *Maltro l'innoucento*, *Lous frays bessous*, ou quelqu'autre petit poëme.

— Mais toi, mon petit, sais-tu aussi de ses vers ?

— J'en sais plus de mille : Tenez! en voici quelques-uns de *Mous soubenis* (Mes Souvenirs). C'est l'enfance de Jasmin.

« Ero un dilus, mous dèts ans s'acabâbon
« Fazian as jots, eri rey, m'escourtâbon. »

C'était un lundi, mes dix ans s'achevaient,
Nous faisions aux jeux, j'étais roi, on m'escortait;

Mais, tout à coup, qui vient donc me troubler?
Un vieux, assis sur un fauteuil de saule,
Que sur deux pals, deux charretiers portaient.....
Le vieux s'approche, encore, encore plus.
Dieu! qu'ai-je vu? qu'ai-je vu? Mon grand'père,
Mon vieux grand'père que ma famille entoure;
Dans ma douleur, je ne vois que lui; déjà
Je saute sur lui pour le couvrir de baisers;
Pour la première fois, en m'embrassant, lui, il pleure!
Qu'as-tu à pleurer? Pourquoi quitter ta maison?
Où vas-tu, parrain? — Mon fils : à l'hôpital,
C'est là, c'est là que les Jasmins meurent.....
Il m'embrasse, et part en fermant ses yeux bleus;
Mon œil longtemps le suit sous les arbres;
Cinq jours après, mon grand'père n'était plus,
Et moi chagrin, hélas! ce lundi-là
Pour la première fois je sus que nous étions pauvres!

« Et jou, paouret hélas! aquel dilus
« Pel prumié cot sagueri qu'eran paoures. »

Comme il achevait de me dire ces vers, nous arrivâmes devant une boutique vitrée au-dessus de laquelle, sur une planche coloriée, grossièrement se trouvait écrit : JASMIN.

— Voilà *sa* maison, me dit l'enfant.

Je voulus lui donner quelque monnaie. Il refusa.

— Pour vous conduire ailleurs j'aurais accepté « la piecette » (*la peceto*), mais pour vous mener chez Jasmin et pour vous dire ses vers, je ne veux rien.

J'insistai, d'un geste amical.

— *Sey paçat*, je suis payé, dit-il avec une fermeté toute gracieuse. *Adiousias*, adieu.

Et il s'en alla, fier et charmant dans ses haillons; et il eut bientôt disparu derrière les arbres du Gravier.

Le lendemain, allant en voiture au chemin de fer, je l'aperçus jouant à la toupie avec des camarades. Il me fit de la tête un signe d'intelligence et d'amitié. Pauvre enfant du peuple, dont la délicatesse exquise s'était formée à l'école de la plus noble des poésies, pauvre enfant dont je ne sais pas le nom, son souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire !

II

Cet enfant venait de me faire comprendre l'un des côtés les plus touchants de l'œuvre accomplie par Jasmin parmi les populations méridionales. Non-seulement Jasmin est un poëte pour les pauvres; mais il est le poëte des pauvres. Grâce à lui, il n'est pas un paysan conduisant sa charrue, pas une ménagère préparant le repas du père et des enfants, pas un moissonneur penché sur sa faucille, pas un pâtre assis au pied d'un arbre et gardant ses troupeaux, qui de temps en temps, sous le poids de la fatigue et du jour, ne se désaltère l'âme à cette grande source de poésie que son génie a fait tout à coup ruisseler dans le langage des multitudes.

Je m'étais souvent demandé pourquoi Jasmin avait préféré à notre français si universel, si flexible, si littéraire, cette langue gasconne qui n'est parlée que par le peuple. Sans doute ce fut la langue maternelle du Poëte, celle qui se mêlait aux souvenirs de son enfance; sans doute elle est sonore comme les échos des bords de la Garonne, éclatante comme le soleil du Midi; mais là, en vérité, ne sont point les raisons qui le déterminèrent. Tout d'abord, ce fut sans choix et sans parti pris. Avant d'avoir conscience de son génie, il chanta dans cette langue, parce que c'était la sienne, parce que c'était dans cette langue qu'il pensait et qu'il sentait, dans cette langue qu'il riait, qu'il pleurait, qu'il priait.

Un jour vint cependant où, devant la perfection de ses premiers essais, devant les applaudissements universels, il put mesurer sa propre puissance. Alors, de tous côtés, on lui dit : « Vous êtes le plus grand poëte du siècle, vous pouvez en être le plus illustre. Il dépend de vous de dépasser Lamartine et de laisser Hugo bien loin derrière vous; mais pour cela il faut avant tout abandonner ce vulgaire dialecte qui était bon tout au plus pour les premiers bégayements de votre muse. Ce serait un crime contre votre génie et contre la gloire, que de vous emprisonner dans ce misérable idiome qui n'est parlé que par la classe grossière et ignorante des paysans, sur la surface plus ou moins restreinte des provinces au-dessous de la Loire. Ecrivez dans la langue des lettrés, dans cette belle langue française qui est parlée par le plus grand peuple du monde et comprise par l'univers entier. Alors seulement vous serez en vue de tous et votre gloire n'aura point de bornes. » Quand on eut fait ainsi, de mille façons, luire à ses yeux la fortune et la renommée pour prix de l'abandon de sa langue :

« Non, dit Jasmin.

« Je n'abandonnerai point, pensa-t-il, la langue de ma mère. Les écrivains et les poëtes l'ont tous désertée ; elle est comme un jardin laissé sans culture, elle qui jadis avait tant de parfum et d'éclat, lorsque les vieux troubadours se plaisaient à en parcourir les sentiers. Et c'est ainsi, par suite de cet universel délaissement de notre pauvre langue, que les travailleurs de la terre, les pauvres, les malheureux, tous ceux qui n'ont rien et sont privés de tout, sont encore privés et de la littérature et de la poésie, et de tout ce qui peut élever leur âme et seconder la religion. Qui écrit pour eux? qui chante pour eux? Personne ! On cherche à distraire un public de lettrés : moi, je veux non point distraire le riche, mais consoler, fortifier, améliorer ces multitudes dédaignées. Je serai leur poëte ; je les aimerai comme le Sauveur nous apprit à les aimer. Que j'aie ou non du génie, que ma lumière soit grande ou petite, je parlerai la langue des pauvres et des paysans, et je répandrai sur eux tous les rayons de ma poésie, comme Dieu fait flotter sur leurs campagnes les rayons de son soleil. Jésus-Christ se fit homme pour parler aux hommes, petit pour enseigner les petits : moi je n'ai point à descendre ; je ne suis rien qu'un enfant du peuple, parlant la langue du peuple. Je n'ai qu'à demeurer ce que je suis et à rester où Dieu m'a placé. Nulle vanité ne m'en fera sortir ; ma muse sera celle du peuple. Elle s'assoira à son foyer, elle le suivra dans les champs par la chaleur et par la neige ; elle se mêlera à son labeur pour l'adoucir, à ses peines pour le consoler, à ses joies pour les rendre honnêtes et bonnes. Elle prêchera la foi, le courage, la résignation, le travail, le bien sous toutes ses formes. La religion a eu ses apôtres, la Poésie aura le sien ; et il continuera l'œuvre des premiers. Comme eux il célébrera, et Jésus-Christ, et la Sainte Vierge, et l'Église, et la charité. Et si ma muse, pour vouloir rester paysanne, perd ainsi la gloire du monde, elle ne se plaindra point, car elle aura en son cœur une gloire plus haute : celle d'avoir passé en faisant du bien à ceux qui en ont le plus besoin, en visitant et en consolant les malheureux. »

Tels furent les sentiments qui déterminèrent le Poëte. Et c'est ainsi qu'en quittant tout, il a trouvé tout, suivant la parole de l'Évangile ; et c'est ainsi qu'en fuyant la gloire, il l'a rencontrée sur son chemin : non point cette gloire métaphysique et invisible dont, au fond de son cabinet, l'écrivain ne jouit en quelque sorte que par la pensée, mais bien cette gloire éclatante que l'on voit face à face,

qu'on entend de ses oreilles et qu'on touche de ses mains, cette gloire qui se traduit, en présence de l'homme lui-même, par des acclamations immenses, par des tapis de fleurs que jettent sous ses pas les multitudes émerveillées, par les arcs de triomphes dressés sur sa route, par les villes entières qui viennent à sa rencontre, par les cloches qui sonnent à toute volée lorsqu'il voyage dans son pays, ou, pour mieux dire, lorsqu'il visite ses peuples et qu'il parcourt son royaume.

Voilà la gloire qu'a rencontrée Jasmin. Voilà, ce qui est plus beau encore, la gloire qu'il a méritée.

III

Donc, l'enfant qui m'avait conduit venait de me laisser devant une maison d'assez pauvre apparence, élevée seulement d'un étage, et présentant une humble façade dont la largeur ou plutôt l'étroitesse avait peine à contenir deux fenêtres. Le rez-de-chaussée était occupé par une boutique de coiffeur, dégarnie depuis quelques années seulement de ses ustensiles habituels, et dont l'aspect extérieur ne rappelait en rien ces luxueux « salons de coiffure » auxquels nous sommes accoutumés dans nos grandes villes. C'était, dans sa simplicité presque rustique, l'antique et traditionnel logis du petit barbier de province. Un grand vitrage à petits carreaux, supporté par un mur à hauteur d'appui et pouvant s'ouvrir à volonté, séparait de la rue cette petite pièce, large environ de trois mètres et profonde de cinq ou six. A travers ce vitrage pénétrait la lumière du dehors, toujours si nécessaire pour ceux qui manient le rasoir. La porte de la maison s'ouvrait à la droite du visiteur sur un corridor assez étroit qui communique avec la boutique. Devant la maison, assise sur le trottoir, une bonne femme, vêtue à peu près du costume des gens ou peuple, tricotait une laine grossière.

— C'est bien ici, lui dis-je, la maison du poëte Jasmin.

— Oui, monsieur, me répondit-elle, en levant les yeux sur moi; mais j'ai bien peur que vous ne puissez le voir. Mon pauvre mari est malade et depuis quelque temps il ne reçoit personne.

En disant ces mots, Mme Jasmin s'était levée, et nous étions entrés tous deux dans la boutique.

— Attendez-moi là un instant, ajouta-t-elle, je vais lui demander s'il pourrait cependant causer un instant avec vous.

Je restai debout en l'attendant, et, pendant qu'elle était allé préve-

nir le Poëte, je regardai tout autour de moi la pièce où je me trouvais. Un papier vulgaire et du plus bas prix, un pauvre papier à ramages bleus, en tapissait les quatre murs. Trois ou quatre chaises de paille ; une méchante petite table en bois grossier, exilée dans un coin ; une cheminée toute nue ; au-dessus de la cheminée une mauvaise glace ; au-dessus de la glace une médiocre peinture, représentant une pastorale ; voilà ce que j'avais sous les yeux. Dans le fond, les étagères jadis occupées par les savons, les pommades, les brosses et autres menus objets dont les coiffeurs font la vente, étaient maintenant transformées en bibliothèque et chargées de livres, complétant ainsi l'ornementation de ce modeste réduit.

Tout cela, d'ailleurs, était très-propre et très-bien tenu.

En promenant ainsi mes regards sur l'humble domicile de Jasmin, je ne pouvais m'empêcher de songer aux marches triomphales que faisait depuis plus de trente années, dans tout le Midi, l'homme extraordinaire que je venais visiter. Jamais souverain dans sa gloire n'avait excité de pareils transports : pour lui s'était allumé, en plein dix-neuvième siècle, un enthousiasme dont notre temps n'avait plus l'idée, et qui ne peut que paraître impossible à ceux qui n'en ont pas été les témoins. Comme un souverain il levait des impôts ; ou, pour mieux dire, devant la puissance de son génie la richesse ouvrait ses coffres-forts et l'y laissait puiser. C'était à prix d'or qu'on entrait dans les salles toujours trop étroites où ce poëte incomparable devait se faire entendre. Des sommes immenses s'entassaient ainsi devant lui à chacune de ses œuvres poétiques. On les peut évaluer à plus d'un million durant le cours de sa longue carrière. Mais de cet or si noblement acquis, jamais une obole n'était entrée dans sa maison, jamais une parcelle n'avait touché ses généreuses mains. Tous ces trésors accumulés devant son génie servaient à construire des églises, à fonder des hôpitaux, à établir des écoles, à vêtir les indigents, à répandre des bienfaits sans nombre sur tous ceux qui souffrent ici-bas. Dans tout le Midi, on le peut proclamer sans exagération, les malheureux se chauffaient pour ainsi dire aux rayons de cette gloire.

De même qu'il avait gardé sa langue et résisté à la tentation de l'orgueil, de même il avait foulé aux pieds la tentation de la richesse.

Et en pensant à toutes ces choses je contemplais, d'un cœur ému, le spectacle de cette glorieuse pauvreté.

— Jasmin veut vous voir, me dit en rentrant la femme de l'illustre Agenais.

IV

La chambre à coucher où je fus introduit occupait l'arrière-boutique. Elle était petite, sans cheminée, très-mal éclairée par une fenêtre qui donnait, je crois, sur une cour intérieure. J'eus quelque peine à distinguer tout d'abord les traits du grand Poëte. Peu à peu mes yeux se firent à cette demi-obscurité. La pièce où je venais d'entrer était pour le moins aussi pauvre que celle dont mon cœur, plus encore peut-être que mon regard, venait de faire le rapide examen et l'inventaire touchant.

Jasmin était couché dans un grand lit, sans rideaux.

— Je souffre cruellement, me dit-il. Ce sont d'affreuses tortures... Et puis je songe à tous ceux qui ont besoin de moi. L'hôpital de Luchon manque des choses les plus nécessaires ; il est trop petit pour les malades, et je devais aller donner une séance là-bas pour lui donner de quoi s'agrandir et se réparer. Ailleurs, c'est pour les pauvres que l'on m'appelait. Tant de malheureux à secourir, et me voilà cloué sur ce lit!... Allons!— ajouta-t-il avec résignation, et même avec une sorte de gaieté qui souriait à cette espérance : — Allons! l'année prochaine il faudra faire de doubles pèlerinages !

Il appelait du nom touchant de «pèlerinages» ces courses poétiques et charitables qu'il avait coutume de faire de ville en ville, et ces séances qu'il allait donner dans l'intérêt des malheureux.

— Cher poëte, lui dis-je, tous les pauvres prieront pour vous, et j'espère que vous guérirez bien vite :

« Lou rossignol del paoure es benezit de Diou.
Le rossignol du pauvre est béni de Dieu.

— Ah! s'écria-t-il, je souffre horriblement... Toutefois j'espère que cela passera. J'ai une forte constitution; je n'ai jamais été malade...

« Et puis, dit-il en levant sur moi son regard beau et naïf comme celui d'un enfant, et puis, ma vie a été si pure ! »

Il resta un instant silencieux, et sembla réfléchir doucement.

— Pourtant, reprit-il, cette vie a dû s'user dans mes pèlerinages incessants. Tant de courses par le froid et la chaleur! Tant de séances publiques! tant d'émotions!...

Il s'arrêta un instant :

«... Et tant de gloire! ajouta-t-il avec simplicité. Tout cela m'a usé. »

Mes yeux s'étaient remplis de larmes.

— Quelle noble existence que la vôtre, lui dis-je. Je vous aime autant que je vous admire. Votre cœur égale votre génie ! Que de douleurs votre poésie a calmées, que de sentiments élevés elle a inspirés, que de bien secret elle a opéré dans les profondeurs des âmes ! Que de bien éclatant et visible vous avez réalisé aux yeux de tous, que d'hôpitaux dotés par votre muse, que d'églises bâties ou réparées !...

— L'Église ! s'écria-t-il avec émotion. C'est elle qui nous élève, c'est elle qui nous enseigne, c'est elle qui nous rend bons. C'est l'Église qui a nourri mon enfance du pain de sa charité :

« Per la Gzeylo ey cantat noun pas cent cots mais milo...

Pour l'Eglise j'ai chanté nom pas cent fois, mais mille.
Et ses clochers bâtis, je ne suis pas allé, monsieur,
Me croire comparable au poëte fameux
Qui, au son de ses vers, construisit une ville.
Non ! lorsque je voyais monter tuile et chevron,
Dans mon cœur je sentais quelque chose de plus doux,
Je me disais : — J'étais nu, l'Église, je m'en souviens,
M'a vêtu bien souvent lorsque j'étais petit.
Homme, je la trouve nue ; à mon tour je la couvre.
Oh ! donnez ! donnez tous, que je goûte la douceur
De faire pour elle une fois ce qu'elle a tant fait pour moi !

« Me dizioy : — Eri nut ; la Gleyzo m'en rapèli
« M'a bestit pla souben penden qu'éri pichou :
« Hôme, la trobi nudo, a moun tour la capèli...
« Oh ! dounas ! dounas touts ! que gousti la douçou
« De fa per elo, un cot, çó qu'a tan fèy per jou (1).

Le visage du Poëte s'était illuminé au moment où il avait commencé à me parler de l'Église et à me dire ses vers. Sa tête avait quitté le coussin sur lequel elle reposait : il s'était appuyé sur son coude et se penchait vers moi. Quoique, à cause du peu de lumière qui pénétrait dans la chambre, je perdisse quelque chose de cette physionomie si expressive, ce que j'en apercevais me paraissait superbe. L'accent de la voix me remuait jusqu'au fond du cœur.

L'entretien tomba naturellement sur la Poésie et sur la langue gasconne.

— La langue française, me dit-il, est plus sourde que la nôtre. La nôtre est pleine de notes harmonieuses et éclatantes, de mots sonores

(1) Citation de *la Gleyzo descapelado* par Jasmin. *Las papillotos*, t. 3.

et colorés qui peignent tout à faire tableau. *Sono l'orgo en parlan :* « Elle sonne l'orgue en parlant. » Toutefois, ce n'est pas là la Poésie...

— Non, lui dis-je, c'est la Musique.

— C'est cela. La Poésie est avant tout dans la pensée elle-même, dans le sentiment. C'est vrai, absolument vrai dans toutes les langues, mais peut-être les écrivains français devraient-ils se pénétrer de cela plus encore que tous les autres. La langue française n'est point musicale comme la nôtre, et rien ne peut en cela la changer : elle est ce qu'elle est. Le premier soin de ses poëtes doit donc être de racheter par le fond ce qui manque à la forme. Qu'ils s'éloignent de tout ce qui est factice ; qu'ils soient simples et vrais, et ils feront des choses qui dureront autant que la terre. Mais, au lieu de cela, ils ont boursouflé la forme sans rien mettre dedans. Ils ont *crinolisé* la langue française. Lamartine et tant d'autres n'ont fait que cela. Musset, s'il avait été pur, aurait fait quelque chose de bon dans le sens que j'indique, mais il n'y a point de génie possible en dehors du bon et de l'honnête. Le bien ! voilà ce dont il ne faut jamais sortir... Le Bien ! voilà la vraie poésie !

« La Poésie, continua-t-il en s'animant, elle est partout : d'un côté on la trouve dans les choses les plus ordinaires de la vie, au foyer du travailleur, au chevet d'un malade, dans une noce qui passe, et d'un autre côté elle s'élève au sommet des cieux. Elle foule la terre et elle touche les étoiles. Elle est ordinaire et elle est sublime. Elle est à la fois la semaine et le dimanche. Elle est simple et familière comme lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, et solennelle comme Pâques !...

« Pour moi, reprit-il, j'ai cherché le vrai, le simple, le naturel, le fond du cœur ; et c'est par là que j'ai fait éclater tant de rires et arraché tant de larmes, même dans les pays où on ne comprenait point le gascon et où j'étais obligé de traduire. J'ôtais la forme, j'ôtais le rhythme, j'ôtais notre langue retentissante. Sans doute on perdait beaucoup, mais on n'en était guère moins ému. C'est que le fond restait. Et le fond, c'était le cœur humain, le mien, le vôtre, celui que Dieu a fait. Voilà pourquoi on était si profondément remué.

— J'ai fait bien souvent, moi aussi, lui dis-je, cette même épreuve sur vos œuvres. Combien de fois ai-je lu devant des Parisiens, dans le monde, dans des cercles, tantôt la traduction de *l'Abuglo*, tantôt celle de *Maltro l'innoucento* et de *Mous Soubenis*, et toujours j'ai vu

l'auditoire ne pouvoir retenir ses larmes. Preuve bien évidente, Poëte, que chez vous le fond est aussi beau que la forme.

— J'ai travaillé toute ma vie pour qu'il en fût ainsi, me dit-il tout naïvement. Si j'ai fait accepter ma langue comme langue littéraire, par mes auditeurs et par le public de tous nos pays, c'est que j'ai mis quelque chose dedans, c'est que, dans la forme magnifique du vase, j'ai mis l'eau pure que l'on peut boire.....

« On dit souvent, reprit-il, que Jasmin doit beaucoup à sa langue. Rien n'est plus vrai, mais il faut bien convenir, ajouta-t-il en riant, que cette langue gasconne doit bien aussi quelque chose à Jasmin. »

On le voit, le Poëte parlait de lui avec une enfantine simplicité.

— C'est à cause de ce fond dont vous parlez, que plus on vous étudie et plus on vous admire, lui dis-je. Et, à ce sujet, on m'a rapporté un très-joli mot à votre endroit. Je voudrais bien savoir s'il est vrai.

— Lequel? dit-il d'un air curieux et charmant.

— On m'a raconté que M. Victor Cousin, lors de votre premier voyage à Paris disait : « Virgile, Théocrite et Jasmin... »

— Et qu'à mon second voyage il disait : « Jasmin, Virgile et Théocrite. » L'anecdote est très-exacte. Il criait ce mot à qui voulait l'entendre, et je suis peut-être bien capable de l'avoir moi-même raconté quelquefois.

En causant ainsi, disant des vers et parlant poésie, Jasmin avait oublié son mal et il voulut se lever. Il s'habilla, s'enveloppa dans un méchant burnous de voyage, en guise de robe de chambre, et nous passâmes dans la boutique. Mme Jasmin, qui nous avait laissés seuls, s'y trouvait.

V

La lumière du jour éclairait de ses plus joyeux rayons, la boutique où nous venions d'entrer, et je pus alors étudier en détail la physionomie du Poëte, tandis que j'avais eu quelque peine à bien distinguer ses traits, dans la demi-obscurité de la chambre.

Le visage était défait et fatigué, et il avait une constante expression de souffrance : depuis un mois environ Jasmin ressentait en effet, presque sans relâche, des douleurs fort aiguës. La barbe qui encadrait son visage d'un épais collier commençait à grisonner ; il en était de même de ses cheveux, qu'il portait un peu longs. Toutefois, malgré ces atteintes de l'âge et de la maladie, je retrouvai du premier coup d'œil l'homme que j'avais vu jadis, au milieu des ovations et des triomphes, dans tout l'éclat de sa puissance et de son génie.

Le front était magnifique. La bouche un peu forte, mais très-belle, était singulièrement expressive et mobile. Des yeux incomparables, que rien ne peut traduire et qui traduisaient tout. La bonté et la finesse, la grâce et la force, la bonhomie et le génie, ces yeux disaient tout — tout ce qui, dans l'homme, est le reflet de Dieu.

Sainte Thérèse a écrit quelque part que rien n'est beau comme une âme, et que tout le monde serait dans une admiration infinie si on pouvait *voir* ce que c'est qu'une âme. Or, dans les yeux de Jasmin, dans ces yeux que la moindre émotion honnête remplissait de larmes, on voyait l'âme tout entière du poëte et son génie : et, en vérité, je me disais alors que sainte Thérèse avait raison. Peut-être, hélas ! si on voyait mon âme, à moi, trouverait-on qu'elle avait tort.

— Connaissez-vous ma dernière pièce? me dit Jasmin.

— Laquelle ?

— Ma grande pièce sur Jésus-Christ, contre Renan. J'ai lu son livre : c'est un..... Je lui réponds au nom de la masse populaire, au nom de la grande fourmilière des travailleurs, au nom des pauvres de la terre à qui il veut enlever Dieu.

« Quand Jésus est descendu sur la terre, a-t-il continué en s'émouvant de plus en plus ; quand Jésus est descendu sur la terre, quand il a fondé l'Église, ce sont les entrailles de Dieu qui se sont ouvertes et son cœur est devenu le refuge des multitudes malheureuses, des pauvres, des souffreteux, des galeux, des misérables. C'est pour ceux-là qu'Il est venu. C'est Lui qui fait qu'au milieu de leurs douleurs et de leurs travaux ils sont encore heureux. C'est l'Église qui enseigne et qui console. C'est l'Église qui rend bon... Pourquoi veut-il la détruire? Il a donc la haine du bien. Voilà mes idées, mes sentiments, mes croyances. Je ne sais si ce sont les vôtres, mais pour moi, Monsieur...

Je l'interrompis d'un geste et, mettant la main dans ma poche, j'en sortis un chapelet, qui s'y trouvait, bien plus par hasard, hélas ! que par de régulières habitudes de piété. Quoi qu'il en soit, ce chapelet, terminé par une croix, témoignait de mes croyances religieuses.

— Je suis chrétien, cher poëte, lui dis-je en le lui montrant

— Regarde, femme, dit-il à Mme Jasmin en m'indiquant affectueusement de la main. C'est un des nôtres : il est chrétien.

Nous nous serrâmes la main. Il reprit :

— Au nom de nos populations du Midi, je m'élève contre le blasphémateur qui a osé s'attaquer à Jésus ! Écoutez ce que j'en dis :

« Lou cò, pel lou senti n'a pas bezoun d'escriou :
« Jesus fay recoulta soun mèl dins la souffrenço...
« Jesus ès may qu'un hôme. Es Diou! ès Diou! ès Diou!...

Le cœur pour le sentir n'a pas besoin d'écrit,
Jésus fait récolter son miel dans la souffrance,
Jésus est plus qu'un homme : il est Dieu! il est Dieu! il est Dieu!
Il n'y a qu'un Dieu qui pouvait avec son sang, *pecayre!*
Arracher l'homme au vice où il s'était enraciné,
De sa croix nous apprendre à nous faire *pardonneur*
Du mal qu'on nous fait sans pitié!
A tendre l'autre joue à qui nous a frappé,
A n'envier personne et, la saison venue,
A jeter son manteau à la pauvreté nue.
Il n'y a qu'un Dieu qui pouvait, d'un seul mot alors
Rendre petits les grands, rendre grands les petits,
Donner comme noblesse à son Église née
Les infirmes et les pauvres;
Et à sa table sainte, au dédain des usages,
Faire asseoir la mendiante à côté de la reine.
Il est Dieu! nous sommes dans le vrai, dans toute sa clarté.
Ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, terre, ciel, tout le crie!

« Es Diou sen dins lou bray din touto sa clartat
« Ço qu'a dit, ço qu'a fey terre, ciel, tout zou crido!

Sans Jésus, ferme l'œil... et aussitôt, devant toi, tout devient noir.
Avec Jésus, œil fermé, nous, nous y voyons clair, tout rayonne!
Chez toi dans ta fosse tout finit,
Chez nous autres, du tombeau nous passons au Paradis!
Voilà pourquoi pour le ciel il faut être toujours prêt.

« Sans Jesus clûco l'èl... daban tu tout negrejo
« Dan Jesus, y bezèn de clucous... tout d'aourejo,..
« Che tu, dins lou clot, tout finis;
« Che nous aous, del toumbèl passan al paradis!
« Baqui perqué, pel cièl, cal estre toujours prèste.

Oui, certes, il pratiquait ces paroles et il était prêt pour le ciel, celui dont la poésie si profondément chrétienne éclatait ainsi devant moi.

Hélas! j'étais loin de prévoir, en l'écoutant, qu'il devait si peu après rendre à Dieu sa belle âme ou, pour employer une de ses expres-

sions, « en descendant au tombeau, monter au Paradis. » *En debalan al clot moutabo al Paradis!*

Pendant qu'il me disait ses vers dans le rhythme harmonieux de sa belle langue, il s'émouvait de plus en plus à la pensée de ce Jésus dont l'amour embrasait son âme bien plus encore qu'il n'inspirait son génie. Les larmes montèrent à ses yeux, les obscurcirent un instant et ruisselèrent sur son visage. Il s'interrompit, oppressé par son émotion.

Nous nous regardâmes. Ce ne fut que l'éclair d'un coup d'œil, mais dans ce regard nos cœurs se touchèrent et se comprirent. Il me tendit les bras et je m'y jetai en pleurant.

— Jésus est Dieu! s'écria-t-il, *es Diou! es Diou! es Diou!*

Cette scène ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Ce n'est que dans le bien, ce n'est que dans la vérité, ce n'est que dans la religion que de telles effusions sont possibles. Qui donc, les yeux baignés de pleurs, a jamais senti l'irrésistible besoin d'embrasser l'auteur d'un mauvais livre, que dis-je? l'auteur d'un livre qui ne serait pas chrétien!

— Vous avez du cœur! s'écria-t-il.

— Cher ami, qui n'en aurait pas? Vos accents remueraient des rochers. C'est votre cœur qui passe en moi... Continuez, continuez : je deviens plus chrétien en vous écoutant.

— Ce malheureux a été créé de Dieu, s'écria Jasmin, il a été baptisé, il a reçu les bienfaits de l'Église et voilà ce qu'il fait :

« Jesus lancet sus tu lou flan de soun sourel,
« Aluquet toun esprit, et lou bires countr'el...
« Boudrios n'esperan plus, nous tira l'esperenço!...
« Eh! que te fay nostro crezenco!...
« May crezen, may sen bous, per que te fay pouchiou?
« Bos doun que de mechans et dé perdus adiou! »

Jésus lança sur toi la flamme de son soleil,
Il alluma ton esprit, et tu te tournes contre lui!...
Tu voudrais, n'espérant plus, nous ôter l'espérance!
Eh! que te fait notre croyance?
Plus nous croyons, plus nous sommes bons. En quoi cela te porte-t-il ombrage?
Tu ne veux donc que des méchants et des perdus ici?...

. . . . . .

Mais enfin si tu étais fort, et que d'un tour de bras
Tu pusses détrôner Jésus-Christ et son prêtre,
Dis, quel Dieu inventerais-tu
Pour les nuées de malheureux qui, au sein de la souffrance,
Gagnent, en servant Dieu, la solide assurance
D'être payés là-haut des tourments d'ici-bas?
Si tu n'avais pas un cœur rongé par un cancer,
Si tu voulais franchement le peuple sain et pur,
Si tu étais bon, quand il se signe et tombe à genoux,
Toi qui ne crois plus, tu serais heureux qu'il croie...
La croyance est le baume à toutes les douleurs :
Sur la terre si rude, il est si doux de croire,
« Sus la terro tan rusto acos tant doux de creyre!

En disant ce dernier vers il leva les yeux au ciel, et la voix faillit lui manquer. Je craignis qu'il ne se fatiguât et je voulus, malgré le charme profond que j'avais à l'entendre, l'empêcher de continuer.

— L'indignation fatigue, dit-il. Reposons-nous un instant dans une poésie sans colère. Voici les vers par lesquels, il y a trente ans passés, j'ai inauguré mes pèlerinages. C'était à Tonneins. On ne parlait alors que des progrès de l'industrie, des sciences, que sais-je? L'orgueil humain se complaisait en cela. Dans un concert pour les pauvres, je préférai célébrer « la charité, » *la caritat.*

De ce jour là datèrent les pèlerinages et les ovations. Un ange précédait ma muse.

LA CHARITÉ.

« Pramo quan bey sur mar de grans oustals trimeyres...

Parce qu'on voit, sur la mer, de grands bâtiments qui travaillent
Glisser sur l'eau morte ou l'onde courroucée,
Et dans un autre monde emporter l'homme hardi;
Parce qu'on voit des gens voyager dans les airs,
Des savants illustrer les siècles qui s'en vont,
L'homme crie à l'envi : — Mon Dieu! que l'homme est grand!...
Mon Dieu! qu'il est petit au contraire! Qu'il sache
Que, s'il a du génie, le génie n'est rien sans la bonté;
Sans la bonté, ici, pas de grandeur qui tienne!
Seul, l'homme compatissant, quand il fait la charité,
Qu'il se cache, qu'il se dérobe à tous les yeux,
Tout en ne faisant que ce qu'il doit,
Il est grand, aussi grand que le monde!
Il est grand, vraiment grand, à la façon du bon Dieu!

Et la grandeur de Dieu lui-même, n'éclaté tout entière
Qu'en faisant la charité, avec son soleil,
D'une *chaleurée*
De son haleine,
A la terre aimée,
L'hiver quand elle a froid;
Ou d'une ondée
De sa fontaine sacrée
L'été quand elle a soif!

« Et la grandou de Diou nou luzis empenâdo,
« Qu'en fay la caritat, dambé soun soureillet,
« D'une calourâdo
« De soun halenâdo
« A la terro aymâdo
« L'hiber quant a fret,
« Ou d'uno plejâdo
« De sa foun sacrâdo
« L'estiou quant a set!

Que l'homme fasse ainsi; il y a des peines cruelles
Qui se cachent partout entre quatre murailles;
Qu'il aille les déterrer dans ces chambres étroites,
Et qu'au lieu de compter le nombre des étoiles,
Ah! qu'il compte ici-bas le nombre des pauvres!
Ce n'est pas assez pour tuer la misère
Qu'en passant, d'un air appitoyé,
Jette deux sous dans le chemin
Au pauvre déguenillé qui est tout béant de faim.
Qu'il s'en aille, l'hiver, quand il gèle, quand il grésille,
Dans ces maisonnettes tout encombrées de famille;
Et s'il voit le manœuvre au visage rêveur,
Dire à ses enfants qui versent des larmes,
« — Ah! pauvrets, que le temps est dur! »
Oh! que la charité, là, sans être aperçue,
Tombe! mais sans bruit, sans sonner,
Car il est amer de la recevoir
Autant qu'il est doux de la donner!

Vous qui la donnez, vous êtes ses apôtres maintenant;
Aussi votre concert, Messieurs, n'en est que plus beau,
Et votre musique tout à l'heure
Va se changer dans l'air en rosée de miel;
Chaque pauvre en aura sa goutte; plus de souffrance!
Ce que vous faites ici, bientôt partout se fera.

Sonnez, sonnez, Messieurs ! on peut chanter et rire ;
Quand le fruit de ce rire empêche de pleurer.

« Sounas! sounas, Moussus, an pot musica, rire,
« Quan lou frut d'aquel rire empacho de ploura ! !

— Et maintenant que nous nous sommes reposés un peu, dit le Poëte, retournons-nous contre l'ennemi.

Et il me lut alors, tout entière, cette pièce admirable dont il ne m'avait dit qu'un fragment. Elle a été publiée à part, et je ne me crois point le droit de la reproduire ici. La vie et la mort de l'incrédule et du chrétien y forment deux tableaux saisissants, d'un contraste admirable. Le Poëte termine par ces vers, adressés au blasphémateur :

Et s'il est vrai que dans ton orgueil
Tu aies rêvé le piédestal,
Chasse bien loin cette espérance,
Détrompe-toi.
Les pierres, sous toi, s'effondreraient honteuses et indignées,
Le piédestal est saint... il n'élève que le bien.

« Las peyros debat tu se triouzayon crumouzos,
« Lou pèdestal ès sèn !... n'ennayro que lou bé !...

VI

Il s'était tu : je l'écoutais encore. Rien ne peut donner une idée de Jasmin disant ses vers ; rien, ni les plus grands orateurs, ni Lamartine, ni Berryer, ni Lacordaire, ni les plus surprenants acteurs, ni Rachel, ni Frédérick-Lemaître, ni même Delsarte dans ses plus beaux moments. Cet homme, ce pauvre malade que j'avais vu, l'instant d'auparavant, si pâle et si défait, m'apparaissait tout transfiguré. Le char de feu de la poésie et de la charité l'emportait en quelque sorte dans le monde où tout est lumière. D'un bond il s'était élevé jusqu'à ces régions où ne peuvent atteindre ni la vieillesse ni la maladie. Il était superbe. Ce n'était ni un malade, ni un vieillard, ni un écrivain, ni un poëte, ni Jasmin que j'avais en ce moment sous les yeux. C'était la Poésie elle-même, éternelle, rayonnante, et planant au-dessus des misères et des infirmités de la vie. Non, jamais, dans toute mon existence, je n'avais rien vu d'aussi beau... jamais, hélas ! je ne le reverrai. J'entendais le chant du cygne et le Poëte allait mourir.

J'admirais, pendant qu'il me parlait, cette étonnante faculté que possédait Jasmin, de s'emparer successivement, dès qu'il ouvrait les lèvres, de l'intelligence et de la vie de son auditoire.

La puissance qu'il avait sur les autres, provenait précisément de la puissance que la Poésie avait sur lui-même. Cent fois peut-être il a dit *Maltro*, l'*innoucento* et cent fois il a pleuré, non point avec ces sanglots d'acteur qui ne sont que dans l'accent artificiel de la voix, mais avec des larmes réelles et vivantes qui baignaient son visage ému. Il ne se blasait jamais. Se blaser est une faiblesse, tantôt elle provient de l'imperfection de l'homme qui est inconstant : tantôt de l'imperfection de l'œuvre qui tout d'abord l'avait séduit et dont il finit par mesurer le néant. Si Jasmin était ainsi toujours ému en disant ses vers, comme il avait pu l'être quand, pour la première fois, ils avaient jailli de son âme et de son génie, c'est qu'il avait, en vérité, rencontré le beau éternel. Ce qui est éternel est toujours nouveau.

Quand, dans une œuvre, le beau, le vrai et le bien ne sont jamais séparés ; quand cette œuvre répond à la fois au triple et divin besoin de notre âme, de notre esprit et de notre vie, on ne se blase jamais sur elle, parce que son auteur a alors imité Dieu lui-même dont l'essence est le vrai, dont la volonté est le bien, dont la forme est le beau ; et il se trouve que cet artiste, ce poëte ou ce saint, a fait participer son œuvre d'un reflet de cette immortalité et de cette éternelle jeunesse qui caractérisent les créatures de Dieu. Or personne, plus que le Poëte dont nous parlons, n'avait eu conscience de la triple unité dont nous venons de parler.

Son génie cherchait la beauté : ouvrez ses écrits.

Son âme était éprise du vrai : ouvrez encore ses livres et interrogez l'Église infaillible qu'il a tant aimée.

Sa volonté faisait le bien. Ouvrez une dernière fois le livre de sa vie ; interrogez de nouveau l'Église, et faites parler les multitudes qu'il a améliorées, qu'il a vêtues, qu'il a nourries, pour lesquelles il a bâti des écoles, des hôpitaux, des temples chrétiens, pour lesquelles il a vécu.

Je voulus voir et toucher de mes mains sa couronne, cette célèbre couronne d'or que, dans une fête inouïe, le Midi avait un jour posée sur le front du poëte. Mais cette couronne si noblement conquise n'attira guère mon attention : j'étais tout entier absorbé dans la contemplation du poëte, illuminé pendant qu'il me parlait par un invisible soleil. Je le vis ce jour-là dans tout l'éclat de son auréole et dans toute la splendeur de sa gloire.

Tel il était, lorsqu'il parcourait le Midi, et que ses peuples se pressaient sur ses pas. Tel il était lorsqu'il fut couronné à Agen par les

provinces du Languedoc, de la Provence, de la Guyenne, de la Gascogne, du Périgord, comme jadis Pétrarque l'avait été à Rome. Tel il était en ce moment si proche de sa dernière heure, cet homme qui depuis plus de trente années avait pu adresser à la France méridionale tout entière ces deux vers d'un de ses poëmes :

« T'ey bisto rire quan rizioy,
« T'ey bisto ploura quan plourabi.
Je t'ai vue rire quand je riais,
Je t'ai vue pleurer quand je pleurais.

VII

Le soir était venu, et l'instant approchait où j'allais le quitter. Cette pièce qu'il achevait à peine de me dire, ces vers si profondément venus du cœur, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce tableau de la mort chrétienne, hélas ! si proche pour lui, a été la dernière inspiration de ce beau génie. Ces strophes si chrétiennes ont été son suprême adieu à la terre. Il semble qu'elles soient comme la signature définitive de toutes ses poésies et comme le couronnement de son existence.

Chose remarquable, en effet :

Jésus-Christ, voilà le dernier poëme de ce chrétien, et c'était le fond de son âme,

« Lou pèd'estal est sàn, n'ennayro che lou bé,

« Le piédestal est saint, il n'élève que le Bien, » voilà le dernier vers de ce poëte, couvert de gloire par son pays, et ce fut la devise de son esprit;

Lou Bé « le Bien, » voilà le dernier mot de cet homme, et c'est le résumé de sa vie.

Avant de me laisser partir, Jasmin voulut que j'eusse un souvenir de lui. Il inscrivit de sa propre main, sur un volume de ses poésies, quelques lignes charmantes qu'il me donna. C'est probablement la dernière chose qu'il ait écrite. Ce qu'il me disait était trop gracieux à mon endroit pour qu'il me semble convenable de le publier ici. Il avait tant aimé le vrai dans la poésie, qu'il se crut permis sans doute de mettre ce jour-là un peu d'exagération et de fiction dans la prose qu'il voulut bien m'adresser.

En nous quittant, nous nous embrassâmes avec effusion.

Je ne devais plus le revoir.

D'Agen, je me rendis au Congrès de Malines ; puis je m'occupai de la fondation du *Contemporain*, et au milieu de mes voyages et de mes travaux, je relisais les œuvres de mon Poëte. La pensée me vint de raconter cette noble vie, qui est un poëme plus admirable encore que tous ses poëmes. Et, me reposant par ce travail de mes occupations incessantes, je me mis à l'œuvre et j'écrivis tout d'abord, comme introduction, la visite que je lui avais faite et le récit que l'on vient de lire. Hélas! en traçant ces pages avec amour, je me réjouissais de penser qu'il les lirait lui-même et que peut-être il en serait heureux!...

Et voilà que tout à coup le cri de deuil qu'a poussé le Midi m'a appris que la mort venait de frapper le dernier des troubadours, le plus grand, le meilleur et le plus chrétien.

Quand il a senti s'approcher la fin de ses jours terrestres, il s'est empressé de demander lui-même à l'Église le pain de la vie éternelle qu'il avait si souvent reçu, devant ces mêmes autels que les dons de son génie avaient fait élever à Dieu. Il est mort avec la sérénité d'un saint. Sans doute il sentait qu'il entrait dans la gloire, et qu'aux acclamations des multitudes allait succéder cette parole de Jésus-Christ, par laquelle il doit juger les vivants et les morts ; la parole de ce même Jésus dont naguère il me parlait en si grand poëte et en si grand chrétien : « Viens, le béni de mon Père. Entre en possession du royaume qui t'a été préparé... Car j'ai eu faim, et tu m'as donné à manger ; j'ai eu soif, et tu m'as donné à boire ; j'étais sans asile, et tu m'as recueilli ; j'étais nu, et tu m'as vêtu ; infirme, et tu m'as visité ; en prison, et tu es venu vers moi. »

« Et lou Ciel nous l'a près!... Et lou puple attristat
« N'oublidara jamay l'home bou que lou quitto
« Car faziò tout pel paoure ; et rés nou pot pintra
« Las larmos de chagrin qu'a secat dins sa bito,
« Qu'aquelos de regrèt que sa mort fay toumba!

Et le Ciel nous l'a pris!... et le peuple attristé
N'oubliera jamais l'homme bon qui le quitte,
Car il faisait tout pour le pauvre, et rien ne peut dépeindre
Les larmes de chagrin qu'il a séchées dans sa vie,
Que celles de regret que sa mort fait tomber!

HENRI LASSERRE.

EUGÈNE DELACROIX

SA VIE ET SON ŒUVRE

Biographie des contemporains, par un Homme de rien. — *Biographie nouvelle.* — *Dictionnaire de la conversation.*— *Eugène Delacroix*, *documents nouveaux*, par Th. Silvestre(1). — Exposition du boulevard des Italiens. — Travaux dans les monuments publics. — *Post-Scriptum. E. Delacroix*, par M. Cantaloube (2).

I

Dans un des articles où Delacroix formule ses idées sur la peinture, je lis cette anecdote.

« On se rappelle ce que Diderot dit à ce peintre qui lui apportait le portrait de son père et qui, au lieu de le représenter tout simplement dans ses habits de travail (il était coutelier), l'avait paré de ses plus beaux habits.

« — Tu m'as fait mon père des dimanches et je voulais avoir mon père de tous les jours.

« Le peintre de Diderot avait fait comme presque tous les peintres qui semblent croire que la nature s'est trompée en faisant les hommes comme ils sont, ils fardent, ils *endimanchent* leurs figures. »

Réagir contre cette tendance systématique qui fut trop en effet celle de l'école de David, grand artiste pourtant, s'inspirer du modèle vivant sans beaucoup se préoccuper de l'antique, copier la nature, belle ou laide, plus volontiers peut-être laide que belle, telle paraît avoir été la pensée de Delacroix. Voilà, si je ne m'abuse, en résumé sa théorie glorifiée, exploitée par le romantisme; reste à savoir ce qu'elle devint dans la pratique, ce qu'elle a produit dans l'application.

Mais, avant de parler du peintre, faisons connaître l'homme, non moins curieux, ce semble, à étudier que ses œuvres.

Né à Charenton, près Paris (26 avril 1799), Eugène-Ferdinand-Victor Delacroix était fils du conventionnel Delacroix de Constant, l'un des juges de l'infortuné Louis XVI et l'un des complices du régicide. Ce républicain devint néanmoins sous l'empire un docile préfet; mais ce n'est pas de lui que nous avons à nous occuper ici.

Le jeune Delacroix, protégé sans doute par la Muse, n'échappa que par

(1) Michel Lévy, éditeur, boulevard des Italiens.
(2) Dentu, éditeur, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

une sorte de miracle à divers périls qui menacèrent son enfance. D'après ce qu'on raconte, à Marseille, un domestique qui le portait tomba avec lui dans la mer et tous deux ne durent la vie qu'au dévouement de courageux matelots. Quelque temps après, le feu prit, on ne sait comment, au berceau de l'enfant qui, s'il fut sauvé, fut longtemps à guérir de cruelles brûlures. Enfin, une autre fois, déjà plus grand, il s'empoisonna avec du vert-de-gris laissé maladroitement sous sa main et dont le beau vert l'avait tenté. Trahissait-il ainsi déjà son penchant pour la couleur ?

Sauf ces événements presque tragiques, l'enfance pas plus que la jeunesse d'Eugène Delacroix ne fut marquée d'aucun incident au moins que les biographies aient noté. Au sortir du collége, ses études classiques terminées, Delacroix n'avait que le choix entre les brillantes carrières qui pouvaient tenter son ambition. La haute position longtemps occupée par son père et les relations que l'ancien préfet avait conservées semblaient frayer par avance le chemin au jeune homme. Mais celui-ci déclara qu'il ne se sentait de goût que pour une seule chose : la peinture ! et, contre l'habitude, ses parents ne songèrent nullement à contrarier sa vocation. Bientôt après il entrait dans l'atelier de Guérin : « Chose curieuse, dit un « biographe, de même qu'on voit une poule couver des canards sauvages, « le *classique* Pierre Guérin, couva les romantiques. » En effet, Delacroix, Ary Scheffer, Gericault, sortirent de ce paisible atelier où les conseils qu'ils recevaient ne furent pas à coup sûr ceux qu'ils mirent à l'envi en pratique.

Et, j'imagine, ce ne fut point avec le sourire d'une complète satisfaction que le sage maître, que le peintre de la *Phèdre* et de la *Didon*, dut contempler ce premier tableau de son élève, *le Dante et Virgile*, d'un aspect si inattendu, si étrange et qui fit sensation au Salon de 1822. Le bonhomme, avant de savoir qu'en penser, eut besoin d'essuyer plus d'une fois le verre de ses lunettes. Quoi qu'il en soit, dès lors, Delacroix, qui, je crois, ne fit défaut à aucune exposition, n'a cessé de produire, et l'on vit de lui successivement le *Massacre de Chio*, *Marino Faliero*, *la Grèce pleurant sur les ruines de Missolonghi*, *le Sanglier des Ardennes*, *la Liberté*, *Sardanapale*, *le Prisonnier de Chillon*, *Hamlet*, *le Tasse*, etc., etc. Doué d'une imagination féconde, l'artiste à cette facilité, à cette fougue d'exécution qui par malheur était souvent aux dépens de la correction, joignait une ardeur infatigable inspirée par le sincère amour de l'art. A cette noble passion du travail, à ce bonheur fiévreux de l'inspiration, il sacrifiait jusqu'à sa santé; un de ses biographes, homme de talent et de verve, mais dont je ne saurais partager l'admiration beaucoup trop exclusive et excessive, nous dit dans son intéressante brochure sur Delacroix :

« Delacroix fut un grand travailleur ; il se levait sur les sept heures du matin et se mettait vite à l'œuvre jusqu'à trois heures du soir *sans prendre la moindre nourriture*, afin de *garder son esprit plus souple et plus léger*. Il

revenait parfois, la faim le poussant, à sa première habitude qui fut d'avaler une croûte de pain et deux doigts de vin. Nous nous souvenons avec attendrissement d'avoir partagé certains jours le mince viatique de ce pionnier défaillant. » On ne peut qu'admirer certes avec M. Th. Silvestre, cette rare énergie, d'autant plus qu'en faisant ainsi, l'artiste n'obéissait pas comme tant d'autres à la vile passion du gain, mais il s'exaltait pour un plus noble but, encore qu'un but tout humain, le triomphe, la gloire de son art, le désir de rendre son nom de plus en plus illustre. L'*Aurea mediocritas* suffisait à l'éminent artiste nullement pressé d'accroître son capital et qui peut-être, avec la modération de ses goûts, se fût trouvé assez embarrassé des trésors que ses héritiers devaient réaliser avec les tableaux et dessins restés si paisiblement tant d'années dans l'atelier. Le désintéressement, trop rare en ce temps, même dans les arts, était une des vertus d'Eugène Delacroix. « A l'ordre et à l'économie domestique, il ajoutait le désintéressement et la fierté. Avec quel amour et quel soin il faisait un tableau du double de la somme payée à *quiconque* savait le comprendre. »

La journée du laborieux artiste qui, pour son art, s'imposait à lui-même de si rudes privations, cette journée était d'ordinaire de huit heures. On s'explique par cette régularité et cette continuité le grand nombre de ses tableaux, esquisses, dessins. « De trois à quatre heures et demie il recevait de loin en loin quelques visites dans son atelier avec plus de complaisance que de plaisir. Jenny le Guillou, sa gouvernante et son garde du corps, devenue par vingt-huit ans de dévouement presque un autre lui-même, accourait au coup de sonnette, et il fallait être bien connu pour dépasser cette terrible sentinelle. On trouvait le maître rompu de fatigue, le teint livide, les yeux injectés à force d'attention, les nerfs endoloris et comme essoufflé après le temps qui fuit. La lumière du jour l'attristait en déclinant ; et il ne déposait la palette que par résignation. » Plus d'une fois, paraît-il, on l'entendit s'écrier, alors qu'il se voyait forcé par la fatigue ou le manque de jour de déposer la la palette :

— Concevez-vous Gros qui, devant sa toile, et dans la fièvre du travail, pensait à tirer sa montre comme s'inquiétant de l'heure? La nuit ne vient-elle pas toujours assez tôt pour nous avertir qu'il faut, bon gré mal gré, songer au repos.

Le vaillant artiste ne s'en préoccupait pas toujours assez, même quand sa main n'agissait plus, et, entraîné par l'enthousiasme pour cet art dans lequel il avait mis sa vie, il ne se ménageait guère quand il avait en face de lui un interlocuteur sympathique, un de ces adeptes fervents avec lesquels il était à l'aise pour s'épancher. « Alors il achevait de briser en causant sa frêle et précieuse santé. Ce dernier sacrifice de l'artiste était pourtant proportionné à l'intelligence et à la passion de l'interlocu-

teur. Sa manière de vous faire parler se traduisait par ce mot célèbre :

— Tirez d'abord, messieurs les Anglais !

Mais Delacroix avait horreur et frayeur des importuns, de ces prétendus amateurs qui ne se faufilent dans l'atelier de l'artiste en renom que pour en tirer ensuite vanité dans les salons du bourgeois.

— Un tel, grand peintre, grand peintre ! un maître, messieurs ; j'ai vu, ce matin, dans son atelier le tableau qu'il prépare pour le Salon ! un nouveau chef-d'œuvre dont je lui ai fait compliment de bon cœur, car il est de mes amis, de mes amis ! répète avec complaisance le personnage tout glorieux du flatteur murmure et des regards admiratifs qui se fixent à l'envi sur lui, l'intime d'une célébrité.

Pour cette espèce, Delacroix n'était pas volontiers gracieux ; il fallait avec lui payer de sa personne, autrement il déconcertait le quidam par la politesse glaciale de son accueil. A moins qu'il ne fût en belle humeur, auquel cas il se vengeait de la visite indiscrète seulement par une épigramme du genre de celle qu'il adressait certain soir à un peintre amateur, souriant d'un air de satisfaction béate à son œuvre, sa croûte pour Delacroix.

— Mon cher Monsieur, comment votre Suzanne a-t-elle pu se baigner dans ce petit trou ? Il n'y en a pas là pour y tremper un pied.

On regrette que parfois l'éminent artiste exerçât, dans l'intimité à la vérité, sa verve aux dépens de confrères qui assurément le valaient comme talent s'ils ne lui étaient pas supérieurs. Mais, comme les esprits passionnés et systématiques, Delacroix ne voyait l'art que par un côté, et nourrissait, contre Ary Scheffer par exemple, ou Paul Delaroche, de violentes antipathies. « Nous croyons entendre encore, dit d'un air d'approbation M. Th. Silvestre, sa tirade sur Paul Delaroche :

« Celui-là, s'écria-t-il en gesticulant et en piétinant, celui-là sera tout ce que vous voudrez, avocat, financier, administrateur, diplomate, tout, excepté peintre. Ne m'en parlez jamais ! Je ne peux entendre prononcer son nom sans me rappeler ceci qui arriva en Russie à mon oncle Riesener :

« Un opulent personnage l'avait prié de venir faire chez lui le portrait de sa femme. L'ouvrage étant avancé, mon boyard, assez content, va chercher une cage et dit au peintre :

« — Très-bien, très-bien ! mais si vous posiez sur la main de ma femme ce serin qu'elle aime tant, ce serait au mieux.

« — Possible, dit Riesener, riant en dedans.

« — Et, ajouta l'époux, si vous mettiez dans l'autre main de Madame ce morceau de sucre pour exciter l'oiseau, le portrait ne serait-il pas encore plus expressif ? mais il faudrait indiquer aussi que le serin préfère sa maîtresse au morceau de sucre.

« Eh bien, mon cher Monsieur, disait en terminant Delacroix, ce

boyard vous représente au naturel Paul Delaroche à la recherche de l'idée et de l'expression. »

Volontiers comme vous, lecteur, cette boutade originale m'eût fait sourire, si je ne m'étais bien vite rappelé que celui dont le fougueux causeur se raillait avec un tel sans-façon était le peintre de *l'Hémicycle des Beaux-Arts*, *du Strafford*, *du Charles Ier*, *de la Jeune Martyre*, etc., l'auteur de ces admirables esquisses où Delaroche, dans son Exposition posthume, se montrait supérieur encore à lui-même; car se révélant à nous d'une façon toute nouvelle et inattendue, peintre vraiment chrétien, par la profondeur et la vérité des expressions, il attestait la vivacité de ces croyances auxquelles il avait dû le courage et la force au milieu de ses épreuves. Quoique le cœur brisé par les plus cruelles douleurs, sous le coup d'un malheur immense, irréparable, il ne se hâta pas, comme cet infortuné Robert, de jeter en désespéré son fardeau bien lourd pourtant, mais il voulut jusqu'à la fin donner l'exemple d'une mâle résignation et, sans se consumer dans son chagrin égoïste, il épancha ses tristesses adoucies par l'espérance, dans ces œuvres pieuses qui seront à la fois l'admiration et l'enseignement de la postérité; car ces hautes pensées, ces inspirations saintes et sublimes, il nous les présente sous une forme choisie et par cela même claire et intelligible à tous. Quand je compare par la pensée ces toiles de Delaroche si noblement belles, touchantes, pathétiques, à certaines pochades que je viens de voir à l'Exposition de Delacroix, le *Christ porté au tombeau*, *l'Annonciation*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, etc., j'ai peine à me défendre d'une émotion bien proche de la colère. Quoi! c'est l'inventeur de ces bariolages étranges, de ces incroyables placages où les types les plus augustes sont si étonnamment défigurés; c'est celui-là même qui se permet cet indécent persiflage à l'endroit du peintre de la *Piéta*, du *Moïse*, etc., et qui le raille de chercher l'idéal et l'expression. Sans doute il est plus commode de ne point se troubler de ce souci et de ne songer qu'à éblouir les yeux par ces pots-pourris de tons extravagants et ces tours de force inouïs d'un pinceau qui se permet tout, dédaigneux du frein et de la règle.

Ce qui ne laisse pas d'être curieux et un peu divertissant, c'est de voir après cela ce même Delacroix blâmer les doctrines exclusives de M. Ingres, dont il prenait la défense d'ailleurs contre certain journaliste, mais en disant : « Il faut convenir que M. Ingres a bien des torts et des ridicules par son intolérance. » Et le biographe ajoute : « Il avait la faiblesse de craindre le sectaire et la secte... et il mettait à parler du talent de son rival une complaisance dont nous ne garantirions pas la parfaite sincérité. » Aussi ne faut-il pas s'étonner d'entendre certain jour le fougueux romantique trahissant sa pensée véritable, et se laissant emporter à l'humeur en oubliant que les murs ont des oreilles, s'écrier : « Cette école de M. In-

gres a un travers singulier, c'est de vouloir faire de la peinture une dépendance des antiquaires. C'est de l'archéologie prétentieuse, ce ne sont pas des tableaux. » Et assurément Delacroix de la manière dont il envisageait l'art, au point de vue de son système exclusif et étroit, ne pouvait penser autrement; mais sans doute M. Ingres le lui rendait bien, et j'imagine qu'il parlait de la peinture de Delacroix (supposé que pour lui ce fût là de la peinture), en termes aussi peu révérencieux et moins encore peut-être. Représailles légitimes!

Il est juste de dire cependant que, la plume à la main, Delacroix ne se laissait point entraîner à ces intempérances de langage. Comme critique on sait qu'il a publié dans les Revues d'importants travaux sur l'art, et M. Silvestre donne à la suite de sa Notice de nombreux fragments inédits où l'élégante simplicité du style s'unit d'ordinaire à la justesse des aperçus et à la netteté des jugements. J'ai remarqué tout particulièrement une page aussi vraie qu'éloquente sur le talent :

« Le vulgaire croit que le talent doit toujours être égal à lui-même ; qu'il se lève tous les matins comme le soleil, reposé et rafraîchi, prêt à tirer du même fond toujours ouvert, toujours plus abondant, des trésors nouveaux à verser sur ceux de la veille; il ignore que, semblable à toutes les choses mortelles, le talent a un côté d'accroissement et de dépérissement; qu'indépendamment de cette carrière qu'il fournit comme tout ce qui respire, à savoir de commencer faiblement, de s'accroître, de paraître dans toute sa force et de s'éteindre par degrés, il subit toutes les intermittences de la santé, de la maladie, de la disposition de l'âme, de la gaieté ou de la tristesse. En outre, il est sujet à s'égarer dans le plein exercice de sa force. Il s'engage souvent dans des routes trompeuses ; il lui faut parfois beaucoup de temps pour en revenir au point d'où il est parti et souvent il ne s'y retrouve plus lui-même.

« Semblable en cela à la chair périssable, à la vie faible par tous les côtés de toutes les créatures, laquelle est obligée de résister à mille influences destructives, ce qui la force ou à un continuel exercice ou à des soucis incessants pour n'être pas dévorée par cet univers qui pèse sur nous ; le talent est obligé de veiller constamment sur lui-même, de combattre, de se tenir perpétuellement en haleine en présence des obstacles au milieu desquels s'exerce sa singulière puissance.

« L'adversité et la prospérité lui sont des ennemis également à craindre. Le trop grand succès tend à énerver le talent, l'insuccès à le décourager. »

Cela est assurément aussi bien pensé que bien dit. Je dois être sobre de ces citations empruntées aux *agendas*, mais le lecteur me saura gré, je n'en doute pas, de mettre sous ses yeux encore ces passages d'une étude sur Lesueur et Poussin, et peut-être ne verra-t-il pas sans quelque surprise

de quel côté incline la préférence de Delacroix : «.... Je suis convaincu qu'une grande partie du charme de Lesueur est due à sa couleur; il a l'art qui manque tout à fait au Poussin de donner de l'unité à tout ce qu'il représente. Chaque figure de Lesueur offre un ensemble harmonieux de lignes et d'effet, et le tableau, réunion de toutes les figures, est accordé partout.... Le Poussin perd beaucoup au voisinage de Lesueur. La grâce est une muse qu'il n'a jamais entrevue; l'harmonie des lignes, de l'effet, de la couleur, est une réunion des qualités les plus précieuses qui lui a été complétement refusée; mais il a la force, la conception, la correction poussée au dernier terme.... »

Je ne saurais souscrire pour ma part qu'avec de larges réserves à ce jugement excessif porté sur notre admirable Poussin pour lequel Delacroix n'est guère plus juste que certains littérateurs ou prétendus tels pour Racine et Boileau. C'est bien à tort qu'il lui conteste entièrement ces rares et précieuses qualités que je reconnais volontiers à Lesueur, mais qui ne manquaient pas toujours à Poussin, si riche d'autre part, témoin *l'Arcadie*, *la Manne*, *l'Eurydice*, *le Diogène*, etc., œuvres admirables où la poésie, et dans une certaine mesure, le brillant coloris, s'unit à la grandeur et à la noblesse de la composition comme à la savante correction du dessin. Je ne puis admettre davantage devant *la Cène*, *l'Assomption*, et surtout cette sublime page de *Saint François Xavier ressuscitant un enfant*, que l'onction religieuse, que la profondeur du sentiment fissent défaut à l'illustre maître. Pourtant je veux bien reconnaître qu'il y a quelque vérité, dans ce que dit ensuite Delacroix :

« Il est tendu dans ses sujets romains, dans ses bacchanales, dans ses sujets religieux..... Le Poussin n'a jamais pu peindre la tête du Christ; le corps pas davantage, ce corps d'une complexion si tendre, cette tête où se lisent l'onction et la sympathie pour les misères humaines. En faisant son Christ, il a pensé davantage à Jupiter, même à Apollon. La Vierge lui a manqué également; il n'a rien entrevu de ce personnage plein de divinité et de mystère. Il n'intéresse à son enfant Jésus ni les hommes épris de sa grâce, ni les animaux que l'Évangile rassemble autour du berceau de l'enfant divin. Le bœuf et l'âne manquent autour de la crèche du Dieu qui vient de naître sur cette paille. »

Sans insister ici, après mes réserves faites, sur les questions d'art, je trouve, dans ce passage quelque chose qui pour moi comme pour le lecteur chrétien est d'un bien autre intérêt et ne lui aura pas certainement échappé. Il aura été frappé, je n'en doute pas, de l'accent élevé, bien plus, religieux de ce morceau, et de ce langage si net tellement qu'à propos de peinture, il devient une véritable profession de foi. Aussi n'est-ce pas sans une douloureuse surprise, sans une impression de pénible

tristesse, que j'ai lu le récit suivant de la maladie et de la mort du grand artiste (Delacroix) :

« A la fin de juillet, M. Laguerre demanda une nouvelle consultation. Alors Delacroix semble voir ce qu'il a représenté lui-même dans une de ses lithographies : la mort raillant les docteurs assemblés dans la chambre d'un malade et aiguisant sa faux derrière un fauteuil.

« — Il va mieux, dit à Jenny M. Bouillaud à peine sorti de la chambre ; il peut revenir à la campagne, l'air lui fera du bien.

« Le malade avait écouté de son oreille si fine.

« — Jenny, le médecin a dit quelque chose ?

« — Non, Monsieur, il me saluait en sortant.

« — Si fait, si fait.... il vous a dit quelque chose.

« Eugène Delacroix fait appeler son notaire qui ne peut, dit-il, recevoir ses dispositions que deux jours après. Mais le malade, sans perdre un instant, se fait relever sur son séant avec une pile de coussins et écrit deux heures, ses volontés d'une main ferme. Puis, malgré l'extrême fatigue, il paraît radieux :

« — Hélas ! dit Jenny étouffant ses pleurs, vous êtes brisé, mon pauvre maître !

— Oui, mais je suis content, j'ai eu le courage de faire cela pour vous. » Le surlendemain, il dicta à M. Simon ce qu'il avait écrit et tout le reste. »

Certes jusqu'ici, dans ce récit, il n'y a place, n'est-il pas vrai, lecteur, que pour l'émotion sympathique. On ne peut qu'admirer ce calme stoïque, cette mâle fermeté, en même temps qu'être attendri de la sollicitude de l'homme généreux qui ne voulait pas que la vieille gouvernante, si dévouée depuis tant d'années, risquât de perdre la récompense due à ses bons services. Cet acte de sage prévoyance, qui témoigne d'une si grande gratitude, honore également le maître et la domestique. Mais ce qui suit, hélas ! est moins touchant, moins consolant et j'ai eu comme froid au cœur en lisant ce passage, la fin surtout :

« Le 9 ou 10 août, un membre de l'Académie des Beaux-Arts vient demander, au nom de ses confrères de l'Institut, des nouvelles du moribond. On ne l'introduit pas ; mais Delacroix, ayant appris qui c'était, dit avec une tristesse inexprimable :

« M'ont-ils assez ennuyé, m'ont-ils assez insulté, m'ont-ils assez fait souffrir, ces gens-là, mon Dieu ! »

Malgré la conjoncture si triste, je serais plus tenté de sourire que de m'effaroucher de cette rancune qui est plus le fait du peintre que de l'homme, et je ne voudrais pas attacher grande importance à cette boutade. Mais pour le reste il n'en est pas de même :

« La journée et la nuit du 11 furent agitées.

« Le 12, Delacroix était assez calme. La soirée fut mauvaise ; ses ser-

viteurs veillèrent jusqu'à minuit passé: Il les voyait avec peine encore sur pied, et les exhortait au repos d'une voix faible. Tenant dans ses mains les mains de Jenny et fixant sur elle des regards profonds, il respirait difficilement. Son intelligence, au lieu de défaillir, semblait prendre d'heure en heure plus de subtilité. Jean Potier, son valet de chambre, le soulevait doucement pour aider la respiration, mais le recouchait aussitôt : le malade parlait à voix basse et par gestes.

« Depuis deux heures du matin, il regarda presque toujours Jenny, les mains dans ses mains. Incliné du côté gauche et fort oppressé, il entendit l'Angelus de Saint-Germain-des-Prés et *fit un petit mouvement.*

« Vers sept heures moins un quart il respirait encore.

« A sept heures, c'était fini.

« Ainsi mourut presque en souriant, le 13 août 1863, Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix, peintre de grande race, qui avait un soleil dans la tête et des orages dans le cœur, qui toucha quarante ans tout le clavier des passions humaines. »

Hélas ! est-ce ainsi que mouraient Raphaël, Rubens, Titien, Véronèse, Lesueur, et tant d'autres si heureux d'appeler à leur chevet la religion pour consoler leur agonie. Ils avaient à cœur tous de couronner une noble et glorieuse vie par une mort chrétienne, ou du moins de racheter par un solennel témoignage de repentir, par un grand acte de foi, les passagères défaillances échappées à leur fragilité. Dans le récit précédent, au contraire, nulle trace, je ne dirai pas d'un acte religieux, mais d'une simple préoccupation en ce sens, alors que de sages païens même, un Socrate, un Sénèque, un Marc Aurèle, faisaient de ces grandes pensées de l'avenir et de l'immortalité de l'âme, l'objet de leurs suprêmes entretiens, et n'oubliaient pas une libation dernière en l'honneur des dieux quels qu'ils fussent. Aussi je ne puis assez m'étonner d'entendre M. Théophile Silvestre qui, hier encore, nous faisait noblement sa profession de foi chrétienne, dire avec l'accent de l'admiration à propos de cette mort dont il nous a donné les pénibles détails :

« J'avais à cœur de raconter les derniers jours du grand artiste, *mort avec le calme stoïque d'un ancien*, loin du monde et des amitiés banales, au milieu de Paris. »

Mais ne se peut-il pas que je me sois mépris sur le sens et la portée de cette phrase, et qu'en parlant d'une *mort stoïque*, le biographe entendît quelque chose de plus dont il se tait, non par une puérile timidité, par un respect humain que la franchise de son caractère repousse, mais par égard pour je ne sais quelles susceptibilités, par la crainte d'amoindrir son héros aux yeux de tels de ses admirateurs, bien capables en effet par le temps et les journaux qui courent, de cette sottise ? J'ai, pour m'encourager dans cette consolante supposition, la page citée plus haut, relative à Poussin,

et surtout les nombreux tableaux ou esquisses qu'on voit à l'Exposition et ayant trait à des sujets religieux. Ils prouvent assurément que ces sujets n'étaient pas pour l'artiste indifférents, bien au contraire, et même qu'il devait être porté vers eux par un attrait instinctif, puissant, puisque, avec son esprit d'indépendance et son désintéressement, il ne pouvait obéir en cela à une pensée de spéculation. D'ailleurs ces sujets auxquels il revenait avec une sorte de prédilection n'étaient pas de ceux qu'il réussissait le mieux, de façon du moins à beaucoup tenter les amateurs et provoquer les commandes. Mais fût-il vrai, ce dont j'aime à douter, que le prêtre n'eût pas été appelé près de ce lit d'agonie, ce *seul mouvement* subit au tintement de l'Angelus suffit, sinon pour rassurer complétement, du moins pour donner espoir au catholique, heureux de penser que c'est là un élan suprême, l'inspiration dernière d'un noble cœur qui voulut, quoique tardivement, se tourner vers Dieu et vers une espérance moins vaine que celle de la gloire humaine.

II

Ce que j'ai dit plus haut des nombreuses compositions religieuses laissées par le grand artiste m'amène, par une transition toute naturelle, à parler de l'Exposition organisée par la Société nationale des Beaux-Arts, et qui a pour but de mettre sous nos yeux tout ce qu'on a pu réunir de l'œuvre de Delacroix. Je ne puis que savoir gré à la Société nationale de son initiative. Par malheur, malgré tous ses efforts et ses sacrifices, la collection n'est point complète, et l'on y regrette l'absence de quelques pages des plus importantes du maître, par exemple *la Médée*, œuvre capitale, où la toute-puissance de l'exécution servait à mettre en relief un sentiment si énergique, ou encore *le Trajan*, œuvre plus calme, mais supérieure encore peut-être, et, le talent de l'artiste donné, un de ses chefs-d'œuvre. Ce dernier tableau, paraît-il, enfoui dans un obscur musée de province quand sa place semble marquée au Luxembourg ou au Louvre, n'aurait pu supporter le voyage sans danger. Comme beaucoup de peintres aujourd'hui, trop impatients de voir le résultat de leur travail, Delacroix usait et abusait du bitume pour les dessous, et ce procédé expéditif, avantageux sous certains rapports, n'est pas toujours favorable à la conservation des tableaux, exposés dans certaines conditions atmosphériques à se fendiller et s'écailler. Ainsi est-il arrivé pour *le Trajan* et pour deux ou trois des toiles qu'on voit à l'Exposition. Les autres, par bonheur, jusqu'ici ne semblent point avoir souffert, et les toiles capitales en particulier, même de date ancienne, n'attestent l'influence des années sur elles que par une plus grande solidité de tons et une teinte générale qui harmonise des couleurs entre lesquelles, au début, la transition n'avait point été assez ménagée.

Le Dante et Virgile, premier tableau, comme je l'ai dit, d'Eugène Delacroix, placé dans la salle d'entrée, attire d'abord les regards et reste une des œuvres les plus remarquables du maître. M. Thiers n'a rien dit de trop dans le jugement qu'il portait, il y a bien des années déjà, sur cette toile (1822), alors qu'au *Constitutionnel* il débutait, lui aussi, comme journaliste, par le compte rendu du Salon. Il est curieux aujourd'hui de relire cette page du futur homme d'État et historien, dont la plume s'est exercée depuis sur des sujets si différents :

« Aucun tableau, dit le critique, ne révèle mieux, à mon avis, l'avenir d'un grand peintre que celui de M. Delacroix. C'est là surtout que l'on peut remarquer ce jet de talent, cet élan de la supériorité naissante qui ramène les espérances un peu découragées par le mérite trop modéré du reste... Dans ce sujet si voisin de l'exagération, on trouve cependant une sévérité de goût, une convenance locale en quelque sorte, qui relève le dessin auquel des juges sévères, mais peu avisés ici, pourraient reprocher de manquer de noblesse. L'auteur a en outre cette imagination poétique qui est commune au peintre comme à l'écrivain, cette imagination de l'art qu'on pourrait appeler en quelque sorte l'imagination du dessin. Il jette ses figures, les groupe, les plie à volonté avec la hardiesse de Michel-Ange et la fécondité de Rubens. Je ne sais quel souvenir des grands artistes me saisit à l'aspect de ce tableau. J'y retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle qui cède sans effort à son propre entraînement. »

Le sujet du tableau est emprunté au septième chant de l'*Enfer* du Dante :

Tosto che' l duca ed io nel legno fui,
Segando se ne va l'antica prora
Dell acqua più che non suol con altrui (etc).

« Aussitôt que mon guide et moi nous fûmes entrés dans la barque, l'antique proue s'en va en sillonnant l'onde plus profondément. Nous parcourions ainsi le marais de la mort, quand devant nous une ombre se dressa, livide et souillée de fange, qui me dit :

— Qui es-tu, toi qui viens ici avant l'heure ?

— Si je viens, je ne reste pas, répondis-je ; mais toi-même qui es-tu, toi que je vois ainsi défiguré ?

— Tu vois que je suis un de ceux qui pleurent.

« Ainsi parla l'ombre, et je repris :

— Reste dans les pleurs et les gémissements, esprit maudit, car je te connais, encore que tu sois tout sali de fange.

« L'ombre alors de ses deux mains saisit l'esquif, mais le bon Maître (Virgile), qui s'en aperçut, le repoussa en disant :

— Va-t-en là-bas avec les autres chiens ! »

On conçoit qu'un pareil thème prêtait merveilleusement au talent original de Delacroix et qu'il ait été rarement mieux inspiré. Par le sujet comme par le milieu fantastique où se passait la scène, ses défauts même lui devenaient en quelque sorte des qualités.

L'artiste a-t-il tenu d'ailleurs tout ce qu'il promettait par ce début? Certains en doutent, et peut-être M. Thiers est-il aujourd'hui de ceux-là. Quoi qu'il en soit, il contribua beaucoup alors à attirer l'attention sur le jeune peintre que l'école romantique, après la mort de Géricault surtout, proclamait l'un de ses chefs pour l'art, de même qu'elle acclamait Victor Hugo comme le réprésentant de la poésie en France. C'est avec raison qu'on a dit qu'entre les deux maîtres, il y avait de grandes affinités : dans l'un et l'autre, j'admire des qualités précieuses, puissantes, contrebalancées par de grands, quelquefois d'énormes défauts. Déjà dans le second tableau de Delacroix, le *Massacre de Chio*, la critique peut trouver trop à s'exercer. L'ordonnance générale est des plus heureuses; nulle confusion, nul désordre dans un sujet dont il semblait l'écueil. Des épisodes habilement distribués et qui tous, en se reliant l'un à l'autre, concourent à l'unité d'action. Une richesse de tons peu commune que fait admirablement valoir la splendide lumière inondant de ses rayons les horizons éclatants et l'éblouissant azur mêlé de teintes chaudes et dorées du ciel d'Orient. Et dans le détail des choses qu'on ne se lasse pas de regarder, dont l'œil reste fasciné, ravi! Par exemple, le superbe cavalier à droite éperonnant son cheval qui se cabre et à la croupe duquel est attachée cette jeune captive dont le torse, d'une beauté merveilleuse et d'un modelé exquis, ne laisse rien à désirer comme couleur et comme dessin. Non moins remarquables sont les deux femmes à droite et à gauche sur le premier plan, et dont les têtes saisissent par leur grand caractère et leur forte expression, quand les corps s'affaissent si bien sous les étoffes aux reflets chatoyants. Le malheur, c'est que les deux superbes créatures ont pour repoussoir cette étrange figure, ce moribond livide, dont les membres, à la vérité déjà raidis par le froid de la mort, semblent de bois d'acajou non poli. Cet affreux personnage décharné, cadavre dont vous croyez sentir l'odeur fétide, attirant l'œil tout d'abord, fait horriblement tache au milieu de cette toile si magnifique dans presque tout le reste; car j'aurais bien à faire encore quelques critiques de détail. Dans ce tableau, d'ailleurs, le talent de Delacroix se révèle tel qu'il apparaîtra souvent, forçant l'admiration par des qualités rares, des mérites éclatants, et en même temps nous choquant, nous révoltant presque et comme à plaisir par ses écarts et ses inégalités.

Je m'incline devant le *Combat de deux Émirs*, petite toile que je crois de la même époque, et qui permet l'éloge sans restriction; car il y a là coloris séduisant mais harmonieux, soleil ardent, chaude lumière, transparence,

fougue d'exécution et cependant délicatesse, correction savante, finesse de touche, qualités qui seules donnent leur valeur aux petits tableaux; autrement ils restent à l'état d'ébauches, ce que Delacroix, infatigable à produire, oubliera trop souvent. Je trouve, quoique à un moindre degré, les mêmes mérites dans la *Femme Arabe enlevée par un Tigre*. Je loue les formes élégantes et charmantes de la victime que la sauvage bête broie dans sa terrible gueule tout comme elle ferait d'une gazelle. Quoique un peu maigre de taille, ce tigre est encore un superbe monstre, mais moins formidable et magnifique que ces lions que l'artiste nous fait admirer dans plusieurs autres tableaux, *le Lion dévorant un Lapin*, *le Lion tuant un Serpent*, *le Lion endormi*, etc. Quelle vigueur de touche! Quelle puissance de tons et quelle savante anatomie qui, sous la peau rugueuse et sous la crinière même, fait si bien sentir ou saillir les os, les muscles, les tendons! Delacroix peint le roi des forêts, comme s'il avait été pendant des années son commensal, et que sa fauve majesté, fière de se voir si bien rendue, se fût prêtée, en modèle complaisant, à poser devant l'artiste. Et celui-ci qui peint si vaillamment ces puissants animaux ne rend pas avec moins d'éclat, de vérité le vif coloris des fleurs, leurs formes sveltes et gracieuses, leur attrayante fraîcheur, mais avec quelque rudesse pourtant, et il n'arrive pas à cette délicatesse d'exécution, à cette science exquise du détail, à ce velouté, j'allais dire à ce parfum, qui nous ravissent dans les maîtres du genre, Mignon, van Huysum, van Spaendonck, etc. Néanmoins nous avons admiré là plusieurs beaux bouquets attestant la souplesse de ce libre et capricieux pinceau qui, pour se délasser de plus sérieux travaux, s'essaye tour à tour et non sans succès dans les genres les plus divers. Mais c'est devant les grandes pages d'histoire, ses œuvres capitales, qu'il convient surtout de nous arrêter.

Le *Saint Louis à Taillebourg*, vaste toile qui couvre tout un panneau de la première salle, est une œuvre puissante, d'une exécution également solide, d'une touche hardie, énergique, fiévreuse, mais pourtant, sauf en quelques endroits, point désordonnée, échevelée, comme il arrive souvent à Delacroix. Sur le premier plan à droite, sans doute on regrette des figures d'un réalisme qui tourne au grotesque, contournées, convulsives, grimaçantes, des membres tordus, disloqués, attachés à leur têtes, à leurs corps d'une façon problématique; mais dans l'ensemble les personnages sont bien des hommes, vaillants fantassins ou hardis cavaliers, qui poussent à travers la mêlée leurs coursiers tout bardés de fer, et sous lesquels tremble le sol. A gauche, quoique au second plan, les deux cavaliers renversés morts ou blessés près de leurs chevaux éventrés, sont d'une vérité saisissante. Magré ces mérites d'exécution, ce tableau pèche par un défaut capital, le manque d'unité, l'absence de groupes, d'où résulte la confusion. Point de centre d'action. Dans le vaste pêle-mêle, dans le hourvari furieux

et sanglant de ces multitudes que le souffle des batailles fait tourbillonner et s'entrechoquer comme l'ouragan les sables du désert, l'œil effaré cherche en vain où se reposer. Pas de point de repère. Le saint Louis lui-même, serré et comme perdu dans la presse des combattants, ne sort pas assez de la foule.

Je ne ferai pas les mêmes reproches au tableau placé vis-à-vis de celui-ci dans la même salle : *l'Entrée des Croisés à Constantinople.* Ici j'ai le plaisir de n'avoir qu'à admirer et louer. Composition excellente, des mieux entendues et des plus intelligibles. Au centre du tableau et comme épisode principal, un groupe de chevaliers aux riches armures, montés sur leurs magnifiques coursiers et qui font face aux spectateurs, attirent d'abord le regard. La fière mais calme expression de leurs visages, la tranquillité hautaine de leurs attitudes, contrastent avec le tumulte, l'agitation, l'épouvante qui bouleversent la cité devenue leur conquête.

De chaque côté des groupes suppliants : à droite, une femme à genoux implorant, la tête inclinée sur son enfant pressé contre son sein, la clémence des vainqueurs. Le corps, vu de dos et découvert à demi, rappelle, quoique avec des formes plus accusées, l'élégance et le savant modelé de la captive du *Massacre de Chio.* De l'autre côté, à gauche, c'est un vieillard et sa fille, celle-ci à genoux, implorant également la pitié des vainqueurs; et par la vérité des attitudes, la noblesse des formes comme l'éloquence du geste, ils concourent puissamment à l'effet harmonieux de l'ensemble. Ici la fantaisie, trop souvent la muse de Delacroix, n'a pu distraire un moment son pinceau, et l'inspiration ne perd rien à se laisser gouverner par la réflexion; l'exécution reste à la hauteur de la pensée. Véronèse, si cher à l'artiste, eût volontiers signé cette grande page d'une couleur à laquelle la sobriété n'ôte pas son éclat, d'une composition nette et saisissante, d'une touche magistrale, qui se distingue en un mot par la réunion des qualités les plus magnifiques, mais que j'appellerais volontiers extérieures; car, sur les visages qui se dérobent au reste pour la plupart, on chercherait en vain la vive expression des sentiments que la circonstance comporte, compassion, douleur, tristesse, désolation. L'artiste d'ordinaire, comme on sait, est plus préoccupé de frapper les yeux que de parler au cœur, quoiqu'il y réussisse parfois, surtout s'il s'agit de traduire des émotions violentes ou des impressions fortes que lui-même il aura ressenties.

Ainsi, en est-il pour son tableau dit de la *Liberté*, souvenir des barricades, et qui porte la date de 1830. On peut souvent reprocher à Delacroix que son œuvre tourne à l'effet théâtral, à la peinture décorative. Ici tout au contraire, je blâme le manque absolu d'idéal, la vérité brutale de la scène d'une réalité ou plutôt d'un réalisme qui va jusqu'à la trivialité. La femme qui bondit sur la barricade, son étendard tricolore à la main,

quoique si vivante et si énergique, rappelle trop ces *viragos* vulgaires qu'on a vues dans des jours sinistres, héroïnes du ruisseau, entonner l'hymne de guerre aux avant-gardes de l'émeute. Je lui voudrais quelque chose, si peu que ce fût, de cette majesté virile, de cette carrure solide et de cette corpulence imposante que Rubens donne, avec trop peu de discrétion d'ailleurs, à ces robustes créatures dans lesquelles il incarne ses allégories, par exemple, la magnifique personne debout, et l'air si superbe, sur le char du *Triomphe de la Religion*. La *Liberté* de Delacroix près de celle-ci semble une pygmée ou une servante. C'est une divinité pourtant à côté de l'individu de droite, à la figure ignoble, et qui le chapeau sur l'oreille, tenant son fusil comme il ferait de la queue de billard, doit être de ceux qui ne quittent guère vers le soir l'estaminet borgne que pour aller faire leur commerce de contremarques à la porte d'un théâtre populaire ou dans l'intérieur le service de la claque. Quant au gamin à gauche, très-vrai sans doute, il n'a même pas la poésie du *voyou* de Barbier, un portrait dont l'original n'a pas dû savoir beaucoup de gré à l'auteur des *Iambes*, un *Libéral* pourtant, comme on dit aujourd'hui :

. . . . . C'est le pâle voyou,
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou;
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure
Paresseux et flânant, et loin de sa demeure
Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs,
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs;
Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère,
Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère;
C'est le libertinage enfin en raccourci;
Sur un front de quinze ans, c'est le vice endurci.
Et pourtant il est brave, il affronte la foudre. . . . . .

Je trouve magnifique, en revanche, le combattant blessé qui se soulève, la tête enveloppée d'un linge pour approcher de ses lèvres le bas de la tunique de la déesse. Non moins remarquables et d'un relief puissant les cadavres des Suisses étendus sur le premier plan. Sauf les réserves formulées plus haut dans ce tableau, qui ne flatte guère, contre l'intention de l'artiste assurément, les héros révolutionnaires, il faut admirer la verve comme la vigueur soutenue de l'exécution, rarement aussi égale et complète chez le maître, soit au point de vue de la couleur, soit au point de vue du dessin. Il y a plus de grandeur, de la poésie, du drame dans le *Boissy d'Anglas* qui n'est d'ailleurs qu'une esquisse, et déjà pousse au noir, ce qui nuit à l'effet.

J'aime peu le *Mirabeau*, composition morne, exécution qui me semble pénible, indécise, couleur que M. Th. Gauthier ne qualifierait pas ici de *rutilante*. Quant aux personnages, de pauvres sires! Mirabeau, ce géant,

Mirabeau le Satan révolutionnaire, a l'air d'un cuistre doublé d'un Rodomont; l'aristocratique marquis de Dreux-Brézé, d'un Jocrisse. Les autres ne sont que des comparses.

Mais il est juste de dire que rarement Delacroix se montre autant inférieur à lui-même, dans les toiles même trop nombreuses peut-être à cette Exposition, dans les toiles où la somme des défauts paraît l'emporter sur celle des qualités, sinon pour ces fanatiques dont l'admiration tourne au fétichisme, qui dans les moindres frottis voient des chefs-d'œuvre, tombent en pâmoison devant les torche-pinceaux du maître, reliques pour eux aussi précieuses que les vieilles bottes de Garibaldi pour d'autres niais. Plus d'une fois, je dois l'avouer, en voyant l'épanouissement de ces messieurs devant des toiles qui produisaient sur moi une impression si différente, je me suis frotté les yeux en me disant : « Voyons, ai-je la berlue? Ne suis-je point le jouet de quelque illusion? N'ai-je pas sur les yeux un bandeau qui m'empêche de trouver cela beau, que dis-je? à entendre cette jeunesse, magnifique, splendide, fulgurant, miraculeux!... Moi, au contraire, je juge... » J'avais besoin, pour me rassurer, de me rappeler que, devant les Titien, les Lesueur, les Léopold Robert, comme devant les Rubens, les Rembrant, les Gericault, et tant d'autres, je n'éprouve rien de semblable, et ne me sens aucunement cette gêne et cet ennui d'un homme forcé de deviner une énigme dont il cherche en vain le mot. Et aussi je me disais dans mes perplexités, que je n'étais point, tant s'en faut, seul à penser ainsi, à regretter trop souvent cet alliage d'or et de cuivre, ce pêle-mêle continuel de bonnes et de mauvaises qualités. Des juges compétents, plutôt sympathiques qu'hostiles à Delacroix, de courageux Aristarques au risque d'être qualifiés Zoïles, n'ont pas craint de faire leurs réserves comme une protestation contre l'engouement aveugle des séides. Dans la Biographie nouvelle de Didot, M. Lacaze termine ainsi son appréciation sur la manière de Delacroix :

« On peut résumer ainsi le talent de cet éminent artiste : le mouvement de ses compositions est énergique et naturel, l'expression en est vivante et vraie, la couleur y est répandue avec la profusion d'un talent sûr de lui-même; mais ces touches de couleur franche et pure, si belles de loin, ne le sont plus de près, et ne présentent à l'œil rapproché qu'une couche d'empâtements sous laquelle toute forme distincte des objets, tout dessin, tout modelé disparaît. C'est là l'inconvénient du procédé de M. Delacroix, et cependant jamais artiste n'a préparé avec plus de soin sa palette; on dirait celle d'un peintre d'arabesques, tant la gamme des tons y est variée. Malgré ce soin extrême, M. E. Delacroix, même comme coloriste, restera plus puissant qu'harmonieux. »

M. Loménie, le spirituel auteur des *Biographies d'un homme de rien*, se montre plus sévère encore :

« M. Delacroix est un artiste admirablement doué sous certains rapports auquel il manque, pour être complétement grand, des qualités essentielles qui peuvent toutes se réduire en une seule : le respect de la forme qui est à la couleur ce que la pensée est au style. On ne trouvera nulle part un grand coloriste qui n'ait été meilleur dessinateur que M. Delacroix, qui ait autant sacrifié la justesse, la netteté des contours et de la forme à la couleur, à l'effet... Ajoutons encore que, même comme coloriste, M. Delacroix est plus puissant qu'harmonieux ; si son intrépide pinceau réussit souvent à distribuer la couleur avec une hardiesse, un éclat et un bonheur étonnants, parfois aussi sa fougue l'emporte, et il manque le but en le dépassant. Diderot a dit avec raison : « Il y a des caricatures de cou-« leur comme de dessin et toute caricature est de mauvais goût. »

Cette dernière réflexion, qui paraît dure, me revenait à l'esprit en face du *Marc Aurèle mourant*, un de ces tableaux devant lesquels je reste, quant à moi, bouche béante, les yeux écarquillés, mais non pas précisément par suite de l'admiration. Sans doute, la touche du maître s'y reconnaît encore. Je vois çà et là des étoffes aux reflets chatoyants et *hardiment* jetées. Le personnage accroupi sur le premier plan, vigoureuse et savante étude, ne manque ni de relief ni de grandeur. Mais les autres!..... En général, quelle vulgarité dans les types, quelle trivialité dans les expressions! Ne dirait-on pas plutôt une réunion de cochers de fiacre, voire des débardeurs, chiffonniers et autres, en train de fêter le *petit bleu* chez le marchand du coin plutôt qu'une grave assemblée d'hommes d'État et de philosophes convoqués pour la solennité d'une telle mort, et se recueillant dans un silence douloureux pour entendre les suprêmes paroles de l'empereur? Et ce qui est fâcheux, celui-ci, le personnage important, semble le pire de tout, je ne dirai pas seulement laid, vulgaire, mais grotesque, baroque, invraisemblable, impayable. Une figure, oh! une figure!.... A bien dire, il n'y a point de figure; car on ne lui voit quasi que la barbe et un peu les yeux, deux yeux de chat-huant effarouché. Point de nez, ou si peu!.... Tout cela, franchement, ressemble autant au défunt César que votre serviteur à quelque mandarin chinois crevant d'embonpoint, et majestueux comme une fûtaille. J'oubliais la main levée en l'air, la main lourde, lourde..., ou plutôt la patte, la griffe! Gare! je ne voudrais pas me trouver dessous quand elle tombera! Ce moribond, du reste, m'a diverti, et je doute qu'on puisse le regarder sans rire.

Je conviens volontiers que Delacroix d'habitude est plus sérieux, mais si déplaisant, si choquant parfois par son obstination à nous montrer ses personnages par leurs vilains côtés, voire à les défigurer, et, s'il faut trancher le mot, à *bestialiser* les types et à faire les humains cousins, voire rères et proches parents des pongos, des sapajous et des orangs! C'est grand dommage, car il gâte ainsi des tableaux qui, d'un autre côté,

comme richesse de tons, rayonnement de lumière, originalité des effets, vigueur de touche, composition dramatique, verve soutenue d'exécution, sont des chefs-d'œuvre; ainsi, la *Noce juive*, le *More de Venise*, diverses scènes du Maroc, etc. J'excepte, bien entendu, les *Femmes d'Alger*, tableau popularisé par la lithographie qui l'a cependant plutôt trahi que traduit; car elle n'a pu rendre tout l'éclat et le moelleux des étoffes, la fraîcheur séduisante des carnations, la scintillante et brillante lumière qui ruisselle à flots sur les personnages et se reflète si heureusement dans la transparence des demi-teintes et des ombres, la délicatesse enfin de la touche et l'admirable harmonie générale, chose assez rare chez l'artiste qui se plaît d'ordinaire à mettre en contact et faire se heurter des couleurs ennemies, sans s'inquiéter de les lier par des nuances. Puis toutes les têtes, même celle de la négresse, sont jolies et très-jolies, d'un galbe pur, aux contours délicats, d'un fin modelé, encore qu'assez insignifiantes comme expression; mais cette expression, reflet de l'âme, rejaillissement de la pensée intérieure qui illumine un beau et même un laid visage, et pour nous fait le grand attrait de la physionomie humaine, il ne faut pas la demander à ces pauvres créatures que l'imbécile et lâche jalousie du musulman réduit autant qu'elle peut à l'idiotisme.

Mais d'ailleurs cette vivacité, ce bonheur des expressions, qui révèlent le cœur, l'intelligence, la pensée, ne sont pas, je l'ai dit déjà, le côté brillant de Delacroix, plus habile à rendre la sensation physique et les passions extrêmes qui se trahissent par la violence des attitudes et l'emportement du geste. Si l'on a pu dire d'Ary Scheffer qu'il était le *peintre des âmes*, une expression dont, par parenthèse, Delacroix avait le tort de se moquer; trop souvent on pourrait dire de ce dernier qu'il est le *peintre des corps*, le peintre de la nature extérieure, de la matière; et encore celle-ci peut se plaindre qu'il ne la montre pas avec ses formes les plus choisies, bien au contraire. On voudrait surtout plus souvent, parmi les personnages que l'artiste met en scène, des têtes comme celle de l'*Hamlet*, d'une beauté tout intellectuelle, diaphane en quelque sorte malgré son relief, d'une expression contenue et pourtant si profondément mélancolique, et que le poëte anglais lui-même eût admirée. Pour la première fois, peut-être, l'artiste nous a fait souvenir de cette admirable définition de la beauté donnée par un grand orateur comtemporain : « La beauté n'est que la physionomie des êtres dans tout leur éclat. »

On conçoit qu'avec ces allures de son talent, Delacroix, dans les sujets religieux qu'il se plaît pourtant à aborder, ne mette guère ce qu'on y cherche d'abord, l'onction, la ferveur, le recueillement, l'accent ému et pieux. Il a traité jusqu'à trois fois par exemple ce beau sujet de *Jésus dans la Barque* :

« Un jour, étant monté sur une barque avec ses disciples, il leur dit : « Passons à l'autre bord du lac. » Ils partirent donc.

« Et pendant qu'ils naviguaient, il s'endormit, et un si grand tourbillon de vent vint fondre sur le lac, que la barque s'emplissait d'eau, ils étaient en péril :

« Alors s'approchant de lui, ils l'éveillèrent en disant : « Maître, nous « périssons. »

Le moment choisi par l'artiste est celui qui précède immédiatement le réveil du Sauveur. Il faut reconnaître que cette expression du sommeil paisible, profond de Jésus, le peintre l'a rendue avec un bonheur rare, et qu'elle contraste admirablement avec l'agitation des disciples qui se précipitent, éperdus, les uns vers le divin Maître, quand les autres courent au gouvernail ou se suspendent aux cordages. Par malheur, dans ces toiles qui à la vérité peuvent passer pour de simples esquisses, les têtes sont rudement indiquées, et communes, grimaçantes, feraient tort au tableau, si l'on ne s'éloignait de quelques pas pour considérer l'ensemble et admirer cette mer aux eaux profondes, à la fois verdâtres et blanchissantes, qui, dans sa croissante fureur, ébranle violemment la barque alors que des vagues énormes dans le lointain, roulées ainsi que des béliers, se brisent contre des écueils aux formes sinistres, ou se confondent avec les nuages pesants et les teintes plombées de ce ciel où semble gronder l'orage. Telle de ces marines, car elles ne sont pas autre chose, me semble un chef d'œuvre.

Dans le *Saint-Sébastien*, également répété jusqu'à trois fois, mais avec des variantes, le sentiment qui se produit sur la figure des saintes femmes empressées à relever et panser le blessé, sentiment de pitié mêlé de vénération affectueuse, est profond, mais seulement humain. La tête du mourant s'empreint dans son affaissement de cette expression vague qui n'est ni la mort ni la vie, et tient à la fois de l'une et de l'autre. Ces figures, auxquelles on ne peut reprocher qu'un peu de lourdeur, dans l'ensemble sont belles, et il semble qu'il n'eût fallu que quelques derniers coups de pinceau, quelques touches délicates pour les rendre complètes, tout à fait dignes du paysage saisissant et un peu fantastique qui leur sert de cadre.

Il est bon nombre de tableaux encore dont je pourrais et voudrais parler ; mais, comme dit le poëte que MM. Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor, ces fidèles de Delacroix, ne citent guère :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire!

Ces toiles d'ailleurs donneraient lieu aux mêmes observations, aux mêmes louanges ou critiques, aussi bien que les aquarelles, dessins à la mine de plomb, pastels, lithographies, etc. J'ai remarqué cependant tout particulièrement, et je signale aux amateurs de magnifiques dessins à la plume, véritablement admirables, parce qu'ils joignent, tel d'entre eux du moins,

à la vigueur, au mouvement, à la fougue de l'inspiration, une certaine correction de dessin.

Je dois rappeler encore, qu'en outre de ces tableaux, dessins, etc., Delacroix a exécuté des travaux considérables dans plusieurs de nos monuments public, au Palais-Bourbon, au Luxembourg, etc. Qui n'a pas vu surtout et admiré ce splendide plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre, œuvre grandiose, et qui ne craint pas le voisinage des Tintoret et des Véronèse !

Malgré ces hautes qualités que j'apprécie, que j'admire chez le grand artiste, celles qui lui manquaient ou qu'il ne possédait qu'à un moindre degré le rendent peu sympathique à la foule à laquelle il parle une langue étrange, inconnue, incompréhensible. Pour la plupart cette peinture est de l'hébreu, du chinois. Soyez sûr que nombre de gens admirent et se récrient qui n'en pensent pas un mot, mais se font échos par complaisance, par mode, par respect humain. Même entre ceux-là qui, lors de la vente, poussaient follement à l'enchère, j'imagine qu'il s'en trouvait plus d'un qui au fond n'eût pas demandé mieux que de garder son argent ou de l'employer plus à son gré. Et bien il eût fait; car, l'engouement passé, ces tableaux à peine ébauchés, ces rudes esquisses, ces pochades sauvages, curieuses pour l'œil de l'artiste, pour les autres perdront nécessairement beaucoup de leur valeur. Les *Études* de Delacroix en particulier ne peuvent avoir l'intérêt et l'utilité de celles des peintres Robert, Ingres ou Delaroche qui, n'ayant pas la passion exclusive de la couleur, font moins bon marché de tout le reste. Qui sait, dans deux ou trois ans, ce qu'on trouverait en vente publique de cette toile représentant la copie d'un casque qu'on a payée à la dernière vente douze cents francs? *Douze cents francs!* quelque jour peut-être on pourra avoir peine à en trouver *douze francs!*

Quoi qu'il en soit, malgré ces restrictions, Delacroix n'en reste pas moins un éminent artiste, mais qui ne peut guère être goûté que du petit nombre de ces connaisseurs, dilettantes de l'art, qui se plaisent aux fantaisies, aux témérités, aux tours de force du pinceau. Ceux-là déploreront longtemps comme prématurée la mort du vaillant peintre qui, plus que sexagénaire, avait toute l'ardeur, tout l'entrain, tout le feu de la jeunesse. En voici la preuve : dans la force de son talent, on l'entendait s'écrier un matin en se préparant à des études nouvelles :

— Je vois que je ne sais pas mon métier!

Une autre fois, l'artiste écrivait à l'un de ses fervents admirateurs (M. Th. Silvestre) :

« En fait de compositions tout arrêtées, parfaitement mises au net et prêtes pour l'exécution, j'ai de la besogne pour deux existences humaines; et, quant aux projets de toute espèce, c'est-à-dire à de la matière propre à occuper l'esprit et la main, j'en ai pour *quatre cents ans.* »

Peu de jours avant sa mort il disait à sa dévouée garde-malade : « Oh! si je guéris, comme je pense, je ferai des choses étonnantes ; je sens mon cerveau bouillonner. »

Et jusques à la mort nous espérons toujours!

a dit le poëte. Beau vers, mais si mélancolique pour qui ne le prononce pas avec une pensée chrétienne!

BATHILD BOUNIOL.

Post-Scriptum. — J'ai reçu un peu tardivement une nouvelle brochure sur Delacroix, signée de M. A. Cantaloube, brochure vivement écrite, mais un peu trop sur le ton du panégyrique comme celle de M. Silvestre, que le nouveau venu accuse de manquer de mesure. M. Cantaloube cependant ne le cède en rien à son devancier dans l'ivresse de son enthousiasme passionné, excessif pour le maître, et il ne malmène pas moins rudement ceux qui protestent encore et qui sont gens (suivant la critique), qui n'ont pas voulu voir! Ce que je nie très-carrément et très-résolûment. Mais d'ailleurs je suis plus tenté de sourire que de me fâcher quand il dit en style cavalier :

« Certes, je suis loin de prétendre qu'il n'y a pas à la surface de cet art « de quoi rebuter les natures positives ou les grammairiens. N'étant pas « de ceux qui croient à l'utilité de ces derniers, je dois constater, en « passant, que leur propre direction ne leur permet point de rendre « justice à *Delacroix*, qui trop souvent se montre incorrect comme un « grand seigneur du dix-septième siècle, ayant naturellement du style, « manquant d'orthographe. On comprend de telles oppositions, elles sont « forcées et légitimes. *Delacroix* est un peintre qu'on doit aimer ou haïr, « suivant le côté dominant de sa propre nature ; il ne peut y avoir d'avis « intermédiaire ! »

Erreur, monsieur mon confrère! vous me permettrez de n'être point de cette opinion. Je crois que, sans mériter cette grosse épithète de *grammairien* destinée sans doute à remplacer le cliché un peu bien usé, en effet, du *bourgeois*, on peut admirer, aimer; et, pour mon compte, j'aime et j'admire les qualités fortes, éclatantes, rares de *Delacroix*, tout en déplorant que si souvent chez lui des défauts non moins saillants viennent gêner et refroidir l'enthousiasme.

B. B.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les libre-penseurs et la liberté de conscience. — Une fondation des solidaires belges. — Application des idées fouriéristes à l'enseignement des filles. — Les funérailles d'un missionnaire. — Les almanachs.

I

Nous avons à Paris une douzaine de journaux qui tous les jours reprochent à l'Église de méconnaître les droits de la conscience. Le reproche est absurde à tous les points de vue; il dénonce une ignorance effrontée et beaucoup de sottise. Ceux qui la formulent seraient très-empêchés s'ils devaient définir leurs réclamations. Mais l'important pour eux n'est pas de savoir ce qu'ils disent; il leur suffit de dire quelque chose qui puisse exciter contre l'Église la colère ignare de leur public. Ils ne tiennent même pas à montrer une apparence de logique ou d'impartialité. Depuis deux ou trois mois, par exemple, ils répètent sans cesse que le Pape viole les principes de la liberté de conscience en permettant à un jeune juif (Joseph Cohen) de se faire chrétien malgré ses parents. Voilà pour l'absurde. Ils font au même moment la part de l'odieux en gardant le silence le plus complet, le plus approbateur, sur l'acte du gouvernement prussien renvoyant de l'armée les trois comtes Schmising-Kersenbrock pour cause de catholicisme. Jusqu'ici on avait espéré que la mesure prise contre ces trois officiers serait rapportée; mais une lettre du ministre de la guerre, M. de Roon, détruit tout espoir de réparation. De plus il faut conclure du langage de M. de Roon que si d'autres officiers se conduisaient comme MM. de Schmising-Kersenbrock il seraient frappés comme eux.

Donnons en deux mots, au seul point de vue des intérêts religieux, l'historique de cette affaire, dont la presse allemande s'est beaucoup occupée. Nous citons le *Westfœlische Merkur :*

« L'aîné des trois comtes s'étant trouvé dans la nécessité de déclarer qu'il ne se battrait jamais en duel parce que l'Église catholique le défend, le chef du régiment eut connaissance de cette déclaration. Comme cette déclaration n'avait été faite que dans une conversation avec des camarades, et qu'aucune occasion de se battre ne s'était présentée, le père refusait de donner suite à la demande du chef du régiment de retirer son fils, en faisant observer qu'il attendait avec confiance les suites de la déclaration de son fils dans les mains de ses supérieurs.

« Les deux autres frères n'étaient en rien compris dans cette première affaire.

« Mais tout à coup le chef du régiment les fit venir chez lui pour s'enquérir de leur opinion au sujet du duel. Pendant assez longtemps ils refusèrent de répondre, en protestant contre de pareilles investigations de conscience. Finalement le chef leur fit un *devoir d'honneur* (*Ehrenpflicht*) de lui déclarer ce qu'ils pensaient du duel. »

Forcés de répondre, les deux jeunes officiers le firent en chrétiens : ils déclarèrent que, les lois de l'Église défendant le duel, ils refuseraient, le cas échéant, de se battre en duel. C'est alors que les trois frères furent exclus de l'armée.

Jamais attentat contre la liberté de conscience fut-il plus évident, plus audacieux, plus odieux ? Cependant personne n'a réclamé du côté des libres penseurs.

Lorqu'il fut bien établi que les frères Schmising-Kersinbrock avaient toujours été de bons officiers, faisant leur service d'une façon irréprochable, et qu'ils étaient uniquement frappés comme fils soumis de l'Eglise, la noblesse rhénane-westphalienne, qui est presque exclusivement catholique, réclama contre une mesure qui la menace dans ses intérêts, son honneur et sa foi. On lui a durement répondu qu'on ne pouvait pas l'écouter. Il y aurait beaucoup à dire sur cette réponse, sur les questions qu'elle soulève et sur le rôle du gouvernement prussien ; mais il serait difficile d'être complet sans toucher à la politique, et, par conséquent nous en resterons là.

II

Les libres penseurs belges font beaucoup parler d'eux depuis quelque temps. Autrefois ils copiaient modestement nos voltairiens, nos fouriéristes, nos positivistes ; aujourd'hui ils trouvent chez nous des disciples et des imitateurs. Les *Solidaires* font école en France. Ils se sont montrés à Tours et ont voulu s'organiser légalement dans je ne sais quelle bourgade de l'île de Ré. L'autorisation que demandaient ces fiers représentants de *l'idée* leur a été refusée ; mais ils sont parfaitement libres, d'ailleurs, de vivre et de mourir comme des brutes. Néanmoins le *Siècle* a paru craindre que les droits de leur conscience fussent menacés. C'est une mauvaise plaisanterie. Les *Solidaires* ne sont assujettis à aucune des pratiques qu'ils repoussent, et jouissent pleinement de tous les droits de citoyen français. Que leur faut-il de plus ?

Voici une autre conquête de la libre pensée belge, qui probablement s'acclimatera difficilement en France. Il s'agit de faire des *femmes libérales*. Le *Journal de Bruxelles* nous apprend que la directrice de cette école, Mlle Gatti, a décidé sur l'avis, sans doute, des fortes têtes du *Solidarisme* qu'aucune prière ne serait récitée dans sa classe. Un *ordre sévère* a même interdit aux élèves le *signe de la croix*. Voilà où en sont ces pauvres

gens. Ils se croient superbes et ne trouvent pas désagréable de paraître odieux. On les surprendrait en leur disant qu'il paraissent surtout ineptes.

Le nom de Mlle Gatti n'est pas, du reste, un nom nouveau. Nous croyons l'avoir vu figurer autrefois sur des publications de l'école harmonienne? Ne lui doit-on pas quelque chose comme les *Fièvres de l'âme* et la *Condition sociale des femmes?* Ce vétéran du fouriérisme, n'ayant pas trouvé en France l'emploi de *puissance de réserve* que lui avait assigné M. Considérant, aura jugé opportun de se rallier aux *Solidaires*. Mlle Gatti a pu faire cette alliance sans renier aucune des doctrines phalanstériennes. Fourier professait en effet le plus profond mépris pour le christianisme. D'autre part, il est probable que les patrons de la nouvelle institutrice ne lui imposeront aucune gêne, et qu'elle pourra enseigner aux malheureuses jeunes filles qui lui sont confiées les avantages de la *papillonne*. Elle n'oubliera pas surtout de leur dire que la loi fondamentale de toute société bien organisée doit se résumer par cet axiome de Fourier :

Toutes les passions seront satisfaites.

Elle pourra aussi, pour qu'elles conçoivent une haute idée de leur mission, leur répéter ces paroles prononcées autrefois par certaine dame dans un banquet phalastérien :

«*Quand donc sonnera pour nous l'heure de délivrance ?* Mon Dieu ! serons-nous condamnées à passer de ce monde sans avoir vu l'aurore de rédemption, sans avoir vu l'ombre d'une fête harmonienne, d'une fête digne de notre glorieux martyr. (Fourier.)

« Oh ! non, n'est-ce pas, vrais disciples de Fourier ! A l'œuvre donc et courage ! Groupez autour de vous les hommes de cœur et les femmes d'intelligence ; des *femmes surtout ;* car, sans elles, il n'est pas d'association, ni d'attraction possible... Que rien ne vous arrête, soldats de la phalange ! car si nous sommes, comme vous l'avez dit, la puissance de réserve, faites que nous puissions vous défendre, inspirez-nous le dévouement et la foi ! »

Et si les élèves de Mlle Gatti lui demandent ce qui arrivera, lorsque l'*essor intégral* aura constitué l'harmonie universelle, elle leur répondra :

« Alors le triple monde des passions, des esprits et des corps organisés en vastes unités concentriques, roulant dans une sphère unique, sera comme trois cordes vivantes d'une même lyre, chantant l'hymne du bonheur aux mains de l'Éternel. »

Comme enseignement pratique, elle leur fera, d'après Fourier, un cours d'histoire naturelle où elles apprendront que la terre s'est mariée plusieurs fois avec diverses planètes afin de nous donner des fruits qu'elle ne pouvait produire seule. Ainsi de son mariage avec Mercure est née la fraise ; ses secondes noces avec Pallas nous ont donné le cassis, et nous devons à

son union avec Cérès la groseille épineuse. Elle a aussi épousé la lune; mais ce mariage est resté stérile. Voici pourquoi :

« Phœbé, dite la lune, n'a pu intervenir ni en modulation de fruits rouges, ni en aucune autre, et pour bonne raison : c'est qu'elle était déjà morte à l'époque de nos deux créations, toutes deux post-diluviennes, faites après le déluge.

« Or, le déluge ayant été causé par la mort de Phœbé, qui en agonie, se rua sur le globe, s'approcha fortement en périgée et causa l'extravasation des mers, Phœbé n'a pu intervenir dans les deux créations dont on a remeublé notre globe. »

Et sait-on de quelle maladie est morte la lune ? D'une fièvre putride que la terre lui avait communiquée. Nous citons :

« D'où vient que notre planète ne fournit plus l'arome fécondant. Ce n'est pas un effet d'impuissance ni de vieillesse, car elle est fort jeune et infra-pubère. C'est une suspension d'exercice aromal, causée par la chute de l'astre en subversion ascendante, où il tomba environ cinquante ans avant le déluge. Cette crise est inévitable sur tous les globes, excepté le soleil ; ils en souffrent tous plus ou moins, comme les enfants souffrent de la dentition.

« La terre a si prodigieusement souffert qu'une fièvre putride, résultat de cet incident, s'est communiquée au satellite Phœbé, qui en est mort. »

Notre planète est néanmoins un petit astre des plus vigoureux. On ne confierait pas à un astre faible et douteux le poste important de *cardinale miniature d'un foyer d'univers*. « Tel est le rôle de la terre pourvue des « qualités nécessaires. Pendant trois siècles antérieurs au déluge, elle « versa en bon titre, et le soleil put s'approvisionner d'une petite masse « d'arome tétra-cardinal dont il a fait usage pour fixer et implanter « Vesta. » Et cependant l'ingrate Vesta, oubliant ce qu'elle devait à la terre, lui a refusé son *contigent de fruit rouge*.

Comme enseignement religieux, Mlle Gatti, qui tolère provisoirement à titre de *récitation* les commandements de Dieu, devra sans doute inculquer à ses élèves le *Credo* fouriériste dont voici les principaux articles :

— « Le vrai bonheur ne consite qu'à satisfaire toutes ses passions. »

— « La volupté est la seule arme dont Dieu puisse faire usage pour nous maîtriser. »

— « Il faut capituler avec l'attraction qui est la loi suprême. »

— « L'homme ne doit se laisser gouverner que par l'appât des richesses et du plaisir. »

Et le devoir ? Le devoir n'est qu'un mot. Écoutons Fourier :

« Tous ces caprices philosophiques appelés les *devoirs* n'ont aucun rapport avec la nature ; le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu, il faut étudier l'attraction, la nature seule, sans acception du devoir

qui varie dans chaque siècle et dans chaque région, tandis que la nature des passions a été et restera invariablement la même chez tous les peuples. »

Tels sont les enseignements du Fouriérisme. Ils n'ont rien qui ne puisse convenir aux Solidaires.

III

Tandis que de pauvres esprits aveuglés par la matière s'occupent d'abrutir les peuples civilisés, nous avons des missionnaires qui vont éclairer et relever les sauvages. Ils ne leur disent pas : Il faut jouir ; ils leur disent : Il faut accepter la souffrance, il faut reconnaître la loi de Dieu, et ils sont compris. L'un de ses apôtres, le R. P. Webber, est mort à Madagascar. Les honneurs qui lui ont été rendus mettent, il nous semble, pour le cœur et pour la raison, les Malgaches beaucoup au-dessus des Solidaires et autres humanitaires. Voici, à l'appui de notre appréciation, quelques lignes extraites de l'excellent journal de la Réunion, *la Malle* :

« Le corps du R. P. Webber a été exposé dans l'église de Tananarive. Pendant la nuit qu'il y a passé, l'église n'a pas désempli ; les enfants des écoles ont voulu veiller leur bien-aimé père et sont restés auprès du cercueil, priant et chantant alternativement.

« Le lendemain ont eu lieu les funérailles ; le corps, accompagné d'un nombreux cortége, a traversé processionnellement la ville de Tananarive ; la croix était portée solennellement en tête du cortége. Les Malgaches s'arrêtaient édifiés, et ils étaient surtout frappés de voir défiler une longue procession dans les rues de leur capitale. Les enfants des grandes familles, en habits d'enfants de chœur, marchaient en tête ; c'étaient les fils du premier ministre actuel qui portaient la croix, l'encens, le bénitier et le goupillon ; beaucoup de grands personnages s'étaient fait représenter par leurs aides-de-camp et avaient envoyé des cadeaux de circonstance. Au passage de la procession, la reine est montée sur son balcon et l'a suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Au retour elle a envoyé aux missionnaires deux officiers du palais pour apporter son cadeau de mort.

« La reine et les princes ont fait dire aux missionnaires qu'ils se considéraient comme ayant perdu leur propre père ; ils n'ont pas paru pendant sept jours en signe de deuil. Les enfants des écoles et les chrétiennes ont délié les tresses de leurs cheveux et sont restés plusieurs jours sans les retresser, ce qui de leur part est un grand sacrifice et un grand signe de deuil. »

Le rédacteur de la *Malle*, M. A. Rastoul, constate l'importance de ces hommages ; « ils montrent, dit-il, que chaque jour le catholicisme gagne du terrain et dissipe des préjugés. La bénédiction de Dieu ne manquera pas à l'œuvre des missionnaires ; éprouvée jusqu'ici, elle le sera peut-être

longtemps encore, mais c'est toujours au milieu des épreuves que les œuvres de l'Église ont grandi. »

IV

Nous voici à l'époque des almanachs. Il en paraît de toutes sortes sur toutes choses. A côté de l'almanach aux graves allures, qui prend le titre d'*Annuaire*, se montrent l'*Almanach pour rire*, l'*Almanach comique*, l'*Almanach lunatique*, etc., etc. Ceux-là s'adressent à tout le monde. D'autres déterminent, par leur titre même, le sexe ou l'âge de leurs lecteurs: il y a l'*Almanach des Demoiselles* et l'*Almanach des Enfants*, faits généralement par des célibataires barbons. D'autres encore ont une spécialité, tels que l'*Almanach du Vigneron*, celui du *Cultivateur*, celui du *Jardinier*, et mieux encore, l'*Almanach du fumeur* et l'*Almanach des Orphéons*. L'Orphéon prend définitivement, chaque jour, une place plus grande dans la civilisation moderne; il en sera, je crois, le produit caractéristique.

La plupart de ces almanachs et beaucoup d'autres, que nous ne nommerons pas, comptent de nombreuses années. A côté d'eux se pressent les nouveaux venus. Parmi ces derniers il faut citer l'*Annuaire*, *le Triple Almanach* et *le Double Almanach de Mathieu* (*de la Drôme*), lesquels font une concurrence directe et redoutable au vénérable et véritable *Mathieu Laensberg*. Ils ne datent que de l'an dernier, et déjà leur position est assurée (1).

Ce grand et prompt succès a plusieurs causes. D'abord ces trois almanachs sont bien faits; l'impression est bonne, les articles offrent de l'intérêt, les illustrations sont abondantes, et, sauf une affirmation légère de M. Babinet, — un savant né plaisantin, — nous n'y avons rien rencontré qu'on ne puisse accepter. C'est le genre neutre. Mais, si les almanachs de M. Mathieu (de la Drôme) n'avaient pas d'autres mérites, ils seraient restés dans la foule. Ils en sont sortis parce que leur auteur s'appelle *Mathieu* et qu'il fait des *prédictions*. Le peuple français était habitué depuis un siècle à l'almanach de *Mathieu Laensberg*, célèbre par ses *prédictions sur le temps*. Un autre Mathieu prédisant aussi la pluie, les vents et la neige et le beau fixe pouvait seul entrer heureusement en lutte contre cette vieille réputation. Je ne crois pas que M. Mathieu (de la Drôme) ait compris cela tout de suite. Il a prédit le beau temps et les orages dans la conviction qu'il tenait une grande découverte, qu'il allait fonder une science nouvelle et que les portes de l'Institut ne tarderaient pas à s'ouvrir devant lui. Les savants officiels lui ayant généralement montré des dispositions peu bienveillantes, il s'est tourné vers le public, a excité sa curiosité et s'est mis en tête de détrôner son homonyme. Il touche au but. Si le

(1) Henri Plon, éditeur, rue Garancière, Paris.

résultat est moins brillant que celui qu'il avait d'abord entrevu, peut-être, en revanche, sera-t-il plus fructueux. M. Mathieu (de la Drôme) paraît y compter, et, comme Matthieu Laensberg, il veut fonder une dynastie qui tiendra de la volonté populaire le privilége de vendre des almanachs pendant plusieurs générations. Voici en quels termes il annonce cette ambition :

« J'ai épuisé ma vue, ma santé, ma vie dans les recherches qui m'ont conduit à la *Prédiction du temps*. Que mon heure dernière soit proche ou lointaine, mes travaux me survivront. La science dont j'ai posé les fondements est désormais impérissable. Ma famille connaît tous les documents qui me servent de guide; elle m'assiste dans mes calculs; un de ses membres pourra non-seulement continuer mes prédictions, mais encore étendre successivement le cercle des notions que je lui aurai léguées. Mes petits-fils, dont les propres observations viendront s'ajouter aux miennes, seront meilleurs prophètes que leur aïeul.

« Tous leurs *Annuaires*, comme les miens, et les *Almanachs* qui en seront extraits, porteront mon portrait sur la couverture, le présent *Avertissement* à cette place, avec la date du 1er août 1863 et ma signature. »

Et pour que le public puisse attendre sans aucune inquiétude les almanachs de l'avenir, M. Mathieu (de la Drôme) donne les détails suivants dans un article intitulé : *Causerie d'un aveugle*.

« Un des membres de ma famille, mon gendre, M. Louis Neyret, connaît tous les calculs qui m'ont conduit à ma découverte, tous les principes sur lesquels repose ma théorie, tous les documents qui servent de base à mes prédictions. Le jour où je ne serai plus, le public retrouvera en M. Louis Neyret un autre moi-même, un second prophète qui peut-être fera oublier le premier. Ma fille n'est pas moins savante que son mari, qu'elle pourrait au besoin remplacer. Deux jeunes têtes sont là pour succéder à celle qui a fait son te nps. »

De plus, M. et Mme Neyret ont déjà des enfants. Comme on le voit, toutes les précautions sont bien prises, et, dès à présent, nous pouvons avoir la certitude consolante que l'*Almanach Mathieu* (*de la Drôme*) ne fera pas défaut à nos arrière-neveux.

Je ne m'occuperai pas des débats que la découverte ou le système de M. Mathieu (de la Drôme) a soulevés. Seulement je dois faire remarquer que le nouveau prophète est bien loin encore de la précision de Mathieu Laensberg. Celui-ci indiquait jour par jour le temps qu'il ferait. Que de fois, — il y a déjà longtemps, — je l'ai consulté pour le jeudi et le dimanche! Les autres jours m'importaient peu : ils appartenaient à l'école. Que de fois aussi il m'a trompé! Et cependant je le consultais toujours.

M. Mathieu (de la Drôme) n'offre pas cette ressource. Il prédit en bloc et seulement pour certaines régions. Voici, par exemple, ses prédictions pour le mois de décembre prochain :

« Dans les premiers jours de décembre, fortes pluies, principalement à l'est de l'Italie et dans la Russie méridionale. Débordements de quelques rivières.

« Vers le 9 décembre, coups de vent aux longitudes précédemment indiquées.

« Vers le 16, nouveaux coups de vent aux mêmes longitudes.

« Des derniers jours de novembre au 20 décembre, navigation dangereuse, particulièrement sur la mer Noire. »

Des renseignements plus précis et d'une vérification plus facile plairaient certainement davantage. On aimerait surtout à savoir ce qui se passera en France. Mais, que voulez-vous, c'est une *science nouvelle* et voilà tout ce qu'elle peut donner. On aura mieux lorsque les temps de M. Louis Neyret seront venus. La question est de savoir si les almanachs Mathieu (de la Drôme) vivront jusque-là. Et pourquoi pas? Ils sont moins chers que beaucoup d'autres, mieux édités, plus instructifs et plus intéressants.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN
LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

LES ÉVANGILES ET LA CRITIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par M. MEIGNAN, Evêque nommé de Châlons. 1 beau volume in-8°, de 500 pages. Prix : 6 fr. A Bar-le-Duc, chez L. Guérin, et à Paris, chez Palmé.

Cet ouvrage, son titre seul l'indique, vient à son heure, car nos saints Évangiles sont attaqués avec acharnement par l'incrédulité contemporaine qui, pour renverser ce temple de la vérité chrétienne, emploie tantôt la sape ouverte, tantôt les mines souterraines. M. l'abbé Meignan s'est placé depuis longtemps déjà parmi ceux qui occupent chez nous les avant-postes de la citadelle assiégée. Il a étudié la tactique de nos ennemis, il a observé attentivement leurs batteries, il connaît leurs desseins et, de nouveau, il vient les combattre.

Très au courant de l'exégèse rationaliste de l'Allemagne et par conséquent des faibles reproductions de cette exégèse en France, il a déjà, dans plusieurs ouvrages, défendu la cause de nos livres saints. Nommé professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne, il a continué de vive voix la controverse, et, l'année dernière, prévoyant les odieuses agressions, les indignes contrefaçons qu'on ferait subir à l'Évangile, il a pris cet Évangile pour objet de son cours. C'est cet enseignement mûri depuis longtemps par une sérieuse étude, mis à l'épreuve de la parole publique, que le professeur vient de nous donner.

Ce livre a d'abord une qualité qu'on trouve rarement dans les ouvrages du même genre; il excite depuis le commencement jusqu'à la fin un vif intérêt. Les questions sont posées si nettement, et, par leur importance, par leur actualité, elles piquent tellement la curiosité; les objections sont posées avec tant de franchise, tant de force, on sent si bien qu'elles résument tout ce qu'ont écrit nos adversaires contre l'Évangile, que l'attention est constamment sollicitée.

Aussi tout ce qui peut produire un intérêt soutenu se trouve réuni dans le livre qui nous occupe. Les matières s'enchaînent et se déroulent avec ordre, les points traités sont saillants, bien dégagés et d'une importance évidente; les preuves nettement exposées dans un style naturel et clair sont mises à la portée de tout le monde et ne laissent aucune incertitude; les développements toujours suffisants sont sobrement traités; l'érudition est de bon aloi, car elle est puisée aux sources et l'on sent que l'auteur

possède complétement le sujet qu'il traite. A chaque instant des points de vue nouveaux viennent saisir le lecteur et rajeunir les démonstrations anciennes ; la vraie logique règne d'un bout du volume à l'autre et y répand la clarté.

Je ne ferai à l'auteur qu'un reproche, c'est peut-être d'avoir excédé dans le désir d'être clair. Au commencement de chacun de ses chapitres, ou plutôt de ses leçons, il donne invariablement l'analyse de la leçon précédente. C'était sans doute un mérite, une nécessité même quand le professeur faisait son cours, car plusieurs jours s'étaient écoulés entre chaque leçon, et des auditeurs nouveaux, qu'il fallait mettre au courant, pouvaient survenir, mais dans un volume, où ces leçons se lisent de suite, on éprouve un certain ennui à subir ces analyses. Il me semble qu'elles sont complétement inutiles par le mérite même des démonstrations qu'elles résument, et l'auteur, j'en suis sûr, sentira la convenance de les supprimer dans les nouvelles éditions que son livre aura certainement.

Mais ce qui attache surtout à ce livre, c'est la sincérité de la discussion, c'est la conviction que l'on sent animer l'auteur dans la démonstration des vérités qu'il professe. Je ne connais rien qui plaise davantage dans un ouvrage que ce cachet de conviction profonde, éclairée ; elle gagne le lecteur, elle obtient son respect, sa sympathie, et c'est un secret infaillible pour entraîner, car on ne résiste guère à une parole consciencieuse et sincère qui expose la vérité.

Mais justifions ce que nous venons d'affirmer en suivant l'auteur dans le développement de son sujet. L'espace qui nous est mesuré dans la *Revue*, nous force à être bref et nous en avons grand regret tant les questions sont importantes.

L'auteur se demande d'abord si l'exégèse incrédule mérite confiance par son indépendante impartialité. Il en trace la curieuse histoire et il en résulte évidemment qu'elle s'est mise au service de certains systèmes de philosophie rationaliste et qu'elle n'a fait que répéter la leçon qu'elle en a reçue. Elle n'est donc pas libre, mais esclave, et ne peut pas plus obtenir le respect qu'arriver à la vérité. Cette dissertation capitale, qui décide à elle seule la question, est traitée d'une manière péremptoire.

Cette exégèse, servilement vouée à la philosophie rationaliste, repousse *à priori* le surnaturel ; elle nie le miracle dans l'Evangile. Or, dans cet Évangile, le miracle occupe une place immense et il y a une portée décisive. M. l'abbé Meignan traite donc la question du miracle ; il le fait de la manière la plus complète et il ravive, rajeunit cette discussion, en lui ouvrant un horizon tout nouveau par des vues doctrinales qui nous ont paru très-solides et très-belles. Pour arriver à ce résultat, il n'a eu qu'à prendre la définition du miracle donnée par saint Thomas, définition que les modernes théologiens avaient eu la malheureuse idée d'abandonner. L'auteur montre d'abord les funestes conséquences de cet abandon ; puis, il fait mieux encore, il montre, par la manière dont il s'en sert, toutes les richesses de doctrine, toute la force de démonstration que renferment les quelques mots de saint Thomas, tant il est vrai que ce grand docteur est

le maître des théologiens et qu'une phrase de lui devient un rayon de lumière, capable d'éclairer les profondeurs d'une question.

Le miracle, selon saint Thomas, n'est pas *contraire* à la nature; il est *au-dessus* de l'ordre commun; mais alors il rentre dans un ordre supérieur et divin. Devant cette définition tombent presque toutes les objections de l'incrédule et il faut voir dans la lumineuse discussion de l'auteur, la nullité de ces objections et la beauté des conséquences qui découlent de la doctrine catholique.

Le miracle, ou le surnaturel, étant établi; l'axiome de l'exégèse incrédule étant par conséquent mis à néant, M. l'abbé Meignan arrive sur le terrain des Evangiles pour y suivre pas à pas et y combattre nos adversaires.

D'abord, l'auteur élucide une grande question qui touche à l'essence même de l'Eglise et amène les considérations doctrinales les plus élevées. L'auteur demande : quel est le rôle, quelle est l'importance des Evangiles dans l'économie du christianisme? L'exégèse incrédule répond : la Bible *n'est rien;* le vieux protestantisme répond : la Bible *est tout*; M. l'abbé Meignan répond par la solution catholique, et il est ici dans le vif de son sujet.

Cette solution qu'il présente n'est pas nouvelle dans son énoncé, car c'est l'Eglise qui la fournit; mais je puis dire ici ce que je disais tout à l'heure pour la question des miracles, l'auteur lui donne des développements, des démonstrations qui la rendent neuve, pleine de lumière et d'intérêt.

L'Eglise est une société vivante par elle-même, ayant sa lumière, sa règle, sa hiérarchie, son culte, et par conséquent sa perpétuelle tradition de vie. L'Eglise a vécu avant les Evangiles, qui n'ont point été écrits pour être une condition de son existence; ils ne lui sont nécessaires ni pour enseigner, ni pour juger, ni pour gouverner, ni pour vivifier. Les Evangiles, don inappréciable de Dieu à son Eglise, don qui entrait dans les desseins de la Providence sur elle, puisent en elle leur autorité, leur lumière certaine, leur fécondité. Séparés d'elle, ils sont stériles et souvent nuisibles. L'Eglise est l'esprit vivant, ils sont la lettre qui a besoin de cet esprit pour donner la vie. Telle est la vraie, la belle doctrine que l'auteur expose et démontre par l'histoire, par les témoignages, par les considérations théologiques et philosophiques les plus concluantes.

Mais bien, que l'Eglise ait sur l'Evangile les droits qu'un légataire universel possède sur l'héritage qui lui a été donné, on comprend, sans qu'on ait besoin de le dire, quelle est l'importance de ce divin héritage, puisqu'il contient la parole même du Christ et le récit authentique de son adorable vie. Après la sainte Eucharistie et les autres sacrements qui se groupent autour de ce sacrement principal, l'Eglise n'a rien de plus précieux que la parole évangélique. Elle est comme le sacrement de la lumière, par lequel, selon la pensée de saint Augustin, l'Eglise nous donne spirituellement le Verbe incarné, pour nous le donner ensuite réellement et substantiellement dans la communion eucharistique. Aussi l'incrédulité

s'est-elle acharnée contre les Evangiles, et pour leur enlever leur caractère divin elle s'est efforcée de leur enlever en tout sens le caractère de la vérité. M. l'abbé Meignan engage donc avec eux une lutte qui devient de plus en plus vive, serrée, à mesure qu'on avance dans la discussion.

Nos adversaires ont attaqué l'authenticité, la véracité des Evangiles par des objections intrinsèques et extrinsèques à ce livre sacré; l'auteur les suit sur ce double terrain.

Il donne d'abord les preuves intrinsèques, et c'est ici que, par la nature de ces preuves, par la manière dont il les expose, il a plus que jamais une bonne et légitime originalité. Je ne sais rien sur cette question qui soit plus frappant d'évidence; c'est la démonstration à l'état de réalité invincible. Il dit à son lecteur : Si les Evangiles sont de pures légendes rédigées définitivement vers la fin du second siècle, ne doivent-ils pas fourmiller d'erreurs sur l'état politique, civil, religieux et géographique d'un pays où se seront passés des événements qu'ils racontent cent cinquante ans après leur accomplissement ? Oui, certes, répond l'expérience et le bon sens. Or, prenant l'Evangile et le contrôlant par tout ce que nous savons sur les Hérodes et les Tétrarques, sur les Romains dans les rapports avec les juifs, sur les sectes juives, sur la numismatique de cette époque, sur la géographie de la Palestine au temps de Jésus-Christ, l'auteur montre la parfaite conformité des détails évangéliques avec la vérité historiquement connue sur toutes ces choses. Il faut lire dans l'auteur même cette démonstration dont l'analyse ne peut donner aucune idée. J'avoue qu'elle m'a saisi; c'est la réalité historique se levant pour rendre témoignage à la vérité évangélique, et je remercie l'auteur d'avoir amassé tant de connaissances si précises, si diverses, si intéressantes, pour les faire servir à la défense de l'Evangile. Voilà comment il devient manifeste que la science humaine travaille pour nous et c'est ainsi que le théologien doit s'emparer des travaux de cette science pour fortifier et défendre nos doctrines.

Après avoir chassé l'ennemi de l'intérieur de la place en résolvant les objections intrinsèques qui infirmeraient les détails évangéliques, il va l'attaquer au dehors, dans les objections extrinsèques qu'il dirige contre l'authenticité de ces mêmes Evangiles. L'érudit, que je louais tout à l'heure se retrouve ici avec la même science et la même force de logique. Il interroge successivement les païens, les hérétiques, les Pères; et tous viennent attester unanimement l'authenticité des Evangiles. Il discute les difficultés et satisfait pleinement. Quand on a lu cette discussion si savante, on n'a plus rien à désirer et la conviction est faite pour la raison impartiale qui veut sincèrement trouver la vérité.

On conçoit que dans ce trop court article nous ne pouvons entrer dans les développements de l'auteur; nous ne voulons pas, en effet, nous exposer à en donner une fausse idée par d'incomplets énoncés et nous préférons laisser au lecteur le plaisir de les apprécier par lui-même.

La question générale de l'authenticité et de la véracité des Evangiles est donc traitée par M. l'abbé Meignan d'une manière complète et péremp-

toire. Dans cette démonstration, la doctrine, l'érudition, la logique, l'exposition, sont à la même hauteur. Ici nulle vérité n'est affaiblie, nulle erreur n'est excusée, tout est franchement, carrément dit; c'est de la vraie, de la bonne polémique.

Nous sommes assuré du succès de cet ouvrage qui répond à un besoin réel de notre époque. Il semble fait d'abord pour les séminaires, où maîtres et élèves l'étudieront avec grand avantage. Il est fait également pour les ecclésiastiques qui vivent dans le monde. Mais j'ajouterai que je ne connais aucun livre de théologie qui puisse être mis avec plus de succès entre les mains des laïques si souvent remplis de préjugés contre notre doctrine et nos livres sacrés. J'en ai fait l'expérience, et j'ai vu qu'ils le lisaient avec un vif intérêt, y trouvant ce qui y est en effet, discussion nette et sincère, érudition attachante et bon sens parfait.

L'abbé CHANTOME, *Missionnaire apostolique.*

COURS DE LATIN CHRÉTIEN : comprenant 1° *éléments de la grammaire latine;* 2° *thèmes;* 3° *vocabulaire français-latin*, pour les thèmes; 4° *versions* (textes sacrés); 5° *vocabulaire latin-français*, pour les versions; 6° *corrigé des thèmes et des versions.* Ouvrage destiné aux maisons d'éducation, aux familles, et aux personnes qui désirent se mettre en état de comprendre la liturgie de l'Église et les productions de la littérature sacrée, par M. A. MAZURE. 1 beau vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50. Paris, Victor Palmé, libraire-éditeur rue Saint-Sulpice, 22.

Dans cet humble titre je vois une grande et féconde pensée. M. Mazure, par la publication de son Manuel, ne se propose rien moins que de renouer le fil brisé, depuis la renaissance de l'éducation chrétienne, et de *rouvrir* à nos enfants la source divine de la liturgie catholique.

Je dis *rouvrir*, car dans les grands siècles de foi, dans ce moyen âge que les ennemis de l'Église s'acharnent à qualifier de barbare, l'étude de notre langue sacrée était le principal objet de l'éducation, non seulement des garçons, mais aussi des jeunes filles. « Des documents authentiques, dit « un savant consciencieux, M. Roux de Lincy, attestent que dès le huitième siècle, les femmes de condition aisée passaient une partie de leur « jeunesse dans les monastères où elles étaient instruites aux pratiques « de la religion catholique qui *exigeaient la connaissance du latin ;* et de « plus elles y cultivaient la musique sacrée qui consistait dans l'étude « du chant ecclésiastique, celle de l'orgue et de la lyre... On pourrait citer « un grand nombre de femmes de cette époque qui savaient et écrivaient « parfaitement le latin. » Un peu plus loin le même auteur ajoute : « Il « résulte de certains documents d'une grande authenticité, que la langue « latine était employée *usuellement* dans les communautés; même dans « quelques-unes on cultivait avec succès la poésie; des vers remarquables « composés au douzième siècle dans l'abbaye d'Argenteuil ou fût élevée la « célèbre Héloïse, et qui viennent d'être publiés, le prouvent d'une manière irrécusable... Savoir déchiffrer toutes sortes d'écriture, tracer cor-

« rectement de beaux caractères, *connaître assez bien la langue latine* « *pour lire la Bible et les saints Pères dans les originaux*, telle fut l'éduca- « tion ORDINAIRE des femmes du moyen âge. »

C'est de cette éducation vigoureuse, substantielle, que sortirent ces types admirables de religieuses, de damoiselles, d'héroïnes, de mères de famille qui éclairent d'une lumière si suave et si reposée les douzième et treizième siècles. La religion alors n'était point un accessoire, c'était la grande affaire et par conséquent la grande étude de la vie. On ne se croyait pas quitte envers le Christ en minaudant du bout des lèvres quelques insignifiantes prières et en accomplissant à la hâte et furtivement certaines formalités dont on ignore presque toujours le sens. Non! non! On buvait à longs traits dans la mer immense de la poésie divine. Aussi quelles âmes! quels cœurs! quelles lumières et quelle charité dans le monde! Imprégnée de christianisme, l'humanité remontait à tire d'ailes vers l'Eden perdu; et si l'hérésie et le philosophisme n'eussent arrêté son essor ascensionnel, la grande plaie adamique serait peut-être fermée et nous ne ferions plus qu'UN en Jésus-Christ. Hélas! que nous sommes, à l'heure qui sonne, éloignés du but! Mais rien n'est désespéré! Il faut reprendre le vrai chemin; il faut surtout cesser de faire l'école buissonnière et revenir puiser la vie à la vraie source qui est, après les sacrements, la liturgie latine de l'Église notre mère. Chose singulière, chose lamentable! Toutes nos jeunes filles appartenant à des familles aisées, et une grande partie de nos enfants de l'autre sexe, passent un temps considérable à apprendre, les premières, l'italien, pour pouvoir roucouler dans un salon une romance poitrinaire, les seconds, l'anglais, pour vendre un ballot de marchandises dans l'espace de dix ans, et nul d'entre eux ne songe à la langue dans laquelle l'Église catholique prie d'un bout à l'autre du monde, à la langue vivante par excellence, à la langue en un mot qui est la clef de la poésie la plus haute, la plus lumineuse, la plus substantielle qui fut jamais!

Est-ce le temps qui manque à nos enfants? Et sont-ce les difficultés qui les effrayent?

M. Mazure a répondu à cela dans la préface de son livre : « Que les « personnes, dit-il, qui pourraient se récrier contre l'introduction de cette « étude, à cause du temps qu'il y faudrait départir, se rassurent. Ce cours, « tel que nous pensons qu'il peut-être introduit, ne coûtera par la sixième « partie du travail et du temps exigés pour faire d'une élève une passable « exécutante sur le piano. »

Pour apprendre le latin chrétien, pour mettre un enfant à même de comprendre la liturgie, M. Mazure ne demande qu'une heure par jour pendant un an au plus.

Laissons-le nous expliquer lui-même la méthode contenue dans son livre.

« Nous voulons enseigner le latin sommairement, dans un but spécial, sans doute, mais pourtant d'une manière réelle, méthodique, de façon à constituer un enseignement, à laisser une trace sérieuse dans l'esprit, et même à préparer l'esprit pour l'acquisition d'une connaissance plus com-

plète de la langue latine, même classique, si plus tard on le désirait. Dans ce but, ce cours élémentaire de latin est divisé en cinq parties, ainsi qu'il suit :

« 1. Grammaire.—Nous avons reproduit, en le modifiant, le rudiment de Lhomond, vieil arbre vert encore, qui abritera et sustentera plus d'une génération classique. L'ouvrage de Lhomond a son mérite, comme méthode favorable à la mémoire, pour l'art avec lequel il a, pour ainsi dire, codifié les préceptes grammaticaux. Nous avons abrégé bien des choses dans le rudiment, et mis quelques autres dans un ordre plus clair; de plus, nous ne nous sommes pas interdit d'utiles, d'applicables adjonctions. Dans les nomenclatures, qu'il a bien fallu donner à peu près en entier, nous nous sommes attaché à faciliter la mémoire des élèves, en écartant ce qui n'est pas d'une utilité directe, en résumant, en expliquant, en établissant les rapports de ressemblance et de différence, sans négliger de donner quelques principes de grammaire générale, de manière à ouvrir quelque jour à l'intelligence : principes qui manquent totalement chez l'excellent mais trop exclusif praticien que nous avons suivi.

« La troisième partie du rudiment de Lhomond, comprenant les exceptions, la manière de rendre correctement et élégamment en latin les gallicismes, les locutions toutes françaises (partie indispensable pour le latin classique), nous aurait semblé dépasser notre but élémentaire et particulier, qui n'a pas pour objet la traduction du français en latin, mais bien l'interprétation de textes assez étrangers aux tours, aux idiotismes de l'une et de l'autre langue. La connaissance des idiotismes appartient autant à l'usage qu'à la grammaire. Si, parvenus à ce point, les élèves désirent savoir davantage, ils auront recours à Lhomond et iront en avant selon les procédés classiques.

« 2. Exercices de français en latin. Thèmes. — Ce recueil est peu considérable, et pourtant assez complet. Nos thèmes sont réguliers, progressifs; pas une règle du rudiment qui n'ait ici, avec une corrélation exactement marquée, des phrases correspondantes à mettre en latin. Ces phrases sont courtes, calquées sur les exemples de Lhomond, n'empiétant pas sur ce qui n'est pas vu, mais fournissant l'occasion de revenir sur les règles précédentes. Pur objet d'exercice, ces phrases, généralement insignifiantes, sont mêlées de pensées morales et chrétiennes. Quelques thèmes, purement religieux, placés à la fin, offrent des textes intéressants par eux-mêmes, et utiles comme exercices de récapitulation. Pressé par l'espace, nos thèmes sont assez peu variés, parfois même plusieurs règles sont comprises dans un seul. Les maîtres y suppléeront aisément, en rédigeant des exercices analogues. D'ailleurs, les élèves ne feront peut-être pas ici comme dans les classes où vingt thèmes donnés sur la même règle, et faits avec la même négligence, n'ajoutent rien à la connaissance acquise; ici, chaque thème, étant unique, devra être fait avec un grand soin, et le corrigé appris, afin de laisser inaltérable la connaissance de la règle. Une étude un peu sérieuse ne saurait être un gaspillage de temps et d'écriture; c'est une pyramide qui s'élève et dont chaque pierre, surajoutée à celle qui précède, doit avoir son objet propre et son résultat.

« 3. VOCABULAIRE FRANÇAIS-LATIN. — Un cours de thèmes appelle le vocabulaire. On trouvera dans cette partie, non-seulement les mots nécessaire pour les thèmes, mais aussi les mots utiles en général, soit pour exercer la mémoire, soit pour d'autres thèmes écrits ou oraux qui pourront lui être donnés par les maîtres.

« 4. VERSIONS. TEXTES A EXPLIQUER, A TRADUIRE, A ANALYSER. — Cette partie est l'essentielle, l'aboutissant du volume entier. D'abord, quant au choix des textes, elle est toute religieuse, selon le but spécial de ce livre, et constituée ainsi qu'il suit : 1° textes litturgiques, ordinaires, familiers à la pratique quotidienne du chrétien ; 2° des passages également liturgiques empruntés aux offices, des fragments de l'ancien et du Nouveau Testament, des psaumes; 3° textes devant être donnés en versions, et empruntés aux Pères et aux Docteurs. Ces textes divers sont accompagnés de notes explicatives.

« 5. VOCABULAIRE LATIN-FRANÇAIS pour les versions, assez étendu pour que les élèves y puissent trouver les mots importants qu'il faut savoir afin d'expliquer un texte latin ordinaire.

« 6.-7. LE CORRIGÉ DES EXERCICES FRANÇAIS ET CELUI DES EXERCICES LATINS. — Cette partie, réservée au maître, sera détachée et placée à la fin du volume, pour les personnes qui le voudront ainsi.

Il est bon de faire ici une observation pratique et qui tient à la méthode. Un maître expérimenté, une maîtresse intelligente qui se chargeront de l'enseignement, ne doivent pas être esclaves de l'enchaînement des matières dans le livre. L'essentiel est de tenir en haleine l'esprit des enfants et de les intéresser dès l'abord. Si l'on attend qu'il sachent toutes les nomenclatures déclinatives et conjugatives avant de commencer l'explication des textes, on les morfondra d'ennui. Parfois, selon le besoin de l'enseignement, on dérange l'ordre de la grammaire; on se hâte, par exemple, d'enseigner les premières règles, *liber Petri*, *amo Deum*, pour procéder plus librement à l'explication. Il y en a qui proposent d'enseigner les langues sans grammaire, l'usage des textes suffisant. Cela peut se faire pour une langue que l'on parle, que l'on apprend, en effet, par l'usage, dans un pays étranger, mais ne saurait pas convenir à une langue morte, qui ne s'apprend que par enseignement, par exercices, par les oreilles. Néanmoins, dans un tel procédé il n'y a de faux que l'exagération. Nous voulons que l'on explique et que l'on apprenne une langue non par la seule grammaire, mais par la grammaire parallèlement avec l'explication. S'attacher trop exactement à la grammaire a des inconvénients qui vont même contre le bon sens. On peut en citer un exemple relatif à la grammaire française. Beaucoup d'hommes ne savent pas du tout ponctuer; pourquoi? Parce que les règles de la ponctuation se trouvant placées à la fin de la grammaire, le maître ne s'est occupé de cet exercice orthographique qu'à la fin du cours, oubliant qu'il fallait enseigner à ponctuer en même temps qu'à écrire la première et la plus simple proposition. Maîtres et maîtresses, évitez un double péril : l'innovation est la routine.

« Notre ouvrage est-il une méthode qui puisse servir à apprendre seul les

éléments du latin? Oui, à la rigueur. On peut faire soi-même les exercices et reconnaître les fautes, par la confrontation aux règles et à l'aide des corrigés placés à la fin du volume. Mais pour cela, il faut une attention, une persévérance, une assiduité difficiles à obtenir, et la mémoire oppose de grandes résistances à une étude ainsi solitaire. Mais les maîtres sont si faciles à trouver pour l'enseignement élémentaire du latin! Pas de frère, bon cinquième, qui ne puisse être un maître suffisant pour sa sœur. Dans les établissements, une religieuse, une sous-maîtresse intelligente, en prenant un peu d'avance sur ses écolières, peut apprendre elle-même en enseignant; l'année d'après et pour recommencer le cours, la maîtresse qui a débuté avec les élèves, se trouvera formée.

« Quoiqu'il en soit, il me sera agréable d'avoir ajouté ce travail à ceux qui ont rempli ma laborieuse retraite; d'avoir donné un nouveau témoignage de mon dévouement à l'enseignement, qui a occupé ma vie active; d'appliquer enfin mes études classiques à faire mieux apprécier ce qui dépasse d'une grande hauteur l'érudition et les lettres profanes: j'entends la sainteté et la beauté de la parole chrétienne. » A. M.

Ainsi, comme on le voit, les objections de difficultés et de temps s'évanouissent.

Et maintenant, que les pères et mères de famille, que les directeurs et les directrices d'écoles, que tous ceux enfin qui se préoccupent de l'avenir moral de nos enfants, écoutent l'appel de M. Mazure. Il a vu le paganisme montant et assaillant de toutes parts la génération nouvelle. Il a voulu la sauver en la transportant dans une région où Dieu parle par ses prophètes, par son Christ, par ses Saints et par ses Docteurs, et où se déroule dans son incomparable majesté, le cycle divin des poëmes liturgiques. Accueillons son idée, coopérons à son œuvre, et nous verrons bientôt de jeunes âmes, tristement penchées vers la terre et se redresser vers le ciel, en recevoir la lumière, la force et la vie dans un seul et même rayon; le rayon de la parole de Dieu.

La solution du grand problème de l'éducation se trouve dans cette direction. B. CHAUVELOT.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN, 2me année, in-18 anglais, 451 pag. — Hachette, 1864.

L'Année géographique, dont le public a accueilli avec faveur le premier volume, a pour but d'embrasser d'un seul regard le mouvement de la science du globe. Elle se propose de faire connaître dans un résumé rapide les entreprises et les publications, et de signaler les résultats acquis; c'est là une tâche difficile et ardue, car l'auteur, avec un programme aussi vaste, est malgré lui contraint de toucher un peu à tout. La physique, en effet, les mathématiques, l'archéologie, la linguistique, l'ethnologie, l'histoire et l'économie prêtent à la géographie le concours de leurs lumières en échange de celles que souvent la géographie leur apporte. Le plan de cette nouvelle année et la marche suivie par l'auteur sont le plan et la marche de la première année dont nous avons parlé. En tête de

chaque article se trouvent indiqués les livres et publications de toutes sortes qui ont trait à la contrée dont il est question. C'est une chose précieuse que cette indication des sources où pourront aller puiser ceux pour qui ce sera un besoin de curiosité ou de travail. M. Vivien de Saint-Martin indique souvent la valeur des publications dont il donne les titres; cependant nous avons regretté d'y voir figurer, sans une observation, des ouvrages comme ceux de M. Ch. Expilly qui, à notre avis, n'ont d'autre mérite que celui d'un conte; car on y trouve une foule d'anecdoctes qui courent les almanachs depuis vingt ans, et que M. Expilly attribue aux Brésiliens. Le travail de M. Vivien de Saint-Martin n'en est pas moins un travail remarquable et du plus haut intérêt; on comprend, au reste, qu'une œuvre de ce genre ne peut être parfaite dès ses commencements, elle ira chaque année en s'améliorant. Des lacunes regrettables que nous avions signalées dans la première année ont en partie disparu dans celle-ci, et nous félicitons M. Vivien de Saint-Martin de n'avoir pas cette fois complètement passé sous silence les relations des missionnaires. Leur part est petite, très-petite, trop petite, mais enfin elle existe, et c'est quelque chose.

Nous ne résumons pas les principaux faits signalés dans *l'Année géographique* qui n'est déjà elle-même qu'un résumé. Espérons qu'elle contribuera, de concert avec le *Tour du Monde*, à tourner les esprits vers les études géographiques si négligées et si dédaignées parmi nous.

CH. MULLINGER.

SOUVENIRS D'UN PÈLERINAGE A POUY-SAINT-VINCENT-DE-PAUL, brochure in-18 anglais, 51 pag. Se vend au profit des pauvres, 50 c., chez Victor Palmé et chez Douniol.

Le 24 avril 1864, 288e anniversaire de la naissance de saint Vincent de Paul, avait lieu au petit village de Pouy l'inauguration solennelle d'une chapelle et d'un hospice consacrés à Dieu et aux pauvres. C'est le récit de cette cérémonie que raconte M. Alphonse Langlois, témoin oculaire; il y a joint le récit de son voyage de Paris à Pouy et de Pouy à Paris. Il a voulu fixer ainsi un certain nombre de souvenirs qui lui sont agréables; personne ne l'en blâmera, d'autant que ces souvenirs ne sont pas sans intérêt pour le lecteur : ils montrent la part que la France catholique a pris à l'événement objet principal du récit et du pèlerinage de l'auteur, et ils font comprendre l'union qui existe entre tous les cœurs chrétiens. Parler de saint Vincent de Paul c'est exciter l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la misère; parler d'un nouvel hommage rendu au grand saint c'est raconter à des fils la gloire de leur père; et, à cause de cela, nous sommes sûr que le petit livre de M. Langlois aura du succès. Au reste, il se vend au profit des pauvres, et quel est l'homme qui ne voudrait pas se procurer un plaisir en prenant sa part d'une œuvre de charité?

LINANCOURT.

SHAKESPEARE, par Rio, 1 vol. in-18, 336 pag. Ch. Douniol, 1864.

Aucun homme n'a subi dans sa renommée de vicissitudes plus étranges que Shakespeare, et le jour sous lequel vient nous le présenter M. Rio n'est pas ce qu'il y a de moins étonnant dans cette singulière destinée. Son pays commença par méconnaître le grand auteur dramatique; ses œuvres n'étaient accueillies qu'augmentées, corrigées, ou mutilées. L'opinion ne connaissait alors qu'une idole et elle ne pouvait songer à placer une statue à côté de celle d'Elisabeth. Il fallut, pour inaugurer la gloire de Shakespeare et lui donner droit de cité, faire de lui un personnage de convention, le présenter comme un satellite de la planète seule en possession des hommages et de l'admiration publique. Shakespeare devint un poëte de cour, un apôtre de la religion officielle. En y mettant de la bonne volonté, et elle dut être grande, on alla jusqu'à voir dans les sonnets adressés à Southampton des messages de tendresse dont l'objet était la virile Elisabeth. Voilà comment on écrit l'histoire. On a peine à comprendre un semblable travestissement; mais, ce qu'il est impossible de s'expliquer, c'est que les générations, les unes après les autres, aient donné leur sanction à des faits purement imaginaires et dénués de tout fondement. La critique allemande fut loin de diminuer le mal : elle ouvrit le chemin aux appréciations les plus contradictoires, et chaque parti vit dans Shakespeare ce qu'il lui plut d'y voir, ce qui flattait le plus ses idées; il devint l'apôtre, le précurseur des idées les plus en opposition avec la tendance de ses ouvrages. C'est ainsi qu'on a vu Schiller s'éprendre d'enthousiasme pour l'idéalisme du poëte anglais, tandis que Gœthe n'avait pas assez d'éloges pour son naturalisme et voyait en lui le protestant par excellence. Shakespeare, de par la grâce et le bon plaisir des auteurs, présenté tour à tour comme protestant, athée, rationaliste, a été en dernier lieu enrôlé par Heine sous la bannière du protestantisme. A tout cela il n'a manqué que la vérité. Cette vérité est que Shakespeare fut tout à la fois une grande âme, un grand cœur et un grand caractère. Cette protestation de M. Rio, cette thèse appuyée sur des documents authentiques, sur des recherches et des études consciencieuses a dû et doit bien étonner les admirateurs de Shakespeare, qui ne l'auraient certainement pas tant admiré, s'ils avaient cru que leurs hommages s'adressaient à un génie catholique. A cette révélation plus qu'inattendue ils ont dû avoir un peu l'air et la mine du Renard de la fable :

> Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
> Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

M. Rio a eu deux motifs en écrivant son livre : d'abord de rendre à Shakespeare sa véritable place et sa véritable gloire, la plus belle qu'il pouvait avoir, et ensuite faire cesser l'humiliant contraste de notre silence avec les hommages que toute l'Europe a rendus à cette mémoire de plus en plus vénérée. « Oui, Shakespeare a été grand, dit M. Rio, plus grand encore devant Dieu que devant les hommes, parce qu'il a été fidèle jusqu'à la mort à la religion de ses pères, parce que seul, entre les poëtes de son

temps il ne s'est incliné bassement ni devant l'idole royale, ni devant l'idole populaire ; parce que seul, il a élevé la poésie dramatique à la hauteur d'une poésie militante contre le mensonge et la persécution ; parce que ses sympathies ont été pour les victimes et ses flétrissures pour les bourreaux, quels qu'ils fussent ; parce qu'il a défendu contre les puissances politiques et littéraires du jour le culte de l'idéal héroïque et religieux ; parce que, dans l'enivrement de sa gloire, il s'est élevé jusqu'à l'humilité chrétienne ; parce qu'il a donné à tous les sentiments généreux et purs dont l'âme est susceptible l'expression la plus magnifique dont on les ait jamais revêtus. »

On connaît le talent distingué de M. Rio ; il a écrit très-peu, mais ce qu'il a écrit lui a marqué une place que beaucoup pourraient envier. Une publication de lui est une bonne fortune pour les amis des lettres, et nous sommes sûr que son livre aura tout le succès qu'il mérite, d'autant que la nouveauté du sujet lui donne un attrait peu commun. FLAMANAGH.

VIE DES SAINTS, par le P. GIRY, corrigée, complétée et continuée jusqu'à nos jours par l'abbé Paul GUÉRIN. 10e vol. in-8, 613 pag. — Palmé, 1864. Chaque volume 5 francs.

La 4e édition de la grande *Vie des Saints* du P. Giry, revue, augmentée et continuée par Paul Guérin, touche à son terme ; encore deux volumes et les souscripteurs possèderont l'ouvrage en entier. Le 10e volume nous mène du 10 octobre jusqu'au 12 novembre. Il faut avouer que s'il était donné au P. Giry de sortir de sa tombe et de revoir son œuvre, il aurait peine à la reconnaître ; cependant elle subsiste toute entière ; mais tant d'améliorations y ont été introduites, tant de nouvelles vies sont venues s'adjoindre à celles écrites par lui que les pages sorties de sa plume se trouvent comme perdues dans ce vaste ensemble. Chaque diocèse est venu apporter sa pierre à l'édifice élevé par M. Guérin à la gloire des saints, chaque ouvrage qui a eu pour but spécial de parler des saints, a donné ce qu'il avait de science à la quatrième édition du P. Giry. Outre le soin apporté à la rédaction de chacune des vies qui font partie du grand ouvrage dont nous parlons, outre les précautions prises pour que pas un seul fait important ne fût omis, M. Paul Guérin a encore porté son attention d'une façon toute spéciale sur les martyrologes qu'il a revus, complétés, de telle sorte qu'ils laissent peu de chose à désirer. Parmi les vies qui ont été traitées avec plus de détails, nous avons remarqué, dans ce 10e volume, celles de saint François de Borgia, de saint Edouard, roi d'Angleterre, de sainte Thérèse ; celles des saints Crespin et Crespinien, dues à la plume de M. H. Congnet, doyen du chapitre de Soissons ; celles de saint Front, apôtre, premier évêque de Périgueux, de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, et de saint Martin, évêque de Tours. Signalons aussi le beau discours du P. Giry sur la Fête de tous les saints et sur la Commémoration des morts.

Il existe des personnes qui n'aiment pas à souscrire à des ouvrages en cours de publication, et nous le comprenons, car souvent l'effet ne

répond pas aux promesses; il n'y a plus à craindre semblable chose au sujet de la 4e édition de la *Vie des Saints* du P. Giry, revue et augmentée par l'abbé Paul Guérin, la voilà qui touche à son terme.

ANALECTA JURIS PONTIFICII. Revue de théologie, de Liturgie, de Droit Canon publiée à Rome (1).

Voici le compte-rendu des dernières livraisons de ce savant recueil.

La livraison de janvier et février 1864 s'ouvre par une notice pleine d'intérêt sur la *vénérable Anna-Maria Taïgi*, dont on poursuit à Rome la béatification. Déjà, dans les livraisons antérieures, et plus tard dans celles qui ont suivi, les *Analecta* ont donné beaucoup de pièces authentiques sur la vie, les vertus héroïques, les œuvres extraordinaires et les dons surnaturels de cette grande servante de Dieu qui sera dans l'avenir la gloire de Rome et de notre siècle. La livraison de janvier contient à la suite de la notice une relation du cardinal Pedicini, qui fut toute sa vie l'ami dévoué de la Vénérable, et la déposition de son mari, Dominique Taïgi. Dans la livraison de mai et juin, on trouve l'histoire de sa vie écrite en 1838 par le P. Philippe-Louis de Saint-Nicolas, carme déchaussé, son confesseur pendant les trente années qui ont précédé sa mort.

Le second article de la livraison de janvier est une dissertation de plus de quarante pages grand in-4° à deux colonnes sur le *Bréviaire monastique* et sur les réformes dont il a été l'objet. Suit une autre dissertation sur les *lois de l'Église*, qui interdisent le commerce aux ecclésiastiques. Elle est toute remplie de pièces et de documents. Vient ensuite un travail étendu sur *l'observation des dimanches et fêtes* et sur ce qui est permis ou défendu aux marchands ces jours-là. Ce travail se termine par une remarquable décision de la Sacrée-Congrégation du Concile.

La livraison de février et mars contient : 1° une dissertation importante sur *les patriarches d'Orient* et leurs attributions, sur les prétentions des patriarches schismatiques et les moyens par lesquels il les ont soutenues, etc.; 2° une dissertation sur les *erreurs de Godescalc*, les controverses auxquelles ces erreurs ont donné lieu, et sur les décisions de l'Eglise qui les ont condamnées; 3° une dissertation, enrichie de décisions de la Sacrée-Congrégation du Concile sur les suspenses extrajudiciaires *ex informata conscienta;* 4° une dissertation *sur les confréries en général* et sur *l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption des Pères Rédemptoristes, pour le soulagement des âmes du Purgatoire;* 5° la lettre du Pape à l'archevêque de Munich *sur les erreurs de Frohschammer;* 6° sous le titre de *Mélanges*, diverses pièces et documents.

Dans la livraison de mai et juin nous trouvons : 1° *Epistola de interregatione complicum;* 2° la relation écrite par le confesseur de la vénérable Anna-Maria Taïgi, dont nous avons déjà parlé; 3° une dissertation sur les

(*) Les *Analecta* paraissent tous les deux mois. On s'abonne à Rome, place de Venise, n° 115, et à Paris, chez l'éditeur Palmé, 22 rue Saint-Sulpice. Prix : pour la France, l'Espagne la Belgique et la Hollande, 16 francs par an.

Réguliers élevés à l'épiscopat; 4° une dissertation sur les ordinations dans les congrégations séculières, avec une décision inédite de la Sacrée-Congrégation du Concile et une décision récente de la Sacrée-Congrégation des Evêques et des Réguliers; 5° sous le titre de *Mélanges*, divers documents, parmi lesquels nous remarquons le texte du décret, jusqu'à présent inédit (les journaux de France n'en ont publié que le préambule), par lequel le Saint-Siége a rétabli l'institut des Oratoriens de Paris.

La livraison de juillet et août reproduit une brochure publiée vers la fin du XVIIe siècle sous ce titre alors très-attrayant : *Description du Jansénisme*. C'est une satire pleine de verve et de sel, accompagnée d'une carte de la *Jansénie* ou pays des Jansénistes. — Une dissertation sur *la communion fréquente* suit cette curieuse brochure. — Nous trouvons ensuite les pièces ayant trait à la question, récemment jugée, de *l'emploi du pétrole* dans les églises. Le votum du préfet des cérémonies apostoliques; la note du P. Provenzati, professeur de physique au Collége Romain; la supplique de Mgr l'Evêque de Beauvais, suivie de l'adhésion de plusieurs membres de l'épiscopat français; enfin le décret de la Sacrée-Congrégation des Rites en date du 9 juillet dernier (dont le *Monde* a donné la traduction.) — Les dernières pages de la livraison renferment une décision de la Sacrée-Congrégation du Concile, en date du 27 août dernier, sur les *prêtres habitués*, un article sur l'administration des séminaires, avec une décision de la même congrégation du même jour, et des *Mélanges*.

Nous nous proposons de revenir sur quelques-uns des travaux publiés dans les *Analecta;* nous comptons, par exemple, faire de larges emprunts aux *Relations* et autres pièces relatives à la vie de la vénérable Anna-Maria Taïgi. Aujourd'hui nous avons voulu simplement donner comme une *table des matières* abrégée des dernières livraisons. Cela suffira pour faire comprendre quel intérêt offre ce savant recueil, et de quelle utilité il peut être au clergé. On ne trouve nulle part, réunis avec une telle abondance, les décisions récentes des congrégations romaines et les actes pontificaux de toute nature. A ce point de vue, la collection des *Analecta* est vraiment nécessaire à tous les établissements ecclésiastiques et à quiconque s'occupe de théologie ou de droit canon. BARRIER. (*Le Monde.*)

L'ABEILLE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, Echo de la *Presse Catholique*, Recueil de nouvelles, voyages, légendes, faits et anecdotes. Une feuille grand in-8 à deux colonnes, paraissant tous les quinze jours. Prix 4 fr. par an. On s'abonne à la librairie Palmé, 22, rue Saint-Sulpice à Paris.

Pour faire apprécier ce charmant petit journal, il suffit de faire connaître son programme :

« La *Presse Catholique* a ses artilleurs, ses grenadiers, ses obusiers, mais il lui manque, jusqu'ici, une compagnie de chasseurs.

« Nous venons combler cette lacune en créant, ou plutôt en transformant l'*Écho de la Presse*, et en le plaçant à côté de la *Revue du Monde catholique*.

« Tandis que celle-ci, grave et menaçante comme une pièce de siége remplira son rôle, l'*Écho de la Presse* lui, armé d'une simple gaule cueillie en pays franc, et d'une flèche trouvée dans l'héritage de nos pères, courra sur les remparts, et d'une main leste et sûre blessera au vif les ennemis de la Vérité.

« L'oreille toujours au guet, l'œil toujours en observation, aucun des mouvements de l'ennemi ne lui échappera.

« Il est une dame qui, de nos jours, fait un tapage effrayant, une dame qui se drape et s'offre aux regards du peuple comme une reine, une dame qui s'adjuge modestement l'autorité universelle et infaillible, c'est la science. Il nous plaira de réviser très-souvent ses jugements et d'humilier son orgueil. Que de justices à faire ici? Que d'idoles à renverser! que d'absurdités accumulées à chasser de notre atmosphère! Il est plus que temps de briser la trame d'impiété tissée à l'envie par la sophistique, par la science, par la littérature et par l'histoire. Il est temps que la vérité soit délivrée de ses liens et qu'elle réapparaisse triomphante au milieu de nous.

« Mais, si comme l'abeille, nous nous proposons de piquer vivement nos adversaires, comme elle aussi nous voulons faire du miel.

« Parmi les flots d'erreurs, d'absurdités et d'obscénités qui ravagent le monde moral, il y a, grâce à Dieu, de jolis ruisseaux au cours tranquille, à l'eau claire et fraîche. Ces ruisseaux, nous en dirigerons le cours vers l'*Écho de la Presse*. En d'autres termes, nous nous ferons le bienveillant écho de tout ce qui paraîtra de bon, de beau, de moral, d'intéressant dans la littérature. Chaque jour nous ferons une glanée de bons livres, et nous en présenterons, avec l'analyse exacte, les meilleures pages à nos lecteurs. »

C'est un essai d'un *Petit journal Catholique* pouvant être mis dans toutes les mains. Par la variété de sa rédaction et l'abondance des sujets intéressants qu'il contient dans chaque numéro, il sera lu avec avidité partout et fera du bien partout. J. LHESCAR.

Le tome quatrième de la réimpression des **Bollandistes** va paraître à la librairie Victor Palmé. Les volumes suivants de cette gigantesque entreprise se succèderont avec cette rapidité qui est la condition nécessaire d'un succès véritable. Ce quatrième volume renferme les annales de tous les saints dont l'Eglise célèbre la mort et le triomphe durant les six premiers jours du mois de février. Les grands noms abondent dans ce petit cycle de six jours. Une des plus illustres fêtes de la Vierge Marie, la Purification, y jette un doux éclat. Les docteurs sont représentés par saint Ephrem, qui semble parler au nom de l'Eglise de Syrie; par saint Ignace, qui figure ici l'Orient; par Raban-Maur, qui figure l'Occident. Les martyrs ont pour représentants le même saint Ignace d'Antioche, saint Blaise et les martyrs du Japon. Parmi les évêques il faut signaler saint Laurent, second archevêque de Cantorbéry; saint Vaast, évêque d'Arras; saint Amand de Maestricht; parmi les vierges, sainte Brigitte, sainte Aga-

the, sainte Dorothée; parmi les religieux, saint Isidore de Peluse; saint Gilbert, fondateur de l'ordre de Sempringam, et saint Nicolas Shedite. Enfin, notre France s'intéressera tout particulièrement à l'histoire de saint Sigebert et de sainte Jeanne de Valois. Ces seuls noms suffiront à donner une idée et de la fécondité de l'Eglise, mère de tant de saints, et du puissant attrait que peut offrir un seul volume des **Acta Sanctorum.**

Nous croyons utile d'extraire du prospectus les améliorations apportées à cette nouvelle édition :

1° A la fin de chaque volume il y a des *errata* et des *addenda*. Ces *errata* sont ou de simples fautes typographiques, et il est évident que celles-ci doivent disparaître; ou ce sont des modifications d'opinion introduites par les auteurs eux-mêmes : dans ce dernier cas, comme il importe au lecteur de connaître ce que les écrivains ont pensé d'abord et ont ensuite considéré comme des fautes, nous conserverons le texte primitif, mais nous mettrons en marge une note qui renvoie à la fin du volume. Nous ferons de même pour les *addenda*. Cette mesure a plus d'importance qu'on ne se l'imagine : à présent rien n'annonce les corrections faites par les auteurs.

2° Outre ces *errata* et ces *addenda* placés immédiatement avant la table de chaque volume, il y a à la fin de certains mois des appendices généraux se rapportant à tous les tomes de ces mois. Nous laisserons ces appendices à leur place, parce qu'aucun motif particulier ne nous porte à prendre un autre parti. Il y aura cependant une exception pour l'appendice du mois de juin. Celui-ci forme les premières parties des tomes VI et VII de ce mois, tandis que le Martyrologe d'Usuard, divisé en deux sections, constitue les deuxièmes parties des mêmes tomes. Il ne saurait y avoir de doute qu'Usuard ne doive être imprimé dans un seul volume.

Cette nécessité est l'origine de quelques autres modifications qui auront lieu à cet endroit. Nous ferons donc précéder le volume d'Usuard des *Calendaria hieronymiana*, qui viennent maintenant avant la deuxième partie de ce Martyrologe.

Dans le tome VII de juin se trouvent en outre les *Ephemerides Sanctorum* des six premiers mois, c'est-à-dire un relevé journalier, historique et littéraire, et un catalogue alphabétique de tous les Saints dont la notice a été donnée dans les tomes précédents. Des éphémérides et un catalogue semblables ont été imprimés pour les trois mois suivants, à la suite du premier tome d'octobre. Il est évident que ces deux relevés journaliers et alphabétiques, qui servent comme de table générale aux *Acta Sanctorum*, seraient mieux joints ensembles. C'est encore un changement que nous ferons. On trouvera ces tables à la fin du tome VI d'octobre, qui, sans cet accroissement, offrirait un nombre de pages considérablement moindre que les autres volumes. Cette disposition nous permettra d'insérer dans ces tables tous les noms des Saints dont la Vie a été donnée dans les tomes d'octobre, et de présenter ainsi un *index* tout à la fois complet et d'un usage facile.

Par suite de ces changements, les suppléments ou appendices du mois de juin ne seront plus suffisants pour former un volume complet : c'est pourquoi nous les distribuerons à la fin des volumes auxquels ils se rapportent. *Il se fera ainsi que, sans omettre une seule syllabe, les tomes de juin, au lieu d'être au nombre de sept, ne seront qu'au nombre de six. En revanche, comme les deux volumes du mois de janvier sont d'une grosseur tellement excessive qu'elle permet à peine de les manier, nous les diviserons en trois.*

3° Il existe en outre quelques cahiers de notes manuscrites du P. Papebroch sur les six premiers mois. Nous ferons usage de ces notes pour assigner à leurs auteurs un grand nombre de commentaires anonymes et pour augmenter les *addenda* à la fin de chaque volume.

La presque totalité des cuivres de la première édition existe encore en Belgique; nous en ferons usage. Ceux qui sont perdus et qu'il sera nécessaire de remplacer, seront gravés de nouveau avec soin. Toutefois nous tiendrons compte, comme de raison, de la recommandation que fait le P. Papebroch (*Paralipomena ad Propylæum Maji*, p. 29.) par rapport aux images des Papes, insérées dans le *Propylæum Maji*.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, 2, PLACE DU PANTHÉON.

MADAME ROLAND

(3e et dernier article.)

VI

Les Mémoires ne donnent qu'une idée très-imparfaite de la joie fiévreuse avec laquelle Mme Roland vit les débuts de la Révolution. Sur ce point encore il faut recourir à la Correspondance. Lorsqu'elle écrivit ses Mémoires, elle avait perdu bien des illusions, elle allait mourir, et une teinte sombre s'étendait sur son enthousiasme des premiers jours. Peut-être aussi ne voulait-elle s'avouer ni toutes les espérances ni toutes les rancunes qui avaient alors pesé sur son esprit. Dans ses lettres aucun calcul ne se montre, elle exprime avec abandon ses impressions du moment, elle est tout à fait elle-même, et j'aime à reconnaître qu'elle n'y perd rien. Ce sont les mêmes idées, et la pose n'a pas complétement disparu, mais, au moins, elle n'est pas permanente; le style est plus dégagé; il conserve sa fermeté et gagne de l'élégance en gagnant de la simplicité. La correspondance avec l'ami Bosc est très-supérieure aux lettres de jeune fille adressées à Mlle Cannet. Cependant je n'y puis voir un chef-d'œuvre. Il s'y trouve incontestablement de jolies pages; mais l'affreux goût de l'époque les dépare souvent. On y rencontre plus d'un passage faux de ton, lourd de forme. Veut-on un exemple? Bosc reprochait à ses amis d'avoir trop bien accueilli « un individu » dont il avait à se plaindre; Mme Roland voulait le rassurer :

« Nous nous flattions, je vous l'avoue, de trouver ici de vos nouvelles, ou d'en recevoir à notre arrivée. Votre silence nous accable autant que vos pleurs nous ont déchirés; homme impitoyable, dont l'imagination nous fait tant de mal à tous, pourquoi refuser d'ouvrir votre âme à la vérité, à la confiance, à l'ancienne amitié! Vous avez beau lutter contre elles avec

(1) Voir les numéros des 25 septembre et 25 octobre.

(2) *Mémoires de madame Roland.* Édition conforme au manuscrit autographe avec portrait et *fac-simile*, publiée par C. A. Dauban. *Étude sur madame Roland et son temps*, par le même; suivie de lettres de madame Roland à Buzot et d'autres documents inédits. Portrait et *fac-simile.* Deux volumes in-8°, chez Henri Plon, rue Garancière, 8. Paris.

Mémoires de madame Roland, écrits durant sa captivité, nouvelle édition, revue et complétée sur les manuscrits autographes, avec notes et pièces diverses, par M. P. Faugère. 2 vol. in-18, chez Hachette. Paris

les prestiges auxquels vous vous êtes livré, il faut que vous reveniez à la franchise, au dévouement avec lesquels nous vous aimons. »

Quelquefois aussi la trivialité se mêlait à l'enjouement, et l'on trouvera, par exemple, un mot de trop dans cette gracieuse esquisse :

« Eh ! bonjour donc, notre ami. Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; mais aussi je ne touche guère la plume depuis un mois, et je crois que je prends quelques-unes des inclinations de la bête dont le lait me restaure : *j'asine* à force et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne. Je fais des poires-tapées qui seront délicieuses; nous séchons des raisins et des prunes; on fait des lessives, on travaille au linge; on déjeune avec du vin blanc, on se couche sur l'herbe pour le cuver, on suit les vendangeurs, on se repose au bois ou dans les prés; on abat les noix, on a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. Nous faisons travailler, le docteur, Dieu sait ! »

De 1782 à 1789, cette correspondance a un caractère purement intime. Mme Roland y fait parfois de la philosophie, elle y dit, en passant, des impiétés ; mais les préoccupations politiques y paraissent peu ou même n'y paraissent point. C'est toute autre chose quand le mouvement révolutionnaire se dessine. « La politique, selon les propres expressions de son admirateur, M. Dauban, l'envahit, la domine, la remplit de ses fureurs. » En effet, elle était furieuse, au point de demander dès 1789 les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Marat et Robespierre alors n'allaient pas si loin.

Le 26 juillet 1789. « Non, vous n'êtes pas libre; personne ne l'est encore. La confiance publique est trahie ; les lettres sont interceptées. Vous vous plaignez de mon silence, je vous écris tous les courriers. Il est vrai que je ne vous entretiens plus guère de nos affaires personnelles : quel est le traître qui en a d'autres aujourd'hui que celles de la nation ? Il est vrai que je vous ai écrit des choses plus vigoureuses que vous n'en avez fait; et cependant, si vous n'y prenez garde, vous n'aurez fait qu'une levée de boucliers. Je n'ai pas reçu non plus la lettre que notre ami Lanthenas m'annonce. Vous ne me dites point de nouvelles, et elles doivent fourmiller. Vous vous occupez d'une municipalité, et vous laissez échapper des têtes qui vont conjurer de nouvelles horreurs.

« Vous n'êtes que des enfants; votre enthousiasme est un feu de paille; et si l'Assemblée nationale *ne fait pas en règle le procès de deux têtes illustres, ou que de généreux Décius ne les abattent, vous êtes tous f.....*

« Si cette lettre ne vous parvient pas, que les lâches qui la liront rougissent en apprenant que c'est d'une femme, et tremblent en songeant qu'elle peut faire cent enthousiastes, qui en feront des milliers d'autres. »

M. Danban prend devant cette sortie une attitude qui mêle agréablement le comique à l'odieux. Il s'écrie d'un ton benoit : « Un tel « cœur émettre de tels souhaits!... une telle plume descendre à de « telles expressions!... de telles paroles ne se justifient pas. » Cependant il voudrait les *faire comprendre*, et cite dans ce but les lignes suivantes, écrites dix mois plus tard :

« J'oublierais bien ici les affaires publiques et les disputes des hommes; contente de ranger le manoir, de voir couver mes poules et de soigner mes lapins, je ne songerais plus aux révolutions des empires. Mais, dès que je suis en ville, la misère du peuple, l'insolence des riches réveillent ma haine de l'injustice et de l'oppression; je n'ai plus de vœux et d'âme que pour le triomphe des grandes vérités et le succès de notre régénération. »

Cette lettre n'excuse en rien la première; elle est bien de la même main et elle révèle les mêmes aspirations.

Le 20 décembre 1790 elle demandait que le *peuple*, c'est-à-dire cette foule que M. Thiers appelle la *vile multitude*, fît marcher l'Assemblée :

« Faites-donc décréter le mode de responsabilité des ministres; faites-donc brider votre pouvoir exécutif; faites-donc organiser les gardes nationales; cent mille Autrichiens s'assemblent sur vos frontières; les Belges sont vaincus; notre argent s'en va sans qu'on regarde comment; on paye les princes et les fugitifs, qui font avec nos deniers fabriquer des armes pour nous subjuguer... Tudieu! tous Parisiens que vous êtes, vous n'y voyez pas plus loin que le bout de votre nez, ou vous manquez de vigueur pour faire marcher votre assemblée! Ce ne sont pas nos représentants qui ont fait la révolution; à part une quinzaine le reste est au-dessous d'elle; c'est l'*opinion publique*, c'est le *peuple* qui va toujours bien quand cette opinion le dirige avec justesse... »

Elle signe : *citoyenne et amie, à la vie et à la mort.*

Le ton des Mémoires est moins échauffé. Ils disent que le ménage Roland accueillit la Révolution avec transport. « Amis de l'humanité, « adorateurs de la liberté, nous crûmes qu'elle venait régénérer l'es- « pèce, détruire la misère flétrissante de cette classe malheureuse sur « laquelle nous nous étions si souvent attendris, » etc.; ils ne disent pas que l'on poussait l'enthousiasme jusqu'à désirer des insurrections, jusqu'à demander *deux têtes illustres.*

Ces vœux se trahissaient probablement dans la conversation de Mme Roland et de son mari, car celui-ci fut tout de suite noté à Lyon comme ultra-révolutionnaire et devint ainsi un des hommes du jour.

Il eut des amis et des ennemis et put prétendre à un rôle. Bientôt, en effet, il fut « député pour les intérêts de la ville, auprès de l'Assemblée constituante. »

Roland, par suite de sa collaboration à l'*Encyclopédie* avait déjà une certaine réputation dans la fraction lettrée du partie révolutionnaire; sa femme elle-même n'y était pas inconnue, car plus d'une fois sa correspondance avait défrayé les mauvais journaux du temps. C'est une révélation que nous devons à Bosc.

« La citoyenne Roland, dit-il dans la préface de son édition des Mémoires, m'adressait presque à tous les courriers, depuis le commencement de la Révolution, des lettres aussi chaudes de patriotisme que celles qu'on vient de lire. Soit qu'elles fussent destinées à moi ou à Lanthenas, je les faisais passer à ce dernier, qui les communiquait à Brissot et autres, et elles ne me revenaient point. Beaucoup ont servi à faire dans différents journaux, et principalement dans le *Patriote français*, des articles remarquables par leur énergie et la justesse des réflexions qu'ils renfermaient (1). »

Ce fut une grande joie pour Mme Roland de se retrouver à Paris et d'y suivre de près le mouvement révolutionnaire. « Je courus aux « séances, dit-elle, je vis le puissant Mirabeau, l'étonnant Cazalès, « l'audacieux Maury, les astucieux Lameth, le froid Barnave. Je re- « marquai avec dépit, du côté des noirs (les royalistes), ce genre de « supériorité que donnent dans les assemblées l'habitude de la représen- « tation, la pureté du langage, les manières distinguées; mais la force « de la raison, le courage de la probité, les lumières de la philosophie, « le savoir du cabinet et la facilité du barreau devaient assurer le « triomphe aux patriotes du côté gauche, s'ils étaient tous purs et « pouvaient rester unis. »

De l'Assemblée elle allait au club des Jacobins. Elle rend compte d'une séance où Brissot avait protesté contre l'inviolabilité royale :

« Ce n'était plus un simple orateur, c'était un homme libre, défendant la cause du genre humain avec la majesté, la noblesse et la supériorité du génie même de la liberté. Il a convaincu les esprits, électrisé les âmes, commandé ce qu'il a voulu; ce n'étaient pas des applaudissements, c'étaient des cris, des transports; trois fois l'assemblée, entraînée, s'est levée tout entière, les bras étendus, les chapeaux en l'air, dans un enthousiasme inexprimable. Périsse à jamais quiconque

(1) Le *Patriote français* était le journal de Brissot. C'est là que se trouve le fameux mot dont M. Proudhon est si fier et qu'il s'obstine à croire de lui : *la propriété c'est le vol*, Mme Roland n'allait pas jusque là ; elle avait *un manoir*.

a ressenti ou partagé ces grands mouvements, et qui pourrait encore reprendre des fers! »

Parmi les hommes plus ou moins en vue, mais déjà hors de la foule, qu'elle connut intimement dès cette époque, elle nomme Brissot, Pétion, Robespierre, Buzot. Ces députés et quelques autres notabilités ou utilités du parti révolutionnaire se réunissaient chez elle quatre fois par semaine. Elle loue avec effusion Brissot : « le meilleur des humains, » et déclare qu'elle se trompa sur Robespierre. « Celui-« ci, dit-elle, me paraissait alors un honnête homme ; je lui pardon-« nais, en faveur des principes, son mauvais langage et son ennuyeux « débit. J'avais cependant remarqué qu'il était toujours concentré; il « écoutait tous les avis, donnait rarement le sien, ou ne prenait pas « la peine de le motiver; et j'ai ouï dire que le lendemain, le premier « à la tribune, il faisait valoir les raisons qu'il avait entendu exposer « la veille par ses amis. Cette conduite lui était souvent reprochée « avec douceur; il se tirait d'affaire par des gambades, et on lui « passait sa ruse comme celle d'un amour-propre dévorant dont il « était vraiment tourmenté. » Elle le montre, n'ayant jamais le « sourire de la confiance, » et laissant souvent paraître toutes les amertumes de l'envie; elle le place, comme orateur, au-dessous du médiocre: peu d'idées, voix triviale, mauvaises expressions, manière vicieuse de prononcer; mais « il défendait les principes avec chaleur et opiniâtreté » et méritait par là « les encouragements des patriotes. » Son opiniâtreté ne puisait pas sa source dans le courage. « Je fus « frappée, ajoute Mme Roland, de la terreur dont il parut pénétré le « jour de la fuite du roi à Varennes; je le trouvai l'après-midi chez « Pétion, où il disait avec inquiétude que la famille royale n'avait pas « pris ce parti sans avoir dans Paris une coalition qui ordonnerait la « Saint-Barthélemy des patriotes, et qu'il s'attendait à ne pas vivre « dans les vingt-quatre heures. » Pétion et Brissot soutenaient, que la fuite du roi perdait la royauté, et qu'il fallait profiter des ciconstances pour préparer les esprits à la république. « Robespierre, « ricanant à son ordinaire et se mangeant les ongles, demandait ce « que c'était qu'une république! »

Sur Robespierre comme sur tant d'autres points, la correspondance s'accorde mal avec les Mémoires. Ainsi, à propos même des événements qui suivirent la fuite du roi elle écrivait à Bancal des Issarts: « Le « tribunal criminel est fortement organisé : Robespierre, accusateur « public; Pétion, président; Buzot, substitut... » Et quatre jours

plus tard : « Pétion a été envoyé au-devant du roi. Buzot sort de « maladie et peut à peine se faire entendre ; heureusement que Robes- « pierre est là ; il empêchera l'Assemblé de prendre une résolution « fatale à la nation et à la liberté. »

Voici maintenant le portrait de Buzot, tel que Mme Roland le vit alors, ou du moins tel qu'elle crut plus tard l'avoir vu :

« Buzot, c'est le caractère de la probité même, revêtue des formes douces de la sensibilité. Je l'avais distingué, dans ce petit comité, par le grand sens de ses avis et cette manière bien prononcée qui appartient à l'homme juste. Lorsque les succès de la mission de Roland relative aux dettes de la commune de Lyon nous permirent de retourner en Beaujolais, nous restâmes en correspondance avec Buzot et Robespierre ; elle fut plus suivie avec le premier, il régnait entre nous plus d'analogie, une plus grande base à l'amitié et un fond autrement riche pour l'entretenir. »

Ce riche fond de l'amitié, c'était l'amour. Est-ce vraiment un fond riche et solide ? Du reste, en 1791, l'amour n'avait pas encore définitivement pris pied au profit de Buzot, dans le cœur ou l'imagination de Mme Roland ; elle oscillait entre lui et le notaire Bancal des Issarts. La passion politique ne l'empêchait pas, de songer *au sentiment*.

Bancal, élu député de Clermont-Ferrand en 1789, était dans sa province l'un des hommes marquants ou remuants du parti révolutionnaire. *L'honnête et digne* Lanthenas lui fit connaître les Roland. La communauté des idées politiques et, par surcroît, certains projets de spéculation sur les *biens nationaux* ne tardèrent pas à établir entre eux une grande intimité. On songea même à vivre en commun. Le vertueux Roland, se préparant déjà, sans le savoir, au rôle de M. de Wolmar, entrait en plein dans cette idée. Mais notons à la hâte les phases diverses d'un épisode dont les Mémoires ne disent rien.

An début, la politique fait tous les frais de la correspondance. Mme Roland y montre le pays lyonnais gémissant sous « la quadruple « aristocratie des prêtres et des petits nobles, des gros marchands et « des robins. » Les patriotes, ajoute-t-elle, sont rares parmi ceux qui ont l'insolence de s'appeler les *honnêtes gens* ; « il n'y a que le peuple « qui chérisse la révolution, parce que, son intérêt tenant immédiate- « ment à l'intérêt général, il est juste par sa situation comme par sa « nature ; mais ce peuple peu instruit est en proie aux perfides insi- « nuations, et, lors même qu'il juge bien, il a encore cette timidité, « reste flétrissant des fers qu'il a si longtemps portés. »

Une lettre du 31 juillet 1790 mêle, selon l'expression de M. Dauban, des notes douces aux fanfares belliqueuses. Bancal voit la source de leur amitié dans l'affinité des cœurs et non pas seulement dans l'amour de la liberté. Mme Roland répond : « J'ai souri de votre empres-« sement à nous démontrer que votre liaison eût existé indépendam-« ment de la Révolution. On dirait que vous avez peur que le patrio-« tisme n'ait les honneurs de notre amitié. J'ai presque envie de faire « la guerre à votre civisme. » Le mari est encore en tiers dans ce passage ; mais voici un élan poétique et rêveur dont je doute fort que Manon lui ait fait confidence :

« J'ai quitté aujourd'hui, au soleil levant, ma solitude et mon ami. Comme il faisait bon dans les bois, doucement abandonnée aux impressions de la nature à son réveil ! Qu'elle est riche et bienfaisante, cette nature aimable, pour ceux qui peuvent la sentir !... J'ai beaucoup songé à vous ; j'ai repassé sur une partie du chemin que nous avons fait ensemble. Vous êtes appelé à connaître tout ce qu'il y a de félicité dans ce monde, car vous sentez le prix de la vertu ; il n'y a rien au delà ! Mais ce n'est point de cela que je voulais vous parler. »

Tandis que sa femme s'engage ainsi tout doucement sur le fleuve du Tendre, Roland songe au *bonheur d'un établissement en société.* « Nous causons tous les jours de notre rapprochement, écrit-il à Ban-« cal ; et certes les biens du clergé de Villefranche nous en offrent un « bon moyen ; il y en a bien pour deux ou trois cent mille livres. » Il se préoccupe du logement commun et se promet, en philosophe, une agréable *perspective de jouissances ;* « nous prêchons le patriotisme, « nous élevons l'âme, le docteur (Lanthenas) fait son métier, ma « femme est l'apothicaire du canton, vous et moi nous arrangeons les « affaires ; nous tous, nous exhortons à la paix, à l'union, à la con-« corde. »

Au moment même où Roland écrivait de ce ton béat, sa femme avouait à Bancal que de bien vives émotions l'agitaient :

« Mon esprit est occupé de mille idées, agité de sentiments tumultueux.

« Pourquoi mes yeux sont-ils obscurcis de larmes qui s'en échappent sans cesse et les remplissent toujours ?

« Ma volonté est droite, mon cœur est pur et je ne suis pas tranquille.

« *Elle fera le plus grand charme de notre vie, et nous ne serons pas inutiles à nos semblables ;* c'est vous qui le dites de l'affection qui nous lie, et ce texte consolant ne m'a point encore rendu la paix !... c'est que je ne suis

point assurée de votre bonheur et que je ne me pardonnerai jamais de l'avoir troublé; c'est que j'ai cru vous voir l'attacher, du moins en partie, à des moyens que je crois faux, à une espérance que je dois interdire. »

Elle parle plus loin *d'agitations violentes*, d'une *langueur qui altère l'être moral;* elle ajoute ;

« L'idée de votre force me rend toute la mienne; je saurai goûter la félicité que le ciel m'a départie, en songeant qu'il n'a pas permis que j'aie troublé la vôtre, et qu'il m'a même accordé quelques moyens de l'accroître. Que de bénédictions ne lui devrai-je pas !... »

Est-ce tout? non, et il est évident que Mme Roland se complaisait dans ce marivaudage plaintif.

« D'où vient, disait-elle encore, que cette feuille que j'écris ne peut vous être envoyée sans mystère? Pourquoi ne peut-on laisser voir à tous les yeux ce que l'on oserait offrir à la divinité même? Assurément je puis appeler le ciel et je le prends à témoin de mes vœux, de mes desseins; je trouve de la douceur à penser qu'il me voit, m'entend et me juge; qu'est-ce donc que ces conventions sociales, ces préjugés humains au milieu desquels il est si difficile de conduire son propre cœur?... Quand est-ce que nous nous reverrons? Question que je me fais souvent, et que je n'ose résoudre. »

Ailleurs elle parle des beaux jours qu'ils ont passés ensemble, elle lui dit qu'un orage extraordinaire a suivi son départ, elle décrit mélancoliquement les teintes sombres que revêt la campagne depuis qu'il n'est plus là; bref, elle s'efforce de mettre la nature en harmonie avec l'état de leurs cœurs. Ce sont là mièvreries d'amoureux que l'on s'étonne un peu de trouver chez cette libre penseuse si passionnée pour la politique, rêvant de réformer le genre humain, et n'ayant plus l'âge des enfantillages si elle a encore celui des amours. Dans une autre lettre, elle dit au trop aimable Bancal : « Heureuses celles dont « les devoirs ne sont point contradictoires, et qui ne sont pas forcées « de choisir entre les sacrifices de quelques-uns d'eux. » Elle est seule, et ne songe pas à s'en plaindre, car « partout où l'on est avec « soi-même, on appelle les objets dont on se plaît à s'occuper. Adieu, « mille fois ou plutôt, jamais adieu. » Dans cette dernière lettre, se trouve une phrase qui a troublé M. Dauban. La voici : « Il est minuit. « Je suis dans ce cabinet... où je ne pourrai bientôt plus faire de lec- « tures solitaires. » — « Quels mots, s'écrie le curieux M. Dauban, « substituer aux points que Mme Roland a placés après cabinet?... »

Question indiscrète que les Mémoires n'aident pas à résoudre. Il y a bien des lacunes dans les Mémoires.

L'absence de Bancal et la présence de Buzot mirent fin à ce petit roman. Bancal s'occupa de se marier, et Mme Roland, ayant trouvé l'*homme qui pouvait être son amant*, se hâta d'oublier une affection qui menaçait de la gêner. Et comme des deux côtés l'esprit avait été plus engagé que le cœur, on resta bons amis.

Plusieurs fois déjà nous avons nommé Lanthenas. Deux mots sur ce personnage que les Mémoires traitent assez mal et dont beaucoup de lettres font grand cas. Lanthenas était médecin; il avait connu Roland longtemps avant son mariage, et devint l'ami de la maison. « Je l'aurais estimé, dit Mme Roland, si la Révolution, cette pierre de « touche des hommes, en le poussant dans les affaires, n'eût mis à « découvert la faiblesse de son caractère et sa médiocrité. Il a des « vertus privées, mais sans agréments extérieurs; il convenait beau- « coup à mon mari; il s'attacha beaucoup à nous deux; je l'aimai, le « traitai comme mon frère, je lui en donnai le nom. » Elle prétend que Lanthenas eut *secrètement l'idée* de lui inspirer un sentiment plus tendre, sentiment qu'elle dut écarter à cause de *ses principes*. Quelle maladresse de faire intervenir, au sujet de Lanthenas, des *principes* qui ont faibli devant Bancal et qui vont disparaître devant Buzot? Et tout de suite après avoir dit que ses principes lui défendaient d'aimer en ville, elle ajoute : « Lanthenas, apparemment comme le vulgaire, « content de ce qu'il a quand les autres n'obtiennent pas davantage, « s'aperçut que je ne demeurais point insensible, en devint malheu- « reux et jaloux; rien ne rend si maussade et même injuste; je le sen- « tis, et j'étais trop fière pour l'épargner : il s'éloigna d'autant plus « furieux, imaginant le pis; ses opinions même prirent une nouvelle « teinte; son cœur l'empêchait d'être féroce comme les montagnards, « mais il ne voulut plus voir comme moi, et bien moins encore comme « celui qu'il me voyait chérir. »

Les biographes de Mme Roland ont généralement pris texte de ce passage pour écraser le malheureux Lanthenas. Je serais au contraire disposé à le plaindre. Voici mes raisons : il ne songe pas à trahir Roland, car s'il aime Manon c'est en silence, *en secret*. Elle a soupçonné cet amour, il ne l'a pas avoué. Il reste le véritable ami, presque le frère, jusqu'aux jours où un nouveau venu s'empare de ce cœur qu'il croyait imprenable. Alors il est malheureux, il s'assombrit, il souffre et s'éloigne. C'est le fait d'un homme profondément blessé.

Mais, dit Manon, il *soupçonna le pis*. C'est possible. Néanmoins rien ne le prouve, et, d'ailleurs, n'en avait-il pas le droit? D'abord les apparences justifiaient de grands soupçons, ensuite tout amoureux qui voit descendre l'objet aimé, qui découvre une femmelette ou une coquette sous l'idole, est disposé à tout croire. Et c'est surtout lorsqu'il aime avec respect et sans espoir qu'il justifie le mieux cet axiome : « les soupçons sont des règles courbées qui rendent tortues les choses les plus droites. » Or ici rien n'était droit, et Lanthenas avait tout au plus le tort d'exagérer les courbes. Cela dit, nous devons reconnaître que Lanthenas était un pauvre hère. Son rôle politique fut misérable. Il siégeait à la Convention, et faisait partie de cette foule de députés imbéciles et lâches qui ratifièrent tous les excès.

VII

Roland eût volontiers suivi de loin le mouvement révolutionnaire; mais sa femme se sentait appelée à jouer un rôle et voulait être à Paris. Ils y revinrent en décembre 1791. Le souvenir de Buzot avait dû se joindre à l'ambition pour hâter ce retour. On s'occupa tout de suite d'utiliser Roland. Brissot, l'un des hommes les plus influents du jour, le fit entrer au comité de correspondance du club des Jacobins, et dès le 25 mars 1792 il devenait ministre de l'intérieur. Ce dut être là une grande joie et même un véritable éblouissement pour Manon. Elle était ministre! Les Mémoires racontent le fait avec un calme étudié, jouant presque l'indifférence; mais les lettres, bien que contenues, dénotent une satisfaction profonde.

Mme Roland affirme en divers endroits des Mémoires que toujours elle eut la sagesse de ne pas empiéter sur les attributions de son mari; qu'elle était une femme de ménage surveillant bien sa maison, une femme d'esprit tenant bien son salon, et non pas une femme politique. Elle parle ainsi pour se mettre en règle avec Jean-Jacques qui ne voulait pas que le « sexe sensible » prît le rôle du « sexe fort; » mais sa correspondance et les Mémoires eux-mêmes lui donnent partout des démentis. Ses admirateurs s'obstinent à ne pas voir cette permanente contradiction, et de plus ils y tombent comme elle; ils l'appellent « l'héroïne de la Gironde, » ils la glorifient d'avoir eu sa part dans l'œuvre révolutionnaire; mais en même temps ils affirment, sur son propre témoignage, qu'elle possédait au suprême degré les grâces et *la réserve* de la femme. Pour toute preuve, ils citent le passage où elle parle des réunions qui se tenaient chez elle en 1791. Ces réunions,

dit-elle, favorisaient « mon goût pour suivre les raisonnements poli-« tiques et étudier les hommes. Je savais quel rôle convenait à mon « sexe, et je ne le quittai jamais. Les conférences se tenaient en ma « présence sans que j'y prisse aucune part; placée hors du cercle et « près d'une table, je travaillais des mains ou faisais des lettres, tan-« dis que l'on délibérait ; mais, eussé-je expédié dix missives, ce qui « avait lieu quelquefois, je ne perdais pas un mot de ce qui se débitait, « et il m'arrivait de me mordre les lèvres pour ne pas dire le mien. »

Peut-être eut-elle cette attitude au début, mais elle ne la garda pas longtemps. Deux choses sont certaines : la première, c'est que son mari, assez disposé à la révolte ou plutôt à la taquinerie dans les questions de vie intérieure, lui obéissait aveuglément dès qu'il devait prendre, comme ministre, une décision importante; la seconde, c'est que personne n'ignorait cette sujétion de « l'honnête Roland. » Les journaux du temps et jusqu'aux débats de la Convention en font foi. Et d'ailleurs, comment lire les lettres ou seulement les Mémoires sans reconnaître que cette soi-disant sensitive était une virago. Pour célébrer sa réserve et sa modestie, il faut oublier ce qu'elle a dit elle-même de son rôle. Sous prétexte de rendre justice au sage Roland, elle le place derrière elle, sur un plan très-inférieur. Qu'on en juge :

« N'existant que pour son bonheur, je me consacrais à ce qui lui faisait plaisir... il se délassait à envoyer quelques morceaux littéraires à une académie, nous le travaillions de concert ou séparément, pour comparer ensuite et préférer le meilleur ou refondre les deux; il aurait fait des homélies, que j'en aurais composées. Il devint ministre; je ne me mêlai point de l'administration; mais s'agissait-il d'une circulaire, d'une instruction, d'un écrit important, nous en conférions suivant la confiance dont nous avions l'usage ; et, pénétré de ses idées, nourri des miennes, je prenait a plume que j'avais plus que lui le temps de conduire. Ayant tous deux les mêmes principes et un même esprit, nous finissions par nous accorder sur le mode, et *mon mari n'avait rien à perdre en passant par mes mains.* »

On comprendrait mal la pensée de Mme Roland, si l'on oubliait qu'aux époques de trouble les circulaires, les instructions, les écrits publics constituent la besogne importante d'un ministre de l'intérieur. Cela était particulièrement vrai en 1792. Continuons la citation :

« Je ne pouvais rien exprimer en fait de justice et de raison, qu'il ne fût capable de réaliser ou de soutenir par son caractère et sa conduite, et je peignais mieux qu'il n'aurait dit ce qu'il avait exécuté ou pouvait pro-

mettre de faire. Roland, sans moi, n'eût pas été moins bon administrateur; son activité, son savoir, sont bien à lui, comme sa probité; *avec moi il a produit plus de sensation, parce que je mettais dans ses écrits ce mélange de force et de douceur, d'autorité de la raison et de charme du sentiment qui n'appartiennent peut-être qu'à une femme sensible, douée, d'une tête saine.* Je faisais avec délices ces morceaux que je jugeais devoir être utiles, et j'y trouvais plus de plaisir que si j'en eusse été connue pour l'auteur. »

Dans un autre endroit elle ridiculise ouvertement son mari : « Si l'on « citait un morceau de ses ouvrages où l'on trouvât plus de grâces de « style, je jouissais de sa satisfaction, sans remarquer plus particuliè- « rement si c'était ce que j'avais fait, et il finissait souvent par se « persuader que véritablement il avait été dans une bonne veine, « lorsqu'il avait écrit tel passage qui sortait de ma plume. »

Le gros public, la foule, ignorait que les actes principaux de Roland, ceux qui caractérisaient sa politique et remuaient l'opinion, étaient l'œuvre de sa femme, mais les hommes mêlés aux affaires ne l'ignoraient point. Roland ayant un jour parlé de se retirer, quelques députés proposèrent à la Convention de l'inviter à garder son poste. Danton prit la parole : « Personne, s'écria-t-il, ne rend plus de justice « que moi à Roland; mais je dirai si vous lui faites une invitation, fai- « tes-la donc aussi à Mme Roland; car vous savez que Roland n'était « pas seul dans son département; moi, j'étais seul dans le mien. » Ce propos excita quelques murmures et non pas des contradictions. Le député Lasource fit remarquer qu'il importait *peu à la Patrie que le ministre Roland eût une femme intelligente*, et ajouta : « Je ne dirai pas affirmativement, avec Danton, que c'est la femme de Roland qui gouverne, ce serait l'accuser d'ineptie. » Cette défense confirmait le mot de Danton, et celui-ci put s'écrier encore : « Nous avons besoin de ministres qui voient par d'autres yeux que ceux de leur femme. » A partir de ce jour « l'honnête Roland » fut voué au ridicule. Il y avait droit; mais il l'eût évité si Manon, tout en l'aidant, était restée dans l'ombre. Loin de là, elle affichait sa participation aux affaires publiques; son zèle avait besoin de cet excitant. Elle le prouve surtout lorsqu'elle dit le contraire. Quelle insupportable vanité s'étale dans ces lignes : « Je suis avide de bonheur, je l'attache au bien que « je fais et je n'ai pas même besoin de gloire; je ne vois dans ce « monde, de rôle qui me convienne, que celui de la Providence. » Elle se demande si les *malins* ne *regarderont pas cet aveu comme une*

impertinence, et se rassure en ajoutant : « Ceux qui me connaissen « n'y verront rien que de sincère comme moi-même. »

L'admiration profonde que Mme Roland s'inspirait à elle-même s'étendait naturellement aux actes de son mari, puisqu'elle les dictait. Aussi fit-elle signer au pauvre homme une circulaire où il disait de sa conduite tout ce que Manon pensait de ses propres mérites ; il s'y déclarait *grand* et *puissant*. « L'étendue de ma tâche ne m'a point « étonné ; il est facile *d'être grand* quand on s'oublie soi-même, et l'on « est toujours *puissant* quand on ne craint pas la mort. »

En somme, grâce aux conseils de sa femme, Roland fit une mauvaise action et beaucoup de sottises. Quant aux éloges qu'elle lui donne, ils démontrent qu'il eût pu faire un bon chef de bureau, s'il n'avait pas eu d'orgueil.

La mauvaise action de Roland fut sa lettre du 10 juin 1792 à Louis XVI. Il la signa, mais il n'en avait pas eu l'idée et ne l'écrivit point.

Mme Roland constate que, dès que son mari fut ministre, elle eut sur la loyauté du roi des doutes qu'elle proclama tout haut. « J'ai vu Ro- « land et Clavière (le ministre des finances), presque enchantés, du- « rant trois semaines, des dispositions du roi, le croire sur sa parole, « et se réjouir en braves gens de la tournure que devaient prendre « les choses. — « Bon Dieu ! leur disais-je, lorsque je vous vois « partir pour le conseil dans cette disposition confiante, il me semble « toujours que vous êtes prêts à faire quelque sottise. » Poussé par sa femme, Roland n'eut qu'une pensée : réduire la royauté à l'impuissance absolue. Selon la juste remarque de M. Dauban, il se regardait « comme « une sentinelle vigilante placée dans un camp ennemi pour en surveiller « les menées, en divulguer les secrets, en déjouer les opérations. » C'était le rôle d'un traître. La plupart de ses collègues professaient comme lui, des doctrines hostiles au pouvoir royal. Aussi Louis XVI, faisant un dernier effort, prit-il la résolution de renvoyer ses ministres. Mme Roland avait prévu ce résultat et s'était même efforcée de le prévenir. Elle voulait qu'on écrivît au roi une lettre assez menaçante pour le faire reculer. Roland soutint cet avis, mais ne put le faire adopter. Citons les Mémoires : « Les ministres hésitèrent sur la lettre, « et finirent par arrêter qu'il valait mieux se rendre en personne chez « le roi et lui parler ; cet expédient me parut une manière d'éluder. « On ne parle jamais avec autant de force que l'on peut écrire à *un*

« *individu* auquel son rang et l'habitude font accorder de grands « égards. »

Le ministère était perdu, il fallait se venger et perdre le roi. C'est alors que Roland écrivit en son seul nom à Louis XVI, et remit à la Convention la lettre insolente et perfide qu'il avait voulu faire signer à ses collégues. Cette lettre, qui justifiait et envenimait toutes les accusations dirigées contre le souverain, était l'œuvre de Mme Roland. « Elle fût tracée tout d'un trait, s'écrie-t-elle, comme à peu près tout ce que je faisais en ce genre. » Ce fut elle aussi qui décida Roland à la rendre publique. Elle ajoute avec l'accent du triomphe : « L'assemblée applaudit à la lettre en ordonnant qu'elle « fut imprimée et envoyée aux départements. Je suis convaincue, et « je crois que l'événement a démontré, que cette lettre a beaucoup « servi à éclairer la France. » Cela signifie qu'à partir de ce moment le trône de Louis XVI fut définitivement renversé. Rien de plus vrai ; mais il est vrai aussi que des débris du trône on vit immédiatement surgir l'échafaud, sur lequel devaient monter et le roi et la reine, et Mme Roland et tant d'autres. Cette lettre est le véritable point de départ de la Terreur. Elle donna quelques jours de popularité au ministre vaniteux et imbécile qui l'avait signée, et prépara le règne de Robespierre. Même en prison, Mme Roland ne voulut pas voir cette conséquence ; loin de là, elle se complaisait dans ce souvenir. « L'utilité et la gloire suivaient la retraite de mon mari. Je n'avais « pas été fière de son entrée au ministère, je le fus de sa sortie. » Au fond, nous retrouvons ici le trait de caractère que nous avons déjà signalé ; c'est toujours Marie Phlipon, la fille du graveur, détestant tout ce qui la domine. Petite fille d'un très-petit bourgeois, elle haïssait les riches et les nobles ; femme d'un fonctionnaire assez important, elle jalousait l'aristocratie tout en sollicitant des lettres de noblesse ; aujourd'hui elle veut imposer son mari au roi, et, ne pouvant y réussir, se réjouit de voir tomber la royauté. Il y avait vraiment en elle l'étoffe d'une héroïne révolutionnaire ; mais pourquoi M. Faugère, catholique conciliant, conservateur, esprit calme, écrivain froid, lui a-t-il voué une si vive admiration ? C'est contre nature.

La journée du 10 août, qui mit Louis XVI en prison, fit rentrer Roland au ministère. Il y eut Danton pour collègue. Ce voisinage parut redoutable à Mme Roland. Elle confia ses craintes et ses réflexions à quelques amis. « Que voulez-vous, lui répondirent-ils,

« il a été utile dans la révolution, et le peuple l'aime ; on n'a pas besoin « de faire des mécontents, il faut tirer parti de ce qu'il est. » — « Placer « Danton, ajoute-t-elle, était introduire dans le gouvernement ces « hommes qui le tourmentent quand ils ne sont pas employés par « lui, qui le détériorent et l'avilisent dès qu'ils participent à son action. » Plus loin, elle trace la silhouette de tous les membres du ministère et de quelques patriotes fameux. Des esprits étroits, des poltrons et des fripons, voilà surtout ce qu'elle nous montre. Jamais pays ne fut livré à une pareille horde. Le vol, selon l'une des expressions du temps, était à l'ordre du jour. C'est l'un des points que les Mémoires établissent le mieux. Nous le constatons, sans nous y arrêter, car nous étudions Mme Roland et non pas la Révolution. Tout ce qui s'écarte de son propre rôle doit rester en dehors de notre cadre.

Les massacres de septembre marquèrent la chute politique des Girondins, devenus les modérés, et assurèrent le triomphe des Montagnards. Que fit alors le ministre de l'intérieur, Roland, ou plutôt que fit sa femme ? les Mémoires traitent cette question capitale avec embarras. On y trouve beaucoup de phrases contre les massacreurs, mais les explications nettes, précises, concluantes font défaut. Mme Roland rejette tout le poids du crime sur Danton et sa bande, elle s'écrie : « tout Paris laissa faire.... tout Paris fut maudit à mes « yeux, et je n'espérai plus que la liberté s'établît parmi des lâches, « insensibles aux derniers outrages qu'on puisse faire à la nature, à « l'humanité ; froids spectateurs d'attentats que le courage de cin- « quante hommes armés aurait facilement empêchés. » C'est bien parler, mais quelle fut dans ces circonstances néfastes la conduite du haut fonctionnaire qui aurait dû prévenir ou arrêter ces attentats, ou mourir en s'opposant aux assassins ? Les massacres commencèrent le 2 septembre, et ce jour-là Roland ne fit rien ; le 3, à l'instigation et sans nul doute avec le concours de sa femme, il écrivit à l'Assemblée une longue lettre où il parlait de jeter un voile sur les crimes de la veille. M. Dauban, dont nous aimons à nous remparer en pareil cas, convient qu'en temps ordinaire cette lettre paraîtrait *un modèle accompli de lâcheté*. « Elle est longue et diffuse, semée d'images poétiques, de sentiments philosophiques, d'éloges de la conduite du ministre. » Citons-en quelques lignes :

« Il est dans la nature des choses, et dans celles du cœur humain, que la victoire entraîne quelques excès; la mer, agitée par un violent orage, mugit encore longtemps après la tempête ; mais tout a ses bornes et doit enfin

les voir déterminées.. Hier fut un jour sur les événements duquel il faut peut-être laisser un voile ; je sais que le peuple, terrible dans sa vengeance, y porte encore une sorte de justice. »

Jusqu'ici le ministre est à peu près du parti des assassins ; s'il ne les approuve pas, il les excuse et propose de les amnistier. Il va se raffermir et demander, non pas que le crime soit puni, mais qu'on ne lui laisse plus toute liberté.

« Je sais qu'il est facile à des scélérats, à des traîtres d'abuser de cette effervescence, et qu'il faut l'arrêter ; je sais que nous devons à la France entière la déclaration que le pouvoir exécutif n'a pu prévoir ni empêcher cet excès ; je sais qu'il est du devoir des autorités constituées d'y mettre un terme ou de se regarder comme anéanties. Je sais encore que cette déclaration m'expose à la rage de quelques agitateurs : eh bien ! qu'ils prennent ma vie... » etc.

La lâcheté était si générale, que ces tremblantes observations furent applaudies. L'Assemblée ordonna l'impression de la lettre du ministre ; puis elle s'en tint là et le ministre aussi. Les massacres continuèrent plusieurs jours encore, ils s'étendirent à la province, et Roland ne sut rien trouver d'énergique pour les arrêter ; il ne sut même pas donner sa démission. Ce trait peint l'homme et surtout la femme. Rester au pouvoir avec Danton, qui avait voulu et organisé les massacres, c'était les accepter. Toute la phraséologie des Mémoires est impuissante devant un pareil fait. Et plus on insiste sur la haine que Mme Roland portait à Danton, plus on dénonce chez elle l'absence de dignité. On peut dire, je le sais, que Roland se croyait utile à la patrie et que Danton devait quitter le ministère ; mais ce sont là de pauvres excuses en présence d'un devoir si nettement tracé et si complétement méconnu.

Ce pouvoir avili auquel on se cramponnait avec une bien malheureuse passion, on devait bientôt le perdre. Mme Roland y put cependant trouver encore diverses satisfactions ; elle eut, par exemple, la joie d'écrire au nom du *Conseil exécutif provisoire de la République française* une lettre insolente au Pape.

Deux Français, dévoués aux idées nouvelles, s'étaient permis de faire à Rome de la propagande republicaine. On les avait arrêtés et emprisonnés. C'était de toute justice. Les ministres résolurent de réclamer ces mauvais sujets, et la réclamation fut rédigée par Mme Roland. Elle est daté du 23 novembre 1792, l'an premier de la République française et adressée au *prince évêque* de Rome.

Le conseil exécutif entre en matière sans employer aucune formule de politesse; il déclare que, *des Français libres, des enfants des arts* ayant été *enlevés à leurs travaux d'une manière arbitraire*, il les réclame pour empêcher le *despotisme et la superstition réunies de les immoler*. Il ajoute :

« Sans doute, s'il était permis d'acheter jamais aux dépens de l'innocence le triomphe d'une bonne cause, il faudrait laisser commettre cet excès. Le règne ébranlé de l'inquisition finit le jour même où elle ose encore exercer sa furie, et le successeur de saint Pierre ne sera plus un prince le jour où il l'aura souffert. La raison a fait entendre partout sa voix puissante; elle a ranimé dans le cœur de l'homme opprimé la conscience de ses devoirs avec le sentiment de sa force; elle a brisé le sceptre de la tyrannie, le talisman de la royauté. »

Le secrétaire intime du Conseil exécutif fait ensuite l'éloge de la liberté, et demande *au nom de* la *justice* et *des arts* que les Français arbitrairement détenus soient élargis. Voici la conclusion de cette pièce, où l'on reconnaît que Mme Roland aurait pu rédiger, tout aussi bien que MM. Plée et Jourdan, les idées de M. Havin :

« Pontife de l'Église romaine, prince encore d'un État prêt à vous échapper, vous ne pouvez plus conserver et l'État et l'Église que par la profession désintéressée de ces principes évangéliques, qui respirent la plus pure démocratie, la plus tendre humanité, l'égalité la plus parfaite, et dont les successeurs du Christ n'avaient su se couvrir que pour accroître une domination qui tombe aujourd'hui de vétusté. Les siècles de l'ignorance sont passés; les hommes ne peuvent plus être soumis que par la conviction, conduits que par la vérité, attachés que par leur propre bonheur... Telles sont aujourd'hui les maximes de la République française, trop juste pour avoir rien à taire même en diplomatie, trop fière pour dissimuler son outrage, elle est prête à le punir si les réclamations paisibles demeuraient sans effet. »

Mme Roland raconte qu'elle s'*amusa beaucoup* en écrivant cette lettre : « une lettre au pape au nom du Conseil exécutif de France, « tracée secrètement par une femme dans l'austère cabinet qu'il plai- « sait à Marat d'appeler un boudoir, me parut chose si plaisante, que « je ris beaucoup après l'avoir faite. »

Roland, Monge, Clavière, Lebrun, Pache et Garat signèrent cette sottise, sans faire précéder leurs signatures d'aucune forme de salutation. Voilà où nous en étions alors, et nous devions descendre encore.

Quinze jours plus tard, Mme Roland obtint un triomphe auquel elle dut être très-sensible; elle fut citée à la barre de la Convention pour s'expliquer sur les dénonciations d'un certain Vial qui l'accusait de connivence avec les émigrés. Elle s'expliqua très-bien, fut vivement applaudie et reçut les honneurs de la séance. Ce beau jour n'eut pas de lendemain.

La Montagne gagnait du terrain, et Roland, l'un de ses principaux ennemis, par suite même de sa position officielle, était en butte aux plus violentes menaces. Il tenait bon. Divers écrivains ont prétendu qu'il avait alors, comme aux journées de septembre, manqué de courage; c'est une erreur. Lui et sa femme firent, dans ces difficiles circonstances, preuve d'énergie, de dévouement, de patriotisme. Ils croyaient, avec leurs amis de la Gironde, qu'on pouvait organiser le désordre, qu'il était temps de le faire et qu'il le fallait tenter à tout prix. Ils voulurent donc jouer cette partie et mirent leurs têtes comme enjeu. Que l'ambition fût pour quelque chose dans leur résolution, c'est incontestable; mais ils obéissaient en même temps à des mobiles plus élevés.

Mme Roland n'était pas moins insultée que son mari. Hébert, dans le *Père Duchesne*, la poursuivait avec un cynisme dont des citations peuvent seules donner une idée, et encore devons-nous, écarter certains passages. Voici un extrait du n° 202, ce qui doit donner, d'après M. Dauban, la date du 20 septembre 1792 :

« Nous avons détruit la royauté, et f..... nous laissons élever à la place une autre tyrannie plus odieuse encore. La tendre moitié du vertueux Roland mène aujourd'hui la France à la lisière, comme les Pompadour et les Dubarry. Brissot est le grand écuyer de cette nouvelle reine, Louvet son chambellan, Buzot le grand chancelier, Fauchet son aumônier, Barbaroux son capitaine des gardes, que Marat appelle mouchard; Vergniaud le grand maître des cérémonies, Guadet son échanson, Lanthenas l'introducteur. Telle est f..... la nouvelle cour qui fait maintenant la pluie et le beau temps dans la Convention et les départements.

« Elle se tient tous les soirs à l'heure des chauves-souris, dans le même lieu où Antoinette manigançait une nouvelle Saint-Barthélemy avec le comité autrichien. Comme la ci-devant reine, madame Coco, étendue sur un sofa, entourée de tous les beaux esprits, raisonne à perte de vue sur la guerre, la politique, les subsistances. C'est dans ce tripot que se fabriquent toutes les affiches, » etc.

Dans un autre article, Hébert raconte qu'il s'est présenté chez « ce vieux tondu de Roland au moment de la bouffaille, » avec « une demi-douzaine de sans-culottes » et que le ministre eut l'audace de ne pas se déranger assez vite « pour les magistrats du peuple. » Enfin, ajoute-t-il, « le vertueux Roland vint en rechignant, la gueule pleine et la serviette sous le bras. » Plus loin il met en scène Mme Roland ; il la montre excitant « la convoitise de ce foutriquet de Louvet » et s'arrachant « de rage ses cheveux postiches » parce qu'un membre de la députation a renversé son dessert.

Voici quelques lignes d'un autre article. Hébert prétend rapporter une conversation entre Brissot et Buzot :

« Pour toi, mon cher Buzot, tu aurais été b.....t buse de rester simplement honnête homme..... Conviens qu'il est beau de servir de bras droit à un homme tel que moi. Je t'ai faufilé parmi les beaux esprits qui gouvernent la France. Sans moi tu ne serais pas chéri des adorateurs de la vertueuse épouse du vertueux Roland. Quel plaisir de répéter à ses pieds le rôle que tu dois jouer le lendemain à la Convention, de la voir se pâmer entre tes bras quand tu nous a emporté d'emblée quelque bon décret, soit pour bannir ceux qui ont fait la Révolution, soit pour allumer la guerre civile entre Paris et les départements. »

Encore un extrait, nous le prenons dans le numéro du 1er janvier 1793 :

« Le ministre Coco ne rêve qu'insurrection et lanternes. Toutes les nuits il est suffoqué plus encore par la peur que par la pituite... le b..... se réveille en sursaut, secoue ses longues oreilles : — Qu'est-ce, où sont-ils? Ma femme, Lanthenas, une circulaire, des courriers, les quatre-vingt quatre départements, mes ordonnances, Brissot, Brissot. Convoquez la Commune, convoquez la Convention,... le tocsin, le canon. Mes pantoufles, ma culotte... aux armes! Ah! Madame Roland. Louvet, appelez-la; non, laissez-la;... mon discours ne serait pas prêt. »

Il outrage la malheureuse femme de la façon la plus cynique, il l'accuse, en termes grossiers, de mauvaises mœurs et représente les amis de Roland affichant des proclamations.

« Voilà mes bougres qui tapissent de leurs sottises toutes les rues. Vous auriez, f..... ri de voir le calibourgnon Louvet, le tendre Lanthenas et le castru Bancal. Le pauvre b..... de Louvet veut monter un échelon de plus pour coller le grand conte moral couleur de rose; ses flûtes à la comtoise s'entrelacent, et voilà mon b..... qui se f... les reins sur la tête de ce crapaud de Lanthenas; le pot à colle va servir de bonnet de police à Bancal

et lui met son nez de singe en couleur de pain d'épice. Après avoir ri un moment des mines que faisaient tous ces b.....-là, je fus, en fumant ma pipe, voir ce qui se passait chez Roland; tout était sens dessus-dessous. Moi, j'entre partout. Est-ce que je ne trouve pas cette f..... femme ?.. »

Il faut s'arrêter.

N'oublions pas que le rédacteur du *Père Duchesne*, Hébert, était un fonctionnaire public, un magistrat. En décembre 1792 il avait été nommé second substitut-adjoint de la commune de Paris; en 1793 il fut chargé de remplir les fonctions de commissaire interrogateur dans le procès de la reine. Son journal était fort répandu et exerçait une grande action. Même à l'époque où il attaquait ainsi le ministre de l'intérieur, le *Père Duchesne* servait d'organe à quelques-uns des collègues de Roland. C'était une feuille officieuse et subventionnée. Dans la seule année 1793, Hébert reçut 183,000 fr. sur les fonds de l'État, pour des exemplaires gratuitement distribués. Voilà quelles lumières on répandait alors (1)!

Il faut rappeler ces faits; il faut les rappeler souvent, toujours; car on est trop disposé à tenir Marat, Hébert et tant d'autres comme des exceptions, des accidents; on permet trop facilement à la Révolution de les renier. Elle n'en a pas le droit. Ces misérables furent l'expression la plus complète des idées révolutionnaires; la Commune de Paris et la Convention étaient dans leurs mains. La terreur dit-on, fit leur force; mais ils n'arrivèrent à dominer par la terreur qu'après s'être emparé de l'opinion. La corruption des idées fut leur premier point d'appui; de même que la liberté de la parole et de la presse furent longtemps leurs seules armes. Le peuple vit en eux les légitimes continuateurs des philosophes qui avaient commencé le mouvement, et leurs écrits *éclairèrent* la canaille, absolument comme Rousseau avait *éclairé* la bourgeoisie. Hébert, Marat, Danton, Robespierre, le club des Jacobins, triomphèrent régulièrement, c'est-à-dire par la seule force des principes que la Révolution avait proclamés. Il n'y eut là ni accident ni déviation.

Mme Roland et son mari auraient certainement bravé jusqu'au bout les insultes, les menaces et les poignards de la Montagne, des maratistes et des hébertistes, si les intérêts de leur parti l'avaient commandé; mais ils étaient absolument sans force, et prirent enfin la résolution de se retirer. Roland donna sa démission le 22 janvier 1793, le lendemain de l'exécution de Louis XVI. C'était bien tard. En renon-

(1) Le Journal de Marat, *l'Ami du peuple*, était également subventionné.

çant non pas au pouvoir, — il n'en avait plus, — mais à son titre, à sa place quelques jours plus tôt, il n'eût pas eu dans ce crime la part de responsabilité morale qui retombe sur le ministre de l'intérieur.

Les Mémoires se taisent sur l'exécution du roi et de la reine. S'il ne faut pas accuser ce silence, il faut au moins constater que Mme Roland a jusqu'au dernier moment insulté Louis XVI et Marie-Antoinette, surtout celle-ci; il faut aussi rappeler que dès 1791 elle demandait que le roi fût mis en jugement. Elle écrivait à Bancal, après la fuite de Varennes :

« Remettre le roi sur le trône est une ineptie, une absurdité, si ce n'est une horreur; le déclarer en démence, c'est s'obliger à nommer un régent, etc. Faire le procès à Louis XVI serait sans contredit la plus grande, la plus juste des mesures; mais vous êtes incapable de la prendre, » etc.

Avec quelle joie odieuse et sauvage elle disait dans une lettre du 1er juillet 1791 :

« Le roi est tombé au dernier degré de l'avilissement; il s'est montré à nu par son équipée; il n'inspire que du mépris. On a effacé de partout son nom, sa figure, ses armes. Les notaires ont été obligés d'enlever les panonceaux fleurdelisés qui désignaient leurs maisons; sa personne n'a plus d'autres dénominations que celles de Louis-le-Faux ou de *gros cochon;* des caricatures de toute espèce le présentent sous des emblèmes non les plus odieux, mais les plus propres à nourrir et augmenter le dédain. Le peuple se porte de lui-même à tout ce qui peut exprimer ce sentiment, et il est impossible qu'il revoie jamais sur le trône un être qu'il méprise aussi complétement. »

Citons maintenant une page des Mémoires, et n'oublions pas que Mme Roland l'écrivit au moment de l'exécution de la reine, et lorsqu'elle se préparait elle-même à monter sur l'échafaud :

« Louis XVI, sans élévation dans l'âme, sans hardiesse dans l'esprit, sans force dans le caractère, avait encore eu ses vues resserrées, ses sentiments faussés, si je puis ainsi dire, par les préjugés religieux et par les principes jésuitiques. Les grandes idées religieuses, la croyance d'un Dieu, l'espoir de l'immortalité, s'accordent fort bien avec la philosophie, et lui prêtent une plus grande base, en même temps qu'elles lui forment le plus beau couronnement... Mais la religion de nos prêtres n'offrait que des objets de craintes puériles et de misérables pratiques pour suppléer aux bonnes actions; elle consacrait d'ailleurs toutes les pratiques de despotisme dont s'appuie l'autorité de l'Église. Louis XVI avait peur de l'enfer et de l'excommunication; il était impossible de n'être pas avec cela un

pauvre roi. S'il était né deux siècles plus tôt, et qu'il eût eu une femme raisonnable, il n'aurait pas fait plus de bruit dans le monde que tant d'autres princes de sa race qui ont passé sur la scène sans y faire beaucoup de bien ni de mal. Parvenu au trône au milieu des débordements de la cour de Louis XV et du désordre des finances, environné de gens corrompus, il fut entraîné par une étourdie, joignant à l'insolence autrichienne la présomption de la jeunesse et de la grandeur, l'ivresse des sens et l'insouciance de la légèreté, qui elle-même était séduite par tous les vices d'une cour asiatique auxquels l'avait trop bien préparé l'exemple de sa mère. »

Pour conclure, laissons parler M. Dauban, analysant une lettre que, de sa prison, Mme Roland voulait écrire à Robespierre, et qu'elle garda comme annexe de ses Mémoires.

«... Elle se montre traitée de la même manière que les ennemis déclarés de la république... « Si la femme honnête et sensible, dit-elle, qui « s'honore d'avoir une patrie, qui lui fit les sacrifices dont elle est capa- « ble, se trouve punie avec la femme orgueilleuse ou légère qui maudit « l'égalité, assurément la justice et la vérité ne règnent pas encore. » Ah! je ne puis croire, reprend M. Dauban, que ces mots cruels, que cette protestation qui transforme une défense en une accusation, s'adresse à la malheureuse reine dont le procès allait commencer, et à laquelle *rien ne saurait plus faire de mal* depuis qu'elle était séparée de son fils (1). »

M. Dauban dit qu'il n'y *peut croire*, de manière à prouver qu'il en est convaincu. Et en effet, ou ces mots n'avaient pas de sens, ou ils s'appliquaient à Marie-Antoinette.

VIII

Roland n'était plus ministre, mais il dut rester à Paris pour faire apurer ses comptes. On l'accusait, bien à tort, de dilapidation, et l'on prétendait qu'il voulait fuir pour n'être pas forcé de rendre gorge.

(1) Cette observation est empruntée comme d'autres que nous avons déjà citées au volume de M. Dauban intitulé : *Étude sur Mme Roland et son temps*. C'est dans ce volume que se trouvent les lettres à Buzot et d'autres documents inédits, sans compter beaucoup de morceaux déjà publiés mais généralement peu connus. Ce volume, bien que séparé des *Mémoires*, en forme donc le complément nécessaire. Il est d'ailleurs des plus intéressants. On y peut signaler de la confusion dans l'ordre des matières et de l'enflure dans les observations de l'auteur. Ces défauts n'enlèvent rien au mérite et à la richesse des documents. Je tiens, en outre, à constater que si l'enthousiasme de M. Dauban pour Mme Roland est plus expansif, plus turbulent que celui de M. Faugère, il laisse cependant place à plus d'impartialité.

Je ne veux pas entrer du reste dans l'examen détaillé des deux éditions rivales. Par les notes, par l'introduction, par quelques annexes, celle de M. Faugère montre une main plus habile, un esprit plus discret et plus sévère. Mais les deux volumes de M. Dauban sont incontestablement plus riches au seul point de vue des pièces qui concernent Mme Roland. En outre ils contiennent deux beaux portraits, de nombreux autographes et portent en tout la marque de fabrique de l'un des rares éditeurs parisiens qui ont le goût des beaux livres.

Il répondait : « Il est faux et atroce de répandre que je cherche à « fuir ; je n'ai rien à cacher et je sais mourir. » D'autre part, il est probable que Mme Roland ne tenait pas à s'éloigner. Si elle y songea, comme le disent les Mémoires, ce fut plus tard, et trop tard. Deux liens très-forts la retenaient : la passion politique et son amour pour Buzot. Elle voulait être sur le théâtre de la lutte afin de profiter des événements ; elle ne voulait pas perdre de vue, au moment du danger, l'homme qu'elle aimait. De leur côté ses ennemis ne l'oubliaient point, et Marat, comme Hébert, dénonçait les *conciliabules tenus contre la république dans le boudoir de la femme Roland.*

Les événements du 31 mai précipitèrent le dénoûment. Roland fut enveloppé dans la proscription des Girondins. Il put s'échapper, mais sa femme fut arrêtée le 1er juin 1793 et emprisonnée à l'Abbaye. C'est de là qu'elle écrivit ses lettres à Buzot que M. Dauban vient de publier.

Ces lettres complètent l'histoire intime de Mme Roland. On savait qu'elle avait éprouvé une passion pour l'un des hommes marquants, ou plutôt remarqués de la Gironde, mais le nom du héros était resté inconnu. Etait-ce Barbaroux, ou Buzot, ou Bancal des Issarts, ou quelqu'autre ? Les uns tenaient pour Barbaroux, et cela s'explique, car Mme Roland vante les charmes de ce gros belâtre, de cet Antinoüs replet, avec un certain accent où l'on pourrait soupçonner une pointe de jalousie ; les autres, notamment M. Michelet, nommaient Bancal, pensant que l'*ami* très-vaguement indiqué dans les premières éditions des Mémoires devait être celui auquel elle écrivait tendrement en 1791. D'autres encore, ne voyant guère dans la correspondance avec l'ancien député de Clermont-Ferrand l'empreinte d'un amour bien ardent, bien emporté, cherchaient ailleurs, et indiquaient Buzot. Ceux-là étaient dans le vrai.

Nous ne trouvons pas, au sujet de Buzot, de dissonnance entre les lettres et les Mémoires. Des deux côtés on reconnaît les mêmes sentiments, la même exaltation. Ces sentiments partaient-ils de la tête ou du cœur ? Question difficile à résoudre, car l'échafaud vint soustraire ce dernier amour à l'épreuve suprême, l'épreuve du temps. Examinons de près les Mémoires et les lettres. Si nous n'y rencontrons rien de décisif sur ce point délicat, mais, au fond, de médiocre importance, peut-être y trouverons-nous quelques renseignements d'une portée plus générale.

Buzot est nommé plusieurs fois dans les Mémoires avec une sympathie qui n'a rien de trop ardent. Cette réserve ne permettait pas

de lui appliquer sûrement les phrases passionnées et vagues que les premiers éditeurs avaient laissées. Le texte complet n'aurait pas suffi à mettre les chercheurs sur la voie. En effet, Buzot reste voilé même dans les pages qu'il remplit. A quel trait le reconnaître, plutôt que tel ou tel autre, quand Mme Roland, croyant que les Girondins fugitifs ont pu s'embarquer pour l'Amérique, écrit : « des mers immenses me séparent de ce que j'aime ; » quand elle dit : « Rousseau *put me garantir des faiblesses, il ne pouvait me prémunir contre une passion ;* » quand elle se montre le cœur brisé, mais l'œil sans larmes, après la mort de sa mère et qu'elle ajoute : « J'en verse en ce moment qui « sont amères et brûlantes, car je crains un mal encore plus grand « que celui que je souffre ; j'avais réuni tous mes vœux pour le salut « de ce que j'aime ; il est plus incertain que jamais !... » L'obscurité est la même dans le morceau où, sous le titre de *dernières pensées*, elle fait ses adieux à son mari « homme respectable, » à sa fille, « jeune plante arrachée du sein natal ; » et s'écrie : « Et toi que je n'ose nommer ! « toi que l'on connaîtra mieux un jour en plaignant nos communs mal- « heurs, toi que la plus terrible des passions n'empêche pas de res- « pecter les barrières de la vertu, t'affligerais-tu de me voir te précéder « aux lieux où nous pourrons nous aimer sans crime, où rien ne nous « empêchera d'être unis ? Là se taisent les préjugés funestes, les « exclusions arbitraires, les passions humaines et toutes les espèces de « tyrannies. Je vais t'y attendre et m'y reposer. » Ces exclamations donnaient des lumières sur le sort du mari, elles ne dénonçaient pas l'amant. Elles prouvent seulement que Mme Roland voulait apprendre à la postérité qu'elle avait éprouvé une ardente passion.

Mais pourquoi cet aveu ? Par excès de franchise, disent les apologistes. Cette réponse n'est pas concluante. Les Mémoires, nous l'avons prouvé, taisent ou arrangent bien des choses. Ils passent sous silence l'idylle ébauchée avec le notaire Bancal, et disent le contraire de la vérité sur le roman dont la Blancherie fut le héros. Il faut une autre explication. Rappelons-nous le culte de Mme Roland pour Rousseau, et nous tiendrons la vérité. En effet, dans cette partie des Mémoires comme dans beaucoup d'autres, nous avons un reflet de la *Nouvelle Héloïse*. Quelques lignes suffiront à le prouver.

D'après MM. Dauban, Faugère, Sainte-Beuve, etc., etc., il faut attribuer les malpropretés qui salissent les Mémoires au désir d'imiter les *Confessions*. Mme Roland, disent-ils, avait un tel culte pour Jean-Jacques, qu'elle cherchait à se rapprocher le plus possible de lui-même et de ses personnages. C'est très-vrai ; aussi a-t-elle dû, pour imiter

l'héroïne de la *Nouvelle Héloïse*, faire l'aveu d'une grande passion, et n'avouer que celle-là. Quelle héroïne de roman peut se permettre d'aimer plusieurs fois ? Elle a poussé plus loin encore l'esprit d'imitation. Dans la *Nouvelle Héloïse*, Julie confesse à M. de Wolmar son amour pour Saint-Preux ; Mme Roland, heureuse de suivre cet exemple, s'empressa de dire à Roland qu'elle aimait passionnément Buzot. Elle était si bien dans son rôle, il y avait en elle, sous ce rapport, un tel mélange de bonne foi, d'impudence et même de sottise, qu'elle fut scandalisée de l'irritation et du chagrin de Roland. Elle était convaincue que son mari, en vraie philosophe, devait comme le mari idéal de Julie approuver son amour interlope. Voyez avec quel fond de mépris pour le malheureux elle raconte l'aventure. Après s'être écriée : *J'ai trouvé l'homme qui pouvait être mon amant*, elle ajoute :

« Et demeurant fidèle à mes devoirs, mon ingénuité n'a pas su cacher les sentiments que je leur soumettais. Mon mari, excessivement sensible, et d'affection et *d'amour-propre*, n'a pu supporter l'idée de la moindre altération dans son empire ; son imagination s'est noircie, sa *jalousie m'a irritée ;* le bonheur a fui loin de nous ; il m'adorait, je *m'immolais* à lui, et nous étions malheureux. »

Convaincue qu'ici encore elle a le beau rôle, elle *s'irrite* consciencieusement de la *jalousie* du pauvre homme ; elle l'accuse d'amour-propre excessif, d'imagination noire ; elle va lui reprocher sa vieillesse et profitera de la circonstance pour se poser une fois de plus en femme dévouée :

« Si j'étais libre, je suivrais partout ses pas pour adoucir ses chagrins et consoler sa *vieillesse ; une âme comme la mienne ne laisse jamais les sacrifices imparfaits;* mais Roland s'aigrit à l'idée d'un sacrifice, et, la connaissance une fois acquise que j'en fais un pour lui renverser sa félicité, il souffre de le recevoir et ne peut pas s'en passer. »

Vit-on jamais conscience plus faussée !

Avant d'analyser les lettres, présentons au lecteur « le mortel qui avait mérité le cœur » de Manon, et qu'elle eût voulu « abreuver de « félicités. »

François Buzot, né à Évreux en 1760, était de six ans plus jeune que Mme Roland. Il comptait parmi les avocats libéraux de sa province, et fut élu député. C'était un mélancolique, grand admirateur de Rousseau, visant à imiter les héros *des beaux temps de Rome.* Mme Roland lui donne une *figure noble*, une *taille élégante* ; elle parle

de sa *sensibilité* et le loue de sa tenue; « il faisait régner dans son « costume ce soin, cette propreté, cette décence qui annonce l'esprit « d'ordre, le goût et le sentiment des convenances, le respect de l'hon- « nête homme pour le public et pour soi-même. » Elle vante la vigueur de ses pensées, la sagesse de ses avis, son courage, et consacre deux lignes à Mme Buzot : « Il avait une femme qui ne paraissait « pas à son niveau, mais était honnête. » Un panégyriste de Mme Roland et de son *ami*, voulant justifier les écarts de celui-ci, ajoute que Mme Buzot était bossue. La justification me paraît insuffisante. Cette excroissance, ennemie des amours, n'avait pas surgi tout à coup comme un champignon. Buzot l'avait certainement vue en temps opportun. Quoi de plus visible qu'une bosse sur le dos d'une fiancée? J'imagine que cette bosse était une caisse, et que le sensible Buzot avait fait un mariage d'argent. Mme Roland ne pouvait pas le dire, à peine pouvait-elle le croire, rien n'étant plus contraire à la poésie, au *sentiment* et même à la délicatesse.

Buzot n'avait ni les dons de l'orateur ni ceux de l'écrivain. Il parlait lourdement et solennellement, d'une voix traînante, avec des airs sombres ; son style avait de la véhémence, mais pas de vivacité, nulle élégance, peu de force. En revanche il était toujours prêt à la lutte, et montrait un grand courage. Ces qualités le mirent en vue, et le firent compter parmi les chefs du parti girondin.

Voyons les lettres.

La première est datée de la prison de l'Abbaye le 22 juin 1793. Mme Roland apprend d'abord à Buzot qu'elle a pu recevoir ses dernières lettres : « Combien je les relis, je les presse sur mon cœur, « je les couvre de mes baisers ; je n'espérais plus d'en recevoir... J'ai « été dans les plus cruelles angoisses jusqu'à ce que j'aie été assurée « de ton évasion. » Après ce premier cri de la passion vient la rhétorique, elle en met partout. « Continue, mon ami, tes généreux efforts, « Brutus désespéra trop tôt du salut de Rome aux champs de Phi- « lippes ; tant qu'un républicain respire, qu'il a sa liberté, qu'il garde « son énergie, il doit, il peut être utile. » Elle décrit sa prison, parle des livres qu'elle a pu emporter, promet d'être héroïque, donne un souvenir à sa fille et s'occupe même de son mari, « le *malheureux* « a été vingt jours en deux asiles... j'ai craint pour sa santé et *sa* « *tête ;* il est maintenant dans ton voisinage. Que cela n'est-il vrai « *au moral ;* » (c'est-à-dire, que n'a-t-il autant de courage que Buzot). Je n'ose te dire, et tu es le seul au monde qui puisse l'ap- « précier, que je n'ai pas été très-fâchée d'être arrêtée. » Et pour-

quoi ? Parce qu'elle espère, s'il y a procès, répondre mieux que ne l'eût fait Roland, et n'être pas aussi *inutile à sa gloire*. Elle pourra donc lui payer par sa détention une *indemnité due à ses chagrins*. C'est sans doute aussi à titre *d'indemnité* qu'elle loue si souvent et si froidement l'activité, le zèle, les aptitudes administratives et les vertus du bonhomme. Cela dit, elle est délivrée de tout souci à l'endroit de son mari et donne la raison de l'amante : « Mais ne vois-« tu pas aussi qu'en me trouvant seule c'est avec toi que je demeure ? « Ainsi, par la captivité, je me sacrifie à mon époux, je me conserve « à mon ami, et je dois à mes bourreaux de concilier le devoir et l'a-« mour : ne me plains pas ! » Elle ne parlait pas de cette singulière *conciliation* par vague scrupule de conscience. L'idée vraie du devoir était trop obscurcie chez elle pour qu'elle pût douter de la légitimité de sa conduite. Elle se reconnaissait le droit d'aimer Buzot ; mais elle se serait crue obligée, étant libre, de rejoindre Roland. La prison la délivrant de ce devoir, le seul qui la préoccupat, elle pouvait être tout entière à son *ami*, sans éprouver le moindre remords. Elle termine ainsi : « Va ! nous ne pouvons cesser d'être réciproque-« ment dignes des sentiments que nous nous sommes inspirés ; on « n'est point malheureux avec cela. Adieu, mon ami, mon bien-aimé, « adieu ! »

Les quatre lettres à Buzot roulent naturellement sur les mêmes idées ; on y trouve les mêmes élans, les mêmes protestations. L'amour ne craint pas de se répéter.

« ... Je te l'ai dit, je dois (à notre amour) de me plaire dans ma captivité. Fière d'être persécutée dans ce temps où l'on proscrit le caractère et la probité, je l'eusse, même sans toi, supportée avec dignité ; mais tu me la rends douce et chère. Les méchants croient m'accabler en me donnant des fers... Les insensés ! Que m'importe d'habiter ici ou là ? Ne vais-je pas partout avec mon cœur, et me resserrer dans une prison, n'est-ce pas me livrer à lui sans partage ? Ma compagnie, c'est ce que j'aime ; mes soins, d'y penser. Mes devoirs, dès que je suis seule, se bornent à des vœux pour tout ce qui est juste et honnête, et ce que j'aime occupe encore le premier rang dans cet ordre. Va, je sens très-bien ce qui m'est imposé dans le cours naturel des choses pour me plaindre de la violence qui l'a détourné. Si je dois mourir... eh bien ! je connais de la vie ce qu'elle a de meilleur, et sa durée ne m'obligerait peut-être qu'à de nouveaux sacrifices. »

Elle répète qu'elle est heureuse de sa situation, qu'elle défie « les bourreaux : »

« Je ne dirai pas que j'ai été au-devant d'eux, mais il est très-vrai que je ne les ai pas fuis. Je n'ai pas voulu calculer si leur fureur s'étendrait jusqu'à moi ; j'ai cru que, si elle s'y portait, elle me donnerait occasion de servir X (Roland) par mes témoignages, ma constance et ma fermeté. Je trouvais délicieux de réunir les moyens de lui être utile à une manière d'être qui me laissait plus à toi. J'aimerais à lui sacrifier ma vie pour acquérir le droit de donner à toi seul mon dernier soupir. »

Dans cette même lettre elle dit de son mari : « Le pauvre X est dans « un triste état. Ma seconde arrestation l'a rempli de terreur ; il m'a « envoyé de trente lieues une personne qu'il a chargée de tout tenter. » Ainsi elle le prenait en pitié, parce que de sa retraite il songeait à la sauver. Buzot aussi lui fit parvenir un projet d'évasion. Elle lui répondit :

« Je sens toute la générosité de tes soins, la pureté de tes vœux, et plus je les apprécie, plus j'aime ma captivité présente. *Il* (Roland) est à R (Rouen), chez de vieilles amies, et parfaitement ignoré, bien doucement, bien choyé, tel qu'il faut qu'il soit pour que je n'aie point à m'inquiéter ; mais dans un état moral si triste, si accablant, que je ne puis sortir d'ici que pour me rendre à ses côtés. J'ai repoussé les projets du genre des tiens qu'il avait formés à mon sujet. »

Elle dit encore, dans cette troisième lettre, que les difficultés d'une évasion ne l'arrêteraient point si elle pouvait rejoindre Buzot ; mais c'est près du mari qu'il faudrait aller ; elle ne bougera pas. « Rien ne m'arrêterait pour aller te rejoindre ; mais exposer nos amis « et *sortir des fers pour en reprendre d'autres* que *personne ne voit*, « et qui ne peuvent me manquer, cela *ne presse nullement.* » (1)

Elle porte sur elle, dans sa prison, un portrait qu'elle embrasse. Ce ne peut être celui du vieux Roland. Serait-ce celui de sa fille? Non ; dans toutes ces lettres si longues, il n'est question de sa fille qu'une seule fois. « La chère peinture » représente Buzot.

« Je me suis fait apporter *this dear picture*, que par une sorte de superstition je ne voulais pas mettre dans ma prison ; mais pourquoi donc me refuser cette douce image, faible et précieux dédommagement de la présence de l'objet ? Elle est sur mon cœur, cachée à tous les yeux, sentie à tous les moments et souvent baignée de mes larmes. »

Voici un passage de la quatrième lettre où il est difficile de ne pas voir de sinistres vœux :

(1) Ce passage inspire à M. Dauban une observation qu'il faut citer :

« Qu'importe à cette femme, *elle aime !* Ces barreaux que la Montagne a forgés si hauts « et si épais, elle les eût faits plus forts encore, car ils la séparent de son mari. Elle l'écrit « à son amant. O mystérieuse chaleur du cœur ! » Il est quelque fois bien bon M. Dauban.

« Comme je chéris les fers où il m'est libre de t'aimer sans partage et de m'occuper de toi sans cesse! Ici toute autre occupation est suspendue; je ne me dois plus qu'à qui m'aime et mérite si bien d'être chéri. Poursuis généreusement ta carrière, sers ton pays, sauve la liberté, chacune de tes actions est une jouissance pour moi, et ta conduite est mon triomphe. *Je ne veux pas pénétrer les desseins du ciel, je ne me permettrai pas de former de coupables vœux;* mais je le remercie d'avoir substitué mes chaînes présentes à celles que je portais auparavant, et ce changement me paraît un commencement de faveur; *s'il ne doit pas m'accorder davantage*, qu'il me conserve cette situation jusqu'à mon entière délivrance d'un monde livré à l'injustice et au malheur. »

On a beaucoup disserté sur ces lettres, on y a vu « l'éloquence du cœur, » « l'héroïsme de l'amour, » les « plus nobles accents, » un « hymne admirable, » etc., etc. Elles couronnent, a-t-on dit, la réputation de Mme Roland, et montrent en elle un véritable type de force et de grandeur.

Il y a certainement dans les lettres à Buzot des mouvements qui saisissent, il y en a peu qui touchent. Les sens et l'imagination ont dans ces éclats furieux plus de part que le cœur. La passion, une passion emportée, s'y montre beaucoup plus que la tendresse. On y retrouve, sous un autre aspect, la femme qui écrivait au même moment dans ses Mémoires : — Je suis née pour la volupté et je voudrais bien jouir de mes restes. — On y retrouve aussi la pose philosophique, l'emphase du bel esprit, la manie déclamatoire. Comme toujours, Mme Roland veut être, en même temps, une femme de Plutarque et une héroïne de Rousseau. Elle s'exalte de bonne foi et cependant il y a de l'alliage, du convenu, du parti pris dans son exaltation. A côté d'un mot véritablement éloquent, d'un cri du cœur ou, tout au moins, d'un emportement sincère de la passion, l'on rencontre une phrase fausse et apprêtée. Pour encourager Buzot elle lui parlera de *Brutus aux champs de Philippes;* elle se félicitera *de goûter dans les cachots le bonheur après lequel soupire vainement l'habitant des palais.*

N'insistons pas sur ces détails. Les lettres que nous devons à M. Dauban pèchent par un autre côté. Ceux qui les admirent oublient-ils donc le mari? Ils ne l'oublient pas tout à fait, mais ils en font bon marché. Il était sexagénaire, atrabilaire, valétudinaire, jaloux, vaniteux, ennuyeux et très-négligé dans sa tenue, si négligé, que Marat s'en scandalisait et que Camille Desmoulins lui reprochait ses *habits râpés et percés au coude.* Mme Roland, au contraire, était leste et fraîche comme une jeune fille; elle s'habillait avec une sim-

plicité élégante, laissait flotter ses épais cheveux noirs sur ses riches épaules; elle avait de l'esprit, de la grâce, du feu et le reste.

Le contraste est complet. Néanmoins je n'y puis voir la justification ou même l'excuse de Mme Roland. Même en admettant avec ses panégyristes que les torts de l'un des époux puissent justifier les fautes de l'autre, nous aurons encore le droit de la condamner.

Si Roland devait beaucoup à sa femme, celle-ci lui devait tout. On rappelle l'âge du pauvre homme et sa piètre mine, on répète que Marie Phlipon ne l'avait jamais aimé. C'étaient là d'excellentes raisons pour ne pas l'épouser. Mais, du moment où Marie Phlipon avait passé outre, elle devait, même au point de vue de la morale mondaine, subir en silence les ennuis de la situation. On n'a pas le droit de se plaindre après le mariage des inconvénients et des charges que l'on a connus avant de se marier. La sagesse et même le devoir consistent à ne pas accepter un trop lourd fardeau; et, vraiment, celui de Mme Roland était supportable. Nous l'avons déjà dit : il n'y avait pas eu surprise. Elle savait bien, le jour où elle avait dit oui, que son mari aurait soixante ans avant qu'elle en eût trente-neuf; il fallait prévoir qu'il pourrait alors préférer le bonnet de coton, le lait de poule et la tisane aux chants d'amour. Quant aux défauts de caractère, cette part redoutable de l'inconnu, ils n'étaient pas des plus graves : de l'indécision, de la vanité, de petites exigences, voilà ce que dénoncent les Mémoires, qui, certainement, n'ont, sous ce rapport, rien celé. Ils prouvent, en revanche, sans le vouloir, que Roland avait du cœur, de la générosité, et, surtout, qu'il aimait passionnément sa femme. Elle n'en doutait pas, car lorsqu'elle fut condamnée elle dit à l'un de ses compagnons de captivité : « Roland ne voudra pas me survivre; » et en effet il se suicida dès qu'il apprit son exécution.

On le voit, même en acceptant les thèses les plus larges, il est absolument impossible d'excuser, par les torts de son mari, la conduite de Mme Roland. Aussi ses plus habiles défenseurs mettent-ils en avant les droits de la passion et ses violences.

Écartons les *droits;* ils n'existeront que sous la loi saint-simonienne ou phalanstérisme, loi de bestialité. Quant aux violences, aux entraînements, je ne refuse nullement de compter avec eux. Le cœur sera toujours plus difficile à gouverner que l'esprit, déjà si rebelle, et je me défie volontiers de ceux qui ne lui pardonnent rien. Si je condamne Mme Roland coquetant avec Bancal et s'amusant à voir soupirer Lanthenas, je puis la plaindre de son amour pour Buzot, mais j'y mets des conditions : elle ne s'en glorifiera pas, elle le combattra, elle en

souffrira. Un sentiment tout contraire éclate dans les Mémoires et remplit les Lettres. Pas de lutte, pas d'angoisses, pas même d'indécision. Elle va droit devant elle comme si le chemin était libre; elle est heureuse de sa passion, elle y trouve une joie sans mélange et s'y abandonne entièrement. Au lieu de souffrir de son amour, elle souffre uniquement « de l'absence de celui qu'elle aime. » Cette sérénité est odieuse. Je m'étonnerais que le simple moraliste n'en fût pas révolté comme le chrétien, si je pouvais croire à une vraie morale chez des *penseurs* séparés du christianisme.

IX

Mme Roland resta cinq mois en prison; elle fut transférée de l'Abbaye à Sainte-Pélagie et enfin à la Conciergerie. Elle crut d'abord qu'on l'envelopperait dans le grand procès des Girondins. Cette perspective lui souriait. Elle se voyait devant le tribunal révolutionnaire, confondant ses ennemis, entraînant l'auditoire et « faisant tourner au profit de la chose publique » l'oppression qu'elle aurait subie. Elle dût bientôt renoncer à cette illusion. La liberté de la défense fut supprimée. Elle écrivit alors : « Brissot va être immolé; je trouve plus atroce que « cela même la disposition qui interdit tout discours aux accusés. Tant « qu'on pouvait parler, je me suis senti de la vocation pour la guillotine. »

Sans entrer dans trop de détails, notons quelques incidents caractéristiques.

On dit un jour à Mme Roland qu'elle était libre, on lui ouvrit les portes de la prison, puis on l'arrêta immédiatement de nouveau. Cette odieuse comédie avait pour but de *régulariser sa situation*. Ses gardiens lui montrèrent des égards, mais les personnages du jour lu prodiguèrent ou lui firent prodiguer les plus lâches insultes. Le *Père Duchesne*, feuille officieuse, avait soin de rappeler qu'elle était sous les verroux, et que l'échafaud l'attendait. Il publiait des articles que les marchands de journaux criaient dans tout Paris. « A propos de la « vieille Roland, disait-il, f....., il faut voir sa mine allongée à « l'Abbaye. J'ai voulu me donner la joie d'aller lui rendre visite dans « ce lieu où ses favoris m'ont fait siffler la linote.... Madame Coco, « toujours aux aguets, vient toujours montrer sa face plâtrée à tous « les arrivants. Elle paraît toute interloquée de voir un b..... carré « de ma sorte dans un gîte où on ne voit guère que de petits mes- « sieurs de l'ancien régime. » Il raconte un entretien qu'il aurait eu sous un déguisement, avec la prisonnière, et lui prête toutes sortes de propos contre la République. Il termine ainsi :

« Vieux sac à révolution, reconnais le Père Duchesne; je t'ai laissée défiler ton chapelet pour te connaître. Le pot aux roses est découvert; tous tes projets sont à vau-l'eau. Non, les Français ne se battront pas pour un crâne pelé comme celui de ton vieux ... et pour une salope édentée de ton espèce. Tous les départements vont être débrisottés et dérolandisés. Pleure tes crimes, vieille guenon, en attendant que tu les expies sur l'échafaud. »

Voilà ce qui s'imprimait alors aux frais de l'État, contre une femme emprisonnée pour cause politique, et qui allait mourir! Ces infâmes articles, on les lisait partout aux applaudissements de la foule; on les hurlait sous les fenêtres de l'Abbaye. En trois ans de règne, les lumières philosophiques nous avaient fait descendre au-dessous de la sauvagerie. Les Cafres aiment le sang, et ils insultent aussi leurs victimes, mais ils n'y mettent pas ce degré d'abjection.

Mme Roland supporta toutes ces cruautés sans faiblir; elle fut également très-ferme devant les vils coquins qui usurpaient les fonctions de juges. On l'accusait de complicité avec les députés qui avaient voulu insurger les départements. Leur complice, elle l'était par ses opinions et ses vœux, elle ne l'était pas par ses actes. Mais cela importait peu; sa condamnation était d'avance arrêtée. Elle le comprit, et se demanda si elle devait attendre le coup du bourreau ou s'arracher elle-même la vie. L'idée du suicide lui souriait; c'était une fin républicaine et philosophique. Elle y fut un moment décidée, et c'est alors qu'elle écrivit *ses dernières pensées*, avec cette épigraphe : *To be, or not to be : it is the question* (1). C'est un assez long morceau, écrit avec une liberté d'esprit qui étonne et une emphase qui afflige. On y rencontre des élans où le cœur se montre en dépit de la rhétorique, mais l'ensemble est trop visiblement adressé à la postérité. Elle y engage Buzot à suivre l'exemple qu'elle va donner : « Reste encore « ici-bas, s'il est un asile ouvert à l'honnêteté; demeure, pour accuser « l'injustice qui t'a proscrit. Mais, si l'infortune opiniâtre attache à tes « pas quelque ennemi, ne souffre point qu'une main mercenaire se « lève sur toi, meurs libre comme tu as su vivre, et que ce généreux « courage qui fait ma justification l'achève par ton dernier acte. » Bosc, sur qui comptait Mme Roland pour avoir du poison, lui fit abandonner ce projet de suicide.

Il ne lui fut permis ni de s'expliquer complétement pendant l'instruction, ni de se défendre devant le tribunal. Les juges avaient hâte d'expédier leurs victimes et dédaignaient de sauver les apparences. Ils

(1) Vivre ou ne pas vivre, telle est la question.

voulaient bien qu'on ne vît en eux que les pourvoyeurs du bourreau.

Lorsqu'on lui signifia son arrêt de mort, elle répondit : « Vous me « jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez « assassinés; je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils ont « montré. »

Elle tint parole. Riouffe, dans ses *Mémoires d'un détenu*, l'a représentée partant pour le tribunal et rentrant à la Conciergerie après sa condamnation.

« Le jour où elle fut condamnée, elle s'était habillée en blanc et avec soin; ses longs cheveux noirs tombaient épars jusqu'à sa ceinture; elle eût attendri les cœurs les plus féroces; mais ces monstres en avaient-ils un? D'ailleurs elle n'y prétendait pas; elle avait choisi cet habit comme symbole de la pureté de son âme. Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie; elle indiqua par un signe démonstratif qu'elle était condamnée à mort. »

L'exécution eut lieu le jour même. « Sur les quatre heures et demie « du soir, dit M. Dauban, le charette sortit de la Conciergerie; elle « portait deux victimes : Mme Roland et le directeur de la fabrication « des assignats nommé Lamarque. Une foule comme celle qu'attirait « ce genre de spectacle, mais plus considérable ce jour-là, car la « nouvelle de la condamnation s'était vite répandue, entourait la voi- « ture. Des forcénés vociféraient, en montrant le poing aux victimes « et en les accablant d'injures : *A la guillotine! à la guillotine!* » Le compagnon de Mme Roland s'affaissait sous la terreur de la mort; elle lui parla avec fermeté, avec gaieté, lui rendit quelque courage et le fit même sourire. Au pied de l'échafaud elle dit à Lamarque : « Montez le premier, vous n'auriez pas la force de me voir mourir. » Il accepta, mais l'exécuteur hésitait à ratifier cet arrangement, contraire aux règles : « Pouvez-vous, lui dit-elle en souriant, refuser à une femme sa dernière requête. » Son tour vint, elle gravit l'échelle d'un pas tranquille et ferme. Pendant qu'on l'attachait sur la planche elle aperçut une statue de la liberté et s'écria : « O liberté! comme on t'a jouée! »

Le lendemain les journaux officiels et officieux dénoncèrent son courage comme un dernier attentat. Elle a *insulté le peuple*, disaient-ils, et prouvé qu'elle était *un monstre sous tous les rapports*.

On a raconté qu'au moment même de monter sur l'échafaud elle avait demandé une plume, de l'encre et du papier pour écrire ses dernières impressions. D'après M. Dauban, *cette assertion est contraire à toute*

vraisemblance. M. Faugère, qui nous donne les traditions de la famille, est d'un autre avis. Il croit à la demande de Mme Roland et veut y voir une pensée religieuse. « Cette âme, dit-il, à qui le souffle d'en « haut avait été si libéralement départi, et qui était, malgré tout, res- « tée intimement religieuse, avait sans doute, en ce moment suprême, « une vision surhumaine, une révélation inattendue, un argument « nouveau d'immortalité. Elle avait l'évidence d'une justice divine « qui la consolait, dans une mesure infinie, de l'atroce iniquité dont « elle était la victime... »

Le caractère de Mme Roland n'autorise pas la dénégation si absolue de M. Dauban. Même à ce moment suprême sa fermeté a pu glisser dans l'emphase. Cependant il convient de constater que le ouï-dire accepté par M. Faugère ne fut mis en circulation que sept ans après la mort de Mme Roland. Le premier éditeur des Mémoires, Bosc, témoin de son supplice, n'en a rien dit. Ce fut Champagneux qui le rapporta le premier, afin de faire ressortir le stoïcisme de la victime. Si le fait est douteux, l'interprétation que présente M. Faugère est, hélas! plus douteuse encore. Que cette malheureuse femme, qui avait si gravement péché contre la foi, qui avait si souvent profané l'Eucharistie, ait eu, au dernier moment, une illumination subite, qu'elle ait pu dire dans son cœur : Je vois! je crois! qu'elle ait voulu le proclamer; c'est possible; et tout chrétien voudra l'espérer. Mais, quand on fait de l'histoire, quand on étudie un caractère, il faut s'en tenir aux documents authentiques. Or les derniers écrits de Mme Roland écartent absolument l'idée chrétienne de Dieu. La seule religion qu'on y puisse trouver, c'est le déisme de Rousseau, la croyance à l'*Être suprême* de Robespierre. Voici la phrase qui termine la troisième partie des Mémoires :

« Nature ouvre ton sein ! Dieu juste reçois moi ! (1) »

Elle disait dans ses *dernières pensées :*

« Divinité, être suprême, âme du monde, principe de ce que je suis de grand, de bon et d'heureux, toi dont je crois l'existence, parce qu'il faut bien que j'émane de quelque chose de meilleur que ce que je vois, je vais me réunir à ton essence. »

Telles sont les seules idées religieuses que Mme Roland ait montrées dans sa prison. Puisse-t-elle, au pied de l'échafaud, au seuil de l'éter-

(1) Je donne ici une note de M. Dauban : « ces mots : *Dieu juste reçois moi* ont été supprimés par Bosc dans l'édition de 1795 : la suppression a été consacrée par Champagneux pour l'édition de 1800. Ne point-elle pas l'époque ? »

nité, s'être rappelée que le jour de sa première communion elle avait versé des larmes de joie!

X

Mme Roland avait certainement des facultés brillantes ; mais, sauf son courage tout viril, trop viril peut-être, elle ne possédait, dans leur complète expression, ni les vertus, ni les dons qui commandent l'admiration de la postérité. Elle laissait incontestablement à désirer du côté du cœur, et son intelligence, quoique distinguée, n'atteignait dans aucune voie les sommets. Pourquoi donc a-t-elle joué un si grand rôle? Pourquoi rencontre-t-elle, aujourd'hui encore, des admirateurs si nombreux et si enthousiastes? pourquoi ? Parce qu'elle représente une des faces de la Révolution. C'est la femme des temps nouveaux. Elle veut tout connaître et n'approfondit rien ; elle a horreur de la règle ; toute supériorité sociale lui porte ombrage, tout devoir lui pèse ; elle a rejeté le joug de Dieu, elle veut rejeter celui du mariage ; elle ne croit qu'à sa propre raison, et sa raison est gouvernée par ses appétits. C'est bien une révoltée.

Et cependant cette organisation offrait de grandes ressources ; il y avait de louables aspirations dans ce cœur, de nobles ambitions dans cet esprit. Mais un immense orgueil développé, et, sous certains rapports, abêti par l'amas des lectures, a étouffé la bonne semence. Soumettez Marie Philipon à la discipline, enlevez-lui les mauvais livres, donnez-lui le sens chrétien, c'est une autre femme. Elle domine son imagination, combat son orgueil, accepte sa condition ; elle apprend enfin à lutter contre elle-même, et c'est la grande science de la vie. Le même fond donne d'autres fruits. Vous n'avez probablement pas l'héroïne selon le monde, vous n'avez pas non plus ce qu'elle croyait être : une perfection ; mais sa vigoureuse intelligence se développe dans la droite voie, elle aime le devoir, elle veut s'y soumettre et peut rappeler cette parole de l'Écriture : « La femme de bien est la plus riche récompense qu'il soit donné à l'homme de recevoir ici-bas.»

EUGÈNE VEUILLOT.

L'ENTERREMENT

DES

GÉNÉRATIONS SPONTANÉES

I

Il faut revenir, encore une fois, à ces générations spontanées, mais ce sera la dernière; aussi bien le débat est assoupi, le calme rétabli, et l'instant est propice pour parler sans soulever des violences et des injures.

Certains adversaires des doctrines matérialistes que nous combattons ont voulu tenter un coup de politique. Voyant que les discussions passaient par-dessus les expériences de laboratoire — qui seules, à notre avis du moins, doivent donner le mot de l'égnime — et allaient frapper en plein des vérités d'un ordre supérieur, ces habiles politiques ont cru pouvoir affirmer que la philosophie et la foi étaient en dehors de ces querelles, qu'elles n'avaient rien à craindre des générations spontanées, et ils ont proposé la conciliation. Ils ont alors exhumé une théorie ancienne qui, je le crains, n'aura qu'un tort: celui de ne satisfaire personne. En deux mots la voici :

« L'élément générateur des infusoires est le corps qui se putréfie; ces êtres putrides *issus de la mort* ne sont pas des êtres créés, mais les derniers produits du corps qui a vécu, les dernières lueurs de son activité organique. »

Qu'on explique alors comment ces microzoaires se produisent dans une liqueur *sucrée* (le sucre est-il un corps vivant?), exposée au contact de l'air ? Et puis, qu'est-ce que cette vie qui procède de la mort? Peut-on s'imaginer ces êtres putrides qui existent sans avoir été créés? Toute l'histoire naturelle est bouleversée; voici des êtres réels, créés par Dieu ; en voici d'autres, fantômes nés de la mort. Alors que devient la notion fondamentale de l'espèce? Ces fantômes n'ont-ils pas,

comme les animaux supérieurs, leur histoire propre? ne se reproduisent-ils pas selon les lois générales de la génération? n'ont-ils pas leur fonction, une fonction très-importante dévoilée par M. Pasteur, dans le plan de la création? Si cette théorie, qui introduirait le manichéisme dans la création, avait la moindre valeur scientifique, j'appuierais davantage pour en faire sortir toutes les conséquences; mais il convient d'attendre qu'elle se précise, si elle doit se formuler et faire quelque bruit un jour.

Tont cela, il ne faut pas avoir le coup d'œil très-vif pour l'apercevoir, tend vers le matérialisme. On va me dire que je fais mal à propos intervenir le matérialisme, et que la génération spontanée, fût-elle une vérité, ne compromettrait en rien la saine philosophie. J'en conviendrais peut-être si, au-dessus des lois que la science croit découvrir, on place un Dieu personnel, créateur et providence. Mais accordez un instant à un athée la génération spontanée, et vous allez voir ce qu'il va en faire sortir. Remontons, vous dira-t-il, à des milliers d'années, avant que la vie ait apparu sur notre planète. Voici, sans qu'un Dieu ait parlé, que les êtres microscopiques apparaissent. Les siècles succédant aux siècles, ces infusoires grandissent et deviennent des espèces supérieures; le temps s'accumulant toujours, ces espèces se perfectionnent et se changent en mollusques, en poissons, en mammifères... Encore un effort de la nature, et le singe se transforme, devient l'homme, non plus l'homme créé à l'image de Dieu, mais l'homme animal, tel que le conçoit le matérialisme. Et voilà comment avec deux erreurs, la génération spontanée et la variabilité illimitée de l'espèce, on peut supprimer la création.

Les athées ne prennent guère la peine de dissimuler leurs espérances. Écoutons-les. D'abord, voici l'*Opinion nationale* :

« Qu'il y a-t-il au fond de la question expérimentale qui s'agite? *La production des premiers vivants est-elle un phénomène naturel ou l'effet d'un miracle?* Voilà la question. On appelle hétérogénistes ceux qui admettent la première solution; leurs adversaires tiennent pour le miracle. Il s'agit donc de savoir si le miracle, qui n'a aucun rôle, ni dans l'embryogénie actuelle ni dans la physiologie des êtres vivants, pas plus qu'en astronomie, en géologie, en médecine, a été l'artisan *de la première apparition*, et, on pourrait même dire, de l'incarnation des plus anciens représentants de chaque type vraiment primitif. En d'autres termes, la science va-t-elle ici baisser pavillon devant la thaumaturgie? »

Le *Siècle* parle le même langage. Il y a visiblement un mot d'ordre donné. Bien naïf celui qui, n'étant point athée, ne voit pas cela.

« Si des insectes, si des végétaux peuvent se produire sous nos yeux, l'homme, le lion, l'éléphant, le cèdre, le chêne, le palmier, ont pu se former de la même manière, à l'une des époques de la création. *La chaîne de la vie est infinie*, et ses manifestations varient suivant le milieu qu'elle traverse. — Mais vous voyez d'ici l'effet produit par cette doctrine diabolique; vous entendez le *tolle* qu'elle a dû soulever. *L'hétérogénie souffle sur le miracle de la création!* Et il n'en fallait pas tant autrefois pour passer devant le prétoire de la sainte inquisition. Si nous avions encore le bon vieux temps du moyen âge, MM. Pouchet, Joly et Musset auraient le sort de Galilée, d'Etienne Dolet, de Giordano Bruno, de Vanini. A la corde! Au bûcher! Vite le *san-benito* à ces damnés qui prouvent que la terre tourne, que le paradis terrestre est une légende, et que la vie est infinie! »

Un rédacteur du *Monde*, M. Coquille, écrivait il y a quelque temps ces lignes d'un sens profond.

« Nous laissons de côté le ridicule d'êtres se donnant à eux-mêmes l'existence : c'est-là le sens de la génération spontanée. L'être préexiste à son existence! Le poëte Lucrèce dans l'antiquité, et Lamark dans les temps nouveaux, affirment que l'homme a créé ses facultés et ses organes par l'habitude : ainsi il a créé son nez à force de se moucher, etc. C'est très-bien; mais qui a créé le bras et les doigts? Au fond de cette doctrine *qui nie la création*, les causes finales et la *distinction des espèces* gît le panthéisme : ceci est compris d'instinct par tout le monde. »

Croira-t-on à présent que la génération spontanée ne soit pas une excellente machine de guerre dirigée contre la saine philosophie?

II

Au fait, si les adversaires de nos croyances veulent réduire la génération spontanée aux proportions d'un problème purement scientifique, j'y consens volontiers. J'ai dit dans quel sens il était résolu scientifiquement, et j'y vais revenir, mais pour fermer la discussion. Aussi bien les derniers incidents de cette longue dispute sont curieux à connaître. L'hétérogénie est aujourd'hui morte et enterrée; reste l'épitaphe à mettre sur son tombeau.

J'ai laissé la discussion au moment où M. Pasteur, voulant en finir avec les affirmations sans preuves de M. Pouchet, essayait de circons-

crire le débat qui s'égarait. Il affirmait, demandant à en faire la preuve « qu'il est toujours facile de prélever en un lieu déterminé un volume d'air ordinaire tout à *fait impropre à provoquer une altération* quelconque dans une liqueur éminemment putrescible ; » en d'autres termes que l'air, l'eau, plus une matière organisée, ne produisent pas nécessairement des êtres vivants... comme l'affirment MM. Pouchet, Joly et Musset.

Ces Messieurs acceptent le défi et écrivent à l'Académie (16 novembre) : que M. Pasteur prenne un ballon, un analyseur (c'est un ballon dont le col a été fermé à la lampe pendant l'ébullition du liquide) ; qu'il l'ouvre en tel lieu qu'il jugera convenable ; qu'il répète l'expérience tant qu'il voudra, et, si « *un seul matras demeure inaltéré*, nous avouerons loyalement notre défaite. »

Quels seront les juges du débat? Tous les adversaires sont d'accord pour porter la discussion devant l'Académie des sciences. « En résumé, dit M. Pasteur, je porte un défi à MM. Pouchet, Joly et Musset ; mes savants adversaires ne le déclinent pas. La compétence des juges est incontestable et incontestée. Je prie donc l'Académie de vouloir bien nommer une commission. »

La commission est immédiatement formée. Jamais on ne mit un tel soin à satisfaire les moindres exigences. Les hétérogénistes prétendent que les expériences à faire ne sont pas seulement des expériences de chimie, qu'elles sont surtout physiologiques. L'Académie, pour accéder à leurs vœux, nomme tout d'abord membres de la commission, MM. Flourens, Milne-Edwards, Brongniart, un physiologiste, un zoologiste, un botaniste, puis deux éminents chimistes, MM. Dumas et Balard. Tout va bien jusqu'ici ; les hétérogénistes remercient l'Académie et protestent de leur reconnaissance.

On avait fixé le jour où commenceraient les expériences. M. Pouchet et ses partisans font défaut, et demandent un sursis par le motif que la température leur serait défavorable. M. Pasteur, lui, est présent, et déclare qu'il est à la disposition de l'Académie en printemps comme en toutes saisons. Le délai est accordé, et la commission rédige son programme définitif. Vous croyez que M. Pouchet et les autres vont l'accepter ? pas du tout ; ils le refusent net. La commission affirme son droit de régler l'ordre des expériences afin de ne pas s'exposer à des causes d'erreur ; les hétérogénistes ne l'entendent pas ainsi : ils se constituent juges de la commission elle-même. C'est curieux, mais c'est ainsi.

Voilà le commencement de la bataille ; les journalistes — on devine lesquels — jettent leur encre à la tête de l'Académie : « Ce sont là les facilités que vous donnez à la *vérité* (ainsi avant que les expériences soient commencées, la génération spontanée est une vérité) pour se produire ! Que feriez-vous si vous vouliez l'étouffer ?... Il fallait être généreux jusqu'au bout (il s'agit bien de cela dans les problèmes scientifiques) et accepter le combat comme le voulaient vos adversaires... Car ce sont pour vous des adversaires que les hétérogénistes ; vous n'êtes des juges que de nom, vous êtes partie... Ils voulaient commencer par ici, aller là, s'arrêter plus loin, et, au lieu de les laisser faire, vous prétendez leur tracer, leur imposer la marche qu'ils suivront... etc. Qui trompe-t-on ici ?... »

L'Académie avait raison de vouloir procéder par ordre, en commençant par une expérience de M. Pasteur, laquelle est le point de départ du débat. Il s'agissait tout simplement d'ouvrir des ballons analyseurs en des lieux différents, et d'attendre quelques jours pour voir s'ils se peupleraient tous de germes. Si oui, M. Pouchet avait raison ; si non, M. Pasteur triomphait et la génération spontanée était vaincue. *Un seul* de ces ballons restant infécond, l'hétérogénie était culbutée. Il n'y avait pas d'équivoque possible ; aussi M. Pouchet et les autres refusent, ils se retirent noblement pour le plus grand intérêt de la science qu'ils ne veulent pas compromettre en leur personne.

L'Académie cependant tenta une conciliation. La commission pria les hétérogénistes de se rendre au Muséum d'histoire naturelle, dans le laboratoire de M. Chevreul. Là on parlementa beaucoup. Enfin M. Pouchet, comprenant fort bien que sa position n'était guère celle d'un martyr, et que le public malgré sa tendresse pour le défenseur de l'hétérogénie ne croirait pas à ses doléances, consent à voir l'expérience de M. Pasteur. Tout de suite M. Pasteur se met à l'œuvre ; tous les juges étaient présents.

Le savant expérimentateur voulut montrer de quelle façon il préparait ses ballons : il fit un analyseur. Alors commença une scène si bien prévue qu'elle ne surprit personne. « Votre solution est trop pauvre en principes fermentescibles... vos ballons ne sont pas identiques, par conséquent comparables entre eux... Ce ballon a bouilli trop longtemps, celui-là pas assez... » et le reste. Les hétérogénistes se déclarent satisfaits ; ils ne veulent plus en voir davantage. Apparemment ces Messieurs sont les juges de M. Pasteur ! Ils se retirent cette fois pour ne plus revenir. « Nous voulions voir M. Pasteur opérer et le prendre en flagrant délit d'erreur ! » Le tour était joué.

III

C'est alors que MM. Pouchet, Joly et Musset firent leur *appel au peuple*... je veux parler de cette fameuse conférence qui a troublé tout un soir le quartier de l'Ecole de Médecine. Le plus éloquent des « trois novateurs » fut chargé de persuader la jeunesse. Je n'ai pas de peine à dire que M. Joly eut ce soir-là un grand succès. Messieurs les étudiants, ignorant pour la plupart ce dont il s'agissait, applaudirent le persécuté, le martyr de l'Académie... Nobles cœurs !

Cette conférence a été imprimée, et nous l'avons sous les yeux. Pour qui sait lire et qui a le moins du monde l'habitude des expériences, cette pièce fort curieuse est l'acte de décès de l'hétérogénie.

D'abord M. Joly nie l'existence des germes dispersés dans l'air, lesquels, selon M. Pasteur, tombent dans les ballons et y produisent les animalcules. « Nous les avons cherchés ces germes problématiques, dit M. Joly, nous les avons cherché au moyen du coton-poudre, placé sur le passage d'un courant d'air... (p. 13). » Or cette expérience est de M. Pasteur. Pourquoi vous refusiez-vous un grand succès, lorsque vous pouviez la répéter devant M. Pasteur lui-même, à sa plus grande confusion?

L'expérience des ballons à col tortueux est encore fausse, dites-vous. « En nous conformant, dit M. Joly scrupuleusement aux indications de M. Pasteur, nous avons vu des végétations microscopiques se former dans des vases à cou tortueux chauffés deux fois... (p. 19). » Encore un autre triomphe certain dont vous n'avez pas profité !

Je cherche dans la conférence de M. Joly, une mention de la fameuse expérience de l'analyseur, origine de ce trop long débat. Rappelez-vous ce qu'ont dit les hétérogénistes : « Si *un seul* de nos ballons *demeure inaltéré*, *nous avouerons loyalement notre défaite*, » et voilà que M. Joly, après avoir raconté ses expériences à Luchon, à la Rencluse, après avoir analysé l'air ici, là et ailleurs, écrit cette phrase décisive : « Nous ne nions pas que sur une série de vingt, quarante ou soixante ballons, M. Pasteur ne puisse en observer *un certain nombre qui demeureront stériles*... (p. 26). » C'est plus qu'il ne faut, puisqu'*un seul* suffit !

Quant aux expériences des hétérogénistes, je n'ai rien à dire. Ces Messieurs veulent à toute force opérer à air libre ; alors ils constatent toujours et partout l'apparition d'animalcules et de végétations. Ce qui pourrait étonner, ce serait de voir la vie n'apparaître pas dans des conditions aussi favorables que le sont celles où la mettent M. Pouchet et ses adeptes.

Voilà les belles expériences qui ont eu l'approbation de Messieurs les étudiants. Cependant il y eut un moment de la soirée où M. Joly faillit indisposer le public. Fort heureusement la religion du professeur toulousain vaut mieux que sa science. M. Joly est chrétien, et il voudrait arracher au matérialisme l'arme de la génération spontanée; il voit le danger. « On prétend, s'écria-t-il, que notre doctrine est une monstruosité, une concession faite à l'athéisme... Alors il est donc athée, ce haut dignitaire de l'Église qui, en sa qualité de président du dernier Congrès scientifique tenu à Bordeaux, adressait à M. Musset de chaleureuses félicitations... » Un hurrah interrompit M. Joly. « Votre cardinal n'y entend rien, » cria un jeune polisson qui sans doute y entendait quelque chose. Alors M. Joly passa sans transition à M. Michelet « l'éloquent défenseur de nos libertés, » et les trépignements d'enthousiasme recommencèrent.

Bref, dans ce club peu scientifique, le problème de la génération spontanée a été résolu à coups de langue et de poings. L'Académie et M. Pasteur y ont été fort maltraités, et M. Joly porté en triomphe... Désormais il est prouvé pour beaucoup de gens naïfs que l'hétérogénie est une vérité, que ses défenseurs sont des martyrs de la libre pensée. Tout cela a été imprimé, et le bon public y a cru.

IV

Tels sont les incidents les plus dramatiques de cette querelle si passionnée. Nous avons du les raconter en toute vérité, puisque l'on a menti à plaisir. Tous les hommes de réflexion et de science savent désormais que penser de « cette absurde et très-commode hypothèse de la génération spontanée. (M. Flourens). »

De nouvelles expériences, dues à M. Coste, arrivent à propos pour rendre un dernier hommage à la vérité. M. Pouchet se plaignait de n'avoir pour contradicteurs que des chimistes; il désirait un micrographe et un physiologiste: il est servi à souhait.

M. Pasteur a surtout mis en évidence ce fait, que les germes sont apportés par l'air. M. Coste va prouver cet autre fait que des germes sont également apportés par la substance fermentescible.

M. Coste a voulu contrôler, une à une, les affirmations de M. Pouchet, Vous prétendez ceci : « Au bout d'un temps plus ou moins long il se forme à la surface d'une solution fermentescible une *membrane prolifère*, sorte d'ovaire ou de matrice, au milieu de laquelle se forment spontanément des œufs, desquels sortent les fameux microzoaires. » Examinons, dit M. Coste, si les choses se passent ainsi. L'éminent

embryogéniste accepte la discussion sur le terrain que M. Pouchet a choisi lui-même. M. Coste se sert, comme son adversaire, d'une macération de foin. « Si la pellicule qui se formera à la surface de l'eau est vraiment la gangue génératrice des infusoires, dit-il, ces infusoires ne doivent apparaître qu'après la formation de la pellicule. Or *on en trouve bien avant;* ils ont donc une autre origine. » Et il prouve que les animalcules viennent du foin. — M. Pouchet a la riposte facile et répond : « C'est vrai ; vous avez bien vu. Mais vos infusoires meurent dès que la liqueur se met à fermenter. Alors la membrane prolifère apparaît, et avec elle, de nouveaux microzoaires, qui eux naissent spontanément. » Ainsi la fermentation tue ceux-ci et fait naître ceux-là ! Décidément, le monde microscopique de M. Pouchet est un monde par trop fantastique !

Au fait, reprend M. Pouchet, vos premiers microzoaires n'apparaissent pas dans une solution préalablement filtrée. Si donc nous en trouvons plus tard, comment auront-ils pu naître autrement que spontanément? Direz-vous qu'ils ont traversé les filtres, dont les pores n'ont pas le diamètre du corps des infusoires? M. Coste fait passer le liquide à travers six filtres, et trouve encore des animalcules sur la dernière feuille ; leur corps s'est allongé, comme à travers une filière, en pénétrant les pores du papier. J'ai dit plusieurs fois que M. Pouchet et les autres ne savent pas expérimenter : M. Coste vient de me fournir des motifs suffisants pour répéter mon affirmation.

J'admire la patience de M. Coste, l'œil pendant des jours entiers au microscope, cherchant à surprendre les métamorphoses de ces infusoires, lesquelles ont pu faire croire à des générations spontanées. Il a étudié spécialement le Kolpode, le plus gros de ces microscopiques animaux. Quand la pellicule pseudo-proligère se forme, les Kolpodes qui préexistent, — c'est un fait établi — se dirigent à la surface pour se nourrir de la membrane et s'y mettre au contact de l'air ; puis on en voit qui s'arrêtent tout à coup, se mettent à gyrer sur place, et continuent ce mouvement jusqu'à ce qu'une sécrétion de leur corps se soit coagulée autour d'eux en une sphère enveloppante ; il s'enkistent en un mot : alors ils deviennent immobiles complétement dans leur enveloppe comme un insecte dans son cocon. « *C'est là ce que M. Pouchet a pris pour un œuf spontané.* L'illusion est facile » et en fin de compte très-pardonnable. Bientôt ces Kolpodes enkistés se segmentent en deux, quatre... douze kolpodes plus petits qui, une fois distincts et séparés, entrent en gyration chacun pour son compte. Les mouvements auxquels ils se livrent finissent par user leur enveloppe ; on les voit

sortir de leur prison et se mêler à la population dont ils accroissent le nombre. Telle est l'explication du peuplement des infusoires.

Voilà d'admirables expériences qui, je le répète, terminent définitivement le débat! M. Pouchet et ses amis n'ont pas su dissimuler leur dépit. Le plus fougueux, celui de l'*Opinion nationale*, renvoie M. Coste au microscope et l'invite à chercher « si, à côté des vessies qu'il a vues, il n'y aurait pas aussi des lanternes. » Mais M. Coste ajoute-t-il n'en fera rien; il est infaillible. Voyez plutôt: « Il est membre de l'Institut, professeur au Collége de France, inspecteur général; il a ses entrées dans les ministères et l'oreille des ministres; une confiance auguste lui est acquise... M. Coste est donc une puissance; enfin M. Coste est M. Coste; » Oui, et M. Victor Meunier est M. Victor Meunier.

V

Il me sembleque voilà de l'expérience, et non point de la philosophie, encore moins de la religion. Mais les hétérogénistes, possédés par une idée préçoncue, refusent d'entendre tout ce qui peut les contrarier. Ce sont pourtant ces Messieurs que certains journalistes représentent comme des hommes de progrès; nous, leurs contradicteurs, eussions-nous cent fois raison, ne sommes que des rétrogrades. Nous voulons opprimer ceux qui prétendent penser librement; nous sommes des « charlatans, des trompeurs d'hommes, des faussaires. » (*Opinion nationale* du 17 juillet.)

Et l'on parle des chaînes, des cachots, des tortures de l'inquisition!...

« Autrefois, on brûlait l'hérétique Giordano Bruno, lequel faisait de Dieu l'âme de l'univers; on pendait Lucilio Vanini qui expliquait l'univers par le jeu des forces naturelles; on emprisonnait Galileo Galilei... fort heureusement le bon vieux temps est passé... » Oui, et M. Pouchet n'aura pas les palmes du martyre... de même que certain journaliste n'aura jamais ni bonne foi ni esprit.

Nos lecteurs, édifiés je pense, me permettront de ne plus leur parler désormais de ces générations spontanées. Il y a mieux à faire. Toutes ces insanités matérialistes qui voudraient corrompre la science ne sont en définitive que des produits d'une même et vieille erreur cent fois réfutée: le panthéisme. Or le panthéisme est la philosophie du paganisme, la doctrine de l'anarchie et de la servitude universelles...

Léopold GIRAUD.

LE SPIRITISME DANS LE MONDE MODERNE

Tel est le titre d'un article bien remarquable publié par l'éminente Revue romaine, la *Civiltà Cattolica*, dans quelques-uns de ses derniers numéros. Sans vouloir le traduire en entier, il nous a paru utile d'y puiser quelques enseignements pour compléter ce que nous avons déja publié, il y a trois ans, dans la *Revue du Monde catholique*, sous le titre d'Evocation des Esprits au dix-neuvième siècle, et dans la petite brochure, *la Vérité sur le Spiritisme*, qui nous avait été imposée par le Conseil central de l'Association de saint François de Sales, et dont la sixième édition est actuellement sous presse.

« L'incrédulité, dit la *Civiltà*, a été une des causes qui ont le plus puissamment concouru à propager les pratiques superstitieuses du spiritisme. A la fin du siècle dernier, la philosophie était devenue sceptique en Angleterre, matérialiste en France, rationaliste en Allemagne. Ces trois formes erronnées se sont fondues dans l'éclectisme moderne qui a puisé toutes ces aberrations à ces trois sources. Tout phénomène donc, présentant quelque chose de surhumain, de surnaturel, tout fait qui ne pouvait s'expliquer par une loi physique admise par ces profonds scrutateurs de la nature, était immédiatement regardé comme une imposture ou une illusion.

« Le matérialisme, qui n'admet pas l'existence des esprits, niera les faits les plus évidents, les plus palpables, plutôt que de reconnaître la fausseté de son système. Il les attribuera à la dextérité d'opérateurs habiles à tromper; pour lui, le magicien n'est qu'un charlatan, car il croit aux joueurs de gobelets, mais non à rien qui ne soit matière.

« Le rationalisme ne nie pas les esprits, mais se refuse à reconnaître dans la nature physique l'intervention de forces qui ne soient pas en elle; partant d'un principe différent il arrive à une conclusion identique, et plutôt que d'accepter les prestiges merveilleux du spiritisme, il dira qu'on est séduit par une grande dextérité.

« Enfin, le scepticisme arrive au même point par une voie plus oblique; avec ces lois de critique transcendante, il élimine de la réalité de l'existence tout ce qu'il ne peut mesurer à la règle de l'intellect humain, et par conséquent les faits supérieurs au cours ordinaire de la nature; il aime mieux se dire trompé par d'adroits prestidigitateurs, que de croire ce que lui révèlent ses yeux et ses oreilles, niant l'évidence de peur d'admettre le faux. De telles

dispositions de l'esprit font juger les faits du spiritisme moderne comme une innocente habileté de fourbes et de bateleurs. La curiosité de la foule, ainsi affranchie de la crainte d'un danger, a donc été piquée et alléchée par ce vague merveilleux, et la superstition infernale, dédaigneusement niée par la science mondaine, a réussi à s'en faire un complice et un appui. Qui pouvait, en effet, se faire scrupule d'assister aux réunions magnétiques d'un Mesmer ou d'un Puységur, d'interroger un somnambule ou un *médium*, ayant la certitude qu'il n'y avait là qu'une agréable tromperie habilement préparée par l'adresse d'un charlatan? Il importe donc de s'assurer de la réalité des prodiges du spiritisme, de manière qu'aucun homme raisonnable ne puisse en concevoir le moindre doute. Nous croyons que l'existence de ces prestiges confirmée par des preuves testimoniales de nature à convaincre la critique la plus difficultueuse, doit être regardée comme certaine. Ces preuves ne peuvent être regardées comme insuffisantes à en établir la certitude, à moins qu'on ne rejette en même temps les vérités historiques qui, toutes, s'appuient sur des attestations moins nombreuses et, à coup sûr, moins autorisées. »

L'auteur de l'article passe ensuite à un court examen du magnétisme, qui a précédé le spiritisme proprement dit. Nous avons vu avec étonnement qu'il n'ait pas ajouté aux causes de la propagation de ces prestigieuses superstitions l'ignorance profonde, même parmi de très-bons chrétiens, sur les faits de magie et de sorcellerie. Tout en croyant au diable, à son action incontestable sur l'humanité, le plus grand nombre des personnes les plus pieuses ont pensé pendant longtemps, beaucoup pensent encore, que cette action consiste uniquement à pousser au mal par des tentations et des suggestions secrètes, ne s'étendant pas au delà du for intérieur de la conscience. On niait donc les faits d'intervention surhumaine, on niait les faits de possession et d'obsession, en reconnaissant qu'ils avaient pu avoir lieu à l'époque de la prédication de l'Evangile par Notre-Seigneur et par ses apôtres, pour constater la puissance de Jésus-Christ sur les démons, mais qu'ils avaient cessé depuis lors. Nous reconnaissons nous-même qu'élevé dans ses idées nous les avons partagées malgré les infestations de maisons, telle que celle qui eut lieu chez M. Lerible, rue de Cluny, en 1843, et même dix ans après au début de l'invasion du spiritisme en Europe. Mais, en voyant que l'Eglise conservait toujours dans ses rituels les formules d'exorcismes contre les possessions et les maléfices, bien intimement convaincu qu'Elle n'autorise et n'ordonne rien d'inutile, rien qui puisse donner lieu à des croyances erronnées ou superstitieuses, nous avons humilié notre incrédulité, et, dès le commencement de cette invasion, témoin d'une de ces expériences si fréquentes à cette époque, où un esprit qui s'était d'abord donné pour une âme bienheureuse, adjuré au nom de Dieu, fut obligé de s'avouer démon, il ne put nous rester aucun doute sur la

nature infernale de ces pratiques, ni sur l'existence bien réelle de la magie.

Malgré les cures heureuses opérées par le magnétisme, malgré le caractère honorable et même la piété sincère d'un grand nombre de personnes qui s'y étaient adonnées, après les lumineux ouvrages de MM. de Mirville et des Mousseaux, il nous fut impossible également de ne pas y reconnaître l'intervention surhumaine d'esprits dangereux. Dans la petite brochure la *Vérité sur le Spiritisme* nous avons dit (pages 28 et 29) que « le magné-« tisme est tout simplement le spiritisme parlant par la bouche d'une per-« sonne endormie, au lieu d'être le spiritisme faisant frapper des pieds de « table, ou poussant un crayon dans une main. La personne magnétisée est « donc positivement occupée par un esprit qui n'est pas son âme. En d'autres « termes elle est *possédée*. » La *Civiltà Cattolica*, tout aussi formelle, dit dans son dixième chapitre : « Nous raconterons brièvement l'histoire de la *nécromancie* moderne de Mesmer jusqu'à Home, du magnétisme animal jusqu'à l'évocation des morts et aux relations avec les esprits. Mesmer, ajoute-t-elle, doit avec raison être placé à la tête de cette dernière période de la théurgie diabolique ; parce que, quoiqu'il ne se soit pas présenté au public avec le manteau et la baguette magique, mais avec le simple bonnet de savant, nous verrons que son système était cependant tout autre chose que scientifique, et que les prestiges de ses opérations étaient tout autres que naturels. »

Beaucoup de nos contemporains ne connaissent aujourd'hui de Mesmer que le nom. Nous croyons devoir donner ici une notice très-succincte sur lui et sur son fameux baquet. Médecin, né à Mersbourg, il avait assisté aux expériences du célèbre physicien le P. Hell, jésuite, sur l'action de l'aimant sur les animaux, premier essai du galvanisme, en 1773. Il en fit avec succès l'essai sur une demoiselle Œsterline attaquée d'une maladie convulsive, mais reconnut que l'aimant n'était pour rien dans cette guérison. Mal accueilli par les médecins, qui ne pouvaient admettre l'existence de ce prétendu fluide qu'il nommait magnétisme animal, il vint à Paris en 1778, et y obtint bientôt une vogue extraordinaire.

Voici quel était son appareil : Au milieu d'une grande salle il y avait un baquet, ou cuve en bois, percé de plusieurs trous vers le haut. Des baguettes de fer coudées et mobiles passaient à travers ces trous, et les malades, assis en rond autour de ce baquet, formant une chaîne, appliquaient l'une de ces baguettes à la partie affectée. Ce baquet, disait-il, conduisait le fluide que lui Mesmer y versait à l'aide d'une baguette plus longue en fer. Afin de frapper les imaginations il éclairait sa salle avec des appareils voilés, faisant entendre une musique douce. Malgré quelques cures, l'Académie de médecine le traita fort mal et raya même du nombre de ses membres Deslon, médecin du comte d'Artois qui, dans une brochure, avait appuyé ce nouveau système, tandis que le baron de Breteuil, ministre

d'État, lui offrait une pension de 20,000 francs pour acquérir son secret, plus dix mille francs pour établir une clinique magnétique. Le célèbre Bailly, à la tête d'une commission de l'Académie des sciences, fit un rapport concluant à la non-existence de ce fluide. Reprenons notre article :

« L'appareil théâtral de Mesmer fut bientôt supprimé, non-seulement sans en affaiblir les effets, mais avec adjonction de nouvelles merveilles. Le marquis de Puységur, l'un des plus heureux disciples de Mesmer, supprima baquet et baguettes métalliques, se contentant pour magnétiser de simple passes de main parcourant légèrement le corps du malade; bientôt même du simple contact, appuyant une main sur la partie affectée, l'autre à l'opposite, il annonça le premier, avec une formule expresse ce que Mesmer avait laissé obscurément comprendre, que tout dépendait du concours de deux volontés, celle de l'opérateur et celle du malade, qu'il fallait, que celui-ci du moins ne résistât pas absolument. Il obtint ainsi le premier le *somnambulisme magnétique* contenu en germe dans les expériences de Mesmer et que Bailly y avait peut-être entrevu. Mais la méthode n'était pas encore assez simple. L'abbé Faria put supprimer tout contact et produire le sommeil magnétique par un simple commandement. Il faisait asseoir dans un fauteuil la personne qu'il voulait soumettre à son action; il la laissait quelques instants dans un repos paisible, les yeux fermés, sans qu'aucun son, qu'aucun bruit pût la distraire. Et tout d'un coup il prononçait d'une voix impérieuse le mot *dormez*. Ordinairement la personne éprouvait un léger tressaillement, la chaleur s'accroissait, la respiration s'accélérait, une faible transpiration se manifestait, l'assoupissement commençait et le somnambulisme survenait. Ce que Faria obtenait par un commandemeut oral, plusieurs l'obtinrent ensuite par un simple acte de volonté, mentalement exprimé, sans aucune communication sensible entre le magnétiseur et le magnétisé; sans même la posibilité d'une communication; à une distance considérable l'un de l'autre dans la même ville, souvent même dans des villes éloignées.

« Après le somnambulisme simple, le *somnambulisme lucide* parut sur la scène, obtenu et annoncé pour la première fois à Lyon, par M. le docteur Petetin, à la fin du siècle dernier. Vingt-cinq ans après, le somnambulisme lucide devint *l'extase magnétique*, degré plus élevé; mais ni l'un ni l'autre ne différaient du simple magnétisme quant au mode de le produire sur les personnes, mais il en différait quant à l'étendue et au merveilleux des effets. C'est ce dernier degré que, depuis lors, les magnétiseurs produisent ou du moins cherchent à produire.

« Nous réduirons les divers phénomènes les plus ordinairement produits par ce somnambulisme, d'après les maîtres qui les ont le plus exactement décrits, aux neuf suivants : 1° Oubli total, au réveil, de tout ce qui est arrivé au somnambule pendant le sommeil; loi générale qui n'a d'excep-

tion que lorsque le magnétiseur, par un pacte qui peut être fait d'avance, ordonne au somnambule de se souvenir de tout ou partie de ce qui s'est passé dans l'extase; 2° insensibilité complète à toutes les impressions extérieures, même les plus violentes, exceptés seulement à la voix, aux signes mêmes les plus légers du magnétiseur ou de celui qu'il met en communication avec le somnambule; 3° développement de l'intelligence qui devient subitement capable de connaître les difficultés les plus ardues d'une science dont on ignorait même le nom; parler des langues qu'on ne savait pas, résoudre les problèmes les plus inextricables même pour les docteurs les plus consommés; 4° intuition de tout ce qui se passe dans l'organisme, voyant le désordre le plus imperceptible, apercevant la moindre altération, comme si le corps était tout transparent; on voit le mouvement ou l'arrêt de la moindre molécule nageant dans les fluides organiques; 5° connaissance des remèdes propres à guérir, et des maladies de toute personne qu'on met en communication pendant le somnambulisme; 6° prévision des événements futurs, vision des faits les plus éloignés, dévoilement des choses secrètes; 7° divination des pensées, obéissance au magnétiseur même sans signe apparent ou communication quelconque; 8° transposition des sens; ainsi on lit un livre placé sur le creux de l'estomac, on apprécie la saveur d'un mets approché de l'occiput, on entend le mouvement d'une montre placée sur les genoux; 9° enfin une dépendance presque totale du magnétiseur, non-seulement pendant le sommeil magnétique, mais même quand il a cessé. Pendant le sommeil magnétique les volontés, les pensées intimes du somnambule sont tellement sous la pensée du magnétiseur qu'il les excite, les refrène, les dirige, les dissipe à sa guise. Après le réveil, même après des jours, des semaines entières, quelques-uns des plus puissants magnétiseurs conservent un tel ascendant sur leurs *sujets*, qu'ils peuvent à leurs gré provoquer leur pensées et les faire tomber, de loin, dans l'extase magnétique avec plus ou moins de force, plus ou moins de simultanéité.

« Depuis une quinzaine d'années, l'extase magnétique a fait de nouveaux progrès, et par la communication avec les esprits est devenue *mystique*. L'origine de cette phase nouvelle a eu lieu probablement en Suède, parmi les disciples de Swedenborg, savant naturaliste, mais on ne sait s'il était fou ou *envahi*. Etant à Londres en 1743, il commença à avoir des visions, à converser avec les esprits, et crut être devenu membre d'une Société d'anges, privilége qui lui donna naturellement le droit de fonder une *nouvelle Eglise chrétienne*, qui trouva des prosélytes en Suède et en Amérique, pays d'où les doctrines spiritistes se sont principalement répandues. Depuis qu'on connaît les phénomènes magnétiques, les disciples suédois de Swedenborg l'ont développée, attribuant ses effets à l'intervention de bons esprits en lutte avec les mauvais esprits, à la disposition et au pou-

voir des somnambules. Les hommes instruits et de bon sens se moquèrent de cette explication, mais elle ne fut pas cependant abandonnée, et de Suède elle passa en France.

« Un de ses principaux champions fut un M. L. Alf. Cahagnet, ouvrier, très-puissant magnétiseur, et auteur de plusieurs ouvrages sur ce sujet. A la suggestion de l'âme de Swedenborg, s'il faut l'en croire, il fonda une société pour entrer en communication directe avec les âmes des morts. Ces âmes le visitent volontiers, aussitôt qu'il les évoque, et lui prodiguent leurs enseignements. Elles lui apprennent sciences, arts, coutumes, religion qu'il promulgue ensuite dans ses écrits avec une noble générosité. Seulement ces âmes ne veulent être ni vues ni entendues de ceux qui veillent, elles gardent leurs faveurs pour les endormis. Cahagnet donc, et ses disciples, commencent à provoquer comme à l'ordinaire le sommeil magnétique chez ceux qui désirent de telles visions; quand le somnambulisme commence, on évoque les morts, les anges, les esprits; la conversation s'entame, surviennent les enseignements, les conseils. Ces magnétiseurs nouveaux ont aussi leurs figures, des triangles, des cercles, ils ont le trésor jalousement gardé par les morts, les miroirs magiques, les parfums, les secrets mystérieux. Quoique acccueillie par la réprobation et le mépris, cette école s'est assez étendue, et les nouveaux soutiens qu'elle a reçus d'Amérique l'ont rendue dominante aujourd'hui en fait de magnétisme. Les disciples de Swedenborg, attribuant les phémonènes du somnambulisme tantôt aux anges, tantôt aux esprits, ne reconnaissent pas d'autres esprits que les âmes des morts. D'après leurs maîtres il n'y a d'anges bons ou mauvais que ces âmes. De là les anges mâles et femelles, Anglais, Suédois, théologiens et commerçants dont parle Cahagnet.

« Si ces visions ont été aussi communes parmi les non-catholiques, il se trouva aussi des catholiques qui prétendirent en avoir et pouvoir y faire participer les autres. Le docteur Billot, en 1839, publia un livre assez extraordinaire dans lequel il attribuait aux anges les phénomènes du somnambulisme, convenant que les démons pouvaient s'y mêler pour tromper les gens, leur donner des prévisions fausses, des doctrines erronnées. Il admet un *fluide magnatique* (pour indiquer l'influence des *Magnats* du ciel), émanant du trône de Dieu, remplissant toute la création qui y nage comme dans un océan de vie et de lumière. Le soleil, comme un miroir, en concentre les rayons et les réfléchit sur notre globe. Les *voyants magnatiques* voient cette lumière sans avoir besoin du soleil. Par son moyen ils peuvent entrer en communication avec les autres êtres matériels de la nature sans être obligés de se servir de leurs yeux et autres organes sensitifs. Ils entrent même souvent en relation avec les anges qui sont les vivants naturels de ce fluide comme les oiseaux dans l'air, les poissons dans l'eau. »

Nous avons dit que la *nouvelle église chrétienne* de Swedenborg, qui prit aussi le nom d'*église de la nouvelle Jérusalem*, s'était principalement étendue en Suède et en Amérique. En 1844 on comptait, dans les Etats-Unis, 44 assemblées de Swedenborgiens chez lesquelles la vision des anges étaient un avantage sinon donné à tous, du moins au plus grand nombre. Les adeptes s'intitulèrent *spiritualistes*, ayant la faculté d'évoquer les âmes des morts et de les mettre dans des rapports d'étroite intimité avec les *nouveaux croyants*. Jusqu'en 1847 ces esprits swedenborgiens prirent, ordinairement, des apparences ou formes sensibles; ils dictèrent leurs réponses par une inspiration manifestement entendue ou par des paroles qui se formaient dans l'air et paraissaient émaner des personnes apparues. L'année suivante, dans l'État de New-York, où la *nouvelle église* comptait le plus grand nombre d'adhérents, les esprits introduisirent un nouveau mode de communication bien remarquable, et qui fit rapidement le tour du monde. En voici l'origine :

« Dans le village de Hydesville, vivait paisiblement une famille Fox, composée de quatre personnes, le père, la mère et deux filles nubiles. Pendant quelque temps, le silence de l'intérieur fut troublé par des coups frappés aux portes, aux murs, dans les meubles, sans qu'on pût en découvrir la cause. Souvent encore, quand la famille était réunie autour du foyer, on entendait l'air murmurer tout autour, tandis qu'il n'y avait pas le moindre souffle de vent, ni rien qui pût produire ce bruit. Un soir les deux filles allaient se coucher. L'une d'elles fait par hasard craquer ses doigts : elle entend le même bruit se répéter tout à côté d'elle, sans savoir comment ni par qui. Sans s'effrayer, mais piquées de curiosité, elles ordonnent à la cause inconnue de ce bruit d'obéir à leurs volontés, lui disant : Qui que tu sois, frappe en cadence en comptant 1, 2, 3, 4, 5, 6. Les coups ne se font pas attendre et frappent l'air, dans la mesure prescrite, et avec les intervalles voulus. Accourue au bruit, la mère voulut aussi faire son épreuve et demanda au frappeur inconnu de lui dire l'âge de ses deux filles; deux séries de coups indiquèrent le nombre de leurs années. De nouvelles demandes trouvèrent la même obéisance, en sorte que la mère reconnut qu'elle avait la faculté d'obtenir de ces esprits invisibles, au moyen de ces coups, réponse à tout ce qu'elle voulait savoir. Elles s'appliquèrent donc à se faire une méthode dans ce mystérieux commerce, et, après quelques mois, elles réussirent à obtenir des réponses claires et précises à toutes leurs demandes. La réponse leur était donnée par des coups frappés sur les meubles, le sol, la muraille, même dans l'air. Ils ressemblaient au bruit que l'on fait en frappant du doigt sur une table. Il fut convenu entre elles et ces esprits si bienveillants qu'un seul coup signifierait *non*, trois *oui*, deux *peut-être*. Voulant une réponse en paroles, elles parcouraient toutes les lettres de l'alphabet jusqu'à ce que les trois coups indiquassent celle qu'il fallait

choisir. Ayant fixé le mode un peu long de cette prestigieuse correspondance, les dames Fox devinrent les intermédiaires pour donner à toute personne le moyen de converser avec les esprits; elles devinrent ce que les Américains appelèrent *Médium*. Des séances publiques eurent lieu. Le nombre des *médiums* aux Etats-Unis dépassa bientôt quarante mille; sept journaux se consacrèrent à propager cette critique nouvelle, à rapporter les réponses obtenues des esprits; des écrits, des livres nombreux furent publiés pour décrire les étonnantes merveilles du *spiritualisme*. Les méthodes se perfectionnèrent. Aux réponses par voie d'affirmation ou de négation se substituèrent certains alphabets acoustiques, puis des réponses écrites par le *médium* dont la main était rapidement dirigée par l'esprit, et même proférées par le *médium*, dont la parole non spontanée était dictée par l'esprit. Mais ces modes de correspondance laissaient toujours planer un soupçon de fourberie. De là un nouveau perfectionnement par la faculté transmise aux êtres inanimés de répondre. Sur la fin de 1851, les tables commencèrent à tourner, les guéridons à se mouvoir, les trépieds à frapper, les crayons à écrire en les fixant auprès d'un candélabre, d'une petite table, ou de tout autre objet auquel le *médium* voulait communiquer la faculté de répondre.

« L'Europe, qui avait envoyé en Amérique le spiritisme encore enfant et consistant dans le somnambulisme, la lucidité, l'extase et le mysticisme magnétique, le reçut d'elle conduit à une entière maturité par ces *médiums* américains, doués de telles facultés. Le vapeur *le Washington* fut chargé de cette espèce de restitution, et, par la voie de Hambourg et de Brême le spiritisme américain envahit inopinément l'Europe en 1851. Il s'y établit et s'y dilata sans que rien pût désormais le retenir. »

Nous ne donnerons pas ici les détails des prestiges produits par Home et les autres *médiums*, longuement exposés dans l'article de la *Civiltà Cattolica*. Ils ne sont que trop connus de nos lecteurs. Nous passerons immédiatement au paragraphe qui le termine.

« Pour classer en peu de mots les différents phénomènes communs à tous les *médiums* modernes à différents degrés, il faut d'abord distinguer les manifestations des esprits des communications avec eux. Les manifestations se reconnaissent en quatre principales séries de faits : 1° force occulte qui meut, soulève, soutient les corps pesants d'une manière toute contraire aux lois les plus certaines de la nature; 2° splendeurs variées dans une salle obscure sans aucune cause pour les produire; 3° bruits et sons de toute sorte depuis le moindre bruissement de l'air jusqu'aux plus terribles éclats du tonnerre; souvent même des accords harmonieux d'instruments, des chants, des voix les plus mélodieuses, sans qu'on puisse découvrir d'où ils émanent; 4° désordres des actes organiques et intellectuels comme rigidité imprévue des membres, respiration interrom-

pue, sensations suspendues, perceptions incertaines, liberté enchaînée.

«Maintenant, quant aux communications, elles doivent se distinguer en quatre catégories de ces organes ou interprètes des esprits qu'on a nommés *médiums*, ce qui veut dire intermédiaires ou médiateurs entre le monde visible et le monde invisible. La première est très-rare, ce sont les *entendants*, qui entendent les esprits, et peuvent converser avec eux en langage ordinaire. La seconde est plus rare encore, ce sont les *voyants*, qui aperçoivent les esprits sous une forme humaine ordinairement aérienne ou vaporeuse, mais quelquefois charnue et corporelle. Le troisième et la quatrième sont plus ordinaires : la troisième est celle des *écrivains* sous l'impulsion irrésistible des esprits, la quatrième des *interprètes* des coups frappés et mouvements convenus.

« Nous sommes ainsi parvenus, par une progression toujours insensible, vers une communication plus explicite et plus claire avec les êtres invisibles. Le mesmérisme débuta par une simple application d'un fluide animal ou vital. Il se transforma en somnambulisme presque dès le principe. Le somnambulisme devint lucide, extatique, mystique, selon le degré toujours croissant de communication avec la nature invisible ou surhumaine. Le fluide générateur de ces admirables effets s'appela d'abord *magnétisme, animal*, et, oublieux de cette nature, il ne tarda pas à se montrer ami des êtres non animés; et des arbres magnétisés de Mesmer il est arrivé, pat un progrès graduel, aux tables tournantes, aux trépieds écrivant, aux crayons prophétiques. Cette simple exposition des faits nous autorise à voir entre eux un lien commun qui les réunit en un seul groupe. C'est un germe unique qui se développe dans tous ses phénomènes d'une manière qui, dans ses variations, marche à son but, se perfectionnant toujours. Ces faits, qui sont nombreux, publics et contemporains, ont pu être exagérés, donner lieu à bien des impostures. Mais tous ne son t pas faux. Le monde a bien pu se laisser entraîner à la détestable influence des esprits mauvais, mais il ne pouvait pas se laisser sottement tromper par des fourbes et des imposteurs. »

Nous nous croyons obligé de faire quelques observations sur cet excellent article qui nous paraît regarder le spiritisme comme nouveau, comme ayant débuté autour du baquet magnétique de Mesmer. Rappelons qu'au commencement du XXIIIe chapitre de l'*Apologétique* de Tertullien se trouve ce passage : « Or, si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils « évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants, « à des chèvres, à des tables, s'ils imitent les prodiges en habiles charla- « tans, s'ils savent même envoyer des songes par le moyen des anges et « des démons qu'ils ont invoqués et qui leur ont confié leur pouvoir; à « plus forte raison ces puissances séductrices feront pour elles-mêmes ce « qu'elles font pour des intérêts étrangers. » Et bien des siècles aupara-

vant le prophète Osée (IV-12) avait dit : « Mon peuple a consulté *le bois*, « et le bâton lui a répondu. Mais l'esprit de fornication les a trompés, et « ils ont forniqué devant le Seigneur. » Les tables tournantes et parlantes, les évocations d'esprits, ne sont point une nouveauté, elles avaient lieu dans la plus haute antiquité, et, d'après les détails que nous ont laissés les prétendus philosophes de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie, Porphyre, Jamblique, Proclus, ils étaient encore plus avancés que nous sous ce rapport, puisqu'en faisant entrer un de leurs esprits dans le cadavre d'un homme qui venait d'expirer, ils lui conservaient toutes les apparences de la vie, le faisant mouvoir, agir, parler, seulement au moment où l'esprit l'abandonnait, le travail de dissolution que sa présence avait suspendu reprenait, et le faisait immédiatement tomber dans la situation où il se serait trouvé sans cet arrêt.

Non ! le commerce avec les esprits infernaux n'a jamais cessé. Après les savants ouvrages de MM. de Mirville, des Mousseaux, Bizouard, il ne peut s'élever aucun doute. La magie, il faut bien l'appeler par son nom, a toujours eu ses adeptes et ses victimes ; car, si les démons consentent à se soumettre pendant quelque temps aux volontés d'un homme, ce n'est pas seulement pour lui acheter son âme : ils ne lui délèguent leur puissance que pour l'employer à nuire. Il n'y a pas un seul procès de sorcellerie qui ne le prouve. Si parfois ils semblent faire quelque bien, s'ils guérissent des maladies qu'ils ont eux-mêmes envoyées, c'est pour tromper sur leur nature. Ne sait-on pas que l'ange de ténèbres se présente quelquefois pour nous séduire plus facilement sous les apparences d'un ange de lumière? Il y a toujours sans doute des moyens de le distinguer ; mais, pour y parvenir, il faut beaucoup d'humilité, car en se présentant ainsi, comme une faveur céleste, une récompense d'actes de vertu, il tâche de nous persuader que nous sommes parvenus à un haut degré de perfection, et il nous fait perdre la charité en nous inspirant le mépris de nos frères. Ainsi l'un des maîtres du spiritisme qui se cache sous le nom d'Allan Kardec vient de publier, sous le titre d'*Imitation de l'Evangile*, un livre dont en général la morale est pure. Il a la prétention non pas de réformer, il aurait ruiné d'avance sa doctrine, il prétend seulement expliquer et développer les sublimes enseignements de Jésus-Christ. Mais, selon l'expression d'une personne qui en avait lu quelques pages, *on aperçoit le pied de bouc à travers les enseignements de l'ange*. Pas un mot en effet contre l'impureté. Ainsi sur les versets 27 et 28 du chapitre V de saint Matthieu, où Notre-Seigneur dit que quiconque a regardé une femme avec un mauvais désir pour elle a déjà commis l'adultère dans son cœur ; il ajoute : (page 106) « le mot adultère ne doit point être entendu ici dans le sens exclusif de son acception propre, mais dans un sens plus général. » Est-ce assez clair? surtout si on veut aller à la page 309, où le chapitre XXII est tout

entier consacré à justifier le divorce. Nous croyons inutile d'en dire davantage sur cet ouvrage, dont l'unique but est évidemment de ruiner l'Evangile dans sa base, en cherchant à persuader que l'enseignement des esprits transmis par les *médiums* de tous les temps et de tous les lieux est en réalité le perfectionnement de sa doctrine, puisqu'il indiquent ces trois termes: Moïse, Jésus-Christ, le Spiritisme.

Il n'est malheureusement plus possible, aujourd'hui, de conserver le moindre doute sur la nature infernale de ces communications. Dans le livre que nous venons de citer, l'auteur convient, page 9 de l'introduction, que les esprits trompeurs ne se font pas scrupule de s'abriter sous des noms d'emprunt pour faire accepter leurs utopies. D'autre part, on nous assure qu'il existe aujourd'hui, en trop grand nombre à Paris, à Lyon, à Bordeaux, des réunions d'adeptes dans lesquelles les évocations se pratiquent comme dans l'origine du paganisme, dans les initiations antiques, dans les mystères des néoplatoniciens. On y pratique l'envoûtement pour envoyer des souffrances, des obsessions cruelles à ceux dont on veut se venger. Enfin, si nous en croyons une lettre qui nous a été communiquée, et dont l'auteur est d'autant plus digne de confiance qu'il déclare avoir fait partie de ses réunions, s'en être retiré avec horreur, et être revenu à la foi et à la pratique des préceptes de notre sainte religion, par le juste effroi de ce qu'il y a vu, le démon y paraît sous une forme humaine.

Marquis DE ROYS.

SCÈNES DE LA VIE IRLANDAISE

UNE ÉGLISE NEUVE

I

« Fermez la croisée, Cécil, il m'est impossible de supporter cela plus longtemps.

— Je ne puis empêcher cet affreux carillon d'entrer, maman; c'est un bruit capable vraiment de réveiller les morts. Si j'étais un homme, je réduirais en cendres cette église de John, et fondrais moi-même sa cloche.

— Vous ne feriez jamais une pareille chose, Cécil, dit la dame en croisant sur la fenêtre fermée les riches draperies qui y étaient suspendues. Vous aimez trop votre frère John pour l'affliger de la sorte. Et je doute que vous eussiez osé tenir un tel langage en sa présence.

— O maman ! je n'ai pas peur de mon frère John. Je l'aimais beaucoup quand il était à Oxford, surtout quand il revenait à la maison les jours de vacances. Mais je n'aurais jamais pensé qu'il deviendrait ministre et bâtirait une église dans notre propre jardin, avec cette horrible cloche suspendue dans sa tour. Non, je ne lui pardonnerai jamais d'avoir détruit tous nos arbres fruitiers pour faire place à son abominable...

— Silence ! Cécil, dit sa mère, en posant ses mains tremblantes et amaigries sur les lèvres de son fils. Vous n'avez pas le droit de critiquer ainsi votre frère; il ne *vous* a jamais offensé, et je vous défends de parler ainsi de lui et de ses affaires. »

L'animation qui était jusqu'alors sur les joues de l'enfant disparut, et ses yeux d'un bleu foncé se remplirent de larmes; il s'éloigna lentement et allait quitter la chambre quand sa mère le rappela.

« Cécil, revenez ici. »

L'enfant obéit et s'assit aux pieds de sa mère.

« Cécil, votre frère a déjà eu beaucoup à souffrir de tous les discours que vous avez tenus sur son église.

— Maman, j'ai seulement dit...

— Taisez-vous et écoutez-moi. Il a eu beaucoup à souffrir de tous ceux qui ont eu quelque part dans cette malheureuse affaire; mais je crois que

son jeune frère au moins devrait l'épargner, qu'il devrait se souvenir que son frère est de dix ans plus âgé que lui.

— Mais, maman, insista Cécil, si John ne m'a jamais offensé, il vous a offensée, *vous;* il a bâti son église, malgré toutes vos larmes et vos supplications, il l'a bâtie sur le sol profané de vos ancêtres catholiques.

— Cécil, cria sa mère en l'interrompant, de qui sont ces paroles? Elles ne sont sûrement pas de vous. Qui a osé ainsi envenimer votre esprit contre votre frère? Parlez, Cécil! »

Le jeune garçon vit une flamme de colère colorer pour un instant les joues de sa mère. Ses lèvres serrées tremblaient, ses yeux étaient brillants; mais il ne parla pas et resta debout, détournant la tête. Sa mère était penchée vers lui avec un visage d'une si grande pâleur, qu'un jeune homme qui se montra près de la porte entr'ouverte resta stupéfait.

« Cécil, je vous ordonne de me nommer la personne qui a osé censurer en votre présence la conduite de votre frère aîné.

— Mère, je vous supplie de ne pas presser davantage Cécil sur ce sujet, dit John Calvert en s'avançant. Je suis fâché, très-fâché de voir que vous souffrez à cause de moi. » Et il s'assit près de sa mère en lui prenant la main qu'il embrassa tendrement. « Renvoyez Cécil un instant, j'ai quelque chose à vous dire, mère.

— Je ne puis donner aucun ordre à Cécil, dit la mère tristement, il n'a pas l'habitude de m'obéir. »

L'enfant s'élança de sa place et sortit dans le jardin. Il y rencontra un jeune garçon à l'air distingué qui ne fit qu'un saut jusqu'à lui, et, le saisissant aux épaules, le regarda dans les yeux.

« Vous avez pleuré, Cécil Calvert, dit-il avec un léger ton de raillerie. Pauvre garçon! Est-ce que maman lui aurait donné quelques petits coups d'éventail sur les doigts. Cruelle mère d'être si sévère pour son joli bébé!

— Laissez-moi, cousin Paul, dit Cécil en se débattant pour se débarrasser de l'étreinte de son compagnon. Je ne suis pas d'humeur à supporter vos railleries. Si vous n'êtes pas disposé à être poli, allez-vous-en. »

Paul prit le bras de son cousin et le conduisit du jardin dans la partie du parc où s'élevait la nouvelle église. La cloche tintait lourdement et à intervalles, les ouvriers étant occupés à la fixer dans la haute tour.

« Voyez donc, Cécil, s'écria Paul, désireux de donner un autre cours aux pensées de son cousin. Ils ont perché un coq sur le haut du clocher comme le couronnement de tout ce monument gothique. Je voudrais vraiment l'entendre chanter et éveiller ainsi dans le voisinage quelques nouveaux Pierres qui ont renié non pas trois fois mais bien trente fois trois fois. »

Cécil éleva son regard vers l'objet indiqué, et vit alors un coq doré posé triomphalement sur le haut de l'église.

« De quelle utilité est cela? demanda Cécil, maintenant délivré de

son humeur sombre. Pourquoi ont-ils donc mis un coq sur leur clocher? Est-ce une invention nouvelle?

— C'est certainement nouveau dans ce style d'architecture, dit Paul avec un certain petit air de prédantisme, et son utilité est simplement de montrer de quel côté le vent souffle.

— Ne plaisantez pas, cousin Paul, dit Cécil en retirant son bras.

— Je ne fus jamais plus sérieux. N'avez-vous donc pas encore vu de girouette?

— Non pas, que je m'en souvienne, au moins sur des clochers d'église. Mais pensez-vous réellement que ce soit l'usage, parmi les protestants, de percher ce ridicule objet sur le sommet de leurs églises.

— C'est réellement vrai, Cécil; j'en ai vu souvent sur ma route d'ici au collége, surtout dans les districts agricoles. Je m'imagine que les fermiers réclament cet ornement comme devant favoriser leurs moissons, car je ne vois pas que l'on puisse y trouver aucune leçon morale ou religieuse.

— Allons, Cécil, reprit Paul en l'entraînant sur un siége à l'ombre d'un vieux chêne, asseyons-nous un instant; j'ai besoin de vous parler sérieusement. »

Un instant ils restèrent silencieux à contempler le paysage animé par le va et vient des paysans, des laboureurs, des troupeaux, par tous les mouvements d'une vie active.

A droite était l'ancienne maison des Lacy, la demeure de Cécil, avec sa verte et grande pelouse, ses beaux jardins, ses prairies que le moindre vent faisait onduler, ses champs de blé, et la gracieuse petite ferme aussi vieille que l'habitation elle-même.

Tout autour s'élevaient les différents cottages des tenanciers, dont les rustiques toits de chaume cachaient d'innombrables nids d'hirondelles, et sur les murs desquels fleurissaient le lierre grimpant et l'odoriférant jasmin. A la distance d'un jet de pierre était la nouvelle église, bâtie aux seuls frais et d'après les plans de sir Martin Calvert, dont les restes allaient être retirés de la voûte placée au-dessous de l'ancienne chapelle vers la droite de la maison. Les ancêtres de sa femme depuis plus d'un siècle reposaient là. Mais, comme il y avait de grands désaccords sur des sujets très-importants entre les anciens habitants de la voûte et le nouveau venu, le fils et l'héritier de sir Martin avait tout préparé pour retirer de la vieille voûte les restes de son père, et les faire transporter à une autre place, sous la chaire de la nouvelle église.

Cécil tourna ensuite les yeux vers la demeure de son cousin Paul que celui-ci contemplait déjà depuis un moment avec une singulière expression de tristesse. Cette maison était une villa italienne nouvellement construite, et sur les fenêtres de laquelle le soleil du midi dardait ses rayons.

Un magnifique jardin s'étendait devant sa façade. Au centre, on voyait une petite élévation toute recouverte de verdure, où était placée une statue en marbre de Marie Immaculée.

« J'ai des nouvelles à vous donner, Cécil, dit Paul. Papa s'est déterminé à quitter ce pays. Nous partons pour Rome la semaine prochaine. »

Cécil bondit de son siége et resta muet, stupéfait. Ses lèvres ne purent articuler un seul mot.

« Cécil, ne prenez pas cela si fort à cœur, mon ami. Allons, allons, courage donc.

— Paul! s'écria Cécil, que deviendrai-je quand vous serez parti?

— C'est ce dont je voulais vous parler. Mais, courage donc, et surtout ne pleurez pas. Il n'y a rien que je déteste autant que de voir un garçon pleurer. Allons, du courage! »

Cécil fit un vigoureux effort, mais il ne réussit pas. Les sanglots malgré tout lui échappèrent.

Paul ferma à demi ses paupières et se mordit les lèvres jusqu'au sang, puis il se leva, la figure toute contractée par les efforts qu'il faisait pour maîtriser son émotion et paraître un homme.

« Cela va mieux maintenant, sanglota Cécil en retenant son cousin. Mais je serais mort si j'avais tout gardé en moi-même. » Puis il s'essuya les yeux et fit un grand effort pour sourire. « Quand partez-vous, Paul?

— Lundi prochain. Nous partirons de grand matin. Le Père Saint-Jean vient avec nous.

— Et votre maison, qu'en faites-vous?

— Oh! nous ne pouvons l'emporter avec nous, mais le Père Saint-Jean nous a conseillé de retirer du jardin la statue de Notre-Dame. Il craint quelque démonstration antipapiste parmi les paysans. Les derniers venus sont de terribles antagonistes; cependant votre frère John trouvera un jour qu'il s'est bien trompé en chassant de malheureux catholiques pour donner leur place à des protestants, et en poussant de pauvres gens à manquer à leur conscience, comme les ouvriers qu'il emploie à construire son église.

— Je crois qu'il a déjà compris que des déceptions l'attendaient.

— Que voulez-vous dire?

— Hier, John fit une descente dans différents cottages, rassembla quelques jeunes garçons dans une grange vide, et commença à les sermonner sur la nécessité d'assister aux offices de son église tous les dimanches. Il promit à tous ceux qui avaient de la voix d'en faire ses chantres. Il paraît, d'après John, que tous ces petits irlandais eurent l'air si enchanté à cette proposition, qu'à l'instant même mon frère leur donna à chacun un schelling. Mais tout-à-coup arrive Hennesy, qui s'écrie : « Votre Honneur ferait bien d'essayer les voix avant de les acheter. »

John répond que cela lui ferait bien plaisir. Pat conduit le chœur et tous les enfants entonnent, avec des visages aussi sérieux que s'ils étaient à l'église, l'hymne que vous leur avez apprise il y a à peu près un mois. John ajoutait que, malgré tous ses efforts, ce chant sonna à ses oreilles toute la nuit et le forçait de crier aussi : « Je chante dans mon cœur l'Immaculée. »

— Mon cousin John s'est-il fâché contre les enfants? demanda Paul.

— Pas ostensiblement; il a admiré l'air de l'hymne et parlé d'y mettre d'autres paroles. Mais il a moins bien pris les observations du vieux Dennis le charpentier.

— Qu'était-ce donc?

— Je ne sais pas exactement; mais je l'ai vu arrêter John à la porte du jardin, et lui montrer la nouvelle église avec une grande animation.

— Et vous dites que Dennis paraissait furieux?

— Complétement enragé. Il pressait son poing contre sa tête, donnait de grands coups sur son genou avec sa main, tandis que sa vieille figure ridée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Je suis très-fâché de savoir que Dennis se soit ainsi emporté.

— Oh! mais cela n'a fait que du bien. »

Paul secoua la tête.

« Cela en fit vraiment, cousin Paul; car John nous a dit qu'il n'oubliera jamais le regard du vieillard, quand il lui disait : « Monsieur John, un temps viendra où votre cœur et votre conscience seront comme sur des brasiers ardents, et alors vous regretterez le jour où vous avez apporté la fausse doctrine parmi nous; mais il sera trop tard, trop tard, trop tard! » Et le bonhomme traversa en boitant la pelouse, criant et murmurant : « Trop tard, » jusqu'à ce qu'on ne pût plus l'entendre.

— Et votre pauvre mère, comment va-t-elle?

— Oh! Paul, elle est bien fâchée contre moi. Je lui ai déplu très-fort, en lui disant que John l'avait offensée en construisant son église. Je sais qu'elle a eu le cœur brisé, et cependant elle ne veut jamais me laisser dire un mot contre John. Elle a insisté pour savoir qui avait blâmé mon frère devant moi, et parce que j'ai refusé de le lui dire elle a été très-irritée.

— Sûrement, Cécil, vous n'avez pas refusé de lui obéir.

— Comment pouvais-je lui dire que c'est vous...

— Vous devez lui dire *tout*, et cela à l'instant même, sans penser à moi ni à rien autre chose qu'à votre devoir.

— Oh! Paul, nous aurions été séparés pour toujours.

— Cela ne vous donnerait pas le droit de désobéir à votre mère.

— Et devais-je lui dire aussi que je sais qu'elle a renié sa foi pour plaire à mon pauvre père? Que, bien qu'elle ait procuré une éducation catholique à sa seule fille, bannie depuis quinze ans de la maison, elle a consenti à

faire de ses fils des protestants, consenti à ce que l'un d'eux se consacrât à propager une religion qu'elle sait être fausse? O Paul! si je lui avais dit tout cela, je l'aurais certainement tuée. Je suis sûr que sa seule consolation est de croire que ses enfants ignorent ses chagrins.

— Je commence à craindre, dit Paul avec inquiétude, d'avoir eu tort de vous raconter tout ce que je sais de votre famille; peut-être aurait-il mieux valu vous laisser vivre dans l'ignorance des souffrances de votre mère. J'ai peur que vous ne puissiez jamais y remédier.

— Pourquoi? cria Cécil.

— Parce que vous suivez une mauvaise voie. La premier pas que vous ayez fait dans cette affaire a été un mouvement d'orgueil et de désobéissance. Il n'y a aucune bénédiction à attendre de cela. J'ai vraiment eu tort de vous dire que votre mère est une catholique. Mes motifs étaient bons; mais enfin je ne suis qu'un enfant, et j'aurais dû, avant de parler, en demander à mon père la permission.

— Oh! mon cher, cria Cécil, ce n'est pas bien. C'est vous qui m'avez appris à détester tout ce qui a seulement la forme de l'hérésie; vous m'avez instruit dans la vraie foi, vous avez stimulé mon zèle de façon à le préserver parmi nos paysans, et maintenant voilà que vous vous repentez d'avoir fait tout cela parce que...

— Parce que vous avez été irrespectueux et désobéissant lorsqu'il eût été très-important de vous montrer tout autre... Mais, voyez ces gros nuages! Nous allons avoir un orage affreux. La pluie commence déjà. A demain. Suivez mon conseil : soyez affectueux et soumis envers votre pauvre mère, et vous verrez alors tout ce que vous pouvez faire pour alléger ses peines. Adieu. »

Comme les deux jeunes gens se séparaient, la pluie, qui commençait à tomber, cessa tout à coup, et fut suivie de ce silence complet et lugubre qui d'ordinaire précède les grands orages. Aucune feuille des arbres ne bougeait. Les ouvriers avaient cessé leur travail dans l'église et étaient allés chercher un abri dans les différentes huttes des fermiers. Cécil, tout en se répétant les derniers mots de son cousin, prenait précipitamment le chemin de la maison. Comme il approchait de la porte, à l'entrée du jardin, une vieille femme se leva de la pierre où elle était assise, et avec l'aide d'un bâton se dirigea aussi, en boitant, vers la porte devant laquelle elle se tint debout. Elle était courbée et toute tremblante; sa tête énorme était enveloppée d'un vieux mouchoir rouge qu'elle avait attaché sous le menton. Ses traits ressemblaient à ceux d'une véritable sauvage, et ses vêtements annonçaient la plus complète misère. Ses yeux noirs et sombres étaient fixés sur Cécil; elle ne donna aucun signe de respect quand il approcha, et resta appuyée sur la porte comme pour l'empêcher de passer.

« Allons, allons, Mattie, dit Cécil d'un ton câlin ; laissez-moi passer ; un terrible orage se prépare.

— Oui, et il y en a qu'on laisse dehors, le jour à la pluie et la nuit au froid. Oui, sans abri, sans nourriture et sans feu ! On nous laisserait vraiment mourir de faim et de froid sur les grandes routes, pour déposer ensuite nos pauvres corps où aucune terre bénite ne les recouvrirait, parce que nous n'avons pas voulu renier la vraie foi et que nous ne voulons pas aller écouter les mensonges que débite votre frère le ministre, quand il est dans sa chaire à prêcher à quelques misérables rénégats.

— Mattie, laissez-moi passer ; ce n'est pas de ma faute si...

— Ai-je dit que c'était votre faute, cria-t-elle. Ne vous moquez pas de moi, Cécil Calvert ; car si je suis à moitié folle, c'est votre frère qui m'a conduite-là. Regardez mon joli petit cottage et les belles roses que Mike aimait tant. N'était-ce pas une demeure aussi précieuse pour nous qu'est pour vous votre grande maison. Oh ! j'aimais cette place, et j'avais toujours pensé y mourir et être ensuite enterrée dans une terre consacrée, sur laquelle Mike et les bébés pourraient s'agenouiller et réciter une prière pour ma pauvre âme. Malheur à celui qui m'en a chassée et en a fermé la porte sur moi, sur Mike et sur ses enfants ! Il y aura pour cela du chagrin avant longtemps au château.

— Je crains que mon frère ne soit très-irrité en vous revoyant ici, Mattie.

— Et que me fait sa haine à moi, maintenant qu'il a ma malédiction. Tenez, voyez cela, cria-t-elle comme un brillant éclair déchirait les nuages épais et noirs. C'est un gage de ma malédiction. Il y aura avant longtemps des malheurs dans la grande maison.

— Mattie, vous n'êtes pas une bonne catholique, car vous ne maudiriez pas ainsi. Non, Mattie, vous ne pouvez pas penser à Notre-Seigneur priant sur la croix pour ses ennemis, et maudire en même temps les vôtres. Cela se peut-il, Mattie ?

— Vrai, vous parlez comme un de nos prêtres, et je m'étonne que vous ayez pour frère un homme d'un cœur aussi noir. Mais la pluie commence à bien tomber, il faut que vous rentriez.

— Entrez aussi, Mattie. Je vous trouverai un abri confortable pour une heure ou deux, et aussi un peu de nourriture.

— Que Dieu vous le rende, mon bon et tendre jeune homme. » Et elle suivit Cécil.

II

A peine le jour avait-il paru, que le vieux Dennis le charpentier cheminait tranquillement vers la demeure de Paul, l'ami de Cécil. Il voulait entendre la messe et se confesser. Les chemins étaient boueux et glissants,

aussi trébuchait-il presque à chaque pas. Il s'assit sur un vieux banc de pierre à un endroit formant rond-point. Les yeux fixés à travers l'épais brouillard, il écoutait attentivement s'il ne distinguait pas des sons de voix et de pas. Il savait que les maçons et les ouvriers employés à la construction de la nouvelle église devaient passer par là, et il désirait éviter leur rencontre.

« Dieu sait, soupira-t-il, que je me précipiterais volontiers dans le feu ou dans l'eau pour ne plus voir ces traîtres, ces perfides qui pour une poignée d'or et pour moins même, travaillent à élever un temple protestant dans ce pays ! Oh ! j'ai fait bien des actions mauvaises dans le temps; mais toutes les richesses de Salomon ne pourraient me porter à poser seulement une brique à cet édifice. Que Dieu veille sur celui qui a donné l'ordre de l'élever ! Mais qu'est-ce que je dis donc ? N'est-il pas mort, le pauvre homme ! et ne sait-il pas mieux que moi le crime qu'il a fait en transformant cette chapelle consacrée à Dieu en une grande salle d'affaires. Hé ! hé ! squire Calvert, que donneriez-vous pour changer de place maintenant avec le vieux Dennis ? Que donneriez-vous pour avoir le pouvoir de raser le temple de votre invention et de bâtir à la place une vraie maison de Dieu ? »

Tout à coup un bruit de voix attira son attention. Il se leva et passa derrière la haie. Ceux qu'il avait entendus arrivèrent, et firent halte au rond-point où il s'était lui-même arrêté.

« Vraiment, ne vous ai-je pas dit que j'écoutais de mes propres oreilles et regardais tout de mes propres yeux, et que je suis aussi certain de ce qui s'est passé que du fait que ces deux ciseaux sont croisés l'un sur l'autre. La dame était donc derrière le jeune ministre, et, pendant que celui-ci lui montrait la grande fenêtre au bout de l'église, elle tirait de sa poitrine une croix en or qu'elle embrassa.

De long murmures d'incrédulité accueillirent ces paroles, tandis que le vieux Dennis se redressait, laissait échapper un profond soupir, et se penchait en avant pour mieux entendre.

« Peter, dit une voix émue, si ce que vous dites est vrai, par tous les saints du paradis je ne donnerai plus un seul coup de main à cette église.

— Hé ! hé ! Patsy, reprit la première voix, pour l'amour du ciel ne faites pas de serment, mais croyez ce que je vous dis. Et quand j'aurai fini de parler, vous n'en travaillerez que plus dur.

— Continuez, Peter Cullen, dit une autre voix. Parlez haut, et n'espérez pas me tromper. Vous nous avez laissé au moment où la dame tombait, en criant et en suppliant le pasteur d'arrêter la construction.

— Je tenais donc mes yeux fixés sur eux bien à mon aise, derrière la tribune de l'orgue. Et comme l'église était aussi calme qu'un tombeau,

je ne perdis pas un des mots qu'ils échangèrent. Le jeune ministre avait fermé la porte, et, quand il regarda dans l'intérieur de la place je baissai la tête sous mon siége, de façon à me cacher entièrement. Il prit la main de sa mère avec un sourire et un regard plein de persuasion et lui dit: « Mère, mon église est presque achevée; laissez-moi penser que, si vous avez été réservée et silencieuse pendant sa construction, maintenant au moins vous bénirez son achèvement. » Il la conduisit vers la grande fenêtre, et ce fut là qu'étant derrière lui elle embrassa une petite croix d'or comme je vous l'ai déjà dit.

« Continuez, Peter, » répétèrent une douzaine de voix.

Ici, le vieux Dennis fit un pas ou deux en avant, s'aplatit encore plus le long de la haie, écoutant avec une respiration muette.

« C'est malgré moi vraiment que j'ai entendu cette conversation. Quand le tonnerre et les éclairs commencèrent, je rassemblai tous mes outils pour vous suivre dans une petite place couverte en dehors de cette église de protestants. Mais, lorsque j'entendis la porte qui conduit au château s'ouvrir, je ne sais quelle force me retint là.

— Allons, ne discutez pas entre les points, Peter, dit Conny Sullivan.

— Au moment donc où elle embrassait sa croix, un éclair parcourut toute l'église avec un tremblement et une secousse terrible jusqu'à m'en faire perdre haleine et me mettre dans l'impossibilité de crier : « Au feu ! » comme je le voulais. La dame était devenue pâle de frayeur, et, vraiment, les éclairs avaient une force surnaturelle. Elle prit un siége et s'y appuya. Pauvre dame ! Le jeune pasteur passa alors son bras autour d'elle et murmura quelque chose de doux et de tendre à cette pauvre mère, mais le tonnerre m'empêcha d'entendre. Elle regarda tout autour et trembla et tressaillit tant, que j'en devins tout transi seulement de la voir. Quand elle releva son triste visage si pâle et se mit à parler, je sentis que mon cœur remontait jusqu'à ma gorge et manquait de m'étrangler. De grosses larmes coulaient de ses yeux et pour chacune d'elles j'en versai deux.

— Allons, allons, trêve de dissertations.

— Bien, je n'y reviendrai plus ; mais quelle douce voix ! « John, dit-elle, « votre père m'a arraché la promesse de ne jamais parler à mon fils de « religion. Que Dieu me pardonne si j'ai péché en faisant cette promesse ! « Mais je l'ai toujours tenue fidèlement, n'est-il pas vrai, mon fils ?

« — Vous y avez toujours été fidèle, chère mère.

« — Et maintenant, dit la dame, vous me pressez d'y manquer.

« — Sûrement, dit le ministre, mon père n'a pas exigé l'accomplis- « sement de cette promesse même après sa mort. Puis, j'ai dépassé l'âge « où il craignait que mon esprit pût être influencé par de faux raisonne- « ments et des inventions surnaturelles. Si vous avez, chère mère, tou- « jours foi dans cette Église dont il était ennemi juré et contre laquelle je

« proteste moi-même solennellement, je suis fâché alors de vous avoir « conduite ici et amenée à confesser cette foi qui m'est aussi odieuse « qu'elle est fausse devant Dieu ! »

« Oh ! le regard que la dame jeta sur son fils ne s'effacera jamais de ma mémoire. Elle tremblait comme une feuille, quand elle retira sa main du bras qui la soutenait.

« John, dit-elle, d'une voix qui semblait n'être qu'un murmure, « mais qui n'en fut pas moins claire pour moi, John, je vous ai aimé jus- « qu'à l'adoration, je vous ai aimé, hélas ! plus que mon Dieu. Mainte- « nant allez-vous me haïr ? Car haïr ma foi ainsi, dans mes dernières an- « nées, oh ! John, c'est me haïr aussi. Je n'ai eu de joie, d'espérance, de « repos qu'en vous, mon trop cher enfant. Pour vous, j'ai lutté contre le « ciel, pour vous je me suis séparée de tous ceux qui m'aimaient. O John! « dites-moi, oh ! dites-moi que la différence dans notre foi ne mettra pas « de différence dans notre affection, que vous continuerez à être le fils « aimant et fidèle que vous avez toujours été. Dites-moi cela, John, dites- « le moi *ici*. »

« Alors le ministre indiqua du doigt le grand banc de devant qu'il appelle l'autel, et lui dit : « Mère, j'ai toujours rêvé de vous voir là. Je « sentais que c'était là que vous trouveriez cette paix et cette joie du cœur « qui vous manquent depuis tant d'années. Je savais que vous aviez be- « soin d'une main pour vous mener là et j'ai toujours désiré que ce fût « moi qui vous y conduisît et vous y soutînt. Par mes paroles dans ce « sanctuaire, et je l'espère humblement, par mon exemple, j'aurais tra- « vaillé à remplir votre cœur des vrais sentiments religieux. En même « temps, votre présence ici aurait encouragé mon zèle à réformer un « peuple qui est presque perdu par les erreurs du papisme. Mère, vous « m'avez cruellement désappointé et mon cœur est châtié d'une façon « terrible.

« John, dit la mère, il est temps que nous nous comprenions l'un et « l'autre. Dieu sait si j'ai appréhendé cette explication. Mais vous m'avez « parlé librement et même inconsidérement; moi, à mon tour, je vous par- « lerai franchement et librement. La foi que vous faites profession de haïr, « ma famille l'a conservée et vénérée depuis des siècles. Plusieurs de mes « ancêtres ont souffert et sont morts pour elle, et aucun, excepté votre mi- « sérable mère, n'a, sous aucun prétexte, négligé de la pratiquer. Mon « frère, que Dieu en soit béni, est un zélé observateur de la doctrine de « nos pères, et si vous en venez, John, à me traiter avec froideur et mé- « pris, j'irai chercher sa protection et ses sympathies; je laisserai ma « maison pour la sienne. Non, ne m'interrompez pas; c'est la première « fois que nous parlons sur ce sujet, et ce sera peut-être la dernière; je « désire être écoutée et comprise. Il m'est impossible de m'associer à vos

« efforts pour arracher de nos paysans le don précieux de la foi. Ils sont « tous enfants de l'Irlande; ce fait seul devrait vous apprendre combien « sont mauvais et inutiles les essais que vous faites pour les pervertir. « Non, ils demeureront fermes et constants en dépit de vos promesses « et de vos menaces. Quelques-uns peut-être jouent les hypocrites; mais, « Dieu merci, ils ne sont qu'en très-petit nombre, et vous verrez que la « majorité de ceux que vous avez séduits vous laissera, quand le temps « de leurs engagements comme ouvriers sera expiré.

« Je suis fâché de vous causer cette peine, ma mère, dit le pasteur; « mais tous les Irlandais de ce pays, à l'exception du vieux Dennis, le « charpentier, m'ont assuré qu'ils fréquenteront mon église. Je leur ai « simplement promis en retour de l'ouvrage régulier et la remise de leurs « loyers, et je leur ai fait entrevoir, pour les encourager, la possibilité de « votre présence au service divin dans ces murs. Je leur ai dit ce que je « croyais être vrai, que vous n'étiez plus un membre de l'Église romaine, « que vous en aviez abandonné les pratiques et renié les dogmes. »

« Oh! rien ne peut vous donner l'idée du cri qui résonna dans tout l'édifice. Il me semble l'entendre encore. Jamais il ne pourra sortir de mon oreille le jour et la nuit. Que Dieu me soit en aide! Et en même temps que cet horrible cri était poussé, les éclairs redoublaient avec tant de fureur que toute la place paraissait en feu, semblable à une prison de tourments dans laquelle lutterait une pauvre âme!

— Que Dieu nous protége tous! cria un des ouvriers; mais si j'avais ce ministre devant moi, je.....

— Silence! Morris, dit Peter; laissez la vengeance entre les mains de Dieu. C'est une chose heureuse pour nous d'apprendre à temps que le ministre a fait un mensonge quand il nous a dit que sa mère avait tourné.....

— Et, interrompit Conny Sullivan, ce sera une bonne nouvelle pour la dame quand nous lui dirons qu'aucun de nous ne mettra le pied dans ce temple, du jour où il sera fini jusqu'à celui de sa destruction.

— Alors ce sera à des bancs vides qu'il prêchera, cria un autre, car sans nous et nos familles, il n'y a plus personne qui reste de sa congrégation.

— Vous oubliez les serviteurs de la maison et les protestants qu'il a mis dans le cottage du pauvre Mike Crowley, répondit Peter.

— Le vieux Dennis Driscoll avait raison, mes amis, dit Conny Sullivan. Il n'a jamais cru un seul mot de tout cela dès le commencement. Ne nous a-t-il pas souvent répété que le ministre nous jetait du sable aux yeux afin de nous faire tomber dans le précipice qu'il nous creusait? Ma foi! Dennis a de la finesse pour nous tous, et j'ai toujours pensé qu'il aurait fait un grand avocat. »

Le vieux Dennis n'avait pas de cuirasse assez forte pour résister à ces

louanges; aussi, patangeant dans la boue et à travers le brouillard, il se jeta au milieu du cercle qu'il évitait un instant auparavant. De grandes exclamations de surprise et de joie l'accueillirent, et une douzaine de mains étaient tendues vers lui pour toucher la sienne.

« Bonne rencontre, Dennis, cria Peter; allons, une poignée de mains, mon camarade, et pardonnez-nous le passé. Vraiment, c'était vous qui aviez raison tout le temps et nous qui avions tort.

— Que Peter continue maintenant son histoire, dit le vieux Dennis, car j'ai connaissance de chacune des paroles qu'il a prononcées depuis que vous êtes là, grâce au siége commode que je m'étais fait au milieu des buissons.

— Vrai! Dennis, dit Peter, c'était mal d'écouter ainsi.

— Rien de plus juste, Peter, reprit le vieux Dennis, et personne plus que vous ne peut comprendre et apprécier ce tour. Mais continuez.

— Après donc ce cri et cette succession terrible d'éclairs, je vis que la dame était tombée sur le plancher comme une tremblante feuille, pauvre dame! Le ministre était penché sur elle. Il était abattu par la douleur et tremblait et frissonnait tant, que c'en était une pitié de le voir. Car il aime sa mère; par malheur l'orgueil du protestant change entièrement sa raison. Aussi avait-il d'abord murmuré contre elle; mais, quand il la vit étendue sans connaissance, ses bons sentiments reparurent, il s'agenouilla près d'elle, colla son oreille contre ses lèvres, posa sa main sur son cœur et cria : « du secours! Pour l'amour de Dieu, du secours! »

« Je me précipitai en avant et me présentai devant le jeune ministre. Il ne me demanda pas comment j'étais-là; il me dit : « Apportez de l'eau, « courez en chercher et appelez les domestiques. »

« Mais moi je retirai de mon cou la relique bénite sans laquelle je ne m'endors jamais et je dis au ministre : « — Ne touchez pas à Sa Seigneurie « avec de l'eau froide, mais passez-lui autour du cou cette sainte relique, « et avec l'aide de Dieu, cela sera meilleur que toute l'eau froide du « monde. » Le chagrin le rendait à moitié fou, et comme un petit enfant il fit tout ce que je lui disais. La dame ouvrit ses beaux yeux et fit entendre un plaintif et long soupir. Nous la transportâmes sur un siége à côté; j'ouvris une fenêtre pour lui donner un peu d'air; elle sourit et me tendit la main. Je la saisis et la baisai et la bénis avec mon vrai cœur d'Irlandais. Alors je lui dis que j'avais tout entendu, que Dieu me le pardonne, et qu'avant que je fusse plus vieux seulement d'un jour je la disculpe-rais aux yeux de tous, afin qu'aucune âme ne fût jetée en dehors du sentier du devoir et de la raison à cause de ce que nous avait dit le ministre.

« Elle fut bientôt sur pied, et quand elle vit la chaîne noire que j'avais passée autour de son cou, elle parut toute surprise. Le ministre dit alors que c'était un charme; mais moi, je le niai avec serment, que Dieu me le

pardonne ! Et aidé de la dame je lui fis comprendre ce que c'était. Alors i prit un air souriant et heureux, offrit son bras à sa mère en même temps qu'il lui murmurait quelque chose d'extrêmement doux dans l'oreille. Et elle regarda le ciel et s'écria : « Mon Dieu je vous remercie ! »

« Puis il me dit : « Peter,, nous remettrons la consécration de l'Eglise « jusqu'à ce que j'aie une congrégation qui consente d'elle-même à la « fréquenter. »

« Vrai ! dis-je, vous parlez comme un gentleman, M. Calvert. Et il est « sûr qu'avec seulement de petites modifications cette grange pourra de- « venir une belle chapelle de Dieu et vous-même, avec un peu d'étude et « la bénédiction du Seigneur, vous pourrez faire un excellent prêtre, et « même un évêque, car j'ai entendu dire que vous êtes un grand savant. »

« Ce n'est pas dans ma nature d'être aussi hardi, mais la dame s'appuyait sur mon bras autant que sur celui de son fils, et le contact de sa main donnait du courage à mon cœur, et je parlai comme je viens de le dire. Le ministre prit un air sombre, mais ne répondit rien, et nous transportâmes la dame sur son sofa. Alors je me préparai à la quitter ; mais elle m'arrêta, me força de lui laisser la sainte relique qui était autour de son cou, et elle glissa dans ma main ces cinq guinées d'or qui sont la preuve de la vérité de mon histoire. »

Le vieux Dennis jeta ses bras autour du cou de son camarade, et l'embrassa de manière à l'étouffer.

Conny Sullivan enfonça son chapeau sur sa tête en poussant cette exclamation : « Et le pauvre Mike Crowley !

— Mike Crowley aura bientôt son cottage, j'en réponds, dit le vieux Dennis. Ainsi, en avant ! mes amis, et comme plusieurs d'entre nous n'ont pas entendu la messe depuis bien des mois, allons ensemble dans la maison de M. de Lacy pour remercier Dieu des bonnes nouvelles que nous avons entendues. »

III

La pluie tombait à torrents sur les vitraux de la chapelle où le Père Saint-Jean célébrait la messe. Le vieux Dennis et ses compagnons priaient avec une ferveur que ne troublaient ni le bruit des grêlons qui frappaient contre les vitres, ni les craquements des fenêtres.

Paul de Lacy était agenouillé sur les marches de l'autel. Toute son attitude portait un cachet de gravité et de modestie. Ses divers mouvements dans le sanctuaire, ses attentions pour le prêtre, le ton de ses réponses, tout avait une telle grâce et révélait un tel respect, qu'il était facile de voir qu'il comprenait et appréciait la dignité de son office. Autour de l'autel se tenaient sir John de Lacy, sa femme, ses serviteurs et des paysans.

A peine le saint sacrifice était-il terminé, que le vieux Dennis se releva et suivit le prêtre dans la sacristie.

« S'il vous plaît, Votre Révérence, dit-il : puisque le Seigneur va bientôt vous enlever de parmi nous et nous laisser de nouveau orphelins, auriez-vous la bonté d'adresser quelques paroles aux coquins qui sont dans la chapelle? Vrai, Votre Révérence, ce sont d'étranges nouvelles que nous avons entendues ce matin sur le ministre et son église, et surtout sur son aimable mère. Et puisse le grand Dieu, dans sa miséricorde, consoler son cœur près d'être brisé par les mensonges et les calomnies de ces protestants qui veulent en faire une renégate, une traîtresse à la religion de ses pères, tandis qu'elle est restée aussi fidèle à leur foi que moi ou encore que Votre Révérence elle-même.

— Mon bon ami, dit le Père Saint-Jean, donnez-moi quelques instants pour faire mon action de grâces, ensuite je serai tout à vous.

— Vraiment, Votre Révérence, sans vous manquer de respect, quelle plus belle action de grâces pouvez-vous faire que de rendre à Dieu et à sa sainte Mère ce que le diable leur avait volé?

— Que voulez-vous dire, Dennis?

— Si Votre Révérence avait détaché les yeux du plancher comme vous descendiez de l'autel, vous auriez vus agenouillés là les mauvais drôles qui ont promis au ministre de lui prêter leur concours et d'abandonner la sainte religion de leur pays. Mais vrai, maintenant ils se repentent, et Votre Révérence ne doit pas leur tourner le dos.

— Envoyez-les, mon bon ami, je les recevrai.

— Longue vie à Votre Révérence ! Je vais vous les envoyer tout de suite, puis j'irai porter les nouvelles aux maîtres, que Dieu les protége !

— Sa Révérence désire vous dire un petit mot » murmura Dennis à ses compagnons comme il traversait la chapelle. Alors faisant place à la noble famille qui se disposait à passer devant lui, il la suivit silencieusement vers la salle où le déjeuner était préparé. L'orage avait cessé, et un soleil lumineux brillait à travers les fenêtres de l'escalier. Le vieux Dennis le contempla, et vit ses rayons frapper et dorer le clocher de la nouvelle église.

« Grâce à Dieu, le soleil cessera bientôt d'illuminer ainsi ce vieux coq doré, planté là-haut, où la sainte croix aurait dû être comme un signe de rédemption pour toute la contrée. Oui, vous ne resterez pas toujours perché là, mon bel oiseau, avec votre cou de protestant que vous allongez par-dessus des terres bénites. Ah ! plaise à Dieu que ce soit moi-même qui vous jette à bas et remette la sainte croix à la place qui lui est due.

— Que faites-vous donc ici, Dennis? dit une voix derrière lui.

— Ah ! c'est vous, monsieur Paul. C'est une mauvaise nouvelle pour nous d'apprendre que votre famille va quitter le pays ; et sûr, si ce n'était à cause des bonnes choses que nous avons apprises de la grande maison de là-bas, j'en aurais vraiment le cœur brisé !

— Quelles bonnes nouvelles, Dennis ?

— Si vous le voulez bien, je vous les dirai devant vos parents. »

Sir John de Lacy était occupé à lire plusieurs lettres, quand Dennis entra. Il fit signe au vieillard de prendre un siége et de s'asseoir.

Sir John avait une quarantaine d'années; c'était un homme de haute et belle stature ; son air, ses gestes, sa tenue, dénotaient un Anglais d'une éducation distingué, un vrai gentleman. Personne ne pouvait s'imaginer, en considérant la dignité et le calme du maintien de sir John et en l'écoutant, qu'il avait été autrefois la honte de sa famille, le crève-cœur de sa mère, le disgracié de son père et ensuite son fils déshérité. Cependant, avant qu'il eût atteint sa dix-huitième année, il s'était jeté tête baissée dans le sentier ouvert du mal, et le chagrin avait tué sa mère. Alors son père, exerçant une juste mais sévère justice, l'avait déshérité du grand et vieux château avec ses terres si belles et ses splendides revenus. Plus tard, ses yeux s'ouvrirent et il revint chez lui pénitent et converti. Sa sœur lui bâtit une charmante villa italienne, et lui donna toutes les preuves de bonté et de libéralité qui étaient en son pouvoir. Il ne tarda pas à se marier et devint le modèle d'un bon catholique.

Sa sœur se maria aussi, et ce fut au tour du frère de pleurer sur les fautes de celle qu'il avait toujours regardée comme une perfection. Elle épousa un protestant zélé et d'esprit étroit, qui obtint que ses fils seraient de la religion de leur père. Quant aux filles, il les lui laissait. Sir John ouvrit alors sa maison au vieux prêtre qui, depuis tant d'années, était chapelain de la famille, et, quand l'autel fut enlevé de l'ancienne chapelle du château, sir John l'acheta, ajouta une aile à sa villa, et invita les fermiers et paysans à remplir chez lui leurs devoirs religieux.

Ainsi s'écoulèrent bien des années ; la réserve et la froideur existaient entre les deux familles. De temps en temps quelques sorties violentes de la part du protestant, plein d'un zèle puritain, semblaient devoir amener une complète rupture ; mais elles étaient toujours reçues avec un calme, une indifférence complète par le catholique. Arriva le moment où le fils aîné protestant fut envoyé à Oxford, et la fille unique, exilée au loin dans un couvent; alors, pendant plusieurs années, il n'y eut plus d'enfant au château jusqu'au moment où Cécil naquit, juste trois ans après la naissance de son cousin catholique Paul. Aussitôt que le fils aîné eut atteint sa majorité, il fut ordonné d'après les coutumes protestantes, et son père, toujours rempli de zèle, donna des instructions pour la construction d'une église qui devait être élevée à côté du beau manoir de sa femme. Il sembla que sa mission était terminée, et il mourut.

Sir John remercia Dieu humblement qu'une occasion lui eût été donnée de presser les mains de son beau-frère avant sa mort, et de lui accorder et de recevoir un entier pardon de toutes les froideurs qui avaient

existé entre eux. Mais à peine avait-il terminé sa prière d'action de grâce, qu'il reçut cet écrit signé de la main mourante du mari de sa sœur :

« Monsieur, quoique je vous aie pardonné tout ce que vous avez fait pour conserver l'idolâtrie sur mon domaine, malgré tous mes efforts pour l'en bannir, j'ordonne qu'aucune intimité ne soit renouée entre vous, votre famille et la mienne. On vous défendra l'entrée de ma maison. Votre, etc. « Martin CALVERT. »

Ce fut alors que le fils protestant revint chez lui, étant ministre et que l'église protestante fut bâtie. La pauvre veuve, dont le cœur était brisé, continuait à vivre, aimant toujours son fils comme une mère sait aimer, et espérant que le jour viendrait où Dieu, dans sa miséricorde infinie, dissiperait tous ces sombres nuages d'hérésie qui rendaient sa demeure si odieuse à ses yeux.

Sir John voyait l'édifice détesté s'élever de jour en jour, en même temps que des rumeurs d'apostasie, de la part d'ouvriers irlandais, atteignaient ses oreilles et faisaient ressentir à son cœur les douleurs poignantes que seul, un vrai catholique peut comprendre. La paix de son âme fut détruite, sa santé s'affaiblit; on lui conseilla de voyager, et il résolut de le faire.

« Bonjour, Dennis, dit enfin sir John. Je suis fâché de vous avoir fait attendre aussi longtemps, mais je devais lire ces lettres tout de suite.

— Il n'y a pas de mal, Votre Honneur; vrai, je n'ai rien de mieux à faire que de me mettre à la disposition de Votre Honneur.

— Qu'est-ce qui vous amène de si grand matin, Dennis? Et que signifiait cette petite troupe de paysans que j'ai vus agenouillés au bas de l'escalier? N'allez-vous pas me dire que le ministre a manqué à ses promesses envers eux, qu'alors les pauvres gens reviennent à leur devoir? »

Dennis raconta son histoire, ou plutôt l'histoire que Peter Cullen avait racontée devant lui. Il avait l'œil perçant, et reconnut bientôt que sa narration soulageait ses auditeurs du grand et triste fardeau de leur vie. Des soupirs légers et joyeux s'échappaient du cœur trop plein de sir John, et, avant que le récit fût terminé, ils avaient trouvé essor dans des larmes. Le vieux Dennis ne sut plus alors que devenir. Pour le tirer d'embarras, Paul le conduisit dans la cuisine, où son déjeuner avait été préparé.

« Mon jeune maître, serait-ce trop hardi de ma part si je vous priais de vous informer de ce que sont devenus les coquins que j'ai laissés dans la chapelle? Le contre-maître de la nouvelle église doit être dans une rage affreuse, maudissant et jurant tant qu'il peut, parce qu'ils sont en retard.

— Les voilà qui viennent, dit Paul, juste à temps pour boire une bonne tasse de café chaud, par cette matinée humide.

— Merci, Votre Honneur. Que Dieu vous récompense ! » murmura-t-on de tous côtés.

IV

Le Révérend John Calvert s'était levé de bonne heure, avec une certaine inquiétude dans le cœur au sujet de son église, qui avait été exposée dans la nouveauté d'une érection hâtive à la fureur du vent, de la pluie et du tonnerre. Ayant tiré les rideaux de ses fenêtres et regardé dehors, il fut grandement soulagé en voyant son cher édifice debout et tout entier; le coq, perché triomphalement sur le sommet, tourna subitement et lui montra ainsi que le vent était à l'est. Il s'habilla à la hâte et sortit pour visiter l'édifice. La pluie avait fait un effrayant galimatias des tas de mortier et de chaux laissés là par les ouvriers, mais ce n'était d'aucune importance; il trébucha plusieurs fois sur ces petits étangs de boue, évitant avec soin cependant d'éclabousser ses guêtres cléricales. Les maçons avaient laissé leurs échelles, et, comme les échafaudages devaient être enlevés ce jour-là, c'était la dernière occasion qu'il avait d'explorer l'extérieur du bâtiment, et de bien se rendre compte des ornements du clocher. Il ébranle et secoue l'échelle pour en vérifier la solidité, et, lentement, il se met à grimper. Il a atteint le premier étage, et reste un instant à contempler l'intérieur du monument. Son regard tombe sur l'endroit où, la veille, sa mère s'était évanouie, et à cette vue un nuage obscurcit son front, et il murmure tout bas quelques mots. Il se retourne pour contempler sa demeure. Les jalousies de chaque fenêtre étaient baissées, et le silence de la tombe régnait partout. Il se rappela le temps de deuil et de désolation où le corps de son père reposait dans une de ces chambres; il se rappela aussi le testament dans lequel il lui ordonnait de terminer « la nouvelle église » et de devenir un apôtre « de la bonne nouvelle » pour les simples paysans des alentours. John Calvert s'émeut au souvenir de ce passé; ses yeux se reportent sur sa mère, maintenant veuve, et il songe à son chagrin.

« Puisse Dieu m'aider à trouver *la vérité!* s'écrie-t-il. Si je suis dans le faux, qu'il me donne la grâce de voir mon erreur ! »

Un sentiment d'orgueil ou de honte se manifeste sur son visage, après cet aveu du doute. Sans s'y arrêter davantage, il escalade une autre échelle, afin d'atteindre un plus haut point. Est-ce le vent qui ébranle ainsi les charpentes au-dessus de sa tête? est-ce la pluie, qui a causé quelques dégâts dans les cordes qui relient les planches et les poutres?

Mme Calvert fut réveillée en sursaut de son léger sommeil par un cri terrible et prolongé, suivi de l'horrible craquement d'un échafaudage qui s'ébranle.

Pâle comme la mort, elle se précipita vers la fenêtre et écarta les rideaux. L'échafaudage était renversé, et la noire et sombre forme de son enfant

était étendue sans mouvement, parmi les ruines. Pauvre mère! Puisse Dieu la consoler dans cet excès de douleur!

Les domestiques sont déjà là; ils apportent John Calvert. L'un d'eux court à la villa.

La pauvre mère, toute tremblante, tombe à genoux à côté de son enfant. Les yeux de celui-ci étaient fermés, ses traits contractés et rigides. Ses longs cheveux noirs paraissaient plus sombres encore autour de son visage si pâle.

D'une main tremblante, elle cherche le cœur; il bat. Ensuite, rejetant en arrière les cheveux, elle voit une large et noire meurtrissure à l'angle du front.

Bientôt le jeune homme ouvrit lentement les yeux, et ses lèvres murmurèrent le nom de sa mère.

« Silence, John, pas un mot. C'est moi, votre mère, qui suis près de vous. Gardez le silence, et ne bougez pas jusqu'à l'arrivée du docteur. »

Il ferma les yeux de fatigue, et la mère, inquiète, essuya le sang qui s'échappait de la tempe meurtrie.

La porte s'ouvrit, et le Père Saint-Jean entra. Oh! combien la pauvre veuve se sentit humiliée sous le doux et triste regard du bon prêtre, si longtemps un étranger dans sa maison.

Mais aussi quel appel il y avait dans ses yeux secs et vitreux, quand elle le regarda! Cet appel toucha profondément le cœur paternel du prêtre et fit trembler sa voix, quand il la bénit comme il avait coutume de le faire dans les années passées.

« Il ne mourra pas, ma fille. Non, non, Dieu est trop bon!... »

Et avec bonté et célérité le prêtre examina le malade.

Lorsque le docteur fut venu, Mme Calvert se retira dans sa chambre, et là, tombant à genoux et élevant ses mains vers le ciel, elle épancha toute son âme dans le sein de Dieu. Agenouillé à ses côtés, Cécil entrelaça ses bras autour de ceux de sa mère et éclata en sanglots. Elle tourna les yeux vers son enfant, que le chagrin semblait accabler, et à sa vue le torrent de sa douleur si longtemps contenu déborda, elle se jeta au cou de Cécil et sanglota tout haut.

Pour elle, cet accident était une des dernières gouttes de la coupe amère que les années avaient remplie jusqu'au bord. C'était une nouvelle ère dans cette voie de chagrins, le premier pas dans cette course où son âme devait être purifiée et débarrassée de tout ce qui, jusqu'à présent, la tenait éloignée de Dieu.

La correction paternelle de Dieu, avec quelle bonté était-elle donnée, et de quelle nécessité était-elle devenue? La pauvre âme qui avait erré si longtemps loin du bercail du Bon Pasteur, et qui avait perdu les grâces

et les secours sacramentaux, combien elle désirait retourner à ses premières croyances!

« Maman, je suis très-fâché d'avoir été rude et désobéissant envers vous hier, dit Cécil en sanglotant. Si vous vouliez me permettre de parler au Père Saint-Jean, je ne vous causerai plus jamais de chagrin, jamais, maman. »

La voix de son enfant sembla atteindre son oreille, comme si elle partait de très-loin, d'un endroit lumineux de sa vie passée, quand elle et son jeune frère étaient agenouillés à côté l'un de l'autre, au pied de l'autel de Dieu, et aussi de l'endroit où elle avait appris pour la première fois comment les fautes de l'enfance sont pardonnées et effacées.

« Allez, Cécil, dites tout ce qui vous plaira au Père Saint-Jean, et ensuite demandez-lui de venir me trouver. »

V

Le Révérend John Calvert se releva de la terrible maladie qui avait suivi sa chute.

Les ouvriers n'avaient pas perdu leur temps. La nouvelle église était terminée, prête à recevoir l'évêque qui devait la consacrer. Cependant l'évêque, — l'évêque protestant, — n'avait pas été invité, et même on lui avait fait entendre qu'on ne désirait pas qu'il vînt encore. Le jeune ministre était souffrant et devait voyager; il allait à Rome, en compagnie de son oncle et de quelques autres parents. Dans ce récit, le nom d'un prêtre catholique avait été comme par hasard mentionné. L'évêque donna par lettres quelques avis, il citait des exemples de jeunes ecclésiastiques très-zélés qui étaient partis en Italie pour leur santé et qui en étaient revenus « complétement entortillés dans les filets du papisme. »

A la villa, tout est en mouvement, en joie. Quelle fête glorieuse, quel triomphe! Paul et Cécil doivent faire ensemble leurs études dans le collége anglais de Rome.

Et tout arriva si naturellement, que les personnes que cela concernait cessèrent de s'étonner et de s'émerveiller. John Calvert avait prié pour demander la lumière, et Celui qui a promis « que ceux qui demandent re- « cevront » entendit sa prière. Il n'y eut de la part de John Calvert aucune résistance à la grâce; il ne fut pas arrêté par ce que ses amis d'Oxford pourraient penser et dire de lui. Il vit ce que Dieu lui demandait et fut simplement généreux. Et cette pure générosité attira sur lui et sur sa famille les plus riches bénédictions de Dieu.

Le Père Saint-Jean, durant tout le voyage, fut le compagnon inséparable de John Calvert. Quand ils s'arrêtèrent pour se reposer dans une jolie ville du midi de la France, le Père Saint-Jean conduisit son compagnon à un

couvent cloîtré. Là, John Calvert vit sa jeune et jolie sœur, cette sœur à laquelle depuis tant d'années il avait si peu pensé. John pleura en dépit de lui-même, quand la belle enfant lui passa ses bras autour du cou et lui dit combien elle avait prié pour sa conversion.

« Ma première communion, je l'ai offerte pour vous, cher John, et, si j'ai le bonheur de devenir religieuse, je prierai Dieu nuit et jour pour qu'il vous rappelle au sacerdoce.

— S'il en est ainsi, répondit John Calvert solennellement, ma première messe sera dite à votre intention. »

Longtemps avant que John Calvert et ses amis eussent atteint Rome, John était catholique. Dans l'église de Saint-Pierre il fut baptisé, confirmé et fit sa première communion. Du collége anglais où il s'empressa d'entrer comme séminariste, il écrivit à sa pauvre mère une lettre qui lui fit jeter de côté ses vêtements de deuil, et procura des jours de fêtes aux fermiers et aux paysans.

Le vieux Dennis était comme fou de joie « parce que le jeune maître devait revenir un vrai prêtre, et que l'église allait être consacrée par un véritable évêque. Ce sera moi, disait-il, qui aurai l'honneur de mettre à bas ce grand coq, et d'élever à sa place la sainte croix du Seigneur. »

Le « jeune maître » revint en effet prêtre catholique, amenant avec lui Paul et Cécil, pour passer les vacances de Noël. « Et jamais on ne vit pareille joie, disait le vieux Dennis, depuis le jour où le vieux maître nous montra de la fenêtre du salon son fils et héritier, et que nous soupâmes et bûmes notre whisky sur la pelouse. Il y a de cela bientôt cinquante ans. Mais ma foi, ajoutait-il, je me sens aussi jeune en cet instant béni que je l'étais alors. Que Dieu me soit en aide! »

L'église fut solennellement consacrée. Le Père John Calvert établit là sa mission, qui devint une bonne et édifiante mission. Elle contient maintenant un monastère dont l'abbé est le père Paul de Lacy. Sous ses cloîtres se trouve une voûte de famille où reposent les restes de sir John de Lacy et de sa femme, et ceux de leur sœur Maria Calvert.

(*Traduit de l'anglais.*) ***

ART ET INDUSTRIE

Que devient l'École des Beaux-Arts? — Exposition de l'Art industriel.

Je corrigeais les épreuves de mon article sur Delacroix pendant qu'avait lieu, à l'École des Beaux-Arts, une autre Exposition sur laquelle il m'est impossible de ne pas dire quelques mots. Nos lecteurs me sauront gré, je n'en doute pas, de ne pas paraître m'associer, ne fût-ce que par mon silence, aux éloges prodigués si volontiers par la plupart des grands feuilletons aux tableaux et dessins exposés, cette année, parmi *les Envois de Rome*. La majeure partie de ces œuvres, en effet, attristait par les mêmes tendances regrettables, déplorables, contre lesquelles j'ai dû protester énergiquement au dernier Salon; c'est du paganisme pur, traité avec la liberté du genre et comme eût pu le faire un disciple d'Apelles ou de Zeuxis, convaincu que pour la beauté, non pas seulement la tunique ou la chlamyde, mais le peplum de l'étoffe la plus subtile est un ornement parasite. Les lauriers, tristes lauriers pourtant! de MM. Cabanel, Beaudry et les autres, ont sans doute empêché ces jeunes gens de dormir; et, tentés par des précédents qui leur semblent apporter à leurs auteurs à la fois gloire et profit, ils s'empressent de marcher à l'envi sur les traces de leurs aînés, quitte à s'embourber dans les mêmes ornières. Voyez plutôt les titres de ces tableaux : *Suzanne au bain*, par M. Henner; *Nymphes baigneuses*, par le même; — *Argus endormi par Mercure*, de M. Michel; — *Jeune fille endormie*, *Nymphes et Bacchus*, par M. Lefèvre; — *Figure de femme et Figure d'homme*, académies par M. Miciol. Ces figures, comme celles de tous les tableaux dont j'ai donné les titres sont complétement nues, mais nues :

... comme la main.
Nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien !

vous dirait le poëte sceptique. Je ne nie point, d'ailleurs, à quoi bon? que dans ces tableaux et dessins souvent le talent se révèle. Mais qu'importent, comme je le disais naguère, ces mérites secondaires, très-inférieurs après tout, si l'artiste fait de ces dons heureux cultivés par l'étude un emploi coupable! s'il ne s'en sert que pour mettre en relief une pensée, un sentiment qui font rougir la pudeur, un thème rebattu autant que blâmable, et prêcher à sa manière le sensualisme! Pour ce beau résultat,

assurément il n'est pas besoin que la France grève chaque année son budget d'une grosse dépense afin d'envoyer et entretenir, dans la capitale du monde chrétien, de jeunes Messieurs qui n'ont d'yeux que pour les divinités de l'Olympe, qui ne profitent des encouragements à eux si libéralement accordés que pour se perfectionner dans ce genre, misérable tradition, sauf variantes, de Vanloo, de Boucher et autres bergers du dix-huitième siècle, bergers peu champêtres. Sans nul doute l'État peut trouver un meilleur emploi de son argent.

Cette trop regrettable tendance de l'École sera-t-elle arrêtée, diminuée du moins par le décret du mois de novembre 1863, qui a si gravement modifié l'ancien état de choses, et d'abord même en avait fait table rase. Certes, si ce changement devait avoir pour résultat de ramener les élèves dans une voie meilleure, nous serions des premiers à applaudir; mais on ne saurait se flatter de cette espérance, et nous doutons fort que la direction nouvelle donnée aux études ait grande influence, quant au point de vue moral, sur les tendances actuelles de l'École!

Au point de vue de l'art, le nouveau règlement loué ou désapprouvé avec trop de passion, s'il a du bon, soulève aussi plus d'une grave objection. Assurément, et tous les hommes sensés sont, je crois, de cet avis, il y avait, comme on dit, quelque chose à faire. On ne pouvait se dissimuler que des abus, à la longue, s'étaient glissés dans le mode d'enseignement qui, regardant trop vers le passé et pas assez du côté de l'avenir, tendait à s'immobiliser dans la routine. Mais, sous certaines influences, dans sa précipitation, n'a-t-on point dépassé le but? N'a-t-on pas détruit ce qu'il ne fallait qu'améliorer ou réformer? Je me persuaderai difficilement, par exemple, que ce soit une heureuse innovation d'avoir écarté de la haute direction des études les membres de l'Institut, pléiade glorieuse autant que vénérable, et qui renferme dans son sein après tout la plupart des illustrations de l'art? Un tel aréopage, représentant naturel de la tradition, offrait de bien autres garanties, ce semble, qu'un jury improvisé par le hasard, tiré du sac avec les boules du loto, et, malgré ce moyen expéditif et commode en apparence, si difficile à réunir, qu'il lui faudra parfois se prononcer, quoique à peine en nombre, comme on l'a vu pour la section de peinture.

Je ne saurais davantage approuver l'abaissement de la limite d'âge à vingt-cinq ans pour les candidats, non plus que la création des ateliers officiels et quelques autres mesures prises à bonne intention sans doute, dans une pensée *libérale*, comme on dit si volontiers aujourd'hui, mais qui pourtant pourraient bien ne pas profiter à la vraie et sage liberté, seule féconde. L'administration sans nul doute avait droit à sa légitime part d'influence dans le gouvernement intérieur de l'École, ce qu'on avait le tort de lui contester; mais devait-elle, par une autre exagération, se substituer

partout à l'Académie, même pour ces questions d'art où il semble qu'elle pouvait, sans se croire humiliée, reconnaître à celle-ci une compétence supérieure? Le résultat peu brillant des concours de cette année, de celui de peinture surtout plus que faible, comme les décisions au moins discutables du jury, tendent, en justifiant nos inquiétudes, à prouver déjà que tous, élèves et maîtres, ne sont plus guidés par une règle fixe, par des principes, une doctrine, mais s'en vont au hasard et nomme à tâtons vers leur but, sans trop savoir ce qu'il est. Que sera-ce au bout de quelques années? Au reste, on comprend que les amis de l'art, réfléchis et prudents, l'œil sur l'avenir, ne soient pas sans crainte des résultats d'une telle expérience, et que les indifférents eux-mêmes aient pris quelque souci, en voyant, chose singulière, inattendue, presque inouïe, le nouveau régime soulever des répulsions si vives et ne rencontrer pas plus de sympathies parmi les élèves, jeunes et inexpérimentés, que parmi leurs vieux maîtres, et des maîtres tels que Ingres, Flandrin, etc.

II

On sait qu'une Exposition, dite de l'*Art industriel*, vient de s'ouvrir encore au Palais de l'Industrie (Champs-Élysées). J'ai voulu visiter, à l'intention du lecteur, cette Exposition qui m'a fort intéressé par la variété et le choix des objets, tableaux (pour décoration), statues et statuettes (un peu trop peut-être), meubles sculptés, bronzes, pendules, candélabres, orfévrerie religieuse et autres, riches tapis, émaux, porcelaines, faïences artistiques, etc.). L'amateur et le curieux n'ont que l'embarras du choix et manqueront d'yeux pour tout voir, pour tout admirer.

Tout d'abord, en entrant à droite, une bibliothèque d'une simplicité un peu primitive nous offre la riche collection d'ouvrages relatifs à l'art, surtout à l'architecture et à l'ornementation qui font à bon droit la fortune de la maison Morel et Cie. Il suffira de rappeler quelques titres : l'*Histoire des arts industriels*, le *Dictionnaire d'architecture*, le *Palais de Fontainebleau*, l'*Art pour tous*, etc. Ces œuvres considérables, dont l'exécution typographique et artistique ne laisse rien à désirer aux hommes d'étude comme aux amateurs, peuvent se passer de nos éloges, ce qui ne nous empêche pas de les leur donner de bon cœur. Ces magnifiques in-folios mériteraient de s'enchâsser dans la splendide bibliothèque de M. R. Muller dont la riche dorure et le luxe d'ornementation sont du meilleur goût, et font tant d'honneur au crayon habile qui a dessiné le modèle, comme aux mains adroites et intelligentes qui l'ont exécuté.

Pourtant à ce meuble si riche, je crois que je préférerais encore la grandiose bibliothèque étagère qu'on admire dans le pavillon de l'Horloge. Tout entière en bois d'ébène sculpté, mais sans dorure ni incrustations d'aucun

genre, remarquable par le dessin du modèle autant que par l'exécution, dans la majestueuse élégance de son style sévère, elle s'offre à nous sous un aspect presque monumental. Cette pièce magnifique, sortie des ateliers de MM. Janselme et Godin, semble ne devoir être bien à sa place que dans un hôtel ducal ou un palais.

Je ne louerai pas avec moins d'effusion que les beaux et grands ouvrages de la maison Morel, les si intéressantes publications de Curmer d'après les manuscrits anciens et, en particulier, d'après la Bible du cardinal Grimani, dont l'éditeur met sous nos yeux douze miniatures importantes représentant les douze mois de l'année. On ne se lasse pas de regarder ces images si curieuses par ensemble original d'une composition qui nous fait sourire parfois par sa naïveté, mais nous charme et nous attire d'autant plus que les anachronismes du costume, les écarts d'imagination dans les figures comme dans le paysage, les fantaisies ou les ignorances de la perspective n'ôtent rien à la vivacité des expressions. On n'imagine pas tout ce qu'il y a de piquant dans ces ravissants petits tableaux de maîtres anonymes, dignes de rivaliser avec ceux d'Oderisi et de Giotto, par exemple, juin, le fanage ; — octobre, les vendanges ; — novembre, la glandée. Il y a dans cette dernière page un certain troupeau de porcs dont les principaux sujets, merveilleusement riches d'embonpoint, auraient mérité des couronnes au concours de Poissy et fait concurrence même aux superbes élèves de M. de Falloux.

Je me hâte de nommer M. Joseph Félon, un artiste qui mériterait assurément d'être plus connu, car son Exposition nous le montre tout à la fois sculpteur, peintre, dessinateur, lithographe et tout cela à un degré qui n'est pas ordinaire. J'ai vu de lui plusieurs très-jolies statuettes d'une exécution fine et spirituelle. Je ne parle pas bien entendu de deux ou trois bas reliefs, représentant des Nymphes ou des Vénus quelconques que l'artiste eût fait tout aussi bien de ne pas exhiber, car maigres, sèches, plates, elles pourraient lui nuire si d'autres œuvres tout à côté ne donnaient meilleure idée de son talent. Le volume contenant la collection des travaux exécutés par lui à Sainte-Perpétue de Nîmes, statues, verrières, etc., atteste un talent très-sérieux et auquel ne fait pas défaut l'inspiration religieuse. A juger du moins par la lithographie, ces statues ont du style, de l'ampleur, du caractère. Les dessins intitulés *Poëme de la vie* dénotent un crayon fin, habile, exercé, et qui sait rendre avec bonheur les sentiments les plus délicats, les émotions les plus douces de l'âme humaine.

Je me suis arrêté longtemps aussi, et avec un vrai plaisir, devant une Exposition d'un genre tout différent, mais qui ne m'a pas moins intéressé, celle de MM. Bourdon et Dalbergue. Elle se compose de statuettes, pendules, flambeaux, etc., dorés ou en bronze florentin et bronze vert. Je ne puis trop féliciter MM. Bourdon et Dalbergue du choix excellent de leurs

modèles des plus variés, et qui se distinguent par un cachet vraiment artistique. J'ai admiré en particulier une pendule avec ses flambeaux (style égyptien) et une pendule surmontée de la Cléopâtre (bronze vert), que je voudrais avoir sur la cheminée de mon cabinet si j'étais Rotschild. Mais je ne suis pas Rotschild.

Non loin de ces beaux et riches objets se trouvent les faïences artistiques de M. Saint-Jean dans leur genre non moins dignes d'éloges. Ces beaux vases du grandet du petit module, pour les cheminées, les buffets, etc., sont des formes les plus élégantes, et des hommes du métier, près de moi, admiraient la richesse harmonieuse des couleurs dans les peintures et les fonds, s'étonnant qu'on eût pu obtenir certaines nuances charmantes et délicates qui, paraît-il, résistent difficilement à l'action du feu.

J'ai regardé avec grande satisfaction aussi les poteries de luxe et d'art, imitation de Bernard de Palissy, de la maison Barbizet. Cette Exposition, où la copie ingénieuse n'exclut point l'invention, comprend toute espèce de vases d'agrément ou d'utilité, plats, tourteaux, jardinières, soupières, etc. Les amateurs peuvent se monter là un service complet, recherché par certains amphytrions qui, se plaisant à traiter leurs amis, n'en ont pas moins regret à la dépense. Voici qui servira merveilleusement leur chicheté; car, tout occupés à considérer ces assiettes fantasques où courent les lézards et se tordent les serpents, ces salières que promènent des tortues, ces plats gigantesques que supportent des crocodiles, ces soupières et ces saladiers autour desquels s'enroulent des fleurs et que jonchent des scarabées aux formes bizarres, aux brillantes couleurs, les convives, tout probablement, oublieraient de faire honneur au potage, et devant les plus friands morceaux laisseraient dormir leur fourchette et resteraient, bouche béante, plus contents de regarder que de manger.

Je dois louer encore les élégants et curieux émaux de M. Robillard, de même que les magnifiques tapis d'Aubusson de Blaquenie frères, auxquels font concurrence les très-beaux tapis de Meaux et ceux de la manufacture de Neuilly. Il en faudrait de tels pour les appartements décorés par M. Tostain, et ornés de ses riches et luxueux ameublements.

Non moins remarquables me semblent les ébénisteries de luxe de A. Deleclerq. Les meubles d'ébènes, incrustés en cuivre et par lui exposés, attirent tout particulièrement l'attention des amateurs émerveillés de la délicatesse du travail. Je dois aussi une mention spéciale à M. Gaumont (Armand) simple ouvrier menuisier, qui a exposé un grand beau lit en chêne, sculpté par lui d'après ses propres dessins et travaillé, fouillé, comme les maîtres, au temps des corporations faisaient leurs chefs-d'œuvre. J'allais à tort oublier les meubles sculpté, (ébène et chêne), buffets,

lits, armoires, etc., de M. Sauvrez, qui me paraissent réunir à la fois l'élégance, la commodité, la solidité. Les meubles de Lecuyer, en vieux chêne, ne déplairont pas, au contraire, aux amateurs, par cette teinte foncée qui leur donne l'aspect d'un bahut ancien, mais dans un état parfait de conservation.

Au milieu du jardin, les promeneurs et plus peut-être les promeneuses, s'empressent autour de l'élégante vitrine de M. Rosset, orfévrerie, bijouterie, etc. On voit là, outre de charmants coffrets en argent et d'autres objets, des parures en émeraudes et pierres diverses, que bien des jeunes demoiselles regardent avec des yeux et un sourire annonçant qu'il leur agréerait fort de trouver ces ravissants bijoux dans leur corbeille de noces.

L'orfévrerie religieuse est dignement représentée par M. Chertier, et Bachelet. J'ai admiré surtout, dans la vitrine du premier, au dessus des ostensoirs, calices, etc., une grande châsse en argent, style gothique, curieusement travaillée et fouillée, et que plus d'un bon curé enviera pour son église et pour les reliques de son saint. Dans l'exposition du second, la pièce la plus importante est un grand autel en bois doré si je ne me trompe, d'un dessin plus élégant ou plus à mon gré que le lustre qui tremble au-dessus. De chaque côté deux candélabres des plus riches, mais d'un style un peu lourd.

Je n'ai pu passer sans m'arrêter devant l'Exposition, importante au moins par le nombre des pièces, de M. Préault, un sculpteur auquel dans le monde des ateliers on a fait une réputation, mais dont le talent loué avec passion, vanté avec frénésie par les uns, n'est pas moins vivement contesté, nié, attaqué par les autres. A qui des deux donner raison ? Si j'en jugeais par la collection des médaillons grands et petits exposés au palais de l'Industrie, j'avoue que ce n'est pas tout à fait au sentiment des premiers que j'inclinerais. Cette suite de portraits d'un aspect généralement farouche, mais aussi presque grotesque souvent, semble faite pour nous donner une idée peu flatteuse des originaux, qui sont la plupart cependant des illustres de ce temps. A voir le profil de certains, on serait plutôt tenté de rire que d'admirer. Sans doute M. Préault, heureusement doué à quelques égards, fait bien de se tenir en garde contre la banalité ; mais la liberté d'exécution, l'audace même, n'est point le sans-gêne et une sorte de dédain pour la forme choisie, pour l'élégance des contours, la science du modelé. Ces lignes tourmentées, ces méplats brusques, ces traits si souvent heurtés, annoncent que la main qui tient l'ébauchoir travaille presque toujours dans la fièvre. Il ne faut pas que la fougue, que l'originalité soient par trop aux dépens du reste ; autrement, pour ne pas faire comme tout le monde, on risque de tomber dans l'excentrique, le baroque, voire dans la charge.

Je ne fais pas difficulté d'avouer que je préfère à cette sculpture, si rude à l'écorce, à cette langue abrupte et parfois presque incompréhensible, les camées si délicatement ciselés par Reverchon et les très-remarquables eaux-fortes de Bodmer! Quelle franche et libre exécution! quelle fine pointe! et quelle couleur! Il y a là surtout deux paysages dont tout amateur sera heureux d'orner son cabinet en les plaçant dans quelqu'un de ces cadres élégants que sculpte et dore Dugril, directeur de l'un des ateliers de l'intéressante Ecole professionnelle de Saint-Nicolas, confiée maintenant aux soins intelligents des zélés Frères de la doctrine chrétienne.

La photographie tient une large et honorable place à l'Exposition, mais je ne lui reprocherai pas pourtant de s'être fait la part du lion, encore que la Société des Arts Industriels ait pour président M. Ileblanchère, photographe. Par une discrétion de bon goût, cet artiste, car il mérite ce nom, n'a exposé qu'un petit nombre de portraits, mais réussis merveilleusement, miraculeusement, de vrais chefs-d'œuvre, et qui sollicitent d'autant plus vivement les regards, qu'ils représentent quelques-uns des hommes les plus célèbres, illustres de ce temps, hommes d'état, écrivains, poëtes, etc., etc., entre autres MM. Guizot, Louis Veuillot, Rossini, Thiers, V. Hugo, etc.

Le mérite de cette exposition peu nombreuse, mais admirablement choisie, ne doit pas nous empêcher de rendre justice aux Expositions remarquables aussi de M. Pierre Petit, le photographe du clergé; de M. Carjat et Cie et de quelques autres où la quantité n'est pas exclusive de la qualité!

Que de choses encore j'aurais à voir et à louer! par exemple l'orfévrerie en métal blanc de Gourd et Denise, — les faïences artistiques de Blois, dont les dessins sont dus à M. Ulysse, conservateur du Musée; — les travaux si distingués de serrurerie d'art, par M. Rodart, releveur au marteau; — etc., etc. Mais je dois m'arrêter, ayant promis d'être court, et ne voulant pas m'exposer à lasser la bienveillance de mes lecteurs. Je serais ingrat cependant si je ne donnais pas un souvenir à M. Cavaillé-Coll, dont les orgues touchées par des mains habiles autant qu'infatigables sont un des grands charmes de l'Exposition. Sans cette harmonie, tour à tour gaie, caressante ou grave et religieuse, qui roule ses ondes sonores sous la vaste voûte, l'Exposition, trop silencieuse, semblerait parfois un peu triste. Aussi toujours il y a foule à l'entour du musicien, et moi-même non loin de là, je me suis oublié presque des heures sur un banc, alors que par instants, fermant les yeux il me semblait être transporté dans la nef de quelque antique cathédrale.

Je ne terminerai pas ce travail sans adresser mes félicitations aux intelligents organisateurs de l'Exposition, dont l'ensemble est très-satisfaisant et ne trompera par l'empressement des curieux. Mais pourquoi vient-

elle si tard, avec le froid, et bientôt peut-être le mauvais temps qui pourra éloigner les visiteurs du palais de l'Industrie? Car par la pluie ou par la neige, aller là-bas, c'est un voyage pour qui n'a pas une voiture à ses ordres. Je regrette aussi que le jury ne se soit pas toujours tenu dans la rigueur du programme, à la vérité assez élastique : *Arts industriels*. Mais il me semble que c'est beaucoup de complaisance d'admettre, à ce titre, le nouveau combustible appelé bois de Paris, ou ces objets en général peu poétiques qui servent à l'équipage du touriste, porte-manteaux, sacs de nuit, malles, couvertures, etc. ; ou encore les machines à coudre, un de ces soi-disant progrès à la mode qui mettront sur le pavé bon nombre de ces pauvres ouvrières auxquelles leur aiguille a déjà tant de peine à gagner un morceau de pain. Tout cela franchement n'a rien de commun avec l'art, pas plus que les *papelitos*, disposés coquettement sous une vitrine élégante, et qui sont tout bonnement.... des faux cols, et en papier je suppose. Avec cette condescendance, Messieurs du Jury, vous en arriveriez à accepter comme objets d'art les coiffures en caoutchouc, les marmites économiques et les rasoirs anglais, compris les Anglais, affublés du coatchman, pour faire les honneurs de ladite *exhibition*.

BATHILD BOUNIOL.

MAITRE GUÉRIN

COMÉDIE EN CINQ ACTES, PAR M. ÉMILE AUGIER

M. Arthur Lecoutellier, député en vacances et soupirant en disponibilité, répare, devant un domestique et une glace de Venise, le réparable outrage des chemins de fer. C'est pourquoi, il se donne sur les bras et sur les jambes des coups de mouchoir qui ressemblent à une schlague perfectionnée. « Çà, dit-il, Bourguignon, Picard, Basque ou Champagne, (choisis, lecteur, entre ces quatre noms, si tu l'oses); apprends, Champagne, Picard, Basque ou Bourguignon, que l'éloquence m'étouffe et que je veux bavarder en quelque lieu et sous quelque latitude que ce soit. Le Palais-Bourbon ne suffit plus à mon enthousiasme, et, véritablement, il y a là des gaillards qui me gênent fort. Je veux être conseiller-général de ton département, parce que dans les provinces aveugles les Parisiens borgnes sont rois. Je compte sur ton influence, maroufle, pour me faire nommer, dans les antichambres. » Bourguignon enchanté de la confiance qu'on lui témoigne, s'incline en subalterne bien élevé.

Il ne se borne pas d'ailleurs à cette réponse muette; il sort, mais en sortant il annonce aux échos d'alentour madame Cécile Lecoutellier, maîtresse de céans et tante légitime du Démosthènes Lecoutellier qui se brosse les manches. « Mon neveu, dit-elle, vous tombez juste à point pour épouser Mlle Francine Desroncerets; cela vous va-t-il pour le quart d'heure? » — « Mon adorable tante, répond l'autre, cela ne me va pas du tout.» — C'est un heureux ressouvenir d'Élise faisant la révérence. « — Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît. » — Et Harpagon contrefaisant Élise : « — Ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît. »

Par hasard, Mme Cécile n'est pas aussi têtue qu'Harpagon. C'est une sucrée, s'attifant avec recherche et se promenant avec majesté; son parler traîne et sa queue aussi. Elle n'est donc qu'à demi fâchée du refus qu'on lui oppose; car elle ne laisse pas que de coqueter et de caqueter à merveille près des fonctionnaires issus de sa race. Ayant formulé sa proposition, elle demande à réfléchir et Arthur demande à passer une redingote. La députation n'empêche pas le sentiment.

Pendant que M. Lecoutellier se savonne, Mlle Francine Desroncerets fait

son entrée, sur un trémolo. « — Mademoiselle... » — « Madame... » — De fil en aiguille, la conversation roule sur les peines de cœur. Mettez deux femmes ensemble et vous finirez toujours par les voir arriver là. « — Vous avez connu Louis Guérin ? » — « A Saint-Germain où il nous visitait souvent, alors que nous étions misérables. La fortune nous est revenue; lui, est parti. » — M. Desroncerets survient au beau moment, comme un chien dans un jeu de quilles. Je ne connais rien de tel qu'un père de comédie pour interrompre les confidences en train.

Ce brave Desroncerets est un insensé qui néglige sa toilette et qui cultive son esprit. Il a mangé son premier bien en essais de toutes sortes, et, sur mon honneur, il est en train de manger le second : « — Les expériences coûtent cher, dit-il en se servant du pluriel. » — Il n'a pas tort; l'expérience, au singulier, est déjà une marchandise bien difficile à acquérir.

Le titre premier de la pièce était l'*Inventeur*. Desroncerets passait pour le héros et, mon Dieu! l'intérêt du drame est concentré sur ce pauvre hère, plutôt que sur le personnage désagréable qui tient l'affiche. Un inventeur, gras ou maigre, connu ou ignoré, est toujours un fou sublime. Il méprise les arts qui ne sont point le sien, les découvertes auxquelles il n'a pas touché. Une seule chose l'attire et le fixe; une seule idée lui trotte dans le cerveau. Il n'a point d'autre occupation que de la mener à terme, et dans cette vie intérieure où il se meut, nos passions terrestres n'existent plus, nos chicanes journalières sont anéanties. L'inventeur est essentiellement ridicule. Ridicule aux yeux de ses confrères qui lui jettent des bâtons dans ses roues, ridicule aux yeux des bourgeois qui n'ont jamais rien inventé. Son contentement unique est de s'asseoir (si j'ose m'exprimer ainsi) dans sa pensée. Il y demeure comme dans un logis, et les événements du dehors ne peuvent l'arracher à cette retraite bénie. Que lui importent les royautés qui croulent, les âges qui s'envolent! Il n'est le courtisan d'aucune dynastie, et l'âge ne saurait lui imprimer au front une ride plus creuse que celle qui y est tracée d'avance. L'inventeur succombe sans se plaindre; il cède, dans sa lutte obstinée contre le hasard; mais les pauvres le suivent au cimetière et les puissants se découvrent devant son cercueil.

M. Desroncerets raconte à ses auditeurs une histoire que le public trouve fort intéressante, puisque les applaudissements éclatent sur ce récit; c'est un lieu commun de sensiblerie où il est question d'un mendiant, d'un enfant et de je ne sais quoi encore; le tout, pour arriver à cette conclusion que les savants qui rencontrent des pauvres sont d'excellentes gens qui font l'aumône, quand ils n'ont pas oublié leur bourse.

Vivement touchées par cette moralité profonde, les dames se retirent, afin de la méditer à loisir. La porte du fond s'entr'ouvre et des lunettes sur un nez crochu étincellent dans le lointain. Voici un particulier, mal

bâti et aux allures pétulantes, un rat de cave doublé d'un homme de loi. Il a du furet et du poison qui frétille; c'est un tabellion en vif-argent. Ne lui parlez pas du devoir, il vous répondrait par une citation d'Horace; car il cite Horace, le poëte de la grivoiserie réglée. Je vous présente M. Guérin, notaire.

Malgré sa cravate empesée et ses besicles, M. Guérin est un escroc; un Robert-Macaire avec des gants paille. Cet estimable individu n'a jamais forfait aux prescriptions du Code; il n'a point rompu en visière avec les traditions sociales. Seulement, il s'est enrichi à côté. Les plus grands voleurs ne sont pas ceux qui mettent la main dans votre poche.

Tenez; en cet instant même, maître Guérin accomplit une fredaine. Il prête à l'innocent Desroncerets une bagatelle, un rien; cent mille francs, garantis par le domaine de Valtaneuse, échu aux Desroncerets par héritage, et convoité par madame Lecoutellier tout court, qui voudrait bien s'appeler Lecoutellier de Valtaneuse; une fantaisie à elle? — « Or donc, dit M. Guérin, vous êtes résolu à vous engager pour cette faible somme; cent mille francs dans votre fortune sont une goutte d'eau dans la mer, et cependant vous me renderez cette justice que je vous ai déconseillé l'emprunt, et que je vous ai détourné des usuriers. » — « Monsieur, réplique Desroncerets, vous êtes un ami véritable. Je rembourserai Brenut, le dix-sept septembre de l'année prochaine. » — Mais voilà le beau de l'histoire. Brenut est l'homme de paille de M. Guérin; ce n'est point à Brenut que ce discours s'adresse, mais à Guérin tout simplement. De plus, Desroncerets s'engage à l'insu de sa fille qui est payée pour connaître les inventeurs, et qui tient sous clef toutes les valeurs de la famille. O l'aimable et intelligente demoiselle! Rien ne pourrait la faire dévier du droit chemin. Elle ne donnerait pas un rouge liard pour aider à la découverte de la vapeur, pas un centime pour établir un télégraphe quelconque. Je vous demande, Messieurs, comme cet étourneau de Desroncerets serait bien venu à la prier de favoriser pour cent mille francs une stati ou stratilégie. Ah! bien oui, ce n'est pas Francine qui lui trouvera des commanditaires.

Le pacte est signé, et la victime s'en va avec sa menue monnaie. Louis Guérin, le soldat dont il a été parlé plus haut, vient rejoindre l'auteur de ses jours qui ne lui ressemble guère : « — Toi ici, garnement! Et dans quelle intention, je te prie? » — « Dans l'intention, mon père, d'y rencontrer la châtelaine de ce manoir. » — « Hum! fait le père Guérin; ceci est bien chevaleresque. Enfin, quand on part pour le Mexique! » — Effectivement, Louis doit s'expatrier, le lendemain, et se dévouer, dans une guerre lointaine : — « Je te laisse, dit le notaire; voici la châtelaine et ses falbalas. — Belle dame, vous m'excuserez, n'est-ce pas? Je ne partage nullement l'avis des grecs paresseux : A aujourd'hui les affaires sérieuses! »

Ici commence la scène la plus dévergondée qui se puisse voir. Madame

Lecoutellier n'est pas seulement une coquette ; elle se jette à la tête des militaires avec un sans-façon qui montre abondamment que le premier pas a été franchi de longue date. C'est une Tisiphone emmiellée et venimeuse ; tantôt fascinant d'un regard, tantôt déchirant d'une épigramme. Louis se redresse au premier choc ; il ne comprend pas, lui la loyauté personnifiée, tant de subterfuges et de roueries. Que signifient ces attaques préméditées ? D'où viennent ces morsures cuisantes ! Il s'abandonne enfin ; un soldat n'est pas de fer, quoique affublé d'un sabre. Il discerne le fin mot de toute cette énigme et, transporté, il va donner sa démission de tranche-montagnes, pour suivre plus à son aise la facile carrière des tourtereaux.

Hélas ! nos deux chanteurs de romances adultères ont compté sans la Providence. Arthur Lecoutellier, la figure bouleversée, apparaît, un papier à la main : « Du courage, ma tante, votre mari... » — « Est ruiné ? » — « Non, il est mort ! » — La veuve improvisée se hâte de pleurer d'une manière convenable, tandis qu'Arthur s'écrie : — « O fatalité ! j'avais dîné hier soir avec celui que nous avons perdu ! » — Ce n'est pas du Bossuet, mais c'est joli en tant qu'oraison funèbre.

Cependant Cécile, condamnée au deuil, se trouve avec un second mari problématique sur la conscience. A aucun prix, elle ne consentirait à devenir une Guérine, et elle ne se soucierait que tout juste de s'allier à une roture aussi dénuée d'artifice. Elle écrit donc une laconique missive à son séducteur : « — Partez ! » et il part. Quant à Arthur, il estime que la survivante n'a pas suffisamment regretté le défunt : « — J'intenterai un procès à ma tante, dit le jouvenceau. » — Le rideau tombe sur ce nuage gros de promesses pour les avocats.

Nous sommes chez le fabriquant de contrats de l'arrondissement. La maison est nue et peinte à la chaux ; le salon n'a pas changé depuis la première restauration, il est encombré d'ustensiles à la romaine, de chaises curules, de tabourets sénatoriaux. C'est un salon d'apparat tel qu'il en existe encore dans le Vivarais ou le Rouergue. Les bougies ont des bobèches en papier, la pendule représente un Apollon court-vêtu, le dieu de la lumière. Au surplus, Madame Guérin ne jure point avec ses fauteuils. Ah ! la grosse balourde ! Quelle platitude ambulante ! Quelle niaise de Saint-Flour ! Elle tutoie son seigneur et maître, comme une campagnarde qu'elle est ; le seigneur, lui, s'est adonné au *vous* aristocratique : — « Ne cherchez point lui dit-il, quand il cite Horace. *Nunc est bibendum.* Cela ne vous regarde pas. » — Et elle supporte cette boutade sans rougir. Son époux est le Jupiter de l'Olympe matrimonial ; il fronce le sourcil et la valetaille tremble. N'est-ce pas lui qui mène la barque ? Ecoutez-le dans un moment d'expansion : — « J'unirai votre Louis, madame, à la générale Lecoutellier ; ne hochez pas la tête ; je suis fort, et j'ai des moyens secrets

pour parvenir à mes fins. Mon fils aura cinq cents mille francs, s'il vous plaît. » — Et ce chiffre remplit la bouche de maître Guérin qui est pourtant assez grande. — « Cinq cent mille francs et un titre, car il se nommera de Valtaneuse, long comme le bras. » — « Mon pauvre homme, dit la mère, on se moquera de lui et de nous. » — « Tu as raison, répond l'autre ; je prendrai le titre pour moi tout seul et par pur désintéressement. »

Maître Guérin a des façons qui lui sont particulières d'arranger les choses. Il se frotte les mains, déclame à tort et à travers, soutenant par exemple que le courage civil est le premier de tous les courages. Aussi, quand Louis revient du Mexique, à la fin de l'acte, le front chargé d'une balafre, en vain madame la tabellionne se lamente-t-elle et demande-t-elle instamment « qui a fait cela? » Monsieur le tabelion bougonne et se livre aux réflexions les plus désobligeantes du monde : — « Il a des blessures, ce garçon ; mais c'est son état d'en attrapper. » — Notaire, va !

Avant de mentionner l'arrivée de l'enfant prodigue, il faut tenir compte d'une visite moins agréable, mais tout aussi importante pour le spectateur. Arthur et sa tante ont plaidé devant les tribunaux ; celle-ci a perdu en première instance et gagné en appel. *Adhuc sub judice lis est*, dirai-je pour me mettre dans la situation. Or, les deux parties s'accordent sur ce point que le meilleur moyen de finir l'affaire serait de l'arranger à l'amiable. Dans cette intention, elles se présentent devant un tiers qui les accordera s'il peut, mais qui compte bien embrouiller plus que jamais l'écheveau. Le tiers est M. Guérin, cela va sans dire.

A peine les plaidants ont-ils pris place, que le président du débat se lève et d'un ton enroué : « — Quand je vois les Lorrains de l'état dépotique Passer au démocrite et puis au monarchique, Quand je vois le Japon... » — « Quand aura-t-il tout vu? demande l'Intimé Arthur à ce Petit-Jean du dix-neuvième siècle. Assez, bonhomme, épargnez-nous votre dévidoire. » — Guérin ne se tient pas pour battu et il continue à cheval sur son latin : — « *O dulce et decus meum... Rus, quandò te aspiciam* » — « Oui, oui, interrompt l'Arthur terrible. Rosa, la rose. *Pœnitet, pudet, tædet, piget. Good morning* ! »

Madame Lecoutellier et son neveu débutent par des quolibets réciproques. — « Ah ! votre Cicéron m'a bien accommodée à l'audience ! » — « Il me semble que le vôtre ne m'a guère épargné non plus. » — Peu à peu les injures se calment, les compliments arrivent. « — Ma tante voudrait-elle accepter le moyen que les vaudevillistes enseignent pour trouver un tempérament aux difficultés présentes. » — « Fi ! un mariage? — C'est bien usé, même au théâtre. » — « En effet la ressource est antique. Dans les vieilles boîtes sont les bons onguents. » — Cécile ne regimbe qu'à moitié. Mon Arthur vous la presse de si vives instances, d'un sourire si

flatteur. La veuve se sent fléchir par cette voix caressante, et notre Guérin est sur des charbons ardents.

Aussi, quand la belle Cécile a disparu à l'horizon, l'intrigant médite-t-il un coup de Jarnac. Il félicite son client sur l'heureuse conclusion du procès : — « Votre future, ajoute-t-il, est pleine de séductions. Ce sont les mauvaises langues qui incriminent sa conduite passée. » — « Vous parlez d'or, répond l'autre. » — Et il se dispose à prendre la clé des champs. — « Holà ! hé ! crie Guérin, vous perdez un papier, mon hôte. » — Ce dernier ramasse le chiffon ; c'est une lettre adressée par Guérin jeune à Madame Lecoutellier, et tombée entre les griffes du père, grâce à la maladresse du porteur. — « Ah ! ça, dit Arthur, votre fils et ma prétendue sont donc en correspondance ? » — « Dame ! réplique le rusé matois. » — « Mais voilà qui me gêne beaucoup. Vous remettrez, je vous prie, le billet à son adresse. » — « Certainement. » — « Ou plutôt, je l'emporte moi-même. » — « Comme vous voudrez ! » — Il pense à part-soi : — « L'épître sera lue en route. » — Puis, d'un visage tout à fait aimable : — « Monsieur, je me déclare votre très-humble serviteur.

Louis Guérin débarque, sur ces entrefaites. Il a couru la poste, depuis que nous l'avions laissé en Amérique ; il est de la Légion-d'Honneur, commandant de l'ordre et, qui mieux est, lieutenant-colonel à trente-trois ans. Ce gaillard-là n'a pas bayé aux corneilles mexicaines ; il s'est fait sabrer et presque hacher menu comme chair à pâté. Mais en vérité, il a rendu à Juarez la monnaie de sa pièce : — « Quel pourfendeur ! dit Madame Guérin qui est aux anges. » — « Quel casseur d'omelettes, dit Guérin le rechigné. » — Mademoiselle Desroncerets qui, par hasard, se rencontre là, ne manque pas d'émettre son opinion : « — Il a une jolie blessure, murmure cette jeune personne, blessée elle-même par la baïonnette du petit Cupidon. »

Au troisième acte, Cécile Lecoutellier assise dans son jardin déguste un café de choix et s'abandonne aux rêves bleus que ce nectar apporte dans ses fumées. Elle souffrira les adorations de son neveu très-dévoué ; mais quant à en faire un Lecoutellier II, bernique ! Elle achètera incontinent Valtaneuse à son propriétaire Francine, et rentrera à Paris avec deux mois de noblesse sur le dos. Vous jugez bien qu'on ne saurait contester des armoiries d'un âge si respectable. Le crime sera accompli, et il y aura eu prescription.

Pendant qu'elle est dans un de ces moments où l'on se laisse aller à la vie, le spectre de Banco vient troubler cette heureuse digestion. Banco est là, dans la personne et sous les traits du colonel. Il est reçu naturellement comme Mars en carême et, en effet, il ressemble à Mars avec sa moustache provoquante. — « Comment ! vous voilà de retour, troubadour fidèle ! » — Et là-dessus une conversation s'engage, sur la pluie et le beau temps, sur Il fait chaud, Il fait froid, et autres banalités toujours

de circonstance. — « Madame, demande l'amoureux transi, quelqu'un nous écoute-t-il, à mon insu ! » — « Non, mon ami. » — « Mais alors, je suis votre chevalier servant, je suis votre Roméo, ô Juliette ! » Et patati, et patata. La Juliette se relève comme une vipère sur laquelle on a marché : — « Monsieur le tourlourou, je rouvrirai les portes de mon salon, fin décembre ; vous m'accorderez, je l'espère, l'honneur de votre présence. On y aime énormément les militaires qui ont des balafres. » — Attrappe, Lovelace de régiment !

Louis Guérin reste seul avec son déshonneur, et le frigant Arthur le tire de cette mélancolie Byronienne : — « Vous paraissez déconfit, colonel. » — « Sortons, monsieur, répond le courtisan de Bellone ; je suis prêt à vous accorder toutes les satisfactions que vous désirez. » — « Très-bien ; donnez-moi d'abord celle de m'entendre. Je n'ai pas une fatuité si grande que celle dont vous me gratifiez. Ma tante est délicieuse, quoique très-sensible aux beaux yeux de sa cassette. Nous nous chicanons au sujet de sept cents mille francs ; comme elle désespère de les acquérir par voie de justice, elle les épouse, et ce n'est pas mal trouvé pour une faible femme. Je vaux sept cent mille francs ; — pas un sou de plus ! »

Le piquant de la chose, c'est que la tante qui a l'oreille fine n'a pas perdu une note du dithyrambe à son avarice, composé et récité par le poëte Arthur. A peine celui-ci s'est-il débarrassé du soldat, que la déesse irritée fait gronder ses foudres. — « Vous avez de jolies tournures pour louer vos parents, monsieur mon neveu, votre tirade était fort galante et je n'en ai pas laissé échapper une syllabe. Le doux zéphyre qui se joue entre vos cheveux me les apportait toutes. » — « O beauté sans seconde, réplique le coupable, vous me confondez par un pareil discours ! » — Et l'adroit compère entortille si bien celle qu'il a offensée qu'il sort, pour aller mander à son avoué de terminer les poursuites.

Aussitôt Bourguignon crie que mademoiselle Francine est là.

Elle entre, s'assoit sur un banc, et accueille très-mal les propositions de la veuve qui offre cependant de la bicoque de Valtaneuse une somme qui semblerait rondelette à un simple mortel. Les Desmarets ont des souvenirs dans la maison ; la jeune fille elle-même y est née et y a versé ses premières larmes. Quand le sentiment se mêle à ces sortes d'affaires, l'expropriation devient parfaitement impossible.

Mais voici sans contredit la meilleure scène de l'ouvrage. L'excellente Guérine a vu gémir son colonel adoré ; elle a deviné avec son instinct de mère d'où venait le mal et, quoique tremblante, elle accourt pour le réparer : — « Madame, veuillez, je vous en prie, épouser mon fils ; il est rentré tout à l'heure et il s'est mis, voyez-vous, à sangloter de tout son cœur. Je ne suis pas une grande dame, moi ; mais je ne vous gênerai jamais, croyez-le. L'hiver, vous serez à Paris et je n'irai point vous impor-

tuner; l'été, quand vous habiterez par ici, je me retirerai dans une ferme que j'ai et que je ferai valoir. Seulement épousez celui que je vous offre et surtout empêchez qu'il ne pleure, quand je suis là. » — Oh! que la future baronne de Valtaneuse paraît sotte et gourmée et empruntée vis-à-vis d'une bête à bon Dieu, telle que cette Guérine naïve. Or, Cécile n'a pas à repousser que des assauts où la tendresse est un jeu; voici, par dessus le marché, Guérin, le renard subtil, qui vient clopin-clopant proposer sa denrée : — « Prenez mon ours, c'est-à-dire, prenez mon Louis; il a ceci et cela, et entre autres choses il aura la baronnie que vous savez bien. » — Ainsi le notaire laisse éventer sa mèche; il n'y a point de fine mouche qui ne s'embourbe tôt ou tard dans la glu.

Guérin premier se retire, honteux comme une poule mouillée, et Arthur reparaît avec éclat : — « Ah! ah! ma tante; j'ai entendu à mon tour. Le même zéphyre qui m'a trahi se promène encore sous les bosquets verdoyants.» — Ce chapitre de M. Augier pourrait s'intituler, comme on voit: — De l'utilité du vent en matière de comédie.

Maintenant entrons, je vous prie, chez le Desroncerets déjà nommé. Il est étalé au milieu de ses livres et travaille dans sa bibliothèque, comme le docteur Faust dans son laboratoire : « — Père chéri, dit Francine, arrange, s'il te plaît, le nœud de ta cravate à carreaux, redresse ton col, boutonne ton gilet et sois présentable; c'est une qualité dont se passent bien des membres de l'Institut. » — « Hé, ma fille, qu'est-ce que l'accoutrement, qu'est-ce que la toilette. Je te cède la souveraineté dans le domaine des chiffons; permets-moi de trôner sur celui de l'intelligence. » — Petit à petit, le savantasse devient une soupe au lait. « — Ma bonne Francine, prête-moi de quoi continuer mes expériences. La stratilégie n'a pas réussi, mais j'ai découvert le défaut de la cuirasse. Sous peu, mon brevet vaudra un million et mon opération sera magnifique. » — Cet imprudent Desroncerets, comme il s'abuse! De même, le plus obscur débutant dans le fretin littéraire ne donnerait pas son royaume pour un cheval, son drame en vers pour une Californie. Qui n'a inventé le moyen de diriger les ballons, et qui n'a pas demandé pour cela au gouvernement un certificat d'aptitude ?... Nous avons toujours la folie d'arrondir la bourse d'autrui.

Desroncerets emploie d'abord les supplications à l'égard de son Mentor; des supplications il descend aux menaces; des menaces, à la colère la plus terrible. Francine est obligée de lui avouer qu'ils n'ont plus rien; rien que le toit sous lequel ils reposent, et qu'ils ont depuis de longues années vécu sur sa dot qu'elle a placée à fonds perdus. Tant de générosité désarme un instant le père implacable. Il s'apaise presque; mais tout à coup sa fureur le reprend et il s'élance dans la coulisse en maudissant tout ce qui lui tombe sous la main.

Louis Guérin et sa mère ont été les témoins involontaires de cette

altercation. Mademoiselle Desroncerets a les apparences contre elle, et elle est obligée pour se justifier, de dévoiler sa généreuse conduite. Pour le coup, le colonel est touché, et lui qui tout à l'heure se répandait en reproches mal dissimulés, il prend feu comme une étoupe; il s'agenouillerait volontiers devant cette idole que, dans un transport d'indignation, il méditait de briser. Charmant colonel! le voilà, comme à Saint-Germain, épris jusqu'au délire des attraits de mademoiselle Francine. Il ne faut pas dire: Fontaine, je ne boirai plus de ton eau.

En outre, la tempête amoncelée menace de se dissiper. Arthur qui est un tantinet honnête, vient prévenir la famille Desroncerets qu'un mauvais génie se propose de la mettre à l'épreuve. Effectivement, c'est le lendemain que le billet souscrit par l'inventeur de la Stratilégie aura cours sur la place. Desroncerets n'y songe même plus. On le lui rappelle; on le presse de partir pour Strasbourg où un ami fidèle lui prêtera la somme nécessaire. Notre étourdi va chercher sa valise et se coiffe, par la même occasion, d'une casquette de loutre.

Maintenant, écoutez ce récit lamentable.

Un seul convoi doit rouler sur la ligne de l'Est. Si Desroncerets manque le train, son affaire est baclée et sa réputation perdue. Hé bien! comme il se dispose à sortir par la droite, Guérin rentre par la gauche : « — Vous vous en allez, voisin? » — « Mais oui, » répond le malheureux qui lui explique tout. — Monsieur le notaire n'a pas une minute à perdre, et l'important pour lui est que sa victime en perde beaucoup. Il retient cet âne bâté de stratilégiste; il le roule, il l'amuse, tout en lui recommandant de partir, si bien que l'heure sonne, que la locomotive siffle et que le voyageur ne voyage pas. O perversité du tabellionnage!

Je ne m'étendrai guère sur le cinquième acte qui est un enchevêtrement perpétuel. Mme Lecoutellier a définitivement perdu son procès, et (cela n'étonnera personne), elle retourne à ses moutons; je veux dire aux offres combinées de Guérin le père et de Guérine la mère.

Pendant qu'elle se propose ainsi aux gens qu'elle refusait la veille, Arthur, cravache au poing, se campe entre les négociateurs et s'écrie : « —L'état, c'est moi : » Ou plutôt : « — La fortune est mienne. Consentez-vous, ma tante, à en accepter la moitié. » — Le colonel qui allait se dévouer pour la république est enchanté de voir que le dénoûment s'arrange de la sorte. Quand à la Valtaneuse manquée, elle met en avant une solution singulière que je n'aurai pas l'impudeur de rapporter. La majestueuse Cécile regagne ses pénates parisiens; quand elle sera vieille, la diablesse se fera ermite.

Il ne reste plus qu'un nœud à trancher.

Desroncerets et sa fille, complétement ruinés, sont là ayant abandonné la châtellenie de leurs ancêtres. Louis Guérin qui sait la machination tramée

contre eux, et qui n'ignore nullement par qui elle a été tramée supplie le notaire de ne point se déshonorer et de rendre à César ce qui appartient à César : « — Qu'appelles-tu un déshonneur? — répond l'accusé. M. Desroncerets ne me doit rien; c'est à Brenut qu'il faut s'adresser. » — « Mais Brenut est votre homme de paille! » — « Mon homme de paille! Les fonctionnaires n'en ont point. Brenut m'a emprunté quelques deniers et il me lègue Valtaneuse en paiement de sa dette. Voilà tout. » — « Mon père, dit le soldat, vous êtes un... » — Il va ajouter : coquin. Mais il s'arrête, et se tournant vers Francine : « — Mademoiselle, mon père vous a chassée; je vous demande la permission de vous suivre où vous irez » — « Va t'en! hurle le tyran domestique; je te déshérite; je te renvoie; je te... » — « Vous me renvoyez aussi, dit simplement Mme Guérin. » Et, bras-dessus, bras-dessous, les déshérités gagnent la porte.

Maître Guérin les entend s'éloigner; il entend le cheval qui piaffe et la voiture qui roule, au dehors. L'égoïste n'a plus personne autour de lui; personne qui s'intéresse à ses goûts, à ses habitudes, qui lui prépare des beignets soufflés, qui lui chauffe ses draps ou sa flanelle. Rien ne bouge dans ce salon si bruyant, il n'y a qu'une minute. Quelqu'un frappe cependant : toc, toc. C'est un paysan en veste de bure et aux souliers ferrés; il s'avance timidement, il bredouille, il salue du pied gauche. « — M. le notaire, je viens chercher votre quittance. Voici l'argent. » — Le vieux filou lève la tête : « — Brenut, dit maître Guérin, veux-tu dîner avec moi? »

Ainsi finit la nouvelle comédie de M. Augier. C'est une œuvre enchevêtrée où tout est faux : l'esprit, le style, les caractères. Je n'oserais affirmer cependant qu'elle n'aura de succès.

DANIEL BERNARD.

DEUX DOCUMENTS JUDICIAIRES

Nous signalions dernièrement, à propos d'une affaire criminelle des plus retentissantes, les vilains appétits du public pour les débats des cour d'assises. Ce goût, que la presse exploite et développe, semble prendre chaque jour une nouvelle extension. Les feuilles à bas prix et les journaux qui, selon les prospectus de leurs *annonciers*, s'adressent «au public le plus distingué», se jettent avec le même empressement dans cette voie. Le journal devient ainsi de plus en plus, l'ennemi de la famille. Le laisser à la portée de toutes les mains, de tous les yeux, c'est commettre une sorte d'attentat aux mœurs.

La passion des débats criminels n'est pas particulière à la France, les développements du journalisme l'ont répandue partout. Il semble même qu'on y mette de l'émulation. Chaque pays apporte, en effet, une sorte de zèle à faire ressortir le caractère particulièrement sauvage ou scandaleux des crimes dont il a été le théâtre. Les Anglais viennent, par exemple, de se donner beaucoup de peine pour faire de Muller un criminel du premier ordre. Et cependant leur amour-propre national n'était pas complètement satisfait, car si Muller avait *exercé* en Angleterre, il n'était pas anglais.

Du reste, ce malheureux ne méritait vraiment pas, même au point de vue où s'est placée la presse anglaise, le bruit que l'on a fait autour de lui. Quoi de plus vulgaire que son crime et toute sa conduite? Il voit un *gentleman* possesseur d'une belle chaîne attachant une belle montre, il forme le projet de s'approprier le tout afin de passer au pays des Yankees. Il monte en wagon à côté de l'homme à la montre, l'assassine et le jette sur la voie sans oublier de prendre les objets qu'il convoitait. Il se sauve, il s'embarque, il se croit hors d'atteinte, il est pris. On trouve dans son gousset « le petit horloge » de sa victime et l'on en reconnaît le chapeau sur sa tête. Voilà, en deux mots, l'histoire de Muller. Eh bien! il n'en a pas fallu davantage pour que pendant plusieurs semaines chaque journal anglais lui consacrât quotidiennement de longs articles. On rapportait les bons mots du personnage,

on donnait le menu de ses repas ; les nouvelles abondaient sur sa santé, ses habitudes, ses fantaisies. Le bulletin du matin constatait avec soin comment il avait passé la nuit. Sa photographie, ou plutôt ses photographies étaient à tous les étalages et se vendaient par milliers. Il y en avait pour tous les goûts : celle-ci lui donnait un air féroce et le dénonçait criminel; celle-là le gratifiait du sourire le plus doux et le déclarait innocent. On recherchait avec passion ses autographes ; ils étaient hors de prix, bien qu'on eut des doutes sur leur authenticité. Et comme en Angleterre il faut toujours parier, de nombreux paris s'étaient engagés sur le résultat du procès. Il en résulte qu'une foule de gens désiraient très-fort, dans l'intérêt de leurs finances, que Muller fut pendu. Il le sera. Mais, par compensation, de blondes laidies aux dents longues et larges lui ont demandé de ses cheveux. Voilà ce que l'enthousiasme anglais a pu faire pour un pauvre diable d'assassin et de voleur comme Muller. A quel degré se fut-il donc élevé pour un criminel homme du monde, bon *gentleman*, et ayant bien combiné ses opérations?

Ce n'est ni pour rendre compte avec quelque développement du procès Muller, ou de tout autre, ni même pour signaler une fois de plus les mauvaises tendances du public et l'abaissement de la presse, que nous revenons sur cette question. Notre but est de reproduire deux documents, très-dignes d'attention, l'un est le discours adressé à Muller par le président de la Cour qui l'a jugé, l'autre est le texte du serment que doivent prêter en Suisse les témoins, lorsque des doutes s'élèvent sur leur sincérité. Ces deux documents ont déjà été donnés par les journaux, mais on nous saura gré de les dégager du milieu où ils se trouvaient, et où tout le monde ne pouvait les aller chercher.

Voici le discours du juge anglais, M. le baron Martin, nous en retranchons seulement quelques passages relatifs au crime lui-même :

« Franz Muller, le jury vient de vous déclarer coupable du meurtre de M. Briggs, et ce n'est point à nous d'exprimer une opinion quelconque sur son verdict. La mission du jury était de décider de votre innocence ou de votre culpabilité. Cependant il est d'habitude qu'en prononçant la sentence, les juges déclarent si leur conviction propre est d'accord avec le verdict rendu ; et, pour cela, il y a deux raisons : la première, c'est que la concordance d'opinion entre les juges et le jury est toujours satisfaisante ; quant à cela, je suis autorisé par M. le chief baron à déclarer que nous approuvons complétement le verdict, et j'ajouterai en mon nom personnel, qu'eussé-je fait partie du jury, mon avis eût été celui des

membres qui le composent. Le second motif de la déclaration dont j'ai parlé est de vous enlever toute illusion sur la possibilité que votre existence soit de beaucoup prolongée. Une mort violente va vous retrancher bientôt du nombre des vivants. Donc, je vous exhorte à profiter aussi bien que vous le pourrez des moyens qui, je n'en doute pas, vous seront offerts pour faire votre paix avec votre Souverain-Maître, et vous préparer à subir la destinée qui vous attend si prochainement. »

Le juge résume rapidement les faits du procès et ajoute :

« Si je rappelle tous ces faits, Franz Muller, c'est pour ne pas laisser dans votre esprit aucun fol espoir d'une commutation de peine. Je dois ajouter qu'après avoir écouté les témoignages accablants qui se sont élevés contre vous, il m'est tout aussi impossible de douter que vous ne soyez vraiment le meurtrier du malheureux M. Briggs que si je vous avais vu commettre le crime sous mes yeux mêmes. La sentence que j'ai à prononcer maintenant n'est pas celle du chief baron, ce n'est pas la mienne non plus, c'est la sentence que loi anglaise a portée contre tout individu reconnu coupable de meurtre. Cette sentence, la voici :

« Vous allez être reconduit à la prison où vous étiez, et vous n'en sortirez plus que pour être mené sur la place de l'exécution, et là, être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Votre cadavre sera ensuite enterré dans l'intérieur de la prison où vous aurez été enfermé avant l'exécution de la sentence. Franz Muller, que Dieu ait pitié de votre âme ! »

Le lendemain les shériffs sont entrées dans la cellule de Muller et lui ont annoncé qu'il serait exécuté le 14 novembre.

Le langage du juge enlevant tout espoir d'une commutation de peine au condamné, et l'acte des shériffs lui signifiant quinze jours à l'avance l'heure de son supplice paraîtront sévères et même durs à bien des gens. Les humanitaires feront ou ont déjà fait, des phrases indignées et larmoyantes contre ces usages barbares. Ils ne sauront pas comprendre que le condamné, mis ainsi en présence de la mort à jour fixe, sachant que ses jours sont bien définitivement comptés devra songer exclusivement à son âme. On lui dit que sa vie va finir et on lui montre l'éternité. Tel est le but de ces dispositions que l'Angleterre protestante tient de son fond catholique, et qu'elle n'applique plus aujourd'hui que par une fidélité toute matérielle aux vieux usages et aux vieilles lois.

La seconde pièce est aussi un legs de l'esprit catholique, un reste de la législation qui s'appuyait sur le foi. Elle a été produite dans le procès du docteur Demme.

Le serment n'est pas, en Suisse, nécessairement imposé aux témoins. Aussi dans l'affaire Demme, le procureur général ne l'a-t-il exigé que de ceux dont les dépositions devaient avoir le plus d'importance ou offraient un caractère douteux. Le premier témoin auquel il ait été déféré, est une vieille servante de 84 ans, placée depuis trente-sept ans dans la famille de la victime. Voici la formule de l'exhortation qui lui a été lue :

« Le serment que vous allez prêter par ordre de la loi, en levant votre main vers le ciel pour être le gage et le sceau de votre sincérité, est une invocation solennelle à Dieu comme au témoin qui sait tout, auquel vous en appelez pour juger de la vérité de ce que vous allez dire et que vous invoquez comme juge; qui, dans sa toute-puissance et sa justice, vous poursuivra infailliblement dans cette vie et dans l'autre si, faisant un faux serment, vous devenez parjure.

« Les paroles que vous allez prononcer signifient que vous renoncez pour cette vie et l'éternité à la grâce, au secours et à la bénédiction de Dieu, et que vous n'attendez de lui que son abandon et sa malédiction si vous faites un faux serment. Par ces mêmes paroles vous déclarez donc que vous prêtez ce serment sans fraude, sans ruse, sans dol ni arrière-pensée, et avec toute la sincérité de votre cœur. Réfléchissez-bien que ce Dieu que vous invoquez en témoignage de la vérité est un Dieu qui sait tout, qui connaît le fond de votre cœur, et qu'on ne saurait tromper ni par ruse ni par hypocrisie, et que ce grand Dieu qui aime la vérité, vous protégera si vous la dites dans toute sa pureté ; mais que ce même Dieu, juste et saint, qui a en horreur tous faux serments, ne se laisse point braver, et poursuivra infailliblement le crime de parjure par de terribles châtiments temporels et éternels. Pensez donc à Dieu tout-puissant que vous devez humblement craindre, et devant la majesté duquel vous devez trembler, à ce Dieu de bonté et de miséricorde qui vous récompensera si vous êtes sincère, mais qui vous retirera aussi sa grâce, si vous faites un faux serment.

« Songez combien serait grand le péché de parjure, puisque vous braveriez par là ce Dieu à la connaissance duquel rien n'échappe. Vous vous attireriez sa vengeance; vous prendriez sa vérité éternelle et sa toute science à témoin de votre fausseté; vous renonceriez à tout espoir en sa miséricorde, vous renieriez votre sainte religion et la feriez servir de manteau au vice et au mensonge; vous pécheriez contre votre conviction et le cri de votre conscience ; et, méprisant le ciel et l'enfer, vous provoqueriez sur vous de propos délibéré, dans cette vie et dans l'éternité, la colère du Dieu tout-puissant.

« Considérez combien sont grandes et terribles les suites d'un faux ser-

ment! Quant au temporel, vous perdez votre honneur et votre réputation, et devenez un objet d'exécration pour tous les gens de bien. Vous renoncez dans toutes vos entreprises à la bénédiction de Dieu, et vous attirez sa malédiction sur vos biens, sur votre maison, sur vos propriétés et sur vos enfants.

« Quant au spirituel, une conscience déchirée ou bourrelée de remords vous remplira jour et nuit de terreurs; votre agonie sera terrible; une condamnation à des peines éternelles sera votre partage.

« Réfléchissez donc bien à ce que vous allez faire, vous qui êtes appelée ici à prêter serment. Les paroles que vous allez prononcer sont irrévocables, et la punition qui les suivrait si votre cœur et votre conscience n'étaient pas d'accord avec votre bouche, serait aussi effrayante que certaine et inévitable. Gardez-vous donc bien avec soin de vous écarter en quoi que ce soit de l'exacte vérité par haine ou par amour pour personne, non plus que par l'appât de quelque profit. Que vous serviraient tous les biens de ce monde, quand vous seriez vous-même perdue à jamais? N'essayez pas non plus de faire usage de secrets détours, n'ayez point recours à une interprétation artificieuse de vos paroles, car vous ne sauriez par là tromper ce Dieu qui sait tout, et, en aggravant votre délit, vous aggraveriez indubitablement votre punition. Mais si votre intention est droite et pure, si vos vues sont honnêtes et si vous êtes intimement persuadée de l'innocence et de la pureté de votre conscience, procédez à cet acte important en invoquant la grâce divine. »

Lorsque le témoin a terminé sa déposition, on lit cette autre formule dont il répète les paroles, la main levée :

« Je jure à Dieu, qui sait tout, que j'ai répondu à toutes les demandes « qui m'ont été posées d'après mon savoir et ma conscience. J'ai dit la « vérité, rien que la vérité, aussi vrai que Dieu m'assiste, sans dol ni « fraude. »

Et tandis que le témoin fait ce serment, les assistants, les jurés, les juges, le président, tout le monde est levé.

Qui peut douter qu'il y ait là un secours pour la justice? Mais combien ce secours devait être plus grand lorsque ceux qui prêtaient le serment et ceux qui le réclamaient, étaient unis dans la même foi et voyaient dans ces paroles tout ce qui s'y trouve réellement! Aujourd'hui, que de juges en Suisse regardent ces formules comme un reste assez étrange « des temps de superstitions et de ténèbres. » Et cependant on leur demande encore la lumière; mais on ne sait plus à quelle condition elles peuvent la donner.

EUGÈNE VEUILLOT.

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Les conférences de la rue de la Paix vont déménager. C'était là que les notables de la littérature, rive droite, s'exerçaient à la faconde oratoire. Comédie assez bien jouée! Salle pleine toujours. On s'y faisait des illusions grandioses. Le *plaudite civis* y régnait. Il y avait parfois des frémissements houleux, précurseurs des orages populaires. Au retour d'une conférence, les tribuns Deschanel, Philoxène Boyer ou Falampin, pouvaient se dire : J'ai remué les masses!

La société française ne saura jamais toutes les secousses, tous les ébranlements qu'elle a subis dans cette petite salle de la rue de la Paix. J'ignore ce que l'on va faire de la petite salle, mais j'estime que l'on devra gratter les murs jusqu'à leurs os de pierre, si l'on veut avoir raison de l'odeur étrange qui s'est établie là. Elle vous frappe tout d'abord. Vous cherchez dans votre souvenir les analogues de cet arome. Vous pensez aux fuites de gaz, au papier brûlé, aux cabanons des fous. Le cicérone vous rappelle que vous êtes dans la ménagerie des *idées*, et des idées de la civilisation moderne! Vous ne cherchez plus.

La rue de la Paix, à cause de son apellation et de son caractère aristocratique, faisait trop antithèse à l'objet des conférences et à l'esprit tumultueux de leurs assemblées. Les tribuns littéraires vont transporter leurs pénates au Vauxhal.

A la bonne heure! Le Vauxhal est un ancien établissement voué à la Terpsichore du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire que le demi-monde y baladait à outrance sous l'œil répressif du sergent de ville. Les *idées* auront là leur siége tout fait. Si la philosophie et les mouvements oratoires éprouvent le besoin d'être stimulés par les souvenirs, ils trouveront à qui parler. Mais l'ombre du sergent de ville suffira-t-elle à retenir dans l'ordre les baladeurs de l'*idée?*

Du reste la session des conférences du Vauxhal pour 1865, a un programme fort habile. Alexandre Dumas est engagé, et l'on promet de lui de l'abondance. Même quand il cède à la fougue de ses hardiesses, cet homme n'est pas dangereux. A force de bredouiller du roman et du drame, il aura gagné cela, que son bredouillis ne tire plus à conséquence. Deux ou trois discours d'Alexandre Dumas sur n'importe quoi, pour essuyer les plâtres philosophiques du Vauxhal, et la sécurité sera conquise.

L'ancien demi-monde des fêtes nocturnes est capable d'y revenir de lui-même.

Les journaux annoncent sérieusement qu'après avoir lancé les conférences du Vauxhal, l'auteur des *Mousquetaires* s'embarquera pour l'Amérique où il doit *conférer* dans la plupart des grandes villes! Qu'il prêche la paix, cela peut réussir, puisqu'on y a usé tous les moyens raisonnables. N'avez-vous pas vu des fièvres, rebelles aux efforts de la quinine, se laisser vaincre par un excès bachique ?

Après le déménagement des Conférences de la rue de la Paix, nous avons la querelle de M. Sardou avec le comité de la Société des gens de lettres. M. Sardou a fait une pièce assez bien réussie dit-on : les *Pommes du Voisin*. Il l'avait copiée trait pour trait, d'une Nouvelle de feu Charles de Bernard. Mais ce pauvre Charles de Bernard est représenté par les éditeurs Lévi, propriétaires de toutes ses Nouvelles. Les conditions de l'emprunt furent débattues et fixées à un chiffre terrible. M. Sardou ayant acheté très-onéreusement le droit de vie et de mort sur la mémoire de Charles de Bernard, il se croyait quitte de toutes les difficultés. Au contraire, il lui est venu des attaques sans nombre. Le comité de la Société des gens de lettres a ouvert le feu par une épître malicieusement publiée dans le *Voleur*. Plus gros est le tribut payé aux éditeurs Levi, plus âpres sont les reproches de plagiat. Des arguments curieux se sont produits, celui-ci entr'autres :

— Je publie un volume de Nouvelles. Sous la pression de la misère, je vends la propriété de ce volume à un éditeur habile, moyennant cent écus. L'une des Nouvelles a une grande délicatesse, c'est une pieuse légende, un bijou quime fait le plus grand honneur. Et voilà que M. Sardou achète le droit de tirer de ma délicate Nouvelle un vaudeville égrillard qui m'inflige la moitié de son scandaleux succès? Pour avoir en poche quittance de ma honte, la quittance fut-elle de cinq à six mille francs, M. Sardou ne serait pas moins coupable à mon égard d'un fort vilain plagiat.

Ce M. Sardou s'éviterait bien des ennuis, si au lieu d'emprunter continuellement les pommes du voisin il faisait une petite tentative du côté de la création. Il transforme toujours l'œuvre d'autrui pour la mettre au théâtre; il n'opère jamais sur une idée originale, sur une idée qui lui appartienne. La faculté d'imitation ou de transformation devenant exclusive de la faculté de création, ce n'est plus un mérite, c'est une infirmité.

Il y a un mois, je disais ici, à propos de la nouvelle comédie de M. Émile Augier : « Vous verrez que ce sera un échec! » J'avais deviné à peu près juste. Je le constaterai en deux mots, sans entrer dans le compte-rendu de la pièce, travail dont s'est chargé un de nos collaborateurs.

Le grand jour de la première représentation a lui enfin. Le gala littéraire était splendide : *Maître Guérin* est arrivé en cinq bateaux, je veux dire en cinq actes. Un public d'amis avait illuminé son enthousiasme a

giorno. La solennelle première a eu tout le succès qui incombe à ces sortes de lectures de salon. Mais les amis se sont rattrappés le lendemain par des épanchements confidentiels.

On connaît le procédé. C'est une fleur que le jardin de l'ancienne rhétorique ne connaissait pas. Elle a le merveilleux éclat du pavot double, et aussi son parfum nauséabond :

— Émile Augier a fait un chef d'œuvre, comme toujours; on ne saurait lui contester un immense talent! il y a dans *Maître Guérin* des choses admirables. C'est très-beau, et c'est très-fort. *Mais*...

Le parfum du pavot est dans ce traître mais...

Nous avons un mais pour la pesanteur de l'œuvre; un mais pour la nature fausse, un mais pour le mal étudié, le mal observé, la fatigue, l'ennui, etc. Le dernier *mais* se formule d'une manière tacite par un baillement nerveux, et volontiers on y ajoute cette rectification plus traîtresse seule que tous les *mais* ensemble :

— C'est égal, il faut aller voir cela.

Toujours est-il que *Maître Guérin* représente un type de notaire. Ce notaire a quelque chose de l'ancien procureur, esprit retors que l'on tremperait au vif dans le drame moderne. Un peu de musique à l'orchestre, ce serait un *parfait notaire* en cinq actes et quatorze tableaux pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Comme innovation littéraire, on ne saurait que louer. *Maître Guérin* nous délivrera peut-être de l'éternel notaire à cravate blanche qui vient étaler ses paperasses et sa mine sententieuse vers le dénoûment de chacune des comédies modernes.

Mais que va dire le notariat? Il faut s'attendre à des plaintes. Si M. Émile Augier a des griefs contre l'un de nous, s'écrieront les notaires, qu'il parle! On n'a pas le droit de vouer au mépris des foules un respectable corps de fonctionnaires, investi à jamais de l'estime universelle, ainsi que l'attestent les usages dramatiques de tous les temps et de tous les peuples. Molière lui-même nous a respectés.

Bien, cela! Les cléricaux sont hors de cause. C'est le tour des notaires. Défendez-vous, messieurs, et n'y perdez pas de temps, car ce *Maître Guérin* pourrait bien d'ici à peu mettre la clé sous la porte.

Vous dirai-je qu'un certain groupe de littérateurs rive droite vient d'éprouver une déconvenue pénible? Ce sont les brochuriers. Les questions qui se prêtent au fugitif labeur de la brochure rappellent un peu les oiseaux de passage. Elles se présentent tout à coup. Il ne faut pas tâter. On griffonne une vingtaine de feuillets sur le genou, et vite et vite! Une brochure épaulée par deux ou trois journaux rapporte cinq cents francs. C'est une aubaine.

Le traité du 15 septembre promettait donc une récolte avantageuse. Au seuil de l'hiver, il y avait là du bois, un palletot, quelque bien-être...

La récolte a manqué. Une douzaine de brochures ont paru. Elles n'ont point fait leurs frais. Le bourgeois se refuse à la vente sans dire ses motifs.

Ainsi le mois d'octobre, qui arrivait avec un sourire automnal plein de généreuses promesses, aura été complétement stérile.

Les brochuriers sont d'autant plus à plaindre que leur proverbe de prédilection : « il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens » se retourne aujourd'hui contre eux. Quand les sottes gens ne se laissent pas prendre aux piéges du métier, le métier se trouve d'autant plus sot.

Un fait considérable vient de se produire dans le domaine musical. Sous le titre de *Roland à Roncevaux*, un grand opéra a pris possession de l'enthousiasme parisien. Notre chère légende chrétienne n'est pas trop endommagée ; l'auteur, M. Mermet, lui a fait subir l'altération que nécessitait son transfert sur la scène lyrique. Question de texte. Mais l'esprit de la légende, c'est-à-dire son étrangeté, sa grandeur lamentable, son énergie chrétienne, s'y retrouve dans une mesure satisfaisante.

La musique n'étant pas, Dieu merci, une des obligations de ma charge, je passe sur les merveilles de la partition, dont on dit partout un bien superlatif.

Roland à Roncevaux nous apporte aussi un fait littéraire intéressant. Il y a deux choses distinctes dans un opéra : la musique et les alexandrins, plus simplement la musique et les paroles. Les musiciens ont pris l'habitude de faire exécuter les paroles par des gens de lettres. Cette besogne est devenue petit à petit une spécialité. Comme elle rapporte un superbe lucre, quelques accapareurs s'en sont fait un état et un privilége. Ils en ont usé si mal, qu'on leur a infligé le sobriquet méprisant de *paroliers*. Néanmoins les plus fiers compositeurs devaient subir l'alliance monstrueuse de la divine mélodie et des alexandrins pires que plats Chose hideuse, qui faisait penser à un fashionable du plus beau monde, s'en allant bras-dessus bras-dessous avec une lavandière en marmotte.

Eh bien ! M. Mermet a rompu la chaîne. Il s'est affranchi du tribut que l'on paye de temps immémorial aux paroliers, et je n'ai que faire de dire que les alexandrins de son opéra, façonnés par lui, sont infiniment supérieurs à la marchandise ordinaire.

On doit souhaiter que les compositeurs imitent dorénavant M. Mermet. Les morceaux détachés d'un opéra deviendraient praticables. Les dilettanti du monde honnête ne craindraient plus, en cédant à leur petite passion musicale, de se heurter contre des paroles dont le moindre tort est de faire mal au cœur. Par exemple, chantez donc les mélodies de Nicolo accouplées à des paroles comme celles-ci : « J'ai longtemps parcouru le monde, et *l'on m'a vu de toute part*, poursuivre la brune et la blonde, aimer, *soupirer au hasard !* » Ce monsieur, que l'on voit de toute part soupirer au hasard, n'est-ce pas la bêtise à l'état révoltant ? Néanmoins le monde

léger, qui se proclame spirituel à nos dépens, accepte de semblables âneries ; il chante cela en minaudant, les yeux levés vers le ciel et la bouche en cœur.

Ah ! si les chercheurs catholiques voulaient chercher un peu dans les parages frivoles, que de jolis petits livres ils feraient avec la bêtise victorieuse de nos ennemis !

Voici encore un apôtre de l'écritoire philosophique qui se présente pour faire l'intérim de M. Renan.

Que leur a donc fait Dieu, qu'ils ne peuvent pas le laisser une minute tranquille ?

M. Émile Barrault, ancien Saint-Simonien, et ancien représentant du peuple de 1848, nous annonce un gros livre qu'il va publier chez Dentu : *le Christ*.

Il faut reconnaître que le public particulier auquel revient l'obligation de lire ces sortes de fatras solennels témoigne, (s'il y peut suffire,) de facultés bien extraordinaires ! L'indigeste tôme de M. Michelet a paru la semaine passée, et voilà qu'un autre colis de même poids se présente ! L'esprit de ce public a donc un estomac d'autruche ?

Je crois entendre quelques lecteurs se récrier :

— Pourquoi parler du nouveau livre *le Christ* ? Vous lui faites une réclame ! Vous poussez à la vente.

Eh ! tant mieux ! Ce n'est pas de notre côté que viendra l'acheteur, mais de l'autre. Je souhaite de toute mon âme que les profonds benets qui ont lu (avec sympathie) le livre de M. Renan, lisent encore les *Bibles humaines* de M. Michelet, et encore le *Christ* de M. Emile Barrault, et encore un troisième et un quatrième coup sur coup, s'il s'en pouvait présenter. Ce serait le moyen de guérison le plus efficace que l'on put essayer contre la maladie de ces gens-là. Malheureusement ce serait aussi une punition bien dure, une tisane bien amère ! Ils n'achètent déjà que fort peu le livre de M. Michelet, ils n'achèteront pas du tout le livre de M. Emile Barrault.

La comédie de M. Émile de Girardin : *le Supplice d'une femme*, a subi l'épreuve d'une lecture de salon. On en dit ce que l'on peut. Partant du connu, du très-connu de la prose quotidienne de M. de Girardin, à l'inconnu de sa comédie, je ne vois aucune raison plausible pour que ce ne soit pas très-mauvais. Si un cheval de fiacre muni de quinze ans d'expérience et de brancards quotidiens, se présentait aux courses de Vincennes, personne, ce me semble, ne se hasarderait à parier pour lui, appela-t-on sa tentative : *le Supplice d'un cheval*.

VENET.

BULLETIN

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

L'AIR ET LE MONDE AÉRIEN, par Arthur MANGIN, grand in-8, illustré, 508 pag. Mame, Tours, 1865.

La maison Mame vient de mettre en vente, pour les étrennes, deux beaux livres dont nous voulons dire quelque chose à nos lecteurs. Le premier a pour titre : *L'Air et le Monde aérien*, et le second : *Le Rhin allemand et l'Allemagne du Nord.* Occupons-nous aujourd'hui du premier. Son auteur, M. Arthur Mangin, n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue;* nous avons eu déjà occasion de parler de lui en termes trop flatteurs pour que son nom soit oublié. L'an dernier, il nous racontait les mystères de l'Océan; aujourd'hui, c'est le vaste domaine de l'air qu'il a exploré pour nous en redire les merveilles sans nombre dans un style agréable et élégant. Son ouvrage est divisé en trois parties; la première est consacrée à la physique, la mécanique et la chimie atmosphérique; la seconde à la météorologie, et la troisième aux habitants de l'air. Nous ne partageons pas les appréhensions de l'auteur au sujet de ses deux premières parties. Sans doute, elles sont sérieuses, il ne pouvait en être autrement; il s'agissait seulement de ne pas décourager dès l'abord le lecteur par trop de sécheresse et d'aridité, et nous trouvons que M. Mangin a réussi, autant qu'il était possible, à dépouiller la science de cet habit raide et empesé qu'on lui connaît. Il s'est surtout occupé de physique, de chimie et de mécanique expérimentales; à cela, avec un peu de talent, il y a toujours moyen de donner de l'attrait. M. Mangin n'en manque pas. Dans la seconde partie, l'intérêt s'est grandement accru, car il ne se peut rien de plus attachant que la météorologie. Quel est le lecteur intelligent, jeune homme ou jeune fille, qui ne prendrait plaisir à l'étude du temps, du chaud et du froid, à l'histoire des vents et de tout ce qui s'y rattache; à l'histoire des tempêtes, des orages, des trombes et des aurores boréales? Dans la troisième partie, l'air s'est animé; ce n'est plus une masse inerte soumise aux influences de certaines forces et servant de véhicule à d'autres corps également inertes, mais c'est un théâtre où nous voyons se jouer comme dans les eaux de la mer, comme à la surface de la terre, le grand drame de la vie et de la mort. L'air est devenu un monde animé, un monde habité, et ses habitants sont les insectes et les oiseaux : peuple charmant où l'on se trouve en face de scènes curieuses; monde

éblouissant dans lequel la nature semble avoir réuni ses plus étincelantes merveilles et prodigué comme à plaisir les couleurs les plus riches de sa palette. M. Mangin fait passer sous nos yeux les types les plus remarquables de la troupe ailée qui rit et s'ébat au-dessus de nos têtes, et il nous retrace de sa vie les faits les plus dignes d'attirer notre attention et de satisfaire la curiosité inhérente à notre nature.

M. Mangin se fait surtout remarquer par une exposition claire, nette et précise de son sujet. On ne trouve rien que l'esprit ne puisse saisir à une première lecture attentive, d'autant qu'il a eu le bon esprit d'être aussi sobre que possible d'expressions scientifiques. Mais ce qui surtout donne à son livre un mérite particulier et en augmente grandement l'intérêt, c'est que partout l'histoire se mêle à la science. De cette façon, l'esprit se repose agréablement et oublie les quelques difficultés du chemin qu'il parcourt sans trop s'en apercevoir. Nous ne disons rien des illustrations dues à des noms connus; elles sont aussi belles qu'on peut le désirer et semées à profusion à travers les feuillets du *Monde aérien*.

Nous n'avons aucun reproche à faire à l'esprit qui a dicté les pages du livre; cependant, M. Mangin nous permettra d'exprimer un regret, c'est qu'il n'ait pas fait ressortir d'une façon saisissante, les grandeurs de Dieu que racontent si magnifiquement les merveilles éclatantes dont il s'est occupé.

A. D'ARMENTIÈRES.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT AUGUSTIN, traduites pour la première fois en français sous la direction de MM. POUJOULAT et RAULX. 2e vol. grand in-8. — Louis Guérin, Bar-le-Duc. — Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, Paris.

En parcourant attentivement ce second volume de la traduction de saint Augustin, nous avons éprouvé une grande joie à la pensée que désormais les chefs-d'œuvre des plus beaux génies chrétiens allaient être accessibles à toutes ces intelligences nobles et élevées qui, faute d'instruction suffisantes, s'en étaient jusqu'ici trouvées éloignées. Les lettres de saint Augustin, contenues en grande partie dans ce second volume, offrent la lecture la plus attrayante, la plus instructive et la plus variée qui se puisse voir. Elles sont d'une importance immense pour l'histoire du temps où vivait saint Augustin. On y trouve traitées avec une rare science des questions de liturgie, de morale et de théologie. L'exposition des erreurs donatistes et leur réfutation se rencontrent en entier dans ces lettres, et dans toutes ces discussions avec les hérétiques on est frappé de la douceur que saint Augustin mettait dans les formes en même temps que de la profondeur de son raisonnement et de la puissance de sa parole. Ces lettres nous apprennent quelles étaient les mœurs et les coutumes des chrétiens dans les premiers siècles, quels rapports ils entretenaient avec les païens, et la mansuétude dont ils usaient à leur égard. Il est curieux de voir quelles objections mettaient en avant les idolâtres pour ne pas se convertir; ce sont ces mêmes objections qui, aujourd'hui, courent encore le monde, et à cause de cela les réponses de saint Augustin ont pour le lecteur un inté-

rêt tout particulier. Il est beaucoup de ces lettres qui sont, à cause de leur longueur, de véritables traités et en même temps des chefs-d'œuvre. Nous citerons en particulier une lettre adressée à Dioscore qui avait demandé à saint Augustin de lui expliquer certains passages difficiles de Cicéron; une lettre à Consentius, laïque éclairé, qui professait une grande admiration pour l'évêque d'Hyppone. Celui-ci parle admirablement à Consentius de la raison humaine, et le fait pénétrer avec lui dans les plus intimes profondeurs du grand mystère de la Sainte Trinité; une lettre adressée à une veuve romaine, nommée Proba, cette lettre est un traité presque complet de la prière chrétienne; une lettre à Volusien. Rien de plus beau et de plus lumineux n'a été dit sur l'incarnation, rien de plus fort et de plus profond que la manière dont le grand docteur rend compte de ce mystère; une vive éloquence s'y unit à l'originalité de la pensée, tout y est saisissant, plein d'animation et de concision; une lettre à un certain Honoré, pour répondre à des questions que celui-ci lui avait posées; il fait ressortir la merveilleuse économie du christianisme et explique la doctrine de la grâce; cette lettre n'a pas moins de 34 pages grand in-8. Deux lettres, l'une et l'autre à Fortunatien; dans toutes les deux, saint Augustin établit que Dieu ne peut être vu des yeux du corps, et que dans la vie future la vue de Dieu est réservée à ceux qui auront le cœur pur. Outre que ces lettres ont une grande valeur théologique, elles nous montrent le génie faisant effort pour franchir le monde des corps et se lever dans le monde des âmes. Une lettre à Macédonius où se trouvent renfermées toutes les beautés de la philosophie chrétienne; saint Augustin y parle des conditions de la vie heureuse et des devoirs de ceux qui sont à la tête des peuples; il y établit d'une admirable façon les fondements de la politique chrétienne. Une lettre à un docte et pieux laïque de Syracuse, nommé Hilaire, où se trouvent établies la doctrine de la grâce contre les erreurs naissantes des Pélagiens et la vérité de l'enseignement chrétien relativement aux riches. Une lettre à saint Jérôme sur l'origine de l'âme; sa certitude, sa spiritualité, son immortalité y sont établies. En lisant cette lettre ont est frappé de la rectitude de jugement et de la pénétration de l'évêque; on admire son éloquence, son génie, son humilité et sa grande réserve dans les questions douteuses. L'imagination s'y mêle à la profondeur, et on y remarque une comparaison tirée de la musique pour exprimer l'hamonieuse beauté de l'ordre en ce monde dans la succession des choses passagères. Saint Augustin est étonnant surtout quand il explique et commente l'Écriture-Sainte, et cela lui arrive souvent. On peut se rendre compte de son talent sous ce rapport en lisant une lettre à saint Jérôme, où il est question de ce passage de saint Jacques : « Quiconque ayant gardé toute la loi la viole en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée tout entière. »

Au moment où vivait saint Augustin, les barbares arrivaient de toutes parts, semant les ruines sur leur passage; les lettres de l'évêque se ressentent parfois de l'impression produite en lui par les vastes ébranlements qui se faisaient autour de lui. La vie humaine semble avoir perdu tous ses charmes, et les joies du temps lui semblent devenues si peu de chose, qu'en faire à Dieu le sacrifice lui paraît facile.

Nous désirons vivement inspirer à nos lecteurs le désir de lire ces lettres. La traduction en est due à la plume élégante de M. Poujoulat, et elle est faite avec une rare intelligence ; des notes nombreuses se lisent en bas des pages, et un sommaire précédant chaque lettre, en fait connaître le sujet et l'objet. Nous rendrons compte la fois prochaine de deux nouveaux volume de saint Jean Chrysostôme, le quatrième et le cinquième, et du second volume de Baronius. Ce sont-là des livres capables de fournir une ample nourriture aux intelligences amies des belles choses, et qui ne sont pas comme tant d'autres, perdues dans les marais boueux et fangeux de la bohême littéraire, ni vouées, comme le disait dernièrement un écrivain avec grande énergie, à la *littérature porcine.*

Ch. MULLINGER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou *Dictionnaire historique*, par FELLER ; édition revue, corrigée et continuée jusqu'à nos jours, par Ch. WEISS et l'abbé BUSSON. 9 vol. grand in-8. Lefort à Lille. — Gaume et Jouby, Paris.

S'il est un livre utile dans une bibliothèque c'est, et personne ne nous ne le contestera, une biographie. C'est un de ces ouvrages dans lesquels, continuellement, l'on a besoin de faire des recherches. Par cette raison là même on comprend combien il est important qu'une œuvre de ce genre soit faite dans un bon esprit. Pour peu que vous ayez le désir, et tout homme intelligent doit l'avoir, de placer dans votre bibliothèque un dictionnaire biographique, vous aurez à choisir entre celui publié chez Firmin Didot, celui de Michaud et celui de Feller. Si vous être chrétien, si, sans être chrétien, vous avez des idées droites, et qu'avant tout vous aimiez la justice et la vérité, vous mettrez de côté le premier, car il est rédigé dans un esprit détestable et anti-catholique; le second exigera de vous une dépense considérable, et si vous ne disposez pas de larges ressources vous reculerez devant le sacrifice à faire. Il ne vous restera plus que Feller. La biographie de Feller est celle qui, à notre avis, convient de préférence à tout autre. Cet auteur est celui qui a su le mieux se renfermer dans de sages limites. Son cadre est tel que rien de superflu n'y entre, et que l'on y trouve toujours le suffisant. Feller ne se laisse jamais aller à des discussions oiseuses et à des détails dont l'utilité est douteuse. Il nous présente les personnages dont il retrace la vie sous leur jour véritable, et nous fait suffisamment connaître leurs caractères, leurs doctrines et leurs actes. Il a toujours l'adresse et le bon esprit de faire ressortir ce qu'il y a de beau, de noble et de vrai; et de ne s'appesantir jamais, tout en ne le passant pas sous silence, sur ce qu'il y a de flétrissant. Mais, ce qui fait surtout le mérite de Feller, c'est son dévouement à la foi catholique. Son érudition était immense, et cette érudition toujours a servi au triomphe des doctrines religieuses et morales. Son livre n'est pas le tableau général des célébrités humaines, c'est la peinture du vrai et du bien, du mal et de l'erreur sous les couleurs qui leur conviennent. Avec Feller il n'y a jamais danger de s'égarer; on ne le surprendra jamais faisant l'histoire afin qu'elle puisse servir au triomphe

d'une idée ou d'une doctrine. La vérité seule est son guide, et jamais dans ses écrits il n'obéit à des préjugés au sujet de tel ou tel personnage. Une biographie ainsi conçue et ainsi exécutée a une valeur et un mérite incontestables, et elle doit être conseillée et recherchée. Le bien qui peut résulter de l'étude continuelle d'un semblable ouvrage est immense, tandis que le mal que peut produire une biographie rédigée dans un tout autre esprit est incalculable.

La vie des hommes illustres, c'est en détail et par fractions, l'histoire de l'humanité. Ce sont les hommes célèbres qui font agir, sentir et parler les masses qu'ils dominent et que toujours ils conduisent. Personne ne contestera que les mœurs, la politique, la guerre, la science, l'art, le commerce, l'industrie, tout ce qui constitue la vie des peuples, ne tienne d'une façon intime à la vie des grands hommes. Par suite, que de lumières n'apportera pas à l'esprit une biographie composée avec un esprit chrétien, un jugement droit, un amour inviolable de la vérité et une science approfondie des événements; que de ténèbres, au contraire, que de préjugés n'amassera pas dans les âmes un ouvrage dont les auteurs sont imbus des idées modernes, aveuglés par l'erreur et l'incrédulité, et qui n'ont pas de plus grande jouissance que de travestir tout ce qui touche à l'église catholique.

La biographie de Feller, déjà ancienne, avait besoin d'être revue, augmentée et continuée jusqu'à notre époque; ce travail a été exécuté avec grande intelligence par M. Weiss et l'abbé Busson. Il se sont pénétrés de l'esprit qui avait présidé à la rédaction de la biographie et ont su conserver à leurs articles le cachet d'impartialité, de justice, de rectitude de jugement et de moralité religieuse qui s'y remarquait. Ils ont compris que l'impartialité n'est pas l'indifférence entre le bien et le mal, et ils ont sans acception de personnes toujours pris le parti de la vérité et de la vertu contre le mensonge et le vice. Si l'on doit la vérité aux vivants, à plus forte raison la doit-on pleine et entière aux morts, et ne leur doit-on que cela.

Nous étions bien aise, dans un moment où, faute de renseignements suffisants, on peut se laisser séduire par les biographies en cours de publication, de rappeler l'attention sur Feller et de dire à tous : Voilà un livre excellent qui tiendra bien sa place dans vos bibliothèques et que vous pourrez toujours consulter sans défiance aucune et sans crainte de vous tromper.

A. VAILLANT.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES AUTEURS SACRÉS ECCLÉSIASTIQUES, par DOM REMY CEILLIER, nouvelle édition par l'abbé Bauzon. Tomes XI, XII, XIII, Vivès.

Il est pour ceux qui possèderont Dom Ceillier un avantage que nous n'avons pas encore indiqué, celui de trouver dans cet ouvrage d'immenses ressources pour les conférences ecclésiastiques et la prédication. Toute la doctrine catholique est là, resserrée et condensée; mettre cette doctrine en lumière est un point auquel s'est attaché tout particulièrement l'auteur

de l'histoire des écrivains sacrés et ecclésiastiques. Cette œuvre se recommande donc à plus d'un titre aux membres studieux du clergé et à tous les hommes intelligents qui veulent connaître ce qu'ont produit de plus beau les grands génies catholiques. Désireux de faire apprécier de plus en plus l'intelligente réimpression de Dom Ceillier, nous continuons l'examen des additions et améliorations apportées à la nouvelle édition.

Le tome XI, auquel nous nous sommes arrêté, est consacré dans la majeure partie aux écrivains du sixième siècle. Parmi les nombreux auteurs de cette époque nous remarquons principalement saint Remi, l'apôtre des Francs, saint Césaire d'Arles, saint Grégoire de Tours, saint Grégoire le Grand, saint Colomban, saint Jean Climaque et saint Isidore de Séville. Les notes, indication, additions, disséminées partout dans cet énorme volume de 986 pages sont en si grand nombre, que nous ne pouvons que les signaler en général. Beaucoup d'entre elles ont une grande importance et complètent parfaitement le travail de Dom Ceillier. Le tome XII embrasse une partie du septième siècle et tout les huitième, neuvième et dixième. Le nombre des pages de ce volume est encore plus grand que celui du tome XI (1,110). Le travail de l'éditeur y est considérable et d'une extrême valeur. Nous avons compté jusqu'à 145 notes et deux suppléments; l'un a trait aux écrits de Photius omis par Dom Ceillier, et l'autre aux canons et aux collections canoniques de l'Église grecque. Le cardinal Maï est venu apporter son tribut à ce volume, car il contient quelques hymnes retrouvées et éditées par lui.

A mesure que l'on avance, l'intérêt croît et grandit. En tête du treizième volume qui parle des écrivains des onzième et douzième siècles on lit une approbation de Mgr d'Autun. Après avoir rendu hommage à la science et au talent de Dom Ceillier, le prélat ajoute : « Il faut bien avouer, cependant, que quelque taches déparaient ce beau monument de piété et d'érudition. Depuis le savant bénédictin, la science historique a fait des progrès ; de nouvelles découvertes d'ouvrages, des recherches plus approfondies sur d'autres déjà connus fournissaient matière à des additions et à des rectifications; d'un autre côté, vivant à cette époque où une critique, au fond anti-chrétienne, s'exerçait avec une rigueur excessive et souvent injuste contre les actes de nos martyrs, l'illustre auteur n'avait pas complétement échappé à cette funeste influence, et il était à désirer que son œuvre fut purgée de cette rouille du dix-huitième siècle ; enfin les préjugés du gallicanisme et, disons-le, même les pernicieuses idées du jansénisme avaient quelque peu déteint sur certaines parties de son travail. C'étaient tantôt une insinuation malveillante, tantôt une réticence calculée, parfois une exposition incomplète sur la grande question de l'infaillibilité dogmatique du souverain pontife, comme chef de l'Église; tendances mal vues de nos jours, ou la doctrine du gallicanisme n'est plus, grâce à Dieu, qu'un souvenir historique sans défenseurs et sans conséquence. » Mgr d'Autun ne trouve que des éloges à donner à la patiente et infatigable érudition qui, l'œil toujours ouvert, l'esprit toujours tendu, corrige un passage, une phrase, un mot, sait faire à l'occasion une dissertation pour prouver l'authenticité d'ouvrages contestés ou récemment découverts, ajoute une notice histori-

que, une analyse étendue des ouvrages, signale les dogmes principaux dont ils font mention, et remplit ainsi les vides que la science moderne a découverts dans l'œuvre du savant bénédictin. Nous sommes heureux d'avoir rencontré ces paroles, et heureux de les reproduire, parce qu'elles sont une éclatante confirmation de tout ce que nous avons dit jusqu'ici. Nous trouvons dans le tome XIII un exemple de ce que dit Mgr d'Autun. En parlant comme l'Église au sujet de Grégoire VII, Dom Ceillier aurait craint de blesser certaines susceptibilités, et une des choses que fait l'éditeur c'est de restituer au célèbre pontife le titre de saint, que lui a décerné l'Église. A la suite des pages consacrées à ce pape se trouve une appendice destiné à le venger de tous les reproches qui lui ont été adressés jusqu'ici par certains historiens. Nous n'avons pas remarqué que dans ce volume les notes fussent diminuées ou d'une valeur moindre que dans les volumes précédents. L. HERVÉ.

TRAITÉ DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE, par Alphonse RODRIGUEZ, de la Compagnie de Jésus. Traduction nouvelle par J. F. CROUZET, du diocèse d'Autun. 4 vol. in-18 anglais. Lecoffre.

S'il est un livre qui possède un mérite incontestable et jouisse d'une réputation incontestée, c'est le *Traité de la perfection chrétienne* de Rodriguez. Il est le guide spirituel le plus sûr, le plus clair, le plus pratique qui puisse être recommandé au religieux et à l'homme du monde. Tout chrétien qui a son salut à cœur, qui a le désir d'avancer dans les voies du ciel, n'a pas de parti meilleur à prendre que de lire, de méditer l'ouvrage du P. Rodriguez, et de faire effort pour conformer sa conduite aux règles de ce cadre lumineux de la morale évangélique. Chacune des infirmités de l'âme humaine est sûre de trouver à quelque endroit du *Traité de la perfection chrétienne* un moyen de guérison. Dans la vie spirituelle, il ne se rencontre pas un écueil qui ne soit signalé au nautonier qui, pour échapper au naufrage et continuer sa route, n'a rien de mieux à faire que de suivre le chemin qui lui est indiqué. Toutes les vertus chrétiennes y ont leur description marquée dans tous ses détails, et l'auteur signale les moyens à mettre en œuvre pour arriver à les acquérir et à les posséder dans leur perfection. Comme œuvre de philosophie morale, le *Traité de la perfection chrétienne* n'est pas sans avoir quelque rapport avec les écrits de Montaigne et de La Bruyère. Fruit d'une longue expérience et d'un travail de huit années, l'ouvrage du P. Rodriguez se fait remarquer par une grande abondance d'images naïve et justes, par des rapprochements exacts et ingénieux. L'auteur y fait preuve d'une rare finesse d'observation; avec cette sûreté de coup d'œil qui n'appartient qu'aux hommes éminents, il dévoile les secrets les plus intimes de l'âme humaine et en montre les ressorts les plus cachés; il porte la lumière jusque dans les plus mystérieuses profondeurs d'un monde fermé à tous les regards. Ce qui ajoute encore aux mérites de ce livre, peut-être trop oublié et trop délaigné d'un grand nombre, c'est cette clarté parfaite avec laquelle l'écrivain met les vérités les plus hautes à la portée de toutes les intelligences.

Nous espérons que la traduction de l'abbé Crouzet contribuera à remettre le livre du P. Rodriguez en honneur et à le répandre, et pour cela nous sommes heureux de l'annoncer à nos lecteurs. *Le Traité de la perfection chrétienne* avait contre lui le style vieilli et presque rebutant des anciennes traductions, mais le voici qui a endossé un vêtement neuf. Il a laissé de côté ses formes surannées, et a pris une allure conforme à l'état actuel de notre langue. Le voilà devenu d'une lecture facile et agréable. La traduction est bonne, nous ne pouvons qu'en féliciter l'abbé Crouzet. Le traducteur, tout en gardant la pensée de l'auteur avec cette scrupuleuse exactitude qui ne se permet de rien retrancher ni de rien ajouter s'est efforcé d'élever cette pensée jusqu'à la hauteur du langage qui lui convenait. Cette traduction nouvelle a été une heureuse idée; les bons livres de piété sont si rares, que l'on se sent tout heureux que l'un des meilleurs ait été rendu accessible à tout le monde. Tout cœur chrétien, amoureux du salut des âmes, doit désirer que le travail de l'abbé Crouzet ne soit pas perdu et qu'il opère le bien ; pour cela il faut qu'il se répande, et il appartient surtout à ceux qui ont charge d'âmes de faire de la *perfection chrétienne* leur *Vade mecum*, et de conseiller ce livre à ceux qui éprouvent tant soit peu le désir de la perfection. VALENTIN.

LETTRES ÉCRITES DES RÉGIONS POLAIRES, par lord DUFFERIN, traduites de l'anglais par LANOYE. Grand in-8 illustré. 289, Hachette.

Ces lettres sont le récit d'un voyage exécuté à bord de l'*Ecume*, dans les régions polaires. Des voyages dans ces contrées sont toujours redoutables; il faut, pour les entreprendre, des hommes hardis et déterminés. On peut être surpris par les glaces, et, contre ce redoutable obstacle à toute navigation, il n'est aucun moyen de lutter. Les livres qui racontent les rares expéditions entreprises et poussées loin dans les mers du Nord offrent au lecteur un attrait qui n'est pas ordinaire. Il semble que l'aspect de ces pays, sur lesquels pèse une grande partie de l'année l'immobilité de la mort, déteigne sur l'écrivain et donne à son livre quelque chose du singulier effet produit sur lui par le spectacle qui a frappé ses regards. L'ouvrage de M. Dufferin malgré cela, ne manque ni de gaieté ni d'entrain. On se voit forcé en effet de chercher au milieu de ses compagnons des distractions que la nature nous refuse, et puis les voyages, quels qu'ils soient, offrent toujours des aventures, et l'écrivain se garde bien de passer sous silence celles dont il a été le témoin. Il nous dit les phénomènes que renferment les contrées qu'il a visitées, il nous décrit les mœurs et les coutumes des habitants, nous parle de l'aspect du pays et de ses produits, de sa nature et de sa constitution géologique et géographique. C'est ainsi qu'il nous transporte tour à tour en Irlande, à Jean-Moyen, sur les côtes de la Laponie, pour nous conduire de là au Spitzberg et nous ramener ensuite en Norwège. On voit que le voyage n'est pas sans mérite. Le livre qui nous retrace cette excursion n'est pas non plus à dédaigner : il est d'une lecture facile, attrayante et instructive. Nulle part le travail

du traducteur ne se fait sentir, on croirait un ouvrage écrit primitivement en français, et c'est là le plus bel éloge qu'on puisse donner à M. Lanoye. Nous n'avons trouvé dans ce volume rien à reprendre sous aucun rapport; c'est assez dire que les *Lettres écrites des régions polaires* peuvent être mises dans toutes les mains, et nous ferons observer que des lecteures de ce genre sont plus saines et plus profitables que des lectures de contes ou de romans même chrétiens. Nous sommes heureux chaque fois que nous même pouvons signaler ainsi quelque bon livre qui joint l'utile à l'agréable.

SAULUS ET PAULUS RUTHENÆ UNIONIS SIVE MELETIUS SMOTRISCIUS, ARCHIEP. POLOCENSIS, SANGUINE BEATI JOSAPHAT TRANSFORMATUS, etc.; auctore J. Susza, ep. Chelmensi, curante J. Martinov, S. J. Bruxellis, Gœmære, 1864.

CURSUS VITÆ ET CERTAMEN MARTYRII, B. JOSAPHAT KUNCEVICII, ARCHIEP. POLOCENSIS, ordinis S. Basilii, calamo J. Susza adumbratum. Editio nova, emendatior et auctior, curante J. Martinov, S. J. Parisiis, Palmé. Juxta rarissima exemplaria edit. Rom. anni 1665.

Ces deux ouvrages de l'évêque ruthénien, J. Sousza, dont le R. P. Martinov vient de nous donner une nouvelle édition, et qui ne sauraient être séparés, jettent de grandes lumières sur l'histoire de l'Église ruthénienne au XVIIe siècle. Le premier contient l'histoire de la conversion de Mélèce Smotriçki, qui après avoir persécuté l'Eglise catholique et l'Union, devint ensuite un de ses plus ardents défenseurs, comme le témoignent les nombreux écrits qu'il a laissés en langue polonaise.

Le second, est un complément obligé du précédent; il nous fait connaître la belle vie du B. Josaphat, mis à mort par les schismatiques en 1622, le 12 novembre, à l'instigation de ce même Smotriçki. Au moment où il s'agit de décerner à cet illustre martyr de l'Union les honneurs suprêmes de la canonisation, on ne peut ne pas être reconnaissant au R. P. Martinov de nous avoir donné, sous une forme si élégante, une nouvelle édition de l'ouvrage de Sousza, fait d'après les sources les plus authentiques, et devenu aujourd'hui d'une extrême rareté. Ajoutons que cette nouvelle édition, dédiée à Mgr Chigi, Nonce de sa Sainteté, est augmentée de plusieurs documents historiques d'une haute importance et ornée d'une ancienne gravure représentant le Bienheureux martyr.

A. Vaillant.

Le Propriétaire-Gérant : V. Palmé.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON

MOLIÈRE ET BOURDALOUE

LES DÉVOTS DE CŒUR

Molière et Bourdaloue disent également : *Les dévots de cœur sont aisés à connaître;* mais l'orateur sacré les montre, tandis que le poëte comique se borne à les alléguer. L'un a voulu compléter sa leçon, l'autre ne s'est soucié que d'enfieller sa satire.

Bourdaloue ne se contente pas d'opposer les vrais chrétiens aux fourbes qui s'efforcent de les contrefaire; il s'attache plus encore à les présenter au bel esprit et à l'incrédule qui leur adressent un salut hypocrite et se hâtent de passer, ne voulant voir que le masque sur lequel il espèrent flétrir ces importunes vertus. Mais ils n'auront pas congé de s'éloigner si vite. Bourdaloue les arrête. — L'hypocrite, leur dit-il, est déjà condamné par la loi qu'il prétend suivre; quant à vous qui profitez de cette hypocrisie que vous connaissez bien, pour diffamer la vraie piété et vous engager plus avant dans les pratiques du vice, cette vertu que vous connaissez aussi s'élèvera contre vous et vous jugera.

Les serrant de plus près, il les convainc de fraude contre leur propre conscience, tout comme ces hypocrites dont ils font tant d'éclat. « Est-ce qu'il ne voient pas partout des hommes tels que la religion les demande, des femmes, des vierges dont la dévotion ardente, charitable, humble, désintéressée a tous les caractères de la sainteté évangélique ? Est-ce que ces vrais chrétiens ne se rencontrent pas dans tous les états et jusqu'à la cour ? Ils seront devant Dieu la condamnation du libertin qui affecte de les méconnaître, qui ferme volontairement les yeux à ces lumières, qui tâche à les éteindre, qui veut au moins les obscurcir, et dans quel but ? afin de se dérober à lui-même la connaissance de son iniquité. »

Voilà le voile arraché. L'incrédule, ou comme la langue disait alors avec une logique profonde, le *libertin* ne veut pas comprendre pour n'être pas contraint de se rendre; *noluit intelligere ut bene ageret.* Il est menteur envers lui-même, et il est insensé, parce qu'il n'échappera

pas au jugement de Dieu. C'est Dieu surtout qui est le « prince ennemi de la fraude; » c'est Lui qui tient en main tous les dénouements et qui, l'heure venue, envoie l'inexorable appariteur que rien ne détourne. Enveloppe-toi d'une feinte ignorance, tu ne pourras tromper le Juge, et tu n'es qu'un menteur ! « S'il était de meilleure foi, le libertin rendrait grâce à Dieu et justice à la vertu ; il s'humilierait, il se confondrait, et peu à peu cette confusion salutaire le convertirait. Mais, comme il ne veut ni se confondre et s'humilier ni changer et se convertir, il conteste ce qu'il y a de plus évident ; il l'interprète non selon la vérité ni selon les apparences, mais selon son gré et son intérêt. Il tient seul contre le jugement public; où personne ne forme le moindre doute, il imagine des raisons de soupçonner. Cependant c'est en vain. Ce qui reste de piété dans le monde ne porte pas moins témoignage contre son péché, et de ne vouloir pas céder à la force de ce témoignage, bien loin de l'excuser, c'est ce qui redouble son crime. — Que sais-je, dit-il, ce qui se passe dans l'âme, et si l'intérieur répond à ces beaux dehors qui frappent les yeux? Et moi je lui dis : Pourquoi de deux partis prendre le moins favorable ; et sur un vague soupçon pourquoi vouloir que ces dehors trompent toujours parce qu'ils trompent quelques fois ? — Ces exemples, ajoute-t-il, de vertus véritables et incontestables sont bien rares. — Quoique rares, ce seront toujours des titres convaincants pour justifier l'arrêt que Dieu prononcera contre vous : car il est en votre pouvoir de les imiter. »

Ayant ainsi fermé toute issue à ceux qui se trompent, Bourdaloue s'adresse à ceux qui se laissent intimider. Comment feront-ils pour échapper à ces railleries du monde qui veulent les faire rougir d'être chrétiens ? — Qu'ils ne se soucient pas de la raillerie, qu'ils la bravent, qu'ils la dominent, qu'ils soient chrétiens ! Qu'ils montent au rang d'élite de ces « dévots de cœur » contre lesquels le monde n'a point d'armes ou n'en a que d'impuissantes! C'est un tableau de grandeur morale que l'on chercherait en vain dans tout Molière : « Soyons humbles, renonçons à nous-mêmes, marchons simplement et de bonne foi, et le monde, tout injuste qu'il est, nous fera justice. Tenons-nous où Dieu nous a mis par un saint attachement à ses ordres, et on ne nous confondra pas avec ceux qui falsifient son culte. Faisons luire, suivant la règle de l'Évangile, cette lumière de notre foi par nos œuvres ; et les hommes, glorifiant Dieu en nous, seront les premiers à nous rendre témoignage. » Jusqu'ici c'est, avec un accent plus ferme et plus pratique, ce que dit Cléante :

Efforçons-nous de vivre avec toute innocence...
..... Faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous troublons l'esprit.

Seulement, c'est Orgon, c'est madame Pernelle qui mettent la maxime en action, et le spectateur emporte la terreur de passer pour hypocrite. Bourdaloue va droit au spectre. De cette iniquité même qui ne manquera pas de crier à l'hypocrisie, il tire la raison qui oblige indispensablement le chrétien de montrer sa foi : « — A vous de détruire ces soupçons, de réfuter ces jugements, de montrer par votre vie que, quoi qu'en pense le monde, Dieu ne manque pas encore de vrais serviteurs. A vous d'en être une preuve, d'en convaincre le libertinage, vous, qui connaissez Dieu, et qui par l'expérience des dons de sa grâce savez combien il est honorable et avantageux d'être à lui. » Il presse, il n'admet pas d'excuse : « Quand même il s'agirait d'être persécuté, devriez-vous renoncer au parti de Dieu ? Ces persécutions auraient-elles quelque chose de honteux pour vous ? En pourriez-vous désirer de plus glorieuses ? La seule considération de les endurer pour une si digne cause ne devrait-elle pas vous remplir non-seulement de force, mais de joie ? *Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon père.* Cette déclaration du Sauveur ne suffit-elle pas pour détruire dans votre esprit le scandale de votre faiblesse ; et si vous y succombiez, que pourriez-vous répondre à Jésus-Christ, je ne dis pas dans le jugement exact et rigoureux que vous aurez un jour à subir, mais dès à présent, et dans le secret de votre conscience ? Serez-vous bien reçus ou bien recevables à dire que vous n'avez pu consentir que l'on vous traitât d'hypocrites, et que cela seul vous a empêchés de rien entreprendre ni de rien exécuter pour Dieu ? »

Orgon, s'apercevant qu'il a été trompé, tombe dans une imbécile fureur, et déclare la guerre « à tous les gens de bien. » C'est le cri de la nature, la vraie moralité de la pièce, et il est aisé de prévoir quel empire aura sur lui le conseil du sage Cléante, qui l'engage à pécher plutôt encore de l'autre côté, c'est-à-dire à consentir plutôt d'être dupe une seconde fois. Dupe, il le sera certainement, non plus peut-être de Tartufe, mais de Dorante ou de quelque mousquetaire. Un jour, revenant d'un autre voyage, il apprendra de Cléante qu'Elmire est partie emportant ses bijoux. Sa femme prise, il verra filer sa cassette, et s'il lui reste quelque chose, Damis le mangera. Pour se distraire, il pourra philosopher avec Cléante; il pourra prendre le diver-

tissement du théâtre, où Molière lui montrera le côté comique de ses malheurs, en attendant qu'un hospice s'ouvre à sa caducité. Ne trouve-t-on pas que Bourdaloue lui propose des pensées plus dignes d'un homme et d'un chrétien ? On répondra que ce sont là les conseils de la chaire et non ceux du théâtre. Je l'avoue; mais qu'on me dise alors ce que devient cette haute et tant préconisée morale du théâtre et de Molière. Quoi! une morale qui n'enseigne pas même à n'être ni dupe ni fripon, qui trompe celui qu'elle prêche lorsqu'elle ne le corrompt pas, qui le trompe sur les plus grands intérêts de sa vie et de son âme, et qui, après l'avoir trompé, ne voit dans son malheur qu'un juste effet de sa sottise dont elle s'amuse? De grâce, laissez donc là cette hypocrisie; ne nous parlez plus de vertu, ni de morale, ni de combat contre les vices. Dites-nous simplement que le théâtre excite, caresse et sert vos passions; qu'il est tout à la fois une forte amorce à vos voluptés et une de vos plus puissantes machines contre les règles gênantes de l'Évangile; que vous le trouvez bon ainsi, que vous le voulez ainsi; que même sans lui demander expressément de détruire la religion, il suffit qu'il vous amuse et que vous prenez peu de souci du reste : alors on vous comprendra, et ce cynisme nous paraîtrait encore préférable à l'insupportable hypocrisie de vouloir nous faire saluer l'instrument du vice comme un auxiliaire de la vertu. En 1793 les révolutionnaires installèrent dans un lieu public une figure monumentale de saint Vincent de Paul, avec cette inscription : *Vincent de Paul, célèbre philanthrope français*. Je ne sais si l'inscription de 1793 était aussi révoltante et, pour dire le mot, aussi bête que la légende dont nos beaux esprits s'efforcent d'illustrer la statue de l'auteur du Tartufe et de l'allié des Béjart : grand homme de bien !

Homme de bien n'est pas un titre que l'on donne ou concède à si bon marché, et Molière n'y aurait pas voulu mettre le prix. Interrogeons-le là-dessus directement et faisons lui la partie belle. Je laisse de côté sa misérable vie; j'oublie ses co-habitantes, les Madeleine et les Gresinde Béjart; j'oublie pareillement les Dorante, les Dorine, les Scapin, les Crispin, les Sganarelle et les Mascarille, ces célèbres enfants de sa belle humeur, qui tous ensemble enseignent à peu près tout ce que l'on peut donner d'accrocs à tout ce que le monde connaît de devoirs; j'oublie encore ses rapports de poëte et de citoyen avec Louis XIV, je prends cela pour innocent, ou je crois qu'il n'a point calculé la portée de ses coups : je vais le chercher à son plus bel endroit, dans sa splendeur de moraliste, dans ce rôle de Cléante où

l'on nous dit qu'il a peint en même temps l'homme de bien et lui-même. Et encore je ne lui demande pas de me représenter exactement sa peinture : je sais qu'il n'est qu'un pauvre histrion mal apparenté, un homme que son mauvais destin oblige au vilain métier de divertir les gens. Je ne veux de lui qu'une chose et je le tiens quitte du reste : sachons seulement quelle idée il se fait en lui-même d'un homme de bien; voyons si cette idée est juste, franche, élevée, correspondante au modèle que d'autres qui ont droit et qualité pour cela sans contestation possible, nous en ont tracée.

Le véritable homme de bien, Molière l'avoue, c'est le vrai dévot, le « dévot de cœur : »

Je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots;
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle.

Voilà une déclaration qu'on ne saurait désirer plus nette. Écoutons la suite. Où sont les vrais dévots ?

Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemple glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre...

Très-bien ; c'est juste le langage de Bourdaloue. Mais enfin ces vrais dévots, que font-ils, quelle est leur manière de vivre ?

Ah ! ce qu'ils font ? Premièrement, ils ne gênent pas l'art dramatique et ils veulent bien que M. de Molière joue les dévots, les médecins et les maris ! Comment ils vivent ? Ils vivent cachés, ils se dérobent, ou ils ferment les yeux !

Leur dévotion est humaine, est traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tout soin, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il faut en user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.

Le bon apôtre ! Nous les connaissons ses gens. Ce sont les chrétiens

que tous les ennemis de l'Église supportent, qui laissent tout dire contre la loi de Dieu, tout faire contre la foi des peuples. On ne les voit pas surtout se dresser contre les gens d'esprit qui s'amusent à la satire. Parce que Dieu est en effet assez fort pour se protéger tout seul, et de peur de le défendre plus qu'il ne veut lui-même, ce qui attire parfois de dures affaires, ils s'appliquent surtout à ne le défendre jamais. L'ennemi bien armé peut se donner carrière, ces fidèles ne lui feront point d'obstacle, et même, par charité pure, pour les convertir un jour, qui en doute? ils accepteront, ils achèteront son alliance; ils l'appuieront contre le zèle indiscret qui lui cherche querelle. Nous les connaissons très-bien; *notre siècle en expose à nos yeux* une troupe considérable. Ce sont ceux que Bossuet, après Tertullien, qualifie de chrétiens en l'air, fidèles si l'on veut, *Plerosque in ventum et, si placuerit, Christianos.* Bourdaloue les accuse de lâcheté, l'Écriture les appelle des *chiens muets*, lorsqu'ils sont prêtres, car il y a aussi des prêtres parmi eux. Muets, il faut l'entendre; muets contre l'incrédulité, contre l'impiété, contre l'erreur, non pas toujours muets contre l'ardeur qui ne peut soutenir l'insolence du vice et qui se lève enfin pour prendre la cause de Dieu. Ah! nos gens de bien qui «n'attachent leur haine qu'au péché seulement,» savent alors montrer qu'ils peuvent haïr quelque autre chose que le péché! On les voit se départir à l'égard des chrétiens, de la mansuétude invincible qu'ils ont pour les pécheurs. Ils sortent de leur léthargie, ils se remuent, ils courent, ils écrivent, ils conjurent; ils se montrent en pleurs, en épouvante, en oraison, surtout en colère. Qu'y a-t-il? Un grand péril de l'Église qu'ils viennent de découvrir à l'instant: on veut perdre la religion, on la perd, elle est perdue s'ils ne se hâtent. Quoi donc? une hérésie qui se déclare? de nouveaux ennemis qui viennent attaquer les dogmes, insulter les croyances, diffamer le clergé? Non, pis que tout cela! des importuns, des imprudents plus zélés qu'il ne convient aux dévots politiques, des turbulents qui exaspèrent ces pauvres impies, des indiscrets qui publient que Dieu fait encore des miracles, des Vandales qui se targuent de peu d'estime pour le génie païen, des exagérés qui soutiennent en face au siècle que l'Église ne s'est jamais trompée... O doux Jésus, faites qu'ils deviennent hérétiques! Et l'anathème, obstinément muet devant les plus criantes impiétés, jaillissant enfin de ces lèvres douces, va frapper les chrétiens qui se sont révoltés contre les blasphémateurs. Molière applaudit ces alliés inattendus: *Voilà mes gens, voilà comme il faut en user.* Il les a bien connus.

Bourdaloue aussi les connaît. Il ne se trompe point à leurs misérables sentiments colorés des beaux noms de prudence, de douceur et de charité. A ces prudents et à ces sages qui se mêlent pour tout soin de bien vivre, c'est à dire qui veillent à ne point payer de leur personne contre les ennemis de Dieu, il adresse son sermon *sur le zèle pour la défense des intérêts de Dieu;* et si dans cette longue suite de chefs-d'œuvre il y en a un plus pressant et plus invincible que les autres, c'est peut-être celui-là.

Ils sont pieux, ils sont purs, ils s'estiment doux ; ils ont seulement oublié que tous les hommes, quelle que soit leur condition, doivent à Jésus-Christ, à sa loi, à son Église, un témoignage public de leur amour et de leur servitude. Bourdaloue leur demande compte de l'indifférence criminelle où ils sont à cet égard, et ramène à deux principes honteux leur sagesse, qu'il appelle une «sagesse réprouvée.» Elle a pour source, dit-il, l'aveuglement de l'esprit et la faiblesse du cœur, d'où naissent parmi les chrétiens deux caractères également contraires à l'esprit du christianisme. On voit des politiques qui se font une prudence d'être froids sur tout ce qui concerne le service et les intérêts de Dieu, se flattant d'agir en cela avec une circonspection nécessaire, et confondant ce défaut de zèle, avec l'esprit de modération; on voit, à côté de ces présomptueux, des timides, qui convenant de l'obligation où nous sommes tous d'avoir du zèle, ne se trouvent pas assez de force pour le montrer. Ils approuvent le zèle dans autrui, mais eux-mêmes cèdent à la crainte et au respect humain. Or, selon Bourdaloue, de ces deux caractères le premier est une prudence trompeuse, le second une lâcheté indigne.

Prudence ou lâcheté, Molière s'en accommode et s'écrie encore : Voilà mes gens ! *Ils ne censurent pas toutes nos actions.* Bourdaloue reprend : « — Se faire une prudence aux dépens de Dieu, à la honte de la religion et à l'avantage de l'impiété; c'est-à-dire une prudence dont Dieu se tient déshonoré, que le monde même n'approuve pas, dont les faibles se scandalisent et dont les impies se prévalent, c'est ce que la politique du siècle a de tout temps inspiré aux mondains, et ce que l'esprit de Dieu contredira toujours. Il est de la grandeur de Dieu d'être servi par des hommes qui fassent gloire d'être à lui, et il n'y a pas de prudence qui puisse affaiblir la force de ce devoir. C'est là le premier principe sur quoi roule la prudence même et à quoi toute cette vertu doit se rapporter. Les intérêts de Dieu, c'est-à-dire ce qui touche son culte, la religion, sa loi, son honneur, sa gloire ne peuvent

jamais être balancés par nul autre intérêt. Ces mêmes intérêts de Dieu sont tellement entre nos mains que nous en devons être les garants, et qu'autant de fois qu'ils souffrent quelque altération Dieu a le droit de s'en prendre à nous, puisque le dommage qu'ils souffrent n'est que l'effet et une suite de notre infidélité. Or c'est ce qui arrive lorsque, par une fausse politique, nous négligeons de les maintenir, nous faisant des prétextes pour nous taire quand il faudrait parler, pour dissimuler quand il faudrait agir, pour tolérer et pour conniver quand il faudrait reprendre et punir. »

Il faut reconnaître que ces obligations s'éloignent fort de l'idéal proposé par Molière sous les traits du vertueux Cléante. Bourdaloue dit pourtant que la faiblesse qui craint de les remplir ou que la politique qui ne craint pas de s'en dispenser est *essentiellement contraire à l'esprit de Jésus-Christ, et par conséquent digne de la damnation éternelle.* Il s'appuie pour le prouver, sur la parole de Dieu même: *Qui non est mecum contra me est.* « Parole de malédiction pour ces esprits d'accommodement, qui, sans jamais choquer le monde, croient avoir le secret de contenter Dieu. Que répondront-ils à Jésus-Christ, quand il leur dira que l'un et l'autre ensemble était impossible, et qu'ils en devaient être convaincus par cet oracle sorti de sa bouche? Prétendront-ils l'avoir mieux entendu que lui, avoir eu pour ses intérêts un zèle plus discret que lui? Non, disait David, il ne faut point que je m'érige en sage et en politique, et malheur à moi si je le suis aux dépens de Dieu! Les blasphèmes que l'on profère contre son nom, les profanations de son sanctuaire, les transgressions de sa loi, les insultes, les scandales, les déréglements de son peuple, tout cela fait sur mon cœur une impression à laquelle je ne puis résister. Quoi qu'en dise le monde, il faut que je m'explique et que je parle; et si ma raison s'y oppose, je la renonce comme une raison corrompue. Voilà l'exemple et le modèle que l'Écriture nous met devant les yeux. »

Déjà, on le voit, le chrétien de Bourdaloue commence à ne plus ressembler du tout au dévot de cœur de Molière. Le contraste va devenir plus éclatant.

« Ce n'est pas seulement un roi comme David, poursuit l'orateur sacré, qui doit parler de la sorte, mais un seigneur dans ses terres, mais un magistrat dans son ressort, mais un supérieur dans sa société, un particulier dans sa famille, chacun sans exception dans son état. » Énumération, pour le dire en passant, qui n'exclut pas l'écrivain même laïque, soit qu'il publie des livres, soit qu'il écrive un journal. Tous les

hommes enfin, doivent la guerre à l'impiété. « Tous les emportements d'un fils débauché doivent toucher le cœur d'un père, tous les désordres d'un domestique vicieux doivent toucher celui d'un maître. » A plus forte raison toutes les licences d'un esprit incrédule, d'une plume licencieuse, d'un pinceau libertin, doivent enflammer la charité du chrétien qui sait et qui croit que ce mauvais esprit, que cette plume obscène, que cet art impudique, tendent aux âmes chrétiennes des piéges où elles se perdront, et frustreront le Rédempteur du prix de son sang.

Il faut donc combattre ; il le faut même pour éviter le scandale; car les prudents et les sages qui souffrent en leur présence le scandale sans émotion passent aisément pour indifférents, et cette indifférence est communément prise et interprétée comme une altération secrète des intérêts de Dieu. Parlez tant que vous voudrez de dévotion « humaine et traitable, » de bonnes action silencieuses pour corriger les actions vicieuses d'autrui ; criez sur tous les tons que c'est ainsi qu'il en faut user. « En user ainsi, répond Bourdaloue, c'est donner aux ennemis de Dieu, à l'impiété, au vice, tout l'avantage qu'ils demandent et les mettre en possession de cet empire qu'ils tachent par toutes sortes de moyens à usurper. Saint Augustin observe que le libertinage ne demande pas précisément d'être applaudi, d'être soutenu et appuyé : il se contente qu'on le tolère, et c'est assez pour lui de n'être point traversé et inquiété. Quand donc vous le laissez en paix, vous lui accordez tout ce qu'il prétend. Avec cela et sans autre secours il est toujours parvenu à ses fins. Voilà ce qui a multiplié les schismes et les hérésies. On se faisait d'abord un point de sagesse de les négliger, et puis on se trouvait trop faible pour les retrancher. La politique des uns rendait le zèle des autres impuissant et inutile. Et pour remonter jusques à la source, l'indifférence d'un homme qui n'avait pas fait son devoir était la cause originaire d'un vaste incendie. De là l'obligation spéciale et redoutable de ceux qui se trouvent élevés en dignité, de ceux qui par leurs talents ou leurs emplois se sont acquis plus d'autorité, de ceux à qui Dieu semble avoir donné plus de lumière et de capacité ; de là, dis-je, cette obligation plus étroite qu'ils ont d'attaquer avec plus de force les scandales du siècle, et de leur couper cours. »

Ce langage est assez clair ; mais Bourdaloue ne craint pas sur ce chapitre d'appuyer trop. Il sait à quel ennemi subtil et fuyant il s'attaque.

« Vous me direz qu'un zèle vif et ardent, tel que je tâche de vous l'inspirer, bien loin de guérir le mal, ne servira souvent qu'à l'irriter. *Quand cela serait, chrétien, et que vous verriez que cela dût être*, votre

indifférence pour Dieu n'en serait pas moins criminelle, et en mille rencontres le zèle ne vous obligerait pas moins à vous déclarer. Quoique le mal s'aigrît et s'irritât, *vous auriez fait votre devoir.* Dieu aurait ses vues pour le permettre ainsi ; mais l'intention de Dieu ne serait pas que le mal qu'il voudrait permettre fût ménagé et toléré par vous. Sans mesurer les choses par l'événement, vous aurez toujours la consolation de dire à Dieu : Seigneur, j'ai suivi vos ordres et j'ai pris le parti de votre loi. Et certes il ne vous appartient point et il ne dépend pas de vous, sous prétexte d'un événement futur et incertain, de vous dispenser d'une obligation présente et assurée.

« Vous me direz qu'il faut user de discrétion, et je le dis aussi bien que vous. Il faut de la discrétion, mais une discrétion qui aille toujours au terme où le zèle lui-même doit tendre. Tant de discrétion qu'il vous plaira, *pourvu que le vice soit corrigé, pourvu que le scandale soit réparé, pourvu que la cause de Dieu ne succombe pas.* Car, que votre discrétion se termine à prendre toujours, quoique sous de belles apparences, le mauvais parti ; que la cause de Dieu souffre toujours lorsqu'elle est entre vos mains ; que l'iniquité se tienne en assurance et qu'elle se croie assez forte du moment que vous êtes son juge, et que tout ce tempérament de discrétion que vous affectez ne consiste qu'à ralentir votre zèle et qu'à retenir celui des autres ; c'est discrétion si vous voulez, mais c'est cette *discrétion et cette prudence contre laquelle saint Paul prononce anathème*, et qu'il met parmi les œuvres de la chair : *Sapientia carnis inimica est Deo.*

« Vous me direz que vôtre zèle fera de l'éclat et du bruit : Mais *pour quoi donc en faire, si ce n'est pour empêcher ce que vous savez être un véritable désordre soit dans l'intérieur de votre famille, soit au dehors.*

« Mais cet éclat troublera la paix : *Qu'il la trouble ;* c'est en cela même qu'il sera glorieux et digne de l'esprit chrétien ! car il y a une fausse paix qui doit être troublée, et c'est celle qui favorise le péché. Quand le Fils de Dieu nous a dit qu'il n'était pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive et la division, que voulait-il par là nous marquer, sinon qu'il y a dans le cours de la vie des conjonctures où il est impossible de satisfaire à Dieu, sans s'exposer à rompre la paix avec les hommes? Non, non, il n'y a point de paix, ni domestique, ni étrangère qui doive être préférée à l'obligation de porter l'intérêt de Dieu et de s'opposer à l'offense de Dieu. Si le scandale vient de ceux qui nous sont unis par les liens de la chair et du sang, toute paix avec eux est un autre scandale plus grand encore. Il faut, selon le sens de l'Évangile, les haïr et les renoncer ; et ils ne doivent point s'en plain-

dre, puisque si le scandale vient de vous-mêmes, il faut vous haïr et vous renoncer vous-mêmes...

« Mais ne doit-on pas ménager le prochain, surtout si c'est un ami, un homme distingué par sa naissance, par son rang? *Le ménager!* Et qu'est-ce que cet ami, qu'est-ce que ce grand, qu'est-ce que cet homme quel qu'il soit, dès qu'il y va de la gloire de votre Dieu et de son service? Si les Apôtres avaient eu de tels ménagements, où en serions-nous? Auraient-ils prêché l'Évangile, malgré les édits des empereurs? Les Pères de l'Église auraient-ils préservé les peuples fidèles de tant d'erreurs qu'ils ont détruites et de tant d'hérésies qu'ils ont hautement combattues? Agissez avec respect, mais agissez avec force. Honorez la dignité, honorez la personne, mais condamnez l'injustice et l'iniquité. Cependant, voici le désordre : on a du zèle, et quelquefois le zèle le plus violent et le plus amer pour certaines conditions, et l'on en manque pour d'autres états plus relevés. On se dédommage en quelques manières sur les petits de ce que l'on ne fait pas à l'égard des grands. Tout est crime dans ceux-là, et tout est, ce semble, permis à ceux-ci... Ah! Seigneur, ôtez-nous cette damnable sagesse du monde, et remplissez-nous de votre zèle. Que ce zèle nous tienne lieu de la plus haute sagesse, que ce zèle soit notre souveraine raison, que ce zèle nous serve de réponse à toutes les difficultés d'une spécieuse et vaine politique... »

Manifestement, Molière et Bourdaloue ne sont plus du tout d'accord sur le caractère essentiel « du dévot de cœur, » qui est pourtant par excellence l'homme de bien. Ils considèrent d'une manière toute différente et tout opposée l'attitude qu'il doit prendre et le rôle qu'il doit jouer dans le monde. Après avoir chacun de son côté, montré

L'exemple enfin qu'il se faut proposer,

Ils se disent réciproquement :

Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle.

En effet, les traits de part et d'autre sont assez marqués et on les peut reconnaître : le modèle de Molière est précisément ce chrétien politique, ce faux sage qui se dérobe à la cause de la justice, ce lâche que Bourdaloue dévoue au mépris des hommes en lui annonçant d'avance sa condamnation au tribunal de Dieu. Et le modèle de Bourdaloue à son tour paraît bien un de « ces Messieurs » dont parle Molière dans son apologie; un de ces « zélés indiscrets » qui se permettaient de le juger sans le connaître, qui osaient suspecter la pureté de ses intentions et qui ne déclamaient enfin contre sa comédie que pour s'y être trop reconnus.

Entre l'homme de Molière et l'homme de Bourdaloue, je ne suis pas

incertain du goût de la foule, même d'une foule choisie, même d'une foule chrétienne. Mais ce n'est pas au parterre, quel qu'il soit, que je remets cette cause, J'en ai le droit et je choisis un autre juge. A la conscience affermie qui s'est examinée devant Dieu je présente ces deux personnages, et je lui demande : Quel est le dévot de cœur, quel est le grand homme de bien?

Cependant, avant de prononcer la sentence, il faut entendre encore une fois Molière dans ce rôle affectionné, ce rôle de juste où il se réfugiait au profond déplaisir, du noir et vengeur dégoût qu'il avait de son personnage réel. Un juste, volontiers irrité contre les vices des hommes, mais en même temps plus volontiers clément à leurs misères, c'est ainsi qu'il se rêvait; c'était là son fard et son costume de ville, et aussi son plus cher déguisement de théâtre, depuis qu'il n'osait plus jouer la tragédie. L'*Ariste* de l'*École des Maris*, le *Chrysalde* de l'*École des Femmes*, en sont les premières ébauches; le *Cléante* du *Tartufe* n'en est pas la perfection idéale.

Pour peindre à son gré cet idéal toujours poursuivi, mais toujours fuyant sous la fiction comme dans la réalité, Molière a pris une fois le parti de le dédoubler, et il a fait le poëme que l'on regarde généralement comme son chef-d'œuvre, je veux dire le *Misanthrope*. En effet, *Alceste* et *Philinte* sont le même homme, et cet homme est le Molière transfiguré que toute l'Église des libres penseurs place au premier rang de ses saints. Moralement, tout est faux dans les principes et dans la combinaison. Les deux faces du caractère sont outrées et indéfinies. Alceste est-il vertueux jusqu'à la dernière brutalité ou jusqu'à la dernière énergie? Philinte est-il indulgent jusqu'à l'héroïsme ou jusqu'à la faiblesse? On l'ignore, et je défie qu'on le puisse savoir. Cléante, qui les rassemble et qui parle comme l'un et comme l'autre, n'aboutit qu'à discourir; Molière, le Molière historique qui se taillait constamment cette casaque de vertu sans pouvoir parvenir à se l'ajuster, tient le langage d'Alceste, tient le langage de Philinte, tient le langage de Cléante, mais il mène la vie de Sgaranelle et de Tartufe. Il lui manquait quelque chose pour assembler, même en peinture, ces deux grandeurs morales qui le séduisaient et en former le tout qu'apercevait vaguement et douloureusement l'impuissance de son génie. L'étude du *Misanthrope* achèvera de nous démontrer combien était incomplète en Molière la notion de l'homme de bien, elle révèlera la cause de cette insuffisance et nous servira de conclusion.

LOUIS VEUILLOT.

LES ORIGINES DU POSITIVISME

Le sentiment public s'est enfin ému aux ravages de cette doctrine pernicieuse qui pendant plusieurs années s'est propagée dans l'ombre, et a gagné sans qu'on s'en aperçut la masse de la jeunesse savante et même des hommes de science. En vain quelques bons esprits, effrayés à ses débuts de ce qu'elle promettait, l'avaient signalée à l'animadversion des amis de la vérité : on dédaigna ce qui paraissait alors si petit, et ce qui d'ailleurs semblait dès l'abord révolter le plus simple bon sens, comme s'il n'en avait été toujours ainsi de toute erreur. Cependant le mal s'est fait. Et en voyant le succès de certaines publications, le désordre qui s'est produit dans beaucoup d'esprits, le goût misérable d'un grand nombre pour un matérialisme grossier, l'évanouissement chez plusieurs des sentiments délicats de l'esprit et du cœur, la perte des aspirations au bien et à la vérité, le détachement de la foi par un réalisme glacial, on s'est demandé de toutes parts ce que devait être le *positivisme* que les doctes signalaient comme la cause de tant de maux.

Ce qui a été fait pour dévoiler cette erreur, pour expliquer le monstre, s'est réduit jusqu'ici à quelques explications de détails, aux plus nécessaires, aux plus pressées. Le réalisme dans l'art et dans la science, l'une des causes du positivisme, a été sabré vivement et de main de maître en plusieurs rencontres. L'on a fait voir également, et ici-même, dans cette revue, les grossières absurdités et les vils enseignements où aboutit la fraction la plus avancée de la secte. Ailleurs, on a montré les étranges mensonges que, sous le nom de naturalisme, le positivisme se permet dans l'histoire. Et je ne parle pas de ce qui a été fait pour les sciences dites sociales, dont nous ne devons pas nous occuper ici. Mais tous ces travaux partiels, d'ailleurs si méritants, n'ont guère présenté l'erreur dans son ensemble formidable, dans la direction générale de ses menées perfides, et dans les éléments primordiaux qui lui ont donné naissance. C'est là ce qui reste à faire, et ce que je voudrais entreprendre, en regrettant qu'un

esprit plus solide et une plume mieux exercée n'aient pas rendu ce service.

Il s'agit d'une secte philosophique, c'est-à-dire d'un des plus terribles vices de l'esprit. Ce n'est donc pas assez de faire voir les maux partiels qui en découlent, il faut attaquer la secte dans ses erreurs fondamentales; dévoiler la bâtardise de son origine, les détours de sa conduite; faire toucher du doigt l'absurdité de son enseignement, et les maximes perverses qui en découlent. Les origines d'abord sont importantes, car, en voyant le point où le bourgeonnement s'est fait, en considérant les éléments qui ont été employés, les circonstances de la formation, on saisit le monstre dans son œuf, dans sa nature et dans ses destinées. C'est par la recherche de ces origines que nous commencerons cette étude.

Le positivisme semble né d'hier, et la secte qui le propage vient comme d'éclore, d'après les apparences. A. Comte, n'en prononça guère le nom que vers 1828, au milieu d'un petit nombre d'amis et d'adeptes. Les cours qu'il donna furent à peu près inconnus; ses livres, publiés à de rares intervalles, et dont l'ensemble devait former son *Cours de philosophie positive*, ne furent achevés que vers 1842, et se répandirent dans un petit nombre de mains. C'est depuis dix ans, et dans les dernières années surtout que ses disciples se sont propagés, multipliés, répandus de tous côtés, de sorte qu'une nouvelle édition du *Cours* est devenue nécessaire, et que plusieurs ouvrages des disciples ont trouvé des adhérents.

Mais, ce n'est pas là l'histoire vraie du positivisme. Cette doctrine est bien plus ancienne, et A. Comte n'a fait que la ranimer et la fortifier. Elle vivait, sans nom il est vrai, et sans formule, mais elle vivait dans des maximes, dans une sorte de conduite des esprits scientifiques dès le commencement de ce siècle. Nous la trouvons également vivante pendant tout le dix-huitième siècle et la grande partie du dix-septième. Descartes et Bacon nous l'offrent aussi précise, aussi nette, autant malsaine et pernicieuse que nous la trouvons dans A. Comte.

Ici, du reste, nous pouvons nous arrêter et ne pas remonter plus haut. Des esprits pointilleux pourraient en trouver quelques éléments dans le seizième et le quinzième siècle, mais ce ne seraient que des éléments épars et encore mal définis ; tandis que dans la première moitié du dix-septième siècle, avec tout le mouvement scientifique de l'époque, nous le trouvons se développant, formulant ses

maximes, pénétrant les esprits, moulant les intelligences de la même manière, dans le même but que de nos jours. Sauf le nom et les développements, la chose est entièrement la même ; on avait le monstre dans son enfance, nous l'avons adulte ; c'était alors ce que j'ai nommé ailleurs le Baco-Cartésianisme (1) ; c'est aujourd'hui le positivisme.

M. Littré s'est attaché à montrer les racines de son école et des idées de Comte dans Turgot, Condorcet, Kant, Saint-Simon et le docteur Burdin. Il y a du vrai dans ce fragment d'histoire. Mais ces origines sont les sources prochaines qui ont abreuvé l'arbre positiviste ; l'arbre lui-même était déjà planté et poussé depuis le dix-septième siècle, et pour quiconque sait l'histoire et sait penser, c'est à ce dix-septième siècle qu'il faut remonter, pour trouver dans son œuf le serpent qui aujourd'hui fait briller ses écailles au soleil.

Que se passait-il donc à cette époque, et qu'était le positivisme sous les auspices de Descartes et de Bacon, ainsi que des autres savants contemporains dont les noms gravitent autour de ces deux noms ?

A ce moment, l'antique philosophie qui avait charmé les esprits pendant tant de siècles succombait sous les coups d'une rage et d'une étourderie sans noms ; et, à sa place, une philosophie nouvelle prenait naissance : le positivisme venait au monde. Pourquoi et comment, d'après quels principes et dans quel but ? C'est ce qu'il faut examiner.

Je vais, je n'en doute pas, contrister beaucoup de personnes, dont les intentions sont d'ailleurs excellentes, et qui par une sorte d'habitude d'enfance ou d'éducation, ou encore par une faiblesse de sentiment, par sympathie secrète pour un grand nom français, sont demeurées les tenants de Descartes. J'en contristerai d'autres qui pensent que la vérité a toujours été bien défendue, et que ce qui a péri devait inévitablement périr comme erreur ou science mauvaise. Mais quelque blâme que je puisse m'attirer par ma témérité, et quelque peine que j'éprouve à contrister des esprits honnêtes, la vérité doit être connue. Je n'oublierai pas d'ailleurs qu'en m'attaquant à une philosophie positive, j'ai pris l'engagement de n'avoir affaire qu'avec une histoire positive et des arguments positifs, de ne prendre que des faits hors de toute contestation. Et d'un autre côté, il est nécessaire, quelque aveuglé qu'on soit, de se déprendre des sympa-

(1) J'ai montré dans les *Prolégomènes* de la *Physiologie générale, Traité d'Anthropologie physiologique et philosophique*, le mal fait à la médecine par le Baco-Cartésianisme.

thies particulières, et de voir clairement quel est le fondement de la grande masse des erreurs de notre temps.

En vain quelques esprits à intention droite, mais pleins d'illusions, s'imaginent encore que la science doit vivre de sa vie particulière et en dehors de la vérité religieuse : ils tombent dans une erreur monstrueuse et qui est la source de tout le mal. C'est de l'attaque insensée contre l'autorité de l'Eglise au seizième siècle, que sont venues toutes les déviations théologiques, philosophiques, morales, politiques et scientifiques, qui ont commencé vers cette époque, et qui continuent de nos jours. Une fois que le lien de toutes choses a été rompu, tout a été livré à l'abandon, c'est-à-dire à la division, de plus en plus multipliée par l'orgueilleuse indépendance de chacune des sciences ; et l'esprit de l'homme a été pris de vertige au milieu du tourbillon de toutes ces molécules scientifiques. Les principes mis de côté, il n'est plus resté que des faits, et encore des faits, rien que des faits, accumulés et rapprochés selon leurs rapports les plus grossiers, parce que l'on ne voulait plus voir que les plus palpables. Et alors, ne plus voir que des faits et ne plus s'occuper que d'eux, ne plus concevoir que les rapprochement les plus palpables sous le nom de *Lois*, ne plus juger que par le côté purement sensible et expérimental, ne plus accepter comme sérieux et réel que ce qui tombe sous le témoignage de l'observation sensible, récuser tout ce qu'indiquent l'autorité, la raison et le sentiment : tels furent dorénavant les maximes fondamentales de la conduite des savants.

Le mouvement ne se dévoila pas, dès l'abord, dans toute son étendue et dans tous ses détails ; mais dès qu'il était commencé, il était facile de prévoir jusqu'où il irait. Le seizième siècle prétendant ou voulant constituer une théologie rationnelle en dehors de l'autorité religieuse, et, s'illustrant par des découvertes scientifiques, irrécusables d'ailleurs mais qui paraissaient en dehors de la science antique, entraînait forcément à sa suite une révolution scientifiqne identique. Aussi lorsque Descartes vint constituer une philosophie qui posait, comme principes premiers, de ne plus relever de l'antiquité, d'être indépendante de la vérité religieuse et de ne plus relever que de sa raison propre et de son expérience ; lorsque Bacon, plus avancé encore, formula qu'il *fallait mettre du plomb aux ailes du génie*, supprimer la raison comme entachée de préjugés, reléguer dans l'histoire les anciens comme n'étant plus modernes, rejeter la recherche des causes comme n'étant qu'un travail propre de l'esprit (ce qu'on devait

plus tard appeler le subjectif), et ne plus s'attacher qu'aux faits expérimentés et rapprochés par la statistique et les mathématiques pour en déduire des lois : Descartes et Bacon ne firent que jeter, dans la philosophie et dans la science, ce qui avait été d'abord inauguré dans la théologie et dans la politique. Dès lors aussi, le positivisme était fondé.

On ne peut contester sans doute qu'aux seizième et dix-septième siècles, les sciences mathématiques n'aient fait de grand progrès par les découvertes de l'algèbre, du calcul infinétisimal et de la géométrie analytique. On ne peut contester d'avantage que les sciences physiques ne se soient aussi considérablement accrues par l'observation expérimentale, et que les mathématiques ne leur aient été de quelque secours dans leurs découvertes. Mais nous constatons que tout ce mouvement, que d'ailleurs nous jugerons plus tard, a été un secours formidable aux principes qui s'établissaient de ne plus rien connaître et de plus rien accepter que ce que devaient donner la méthode expérimentale et les mathématiques. Cela sans doute ne sera pas contesté. D'un autre côté nous pensons que ces découvertes nouvelles n'étaient pas si étrangères aux connaissances antiques, et enfin nous croyons que tout ce mouvement pouvait se produire, et même se serait produit d'une manière plus féconde, sans l'oubli des anciens principes, et sans cette attache générale au réalisme expérimental et mathématique. J'espère le montrer plus tard.

Pour le moment je ne m'attache qu'à l'histoire, je ne fais que constater la naissance du positivisme au dix-septième siècle, succédant à la grande révolte religieuse, n'en étant lui-même que la continuation, et s'affirmant dès l'abord, ainsi que de nos jours également, comme le réalisme de l'esprit humain, réalisme qui rejette l'autorité, la tradition et la raison, réprime toute aspiration supérieure, et engloutit le savoir humain dans l'expérimentalisme mathématique. Ce point est tellement important, qu'il faut le faire voir dans tout son jour, et constater pas à pas toute l'évolution du mouvement que nous venons de signaler.

II

Il suffit au but que nous poursuivons de constater comment l'ancienne philosophie a été détruite; mais cela même est essentiel. La philosophie renfermait autrefois toute la science réunie dans un ensemble harmonique : montrer de quelle manière

elle a été détruite, et ce qui s'en est suivi, c'est montrer nécessairement tout le mouvement qui s'est fait dans les esprits, et comment il a été fait. Je n'ai pas besoin, pour préciser les choses, de développer toute l'histoire des sciences aux dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles ; les phases principales et les principaux faits sont plus que suffisants.

La logique, formant la première partie de la philosophie, était autrefois l'entrée en matière de toute connaissance scientifique. Descartes la trouve insuffisante, et, avec l'esprit du temps, lui substitue une *méthode pour conduire l'esprit*. De son côté, Bacon la nie radicalement, et déclare qu'il faut la remplacer par l'expérience et la numération des faits, autrement dit, la statistique et les mathématiques. Tous les hommes occupés de sciences physiques et de sciences naturelles, s'adonnent entièrement à l'algèbre, au calcul infénitésimal, et sans discussion, par un simple courant de l'esprit du temps, mettent de côté toute logique et ne produisent pas un seul travail qui ne soit le fruit de l'expérience ou du calcul. Il semblerait tout au moins que la fraction littéraire des savants de l'époque dut sauvegarder la partie de la philosophie qui les touche de plus près : mais voici que Port-Royal règne, et qu'à Port-Royal règnent le réaliste Arnauld et le mathématicien Pascal. Là on éprouve le besoin de constituer une nouvelle logique, de considérer les anciennes formes de syllogisme comme arriérées ; de leur substituer des règles ou axiomes mathématiques trouvées par Pascal ; de rejeter dans le néant ce qu'on appelait autrefois la *logica-major*, sans se douter que là se trouvaient des armes qui auraient suffi à empêcher Hégel de formuler ses erreurs, et qui était la seule arme de la raison contre les antinomies. Qui sait aujourd'hui les différences, les lois et les solutions des *oppositions*, de la *contradiction* et de la *contrariété* ? A coup sûr ceux qui ne les savent pas ne les trouveront pas dans la logique de Port-Royal, ni dans aucune des logiques inventées depuis la chute de la science ancienne. Et dans le monde semi-lettré, des salons et des vestibules d'académie, qui osera concevoir par les universaux, juger par les catégories, depuis que Molière, prêtant la main à tous les adversaires de l'ancienne École, s'est si bien moqué du *philosophe* scolastique, dans le *Bourgeois-gentilhomme*.

Voyons maintenant la physique. Les lois générales du mouvement, la distinction des diverses formes du mouvement selon les corps et selon les êtres sont mises de côté. On nie les entités, c'est-à-dire la

distinction des êtres admise autrefois, et on ne reconnait plus qu'une seule nature de mouvement dont il suffira de calculer les lois. Il est vrai que, faisant profession de réalisme et ne voulant plus admettre que des faits palpables, on a inventé les *forces* ; mot nouveau dont on se pare, sans avoir démontré sa réalité, et sans s'apercevoir qu'on le substitue avec bien moins de raison, et bien moins de sûreté, à ce que les anciens nommaient les *vertus* et les *puissances*. Mais du moment qu'on se targue de faire de la science réelle, n'est-il pas permis en suite d'imaginer ce qui vous paraît bon? On invente donc la force de gravitation, la force d'attraction, la force de cohésion, et bientôt les forces d'affinité, les forces chimiques, puis l'éther, puis les fluides, etc., etc. ! Pourquoi aussi les anciens ont-ils dit que la *nature a horreur du vide?* Voyez ce beau mot, et l'étrange doctrine ! La vérité est qu'elle n'en a horreur que jusqu'à 32 pieds ; et les pompes le montrent ; et les expérience de Pascal sur la pesanteur de l'air, comme les lois tracées par Mariotte font connaître que cela dépend de la pesanteur de l'air, et de la loi de l'hydrodynamique ! Mais, patience, voici que bientôt on découvre l'insuffisance des meilleures machines pneumatiques à faire le vide, et la loi de vaporisation de tous les corps dans le vide : dès lors, il faut revenir en arrière, et reconnaître qu'il n'y a pas de vide dans la nature ! les anciens n'étaient donc pas si sots, ni tant ignorants ! Cependant on les méprise, car ils n'avaient pas vu que la terre tourne autour du soleil, et non pas le soleil autour de la terre ; ils n'avaient pas connu les lois de l'optique, bien qu'ils eussent construit des instruments qu'on ne peut reproduire, et qu'on nie avoir existé pour ne pas avouer son impuissance (1); ils avaient méconnu les éléments chimiques, et l'on méconnaît soi-même la portée de ce qu'ils appelaient les quatre éléments. On s'imagine que la chimie est d'invention toute récente, ou vient tout au plus de l'alchimie des arabes, sans se douter que l'origine en est dans le *de generatione et corruptione*, ancienne partie de la philosophie. D'un autre côté, on prétend constituer l'histoire naturelle ; et de nos jours on s'aperçoit que les bases fondamentales les plus sûres et les mieux observées se trouvent dans le *de Animalia* et le *de partibus animalium*, livres de la collection d'Aristote connus et commentés dans tout le moyen âge. Mais le pli est pris, l'habitude a été vite enracinée dans les esprits, et il demeure clair pour

(1) Comme les miroirs d'Archimède que Buffon a tenté en vain de refaire.

tous les modernes, que la science réelle n'a commencé qu'avec le dix-septième siècle, tout au plus avec la fin du seizième. Ce sera donc là, désormais, la vérité, pour quiconque aspirera à être moderne, c'est-à-dire à être quelque chose. Il demeure convenu que la physique ancienne était « un peu de choses » absurde et niais, dont il ne faut plus s'occuper, et qu'à dater du dix-septième siècle, on a fondé la physique, l'astronomie, la chimie, les sciences naturelles. Il reste admis que ces sciences sont en dehors de la philosophie, par la seule force de l'observation et du calcul, quelles doivent être indépendantes de toute recherche philosophique, et n'être soumises qu'à l'observation et aux mathématiques.

La philosophie avait autrefois la morale et la politique, dont elle tirait les lois de la physique et de l'anthropologie. Mais cette philosophie s'inspirait alors de la théologie ; elle n'avait pas constitué des sciences indépendantes ; et bien plus, elle n'usait, dit-on, que de la raison, de l'autorité, de la tradition ; elle enseignait une morale chrétienne, une politique chrétienne, un droit canonique. Tout cela n'est plus au niveau des temps modernes. Bossuet écrira donc le dernier *Traité de politique chrétienne*, Port-Royal commencera à enseigner une morale mieux déduite de la raison, et Nicole montrera *les moyens de conserver la paix avec les hommes*. Plus tard, une nouvelle politique, issue de la raison seule, nous donnera le *Contrat social* et les *Droits de l'homme*. Mais, il est évident que toutes ces premières ébauches, ne doivent être que des enfantements de l'esprit, de purs concepts de l'esprit, une science purement subjective, en désaccord complet avec le positivisme des sciences réelles basées sur l'expérience et le calcul. Nous verrons donc, avec A. Comte, comment le dernier pas a été fait, et comment on peut enfin constituer une science sociale positive, avec l'expérimentation et la mathématique.

Enfin, la philosophie avait une partie qu'on appelait la *Métaphysique*. Mais que pouvait être une pareille branche scientifique qui s'occupait de la nature et de l'essence de choses, de l'être en soi, des catégories, des causes premières ; que pouvait être une pareille science pour nos modernes, dont le seul souci est le laboratoire, l'amphithéâtre, ou la règle à calculs ? D'un trait de plume elle fut supprimée, niée, détruite, paraît-il. Le nom seul en fut conservé, pour avoir quelque chose à dédaigner, à baffouer, à tourner en dérision, et pour servir de terme d'injure contre tout partisan de la science antique. Pendant plus de deux cents ans, la métaphysique a été l'objet des

risées, du mépris et des vilipenderies de la science moderne ; et aujourd'hui encore, son nom est la plus grosse injure que nos savants puisse se lancer. Qui dit métaphysicien, veut dire imaginaire, songe-creux, niais, idiot ou imbécile, incapable de compter et d'être quelque chose dans la science positive.

Ainsi donc voilà comme on est arrivé à détruire toute la science ancienne résumée dans la philosophie, qui brilla jusqu'au dix-huitième siècle. L'antique Faculté de Médecine, qui d'ailleurs eut des torts que je ne veux pas nier, résista pendant longtemps à ce mouvement de destruction (1), et fut avec quelques Sorbonniens, avec quelques philosophes, appartenant aux ordres religieux et que l'autorité de l'Église sauvegardait, les derniers défenseurs de l'ancien ordre de choses. Des manuels de philosophie, suivant la science antique, s'éditèrent encore au dix-septième siècle et dans les commencements du dix-huitième siècle ; mais ils devinrent plus rares avec le temps qui approchait de la révolution. La philosophie s'en allait, véritablement déroutée par cette science moderne qui s'était constituée à côté d'elle et en dehors d'elle (2) ; déroutée par les systèmes philosophiques qui succédaient sans interruption, et se poussaient l'un l'autre comme les flots de la mer en un temps d'orage. Leibnitz, Mallebranche, Locke, Newton, les encyclopédistes, Condillac, Rousseau, Condorcet, Kant et les Allemands, etc., etc., s'exerçaient à qui mieux mieux à remplacer le vide fait par la disparition de l'ancien enseignement. En fin de compte, à la fin du siècle dernier, et au commencement du nôtre, tout le passé était détruit.

III

Rien n'est triste pour le vrai savant, comme cette histoire de destruction que nous venons d'abréger. En vain se rappelle-t-on tout ce que les sciences expérimentales ont acquis de science réelle et sérieuse, tout ce dont elles se sont enrichies et ont enrichi le monde de découvertes utiles. Quant on se prend à penser que tout ce qui a été détruit, l'a été sans utilité, et que même sans cette destruction, les sciences seraient certainement plus avancées encore, on se sent ému d'une grande tristesse, et l'on déplore avec amertume la folie des hommes.

(1) Elle le paya dans le milieu du dix-huitième siècle, ayant contre elle les Encyclopédistes; et la Révolution le lui fit encore sentir. Depuis lors la médecine a bien changé !

(2) La philosophie de Lyon par Valla porta les derniers coups à l'enseignement classique.

Mais qu'il est plus affligeant encore, de voir où la science en a été amenée et dans quel gouffre d'avilissant matérialisme elle est prêt de se plonger et d'enfoncer avec elle l'esprit humain ! Pour nous rendre exactement compte du revirement singulier qui s'est produit en philosophie, et concevoir clairement comment le positivisme moderne a pu en venir à se formuler tel qu'il est aujourd'hui, revoyons en comparant les deux époques l'une après l'autre, ce qu'était la philosophie avant l'avénement du Baco-Cartésianisme, et ce qu'elle était devenue deux cents ans après, au moment où le positivisme de A. Comte s'est produit. Le sujet qui nous occupe est tellement important pour ruiner l'erreur que nous poursuivons, qu'on me pardonnera de le retourner et de le faire voir par toutes ses faces ; nous ne saisirons bien ce qu'il faut repousser, qu'en voyant nettement le mal qu'il a fait, et nous ne saurons sûrement ce qu'il faut rétablir, que par l'intelligence de ce que nous avons laissé perdre.

Lorsque le monde païen eut été noyé dans le sang, et avec lui ses sciences et sa philosophie, et lorsque le monde barbare se fut converti et assis dans la civilisation que lui faisait l'enseignement de l'Église; alors une science nouvelle se produisit. Les savants, tous élevés par l'Église et à la lumière de sa théologie, retirèrent des décombres du grand cataclysme, ce qui subsistait des sciences anciennes, l'épurèrent au feu de la vérité immaculée, l'enrichirent par leurs recherches, leurs travaux et leur génie, et l'ordonnèrent sur un plan nouveau. La science comprit alors deux grandes sections, la théologie et la philosophie ; car je ne compte pas les sciences d'application, ou autrement dit les arts libéraux qui, du reste, avaient tous leurs éléments et leurs bases dans la philosophie.

La théologie, maîtresse souveraine de l'esprit humain, et à juste titre, reposait sur les révélations divines, sur les interprétations des Pères divinement inspirés, et sur les interprétations de l'Église divinement assistée. Seule, elle détenait la vérité indéfectible, c'est-à-dire la seule vérité qui existe; car il n'y a de vérité absolue que dans la parole de Dieu, dans ses enseignements et dans ses promesses. De lui-même l'homme ne peut connaître que des vérités relatives et hypothétiques ; ses sens sont faillibles, sa raison est faillible, son autorité est faillible ; et comme il ne possède jamais qu'une science relative, des connaissances nouvelles peuvent toujours et incessamment modifier des connaissances acquises. Seul l'enseignement divin peut s'étendre et se dévélopper sans se modifier, sans s'altérer; et il

ne s'étend que pour se parfaire, ou, pour mieux dire, afin de parfaire l'esprit humain. Ces points de vue sont aussi clairs, aussi évidents qu'on peut le désirer, et le préjugé ou la passion peuvent seuls les obscurcir.

La scolastique établissant la théologie comme la science par excellence, et la lumière de toutes les autres, avaient mis au dessous d'elle la philosophie comme sa servante et comme la maîtresse de toutes les sciences naturelles. Elle était servante de la théologie, *ancilla theologiæ*; non pas seulement comme on l'a dit parce qu'on s'en servait en théologie, mais surtout par ce que la théologie touchait à toutes les sciences et les régentait par son entremise. De même la raison est la servante de la foi, un peu parce qu'elle peut éclairer la foi, mais surtout parce qu'elle sert à la foi pour lui ramener et lui soumettre tout l'homme, dans toutes ses facultés dépendant de la volonté raisonnable. La philosophie résumait donc en elle toutes les sciences, en détenait tous les éléments, tous les principes, pour les contrôler aux lumières de la théologie qu'elle recevait directement, et dont toutes les autres sciences partielles n'étaient éclairées qu'indirectement. Aussi, était-elle la fille chérie de l'enseignement religieux; elle apprenait des raisonnements théologiques, la manière de conduire les raisonnements savants; elle apprenait des relations de Dieu avec l'homme et avec la nature, ce que doit être l'homme et la nature; on lui enseignait par le rôle des causes supérieures, ce que devait être le jeu des causes inférieures. Je ne dirai pas les défauts ni les fredaines de cet enfant gâté, je constate purement et simplement sa position et son rôle.

Pour la constituer, les théologiens, car ce sont eux qui la formèrent, prirent donc dans ce qui restait des épaves scientifiques de l'ancien monde, tout ce qu'on pouvait lui constituer en dot, en éprouvant sa fortune au creuset de la vérité divine. Ce qu'ils purent recueillir d'Aristote leur parût ce qu'il y avait de mieux et de plus complet, et cela était en effet. Ils en firent la base de leur travail, le remanièrent en baptisant Aristote, l'émondant de ses scories, l'enrichissant de ce qu'ils pouvaient trouver ailleurs et de ce qu'eux-mêmes purent découvrir, mais enfin gardant l'ensemble des œuvres aristotéliques comme les linéaments principaux de la science philosophique renfermant tous les éléments des sciences naturelles, ou à peu près.

Depuis le douzième siècle, jusque vers la fin du quatorzième ou

le milieu du quinziéme siècle, environ, la science demeura telle. La philosophie consista dans la science de l'œuvre aristotélique, enrichie et épurée par la scolastique, et même on peut le dire, noyée dans les recherches et les déductions de l'École. C'est alors, qu'on sentit le besoin de la condenser, et de l'ordonner d'une manière plus classique; c'est alors que parurent les *Elementa philosophiæ*, les *principia philosophiæ*, en un mot ce que nous appellerions aujourd'hui un manuel. Je ne pense pas que ce fut avant la fin du quatorzième siècle, et il ne paraît guère que ce fut plus tard que le commencement du seizième. Une date précise est difficile à donner, et du reste elle importe peu ici.

Sous cette nouvelle forme, la philosophie était plus simple, plus claire, plus accessible, renfermait à peu près toute la science, sauf quelques oublis, et demeurait ce qu'elle avait été précédemment, la servante de la théologie, et la maîtresse des sciences naturelles.

Ainsi constituée, elle renfermait quatre parties : la *logique*, la *physique*, la *morale*, et la *métaphysique*, qui se suivaient en s'enchaînant dans un ensemble très-harmonique. La logique était la première, et comme l'initiatrice des autres. Elle n'avait qu'un but, dresser l'intelligence à connaître le vrai et à le distinguer du faux, à se le démontrer quand il était annoncé, à le chercher quand il était inconnu sur un point. Sa distinction et son élucubration des *predicats*, des *ante* et *port predicats* initiait l'esprit à la précision des conceptions en les classant rigoureusement. Son étude du syllogisme donnait de la rectitude au jugement; quelquefois cependant, quand il y avait abus, l'entraînait à la subtilité. Mais où n'y a-t-il pas abus? — Une fois l'esprit rompu à la recherche, à la démonstration, à la vérification du vrai, on le mettait aux prises avec la physique, qui embrassait dans ses diverses branches les sciences du monde physique et vivant. Il y avait d'abord la physique commune qui étudiait le mouvement commun à tous les corps, en établissait les variétés et les causes; on l'a de nos jours, remplacée par la statique, science plus mathématique, mais bien moins étendue et bien moins philosophique. Venait ensuite le *de Mundo et de Cœlo*, auquel répond aujourd'hui l'astronomie et la cosmographie; puis le *de generatione et corruptione*, qui étudiait la formation et la décomposition des corps : ce serait aujourd'hui la chimie. Enfin on abordait le *de Anima*, qui s'occupait de tous les corps animés de tous les êtres vivants, des végétaux, des animaux, de l'homme c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la

biologie. — Après l'étude du monde physique, venait l'étude du monde moral ; on avait vu ce qu'est la vérité dans le monde, on va maintenant y chercher ce qui y est le bien ; et comme le bien vient du vrai, la morale était tirée de l'étude du monde physique. Aussi, cette morale, bien qu'éclairée des lumières de l'Évangile, était une morale naturelle extraite de l'état du monde naturel. Certes, la morale purement naturelle est bien restreinte et bien imparfaite, comme on le peut voir aisément en étudiant ce qu'elle était sous le monde païen ; et je comprends le rire de plusieurs, quand il s'est agi dernièrement de constituer un professorat pour l'enseigner. Mais cependant, il est nécessaire de distinguer la science, des passions et des mœurs qui, tout en s'inspirant des lumières de l'Évangile, procède par une raison scientifique ; c'est là une science, qui dans les détails où elle se plonge peut commettre des erreurs, et qui étant obligée de tenir compte de l'état variable des sociétés, devient elle-même essentiellement variable, tandis que la morale révélée pose des dogmes indéfectibles, au-dessus des temps et des sociétés.

Enfin l'on entrait dans la métaphysique, la plus éminente de toutes les branches philosophiques. On y étudiait l'être en tant qu'être, on y scrutait la nature ou l'essence des êtres et de toutes choses. Dans les parties précédentes, on n'avait fait que constater les lois des corps et des êtres, de la conduite de l'esprit et de la conduite morale : mais on n'était entré dans aucune profondeur de leur essence dont la recherche était expressément réservée à la métaphysique. Quelques philosophes tendaient, il est vrai, à renfermer cette branche dans l'étude de l'être pris abstractivement ; ce qui était bien du reste le noyau de la science. Mais la plupart, et avec raison, entrait dans la recherche de toutes les essences ; et c'est ainsi que reprenant toutes les catégories, ils scrutaient la nature de chacune. C'était là que l'intelligence humaine montait aux plus grandes hauteurs, là qu'elle planait sur toutes les connaissances qu'elle avait acquises, les embrassait et les pénétrait comme dans leur foyer ; c'est là aussi que la théologie l'aimait le plus tendrement et l'illuminait de plus de clartés.

En jugeant cette conception scientifique, on ne peut se défendre d'une grande estime pour une si belle synthèse ; à notre époque même où les sciences paraissent si riches, on est vaincu par cette grandeur. Je ne conteste pas qu'il y avait là des oublis, et nous serions aujourd'hui forcément tenus de les réparer ; nous pourrions même trouver le cercle restreint et l'élargir. Mais la base était-elle bonne, était-il pos-

siblé de la garder pour aller plus avant? c'est la vraie, la seule question ! Et l'on peut y répondre sans embarras, car de notre temps cette base est encore, non-seulement la meilleure, mais la seule possible.

En logique, le procédé inquisitif était trop négligé, il est vrai, mais sa place était marquée, et elle l'est encore. Il n'était guère besoin pour ce seul motif de jeter toute la science à bas, et de la remplacer par une *méthode*, moyen véritablement romantique, qui devait arriver forcément, il était facile de le prévoir, à un simple procédé expérimental.

En physique, les mathématiques n'avaient pas trouvé place, mais la question du temps, de l'espace et du nombre étant marquée, il suffisait de l'élargir pour que toute la science du calcul y put pénétrer. Et si cette branche avait été omise, d'ailleurs, il faut bien remarquer que pour l'époque, le calcul était un art ; qu'il n'est guère autre chose aujourd'hui, pour la majeure partie de ce qu'il embrasse, puisque la théorie des nombres qui est sa véritable science, n'est pas considérablement plus avancée qu'il y a deux cents ans. La biologie, très-avancée de nos jours, trouvait sa place dans le *De Anima* qu'il suffirait d'étendre. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas isolé l'anthropologie de la biologie : mais ce qui n'était pas indiqué dans les manuels, avait été fait par les grands docteurs du moyen-âge, Albert-le-Grand, entre autres. La géologie qui a pris naissance depuis, et qui du reste est encore dans l'enfance, pourrait sans le moindre inconvénient être adjointe à la physique, pour que toutes les sciences physiques et naturelles soient complètes.

La politique avait été oubliée, et l'on peut sincèrement le regretter. Si le droit chrétien avait eu ses principes posés dans le cours ordinaire de la philosophie, on peut estimer que le droit païen ne se serait pas infiltré dans nos sociétés modernes, à la suite des légistes des quatorzième, quinzième et seizième siècles, ainsi que M. Coquille l'a si surement démontré. Et à la suite de ce droit païen, ne serait pas venu le droit révolutionnaire qui en est la conséquence forcée. Il faut bien admettre, il est vrai, que la société chrétienne avait été si solidement assise par les Évêques sur les usages chrétiens, que le droit public comme le droit privé n'étaient alors que des dépendances de la morale. L'on peut encore dire à la décharge de ces anciens, que la politique et l'économie sociale paraissent être des arts plutôt que des sciences : mais tout art a sa science, et le droit est incontestablement

un objet et une matière scientifique. Encore une fois, on peut regretter cet oubli, et il faudrait aujourd'hui le réparer.

Mais il me paraît inutile de nous arrêter plus longtemps sur ce point. Je voulais montrer la sagesse qui avait présidé aux bases de la philosophie chrétienne, l'admirable ordonnance qu'elle lui avait imposée, et l'extension possible de son plan à toutes les adjonctions nécessaires. Il importait de montrer ces vérités, pour bien constater les torts du dix-septième siècle qui, sous le prétexte de découvertes nouvelles avait opéré la révolution dont nous avons retracé les faits principaux. Cela dit, allons plus loin, et voyons maintenant dans quel état s'est trouvée, et se trouve la philosophie, après deux cents ans de révolution.

F. FRÉDAULT.

(La seconde partie au prochain numéro.)

LA CATASTROPHE DRAMATIQUE

Catastrophe veut dire dénoûment, dénoûment, non pas malheur. Par quelle bizarrerie ce dernier sens lui est-t-il venu en français? Quelle est l'histoire du mot catastrophe? Etudions-la un instant, non au point de vue des mots, mais au point de vue des choses.

Catastrophe! Qu'est-ce que cela veut dire? Κατα στροφὴν *selon la strophe.* Or qu'est-ce que la strophe? La strophe, dans la tragédie antique dont nous nous occupons ici puisque nous parlons grec, la strophe est la parole du chœur. Or qu'est-ce que le chœur, toujours dans la tragédie antique? Le chœur est ou du moins veut être l'expression de la justice. Pendant que les personnages du drame se laissent emporter par les tiraillements qui les entraînent, et égarer suivant la nature des passions qui les agitent, le chœur représente la sagesse. Il prononce sur ce que font les autres, c'est pourquoi il chante. Les autres parlent; *parriq*, le chœur chante. Comme il représente l'ordre, il se soumet aux lois de la mélodie, c'est-à-dire à la mesure. Le chœur chante, parce qu'il est calme. Il chante, parce qu'il sait. Il chante, parce qu'il aime. Il chante parce qu'il voit. Il chante parce qu'il juge.

Tel est, sinon dans son application, du moins dans son intention et dans son essence, le rôle du chœur.

La strophe, parole du chœur, est la parole de la sagesse. Qu'est-ce donc que la catastrophe? La catastrophe est l'événement qui est selon la parole de la sagesse.

Or quel est l'événement qui est selon la parole de la sagesse? Cette question est du plus haut intérêt, puisqu'elle demande à quelle conception de la sagesse se sont arrêtés les peuples aux différentes époques de l'histoire.

Jetons les yeux sur quelques points du tableau. Les déterminations que nous ferons aideront peut-être à faire celles que nous ne ferons pas en ce moment.

Cherchons d'abord le mot catastrophe, dans la langue qui lui a

donné naissance. Cherchons la première application qui ait été faite de sa signification étymologique.

La catastrophe grecque est la volonté du destin. La tragédie grecque a pour divinité suprême la fatalité. Or la fatalité est toujours en colère. Elle est en colère et rien ne l'apaise. Sa colère est implacable, parce qu'elle résulte non de sa clairvoyance mais de sa cécité. Que faire contre la colère d'une aveugle qui n'écoute pas? Rien. Aussi la tragédie grecque est-elle en général le récit d'efforts sans résultats réels, et même sans résultats possibles; efforts stériles d'avance, et condamnés à l'impuissance par la nature du théâtre sur lequel ils se produisent. Par là s'explique le calme singulier de ces infortunés qui n'ont pas l'espérance. Ils se sentent si bien sous le coup d'une condamnation irrévocable, que leur désespoir dérobe à la tranquillité quelques-unes de ses apparences. Leur désespoir, parce qu'il se connaît incurable, ressemble presque à une parodie de la paix. L'abîme dans lequel ils se précipitent semble les attirer malgré eux, et ils y vont avec le sang-froid des bœufs qui tirent la charrue, le sang-froid de ceux qui font leurs fonctions et qui ne peuvent pas en faire d'autres. En se précipitant dans l'abîme, ils ont l'air de payer un tribut à celui qui les attire. La gravité de leurs mouvements vient de la nature de leur erreur et du lieu où elle est située. La sculpture antique révèle ce caractère fatal. En général l'absurde est mouvant, capricieux, fantasque, inconstant, léger. Dans la tragédie grecque, l'absurde est grave, lent, compassé. La fatalité qui le conduit par la main lui donne une apparence austère. Le désespoir est avec la fatalité dans le même rapport à peu près que la pratique avec la théorie. Le désespoir est la pratique de la fatalité. La fatalité tend vers le désespoir, parce que toute doctrine tend vers son application. Et comme la tragédie grecque donne à la fatalité une apparence austère, elle donne au désespoir les traits de la sérénité. La fatalité conçue par Sophocle ressemble au devoir conçu par les stoïciens, et le désespoir du héros, accepté par Sophocle, ressemble à la fidélité du stoïcien consciencieux.

Homère et Sophocle sont peut-être les plus fidèles représentants de la doctrine implacable. Euripide admet quelques adoucissements, ce n'est plus la fatalité pure. La statue n'a plus ses anciennes lignes. Phèdre elle-même semble plutôt condamnée par une ennemie vivante, perfide et personnelle, que par la destinée qui voulut à la fois le crime et le châtiment d'Oreste. Vouloir absolument le crime et

vouloir absolument le châtiment du crime, telle est la contradiction que la fatalité commet. Elle veut cela sans intérêt personnel, elle veut le mal, parce qu'elle est la fatalité. Dans Euripide, au contraire, elle a des passions. Phèdre est là pour l'attester.

Eschyle est trop large pour que son torrent coule dans le lit de Sophocle. Il déborde. Eschyle ne représente pas la tragédie grecque; il prête l'oreille à des bruits plus lointains, on dirait qu'il entend la mer monter; c'est pourquoi Prométhée attend un libérateur. La fatalité est vaincue.

Sophocle est le vrai représentant de la tragédie. Shakespeare est le représentant du drame, tel qu'il a été conçu dans le passé. Cet Anglais est au moins aussi vieux que ce Grec.

Le drame, j'accepte le mot pour me faire entendre, bien qu'il soit ici très-mal placé, le drame divinise le hasard. Oreste était malheureux parce qu'il fallait qu'il fût malheureux. Pourquoi? Personne n'en sait rien. A peine s'il oserait le demander lui-même; les sujets de la fatalité ne connaissent pas la révolte. Hamlet, qui est exactement l'Oreste scandinave, est malheureux par hasard. Il est malheureux parce que les choses se présentent ainsi. Il est malheureux à la façon d'un joueur qui perdrait toujours. Ce sont des coups de dés qui déterminent son malheur. Les principaux critiques, qui se sont exercés à propos d'Hamlet, sont arrivés sur ce prince aux conclusions les plus contradictoires. Schlegel, Gœthe, ont tourné et retourné de mille façons le caractère d'Hamlet pour y découvrir ce qu'ils y cherchaient. Hamlet se prêtait à leurs laborieux caprices, parce que n'ayant pas de force, il prend sur lui celle qu'on lui donne. On voit Oreste assez clairement, parce que son sort est arrêté; on ne voit pas Hamlet, parce que sa destinée n'a rien de fixé, on peut dire de lui presque tout ce qu'on veut, parce que personne ne connaît la loi qui le régit. Il est probable même que cette loi n'existe pas. Qu'est-ce que le hasard, sinon l'absence des lois?

Cette situation d'Hamlet est en rapport avec son caractère. Par sa situation il ne sait ce qu'il fait. Par son caractère il ne sait ce qu'il veut. Sa flexibilité est offerte comme un jouet aux fantaisies du vent qui le pousse, et les forces qui le tiraillent ont pour résultante la folie. Feinte d'abord en Hamlet, réelle ensuite dans Ophélia, la folie est la conclusion de l'œuvre shakespearienne. N'en soyons pas étonné.

La doctrine de la fatalité, disais-je tout à l'heure, a pour pratique le désespoir. Voilà Oreste et Œdipe.

La doctrine du hasard a pour pratique la folie. Voilà Hamlet et Ophélia. Shakespeare a pour la folie une certaine prédilection. Même quand la folie n'est pas présente dans son drame, elle n'est pas loin de lui. Quand ses personnages ne l'atteignent pas, du moins ils marchent vers elle, et s'ils s'arrêtent en route, ce n'est pas leur faute. Ils tendent vers la folie. Même quand le ciel bleu est sur leur tête, ce ciel bleu est un mensonge, une trahison, une perfidie; ce n'est qu'un voile derrière lequel les nuages noirs abritent, pour la rendre plus affreuse, les préparatifs de leur colère! Qui frappera cette colère? Personne n'en sait rien, et peu importe à Shakespeare. Elle ira où elle pourra, comme le caprice du poëte. L'abîme est devant vous, ici comme à Athènes : seulement Sophole vous y faisait conduire à pas lents, par une statue de marbre, Shakespeare vous y précipite parce qu'il lui plaît d'entr'ouvrir la terre sous vos pas. Il vous écrase sans intention comme un homme qui marche écrase les fourmis. Ceux qui sont sous ses pieds meurent; ceux qui sont entre ses pieds ne meurent pas. Il y y là la parodie d'une chose gigantesque. Si la chose gigantesque y était, la justice serait cachée, sous les apparences du hasard, dans les mystères de sa marche terrible. Mais comme la chose gigantesque n'y est pas, l'impuissance est cachée, sous les apparences du hasard, dans les fantaisies de sa marche cruelle. Le hasard est, chez Shakespeare, la révélation de l'impuissance. Cet homme n'est pas maître de lui; il veut faire un monde, mais il ne sait pas le gouverner. Le monde qu'il a fait tombe sur lui et l'écrase. Il serait sublime que cela parût être ainsi, si cela n'était qu'une apparence. Mais chez le poëte anglais c'est une réalité. Le hasard ne cache rien derrière lui, il est le hasard et n'est rien autre chose.

Le hasard est ami du malheur, et par là il plaît à ceux qui se croient poëtes. Il n'est pas rare d'entendre parler des gens qui croient que dramatique et malheureux sont deux mots synonymes. Un événement leur paraît d'autant plus poétique qu'il est plus déchirant, et la combinaison de circonstances atroces est, à leurs yeux, le triomphe de l'art. Cette erreur tenant à des choses très-profondes demanderait, pour être expliquée, des fouilles qu'on fait rarement. L'homme a des attraits qu'il ne connaît pas. A peine si j'ose les nommer. Quand Lucrèce indique le sentiment de la sécurité personnelle comme la cause du plaisir qu'on trouve dans le malheur des autres, il ne va pas au fond. Ce malheur des autres, on l'aime pour lui-même, sans retour du spectateur sur sa propre sécurité; on l'aime, parce que l'âme est inocupée, et

Phèdre, compliquée de morale et embrouillée de remords. Toutefois le drame français n'a pas de dénoûment à lui. Il prend habituellement celui du personnage qu'il imite.

Hyppolite meurt en France parce qu'Hyppolite meurt en Grèce. Orosmane tue Zaïre parce qu'Othello a tué Desdémona. Quant à Molière, il a un dénoûment habituel. Ce dénoûment, c'est la honte. Molière se moque de lui, se moque de vous, se moque de l'acteur, se moque du spectateur. Chacun s'en va chargé d'un butin de dégoût. Georges Dandin est une des hontes de l'humanité, Amphytrion est une autre des hontes de l'humanité. La dégradation de la créature intelligente et libre est un spectacle qui réjouit, et les siècles se transmettent les uns aux autres cet héritage d'ignominie.

Or quel est le dénoûment vrai du drame, le dénoûment légitime?

La justice.

La fatalité, le hasard, le néant et la honte ont fait leur temps.

La justice est la catastrophe véritable. La justice est *suivant la strophe*, elle est suivant la parole que chante le chœur invisible. La justice est la force simple vers laquelle aspirent les complications du drame. La justice est sa loi. C'est elle qui doit dire les noms vrais des acteurs, non pas les noms qu'ils ont avant le drame, mais les noms qu'ils ont après le drame, leurs noms conquis.

Don Juan est une des figures les plus connues du drame moderne. Il y a deux manières de ne pas rendre justice à don Juan. La première manière, c'est de ne pas détester sa dégradation. La seconde manière, c'est de ne pas aimer sa personne dégradée. Ces deux erreurs vont au même résultat. Elles lui ferment la route de la lumière. Parmi les nombreux auteurs qui ont nommé don Juan, en connaissez-vous quelques-uns qui aient détesté assez vigoureusement ses crimes pour aimer vigoureusement le criminel! Le drame, quand il amène don Juan sur la scène, nous présente un certain mélange de complaisance et d'implacabilité, en vertu duquel le crime semble garder quelque chose d'aimable, tandis que le criminel ne semble garder aucune chance de salut.

Il est temps de restituer à la lumière le dénoûment du drame, usurpé par les ténèbres. Il est temps de déclarer que le malheur n'est pas le dernier mot des choses, et de réprimer cette révolte vieille et profonde, qui a pris le nom de la sagesse : la révolte de l'homme contre l'espérance ! Il est temps de dire que le beau est vrai, et d'enlever au mensonge ce masque de réalité que lui ont donné les men-

teurs. Il est temps d'oser conduire à travers la vie, vers la vérité, ceux que le drame a conduits jusqu'ici à travers la mort, vers le mensonge. Il est temps de lutter contre l'immonde niaiserie qui inspire aux hommes le goût des larmes vaines et les sépare de la justice, au nom de la beauté. Car ces drames vieux et laids ont la prétention d'être beaux.

Une tentative vient d'être faite dans cette direction, et il serait injuste de l'oublier. M. Laverdant vient de publier un drame : *Don Juan converti* (1). Le drame a pour prologue un ouvrage dans lequel l'auteur explique la conception qu'il a de don Juan (2). M. Laverdant ne croit pas que la conversion d'un criminel soit la diminution ou la suppression des forces légitimes qu'il a reçues dans un but quelconque, mais le redressement et la régénération de ces forces. Son livre contient son âme et révèle le fond de sa pensée. Je ne prendrais pas la responsabilité de toutes ses assertions; je regrette cette facilité d'éloges et cette absence de colère en vertu desquelles il admire beaucoup trop d'hommes et beaucoup trop de choses. Mais je veux rendre justice à la haute pensée qui commence et consomme son œuvre. Il veut convertir don Juan. Comment cela sera-t-il fait? Par quel enchaînement de circonstances sera préparé ce dénoûment si contraire aux habitudes du théâtre? Il y a peu de circonstances; mais il y a un grand événement. M. Laverdant a pensé que don Juan devait tomber à genoux en présence d'un grand événement, et je le remercie de l'avoir pensé. Pour convertir don Juan il a appelé à son secours Christophe Colomb. Le grand aventurier prend à son bord le grand coupable. Ils vont devant eux, malgré l'équipage, et malgré Sganarelle. Sganarelle est admirable. La stupidité honteuse du faux dévot éclate en lui dans son horreur. M. Laverdant cite, à propos de cet imbécile, les excellentes paroles du père Bion :

« Je vois, dans l'Évangile, que Jésus a des ménagements pour les voleurs, pour les adultères, pour les prostituées, pour tous, excepté pour les faux dévots. La fausse dévotion cause à Dieu un malaise profond, une inexprimable tristesse, parce que c'est une dévotion perdue et compromettante. »

Sganarelle est l'obstacle de don Juan, non l'obstacle de son vice, mais l'obstacle de sa réhabilitation. C'est lui qui déshonore aux yeux de don Juan la vérité. C'est lui qui attriste la lumière en parlant des

(1) Collection Hetzel.
(2) Les Renaissances de don Juan Collection Hetzel.

choses saintes. C'est lui qui fait aimer le mal, à force de se faire détester, lui qui croit vouloir le bien. Tel est l'office du faux dévot.

Priez le Dieu de miséricorde, lui dit-on. Je n'ai pas mon chapelet, répond Sganarelle. Et quand Christophe Colomb persiste, malgré les hommes et les choses, à affirmer que la terre va paraître, Sganarelle épouvanté, dit ce mot sublime de bêtise : *Il faut ne pas croire en Dieu pour nous avoir amenés là.* Enfin la terre paraît. Don Juan tombe à genoux ; Christophe entre dans sa gloire, et je laisse la parole aux larmes, parce qu'un Nouveau Monde a été découvert.

Don Juan converti, parce qu'il a trouvé sur la route de la lumière la grandeur qu'il cherchait en vain sur la route des ténèbres ; Don Juan converti parce que le Bien, au lieu de rétrécir pour lui l'horizon, vient enfin de l'élargir ; don Juan converti, parce que ses forces vives, étranglées par le vice et l'erreur, viennent enfin de s'épanouir au soleil de la vraie vie ; don Juan converti parce qu'un monde découvert lui montre la hauteur, la grandeur et la profondeur du génie fidèle ; don Juan converti parce que l'Océan a livré son secret et a montré enfin la terre devinée, cherchée et trouvée ; don Juan converti parce que l'espace grandit à ses yeux et qu'il respire trop largement pour respirer plus longtemps dans le mal, voilà la plus haute conception que je connaisse au théâtre.

J'aurais beaucoup d'observations à faire à M. Laverdant, si j'étudiais son œuvre entière. Les noms de Judith, d'Élie, de Moïse ne rendent pas sous sa plume le son qu'ils doivent rendre, le son qu'ils rendent en vérité. On dirait qu'il a faim et soif de miséricorde, sans avoir en même temps faim et soif de justice. On dirait qu'il ne déteste pas autant le mal qu'il aime le bien.

Revenons au dénouement du drame.

Voici la conversion du mot : Catastrophe ! La découverte de l'Amérique était selon la strophe, selon la strophe chantée par les anges. La catastrophe de la nuit est le lever du soleil. La catastrophe de don Juan est l'apparition du Nouveau Monde.

ERNEST HELLO.

ÉTUDES ACADÉMIQUES

M. JULES SANDEAU

Diverses convenances n'ayant pas permis à l'Académie française d'offrir un fauteuil à Mme Sand, la docte compagnie, désespérée mais ingénieuse, imagina le détour que voici :

A défaut de Mme Sand, elle pria M. Sandeau de s'asseoir.

Sand ! Sandeau ! La ressemblance de ces deux noms est autre chose qu'un caprice du hasard. Il y a là, sinon la trace d'une volonté intelligente, du moins une opération réfléchie et délibérée.

Sand vient de Sandeau : Mme Dudevant, collaboratrice, à ses débuts, de M. Sandeau, lui déroba la moitié de son nom. Sand est un diminutif de Sandeau. Il va sans dire que je parle au point de vue du nom : car au point de vue du talent, à peine oserais-je dire que Sandeau soit un diminutif de Sand.

I

« Venue à Paris, à la suite de dissentiments intérieurs, dit M. Bourquelot (*Littérature contemporaine*), Mme Dudevant composa en 1831, avec M. Jules Sandeau, un roman intitulé *Rose et Blanche*, et le nom de George Sand est un souvenir de cette collaboration. Depuis, elle a volé de ses propres ailes..... »

« La première édition de *Rose et Blanche*, dit encore M. Bourquelot, roman composé avec M. Jules Sandeau, porte le nom de Jules Sand, et la deuxième celui de Jules Sandeau. La troisième édition est insérée dans les œuvres de George Sand. »

Voilà bien des péripéties !

Mme Sand est un grand écrivain. Haute nature égarée, elle a une manière large et ferme de poser la question. Placée en face d'un monde sans Dieu, d'un monde qui a remplacé l'amour par la formule, elle réclame, elle s'indigne. La malheureuse ne voit pas que le remède proposé est pire que le mal. Irritée de voir le monde étaler cynique-

ment ses mariages prosaïques, elle s'en va sottement poétiser l'adultère, au lieu de ressaisir, dans cette profondeur délaissée qui s'appelle le christianisme, la radieuse poésie de l'union intime. Elle court au désert avec *Indiana;* elle cueille, d'une main fiévreuse, une branche d'oranger pour en faire une couronne blanche à l'impure héroïne. Mais au moins, il y a dans tout cela un essai tel quel de poésie, une tentative avortée d'enthousiasme, un élan brisé vers le Beau.

Le crime des hautes natures, c'est la profanation de la poésie.

Le crime des basses natures, c'est la suppression de la poésie.

Dans *Indiana* (parlons encore un moment de Mme Sand, il sera toujours grand temps de parler de M. Sandeau) dans *Indiana*, le mariage joue le rôle de la prose, et l'adultère essaye de jouer le rôle de la poésie.

L'adultère est présenté comme une revanche de l'Idéal.

Dans *Marianna* (le moment est venu de parler de M. Sandeau, ayons du courage, ô mes compagnons d'infortune, lecteurs!) dans *Marianna*, le point de vue, en un sens, n'est pas changé. Le mariage continue à jouer le rôle de la prose : l'adultère essaye encore de jouer le rôle de la poésie. Seulement, voici la nuance. Mme Sand prenait parti pour l'adultère, croyant prendre parti pour la poésie. M. Sandeau prend parti contre l'adultère, précisément parce que l'adultère, selon lui comme selon Mme Sand, représente la poésie.

Marianna est, sans contredit, l'œuvre capitale de M. Sandeau. M. Louis Vitet, chargé par l'Académie de haranguer le récipiendaire, s'est particulièrement *appesanti* sur ce roman moral. Nous ne voulons pas, en ce moment, anticiper sur les honneurs que nous rendrons un jour à la harangue de M. Vitet. Mais nous tenons à constater dès maintenant que M. Vitet a parlé de *Marianna* comme s'il eût fait un discours sur les Prix de vertu.

Marianna passe généralement pour la contre-partie d'*Indiana*.

Rien ne peut étonner de la part du public.

Mme de Belnave (*Marianna*) a rencontré à Bagnères Georges Bussy. Elle engage avec lui une correspondance :

« Chacune de ses lettres fut une perle qu'elle détacha de son âme pour en parer le front de son amant... »

Quelques lignes plus loin, M. Sandeau appelle cette correspondance une *œuvre d'enthousiasme, de jeunesse et de foi.* Non content d'avoir ainsi profané l'enthousiasme, la jeunesse et la foi, il ajoute :

Mais, *comme le génie qui s'ignore*, elle s'agenouillait devant ce beau

poëme, sans soupçonner qu'elle pût en être toute la *poésie* aussi bien que tout le *poëte*.

Non content d'avoir profané l'enthousiasme, la jeunesse, la foi et le génie, non content d'avoir ensuite profané trois fois la poésie, M. Sandeau ose écrire cette phrase dont le ridicule ne doit pas nous cacher l'horreur :

Tout ce qui sentait, pensait et respirait en elle, gravita vers Bussy, *comme le feu du ciel remonte vers sa source.*

Vous le voyez, il n'en coûte pas à M. Sandeau de poétiser l'adultère. Cela ne contrarie pas le moins du monde la haute moralité qu'il se propose de dégager. Il veut prouver que l'adultère ne donne pas la considération : telle est sa visée. Mais, si l'adultère est brouillé avec la considération, c'est précisément parce que la poésie est brouillée avec la prose.....

Le crime consommé, Bussy médite sur les devoirs qu'il lui reste à remplir. Doit-il accorder à Mme de Belnave sa *protection ?*

Tout ce qui restait en lui de *loyal* et d'*honnête* le proclamait le *soutien obligé*, le *naturel appui* de l'existence qu'il avait brisée. Que résoudre et que faire ? Décliner la responsabilité de ses actes révoltait tous ses instincts de *pudeur* et de probité : l'accepter faisait crier toutes les fibres de son égoïsme. Il se disait bien qu'abandonner Marianna dans la voie où il l'avait entraînée serait d'un félon et d'un lâche ; mais il se disait aussi qu'*entraver son avenir*, à lui, compromettre son repos, aliéner sa liberté, serait d'un enfant et d'un fou.

Voici donc la question bien posée ! D'un côté, la loyauté, l'honnêteté, la pudeur et la probité disent à Bussy de soutenir Marianna dans la voie escarpée de l'adultère. D'autre part, cet héroïque sacrifice va entraver l'avenir du héros. La loyauté, l'honnêteté, la probité, la pudeur, vont être vaincues : le héros, trop faible pour escalader la hauteur entrevue, va renoncer à cette ascension surhumaine. Il va retirer son bras, et laisser Marianna défaillir dans la voie escarpée de l'adultère. Tout à coup les événements, secourant la faiblesse du héros, grâce à je ne sais plus quel duel, s'enchevêtrent de telle façon qu'ils épargnent l'embarras du choix. Voici Marianna et Bussy installés ensemble à Paris : voici près d'eux un jeune homme de vingt ans, Henry, que sa mère, en mourant, a eu l'heureuse idée de recommander à Bussy :

C'était un touchant spectacle que l'association de ces trois âmes, unies par tout ce que Dieu a mis de plus *saint* dans sa créature, par l'amour

(lisez : *l'adultère*) et par l'amitié. *Mais il n'est pas donné à l'homme de se reposer dans un pareil bonheur. Ce bonheur est au ciel, et la terre n'en a que le rêve.*

Ainsi, l'adultère est une perfection impossible. Sans doute, l'adultère est saint : mais l'excès même de la sainteté le rend inabordable. L'adultère est une anticipation défendue sur le bonheur du ciel : et si, dépassant les hauteurs que peut fouler le pas de l'homme, vous essayez de gravir cette hauteur réservée, vous serez puni de l'excès de votre ambition. Dieu qui est jaloux, et qui ne veut pas qu'on anticipe sur le bonheur de son ciel, vous rejettera sur la terre, qui ne serait plus la terre, mais le ciel, si elle possédait plus que le rêve de l'adultère. Et si la terre vous devient un enfer, ce sera pour vous punir de l'avoir égalée au ciel. Si Marianna et Bussy finissent par se brouiller, par se séparer, ne vous en étonnez pas : ils avaient visé trop haut. Leur idéal était trop élevé : ils n'ont pas pu l'atteindre.

II

Mais peut-être cet idéal que n'a pu atteindre l'égoïste Bussy, un jeune homme naïf, Henry, parviendrait-il à le réaliser. M. Sandeau veut bien faire cette seconde expérience, afin qu'il soit bien prouvé que l'adultère est décidément quelque chose de trop beau pour ce bas monde.

Henry va rejoindre Marianna *sous le ciel de la vieille Armorique :*

Grèves de l'Océan, ombrages de la Vendée, s'écrie M. Sandeau, vous savez ce qu'il souffrit alors !

Puis nous apprenons que le jeune homme se *sanctifiait*. Ce n'est pas trop de cette préparation : songez qu'il va, lui aussi, compromettre son avenir. Aussi M. Sandeau lui donne-t-il des conseils, ne voulant pas que son héros s'engage légèrement : l'imprudent jeune homme sait-il qu'aux douleurs de la passion, *douleurs de divine essence*, pourraient bien se mêler un jour *les embarras du présent, l'incertitude de l'avenir et les luttes mesquines de la vie positive?* Mais Henry est un exalté, qui n'écoute pas ces judicieux conseils :

L'amour était en lui comme une ambition dévorante que le monde ne pouvait satisfaire : tourmenté, fiévreux, maladif, tel enfin que nous l'ont fait les poëtes et les oisifs. Les poëtes et les oisifs nous ont bien gâté l'amour ! ils en ont exagéré les joies et les souffrances ; *d'une distraction ils ont fait une lourde tâche ;* ils ont attaché des chaînes

aux *ailes* de la fantaisie; A CHERCHER LE BONHEUR QU'ILS N'ONT PAS RENCONTRÉ, ILS ONT ÉGARÉ LE PLAISIR. *Aussi, l'amour, qui seul aurait pu soulager les tristesses de cette génération, n'aura-t-il été qu'un supplice de plus pour elle.* Où voulez-vous qu'un pauvre jeune homme, vivant de peine et de travail, dans l'étroite sphère où l'enferme la nécessité, répande les sentiments que vous avez développés en lui dans un ordre *si élevé?* où rencontrera-t-il, en descendant de sa mansarde, la femme parée des perfections que vous lui avez laissé entrevoir? Où trouvera-t-il la fée de ses rêves, *l'ange de ses illusions?* Vous leur avez fait de l'amour un désir brûlant qui jamais ne se pose, une fièvre qui ronge sans cesse, une soif ardente qui ne s'apaise pas. *Pourquoi leur avoir enseigné le mépris des jouissances moins pures et des voluptés plus faciles? Pourquoi leur avoir créé cette affreuse lutte de l'âme et de la chair, de la terre et du ciel?* N'était-ce pas assez de tant d'ambitions et de douleurs qui se partageaient leurs jours? Leur fallait-il aussi les rébellions du sang, les nuits embrasées et les cuisantes insomnies?

« Il l'avait bien rencontré, lui, *l'ange de ses illusions;* mais plût à Dieu qu'il eût passé sa vie à le poursuivre dans le monde enchanté de ses chimères!.... »

J'ai voulu transcrire tout au long ces lignes infâmes. Cependant je ne l'ai pas fait sans une secrète appréhension.

Quand la main se condamne à transcrire ces choses, elle ne tremble pas seulement d'indignation : elle tremble aussi de terreur.

Il y a tant d'imbéciles, la dépravation des intelligences, la plus hideuse de toutes, est si répandue, qu'en vérité, en vérité, à transcrire ces choses, où la sottise embrasse l'infamie, et où l'infamie rend à la sottise tous ses embrassements, on éprouve un sentiment très-indéfinissable, beaucoup plus mystérieux que le remords! Si ces lignes que je viens de copier pour appeler sur elles l'indignation allaient s'égarer sous certains regards! M. Sandeau n'est pas isolé : ce qu'il imprime, qui de nous ne l'a entendu dire? Cet écrivain s'appelle Légion.

La route du jeune homme est encombrée de vieillards ou d'hommes faits, qui au lieu de diriger vers les hauteurs cette flamme rayonnante de la jeunesse, flamme libre, capable de descendre, capable aussi de monter, l'éteignent sous leurs crachats. Ennemis mortels de la jeunesse, ils ne l'égarent pas : ils la suppriment. Ils raillent l'enthousiasme, au lieu de le ramener à son centre éternel : et ce qui leur déplaît, ce qui les irrite dans l'amour égaré, ce n'est pas l'égarement, c'est l'amour.

Parlez-leur de l'amour à la façon du dix-huitième siècle : distraction qui n'effleure pas l'âme ; passe-temps comme un autre ; bref, l'un des Beaux-Arts. Mais l'amour qui, prenant au sérieux son erreur, s'acharne sur une créature pour voir si par hasard elle ne serait pas infinie, ces gens-là le tiennent pour une mauvaise spéculation.

Entendez-vous, jeunes gens ! l'adultère est trop saint pour la terre, vous dit M. Sandeau. N'essayez pas ce coup de main sur l'idéal. Toutefois,

Il est avec le ciel des accommodements.

M. Sandeau ne vous dit pas de renoncer à l'adultère : ce serait aller *un peu loin*. Pourvu que d'une distraction vous n'alliez pas faire une lourde tâche, attacher des chaînes aux *ailes* de la fantaisie, égarer le plaisir à la recherche du bonheur (cette phrase épouvantable dépasse la zone où la parole donne le frisson), vous avez carte blanche.

Ainsi compris, l'amour soulagera vos tristesses. Mais n'allez pas, sourds aux conseils de M. Sandeau, faire, à l'exemple de son héros indocile, d'une distraction une lourde tâche, etc., etc. Pensez-y bien, pauvre jeune homme. Les poëtes vous ont enseigné le mépris des jouissances moins pures et des voluptés plus faciles. Mais les poëtes ne sont pas, comme M. Sandeau, des hommes *positifs*. Pauvre jeune homme, M. Sandeau veille sur vous : assez calculateur pour ne faire au calcul que sa part, et réserver à la poésie la sienne, il vous donne la recette pour réconcilier ces deux choses : *primo*, ne pas manquer votre avenir; *secundo*, soulager vos tristesses par l'adultère, qui *seul* peut les soulager.

III

Henry, n'ayant pas écouté les conseils de M. Sandeau, va vous servir d'exemple.

M. Sandeau commence par une concession qui ne lui coûte pas. L'ayant faite une première fois, il peut la faire une seconde. Ayant reconnu que le premier adultère était céleste, il peut faire, pour le second, la même concession :

Ce furent de nobles amours, et, bien qu'ils aient vécu dans la tourmente et qu'ils se soient éteints dans les larmes, tous deux en gardent à cette heure, *l'un dans le ciel* et l'autre sur la terre, un *pieux* et touchant souvenir.

Fût-il jamais plus *belles âmes* enchaînées par un lien si *charmant* ? jamais union plus étroite et plus *sainte* offrit-elle plus de chances de félicité, plus de conditions d'existence ? Le monde lui-même la respecta, lui

d'ailleurs si impitoyable à toutes celles qu'il ne sanctionne pas. Ils furent pour les tendres natures un sujet *d'édification* et de réjouissance intérieure, d'hésitation et d'étonnement pour les esprits froids et sceptiques, et, des rares *élus* qui pénétrèrent dans cette intimité, nul ne s'est rencontré qui n'en ait conservé un sentiment de *vénération*, mêlé d'attendrissement et de bienveillance... Oui, c'était une *sainte union ;* et, bien qu'elle fût de celles que la société réprouve, elle a dû trouver grâce devant Dieu et devant les hommes : car ils n'envisageaient pas la passion comme l'affranchissement des devoirs, mais ils y rattachaient au contraire *des obligations d'autant plus sévères, que la loi ne les protége pas.* Hélas! puisqu'un si noble spectacle n'a pas su attendrir *le sort inexorable*, puisque ces deux amants n'ont pu veillir ensemble au même foyer, et qu'à tant d'*aimables tendresses* ont succédé des regrets déchirants, il est donc vrai qu'il n'est ici-bas que de périssables amours et *qu'il n'est point de feu si beau qui ne donne des cendres amères.*

Nous ne dirons pas l'enivrement des premiers jours, ni les transports brûlants, ni les *saintes extases, voluptés mélangées du ciel et de la terre....* Ce fut une ivresse que nul ne saurait dire, et *jamais passion n'eut d'aurore plus resplendissante dans un ciel plus radieux ni plus pur.*

Qualis ab incœpto. D'un bout à l'autre de cet infâme roman, nous assistons au duel de la poésie et de la prose. Je le répète : la poésie, c'est l'adultère.

L'adultère, encore un coup, est trop beau, trop charmant, trop saint, et surtout, surtout trop *édifiant* pour se soutenir. Sans doute, il faut l'admirer : il est le partage des belles âmes. On l'approche, on le contemple avec *vénération.* Mais il n'est point de feu si beau qui ne donne des cendres amères.

L'aurore de l'adultère a beau resplendir dans un ciel radieux, dans un ciel pur : ce soleil n'atteindra pas son midi. M. Sandeau laisse aux belles âmes le quart d'heure de grâce : il pardonne aux belles âmes de ne pas le croire sur parole. Ses conseils sont si laids ! Il livre un instant les belles âmes à elles-mêmes ; il leur lâche la bride ; il tolère, il poétise, il divinise leurs égarements ; il laisse au mal cette auréole de clinquant que lui ont fabriquée tant de célèbres niais qui avaient au moins l'excuse d'une bonne foi relative. Seulement, il attend l'adultère au détour du chemin ; et, le voyant venir fatigué, meurtri, indigent, demandant l'aumône plus que jamais, alors il lui déclare que la poésie devait le mener là, qu'il n'y peut rien, et qu'il l'engage une autre fois à ne pas écouter la poésie, qui le payera *au ciel* par un *pieux* souvenir, mais qui sur la terre ne peut lui donner, en attendant, que l'enfer.

Ce devint un enfer. Non, après une pareille existence l'enfer avec ses cris, ses désespoirs, ses grincements de dents, doit être un séjour de repos. Ce qu'il y a de *consolant* pour ceux qui ont épuisé ce calice, c'est de pouvoir se dire que la vie n'a plus de breuvage si amer ni si malfaisant qu'ils ne puissent désormais goûter impunément ; ils sont à l'épreuve du fiel et du poison.

Déjà, le premier adultère était céleste : c'est pourquoi la terre n'en vit que le rêve. Il n'est pas donné à l'homme de se reposer dans un pareil bonheur. Ce bonheur est au ciel, (le bonheur de l'adultère). C'est déjà une grande grâce pour la terre que d'en avoir le rêve. Comme toutes les choses célestes, le premier adultère a eu l'enfer pour conclusion. Peut-être était-ce la faute de l'égoïste Bussy. Non, non, encore un coup, n'accusez pas Bussy ; n'accusez que la nature céleste de l'adultère. Choisissez vous-même le sujet d'une seconde expérience : choisissez le cadavre, comme parlerait M. Renan, s'il s'agissait d'une résurrection. Au lieu d'un homme blasé, prenons un jeune homme, presqu'un enfant, *de la chair fraîche* (cette expression est de M. Sandeau). Voilà le sujet sur lequel nous allons opérer cette fois. Vous allez voir que la thèse, loin d'y perdre, y gagnera. Si le premier adultère était déjà trop céleste pour ne pas avoir l'enfer pour conclusion, que sera-ce du second ?

L'union de Marianna et de Bussy n'était pas encore tellement *sainte* qu'ils ne pussent se quitter décemment, sans poignard. De Bussy à Henry, nous avons marché. Mme de Belnave a fait de tels progrès dans les voies de la perfection, que la rupture demande, cette fois, l'intervention du poignard. Henry veut tuer Marianna, et il va le faire, quand apparaît Bussy, qui enseigne *l'indulgence*. Quant à M. Sandeau, qui lui aussi est indulgent, il a donné dans le cours du roman sa conclusion anticipée.

Peut-être Mme de Belnave aurait-elle pu acclimater ici-bas l'adultère. M. Sandeau ne veut rien exagérer. Mme de Belnave n'a pas été raisonnable. Elle habitua le pauvre jeune homme à *considérer l'amour comme le seul bien réel*. Aussi le pauvre jeune homme a-t-il manqué son avenir. C'est là le grief de M. Sandeau : si Mme de Belnave avait su tout concilier, faire la part de l'adultère, sans ôter la sienne à l'avenir du pauvre jeune homme, *façonner en un buste noble et sévère la cire vierge et malléable qu'elle tenait entre ses mains*, M. Sandeau n'aurait rien à dire. Une femme qui saurait ainsi tout concilier pourrait peut-être, malgré la céleste nature de l'adultère,

l'acclimater ici-bas. Mais où trouver une perfection pareille? Ne serait-ce pas tomber dans la poésie que de la rêver? Cette perfection a le même défaut que l'adultère : elle n'est pas de ce monde.

M. Sandeau ne veut pas qu'on le prenne en flagrant délit de poésie; il renonce à chercher cette femme idéale qui serait, pour transporter l'une de ses paroles, *l'ange de ses illusions.*

Après avoir cité ces paroles de Marianna :

Va, l'amour (lisez : *l'adultère*) seul est bon; c'est le seul but digne de nos efforts : et c'est folie, lorsqu'on l'a touché, de vouloir en poursuivre un autre.

M. Sandeau ajoute :

Henry se sentait si naturellement porté vers ces *vérités*, qu'il ne leur opposait qu'une bien molle résistance.

Cette phrase est immédiatement suivie de la phrase que voici :

Jamais *ivraie* ne tomba sur un terrain mieux disposé à le recevoir.

D'où il faudrait conclure, en bonne logique, que la vérité ne diffère pas notablement de l'ivraie.

Ce qui serait parfaitement exact s'il s'agissait de la vérité que voici :

— Vous vous vengez sur lui (Henry), je me vengeais sur vous, répondit Georges (à Marianna). Pour arriver à la source du mal, il faudrait remonter bien haut. Mais la plainte est injuste, les récriminations sont vaines; nous nous apprenons tous les uns les autres à souffrir et à pardonner. Non, Marianna, non, ce n'est pas moi qui vous ai perdue. *La vie seule est coupable : plaignons-nous à Dieu qui l'a faite.*

Mme de Belnave subissait *humblement* la *vérité* de ces paroles qui l'avaient tant de fois révoltée.

La vie seule est coupable : telle est la vérité (ou l'ivraie) que nous donne ce roman moral.

Les dernières pages nous montrent Marianna acceptée par M. de Belnave sous le toit conjugal. Elle en est chassée par une lettre d'Henry qui va se tuer, lui dit-il, afin d'aller l'attendre *là-haut.* Elle reprend le chemin de *l'éternelle solitude*, et, jetant un dernier regard sur la maison abandonnée deux fois, elle s'écrie : *Le bonheur était là!*

Il n'en a pas fallu davantage à M. Vitet pour s'extasier. Il a terminé par cette citation l'éloge public de *Marianna.* Cet abominable roman paraît avoir été l'un des titres principaux de M. Jules Sandeau.

IV

L'édition de *Marianna* que j'ai sous les yeux (*Paris*, *Werdet*, 1839) porte cette indication : *par M. Jules Sandeau*, *auteur de Madame de Sommerville*. Ayons le courage, puisqu'il le faut, de lire ce roman qui, selon M. Vitet, est encore un des titres de M. Sandeau, et comme le prélude de *Marianna*.

Albert, enfant sans famille, et Aurélie (Mme de Sommerville), se promènent la nuit au clair de la lune. Ils échangent de *sublimes aberrations*, des *plaintes ascétiques* et de *mystiques souffrances*. Il est vrai que le lendemain Mme de Sommerville éprouve *des douleurs rhumatismales entre les deux épaules* : en homme positif, M. Sandeau le constate, toujours à la charge de la poésie. Nous apprenons, quelques pages plus loin, que Mme de Sommerville, qui n'aimait pas Albert, l'aima quand elle en fut défiée,— défiée par un aveu de jalousie échappé aux lèvres d'une jeune fille mourante, qui s'appelle Nancy. Donc, le *sentiment* de Mme de Sommerville, *jusqu'ici essentiellement maternel*, *se transforme dès lors en un amour impérieux et réel*. Cependant apprenez que Nancy ne meurt pas, et que Mme de Sommerville s'absente : il faut bien faire durer le roman.

Il roule tout entier sur une équivoque qu'il suffit d'indiquer. M. Sandeau, qui veut donner du sel à son récit, s'arrange de façon à nous faire croire que Mme de Sommerville est la mère d'Albert, et qu'elle le dissimule à dessein.

Je prie mes lecteurs de me pardonner : mais il faut bien que j'insiste ; il faut bien que je montre jusqu'où descend l'Académie ! Au plus fort d'une scène hideuse, que l'auteur a bien soin de faire traîner en longueur, Mme de Sommerville arrête Albert en lui déclarant qu'elle est sa mère, et un dialogue s'engage. De ce dialogue, il faut absolument, malgré ma répugnance, citer quelques lignes. M. Vitet me reprochera peut-être d'offenser la pudeur de ses oreilles en citant les choses qu'il se borne à louer. N'importe, il faut citer, il est temps que l'Académie soit démasquée !

Mon enfant, (c'est Mme de Sommerville qui parle à Albert.) Ne vous êtes-vous pas mépris sur la nature de vos sentiments pour moi ? Était-ce bien à cette femme, vieillie par les années moins encore que par le chagrin, que s'adressaient vos secrètes ardeurs ? N'était-ce pas plutôt un mystérieux instinct qui vous poussait vers elle, une voix du ciel qui vous appelait dans ses bras ?

— Non, Madame, non, s'écria Albert; c'était bien de l'amour, vous ne l'ignorez pas; et tout à l'heure encore....

— Eh bien! oui, oui, puisque vous le voulez, j'étais folle, mon cœur de mère souffrait de cet amour si ardent et si pur qui ne s'adressait qu'à la femme, et jalouse de celle qui devait vous l'inspirer un jour, *j'étais fière de lui dérober la virginité de votre âme.* Je vous dis que *vous ne comprenez rien au cœur d'une mère;* c'est un *abîme d'amour* et de tendresse qui vous est ouvert; ne refusez pas d'y descendre. » . . . . . .

Vous ne comprenez rien au cœur d'une mère! Selon M. Sandeau, qui rédige avec une évidente partialité le discours de son héroïne, la jalousie d'une mère qui violerait le cœur de son fils en essayant d'y détrôner l'épouse attendue, dépasserait les hauteurs ordinaires de l'admiration. Je sais maintenant, ayant eu le courage de lire jusqu'au bout l'infâme récit, que Mme de Sommerville n'est pas la mère d'Albert. N'importe! La théorie subsiste. L'ignominieux romancier, non content de spéculer sur l'équivoque, a permis à son héroïne de salir l'amour maternel. Mme de Sommerville n'a pas fait cela d'elle-même : M. Sandeau l'a soufflée. Il a mis sa rhétorique au service de la noble femme, et le vertueux M. Vitet, trente ans plus tard, a signalé *Mme de Sommerville* comme un roman vertueux!

Je sais bien que le plaidoyer moral d'Albert a protesté d'avance au nom de la prose.

Mais la poésie (c'est-à-dire l'infamie) a le dernier mot.

Il n'entre guères dans les us et coutumes de M. Sandeau de donner à la poésie le dernier mot. Tout à l'heure, quand la poésie, en retour des sublimes aberrations, des plaintes ascétiques, des mystiques souffrances, infligeait à la prose des douleurs rhumatismales entre les deux épaules, M. Sandeau ne transigeait pas. Le coup de sonnette du président, et le rappel à l'ordre, avec inscription au procès-verbal, ne se faisaient pas attendre. Mais maintenant que la poésie, sans léser la prose, sans la victimer, sans l'endommager (car la prose est délicate et blonde, comme si elle était la poésie) maintenant, dis-je, que la poésie se borne à faire ce qui concerne son petit état, c'est-à-dire à collectionner des ordures, M. Sandeau saisit avec bonheur, avec empressement, cette occasion de faire voir à la poésie qu'il ne lui tient pas rigueur.

Finalement, Mme de Sommerville se sacrifie à Mlle Nancy, et lui fait épouser Albert. Nous ne savons pas encore que Mme de Sommerville n'est pas la mère d'Albert. J'ai eu l'indiscrétion d'anticiper sur le

coup de théâtre du dénoûment, au risque de gâter l'infamie; mais vous êtes censés ignorer le secret, et M. Sandeau profite de votre ignorance présumée pour offrir à votre admiration l'héroïsme d'une mère qui se sacrifie à la fiancée de son fils. Avant de quitter la terre, la sublime créature daigne lui confier ses enseignements.

Elle enseigne à *ces deux jeunes gens* (Albert et Nancy) que, *s'il n'est pas d'éternelles amours, il y a des liaisons éternelles.* M. Sandeau néglige de nous dire quel âge atteignirent *ces deux jeunes gens* quand Mme de Sommerville eut fini son discours. L'effet de ces paroles dut être de les transporter soudain à la dernière décrépitude.

L'héroïne meurt en prononçant *ces dernières paroles d'un Dieu mourant pour sauver le monde : — Le sacrifice est consommé.* Ces façons avec l'Infini plaisent à nos romanciers : ils sont familiers. Ils daignent fréquemment faire à l'Évangile des emprunts de ce genre, pour les enchâsser. La littérature est un métier si abrutissant, qu'ils n'ont pas conscience du sacrilége.

Or il arrive que la seconde héroïne, Nancy, découvre un papier où Mme de Sommerville nous apprend qu'elle n'est pas la mère d'Albert, qu'elle a usé de ruse pour se défendre, qu'elle n'eût pas demandé mieux que de céder, mais qu'elle était bien vieille, qu'elle a craint d'ailleurs de compromettre *l'avenir* d'Albert, et l'apostrophe en ces termes:

Ah! cruel, lorsque je t'ai appelé mon fils, tu as été bien docile à te laisser convaincre.

L'admiration de Nancy pour la noble femme qui a écrit ces lignes ne permet pas à Nancy de demeurer décemment sur terre. Elle se décide à mourir à son tour de tristesse, et cette maladie contagieuse entraîne la mort du roman. Quant à nous, lecteur, nous l'avons échappée belle!

Cet immonde récit défie toute appréciation. Après avoir traîné l'esprit sur une équivoque abominable, M. Sandeau nous apprend enfin que l'héroïne n'est pas la mère de *son amant* (c'est ainsi que M. Sandeau nommait Albert au plus fort du hideux imbroglio). Qu'importe, je le répète! Mme de Sommerville n'est pas la mère d'Albert : mais la noble femme a célébré ce qu'elle n'a pas fait : en ce sens, elle l'a fait.

Je vais plus loin : elle a fait plus que le faire. Célébrer, c'est plus qu'agir.

V

Le lecteur, j'en suis convaincu, n'exigera pas que je fasse pour

toutes les œuvres de M. Sandeau ce que je viens de faire pour *Marianna* et pour *Mme de Sommerville*. Le lecteur, j'en suis très-sûr, sera charmé d'apprendre que je passerai fort brièvement sur les autres productions de cet immortel. Il y a des moments durs dans la vie. Nous traversons, ami lecteur, une de ces crises : nous étudions M. Sandeau. Tâchons au moins de ne pas le faire outre-mesure, si nous voulons qu'il nous reste, à vous et à moi, une ombre de quoi que ce soit.

Voyez comme je suis bon ! Je pourrais vous assommer, et m'assommer moi-même en analysant *Le Docteur Herbeau*. Je ne le ferai pas.

Je pourrais vous faire lire un volume de *Nouvelles*. Je ne le ferai pas. Je me contente de les avoir lues !

Je pourrais ensuite vous parler de *Fernand*, de *Catherine*, de *Madeleine*. Rassurez-vous : je n'en ferai rien.

Toutefois, vous me permettrez de flétrir en passant la *Nouvelle* intitulée : *Le Jour sans lendemain*.

Il s'agit d'une grand'mère que M. Sandeau, nous dit-il, a vue mourir. M. Sandeau commence par décrire cette mort, et nous fait savoir ensuite qu'un jour cette grand'mère lui raconta ses amours. Elle avait, paraît-il, un mari prosaïque : elle était jeune, et M. Sandeau tolère à vingt ans la poésie. En conséquence, la noble femme ut adultère. M. Sandeau va m'interrompre, et m'accuser de ne pas faire une analyse fidèle. Je maintiens le mot. Le principal adultère, c'est l'adultère du cœur. Or, la grand'mère expose à M. Sandeau qu'elle aima Roger, et voici un échantillon du style de la grand'mère, revu et corrigé par M. Sandeau :

Songe donc qu'au besoin mon mari eût été mon père... *Au reste, mon garçon, je ne veux pas discuter la moralité de mes œuvres ;* mais Dieu, qui a jugé durant cette soirée la pureté de mes intentions, la chaste confiance de mon âme et l'innocence de Roger, a dû voir sans colère deux enfants *inoffensifs* cheminant ainsi à la clarté de ses étoiles, et *réduisant l'amour à la plus pure, à la plus sainte des aspirations vers le ciel.*

Je ne m'explique pas encore le profond oubli de toutes choses dans lequel je passai ces heures rapides et charmantes. *Il s'était établi entre Roger et moi une convention tacite de ne point parler des devoirs qui me liaient à une autre existence, et nous allions comme deux enfants de la nature échappés au bagne de la société, sans songer qu'il nous faudrait reprendre nos entraves à la barrière de la ville prochaine.* »

Que dites-vous de cette pureté d'intentions? N'admirez-vous pas cette convention tacite d'éluder par l'adultère du cœur la foi jurée? Que dites-vous de l'innocence de Roger?

Écoutons-le lui-même :

Il doit être horrible de survivre à son bonheur, à ses croyances; et s'il est vrai que tout ici-bas, *foi*, *jeunesse*, *amour*, se fane au souffle des années, nous devons souhaiter que la main de Dieu nous enlève dans la fraîcheur de nos *illusions*.

Adultère, foi, jeunesse, amour, illusion, l'innocent Roger rassemble tout cela dans un coup d'œil synthétique.

Roger part, et promet de revenir le lendemain.

La grand'mère interrompt le récit pour dire à M. Sandeau :

Tu vois, mon garçon, que je préludais assez bien, par l'exaltation de mes sentiments, aux types qui devaient, trente ans plus tard, défrayer les romans à la mode : aussi ne puis-je m'empêcher de les aimer, ces *diables de livres* qui m'apportent comme un écho lointain de mes *jeunes années*.

La grand'mère regrette ces diables de livres qui lui rappellellent sa diabolique jeunesse : seulement elle trouve qu'il leur manque un dénoûment, et voici le dénoûment qu'elle rêve :

Ces héros et ces héroïnes que je vois partir, au premier chapitre tous si pâles, si blonds, si bruns, si beaux, si fougueux, si fringants, j'aimerais à les retrouver, aux dernières pages, prenant une prise de tabac au coin du feu, et faisant un retour judicieux sur les extravagances de leur jeunesse, tandis qu'on bassinerait leur lit et qu'on préparerait *le bonnet de coton* et la boule d'eau chaude. Il me semble qu'un pareil dénoûment, habilement soudé à presque tous les romans modernes, en compléterait le sens avec bonheur, et serait fécond en moralités de tout genre. »

Le bonnet de coton? De la part de M. Sandeau, n'est-ce pas là le cri du cœur?

La grand'mère raconte ensuite que le lendemain Roger, en revenant au rendez-vous, fit une chute de cheval, et se tua. Elle ajoute que *la mort a coulé en bronze l'image de Roger dans son cœur*.

En bronze! serait-ce donc pour cela, Madame, que vous êtes bronzée?

J'ai voulu, je le répète, flétrir en passant ce récit où l'adultère est à la fois poétisé et dissimulé.

Mais j'ai hâte d'en finir avec M. Sandeau, et ma compassion pour vous, lecteur, n'a d'égale que ma pitié pour moi-même.

L'insignifiance absolue est le trait dominant de ce talent. A ce point de vue, le roman intitulé : *Mlle de la Seiglière*, depuis transporté au théâtre avec un succès digne de sa nullité, est un chef-d'œuvre. Notons

encore la *Maison de Pénarvan*. L'absence radicale de tout idéal, vrai ou faux, caractérise ces lourds récits, qui roulent tout entiers sur les choses extérieures, et semblent ne connaître ici-bas que les classifications sociales. Le style est un mélange de déclamation et de vulgarité. Quant au volume intitulé : *Sacs et Parchemins*, il mérite, malgré ma promesse, une mention spéciale qui sera très-rapide. Vous y lirez des pages comme celle-ci :

Pendant que la marquise et son aimable ami (le millionnaire Levrault s'abandonnaient au charme de leur intimité, les deux jeunes époux vivaient de leur côté en parfaite intelligence.... Que manquait-il à leur bonheur? Laure avait un titre, et Gaston l'opulence; elle était marquise, il était millionnaire. *Que pouvaient-ils souhaiter de plus? A défaut d'amour leurs vanités se caressaient, s'encourageaient mutuellement.* En voyant son mari se parer de sa richesse, Laure pensait ne lui rien devoir; en voyant sa femme se parer de son nom, Gaston se croyait quitte envers elle... Rendons lui cette justice, que, sans être un héros, un poëte, il n'était pourtant pas indigne de l'aubaine que lui avait envoyée le sort.

Est-ce dit ironiquement? Est-ce dit sérieusement? M. Sandeau s'arrange de façon que l'on puisse croire là-dessus ce que l'on voudra. Quoi qu'il en soit, il raconte avec une verbeuse complaisance les intrigues réciproques de la marquise et du millionnaire, et semble n'avoir qu'un grief contre l'infâme calcul de ce jeune patricien qui épouse Laure Levrault pour l'amour de l'or-Levrault : c'est que le calcul, grâce à la révolution de février, n'a pas réussi. Du même coup la révolution ruine le millionnaire et supprime provisoirement les marquises. Jusque-là sacs et parchemins jouissaient de l'estime de M. Sandeau. Mais leur double échec les déconsidère singulièrement auprès du romancier moral. A qui se fier, si la prose trahit? Ce désenchantement paraît avoir porté un coup terrible à la foi robuste de M. Sandeau : le double échec de la prose le fait rebondir vers la poésie. Dieu, sur la prière de M. Sandeau, envoie l'amour aux deux jeunes époux. L'amour? Oui, l'amour. M. Sandeau n'est pas tout d'une pièce. L'amour de Laure sert de doublure à l'amour de l'argent.

VI

Restons en là, et tâchons de rassembler la physionomie de M. Sandeau.

La physionomie! Commençons par rayer ce mot. Il s'est égaré sous ma plume. Apprenons-lui à ne plus revenir. La physionomie de M. Sandeau!

Il est digne de siéger entre M. Ponsard et M. Viennet. Il ne dépare pas la collection. Son style vaut le leur. De M. Ponsard à M. Viennet, l'abîme ne pouvait être comblé que par M. Sandeau.

M. Ponsard est plat. M. Viennet est plat. Mais la platitude de M. Ponsard n'est pas la platitude de M. Viennet. M. Ponsard est un aigle à côté de M. Viennet. Il vise à l'héroïsme : il a des intentions cornéliennes. M. Viennet n'a aucune visée. M. Ponsard est plat par faiblesse, M. Viennet par malice ; en lui, la platitude native se surcharge d'une platitude voulue. Telle est la direction de M. Sandeau. Son fauteuil est placé entre celui de M. Ponsard et celui de M. Viennet; mais il avoisine spécialement celui de M. Viennet.

Toutefois Mme Sand est un grand écrivain.

Il faut faire compliment à M. Sandeau du talent de Mme Sand, à moins que Mme Sand ne doive son talent à sa séparation.

Mme Sand était née pour fréquenter les hauteurs. Elle n'a pas voulu : elle a fréquenté les précipices. Sa chute a le caractère retourné de sa grandeur. Il est vrai que depuis un certain temps elle a rencontré, à force de descendre, la médiocrité, la platitude. Mais cet excès du châtiment est marqué d'un signe à part. Si un grand esprit égaré tourne court dans la médiocrité, c'est que la justice, trop infirme pour se venger directement, confie sa vengeance aux soins d'une puissance tierce.

La médiocrité, chez Mme Sand, est le luxe du châtiment. Chez Mme Sand, la médiocrité arrive tard, et travaille dans l'espoir d'une grande récompense, comme une servante de la onzième heure. Chez M. Sandeau, la médiocrité travaille depuis si longtemps, qu'elle doit être fatiguée. Elle a droit aux loisirs de l'honorariat, et nous sommes charmés de voir M. Sandeau se détendre les muscles en plein fauteuil académique.

GEORGES SEIGNEUR.

SUR UN ECUEIL

Il y a une vingtaine d'années, un jeune homme et une jeune fille se rencontrèrent sur un sentier rocheux de la Cornouaille, au fond de la baie de Penzance, sur la route de Newlyn. Ce chemin, ou plutôt cette terrasse, bordée d'un côté par la base des collines superposée au-dessus de la baie, de l'autre par la grève au fin sable doré, battue par les flots caressants, laissait la vue s'étendre au loin, sur les étages verdoyants des monts, sur les vagues de la baie égayée par les barques de pêche, et même jusqu'à la pointe du Lizard qui forme à l'horizon comme une ceinture aux vagues.

Pourtant ni l'un ni l'autre des deux promeneurs n'avaient l'air d'admirer beaucoup les charmes et la majesté du paysage; le jeune homme paraissait inquiet et agité, la jeune fille à demi rieuse et à demi troublée. Le teint de cette dernière était un peu brun, mais uni et légèrement doré; elle avait les cheveux noirs, les traits fins, les yeux brillants comme le sont ceux des femmes de Cornouailles. Les grands yeux bleus du garçon, ses cheveux noirs, plats et lissés, son teint blanc et la régularité de ses traits dénotaient chez lui un origine étrangère, irlandaise probablement, à en juger par une certaine largeur de la mâchoire inférieure, signe non équivoque de ténacité et de résolution.

Quoiqu'il marchât le long de la baie, le front courbé et les regards à terre, il releva la tête et parut s'animer en apercevant la jeune fille.

« Bonjour, Etty, lui cria-t-il, en hâtant le pas pour la rejondre plus vite.

— Bonjour, voisin Michaël. Où allez-vous à cette heure?

— A Penzance, chercher de l'ouvrage. On m'a dit que l'armateur John Bardett va équiper trois barques nouvelles.

— Est-ce parce que vous allez chercher de l'ouvrage que vous marchez d'un air si triste et d'un pas si traînant? Vous seriez plus gai sans doute s'il s'agissait d'aller au cabaret ou à la danse?

— Non, Etty, vous le savez bien. Le travail ne me rebute pas, et la danse ne me réjouit plus; je ne me sentirais du plaisir au cœur et de la joie dans les jambes que si je m'en allais droit à Newlyn porter un beau ruban blanc et un frais bouquet de fiançailles à une jolie fille brune qui s'appelle Etty Darnell.

— Oh! quelle langue vous avez, vous autres, Irlandais! Une jeune fille pourrait perdre son temps à vous écouter depuis le départ des barques jusqu'à leur rentrée au port, sans entendre autre chose de vous que des compliments bien tournés et de belles galanteries. Vous me diriez vraiment des douceurs charmantes, tandis qu'un autre ramasserait bien deux tonnes de *pilchards* (1).

— Un autre! Et comment s'appelle-t-il donc cet autre? » Michaël avait fait cette demande avec un certain dépit dans la voix.

« Oh! il s'appelle comme vous le voudrez, répondit Etty en riant, Peter Flinte, Robert Deans, Georges Marove, par exemple...

— Oui, oui, Georges Marove, c'est bien cela, n'est-ce pas, Etty? Georges Marove qui est jeune, Georges Marove qui est riche, Georges Marove qui est votre coreligionnaire, qui est votre compatriote, tandis que moi, pauvre étranger, je prie autrement que vous, je suis né ailleurs que vous, je suis seul, et je n'ai rien.

— Monsieur Michaël, si vous aviez l'intention de me rudoyer ainsi, vous pouviez bien passer votre chemin sans m'arrêter; je n'aurais pas regretté votre aimable compagnie, répondit Etty légèrement irritée. » Puis, au bout d'un instant, elle reprit: « Mais je ne sais vraiment pas ce qui peut vous contrarier ainsi, Michaël. Georges Marove vous vaut bien, et vous valez bien Georges Marove. Quant à ce qui est de la religion, vous avez raison peut-être, car, lorsque je serai mariée, j'aimerais bien aller écouter le pasteur avec mon mari à mon bras; mais si vous êtes étranger, qui s'en occupe? et si vous êtes pauvre, à qui la faute? Georges Marove travaille, voilà pourquoi il est riche; faites de même, et vous serez riche comme lui.

— A qui la faute? vous avez dit, Etty. Oh! la mienne à coup sûr, mais celle du sort aussi, et peut-être un peu la vôtre. Je suis né sous un mauvais astre; il semble que rien ne me réussit. J'ai entendu conter dans mon pays, à la veillée, lorsque nous faisions cuire nos pommes de terre sur les morceaux de tourbe piochés dans les marais, qu'il y a des hommes protégés par les fées, elles les conseillent, elles les dirigent; elles leur envoient des rêves de gaieté dans leur sommeil, elles chassent le poisson dans leurs filets, et veillent à la sûreté de leur barque; elles leur apprennent les mots qui font trouver les trésors cachés, et les paroles qui font sourire les jeunes filles. Mais à moi, Etty, elles ne m'ont rien appris, et tout ce que j'ai dans le cœur et dans la tête, je l'ai trouvé en vous regardant.

— Oh! Michaël, mes yeux ne sont pourtant pas un livre, dit la jolie fille avec un feinte humilité. Et le ministre nous dit qu'entre jeunes gens

(1) Poisson de la famille des harengs, dont la pêche fait la principale richesse des habitants des côtes de Cornouailles.

et jeunes filles, il ne fait pas bon se regarder au visage, parce qu'on désapprend la modestie et qu'on ne pense plus qu'à la danse et à la gaieté. Pour devenir sage et savant, il nous conseille de ne regarder que la Bible.

— Votre ministre a raison dans un sens, Etty, mais c'est qu'en parlant ainsi, il pense à la folâtrerie et aux mauvaises intentions de la plupart des jeunes gens. Mais pour moi, Etty, ce n'est pas de cette manière-là que je vous regarde. Je me rappelle combien ma mère a aimé mon père Patrick Mullighan. Ellle l'a consolé, elle l'a soigné, elle l'a réjoui. Jeunes, ils allaient ensemble à la danse ; vieux, ils allaient ensemble à l'église, ou restaient ensemble au foyer. Elle lui filait ses sarraus en nous parlant de lui pendant qu'il faisait paître les troupeaux du Lord ; après qu'il a été blessé dans une querelle avec les soldats rouges, elle l'a rapporté sous sa hutte dans ses bras, elle l'a soigné sur son pauvre lit ; pour mourir, elle lui a appuyé la tête sur son sein, et ensuite elle l'a enseveli pour le cercueil, de ses mains courageuses. Et je suis sûr qu'à cause de cela mon père n'a senti ni la fatigue, ni la misère, ni la douleur, ni la mort, Etty. Et j'aurais été si heureux si vous aviez été pour moi ce que ma mère a été pour lui !

— Je vous dis, monsieur Michaël, répliqua la jeune fille en s'essuyant les yeux du coin de son tablier, que vous avez vraiment une parole émerveillante. On se sent le cœur tout remué, on est tout près de sangloter en entendant ce que vous dites. Vous parlez de votre mère, de la tristesse, de la mort, de l'amour, à en tirer vraiment les larmes des yeux. Avec Georges Marove, convenez que c'est bien autre chose. Il descend sur le quai, et gambade comme un canot sur une lame, ses cheveux noirs ébouriffés par le vent, et sa cravate rouge flottant jusqu'à ses moustaches.

« — Bonjour, Etty, me crie-t-il de loin. Combien d'onces de laine filées aujourd'hui ? — Et vous, Georges, combien de mannes de poisson ? — Six, ma fille, grâce au bon vent, à la nuit noire, et à mes bras qui n'ont pas envie de se lasser. — Une bonne chance, je lui réponds. Et toujours du cœur à l'ouvrage ? — Je le crois bien, ma fille. Quand le filet s'emplit, on voit grossir la bourse, et la noce en vient plus tôt...

— Il vous dit cela, reprit Michaël avec tristesse, considérant la jeune fille qui s'arrêta en rougissant, confuse d'avoir parlé trop vite.

— Eh ! qu'importe qu'il me le dise ? Georges est un joyeux garçon qui vous a toujours des mots de bonne humeur. Mais sa parole n'est pas celle du ministre, j'espère ? Et je ne puis pas faire la moue à un honnête et joli garçon qui se propose de m'épouser.

— Oh ! il le peut ; il le fera, certes, répondit Michaël avec un éclair de colère dans les yeux. Georges est heureux : tout lui réussit, c'est sans doute un protégé des fées. Est-il jamais rentré au quai les mains vides ? Son poisson ne se conserve-t-il pas le mieux, ne se vend-il pas au plus

haut prix? A-t-il jamais manqué d'acheteurs et de commandes? Et vous lui appartiendrez sans doute, Etty, comme tout ce qui est bon et beau lui appartient. Est-ce que j'oserais, moi, vous demander à votre mère? Moi, dont le père a été tué, dont la mère est morte de chagrin ; moi qui ai été casé de mon pays par la misère, et qui, même ici, au milieu de l'abondance, dois croire que je suis maudit, en voyant le poisson, en quelque sorte, s'enfuir de mes filets.

— Voyons, monsieur Michaël, répliqua la raisonnable Etty, qui crut de son devoir de donner quelques encouragements à son prétendant malheureux, parlons tranquillement ; il s'agit de nous entendre. Vous me faites la cour, c'est certain, et Georges Marove me la fait aussi : vous êtes tous les deux jeunes, bien portants et bien faits ; tous les deux, sincères et honnêtes. Vous avez l'un et l'autre vos défauts et vos qualités, qui se valent. Vous oubliez quelquefois le chemin de la barque pour flâner au grand soleil, et si Georges est le premier au cabaret, il est aussi le premier à la pêche. Vous parlez bien mieux que lui, mais il travaille plus dur que vous. Aussi, je n'ai pas fait mon choix encore.

— Est-ce bien vrai, Etty? demanda le jeune homme avec un soupir.

— Tout à fait vrai. J'attends, je réfléchis, et puis je consulte ma mère. Vous savez que ma mère n'est pas seulement une des plus riches poissonnières de la côte ; elle en est aussi une des plus sages et des mieux avisées : « Tiens bien ton cœur à deux mains, Etty, me répète-t-elle toujours « Tu as encore bien le temps de le laisser apprendre à se trouver un maître. « En tous cas, ma fille, ne te marie pas avant la saison du pilchard. J'ai « une petite dot pour toi, mais je ne la donnerai pas à l'épouseur qui se « présentera les mains vides. Pas de poisson dans le cellier, c'est « pas de pain sur la planche, pas d'amour au logis. » Et il me semble que ma mère a raison.

— C'est possible, reprit Michaël en s'asseyant découragé sur un fragment tombé du roc. Il me semble qu'elle aurait pu vous dire aussi : « J'ai « un trésor en toi, Etty, et je ne le donnerai pas à celui qui se présentera « le cœur froid, le cœur vide. » Mais enfin, chacun a sa raison.

— Bon Dieu ! est-ce que l'un empêche l'autre? répliqua le positive Etty, presque impatientée du sentimentalisme obstiné de son amoureux. Si vous m'aimez comme vous le dites, allez-y de tout votre cœur. Grimpez dans votre barque, tendez vos filets d'un grand courage ; soyez prompt à ramasser le poisson, et alors croyez-vous que ma mère me refusera à celui qui aura gagné le plus, et qui m'aimera le mieux?

— Vous avez raison, Etty, et je ferai comme vous le dites. J'aurai du courage, puisque vous m'encouragez. Mais, je vous le dis encore, je ne réussirai pas, parce que je n'ai pas de bonheur.

— Oh ! le bonheur ! il est au bout de nos bras, répliqua la joyeuse fille.

Nous ne croyons pas aux fées, ici, monsieur Michaël, nous ne croyons qu'aux chances de la mer et à la valeur du travail. Eh! le travail, je l'oublie pas mal en causant. Je vais chercher mon rouet à Penzance et je serai de deux heures en retard. Au revoir, Michaël, bonne chance?

— Au revoir, chère Etty, » dit le jeune homme, en se levant de sa pierre, et la suivant des yeux sur le chemin.

Et lorsqu'elle eut disparu au tournant d'un roc, Michaël, marchant rêveur sur le sentier, se trouva bientôt non loin du port de Newlyn, au moment où s'en approchaient les premières barques de pêche. Dans l'une des mieux chargées et des plus hardies, le jeune Irlandais aperçut son rival, Georges Marove, debout et triomphant à la poupe, ainsi que l'avait dépeint Etty, sa cravate rouge lâche et ses cheveux noirs agités par le vent. Il faisait des signes joyeux à ses amis restés sur le quai, et leur hélait, dans ses deux mains réunies en forme de porte-voix, un récit abrégé des succès et des incidents de la pêche. Toute sa personne respirait la santé, la force, le travail et la bonne humeur.

Michaël tressaillit en l'apercevant, et mordit ses lèvres devenues presque livides : « Je sens qu'il me portera malheur, murmura-t-il. Je sens que je le hais, que je le crains et que je voudrais le voir m... O mon Dieu! pour parler ainsi, suis-je un homme, suis-je un chrétien? » interrompit-il avec une angoisse amère. Et pour chasser la mauvaise pensée, il fit aussitôt le signe de la croix, ayant toujours devant les yeux, malgré cet acte de dévotion instinctive, la mine triomphante de son rival, et le joli visage raisonneur de la coquette Etty.

II

Quelques jours plus tard, vers la fin d'août, les deux prétendants à la main d'Etty se rencontrèrent dans la maison de la veuve Darnell. C'était la jeune fille elle-même qui, en passant sur le quai, les avait l'un après l'autre appelés de sa voix douce, en leur disant que sa mère désirait leur parler. Michaël et Georges ne s'étaient pas fait prier pour la suivre, et ils étaient bientôt arrivés en silence, et se regardant du coin de l'œil, à la petite maison qu'habitait la jeune fille. Quoique à l'extérieur elle fût basse, irrégulièrement bâtie, couverte de chaume, et percée d'étroites fenêtres à petits carreaux verdâtres, elle était, à l'intérieur, toute reluisante de comfort et de propreté. Les murailles bien blanches, le pavé uni et sablé, le plafond peint en bleu, égayaient les yeux tout d'abord. Puis un dressoir de chêne, vitré et rempli de porcelaines et de faïences à dessins éclatants et à festons dorés, le tapis à grandes fleurs qui recouvrait la table, et sur lequel était posée la grosse Bible dorée sur tranche, les rideaux d'indienne à ramages cachant le lit de la veuve, annonçaient une grande ai-

sance relative, dont la jolie Etty paraissait tout aussi fière peut-être que de ses joues rosées et de ses fins cheveux noirs.

La veuve Darnell, assise dans son fauteuil de bois grossièrement sculpté, dans son costume traditionnel de poissonnière, avec son grand chapeau rond en feutre noir, son corsage d'indienne à fleurs rouges, son jupon de grosse bure grise et ses souliers à boucles, avait à la fois un air de dignité, de calme et de bonne humeur. Georges Marove était entré le premier dans la chambre; ce fut lui aussi qu'elle salua le premier.

« Bonjour, Georges, mon garçon; je suis bien aise de vous voir, joyeuse même. Et vous, Michaël, ajouta-t-elle en tendant la main à l'Irlandais qui l'avait suivi, avez-vous pris une bonne résolution, mon brave? Je vous tiens quitte des longs saluts, mes enfants; seulement asseyez-vous, et parlons affaires. »

Les deux jeunes gens s'assirent sur les escabelles qu'elle leur avait indiquées, et la veuve Darnell continua : « Vous voyez, mes amis, que j'ai un joli brin de maison, mais n'êtes-vous pas aussi d'avis que j'ai une belle fille?

— Oui, mistriss Darnell, une fille leste et pimpante comme une hirondelle de mer, répondit Georges.

— Une fille blanche et mignonne comme une marguerite des prés, ajouta Michaël.

— A merveille, mes garçons, voilà de beaux compliments que je ne vous ai pas forcés de me dire. Mais il me semble que l'hirondelle de mer cherche au printemps un creux de rocher pour y faire son nid, et que la marguerite des prés a besoin d'un coin de gazon humide pour y pousser ses boutons et fleurir; en d'autres mots, qu'une fille doit avoir un jour sa maison et son ménage. Pour cela, il lui faut un mari.

— Et un bon, ajouta Georges.

— Naturellement, poursuivit mistriss Darnell. Et comme Etty est gentille et sage, comme mon défunt John m'a laissé ma petite maison, une bonne barque et quelques guinées placées dans une maison de banque à Plymouth, vous comprenez que ma fille ne manque pas d'amoureux. Oh! je pourrais vous les citer, tenez, poursuivit la mère avec un certain orgueil : Frank Matthe, Johnw Keane, et tant d'autres. Mais, à vrai dire, il n'y a que vous deux qui m'ayez convenu, et c'est pour cela que je vous parle ainsi : vous, Michaël, parce que vous êtes bon, et vous, Georges, parce que vous êtes brave.

— Nous vous convenons à vous peut-être, mistriss Darnell, reprit Georges avec une certaine effronterie, mais peut-on savoir si miss Etty a fait son choix?

— Miss Etty, que voilà, répondit la veuve, en désignant du doigt la jeune fille entrée au commencement de la conversation, miss Etty n'aura

d'autre volonté que celle de sa mère. Elle peut vous dire elle-même, qu'entre vous deux elle n'a pas encore de préféré. »

Et mistriss Darnell interrogea du regard la jeune fille qui, rouge et souriante, hocha la tête en signe d'assentiment, ce qui ne l'empêcha pas d'adresser un regard d'encouragement à Michaël et un sourire de consolation à Georges.

« Mais, de cette manière, mistriss Darnell, comment pourriez-vous choisir entre nous? demanda Georges Marove.

— Mes amis, c'est vous qui déciderez vous-mêmes. On n'est heureux en ménage que dans un nid bien rembourré, et je veux que ma fille ait pour mari non-seulement un homme bon et prudent, mais encore un pêcheur habile et riche. Voulez-vous me dire, Georges Marove, ce que vous possédez?

— Pas grand'chose, mère Darnell. Il est vrai que je travaille ferme, et que j'ai gagné beaucoup, mais mon père a été malade, longtemps, il est mort paralytique; aussi ma mère a dépensé pour lui tout ce que j'avais pu gagner. Aujourd'hui il ne me reste qu'une maison en ruine et une assez bonne barque.

— Et la satisfaction d'avoir agi en bon fils, Georges Marove. Ne vous désolez pas, une bonne pêche peut vous remettre à flot. Et vous, Michaël? continua la veuve en se tournant vers le jeune étranger.

— Hélas ! mistriss Darnell, vous allez me repousser certainement; je ne possède pas même une hutte de pierres, pas même une barque à moitié brisée, pas même un pied carré de filets. Pauvre et désolé, j'ai quitté mon pays après la mort de ma mère; depuis trois ans j'habite Newlyn et je gagne ma vie en servant les pêcheurs, mais je n'ai rien pu amasser encore à cause de la maladie que j'ai fait cet hiver.

— Et que vous aviez gagnée en restant trop longtemps dans l'eau pour sauver l'équipage du cutter naufragé, interrompit la veuve. Ne regrettez pas votre courageuse action, Michaël, elle a prouvé à chacun que vous avez un bon et brave cœur qui est encore plus grand que vos forces. Et rappelez-vous que vous pourriez avoir de quoi payer une cabane rien qu'en un seul coup de filet. Ainsi ne faisons pas de plaintes et parlons raison. Jusqu'ici la campagne a été mauvaise, le poisson a peu donné. Mais, depuis deux jours, les oiseaux de proie s'assemblent et tournoient à la pointe de l'île Saint-Clément; c'est sans doute que les bandes arrivent. Si vous voulez retrousser vos manches, mes garçons, prendre courage, et bien tendre vos filets, celui qui dans quatre à cinq jours, après la grande pêche, me rapportera la plus grande manne de poissons, aura mon Etty au printemps prochain, après qu'il aura travaillé l'hiver à s'arranger une cabane. Si la chose vous va, vous n'avez qu'à le dire; sinon, retirez-vous avant de conclure le marché.

— Si elle me va? je le crois bien, répondit Georges en faisant un bond sur son escabelle. Vous verrez, mère Darnell, si je ne serai pas le premier dans ma barque, et si je ne tirerai pas de la mer un filet tout hérissé de têtes et de queues, une vraie muraille d'argent, quoi, c'est le cas de le dire! » Et l'honnête Georges se mit à rire lui-même de son calembour.

— Que Dieu m'assiste! dit Michaël. Je n'ai pas besoin de vous dire, mère, que je travaillerai de tout mon cœur, quand je travaillerai pour Etty, mais que ferai-je? Tous les pêcheurs prendront la mer, et je n'ai pas même un filet.

— Vous aurez le mien, Michaël, répondit la veuve avec vivacité. Mon John m'a laissé assez bien pourvue pour que je puisse me passer de ma récolte de poisson, même au premier jour de pêche. ajouta-t-elle avec une certaine satisfaction vaniteuse.

— Oh! mistriss Darnell, que vous êtes bonne! s'écria le jeune homme avec effusion. C'est que vous êtes vraiment ma mère, et les filets de ma mère me porteront bonheur.

— C'est ce que nous verrons, mon garçon, interrompit Georges Marove. Vous êtes de ces gens qui s'imaginent que le bonheur les va venir trouver pendant qu'ils flânent, le dos au soleil. Croyez-vous que ce sont les fées qui pousseront le poisson du côté de votre barque?

— Georges Marove, pas de querelle ici, s'écria mistriss Darnell, coupant la parole à Michaël qui allait répondre. Jusqu'à présent, ce jeune homme a les mêmes droits que vous, la même valeur que vous, et il sera bien temps de le plaisanter s'il me rapporte mes filets vides. D'ici là, tâchez de vivre en paix et de trouver une place favorable pour voir venir le poisson. Allez, mes garçons, et dans trois jours, à l'ouvrage! »

Là-dessus, Georges sortit le premier, la tête haute et la démarche triomphante; Michaël venait ensuite, suivant des yeux, dans le petit jardin de la veuve, Etty, qui avait trouvé moyen de lui murmurer à l'oreille : « J'attacherai moi-même les plombs au filet, pour vous porter bonheur, Michaël. »

En quittant la demeure de la veuve, Michaël sortit du village de Newlyn, en paraissant s'engager sur la route de Penzance. Il suivit d'abord le chemin qui surplombait la grève et dont le chaud soleil d'août faisait étinceler en ce moment les parcelles fines du gravier doré; puis, tournant à droite, il commença à gravir, sur la colline verte, un sentier qui s'enroulait en spirales nombreuses, autour des flancs d'une de ces élévations dernières de la grande arête du système Devonien. Le soleil était à peu près au zénith, et la chaleur était déjà grande sur la montagne dont les buissons bas et touffus ne donnaient guère d'ombre au sentier, mais Michaël ne paraissait pas s'apercevoir de la chaleur et de la fatigue. Un peu avant d'avoir atteint l'extrémité du pic, il s'arrêta cependant. Ici le chemin s'étendait en ligne droite, et après avoir fait un léger détour qui le ramena

juste au-dessous de la baie, en face de l'extrémité aiguë du promontoire, il se trouva auprès d'une petite maison basse, dont la porte, assez grande, était ouverte et que surmontait une espèce d'humble clocher. Là, habitait depuis quelques années un vieux prêtre d'un couvent d'Irlande, venu pour exercer son saint ministère auprès de quelques rares catholiques disséminés dans la contrée. Le père Patrick O'Lorg avait beau compter soixante ans, il était leste et agile encore dans sa petite taille un peu ronde; malgré son isolement et les fatigues que son dévouement lui imposait, on le voyait toujours robuste, souriant et de bonne humeur. La foi qui lui faisait l'âme si sereine et si courageuse encore semblait en même temps donner à son corps la verdeur, la force et la santé. On le voyait le dimanche matin, par les plus rudes tempêtes d'hiver comme par les plus cruelles chaleurs de l'été, descendre les hautes collines de la baie, un bâton ferré à la main, et s'acheminer vers Penzance, où il allait célébrer la messe dans une vieille grange abandonnée qu'on lui prêtait pour consommer le saint sacrifice et pour rassembler son troupeau. Père et ami de ses fidèles, conseiller des ménages et des paroisses d'alentour, respecté et aimé des pêcheurs protestants eux-mêmes, le père Patrick s'était en quelque sorte constitué le gardien de la baie. Dès qu'un nuage gros de tempêtes se déchaînait sur l'horizon, dès que les vagues tumultueuses venaient s'abattre sur la grève en montagnes rebondissantes, dès qu'un navire en détresse laissait apercevoir ses signaux ou que sa lunette d'approche lui montrait une barque ballottée sur les vagues, le père Patrick faisait tinter la petite cloche qui pendait au-dessus de l'humble maison. Cette voix claire et sonore, distincte même au milieu du fracas des lames heurtant les rochers, du sifflement du vent hurlant sur les vagues, disait aux pêcheurs de la côte qu'il y avait là des hommes en danger qu'il fallait aller secourir, et aux fidèles de l'intérieur qu'il y avait là des âmes en péril, demandant un souvenir et une prière.

Aussi le père Patrick, par sa bienveillance, par son entrain, par sa charité, s'était-il concilié l'affection générale, et c'était lui qu'en ce moment Michaël allait consulter.

« Père, lui dit-il, après avoir pris place dans l'étroite chambre qui servait à la fois au digne prêtre de salle de réception, de cuisine et de salle à manger, je viens vous prier de me recommander tout particulièrement à la Vierge, la patronne des marins et des pêcheurs.

— Je prie chaque jour pour vous, mon enfant, comme pour tous les fidèles de la paroisse, plus encore pour vous peut-être parce que vous êtes pauvre, seul et orphelin; mais se présente-t-il une occasion où mes prières vous soient d'un plus haut prix?

— Oui, mon père, répondit Michaël en baissant la tête. Vous savez peut-être que j'aime Etty Darnell. »

Le prêtre inclina la tête sans répondre ; le jeune homme rougit et continua : « Sa mère me l'a promise pour femme, si je fais bonne prise dans la pêche ces jours-ci. Mais j'ai peur de la mauvaise chance, je crains de ne pas réussir, et je voudrais demander à la Vierge de bénir mes filets, et de me donner Etty pour femme.

— Michaël Mullighan, reprit le père Patrick après quelques instants de silence, d'un son de voix bas et affligé, je prierai la Vierge pour vous, mais non pour ce que vous lui demandez, pauvre enfant que vous êtes! Dieu sait mieux que les hommes ce qu'ils doivent attendre, ce qu'ils doivent espérer, et il n'est pas d'effort heureux de notre travail et de notre industrie qui vaille pour nous un immuable décret de sa providence éternelle. Il tient dans sa main toute-puissante vos succès, vos revers, vos projets, vos travaux, tous les rêves et tous les événements de votre vie, et il les laissera se dérouler un à un, comme un chapelet immense et indestructible, qui commence là-haut pour aboutir ici. Et si vous me parlez de votre union avec Etty Darnell, je ne crois pas que Dieu la favorise. Etty, tout aimable qu'elle est, est d'une autre religion que vous, et non-seulement, au point de vue humain encore, elle peut être pour vous la source de longs ennuis et de pénibles désillusions. Mais je n'en prierai pas moins pour vous, afin que Dieu bénisse votre mariage s'il l'a résolu, ou vous console s'il le brise.

— Mon père, ne me découragez pas ! s'écria Michaël avec douleur. J'ai toujours été si malheureux !

— Je le sais, mon enfant, et à cause de cela j'espère que vous recevrez un jour quelque consolation divine. Je n'en sais ni le jour ni l'heure; peut-être elle vous inondera d'une joie imprévue ; peut-être vous devrez l'attendre encore pendant bien des jours amers, mais elle vous arrivera, j'en suis certain, parce que Dieu peut guérir toutes les blessures, et qu'il ne refuse jamais son baume à ceux qui l'ont demandé dans les pleurs.

— Mais vous prierez pour moi pendant ces quatre jours? insista le pêcheur avec inquiétude.

— Demain, à Penzance, je dirai la messe à votre intention, répondit le père Patrick. Mais, quoi qu'il arrive, montrez-vous homme et chrétien. »

Et il bénit Michaël qui, bientôt après, redescendait vers Newlyn la tête chaude et le cœur ému, et se répétant tout bas le mot fatal :

« Quoi qu'il arrive ! »

III

Trois jours après, c'était par un ciel gris et une soirée sombre que les pêcheurs de Newlyn s'éloignaient du quai sur leurs barques, pour tenter leur aventureuse expédition. Une nuit obscure et un ciel voilé sont indispensables au succès de cette pêche. Si l'azur n'avait pas de nuages, si

la lune envoyait ses flèches d'argent sur les eaux, le pilchard apercevrait aisément les mailles mortelles du filet perpendiculaire qui, tendu par ses plombs, du fond des eaux à leur sommet, reluirait aux yeux du poisson voyageur comme un treillage de mailles lumineuses, comme une muraille d'argent, ainsi que l'avait dit Georges Marove. Mais les pêcheurs de Newlyn devaient être contents ce soir-là, car le soleil s'était de bonne heure caché sous l'horizon dans les replis d'un nuage opaque, et de longues bouffées d'un vent tiède, d'un vent lourd et orageux, roulaient dans toutes les directions des nuées moutonneuses et grisâtres, reflétant leur forme et leur couleur sur les vagues courtes et plombées.

Georges et Michaël étaient partis des premiers. Tous deux, sans se parler, les joues en feu et le cœur ému, dirigeaient leurs barques à une petite distance l'un de l'autre, se rapprochant de l'entrée de la baie. De ce côté, la côte, découpée en anses étroites et profondes, offrait des cavités nombreuses où il était présumable que le poisson viendrait s'embarrasser. Le plan des jeunes pêcheurs consistait donc à tendre leurs filets à l'entrée d'une de ces anses étroites, et à se tenir dans leur barque tout auprès, en poste d'observation, afin qu'une autre embarcation, arrivant à l'improviste, n'entraînât pas avec elle les filets fragiles et, avec eux, l'espoir du pêcheur.

Depuis longtemps, Michaël avait fait son choix. Dirigeant sa barque en silence, il vint se poster à l'entrée d'un de ces goulots étroits, et après une pensée à son Etty bien-aimée, après une chaleureuse invocation à la Vierge et un fervent signe de croix, il souleva lentement son filet et le fit glisser dans l'eau en silence. Les plombs attachés à l'extrémité inférieure s'enfoncèrent dans l'eau en bouillonnant ; le filet vacilla, ondula, puis se fixa en une légère muraille de mailles souples et fines, avec ses morceaux de liége flottant à la surface de l'eau. Une fois cette opération achevée, Michaël, agenouillé dans sa barque, promena son regard autour de lui sur les flots. Un grand silence régnait sur la baie, troublé seulement de temps à autre par les cris stridents des oiseaux de mer, se rassemblant pour avoir leur part du festin. Tout était parfaitement calme dans l'intérieur même des ondes, et on ne se serait jamais douté qu'en ce moment des centaines de mains y plongeaient ces milliers de réseaux perfides, où allaient venir se prendre les bandes de poissons argentés. Michaël ne put apercevoir aucune barque voisine de la sienne dans l'obscurité du ciel et des vagues; aucun bouillonnement ne se faisait entendre encore, aucune trace phosphorescente ne commençait à sillonner les eaux : le poisson n'arrivait pas encore, Michaël croisa les bras et se mit à rêver.

Chose étrange! au milieu de cette nuit noire, de ces vagues béantes, de ce silence infini et morne, il se sentit pris d'espérance, il se prit à rêver d'amour. Il rêva d'Etty, d'un triomphe éclatant, d'une pêche miraculeuse,

du sourire gai et de la voix franche de mistriss Darnell qui l'appellerait son fils et lui frapperait sur l'épaule. Il se vit, du produit de la pêche, bâtissant un cottage au printemps, entourant son petit enclos d'une haie d'églantiers et d'aubépines; il se vit conduisant Etty à la grange délabrée de Penzance, où le père Patrick en fin surplis blanc et en belle étole incarnate, les attendait pour les faire femme et mari. Il se vit même, dans son cottage, faisant agenouiller devant le crucifix une petite Etty à tête blonde, et, tout épanoui de ces rêves, il jeta les yeux sur la mer. Là, devant lui, tout près de lui, à l'entrée de la baie, la mer sombre était devenue une mer d'argent. Les écailles miroitantes, les nageoires lumineuses, les queues étincelantes, les yeux nacrés des pilchards formaient une grande masse de lumière liquide qui flottait, palpitait, ondulait, et s'avançait vers les filets, tumultueuse et précipitée. Michaël palpitant, se pencha vers la masse éblouissante en la dévorant des yeux. C'était le pilchard qui arrivait : c'était la proie, l'espoir, le triomphe.... ou la désolation infinie. Et Michaël aurait voulu bondir au milieu des vagues, pour saisir dans ses bras fiévreux ces milliers de nageoires phosphorescentes, pour les pousser vers le filet, pour les garrotter de ce réseau infranchissable.

Tout à coup, dans le silence et l'obscurité de la baie, à quelques brassées de sa barque, il entend un bruit sinistre; celui d'un corps tombant à l'eau, suivi d'un bouillonnement lugubre. Est-ce vraiment un corps humain ? Oui, ce qui le prouve, c'est le cri qui l'a suivi, cri suprême, cri d'angoisse, à demi étouffé par le flot entrant dans cette bouche agonissante. Michaël se retourne avec horreur. Est-il possible qu'un homme succombe si près de lui ? N'essaiera-t-il pas du moins d'aller le secourir, lui, le pêcheur courageux, le nageur intrépide ? Mais cette première chute a déjà pu effrayer le poisson; une seconde le détournera sans retour. Et les filets de mistriss Darnell ? Et la fortune, et Etty ? N'importe, Michaël n'a pas oublié qu'il est avant tout homme et chrétien, et le voilà plongeant dans les vagues.

Se dirigeant du côté d'où lui était parvenu le bruit de la chute, il nagea longtemps entre deux eaux, revenant parfois à la surface pour respirer, puis replongeant avec précaution pour ne pas s'embarrasser lui-même dans son propre filet, ou dans ceux des barques voisines. Mais ce fut en vain qu'il explora les flots : nulle main mourante ne se cramponna à la sienne dans une étreinte d'agonie; nulle masse inerte, ballottée par les vagues, n'effleura son épaule en passant; l'Océan était résolu à garder sa proie et ses mystères, et bientôt Michaël, épuisé, attristé de l'inutilité de ses recherches, regagna sa barque à la faible lueur des étoiles qui commençaient à vaciller sur la mer.

Lorsqu'il y fut rentré et qu'il promena ses regards autour de lui, la masse phosphorescente avait déjà atteint le cercle intérieur de la baie.

Désormais la pêche était faite, les poissons étaient venus, et son filet renfermait à cette heure le butin que lui avait réservé le sort. Dans quelques instants, son destin allait lui être connu. Déjà les pêcheurs allumaient leurs fanaux; les barques, balançant à la poupe leur lanterne étoilée, se groupaient les unes près des autres comme des feux follets errants.

Il était temps d'aller rejoindre ses camarades, de leur montrer sa prise, de se réjouir ou de désespéser. Michaël dirigea sa barque vers le point de réunion des autres pêcheurs, traînant son filet après lui. Lorsqu'il fut arrivé dans le cercle lumineux que faisaient sur l'eau les fanaux des barques groupées, la première chose qu'il vit, ce fut Georges retirant son filet. Un de ses amis l'aidait à le soulever de la mer, car le poids en était considérable, et à mesure qu'il sortait lentement de dessous les vagues, la lueur rougeâtre des torches faisait étinceler, comme un mur d'argent découpé en mille facettes, les nageoires, les têtes, les dos écailleux des pilchards prisonniers. Chaque maille retenait son captif qui s'y tenait enfoncé et raide comme une flèche d'argent. Un cri d'admiration s'était élevé de la plupart des barques.

« Georges, vous aviez choisi une bonne place; vous êtes un gaillard heureux! lui crièrent quelques amis. »

— Oh! pour ce qui est de la place, voici Michaël qui en a eu encore une meilleure: il avait cinglé comme une mouette à l'entrée de la baie, pour me couper les vivres sous le nez; aussi, voyez comme il vient lentement! Son filet est tellement chargé, qu'il ne peut même pas faire avancer sa barque!

Et, en prononçant ces derniers mots avec un rire ironique, Georges Marove, légèrement penché en avant, ses yeux noirs brillant d'un feu étrange, ses dents blanches et aiguës découvertes par son sourire, regardait la barque de Michaël s'avancer vers le cercle lumineux.

« Mais qu'avez-vous donc Georges? lui demanda son aide qui actuellement se croisait les bras. Vos cheveux sont collés sur votre visage, et vos vêtements sont trempés. Avez-vous été chercher vos poissons vous-même, là-dessous?

— Chut, Antony, quelle grande affaire! répliqua Georges avec humeur. Mon filet ne tombait pas d'aplomb, voilà tout, et j'ai dû sauter dans l'eau pour le remettre. Je ne suis pas le favori des fées, moi! s'écria-t-il d'une voix éclatante; c'est de moi seul que j'attends mon bonheur. »

En ce moment, Michaël se penchait pour tirer à lui son filet. Ébloui par l'éclat des fanaux, attiré par la voix stridente et sardonique de son rival, par tous les regards curieux qu'il sentait attachés sur lui, venant le dernier de tous, à l'épreuve terrible, il attira à lui d'un seul effort fiévreux le large réseau de mailles, et puis retomba dans sa barque, foudroyé par ce qu'il vit.

Le filet de mistriss Darnell, si serré, si souple, si coquet quelques heures auparavant, n'était plus qu'un débris informe, un lambeau, un haillon. En maint endroit, les mailles lacérées, mutilées, laissaient de grands espaces béants auxquels s'étaient attachées de longues traînées d'herbes marines. Les cordelettes coupées pendaient çà et là, ruisselantes de gouttes d'eau diamantées par les torches, et à peine quelques pilchards arrêtés par les mailles subsistant encore, se débattaient dans les convulsions de l'agonie.

Michaël, les yeux fixes et sans vie, les regards attachés sur les débris du filet, était accroupi dans la barque, les mains pendantes, les dents serrées, sans force et sans voix.

« Où diantre avez-vous été, camarade, pour déchirer ainsi votre filet? s'écria l'un des pêcheurs.

— Ah! les fées lui en veulent peut-être, et elles auront envoyé un lutin armé de ciseaux pour découdre les mailles, cria Georges en ricanant.

— Taisez-vous, Georges, lui crièrent ses voisins; vous voyez bien que le pauvre garçon est sur le point de pleurer comme une femme, il aura été trop près des écueils, et il y a là des pointes de rocs fines comme des aiguilles, et tranchantes comme des rasoirs.

— Près de l'écueil? non, je ne crois pas, balbutia Michaël d'un air égaré. C'est-à-dire... je ne sais si je me rappelle... il me semble... Oh! que va dire mistriss Darnell? C'est son filet, son filet!... Et Etty! »

Et le jeune pêcheur, presque sans connaissance, s'affaissa dans le fond de la barque. Un camarade y sauta près de lui, lui fit boire quelques gouttes de *gin*, jeta son caban sur ses épaules ruisselantes, et ramena vers le quai la barque en deuil, qui revenait lente, triste, vide, sans cris de oie et sans fanal brillant.

Georges fut proclamé tout d'une voix vainqueur dans la pêche de cette nuit. Mistriss Darnell le reçut à bras ouverts, et Etty rougit et sourit avec complaisance en voyant l'énorme capture, la lourde « muraille d'argent » que le pêcheur déposa à ses pieds.

Au mois de mai, le ministre célébra à Penzance l'union de Etty Darnell et de Georges Marove qui, du produit de sa pêche avait réparé son cottage, et si Michaël, à cette dernière épreuve, ne devint pas fou de douleur, c'est qu'avant d'être amoureux, il était homme et chrétien, et que, s'il croyait aux fées, il croyait plus encore à l'Évangile.

IV

Si quelque secours humain aida Michaël Mullighan à supporter l'amertume de la défaite et de l'amour vaincu, ce fut sans contredit l'amitié ingénieuse et éloquente de son compatriote et de son guide, le bon père Patrick O'Lory. Ce fut lui qui, à la première nouvelle du désastre qui

affligeait le jeune pêcheur, vint le trouver dans sa misérable cabane; ce fut lui qui le veilla pendant ses premiers transports de fureur, qui le releva pendant ses premiers jours d'accablement, et qui lui rendit un peu de calme et de résignation, en lui représentant que la main divine qui afflige est aussi la main qui console. Ce fut à lui, à lui seul, que Michaël eut le courage de raconter tous les incidents de cette nuit funeste. Sa station à l'entrée de la baie, la chute et le cri qu'il avait entendus, les recherches qu'il avait faites et qui n'avaient amené aucun résultat.

Le vieux père Patrick hocha la tête et parut méditer profondément lorsque le jeune homme lui fit ce récit. Caressant d'une main sa barbe grise, de l'autre agitant machinalement les pans de sa ceinture, il fixa ses yeux à terre et resta longtemps plongé dans de profondes réflexions.

« Une chose m'étonne beaucoup, maintenant que j'y réfléchis, mon père, reprit soudain Michaël qui s'était aussi arrêté. Il me semble que personne ne s'est perdu cette nuit-là, dans les équipages de pêche.

— Personne ; je l'aurais appris, répondit le prêtre d'un air sérieux.

— Il faut donc que ce soit un étranger, un inconnu qui ait profité de cette nuit obscure pour finir ses jours dans la mer. Oh ! le malheureux, il s'est perdu pour jamais, et moi avec lui ! »

Et après un silence, Michaël continua :

« On n'a pas pourtant retrouvé son corps dans la baie ? » En disant ces mots, il considérait le père Patrick d'un air pénétrant.

« La mer ne rejette pas tous les cadavres, répondit le prêtre en s'efforçant de reprendre sa contenance habituelle. Et comme vous n'avez parlé à personne de cet incident, et que vous étiez isolé à l'entrée de la baie, tout le monde l'ignore, et on n'a point fait de recherches par conséquent.

— Il me semble que la barque de... Georges... n'était pas fort loin de moi. Georges doit aussi avoir entendu le cri, et maintenant... il me semble... je me rappelle... que Georges était mouillé comme moi, et qu'un de ses amis lui en faisait l'observation, lorsque j'ai rejoint les autres barques. Oh ! cette nuit, cette nuit-là... qui pourra me l'expliquer ? Lorsque j'y pense (et j'y pense presque toujours), il me semble que je deviens fou.

— Michaël, lui dit le prêtre, il est en effet fort dangereux pour vous de revenir sans cesse sur ce fait et d'en nourrir votre pensée. Vous vous forgerez mille chimères absurdes et malfaisantes, tandis que rien n'est plus facile que d'y trouver une simple explication. Georges aura comme vous entendu la chute ; comme vous, il se sera précipité à la recherche du malheureux, et, s'il n'en a pas parlé à ses amis au retour, c'est qu'il était tout entier à la joie de son triomphe. Depuis lors, vous l'avez évité; il vous est donc impossible de savoir ce qu'il a fait alors.

— Et je l'éviterai toujours. Mon père, je ne sais pourquoi, mais je ne

pourrais pas lui parler. Il me semble que, quand je l'apercevrai de loin, j'aurai une envie sauvage de m'élancer sur lui, et que la fureur me serrera la gorge.

— Vous ferez bien de l'éviter, Michaël, lui dit le prêtre avec tristesse. Vous ne pouvez point en vouloir à Georges d'avoir été plus heureux que vous; Dieu vous ordonne par ma voix de chasser loin de vous tout sentiment de haine et de vengeance. Mais de là à renouer connaissance avec le mari d'Etty, il y a loin, et je vous conseille, mon fils, au sujet de ces événements que vous ne comprenez pas, non-seulement de n'en demander aucune explication à Georges, mais encore de ne les communiquer à personne : vous passeriez pour un fou ou pour un rêveur.

— Mais les filets! les filets brisés, coupés comme avec une lame tranchante! Croyez-vous, mon père, que ce soit un noyé, en se débattant, qui ait pu les mettre en cet état?

— Mais le vieux James m'a fort bien dit que, pour un pareil dégât, les pointes de rochers suffisent. Vous vous étiez placé dans une anse très-étroite, près de l'écueil, comme me l'ont dit les pêcheurs, En cet endroit, le fond est mauvais, et les roches aiguës. En tout cas, sans vouloir approfondir les causes de votre malheur, résignez-vous, mon fils; telle a été la volonté de Dieu. »

Le temps, en rendant plus de calme à Michaël, ne fit qu'accroître sa blessure intérieure, et assombrir encore sa tristesse. Même après le mariage d'Etty. il n'avait pu se décider à quitter les environs de Newlyn et de Penzance. Dans cette lutte avec le souvenir, avec la déception passée, avec l'amertume présente, sa fraîcheur avait disparu, et le feu de sa jeunesse s'était éteint. Ses joues amaigries s'étaient revêtues de teintes plombées, de grands cercles bistrés entouraient ses yeux, et ses larges prunelles claires lançaient des lueurs sinistres, pareilles aux éclairs bleuâtres d'un orage en été. Travaillant consciencieusement pour le maître qui l'employait, mais s'occupant sans ardeur et sans but, il passait ses heures de repos, concentré, muet, solitaire. Il avait complétement perdu sa facilité d'élocution, son entrain de conteur, sa belle faculté de narration irlandaise, et devenait de jour en jour plus taciturne, même avec son ami, le père Patrick.

Aussi, quand les pêcheurs au repos le voyaient marcher sur la grève, s'éloignant d'eux à grands pas, la tête basse, les yeux fixes, les bras croisés et la démarche languissante, ils le suivaient longtemps du regard, et se disaient ensuite hochant la tête : « Voilà un garçon qui a pris le « chagrin trop à cœur. De deux choses l'une : ou il s'en ira bientôt à « l'hôpital, ou il fera un mauvais coup. »

Quand le temps était trop orageux pour permettre aux barques de sortir, et que Michaël avait à lui un jour de liberté, il suivait, pour de-

meurer seul, la longue file du rocher jusqu'à l'extrémité de la baie. L'écueil dont avait parlé le vieux prêtre se dressait en cet endroit, non loin du lieu, où il avait fixé sa barque dans la fatale nuit de la grande pêche. Ce fragment de roc, précipité sans doute dans la mer par quelque commotion diluvienne, dressait au-dessus des flots son sommet âpre, anguleux, chauve et lisse. Seulement quelques graines chassées par le vent, avaient trouvé dans les replis de l'écueil un peu de terre végétale pour y germer et y grandir. Le silence était toujours grand dans ce lieu, car on y était éloigné de tous les bruits du port et des villages, et le vent s'y faisait entendre seul, en poussant les lames sur les brisants. Souvent, à la marée basse, Michaël pouvait atteindre l'écueil à pied sec ; d'autres fois, il y arrivait en nageant, et là, assis sur un bloc de silex, les mains croisées sur ses genoux, et laissant pendre sur ses yeux sa chevelure humide, il fixait ses regards au bas du rocher, sur les vagues, comme s'il eût voulu en sonder les profondeurs. De longues tiges de varechs sombres se balançaient sous l'eau au mouvement de la mer, et Michaël se demandait si elles cachaient dans leurs plis le mystère de sa destinée. — Le noyé dort-il là ? se disait-il. Est-ce lui qui a brisé mon filet, dans sa lutte contre la mort ? Est-ce le roc, comme le dit le père Patrick ? Mais les mailles étaient si nettement, si finement tranchées !.... »

Pendant ce temps, tout souriait au ménage heureux d'Etty et de Georges. La jeune femme était comme son mari, vaine, ambitieuse et fière. Elle ne se contentait pas d'être la plus jolie ménagère de Newlyn ; elle voulait en être la plus riche aussi. Sa dot avait promptement été employée en meubles de chêne sculptés et reluisants, en fines porcelaines, en belles camisoles à fleurs, en fins mouchoirs ornés de dentelle, en ustensiles de cuivre travaillés et éblouissants. Je crois même qu'on avait dépensé plus que la dot, et que les dettes étaient venues. Aussi les jeunes époux, impatients de se libérer et de briller encore d'avantage, travaillaient avec une véritable fureur. Etty, pour vendre avantageusement son poisson, faisait des tournées longues et difficiles, et Georges, toujours dans sa barque, ne s'accordait aucun repos, ne craignant ni la fatigue, ni le froid, ni la tempête. Il apportait même à son travail une ardeur fiévreuse, une excitation inaccoutumée, comme s'il eût cherché dans le mouvement, le danger et l'émotion de la pêche, une distraction à une pensée cachée, à un malaise intérieur qu'il n'exprimait pas.

L'automne qui suivit le mariage de Georges et d'Etty Darnell fut fécond en coups de vent et en affreuses tempêtes. Cette année-là, bien des vaisseaux se perdirent sur les côtes de l'Angleterre, et bien des croix noires, lugubres, allèrent perpétuer le souvenir de ces naufrages sur la carte de l'amirauté. Vers la fin d'octobre, par une journée froide et un ciel gros de tempête, Michaël venait, comme de coutume, s'asseoir et rêver sur son

écueil. Toute la matinée, la mer avait furieusement battu les rivages, rejetant sur la grève, avec des épaves inconnues, des fragments de barques brisées, des débris de poissons, des gerbes d'algues et de varechs. La marée était basse, et Michaël, marchant sur le sable humide, se dirigea vers le sommet des brisants. A leur pied s'étendait une pierre plate et polie que la mer lavait incessamment. Les yeux de Michaël, qui s'y étaient machinalement fixés, y virent briller soudain un objet revêtu d'un éclat métallique. Il fit quelques pas, et se baissa pour le ramasser. Puis, saisi d'une émotion subite, d'un tremblement intense, il s'assit sur le roc, tenant toujours l'objet serré dans sa main.

C'était un couteau fermé à manche de cuivre, un couteau poignard, à lame fine, aiguë, horriblement tranchante, malgré la rouille qui en avait rongé l'un des bords. Sur le manche qui avait en partie conservé tout son éclat, et auquel pendait un fragment de chaînette brisée, étaient grossièrement gravées ces deux lettres : G. M.

« Georges Marove ! s'écria Michaël en se frappant le front. Je sais tout, je comprends tout, maintenant... C'est lui, l'infâme, le lâche... qui a feint de tomber à l'eau, de périr... pour m'éloigner de ma barque,... et qui, pendant que je cherchais dans l'eau... a traîtreusement rompu mon filet... Voilà l'instrument de sa lâcheté... que Dieu me montre enfin, et que la tempête m'apporte !... Oh ! oh ! que dira-t-il en le reconnaissant?... »

Et Michaël, courant sur le rivage, laissait derrière lui l'écueil, les rochers, la grève, et se dirigeait vers Newlyn. Il allait haletant, furieux, poussé par la rage et la vengeance, et toujours le couteau dans sa main.

D'un bond, il s'élança dans le cottage d'Etty et vit travailler la jeune femme, en ce moment assise auprès de son feu.

« Où est votre mari, Etty Marove? lui cria-t-il d'une voix tonnante.

— Que voulez-vous, Michaël Mullighan? demanda mistriss Marove, sur le visage de laquelle on voyait des larmes. Vous cherchez Georges; il n'est pas ici. Magré le vent qui souffle, malgré la tempête qui vient, il est parti depuis hier soir avec sa barque, et il n'est pas encore revenu. Ma mère est fâchée contre nous parce que nous avons fait des dettes, et les créanciers nous pressaient. Georges veut faire tout son possible pour s'acquitter... Et voici maintenant les nuages qui se rassemblent, la mer qui bouillonne !... Seigneur, il mourra à la peine. Georges, mon pauvre Georges, je ne le verrai peut-être plus !... »

Et la jeune femme, les yeux fixés sur la mer, sanglotait, apppuyée sur le bord de la fenêtre.

« Oh ! oui, c'est Dieu qui me venge ! cria Michaël avec transport. Aucun pêcheur n'est sorti aujourd'hui, et c'est lui, le traître, lui l'imprudent, qui va payer pour son crime. Regardez, Etty, voilà son couteau, son couteau que la mer m'a rendu : c'est avec cela qu'il a coupé le filet de votre

mère, avec cela qu'il m'a vaincu. Mais je le sais maintenant, Etty, je suis content, je me vengerai, et, si Georges doit périr dans l'eau pour échapper à ma vengeance, je veux au moins tâcher d'aller le voir mourir. »

Et Michaël, sans faire attention aux larmes et aux reproches d'Etty, s'élança hors du cottage et reprit la route qu'il avait parcourue quelques instants auparavant. Une demi-heure lui suffit pour atteindre l'extrémité de la baie, et en quelques élans vigoureux, il atteignit le rocher isolé duquel sa vue s'étendait au loin sur les vagues.

Au delà de la pointe de rocs qui fermait l'entrée de la baie, la mer bouillonnait et se gonflait en vaste nappe d'écume. De moment en moment, une lame énorme, solitaire, soulevée par une force inconnue, se dressait de toute sa hauteur sur cette mousse crépitante, et, roulant lentement sur elle-même avec une implacable majesté, venait déferler avec un bruit sourd et retentissant sur la base de granit du promontoire. Puis l'écho de cette secousse terrible s'éteignait, pour ne plus laisser entendre que le murmure confus des flots blanchissants. Mais à chaque instant les grandes lames se succédaient, plus hautes, plus furieuses, plus pressées, commençant à se poursuivre, àse joindre, à sauter les unes par-dessus les autres, comme un troupeau de géants irrités.

Tout à coup, entre deux de ces grandes montagnes verdâtres, Michaël crut apercevoir une voile blanche, frêle, haletante, mutilée comme l'aile d'une mouette déchirée par l'ouragan. Ne se trompait-il pas ? Était-ce bien la barque de Georges. Oui... c'était elle. Il ne s'était point trompé. Elle tournoyait, elle bondissait effarée, entre les pyramides d'écumes, entre les cataractes croulantes; tantôt dressée au sommet d'un de ces flots géants, tantôt tombant comme une flèche dans un gouffre béant et livide. Et bientôt elle fut assez près pour que Michaël y pût distinguer une forme humaine accroupie, effarée, qui n'avait plus la force de manier la voile, ni le courage de s'asseoir au gouvernail. Georges était perdu, Georges allait mourir. Mourir, au lieu même où il avait péché, où il avait vaincu; où il avait cru sa victoire assurée et son crime enseveli pour jamais dans les mystères de la mer. Michaël battait des mains et riait avec frénésie. Ah ! il avait fait le noyé jadis; il allait l'être réellement tout à l'heure. Il ne plongerait plus, furtif, résolu, intrépide, pour venir lâchement briser le filet de son rival; il allait rouler au fond des vagues, pâle, livide, effaré, et dormir pour jamais sous les flots vengeurs, sur un lit d'algues vertes. Ah ! le beau fiancé, que dirait-il de sa couche humide et solitaire ? « Seigneur, « ne le précipitez pas encore, que sa barque arrive jusqu'à moi ! qu'elle « vienne se briser sur le roc, à mes pieds, pour que Georges me voie en « mourant, pour que je lui paraisse plus effrayant que la tempête, plus « impitoyable que la mort, et que je fasse briller à ses yeux défaillants le

« couteau qui a servi à son crime, et que je lui dise mon adieu : Meurs, « lâche ! meurs, infâme ! meurs, assassin ! »

Et le souhait de Michaël se réalisait, car la petite barque précipitée du haut d'une montagne d'écume, venait s'abattre en tournoyant sur un des rochers de l'écueil, et les planches disjointes, fracassées, s'écartaient déjà sur l'abîme, laissant disparaître dans les vagues le pêcheur à demi évanoui.

En ce moment, un son doux et prolongé passa au-dessus de la baie, et se répéta sur l'écueil au milieu des sifflements du vent et du mugissement des lames. Cette vibration sonore et pénétrante vint frapper les oreilles de Michaël triomphant : voix éloquente, plainte douce au milieu de la tempête, qui parlait à l'insensé du ciel, de la paix, de la grande énigme de la mort et de ses devoirs de chrétien. C'était la cloche du père Patrick, sonnant à cette heure pour les marins en péril, pour les agonisants, pour les trépassés : « Et peut-être pour les coupables aussi, pensa « Michaël; pour ceux qui veulent voir dans les desseins de Dieu l'accom- « plissement des vengeances humaines, et qui se réjouissent, et qui tuent, « alors qu'il faudrait pardonner..... » Pardonner ! Était-ce donc là ce que disait la cloche du père Patrick qui, de plus en plus plaintive, de plus en plus agitée, envoyait son appel sonore jusqu'aux portes du ciel, jusqu'au cœur du chrétien ?

Elle avait parlé victorieusement, et Michaël déjà plongeant dans les vagues, à la recherche de son ennemi, entendait ces sons légers passer au dessus de sa tête comme le chant fugitif d'un ange satisfait.

Quand il regagna le rocher, soutenant Georges qui respirait à peine, la cloche sonnait encore, mais il lui sembla qu'elle avait changé de langage, et qu'elle lui envoyait maintenant de loin, à travers les ombres, un salut de reconnaissance et d'amour.

Au bout de quelques instants, les deux pêcheurs, ayant repris leurs forces, purent facilement gagner à la nage le rivage le plus voisin. Bientôt ils virent des lumières briller sur la côte. Les plus courageux pêcheurs allaient mettre leurs barques en mer. De loin Georges hêla ses amis. Ils accoururent avec des torches, et, au milieu d'eux, Etty, encore pâle de terreur et à demi folle de joie.

« Femme, nous n'avons plus de barque et c'est lui qui m'a sauvé, lui dit Georges en étendant la main vers Michaël.

— O Michaël ! de vous deux, c'est assurément vous qui êtes le plus heureux aujourd'hui ! » s'écria la pauvre femme éperdue.

Alors Michaël, à la lueur des torches, fit quelques pas vers son ennemi, et lui présenta le couteau à manche de cuivre, sans toutefois accepter la main qui lui était offerte.

« Georges, lui dit-il d'une voix troublée ; voici votre couteau que vous

aviez perdu au fond de l'écueil, la nuit même où mon filet a été rompu, coupé. Je l'y ai trouvé aujourd'hui, et je voulais vous voir mourir... Dieu a fait le reste. » Et sans entendre le cri de désespoir d'Etty, sans jeter un regard sur le visage pâle et contracté de Georges, il s'éloigna du groupe des pêcheurs et prit le chemin de la montagne.

Vingt ans se sont écoulés depuis cette époque de notre histoire. Georges et Etty élèvent maintenant une belle et nombreuse famille, et le pilchard vient encore chaque année apporter l'abondance aux pêcheurs de Newlyn. Comme le P. Patrick, touchant presque à sa quatre-vingtième année, n'était plus assez ingambe pour parcourir les sables et pour gravir les monts, il annonça un jour à ses fidèles qu'il aurait prochainement un aide et un successeur que lui enverrait son ancien couvent d'Irlande. Ce nouveau prêtre arriva bientôt en effet : c'était un homme de quarante-cinq ans environ, à la taille haute, au visage bronzé, à l'expression douce, grave et sereine. A la grande surprise de ses paroissiens, il les salua presque tous par leur nom, comme d'anciennes connaissances, et se plut à parcourir les collines, la grève, le village, en lieux qu'il aimait encore parce qu'il les avait aimés jadis.

Les caresses qu'il fit aux enfants d'Etty, et plusieurs questions qu'il adressa à ses anciens camarades, l'eurent vite fait reconnaître, et, dans le nouveau curé, on retrouva et on aima bientôt Michaël Mullighan.

C'est Michaël aujourd'hui qui, à Newlyn, console les affligés, secourt les pauvres, éclaire les faibles, et sonne, pour les naufragés, la cloche qu'il entendit jadis, sur l'écueil.

ÉTIENNE MARCEL.

M. MICHELET

ET

LA BIBLE DE L'HUMANITÉ

(Premier article.)

M. Michelet a été une des admirations de ma jeunesse et je ne saurais dire combien le souvenir de ce sentiment, si légitime alors et depuis si cruellement déçu, se représente d'une façon pénible à mon esprit au moment même où je suis en devoir d'exercer contre lui les rigueurs d'une réprobation trop méritée.

Combien, d'accord avec la génération pleine de feu et d'enthousiasme qui s'ouvrait, il y a près de trente ans, les portes de la vie, combien j'aimais à me laisser entraîner au charme de cette verve étincelante, de cette intelligence lumineuse, de cette poétique érudition qui nous conduisaient, à travers les enchantements du style et de l'imagination, dans les profondeurs du passé !

C'était l'heure de la renaissance des études historiques. Lassé de détruire, redevenu impartial à force de douloureuses expériences, le siècle nouveau, honteux des ruines qu'avait amoncelées le vandalisme de celui qui l'avait précédé et qui s'était couché dans le sang et dans les décombres, était comme affamé de justice et de savoir. On avait voulu le forcer de rompre avec ses devanciers et il se sentait confus des misères de son berceau. On l'avait vanté d'être sans aïeux et il tremblait de se voir pour ainsi dire seul sur la terre nue. Il s'approchait donc, avec un respect plein de simplicité et de bon vouloir, de ces débris désolants parmi lesquels il avait planté sa tente et qui, malgré ses ingratitudes, lui avaient servi d'assises et d'abri. Tout, ou à peu près, était nouveau pour ses loyales recherches. Sa naïveté pouvait faire sourire les vétérans de la science que l'Allemagne, que l'Angleterre, que Rome surtout, la mère tutrice des lettres, avaient conservés en regard de nos destructions ; mais cette naïveté n'était pas sans charmes, parce que surtout elle était sincère. C'était de bonne foi que M. Guizot retrouvait les germes tout puissants de la civilisation ap-

portée à l'Europe barbare par le christianisme et par l'Église ; de bonne foi que M. A. Thierry retrouvait les semences de liberté dont le moyen âge avait couvert le monde ; de bonne foi que M. Michaud redisait à la France attentive les services incalculables rendus par les croisades à l'indépendance, à la prospérité, au progrès intellectuel et artistique de l'Occident.

Que si les uns, comme les premiers que je viens de citer, laissaient encore bien des inexactitudes et bien des lacunes dans leurs réhabilitations ; ou même s'ils cédaient trop souvent, comme le second, au stérile et maladroit penchant de mettre l'histoire au service d'une opposition aussi mesquine que perfide ; que si les autres, comme le troisième, donnaient une plus ample satisfaction aux nobles instincts et aux doctrines élevées et conservatrices : tous, l'équité veut qu'on le proclame, tous étaient les pionniers courageux d'une « restauration » réelle de la sincérité et de la vérité dans l'histoire. A leur insu, ou à leur escient, ils inspiraient le goût de la justice et rétablissaient les notions du respect envers les temps, les hommes et les choses qui n'étaient plus. Or si « on ne doit aux morts que la vérité, » nos morts, à nous autres chrétiens, sont de ceux à qui la vérité suffit. Elle fait leur honneur et leur gloire.

Dans les rangs de la jeunesse, l'impulsion était ardemment suivie. Nous avions le bonheur de compter sur les bancs des écoles, des maîtres comme M. E. Dumont, dont la ferme et énergique pensée, illuminée par la foi, nous introduisait jusqu'aux entrailles mêmes de la vieille société romaine, nous montrait à nu les grandeurs et les hontes de la République et de l'Empire (1), et nous offrait dans le « *Précis de l'histoire des Empereurs* (2) » un chef d'œuvre d'enseignement en même temps qu'un hommage magnifique à la puissance régénératrice de l'Eglise sur le monde païen.

En ce temps, M. Michelet après avoir publié son premier livre, un manuel pour les Colléges, le « *Précis de l'histoire de France*, » lequel, malgré bien des erreurs nous avait charmés par l'entrain, par la vivacité, par l'éclat de ses pages, M. Michelet commençait cette *Histoire de France* qui nous ravissait, et qui depuis... !

Les deux premiers volumes avaient des aperçus tellement ingénieux, tellement saisissants qu'en réalité il nous semblait voir reparaître et revivre autour de nous ces héros, ces rois, ces docteurs, ces saintes dont la poussière avait été outragée et jetée au vent moins de

(1) *Histoire romaine*, 3 vol. in-8°. (2) Un vol. in-octavo.

cinquante années en arrière. Nous nous plongions avec des délices d'esprit dans cet océan dont les flots étaient éclairés par les reflets d'une science de franc aloi et surtout d'une loyauté ennemie des détours. Sans doute, à part nous, nous n'ignorions pas la réserve qu'exigeaient certaines idées aventurées, et même des ignorances assez étranges comme par exemple une confusion entre l'Incarnation et l'Immaculée-Conception. D'ailleurs pour la grande époque des âges chrétiens, il venait de nous être donné un ami sûr et un incorruptible témoin, un élève de M. Dumont, un serviteur dévoué de l'Église, M. Casimir Gaillardin. Ses « cahiers » étaient le fil d'Ariane dans le labyrinthe du moyen âge.

Nous pouvions donc, presque sans crainte, jouir à notre aise des élans d'enthousiasme, des éclairs de génie dont brillaient les pages de M. Michelet. Quelques-unes resteront ; et si bas que puisse descendre leur auteur, on ne les oubliera pas, ne fût-ce que celle dans laquelle il exalte avec tant d'éloquence et un sentiment si profond la sublimité du célibat religieux, de la virginité sacerdotale. Qu'on la lise : c'est notre témoin et c'est notre vengeur :

« Certes, ce n'est pas moi qui parlerai contre le mariage. Cette vie aussi a sa sainteté. Toute fois ce virginal hymen du prêtre et de l'Église n'est-il pas quelque peu troublé par un hymen moins pur ? Se souviendra-t-il du peuple qu'il a adopté selon l'esprit, celui à qui la nature donne des enfants selon la chair ? La paternité mystique tiendra-t-elle contre l'autre? Le prêtre saurait se priver pour donner aux pauvres ; mais il ne pourra priver ses enfants. Et quand il résisterait, quand le prêtre vaincrait le père, quand il accomplirait toutes les œuvres du sacerdoce, je craindrais encore qu'il n'en conservât pas l'esprit. Oui, il y a dans le plus saint mariage, il y a dans la femme et dans la famille, quelque chose d'émouvant qui brise le fer et fléchit l'acier. Le plus ferme cœur y perd quelque chose de soi. Le prêtre était plus qu'un homme; marié, ce n'est plus qu'un homme, et cette poésie de la solitude, ces mâles voluptés de l'abstinence, cette plénitude de charité et de vie, où l'âme chrétienne embrasse Dieu et le monde, ne croyez pas qu'elle puisse subsister entière au lit conjugal !...

Et que deviennent ces méditations solitaires où l'âme se retrempe devant un crucifix, les rêves mystérieux et les sublimes orages où combattent en nous Dieu et l'homme?

C'était fait du christianisme si l'Église amollie et prosaïsée dans le mariage se matérialisait dans les soins de la famille. Dès lors plus de force intérieure ni d'élan vers le ciel. Jamais une Église à prêtres mariés n'au-

rait enfanté les prodiges de l'art religieux, ni l'âme de Bernard, de Vincent de Paul ou de François de Sales, ni le génie de saint Thomas, ni tous ces ordres religieux, ni les savants et profonds Bénédictins. A de tels hommes il faut le recueillement solitaire ou le monde entier pour famille. Car voilà le chef-d'œuvre du christianisme : l'individu et les petites affections disparaissent devant les besoins spirituels et corporels de tous les hommes. Jésus-Christ a presqu'abandonné sa mère pour embrasser le genre humain, en mourant il la remit à saint Jean, pour ne penser qu'à une chose, le salut du monde entier. Il est né vierge, il est mort vierge, de là la grande consécration du célibat des prêtres » (1).

Me voilà justifié, je l'espère... Mais lui, qu'il est condamné!

Ces lignes-là ne sont-elles pas dignes du jeune professeur à qui l'on avait songé pour l'admettre à l'honneur de participer à l'enseignement du petit-fils de saint Louis, dernier rejeton verdoyant de la vieille branche aînée des Bourbons ?

C'en est assez pour concevoir de quelles amertumes nous devaient abreuver les chûtes, et j'ai presque le droit de dire les apostasies de celui que nous applaudissions alors avec la droiture de nos jeunes enthousiasmes.

Qu'elles furent profondes ces chûtes, qu'elles ont été honteuses, ces apostasies ! Je me refuse à en parcourir un à un les degrés ; et pourtant, il y a là de ces enseignements que la conscience publique ne saurait négliger ; car elle est trop portée à les oublier, quoiqu'ils la frappent, en ce temps surtout, avec des retentissements redoutables.

Comment se fit, dans l'esprit de M. Michelet, cette étrange perturbation ? Sous l'empire de quelle successive ou subite impression fut-il renversé des hauteurs sereines où il semblait se soutenir, dans les bas-fonds où nous le voyons aujourd'hui ramper ? Je ne le recherche-rai pas ; car je n'ai ni le droit ni l'envie de sonder les mystères et les abîmes de la vie intérieure des âmes.

Mais l'œuvre publique m'appartient; je suis en devoir de marquer chacun des coups cruels par lesquels ce démolisseur de sa propre renommée a renversé lui-même le piédestal que se plaisaient à lui dresser nos libres et généreuses sympathies.

L'imagination était un des côtés faibles de M. Michelet; bien souvent il avait cédé à ses illusions, et le prisme dont elle colorait ses plus sévères travaux, avait parfois jeté sur la vérité des nuances hasardées et trompeuses. Il s'y laissa entraîner, et les piéges que lui ten-

(1) *Hist. de France*, t. II, p. 168.

dit cette « folle du logis, » plus faciles à éviter dans les conceptions écrites, se multiplièrent et devinrent un péril permanent dans les improvisations de l'enseignement des chaires publiques. Il y trébucha à chaque pas; ce fut son premier écueil, d'autant plus dangereux, qu'avec l'ivresse des applaudissements d'un auditoire passionné, il s'y brisait sans retour et sans remède.

L'autre malheur de M. Michelet, compliqué d'une rare incertitude de doctrines, fut la recherche de la popularité, et quelle popularité! Non pas celle de la jeunesse studieuse, émue, ardente, un peu turbulente même qui suit les écoles de notre grande cité. Non, si cette jeunesse a ses défauts, elle a ses qualités et au premier rang, le désir de s'instruire honnêtement, loyalement, avec une pointe d'indépendance, mais sans hostilité de parti pris contre tout ce qui est respectable et sacré. La popularité qui monta à la tête de M. Michelet, ce fut la pire de toutes: celle des oisifs du quartier latin, des oracles d'estaminets, des étudiants de vingtième année.

Pour plaire à cette multitude, M. Michelet d'historien se fit pamphlétaire. Il y perdit son génie, sa réputation, et même son talent. Le châtiment fut aussi prompt qu'il fut cruel.

L'homme qui avait salué de si magnifiques accents la puissance du sacerdoce, l'héroïsme du sacrifice, la féconde abnégation du célibat, s'en vint mendier les applaudissements de la tourbe des impies et des libéraux en « : boyant à la soutane. » Il écrivit en style dévergondé et frénétique le libelle éhonté qu'il intitula : «*le Prêtre, la Femme et la Famille.* »

Je m'en voudrais de remuer ces restes immondes et oubliés d'une des entreprises de haine et de calomnie les plus acharnées et les plus vaines tout ensemble, qui aient souillé n tre siècle. Le bon sens, le goût et l'honneur public en ont fait une justice telle, que vraiment ceux qui l'ont essayé paraissent aujourd'hui plus dignes de pitié et de dédain que d'indignation et de colère.

L'Église, les ordres religieux « le prêtre » comme ils disaient, se vengèrent en faisant le bien et en pardonnant. Les catholiques, fortifiés et animés par la lutte, y gagnèrent la liberté. Quand le coup de tonnerre du 24 février eût ébranlé l'ordre social jusqu'en ses plus profondes assises, le peuple lui-même supplia le « prêtre » insulté par les professeurs et les légistes, de venir bénir les arbres de la République; des évêques, et même des moines furent envoyés par le vote universel sur les bancs de l'Assemblée souveraine; des Conciles se

tinrent publiquement par toute la France et les jésuites ouvrirent, sous l'égide de la loi, ces colléges où nous eûmes la joie de conduire nos enfants arrachées au monopole !

Quand à M. Michelet, il ne se releva pas. Obscurément convié aux conventicules de la démocratie, il y fit une pauvre figure. On le renvoya à ses rêves.

Il continua alors, en la déformant de plus en plus, son *Histoire de France*, en même temps que son imagination, l'aile traînante et incapable désormais de s'enlever au-dessus des marais du naturalisme, s'y embourba de plus en plus.

De cette « incubation » (il faut bien que je prenne les mots de M. Michelet), sortirent l'un après l'autre : l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*. Il y a encore ça et là des ressouvenirs de l'ancienne et chatoyante richesse de l'écrivain; des perles, de l'or, des diamants, traînent sur les haillons de pourpre de cette royauté en déchéance. Peu à peu tout s'use, tout se découd, tout tombe en lambeaux.

Je ne sais quel maladive et douloureuse inclination s'empare de cet esprit, jadis habitué à planer dans les sphères radieuses, le courbe sur la matière, l'y attache et l'y plonge. Il a des accès de sensiblerie niaise et de fraternité pleureuse pour la nature, pour les animaux, nos « inférieurs, » presque nos égaux à ses yeux. La vie, non pas la vie de l'âme, mais la vie du corps avec ses phénomènes, douloureux et humiliants, le captive et l'enivre. Tous les échos des bacchanales antiques semblent retentir dans sa prose pour avilir sa pensée; il y a comme des restes des abominations du paganisme. On dirait que cet Epiménide revient des mystères de la bonne déesse et qu'il chancelle épuisé sur les convulsions des Corybantes.

Alors il jette au public, au public avide de ces sortes de régals, l'*Amour* et la *Femme*; l'amour pas même l'« hérôs», un peu épuré des Grecs, mais le Cupidon vulgaire et presque bestial : la femme, non pas l'Eve régénérée, non pas la Vénus Uranie, mais l'Aphrodite, mais plus bas que cela, la Mylitta !

Je l'avoue, cette espèce de débauche de cœur et d'esprit, qui n'altère pas, paraît-il, les qualités de l'homme dans la vie privée, dans la famille et au foyer domestique, mais qui dans le silence du cabinet et de propos délibéré, fait glisser un vieillard à cheveux blancs à travers les cercles implacables d'une dégradation volontaire; qui éteint successivement les inspirations élevées, le goût des nobles travaux, l'intelligence même de l'histoire, et jusqu'au sentiment de la

pudeur ; c'est un spectacle navrant, et rien n'excite avec plus de dégoût une tristesse plus amère.

Tel est pourtant l'hiérophante qui vient de publier la « *Bible de l'humanité.* »

La « Bible de l'humanité » ? l'autre, la vraie Bible, la « sainte Bible », comme dit la vénération des siècles, ne lui suffit pas apparemment!

Mais quel est donc ce livre ? Quelle valeur a-t-il ? N'est-il pas au dessous de ce que M. Michelet a écrit de plus faible et de plus bas ?

C'est ce que je veux examiner rapidement. Je tiens d'avance mon cœur à deux mains pour ne pas en laisser sortir ici le cri qui s'échappait à la lecture de chacune de ces pages.

Le nom de la Bible est sacré ; il ne peut pas être pris en vain ; le nom de l'humanité ne saurait être le jouet de la fantaisie, du roman ou du mensonge ; car l'humanité, c'est la race d'Adam, créée de Dieu à son image, et rachetée par le sang de Jésus-Christ ; on n'y touche pas impunément. Encore un coup, donc, qu'est-ce que la « Bible de l'humanité ? »

HENRY DE RIANCEY.

L'ÉVÊQUE DE TULLE

Chrysostôme est à Paris. Il a ouvert ses lèvres d'or, il a parlé, et depuis plusieurs jours nous sommes convoqués aux fêtes que donne cette parole. Les foules s'empressent, les églises sont trop étroites. De proche en proche, on se communique cette nouvelle : « Un grand « poëte et un grand théologien sont montés dans la chaire de vérité, « et ces deux ne sont qu'un. Venez entendre l'évêque de Tulle, l'é- « vêque *bouche-d'or.* » On est venu. Parmi nos églises, Dieu a choisi la plus vaste afin que, dans la plus grande assemblée possible, le plus d'auditeurs possible entendissent la voix de ce charmeur d'oreilles et de ce charmeur d'esprits. Un silence s'est fait, et on a tout à coup entendu une voix grave et joyeuse, austère et colorée, chaude, brillante, enflammée : et cette voix était en effet celle de l'antique théologie, qui s'était vaillamment emparée du rhytme et de l'image, qui avait eu l'audace enfin de devenir poétique comme au temps des Pères de l'Église. Depuis longtemps on attendait cette réconciliation difficile : on était fatigué, dégoûté de la poésie qui s'obstinait à n'être point théologique, et de la théologie qui s'obtinait à n'être point poétique. On a été surpris, on a été ravi de voir enfin cette alliance si désirée se réaliser, sans effort et naturellement, dans la plus simple, dans la plus spontanée de toutes les paroles. Ne cherchez pas ailleurs la cause des triomphes de Mgr Berteaud: elle est dans cette noble aspiration de notre siècle qui veut voir le Beau et le Vrai réconciliés, unis et confondus. D'ailleurs, il faut le dire : la gloire de l'évêque de Tulle ne date pas d'hier; mais elle est plus jeune encore aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Les vraies gloires sont celles qui ont de ces rajeunissements.

Nous l'avons entendue, cette voix puissante et sans apprêt; nous l'avons entendu, celui que nous avons appelé ailleurs « le plus poëte « des théologiens et le plus théologien des poëtes. » Et voici qu'aujour-

d'hui nous nous proposons d'analyser ce génie synthétique et de faire un portrait de cette physionomie si une et si complexe. Quelque vastes que soient les cinq nefs de Saint-Eustache, tous les chrétiens de Paris n'y ont pu trouver place; et combien de catholiques, loin de Paris, sont légitimement avides d'entendre au moins quelque écho de la grande voix! C'est pour ces *déshérités* que nous allons essayer de peindre au naturel le plus naturel de tous les orateurs.

I

Certaines éloquences portent couronne : on peut le dire presque sans figure. La parole de l'évêque de Tulle porte un beau diadème, où brillent, comme incomparables diamants, la Poésie et la Doctrine. Mais le premier caractère de cette éloquence est certainement la spontanéité; et c'est celui qu'il nous faut étudier tout d'abord. Peu d'orateurs possèdent autant de mémoire, peu savent en faire un usage aussi modéré. Il s'élève, inspiré, jusqu'à la chaire sacrée sans avoir confié rien de particulier à sa mémoire. Il a des ailes pour ainsi dire. Les orateurs mnémotechniques ressemblent aux harangueurs de Tite-Live; notre grand évêque n'a de ressemblance qu'avec les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont les discours n'ont jamais senti l'huile. Montaigne a dit que la parole « doit être telle sur le papier qu'à la bouche; » mais le programme de Montaigne n'a pas été réalisé par lui. L'orateur de Saint-Eustache le réalise sans y penser. Sa seule préparation, c'est sa prière. Puis il se lève, très-grave et très-épiscopal; il ouvre les digues de sa parole : elle coule. Pas d'exorde, pas de *points*, pas de péroraisons conformes aux petites formules de la rhétorique.

On nous parlait récemment d'un bon prêtre qui s'est vanté toute sa vie d'avoir fait un jour certain sermon « *en trente et un points!* » Mgr Berteaud est bien l'antithèse de cet orateur trop méthodique. Il ne divise pas en morceaux le torrent impétueux de son discours. Il n'a pas été non plus aux écoles de déclamation; ses bras ne décrivent pas des courbes raisonnées, son geste n'est pas studieusement varié; sa voix elle-même est simple, et il est loin de ressembler à ce Gracchus qui se faisait accompagner au Forum par des joueurs de flute afin « de se donner le ton. » Loin, bien loin de toutes ces coquetteries d'orateurs féminins! Mgr de Tulle jette sa charité dans sa parole, fait circuler sa charité dans ses mains et dans ses bras, il la fait très-naturellement

resplendir sur son visage; c'est assez. J'avouerai très-volontiers qu'il pourrait néanmoins se tracer et suivre un plan plus régulier, et que ses auditeurs retiendraient plus aisément un discours dont les grandes lignes seraient plus accusées. Il est très-vrai que ce noble voyageur abandonne souvent la route royale, la grande route de son sujet principal, et qu'il se jette amoureusement dans les chemins de traverse; et même — devons-nous l'avouer — les chemins de traverse sont eux-mêmes abandonnés par cet admirateur candide de la nature qui se lance dans les demi sentiers des blés ou des vignes, quand il ne s'aventure pas jusque dans les taillis et les forêts. Petite, très-petite critique! Ils sont si frais, si fleuris, si odorants, ces sentiers non frayés; et le voyageur nous en rapporte de si beaux bouquets de fleurs des champs. Je vous dis que ce grand orateur n'a aucune coquetterie : est-ce que la beauté vraie, est-ce que le génie pourraient être coquets? Notre évêque ne réserve même pas pour la fin de son discours ce qu'on appelle en rhétorique « le trait final. » Il aurait bonne grâce à terminer par un coup de foudre; point; il lance le tonnerre, et puis il entre dans un parterre de roses. C'est là qu'il vous laisse en descendant de chaire : il vous a portés au Thabor, et à la fin, vous vous retrouvez dans le coin parfumé d'un jardin plein de fleurs. Rien ne nous empêchera d'aimer passionnément ce genre d'éloquence.

Voyez l'évêque de Tulle en chaire : au milieu même de ses plus belles inspirations, il conserve une simplicité presque champêtre. Il vient d'exposer une doctrine toute nouvelle, profonde, sublime : le voilà qui jette un regard scrutateur sur ses auditeurs émerveillés et qui leur lance un mot simple, populaire, pour leur bien clouer cette doctrine dans la tête. Ce sont des clous de fer qui attachent ces diamants. Il n'est jamais si beau à voir que dans ces instants qu'on aurait tort de croire vulgaires : frémissant d'enthousiasme ou d'indignation, il a des gestes terribles et des regards presque farouches; il bondit, il a de magnifiques trépignements, des cris sublimes. Il s'indigne contre le langage qui ne suffit pas à sa pensée; il crée une foule de mots nouveaux, et il les crée de la façon la plus heureuse; ce sont des mots très-viables. Notre français n'est pas assez riche pour la richesse de cette intelligence : cet orateur est véritablement un dompteur de mots. Qui pourrait lui reprocher ces néologismes spontanés? Il nous est arrivé d'entendre rire, à côté de nous, de ces hardiesses philologiques. Eh quoi! faudra-t-il que j'apporte à

l'Eglise un dictionnaire de l'Académie, et que dans les plus beaux passages, je me dise à moi-même : « Attendons, attendons, et voyons, avant d'admirer, si l'Académie le permet. »

Le second caractère de cette grande parole que nous étudions, c'est la poésie ; et ici, nous nous sentons heureux de pouvoir faire au moins quelques citations. Il est si doux de se taire pour céder la parole aux éloquents.

La poésie de l'évêque de Tulle présente, à nos yeux, presque tous les caractères de la poésie orientale, et c'est avec raison qu'on l'a comparé aux Pères de l'Église grecque. Il n'a pas en effet la tempérance un peu rude, la sobriété un peu austère des Pères de l'Occident latin. Avez-vous quelquefois remarqué la différence profonde qui sépare la liturgie romaine des liturgies orientales ? A Rome on est concis, net, serré ; dans l'Orient il y a effusion, il y a opulence, il y a éblouissement. L'évêque de Tulle est un évêque d'Orient ; s'il ressemble à un docteur, c'est à Grégoire de Nazianze. Ou plutôt, suivant nous, il est un composé admirable, une mixtion merveilleuse de Grégoire de Nazianze et de Tertullien. Il a la force de celui-ci, il a l'imagination de celui-là ; il a les indignations du latin, il a la grâce et la fécondité du grec ; il sait foudroyer comme Tertullien et attirer comme Grégoire. J'en appelle à tous ceux qui ont longtemps étudié Mgr Berteaud ; il y a deux caractères principaux dans sa physionomie : le geste terrible de son bras, quand il est courroucé contre les impies qu'il appelle « *ces gens-là*, » et le beau sourire de son visage, quand il parle des petits enfants. Eh bien ! ce bras, c'est celui de Tertullien ; ce sourire, c'est celui de Grégoire !

Il est d'ailleurs aisé de voir qu'il est un évêque campagnard, n'aimant pas les villes, se plaisant dans les bois et dans les prés. La plupart de ses images sont empruntées aux champs. Il aime surtout à parler des fleurs, et en particulier des roses. Les mots : « parfum, odorant, embaumer » reviennent cent fois dans chacun de ses discours, et il ne se lasse pas de les appliquer à l'éternelle Vérité qui est pour lui le parfum éternel. Il a le talent rare de rajeunir sans travail les vieilles métaphores et de les remettre en circulation, comme des pièces de monnaie qu'on aurait fait splendidement reluire. Tout lui est matière à comparaisons, et il est presque inutile d'ajouter qu'il possède à fond la science difficile du symbolisme chrétien. Il sait par cœur le *De re symbolica* du cardinal Pitra et en fait de nombreuses applications avec un bonheur toujours nouveau. Presque toujours,

c'est par une image gracieuse qu'il commence ses discours, et il s'empare par là très-aisément de l'âme de son auditoire. La première fois qu'il parla à Saint-Eustache, un soleil radieux pénétrait dans cette incomparable basilique par toutes ces belles entrées que les architectes du moyen âge ont ménagées au soleil dans leurs édifices lumineux. L'évêque vit ces traînées de lumière et tout d'abord : « J'aperçois, s'écria-t-il, de beaux rayons d'or : c'est un glorieux symbole que le ciel m'envoie. Les rayons qui illuminent cette église sont l'emblème de Jésus-Christ, et ce soleil nous représente le soleil de la Vérité (1). » Et il commençait un autre discours en ces termes : « Tout-à-l'heure, en sortant du *sacrarium*, j'ai vu un groupe de petits enfants qui se sont approchés de moi. Oh ! les grâcieux introducteurs de l'évêque à la chaire sacrée ! » (2) Ce spectacle des petits enfants émeut toujours les entrailles de ce père. Un autre jour, il se laisse encore aller à ce cher sentiment : « Je viens de voir un petit enfant que sa nourrice tenait entre les bras. On allait le baptiser. En vérité, ce petit enfant est revenu très-*agrandi* au toit maternel. Ah ! autrefois, quand les triomphateurs revenaient du champ de bataille, on renversait des pans de muraille pour les laisser passer. Et vous aussi, ouvrez, ouvrez largement les portes de votre demeure pour laisser passer cet être agrandi, ce petit surnaturalisé, ce charmant et véritable triomphateur. » (3) Et que dire de ce mot touchant : « Le premier banc-d'école d'un petit enfant, c'est le bras de sa mère. » (4) En le disant, le doux évêque montrait son bras, son bon bras paternel, où tant de petits enfants sans doute ont été soutenus et bénis !

Tout est imagé, tout est rhytmé, tout est poétique dans la parole de Mgr Berteaud. Oh ! les pauvres têtes que celles de ces rhéteurs, disant qu'il faut « écrire en vers pour être poëte. » Oh! les pauvres livres que les Traités de rhétorique, où l'on trouve encore de telles platitudes ! La vraie poésie, n'est-ce pas le Rhythme et l'Image au service de la Vérité ! Écoutez plutôt notre grand orateur, notre grand poëte. Et ici nous voulons renoncer à enfiler dans le fil grossier de notre commentaire les admirables perles de sa parole. Nous allons renverser la boîte aux perles, nous allons vider l'écrin pêle-mêle sous les yeux éblouis de nos lecteurs :

(1) Discours du 6 novembre à Saint-Eustache.
(2) Discours du 19.
(3) Discours du 13.
(4) Discours du 19.

Avez-vous assisté à une Confirmation dans nos campagnes chrétiennes. O le beau jour! Les petits bergers arrivent, et les bergères leurs sœurs. Il y a dans l'air des ruisseaux d'harmonie qui déchirent les nuages. On voit sortir les petites filles vêtues de blanc, les petits garçons aussi. Et ces magnifiques *théories* se déroulent le long des prés verts, sous de belles haies d'églantiers. Et voici qu'on appelle l'Esprit-Saint, cet Esprit qui est l'insinuateur de la Parole. Et tous ces petits lui crient : « Enrichissez nos gorges de discours, *sermone dites guttura.* » « Nous voulons être, ajoutent-ils, de beaux diseurs, des docteurs illustres : nous voulons savoir la foi, nous voulons défendre notre condition sacrée. Venez, Esprit-Saint, venez. » Ah! si Pythagore et Platon avaient pu considérer un tel spectacle, quel étonnement! « Quelles sont, se fussent-ils écriés, ces *théories* mille fois plus belles que celles de Corinthe et de Delphes? Quel est ce théurge en robe de lin? » Et qu'eussent-ils dit, s'ils avaient entendu l'évêque interrogeant ces enfants. Eh! sans doute, ces petits parlent patois, et les savants méprisent ce langage. Mais il n'importe : les patois ne résistent pas au Verbe : le Verbe y rayonne, y éclate, y rutile... Dans nos campagnes chrétiennes, le Verbe parle et les enfants répondent (1)...

***

Un jour la terre a frémi, l'air s'est ému, les soleils, le ciel tout entier, les fraîches rosées, les trois règnes de l'univers visible, tout s'est agité. Et pourquoi ces frémissements? C'était pour composer la chair, le vêtement du Sauveur qui allait naître. C'était pour ce Fils très-beau d'un Père très-beau; car comme l'a dit un docteur : *Pulcherrimus pater pulcherrimum filium genuit* (2)...

***

Voyez Jésus-Christ à la crèche : il est tout petit; il a une forme bien médiocre, bien humble; c'est cependant de là que s'exhalent tous les baumes. Ce petit grain de sénevé, tout petit qu'il est, est capable de beaucoup. Il porte dans ses flancs une chaleur brûlante, et quand on s'avise de le broyer, c'est alors qu'il exhale au loin ses odeurs. Quand le Christ est outragé, quand il est broyé, c'est alors qu'il resplendit, qu'il parfume davantage. Et de même son Église. Elle est enracinée en lui; elle est fille de ce petit grain de sénevé illustre. Plus on cherchera à la broyer, plus on la rendra odorante (3)...

***

Pendant les belles cérémonies de la consécration d'une église, l'évêque, avec son bâton d'or, trace sur une poussière étendue les lettres de l'alphabet. Et, en ce moment, il semble que ces lettres parlent, que ces al-

(1) Discours du 18 novembre, à Saint-Eustache.
(2) Discours du 6 novembre, à Saint-Eustache.
(3) Discours du 20 novembre, à Sainte-Elisabeth.

phabets ambitieux ont une voix et s'écrient : « Prenez-nous, prenez-nous, et arrangez-nous. Faites avec nous des discours éloquents, faites de beaux poëmes, faites de la grande et savante controverse ; portez-nous ainsi sous le chaume ou dans le palais des rois. Prenez-nous, arrangez-nous, et que le Verbe soit caché en dessous, et que par nous le Verbe soit béni (1)...

* *
*

La chaîne d'or d'Homère est vaincue. Vous le savez : il y avait une chaîne d'or que portait Jupiter dans ses terribles mains, et il y tenait suspendus le monde, les océans, les dieux. Mais notre Dieu à nous est Amour. C'est nous au contraire qui l'enchaînons avec nos prières, anneaux resplendissants qui montent jusqu'au ciel. Dieu est le captif des âmes (2)...

* *
*

L'Eucharistie est le vrai principe de l'égalité parmi les hommes. Quand le prince a mangé, quand le mendiant a mangé, c'est la même chose. Est-ce qu'il y a une eucharistie royale et une eucharistie plébéienne (3) ?..

* *
*

Qu'ils sont malheureux ceux qui désertent l'Eucharistie ! Ils ne mangent pas Dieu, ils commencent dès ici-bas le jeûne de l'enfer. L'enfer, c'est le jeûne de l'eucharistie dévoilée. Les damnés sont des jeûneurs de Dieu. Ils ne peuvent point participer à la Raison universelle, à la Lumière, à la Charité infinie. On parle de ceux qu'on enfermait autrefois en des donjons de granit et qu'on laissait mourir de faim. Les damnés sont bien plus à plaindre. Et ils commencent leur jeûne dès ici-bas : c'est être bien pressé. Le paradis aussi commence sur la terre. Il est là, dans les tabernacles, dans les âmes des enfants et des saints. Nous sommes déjà ici-bas assis à la droite de Dieu, sur des chaises de paille, il est vrai, mais le reste est une question de temps (4).

* *
*

S'il vous arrive de paraître au milieu de certaines gens auxquels Jésus-Christ déplaît, relevez la tête, et, comme le dit un Père, ayez du front, *sitis frontosi*. Vos fronts n'ont pas été envain sculptés, ciselés par la main de l'évêque. Ce n'est pas en vain que l'Eglise y a attaché de superbes audaces et des effronteries divines. Rendez, rendez témoignage à la Vérité (5).

Arrêtons-nous : suivant la phrase banale, « il faudrait tout citer. » Nous avons hâte, d'ailleurs, d'en arriver au plus riche, au plus beau des trois fleurons qui surmontent le diadème de notre orateur, à la Doc-

(1) Discours du 13.
(2) Discours du 18.
(3) Idem.
(4) Idem.
(5) Discours du 6

trine. Après l'avoir seulement entendu pendant deux minutes, il est très-aisé de s'apercevoir que l'évêque de Tulle est un de nos plus profonds théologiens. Il est même un des érudits de la théologie : peu d'hommes ont lu autant d'in-folios, mais surtout peu d'hommes ont mis autant d'intelligence dans leurs lectures. Les plus fanatiques lecteurs ne sont pas toujours les plus intelligents ; surtout ils ne sont pas les plus jeunes d'esprit et de cœur : il semble que les bibliothèques ont le don de rendre vieux leurs visiteurs les plus assidus, et que les in-folios communiquent aux âmes je ne sais quelle décrépitude prématurée. Tout au contraire Mgr Berteaud puise une jeunesse ardente dans la poudre des bibliothèques : il s'y sent pousser des ailes quand les autres y perdent les leurs ; il y devient aigle quand les autres y prennent des habitudes rampantes. Il fait passer rapidement dans sa propre substance la substance des vieux théologiens ; il a le don de l'assimilation à un degré étrange. Il n'est pas rare que, durant tout un quart d'heure, il cite de mémoire quelque Docteur, quelque Père de l'Église. Cette fidélité de ses souvenirs n'est comparable qu'à la beauté originale de ses commentaires et à l'énergie de ses traductions. Quel traducteur ! Dans l'hymne *Veni Creator* se trouve ce beau vers : *Sermone ditans guttura* ; j'ai là, sous les yeux, une ancienne traduction bien ridicule de ces trois mots : « C'est vous seul qui faites publier ses merveilles et chantez dignement ses louanges. » Quatorze mots au lieu de trois. Notre orateur, lui, traduit avec une superbe brutalité : « Enrichissez nos gorges de discours. » Et ainsi du reste. Les Pères qu'il se donne le plus souvent la peine de traduire, sont ceux qui ont avec son propre esprit le plus d'harmonie et de ressemblance : c'est saint Denys l'aréopagite dont il a souvent l'élévation métaphysique, c'est Tertullien, dont il a le tonnerre, c'est saint Augustin dont il a l'ampleur surnaturelle, ce sont les Pères grecs dont il a la poésie. Il est presque superflu d'ajouter qu'il aime saint Thomas d'Aquin, mais nous n'avons pas été peu satisfaits d'apprendre qu'il avait pour Duns Scot une affection toute particulière, et qu'avec toutes les réserves nécessaires il lui avait emprunté quelques points de sa doctrine sur l'incarnation.

Nous voudrions cependant donner une idée, (ou comme le disait si bien le dix-septième siècle) un *crayon* de la doctrine théologique de Mgr Berteaud. Bien que ce soit chose téméraire d'essayer, essayons. Pour ne rien avancer d'incertain, nous nous servirons uniquement, en cet exposé rapide et incomplet, des discours que nous avons nous-même entendus et recueillis.

Dans toute harmonie, dans toute pièce musicale, il y a une *dominante* : dans toute doctrine aussi, cette *dominante* existe. Cherchez bien, vous la trouverez. Tout homme, tout génie même a une idée favorite qui est le terme de toutes ses autres idées, qui donne le ton aux autres, autour de laquelle se groupent toutes les autres comme pour lui former une cour. Mgr de Tulle n'a pas échappé à cette loi : mais qu'elle est belle, qu'elle est élevée sa pensée dominante! C'est l'Incarnation du Verbe, dans toute son économie, dans toutes ses harmonies. Mgr Berteaud voit partout le Verbe incarné, toujours il parle de Lui, et le nommant toujours, il ne se répète jamais. Mais ce qu'il voit surtout dans l'Incarnation, c'est que le Verbe s'est incarné pour nous, et que NOUS SOMMES DES DIEUX PAR PARTICIPATION. « L'humanité, dit-il, est le second Dieu. » A ces mots il relève la tête, et de là vient cette belle fierté que respirent tous ses discours ; de là viennent ces cris : « Allons, allons, soyez superbes, soyez fiers, » ces grands cris qui éclatent tant de fois dans chacun de ses discours. Qui donc a pu croire que ces paroles sont une sorte d'attentat à l'humilité chrétienne? L'évêque de Tulle promenant ses yeux sur son auditoire, y voit autant de membres réels de Jésus-Christ, autant de divinités, autant de dieux par participation. Il constate uniquement un grand fait théologique : c'est de la clairvoyance, ce n'est pas de l'orgueil.

L'Incarnation, voilà pour notre grand orateur la solution de tous les problèmes, non pas seulement de l'ordre religieux, mais encore de l'ordre politique et social. Par l'incarnation décrétée de toute éternité, Dieu le Père a eu sur la terre le grand, l'immaculé Témoin dont il avait besoin; et Mgr de Tulle a voulu développer dans son premier discours cette belle doctrine du Témoignage. Il a fait voir le grand témoignage existant sur la terre dans Jésus-Christ *figuré* par Abel, dans Jésus-Christ *immolé* sur le Calvaire, dans Jésus-Christ qui est *continué* ici bas en qualité de témoin par l'Église, par les martyrs, par tous les fidèles.

Par l'incarnation, s'illumine toute la nature humaine : « C'est *pour* DIVINISER *l'homme* que Dieu a pris cette nature. » Et là se retrouvent les doctrines des scolastiques sur la convenance de l'incarnation, sur cette beauté intime du plan divin. L'homme représentait, résumait, renfermait en lui l'univers matériel et l'univers spirituel ; il était le trait d'union, le pont jeté entre les deux mondes ; mais Jésus-Christ représente, résume, renferme en lui l'univers tout entier, le monde des esprits et le monde des corps, la nature humaine et la nature

divine; il s'agenouille ainsi devant le Père, et il agenouille avec lui cet univers tout entier; c'est un Dieu adorant devant un Dieu adoré, un Dieu glorifiant devant un Dieu glorifié. Et voilà le seul culte digne de Dieu; voilà le seul bonheur digne de l'homme uni à Jésus-Christ, membre réel de Jésus-Christ!

Par l'incarnation, les anges ont eu là-haut le texte de leur épreuve. Il y a eu deux *présentations* de Jésus-Christ : la première aux anges, la seconde à la terre, et les anges tombés sont ceux qui ont été jaloux de l'incarnation, ceux qui n'ont pas dit comme saint Michel : QUIS UT JESUS? Une des thèses les plus aimées de l'évêque de Tulle, c'est la supériorité qu'il accorde à l'homme sur l'ange : « L'homme, suivant de célèbres docteurs, a sur l'ange des supériorité réelles : si l'ange, comme esprit, va plus vite au terme, nous, avec notre esprit et notre corps, nous sommes plus larges, plus vastes que lui. Nous sommes un abrégé de l'univers entier; nous en renfermons tous les règnes. » Et le poëte ajoute : « Voyez ce petit enfant qui va apprendre les syllabes d'or du catéchisme : c'est l'univers en petit, c'est le monde tout entier, ce sont toutes les manifestations de Dieu au dehors qui vont s'asseoir avec lui sur un banc de chêne! (1) »

C'est par l'incarnation que la Vierge Marie a pris une place si magnifique dans le plan divin. Son *fiat* a été attendu de Dieu; elle a été par ce *fiat* la corédemptrice du genre humain; et comme le dit si bien Mgr Berteaud, elle a véritablement contribué par ce *fiat* à la dilatation, à l'agrandissement de Dieu (2).

L'Église n'est que l'incarnation continuée dans le monde; l'Eucharistie n'est qu'une incarnation personnelle en chacun de nous, ou en d'autres termes: « une diffusion de l'incarnation » (3). Et c'est à cause de cette incarnation que l'évêque de Tulle, jetant un regard fier sur notre terre, la considère comme le centre théologique de tous les mondes. Jamais on n'a autant estimé que Mgr Bertaud, la terre qui a reçu l'empreinte des pieds de Jésus-Christ. Tous les soleils pâlissent à ses yeux, et en comparaison de cette chère planète, toutes les étoiles ne lui paraissent que d'humbles et médiocres satellites. Ces astres forment l'armée du roi : mais c'est la terre qui porte couronne.

C'est encore par l'incarnation que cette noble terre reçoit son gouvernement surnaturel. L'Infaillibilité habite parmi nous, sa maison est à Rome : c'est le vicariat du Verbe incarné; c'est la

(1) Discours du 6 novembre.
(2) Discours du 17 novembre.
(3) Discours du 18.

suppléance divine du divin professeur de toute vérité. Et qu'est-ce que c'est que le progrès ici-bas, si ce n'est l'achèvement à travers les siècles du corps de Jésus-Christ : « Dieu se complète sans cesse dans l'homme qui est le second Dieu ; *Dieu se fait* en nous. Il se fait, il se dilate, il grandit, NON PAS EN LUI-MÊME ET PAR LUI-MÊME, PUISQU'IL EST INFINI, mais dans la personne de l'homme. Il faut que nous grandissions de la sorte. Il faut que nous ayons avec Jésus-Christ des adhérences de plus en plus intimes, que nous nous développions, que nous atteignons enfin toute notre stature. Il y a là un progrès réel qui se fait au dedans des âmes, et non pas au dehors ; qui se fait par la vertu et non par les découvertes des savants ; et ce progrès ne s'arrêtera qu'à la fin des siècles, quand l'humanité aura conquis sa vraie taille. Tant que cet achèvement ne sera pas accompli, les soleils ne seront pas fracassés et l'univers subsistera. » (1) O grande, ô magnifique doctrine !

Mais qu'est-il besoin de tant de développements ? Mgr de Tulle a consacré à l'incarnation un discours tout entier : le temps n'est pas loin où ce discours sera publié et où nos lecteurs pourront l'avoir sous les yeux. Cette lecture leur sera nécessaire. On juge mal de la beauté d'un marbre lorsqu'on en voit seulement quelques éclats, quelques poussières : il faut voir le bloc dans sa belle intégrité.

Qu'il nous soit permis seulement de signaler à la fin de cette étude, tout le bien qu'ont déjà produit la doctrine et les enseignements de l'évêque de Tulle. Il ne laissera point Paris dans l'état où il l'a trouvé. Ce n'est pas en vain que des milliers d'auditeurs auront senti, en l'entendant, que leur âme se dilatait et grandissait ; ces milliers d'âmes agrandiront sans doute et surnaturaliseront des milliers de familles. Ce n'est pas en vain que l'illustre orateur a mis tant d'obstination à prononcer les mots *beau* et *beauté*. Ce n'est pas en vain qu'il a essayé de nous inspirer des fiertés nouvelles. Il y aura des dilatations inattendues. Les théologiens et les poëtes comprendront enfin, que *rien n'est plus théologique que la poésie, que rien n'est plus poétique que la théologie.* Les vieux programmes de nos études classiques recevront peut-être un contre-coup salutaire, et l'on ouvrira les portes plus larges à ces Pères de l'Église, à ces Docteurs que notre grand évêque traduit si bien, qu'il commente et complète si lumineusement. Et il y aura aussi, à cause de cette parole, une recrudescence d'amour pour les

(1) Discours du 6 et du 19 novembre.

doctrines romaines que Mgr Berteaud a si énergiquement professées du haut de la chaire.

Non, non, ce n'est pas en vain que cet orateur et ce poète aura passé au milieu de nous. Nous avons lu, dans une légende de la Perse, qu'un Génie étant un jour descendu dans un pays où tous les hommes étaient de petite taille, eut pitié de cette infirmité et fit un grand prodige : il les réunit dans une grande plaine et à mesure qu'il passait devant leurs rangs pressés, tous ces hommes grandissaient, grandissaient merveilleusement. Les nains devenaient des géants.

C'est, au moral, ce que Mgr Berteaud vient de faire à Paris. Il a passé devant les âmes.

LÉON GAUTIER.

TRADUCTION

DANS TOUTES LES LANGUES DE

LA BULLE INEFFABILIS

PAR LAQUELLE

N. S. P. LE PAPE PIE IX

A PROCLAMÉ DOGME DE FOI

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE

Le journal *Le Monde*, dans son numéro du 1er juin 1863, s'exprimait en ces termes au sujet de cette pieuse et vraiment catholique entreprise :

« Quand nous avons rendu compte de l'érection et de l'inauguration de « la statue colossale de Notre-Dame de France sur le rocher Corneille, au « Puy, nous avons fait connaître l'existence et nous avons donné l'ana- « lyse d'une très-riche *collection de documents relatifs à la définition du « dogme de l'Immaculée-Conception*, « collection due à l'initiative de Mgr « de Morlhon et aux persévérantes recherches de M. l'abbé D. Sire, direc- « teur au séminaire de Saint-Sulpice. » (Voyez le feuilleton du 31 octobre et du 7 novembre 1864.)

« M. l'abbé Sire, non content d'avoir formé cette précieuse collection « et d'en avoir fait hommage a la cathédrale du Puy, où elle restera « comme un monument *littéraire* à côté du monument *artistique*, a eu, dès « 1860, la pensée de faire traduire dans toutes les langues le principal « de ces documents, celui qui a été comme le centre auquel se rapportent « tous les autres, c'est-à-dire la bulle *Ineffabilis*, et de l'offrir au Souve- « rain Pontife qui a eu la gloire de proposer à notre foi le mystère de « l'Immaculée-Conception.....

« Mgr Lavigerie, auditeur de Rote pour la France, ayant eu l'honneur « d'être reçu au Vatican, a demandé à Sa Sainteté de vouloir bien auto- « riser M. l'abbé Sire à lui dédier ce recueil intéressant; Pie IX a daigné « agréer cette demande avec beaucoup de bonté et se réjouir d'un dessein « si pieusement ingénieux. »

I

Le projet de M. l'abbé Sire était chose bien hardie, car la bulle *Ineffabilis* est d'une grande étendue, et il s'agissait d'obtenir, non pas une collection de quelques traductions déjà faites, mais une collection de traduc-

tions très-nombreuses, qui étaient presque toutes à faire, et qu'on demandait aux divers pays du monde catholique, chaque peuple étant invité à accepter la Bulle, en la faisant passer dans sa langue, et à la renvoyer en action de grâces à Pie IX, pour qu'elle puisse être conservée comme un monument précieux aux archives du Vatican. Il s'agissait d'obtenir, non pas des traductions quelconques, faites par des hommes peu compétents, mais des traductions soignées, dues aux hommes les plus versés dans leur littérature nationale *et déclarées fidèles par la plus haute autorité ecclésiastique de chaque pays.* Mais autant ce projet était difficile à réaliser, autant il était beau en lui-même et capable de se faire accepter. Aussi, tous ces obstacles ont été bien vite écartés : de tous côtés on s'est empressé de répondre à l'appel de M. l'abbé Sire, comme on s'était empressé de lui venir en aide pour la *Collection de documents.*

Le programme tracé aux traducteurs était conçu en ces termes :

« La traduction doit être manuscrite, faite avec soin, en caractères du « pays, sur un bon papier, blanc ou de couleur, ayant 28 centimètres de « haut sur 22 de large, avec une marge d'au moins 4 ou 5 centimètres tout « autour de l'écriture. Autant que possible, on doit orner cette marge « dans le goût du pays. De plus, on est invité à placer en tête de la tra- « duction, sur une feuille distincte, et ornée dans le même goût, le titre « suivant : *Traduction de la Bulle Ineffabilis en langue...* (mettre le nom « de la langue). »

Ces quelques lignes ont suffi pour provoquer dans l'univers entier l'émulation d'un grand nombre de personnes, qui n'ont reculé devant aucune difficulté pour donner à leur patrie une place d'honneur dans ce recueil destiné au Vicaire de Jésus-Christ.

II

Déjà M. l'abbé Sire a entre les mains de véritables chefs-d'œuvre de calligraphie et d'ornementation, qui rappellent les plus beaux manuscrits du moyen âge.

Mentionnons tout d'abord le *texte latin*, destiné à servir comme de point de départ; il a été exécuté, sur velin, par les soins des révérends Pères Jésuites du collége de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard, avec une magnificence vraiment princière; ici la reliure elle-même est admirable; elle a été faite par M. Lesort, d'après les indications de ces Pères, avec un goût exquis. Ce splendide volume a été présenté, en juillet 1863, par M. Carrière, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, à Sa Sainteté Pie IX, qui a daigné apposer à la fin de la Bulle sa signature.

Après le texte latin, il est juste de citer en première ligne la *traduction française*, qui est, dans son genre, une œuvre plus précieuse encore; car elle offre, à chacune de ses pages, une nouvelle merveille de décoration gothique, due au zèle intelligent et délicat des Dames de l'*Assomption*

d'Auteuil. Les religieuses de *Notre-Dame de Sion* ont fait un travail analogue, en reproduisant les plus beaux dessins des livres publiés par M. Curmer : l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, *les Heures d'Anne de Bretagne*, le *Nouveau-Testament*.

Les religieuses du *Sacré-Cœur* se sont partagé, avec ces Dames, l'honneur d'embellir et de rendre de plus en plus précieux un recueil, où le mérite de la calligraphie et de l'ornementation le disputera, grâce à leur zèle intelligent, à celui de la linguistique. Elles ont composé un très-grand nombre de *titres de Bulle*, qui feront un jour l'admiration de tous les connaisseurs.

Les religieuses de *Marie réparatrice*, de la *Retraite*, de *Notre-Dame*, (maison de la rue de Sèvres, dite *des Oiseaux*, maison du boulevard Monceaux, dite *du Roule*, maison de l'*Abbaye-aux-Bois*), ont voulu coopérer elles aussi à une œuvre si intéressante, et la plupart des autres maisons religieuses seront heureuses de les imiter. Comme on laisse à chaque artiste sa liberté dans le choix des dessins, on aura une collection des plus variées.

III

Ces traductions formeront *vingt* volumes d'environ 500 pages chacun.

Le 1er volume renfermera les langues GRÉCO-LATINES savoir : Le *Grec*, l'*Albanais*, le *Roumain* des Moldo-Valaques, l'*Italien*, le *Castillan*, le *Portugais*, le *Maltais*, le *Roman* des Grisons, le *Français*.

Le 2e volume sera consacré aux diverses langues de l'ITALIE, chaque dialecte des divers états de cette belle contrée aura là sa place : Le *Vénitien*, le *Tyrolien*, le *Lombard*, le *Sarde*, le *Génois*, le *Romagnol*, le *Napolitain*, le *Sicilien*, etc.

Le 3e volume sera consacré aux diverses langues de l'ESPAGNE, savoir : Le *Castillan*, le *Basque* dans ses quatre dialectes du Guipuzcoa, de la Biscaye, de l'Alava et de la Navarre ; le *Bable* des Asturies ; le *Gallego* de Galice ; le *Catalan*, le *Valencien*, le *Majorquin*, le *Gitanos*, l'*Aljamiada*, l'*Andalou*.

Sa Majesté Catholique la reine d'Espagne a voulu elle même offrir le titre de ce volume, magnifiquement illustré par ses soins. D'autres Majestés se proposent d'imiter ce royal exemple dans plusieurs pays.

Le 4e volume sera consacré aux *langues principales* de la FRANCE, savoir : le *Flamand*, l'*Alsacien* dans ses deux dialectes de Strasbourg et de Sondegau ; le *Breton* dans ses trois dialectes de Vannes, de Quimper et de Léon ; le *Limousin*, l'*Auvergnat*, le *Languedocien*, le *Provençal* dans ses deux variétés de la Provence et du Comtat-Venaissin, l'*Italien* (pour la Corse et Nice), le *Basque* enfin dans les trois dialectes du Labour, de la Soule, et de la Basse-Navarre.

Le 5e volume sera consacré aux *autres dialectes* parlés en FRANCE, savoir : le *Picard*, le *Champenois*, le *Lorrain*, le *Bourguignon*, le *Franc-*

Comtois, le *Lyonnais*, le *Dauphinois*, le *Savoisien*, le *Poitevin*, (des Deux-Sèvres et de la Vendée,) l'*Agenais*, le *Gascon*, le *Béarnais*.

Le 6e volume renfermera les quatre langues de la GRANDE-BRETAGNE, savoir : l'*Anglais*, le *Gallois*, l'*Irlandais*, l'*Ecossais* ou *Gaëlique*.

Le 7e volume sera consacré aux langues GERMAINES, telles que l'*Allemand*, le *Flamand*, le *Hollandais*, le *Scandinave* du Danemarck, de la Suède, de la Norwége, etc.

Le 8e et le 9e volume seront consacrés aux langues de la grande famille SLAVE : le *Ruthénien*, le *Russe*, le *Polonais*, le *Lithuanien*, le *Tchèque* de la Bohème, le *Serbe*, le *Croate*, l'*Illyrien*, le *Bosniaque*, le *Bulgare*.

L'exemplaire *Polonais*, sera d'une beauté toute exceptionnelle. Il sera l'œuvre de Mme la comtesse Marie Przezdriecka, c'est tout dire. Cette noble et généreuse dame, d'un talent éminent, tient à faire de ce volume le digne hommage de la Pologne. L'écriture, les dessins tous de sa main si habile, la reliure, rien ne sera épargné pour lui donner un rang à part.

On espère que l'exemplaire de la *Lithuanie* sera le pareil de celui de sa sœur la Pologne.

Le 8e volume sera consacré aux langues FINNOISES des *Lapons*, des *Finlandais*, des *Maggyars* de la Hongrie, etc.

Avec le 10e volume commenceront les traductions de la Bulle dans les langues de l'ASIE. Ces langues formeront cinq volumes.

Le 10e renfermera les langues de l'*Asie Occidentale* SÉMITIQUES, savoir : l'*Hébreu*, le *Chaldéen*, le *Syriaque*, et l'*Arabe*.

Le 11e sera consacré aux langues de l'*Asie Occidentale* NON SÉMITIQUES, savoir : l'*Arménien*, le *Géorgien*, le *Turk*, le *Persan*, le *Kurde*.

Le 12e et le 13e seront l'hommage des INDES. Ils contiendont les langues *Indoustani*, *Mahratte*, *Congouny*, *Maleyalam*, *Kanara*, *Toulouva*, *Tamoule*, *Shingalaise*, *Telinga* ou *Toulougou*, *Ourya*, *Bengali*, des *Birmans*, des *Siamois*, des *Laociens*, des *Cambogiens*, des *Carians*, des *Bannars*, des *Malais*.

Le 14e volume sera consacré aux langues de l'Asie CENTRALE et ORIENTALE : l'*Annamite* de la Cochinchine et du Tong-King, le *Thibétain*, le *Tartare* des Mongols et des Mand'choux, le *Coréen*, le *Chinois*, le *Japonais*.

Avec le 15e volume commenceront les traductions de la Bulle dans les langues de l'AFRIQUE.

Ce volume renfermera les langues les plus importantes savoir : l'*Arabe* vulgaire de l'Egypte, de la régence de Tripoli, de Tunis, de l'Algérie et du Maroc; le *Cophte*, le *Kabyle* ou *Berbère*, parlé dans une grande partie de cette vaste presqu'île; l'*Abyssin* (la langue sacrée ou le *Ghez*, la langue vulgaire de l'*Amhara*, celle du *Tigré*, et les deux langues de la côte, *Bogos*, *Taltale*;) enfin le *Gallas* c'est-à-dire le *Galla* proprement dit et le *Sidama* ou *Caffa*.

Ce 16e volume sera consacré aux diverses langues des NÈGRES.

Le 17e volume aux langues parlées dans les ILES DE L'AFRIQUE : à *Malte*, aux *Canaries*, aux *Açores*, aux îles du *Cap-Vert*, à *Madagascar*, à l'île de la *Réunion*, etc.

Le 18e volume renfermera toutes les langues indigènes de l'AMÉRIQUE DU NORD : (Empire du *Mexique*. — République des *Etats-Unis*. — Colonies européennes de la *Nouvelle-Bretagne* et de l'*Amérique-Russe*).

Le 19e volume renfermera les langues de l'AMÉRIQUE-CENTRALE, des ANTILLES, et de l'AMÉRIQUE-MÉRIDIONALE : (Empire du *Brésil*, républiques de la *Nouvelle-Grenade*, du *Venezuela*, de l'*Equateur*, du *Pérou*, de la *Bolivie*, du *Chili*, de la *Plata*, de *Buenos-Ayres*, de l'*Uraguay*, du *Paraguay*, — colonies européennes des trois *Guyanes* hollandaise, anglaise et française).

Le 20e et dernier volume renfermera les langues indigènes de l'OCÉANIE : (*Malaisie*, *Australie*, Archipel de la *Polynésie*.)

Tous ces peuples, comme on le voit par cet aperçu, seront appelés à traduire dans leur idiome la Bulle *ineffabilis*, et déjà la plupart ont répondu à cet appel. Ce sera là, à coup sûr, le plus vaste recueil de langues que l'on ait jamais eu la hardiesse de former.

Il est touchant de penser qu'un temps viendra, bientôt peut-être, où plusieurs de ces langages imparfaits, destinés à disparaître au contact de notre civilisation, ne vivront plus que dans le pieux hommage qu'ils auront fait d'eux-mêmes, avant de mourir, à la Reine de tous les peuples, à Celle dont les lèvres virginales ont laissé échapper ce cri prophétique : *Toutes les générations m'appelleront Bienheureuse.*

IV

On se demandera sans doute comment un seul homme a pu songer à réunir de toutes les parties du monde un si grand nombre de traductions.

L'Église catholique seule pouvait donner à un de ses ministres le moyen de tenter et de conduire à bonne fin une si colossale entreprise.

M. l'abbé Sire, déjà mis en rapport avec tous les pays par sa *Collection des documents relatifs à la définition du dogme de l'Immaculée Conception*, s'est adressé, avec une confiance qui n'a jamais été trompée, à Nos Seigneurs les Archevêques ou Évêques des divers diocèses, et aux Congrégations religieuses les plus répandues.

Les *RR. PP. de la Compagnie de Jésus*, qui lui avaient prêté leur puissant concours pour son premier travail, le lui ont offert largement, pour le second; ils n'ont rien épargné de ce qui leur était possible; et, comme ils possèdent de florissantes maisons dans presque toutes les contrées de l'Europe et de l'Amérique, ils ont pu fournir un grand nombre de traductions. On leur devra surtout celles des peuples Germains, Slaves et Finnois; de l'Espagne et des pays autrefois ou encore aujourd'hui soumis à son influence; de plusieurs nations de l'Orient; des dialectes de plusieurs tribus sauvages des États-Unis, et d'ailleurs.

Les *Frères prêcheurs* et les *Frères mineurs*, ces deux grandes familles de saint Dominique et de saint Francois, n'ont pas voulu, de leur côté, rester étrangers à une si louable entreprise.

Les Messieurs de la *Congrégation de Saint-Lazare*, qui ont des établissements si prospères dans tout le Levant, ont bien voulu, eux aussi, promettre leur coopération pour diverses langues de ces beaux pays : le chaldéen, le persan, l'abyssin. Déjà le P. Boré, si connu par son talent de linguiste, a envoyé la traduction bulgare, qui est son œuvre.

De son côté, M. Albrand, le vénérable supérieur du *Séminaire des Missions-Etrangères*, s'est empressé d'envoyer aux nombreux vicaires apostoliques des missions d'Asie une circulaire qui a déjà porté ses fruits, car la plupart ont répondu qu'ils seraient heureux de faire exécuter une traduction indigène, et déjà on a achevé celles de l'Inde (Tamoul, Kanara, Telinga), de la Birmanie, de Siam, du Laos, de la Malaisie, de la Cochinchine, de la Chine, (vrai chef-d'œuvre d'écriture et de peinture, dû aux soins de Mgr Guillemin); enfin de la Corée, (non moins remarquable que la précédente). On obtiendra ainsi peu à peu les versions en Cambogien, Karian, Bannar, Thibétain, Mandchou, Japonais.

Les autres congrégations, telles que celles des *Maristes*, des *Oblats* de l'Immaculée Conception, des Pères des *Saints-Cœurs de Jésus et de Marie*, de *Notre-Dame de Sainte-Croix du Mans*, de *Notre-Dame de Sion*, du *Saint-Esprit*, des *Arméniens nekkitaristes*, des *Barnabites* ont promis et déjà donné en partie les traductions des pays qu'elles évangélisent.

Mais ce ne sont pas seulement les Congrégations religieuses qui ont prêté leurs concours; un grand nombre de prêtres et de pieux fidèles ont voulu prendre part à cette œuvre vraiment catholique.

C'est ainsi que la traduction turque est due aux soins de M. L'abbé *Azarian*, sécrétaire de Monseigneur le Patriarche arménien de Constantinople ; et la traduction géorgienne à ceux de M. L'abbé *Renard*, aumônier des dames de Sion dans la même ville.

C'est ainsi que la traduction dans les trois dialectes bretons est due à *Monseigneur Le Joubiou*, à M. *Charles de Gaule* et à *M. le comte Hersart de la Villemarqué*, membre de l'Institut, si connu par ses travaux sur la littérature celtique.

C'est ainsi encore que la traduction berbère des Kabyles et des Touaregs du grand désert de Sahara, est l'œuvre d'une noble demoiselle, fille de l'un de nos magistrats les plus distingués de l'Algérie.

Nous pourrions citer un grand nombre d'autres personnes zélées, auxquelles on doit une ou plusieurs traductions. Mais ce n'est pas ici le lieu. Quand le moment sera venu, quand le recueil sera fini, on se propose de publier une *notice*, qui fera connaître en détail son histoire intime, et on saisira cette occasion pour payer à toutes un juste tribut de remerciements.

Ce qu'on est heureux de dire dès aujourd'hui, c'est que partout on a rivalisé de zèle pour mettre la main à ce monument.

V

On le voit par cette rapide esquisse, la traduction de la bulle *Ineffabilis* dans toutes les langues est une œuvre admirable sous tous les rapports, et il n'y a vraiment que le catholicisme qui ait pu l'inspirer. Ceci n'est qu'un *épisode* de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et l'on peut juger par là de la fécondité prodigieuse de ce grand acte de Pie IX.

Lorsque Mgr l'évêque du Puy se rendit à Rome pour assister à la canonisation des martyrs japonais, il eut le bonheur de faire connaître au Souverain-Pontife une partie de ce que nous venons de raconter. Pie IX, dont la forte et tendre dévotion à la Vierge Immaculée est un sujet d'édification et d'espérance pour toute l'Église, se montra fort ému de cette vaste entreprise ; il saisit une plume et daigna sur le champ adresser au modeste prêtre de Saint-Sulpice quelques lignes d'encouragement, de cette main que ni l'âge ni le malheur n'ont fait encore trembler, et dont nul catholique ne lit sans vénération la ferme et solennelle écriture.

Et comme si ce n'était pas encore assez d'avoir donné un témoignage si expressif de son approbation, notre Très-Saint-Père le Pape a bien voulu accepter la *dédicace* de cette traduction polyglotte, bénir tous ceux qui y mettraient la main, envoyer à M. l'abbé Sire de nombreux et magnifique ouvrages, trouvant dans sa pauvreté le secret de se montrer toujours riche.

Enfin, au mois de juillet dernier, son Eminence le cardinal *Barnabo*, préfet de la Propagande, a écrit à Messieurs les présidents des deux Conseils de la *Propagation de la Foi*, pour leur faire connaître le désir qu'éprouve Pie IX et qu'elle éprouve elle-même de voir cette vaste collection terminée ; et par suite leur demander de venir en aide à M. l'abbé Sire, par leurs bons offices auprès des supérieurs des Missions qui n'ont pas encore été informés de ce projet.

Nous espérons que ces détails, pleins d'intérêt, seront un encouragement pour les personnes qui ont déjà promis ou donné leurs concours à M. l'abbé Sire, un motif pour d'autres d'offrir le leur, une raison pour toutes de se hâter, afin que Pie IX puisse recevoir le plus tôt possible cet hommage si délicat de tous les peuples.

Si la lecture de cet article suggérait à quelques-uns de nos lecteurs des observations utiles, de quelque nature qu'elles soient, nous les prions de vouloir bien les communiquer à M. l'abbé Sire, qui sera heureux de les recueillir, car son ambition, nous le savons, est d'arriver à faire une œuvre complète et irréprochable.

EUGÈNE BARVILLE.

CHRONIQUE

Un discours de rentrée. — Les lettrés de l'*Opinion nationale*. — Un professeur en disponibilité. — M. Sainte-Beuve. — Sur la presse religieuse. — La couleur locale. — Le quatrième volume des *Acta Sanctorum*.

La rentrée des tribunaux donne toujours lieu à beaucoup de discours. Parmi ceux de cette année on a particulièrement remarqué une étude de M. Paul Favre, avocat général à la cour de cassation, sur les *Ordonnances et Établissements de saint Louis*. Que le savant magistrat ait été partout aussi impartial qu'il a manifestement voulu l'être, nous ne voudrions pas l'affirmer. Les premiers parlementaires lui tiennent au cœur et l'on pourrait, d'autre part, trouver trop sévère, trop absolu le jugement qu'il porte sur la féodalité au temps de saint Louis. En effet, s'il est juste de dire que le régime féodal « a produit le plus grand développement peut-être de « puissance et de richesse dont il y ait eu exemple dans le monde, » qu'il a parfaitement *rempli la mission pour laquelle il était né;* est-il également juste d'ajouter qu'il *n'était plus*, dès le milieu du treizième siècle, *qu'un instrument de tyrannie*? Peut-on dire aussi que la féodalité *n'avait de raison d'être que la force*, et qu'en dépouillant le pouvoir central elle *n'avait fait que déplacer le mal*? Une institution qui se serait bornée à déplacer le mal n'eut pu jouer le beau et grand rôle que M. Paul Favre a lui-même indiqué. Mais laissons-là ce détail sur lequel l'éloquent orateur n'a pas jugé à propos de s'arrêter, et passons à d'autres parties de sa belle étude.

Après avoir rappelé l'heureuse influence que les Croisades exercèrent sur le développement intellectuel et commercial de la France, il s'occupe du rôle particulier de saint Louis et le définit ainsi :

« Dans les arts, l'architecture ogivale va nous donner son chef-d'œuvre dans cette Sainte-Chapelle où tout à l'heure un vénérable prélat demandait à Dieu de nous rendre le devoir, sinon toujours facile, au moins toujours sacré. — Les lettres éveillent des ardeurs inconnues. Les écoles se multiplient. Pour des besoins nouveaux, une nouvelle langue vient le naître. Le français se dégage et devient la langue de l'histoire, de la poésie, de la législation.

« A ce peuple qui travaille, il faut le repos, la sécurité, la justice; à ce peuple qui s'élève, il faut des droits.

« C'est à lui donner tout cela que Louis IX va vouer sa vie.

« Saint Louis, comme législateur, s'offre à la reconnaissance du monde judiciaire avec un double titre : ses Ordonnances et ses Etablissements.

« Par ses Ordonnances, réparties sur tous le cours de son long règne, il substitue la justice du juge à celle de l'offensé, et pose les bases de notre ordre judiciaire actuel.

« Pas ses Etablisements, rédigés dans la dernière année de sa vie, il prépare notre législation civile.

« Chasser la violence tout à la fois de la société qu'elle désole et du sanctuaire de la justice qu'elle profane, tel est son rêve, et c'est autour de cette grande pensée que viennent se grouper les trois principales réformes accomplies par ses Ordonnances, celle des *Guerres privées*, du *Duel judiciaire* et de la *Procédure d'appel*. »

Nous ne suivons pas M. Paul Favre dans les développements où il est entré. Il suffit à notre rôle d'indiquer ce travail d'un érudition saine, d'un ton excellent, où l'on rend hommage à l'action de l'Église et à l'esprit du moyen âge dans les termes auxquels les légistes ne nous ont pas habitués.

II

Les rédacteurs de l'*Opinion nationale* ont tous pour mission d'écraser les *cléricaux*. Ils s'acquittent de leur besogne avez zèle, et M. Guéroult doit être satisfait de ses lieutenants. On ne trouverait rien de mieux dans la tribu des béni-Havin. Il me semble même que M. Sauvestre et M. Labbé constituent par leur réunion dans la même feuille, l'idéal du genre. Il y a encore, en effet, chez leurs rivaux du *Siècle*, M. Labédollière et M. Jourdan, une certaine culture intellectuelle, une recherche du trait, un préoccupation de la phrase qui donnent à leurs élucubrations une apparence de tenue. Rien de semblable ne se rencontre chez M. Labbé. Ses articles seraient complètement vides s'ils n'étaient pas remplis de lieux communs gonflés d'injures. M. Sauvestre est pire encore. Il écrit comme M. Labbé, mais, en outre, il veut avoir de l'esprit et prétend connaître les maîtres. Il affecte, par exemple, de goûter La Fontaine, et il le cite pour appuyer sa prétention. C'est toujours l'histoire du singe prenant le nom d'un port pour un nom d'homme. Voici comment débute M. Sauvestre en quête d'originalité et de gentillesse :

« La Fontaine a raison :
« Nous sommes besaciers, tous de même manière :
« Besace par devant, besace par derrière.
« La poche de derrière est pour les yeux d'autrui. »

Quoi qu'en puisse penser M. Sauvestre, si La Fontaine avait parlé ainsi il n'aurait pas eu raison, car il eut manqué de sens. Que signifie cette

poche de derrière pour les yeux d'autrui? Nos lecteurs nous permettront de reproduire à l'usage de l'écrivain de l'*Opinion nationale* les vers charmants qu'il estropie avec une si grossière maladresse :

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière...
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Dans ce même article M. Sauvestre déclare qu'il faut demander l'histoire « des premiers balbutiements de l'humanité non plus à la Genèse, mais au Rig-Véda et au Ramayana. » Il vient de faire cette découverte dans le dernier livre de M. Michelet dont il cite, avec une admiration profonde et mal exprimée, quinze ou vingt lignes ayant pour but d'établir qu'au moyen âge l'homme, par crainte du diable, qu'il voyait partout, voulait détruire les arbres, les oiseaux, et Dieu. Voici le texte même de cette pantalonnade sénile :

« ... Toute la nature devient démoniaque. L'arbre en ses feuilles sombres est plein de terreurs et de piéges. N'est-il pas l'arbre coupable où le serpent s'enroule pour capter, tromper Ève et pour perdre le genre humain? Si ce n'est le serpent, c'est l'oiseau, c'est le rossignol (démon de a mélodie), qui de là chante encore pour troubler, égarer les cœurs. Par ces arbres enchantés, la magie du désert s'opérait, la nue y venait, les eaux; de là les fleurs, les fruits et toutes les tentations de l'homme... A bas! arbres funestes! que la plaine s'étende, âpre, nue, désolée. La terre fit trop l'amour; qu'elle fasse aujourd'hui pénitence.

« Ainsi commença ici-bas ce phénomène étrange : la haine de la création et la persécution, l'exil de Dieu le Père..., etc., etc. »

M. Sauvestre, dont la fantaisie a des ailes de plomb, ne comprend certainement pas ce verbiage halluciné; mais il sait que M. Michelet parle ainsi en haine de l'Église et, par conséquent, il applaudit. C'est trop naturel. M. Michelet, malgré ce qui lui reste de talent, a droit aux applaudissements de M. Sauvestre. Il en obtiendra d'autres encore. Son livre ne se borne pas à glorifier la libre pensée ; il est tout imprégné de sensualisme et d'érotisme. Cette partie du public qui recherchera les *Mémoires d'une femme de chambre*, recherchera au même titre la *Bible de l'humanité*. Quelle punition! et comme elle est méritée!

Du libre-penseur lettré et folâtre, passons au libre-penseur profond et furieux.

III

Le Collége de France possédait l'an dernier, un professeur intérimaire, visiblement pressé de faire quelque bruit. C'était M. Gustave Flourens, fils de l'illustre savant qui croit avoir découvert le moyen de prolonger la

vie humaine jusqu'à la cent-vingtième année, mais qui n'a pas découvert que cela. M. Gustave Flourens ne pouvant sortir de page ni par la science, ni par les dons de l'écrivain ou de l'orateur, encore moins par la vivacité de l'esprit, suivit une voie plus facile : il se posa en adversaire de l'intervention divine, et entreprit d'en finir avec la Genèse. Malheureusement ce n'était pas là une nouveauté, et cet apprenti en fut pour ses frais. Cependant il put un instant attirer l'attention, non pas à cause de son talent, qui n'est pas même à l'état de promesse, mais à cause de son nom. On signala son cours, on condamna ses idées; il cria que les cléricaux voulaient le persécuter et tout fut dit. Il était plus oublié que le dernier roman de M. Ulbach, ou la dernière tragédie de M. Ponsard, lorsqu'il essaya de rappeler son existence au public en protestant contre une mesure administrative qui l'empêchait de remonter dans la chaire paternelle, car M. Flourens fils suppléait M. Flourens père. Une note officielle a expliqué que cette mesure était imposée par le règlement et laissait de côté les théories du professeur intérimaire. Cette explication n'a pas fait le compte de M. Gustave Flourens; il veut être victime de la science, ou plutôt de sa science.

Nous n'avons nulle envie de prendre part à un débat, où les communications officielles sont en cause; mais nous devons faire connaître le fonds des idées de M. Flourens fils, afin de compléter les nombreux renseignements que nous avons déjà donnés dans la *Revue* sur la moderne école d'athéisme. Voici quelques lignes d'une lettre adressée par ce penseur au *Journal des villes et campagnes* :

« C'est en me servant des ingénieuses, fécondes et sublimes découvertes des fonctions encéphaliques faites par mon père, que j'anéantis le dieu dans le monde moral, que je détruis l'hypothèse d'une autre vie. Hypothèse qui ne sert point, comme on le repète par habitude, à améliorer l'homme, mais à l'hébéter, à le dépraver, en le soumettant aux prêtres.

« Si, avant de parler, vous aviez daigné vous renseigner, vous sauriez que je professe l'unité spécifique de l'homme. Ce que je repousse comme un mensonge, c'est votre dogme de l'unité d'origine.

« J'ai appelé votre parti : théocratique. Je maintiens ce mot. Dans une démocratie véritable, le dieu est un contre-sens. Pour fonder une société meilleure, plus juste et plus honnête, il nous faut l'exclure, lui et son cortége de superstitions. »

M. Gustave Flourens promet le *développement de ces idées* dans un ouvrage dont le premier volume est prêt depuis quatre ans, et qu'aucun éditeur, dit-il, n'a encore osé publier. Il est probable que les éditeurs auxquels s'est adressé M. Flourens ont plutôt reculé devant la certitude de faire une mauvaise opération, que devant la crainte de publier un mauvais livre. Il est visible en effet, que cet ennemi des superstitions n'a au-

cun talent. Les *théocrates* ne sont donc pour rien dans ses déceptions. Tout au contraire, s'ils pouvaient désirer la publication d'un ouvrage où Dieu est méconnu, insulté, ils attendraient avec quelque impatience le volume de M. Flourens, car il doit être de ceux où les doctrines matérialistes se montrent sous leur aspect le plus brutal et le plus repoussant. Il y a de dangereux amis, dit le fabuliste; il y a aussi de précieux ennemis. M. Gustave Flourens est de ceux-là. Son silence nous déplairait fort. Parlons de lui, c'est le moyen de le faire parler.

IV

M. Sainte-Beuve entend plus habilement les choses. On sait qu'il commença par une sorte de catholicisme sentimental et romantique, qu'il devint ensuite cartésien, puis janséniste, puis éclectique, sans oublier jamais le culte de Vénus, surtout de Vénus rancie. Quand on lui reprochait ses constantes évolutions, il répondait : je cherche. Ce chercheur est enfin tombé du côté où il penchait : le voilà positiviste. Il y met des précautions et des nuances; il procède par insinuations et par hypothèses, mais, en somme, il adopte les doctrines de MM. Comte, Littré, Taine et Flourens. Pour lui l'athée c'est le *sage*, c'est l'homme qui entend le mieux la vie; il sait se dégager des conventions de société, des liens de la famille et autres vieilleries que M. Sainte-Beuve classe, avec un mépris contenu, dans la catégorie des *convenances oratoires*. C'est une réminiscence de M. Renan s'écriant : — Dieu ! la providence ! bons vieux mots qu'il faut conserver à cause de leurs anciens services et de la difficulté qu'il y aurait à les remplacer pour le vulgaire. — Du reste M. Sainte-Beuve ne conclut pas nettement; il craindrait de révolter les lecteurs du *Constitutionnel* habitués aux pieux élans de M. Limayrac ; mais évidemment son que *sais-je ?* n'est qu'un voile, et pour lui comme pour le *sage* Dieu n'est qu'une *convention* sociale. Voilà où en est ce bel esprit. Nous le retrouverons prochainement.

V

Nous avons dû signaler plusieurs fois, au point de vue des principes et sur le seul terrain des intérêts religieux, le danger des doctrines embarrassées que l'on englobe sous le nom de catholicisme libéral. Divers actes du Saint-Siége nous autorisaient à tenir ce langage. La lettre que le secrétaire du Souverain Pontife pour les lettres latines vient d'adresser, au nom de Sa Sainteté, à M. le comte de Beaulieu nous commande de le tenir encore. Nous ne dirons pas que ce document tranche la question : elle était tranchée. Mais on continuait d'épiloguer et d'équivoquer; on ne le pourra plus. Le libéralisme religieux est de nouveau et plus nettement que jamais, dénoncé comme une *erreur*. Le chef de l'Église presse les fidèles chrétiens

engagés dans cette voie périlleuse de réfléchir enfin sur les *funestes conséquences* d'une doctrine que repousse leur esprit de foi. Les personnes sont ménagées; l'autorité souveraine reconnaît leurs bonnes intentions; mais elle leur dit qu'elles font *du mal à l'Église*.

Combien d'autres paroles de ce précieux document devront frapper et éclairer non-seulement les hommes auxquels il s'adresse, mais aussi ceux qui dans des vues diverses, toléraient ou favorisaient l'erreur en disant : il faut être conciliant, il faut s'unir. Oui, il faut s'unir, mais à la condition que l'union se fera dans la pleine vérité. Tout accord basé sur les concessions, ne serait-ce que la concession du silence, est une cause d'affaiblissement. Voilà ce que le Saint-Père vient de nous rappeler.

Mais, nous dira-t-on, où commence ce libéralisme catholique qu'il faut éviter à tout prix ? La chose est, je le reconnais, difficile à préciser. Peut-on saisir le moment précis où se forme sur un jeune visage le premier linéament de la première ride ? Cependant ce moment existe. Bien que l'œil ne saisisse rien encore, le coup est porté; la jeunesse et la fraîcheur sont entamées. Il en est de même pour les principes. Une comparaison pourra rendre notre pensée.

Nos lecteurs savent que la tête de l'Apollon du Belvédère, ce type de grâce et de beauté, peut arriver par une suite de modifications insensibles à représenter une grenouille. Chaque dessin ressemble à s'y méprendre, au dessin qui le précède, mais la transformation se développe et quelques coups de crayon font du dieu de la poésie l'hôte coassant des marais. Voyons si l'on ne trouverait pas, en matière religieuse, une gradation analogue dans les journaux.

Personne ne réclamera si nous prenons la *Civiltà catholica* pour le type des publications vouées à la défense de l'Église. Cette revue rédigée par de savants religieux et imprimée sous les yeux du Saint-Père possède en effet, une autorité incontestable et incontestée. Bon nombre de journaux catholiques sont avec elle dans une parfaite communauté d'idées; d'autres s'en rapprochent à tel point que la ligne de démarcation est à peine visible; d'autres s'en éloignent et ne veulent pas l'avouer franchement. Nous n'avons rien à dire des premiers, puisqu'ils suivent incontestablement la voie large et royale; notons les autres.

Je crois qu'on trouverait difficilement sur les questions vraiment religieuses une différence quelconque de doctrine entre la *Civiltà catholica* et l'*Union*. Le rédacteur en chef de cette feuille et ses principaux collaborateur sont fermement dévoués à l'Église; ils professent nettement les doctrines romaines; les principes du libéralisme religieux n'obtiennent jamais leur appui; ils ne leur font même pas de concessions explicites; mais, par suite de préoccupations politiques, que nous ne pouvons apprécier, ils évitent généralement de combattre des tendances qu'ils n'approuvent pas

et, sur certains points, restent dans le vague. S'ils ne sont pas neutres par leurs idées, ils le sont par leur attitude ; de telle sorte que les catholiques atteints par le dernier acte pontifical ne peuvent les regarder comme des adversaires. Quelques fois même ils ont voulu les prendre pour de timides amis.

Les *Etudes* ont droit également à de grands éloges. Les noms seuls de leurs rédacteurs sont une garantie de science et de dévouement. Il y a là des théologiens, des philosophes, des littérateurs, des savants devant lesquels tout écrivain catholique doit s'incliner. Cependant ce recueil est bien noté dans les rangs du catholicisme libéral. Pourquoi? Simplement parce qu'il a des complaisances pour les tenants de cette école. Il n'adopte pas, il s'en faut, toutes leurs idées, il ne songe nullement à les défendre ; mais il les ménage beaucoup, et dans cet alliage ne voit ou plutôt ne veut montrer que l'or. C'est, sans doute, par charité.

La *Revue d'économie chrétienne* vient ensuite. Celle-ci ne dit rien que les *Etudes* ne soient disposées à louer, et, d'autre part, elle s'entend très-bien avec le *Correspondant*. Sans aller, pour son propre compte, aussi loin que lui, elle admet tout ce qu'il dit. La communauté des idées est telle que les mêmes écrivains donnent en même temps des travaux aux deux publications.

Nous n'avons pas à définir les doctrines du *Correspondant*. Ce recueil aurait le droit de réclamer, si nous refusions de voir en lui le porte-drapeau du libéralisme catholique. Nous ne lui donnerons pas ce chagrin. Constatons seulement que nous sommes arrivés jusqu'à lui, jusqu'à l'écueil, sans solution apparente de continuité. Si c'est encore Apollon, déjà ces traits sont bien altérés.

Du *Correspondant* au *Journal des villes et campagnes* la voie est des plus unies. Les mêmes écrivains y paraissent sans modifier aucunement leurs allures. Cependant tandis que le *Correspondant* combat les catholiques, trop progressifs de la *France*, le *Journal des villes et campagnes* se rencontre avec eux sur certaines questions très-importantes. Et c'est tout naturel, puisque l'on trouve dans l'un et l'autre de ces deux journaux d'anciens rédacteurs de l'*Ami de la Religion*. Nous voilà donc arrivés sans secousse des catholiques libéraux aux catholiques *sincères*, si voisins des catholiques *indépendants*

Jusqu'ici les nuances sont fort peu marquées, elles doivent même échapper à bien des yeux. Néanmoins le type primitif est méconnaissable. Si l'*Union* et les *Etudes* nous conservaient la *Civiltà*, le journal de M. de la Guéronnière nous l'enlève. Apollon s'efface et la grenouille paraît.

Quelle différence peut-on raisonnablement faire entre la *France* et le *Constitutionnel*? Ce dernier journal parle comme la *France* de son dévouement à l'Eglise, de son respect pour la papauté. Et de plus, il peut nous

montrer, lui aussi, parmi ses rédacteurs un ancien collaborateur de l'*Ami de la Religion*, lequel prétend bien n'avoir pas dévié de la voie où il marchait avec MM. tels et tels du *Journal des villes et campagnes* et de la *France*. Je ne l'accuse pas de se tromper.

On nous accordera sans peine que du *Constitutionnel* à la *Patrie* la ligne de démarcation est invisible en matière religieuse. Le même aveu devra être fait si de la *Patrie* nous passons au *Journal des Débats*, où des catholiques éclairés et libéraux, ont pour collaborateurs MM. Taine, Renan, Littré, etc.

Faut-il prouver que le *Journal des Débats* ne diffère en rien, quant aux questions religieuses du *Siècle* et de l'*Opinion Nationale*? Non, ce travail serait superflu, et notre but est atteint. Toute trace de l'Apollon a disparu, et nous voyons en plein la grenouille.

Revenons à l'approbation dont le Saint-Siége a honoré l'écrit de M. le comte du Val de Beaulieu (1). En dehors des questions politiques qu'elle peut soulever et dont nous ne devons rien dire, cette approbation rappelle aux écrivains catholiques : D'abord que pour défendre efficacement l'Église, il faut éviter les compromis, ensuite que l'on fait preuve de beaucoup de présomption, de légèreté ou d'ignorance en refusant toute importance fondamentale au débat engagé depuis quelques années sur la part qu'il convient de faire en matière religieuse, aux vieilles et dangereuses idées que l'on qualifie d'idées modernes. Ce n'est pas là un détail, nous dit au nom du Pape Mgr Mercurelli, c'est une question qui intéresse profondément la foi, et l'on ne peut le méconnaître sans favoriser de *fausses opinions*, sans *s'écarter du chemin de la vérité*.

VI

Jusqu'ici cette chronique a été bien sérieuse. Demandons à un poëte d'en égayer la dernière page.

La recherche de la *couleur locale* est certainement l'un des traits caractéristiques de la littérature contemporaine. La plupart des auteurs s'y complaisent et le lecteur ne s'en plaint pas, sauf, bien entendu, les cas d'abus. Je crois avoir sous les yeux un de ces cas là. Un poëte dont les sentiments semblent honnêtes et dont l'ouvrage est dédié à Pie IX, M. Park, nous apprend qu'il a beaucoup voyagé et nous communique ses impressions de voyage. Il est dans l'Inde, il y rencontre des Indiens, et nous les montre à table.

Ils s'attablaient en rond, et munis du moussoir
Ils s'avouraient banane avec nids d'hirondelles,

(1) *L'Erreur libre dans l'État libre.* Volume in-8 de 220 pages. Prix 3 fr., chez V. Palmé rue Saint-Sulpice, 22, Paris.

Ananas, mangue, yong-mey, requins et Bartavelles
Arrosés du maïs ; sur cuiller en émail
Ils servaient Pamplemousse en des plats de corail...
Un jeune Azamoglan exibait de ses barses
Azerole qu'offraient de légères comparses :
Leur sein voyait fleurir rose du Fon-yong-hou,
Que cultive avec art l'hony-tse du Kouy-Tcheou ;
D'opium il humait l'abêtissante pipe,
D'une précoce mort narcotique principe.
D'ozedarac, déjà, leur vase parfumé,
Du theran-chan-hoa donnait le rot aimé ;
La chetse au tong-trao de sa forme suave
Près du Fou-cheou-kan invitait plèbe esclave.
Dans leurs logis flottants, lougres pleine de sakis
Les parias mangeaient avoucette et sakkis.

M. Park annonce qu'il nous donnera plusieurs autres volumes. Il en a le droit, mais entre nous, il ferait peut-être bien de n'en pas user.

VII

Revenons aux choses sérieuses. On a fait depuis trente ans, on fait encore aujourd'hui beaucoup de réimpressions des plus importantes. Parmi ces réimpressions *il faut*, de l'avis de tout le monde, placer au premier rang celle des *Acta sanctorum*. Le quatrième volume de cette vaste et savante et féconde publication vient de paraître. Il est magnifique, très-bien imprimé sur un papier solide et compte plus de mille pages.

Les proportions du quatrième volume des *Acta* et le changement d'imprimeur expliquent le retard que la publication a subi, et qui ne se renouvellera plus ; l'éditeur nous le promet et l'on peut compter sur lui.

Dès à présent il est établi que toutes les promesses du programme seront remplies. Nous tenons à le dire ici même. Et, en effet, parce que l'éditeur de la réimpression des Bollandistes est l'éditeur de la Revue, ce n'est pas une raison pour que nous nous abstenions de le féliciter de sa courageuse entreprise et de son beau succès.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

LE PREMIER JÉSUITE ANGLAIS MARTYRISÉ EN ANGLETERRE.

Vie et mort du P. Edmond Campian, par le R. P. Alexis Possoz, de la Compagnie de Jésus.

La plume sacerdotale qui a écrit cet ouvrage est toute consacrée à la recherche studieuse de la vérité; elle a déjà élevé plus d'un monument à de saintes mémoires tombées dans l'oubli, car l'herbe croît vite sur la tombe des morts! — et plus d'un homme qui a passé en faisant le bien lui a dû de ne pas être tout à fait ignoré de la génération contemporaine. Le sujet qui l'a inspiré aujourd'hui a pour l'auteur un intérêt tout filial : il appartient à cette Compagnie illustre qui a donné à l'Église tant de martyrs, d'apôtres et de confesseurs, et qui, dès ses premières années, a combattu les combats du Seigneur parmi les païens et les hérétiques, plus cruels et plus obstinés que les païens eux-mêmes, car saint François Xavier fut écouté par les peuples de l'Inde, et le Père Campian et ses compagnons ne trouvèrent dans la libre Angleterre que les supplices et la mort.

L'Angleterre, qui n'a pas compté de martyrs lorsque son apôtre saint Augustin l'évangélisa pour la seconde fois, a, durant les sept années de la grande persécution d'Élisabeth, envoyé au ciel des cohortes héroïques qui venaient plaider la cause de leur patrie au tribunal éternel. De pieuses recherches ont révélé les noms de ces hommes apostoliques dignes des premiers siècles de l'Église, de ces victimes pures, choisies dans tous les rangs, qui ont langui dans les cachots, qui ont versé leur sang dans les supplices, afin de conserver la liberté de leur âme, et de protester contre la tyrannie que la fille de Henri VIII et ses avides courtisans faisaient peser sur l'*Ile des Saints*.

Edmond Campian, formé aux saintes lettres au collége anglais à Douai, ce séminaire de martyrs, devenu membre de la Compagnie de Jésus, fut envoyé à la mission d'Angleterre par le P. Mercurian, général de son ordre. Il reçut cet appel qui le conviait à la mort avec une joie inexprimable : Anglais, catholique, prêtre, toutes les fibres de son âme tressaillaient à l'espoir de travailler au maintien de la foi dans sa patrie; ses lettres, citées par le P. Possoz, respirent l'enthousiasme d'un soldat à la veille d'une bataille. Il quitte le continent, il s'embarque avec ses compagnons, il arrive parmi d'incessants dangers, et il commence, en secret, en affrontant la prison et l'échafaud, l'œuvre apostolique. Il faut lire dans l'ouvrage que nous annonçons le récit de cette vie pleine d'aventures, de péripéties effrayantes, et où l'héroïsme de l'apôtre est toujours aussi grand que les périls qu'il affronte, existence terrible pour la nature, car

elle est sans repos comme elle est, ici-bas, sans espérance. L'avenir, l'espérance, le but, c'était le martyre, et pour Campian, il ne tarda point. Trahi, comme le divin Maître, par un des siens, livré, garrotté, insulté, le saint jésuite montra, durant une dure captivité, et au milieu des plus cruelles tortures, un courage que rien ne fit faiblir, une patience que rien ne lassa, une douceur qui ne se démentit point et en même temps une présence d'esprit qui sut éviter les piéges captieux et les interrogations hypocrites des juges-bourreaux. Pas un aveu pouvant compromettre ses hôtes ou ses amis ne sortit de sa bouche, pas un signe de faiblesse ne se trahit sur son visage tandis que le chevalet disloquait ses os. Pendant qu'il était lié à l'instrument de torture, les ministres d'Élisabeth, escortés des docteurs de l'anglicanisme, l'interrogeaient sur la foi catholique et discutaient avec lui, et, tout sanglant, tout brisé, il reprenait ses forces pour les réfuter et les confondre.

Ce long martyre finit par le supplice public, le supplice des traîtres, qui fut infligé à Edmond Campian et à tant d'autres prêtres, innocents et saints comme lui ; il subit, dans la joie héroïque de son âme, cet affreux et dernier tourment, le 1er décembre 1580 ; ceux qui l'avaient connu vivant l'admirèrent, ceux qui le virent mourir l'invoquèrent, et quoique l'Église ne l'ait pas encore placé sur les autels, il est une des gloires les plus pures et les plus nobles de son Ordre et de son pays.

Le livre du P. Possoz, écrit avec amour, renferme sur cette vie sainte et précieuse les détails les plus authentiques et les plus touchants. C'est un ouvrage qui a sa place désignée dans toute bibliothèque, soit au rang des plus curieuses biographies, soit au rang des meilleurs livres de piété.

Mathilde Bourdon.

VIE ET INSTITUT DE SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, par le cardinal Clément Villecourt, 4 vol. in-8, ensemble 2,120 pag. Laroche et Casterman, 1864.

Il y a eu peu de vies aussi fécondes en œuvres de toutes sortes et en vertus admirables que celle de saint Alphonse, et, sous ce double rapport, elle méritait de nous être racontée par un homme de talent. Le cardinal Villecourt a rempli cette tâche. Tous les documents existaient, il suffisait de leur faire subir quelques modifications en rapport avec le goût et le génie de la nation pour laquelle l'auteur écrivait. Le cardinal Villecourt a suivi les mémoires du P. Tannoïa, disciple de saint Alphonse et son compagnon pendant quarante ans. Le P. Tannoïa fut à même de voir et de connaître par lui-même la plupart des faits qu'il raconte ; quant aux détails de l'enfance de saint Alphonse il les recueillit de la bouche même de la mère du saint. Ne se contentant pas de ce qu'il savait, le P. Tannoïa, pendant les vingt années qu'il vécut encore après la mort de saint Alphonse, mit tous ses soins à rassembler les documents nécessaires pour accomplir le dessein qu'il avait d'écrire la vie de son bienheureux fondateur. Pour cela, il visita les lieux qu'avait habités saint Alphonse, et recueillit ses rensei-

gnements de la bouche même de ceux qui avaient vécu avec lui. On comprend dès lors toute l'autorité de son récit. Il ne se peut rien de plus authentique que les faits racontés par lui, car il écrivit à une époque où des milliers de témoins eussent pu révéler la moindre inexactitude; et cependant on peut attester que les mémoires publiés par le P. Tannoïa ne donnèrent lieu à aucune réclamation. L'œuvre du P. Tannoïa a des longueurs, le cardinal Villecourt les a fait disparaître; il a mis de côté certains détails qui eussent peu intéressé les lecteurs français; il a remplacé les suppressions qu'il a cru devoir faire par des additions importantes; nous en parlerons plus loin.

Nous connaissons peu de vies dont la lecture puisse être plus utile au clergé et aux fidèles. Les ecclésiastiques, tout en apprenant à se sanctifier à l'exemple de saint Alphonse, y puiseront des règles de conduite précieuses pour le saint ministère, et surtout pour la conduite des âmes en général et des pécheurs en particulier. Saint Alphonse se rendait le témoignage, vers la fin de sa vie, de n'avoir jamais renvoyé un pénitent sans l'avoir absous. Non pas qu'il donnât indifféremment l'absolution à ceux qui étaient disposés et à ceux qui ne l'étaient pas, mais il préparait au pardon ceux qu'il ne trouvait pas dans les sentiments convenables. « La jeunesse trouvera en notre saint un modèle de respect, de soumission et d'amour pour les parents et les supérieurs; elle y puisera des leçons de modestie, de réserve, de pureté, de sagesse, qui sont le plus bel ornement de cet âge; les fidèles de tous les rangs y apprendront quelle sainte ardeur doit les animer au fréquent usage de la confession et de l'adorable Eucharistie; les justes et les pécheurs y reconnaîtront le prix qu'ils doivent attacher à croître et à se fortifier dans la piété, ou bien à briser les chaînes du péché; ceux qui ont embrassé la carrière du barreau y remarqueront le zèle qui doit les animer pour la juste défense de leurs clients; les ordres religieux y verront briller la charité, la prudence, l'obéissance et le détachement des choses terrestres; les hommes de science comprendront le saint emploi qu'ils doivent faire de leur temps, et l'abnégation avec laquelle ils doivent s'arracher à leurs travaux quand le Seigneur le demande; les théologiens et les casuistes seront éclairés sur la prudence et la discrétion dont ils doivent user dans le choix des opinions, et sur la modération qui doit les diriger; les évêques seront heureux de prendre pour modèle l'exemplaire le plus parfait des vertus épiscopales. » Comme on le voit, le livre du cardinal Villecourt convient à tous, et aura pour tous sa grande utilité; il est au reste d'une lecture agréable. Le style en est simple, mais d'une belle simplicité, et qui n'exclut pas l'élégance; le cardinal Villecourt a mis de côté à dessein les finesses et le brillant du langage, il a voulu que ses lecteurs fussent séduits par une seule chose : les beautés de la vie qu'il retrace et le charme des vertus de saint Alphonse; mais aussi il s'est gardé avec soin de toute négligence et de toute incorrection.

Le quatrième volume de cette importante publication est une œuvre toute nouvelle dont on ne retrouve pas trace dans les mémoires du P. Tan-

noïa; elle est due tout entière aux recherches du cardinal Villecourt, et parle en détail des vertus si nombreuses de saint Alphonse de Liguori et de ses œuvres dont la simple énumération embrasse plus de 30 pages in-8. Le travail du cardinal est, comme on le voit, aussi complet et aussi détaillé que possible. On écrira après lui encore la vie de saint Alphonse, mais on ne dira pas d'autres choses, et très-probablement on ne dira pas mieux. Ajoutons qu'une triple table, table de matières, table chronologique et table alphabétique, termine chacun des volumes et rend les recherches on ne peut plus faciles.

LA PHILOSOPHIE DE LA PRIÈRE, par LAURENTIE in-24. 195 pag. Vivès, 1864.

Dernièrement, M. Laurentie publiait un livre remarquable intitulé : *Philosophie de la prière*. Les pages du petit ouvrage de l'écrivain sont peu nombreuses, mais elles sont pleines d'idées, et la prière y est envisagée d'une façon peu ordinaire. Le déiste nie la nécessité de la prière sous le prétexte que la prière ne peut rien changer au cours des choses établies par Dieu ; « mais, s'il est vrai, dit M. Laurentie, que l'ordre visible des choses humaines soit subordonné à des causes liées l'une à l'autre, chaîne merveilleuse dont Dieu a dans la main le premier anneau, il est d'une logique inflexible que la prière soit comprise entre les causes que Dieu a enchaînées toutes ensemble pour en faire sortir la succession réglée des événements. » C'est là toute la raison philosophique de la prière développée dans les pages de son livre. L'auteur y touche aux questions les plus élevées : à la prédestination, à la grâce, au libre arbitre, et il y touche en homme sûr de lui, appuyé qu'il est sur des génies comme Bossuet et saint Thomas. Une fois ces questions réglées d'une façon concise, pleine de force et de précision, il en arrive au côté pratique de la prière et nous montre ses rapports avec les besoins de l'homme. Il explique l'oraison dominicale, et parle des différentes sortes de prières, de la prescription divine de la prière, de la croyance universelle à son efficacité, ce qui implique la croyance universelle au miracle, et de son caractère catholique qui ne se trouve pas nulle part ailleurs. La prière catholique c'est Dieu présent, qui donne à la prière son amour et ses élans. Nous le répétons, la *Philosophie de la prière* est un livre qui envisage son sujet d'une façon tout à fait neuve ; il est propre à porter la conviction dans les esprits plus intelligents qui ont peu d'estime pour la prière, et, tout au moins, si l'opuscule de M. Laurentie ne va pas jusqu'à leur faire ployer les deux genoux, il aura ce bon côté de leur donner une haute idée de la prière catholique, et de dissiper bien des préjugés à son endroit.

A. VAILLANT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON

TABLE DES MATIÈRES [1]

Pages

N° 81.

Jeanne d'Arc et l'Institut. . . . 1
Les principales erreurs du temps présent (suite). 14
Le Dix-huitième siècle. 23
Un erratum aux réformes révolutionnaires. 32
Délaissée (nouvelle). 43
Etude sur le matérialisme scientifique (suite et fin). 56
Chronique de la quinzaine. . . . 74
Nouvelles du pays littéraire. . . 677*
Bulletin littéraire et scientifique. 680*

N° 82.

Méditations sur l'essence de la religion chrétienne, par M. Guizot. 81
Rome et les Juifs. 105
Un Curieux, son cabinet et ses causeries. 114
Délaissée (nouvelle). — Suite. . 132
Deux évêques des derniers jours de la Pologne (Suite et fin). . . 144
La Poésie dans l'Inde. 165
Chronique de la quinzaine. . . 171

N° 83.

L'ontologisme romain. 181
Saint François de Sales (Etude historique). 196
Lettres sur l'Histoire de la littérature anglaise, par M. Taine (1re lettre). 207
Délaissée (nouvelle). — Suite. . 223
Etudes bibliques. — M. l'abbé Glaire et M. le pasteur Réville. 238
Mélanges : — Peintures nouvelles à Saint-Sulpice. 246
— A travers champs. 250
Chronique de la quinzaine. . . . 253
Nouvelles du pays littéraire. . . 709*
Bulletin littéraire et scientifique. . 713*

N° 84.

Esquisses de libres-penseurs. . . 261
Madame Roland. 269
Lettres sur l'Histoire de la littérature anglaise, par M. Taine (2e lettre). 296
Délaissée (nouvelle). — Fin. . . 307
Les débuts de la Terreur. . . . 420
Les institutions militaires de la France. 334
Chronique de la quinzaine. . . 346

N° 85.

Etudes sur la philosophie chrétienne. 353
Les tendances actuelles de l'Art. . 382
Les confessions du R. P. Newman. 387
Un martyr en 1861. 396
La recherche de Judith. 408
Les luttes de l'Eglise. — Les hérésies d'Occident. 422

(1) Dans cette table et les suivantes, l'astérisque (*) qui suit le chiffre indiquant une page, signifie que la page appartient au *Bulletin bibliographique*, pour lequel nous avons adopté une pagination particulière.

Pages

Un essai de littérature fantastique. — Le Drac. 429
Chronique de la quinzaine. . . 434
Nouvelles du pays littéraire . . 440
Revue littéraire et scientifique. . 445

N° 86.

Esquisses de libres-penseurs (suite). —*Abailard.*—*Eliacin.*—*Béranger.* — *L'art de mal mourir.* — *Un autre monde* 461
Le père Rapin et ses mémoires inédits. 469
Madame Roland (Suite). . . . 492
Une visite au poëte Jasmin. . . 508
Eugène Delacroix, sa vie, son œuvre. 528
Chronique de la quinzaine. . . 547
Bulletin littéraire et scientifique.
1. *Les Evangiles et la Critique au dix-neuvième siècle*, par Mgr Meignan, évêque nommé de Châlons 557
2. *Cours de latin chrétien*, par A. Mazure 561
3. *L'année géographique.* . . 565
4. *Souvenir d'un pèlerinage à Pouy-Saint-Vincent-de-Paul.* 566
5. *Shakespeare* 567
6. *Vie des Saints* 568
7. *Analecta juris pontificii* . . 569
8. *L'Abeille historique et littéraire.* 570

N° 87.

Mme Roland (suite et fin). . . 573
L'enterrement des générations spontanées. 608
Le spiritisme dans le monde moderne. 617
Scènes de la vie irlandaise. — *Une église neuve.* 628
Art et industrie.— *Que devient l'école des Beaux-Arts.* — *Expositions des arts industriels.* . . 648
Maître Guérin, comédie de M. Augier. 656
Deux documents judiciaires. . . 666
Nouvelles du pays littéraire. . . 671
Bulletin littéraire et scientifique.
1. *L'air et le monde aérien*, par Arthur Mangin. 676

Pages

2. *Œuvres complètes de saint Augustin*, traduites pour la première fois en français sous la direction de MM. Poujoulat et Raulx. 677
3. *Biographie universelle* ou *Dictionnaire historique*, par Feller. 679
4. *Histoire générale des auteurs sacrés ecclésiastiques*, par Dom Remy Ceillier, nouvelle édition par l'abbé Bauzon. . 680
5. *Traité de la perfection chrétienne*, par Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus. 682
6. *Lettres écrites des régions polaires*, par lord Dufferin, traduites de l'anglais par Lanoye 683
7. *Saulus et Paulus Ruthenæ unionis sive Meletius Smotriscius, archiep. Polocensis, sanguine B. Josaphat transformatus.*— *Cursus vitæ et certamen martyrii, B. Josaphat Kuncrevich, archiep, Polocensis.* . 684

N° 88.

Molière et Bourdaloue. — *Les dévots de cœur.* 686
Les origines du positivisme. . . 697
La catastrophe dramatique. . . 702
Etudes académiques.— *Jules Sandeau.* 725
Sur un écueil. 737
M. Michelet et la Bible de l'humanité. 758
L'Evêque de Tulle. 765
Traduction de la Bulle ineffabilis. 777
Chronique 784
Bulletin littéraire et scientifique. .
1. *Le premier Jésuite anglais martyrisé en Angleterre; vie et mort du P. Edmond Campion*, par le R. P. Alexis Possoz, de la Compagnie de Jésus. . . 791
2. *Vie et Institut de saint Alphonse de Liguori*, par le cardinal Clément de Villecourt. 794
3. *La philosophie de la prière*, par Laurentie 795

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES [1]

A

Abeille (l') historique et littéraire, 570.
About (M.) et le *Progrès*, 176.
Académie (un mot sur l') française, 76, 678*.
Acta sanctorum (4e vol. de la nouvelle édition), 571, 792.
Air (l') et le monde aérien, par A. Mangin, 677.
Almanachs (les), pour 1865, 552.
Alphonse de Liguori (St.) — *Vie et institut*, 794.
Analecta juris pontificii, 569.
Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise, par L. Thomassin. *Nouvelle édition*, par M. André, 449.
ANDRÉ. — *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, par L. Thomassin. *Nouvelle édition*, 449.
ANGELY (Jean d'). — A travers champs, 250.
Annales de philosophie chrétienne, 707*.
Annales ecclésiastiques de Baronius, 445.
Année (l') géographique, par Vivien de Saint-Martin, 565.
ANONYME. — Bibliographie, 723*, 735*, 736*, 459, 569.
Application des idées fouriéristes à l'enseignement des filles, 550.
ARC (Pierre d'). Bibliographie, 695*, 715*.
AREZZO (D'). — Bibliographie, 459, 703*.
ARMENTIÈRES (A. d'). — Bibliographie, 684*, 686*, 693*, 700*, 701*, 702*, 715*, 731*, 732*, 450, 458, 676.
Art et industrie. — Que devient l'école des Beaux-Arts. — Exposition des arts industriels, par Bathild Bouniol, 648.
A travers champs, par Jean d'Angely, 250.
Augustin (Dom Marie Prosper). — *La grande vie de Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux* 713*.

B

Bader (Clarisse). — *La femme dans l'Inde antique*, 733*.
Baldeweck, sa mort, 680*.
Baril (V. S.). — *L'empire du Brésil*, 695*.
Baronius. *Annales ecclésiastiques*. Nouvelle édition, 445.
BARVILLE (E.). — Les confessions du R. P. Newman, 307. — Traduction de la bulle *Ineffabilis* par l'abbé Sire, 777.
Bauzon. - *Histoire générale des auteurs ecclésiastiques*, par Dom Remy Cellier, *édition nouvelle*, 680.
BERNARD (Daniel). — Un essai de littérature fantastique. — Le Drac, 429. — Maître Guérin, comédie par M. Augier, 656.
Berteaud (Mgr), 765.
Berton (Elie). — *Œuvres de Jacques Marchant*, 686*.
Biographies contemporaines, par M. A. Bouillié, 734*.
Biographie universelle, par Feller. Édi-

(1) Dans cette table, les noms des rédacteurs de la Revue sont écrits en lettres majuscules quand ils commencent la ligne; les autres noms sont en caractères ordinaires, ainsi que les titres des articles contenus dans la Revue; les titres des ouvrages cités ou examinés sont en italiques.

tion nouvelle par Ch. Weiss et l'abbé Bosson, 679.
Bivouac (le), des trappeurs, par B. H. Revoil, 458.
Bizouart. — *Rapports de l'homme avec le démon*, 724*.
Bliervliet (Mlle M. Van). — *De l'éducation dans les pensionnats de demoiselles*, 738*.
Boden (D. de). — Délaissée (nouvelle), 43, 132, 307.
Bouillé (A.). *Biographies contemporaines*, 734*.
Bouix (le P. M.). — *Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, 178.
Bouix (M.). — *Le Purgatoire*, par le P. Monford, 689*.
Bouniol (B.). — Peintures nouvelles à Saint-Sulpice, 246. — Eugène Delacroix, sa vie et ses œuvres, 528. — Art et industrie, 648.
Bouniol (Bathild). — *La Femme, ses vertus et ses défauts*, 697*.
Bourassé (l'abbé). — *Les plus belles églises du monde*, 700*.
Bourdaloue. — *Œuvres complètes*, 717*.
Bourdon (M.). — Bibliographie, 791.
Boutaric (E.). — *Institutions militaires de la France*, 334.
Boylesve (le P. M. de). — Les luttes de l'Eglise. — Les hérésies d'Occident, 422.
Boylesve (le P. M. de). — *Les luttes de l'Eglise*, 689*.
Brefs adressés à M. Henry de Riancey, 169. — A Mgr de la Bouillerie, 177. — A M. Louis Veuillot, 78.
Bulle *Ineffabilis*. Sa traduction par l'abbé Sire, 777.
Bulletin littéraire et scientifique, 680*, 713*.
Busson (l'abbé). — *Biographie universelle de Feller*, 679.

C

Cabale (la), des Hébreux vengée de la fausse imputation de panthéisme par le simple exposé de sa doctrine, d'après les livres cabalistiques, par le Ch. P. L. B. Drach, 716*.
Caillet (l'abbé). — *Vie des Saints avec le martyrologe romain*, 721*.
Campion (le P. Edmond). Sa vie et sa mort, 791.
Canisius. — *Le grand Catéchisme*, traduit par l'abbé Peltier, 450.
Catastrophe (la) dramatique, par Ernest Hello, 712.
Catéchisme (le grand) de Canisius, traduit par l'abbé Peltier, 450.
Catholicisme (le) libéral, 709.
Causeries d'un curieux, par Feuillet de Conches, 114.
Caval (M.), supérieur des Sulpiciens, 79.
Chant grégorien restauré, par le R. P. Lambillotte, 459.
Chantôme (l'abbé). — Méditations sur l'essence de la religion chrétienne, par M. Guizot, 81. — Etude sur la philosophie chrétienne, 353. — Bibliographie, 557.
Chantrel. — *Les victoires de l'Eglise pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX*, 694*.
Châteaubriand, érection d'une statue à Saint-Malo, 679*.
Chronique de la quinzaine, par Eugène Veuillot, 74, 171, 253, 346, 440, 784.
Chauvelot (B.). — Bibliographie, 561.
Complices (les), par Claude Vignon, 701*.
Conférences sur la divinité de Jésus-Christ, par M. l'abbé Freppel, 682*.
Confessions (les) du R. P. Newman, par E. Barville, 387.
Congrès de Malines, 252, 346.
Cellier (D. Remy). — *Histoire générale des auteurs ecclésiastiques, édition nouvelle*, par M. Bauzon, 680, 728*.
Correspondant (le), 706*.
Costa de Beauregard (le marquis), sa mort, 438.
Couleur (la) locale, 791.
Cours de conférences sur la religion, par M. l'abbé Rua, 722*.
Cours de latin chrétien, par A. Mazure, 561.
Courtet (Jules). — *La Valmasque*, 458.
Couturier (MM.). *Décadence et restauration de la musique religieuse*, 704*.
Crouzet (J. F.). — *Traité de la perfection chrétienne*, par Rodriguez, traduction nouvelle, 682.
Curieux (un), son cabinet et ses causeries, par Léon Aubineau, 114.
Cursus vitæ et certamen martyrii B. Josaphat, 684.

D

Dauban. — *Mémoires de Mme Roland*, 268. — *Etude sur Mme Roland et son temps*, 268, 491, 573.
Débuts (les), de la Terreur, par A. Vaillant, 420.
Décadence et restauration de la musique

religieuse, par MM. Couturier, 704*.
Délaissée (nouvelle), par D. de Boden, 43, 132, 307.
Deux documents judiciaires, par Eugène Veuillot, 666.
Deux évêques des derniers jours de la Pologne, (suite et fin), par J. M. Villefranche, 144.
Dictionnaire de législation et de jurisprudence civile, commerciale, administrative et pénale, par M. Mazzoni Pacifici, 736*.
Dionysii Petavii opus de theologicis dogmatibus à B. J. Thomas adnotatum et recognitum 683*.
Discours de M. Paul Favre, sur les ordonnances de saint Louis, 724.
Dix-huitième (le) siècle, par Ernest Hello, 23.
Doucet (Camille). — *Les Tentations d'un Curé de campagne*, 451.
Drach (le Ch. P. L. D.). — *La cabale des Hébreux vengée de la fausse imputation de Panthéisme*, 716.
Dufferin (lord). — *Lettres écrites des régions polaires*, 683.

E

Education (de l') dans les pensionnats de demoiselles, par Mlle M. Van Bliervliet, 738*.
Eglise nouvelle à construire, 753.
Eglises (les plus belles) du monde, par l'abbé Bourassé, 700*.
Empire (l') du Brésil, par V. S. Baril, 695*.
Enfantin (M.). — Sa mort, sa doctrine, 253.
Enseignement (l') supérieur, 433.
Enterrement des générations spontanées par Léopold Giraud, 608.
Erratum (un), aux réformes révolutionnaires, par Th. Serret, 32.
Erreurs (les) d'un savant, 434.
Erreurs (les principales) du temps présent (suite), par Eugène Veuillot, 14.
Esquisses de libres-penseurs, par Louis Veuillot, 261, 461.
Essai de littérature fantastique. Le Drac, par Daniel Bernard, 429.
Etudes académiques : Jules Sandeau, par Georges Seigneur, 721.
Etudes bibliques, M. l'abbé Glaire et M. le pasteur Réville, par Eugène Veuillot, 238.
Etudes religieuses, historiques et littéraires, 707*.
Etudes sur la philosophie chrétienne. par l'abbé Chantôme, 353.
Etude sur le matérialisme scientifique (suite et fin), par Léopold Giraud, 56.
Eugène Delacroix, sa vie et ses œuvres, par Bathild Bouniol, 528.
Evangiles (les) et la critique au XIXe siècle, par M. Meignan, 557.
Evêque (l') de Tulle, par Léon Gautier, 765.

F

Feller. — *Biographie universelle, édition nouvelle*, par Ch. Weiss et l'abbé Busson, 679.
Femme (la) dans l'Inde antique, par Mlle Clarisse Baden, 733*.
Femme (la), ses vertus et ses défauts, par Bathild Bouniol, 697*.
Feugère (P.). *Mémoires de Mme Roland*, 268, 491, 573.
Feuillet de Conches. — *Causeries d'un curieux, variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographie et de dessins*, 114. — *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth. Lettres et documents inédits*, 459.
FLAMANAGH. — Bibliographie, 699*, 700*, 716*, 445*, 567*.
Flourens (M. Gustave), 786.
FRÉDAULT (F.) — Les origines du positivisme, 697.
Freppel (l'abbé). — *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ* 682*.
Funérailles d'un missionnaire, 551.

G

GALITZIN (Aug.). — Bibliographie, 730*.
Gasparin, sa statue, 679*.
Gaston Phébus, sa statue à Pau, 679*.
Gaume (Mgr). *Traité du Saint-Esprit*, 685*
GAUTIER (Léon). — L'évêque de Tulle, 765.
Geïspitz (l'abbé). — *Méthode complète pour l'application facile et immédiate de l'harmonie au plain chant*, 735*.
GEISPITZ. — Bibliographie, 704*.
Gentilhomme (un) catholique, par G. d'Héricault, 702*.
Gerauvillier (H. de). — *Paradis de l'âme chrétienne*, par J. Horstius, 692*.
GIRAUD (Léopold). — Etude sur le matérialisme scientifique (suite et fin), 56. — L'enterrement des générations spontanées, 608.
Giry (le P.). — *Vie des Saints*, 10e vol. 568, 684*.

Glaire (M. l'abbé), 238.
Guérin (Paul). — *Vie des Saints*, par le P. Giry, 684*, 568.
Guizot. — *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, 81.

H

Hachette (M. Louis). Sa mort, 679*.
Hello (Ernest). — Le dix-huitième siècle, 23. — Les tendances actuelles de l'art, 382. — La catastrophe dramatique, 712. — Saint François de Salles, étude historique, 196.
Hermann (le P.). — Son discours à Malines, 347.
Héricault (G. d'). — *Un gentilhomme catholique*, 702*.
Hervé (L.). Bibliographie, 680.
Histoire générale des auteurs sacrés ecclésiastiques, par Dom Remy Cellier, édition nouvelle, par M. Bauzon, 680.
Histoire générale des historiens sacrés et ecclésiastiques, par dom Remy Cellier, 728*.
Histoire de la Terreur, par M. Mortimer-Ternaux, 420.
Histoire du monde, par MM. Henry et Charles de Riancey, 165.
Histoire naturelle de la France, par M. A. Isabeau, 705*.
Histoire universelle de l'Eglise catholique, par M. l'abbé Rohrbacher, 726*.
Hiver (un) en Egypte, par M. Eugène Poitou, 733*.
Horstius (J.). — *Paradis de l'âme chrétienne*, traduit par H. de Gerauvillier.

I

Incendie de Limoges, le clergé et les journaux révolutionnaires, 179.
Institutions militaires de la France, par E. Boutaric, 334.
Institutions (les) militaires de la France, par de Martinis, 334.
Isabeau (A.). *Histoire naturelle de la France*, 705*.

J

Jeanne d'Arc et l'Institut, par R. Lelorrain, 1.
Jeannin. — *Œuvres complètes de saint Jean Chrysostôme*, 716*.
Jésuite (le premier) anglais martyrisé en Angleterre; vie et mort du P. Edm. Campion, par le R. P. A. Possoz, 791.
Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta... curante J. B. Pitra, 730*.

L

Laincel (Louis de). Bibliographie, 453.
Lambillotte (le R. P.). — *Chant grégorien restauré*, 459.
Lander (Jean). — La recherche de Judith, 408.
Lanoye. — *Lettres écrites des régions polaires par lord Dufferin*, traduites de l'anglais, 683.
Laurentie. — *La philosophie de la prière*, 795.
Lasserre (Henri). — Une visite au poète Jasmin, 508.
Lelorrain (R.). — Jeanne d'Arc et l'Institut, 1.
Lestourgie (A.). — Rimes limousines, 453.
Lettrés (les) de l'*Opinion nationale*, 785.
Lettres écrites des régions polaires, par lord Dufferin, traduites par Lanoye, 683.
Lettres sur l'histoire de la littérature anglaise de M. Taine (1re lettre), par M. de Romont, 207 (2e lettre), 296.
Lhescar (J.). — Bibliographie, 570.
Licences (les) du barreau, M. Jules Favre et M. Chaloupin, 175.
Libres penseurs (les), et la liberté de conscience, 801, 549.
Linancourt, Bibliographie, 681*, 683*, 685*, 728*, 733*, 734*, 459, 566, 683.
Loi (la) musulmane et les mœurs, 74.
Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth. — Lettres et documents inédits, par M. Feuillet de Conches, 459.
Ludolphe le Chartreux. — *La grande vie de Jésus-Christ, traduction nouvelle*, par D. Marie-Prosper Augustin 713*.
Luttes (les) de l'Eglise. Les hérésies d'Occident, par le P. Marin de Boylesve, 422.
Luttes (les) de l'Eglise, par le P. M. de Boylesve, 689*.

M

Madame Roland, par Eugène Veuillot, 269, 491, 573.
Magnétisme (le), le spiritisme et la possession, par le R. P. A. Pailloux, 693*.
Maigret (F.). — Bibliographie, 688*, 738*.
Maître Guérin, comédie par M. Au-

gier, art. par Daniel Bernard, 429.
Mangin (A.). — *L'air et le monde aérien*, 677.
Marchant (Jacques). — *Œuvres* traduites par Elie Berton et l'abbé Ricard, 686*.
MARCEL (Etienne.) — Sur un écueil, 737.
MARCILLYS. — Bibliographie, 706*.
Margotti (l'abbé). — *Les Victoires de l'Église pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX*, 694*.
MARTINIS (de). — Les institutions militaires de la France, 334.
Martinof. — *Saulus et Paulus Ruthenæ unionis sive Meletius Smotriscius, et sanguine B. Josaphat transformatus*, 684. — *Cursus vitæ et certamen B. Josaphat*, 684.
Martyr (un) en 1861, par Georges Seigneur, 396.
Mazzoni Pacifici. — *Dictionnaire de législation et de jurisprudence, administration civile, commerciale et pénale*, 736*.
Mazure (A.). — *Cours de latin chrétien*, 561.
Méditations sur l'essence de la religion chrétienne de M. Guizot, par M. l'abbé Chantôme, 81.
Meignan (l'abbé). — *Les Evangiles et la Critique au XIXe siècle*, 557.
Mémoires de Mme Roland, publiés par C. A. Dauban, 268, 494, 573.
Mémoires de Mme Roland, publiés par P. Feugère, 268, 491, 573.
Méthode d'accompagnement de plain-chant, par P. F. Moncouteau, 703*.
Méthode complète pour l'application facile et immédiate de l'harmonie au plain-chant, par M. Geispitz, 735*.
Michelet (M.) et la Bible de l'humanité, par Henri de Riancey, 758.
Missale romanum, 737*.
Molière et Bourdaloue. — Les dévots de cœur, par Louis Veuillot, 686.
Moncouteau (P. F.). — *Méthode d'accompagnement de plain-chant*, 703*.
Mortimer-Ternaux. — *Histoire de la Terreur*, 420.
MULLINGER. — Bibliographie, 680*, 692*, 694*, 717*, 722*, 734*, 737*, 565, 677.
Munford (le P.). — *Le Purgatoire*, 689*.
Musulmans (les) et les Missions, 170.
Mythologie (la) du Rhin, par X. B. Saintive, 699*.

N

Nettement (Alf.). — *Le Roman contemporain*, 731*.
Nouvelles du pays littéraire, par M. Venet, 677*, 713*, 440.
Nouvelles du Saint-Père, 78.
Nu (le) classique, 348.

O

Œuvres complètes de Bourdaloue, 717*.
Œuvres complètes de saint Augustin, traduites sous la direction de MM. Poujoulat et Raulx, 677, 680*.
Œuvres complètes de saint Jean Chrysostôme, traduction sous la direction de M. Jeannin, 716*.
Œuvres de saint Louis de Gonzague, recueil authentique et complet de ses écrits, par le P. A. Pluvost, 688*.
Œuvres de Jacques Marchant, traduites par Elie Berton et l'abbé Ricard, 686*.
Ontologisme (l') romain, par le P. Ramière, 181.
Origines (les) du Positivisme, par F. Frédault, 697.
Oury (l'abbé A.). — *La religion catholique, ou examen raisonné de ses dogmes et réfutation des objections de l'incrédulité*, 447.

P

Pailloux le (R. P.). — *Le magnétisme, le spiritisme et la possession*, 693*.
PANNET (Ul.). — Bibliographie, 448.
Paradis de l'âme chrétienne, par J. Horstius, traduit par H. de Gérauvillier, 692*.
Paris grotesque. Les célébrités de la rue, par Charles Yriarte, 700*.
Peintures nouvelles à Saint-Sulpice, par M. B. Bouniol, 246.
Peltier (l'abbé). — *Le grand Catéchisme de Canisius*, traduit du latin, 450.
Peronne (l'abbé), *Vie de Mgr Simony*, 690*.
Philosophie (la) de la prière, par Laurentie, 795.
Pitra (J.-B.). — *Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta*, 730*.
PLY. (H.). — Bibliographie, 690*.
Poésie (la) dans l'Inde, par Henry de Riancey, 165.
Poitou (Eugène). — *Un hiver en Egypte*, 733*.
Poujoulat. — *Œuvres complètes de saint Augustin*, traduction, 677.

Possoz (le R. P. A.). — *Le premier Jésuite anglais martyrisé en Angleterre. Vie et mort du P. E. Campion*, 791.
Prat (le R. P.) — *Vie du P. Ribadeneyra*, 719*.
Presse (la) religieuse, 788.
Principales publications du mois, 708*, 740*.
Procès (les) criminels, la littérature scandaleuse et le *Figaro*, 348.
Propagande protestante à Constantinople, 74.
Pruvost (le P.). — *Œuvres de saint Louis de Gonzague*, 688*.
Purgatoire (le), par le P. Munford, traduit par le P. Marcel Bouix, 689*.
Purgatorio (il) dé Rerroci, 722*.

R

Ramière (le P.). — L'Ontologisme romain, 181.
Rapin (le P.) et ses mémoires inédits, par Léon Aubineau, 469.
Rapports de l'homme avec le démon, par M. J. Bizouart, 724*.
Raulx (l'abbé). — *Œuvres complètes de saint Augustin*, traduction, 677.
Reboul, érection d'une statue à Nîmes, 679*.
Recherche (la) de Judith (nouvelle), par Jean Lander, 408.
Religion (la) catholique, ou examen raisonné de ses dogmes et réfutation des objections de l'incrédulité, par M. l'abbé Oury; 447.
Répertoire bibliographique des ouvrages de droit, de législation et de jurisprudence, par E. Thorins, 706*.
Réville (*le pasteur*), 238.
Revoil (B. H.). — *Le bivouac des Trappeurs*, 458.
Revues françaises, 706*.
Rua (l'abbé). — *Cours de conférences sur la religion*; 722*.
Riancey (Henry de). — La poésie dans l'Inde, 165. — M. Michelet et la Bible de l'humanité, 758*.
Ricard (l'abbé Ant.). — *Vie de Mgr J. Gault*, 687*. — *Œuvres de Jacques Marchant*, 686*.
Rio. — Shakespeare, 569.
Rimes limousines, par A. Lestourie, 453.
Rodriguez. — *Traité de la perfection chrétienne*, traduction nouvelle, 682.
Rohrbacher. — *Histoire universelle de l'Eglise*, 726*.
Roman (le) contemporain, par Alf. Nettement, 731*.
Romont (M. de). — Lettres sur l'histoire de la littérature anglaise, par M. Taine, (1re lettre), 207, (2e) 296.
Rome et les Juifs, par Eugène Veuillot, 105.
Roys (Marquis de). — Bibliographie, 695*, 697*, 713*, 724*. — Le Spiritisme dans le monde moderne, 617.

S

Saint-Aignan, (l'abbé L. de). — *La Terre-Sainte*, 695*.
Saint Augustin. — *Œuvres complètes*, traduites sous la direction de MM. Poujoulat et Raulx, 677, 680*.
Sainte-Beuve (M.). 788.
Saint François de Salles (Etude historique), par Ernest Hello, 196.
Saintine (X. B.). *La seconde vie*, 732*. *La mythologie du Rhin*, 699*.
Saint Jean Chrysostôme. — *Œuvres complètes*, traduction sous la direction de M. Jeannin, 716*.
Saint Louis de Gonzague. — *Ses œuvres, recueil complet de ses écrits*, traduits par le P. Pruvost, 688*.
Saint-Marc-Girardin (M.), et les *Acta Sanctorum*, 173.
Sandeau (Jules), par Georges Seigneur, 721.
Saulus et Paulus Ruthenæ unionis sive Meletius Smotriscius, arch. Polocensis, sanguine C. Josaphat transformatus, 684.
Science (la) et l'hygiène, 434.
Seconde Vie (la), par X. B. Saintine, 732*.
Seigneur (Georges). — Un martyr en 1861, 396. — Etudes académiques, Jules Sandeau, 721.
Serret (Ph.). — Un erratum aux réformes révolutionnaires, 32.
Shakespeare, par Rio, 569.
Sire (l'abbé.) — *Traduction de la Bulle* Ineffabilis, 777.
Solidaires (une fondation des) belges, 80, 550, 678*.
Souvenirs d'un pèlerinage à Pouy-Saint-Vincent de-Paul, 568.
Spiritisme (le) dans le monde moderne, par le marquis de Roys, 617.
Spiritisme (le). Alcan Kardec, Pierart, etc., 172.
Sur un écueil (nouvelle), par Etienne Marcel, 737.

T

Taine. — *Histoire de la littérature anglaise*, 207.
Tendances (les) actuelles de l'art, par Ernest Hello, 382.
Tentations (les) d'un Curé de campagne, par Camille Doucet, 451.
Terre (la) Sainte, par M. l'abbé L. de Saint-Aignan, 695*.
Thomas (B. J.) — *Dionysii Petavii opus de theologicis dogmatibus*, 683*.
Thomassin (L.) — *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, nouvelle édition par M. André, 449.
Thorins (E.). — *Répertoire bibliographique des ouvrages de droit, de législation et de jurisprudence*, 706.
Traduction de la Bulle *Ineffabilis*, de l'abbé Sire, par Eug. Barville, 777.
Traité de l'amour de Dieu, par saint François de Sales, publié par le P. Bouix, 178.
Traité de la perfection chrétienne, par Alph. Rodriguez. Traduction nouvelle, par J. F. Crouzet, 682.
Traité du Saint-Esprit, par Mgr Gaume, 685*.
Trichines (les), 434.

V

VALENTIN. — Bibliographie, 689*, 682*.
VAILLANT (A.). — Bibliographie, 719*, 726*, 568, 684, 679, 794, 795. — Les débuts de la Terreur, 420.
VALINCOURT (de). — Bibliographie, 687*, 705*.
Valmasque (la), par Jules Courtet, 458.
VEUILLOT (Eugène). — Chronique de la quinzaine, 74, 171, 253, 346, 434, 547, 784. — Les principales erreurs du temps présent (suite), 14. — Rome et les Juifs, 105. — Etudes bibliques, M. Glaire et M. Réville, 238. — Mme Roland, 269, 491, 573. — Deux documents judiciaires, 666.
VEUILLOT (Louis). — Esquisses de libres-penseurs, 261, 461. — Molière et Bourdaloue. — Les dévots de cœur, 686.
VENET. — Nouvelles du pays littéraire, 677*, 709*, 440, 671.
Victoires (les) de l'Eglise pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX, par M. l'abbé Margotti, traduit en français par Chantrel, 694*.
Vie (la grande) de Jésus-Christ, par Ludolphe le Chartreux, traduction par dom Marie Prosper Augustin, 713*.
Vie (la) de Jésus et son nouvel historien, par M. Wallon, 715*.
Vie de Mgr J.-B. Gault, par M. l'abbé Ant. Ricard, 687*.
Vie de Mgr Simony, par M. l'abbé Peronne, 690*.
Vie des Saints avec le martyrologe romain, par l'abbé Caillet, 721*.
Vie des Saints par le P. Giry complétée et continuée jusqu'à notre temps, par Paul Guérin, 684*, 568.
Vie du P. Ribadeneyra, par le R. P. Prat, 719*.
Vie et institut de saint Alphonse de Liguori, par le cardinal Cl. de Villecourt, 794.
Vignon (Claude). — *Les complices*, 701*.
VIGNES (V. A. des). — Bibliographie, 452.
Villecourt (le cardinal). — *Vie et institut de saint Alphonse de Liguori*, 794.
VILLEFRANCHE (J. M.). — Deux évêques des derniers jours de la Pologne. (Suite et fin), 144.
Visite (une) au poëte Jasmin, par Henri Lasserre, 508.
Vivien de Saint-Martin. — *L'année géographique*, 565.

W

Wallon. — *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, 715*.
Weiss (Ch.). — *Biographie universelle de Feller*, 679.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.